



**HAL**  
open science

# Le socialisme indo-américain comme “ création héroïque ” : la question de la praxis chez José Carlos Mariátegui

Jean-Ganesh Leblanc

► **To cite this version:**

Jean-Ganesh Leblanc. Le socialisme indo-américain comme “ création héroïque ” : la question de la praxis chez José Carlos Mariátegui. Histoire. Lyon 2, 2024. Français. NNT : . tel-04485522

**HAL Id: tel-04485522**

**<https://hal.science/tel-04485522>**

Submitted on 1 Mar 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial 4.0 International License

Thèse de doctorat de l'université Lumière Lyon 2

École Doctorale n° 484 3LA – Laboratoire LCE

Études ibériques et latino-américaines

# **Le socialisme indo-américain comme création héroïque**

La question de la praxis chez José Carlos  
Mariátegui

Soutenue publiquement le 26/01/2023 par

**Jean-Ganesh LEBLANC**

Devant le jury composé de

Jean-Numa DUCANGE  
Professeur des universités à l'Université de Rouen

Lissell QUIROZ  
Professeure des universités à l'Université de Cergy Paris

Isabelle TAUZIN-CASTELLANOS  
Professeure des universités à l'Université Bordeaux Montaigne

Maud YVINEC  
Maîtresse de Conférence à l'Université Paris 1 Panthéon Sorbonne

Alvar DE LA LLOSA  
Professeur des universités à l'Université Lumière Lyon 2

Rapporteure

Rapporteure

Directeur de  
thèse



# Remerciements

Aussi académique et attendu soit-il, l'exercice des remerciements comporte un double enjeu d'exhaustivité et de brièveté élégante. Difficile exigence après un parcours aussi long et accidenté, commencé en 2016 dans un contexte peu orthodoxe. En cela comme en beaucoup d'autres choses, l'ordre d'exposition traditionnel nous est d'une aide précieuse, à condition de toujours le subvertir.

Le premier remerciement revient, bien évidemment, à mon directeur de thèse M. Alvar de la Llosa. Premier à parier sur le projet précipité d'un étudiant pourtant bien lointain et semi-inconnu, il a su donner son attention et ses précieux conseils au long de la recherche et de la rédaction et m'accompagner dans cette aventure. Cette thèse n'existerait pas sans lui.

Je tiens à remercier chacun.e des membres du jury pour avoir accepté de lire et d'évaluer mon travail.

Toute recherche est par nature en partie collective. À ce titre, les camarades avec qui j'ai pu échanger – de près ou de loin – ont tous participé à façonner cette recherche. La liste comportera nécessairement des oublis, inhérents à toute liste. Merci aux collègues doctorant.e.s de LCE pour les échanges et les expériences (Laura, Thibaut, Claire et sa relecture précieuse, Solène, Camille, Aloys et tous les autres). Merci aux camarades du PSOL de Xerém et de Brasília. Merci aux camarades du Núcleo Práxis de la USP, et en particulier à Felipe Deveza, avec qui j'ai pu échanger sur les arcanes des documents du Komintern, et sans qui nombre d'ouvrages m'auraient été inaccessibles. Merci à Miguel Mazzeo, qui m'a offert non seulement ses livres mais une porte d'entrée dans l'univers des mariatéguistes de la Cátedra Mariátegui de Lima, dirigée par l'excellente Sara Beatriz Guardia. Merci à Claudio Berrios Cavieres et à Paul Guillibert pour leurs ouvrages et nos échanges.

Les recherches et la rédaction de cette thèse se sont accomplies à cheval sur trois continents et quatre pays. La liste de chacune des personnes que je voudrais citer ici serait bien longue. Quelques-unes des principales se reconnaîtront : Ana Corbisier, Sérgio Lamarão, Lyndon Johnson, Thiago, Tati, Rodrigo, Luciana, Mahmoud, Maiassa, Gabriel Brac, Michelly, Edson, Rose, Jessica, Julia, Fanny, Vinicius, Sari, Luiza, Diego, Patrícia, Wanda,

Nasser, Élie... Chacun.e à sa manière, ils et elles ont su apporter une lumière, un sourire, une bière, un moment d'attention. À Aline Messias de Azevedo Dietzsch um obrigado muito particular, nossas conversas das quintas foram um oxigênio indispensável.

Pour ses yeux acérés, son soutien indéfectible, sa relecture complète (!), son amitié déjà si ancienne, merci à Félix ! Merci à Sterenn, camarade de thèse et de controverse, hôte occasionnelle, toujours présente pour les amis. Merci à Claire pour son soutien, son accueil, ses mots chaleureux. Merci à Yanis pour les conversations et son amitié. Merci à Alix pour chacune de nos trop distantes rencontres.

Un immense merci à toute la mifa. Merci à Solange, Gilles, Marion, Anaïs, Antoine, Cannelle, Lise et Emma, Olivier, Mylène, Nathalie, Michel sans qui cette dernière année n'aurait pu être financée. Merci à Maria Clara et Ernandi (lembranças de um Natal delicioso), Marcelo, Tavinho. À chacune de ces personnes je dois beaucoup.

Et merci à ma deuxième mifa, qui m'a adopté avec tant de carinho : Simone e João, claro, mas também Eloy e Otávia, César, Renata, Isaías, Luli e Artur, Eduardo e Rosângela. Morar na rua do Cano foi uma experiência única na minha vida e sou infinitamente grato pelo amor que recebi.

Merci à tous les services digitaux et radiophoniques qui ont participé à me former intellectuellement : La Fabrique de l'Histoire, História FM, Tese Onze, Revolushow, Hora Americana, Paroles d'histoire, Le rétroviseur, Chutando a Escada. Et une mention spéciale à FIP et Rádio Batuta.

Por último, pois é a mais importante, obrigado à Gabriela Barcelos Tamoio Costa. Sem o amor, a paciência, a presença mesmo na distância, nada disso teria sido possível. Salve aos novos horizontes que esses agradecimentos abrem.

Finalmente, obrigado ao Buba, companheiro de tantas andadas.





# Sommaire

Remerciements.....	3
<b>Sommaire.....</b>	<b>7</b>
Liste des abréviations.....	12
Note préliminaire.....	15
<b>Introduction.....</b>	<b>19</b>
La circulation de l'œuvre de José Carlos Mariátegui.....	25
Une lecture iconique : Mariátegui d'image en image.....	40
Problématique et définition des termes du sujet.....	47
<b>Prolégomènes.....</b>	<b>55</b>
José Carlos Mariátegui : Nation et Révolution à la périphérie du capitalisme.....	57
<b>1<sup>ère</sup> Partie. Économie.....</b>	<b>75</b>
Chapitre 1. Le Pérou et l'Amérique latine dans l'économie mondiale.....	81
Chapitre 2. La « réalité péruvienne » comme formation économique- sociale.....	109
Chapitre 3. Lutte des classes et analyse de conjoncture dans l'œuvre de José Carlos Mariátegui.....	155
Conclusion.....	223
<b>2<sup>ème</sup> Partie. Biologie et histoire.....</b>	<b>227</b>
Chapitre 4. Biologie et « race(s) ».....	233
Chapitre 5. Vitalisme et historicisme.....	317
Conclusion.....	425
<b>3<sup>ème</sup> Partie. Stratégie et organisation.....</b>	<b>427</b>
Chapitre 6. Mythes et lutte des classes dans l'histoire.....	435
Chapitre 7. Mariátegui et les reconfigurations du champ politique latino-américain.....	603
Conclusion.....	777
<b>Coda.....</b>	<b>779</b>
Le Pérou dans la Révolution mondiale : la première Conférence Communiste latino-américaine.....	781



<b>Conclusion : La nation comme horizon stratégique.....</b>	<b>827</b>
<b>Annexes.....</b>	<b>835</b>
<b>1 : Principes programmatiques du Parti Socialiste.....</b>	<b>837</b>
<b>2 : Éditoriaux programmatiques.....</b>	<b>843</b>
<b>3 : « Punto de vista anti-imperialista ».....</b>	<b>851</b>
<b>4 : Avant-gardes, histoire et art.....</b>	<b>859</b>
<b>Indice onomastique.....</b>	<b>867</b>
<b>Index des noms.....</b>	<b>883</b>
<b>Index des tableaux.....</b>	<b>901</b>
<b>Table des illustrations.....</b>	<b>901</b>
<b>Bibliographie.....</b>	<b>903</b>
<b>A. Sources primaires.....</b>	<b>905</b>
1. Ouvrages publiés de Mariátegui.....	905
2. Autres textes de Mariátegui.....	906
3. Articles d' <i>Amauta</i> et <i>Labor</i> .....	907
4. Documents de l'Internationale Communiste.....	916
5. Documents d'organisations militantes.....	917
6. Compilations de documents originaux publiés.....	918
7. Autres documents.....	919
<b>B. Sources secondaires.....</b>	<b>920</b>
1. Littérature secondaire consacrée à Mariátegui.....	920
2. Ouvrages et articles marxistes.....	930
3. Histoire.....	938
4. Économie.....	964
5. Biologie.....	967
6. Philosophie et Littérature.....	968
7. Sociologie – Anthropologie.....	973
8. Ouvrages et articles contemporains de Mariátegui.....	976
9. Entrées de dictionnaire et d'encyclopédie.....	979
<b>Table des matières.....</b>	<b>985</b>



Figure 1. Carte géographique du Pérou



Source : Ministerio del Medio Ambiente del Gobierno de Perú – Sistema Nacional de Información Ambiental (<https://sinia.minam.gob.pe/informacion/mapas>)

On peut observer nettement la tripartition du territoire national péruvien entre les zones côtière, andine et amazonienne.

**Figure 2. Carte administrative du Pérou en 1916**



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Source : Nuevo mapa administrativo y económico de la república del Perú, construido por J. Forest, 1916. Disponible sur <http://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb40713234g>

*Le territoire péruvien apparaît ici dans ses divisions administratives ainsi qu'avec ses zones de tensions frontalières avec ses multiples voisins.*

# Liste des abréviations

**ACAT** – Association Continentale Américaine des Travailleurs

**AD** – Alianza Democrática (parti apriste vénézuélien)

**AFL** – *American Federation of Labour*

**APRA** – *Alianza Popular Revolucionaria Americana*

**BIT** – Bureau International du Travail

**BSA** – Bureau Sud-Américain de l'IC

**CAUU** – *Confederación de Artesanos « Unión Universal »*

**CGTP** – Confédération Générale des Travailleurs du Pérou

**COPA** – Confédération Ouvrière Panaméricaine

**CPDIT** – *Comité Pro-Derecho Indígena Tahuantinsuyu*

**CSLA** – *Confederación Sindical Latino-Americana*

**FIORP** – Fédération Indigène Ouvrière Régionale du Pérou

**FOLL** – Fédération Ouvrière Locale de Lima

**FOPEP** – *Federación de Obreros Panaderos « Estrella del Perú »*

**FOR** – Fédération Ouvrière Régionale

**FORA** – Fédération Ouvrière Régionale Argentine

**FORP** – Fédération Ouvrière Régionale du Pérou

**IC** – Internationale Communiste ou III<sup>e</sup> Internationale

**ISR** – Internationale Syndicale Rouge

**ITE** – Internationale des Travailleurs de l'Enseignement

**IWW** – *International Workers of the World*

**LCI** – *La Correspondance Internationale*

**LCS** – *La Correspondencia Sudamericana*

**KPD** – Parti Communiste Allemand

**LADLA** – Ligue Anti-impérialiste des Amériques

**MAS** – *Movimiento hacia el Socialismo*

**MIA** – *Marxist Internet Archive*

**MPA** – Mode de production asiatique

**MST** – *Movimento dos Trabalhadores e Trabalhadoras Rurais sem Terra*

**OIT** – Organisation Internationale du Travail

**OST** – Organisation Scientifique du Travail

**PAP** – Parti Apriste Péruvien

**PCA** – Parti Communiste Argentin

**PC(b)R** – Parti Communiste (bolchévik) de Russie

**PCF** – Parti Communiste Français

**PCI** – Parti Communiste Italien

**PCP** – Parti Communiste du Pérou

**PCP-SL** – Parti Communiste du Pérou – Sentier Lumineux

**PCUS** – Parti Communiste d’Union Soviétique

**PSI** – Parti Socialiste Italien

**PSOE** – Parti Socialiste Ouvrier Espagnol

**PSP** – Parti Socialiste du Pérou

**SDN** – Société des Nations

**SFIO** – Section Française de l’Internationale Ouvrière

**SPD** – Parti Social-Démocrate Allemand

**SOI** – Secours Ouvrier International

**SRI** – Secours Rouge International

**SSIC** – Secrétariat Sud-américain de l’Internationale Communiste

**UI** – *Unidad de Izquierda*

**ULA** – Union Latino-américaine

# Note préliminaire

Les lecteurs et lectrices trouveront, dans le corps du texte, les abréviations suivantes correspondant aux titres des ouvrages de Mariátegui :

**AE** – *El Artista y la Época*

**AM** – *El Alma Matinal y Otras Estaciones del Hombre de Hoy*

**CI** – *Cartas de Italia*

**DM** – *Defensa del Marxismo*

**EC** – *La Escena Contemporánea*

**FAVM** – *Figuras y Aspectos de la Vida Mundial*, Tomes I, II et III

**HCM** – *Historia de la Crisis Mundial*

**IP** – *Ideología y Política*

**NV** – *La Novela y la Vida: Siegfried y el Profesor Canela. Ensayos Sintéticos. Reportajes y encuestas*

**PP** – *Peruanicemos al Perú*

**SO** – *Signos y Obras*

**TE** – *Temas de Educación*

**TNA** – *Temas de Nuestra América*

**7E** – *Siete Ensayos de Interpretación de la Realidad Peruana*

La correspondance est entièrement archivée sur le site de la *Casa Museo Mariátegui* de Lima, intitulé *Archivo Mariátegui*, dont l'URL complète se trouve en bibliographie. Tous les documents issus de cette base de données seront donc cités selon leur émetteur, leur destinataire et leur date d'émission. Par exemple :

Lettre de José Carlos Mariátegui à Ricardo Palma (02/12/1915)



La référence aux articles, conférences et essais de Mariátegui suit le format des *Ediciones Populares* de l'œuvre complète (1959-1970), à l'exception des *7E*, dont l'édition est celle de la collection *Biblioteca Ayacucho* publiée en 2007, comprenant un appareil de note considérable et deux préfaces d'Aníbal Quijano. Pour faciliter la lecture et l'identification du texte cité, la date de sa publication et le nom de l'organe de presse seront rappelés, ces éléments apparaîtront en bas de page. Par exemple :

« La Escena yugoeslava » (29/08/1925), *Variedades*, José Carlos MARIÁTEGUI, *Figuras y Aspectos de la Vida Mundial T. I (1923-1925)*, 9<sup>e</sup> éd., Lima, Biblioteca Amauta, 1988, p. 239.

Les citations tirées de l'espagnol ont toutes été traduites par nos soins, sauf mention contraire. Toutes les citations de Mariátegui sont traduites dans le corps du texte, et le texte original en espagnol cité en bas de page.

Pour les revues que Mariátegui a dirigées, les éditions *fac-simile* seront indiquées en bas de page comme suit : *Nuestra Época* (1918, n°1-2), *Claridad* (1923-1924, n°1-7), *Amauta* (1926-1932, n°1-32), et *Labor* (1928-1929, n°1-10).

La graphie de certains noms ou de certains mots change dans *Amauta* et *Labor*. C'est par exemple le cas pour le nom d'Eudocio Ravines, parfois orthographié Rabines. C'est également de cas pour *México*, qui est écrit *Méjico*. Ces graphies ont été respectées pour les citations. Dans le corps du texte ce sont les graphies modernes et le plus couramment acceptées qui sont utilisées.

Un indice onomastique situé à la fin de la thèse permet de présenter une biographie sommaire des principales figures mentionnées au long du travail.





# **Introduction**



Le socialisme apparaît toujours dans la décadence, dans l'*Untergang*. Mais il n'est pas un symptôme de la décadence elle-même ; c'est la seule nouvelle et la seule espérance de salut ».<sup>1</sup>

Décadence et résurrection donnent le ton de la pensée du Péruvien José Carlos Mariátegui (1894-1930). Rayon de soleil enfanté par un clair de lune pâlisant, le socialisme y brille comme une promesse et donne à voir un horizon où se lève une étoile en mesure d'éclipser les lueurs malades de la nuit. Entre chien et loup, il revient aux êtres humains de discerner le relief approximatif des alentours pour poser le pied et faire un pas, puis un autre... L'œuvre de Mariátegui est ainsi faite : assemblage de pas cherchant la lumière dans les rayons croisés de la lune et du soleil. Contrairement aux cours des planètes, l'avenir des sociétés humaines ne saurait obéir aux trajectoires définies des lois inaltérables de la gravitation. N'en suivent-elles pour autant aucune ? Une loi au moins peut être vérifiée : rien n'existe socialement hors d'un temps social donné. Ce temps marque les limites de l'horizon qui, fidèle à lui-même, s'échappe à mesure que l'on tente de s'en approcher. Ce temps, c'est l'histoire.

Mariátegui voit le jour dans un espace – le Pérou – et dans un temps – les premières décennies du XX<sup>e</sup> siècle – où certaines des certitudes qui gouvernaient le siècle précédent semblent s'effriter. Plongée dans une crise sans précédent, la domination européenne sur le monde desserre son étau, le capitalisme et le colonialisme voient s'ériger un contre-modèle avec la jeune Union Soviétique et des révolutions font trembler les structures étatiques établies de la Chine au Mexique en passant par l'Irlande ou la Turquie. Enfin, les transformations scientifiques et techniques qui accompagnent et soutiennent les évolutions du mode de production viennent percuter toutes les dimensions de la vie sociale : arts et littérature, déplacements et commerce, vie politique et imaginaires sociaux. Tout indique que le monde traverse une transition où chacun des espaces qui le compose verra ses formes bouleversées.

Les deux pieds fermement ancrés dans une pensée de l'histoire, José Carlos Mariátegui propose, par ses écrits pléthoriques et son action politique révolutionnaire, une

---

<sup>1</sup> « El socialismo aparece siempre en la decadencia, en el Untergang. Pero no es un síntoma de la decadencia misma; es la noticia y única esperanza de salvación ». « Bernard Shaw » (06/1926), *Boletín Bibliográfico*, Lima, n°5-8, p.178-183 in José Carlos MARIÁTEGUI, *El Alma Matinal*, 4<sup>e</sup> éd., Lima, Biblioteca Amauta, 1970, page 147.

entrée singulière dans ce paysage en mutation. Auteur péruvien, il est aussi marxiste, journaliste, critique d'art, métis et communiste. Se situant d'emblée dans une appartenance mondiale et nationale, son existence comme sa pensée tentent d'en discerner les limites et les possibilités pour établir la direction des prochains pas. Comme militant fervent et intellectuel prolifique, Mariátegui pense le monde depuis le Pérou et vice-versa, posant comme condition de validité ultime à la théorie comme à la praxis la capacité de création et la fertilité des actes annonciateurs d'un futur socialiste. La création comme moteur et critère, le monde et la nation comme espaces connectés d'intervention, voilà le scénario d'une œuvre qui se déploie dans un temps marqué par les feux croisés de l'avènement du socialisme, du fascisme et de formes renouvelées du capitalisme. Dès 1928, Mariátegui livre en quelques phrases la quintessence de ce qui forme le nœud unissant sa pensée et son action pour former son œuvre :

Nous ne voulons certainement pas que le socialisme soit en Amérique calque et copie. Il doit être création héroïque. Nous devons donner vie, avec notre propre réalité, dans notre propre langage, au socialisme indo-américain. Voilà une mission digne de la nouvelle génération.<sup>2</sup>

---

<sup>2</sup> « No queremos, ciertamente, que el socialismo sea en América calco y copia. Debe ser creación heroica. Tenemos que dar vida, con nuestra propia realidad, en nuestro propio lenguaje, al socialismo indo-americano. He aquí una misión digna de una generación nueva ». José Carlos MARIÁTEGUI, « Aniversario y balance », *Amauta*, septembre 1928, n° 17, page 3.







# La circulation de l'œuvre de José Carlos Mariátegui

Un siècle nous sépare de la décennie la plus productrice de la vie de José Carlos Mariátegui. Figure longtemps peu connue dans les espaces centraux du capitalisme, elle est au contraire incontournable dans le champ des sciences sociales péruviennes, où elle occupe la place controversée de jalon dans la construction de la pensée nationale. Avec ses phases d'âpres débats – sur sa filiation ou non au nationalisme de l'APRA (*Alianza Popular Revolucionario Americana*), au marxisme-léninisme du Parti Communiste, puis aux divers autres mouvements et auteurs se réclamant de son œuvre – la postérité de Mariátegui est à l'image de celle de tous les grands auteurs, de tous les « classiques » de la pensée politique et sociale.

Se pencher sur les modalités de la vie posthume des écrits de Mariátegui est par conséquent indispensable à plusieurs égards. C'est d'abord une précaution méthodologique, dans la mesure où un auteur largement étudié et mobilisé ne peut faire l'objet d'un nouveau travail sans un minimum d'inventaire. C'est également une nécessité vis-à-vis des lecteurs.ices (tant du présent travail que des collègues chercheurs.euses en général), qui, peut-être, découvrent cette trajectoire. Il s'agit donc de proposer un tableau global de la circulation des textes de Mariátegui, des principales analyses ayant été produites, et des polémiques qui ont émaillé la période. Enfin, c'est l'occasion de révéler l'extraordinaire richesse des ouvrages du Péruvien, et la marge de manœuvre ample que les commentateurs y ont trouvé – que ce soit dans la diversité des thèmes ou dans l'analyse de tel ou tel objet en particulier.

Seront donc ici rapidement esquissés les chemins par lesquels la figure et l'œuvre de Mariátegui ont traversé le siècle qui nous sépare des années 1920, en se posant la question suivante : comment s'est configuré le profil de « classique » de la pensée latino-américaine aujourd'hui consensuel ? Il s'agit ici de présenter un panorama, et non d'anticiper sur les développements que chacune des grandes lectures de Mariátegui a générés.

## Publications de Mariátegui

De son vivant, Mariátegui s'affirme comme un auteur extrêmement prolifique. Ses premiers textes sont publiés dans le journal *El Tiempo* alors qu'il est encore adolescent, et sa trajectoire au sein d'organes de presse très différents établissent progressivement son caractère de référence centrale pour toute une frange du lectorat national. On retrouve des textes signés par Mariátegui dans plusieurs périodiques péruviens aux longévités variables : les journaux *La Prensa* puis *El Tiempo*, puis *Colónida* (1916), *Nuestra Época* (1918), *La Razón* (1919), *Claridad* (1923-1924), *Mundial* (1920-1933), *Variedades* (1908-1930), et bien sûr *Amauta* et *Labor* dont il est le directeur. On retrouva des textes dans un certain nombre de titres internationaux, comme la revue portoricaine *Repertorio Americano*, l'étasunienne *The Nation*, la publication du Bureau sud-américain de l'Internationale communiste *La Correspondencia Sudamericana*, la *Revista de Filosofía* argentine que dirige Aníbal Ponce, et bien d'autres.

Mariátegui est par ailleurs un homme de lettres et un militant. Cette double caractéristique se vérifie dans son abondante correspondance, dont les destinataires sont poètes, artistes, libraires, directeurs de revue, mais aussi diplomates, camarades d'organisation ou responsables politiques. La diversité de ces échanges est révélatrice de l'amplitude des thèmes et des centres d'intérêts qui composent l'œuvre de l'auteur, mais également de la volonté explicite de former des réseaux comme autant de points de contact entre intellectuels et militants appartenant à des sphères distinctes. Enfin, au-delà de la multiplicité des supports, il n'est pas anecdotique de rappeler que l'essentiel des textes de Mariátegui est composé d'articles de presse, avec une forte présence de thèmes d'actualité internationale et de considérations critiques sur l'art, la littérature et, bien entendu, l'économie, la politique et l'idéologie.

Les deux ouvrages publiés du vivant de Mariátegui se composent ainsi d'articles rassemblés autour de quelques thèmes centraux (*La Escena Contemporánea*<sup>3</sup> en 1925) ou d'articles retravaillés de manière à produire des essais (*Siete Ensayos de Interpretación de la Realidad Peruana*<sup>4</sup> en 1928). La pratique même du texte est donc liée, chez Mariátegui, à l'exercice d'une profession – le journalisme – et à un mode d'expression particulier mêlant analyse, intervention politique et idéologique, chronique du temps présent et critique d'art.

<sup>3</sup> José Carlos MARIÁTEGUI, *La Escena Contemporánea*, 6<sup>e</sup> éd., Lima, Biblioteca Amauta, 1975.

<sup>4</sup> José Carlos MARIÁTEGUI, *7 Ensayos de Interpretación de la Realidad Peruana*, Caracas, Fundación Biblioteca Ayacucho, 2007.

Si l'auteur nous apparaît de nos jours dans toute la richesse de ses écrits, il est évident que c'est là le résultat de près d'un siècle de publications et de travail pour donner accès à l'œuvre de Mariátegui dans sa totalité. En effet, ce serait une erreur de considérer le Mariátegui d'aujourd'hui sans révéler son historicité, et par conséquent l'évolution de cet objet d'histoire intellectuelle au gré de l'accessibilité de sa production. Cet aspect est fondamental pour saisir la trajectoire historique posthume de Mariátegui, dont la polémique est un « élément consubstantiel »<sup>5</sup>, pour reprendre le mot de l'historien et philosophe argentin Miguel Mazzeo. À quels textes avaient accès ses contemporains, puis les différents commentateurs ? Quelle fut la trajectoire éditoriale de ses écrits au cours du siècle qui nous sépare de sa mort ? Voilà des questions qui sont indispensables si l'on prétend analyser les lectures successives et contradictoires de son héritage et de son actualité<sup>6</sup>.

Au long des années 1930, José Carlos Mariátegui est très présent dans les mémoires, mais il s'en faut de beaucoup qu'il soit lu avec autant d'intensité qu'il est commémoré. En effet, en dehors des deux ouvrages cités, les articles de Mariátegui sont dispersés dans les différents périodiques avec lesquels il a collaboré ou qu'il a dirigé, ou gardés parmi ses documents inédits conservés par sa famille. Par ailleurs, la maison d'édition Editora Amauta, qu'il a fondée en 1925 avec son frère Julio César, ne survit pas à sa disparition en 1930. C'est pourquoi, malgré les cinq éditions des *Sept Essais* entre 1928 et 1956<sup>7</sup> (dont une incomplète, et une autre publiée dans la clandestinité au Chili en 1936<sup>8</sup>) et quelques anthologies dont la composition varie en fonction des organisateurs<sup>9</sup>, on trouve peu d'ouvrages publiés sur la période. L'historien péruvien Ricardo Luna Vegas identifie une édition de *Defensa del marxismo* en 1934 au Chili<sup>10</sup>, établie sans le consentement de la famille, que le sociologue brésilien Deni Alfaro Rubbo attribue à Waldo Frank<sup>11</sup>, ami et correspondant de Mariátegui. Par ailleurs, le collaborateur le plus proche de Mariátegui dans les dernières années, Ricardo Martínez de la Torre, publie dès 1935 une immense anthologie en quatre tomes de textes

---

<sup>5</sup> Miguel MAZZEO, *El socialismo enraizado: José Carlos Mariátegui, vigencia de su concepto de « socialismo práctico »*, 1<sup>re</sup> éd., Lima, Fondo de Cultura Económica, Política y derecho, 2013, page 172.

<sup>6</sup> Nous nous concentrons ici sur les éditions en espagnol et dans les principales traductions. Un tableau récapitulatif des traductions des *Sept Essais* est disponible en annexe.

<sup>7</sup> Un frise chronologique récapitulative des différentes éditions et traductions des *Sept Essais* est disponible sur le site de l'*Archivo Mariátegui* : <https://www.mariategui.org/coleccion/biblioteca-mariateguiana/>

<sup>8</sup> Deni Alfaro RUBBO, *O labirinto periférico: aventuras de Mariátegui na América Latina*, São Paulo, Autonomia Literaria, 2021, page 67.

<sup>9</sup> Notons en particulier une anthologie publiée en 1956 par Aníbal Quijano, avec un prologue de Manuel Scorza, intitulée *Ensayos Escogidos de José Carlos Mariátegui*.

<sup>10</sup> Ricardo LUNA VEGAS, *Historia y trascendencia de las cartas de Mariátegui*, Lima, s.n., 1985, page 79.

<sup>11</sup> Deni Alfaro RUBBO, *O labirinto periférico*, op. cit., page 66.

militants dans laquelle figurent des articles, des lettres et des interventions de Mariátegui<sup>12</sup>, mais dont la circulation est très confidentielle<sup>13</sup>. Miguel Mazzeo mentionne également deux autres ouvrages, en grande partie organisés par Mariátegui mais retravaillés pour leur publication : *El Alma Matinal y Otras Estaciones del Hombre de Hoy* en 1950, et *La Novela y la Vida* en 1955<sup>14</sup>.

Ce tableau change du tout au tout avec la refondation de la maison d'édition Editora Amauta, à la fin des années 1950, sous l'impulsion de la veuve de Mariátegui, Anna Chiappe, et de ses fils Sandro, Sigfrido, José Carlos et Javier, dont l'activité est exclusivement consacrée à la publications des écrits de Mariátegui. Ils s'appuient pour cela sur les deux ouvrages publiés par Mariátegui ainsi que sur des manuscrits partiellement préparés par l'auteur, et dans un second temps sur la masse des articles dispersés dans les organes de presse auxquels l'auteur a participé. La collection complète des *Ediciones Populares de las Obras Completas*, dont les titres sont échelonnés entre 1957 et 1970, comprend ainsi 20 volumes avec des présentations de contemporains de Mariátegui (Hugo Pesce, Estuardo Nuñez) et d'intellectuels de gauche (notamment Aníbal Ismodes Cairo, Alberto Tauro del Pino, Alejandro Romualdo, César Augusto Guardia Mayorga<sup>15</sup>), tous péruviens. Quatre volumes de la série ne sont pas de Mariátegui : *Mariátegui y su tiempo*, qui compile des textes sur la vie et l'œuvre du Péruvien ; *José Carlos Mariátegui : etapas de su vida*, une biographie signée par María Wiesse (journaliste et collaboratrice de la revue *Amauta*) ; *Amauta y su influencia*, par Alberto Tauro del Pino et une anthologie de poèmes, *Poemas a Mariátegui*<sup>16</sup>.

José Carlos Mariátegui Chiappe, fils de Mariátegui, fait également paraître une édition *fac-similé* de la revue *Amauta* en 1976 (avec une réédition en 1981)<sup>17</sup> en collaboration avec le péruvien Alberto Tauro. Puis, dans les années 1980, paraissent les deux tomes des *Correspondencias*<sup>18</sup> et les huit volumes des *Escritos Juveniles* (entre 1987 et 1994)<sup>19</sup>. Enfin, sous l'impulsion de l'historien italien Antonio Melis paraissent les deux volumes de

<sup>12</sup> Ricardo MARTÍNEZ DE LA TORRE, *Apuntes para una interpretación marxista de Historia Social del Perú*, vol. I, Lima, Empresa Editora Peruana, 1947. La première édition de 1935 ayant été entièrement saisie par la police à l'exception de 20 exemplaires, la diffusion de l'ouvrage se fera surtout à partir de 1947, avec la deuxième édition.

<sup>13</sup> L'édition de 1935 est presque entièrement saisie par la police et seuls 20 exemplaires survivent de cette première version. Ce ne sera qu'en 1948/1949 que sera établie la version en circulation aujourd'hui.

<sup>14</sup> Miguel MAZZEO, *El socialismo enraizado*, op. cit., page 33.

<sup>15</sup> Deni Alfaro RUBBO, *O labirinto periférico*, op. cit., page 70.

<sup>16</sup> La totalité des volumes des *Ediciones Populares* peut être trouvée sur le site marxists.org à l'adresse suivante : <https://www.marxists.org/espanol/mariategui/oc/index.htm>

<sup>17</sup> Miguel MAZZEO, *El socialismo enraizado*, op. cit., page 186.

<sup>18</sup> Les deux volumes comptent plus de 500 lettres, dont 379 sont adressées à Mariátegui et 154 sont de sa main.

<sup>19</sup> Ces publications sont désormais disponibles en version digitale sur le site des archives de Mariátegui à l'adresse suivante : <https://www.mariategui.org/recursos/publicaciones/>

*Mariátegui Total* (1994), qui comprend tous les textes précédemment publiés et quelques inédits. Les historiens Ricardo Melgar Bao et Manuel Pásara Pásara publient en 2015 un ouvrage intéressant, compilant les écrits de Mariátegui datant de 1928, qui rassemble les articles en notant les modifications opérées par l’auteur entre plusieurs publications, une sélection de lettres et des dédicaces faites par Mariátegui sur des exemplaires des *Sept Essais*<sup>20</sup>.

La publication progressive de la totalité des textes connus de Mariátegui – à l’exception de quelques lettres – vient compléter les *Ediciones Populares* et délivrer la lecture d’une approche thématique, dont l’inconvénient est de s’émanciper de la chronologie. En effet, les ouvrages posthumes des OC rassemblent articles et textes selon des thèmes généraux, comme leur titre l’indique, et masquent ainsi l’évolution de la pensée de Mariátegui dans le temps, au risque de la figer en fonction d’objets artificiellement séparés<sup>21</sup>. De plus, la dimension d’intervention perd de sa force, dans la mesure où les articles rassemblés sont souvent destinés à des revues ou des journaux différents, et donc à des lectorats différents. Par ailleurs, le découpage thématique voile les continuités entre des articles parfois publiés sous forme de série ou traitant plusieurs semaines de suite d’un même thème. Enfin, la dimension totalisante et systémique de la pensée mariáteguienne est diminuée par la séparation des textes en fonction de l’espace géographique dont ils traitent<sup>22</sup>. Cependant, toutes ces observations ne sauraient nier l’énorme diffusion que les *Ediciones Populares* ont permise aux écrits de Mariátegui, donnant ainsi une base textuelle aux polémiques, mais surtout aux militants et aux chercheurs intéressés par la pensée originale de l’un des premiers marxistes latino-américains.

Il convient de saluer l’importance du travail archivistique de la *Casa Mariátegui*, située dans la dernière maison habitée par la famille de Mariátegui à Lima, *Calle Washington Izquierda*. Comme le rapporte Deni Alfaro Rubbo, la maison est déclarée Monument Historique en 1972, sous le régime militaire progressiste de Juan Velasco Alvarado (1968-1975), bien qu’elle abrite à l’époque une pension et un restaurant. Malgré une campagne de presse critiquant l’inertie des pouvoirs publics face aux besoins de rénovation du bâtiment, les fonds nécessaires ne seront mis à disposition que vingt ans plus tard, pour les

---

<sup>20</sup> Ricardo MELGAR BAO et Manuel PÁSARA PÁSARA (dir.), *José Carlos Mariátegui: Originales e inéditos, 1928*, Santiago de Chile, Ariadna Ediciones, 2018.

<sup>21</sup> Cette critique a également été formulée par Miguel Mazzeo. Voir Miguel MAZZEO, *El socialismo enraizado*, *op. cit.*, page 33.

<sup>22</sup> Tomás Escajadillo observe justement que l’ouvrage *Mariátegui Total* fait, quant à lui, l’impasse sur une série de notes préliminaires, de prologues et sur les index de noms, pourtant inclus dans les *Ediciones Populares*. Voir Tomás G. ESCAJADILLO, « Sobre la obra « Mariátegui Total » : una aproximación », in *Ponencias del Simposio Internacional 7 Ensayos: 80 años*, Lima, Minerva, 2009, page 522.

commémorations du centenaire de la naissance de Mariátegui, en 1994. L'ironie de l'histoire fait que le musée ouvre ses portes sous le gouvernement autoritaire d'Alberto Fujimori (1990-2000)<sup>23</sup>. Devenue un musée à cette occasion, la *Casa Mariátegui* entreprend le travail de classement des documents de Mariátegui, leur archivage dans des conditions professionnelles et leur mise à disposition pour les chercheurs.

L'œuvre complète de José Carlos Mariátegui s'est considérablement enrichie depuis le dernier grand effort de publication exhaustive que sont les deux volumes de *Mariátegui Total*, en 1994. Les recherches sur les milieux intellectuels latino-américains, les différentes avant-gardes, les biographies de contemporains de Mariátegui ont fait affleurer des lettres, des entrefilets, des publications qui avaient pu échapper aux compilateurs. Ces documents inédits ont été publiés dans la revue *Anuario Mariateguiano* entre 1989 et 1999. À cet égard, la digitalisation et la centralisation des sources primaires menée à bien par l'*Archivo Mariátegui* constitue une grande opportunité pour les chercheurs mariatégoriens. Avec le soutien du CeDInCI (Centre de documentation et de recherche sur la culture des gauches, situé à Buenos Aires et rattaché à l'Université de San Martín), l'*Archivo* met à la disposition des chercheurs l'intégralité de la correspondance connue, ainsi que la version digitale *fac-similé* de la revue *Amauta* (1926-1930)<sup>24</sup>. Par ailleurs, depuis son ouverture en 2011, la *Cátedra Mariátegui* organise des colloques internationaux et publie la *Revista Cátedra Mariátegui* sur son site<sup>25</sup>, poursuivant ainsi le travail de concentration des recherches mariatégoriennes initiée par l'*Anuario Mariateguiano*.

---

<sup>23</sup> Deni Alfaro RUBBO, *O labirinto periférico*, op. cit., pages 85-86.

<sup>24</sup> Disponible à l'adresse suivante : <https://www.mariategui.org/revista-amauta/numeros-de-la-revista/>

<sup>25</sup> Voir le site de la *Cátedra Mariátegui* : <http://www.catedramariategui.com/catedra.html>

**Tableau 1 – Œuvres Complètes de Mariátegui dans les *Ediciones Populares* des Éditions Amauta**

<b>Titre</b>	<b>Date de la première édition</b>	<b>Tirage</b>
<i>Siete Ensayos de interpretación de la Realidad Peruana [1928]</i>	1957	50 000
<i>La Escena Contemporánea [1925]</i>	1959	50 000
<i>Defensa del Marxismo</i>	1959	50 000
<i>El Alma Matinal y Otras Estaciones del Hombre de Hoy</i>	1959	50 000
<i>El Artista y la Época</i>	1959	50 000
<i>Signos y Obras</i>	1959	50 000
<i>História de la Crisis Mundial</i>	1959	50 000
<i>Temas de Nuestra América</i>	1959	50 000
<i>Ideología y Política</i>	1969	50 000
<i>Cartas de Italia</i>	1969	50 000
<i>La Novela y la Vida</i>	1969	50 000
<i>Peruanicemos al Perú</i>	1970	50 000
<i>Temas de Educación</i>	1970	50 000
<i>Figuras y Apectos de la Vida Mundial (3 volumes)</i>	1970	50 000

Source : Deni Alfaro RUBBO, *O labirinto periférico: aventuras de Mariátegui na América Latina*, São Paulo, Autonomia Literaria, 2021, page 69.

Ce tableau offre une vision d'ensemble de l'effort éditorial mené à bien lors de la publication des œuvres complètes, avec un volume très important dès le premier tirage pour chacun des tomes.



## Lectures péruviennes

Les lectures opérées du vivant et immédiatement après la mort de Mariátegui s'inscrivent dans des tendances profondes de la lutte de classe et de l'évolution socio-économique de la formation sociale péruvienne. Les années 1920 constituent en effet une décennie de définition idéologique<sup>26</sup> particulièrement importante dans l'émergence des courants communiste et nationaliste. Les déchirements entre anciens camarades qui s'opèrent dans les milieux militants au cours de la décennie conditionnent donc, pour une part, la référence à Mariátegui dans le début des années 1930. On trouve ainsi de nombreuses mentions de son œuvre et de certains de ses textes sous la plume d'intellectuels ou de militants proches du Parti Communiste ou des organisations apristes<sup>27</sup>, se plaçant dans la filiation de Mariátegui tout en dressant un inventaire parfois cruel de son action et de son héritage.

Pris entre un discours communiste cherchant à fonder sa légitimité sur les canons du marxisme-léninisme de la III<sup>e</sup> Internationale et des membres de l'APRA, plus intéressés par l'utilisation de sa mémoire que par la lecture de ses textes, Mariátegui semble d'abord condamné à n'être lu qu'au prix d'une sélection drastique. Des articles de jeunes apristes comme Manuel Seoane, Luis Heysen ou Carlos Manuel Cox vont, par exemple, reconnaître l'importance de Mariátegui tout en soulignant son manque de charisme, son apport essentiellement théorique ou encore l'europhisme qui entacherait sa pensée<sup>28</sup>. De l'autre côté, les jeunes communistes insistent surtout sur la dimension organisatrice et l'implication directe de Mariátegui dans la lutte des classes, en particulier du fait de son rôle dans la fondation du Parti Socialiste du Pérou (1928 – Parti Communiste du Pérou en 1930) et de la *Confederación General de los Trabajadores del Perú* (CGTP, 1929). Les textes compilés par Ricardo Martínez de la Torre<sup>29</sup> dans les années 1930 expriment avec vivacité ce qui distingue le Mariátegui des communistes de celui des « sociaux-fascistes » de l'APRA, invoquant en

---

<sup>26</sup> Jean-Ganesh LEBLANC, « Le Pérou de Mariátegui et Haya de la Torre : une décennie de définition idéologique », *Nuevo mundo mundos nuevos*, 8 octobre 2019.

<sup>27</sup> Adjectif dérivé de l'acronyme APRA qui désigne l'*Alianza Popular Revolucionaria Americana* créée en 1924 au Mexique et dirigée par le péruvien Víctor Raúl Haya de la Torre.

<sup>28</sup> Voir notamment les textes de Carlos Manuel Cox et Manuel Seoane dans José ARICÓ (dir.), *Mariátegui y los orígenes del marxismo latinoamericano*, 1<sup>re</sup> éd., Mexico, Ediciones Pasado y Presente, 1978.

<sup>29</sup> Ricardo MARTÍNEZ DE LA TORRE, *Apuntes para una interpretación marxista de Historia Social del Perú*, vol. I, *op. cit.*

particulier l'engagement marxiste « scientifique » et le « point de vue prolétarien » proche des ouvriers et des syndicats. On retrouve cette même tonalité chez Jorge Del Prado, jeune militant dans les années 1920 et futur secrétaire général du PCP, de 1966 aux années 1990, qui se revendique d'un Mariátegui organisateur des outils de lutte du prolétariat : le Parti et la CGTP<sup>30</sup>. Le Mariátegui critique littéraire, se réclamant de George Sorel et d'Henri Bergson, disparaît au profit d'une figure-type peu représentative de la richesse de son œuvre.

Les luttes sociales politiques et économiques violentes des années 1930 et la sévérité de la répression sous la présidence d'Óscar Benavides (1933-1939), pendant laquelle l'APRA et le PCP sont interdits comme « organisations étrangères », freinent considérablement la circulation des textes de Mariátegui. Par ailleurs, la revue *Amauta* ayant cessé de paraître en 1931 et les deux ouvrages publiés de son vivant n'ayant que très peu de nouvelles éditions, il n'est lu que par des cercles d'initiés et ses textes sont difficilement accessibles<sup>31</sup>. Cela n'empêche pas les débats violents entre apristes et communistes sur son appartenance à l'un ou l'autre mouvement<sup>32</sup>.

La diffusion des œuvres de Mariátegui connaît une inflexion décisive avec l'effort éditorial de sa famille à partir de 1958<sup>33</sup>, date à laquelle est recréée la maison d'édition *Empresa Editora Amauta S.A.* La décision de publier une très large sélection de ses écrits, rassemblés thématiquement, dans un format de poche et à un prix accessible, démocratise rapidement l'accès aux textes de Mariátegui, dont les Œuvres Complètes comptent 20 volumes dans la *Colección popular*<sup>34</sup>. C'est également une période d'ouverture du champ des possibles politiques et théoriques après le séisme de la Révolution cubaine (1959). Cela se traduit par une série de scissions au sein du PCP et de l'APRA, l'éclosion de mouvements armés, l'irruption de mouvements marxistes trotskystes, maoïstes et guévaristes ou castristes. Le statut de père fondateur attribué à José Carlos Mariátegui se renforce ainsi avec le

<sup>30</sup> Voir par exemple Jorge DEL PRADO, *Cuatro facetas de la historia del PCP*, MIA [Marxist Internet Archive], 1987, URL complète en biblio.

<sup>31</sup> Sandro Mariátegui Chiappe, fils de José Carlos Mariátegui, précise dans la note éditoriale à l'ouvrage *Mariátegui Total* que trouver un ouvrage de son père dans une bibliothèque était alors une rareté. Voir José Carlos MARIÁTEGUI, *Mariátegui Total*, Lima, Amauta, 1994, page IX.

<sup>32</sup> L'historien Alberto Adrianzén rappelle qu'entre 1930 et 1956, l'horizon politique des classes populaires est occupé exclusivement par l'APRA et le PC. Alberto M. ADRIANZÉN, « La izquierda derrotada », in Alberto M. ADRIANZÉN (dir.), *Apogeo y crisis de la izquierda peruana. Hablan sus protagonistas*, Lima, IDEA Internacional, Universidad Antonio Ruiz de Montoya, 2011, pp. 45-60, page 51.

<sup>33</sup> Deni Alfaro RUBBO, *O labirinto periférico*, op. cit., page 27.

<sup>34</sup> Deni Alfaro Rubbo souligne le caractère disruptif de l'effort éditorial qu'a représenté la sortie progressive des 20 tomes des *Ediciones Populares de la Obra Completa*. En effet, la maison d'édition se consacre exclusivement à la publication de Mariátegui, fait inédit au Pérou à l'époque, et atteint le chiffre d'un million d'exemplaires vendu, ce qui en fait « le plus grand effort éditorial réalisé en Amérique latine pour diffuser l'œuvre d'un unique auteur », selon l'historien et biographe péruvien Guillermo Rouillon. Voir *Ibid.*, p. 67.

développement d'organisations de la nouvelle gauche, et son héritage idéologique et théorique fait l'objet de polémiques constantes. Se généralise alors une vulgate mariáteguienne, où la citation et même la simple image de Mariátegui tient lieu de contenu politique. En effet, rejetant le marxisme inspiré des canons soviétiques du PCP, les nouvelles formations prétendent opérer un retour aux sources et font de Mariátegui une icône à la fois nationale et marxiste. Pour une large part, cette relecture est « unilatérale et utilitaire »<sup>35</sup> et vise à se démarquer à la fois de la ligne du PCP, jugée trop proche du PCUS (Parti Communiste d'Union Soviétique), et du vélasquisme au pouvoir entre 1968 et 1975, dont la proposition de modernisation nationale revendique également l'héritage mariáteguien<sup>36</sup>. L'exemple peut-être le plus flagrant – parce que le plus connu – est sans doute celui du *Partido Comunista Peruano – Sendero luminoso* dont le Comité Central publie, en 1975, un appel à « reconstituer » le parti de Mariátegui tout en proclamant sa filiation marxiste-léniniste-maoïste<sup>37</sup>.

Parallèlement à une consécration ambiguë sous les traits d'une figure intellectuelle « nationale », José Carlos Mariátegui fait l'objet, au cours des années 1960 et 1970, d'un renouveau d'attention parmi les chercheurs péruviens, notamment les historiens et les sociologues. En 1963, le chercheur péruvien Guillermo Rouillon publie sa *Bio-Bibliografía de José Carlos Mariátegui*, qui fait autorité encore aujourd'hui sur l'aspect biographique<sup>38</sup>. Dès 1957, Eugenio Chang-Rodríguez avait quant à lui publié *La literatura política de González Prada, Mariátegui y Haya de la Torre*<sup>39</sup>. De plus en plus mobilisé dans les différents écrits sur l'histoire, la littérature ou la « réalité nationale », Mariátegui apparaît dans plusieurs travaux qui renouvellent l'historiographie péruvienne, sous la plume d'historiens comme Peter Klarén ou Heraclio Bonilla. L'œuvre et la trajectoire de Mariátegui sont également au cœur des réflexions de l'historien Alberto Flores Galindo, dont l'ouvrage *La agonía de Mariátegui : la polémica con la Komintern* (1980) est un pavé dans la mare par la

<sup>35</sup> Alberto M. ADRIANZÉN, « La izquierda derrotada », *op. cit.*, page 54.

<sup>36</sup> Voir notamment l'érection de Mariátegui comme « héros de la révolution péruvienne » et la récupération de Mariátegui par Carlos Delgado, le principal intellectuel du vélasquisme. José Luis RÉNIQUE, *A revolução peruana*, Magda LOPES (trad.), São Paulo, Editora Unesp, 2009.

<sup>37</sup> COMITÉ CENTRAL DEL PARTIDO COMUNISTA (SENDERO LUMINOSO), *¡Retomemos a Mariátegui y reconstituyamos su partido!*, 1975.

<sup>38</sup> Si les informations rassemblées par Rouillon, en particulier lors d'entretiens avec les principaux contemporains de Mariátegui, ne font pas débat, les dialogues que l'auteur reproduit prêtent le flanc à la critique par leur caractère inévitablement fictionnel, au moins partiellement. Cette observation est partagée par Juan de Castro dans un ouvrage récent (Juan E. DE CASTRO, *Bread and beauty: the cultural politics of José Carlos Mariátegui*, Leiden ; Boston, Brill, 2021, page 37.).

<sup>39</sup> Eugenio CHANG-RODRÍGUEZ, *La literatura política de González Prada, Mariátegui y Haya de la Torre*, Mexico, De Andrea, 1957.

précision de son étude des débats entre le groupe de Mariátegui et l'Internationale Communiste, lors de la première Conférence Communiste latino-américaine tenue à Buenos Aires en 1929. Par ailleurs, en 1979, le sociologue Aníbal Quijano est sollicité par la prestigieuse collection vénézuélienne *Biblioteca Ayacucho* pour écrire un prologue aux *Sept Essais d'interprétation de la réalité péruvienne*. Tout comme l'ouvrage de Flores Galindo, ce texte marque un tournant dans la réception nationale des écrits de Mariátegui par sa volonté de « démystifier » l'auteur, de le sortir des narrations marxistes et apistes partisans pour en montrer la complexité et la richesse.

Les années 1980 et 1990 voient une explosion de travaux sur Mariátegui. La publication de l'*Anuario mariateguiano* à partir de 1989, mais aussi un grand nombre d'évènements académiques ponctuent les années 1990 et installent définitivement la légitimité de l'objet Mariátegui dans les recherches académiques. Cette évolution intervient en parallèle d'une chute de la centralité du discours partisan, en particulier des partis de gauche. La figure de Mariátegui connaît ainsi une évolution qui la fait passer, progressivement, d'un champ politique vers le champ académique.

On voit donc comment une lecture utilitariste, directement mobilisable dans un discours partisan fondé sur un canon et un régime de vérité soumis aux excommunications, en perte de vitesse, se distingue d'un champ d'étude en croissance, tant au Pérou que dans le reste du continent latino-américain, dont l'une des spécificités est la relative coupure vis-à-vis du champ d'expérimentation politique. L'objet Mariátegui est alors investi de manière académique, à savoir plus créativement sur le plan théorique, mais sans lien – si ce n'est sporadiquement – avec toute projection programmatique ou révolutionnaire.

## **Lectures latino-américaines**

Les lecteurs de Mariátegui sur le continent latino-américain sont de types très divers. Ce sont d'abord – de son vivant – ses correspondants. Ils sont journalistes, intellectuels, éditeurs ou directeurs de revue, militants et amis exilés, ou encore membres d'organisations transnationales comme le bureau sud-américain du Komintern. Certains de ces correspondants sont également des diffuseurs : ils citent Mariátegui, publient ou font publier certains de ses textes dans les revues dont ils sont proches et participent parfois de la diffusion directe des

ouvrages de l'auteur<sup>40</sup>. Toutes ces modalités s'inscrivent d'ailleurs dans un écosystème de réseaux intellectuels interconnectés dans lequel les textes, les idées et les positionnements circulent, notamment au travers de revues formant un espace de débat important. À sa mort, le 16 avril 1930, Mariátegui n'est donc pas un inconnu dans le monde hispanophone américain, et des notes paraissent dans un certain nombre de publications pour regretter sa disparition<sup>41</sup>.

Si les années 1930 ne voient pas une grande diffusion des idées et des ouvrages de Mariátegui, certains personnages maintiennent leur effort de diffusion de la pensée du Péruvien. C'est notamment le cas de Samuel Glusberg (Enrique Espinoza) en Argentine. La référence aux textes de Mariátegui connaît cependant une augmentation notable dans les années 1950, mais surtout dans les années 1960 et 1970. Cette diffusion doit beaucoup à la circulation accrue d'intellectuels marxistes, conséquence des coups d'États militaires successifs sur le continent qui condamnent beaucoup d'entre eux à l'exil. Ces déplacements internes à l'Amérique latine sont l'occasion pour ces intellectuels de faire la connaissance de corpus et de références nouvelles qui participent à modifier, enrichir ou transformer leur réflexion. Parmi les plus fameux se trouvent bien sûr les Argentins José Aricó, Óscar Terán et Enrique Dussel, mais aussi des chercheurs brésiliens<sup>42</sup> comme Fernando Henrique Cardoso, Vânia Bambirra ou Theotônio dos Santos. En 1978, José Aricó publie depuis le Mexique, dans la collection *Pasado y Presente*, une anthologie de textes sur Mariátegui, intitulée *Mariátegui y los orígenes del marxismo latinoamericano*<sup>43</sup>, qui fait date. C'est la première fois que les textes d'un certain nombre de commentateurs de Mariátegui se trouvent rassemblés, offrant aux lecteurs.ices les éléments du débat qui oppose marxistes et apistes, ainsi que des textes de commentateurs plus tardifs (l'Italien Antonio Melis, le Français Robert Paris, l'Allemand de l'Est Manfred Kossok) dont les recherches participent à renouveler fortement l'approche de l'objet Mariátegui. C'est également sous l'égide de José Aricó que se tient le colloque de Sinaloa, au Mexique, en 1980, où se retrouvent des chercheurs qui

---

<sup>40</sup> Les exemples de Samuel Glusberg (pseudonyme d'Enrique Espinoza), en Argentine, et Joaquín García Monge (Costa Rica) sont les plus représentatifs à cet égard. Le premier est un homme de lettres et grand éditeur, dont l'effort de publication et de diffusion des écrits de Mariátegui se poursuit même après la mort du Péruvien. Correspondant et ami de Mariátegui, sa revue *La Vida Literaria* publie plusieurs articles de lui (voir Horacio TARCUS, *Mariátegui en la Argentina. Las políticas culturales de Samuel Glusberg*, Buenos Aires, El Cielo por Asalto, 2001.). García Monge, en tant que directeur de la revue *El Repertorio Americano*, publie également des textes de Mariátegui et participe à diffuser *Amauta* au Costa Rica. Nous reviendrons plus longuement sur ces connexions dans le chapitre 7.

<sup>41</sup> On peut trouver une compilation de plusieurs notes dans l'ouvrage suivant : José ARICÓ (dir.), *Mariátegui y los orígenes del marxismo latinoamericano*, op. cit.

<sup>42</sup> Dans un ouvrage récent, Deni Alfaro Rubbo a été le premier à insister sur l'importance de José Carlos Mariátegui dans l'éventail des références marxistes utilisées par le sociologue brésilien Florestan Fernandes (1920-1995). Voir Deni Alfaro RUBBO, *O labirinto periférico*, op. cit., pages 262-334.

<sup>43</sup> José ARICÓ (dir.), *Mariátegui y los orígenes del marxismo latinoamericano*, op. cit.

rompent définitivement avec une lecture vulgaire de Mariátegui dans la recherche d'un « marxisme théoriquement et politiquement productif »<sup>44</sup> : Aricó lui-même, l'argentin Óscar Terán, Robert Paris, Antonio Melis, Alberto Flores Galindo, Aníbal Quijano, notamment. Enfin, on peut citer ici le rôle de l'américaniste italien Ruggiero Romano, qui dirige les recherches de Robert Paris et du Péruvien Diego Meseguer Illán, mais aussi d'Heraclio Bonilla, Manuel Burga et Alberto Flores Galindo, qui deviendront de grands noms de l'historiographie péruvienne et pour certains des figures cruciales des études mariáteguiennes. Enfin, il faut également souligner le rôle de passeur du poète péruvien Xavier Abril, collaborateur d'*Amauta* et ami de Mariátegui, qui aurait présenté l'œuvre de notre auteur à Antonio Melis<sup>45</sup>.

Parmi les grands passeurs et diffuseurs de l'œuvre de Mariátegui, l'historien et sociologue franco-brésilien Michaël Löwy occupe une place tout à fait considérable. S'il n'a pas produit de grand texte introductif à l'un des ouvrages de Mariátegui dans les années 1970 et 1980, il participe de manière décisive à installer le Péruvien dans le panthéon des grands marxistes du continent en intégrant plusieurs textes importants dans son anthologie du marxisme latino-américain<sup>46</sup> publiée en 1979<sup>47</sup>. La longue introduction de Löwy et sa brève présentation de Mariátegui participent de la tendance à une forte rénovation de la production marxiste latino-américaine, allant de pair avec une redécouverte d'une tradition théorique féconde où Mariátegui apparaît comme un fondateur : celle d'un marxisme latino-américain original. Le Péruvien fait alors l'objet d'une revalorisation, tout comme d'autres acteurs importants de la pensée marxiste des années 1920, tels le Chilien Luis Emilio Recabarren (1876-1924) et le Cubain Julio Antonio Mella (1903-1929). Parmi les philosophes, le Cubain Raúl Fornet-Betancourt (1946) et l'Espagnol Adolfo Sánchez Vázquez (1915-2011) accordent également une grande importance à l'originalité de la pensée de Mariátegui dans leurs histoires respectives du marxisme en Amérique latine<sup>48</sup>.

<sup>44</sup> Miguel MAZZEO, *El socialismo enraizado*, op. cit., page 189.

<sup>45</sup> Sur les parcours des divers chercheurs mentionnés et les passeurs, voir Deni Alfaro RUBBO, *O labirinto periférico*, op. cit., pages 127-130.

<sup>46</sup> Michael LÖWY, *El Marxismo en América Latina: antología, desde 1909 hasta nuestros días*, Santiago, LOM Ediciones, 2007. Notons que la première version date de 1980 et est parue aux éditions Maspero, en français, avant d'être rapidement traduite en anglais et en espagnol.

<sup>47</sup> Le texte adopte un angle ouvertement anti-stalinien qui permet de valoriser des trajectoires marxistes en dehors des partis communistes mais conduit à diminuer le rôle des organisations internationales communistes. Sur l'engagement marxiste anti-autoritaire et trotskyste de Löwy, voir FABIO MASCARO QUERIDO, *Michael Löwy: Marxismo e crítica da modernidade*, Unspecified. Des parties de ce texte ont été publiées en français dans cet autre ouvrage : Arno MÜNSTER et Fabio MASCARO QUERIDO, *Le marxisme ouvert et écologique de Michael Löwy: hommage à un intellectuel nomade*, Paris, l'Harmattan, 2019.

<sup>48</sup> Voir Raúl FORNET-BETANCOURT, *O marxismo na América Latina*, São Leopoldo, Unisinos, 1995. Voir également Adolfo SÁNCHEZ VÁZQUEZ, « El marxismo en América Latina », *Dialéctica (La Habana)*, juillet

Dans les années 1990, à la faveur de l'effondrement des régimes dits socialistes et de l'URSS, s'affirme une revitalisation des thèmes principaux développés lors du colloque de Sinaloa, entérinant la rupture avec les derniers tenants d'un Mariátegui marxiste-léniniste. Le centenaire de sa naissance, en 1994, est ainsi l'occasion de publications et colloques en grand nombre, rassemblant essentiellement des universitaires, qui insistent sur les dimensions littéraires, éditoriales et théoriques de l'œuvre mariatéguienne, sans chercher à relier la figure du Péruvien à une organisation ou à un courant déterminé. Ces problématiques viennent enrichir l'approche plus traditionnelle qui mettait en avant les analyses de la question nationale, de la question agraire, de l'impérialisme, de la scission avec l'APRA, etc. L'accent porte désormais davantage sur les questions du rapport à la « race »<sup>49</sup>, de la critique de l'eurocentrisme ou sur les avant-gardes artistiques.

Si l'on ne peut parler d'un *boom* comparable à ce que peut être l'explosion des publications consacrées à Antonio Gramsci, il est indéniable que la référence à Mariátegui connaît une diffusion croissante, particulièrement notable dans les espaces universitaires, mais aussi dans certains espaces militants. L'accès facilité à des textes ainsi qu'aux archives diverses permet notamment la multiplication de travaux portant sur des aspects moins connus de l'œuvre du Péruvien. Cet effet est démultiplié par la facilité d'accès à la littérature secondaire, que cela soit par la digitalisation croissante des ouvrages et articles, ou par la concentration de la production sur des plateformes facilitant la recherche par mot-clés. Ces différents aspects matériels s'accompagnent d'efforts éditoriaux qui élargissent le lectorat des écrits mariatéguien. Si nous nous limitons au cas français, nous constatons une nette augmentation de la publication de textes ou de la traduction d'ouvrages. Les *Sept Essais* paraissent aux éditions Maspero à la fin des années 1960<sup>50</sup>, puis il faut attendre 2013 pour que reparaisse le chapitre sur la question de la terre, dans un ouvrage consacré aux rapports entre socialisme, libération nationale et question indigène, préfacé par le Bolivien Álvaro García Linera<sup>51</sup>. En 2014, les éditions Delga publient une traduction de l'ouvrage *Defensa del*

---

1988, n° 19, pp. 11-28.

<sup>49</sup> Nous employons le terme de « race » entre guillemets pour faire référence à une approche matérialiste et constructiviste de la race, par opposition à l'essentialisme qui définit le racisme.

<sup>50</sup> José Carlos MARIÁTEGUI, *Sept essais d'interprétation de la réalité péruvienne*, ROLAND MIGNOT (trad.), Paris, Maspero, 1969.

<sup>51</sup> José Carlos MARIÁTEGUI, Álvaro GARCÍA LINERA, Marc BECKER, Harry E. VANDEN et Pierre BEAUDET, *Indianisme et paysannerie en Amérique latine: socialisme et libération nationale*, Paris, Syllepse, Mille marxismes, 2013.

*Marxismo*<sup>52</sup>, suivie en 2020 par une anthologie préparée par Michaël Löwy<sup>53</sup>. Cette production éditoriale suit le mouvement des scènes éditoriales latino-américaines, mais aussi anglo-saxonnes, ainsi que le mouvement plus général de mise en valeur d’auteurs non-européens et non-étasuniens à partir desquels peut s’élaborer une critique de la modernité et du capitalisme. À ce titre, l’intérêt croissant pour des auteurs marxistes comme Cedric Robinson<sup>54</sup>, C. L. R. James<sup>55</sup>, Julio Antonio Mella, mais aussi pour les organisations satellites de la III<sup>e</sup> Internationale comme la Tricontinentale, la Ligue contre l’Impérialisme<sup>56</sup>, ou même les rapports entre communisme et mouvements nationaux ou transnationaux comme le panafricanisme<sup>57</sup>, marque une inflexion nette de la littérature secondaire à partir des années 2010. Aux dimensions de « race », de genre, de religion, etc. qui se sont installées progressivement depuis les années 1980, un regain d’intérêt pour le marxisme et ses figures oubliées, mais aussi pour l’intersection entre ces divers champs de recherche viennent ainsi proposer de nouvelles lectures du corpus mariatéguien. Comme nous le verrons dans la section suivante, ces nouvelles lectures se rattachent à des courants internationaux comme la pensée décoloniale, ou encore le post-modernisme et le post-structuralisme.

---

<sup>52</sup> José Carlos MARIÁTEGUI, *Défense du marxisme*, Vladimir CALLER (trad.), Paris, Éditions Delga, 2014.

<sup>53</sup> José Carlos MARIÁTEGUI et Michael LÖWY, *Ni calque ni copie: le marxisme hétérodoxe de José Carlos Mariátegui*, Luis DAPELO (trad.), Paris, Éditions Delga, Amériques, 2020.

<sup>54</sup> Cedric James ROBINSON, *Marxisme noir: la genèse de la tradition radicale noire*, Lausanne, Entremonde, 2023.

<sup>55</sup> Matthieu RENAULT, *C. L. R. James: la vie révolutionnaire d’un « Platon noir »*, Paris, la Découverte, 2016.

<sup>56</sup> On peut notamment se rapporter aux ouvrages de l’historien indien Vijay Prashad. Voir Vijay PRASHAD, *The darker nations: a people’s history of the third world*, New York, New Press, 2007. Et Vijay PRASHAD, *Red star over the Third World*, New Delhi, Leftword Books, 2017.

<sup>57</sup> Hakim ADI, *Pan-Africanism and Communism: the Communist International, Africa and the diaspora, 1919-1939*, Trenton, NJ, Africa World Press, 2013.



# Une lecture iconique : Mariátegui d'image en image

Si la simple constatation de l'évolution historique des lectures de l'œuvre de Mariátegui relève du truisme, l'examen des caractéristiques des courants les plus importants permet de baliser notre propre approche et de la situer dans le champ large des études mariáteguiennes. On observe ainsi que des aspects de la production de l'auteur en supplantent d'autres, induisant des classifications et des effets heuristiques très divers.

Ainsi, l'accaparement de la lecture partisane de Mariátegui par les communistes et les apripistes limite le regard des lecteurs successifs à une appréciation portant sur les capacités d'organisation de l'individu Mariátegui et son engagement dans les formes partidaires naissantes. Un Mariátegui marxiste « orthodoxe » s'oppose ainsi à un Mariátegui « nationaliste ». À l'inverse, à partir des années 1960, la conjoncture politique latino-américaine et l'éclosion mondiale d'une « nouvelle gauche » liée au marxisme mais portant une critique parfois sévère de l'URSS voient la multiplication des références au marxisme « ouvert » de Mariátegui, dans le sillage de l'historien de la philosophie péruvien Augusto Salazar Bondy en 1965<sup>58</sup>. Cette clé interprétative marque la fin d'une hégémonie étriquée que se disputaient le parti communiste et l'APRA sur la figure iconique de Mariátegui, le changeant en un acteur de l'histoire politique latino-américaine, et plus largement une figure intellectuelle importante de l'histoire de la pensée politique mondiale<sup>59</sup>. L'ouverture du champ interprétatif fait alors surgir des variations de l'image du Péruvien, où le caractère ouvert de sa pensée ou de son marxisme côtoie d'autres épithètes : « hétérodoxe » ou, plus récemment, « romantique ». Ainsi, l'argentin José Aricó prolonge-t-il, d'une certaine manière, le geste de Bondy en défendant une lecture latino-américaine du marxisme de Mariátegui, en particulier en défendant l'idée d'une opposition entre le Péruvien et les instances du Komintern<sup>60</sup>. Cette

<sup>58</sup> Voir notamment Augusto SALAZAR BONDY, *Historia de las ideas en el Perú contemporáneo*, Lima, Fondo Editorial del Congreso del Perú, 2013.

<sup>59</sup> Pour une discussion actuelle et suggestive de l'« ouverture » du marxisme de Mariátegui, voir Segundo MONTROYA HUAMANÍ, *Conflictos de interpretación en torno al marxismo de Mariátegui*, 1<sup>re</sup> éd., Lima, Heroldo Editores, 2018.

<sup>60</sup> Voir, entre autres références, José ARICÓ, « O marxismo latinoamericano nos anos da Terceira Internacional », in Eric John HOBBSAWM (dir.), *História do Marxismo, Vol. VIII*, Carlos Nelson COUTINHO, Luiz Sérgio N. HENRIQUES et Amélia Rosa COUTINHO (trad.), São Paulo, Paz e Terra, 1989, pp. 419-459.

approche sera reprise par les membres de ce que Fernanda Beigel a appelé la « génération de Sinaloa », du nom du colloque de 1980. Ces chercheurs, tous se revendiquant de la gauche à des degrés divers, s'approprient l'héritage mariáteguien dans une posture d'opposition à ce qu'ils identifient comme une « orthodoxie » soviétique ossifiée, dont les origines remontent à la décennie 1920. Précisément, Mariátegui incarne la possibilité mort-née d'un marxisme original, « hétérodoxe » parce que minoritaire, étouffé sans avoir pu faire la preuve de la supériorité qu'ils lui prêtent cinquante ans plus tard.

Le dernier avatar de ce courant est sans doute la lecture de Mariátegui comme marxiste « romantique » telle que la propose l'historien et sociologue Michaël Löwy<sup>61</sup>. Cette image est celle qui reste aujourd'hui la plus diffusée dans la littérature secondaire, faisant souvent autorité dans des travaux dont l'accès aux ouvrages de Mariátegui sont médiés par les productions de Löwy<sup>62</sup>. Leur grande diffusion installe la thèse du romantisme révolutionnaire dans le champ comme étant probablement l'approche dominante des études mariáteguiennes aujourd'hui<sup>63</sup>. On y retrouve une vision très méliorative de l'« hétérodoxie » de Mariátegui, dont la figure est largement construite dans une opposition à l'orthodoxie « stalinienne ».

De manière parallèle, on retrouve un courant important de la pensée latino-américaine qui fait référence à Mariátegui et partageant certains des postulats de l'approche « romantique ». Il s'agit des travaux issus d'un groupe de chercheurs, né dans les années 1990, intitulé *Modernidad / Colonialidad* qui regroupe certains grands noms associés aujourd'hui à l'ensemble disparate de textes qualifiés de « théorie décoloniale ». Les membres les plus éminents du groupe ont tous proposé des usages de Mariátegui. C'est évidemment le cas du sociologue Aníbal Quijano<sup>64</sup>, mais aussi du philosophe Enrique Dussel<sup>65</sup>, du

<sup>61</sup> Voir notamment Michael LÖWY, « Marxisme et romantisme chez José Carlos Mariátegui », *Actuel Marx*, 1999, vol. 25, n° 1, pp. 187-201.

<sup>62</sup> On peut citer, à titre d'exemple, et en nous limitant à des publications récentes, les travaux des Brésiliens Yuri Martins Fontes (Yuri MARTINS FONTES, *Marx na América: a práxis de Caio Prado e Mariátegui*, São Paulo, Alameda, 2018. et Yuri MARTINS FONTES, « Le marxisme créatif de Mariátegui : formation et praxis », *La Pensée*, Nathalie MANAUT (trad.), 2018, vol. 395, n° 3, pp. 99-109.) et Deni Alfaró Rubbo. Citons également les travaux des étasuniens Jeffery Webber (Jeffery R. WEBBER, « The indigenous community as « living organism »: José Carlos Mariátegui, Romantic Marxism, and extractive capitalism in the Andes », *Theory and Society*, 2015, vol. 44, n° 6, pp. 575-598.) et Nicolas Allen (Nicolas ALLEN, « José Carlos Mariátegui's Indo-American Socialism », *Jacobin (USA online)*, 24 août 2020, URL complète en biblio.). Notons enfin que la référence à Löwy et au romantisme de Mariátegui est très présente chez le philosophe argentin Miguel Mazzeo, ou encore dans un ouvrage récent, sous la plume du mexicain Luis Martínez Andrade (Luis MARTÍNEZ ANDRADE, « Mariátegui, José Carlos (1894-1930) », in *Histoire globale des socialismes*, Élisabeth LAGASSE (trad.), Paris, Presses Universitaires de France, 2021, pp. 973-981.).

<sup>63</sup> Nous nous bornons ici à énoncer cette hypothèse sans pouvoir la confirmer par une étude quantitative. Notons que c'est par la lecture de l'un des ouvrages de Löwy que nous avons eu notre premier contact avec l'œuvre mariáteguienne.

<sup>64</sup> Nous aborderons plus en détail l'interprétation de Quijano dans le corps de la thèse.

<sup>65</sup> Enrique D. DUSSEL, « El marxismo de José Carlos Mariátegui como filosofía de la revolución. Hacia una política de la liberación. », in *Materiales para una política de la liberación*, Madrid, Plaza y Valdes

sémiologue Walter Mignolo<sup>66</sup> et de la figure des études littéraires Mabel Moraña<sup>67</sup>, des sociologues Ramón Grosfoguel<sup>68</sup> et Santiago Castro-Gómez<sup>69</sup>. Malgré la grande diversité des approches et des travaux de ces chercheurs, on peut établir que le point commun qui les rassemble dans la référence à Mariátegui est la critique de l'eurocentrisme. Pour autant, il s'en faut de beaucoup que les interprétations ne s'accordent au-delà cette convergence. Si Quijano et Dussel défendent l'idée d'un marxisme original et fructueux, les autres auteurs font de Mariátegui une figure « autochtone » opposable à l'essence eurocentrique du marxisme et des discours universalisant et coloniaux de la modernité. C'est donc en dépit de son marxisme qu'ils mentionnent le Péruvien, comme l'a bien montré Deni Alfaro Rubbo<sup>70</sup>. La réduction au statut d'auteur autochtone découle notamment du fait que Mariátegui est identifié comme un auteur métis et un défenseur des indigènes, porteur d'un discours critique de la colonisation et de la « colonialité du pouvoir », pour reprendre l'expression d'Aníbal Quijano. Il est alors cité dans des listes de figures « autochtones » ou de penseurs « subalternes » offrant une alternative à la critique marxiste et occidentale du capitalisme<sup>71</sup>. À l'exception de Quijano et Dussel, cependant, on peut noter que ces auteurs ne proposent pas d'analyse approfondie des textes de Mariátegui, l'usage qu'ils en font étant essentiellement circonstanciel, faisant de Mariátegui une figure hypostasiée plutôt qu'un auteur à part entière. On trouve ici l'un des ponts par lesquels les textes de Mariátegui sont mis en relation avec des courants comme le post-colonialisme et les *Subaltern Studies*<sup>72</sup>.

La figure de Mariátegui passe ainsi d'une revendication d'un marxisme ouvert à celle d'un marxisme romantique, du statut de penseur orthodoxe à celui d'hétérodoxe, de penseur latino-américain ou mondial à penseur autochtone. Ces diverses images informent

---

Ediciones, 2007, pp. 45-55.

<sup>66</sup> Voir notamment les références à Mariátegui dans Walter D. MIGNOLO, *Local histories/global designs: coloniality, subaltern knowledges, and border thinking*, Nachdr., Princeton, NJ, Princeton Univ. Press, Princeton studies in culture, power, history, 2000.

<sup>67</sup> Mabel MORAÑA, « Mariátegui en los nuevos debates. Emancipación, independencia y «colonialismo superviviente» en América Latina », in *La escritura del límite*, Francfort sur le Main, Vervuert Verlagsgesellschaft, 2019.

<sup>68</sup> Voir notamment Ramón GROSFOGUEL, « Developmentalism, Modernity, and Dependency Theory in Latin America », in Mabel MORAÑA, Enrique DUSSEL et Carlos A. JAUREGUI (dir.), *Coloniality at Large*, Durham, Duke University Press, 2008, pp. 307-332.

<sup>69</sup> Santiago CASTRO-GÓMEZ, *La hybris del punto cero: ciencia, raza e ilustración en la Nueva Granada (1750-1816)*, 2<sup>e</sup> éd., Bogotá, Editorial Pontificia Universidad Javeriana, 2005, pages 47-48.

<sup>70</sup> Deni Alfaro RUBBO, « Mariátegui, marxiste décolonial », *Actuel Marx*, Marcos CAMOLEZI (trad.), 2021, vol. 69, n° 1, pp. 169-184.

<sup>71</sup> Sur ce point, voir notamment Capucine BOIDIN et Fátima HURTADO LÓPEZ, « La philosophie de la libération et le courant décolonial », *Cahier des Amériques Latines*, 2009, n° 62, pp. 17-22. Et Capucine BOIDIN, « Etudes décoloniales et postcoloniales dans le débat français », *Cahier des Amériques Latines*, 2009, n° 63, pp. 129-141.

<sup>72</sup> Voir Damián PACHÓN SOTO, « Modernité et colonialité du savoir, du pouvoir, des êtres », *Cahier des Amériques Latines*, 2009, n° 62, pp. 47-57.

irrémédiablement le champ de la littérature mariáteguienne, et donnent à penser autant qu'à critiquer. On peut alors identifier deux propositions méthodologiques qui se détachent de ces grands modèles interprétatifs. Le premier adopte l'une ou l'autre des grandes classifications pour situer Mariátegui dans des grandes généalogies. C'est, par exemple, le cas d'Enzo Traverso dans un ouvrage récent et très riche, où le Péruvien apparaît comme une des figures de l'intellectuel révolutionnaire. Mariátegui est alors considérés parmi une myriade d'autres individus en tant que représentant d'un mouvement de pensée et d'action, et d'une modalité d'existence militante et intellectuelle<sup>73</sup>. C'est également le cas, mais de manière beaucoup plus approximative, chez l'historien suédois Göran Therborn, qui écrit :

Le seul travail original du marxisme du Nouveau Monde fut probablement les *Sept Essais* de José Carlos Mariátegui, une combinaison notable de la pensée radicale européenne – ce qui inclut Pareto et Sorel – et d'avant-gardisme marxiste-léniniste et culturel latino-américain, appliqué à des questions qui vont de l'économie à la littérature.<sup>74</sup>

Le principal écueil sur lequel bute le Suédois est une ignorance relative de la production marxiste de ce qu'il nomme le « Nouveau Monde ». Mariátegui apparaît alors comme une figure isolée et une exception, essentiellement par invisibilisation du contexte intellectuel et militant de la période.

Une autre approche consiste à partir de la biographie et de l'œuvre de Mariátegui pour y déceler l'originalité d'une réception particulière du marxisme en Amérique latine, et l'insérer dans les mailles entremêlées des réseaux intellectuels et militants auxquels il participe. On retrouve ici un historien du marxisme et du socialisme comme l'Argentin Horacio Tarcus<sup>75</sup>, mais aussi Martín Bergel<sup>76</sup> et Martín Cortés<sup>77</sup>. Au contraire des études plus

<sup>73</sup> Voir les passages consacrés à Mariátegui dans un ouvrage récent : ENZO TRAVERSO, *Révolution: une histoire culturelle*, Paris, La Découverte, 2022, pages 288-292. Traverso situe également Mariátegui dans une généalogie, celle d'un marxisme anti-colonial : ENZO TRAVERSO, *Left-wing melancholia: Marxism, history, and memory*, New York, Columbia University Press, *New directions in critical theory*, 2016, page 166.

<sup>74</sup> « o único trabalho original do marxismo no Novo Mundo foi provavelmente *Sete Ensayos* de José Carlos Mariátegui, uma combinação notável de pensamento radical europeu – o que inclui Pareto e Sorel – com vanguardismo marxista-leninista e cultural latino-americano, aplicado a questões que vão da economia à literatura ». GÖRAN THERBORN, *Do marxismo ao pós-marxismo?*, São Paulo, Boitempo, 2012, page 88.

<sup>75</sup> Sur le cas particulier de la réception de Mariátegui en Argentine, voir HORACIO TARCUS, *Mariátegui en la Argentina. Las políticas culturales de Samuel Glusberg*, *op. cit.* Pour une présentation de l'approche méthodologique de Tarcus sur la réception des idées, voir HORACIO TARCUS, « Para un programa de estudios sobre los marxismos latinoamericanos », *Memoria. Revista de crítica militante*, 12 octobre 2016, revue en ligne.

<sup>76</sup> Voir par exemple l'anthologie publiée récemment : JOSÉ-CARLOS MARIÁTEGUI et MARTÍN BERGEL, *Antología*, 1<sup>re</sup> éd., Buenos Aires, Siglo Veintiuno Editores, 2021.

<sup>77</sup> Voir en particulier son commentaire du travail de José Aricó comme éditeur et spécialiste de Mariátegui (MARTÍN CORTÉS, *Un nuevo marxismo para América Latina: José Aricó: traductor, editor, intelectual*, Buenos Aires, Siglo XXI Editores, 2015.). On pourra par ailleurs consulter une polémique ayant opposé Bergel et Omar Acha à Cortés à propos du cosmopolitisme de Mariátegui dans les colonnes de la revue *Jacobin* en espagnol (MARTÍN BERGEL, « Hacia un reencuentro con Mariátegui », *Jacobin (Latin America, online)*, 25 septembre 2020, URL complète en biblio. et Omar ACHA, « El Mariátegui de Martín Bergel », *Jacobin*

générales dans leur ampleur, leurs travaux proposent d'examiner la pensée de Mariátegui dans son rapport à son contexte intellectuel plus immédiat, de manière à faire valoir sa singularité et son intégration dans des formes de pensée et de circulation des idées tant nationales que transnationales et internationales.

Notre objectif est ici de nous situer à l'intersection de ces deux approches. Sans adopter de catégorisation *a priori*, notre lecture prétend faire apparaître les généalogies et les connexions simultanément. Il s'agit d'accorder aux textes et aux actes militants une importance égale, de manière à subsumer sous le concept d'œuvre la diversité des vecteurs par lesquels Mariátegui prétend agir et réfléchir sur le monde.

---

(*Latin America, online*), 9 juin 2021, URL complète en biblio. Pour la critique de Cortés : Martín CORTÉS, « ¿Universal o nacional-popular? ¡Sí, por favor! A propósito del Mariátegui de Martín Bergel (y de Omar Acha) », *Jacobin (Latin America, online)*, 24 juin 2021.).





# Problématique et définition des termes du sujet

La VIII<sup>e</sup> thèse *ad Feuerbach*<sup>78</sup> de Karl Marx pose la question de la pratique humaine en la mettant au centre de toute analyse de la société humaine :

Toute vie sociale est essentiellement pratique. Tous les mystères qui détournent la théorie vers le mysticisme trouvent leur solution rationnelle dans la pratique humaine et dans la compréhension de cette pratique.<sup>79</sup>

Le caractère concis de l'expression, qui tient de l'aphorisme, induit une forme de nécessité du commentaire, il semble appeler des développements allant puiser loin dans les racines de la philosophie spéculative et du matérialisme antique ou encore de l'empirisme. Ce qui nous importe ici est cependant plus circonscrit. Comme l'indique José Aricó<sup>80</sup>, les thèses reposent sur un postulat, celui de la sortie de la théorie pour entrer dans le monde de la pratique. Mais il ne s'agit pas d'une conception vulgaire où activité théorique et monde matériel s'opposent terme à terme. Au contraire, il s'agit de poser comme centrale la problématique de la compréhension de cette pratique, c'est-à-dire d'entendre la théorie comme un moment de la pratique humaine. À ce titre, il n'est pas de coupure épistémologique nette entre existence naturelle et existence générique ou abstraite des êtres humains : c'est en tant qu'ils produisent les conditions de leur reproduction qu'ils existent comme humains, toujours-déjà pris par l'enchevêtrement de la pratique et de la théorie. Les liens entre l'humain et la nature, ainsi qu'entre les humains entre eux sont repensés à l'aune d'une nouvelle conception de la nature, celle d'une nature sociale indépendante de toute considération psychologique, fondement d'un renouvellement de l'étude des rapports entre pratique et subjectivité, conscience et action, représentations et conditions matérielles d'existence<sup>81</sup>.

<sup>78</sup> On sait que Mariátegui a pu avoir connaissance de ce texte par le biais de l'Étasunien Max Eastman, dont il commente l'ouvrage *La science et la révolution* (MAX EASTMAN, *Marx, Lenin and the Science of Revolution*, 1<sup>re</sup> éd., s/l, G. Allen & Unwin, 1926.) dans un article de *Defensa del marxismo* (« Freudismo y marxismo », José Carlos MARIÁTEGUI, *Defensa del Marxismo*, 7<sup>e</sup> éd., Lima, Biblioteca Amauta, 1976, page 79.). Mariátegui avait en sa bibliothèque un autre titre du même auteur, traduit en français (MAX EASTMAN, *Depuis la mort de Lénine*, Paris, Gallimard, 1925.). Voir Harry E. VANDEN, *Mariátegui. Influencias en su formación ideológica*, 1<sup>re</sup> éd., Lima, Amauta, 1975, page 112.

<sup>79</sup> Karl MARX, « Thèses sur Feuerbach », *Marxist Internet Archives*, 6 mai 2020, URL complète en biblio.

<sup>80</sup> Voir José María ARICÓ, *Nueve lecciones sobre economía y política en el marxismo: curso de El Colegio de México*, Buenos Aires, Fondo de Cultura Económica [u.a.], Política y derecho, 2012, pages 20-21.

<sup>81</sup> Étienne BALIBAR, *La philosophie de Marx*, Paris, La Découverte, 2014, pages 56-66.



Ici se trouve le point nodal d'un matérialisme qui n'entend pas « séparer artificiellement dans l'analyse du contenu de l'œuvre les "jugements de fait" des "jugements de valeur" [...] ; la catégorie marxiste de la praxis est précisément le dépassement dialectique de ces contradictions »<sup>82</sup>, comme l'indique Michael Löwy. Autrement dit, la *praxis* apparaît comme dépassement d'une opposition entre théorie et pratique, ou entre action et réflexion, et comme irréductible à une conception simplement utilitariste que l'on peut inférer de l'usage commun du substantif ou de l'adjectif « pratique »<sup>83</sup>.

Qu'entendons-nous alors par praxis quand nous nous référons à Mariátegui ? L'enjeu est de déplacer le regard analytique, traditionnellement attaché à dévoiler les articulations internes de la pensée de Mariátegui, ou encore la nature exacte des rapports que sa production théorique entretient avec les auteurs qu'il mobilise. Notre propos est ici de prendre appui sur l'apport méthodologique que représente la catégorie de praxis pour nous frayer un chemin qui évite les écueils traditionnels de l'opposition entre lecture internaliste et lecture externaliste. En effet, comme le souligne Solange Mercier-Josa<sup>84</sup>, après 1845, chez Marx le concept de praxis disparaît au profit de deux formes dérivées : *lutte des classes* et *production*. Or, chacun des deux concepts charrie une ambivalence héritée de celui de praxis. Si cette dernière peut être conçue comme « l'activité consciente objective »<sup>85</sup>, elle désigne également l'ensemble des processus qui composent la sociabilité que nous avons décrit à la suite d'Aricó (les rapports des humains entre eux et avec la nature). À une instance consciente s'ajoute la notion d'une praxis comme *travail social élargi*, échappant à la conscience individuelle et participant à en modeler les conditions matérielles d'existences, les formes idéologiques, etc. La praxis est ainsi composée, à la fois, de la dimension active consciente de chaque individu et des processus sociaux complexes, imbriqués à diverses échelles, qui composent des formations sociales. Tant la lutte des classes que la production reprennent cette ambivalence, qui trouve dans la philosophie marxiste un point de rencontre : la conscience de classe. Par la compréhension théorique du fondement de la praxis humaine, toujours historiquement située, l'intervention volontaire sur le réel apparaît comme le fruit d'un processus d'appropriation des conditions de la reproduction sociale, à l'image de la XI<sup>e</sup> thèse :

---

<sup>82</sup> Michaël LÖWY, *La théorie de la révolution chez le jeune Marx*, Paris, Éditions Sociales, 1970, page 23.

<sup>83</sup> Adolfo SÁNCHEZ VÁZQUEZ et Maria Encarnación MOYA, *Filosofia da práxis*, São Paulo; Buenos Aires, Expressão Popular ; CLACSO, 2007, page 30.

<sup>84</sup> Solange MERCIER-JOSA, « Praxis », in *Dictionnaire Critique du Marxisme*, Paris, PUF, 1998.

<sup>85</sup> Adolfo SÁNCHEZ VÁZQUEZ et Maria Encarnación MOYA, *Filosofia da práxis*, op. cit., page 30.

Les philosophes n'ont fait qu'interpréter le monde de différentes manières, ce qui importe c'est de le transformer.

La mobilisation de la catégorie de praxis répond, dans notre travail, à un impératif heuristique. Il s'agit d'interroger les écrits de Mariátegui dans leur contenu effectif, mais également de percevoir la dimension créatrice qui les anime et les dialogues qui président aux diverses formulations. Il s'agit surtout de percevoir l'objet Mariátegui comme un point de rencontre et un émetteur de messages. Autrement dit, interroger la praxis de Mariátegui revient à analyser sa pratique du texte (ce qu'il dit, ce dont il parle, les positions qu'il adopte au travers de ses interventions), mais aussi sa pratique professionnelle en tant que journaliste et directeur de revue, et sa pratique militante. Enfin, il s'agit d'identifier les lignes de force qui structurent une production qui est organisée autour de thèmes développés dans une perspective stratégique de transformation de la réalité, mais aussi traversée d'éléments ne faisant pas système : ils constituent un champ théorique qu'il convient de baliser et de cartographier. La praxis est alors pratique et projet, action et réflexion simultanées, moment d'intervention où conscient et inconscient s'entremêlent. La dimension créatrice se love précisément dans ces interstices.

Loin d'une réduction biographique<sup>86</sup>, l'objet de notre recherche est la rencontre entre l'étude d'un contexte donné et la production de Mariátegui et des collectifs dans lesquels il s'inscrit. L'enjeu est ainsi de faire usage d'un individu pour tenter – au travers de ses connexions diverses – de faire parler ce contexte, et, à l'inverse, d'illuminer une trajectoire depuis une étude de ses modalités d'existence à un moment et dans un espace donnés. C'est pourquoi, en abordant la question du socialisme indo-américain comme création héroïque nous ne nous proposons ni une généalogie, ni une enquête limitée aux frontières des seuls textes de Mariátegui. Nous abordons l'« œuvre » comme le fruit d'une praxis qui est toujours individuelle et sociale, personnelle et collective. Dans le cas présent, cela s'explique par le rôle de notre *dramatis personae* comme acteur du monde éditorial, culturel et esthétique au travers de revues et de journaux, espaces d'expression collectifs qui obéissent à une ligne éditoriale. Ici, c'est donc en tant qu'il produit et participe simultanément à une œuvre que Mariátegui est convoqué. Nous entendrons par « œuvre » les faits et les dires émanant de Mariátegui ou d'espaces qu'il dirige (ou co-dirige).

---

<sup>86</sup> Attentifs en cela aux balises théoriques esquissées par Pierre Bourdieu : Pierre BOURDIEU, « L'illusion biographique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1986, vol. 62, n° 1, pp. 69-72.

Nous avons ébauché une présentation sommaire de la praxis du texte mariáteguienne. Dispersée, pléthorique, d'expression ramassée et courant sur des milliers de pages, elle se prête mal à l'édification systématique. Aussi posons-nous ici une hypothèse centrale pour notre travail : **Mariátegui ne fait pas la théorie du socialisme au Pérou, il cherche à résoudre l'énigme de sa réalisation dans un espace et un temps donnés, avec des limites objectives à son effort « créatif ».**

## Méthodologie

Dans l'introduction de sa fameuse anthologie consacrée au marxisme en Amérique latine, Michael Löwy présente les deux principales tentations qu'a rencontrées l'historiographie sur ce sujet : l'exceptionnalisme indo-américain et l'eurocentrisme. Refuser de tomber dans l'écueil de l'exceptionnalisme conduit à relire l'histoire de la formation sociale péruvienne – et plus largement de l'Amérique latine et du monde non-européen – à l'aune d'une participation active des tendances qui traversent la modernité. Rejeter l'eurocentrisme revient ici à admettre que les espaces non-européens participent aux transformations du monde au gré des évolutions contradictoires qui structurent la Totalité<sup>87</sup>. À ce titre, il est indispensable de lire le marxisme de Mariátegui, mais également les mouvements sociaux, les formes de production textuelle et épistémiques, les modalités de l'expression artistique, etc., comme autant d'expressions particulières qui composent et réagissent à un ensemble plus large, par le biais d'une vaste palette d'instances. Mariátegui et son œuvre apparaissent comme un point d'entrée privilégié dans l'étude du marxisme et du mouvement communiste, mais aussi d'une période de l'histoire du Pérou, de l'histoire intellectuelle et artistique de l'Amérique latine. Par symétrie, ces champs divers permettent de mettre en lumière certains pans de l'œuvre de l'auteur parfois escamotés dans la littérature secondaire.

L'historienne argentine Fernanda Beigel offre une perspective de travail intéressante lorsqu'elle évoque l'expérience de rénovation artistique initiée après la Première Guerre mondiale : « L'Amérique latine n'était pas en reste et participait – de manière active – aux redéfinitions qui s'opéraient dans les champs politiques et culturels ». C'est pourquoi, nous dit-elle, « nous ne pouvons parler d'un "reflet" des avant-gardes européennes en Amérique

---

<sup>87</sup> Nous entendons par Totalité l'ensemble du réel.

latine, mais nous ne pouvons pas plus espérer trouver dans les avant-gardes américaines le profond secret de notre originalité »<sup>88</sup>. Ni exception ni simple reproduction : cet axiome peut être élargi à l'étude de l'œuvre de Mariátegui.

Celle-ci est protéiforme et la tentation qui menace le chercheur, à l'instar d'une fameuse question posée par le médiéviste Jacques Le Goff à propos de l'histoire<sup>89</sup>, est de la découper en tranches. Toute prétention d'analyse globale des aspects divers de la production mariatéguienne doit se prémunir contre le tropisme d'un Mariátegui littéraire, d'un autre économiste, historien, dirigeant politique, etc. Bien entendu, l'enjeu n'est pas d'invalider les travaux se penchant sur certains pans spécifiques de l'œuvre de Mariátegui, mais de s'engager sur une voie qui tente d'en restituer le sens global. Dans cette perspective, une dimension généalogique s'insère nécessairement dans l'approche contextuelle, de manière à faire valoir des lignages théoriques et pratiques existants sous un mode particulier et à un moment donné dans ce que dit et fait Mariátegui. Le Mariátegui poétique, critique littéraire, sociologue, etc. n'existe pas en tant que projet consciemment différencié et compartimenté, mais il se déploie en fonction d'un projet, d'une complexion, avec ses goûts et dégoûts, et en fonction de conditions historiques héritées<sup>90</sup>.

La division de ce travail en trois parties, divisées en sept chapitres, prétend organiser la lecture et l'analyse à partir d'axes transversaux dans l'œuvre mariatéguienne. Interrogeant d'abord le rapport à l'économie, l'enquête aborde ensuite les champs conjoints de la biologie et de l'histoire pour parvenir à la question de la stratégie. Ce parcours fait intervenir, à chacune de ses étapes, les multiples facettes de la production de Mariátegui, dont les activités s'inscrivent dans des champs très divers. Ainsi, nous prétendons aborder de front ce qui, sous la plume de l'historien norvégien Birger Angvik apparaît comme une énigme :

José de la Riva-Agüero, José Gálvez, José Carlos Mariátegui, Luis Alberto Sánchez, et beaucoup d'autres se distinguent comme historiens, sociologues, anthropologues et politiques qui, de manière fortuite, se font également critique littéraire en raison d'une quelconque nécessité non déclarée.<sup>91</sup>

---

<sup>88</sup> « América Latina no quedaba exenta de participar –de manera activa– en las redefiniciones que operaba en los campos políticos y culturales ». [...] « no podemos hablar de un "reflejo" de las vanguardias europeas en América Latina, pero tampoco esperamos hallar en las vanguardias americanas el recóndito secreto de nuestra originalidad ». Fernanda BEIGEL, *El itinerario y la brújula: el vanguardismo estético-político de José Carlos Mariátegui*, Buenos Aires, Biblos, 2003, pages 27-28.

<sup>89</sup> Jacques LE GOFF, *Faut-il vraiment découper l'histoire en tranches?*, Paris, Seuil, 2014.

<sup>90</sup> Les mots de Marx viennent à l'esprit : « Les hommes font leur propre histoire, mais ils ne la font pas d'après leur libre arbitre, dans des circonstances choisies par eux ; ces circonstances leur sont données, transmises par le passé. » Karl MARX, *Le 18 brumaire de Louis Bonaparte*, 2<sup>e</sup> éd., Montreuil-sous-Bois, Éditions Science marxiste, Bibliothèque jeunes, 2020, page 175.

Cette profusion de manières d'intervenir dans une conjoncture, d'exprimer des analyses et des positionnements n'a rien de fortuit chez Mariátegui. Notre travail vise donc à explorer la dimension volitive de sa production, et son inévitable dimension sociale et collective. Pour cela, nous partons armés d'une démarche théorique et d'un concept central – la praxis – dont la fonction sera d'agir comme un révélateur d'articulations plutôt qu'une épreuve de vérité. En cela, nous reconnaissons une dette méthodologique qui découle du titanesque effort marxien, dont l'approche en termes de contradictions et de tensions entre l'apparence et l'essence est fondatrice :

Il en va (...) de la forme phénoménale, « valeur et prix du travail » ou « salaire », par opposition au rapport essentiel qui se manifeste en elle, valeur et prix de la force de travail, comme de toutes les formes phénoménales et de leur arrière-plan caché. Les premières se reproduisent d'une façon immédiatement spontanée, comme idées reçues et formes de pensée courantes, alors que le second ne peut d'abord être découvert que par la science.<sup>92</sup>

---

<sup>91</sup> « José de la Riva-Agüero, José Gálvez, José Carlos Mariátegui, Luis Alberto Sánchez, y muchos más, se inscriben como historiadores, sociólogos, antropólogos y políticos que, de manera casual, también por alguna necesidad no declarada hacen de críticos literarios ». Birger ANGVIK, *La ausencia de la forma da forma a la crítica que forma el canon literario peruano*, 1<sup>re</sup> éd., Lima, Pontificia Universidad Católica del Perú, Fondo Editorial, 1999, page 22.

<sup>92</sup> Karl MARX, *Le Capital Vol. I: critique de l'économie politique*, Jean-Pierre LEFEBVRE (trad.), Paris, PUF, 1993, page 607.





# **Prolégomènes**





# José Carlos Mariátegui : Nation et Révolution à la périphérie du capitalisme<sup>1</sup>

« [...] Je suis, peut-être par réaction contre le milieu, le moins autobiographique des écrivains de cette contrée ».

José Carlos Mariátegui<sup>2</sup>

Dans une lettre très fameuse, datée de 1927, à son ami argentin Samuel Glusberg, José Carlos Mariátegui dresse une chronologie des principales étapes de sa vie :

À quatorze ans, je suis entré comme coursier dans un journal. Jusqu'en 1919, j'ai travaillé dans le journalisme, d'abord à *La Prensa*, puis à *El Tiempo*, finalement à *La Razón*, journal que j'ai fondé avec César Falcón et Humberto del Águila et quelques autres. Dans ce dernier journal nous avons appuyé la *Reforma Universitaria*. Dès 1918, écœuré par la politique *criolla*<sup>3</sup> – comme journaliste et pendant une période comme correspondant politique et parlementaire j'ai connu les partis de l'intérieur et j'ai vu les hommes d'État en chaussons – je me suis résolument orienté vers le socialisme, rompant avec mes premiers balbutiements de littérateur infecté de décadentisme et de byzantinisme fin-de-siècle, alors en plein apogée. De fin 1919 au milieu de 1923, j'ai voyagé en Europe. J'ai habité plus de deux ans en Italie, où j'ai épousé une femme et quelques idées. J'ai parcouru la France, l'Allemagne, l'Autriche et d'autres pays. Ma femme et un fils m'ont empêché de parvenir en Russie. Depuis l'Europe, je me suis concerté avec quelques Péruviens en vue de l'action socialiste. Mes articles de cette époque signalent les étapes de mon orientation socialiste. À mon retour au Pérou, en 1923, dans des reportages, dans des conférences à la Fédération des Étudiants et à l'Université Populaire, dans des articles, j'ai expliqué la situation européenne et j'ai initié mon travail de recherche sur la réalité nationale, conformément à la méthode marxiste. En 1924, comme je vous l'ai déjà dit, je fus sur le point de perdre la vie. J'ai perdu une jambe et j'en suis sorti très affaibli. Je me serais probablement remis tout à fait en menant une existence reposée. Mais ni ma pauvreté ni mon inquiétude intellectuelle ne me le permettent. Depuis six mois, je récupère petit à petit. Je n'ai pas publié d'autre livre que celui que vous connaissez [*La Escena contemporánea*, 1925]. J'en ai deux prêts, et d'autres en projet. Voilà ma vie, en peu de mots. Je ne crois pas qu'il vaille la peine de la faire connaître. Mais je ne peux pas refuser les éléments que vous me demandez. J'oubliais : je suis autodidacte.<sup>4</sup>

<sup>1</sup> Nous nous limitons ici à une présentation sommaire de la trajectoire de Mariátegui de manière à permettre aux lectrices et lecteurs d'identifier les bornes essentielles qui jalonnent sa vie.

<sup>2</sup> « (...) soy, por reacción acaso contra el ambiente, el menos autobiográfico de los escritores de esta tierra ». Lettre de Mariátegui à Ricardo Vegas García (28/10/1924).

<sup>3</sup> Le terme *criollo*, *criolla* désigne les populations descendantes des Espagnols. Pendant la période coloniale il désigne les sujets de la couronne espagnole né de parents Espagnols sur le sol américain.

La biographie sommaire que nous proposons ici ne prétend pas récapituler l'ensemble des éléments importants de la vie de Mariátegui et du contexte (péruvien et international) de l'époque<sup>5</sup>. Ne pouvant cependant laisser à l'auteur lui-même toute latitude pour établir les principaux jalons de son parcours, il nous faut nous pencher sur sa vie. Il s'agit de permettre aux lecteurs et aux lectrices de situer chronologiquement les étapes par lesquelles est passé Mariátegui, et de présenter rapidement les éléments de contexte indispensables à la compréhension du propos.

## L'« âge de pierre »

Mariátegui qualifie lui-même d'« âge de pierre »<sup>6</sup> les années précédant son voyage en Europe (1919-1923), telle une préhistoire nécessaire mais dépassée, sorte de première étape à vocation téléologique vers la conscience révolutionnaire qui l'anima dans les dix dernières années de sa vie. Pourtant, comme une littérature secondaire aujourd'hui très diverse a pu le montrer, ces années de formation sont fondamentales à plus d'un titre. En effet, la période est marquée par une agitation sociale importante, d'abord au sein de la classe dominante, partagée entre la bourgeoisie mercantile de la côte et les grands propriétaires fonciers de l'intérieur des terres, mais aussi dans les milieux ouvriers qui commencent à émerger, et enfin, dans les

---

<sup>4</sup> « A los 14 años, entré de alcanza-rejones a un periódico. Hasta 1919 trabajé en el diarismo, primero en "La Prensa", luego en "El Tiempo", finalmente en "La Razón" diario que fundé con Cesar Falcón, Humberto del Águila y otros muchachos. En este último diario patrocinamos la reforma universitaria. Desde 1918; nauseado de política criolla, —como diarista, y durante algún tiempo redactor político y parlamentario conocí por dentro los partidos y vi en zapatillas a los estadistas— me orienté resueltamente hacia el socialismo rompiendo con mis primeros tanteos de literato inficionado de decadentismos y bizantinismos finiseculares, en pleno apogeo todavía. De fines de 1919 a mediados de 1923 viajé por Europa. Residí más de dos años en Italia, donde desposé una mujer y algunas ideas. Anduve por Francia, Alemania, Austria y otros países. Mi mujer y un hijo me impidieron llegar a Rusia. Desde Europa me concerté con algunos peruanos para la acción socialista. Mis artículos de esa época, señalan las estaciones de mi orientamiento socialista. A mi vuelta al Perú, en 1923, en reportajes, conferencias en la Federación de Estudiantes y la Universidad Popular, artículos, expliqué la situación europea e inicié mi trabajo de investigación de la realidad nacional, conforme al método marxista. En 1924, estuve como ya le he contado a punto de perder la vida. Perdí una pierna y quedé muy delicado. Habría seguramente curado ya del todo, con una existencia reposada. Pero ni mi pobreza ni mi inquietud intelectual me lo consienten. Desde hace seis meses, mejoro poco a poco. No he publicado más libro que el que Ud. conoce. Tengo listos dos y en proyectos otros. He ahí mi vida, en pocas palabras. No creo que valga la pena, hacerla notoria. Pero no puedo rehusarle los datos que Ud. me pide. Me olvidaba: soy un autodidacto ». Lettre de José Carlos Mariátegui à Samuel Glusberg (10/01/1927).

<sup>5</sup> Nous avons volontairement évité de mobiliser un appareil de notes trop conséquent pour alléger cette partie introductive. Au-delà des références citées, on pourra cependant se rapporter aux ouvrages suivants pour une biographie de Mariátegui : Diego Messeguer ILLÁN, *José Carlos Mariátegui y su pensamiento revolucionario*, Lima, Instituto de Estudios Peruanos, 1974. Et Leila ESCORSIM, *Mariátegui: vida e obra*, São Paulo, Expressão Popular, 2006. Une production plus datée peut également être consultée : Maria WIESSE, *José Carlos Mariátegui. Etapas de su vida*, Lima, Pérou, Amauta, 1959.

<sup>6</sup> Guillermo ROUILLON, *La creación heroica de José Carlos Mariátegui, T. I La Edad de Piedra*, Lima, Arica, 1975, page 13.

terres, parmi les populations indigènes<sup>7</sup>. Ce bouillonnement participe activement à la formation de Mariátegui, posant les limites et l'horizon des possibles qui concourent à l'éclosion de sa production théorique et de son action politico-culturelle.

Mariátegui naît le 14 juin 1894 à Moquegua, dans la Province de Mariscal Nieto, quelque 1000 kilomètres au sud de Lima. Son père, Francisco Javier Mariátegui (1849-1907), descend d'un secrétaire du premier Congrès du Pérou, représentant de la tendance libérale rousseauiste, et membre de l'aristocratie latifundiaire péruvienne. Sa mère, María Amalia La Chira (1860 ?-1946), une métisse fille d'un petit agriculteur de la région de Huacho (département de Lima), descendrait du cacique de La Chira, tué par les Espagnols lors de la première révolte contre les envahisseurs ibériques<sup>8</sup>. José Carlos est donc métis, le second de quatre enfants, dont l'un meurt en bas âge<sup>9</sup>. Le père abandonne rapidement sa famille, puis est muté dans une ville du nord du pays où il meurt en 1907. Au départ de son mari, la mère de Mariátegui retourne dans sa ville natale, Huacho, où elle travaille comme modiste et couturière pour faire vivre la famille, dans une relative pauvreté. En octobre 1902, Mariátegui sort blessé à la jambe d'une bagarre à l'école et reste deux ans allongé. Il ressort boiteux de cet épisode où se déclare une arthrite tuberculeuse. La famille déménage alors à Lima pour avoir accès à des soins adaptés. Durant cette période, il dévore la littérature de la bibliothèque paternelle, et développe un penchant mystique encouragé par sa famille, fortement marquée par la religion catholique<sup>10</sup>. Lorsque s'achève sa convalescence, Mariátegui reste boiteux et de santé fragile. Par ailleurs, il ne retourne pas à l'école, lisant énormément et se forgeant une culture d'autodidacte.

En 1909, à quatorze ans, Mariátegui commence à travailler comme coursier<sup>11</sup> dans le service de typographie du journal *La Prensa*<sup>12</sup>. Il gravit très rapidement les échelons pour intégrer la rédaction. Il publie alors, dès 1911, son premier article sous le pseudonyme de

---

<sup>7</sup> Nous reprenons l'usage français du mot « indigène » pour qualifier les populations que l'usage nomme les « peuples natifs » ou « originaires » en espagnol (*pueblos nativos, pueblos originarios*).

<sup>8</sup> Guillermo ROUILLON, *La creación heroica de José Carlos Mariátegui, T. I La Edad de Piedra, op. cit.*, page 18.

<sup>9</sup> Aníbal Quijano ne compte que trois enfants. Il prétend, à l'inverse de Robert Paris, que Mariátegui n'a pas connu son père (Aníbal QUIJANO, *Introducción a Mariátegui*, Lima, Mosca Azul Editores, 1981, page 35.). Le biographe Guillermo Rouillon précise que sur les 7 grossesses d'Amalia La Chira, quatre enfants meurent en bas âge. Guillermo ROUILLON, *La creación heroica de José Carlos Mariátegui, T. I La Edad de Piedra, op. cit.*, page 29.

<sup>10</sup> Aníbal QUIJANO, *Introducción a Mariátegui, op. cit.*, page 35.

<sup>11</sup> Guillermo ROUILLON, *La creación heroica de José Carlos Mariátegui, T. I La Edad de Piedra, op. cit.*, page 65.

<sup>12</sup> Il s'agit d'un journal *piéroliste*, c'est-à-dire partisan du fils de l'ancien président Nicolás de Pierola, Isaías de Piérola, opposant du gouvernement civiliste incarné par le président, Augusto Leguía. *Ibid.*, p. 84.

« Juan Croniqueur ». À partir de 1912, il est chargé des notes de police et d'incendies, puis il rédige des chroniques de la vie quotidienne, littéraire, artistique et mondaine de Lima. Sa plume ironique le rend rapidement populaire dans les cercles de la bonne société liménienne, qu'il cherche à intégrer<sup>13</sup> : il est « le journaliste professionnel le plus jeune de son temps » selon son contemporain Armando Bazán<sup>14</sup>. En 1915, il collabore à la revue hippique *El Turf*, qu'il co-dirige l'année suivante, et écrit dans le journal féminin *Lulú*. Il entre, en 1916, comme chroniqueur parlementaire au quotidien *El Tiempo*, où il inaugure la section « Voces » (« voix ») dans laquelle il fait des commentaires satiriques sur la vie politique du pays. Durant cette période, il exalte la tradition dans le poème « *La procesión tradicional* », pour laquelle il reçoit le prix de la Municipalité de Lima en 1917. Il cultive par ailleurs un certain mysticisme en faisant une retraite dans le couvent des Déchaussés d'Alameda<sup>15</sup>, qu'il évoque dans un texte intitulé « *Elogio de la celda ascética* ». Robert Paris rapproche ce décadentisme esthétisant, et cette fascination pour la « beauté du geste » aristocratique, du dandysme de Thomas de Quincey et Oscar Wilde quelques années auparavant<sup>16</sup>.

Cette période est également marquée par l'amitié avec le poète Abraham Valdelomar, de quelques années son aîné, qui revient en 1914 d'un séjour en Europe, essentiellement en Italie, dont il a tiré des articles publiés sous forme de chronique dans le journal *La Nación*. Véritable phare de la jeune génération, constituée d'auteurs esthétisants, et introducteur du d'annunzianisme, lui et ses amis cultivent ainsi un dandysme littéraire et mondain. Mariátegui publie à ce moment des contes courts et des poèmes, dont trois sonnets dans l'éphémère revue *Colónida*, qu'il fonde en 1915 avec César Falcón et Félix del Valle sous la direction de Valdelomar. C'est à cette période que Mariátegui se réfère lorsqu'il se qualifie lui-même de « littérateur infecté de décadentisme et de byzantinisme fin-de-siècle ». Ainsi, en 1917, il est impliqué dans un scandale qui lui vaut sa première prison<sup>17</sup> pour avoir organisé, avec quelques amis, une interprétation de la « Danse funèbre » de Chopin par la danseuse Norka Rouskaya dans le cimetière général de Lima. Pourtant, *Colónida* est aussi l'occasion d'une critique littéraire qui s'étend peu à peu, et de manière confuse, aux sphères économiques et politiques dans la lignée de Manuel González Prada (1844-1918), grand penseur de la « génération de

<sup>13</sup> Aníbal QUIJANO, *Introducción a Mariátegui*, op. cit., page 37.

<sup>14</sup> Voir Armando BAZÁN, *Biografía de José Carlos Mariátegui*, Santiago de Chile, Zig-Zag, 1939.

<sup>15</sup> Guillermo ROUILLON, *Bio-bibliografía de José Carlos Mariátegui*, Lima, Universidad Nacional Mayor de San Marcos, 1963, page 10.

<sup>16</sup> Robert PARIS, *La formation idéologique de José Carlos Mariátegui*, Paris, École Pratique des Hautes Études, 1969, page 20.

<sup>17</sup> Guillermo ROUILLON, *La creación heroica de José Carlos Mariátegui*, T. I *La Edad de Piedra*, op. cit., page 145.

1898 » péruvienne, fortement influencé par l'anarchisme et une critique sociale qui, bien que littéraire, marque la jeune génération :

Nous, les hommes de la nouvelle génération, avons admiré et estimé chez González Prada, avant tout, l'austère exemple moral. Nous avons estimé et admiré, surtout, l'honnêteté intellectuelle, la noble et forte rébellion.<sup>18</sup>

Par ailleurs, *Colónida* marque la rupture de Mariátegui et de ses amis avec le *civilismo*<sup>19</sup> (civilisme), idéologie de plus en plus contestée de la classe dominante que composent la bourgeoisie commerciale et industrielle et des grands propriétaires terriens. Ainsi, Valdelomar est le secrétaire du président Guillermo Billinghurst, porté au pouvoir entre 1912 et 1914 par une alliance des franges professionnelles, intellectuelles et anti-civilistes de la bourgeoisie, et un important mouvement populaire, avant d'en être chassé par le général Óscar Benavides, auquel succède le gouvernement civiliste de José Pardo (1915-1919)<sup>20</sup>. Cette réaction anti-civiliste se concrétise par des articles politiques de Mariátegui dans *El Tiempo*, qui accueille dans ses colonnes les anciens soutiens de Billinghurst et les jeunes léguiistes (partisans de Leguía, civiliste en rupture de ban et autre figure politique d'envergure), puis dans le groupe de *Colónida*. La rupture est consommée lorsque Mariátegui et son groupe, où l'on compte désormais Carlos Del Barzo, un « agitateur ouvrier »<sup>21</sup>, fondent en juin 1918 *Nuestra Epoca*, sous-titrée « revue de combat », dans laquelle l'influence socialisante de la revue *España* de Luis Araquistáin est forte<sup>22</sup> : y sont publiés des textes de la « génération de 1898 » espagnole (Ramiro Maeztu, Machado, Ortega y Gasset) dans le but d'« européaniser la culture nationale » et de constituer, dans le droit fil de González Prada, une « République d'intellectuels »<sup>23</sup>. La revue sera interdite après seulement deux numéros par le gouvernement de Pardo.

<sup>18</sup> « Los hombres de la nueva generación en González Prada admiramos y estimamos, sobre todo, el austero ejemplo moral. Estimamos y admiramos, sobre todo, la honradez intelectual, la noble y fuerte rebeldía ». José Carlos MARIÁTEGUI, *7E*, op. cit., page 221.

<sup>19</sup> Le *civilismo* désigne le gouvernement des civils, par opposition aux militaires ayant dominé le gouvernement de la République péruvienne au XIX<sup>e</sup> siècle. Ce mouvement s'organise avec la fondation du *Partido Civil* en 1871 et la présidence de Manuel Pardo. Il s'agit d'une formation de la bourgeoisie mercantile et propriétaire terrienne, teintée de positivisme. La guerre contre le Chili dans les années 1880 provoque un retour aux affaires de l'aristocratie foncière, qui s'allie à la bourgeoisie pour former une oligarchie confisquant le pouvoir. Guillermo Billinghurst, puis l'*oncenio* (1919-1930) d'Augusto Leguía, incarneront successivement l'alternative modernisatrice à l'oligarchie vieillissante et sclérosée.

<sup>20</sup> Aníbal QUIJANO, *Introducción a Mariátegui*, op. cit., page 38.

<sup>21</sup> José Carlos MARIÁTEGUI, *7E*, op. cit., page 237.

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 212.

<sup>23</sup> Robert PARIS, *La formation idéologique de José Carlos Mariátegui*, op. cit., pages 40-41.

Mariátegui participe, dans *El Tiempo*, à la campagne présidentielle de Leguía – qui se présente comme modernisateur et « maître de la jeunesse »<sup>24</sup> – contre Pardo, et se rapproche des mobilisations qui secouent alors le Pérou. Comme il l'écrit lui-même, « dès 1918, écœuré par la politique créole, je me suis orienté résolument vers le socialisme ». C'est ce qu'il nomme, dans son grand-œuvre de 1928, ses « premières divagations socialistes »<sup>25</sup>. Deux mouvements viennent en effet contester radicalement l'ordre oligarchique. Il y a, d'un côté, le mouvement d'ampleur continentale de la réforme universitaire, qui embrase les étudiants ; et de l'autre la radicalisation de luttes syndicales, dont les revendications sont principalement économiques<sup>26</sup>. Par ailleurs, dans le contexte de l'immédiat après-guerre, des nouvelles – filtrées, peu précises – de la révolution en Russie ont atteint le Pérou, ainsi que la vague de l'idéalisme wilsonien et de ses 14 points pour la paix. La lutte pour la réforme universitaire, qui naît au printemps 1918 à Córdoba (Argentine) est également liée à cette agitation : « Les espérances messianiques, les sentiments révolutionnaires, les passions mystiques propres à l'après-guerre, se répercutaient tout particulièrement dans la jeunesse universitaire de l'Amérique latine », porteuse d'une « ambition de jouer un rôle héroïque et de réaliser une œuvre historique »<sup>27</sup>. Le mouvement s'étend rapidement à l'ensemble du continent, et c'est dans la génération de ses participants que l'on trouve trois des grandes figures politiques latino-américaines du début du XX<sup>e</sup> siècle : Mariátegui et Victor Raúl Haya de la Torre au Pérou et Julio Antonio Mella à Cuba.

La *Reforma Universitaria*<sup>28</sup> surgit d'abord d'un rejet par les étudiants de professeurs incompetents qui incarnent l'esprit de la période coloniale (aristocratique et très fortement hiérarchique) et forment un bastion de la réaction par leurs liens avec l'aristocratie foncière. Les revendications portent d'abord sur la création de nouvelles chaires et un droit de vote des étudiants, mais la vague de contestation se radicalise partiellement, sous l'effet de la lutte, du fait de collaboration avec les syndicats ouvriers et l'expérience de la lutte contre les forces conservatrices. Cette radicalisation ne touche cependant qu'une partie des étudiants parmi les plus engagés, et cette première phase de la réforme n'aboutit pas à une refonte profonde de l'université :

---

<sup>24</sup> « maestro de la juventud », *Ibid.*, p. 54.

<sup>25</sup> « mis primeras divagaciones socialistas », José Carlos MARIÁTEGUI, *7E, op. cit.*, page 238.

<sup>26</sup> Pour un récit contemporain des événements de 1919, voir l'ouvrage classique de Martínez de la Torre : Ricardo MARTÍNEZ DE LA TORRE, *El movimiento obrero peruano 1918-1919*, Lima, Ediciones Cronos, 1978.

<sup>27</sup> José Carlos MARIÁTEGUI, *7E, op. cit.*, page 101.

<sup>28</sup> Pour une présentation synthétique du mouvement en français, voir Pierre VAYSSIÈRE, *Les révolutions d'Amérique latine*, Paris, Seuil, 1991, pages 107-110.

Le plus important faisait défaut : la rénovation des méthodes d'enseignement et l'intensification des études, ce qui était très difficilement réalisable dans les facultés de Droit qui étaient restées confinées dans leurs vieux principes. [...] Théories pures, pures abstractions ; aucune science d'observation ou expérimentale. On croyait toujours que de ces instituts devait sortir l'élite sociale destinée à être la « classe dirigeante » ; que de là devaient surgir le financier, le diplomate, l'écrivain, le politique... Il en sortit en revanche, doués d'une ignorance encyclopédique, de précoces tabellions capables de toutes les ruses pour embrouiller les procès, et qui dans la vie furent les défenseurs de toutes les injustices.<sup>29</sup>

L'impulsion est cependant donnée pour un certain nombre d'entre eux, « et c'est à l'extérieur, dans les luttes du prolétariat, que ceux-ci vont trouver, non seulement soutien, sympathie et encouragements, mais surtout ce souci de "justice sociale" dont se nourrira bientôt l'"esprit nouveau" »<sup>30</sup>.

En effet, après les manifestations de 1918, le Pérou connaît une forte agitation des classes moyennes et du prolétariat en faveur de la journée de 8 heures et contre la vie chère. Une ébauche de front unique se dessine avec le rapprochement de la Fédération des Étudiants du Pérou, le syndicat des ouvriers du textile, les dockers d'El Callao, et le Comité de Propagande Socialiste qu'ont formé Mariátegui et ses amis. La centralisation va s'opérer via la création d'un « *Comité Pro-Abarratamiento de las Subsistencias* » (comité pour la baisse du prix des produits de subsistance), en alliance avec des figures du mouvement syndical anarcho-syndicaliste comme Nicolás Gutarra, Adalbert Fonkén et Carlos Del Barzo.

En plein mouvement social (le 14 mai 1919<sup>31</sup>), Mariátegui et ses amis fondent un quotidien, *La Razón*, qui se range d'emblée du côté des grévistes et des étudiants, et s'adresse directement aux ouvriers (une section est intitulée « Prolétariat ») et à la petite bourgeoisie radicalisée en voie de prolétarianisation. C'est alors le seul organe de presse à soutenir le mouvement. Le pouvoir de Pardo est ébranlé, mais il parvient à mater les grèves entre mai et juin. La fondation de *La Razón* constitue la matérialisation d'une rupture dans la trajectoire

---

<sup>29</sup> « Faltaba lo más importante: la renovación de los métodos de enseñanza y la intensificación de los estudios, y esto era de muy difícil realización en las Facultades de Jurisprudencia, que habían permanecido petrificadas en criterios viejos. Su enseñanza había conducido a extremos insospechados. Puras teorías, puras abstracciones; nada de ciencias de observación y de experimento. Se creyó siempre que de esos institutos debía salir la élite social destinada a ser "clase gobernante"; que de allí debía surgir el financista, el diplomático, el literato, el político... Salieron, en cambio, con una ignorancia enciclopédica, precoces utilitarios, capaces de todas las artimañas para enredar pleitos, y que en la vida fueron sostén de todas las injusticias ». Alfredo Palacios, *La Nueva Universidad*, in José Carlos MARIÁTEGUI, 7E, *op. cit.*, pages 117-118.

<sup>30</sup> Robert PARIS, *La formation idéologique de José Carlos Mariátegui*, *op. cit.*, page 79.

<sup>31</sup> Guillermo ROUILLON, *La creación heroica de José Carlos Mariátegui*, T. I *La Edad de Piedra*, *op. cit.*, page 265.



mariatéguienne : dans *Nuestra Época* il avait déjà renoncé publiquement au pseudonyme de *Juan Croniqueur*, signifiant ainsi la fin de l'esthétisme décadent de *Colónida*<sup>32</sup>.

C'est dans ce contexte agité de contestation populaire du pouvoir civiliste qu'Augusto Leguía parvient à incarner une alternative populiste et modernisatrice. Suivi par l'armée, immédiatement après sa victoire aux élections de juin 1919, il renverse Pardo le 4 juillet, et ordonne, le 8, la libération des leaders ouvriers arrêtés au cours du mouvement. Une gigantesque foule se rassemble alors spontanément à Lima et vient acclamer la rédaction de *La Razón* pour son rôle pendant les grèves. Mariátegui prononce alors un discours saluant la victoire du mouvement ouvrier. Rapidement, le gouvernement de Leguía voit dans le quotidien un élément de trouble, et *La Razón* est fermée dès le 3 août. Mariátegui et ses amis, qui avaient soutenu Leguía contre le civilisme, se trouvent dans une position délicate d'opposition au régime. C'est dans ce cadre que le nouveau président offre à César Falcón et José Carlos Mariátegui la possibilité d'un exil doré<sup>33</sup> en les nommant agents de la propagande du Pérou en Espagne et en Italie, respectivement. Mariátegui s'embarque à El Callao le 8 octobre 1919, il a 25 ans.

## Le voyage européen

Je ne me suis pas senti américain, si ce n'est en Europe. Par les chemins européens, j'ai rencontré le pays d'Amérique que j'avais laissé et dans lequel j'avais vécu presque étranger et absent.<sup>34</sup>

José Carlos Mariátegui embarque à destination de la France, où il arrive le 10 novembre 1920, au Havre. Il fait auparavant une escale où New York, où il a l'opportunité de s'entretenir avec Samuel Gompers, le dirigeant syndical d'un mouvement de grève des dockers, affilié à la II<sup>e</sup> Internationale et dirigeant de l'*American Federation of Labor*<sup>35</sup>, bien que son manque de compréhension de l'anglais nous amène à relativiser la teneur de la

<sup>32</sup> José Carlos MARIÁTEGUI, « Exposición », *Nuestra Época*, 22 juin 1918, n° 1, page 3.

<sup>33</sup> Guillermo Rouillon revient en détail sur les accusations de trahison dont souffrent Mariátegui et Falcón, leurs opposants leur reprochant de s'être entendus avec Leguía. Guillermo ROUILLON, *La creación heroica de José Carlos Mariátegui*, T. I *La Edad de Piedra*, op. cit., page 310.

<sup>34</sup> « yo no me sentí americano sino en Europa. Por los caminos de Europa, encontré el país de América que yo había dejado y en el que había vivido casi extraño y ausente ». « Itinerario de Waldo Frank » (04/12/1929), *Variedades*, José Carlos MARIÁTEGUI, *AM*, op. cit., page 162.

<sup>35</sup> Guillermo ROUILLON, *La creación heroica de José Carlos Mariátegui*, T. I *La Edad de Piedra*, op. cit., page 322.

discussion entre les deux hommes<sup>36</sup>. Il passe peu de temps en France<sup>37</sup>, et dès la fin décembre il est en Italie, où il passe Noël chez un médecin péruvien. Il fait néanmoins l'acquisition, à Paris, de livres d'Henri Barbusse, Romain Rolland et Rabindranath Tagore<sup>38</sup> et bien d'autres. Il se rend à quelques meetings ouvriers à Belleville<sup>39</sup>, et même dans les locaux de la revue *Clarté* pour rencontrer Barbusse<sup>40</sup>, dont il a lu *Le Feu* et *L'enfer*, mais là encore sa maîtrise approximative du français limite l'échange des deux hommes. La France sera plus déterminante dans son expérience européenne lorsque, le fascisme s'étant imposé en Italie, il y retournera et redécouvrira *Clarté*, Barbusse, mais aussi le surréalisme<sup>41</sup>. Comme le dit Robert Paris dans sa thèse, la rencontre des deux hommes sera « rétroactive »<sup>42</sup>, au sens où elle ne prendra un tour décisif qu'à partir des années 1924-1925<sup>43</sup>. Barbusse dira même plus tard « Vous ne savez pas qui est Mariátegui ? Eh bien... c'est une nouvelle lumière de l'Amérique : un spécimen nouveau de l'homme américain »<sup>44</sup>. C'est donc en Italie que Mariátegui va passer le plus clair de son temps en Europe : deux ans et sept mois sur les trois ans et trois mois au total qu'il passe hors du Pérou.

Une forte minorité italienne au Pérou avait déjà marqué, par ses attaches avec le vieux continent, la vie culturelle de Lima<sup>45</sup>, mais le jeune Mariátegui rejette toute approche touristique ou tirée de la littérature qui pourrait fausser son voyage. Il s'agit bien plutôt de faire l'expérience de l'Italie, de la vivre sans y projeter de représentations : « Je suis un homme qui a voulu voir l'Italie sans littérature. Avec ses propres yeux et sans la lentille ambiguë et captieuse de l'érudition. [...] Entre le touriste et l'Italie s'entremettent l'histoire et la littérature »<sup>46</sup>. En tant que représentant de la propagande du Pérou, il envoie, de janvier 1920 à

<sup>36</sup> Robert PARIS, *La formation idéologique de José Carlos Mariátegui*, op. cit., page 111.

<sup>37</sup> Sur le séjour en France, voir Estuardo NUÑEZ, *La experiencia europea de José Carlos Mariátegui*, Lima, Empresa Editora Amauta, 1978.

<sup>38</sup> Robert PARIS, *La formation idéologique de José Carlos Mariátegui*, op. cit., page 113.

<sup>39</sup> Aníbal QUIJANO, *Introducción a Mariátegui*, op. cit., page 41.

<sup>40</sup> Guillermo ROUILLON, *La creación heroica de José Carlos Mariátegui, T. I La Edad de Piedra*, op. cit., page 25.

<sup>41</sup> Rouillon rapporte néanmoins le fait que Mariátegui a assisté à certaines réunions des surréalistes, où il aurait rencontré Tristan Tzara, André Breton, mais aussi Paul Valéry, Jules Romains, André Gide, Roger Martin du Gard, Marcel Duhamel, Vildrac et Jean-Richard Bloch. *Ibid.*

<sup>42</sup> Le rapport entre Mariátegui et le groupe de *Clarté* a été notamment étudié par l'historienne brésilienne Carmen Susana Tornquist. Voir en particulier Carmen Susana TORNQUIST, « Las relaciones entre Clarté y Amauta : anotaciones de pesquisa », *Utopía y Praxis Latinoamericana*, juin 2017, n° 77, pp. 101-110. Et Carmen Susana TORNQUIST, « Mariátegui, assinante de Clarté », *História (São Paulo)*, 2019, vol. 38.

<sup>43</sup> Robert PARIS, *La formation idéologique de José Carlos Mariátegui*, op. cit., page 112.

<sup>44</sup> Armando BAZÁN, *Biografía de José Carlos Mariátegui*, op. cit., page 69. Cette phrase est également attestée dans les mémoires d'Eudocio Ravines (Eudocio RAVINES, *La Gran Estafa. La penetración del Kremlin en América Latina*, Mexico, Libros y Revistas S.A., 1952.).

<sup>45</sup> Cet aspect a fait l'objet d'une publication : « Voyage, Révolution, Construction – L'Italie de Mariátegui », *Texture*, à paraître.

<sup>46</sup> « Yo soy un hombre que ha querido ver Italia sin literatura. Con sus propios ojos y sin la lente ambigua y capciosa de la erudición. [...] Entre el turista e Italia se interpone la historia y la literatura ». « El paisaje

décembre 1921<sup>47</sup>, des articles à *El Tiempo*, qui seront rassemblées sous le titre de *Cartas de Italia*<sup>48</sup>. Ce seront ses dernières collaborations à un quotidien bourgeois<sup>49</sup>. Ces années marquent un véritable tournant du fait du « contenu profond de cette période italienne : non du tourisme, plus ou moins éclairé, mais une authentique *Bildung*, un véritable apprentissage »<sup>50</sup>. Mariátegui entre alors en contact avec ce qui formera, jusqu'à sa mort, le cœur de son travail, à la fois comme intellectuel et comme militant politique. C'est bien sûr la rencontre avec le marxisme et le mouvement ouvrier en plein ébullition, mais aussi la vie culturelle et artistique européenne des « années folles », des avant-gardes, et évidemment, la montée du fascisme, qu'il vit personnellement à Rome.

Culturellement d'abord : les articles recensés dans *El Alma Matinal* dans les articles « El paisaje italiano », « Interpretación de Roma » et « Valores de la cultura italiana moderna » (1925) démontrent l'importance du séjour italien dans l'appréciation artistique et esthétique de Mariátegui. Plus profondément, il saisit la nature plurielle, complexe de phénomènes sociaux comme le fascisme ou le communisme, la culture réactionnaire, la culture révolutionnaire, etc. La politique et l'économie sont ainsi mêlées à la culture et forment des types d'expression au sens d'ensembles idéologiques plus ou moins cohérents, structurés par quelques idées ou représentations clé, et qui, conjointement, sont l'expression de cultures politiques distinctes. Guillermo Rouillon insiste sur l'importance de son entrée dans le Parti Socialiste Italien (PSI), puis au Parti Communiste (PCI), dans lequel il milite à Gênes et à Rome. C'est en tant que militant communiste qu'il vit l'ascension violente du fascisme et sa prise du pouvoir en 1922<sup>51</sup>.

L'Europe que visite Mariátegui sort à peine de la Grande Guerre, qui marque la fin des Empires centraux allemand et austro-hongrois, l'imposition d'un nouvel ordre international, et l'irruption, à la fois, des questions nationales et des luttes révolutionnaires sur la scène politique internationale. Il y a la révolution russe de 1917, bien entendu, et l'enthousiasme que provoque l'instauration de la République des Soviets dans les différents mouvements ouvriers européens, mais aussi les différentes révolutions avortées ou réprimées : l'écrasement du

---

italiano » (19/06/1925), *Mundial*, José Carlos MARIÁTEGUI, *AM*, *op. cit.*, page 63.

<sup>47</sup> José Carlos MARIÁTEGUI, *7E*, *op. cit.*, page 325.

<sup>48</sup> Ces articles sont rassemblés dans un volume des *Ediciones Populares* : José Carlos MARIÁTEGUI, *Cartas de Italia*, 3<sup>e</sup> éd., Lima, Biblioteca Amauta, 1975.

<sup>49</sup> José Carlos MARIÁTEGUI, *7E*, *op. cit.*, page 325.

<sup>50</sup> Robert PARIS, *La formation idéologique de José Carlos Mariátegui*, *op. cit.*, page 127.

<sup>51</sup> Voir Guillermo ROUILLON, *La creación heroica de José Carlos Mariátegui*, T. II *La Edad Revolucionaria*, Lima, Alfa, 1984, page 41 et sq.

mouvement Spartakiste et la mort de Rosa Luxemburg et Karl Liebknecht, le massacre de la République des Conseils, l'échec de l'Armée Rouge devant Varsovie, les grèves des mineurs anglais et des cheminots français, etc. Hors d'Europe, ce sont les révoltes en Inde, en Syrie, la révolution en Chine, le Congrès de Bakou des peuples d'Orient. L'atmosphère est à la transformation de la société, aux bouleversements révolutionnaires. L'Italie fait alors figure, pour Mariátegui, d'« épice de la révolution mondiale »<sup>52</sup>, et les débuts, puis l'accession, du fascisme au pouvoir lors de la Marche sur Rome du 29 octobre 1922, marquent une inflexion majeure : « Ainsi s'est terminée la période révolutionnaire et a commencé la période réactionnaire »<sup>53</sup>, écrit Mariátegui en 1923. En effet, les occupations d'usines et les grèves secouent rudement le nord de l'Italie autour des importantes concentrations ouvrières que sont Turin et Milan, notamment dans les usines de la Fiat en septembre 1920. C'est aussi la période de l'expédition sur Fiume de Gabriele D'Annunzio. On a donc, schématiquement, trois forces principales qui composent la jeune démocratie italienne : les forces démocrates libérales capitalistes, les organisations ouvrières socialistes, et le fascisme qui se nourrit des espoirs d'expansion territoriale déçus par le Traité de Versailles et de la crise économique qui touche fortement la petite bourgeoisie et les classes populaires. Comme nous le verrons, ces trois éléments forment le canevas de la lecture mariáteguienne de la conjoncture internationale.

Mariátegui fait alors ce que l'on pourrait appeler ses « classes » en marxisme, comme témoin des luttes ouvrières et des turbulences ou oppositions qui ébranlent le PSI. Il découvre notamment les publications de la gauche du parti, et surtout le groupe de *L'Ordine Nuovo* autour d'Antonio Gramsci, mais aussi nombre d'autres publications (*Avanti !*, *Il Soviet*, *Critica Sociale*, *Umanità Nuova*), ou encore le *Rivoluzione liberale* de Piero Gobetti. Cette ouverture se traduit par l'adoption d'une méthode, le marxisme, mais surtout, comme l'écrit Robert Paris, d'un « certain état du marxisme, tel qu'on le pratique et le diffuse, et tel aussi qu'on le redécouvre parfois, dans l'Italie de l'après-guerre »<sup>54</sup>.

Du point de vue de la vie personnelle de Mariátegui, le passage en Italie ne se limite pas à l'entrée dans la vie militante. Dans un hôtel-sanatorium de Nervi des environs de Gênes, il fait la connaissance d'Anna María Chiappe Giacomini, jeune femme de 17 ans, et une idylle

---

<sup>52</sup> Robert PARIS, *La formation idéologique de José Carlos Mariátegui*, op. cit., page 129.

<sup>53</sup> « La agitación proletaria en Europa en 1919 y 1920 » (Conférence prononcée le 07/09/1923), José Carlos MARIÁTEGUI, *Historia de la Crisis Mundial*, 11<sup>e</sup> éd., Lima, Biblioteca Amauta, 1986, page 122.

<sup>54</sup> Robert PARIS, *La formation idéologique de José Carlos Mariátegui*, op. cit., page 115.

naît entre les jeunes gens<sup>55</sup>. Il y retourne en octobre 1920, puis en février 1921, date à laquelle il se marie avec Anna. Souvent escamotée dans les biographies intellectuelles et politiques consacrées à Mariátegui, l'importance d'Anna Chiappe de Mariátegui n'en est pas moins fondamentale<sup>56</sup>. Les jeunes mariés passent leur lune de miel à Frascati, en compagnie d'un ami peintre, Emilio Pettoruti<sup>57</sup>. José Carlos et Anna auront quatre fils : Sandro, Sigfrido, José Carlos et Javier. Mariátegui a également une autre fille, Glória Maria Ferrer, née d'une union avec Victoria Ferrer, fille d'un militant anarcho-syndicaliste liménien, en 1919.

Mariátegui et César Falcón assistent, entre le 15 et le 21 janvier 1921, au Congrès de Livourne, le XVII<sup>e</sup> du Parti Socialiste Italien, d'où émerge le Parti Communiste Italien, qu'il analyse dans « El cisma del socialismo »<sup>58</sup>. Il souligne à cette occasion l'impasse que constitue à ses yeux le réformisme évolutionniste prôné par la II<sup>e</sup> Internationale, et la division inéluctable qui se forme dans les mouvements marxistes nationaux entre réformistes et révolutionnaires, les seconds se rassemblant autour de mots d'ordre de rupture avec le capitalisme. La question qui se pose alors, et qui s'est également posée à la SFIO (Section Française de l'Internationale Ouvrière) au Congrès de Tours de 1920, est celle de l'intégration à la III<sup>e</sup> Internationale, dont le premier congrès se tient du 2 au 6 mars 1919 et le second en juin 1920. A Livourne comme à Tours, un Parti Communiste naît, mais sans emporter avec lui l'ensemble du parti socialiste. Dans les premiers mois de 1922, après avoir assisté en février à la Conférence de Gênes, peu avant de quitter l'Italie en mars, Mariátegui, César Falcón, Palmiro Machiavello et un médecin péruvien fondent à Turin une éphémère « cellule communiste péruvienne »<sup>59</sup> dans l'intention de préparer l'« action socialiste »<sup>60</sup> au Pérou.

Entre mars 1922 et février 1923, Mariátegui, sa femme et son fils aîné parcourent l'Allemagne, l'Autriche, la Hongrie, la Tchécoslovaquie et la France. La famille n'ira jamais

---

<sup>55</sup> Guillermo ROUILLON, *La creación heroica de José Carlos Mariátegui, T. II La Edad Revolucionaria, op. cit.*, page 29.

<sup>56</sup> En témoigne un court texte que publie Mariátegui : « La vida que me diste » (20/09/1926), *Poliedro*, José Carlos MARIÁTEGUI, *La Novela y la Vida*, 6<sup>e</sup> éd., Lima, Biblioteca Amauta, 1976, page 93. On peut également se reporter à un article de Sara Beatriz Guardia (Sara Beatriz GUARDIA, « El amor como acto cotidiano. Anna Chiappe y José Carlos Mariátegui », *Cátedra Mariátegui [en línea]*, décembre 2022, XII, n° 77, URL complète en biblio.). Enfin, on peut consulter la reproduction d'un article de 1989 où Anna Chiappe revient sur les années qu'elle a passées avec Mariátegui : Anna CHIAPPE et Mario CAMPOS, « Mariátegui y Yo », *Caretas*, 1989, URL complète en biblio.

<sup>57</sup> Guillermo ROUILLON, *La creación heroica de José Carlos Mariátegui, T. II La Edad Revolucionaria, op. cit.*, page 74.

<sup>58</sup> José Carlos MARIÁTEGUI, *CI, op. cit.*, pages 97-99.

<sup>59</sup> Robert PARIS, *La formation idéologique de José Carlos Mariátegui, op. cit.*, page 126.

<sup>60</sup> José Carlos MARIÁTEGUI, « Apuntes autobiograficos », *Marxist Internet Archives*, 1 octobre 1927, URL complète en biblio.

en Union Soviétique comme le souhaitait Mariátegui. Ils embarquent en février à Anvers pour le Pérou.

## Mariátegui : figure du mouvement ouvrier

Mariátegui et sa famille débarquent le 18 mars 1923 au Pérou. Rapidement, par le biais du militant syndical Fausto A. Posada, qui tenait la rubrique « El Proletariado » dans *La Razón*, Mariátegui entre en contact avec le mouvement ouvrier qui s'organise et avec une figure montante de la politique péruvienne : Victor Raúl Haya de la Torre<sup>61</sup>. Dans les mots d'Antonio Melis, il s'agit pour Mariátegui de s'atteler à la « traduction pratique en termes nationaux et latino-américains des conclusions programmatiques »<sup>62</sup> auxquelles il est arrivé à la fin de son séjour en Europe. Son engagement prend d'abord la forme d'un cycle de conférences à l'Université Populaire González Prada fondée en 1921<sup>63</sup>, qui seront rassemblées dans le volume des OC intitulé *Historia de la Crisis Mundial*. Son orientation socialiste et internationaliste s'exprime alors via une lecture marxiste des événements révolutionnaires européens et dans une optique d'éducation populaire, de formation politique, toujours axée sur les relations entre le niveau national et la réalité internationale :

La crise a comme théâtre principal l'Europe ; mais la crise des institutions européennes est la crise des institutions de la civilisation occidentale. Et le Pérou, comme les autres peuples d'Amérique, évolue à l'intérieur de l'orbite de cette civilisation, non seulement parce qu'il s'agit de pays politiquement indépendants mais économiquement coloniaux, liés à la locomotive du capitalisme britannique, du capitalisme américain ou du capitalisme français, mais aussi parce que notre culture est européenne, que le type de nos institutions est européen.<sup>64</sup>

Et plus loin :

[...] la civilisation capitaliste a internationalisé la vie de l'humanité, elle a créé entre tous les peuples des liens matériels qui établissent entre eux une solidarité inévitable. L'internationalisme n'est pas seulement un idéal ; c'est une réalité historique. [...] Le

<sup>61</sup> Guillermo ROULLON, *La creación heroica de José Carlos Mariátegui, T. II La Edad Revolucionaria*, op. cit., pages 140-141.

<sup>62</sup> Antonio MELIS, « Mariátegui, primer marxista de América », in José ARICÓ (dir.), *Mariátegui y los orígenes del marxismo latinoamericano*, Mexico, Cuadernos Pasado y Presente, 1978, pp. 201-225, page 17.

<sup>63</sup> « Antecedentes y desarrollo de la acción clasista », José Carlos MARIÁTEGUI, *Ideología y Política*, 6<sup>e</sup> éd., Lima, Biblioteca Amauta, 1986, page 100.

<sup>64</sup> « La crisis tiene como teatro principal Europa; pero la crisis de las instituciones europeas es la crisis de las instituciones de la civilización occidental. Y el Perú, como los demás pueblos de América, gira dentro de la órbita de esta civilización, no sólo porque se trata de países políticamente independientes pero económicamente coloniales, ligados al carro del capitalismo británico, del capitalismo americano o del capitalismo francés, sino porque europea es nuestra cultura, europeo es el tipo de nuestras instituciones ». « La crisis mundial y el proletariado peruano » (conférence prononcée le 15/06/1923), José Carlos MARIÁTEGUI, *HCM*, op. cit., page 16.

Pérou, comme les autres peuples américains, n'est pas, par conséquent, hors de la crise : il est à l'intérieur. [...] Une période de réaction en Europe sera aussi une période de réaction en Amérique. Une période de révolution en Europe sera aussi une période de révolution en Amérique.<sup>65</sup>

Les conférences qu'il prononce sont donc directement liées à son séjour en Europe, mais elles s'inscrivent aussi, dans une certaine mesure, dans la filiation de Manuel González Prada, qui avait appelé dès 1905 à « l'alliance de l'intelligence avec le travail » dans son discours intitulé « El intelectual y el obrero »<sup>66</sup>.

Le 23 mai 1923, Haya de la Torre est acclamé par la foule lors d'une manifestation anticléricale tumultueuse – à laquelle Mariátegui a refusé de se joindre – lorsqu'il appelle à la création d'un Front Uni des Travailleurs Manuels et Intellectuels<sup>67</sup>. Début octobre, Haya est expulsé du territoire par le gouvernement Leguía, et c'est Mariátegui qui le remplace à la rédaction de la revue *Claridad*, née en avril, et qui devient sous sa direction un « organe de la Fédération ouvrière locale » (FOL) et abandonne « le ton étudiantin »<sup>68</sup> qui était d'abord le sien. Il vit par ailleurs de collaborations aux revues hebdomadaires *Varietades* et *Mundial*, où il livre des analyses de la politique internationale et des questions péruviennes, respectivement. Dans l'année 1924, Mariátegui souffre d'une amputation de sa jambe droite valide, le condamnant à passer le reste de sa vie en chaise roulante.

Dans la vague de persécutions systématiques lancée par Leguía, Mariátegui et le directeur des Universités Populaires sont arrêtés en janvier 1924<sup>69</sup> pour avoir « perturbé l'ordre public », et sont rapidement relâchés. Cela n'entrave pas l'engagement de Mariátegui pour un front unique des travailleurs qui s'exprime dans un article au titre éloquent « El 1° de mayo y el frente único », publié par *El Obrero Textil*. Cette période est marquée par la fondation par Haya de la Torre, en exil à Mexico, de l'APRA (*Alianza Popular Revolucionaria Americana*), conçue sur le modèle du Guomindang, comme un rassemblement à vocation continentale pour lutter contre l'impérialisme nord-américain, pour l'unité politique

<sup>65</sup> « [...] la civilización capitalista ha internacionalizado la vida de la humanidad, ha creado entre todos los pueblos lazos materiales que establecen entre ellos una solidaridad inevitable. El internacionalismo no es sólo un ideal; es una realidad histórica. [...] El Perú, como los demás pueblos americanos, no está, por tanto, fuera de la crisis: está dentro de ella. [...] Un período de reacción en Europa será también un período de reacción en América. Un período de revolución en Europa será también un período de revolución en América ». « La crisis mundial y el proletariado peruano » (conférence prononcée le 15/06/1923), *Ibid.*, pp. 16-17.

<sup>66</sup> Manuel GONZÁLEZ PRADA, *Páginas libres. Horas de Lucha*, Venezuela, Biblioteca Ayacucho, 1976, page 230.

<sup>67</sup> Aníbal QUIJANO, *Introducción a Mariátegui*, op. cit., page 47.

<sup>68</sup> « Antecedentes y desarrollo de la acción clasista », José Carlos MARIÁTEGUI, *IP*, op. cit., page 101.

<sup>69</sup> Adam ANDERLE, *Los movimientos políticos en el Perú entre las dos guerras mundiales*, La Habana, Casa de las Américas, 1985, page 125.

de l'Indo-Amérique (l'Amérique latine), la solidarité avec les peuples opprimés et la nationalisation des terres et de l'industrie<sup>70</sup>. Haya sera même invité au V<sup>e</sup> Congrès de l'Internationale Communiste (IC) en tant que « délégué fraternel » et « leader du Parti anti-impérialiste latino-américain de front uni »<sup>71</sup>. Des groupes se revendiquant de l'APRA se forment alors à Paris, Mexico, La Paz, Buenos Aires et au Pérou.

Mariátegui est alors très proche de l'APRA, et très actif. Il fonde la maison d'édition Minerva, où est publié son premier livre *La Escena Contemporánea*, en 1925. En septembre 1926, il fonde la revue *Amauta* (mot quechua signifiant « sage ») qui se propose de « contribuer à la définition idéologique des forces d'"avant-garde" au Pérou » :

L'objet de la revue est de poser, éclairer et connaître les problèmes péruviens à partir de points de vue doctrinaux et scientifiques. Mais nous considérerons toujours le Pérou dans le panorama mondial. Nous étudierons tous les grands mouvements de rénovation politiques, philosophiques, artistiques, littéraires, scientifiques. Tout l'humain est nôtre.<sup>72</sup>

Comme il l'annonce dans le même texte, il ne s'agit cependant pas d'une revue neutre, ouvrant ses colonnes à toutes les opinions : « [*Amauta*] produira ou précipitera un phénomène de polarisation et de concentration ». Il est, au contraire, explicitement question de mettre à disposition, de distribuer des informations, des prises de position, des textes tant sur le Pérou que sur d'autres pays. Seront ainsi publiés des textes d'André Breton, Maxime Gorki, Marx, Lénine, Freud, Rosa Luxemburg, Romain Rolland, Ernst Toller ou Léon Trotsky<sup>73</sup>.

En 1924/1925, la question indigène prend de plus en plus d'importance dans les écrits de Mariátegui, à mesure que paraissent dans *Mundial* les articles qui seront rassemblés sous le titre *Peruanicemos al Perú*<sup>74</sup> (que l'on pourrait traduire par un néologisme : péruvianisons le Pérou), et dont une partie sera réutilisée dans les *Sept essais d'interprétation de la réalité péruvienne*. En témoigne la « polémique de l'indigénisme » qui, par articles interposés, l'oppose à Luis Alberto Sánchez en février et mars 1927. Mariátegui est enfermé en juin de la même année à l'hôpital militaire de San Bartolomé, ainsi que tous les principaux dirigeants

<sup>70</sup> Voir Peter KLARÉN, *Formación de las haciendas azucareras y orígenes del APRA*, Lima, IEP, 1976.

<sup>71</sup> Robert PARIS, « Préface », in *Sept essais d'interprétation de la réalité péruvienne*, Paris, François Maspero, 1969, page 14.

<sup>72</sup> « El objeto de esta revista es el de plantear, esclarecer y conocer los problemas peruanos desde puntos de vista doctrinarios y científicos. Pero consideraremos siempre al Perú dentro del panorama del mundo. Estudiaremos todos los grandes movimientos de renovación políticos, filosóficos, artísticos, literarios, científicos. Todo lo humano es nuestro ». José Carlos MARIÁTEGUI, « Presentación de *Amauta* », *Amauta*, septembre 1926, n° 1, page 1.

<sup>73</sup> Michael LÖWY, *El Marxismo en América Latina*, op. cit., page 18.

<sup>74</sup> Voir la lettre de Andrés Avelino Aramburú, fondateur de *Mundial*, à Mariátegui, datée du 7 septembre 1925, l'invitant à se charger de la rubrique du même nom.



syndicaux, politiques, et un grand nombre de militants et de journalistes, sous l'accusation d'ourdir un « complot communiste » qui sert de prétexte au gouvernement pour réprimer la gauche et le mouvement ouvrier. Mariátegui est cependant rapidement libéré, notamment en raison de son état de santé. Par ailleurs, *Amauta* est fermée jusqu'en décembre 1927 sur ordre du régime.

Mariátegui participe activement à l'APRA entre 1926 et 1928, année charnière qui le voit publier son livre majeur, les *Sept essais d'interprétation de la réalité péruvienne* en novembre. Entre les mois d'avril et de mai, la rupture est pourtant consommée avec Haya de la Torre sur la question de la transformation de l'Alliance en parti polyclassiste et anti-impérialiste. Ce tournant trouve son pendant dans la rédaction d'*Amauta*, qui prend un tour résolument socialiste :

Le travail de définition idéologique nous paraît accompli. En tout cas, nous avons entendu les opinions catégoriques et désireuses de s'exprimer. Tout débat s'ouvre pour ceux qui opinent, pas pour ceux qui se taisent. La première étape d'*Amauta* s'est conclue. Dans la seconde étape, elle n'a plus la nécessité de s'appeler revue de la « nouvelle génération », de l'« avant-garde », des « gauches ». Pour être fidèle à la Révolution, il lui suffit d'être une revue socialiste.<sup>75</sup>

Mariátegui lance par ailleurs, en novembre, le quotidien *Labor (Travail)*, extension de la revue *Amauta* destinée à rendre compte de la vie ouvrière et de ses combats, comme par exemple la question de la responsabilité de l'entreprise étasunienne Cerro de Pasco Copper Corporation lors de la catastrophe minière de Morococha le 5 décembre 1928<sup>76</sup>. A cette importante activité intellectuelle et journalistique s'ajoute la création du Parti Socialiste Péruvien, le 7 octobre 1928, qui prétend embrasser la masse des artisans, des ouvriers agricoles, du prolétariat industriel, et les « intellectuels conscients de la petite bourgeoisie ». Mariátegui est nommé Secrétaire Général du Parti, qui demande immédiatement son affiliation à la III<sup>e</sup> Internationale.

La constitution du Parti et la publication de *Labor*, dont ne sortiront que 10 numéros, vont de pair avec une intense activité d'organisation du mouvement ouvrier péruvien. Ainsi, le 17 mai 1929, Mariátegui participe à la fondation de Confédération Générale des Travailleurs

---

<sup>75</sup> « El trabajo de definición ideológica nos parece cumplido. En todo caso, hemos oído ya las opiniones categóricas y solícitas en expresarse. Todo debate se abre para los que opinan, no para los que callan. La primera jornada de *Amauta* ha concluido. En la segunda jornada, no necesita ya llamarse revista de la "nueva generación", de la "vanguardia", de las "izquierdas". Para ser fiel a la Revolución, le basta ser una revista socialista ». José Carlos MARIÁTEGUI, « Aniversario y balance », *op. cit.*, page 2.

<sup>76</sup> Voir notamment le n°4 de *Labor*. Voir également Ricardo MELGAR BAO, « Izquierdas y cultura militante en el frente minero: Perú, 1928-1930 », *Avances del Cesor [en línea]*, juin 2020, vol. 17, n° 22.

du Pérou (CGTP), qui un an après son lancement comptera près de 58.000 travailleurs industriels et environ 30.000 Indiens dans la fédération indigène.

La vie personnelle de Mariátegui devient, au cours de l'année 1929, de plus en plus ardue du fait du harcèlement et de la surveillance de la police. Il considère l'exil vers Buenos Aires, avec une escale à Santiago pour donner un cycle de conférences. En pleine préparation du voyage, il est atteint d'une nouvelle crise et meurt de la tuberculose le 16 avril 1930, à 36 ans.

Dans le texte rendant hommage à Mariátegui, le secrétariat de la CGTP écrit :

Mariátegui est un des hommes de nos rangs. Il y a milité avec la plus grande abnégation. Il est venu à notre classe, libre de toute compromission, de tout lien avec la classe qu'il a combattu. Ni journaliste de journal bourgeois, ni membre de l'université, Mariátegui est et restera un intellectuel prolétaire.<sup>77</sup>

---

<sup>77</sup> « Mariátegui es uno de los hombres de nuestras filas. Militó en ellas con la decisión más abnegada. Vino a nuestra clase, libre de todo compromiso, de toda vinculación con la clase a la cual él combatió. Ni periodista de periódico burgués, ni elemento universitario, Mariátegui es y permanecerá siendo un intelectual proletario ». Cité dans José Carlos MARIÁTEGUI, *7E*, *op. cit.*, page 331.



# **1<sup>ère</sup> Partie.**

## **Économie**



[...] [La] méthode marxiste [...] recherche la cause économique « en dernière analyse », voilà ce que n'ont jamais pu comprendre ceux qui réduisent arbitrairement le marxisme à une explication purement économique des phénomènes.<sup>1</sup>

José Carlos Mariátegui n'est pas un économiste, et il serait vain de chercher dans ses textes une analyse approfondie de concepts purement économiques de l'arsenal marxiste. Point, donc, d'exégèse fouillée de la baisse tendancielle du taux de profit ou de la composition organique du capital au Pérou. En revanche, l'attention portée à la praxis des individus et des classes dans le capitalisme est une constante absolue, plaçant ainsi la lutte des classes au centre du dispositif analytique et herméneutique de Mariátegui. Cette clé de lecture lui ouvre les portes d'une compréhension de l'histoire et des dynamiques historiques profondément dialectique, au sens où l'objet ponctuel de l'analyse d'un texte singulier est toujours mis en relation avec les dimensions plus large dans lesquelles il s'insère, et qui sont par définition co-déterminées par la réalité économique, tant particulière que générale. Dialectique également est sa perception processuelle de chaque objet, dans laquelle les événements sont toujours mis en relation avec des dynamiques profondes dans un schéma interprétatif apparence / essence par définition contradictoire. Le concept de lutte des classes, qui traverse toute l'œuvre de Mariátegui à partir de 1918/1919, est justement à la jonction d'une analyse économique (les classes sociales dans le capitalisme se définissent par rapport au processus de production et à l'appropriation de la valeur produite) et d'une lecture socio-politique (caractérisation sociologique des classes, analyse de leur positionnement politique et de leurs luttes). Précisément, le concept charrie un souci permanent de confrontation de la théorie avec la réalité matérielle dont elle provient. C'est ce va-et-vient constant qui constitue la scientificité du marxisme aux yeux de Mariátegui, et non la seule rigueur systématique ou purement théorique<sup>2</sup> : « La théorie et la politique de Marx trouvent invariablement leurs fondations dans la science, et non dans le scientisme »<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> « [...] [el] método marxista [...] busca la causa económica "en último análisis", y esto es lo que nunca han sabido entender los que reducen arbitrariamente el marxismo a una explicación puramente económica de los fenómenos ». José Carlos MARIÁTEGUI, *DM, op. cit.*, page 27.

<sup>2</sup> Notons que ce souci n'est pas exclusif au marxisme, loin s'en faut. Le brésilien Celso Furtado écrivait par exemple : « Il ne suffit pas de construire un modèle abstrait et d'élaborer l'explication de son fonctionnement. La vérification de l'efficacité explicative de ce modèle en confrontation avec la réalité historique est importante au même titre ». Celso FURTADO, *Desenvolvimento e subdesenvolvimento*, Rio de Janeiro, Fondo de Cultura, 1961, page 19. *apud* Paul BARAN et Paul SWEEZY, *Capitalismo monopolista. Ensaio sobre a ordem economica e social americana*, Rio de Janeiro, Zahar Editores, 1978, page 218.

<sup>3</sup> « La filosofía moderna y el marxismo », José Carlos MARIÁTEGUI, *DM, op. cit.*, page 46.

La citation de Mariátegui placée en exergue est issue d'un texte tardif, *Defensa del Marxismo*, publié par chapitre dans *Amauta*, puis complété par d'autres articles pour former un ouvrage posthume immédiatement après sa mort. La phrase exprime une constante dans la pensée mariáteguienne, celle de ne pas séparer les aspects divers du réel dans sa réflexion. Pour autant, il serait incorrect de ne pas identifier des hiérarchisations ponctuelles répondant aux exigences théoriques, politiques, idéologiques ou méthodologiques émanant du sujet précis dont il est question dans le texte. Le plus souvent, cependant, les considérations artistiques ou politiques, voire métaphysiques, sont ponctuées de considérations ayant trait à l'économie, et vice-versa. La continuité, assumée dans l'analyse des diverses facettes du réel dont il traite, constitue, précisément, la cohérence de l'abordage de Mariátegui, que la citation ci-dessus souligne. En effet, le Péruvien a revendiqué à plusieurs reprises son engagement, se déclarant marxiste « coupable et avoué »<sup>4</sup>, et c'est à ce titre qu'il mêle les considérations économiques à tous les autres thèmes ou sujets qu'il aborde sans dessiner de causalité mécanique, mais sans non plus omettre ce rapport nécessaire de co-détermination réciproque qui produit le réel. Comme l'a si joliment – et justement – écrit Louis Althusser, « l'heure solitaire de la dernière instance ne sonne jamais »<sup>5</sup>.

Les textes de José Carlos Mariátegui ne sont pas produits dans une perspective systématique. Les diverses facettes de son activité – journalistique, militante, éditoriale – l'amènent à multiplier les interventions à un rythme soutenu que seules sa maladie ou la prison interrompent à plusieurs reprises. La difficulté méthodologique qui découle de cette composition singulière est alors de ne pas tomber dans un schématisme qui tenterait d'en d'extraire des points de doctrine bien identifiés, transversaux à toute l'œuvre et reconnaissables dans les différents textes, quelle que soit l'intentionnalité ou le(s) destinataire(s) de ces derniers. Cette réserve révèle cependant un autre écueil possible : celui de ne pas chercher à identifier des lignes de force, profondes et cohérentes entre elles, qui permettent de saisir ce qui fait l'unité de la pensée de Mariátegui, sans la réduire à une liste de points clés. C'est la gageure de ce chapitre, qui va explorer, dans la diversité des interventions de Mariátegui, non pas les éléments épars d'une grande théorie économique totalisante, mais les traces évidentes d'une pensée en mouvement, d'une réflexion continue qui se déploie au

---

<sup>4</sup> José Carlos MARIÁTEGUI, *7E*, *op. cit.*, page 50. On trouve d'autres occurrences de cette expression dans des lettres, des articles ou encore une lettre ouverte publiée dans la presse en 1927. La traduction de l'espagnol est ici intéressante, car « convicto y confeso » relève du vocabulaire juridique, tout en mettant en avant une dimension volitive et affirmative forte. Une autre possibilité de traduction optant pour cette dimension affirmative serait également valide, par exemple « revendiqué ».

<sup>5</sup> Louis ALTHUSSER, *Pour Marx*, Paris, La Découverte, 2005. Nous soulignons.

gré des objets dont il est amené à parler. Il s'agit de camper une pensée en conjoncture.

Ce chapitre vise à explorer à la fois le contexte dans lequel Mariátegui écrit et pense, de manière à circonscrire un ensemble de déterminations de la période, et sa production conceptuelle à partir de ce contexte. Ce double objectif nous amène à présenter brièvement le cadre économique global et historique qui préside à l'insertion de l'Amérique latine dans l'économie mondiale et les conséquences régionales qui en découlent, puis leur déclinaison spécifiquement péruvienne et enfin la fécondité, les ruptures et les difficultés de l'histoire économique chez Mariátegui, où elle est constamment mise en perspective dans une analyse de la conjoncture.





# Chapitre 1. Le Pérou et l'Amérique latine dans l'économie mondiale

*La grande industrie a créé le marché mondial, préparé par la découverte de l'Amérique.*<sup>6</sup>

Karl Marx et Friedrich Engels

*Forgée à la chaleur de l'expansion commerciale propulsée au XVI<sup>e</sup> siècle par le capitalisme naissant, l'Amérique latine se développe dans une consonance étroite avec la dynamique du capitalisme international.*<sup>7</sup>

Ruy Mauro Marini

Comme l'écrit l'économiste latino-américaniste Alan Taylor, l'Amérique latine est sans doute la région du monde ayant été le plus significativement façonnée par des forces extérieures dans les cinq siècles qui suivent l'irruption des Européens en 1492<sup>8</sup>. De plus, le demi-siècle d'affrontements et d'instabilité institutionnelle et politique qui suit la période des Indépendances en Amérique méridionale ne permet pas aux différents espaces qui composent les jeunes nations du continent de s'homogénéiser économiquement et politiquement<sup>9</sup>. La

<sup>6</sup> Karl MARX et Friedrich ENGELS, « Le Manifeste du Parti Communiste », in *Philosophie*, Maximilien RUBEL (trad.), Gallimard, 1965, pp. 393-440.

<sup>7</sup> « Forjada al calor de la expansión comercial promovida en el siglo XVI por el capitalismo naciente, América Latina se desarrolla en estrecha consonancia con la dinámica del capital internacional ». Ruy Mauro MARINI, *América Latina, dependencia y globalización*, 1<sup>re</sup> éd., México, D.F., Siglo Veintiuno Editores, 2015, page 110.

<sup>8</sup> Alan TAYLOR, « Foreign Capital Flows », in Victor BULMER-THOMAS, John H. COATSWORTH et Roberto CORTÉS CONDE (dir.), *The Cambridge Economic History of Latin America, Vol. II. The Long Twentieth Century*, Cambridge, Cambridge University Press, 2006, page 57.

<sup>9</sup> C'est au contraire l'idée d'une « balkanisation » qui domine. Mariátegui qualifie l'Amérique espagnole de « fractionnée, scindée, balkanisée » (« fraccionada, escindida, balcanizada ») dans « La unidad de la América indo-española » (06/12/1927), *Variedades*, José Carlos MARIÁTEGUI, *Temas de Nuestra América*, 4<sup>e</sup> éd., Lima, Biblioteca Amauta, 1975, page 16. Pour un usage plus contemporain du terme, voir par exemple Luis BÉRTOLA et Jeffrey G. WILLIAMSON, « Globalization in Latin America before 1940 », in Victor BULMER-THOMAS, John H. COATSWORTH et Roberto CORTÉS CONDE (dir.), *The Cambridge Economic History of Latin America, Vol. II. The Long Twentieth Century*, Cambridge, Cambridge University Press, 2006, page 54.

combinaison de la distribution inégale du commerce dans la période coloniale et de l'intégration progressive à l'économie mondiale pendant la période suivante accentue ces disparités régionales et nationales sur le plan strictement économique.

Ce phénomène est facilement perceptible à partir d'indicateurs divers (sociologiques, démographiques, commerciaux, institutionnels, etc.) dont le plus parlant est sans doute le type d'exploitation – ou d'absence d'exploitation – des matières premières disponibles sur un territoire et la structuration d'un État en rapport à cette exploitation. Ce qui nous amène à prendre en compte l'extrême diversité des relations de production existantes dans la région, caractéristique qui est encore nettement vérifiable dans les années 1920 et au-delà. Se côtoient ainsi, dans une mosaïque bigarrée, des réseaux de travaux mutuels, de l'esclavage, du *peonaje* (servitude pour dette), divers types de métayage, du salariat, de la petite production mercantile ou vivrière et de l'artisanat<sup>10</sup>. Cette diversité ne doit pas être perdue de vue si l'on prétend penser les formations économique-sociales<sup>11</sup> qui se structurent au long du XIX<sup>e</sup> et se consolident au XX<sup>e</sup> siècle sous la forme de nations paradoxales, contradictoires et fragmentaires. À l'inverse, il s'avère indispensable de mettre en évidence certaines caractéristiques communes pouvant expliquer les tendances de fond qui participent à façonner ces entités.

En effet, dès le XVI<sup>e</sup> siècle, et plus encore à partir du milieu du XIX<sup>e</sup>, les économies des empires ibériques puis des jeunes États indépendants sont liées aux cycles d'expansion et de contraction des économies européennes (et plus tard à celles de l'économie étasunienne), conditionnant une participation tantôt amoindrie tantôt plus intense dans la division internationale du travail<sup>12</sup>. Les caractéristiques de chaque espace conditionnent ainsi directement les rapports de production qui s'établissent, mais également – comme l'indique Marx dans la citation en exergue – l'insertion sur le marché mondial, entraînant une spécialisation économique tournée presque exclusivement vers l'exportation à destination des

---

<sup>10</sup> William GLADE, « A América Latina e a economia internacional, 1870-1914 », in Leslie BETHELL (dir.), *História da América Latina, c.1870-1930*, Geraldo GERSON DE SOUZA (trad.), São Paulo, Edusp, 2001, page 21.

<sup>11</sup> Le concept marxiste de formation économique et sociale (ou économique-sociale) nécessite un bref effort de définition. Dans son sens le plus large, il signifie le capitalisme lui-même (voir Henri LEFEBVRE, *Le marxisme*, Paris, PUF, 1948, page 74.). Cette acception paraît cependant trop englobante, et il semble préférable de la circonscrire à un ensemble plus restreint, à l'image de Maurice Godelier, qui définit le concept ainsi : « La notion de formation économique et sociale est, semble-t-il, avant tout une notion destinée à l'analyse de réalités historiques *concrètes*, singulières, saisies dans le temps réel, irréversible d'une période déterminée de l'histoire ». Maurice GODELIER, « Qu'est-ce que définir une « formation économique et sociale » : l'exemple des Incas », *La Pensée*, octobre 1971, n° 159, pp. 99-106.

<sup>12</sup> Armen MAMIGONIAN, « A América Latina e a economia mundial: notas sobre os casos chileno, mexicano e brasileiro », *Geosul*, 1999, vol. 14, n° 28, pp. 139-151, page 141.

marchés européens, puis étasunien, selon ce que l'économiste Carlos Díaz-Alejandro a appelé la « loterie des matières premières »<sup>13</sup>. Les différentes économies nationales sont donc hétérogènes tout en partageant certaines caractéristiques structurelles : leur structure dépendante et leur conséquente vulnérabilité aux chocs externes.

Sans entrer ici dans le détail des controverses de l'histoire économique latino-américaine, une brève présentation des dynamiques continentales, puis de leurs formes spécifiques au Pérou, permet de mettre en perspective les positions théoriques et politiques de Mariátegui.

---

<sup>13</sup> Carlos F. DÍAZ-ALEJANDRO, « Latin America in the 1930s: the role of the periphery in world crisis », in Rosemary THORPE (dir.), *Latin America in the 1930s*, New York, St Martin's Press, 1984.

## A. L'Amérique latine et le monde en transition : de 1870 à 1914

Dans la foulée de ses écrits de la période européenne, les premières interventions publiques de José Carlos Mariátegui au Pérou s'attachent à faire connaître certains aspects de la pensée marxiste. C'est en particulier le cas de la nature profondément dialectique du lien qui unit l'Amérique latine à l'Europe et aux États-Unis. Dans sa bouche, l'internationalisation du monde sous l'égide capitaliste installe le Pérou dans l'« orbite » des pays industrialisés<sup>14</sup>, et c'est à partir de cette relation qu'il s'agit de penser l'articulation des différents espaces qui composent le champ gravitationnel mondial et les forces qui s'y exercent. À un siècle de distance, la littérature économique offre aujourd'hui une large palette interprétative et documentaire sur les dynamiques à l'œuvre et leurs manifestations en Amérique latine, montrant à quel point la région ne peut être appréhendée en faisant abstraction de ce tropisme, sans non plus l'ériger en facteur explicatif unique. Il s'agit ici de mettre en lumière les éléments de contexte permettant de saisir une dynamique dans laquelle tout développement économique endogène est empêchée ou largement entravée par la nature dépendante des formations sociales et économiques latino-américaines. L'enjeu est de comprendre les conditions de possibilité de ce modèle économique contradictoire pour poser les bases à partir desquelles la génération contestataire anti-impérialiste des années 1920 – dont Mariátegui est une figure parmi tant d'autres – appréhende le monde qui l'entoure.

À l'inverse des conceptions canoniques du libéralisme triomphant du XIX<sup>e</sup> siècle, se met en place au cours de la deuxième moitié du siècle un processus de différenciation économique continentale plutôt qu'une convergence mue par l'ouverture au commerce international. Pour autant, certains des facteurs traditionnels de développement d'une économie capitaliste sont bien présents. Ainsi, force est de constater que la période est propice à l'apparition d'une industrie nationale dans la majorité des pays latino-américains<sup>15</sup>, d'une concentration urbaine croissante des populations, d'une plus grande intégration des territoires, notamment par l'abolition des tarifs douaniers intérieurs et d'un affermissement des États – en

---

<sup>14</sup> « La crisis mundial y el proletariado mundial » (15/06/1923), José Carlos MARIÁTEGUI, *HCM*, *op. cit.*, page 16.

<sup>15</sup> V. BULMER-THOMAS, *The economic history of Latin America since independence*, 2<sup>e</sup> éd., Cambridge, Cambridge University Press, 2003, page 180.

particulier en matière fiscale. Par ailleurs, cette phase de « *high capitalism* »<sup>16</sup> configure un moment de triomphe du laissez-faire, sans pour autant que ne s'abaissent les barrières douanières internationales, permettant l'émergence de productions manufacturières nationales en partie protégées de la concurrence de biens à forte valeur ajoutée produits en Europe.

Le moteur de la croissance générale du commerce mondial se trouve dans les pays européens de la façade atlantique et aux États-Unis (auxquels on peut ajouter l'Allemagne), engagés dans une industrialisation accélérée nécessitant des matières premières pour leurs usines et des marchés pour écouler une partie de leur production. De l'autre côté de l'Océan, les économies latino-américaines bénéficient d'une relative stabilité institutionnelle, de l'extraordinaire chute des coûts de transport maritimes et terrestres (avec le bateau à vapeur et le chemin de fer<sup>17</sup>), d'importants flux intrants de main-d'œuvre et de la disponibilité de vastes gisements de capitaux internationaux – en particulier britanniques<sup>18</sup> – leur permettant de financer le déficit de leurs balances commerciales et d'échanger leurs matières premières contre des produits manufacturés. La demande des économies industrialisées conditionne ainsi le développement du commerce mondial, l'expansion économique des zones périphériques étant largement dominée par l'exportation de produits miniers et agricoles<sup>19</sup>. Les hausses de la production mondiale et du commerce et l'effondrement du coût de transport trouvent par ailleurs dans le premier système monétaire international de l'étalon-or un élément de stabilité, qui permet également de fluidifier les transferts de capitaux<sup>20</sup>. On a donc des amorces de développement économique.

Pourtant, à l'échelle du continent, le bilan des années 1870-1914 est particulièrement contrasté. Si d'un côté la croissance économique apparaît dans la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle et se maintient jusqu'en 1914, en moyenne, du fait de la croissance industrielle des économies du centre capitaliste<sup>21</sup>, les inégalités mondiales et régionales connaissent également une nette augmentation sur la période. Du point de vue international, cela s'inscrit dans une

---

<sup>16</sup> William GLADE, « A América Latina e a economia internacional, 1870-1914 », *op. cit.*, page 26.

<sup>17</sup> Luis BÉRTOLA et José Antonio OCAMPO, *The economic development of Latin America since independence*, 1<sup>re</sup> éd., Oxford, Oxford University Press, 2012, page 76.

<sup>18</sup> V. BULMER-THOMAS, John H. COATSWORTH et Roberto CORTÉS CONDE (dir.), *The Cambridge economic history of Latin America*, Cambridge ; New York, NY, Cambridge University Press, 2006, page 3.

<sup>19</sup> Luis BÉRTOLA et José Antonio OCAMPO, *The economic development of Latin America since independence*, *op. cit.*, page 85.

<sup>20</sup> V. BULMER-THOMAS, John H. COATSWORTH et Roberto CORTÉS CONDE (dir.), *The Cambridge economic history of Latin America*, *op. cit.*, page 4.

<sup>21</sup> Pablo ASTORGA et Alfonso HERRANZ-LONCÁN, « Latin America: stalled catching up », in Stephen BROADBERRY et Kyoji FUKOKA (dir.), *The Cambridge Economic History of the Modern World, vol II: 1870 to the Present*, Cambridge, Cambridge University Press, 2021, pp. 251-275, page 261.

tendance longue d'accroissement de la disparité entre économies capitalistes « centrales » et économies « périphériques » qui voit se concentrer la richesse mondiale. Ainsi, Eric Hobsbawm note que la différence entre le pays le plus pauvre et le moins pauvre est de 1 à 1,8 en 1800, et de 1 à 4 en 1913. Nancy Birsdall complète ce panorama en indiquant que le rapport entre le revenu moyen des pays le plus et le moins riches évolue, entre le début et la fin du XX<sup>e</sup> siècle, de 1 à 9 vers un rapport de 1 à 60<sup>22</sup>. Ainsi, malgré la présence de facteurs de développement économique national en Amérique latine, l'inégalité croissante entre les nations centrales et les espaces périphériques de l'économie mondiale suggère le renforcement d'un mécanisme de concentration de plus-value. L'explication de ce paradoxe apparent est à chercher dans le type d'insertion sur le marché mondial qui conditionne les diverses économies nationales.

La division internationale du travail instaure une détérioration structurelle des termes des échanges entre les pays industrialisés et leurs fournisseurs de matières premières. En effet, les pays latino-américains n'échangent que très peu entre eux sur la période, pour des raisons de faiblesse du pouvoir d'achat d'une population peu nombreuse, de réseaux de transport terrestres peu développés malgré la croissance des lignes de chemin de fer, mais surtout parce que les différents pays ne peuvent répondre à la demande de produits manufacturés des marchés de leurs voisins<sup>23</sup>. Ajoutons que la composition des exportations est parfois très similaire, ce qui n'incite pas à un accroissement des échanges. L'essentiel de leur commerce se fait donc avec les puissances centrales du système (la Grande-Bretagne d'abord, puis, par ordre d'importance, les États-Unis, l'Allemagne et la France), et se caractérise par un déficit chronique de la balance des paiements<sup>24</sup> qui les fragilise. En tant qu'exportateurs de matières premières, leur participation élevée dans le commerce international (l'échange *per capita* est nettement supérieur au revenu monétaire *per capita*<sup>25</sup>) est concentrée sur quelques produits, les rendant mécaniquement sujets aux oscillations du marché international<sup>26</sup>. Cette vulnérabilité apparaît de manière criante lorsqu'éclate une crise financière dans les espaces

<sup>22</sup> José Luís FIORI, « De volta à questão da riqueza de algumas nações », in José Luís FIORI (dir.), *Estados e moedas no desenvolvimento das nações*, 3<sup>e</sup> éd., Petrópolis, Editora Vozes, 1999, page 24.

<sup>23</sup> V. BULMER-THOMAS, John H. COATSWORTH et Roberto CORTÉS CONDE (dir.), *The Cambridge economic history of Latin America*, *op. cit.*, page 3.

<sup>24</sup> L'échange de matières premières contre des produits manufacturés instaure un rapport inégal à l'avantage des économies fortement industrialisées.

<sup>25</sup> Celso FURTADO, *Formação econômica do Brasil*, 32<sup>e</sup> éd., São Paulo, Companhia economica nacional, 2005, page 156.

<sup>26</sup> « Dans la mesure où les produits primaires ont toujours été sujets à une large fluctuation de la demande et du prix, plus les exportations d'un pays sont concentrées, plus son économie est instable ». Luis BÉRTOLA et Jeffrey G. WILLIAMSON, « Globalization in Latin America before 1940 », *op. cit.*, page 24.

centraux. Or ces crises financières sont récurrentes dans les pays industrialisés<sup>27</sup>, et elles ont des répercussions immédiates en Amérique latine du fait de l'effondrement des prix de leurs produits d'exportation.

Comme le souligne Celso Furtado, le cycle de ces crises n'est pas le même en Europe et dans les pays exportateurs latino-américains alignés sur l'étalon-or. Ne pouvant jouer sur la valeur de leur monnaie et étant soumis à un déficit chronique de leur balance des paiements (et donc à une fuite constante de leurs stocks d'or), lorsque la crise affecte le crédit au centre, entraînant une chute des importations européennes, ces pays doivent faire face à une baisse drastique de leurs revenus sans que cette baisse ne soit compensée immédiatement par une chute du prix des produits manufacturés qu'ils importent<sup>28</sup>. Autrement dit, ils doivent faire face, simultanément, à une explosion de leur déficit commercial, combiné à une accentuation de la concurrence des quelques produits manufacturés produits localement, et à une contraction des flux de capitaux permettant de financer ces déficits. De plus, à cette mécanique s'ajoute la rigidité du service des capitaux étrangers (les titres de dette publique et les investissements privés, qui comportent en général des taux d'intérêts fixes<sup>29</sup>) empruntés avant la crise. Placés dans ce goulot d'étranglement, le mécanisme de la dette vient parachever le transfert de plus-value des pays latino-américains vers les pays exportateurs de capitaux. En effet, l'épargne étant très faible et s'accroissant très peu, la demande interne est alimentée par ces emprunts, qui garantissent la productivité du capital étranger<sup>30</sup>. On a ici, typifié dans la mécanique d'une crise exogène, la caractérisation de la dépendance structurelle : l'absence de capitaux nationaux en quantité suffisante pour assurer un développement endogène et, par conséquent, une orientation des activités économiques commandée par des capitaux étrangers.

La période 1870-1930 voit apparaître, puis s'accroître, un phénomène de dénationalisation des économies latino-américaines qui découle de cette dépendance. L'entrée croissante de capitaux, majoritairement britanniques puis étasuniens, trouve à s'appliquer

<sup>27</sup> Ces crises entraînent une grande instabilité financière et monétaire et provoquent parfois le défaut ou l'abandon temporaire de l'étalon-or. Ces chocs externes affectent l'ensemble du continent, notamment lors des crises de 1873, 1890, 1914 et 1929. Voir Pablo ASTORGA et Alfonso HERRANZ-LONCÁN, « Latin America: stalled catching up », *op. cit.*, page 263. Pour un historique des crises financières dans les pays centraux, voir Robert Z. ALIBER et Charles P. KINDLEBERGER, *Manias, panics and crashes: a history of financial crises*, 7<sup>e</sup> éd., New York, Palgrave Macmillan, 2015.

<sup>28</sup> Celso FURTADO, *Formação econômica do Brasil*, *op. cit.*, page 158.

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 160.

<sup>30</sup> Pour une exposition concise du cas brésilien, mais qui vaut pour tous les pays du continent, voir Nelson Werneck SODRÉ, *Formação histórica do Brasil*, 9<sup>e</sup> éd., Rio de Janeiro, Civilização Brasileira, 1976, page 261.



dans une série de secteurs, formant ce que William Glade a appelé l'âge d'or des investissements étrangers en Amérique latine<sup>31</sup>. Les capitaux britanniques privilégient ainsi les travaux d'urbanisation et les grandes maisons commerciales, ces dernières agissant également comme banques et compagnies industrielles, agricoles ou minières, à l'image de la Duncan Fox, de la maison Graham Rowe ou de la famille Gildemeister<sup>32</sup>. Les capitaux étasuniens tendent plutôt à se concentrer sur des investissements productifs, accentuant le phénomène – théoriquement controversé – des « enclaves » économiques, en particulier autour des mines dans les pays andins, de certains produits agricoles (par exemple les bananes en Colombie avec la United Fruit Company), des chemins de fer<sup>33</sup> ou des installations pétrolières. Ces investissements sont largement destinés à extraire / produire des matières premières et à les acheminer (avec le minimum de transformations nécessaires au transport) vers les ports à destination des marchés des pays industrialisés. La « valeur de retour »<sup>34</sup> de ces investissements étrangers est donc faible pour les économies latino-américaines et ne permettent pas la constitution de capitaux nationaux capables d'entreprendre la modernisation des techniques de production – nécessaire pour faire face à la concurrence des grandes entreprises étrangères pour les biens manufacturés et à l'émergence de nouveaux producteurs de matières premières dans d'autres régions du monde. En effet, cette modernisation repose sur le passage d'une perspective extensive (augmentation des heures de travail, augmentation des surfaces exploitées) à une perspective intensive gourmande en capitaux et en main-d'œuvre pour obtenir des gains de productivité<sup>35</sup>.

Le « boom » des exportations<sup>36</sup> sur la période s'accompagne d'une série de modifications considérables dans la distribution des facteurs de productions à l'échelle continentale, concentrés sur les produits d'exportation. Les questions de la main-d'œuvre et de la propriété des terres se trouvent alors directement liées. En effet, la rareté de la main-d'œuvre, problème récurrent des pays latino-américains longtemps palliée par l'importation

---

<sup>31</sup> William GLADE, « A América Latina e a economia internacional, 1870-1914 », *op. cit.*, page 64.

<sup>32</sup> *Ibid.*, p. 69.

<sup>33</sup> À titre d'exemple, la première ligne de chemin de fer reliant les océans Atlantique et Pacifique est construite entre 1850 et 1855, dans l'actuel Panama, par une compagnie basée à New York. Voir Tulio HALPERIN DONGHI, *Historia contemporánea de América latina*, 1<sup>re</sup> éd., Madrid, Alianza ediciones, 2001, page 211.

<sup>34</sup> Le terme de *returned value* désigne la proportion déclarée de bénéfices qui reste dans le pays du fait des dépenses de salaires, de matériel et d'imposition. Voir V. BULMER-THOMAS, *The economic history of Latin America since independence*, *op. cit.*, page 167.

<sup>35</sup> Sur le continent, « les gains de productivité du travail étaient surtout tirés de l'exploitation de réserves additionnelles de ressources naturelles ». Pablo ASTORGA et Alfonso HERRANZ-LONCÁN, « Latin America: stalled catching up », *op. cit.*, page 262.

<sup>36</sup> John Charles CHASTEEN, *Born in blood and fire: a concise history of Latin America*, 4<sup>e</sup> éd., New York, W.W. Norton & Company, 2016, page 194.

de travailleurs esclaves d’Afrique<sup>37</sup>, est en partie remédiée par une immigration européenne massive pour les pays de la façade Atlantique, et plus marginalement par l’importation de travailleurs sous contrat d’origine asiatique (notamment au Pérou à partir de 1854<sup>38</sup>) après l’abolition de l’esclavage. Mais ce processus s’accompagne également d’une concentration de la propriété foncière qui exproprie massivement les populations rurales, « libérant » les travailleurs qui n’ont plus accès à la propriété de leurs terres. La croissance de la production de biens destinés à l’exportation est, en effet, très largement extensive, étant obtenue par un élargissement des surfaces exploitées par les grandes propriétés foncières et non par une modernisation des techniques. L’attaque portée contre la petite agriculture vivrière, c’est-à-dire contre l’accès pour les petits producteurs aux moyens de leur propre reproduction, précarise donc des pans de la population qui échappaient jusque là – fût-ce partiellement – aux relations salariales et au travail « libre ». Parallèlement les grands domaines s’agrandissent et étendent les surfaces cultivées grâce à cette main-d’œuvre disponible.

Dans les pays andins, cette phase d’accumulation des terres est particulièrement violente à l’égard des communautés indigènes et des terres dont les couches populaires pouvaient auparavant user pour leurs propres cultures. Cette politique d’expropriation massive se vérifie également pour d’autres branches comme le secteur minier. Ainsi, la politique de rachat de terres – parfois forcé – par les compagnies minières, prive les populations de leur capacité d’autosuffisance et les contraint à s’employer dans les mines. Le développement du chemin de fer participe à ce bouleversement des relations locales de travail et de propriété du sol : les compagnies sont majoritairement étrangères et exproprient les terres le long des voies, avec l’accord des gouvernements. Par conséquent, leur extension accroît l’usage commercial de la terre, c’est-à-dire son exploitation en vue de l’exportation<sup>39</sup>. On trouve des exemples de ces pratiques dans toute l’Amérique latine, avec une forte concentration de la propriété foncière dans les Andes ou encore dans le sud du Brésil, où l’historien Maurício Vinhas de Queiroz y voit l’une des principales causes de la *Guerra do Contestado* entre 1912 et 1916<sup>40</sup>. Par ailleurs, des lois de mise au travail obligatoire sont établies, en particulier les lois contre le vagabondage, qui permettent de condamner au travail

<sup>37</sup> Rappelons que l’abolition de l’esclavage au Brésil date de 1888.

<sup>38</sup> Carlos CONTRERAS et Marcos CUETO, *Historia del Perú contemporáneo: desde las luchas por la independencia hasta el presente*, 4<sup>e</sup> éd., Lima, IEP, Estudios históricos, n° 27, 2007, p. 139.

<sup>39</sup> William GLADE, « A América Latina e a economia internacional, 1870-1914 », *op. cit.*, page 53.

<sup>40</sup> Jacqueline HERMANN, « Religião e política no alvorecer da República: os movimentos de Juazeiro, Canudos e Contestado », in Jorge FERREIRA et Lucilia de Almeida Neves DELGADO (dir.), *O Brasil Republicano, vol. I, O Tempo do Liberalismo Oligárquico (1889-1930)*, 10<sup>e</sup> éd., Rio de Janeiro, Civilização Brasileira, 2018, pp. 111-152, page 141.

forcé les personnes n'étant pas déjà formellement employées<sup>41</sup>. Les questions de la terre et de la main-d'œuvre sont ainsi profondément liées dans ces pays encore presque exclusivement ruraux en 1870.

De plus, comme l'indique Bulmer-Thomas, si la rareté de la main-d'œuvre est un des problèmes majeurs en Amérique latine,

la propriété hautement concentrée des ressources naturelles rendait politiquement possible d'imposer sur le marché du travail des solutions reposant sur la coercition autoritaire non marchande. Cette stratégie a impliqué une stagnation technologique découlant du peu d'incitation à augmenter la productivité du travail, et a eu un impact délétère sur la performance économique agrégée des régions d'Amérique latine y ayant recouru.<sup>42</sup>

L'abondance des capitaux étrangers, attirés par des retours sur investissement relativement élevés, s'articule ainsi à une maîtrise grandissante des procès de production à plus grande échelle. Le cas des mines est symptomatique du processus de dénationalisation qui en découle. Les capitaux nationaux propriétaires des mines s'avèrent incapables de faire évoluer leur appareil de production d'une exploitation simple et extensive vers une exploitation à plus grande échelle requérant un usage de technologies intensives en capital, perdant ainsi en compétitivité face à leurs concurrents. La rapide croissance des entreprises minières étasuniennes entraîne une dénationalisation progressive de ce secteur, avec le rachat des mines de taille plus modestes. Si le cas du cuivre au Chili est emblématique, il reproduit le phénomène similaire de la production de nitrates sur la côte chilienne, et annonce celui de la production de métaux non-ferreux des Andes et du Mexique, puis de l'exploitation pétrolière<sup>43</sup>. Cette tendance se vérifie également dans d'autres branches comme la production de sucre de canne, ou les procès de transformation de la viande bovine du bassin du Rio de la Plata<sup>44</sup>. D'une manière générale, l'avantage technologique et organisationnel des entreprises étrangères – et le « retard » des acteurs économiques latino-américains – doit également être mis en relation avec le virage de la deuxième révolution industrielle, liée aux développements industriels pétrochimiques, plus exigeants en technologie et en compétence, et capables de produire à une échelle plus grande. Ainsi, pour Bértola et Williamson, « l'Amérique latine dut faire face à la seconde révolution industrielle avant d'être passé par la première »<sup>45</sup>.

<sup>41</sup> William GLADE, « A América Latina e a economia internacional, 1870-1914 », *op. cit.*, page 63.

<sup>42</sup> Luis BÉRTOLA et Jeffrey G. WILLIAMSON, « Globalization in Latin America before 1940 », *op. cit.*, page 23.

<sup>43</sup> Colin M. LEWIS, « A indústria na América Latina antes de 1930 », in Leslie BETHELL (dir.), *História da América Latina: c.1870-1930*, Geraldo GERSON DE SOUZA (trad.), São Paulo, Edusp, 2001, page 120.

<sup>44</sup> *Ibid.*, p. 121.

<sup>45</sup> Luis BÉRTOLA et Jeffrey G. WILLIAMSON, « Globalization in Latin America before 1940 », *op. cit.*, page 50.

On retrouve le paradoxe d'un certain développement associé à l'accroissement de la dépendance dans le secteur industriel. Si les historiens de l'économie ont montré que le développement de l'industrie en Amérique latine n'est pas uniquement postérieur à 1930, ils insistent sur sa distribution très inégale dans l'espace et en termes de branches. Le textile connaît ainsi un certain développement à la faveur des droits de douane élevés de la période, mais son manque de compétitivité internationale le rend vulnérable aux fluctuations des taux de change et du niveau des taxes. De plus, la taille limitée des marchés nationaux et la pauvreté des populations représentent des obstacles tout à fait considérables pour les entrepreneurs nationaux. La persistance de relations de production « pré-capitalistes » restreint également l'extension du salariat, formant un obstacle à l'émergence de salaires plus élevés permettant l'élargissement du marché national et une évolution technique plus rapide<sup>46</sup>. Enfin, malgré une modeste croissance dans la production de biens de consommation immédiate (allumettes, boissons, savon, etc.), les usines restent dépendantes des importations d'une large part de leur capital fixe et doivent affronter des difficultés d'accès au crédit, dirigé vers les produits d'exportation. L'apparition d'usines et de concentrations ouvrières ne modifie donc pas le tableau global dans la mesure où la croissance de ce secteur est insuffisante pour permettre d'échapper à l'insertion subalterne des économies latino-américaines dans l'économie mondiale.

Enfin, la phase d'accumulation du capital des années 1870-1914 est marquée par un accroissement général des inégalités. D'un point de vue très général, l'augmentation du ratio rente / loyer documentée par Astorga et Herranz-Loncán recoupe l'augmentation du PIB *per capita* supérieure à l'augmentation des salaires urbains<sup>47</sup>, confirmant une concentration de la richesse dans les classes dominantes. Bértola et Williamson confirment ce diagnostic en indiquant que les salaires réels sont à la traîne par rapport à la croissance du PIB jusqu'à 1914. La domination européenne du monde et la vague de globalisation, si elle est synonyme d'une certaine modernisation des économies et des sociétés, n'en est donc pas moins un processus d'une grande violence pour les populations, ne permettant qu'un développement restreint largement concentré dans les secteurs urbains, ainsi que l'écrit José Luís Fiori :

Dans ce [...] demi-siècle, le reste du monde incorporé à l'économie européenne, comme colonie ou semi-colonie, ne parvint pas à échapper à la camisole de force d'un modèle économique basé sur la spécialisation et l'exportation d'aliments et de matières

<sup>46</sup> Sur ce point voir Agustín CUEVA, *El desarrollo del capitalismo en América latina: ensayo de interpretación histórica*, 13<sup>e</sup> éd., México, Siglo Veintiuno, 1990.

<sup>47</sup> Pablo ASTORGA et Alfonso HERRANZ-LONCÁN, « Latin America: stalled catching up », *op. cit.*, page 264.

premières, et vécut une période de faible croissance économique intercalée de crises des changes chroniques.<sup>48</sup>

Pour l'historien argentin Túlio Halperín Donghi comme pour l'Étatsunien John Chasteen, la période 1880-1930 doit être qualifiée de néo-coloniale et peut être comparée à la situation coloniale :

Les relations hiérarchiques de race et de classe, dans lesquelles ceux qui sont au sommet tirent prestige et avantages de manière décisive de leur connections extérieures, restaient la norme. Là où autrefois les Espagnols et Portugais péninsulaires accostaient en arborant leurs airs de supériorité irritants et leurs nominations royales, c'était désormais un *míster* anglophone qui arrivait, aux airs de supériorité similaires, et avec des sommes fabuleuses à prêter ou à investir dans les banques, les chemins de fer ou les installations portuaires.<sup>49</sup>

À la veille de la Grande Guerre, l'Amérique latine dans laquelle grandit José Carlos Mariátegui est ainsi marquée par une insertion sur le marché mondial qui est fonction de sa place dans la nouvelle division internationale du travail, caractérisée par un transfert structurel de plus-value et où les donneurs d'ordres sont occidentaux, et surtout anglo-saxons. La croissance des échanges mondiaux se caractérise par un approfondissement des inégalités économiques nationales et internationales, avec des phénomènes de concentration de richesses et de capital dans les pays centraux, et aux mains des oligarchies nationales. Des dynamiques de concentration des terres et d'expropriation de populations rurales accompagnent l'essor d'activités d'extraction (métaux, pétrole) et d'un secteur industriel naissant qui participe à modifier les espaces urbains et la composition des classes laborieuses, où apparaissent les ouvriers. Les grandes dynamiques économiques et géopolitiques de la période vont de pair avec une évolution des conflits sociaux, tant dans les espaces ruraux que dans les villes. Les conflits sociaux qui éclatent en Amérique latine pendant la Première Guerre mondiale apparaissent ainsi comme les symptômes du passage – déjà en cours – d'une société hautement hiérarchisée et divisée en patriciens et plébéiens vers une société de classe<sup>50</sup>.

---

<sup>48</sup> José Luís FIORI, « De volta à questão da riqueza de algumas nações », *op. cit.*, page 16.

<sup>49</sup> John Charles CHASTEEN, *Born in blood & fire*, *op. cit.*, page 194.

<sup>50</sup> Jesús Antonio COSAMALÓN AGUILAR, « Población y mercado laboral, 1827-1940 », in Carlos CONTRERAS CARRANZA (dir.), *Compendio de historia económica del Perú, Economía de la primera centuria independiente*, Lima, IEP - BCRP, 2011, page 38.

## B. Transformations liées à la Première Guerre mondiale et transition hégémonique

L'année 1914 marque l'entrée dans une ère nouvelle à l'échelle du monde. Le conflit entre les principales économies capitalistes mondiales entraîne automatiquement une série de conséquences majeures pour la totalité du système. Comme l'écrivent Gustavo Franco et Luiz Aranha Corrêa do Lago,

pour beaucoup d'économies périphériques s'interrompt un « cercle vertueux » apparent dans lequel une partie des gains de productivité du secteur exportateur était transférée à l'économie interne, avec une certaine diversification des activités et des investissements dans les infrastructures, appuyés sur de fortes entrées de capitaux étrangers.<sup>51</sup>

La Grande Guerre marque une interruption brutale de la globalisation moderne, de ses flux commerciaux, d'immigrés et de capitaux<sup>52</sup> du fait du « collapse de l'économie classique du monde capitaliste » fondée sur la domination britannique et l'étalon-or<sup>53</sup>. L'Allemagne se retrouve ainsi virtuellement coupée de l'Amérique latine, tandis que les capitaux britanniques et français sont massivement redirigés vers les métropoles. De plus, les créanciers européens exigent le paiement des dettes privées et publiques. Pour les pays latino-américains, les éléments d'une crise financière aiguë découlant d'un assèchement des principales sources de financement sont donc réunis.

Par ailleurs, la guerre bouleverse les réseaux commerciaux mondiaux à plusieurs égards. D'abord, les économies centrales diminuent brutalement certaines de leurs importations, réduisant d'autant les revenus des États latino-américains (essentiellement issus de la taxation des biens importés et exportés). Ensuite, les investissements en infrastructure et sur la matrice productive sont gelés du fait de l'interruption des investissements directs à l'étranger. Enfin, les hostilités réduisent fortement le nombre de navires disponibles pour le

---

<sup>51</sup> Gustavo H. B. FRANCO et Luiz Aranha CORRÊA DO LAGO, « O processo econômico / A economia da Primeira República, 1889-1930 », in Lilia Moritz SCHWARCZ (dir.), *História do Brasil Nação: 1808-1930, Vol. III, A Abertura para o mundo: 1889-1930*, Madrid / Rio de Janeiro, Fundación MAPFRE / Editora Objectiva, 2012, page 206.

<sup>52</sup> Stephen N. BROADBERRY et Mark HARRISON (dir.), *The economics of World War I*, Cambridge, Cambridge University Press, 2005, page 3.

<sup>53</sup> Rosemary THORP, « A América Latina e a economia internacional, da Primeira Guerra Mundial à Grande Depressão », in Leslie BETHELL (dir.), *História da América Latina, c. 1870-1930*, Geraldo GERSON DE SOUZA (trad.), São Paulo, Edusp, 2001, page 84. Bulmer-Thomas est encore plus lapidaire à ce propos : « Les premières victimes de la Grande Guerre furent l'étalon-or et les mouvements de capitaux ». V. BULMER-THOMAS, *The economic history of Latin America since independence*, op. cit., page 153.

commerce avec le continent latino-américain, ce qui implique également une forte chute de l'importation de capital fixe (machines-outils) pour les industries et le secteur agro-industriel. Cette limitation du tonnage disponible demeure un obstacle à la croissance des exportations jusqu'à la fin du conflit. De plus, si dans un premier temps les industries locales profitent de la baisse de la concurrence des produits européens, la capacité maximale des unités de production est rapidement atteinte et le manque de certaines matières premières ou de machines (et pièces de rechange) importées forme une limite à la croissance de la production<sup>54</sup>. La balance commerciale continentale est excédentaire en 1915<sup>55</sup>, fait exceptionnel pour ces économies d'exportation de matière premières.

Avec la mise en place des économies de guerre, les pays latino-américains exportateurs de matières premières « stratégiques » voient cependant leurs exportations repartir. C'est le cas du Mexique pour le pétrole, du Pérou pour le cuivre, du Chili pour ses nitrates, de la Bolivie pour l'étain, etc<sup>56</sup>. Les limitations du commerce avec l'Europe conduisent également à une augmentation – modeste mais inédite – du commerce intra-continental, et même à des échanges avec l'Afrique du Sud, notamment pour le secteur textile<sup>57</sup>. Ces échanges ne survivront d'ailleurs pas à la guerre. Néanmoins, la capacité à exporter étant supérieure au volume pouvant être transporté, des excédents commerciaux se créent. Or, en se conjuguant à la hausse des prix des produits importés, du fait de l'amointrissement de l'offre, et au financement interne des États qui augmente la masse monétaire en circulation, ils participent à créer un cadre inflationniste continental qui pèse lourdement sur les salaires, en particulier urbains. Ainsi, à la sortie de la guerre, l'inflation continue de grever les salaires et de réduire la rente, malgré une forte augmentation des exportations jusqu'à la crise déflationniste de 1920/1921. La décompression de la demande et les mouvements de recomposition des stocks, tant aux États-Unis qu'en Europe, y sont en effet contrebalancés par des mesures protectionnistes. Par ailleurs, une forte spéculation accentue l'instabilité générale des prix des *commodities* qui s'instaure dans les années 1920<sup>58</sup>.

Avec l'érosion de la domination économique britannique et sa réorientation vers les Dominions et l'Inde, la pénétration économique et financière – et la part relative dans les

---

<sup>54</sup> Gustavo H. B. FRANCO et Luiz Aranha CORRÊA DO LAGO, « O processo econômico / A economia da Primeira República, 1889-1930 », *op. cit.*, page 207.

<sup>55</sup> V. BULMER-THOMAS, *The economic history of Latin America since independence*, *op. cit.*, page 154.

<sup>56</sup> *Ibid.*

<sup>57</sup> Gustavo H. B. FRANCO et Luiz Aranha CORRÊA DO LAGO, « O processo econômico / A economia da Primeira República, 1889-1930 », *op. cit.*, page 207.

<sup>58</sup> *Ibid.*, p. 211.

échanges commerciaux – des États-Unis fait un bond. L'ouverture du canal de Panama en août 1914 et la contraction de la demande européenne favorisent l'accroissement des flux de marchandises tandis qu'une évolution législative opportune, la même année, autorise les banques privées à opérer depuis des succursales à l'étranger<sup>59</sup>. La stagnation des économies européennes au cours de la décennie 1920 contribue à ancrer définitivement les États-Unis comme premier partenaire commercial et pourvoyeur de capitaux pour les économies latino-américaines, à l'exception notable de l'Argentine. New York remplace progressivement Londres comme place financière de référence et les relations avec les autorités étasuniennes occupent une place plus importante pour les chancelleries latino-américaines. De fait, la diplomatie joue un rôle dans la pénétration de capitaux étasuniens dans la mesure où les autorités de Washington sont engagées dans un effort agressif de soutien à leurs entreprises nationales et à leurs investissements<sup>60</sup>. Les interventions militaires se succèdent d'ailleurs rapidement sur la période : de 1898 et la guerre hispano-américaine (au cours de laquelle les États-Unis prennent le contrôle de Porto Rico et des Philippines et occupent Cuba), en passant par l'occupation du Panama en 1903, aux interventions militaires pendant, ou précédant immédiatement, la Grande Guerre (Nicaragua 1912-1933, Haïti 1915-1934, République Dominicaine 1916-1924)<sup>61</sup>.

La fin de la Première Guerre mondiale est accompagnée d'un désir général de retour à la normalité économique de la « Belle Époque », sans que les dirigeants des puissances européennes victorieuses ne prennent la mesure du bouleversement que l'économie mondiale a traversé. L'ordre ancien, perçu comme un « âge d'or » commercial et financier grâce à l'élément stabilisateur qu'a représenté l'étalon-or, reposait en effet sur la convertibilité des devises pour garantir l'équilibre et les ajustements des paiements internationaux. Or, l'inflation de guerre permise par la suspension de la convertibilité des devises dès 1914 empêche ce retour<sup>62</sup>. Selon Michel Aglietta, la Première Guerre mondiale a détruit la confiance universelle en la stabilité du système, favorisant la confrontation des intérêts nationaux. Cette hypothèse est d'ailleurs corroborée par l'embargo sur les exportations d'or<sup>63</sup>,

<sup>59</sup> La National City Bank compte ainsi pas moins de 42 branches sur le continent en 1919, contre aucune en 1914. Voir V. BULMER-THOMAS, *The economic history of Latin America since independence*, *op. cit.*, page 153.

<sup>60</sup> Les investissements privés étasuniens passent de 3,5 milliards de dollar en 1914 à 6,4 milliards en 1919. Rosemary THORP, « À América Latina e a economia internacional, da Primeira Guerra Mundial à Grande Depressão », *op. cit.*, page 85.

<sup>61</sup> John Charles CHASTEEN, *Born in blood & fire*, *op. cit.*, page 221.

<sup>62</sup> Michel AGLIETTA et Virginie COUDERT, *Le dollar et le système monétaire international*, Paris, la Découverte, 2014, pages 17-18.

<sup>63</sup> *Ibid.*, p. 19.



décidé en 1918 par les Alliés pour éviter une perte de leurs stocks du fait de la décompression de la demande.

Du côté latino-américain, on constate le même désir de retrouver le modèle exportateur dominant entre 1870 et 1914. Face aux variations de prix, certains États vont par exemple liquider une grande partie de leurs réserves de devises internationales pour maintenir la parité monétaire<sup>64</sup>. Des réformes financières et institutionnelles sont par ailleurs entreprises pour attirer les capitaux internationaux et financer le maintien artificiel des taux de change<sup>65</sup>. L'instabilité est en partie masquée par une hausse générale du prix des *commodities*, avec de très fortes baisses en 1920/1921, un rétablissement en 1925, et des niveaux de prix en 1926/1929 plus faibles que ceux de 1913<sup>66</sup>. Qui plus est, comme le notent Bértola et Ocampo, les termes de l'échange se dégradent également au long des années 1920, avant de s'effondrer dans l'après-1929<sup>67</sup>. Désormais, les déficits commerciaux sont en partie financés par l'entrée de plus en plus massive de capitaux étasuniens<sup>68</sup>, permettant notamment aux États de contracter des déficits budgétaires colossaux. Ces derniers génèrent une augmentation considérable de la corruption, du gâchis et de la consommation de luxe de la part des élites gouvernementales et un gonflement des effectifs des bureaucraties étatiques. Les Colombiens Laureano Gómez et Alfonso López Pumarejo ont bien traduit cet afflux de capital, et les effets corrupteurs de cette manne, en parlant de la « danse des millions »<sup>69</sup>.

Les variations violentes des prix à l'exportation révèlent la vulnérabilité des formations économique-sociales latino-américaines. La stratégie adoptée par la majorité des pays du continent consiste alors à diversifier leur offre de *commodities* pour pallier la faiblesse de la croissance du commerce mondial et les effets de plus en plus problématiques de la surproduction mondiale. En effet, les pays européens adoptent des politiques de

---

<sup>64</sup> C'est notamment le cas du Pérou, qui liquide pratiquement l'intégralité de ses réserves en 1922 pour stabiliser la parité du taux de change. Voir Rosemary THORP, « A América Latina e a economia internacional, da Primeira Guerra Mundial à Grande Depressão », *op. cit.*, page 101.

<sup>65</sup> La modernisation financière est notamment le fait de missions de *money doctors* dont le plus fameux est sans doute l'étasunien Edwin Walter Kemmerer, dont les interventions aboutissent à la contraction de prêts et à la création de banques centrales dans un certain nombre de pays : Colombie (1923), Chili (1925), Équateur (1927), Bolivie (1928) et Pérou (1935). Voir Gustavo H. B. FRANCO et Luiz Aranha CORRÊA DO LAGO, « O processo econômico / A economia da Primeira República, 1889-1930 », *op. cit.*, page 212.

<sup>66</sup> Rosemary THORP, « A América Latina e a economia internacional, da Primeira Guerra Mundial à Grande Depressão », *op. cit.*, page 88.

<sup>67</sup> Luis BÉRTOLA et José Antonio OCAMPO, *The economic development of Latin America since independence*, *op. cit.*, page 91.

<sup>68</sup> Entre 1924 et 1928, l'Amérique latine absorbe 24 % des nouvelles émissions de capital étasuniens destinés à l'étranger, et elle reçoit 44 % des investissements directs à l'étranger. Rosemary THORP, « A América Latina e a economia internacional, da Primeira Guerra Mundial à Grande Depressão », *op. cit.*, page 91.

<sup>69</sup> V. BULMER-THOMAS, *The economic history of Latin America since independence*, *op. cit.*, page 158.

substitution des importations sur les produits agricoles au sortir de la guerre, et investissent massivement dans l'agriculture et l'extraction de minerais dans leurs colonies<sup>70</sup>. Les niveaux de production se maintenant en Amérique latine, un certain nombre de marchés se trouvent saturés et des politiques de maintien des prix doivent être adoptés, d'autant que le pouvoir d'achat des populations reste faible. C'est le cas du café, dont le marché est saturé en 1926<sup>71</sup>, mais aussi du coton ou de la laine, dont les prix baissent fortement sur la décennie<sup>72</sup>. La surproduction s'explique notamment par une croissance de la production plus rapide que celle du commerce. Les pays latino-américains doivent alors choisir entre la diversification de leurs exportations ou la concentration sur leur produit le plus rentable sur le marché international, sans remettre en cause le modèle exportateur en tant que tel. La diversification des exportations des années 1920 vient ainsi conclure le « boom » exportateur, initié dans le dernier tiers du XIX<sup>e</sup> siècle, qui se termine avec la crise de 1929 et l'effondrement du commerce international.

Les pays du continent connaissent néanmoins un développement modeste de leurs secteurs non-exportateurs sur la période, souvent sous-financés, manquant d'infrastructures et d'une politique volontariste de substitution des importations qui ne verra le jour que dans les années 1930. Les tentatives de stabilisation monétaire échouent également, du fait de la multiplication des centres internationaux<sup>73</sup> (en particulier la rivalité entre les États-Unis et la Grande-Bretagne pour la domination monétaire mondiale) malgré l'adoption du *Gold Exchange Standard*<sup>74</sup> décidée lors des conférences de Bruxelles (1920) puis de Gênes (1922). La stabilité monétaire ne sera obtenue que vers la fin de la décennie, entre 1927 et 1928, pour les principaux pays latino-américains (Pérou, Brésil, Argentine, Bolivie, Équateur, etc.)<sup>75</sup>, soit juste avant la crise de 1929 qui mettra définitivement fin au système de la convertibilité-or. La recherche acharnée d'un retour au système monétaire international d'avant-guerre sera même, selon Michel Aglietta et Natacha Valla, l'une des causes de la crise de 1929, provoquant

<sup>70</sup> L'historien de la finance Charles Kindleberger souligne que cet aspect est connu des contemporains, et notamment du Président Hoover, pour qui la surproduction mondiale découle de l'expansion de la production hors Europe pendant la guerre, suivie par la reprise industrielle et agricole des pays belligérants. Voir Robert Z. ALIBER et Charles P. KINDLEBERGER, *Manias, panics and crashes*, op. cit., page 197.

<sup>71</sup> Le Brésil, du fait de sa position très largement dominante dans la production mondiale de café, est adepte d'une politique unilatérale de soutien des prix dès les années 1890.

<sup>72</sup> V. BULMER-THOMAS, *The economic history of Latin America since independence*, op. cit., page 165.

<sup>73</sup> Cela vaut tant pour la finance que pour la concurrence que le développement industriel de l'Allemagne, mais aussi du Japon et quelques autres pays, exercent à l'encontre de la prédominance britannique. Voir Michel AGLIETTA et Natacha VALLA, *Macroéconomie financière*, 6<sup>e</sup> éd., Paris, la Découverte, 2017, page 199.

<sup>74</sup> Le *Gold Exchange Standard* permettait d'assurer une convertibilité en or ou en monnaie convertible en or, à savoir le sterling et le dollar américain. La difficulté de conserver un stock d'or était donc contournée par l'accès à ces devises internationales.

<sup>75</sup> V. BULMER-THOMAS, *The economic history of Latin America since independence*, op. cit., page 175.

notamment un ralentissement de la croissance du commerce international du fait des politiques monétaires restrictives<sup>76</sup>. Dans un autre ouvrage, M. Aglietta souligne que « les années 1920 [ont] fait la preuve de l'échec d'un régime monétaire à devises clés fondé sur l'or comme unité de compte international »<sup>77</sup>.

La décennie 1920 est donc, pour l'Amérique latine, celle d'un accroissement de sa dépendance financière et économique vis-à-vis des États-Unis, qui supplantent progressivement la présence britannique, sans jamais l'effacer complètement. Marquée par un relatif développement commercial et une modernisation institutionnelle, l'Amérique latine reste fortement ancrée dans un modèle exportateur largement exposé aux incertitudes d'une situation internationale beaucoup plus instable que celle d'avant-guerre<sup>78</sup>. Les sociétés font par ailleurs l'expérience d'une complexification de leurs stratifications avec la montée en puissance des classes moyennes (petite-bourgeoisie née des activités commerciale et artisanales, mais aussi de la bureaucratie des compagnies d'assurances et des banques liées à l'activité exportatrice, fonctionnaires d'État) et des classes laborieuses (augmentation de la part des ouvriers et des employés). Ces couches sociales sont particulièrement réceptives aux messages d'autodétermination des peuples qui se diffusent après-guerre (c'est le grand point commun entre les prédications de Woodrow Wilson et le message de la jeune Union soviétique<sup>79</sup>). Par conséquent, la recherche d'un retour à la stabilité économique se fracasse sur les conditions nouvelles qui émergent des ruines de la Grande Guerre. On peut, à ce titre, appréhender la décennie 1920 comme une longue transition au cours de laquelle les équilibres de l'ordre d'avant-guerre résistent puis sont emportés par la vague traumatique de 1929. L'historien argentin Martín Bergel souligne par ailleurs que c'est, à l'échelle du continent, une décennie de modernisation et d'intégration relative des nouvelles strates sociales, sans pour autant que soient résorbées les contradictions fondamentales qui referont violemment

---

<sup>76</sup> Michel AGLIETTA et Natacha VALLA, *Macroéconomie financière*, op. cit., page 199.

<sup>77</sup> Michel AGLIETTA et Virginie COUDERT, *Le dollar et le système monétaire international*, op. cit., page 23. José Luís Fiori rappelle l'opposition de J. M. Keynes au rétablissement de l'étalon-or en Grande-Bretagne (en 1924) « dans lequel les gouvernements étaient obligés d'augmenter automatiquement leurs taux d'intérêt, de contracter le crédit et de créer du chômage chaque fois qu'ils étaient confrontés à des situations adverses dans leurs balance des paiements ». Voir José Luís FIORI, « Estados, moedas e desenvolvimento », in José Luís FIORI (dir.), *Estados e moedas no desenvolvimento das nações*, 3<sup>e</sup> éd., Petrópolis, Editora Vozes, 2000, page 53.

<sup>78</sup> Notons que le système international est traversé par un grand nombre de facteurs de risque nouveaux, comme les menaces révolutionnaires et la construction étatique soviétique, l'instabilité politique en Chine, l'agitation anti-impérialiste qui se généralise, l'hyper-inflation allemande de 1923 et la crise des réparations qui traverse toute la décennie, etc.

<sup>79</sup> Immanuel WALLERSTEIN, *The Modern World System*, New York, Academic Press, 1974, page 115. Apud José Luís FIORI, « De volta à questão da riqueza de algumas nações », op. cit., page 22.

surface dans les années 1930<sup>80</sup>. Les textes de Mariátegui s'inscrivent donc dans une ère d'instabilité où les éléments fondamentaux de l'ordre nouveau sont encore indéterminés, ouvrant ainsi une perspective critique et utopique<sup>81</sup>, en particulier lorsqu'elle se revendique d'une transformation révolutionnaire du monde.

---

<sup>80</sup> Martín BERGEL, « La desmesura revolucionaria. Prácticas intelectuales y cultura del heroísmo en los orígenes del aprismo peruano (1923-1931) », *Nuevo mundo mundos nuevos*, 18 mai 2007, URL complète en biblio.

<sup>81</sup> Nous mobilisons ici une perspective matérialiste – bien que revendiquant une transcendance – de l'utopie, et non le sens vulgaire du mot. Sur ce point, voir Miguel ABENSOUR, « Marx : quelle critique de l'utopie ? », *Lignes*, 1992, n° 17, pp. 43-65.

## C. L'économie péruvienne (1900-1930)

Les années 1920 marquent l'entrée du Pérou dans une phase de développement et de changements profonds de son organisation politique<sup>82</sup>. Le Parti Civiliste, au pouvoir entre 1899 et 1919, perd son hégémonie et le projet de nation qu'il portait (faire du Pérou un pays occidental de civilisation européenne<sup>83</sup>) entre en crise

du fait du surgissement de secteurs comme la classe moyenne urbaine, intéressée par des emplois dans le secteur public, dans les forces armées, dans le commerce et le travail intellectuel ; et le prolétariat agricole, minier et urbain, pour qui ledit projet soit était dépourvu de propositions qui les intégraient, soit, dans tous les cas, le faisait à un rythme désespérément lent et incomplet.<sup>84</sup>

Certains auteurs évoquent ainsi une transformation de la société d'une division traditionnelle entre patriciens et plébéiens à une forme plus complexe, où la figure d'Augusto Leguía (président de 1919 à 1930) apparaît comme le représentant de la classe moyenne éduquée et urbaine, qui se reconnaît dans son discours anti-oligarchique<sup>85</sup>. Si le débat n'est pas tranché entre, d'un côté, les tenants d'une lecture en termes de continuité entre le civilisme et le gouvernement Leguía (1919-1930), et, de l'autre, les défenseurs de l'idée d'une rupture nette, il n'en reste pas moins que la décennie 1920 est exceptionnelle du point de vue de l'historiographie péruvienne<sup>86</sup>. Les historiens Manuel Burga et Alberto Flores Galindo ont d'ailleurs souligné, dans un ouvrage devenu un classique, l'importance de l'arrivée de Leguía au pouvoir en 1919 comme marqueur de la crise de la « république aristocratique »<sup>87</sup> qu'ils font néanmoins durer de 1895 à 1932, avec l'arrivée au pouvoir d'Óscar Benavides.

Comment ce Pérou en transition s'insère-t-il dans l'économie mondiale ? Si le modèle exportateur du XIX<sup>e</sup> siècle reste dominant, comme on a pu le voir pour le reste du continent, il

<sup>82</sup> Les développements de cette section reprennent, pour une large part, ceux parus dans un article publié au Brésil. Voir Jean Ganesh LEBLANC, « A Nação como horizonte estratégico em José Carlos Mariátegui », *Intelligere*, 23 août 2020, n° 9, pp. 177-211.

<sup>83</sup> Alvar de La LLOSA, *Orients péruvien et bolivien: 1821-1939*, Paris, Atlande, 2017, page 57.

<sup>84</sup> Carlos CONTRERAS et Marcos CUETO, *Historia del Perú contemporáneo: desde las luchas por la independencia hasta el presente*, 4<sup>e</sup> éd., Lima, IEP, 2007, page 203.

<sup>85</sup> Jesús Antonio COSAMALÓN AGUILAR, « Población y mercado laboral, 1827-1940 », *op. cit.*, page 38.

<sup>86</sup> Pour un panorama récent de l'historiographie sur la période, voir Paulo DRINOT, « La Patria Nueva de Leguía a través del siglo XX », in Paulo DRINOT (dir.), *La Patria Nueva: Economía, sociedad y cultura en el Perú, 1919-1930*, Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 2018.

<sup>87</sup> Manuel BURGA et Alberto FLORES GALINDO, *Apogeo y Crisis de la República aristocrática*, Lima, Ediciones Rikchay, 1979. L'expression de « République aristocratique » est tirée de l'ouvrage, lui aussi classique, de l'historien Jorge Basadre, voir Jorge BASADRE, *Historia de la República del Perú (1822-1933)*, Lima, Editora El Comercio, 2005.

traverse une phase de diversification des produits d'exportation, dont la production se distribue géographiquement. La Côte produit du sucre de canne et du coton ; le littoral nord du pétrole ; la *sierra* sud de la laine ; la *sierra* centrale des minerais ; l'Amazonie du caoutchouc et des dérivés de coca<sup>88</sup>. On retrouve ici ce qu'Alvar de la Llosa a appelé le *fatum* géographique<sup>89</sup> du Pérou : la division entre l'Amazonie, la *sierra* et le littoral écartèle le territoire national, formant des espaces qui ne communiquent que très peu entre eux, et où l'économie régionale prédomine sur l'économie nationale. La diversité du territoire peut pourtant être considérée comme un atout du point de vue macro-économique, pour souligner l'effort de diversification des exportations, dont les résultats positifs peuvent être constatés dans les parts relatives à l'export. Selon Pablo Macera, en 1913, les minerais représentent 38 % du total des exportations, 18,9 % correspondent au sucre, 11,2 % au caoutchouc<sup>90</sup> et 10,9 % au coton<sup>91</sup>. Les parts du pétrole et de la laine de la *sierra* sud croissent au cours de la décennie, le pétrole atteignant 30 % du total en 1930.

Pour chaque région, des voies d'exportation se développent qui les rattachent aux marchés étrangers vers lesquels elles exportent. Les différentes économies régionales sont ainsi liées au pouvoir central davantage par la concentration du secteur financier et bancaire et par la présence à Lima des organes politiques et militaires centraux que par les liens de la péréquation du taux de profit. De plus, l'État central n'a pas – hormis dans certains cas spécifiques – de rôle fondamental dans la réallocation du capital<sup>92</sup> dans la mesure où il promeut une économie ouverte favorable au capital étranger, en particulier étasunien dans les années 1920. Les impôts des activités exportatrices sont congelés pour 25 ans en 1890, et en 1900 la *Ley de minería* ouvre la propriété du sol aux étrangers, permettant que se développent les activités extractrices et agricoles sous le contrôle direct de compagnies étasuniennes. Des géants tels que la *Cerro de Pasco Mining Company* (CPMC), basée à New York et fondée en 1902, ou la *International Petroleum Company* (IPC), filiale de la Standard Oil basée dans le

<sup>88</sup> Martín MONSALVE, « Industria y mercado interno, 1821-1930 », in *Compendio de historia económica del Perú, Economía de la primera centuria independiente*, Lima, IEP - BCRP, 2011, page 264.

<sup>89</sup> Alvar de La LLOSA, *Orients péruvien et bolivien, op. cit.*, page 30.

<sup>90</sup> Le cas du caoutchouc est particulier. Exploité de manière extensive en Amazonie (tant du côté péruvien que dans les zones colombiennes, brésiliennes ou boliviennes), l'exploitation d'hévéas en Asie du sud-est et l'apparition du caoutchouc de synthèse mettent un coup d'arrêt brutal au « boom » exportateur, qui accompagne le formidable développement de l'industrie dans les pays industrialisés. Pour une présentation de qualité du phénomène et des atrocités que cette exploitation a produites, voir Guido PENNANO, *La Economía del Caucho*, Iquitos, CETA, 1988.

<sup>91</sup> Carlos CONTRERAS et Marcos CUETO, *Historia del Perú contemporáneo, op. cit.*, page 213.

<sup>92</sup> José R. DEUSTUA C., « Guano, salitre y petróleo en la economía peruana, 1820-1930 », in *Compendio de historia económica del Perú, Economía de la primera centuria independiente*, Lima, IEP - BCRP, 2011, page 226.

New Jersey et fondée en 1913, investissent lourdement et supplantent les capitaux nationaux par leur capacité de financement sans commune mesure et leur apport technique. Sous leur impulsion, le cuivre et le pétrole connaissent une hausse très significative de la production, sans pour autant que cela ne profite à l'État dans la même proportion<sup>93</sup>.

Augusto Leguía incarne une alternative partielle au modèle de gouvernement civiliste, typiquement oligarchique. Porté au pouvoir par une alliance des classes moyennes urbaines et des couches populaires à l'occasion du premier mouvement social d'ampleur mené par des ouvriers et des employés<sup>94</sup>, il lance un projet de refondation nationale intitulé « *Patria Nueva* », ainsi qu'une nouvelle constitution en 1920<sup>95</sup>. Sur le plan économique, cela se traduit par une ouverture plus ample aux capitaux étrangers et à une politique volontariste de développement des infrastructures (routes, réformes urbaines). Cependant, les capitalistes nationaux se trouvant dans une position de faiblesse face aux grandes entreprises étasuniennes (surtout dans les mines et l'exploitation pétrolière), l'*Oncenio*<sup>96</sup> (1919-1930) voit se confirmer la dynamique de dénationalisation des grands secteurs exportateurs. L'historien Heraclio Bonilla parle de l'« émergence d'un contrôle nord-américain sur l'économie péruvienne »<sup>97</sup>, dans lequel les politiques monopolistiques impérialistes ne sont pas remises en cause au nom de la souveraineté mais au contraire encouragées, et même facilitées. En effet, la politique gouvernementale de développement est hautement dépendante de son financement sur les marchés de capitaux internationaux<sup>98</sup>, ce qui restreint sa marge de manœuvre, comme l'illustre, par exemple, la question de l'imposition des grandes entreprises étrangères.

Par ailleurs, le contexte monétaire adverse à l'investissement national, combiné à la nouvelle politique de crédit de la Banque de Réserve, provoque une concentration de l'investissement du secteur bancaire sur le secteur exportateur au détriment de l'industrie

<sup>93</sup> Notons cependant que l'augmentation très nette des exportations provoque une augmentation des revenus de l'État, qui sont réinvestis dans les infrastructures (voirie, urbanisation) et dans l'emploi public. Le terme d'*empleomanía* traduit bien la tendance au gonflement des effectifs de fonctionnaires. Voir Carlos CONTRERAS, *Sobre los orígenes de la explosión demográfica en el Perú: 1876-1940* [Rapport], Lima, IEP / Consorcio de Investigación Económica, Serie Economía 21, 1994, page 11.

<sup>94</sup> Voir notamment *El movimiento obrero en 1919* de Ricardo Martínez de la Torre, d'abord paru dans les pages d'*Amauta* (numéros 17, 18 et 19, 1928), puis sous forme de brochure séparée. Le texte a également été inclus dans l'immense anthologie que l'auteur a lui-même organisée : voir Ricardo MARTÍNEZ DE LA TORRE, *Apuntes para una interpretación marxista de Historia Social del Perú, vol. I, op. cit.*, pages 11-52.

<sup>95</sup> Ombelyne DAGICOUR, « Le « mythe » Leguía: Images et pouvoir sous le « Oncenio » au Pérou, 1919-1930 », *Bulletin de l'Institut Pierre Renouvin*, 2011, vol. 33, n° 1, p. 13.

<sup>96</sup> Le terme désigne la période de présence au pouvoir d'Augusto Leguía, qui dure onze ans.

<sup>97</sup> Heraclio BONILLA, *Un siglo a la deriva. Ensayos sobre el Perú, Bolivia y la Guerra*, Lima, IEP, 1980, pages 71-105.

<sup>98</sup> La dette externe péruvienne passe de 12 millions de dollars en 1919 à 124 millions en 1929. Voir Alejandro SALINAS, « Las finanzas públicas entre 1824 y 1930 », in *Compendio de historia económica del Perú, Economía de la primera centuria independiente*, Lima, IEP, 2011, page 387.

légère et de la production alimentaire<sup>99</sup>. Le gouvernement Leguía prétend ainsi stimuler les exportations et confirmer le caractère ouvert de l'économie, tout en soutenant la demande interne par l'investissement public dans les infrastructures et la voirie, que l'on peut également voir comme une manière d'employer le surplus de main-d'œuvre non utilisée. Il est appuyé par les grands propriétaires terriens et les producteurs agro-exportateurs, qui ont largement investi dans le secteur bancaire de manière à garantir leur accès au crédit<sup>100</sup>, obtenant par là-même le contrôle sur la politique monétaire<sup>101</sup>, mais pénalisant durement le secteur industriel. Ces conditions signifient, pour le petit secteur industriel existant, une pression accrue de la concurrence internationale, et la croissance de la production industrielle (forte dans les années 1890 et 1900<sup>102</sup>) connaît un net ralentissement dans les années 1920<sup>103</sup>.

L'appareil industriel n'est cependant pas négligeable par l'importance qu'il acquiert dans la vie politique et économique nationale. La brève période de protection par le change des années 1890 voit ainsi apparaître quelques figures de grands entrepreneurs nationaux à la mentalité capitaliste, les *tagarotes*<sup>104</sup>, ainsi que des entreprises nationales dans le textile (les usines de Vitarte par exemple), la production de boissons gazeuses et fermentées (notamment la bière), d'allumettes, les filières du coton et de la laine. L'étroitesse du marché de consommateurs, pendant de l'étroitesse du marché du travail, forme néanmoins un obstacle très difficile à surmonter pour le développement de ces industries, qui ne peuvent développer leur offre au-delà d'une certaine limite<sup>105</sup>. Le développement urbain de Lima entraîne également une croissance du secteur industriel et du secteur de la construction, comme l'indiquent Thorp et Bertram : « pendant la première décennie du XX<sup>e</sup> siècle, Lima était la seule capitale latino-américaine qui comptait des entreprises de services publics (tramways, illumination urbaine) de propriété nationale et avec peu de participation britannique »<sup>106</sup> (ces entreprises passeront sous contrôle de capitaux britanniques dans les années 1910).

<sup>99</sup> Martín MONSALVE, « Industria y mercado interno, 1821-1930 », *op. cit.*, page 293.

<sup>100</sup> *Ibid.*, p. 287.

<sup>101</sup> Le Pérou n'a pas de banque centrale avant 1935.

<sup>102</sup> L'adoption de l'étalon-or, décidée en 1897, adoptée légalement en 1901 et dont les effets sont visibles à partir de 1903, provoque une mise en concurrence brutale des industries nationales avec les produits importés des pays du centre capitaliste. Voulu par le secteur financier et bancaire pour attirer des capitaux, et par les agro-exportateurs pour stabiliser leurs prix à l'export, cette politique monétaire orthodoxe constitue un frein au développement industriel. Voir Martín MONSALVE, « Industria y mercado interno, 1821-1930 », *op. cit.*, pages 281-282.

<sup>103</sup> *Ibid.*, p. 281.

<sup>104</sup> José R. DEUSTUA C., « Guano, salitre y petróleo en la economía peruana, 1820-1930 », *op. cit.*, page 212.

<sup>105</sup> La fabrication d'allumettes est exemplaire de ce point de vue. La construction d'unités de production supplémentaires est ainsi abandonnée car la demande ne suit pas l'augmentation de l'offre. Voir Martín MONSALVE, « Industria y mercado interno, 1821-1930 », *op. cit.*, pages 273-274.

<sup>106</sup> Rosemary THORP et Geoffrey BERTRAM, *Peru 1890-1977: Growth and Policy in an Open Economy*, Londres, Macmillan Press, 1978, page 48.



La société civile connaît une modernisation à la faveur de ces modifications du tissu productif national. Un certain nombre d'institutions professionnelles et entrepreneuriales voient le jour (Société nationale des industriels, Société des ingénieurs, Société nationale des mines, Collège des avocats de Lima, Société nationale agraire, Association des éleveurs du Pérou, etc.<sup>107</sup>), signalant la montée en puissance et la structuration de secteurs de la classe dominante et de la petite-bourgeoisie. Symétriquement, des fractions de la force de travail, progressivement détachées de l'activité agricole, composent un prolétariat urbain et rural. Le secteur minier emploie ainsi 9 651 travailleurs en 1905, et 22 000 en 1920 ; le secteur pétrolier passe de 9700 à 22 500 travailleurs aux mêmes dates<sup>108</sup> ; les usines textiles emploient près de 4000 personnes en 1918<sup>109</sup>. Les immenses plantations de canne à sucre ou de coton emploient également des milliers de travailleurs. Ricardo Martínez de la Torre donne quelques chiffres pour 1927, à partir des données du ministère du développement (*Ministerio del Fomento*), estimant à 58 000 les travailleurs industriels, et à environ 113 000 les travailleurs des secteurs minier, cotonnier, du riz et du sucre<sup>110</sup>. Les premières organisations de travailleurs voient le jour au début du XX<sup>e</sup> siècle, sous une nette orientation anarcho-syndicaliste. Enfin, le développement de la fonction publique et du commerce entraîne une augmentation des catégories intermédiaires, formées de fonctionnaires (5329 en 1920 contre 14 778 en 1928<sup>111</sup>) et d'employés (le nombre d'employés triple entre 1920 et 1930, passant de 5000 à plus de 15 000<sup>112</sup>). Les réformes de l'éducation, rendue gratuite et obligatoire au début du siècle, s'appuient sur une école normale pour hommes créée en 1905 et accompagnent la forte croissance du nombre d'écoles (1425 en 1900 pour 3107 en 1920), et donc d'instituteurs<sup>113</sup>. L'augmentation du nombre des étudiants est également notable, en particulier dans la vénérable et très traditionaliste université San Marcos de Lima.

Ces évolutions quantitatives et qualitatives sont en partie rendues possibles par la transition démographique dans laquelle le Pérou est engagé depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, et qui modifie l'image d'un pays dépeuplé qui a dominé les décennies post-Indépendance. Malgré le

<sup>107</sup> Carlos CONTRERAS et MARCOS CUETO, *Historia del Perú contemporáneo*, op. cit., page 213.

<sup>108</sup> *Ibid.*, p. 218.

<sup>109</sup> Martín MONSALVE, « Industria y mercado interno, 1821-1930 », op. cit., page 292.

<sup>110</sup> Ricardo MARTÍNEZ DE LA TORRE, *Apuntes para una interpretación marxista de Historia Social del Perú*, vol. I, op. cit., page 75.

<sup>111</sup> Carlos CONTRERAS, *Sobre los orígenes de la explosión demográfica en el Perú: 1876-1940*, op. cit., page 11.

<sup>112</sup> Jesús Antonio COSAMALÓN AGUILAR, « Población y mercado laboral, 1827-1940 », op. cit., page 38.

<sup>113</sup> Les effets de cette augmentation sont cependant presque complètement invisibles si on les rapporte aux taux de scolarisation et d'alphabétisation. Voir *Ibid.*, pp. 58-59.

manque de données statistiques entre les recensements nationaux de 1876 et 1940<sup>114</sup>, une forte croissance démographique est constatée entre la fin de la Guerre du Pacifique (1879-1884) et la crise de 1930<sup>115</sup>. La population estimée en 1927 est de 6 147 000 habitants<sup>116</sup>, contre environ 2 700 000 en 1876, ce qui représente une multiplication par 2,3<sup>117</sup>, selon les calculs de Carlos Contreras. La croissance de la population urbaine, lente dans les capitales régionales, est presque entièrement absorbée par le complexe Lima – El Callao, dont la population est multipliée par 4,6 sur la même période. Le manque structurel de main-d’œuvre, qui a motivé l’importation de travailleurs pendant toute la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle (*coolies* chinois, immigrants arabes, japonais, turcs, italiens, espagnols, etc.) est ainsi en partie résolu dans les années 1920. Les campagnes de vaccination, les réglementations sur l’hygiène et les travaux d’assainissement – en particulier en milieu urbain – ont un effet significatif sur la mortalité infantile. Jesús Cosamalón Aguilar estime ainsi qu’en 1920 21,15 % de la population totale a moins de 10 ans. Selon le recensement de 1940, 42,08 % de la population a moins de 15 ans et 57 % moins de 20 ans<sup>118</sup>. Ce cadre démographique expansif suscite une vision positive de l’avenir, confortée par l’augmentation des exportations et les modernisations urbaines des années 1910-1930. De plus, les salaires relativement élevés sur la période donnent une tonalité socialement moins violente qu’à partir de 1930 : Jorge Basadre a marqué l’historiographie en parlant de « l’époque où les ouvriers mangeaient de la viande »<sup>119</sup>. Il faut bien entendu relativiser cette affirmation en rappelant que la misère ouvrière et rurale est encore dominante<sup>120</sup>, de même que les dispositifs coercitifs de mise au travail, comme la *Ley de vagancia* ou la *Ley de conscripción vial*, instaurée en 1920<sup>121</sup>. Cosamalón Aguilar et Contreras insistent cependant, à raison, sur le rôle fondamental de l’État dans l’évolution démographique péruvienne, qui se traduit par de vastes campagnes pour la salubrité publique, malgré les nombreuses épidémies qui sévissent jusqu’au début du XX<sup>e</sup> siècle. Là encore, une

<sup>114</sup> Entre ces deux dates, seuls des recensements partiels sont conduits. Cristhian Manuel GÓMEZ SOLANO, « Fuentes de la demografía histórica del Perú: siglos XVI - XX », *FENIX*, 6 décembre 2021, n° 49, pp. 103-123, page 117.

<sup>115</sup> Carlos CONTRERAS, *Sobre los orígenes de la explosión demográfica en el Perú: 1876-1940*, op. cit., page 9.

<sup>116</sup> Carlos CONTRERAS et Marcos CUETO, *Historia del Perú contemporáneo*, op. cit., page 262.

<sup>117</sup> Carlos CONTRERAS, *Sobre los orígenes de la explosión demográfica en el Perú: 1876-1940*, op. cit., page 10.

<sup>118</sup> Jesús Antonio COSAMALÓN AGUILAR, « Población y mercado laboral, 1827-1940 », op. cit., pages 31-32.

<sup>119</sup> Carlos CONTRERAS, *Sobre los orígenes de la explosión demográfica en el Perú: 1876-1940*, op. cit., page 13.

<sup>120</sup> La misère et l’insalubrité décrits par Martínez de la Torre dans les années 1920 n’est absolument pas résorbée. Voir ses textes dans Ricardo MARTÍNEZ DE LA TORRE, *Apuntes para una interpretación marxista de Historia Social del Perú, vol. I*, op. cit.

<sup>121</sup> L’objectif de la loi de 1920 était de développer les voies de communication dans le pays pour favoriser l’intégration nationale. La main-d’œuvre était fournie gratuitement par l’enrôlement pour un certain temps de tous les hommes entre 18 et 60 ans. Dans les faits, les travailleurs mobilisés proviennent massivement des populations indigènes rurales pauvres. Voir Carlos CONTRERAS et Marcos CUETO, *Historia del Perú contemporáneo*, op. cit., page 246.

forte inégalité entre les territoires semble être la règle, entre la capitale en pleine modernisation et des zones rurales en net décalage et que les intellectuels associent au retard, aux indigènes et à la *sierra*.

La pénétration impérialiste renforce le caractère fragmenté de l'économie et du tissu national péruvien. Comme l'indique le péruvien Aníbal Quijano, la caractéristique de la pénétration impérialiste est qu'elle ne cherche pas la réalisation de la plus-value sur le territoire où elle est produite. Au contraire, chaque capital étranger investi est lié à un circuit externe d'accumulation, où cette réalisation a lieu<sup>122</sup>, caractérisant ainsi une captation de plus-value, signe caractéristique de la phase impérialiste du capitalisme au sens de Lénine<sup>123</sup>. Il en résulte que l'organisation spatiale des investissements dans les secteurs exportateurs (minier, agro-exportateur) crée des noyaux où se concentrent des relations de production capitalistes (les travailleurs sont salariés), sans que cela n'induisse de réinvestissement important dans le pays<sup>124</sup> ou de « liquidation » des rapports de production pré-capitalistes<sup>125</sup>, selon la formule consacrée. Ces noyaux forment les fameuses « enclaves » de modernité qui accentuent la disparité des territoires régionaux<sup>126</sup>. Mariátegui cite notamment l'exemple de la production alimentaire, peu soutenue au niveau national, par opposition à la production de sucre et de coton<sup>127</sup> destinée à l'exportation, dont la production occupe les vallées plus fertiles du littoral<sup>128</sup>, où les travailleurs sont salariés et les modernisations techniques arrivent, bien que

<sup>122</sup> Aníbal QUIJANO, « Prólogo. José Carlos Mariátegui: Reencuentro y debate », in *7 Ensayos de interpretación de la realidad peruana*, Caracas, Fundación Biblioteca Ayacucho, 2007, page 28.

<sup>123</sup> Vladimir Illich LÉNINE, *L'impérialisme, stade suprême du capitalisme*, Paris, Éditions Science marxiste, 1998.

<sup>124</sup> L'effort de diversification des années 1920 se concentre, au Pérou, sur des secteurs largement dominés par des entreprises étrangères et dont le taux de retour est le plus faible (mines, pétrole). Le taux de retour est ainsi estimé à 0 % sur la décennie. Voir le chapitre 6 dans Rosemary THORP et Geoffrey BERTRAM, *Peru 1890-1977: Growth and Policy in an Open Economy*, op. cit.

<sup>125</sup> L'anthropologue et historien péruvien Rodrigo Montoya Rojas privilégie la catégorie de non-capitalisme pour le Pérou, rassemblant sous cette notion le travail servile, le travail de production vivrière et la production des communautés indigènes amazoniennes non insérées dans l'économie nationale. Voir Rodrigo MONTOYA ROJAS, *Lucha por la tierra, reformas agrarias y capitalismo en el Perú del siglo XX*, 1<sup>re</sup> éd., Lima, Mosca Azul Editores, 1989, page 126.

<sup>126</sup> Notons que la notion d'« enclaves » a fait l'objet d'un débat théorique intense dans le cadre des théories de la dépendance au cours des années 1960 et 1970, opposant les économistes de la CEPAL (dont les chefs de file sont Raúl Prebisch et Celso Furtado) aux dépendantistes wébériens (Fernando Henrique Cardoso, Enzo Falletto) et à la théorie marxiste de la dépendance développée par Ruy Mauro Marini, Theotônio dos Santos et Vânia Bambirra, notamment.

<sup>127</sup> Ce phénomène est accentué pendant la Première Guerre mondiale, comme le rappelle Jesús Chavarría : « Avec l'augmentation des demandes à l'exportation destinées à la guerre [...], la prospérité de quelques uns atteignit des proportions de boom, provoquant simultanément de graves dislocations internes. Des terres jusque là destinées à la production alimentaire, par exemple, passèrent, de plus en plus, à la plantation de canne à sucre et de coton. Ces changements se reflétèrent sur la balance commerciale péruvienne : en 1913, les exportations surpassent les importations de presque 20 %, et de près de 100 % cinq ans plus tard ». Jesús CHAVARRÍA, « La desaparición del Perú colonial », *Aportes*, janvier 1972, n° 3, pp. 120-155, page 148.

<sup>128</sup> José Carlos MARIÁTEGUI, *7E*, op. cit., page 78.

lentement. Il insiste en particulier sur le caractère servile du travail dans les *latifundia* du capital national, et surtout dans la *sierra*<sup>129</sup>.

L'insertion du Pérou sur le marché mondial, et notamment sa connexion avec les pays impérialistes, ne débouche donc pas sur l'émergence d'une formation économique-sociale consolidée, intégrée, dans laquelle l'État a une fonction économique régulatrice forte. La fragmentation géographique, économique et politique apparaît comme le trait principal du Pérou, dont le développement contradictoire illustre la difficulté des pays de la périphérie du capitalisme à y tracer une voie originale. C'est précisément sur ce point que l'analyse de Mariátegui prend tout son sens et renouvelle la compréhension de la réalité péruvienne.

---

<sup>129</sup> *Ibid.*, p. 72.



## Chapitre 2. La « réalité péruvienne » comme formation économique-sociale

Parmi les grandes questions qui traversent de manière récurrente les champs intellectuels et politiques latino-américains, le thème lancinant de la Nation est peut-être celui qui en condense le mieux les contradictions. Filigrane des interrogations sur la culture, la souveraineté, les projections d'un futur plus prospère, etc., la Nation et son incarnation institutionnelle dans l'État forment le nœud d'un large pan de la production théorique et intellectuelle sur le continent, et par conséquent au Pérou. Si José Carlos Mariátegui n'est pas le premier à reprendre cette question sous un angle économique, il faut souligner l'originalité et l'ampleur de son analyse, mais également la situer par rapport à l'évolution de la pensée de l'auteur, et aux collectifs dans lesquels il s'inscrit.

Dans un texte de 1925 consacré à la jeune Yougoslavie, née de l'effondrement de l'empire austro-hongrois, Mariátegui s'interroge sur la viabilité des États nouvellement créés à la sortie de la Guerre : « La paix n'a créé aucun nouvel État qui puisse être reconnu comme une nationalité homogène et organique », écrit-il. En particulier parce que le problème est de savoir si cette nationalité « constitue ou non un *organisme économique* »<sup>130</sup>. Dans ce cas, *quid* du Pérou ? Comment interpréter la formation économique-sociale péruvienne et sa transformation ? Notre hypothèse est ici que les *Sept Essais d'interprétation de la réalité péruvienne* forment, dans les années 1920, la tentative d'interprétation la plus élaborée d'une formation économique-sociale<sup>131</sup> dans le camp socialiste et/ou marxiste. S'inscrivant dans la tradition des analyses « concrètes de la situation concrète »<sup>132</sup>, et donc dans les pas de Marx et de Lénine, le Péruvien s'attache à déployer une lecture complexe du pays qui n'opère pas par l'exclusion de certaines dimensions de la « réalité » nationale. De ce point de vue, ce que Mariátegui entend par « réalité péruvienne » recoupe les implications méthodologiques de

<sup>130</sup> « La Escena yugoeslava » (29/08/1925), *Variedades*, José Carlos MARIÁTEGUI, *Figuras y Aspectos de la Vida Mundial T. I (1923-1925)*, 9<sup>e</sup> éd., Lima, Biblioteca Amauta, 1988, page 239. Nous soulignons.

<sup>131</sup> Notons que ce n'est pas la seule proposition d'analyse d'une formation économique-sociale produite en Amérique latine. Citons notamment un ouvrage du communiste brésilien Octávio Brandão (1896-1980), écrit entre 1924 et 1926 : Octávio BRANDÃO, *Agrarismo e industrialismo. Ensaio marxista-leninista sobre a revolta de São Paulo e a guerra das classes no Brasil - 1924*, 2<sup>e</sup> éd., São Paulo, Anita Garibaldi, 2006.

<sup>132</sup> Vladimir Illich LÉNINE, « Le Communisme », *Marxist Internet Archives*, 12 juin 1920, URL complète en biblio. Lénine fait même de cette démarche « l'âme vivante du marxisme ».

l'analyse d'une formation économique-sociale, telles que l'historienne Claude Mossé a pu les identifier :

- 1) Identifier le nombre et la nature des divers modes de production qui se trouvent combinés au sein d'une société déterminée.
- 2) Dégager les différents éléments de la superstructure sociale et idéologique correspondant à ces divers modes de production.
- 3) Analyser de façon précise la manière dont se combinent entre eux ces divers modes de production afin d'en définir la hiérarchie interne, le mode de production dominant.
- 4) Définir enfin la fonction propre de tous les éléments de la superstructure et de l'idéologie qui se trouvent combinés d'une manière spécifique, correspondant à l'articulation et à la hiérarchie des divers modes de production, mais qui par leur combinaison même se chargent d'un nouveau contenu.<sup>133</sup>

Relire l'œuvre de Mariátegui à cette aune permet de produire une généalogie des catégories économiques qu'il mobilise, et les évolutions de sa lecture à mesure que son objet se précise. C'est également un révélateur d'une approche globale qui, dès l'origine, se veut collective et au service d'un mouvement de transformation de la société. La recherche de connaissance n'est pas justifiée au nom de l'efficacité des politiques publiques, ou d'un objectif de modernisation de l'appareil d'État, mais bien par la conception révolutionnaire des rapports sociaux et de l'ordre global dans lesquels ils s'inscrivent. C'est donc à la jonction entre théorie et pratique que se met en place un outillage d'analyse économique novateur.

---

<sup>133</sup> Voir A. CASANOVA, E. SERENI, Y. GARLAN, C. MOSSÉ et E. WELSKOPF, « Discussions sur les formations économiques et sociales de l'Antiquité », in *Actes du colloque 1973 sur l'esclavage*, Besançon, 1973, page 67.

## A. Le fait économique comme base d'un programme national d'études

Lors de son voyage de retour d'Europe, le vapeur qui transporte José Carlos Mariátegui, Anna Chiappe et leur fils fait une escale dans le port de Guayaquil, en Équateur. Cette ville abrite alors, autour du général Oscar R. Benavides (1876-1945), une poignée de Péruviens exilés, opposants au régime d'Augusto Leguía. Lors d'une rencontre secrète racontée par le biographe de Mariátegui, Guillermo Rouillon, le général aurait proposé au jeune journaliste d'être le correspondant du groupe à Lima, sorte d'agent de la sédition dans la capitale. La réponse de Mariátegui est symptomatique de la distance que son séjour européen a instaurée entre sa conception de la politique et celle des membres de l'élite sociale péruvienne qui lui font cette proposition. Selon le témoignage de Reynaldo Saavedra Piñón, présent à cette réunion, Mariátegui aurait décliné l'offre, explicitant ainsi sa vision de sa propre action politique :

Ma foi ardente et ma ferme volonté sont liées à la révolution sociale. Pour moi, ma tâche immédiate au Pérou, suite aux quatre années d'intense apprentissage dans le Vieux Monde en contact direct avec les travailleurs européens et leur avant-garde politique, sera dirigée vers l'éveil de la conscience de classe comme moyen le plus approprié pour obtenir la transformation socio-économique et politique de notre pays.<sup>134</sup>

L'objectif de développement de la conscience de classe parmi les travailleurs s'inscrit dans la continuité des observations de l'auteur sur le socialisme italien au moment du schisme entre les tenants de l'adhésion à l'IC et les socialistes attachés à l'indépendance du Parti Socialiste italien (PSI). Dans un article rédigé à Rome en mars 1921, Mariátegui écrit :

Obéissant [au] programme [maximaliste], le parti communiste travaille exclusivement par la révolution et pour la révolution. Cette préparation à la révolution n'est pas, comme on peut le comprendre, une préparation matérielle. C'est une préparation principalement spirituelle. Ses dirigeants sont, de ce fait, intellectuels.<sup>135</sup>

<sup>134</sup> « Mi fe ardiente y mi decidida voluntad se encuentran vinculadas a la revolución social. Opino que mi tarea inmediata en el Perú, luego de los cuatro años de intenso aprendizaje en el Viejo Mundo en contacto directo con los trabajadores europeos y con su vanguardia política, estará orientada a despertar la conciencia clasista como el medio más apropiado para obtener la transformación socio-económica y política de nuestro país ». Guillermo ROULLON, *La creación heroica de José Carlos Mariátegui, T. II La Edad Revolucionaria, op. cit.*, page 115.

<sup>135</sup> « Obediente [al] programa [maximalista], el partido comunista trabaja exclusivamente por la revolución y para la revolución. Esta preparación para la revolución no es como se comprende, una preparación material. Es una preparación principalmente espiritual. Sus directores son, por eso, intelectuales ». « El cisma del



Loin de communier avec les exilés de Guayaquil dans l'espérance d'une insurrection dirigée par des franges de la classe dominante et destinée à renverser le gouvernement de Leguía, Mariátegui affirme ainsi une détermination de classe. Plus précisément, il subordonne la prise du pouvoir à une dynamique de transformation sociale dont il perçoit qu'elle n'est pas articulée à une théorie révolutionnaire. Dans ce sens précis, « travailler pour la révolution » suppose nécessairement une dimension idéologique forte, à même de concentrer les forces de la classe laborieuse et ses efforts, pour avancer vers une clarification politico-économique, et donc une distinction nette des intérêts et objectifs révolutionnaires des projets insurrectionnels des opposants exilés. Toute l'activité qui va occuper Mariátegui dans les premières années qui suivent son retour est, en quelque sorte, annoncée avant même qu'il ne débarque à El Callao.

---

socialismo » (Rome, 03/1921 – publié dans *El Tiempo* de Lima le 12/06/1921), José Carlos MARIÁTEGUI, *CI*, *op. cit.*, page 99.

## Diagnostic d'un manque de connaissances et production de données

Dès 1923, année de son retour à Lima, Mariátegui s'attelle donc à la tâche révolutionnaire. Il est en particulier appelé, à l'invitation des organisateurs des *Universidades Populares Manuel González Prada* (UPGP), à assurer un cycle de conférences devant un public composé d'ouvriers et d'étudiants. Sa première intervention souligne le manque cruel de connaissances des textes et des faits internationaux qui afflige le Pérou. En cause, selon lui, l'absence de courroie de transmission de ces idées et de ces événements nouveaux, qui ne parviennent au grand nombre que par les câbles des agences télégraphiques étasuniennes ou européennes<sup>136</sup>. Or, des bouleversements qui secouent le monde surgissent de nouveaux questionnements, des reformulations qui approfondissent ou rendent obsolètes certaines conceptions tactiques, stratégiques et idéologiques pour les militants, et, plus généralement, qui dessinent un monde nouveau. L'intervention de Mariátegui est ainsi dirigée vers un public déjà engagé dans l'action politique, une « avant-garde »<sup>137</sup>, dont la connaissance de la crise mondiale et des modifications des équilibres mondiaux est fragmentaire. C'est pourquoi sa prise de parole, pour la première des 17 conférences qu'il prononce à la UPGP entre 1923 et 1924, revendique ouvertement un caractère de présentation, d'explicitation et d'éducation adressé à toutes celles et ceux qui sont partie prenante de la volonté de rénover le Pérou.

Mariátegui décrit à son auditoire un monde en crise où les innovations techniques, mais aussi théoriques et idéologiques, accélèrent le cours de l'histoire. Les pays capitalistes centraux exportent ces produits comme autant d'alluvions de modernité, autant d'éléments épars constitutifs d'une même réalité :

Ceux qui disent que le Pérou, et l'Amérique en général, sont très éloignés de la révolution européenne n'ont aucune notion de la vie contemporaine, ni aucune compréhension, même approximative, de l'histoire. Ces gens sont surpris que les idéaux les plus avancés d'Europe arrivent au Pérou, mais ils ne sont pas surpris en revanche de l'arrivée de l'aéroplane, du transatlantique, du télégraphe sans fil, de la radio, enfin toutes les expressions les plus avancées du progrès matériel de l'Europe. Pour ignorer le socialisme, il y faudrait la même raison que pour ignorer, par exemple, la théorie de la relativité d'Einstein.<sup>138</sup>

<sup>136</sup> « La crisis mundial y el proletariado peruano » (conférence prononcée le 15/06/1923), José Carlos MARIÁTEGUI, *HCM, op. cit.*, page 15.

<sup>137</sup> « La crisis mundial y el proletariado peruano » (conférence prononcée le 15/06/1923), *Ibid.*, p. 18.

<sup>138</sup> « Aquellos que dicen que el Perú, y América en general, viven muy distantes de la revolución europea, no tienen noción de la vida contemporánea, ni tienen una comprensión, aproximada siquiera, de la historia. Esa

Mariátegui énonce une conception de la modernité capitaliste comme totalité, c'est-à-dire comme ensemble d'espaces géographiques connectés par des dynamiques économiques et géo-politiques obéissant à des mécanismes globaux et transversaux qui surdéterminent chaque espace national ou régional. Cette approche induit un rapport dialectique aux « avancées » techniques qu'il mentionne, qui ne soit ni de rejet ni d'adoption acritique, et qui suppose, pour en faire un usage créateur, d'en connaître les fondements et les évolutions. Autrement dit, la transformation sociale que Mariátegui et son auditoire souhaitent s'inscrit dans cette totalité, pour le Péruvien, et il est impératif, pour se l'approprier et infléchir sa trajectoire historique, d'en connaître les contours et l'histoire, les mots et les techniques. Dans cette mesure, la connaissance des luttes et des textes produits de par le monde par d'autres militants similaires est indispensable, et revêt même un caractère impératif :

Et s'il est une nécessité pour le prolétariat, en général, de se maintenir au courant des grands aspects de la crise mondiale, cette nécessité est encore plus grande pour cette partie du prolétariat socialiste, travailliste, syndicaliste ou libertaire qui constitue son avant-garde, cette partie du prolétariat la plus combative et consciente, la plus en lutte et préparée, cette partie du prolétariat chargée de la direction des grandes actions prolétariennes, cette partie du prolétariat à qui revient le rôle historique de représenter le prolétariat péruvien dans le moment social présent, cette partie du prolétariat, en un mot, qui – quel que soit son credo particulier – a une conscience de classe, a une conscience révolutionnaire. [...] Personne n'éprouve, plus que les groupes prolétariens d'avant-garde, la nécessité d'étudier la crise mondiale.<sup>139</sup>

Dès sa première prise de parole publique, Mariátegui tisse donc un lien de nécessité entre connaissance du monde et action révolutionnaire. L'avant-garde militante se trouve confrontée à la double injonction de faire son *aggiornamento* (théorique et stratégique) pour être au diapason des luttes mondiales et de développer une action, au niveau national, qui soit une réelle participation au mouvement global de la lutte des classes, c'est-à-dire cohérent nationalement et globalement avec la réalité qu'il prétend transformer. C'est la raison pour laquelle Mariátegui va décliner, au cours de ses conférences, une série de thème d'actualité

---

gente se sorprende de que lleguen al Perú los ideales más avanzados de Europa; pero no se sorprende en cambio de que lleguen el aeroplano, el transatlántico, el telégrafo sin hilos, el radio; todas las expresiones más avanzadas, en fin, del progreso material de Europa. La misma razón para ignorar el movimiento socialista habría para ignorar, por ejemplo, la teoría de la relatividad de Einstein ». « La crisis mundial y el proletariado peruano » (conférence prononcée le 15/06/1923), *Ibid.*, p. 17.

<sup>139</sup> « Y si el proletariado, en general, tiene necesidad de enterarse de los grandes aspectos de la crisis mundial, esta necesidad es aún mayor en aquella parte del proletariado, socialista, laborista, sindicalista o libertaria que constituye su vanguardia; en aquella parte del proletariado más combativa y consciente, más luchadora y preparada; en aquella parte del proletariado encargada de la dirección de las grandes acciones proletarias; en aquella parte del proletariado a la que toca el rol histórico de representar al proletariado peruano en el presente instante social; en aquella parte del proletariado, en una palabra, que cualquiera que sea su credo particular, tiene conciencia de clase, tiene conciencia revolucionaria. [...] Nadie más que los grupos proletarios de vanguardia necesitan estudiar la crisis mundial ». « La crisis mundial y el proletariado peruano » (conférence prononcée le 15/06/1923), *Ibid.*, p. 18.

mondiale de manière à donner un panorama large des conflits et des grands événements mondiaux (les différents épisodes révolutionnaires, la crise de la démocratie libérale, les divisions entre réformistes et révolutionnaires, la révolution mexicaine, le Traité de Versailles et ses conséquences, etc.).

Le diagnostic d'un monde en crise, de la « désagrégation, de l'agonie d'une société caduque, sénile et décrépite », et la nécessité d'en connaître les ramifications, s'accompagne de la constatation de la « gestation, la formation, l'élaboration lente et inquiète de la société nouvelle »<sup>140</sup>. Or, précisément, tout ceci exige des données, des sources, des documents susceptibles d'informer les militant.e.s sur le monde, informations qui sont difficiles d'accès tant pour la scène internationale que pour la réalité nationale. Mariátegui souligne, par exemple, le manque de circulation au Pérou de toute la littérature révolutionnaire postérieure à la Grande Guerre<sup>141</sup>, ou encore l'ignorance du marxisme plusieurs années plus tard dans son « Mensaje al Congreso Obrero »<sup>142</sup>. Mais surtout, à partir de 1924 et 1925, Mariátegui intervient de manière récurrente sur le thème du manque structurel de données nationales à même d'informer tant l'État que les chercheurs (économistes, médecins, sociologues, géographes, historiens, démographes, etc.) sur des aspects cruciaux du pays.

La colonne qu'il tient dans la revue *Mundial*, à partir de 1924, lui sert de tribune pour dénoncer ce manque, mais aussi pour saluer la tendance de la « nouvelle génération », née dans les années 1890, à se pencher sur « les choses péruviennes et les problèmes péruviens »<sup>143</sup>. Cette attitude est, selon lui, en rupture avec les ouvrages à prétention scientifiques antérieurs, dans lesquels domine le « dédain ou [...] l'ignorance de la trame économique de toute politique »<sup>144</sup>. Pour Mariátegui, la génération précédente, qui se revendiquait pourtant du positivisme, n'en aurait adopté que l'idéologie, et non la méthode. De ce fait, les ouvrages historiques ne sont pas en mesure de donner le cadre sociologique et économique qui sous-tend l'histoire politique et militaire : « La paresse mentale du *criollo* s'habitue facilement à se passer de l'argument de l'histoire péruvienne : il se contente de la connaissance de ses *dramatis personae*<sup>145</sup>. » Le voudraient-ils, d'ailleurs, qu'ils ne le

<sup>140</sup> « Literatura de guerra » (conférence prononcée le 22/06/1923), *Ibid.*, p. 26.

<sup>141</sup> « La crisis mundial y el proletariado peruano » (conférence prononcée le 15/06/1923), *Ibid.*, p. 18.

<sup>142</sup> « Mensaje al Congreso Obrero » (01/1927), *Amauta*, n.5, p.35-36. Également in José Carlos MARIÁTEGUI, *IP*, *op. cit.*, pages 111-116.

<sup>143</sup> « Hacia el estudio de los problemas peruanos » (10/07/1925), *Mundial*, José Carlos MARIÁTEGUI, *Peruanicemos al Perú*, 11<sup>e</sup> éd., Lima, Biblioteca Amauta, 1986, page 72.

<sup>144</sup> « El hecho económico en la historia peruana » (14/08/1925), *Mundial*, *Ibid.*, p. 79.

<sup>145</sup> « El hecho económico en la historia peruana » (14/08/1925), *Mundial*, *Ibid.*

pourraient pas, nous dit Mariátegui. Dans un article intitulé « El problema de la estadística », l’auteur détaille le cruel manque de données disponibles. Il pointe l’absence de recensement récent, le dernier datant de 1876 (soit avant la guerre du Pacifique, 1879-1883), complété par les estimations de la *Sociedad de Geografía* de 1896<sup>146</sup> (il faudra attendre 1940 pour qu’un recensement soit à nouveau réalisé). Or, « un pays qui ne connaît pas sa démographie ne connaît pas non plus son économie »<sup>147</sup>, du fait de son incapacité à mesurer la production, la consommation ou l’épargne de sa population.

La question de la statistique dépasse, d’ailleurs, le cadre strictement économique pour déborder sur des aspects connexes comme la salubrité, la mortalité infantile, ou l’hygiène publique<sup>148</sup>, où les données statistiques font similairement défaut. Si des avancées sont en cours<sup>149</sup>, notamment en milieu urbain, l’absence quasi totale de données sur la salubrité en milieu rural – et en particulier dans les grandes plantations de la côte ou les *latifundia* de la *sierra* – empêche d’éradiquer certaines maladies très présentes au Pérou<sup>150</sup>, mais également de chiffrer la mortalité (notamment infantile<sup>151</sup>). De même, Mariátegui dénonce l’absence de centre d’étude national ou de fonds d’archives de qualité. Dans un article de 1925, il aborde la question du sous-financement de la Bibliothèque Nationale de Lima comme un des aspects de la méconnaissance tant du Pérou que de l’actualité des recherches et publications internationales<sup>152</sup> : « Une bibliothèque publique n’est pas un reliquaire, c’est un organe d’étude et de recherche »<sup>153</sup>, écrit-il. L’*Universidad Mayor de San Marcos* (UMSM), de Lima, n’échappe pas à l’examen critique du paysage intellectuel et des structures susceptibles de

<sup>146</sup> Sur la Société de géographie et son rôle dans la modernisation de l’appareil d’État péruvien, voir Ombeline DAGICOUR, « Construir el Estado, forjar una nación. La «nueva geografía» », *Caravelle*, 1 mai 2016, n° 106, pp. 79-96.

<sup>147</sup> « El problema de la estadística » (01/01/1926), *Mundial*, José Carlos MARIÁTEGUI, *PP*, *op. cit.*, page 122.

<sup>148</sup> « Aspectos económico-sociales del problema sanitario » (04/11/1927), *Mundial*, *Ibid.*, p. 158.

<sup>149</sup> Notons la campagne d’éradication de la fièvre jaune en partenariat avec la fondation Rockefeller, et la campagne d’urbanisation menée à Lima et dans 32 villes de province grâce à un emprunt de 50 millions de dollars auprès de la Foundation Company. Voir Carlos CONTRERAS et Marcos CUETO, *Historia del Perú contemporáneo*, *op. cit.*, page 248.

<sup>150</sup> Une Direction de la Salubrité Publique est créée en 1903 suite à une épidémie de peste bubonique qui atteint Lima. Le choléra, le paludisme sont également présents sur le littoral et dans la partie amazonienne. Voir *Ibid.*, p. 212.

<sup>151</sup> Voir « El progreso nacional y el capital humano » (09/10/1923), *Mundial*, José Carlos MARIÁTEGUI, *PP*, *op. cit.*, page 94.

<sup>152</sup> Les pages que l’historien Jorge Basadre consacre à ses premiers pas comme bibliothécaire à la *Biblioteca Nacional*, en 1919, sont éclairants sur l’absence d’archivage méthodique, et même l’absence de catalogue des ouvrages disponibles. Voir Jorge BASADRE, *Memoria y Destino del Perú. Textos Esenciales*, Lima, Fondo Editorial del Congreso del Perú, 2003, page 46.

<sup>153</sup> « La pobreza de la Biblioteca Nacional » (13/03/1925), *Mundial*, José Carlos MARIÁTEGUI, *Temas de Educación*, 10<sup>e</sup> éd., Lima, Biblioteca Amauta, 1986, page 123.

produire des connaissances sur le pays, ses dirigeants étant vertement critiqués pour l’incapacité de l’institution à former des économistes<sup>154</sup>.

Si le constat de Mariátegui est sans appel, il ne nie pas certaines avancées notables. C’est notamment le cas pour l’apparition d’une Direction Générale de la Statistique sous le gouvernement Leguía, qui publie un *Extrato Estadístico del Perú*, dont les séries sont largement mobilisées dans les textes de Mariátegui. Néanmoins, l’auteur note que cette Direction ne produit pas elle-même de données mais compile les chiffres que d’autres secteurs de l’administration (centrale, municipale ou régionale) lui fournissent. Par ailleurs, les données sont au diapason de l’organisation économique globale du pays dans la mesure où les chiffres économiques font apparaître les volumes exportés et importés, mais ne mentionnent pas les chiffres de la production à destination du marché national, créant ainsi un effet d’optique qui escamote une part importante de la production agricole, en particulier vivrière<sup>155</sup>.

La principale inflexion que note Mariátegui n’est pourtant pas du fait de l’État. La « nouvelle génération » – celle dont il fait partie, la « *generación del 900* » ou « *generación del Centenario* » en référence au centenaire de l’Indépendance (1921) – s’inscrit en faux par rapport à ses aînés en cherchant simultanément à connaître mieux le Pérou, mais aussi le monde : « La volonté de rénovation qui habite l’humanité s’est emparée, peu à peu, des hommes neufs [du Pérou] »<sup>156</sup>. En rupture, donc, avec les traditions intellectuelles figées qu’il dénonce, Mariátegui identifie un foisonnement d’apports qui « abandonnent la routine de l’anecdote et de la chronique. Ils se soucient de l’interprétation des faits, et non de leur récit agnostique »<sup>157</sup>. Ce renouveau touche tous les pans du savoir : Abraham Valdelomar et César Falcón pour la littérature ; López Albújar, Luis Emilio Valcárcel, Augusto Aguirre Morales pour l’indigénisme ; César Ugarte sur la question agraire ; Julio Tello pour l’archéologie<sup>158</sup> ; Honorio Delgado pour la psychologie ; Jorge Basadre et Luís Alberto Sánchez pour l’histoire, etc., sans que cette liste ne soit exhaustive. Mariátegui salue notamment les travaux d’histoire

<sup>154</sup> « Pour établir la faculté de sciences économiques il a fallu chercher des professeurs sans titres académiques dans la banque, l’administration publique, etc., parce que l’ancienne faculté [de sciences politiques], en tant d’années, avait été incapable de former des économistes ». « *Ante el problema agrario peruano* por Abelardo Solís » (01/1929), *Amauta*, n°20, José Carlos MARIÁTEGUI, *PP, op. cit.*, page 189.

<sup>155</sup> Voir « El problema de la Estadística » (01/01/1926), *Mundial, Ibid.*, pp. 122-125.

<sup>156</sup> « Hacia el estudio de los problemas peruanos » (10/07/1925), *Mundial, Ibid.*, p. 69.

<sup>157</sup> « Hacia el estudio de los problemas peruanos » (10/07/1925), *Mundial, Ibid.*, p. 73.

<sup>158</sup> Tello joue un rôle tout à fait particulier dans l’historiographie péruvienne par ses découvertes archéologiques majeures et ses ouvrages sur le passé inca, dont les ruines commencent à être considérées comme patrimoine national. Voir Henri FAVRE, *Le mouvement indigéniste en Amérique latine*, Paris, L’Harmattan, 2009, page 38.

sociale menés par Basadre autour de l'imposition de la *conscripción vial*, ou encore le rôle de Victor Raúl Haya de la Torre dans l'impulsion donnée aux recherches sur la « réalité profonde du Pérou »<sup>159</sup> en tant que fondateur de la UPGP.

Mariátegui identifie dans cette génération un autre trait – presque psychologique – commun : « une aptitude naissante pour coordonner et mettre en pratique ses efforts en une œuvre commune »<sup>160</sup>. Dessinant les contours de ce que serait un centre d'études économiques et sociales, il prône une « méthode scientifique [appliquée] aux problèmes péruviens »<sup>161</sup>, capable de rassembler des chercheurs autour d'un objectif commun et dans la réalisation d'une œuvre collective<sup>162</sup>, condition indispensable, à ses yeux, à une exploration de la réalité nationale. Les articles de Mariátegui exaltent la nouvelle sensibilité des jeunes intellectuels, chez qui – selon lui – le matérialisme historique comme méthode jouit d'une faveur croissante<sup>163</sup>, et pour qui l'étude des faits historiques, sociaux et économiques ne peut se faire sans un examen profond des données disponibles. Il perçoit dans les ouvrages et les contributions de cette « nouvelle génération » une capacité d'interprétation efficace à partir de sources inédites. Or, dans la multiplicité des causalités, des disciplines et des sources, Mariátegui identifie une prévalence de l'économie : « L'économie n'explique pas, probablement, la totalité d'un phénomène et de ses conséquences. Mais elle explique ses racines »<sup>164</sup>.

On retrouve, au fond, la même inspiration qui conduisait Karl Marx à écrire, dans sa *Critique de l'économie politique* (1859) :

Mes recherches aboutirent à ce résultat que les rapports juridiques – ainsi que les formes de l'État – ne peuvent être compris ni par eux-mêmes, ni par la prétendue évolution générale de l'esprit humain, mais qu'ils prennent au contraire leurs racines dans les conditions d'existence matérielles dont Hegel, à l'exemple des Anglais et des Français du XVIII<sup>e</sup> siècle, comprend l'ensemble sous le nom de « société civile », et que l'anatomie de la société civile doit être cherchée à son tour dans l'économie politique.<sup>165</sup>

C'est cette intuition, doublée d'une méthode d'analyse, qui conduit Mariátegui à relire l'histoire du Pérou depuis la Conquête à l'aune d'une interprétation qui prenne en compte le

---

<sup>159</sup> « Hacia el estudio de los problemas peruanos » (10/07/1925), *Mundial*, José Carlos MARIÁTEGUI, *PP*, *op. cit.*, page 73.

<sup>160</sup> « Un programa de estudios sociales y económicos » (17/07/1925), *Mundial*, *Ibid.*, p. 75.

<sup>161</sup> « Un programa de estudios sociales y económicos » (17/07/1925), *Mundial*, *Ibid.*, p. 77.

<sup>162</sup> « Un programa de estudios sociales y económicos » (17/07/1925), *Mundial*, *Ibid.*, p. 76.

<sup>163</sup> « El hecho económico en la historia peruana » (14/08/1925), *Mundial*, *Ibid.*, p. 80.

<sup>164</sup> « El hecho económico en la historia peruana » (14/08/1925), *Mundial*, *Ibid.*

<sup>165</sup> Karl MARX, « Critique de l'économie politique », in *Contribution à la critique de l'économie politique*, Maurice HUSSON et Gilbert BADIA (trad.), Paris, Éditions Sociales, 1972, page 18.

« fait économique » en « dernière instance » : « il n'est pas possible de comprendre la réalité péruvienne sans chercher et sans scruter le fait économique »<sup>166</sup>. L'histoire péruvienne, à la fois en tant que science et comme fondement des revendications politiques révolutionnaires, ne peut reprendre la tradition historiographique dominante, aveugle aux processus sociaux profonds. Elle se doit, par conséquent, d'en proposer une lecture qui disqualifie l'interprétation dominante au nom même de la science. Mariátegui s'attaque ainsi à l'Indépendance, marqueur central de la tradition nationale, dont il donne une version matérialiste : « le fait intellectuel et sentimental n'a pas été antérieur au fait économique », ce dernier « comprend, également, la clé de toutes les autres phases de l'histoire de la République »<sup>167</sup>.

La connexion fondamentale que Mariátegui esquisse entre connaissance et transformation du monde, entre étude scientifique et révolution, entre théorie et praxis trouve ici un de ses points charnières d'application. Ses efforts de recherche, d'interprétation, de documentation proposent une relecture historiographique et historique, mais, plus profondément, ils mettent en pratique une approche nouvelle de la science et de la politique au Pérou. Cette démarche, faite d'intervention idéologique, politique et scientifique passe par les écrits personnels de Mariátegui<sup>168</sup>, mais également par les projets collectifs qu'il dirige, et au premier chef la revue *Amauta*. Dans les pages de cette dernière, les lecteurs trouvent de nombreux extraits des séries statistiques mentionnées plus haut, des articles historiques, économiques, sociologiques mêlés aux contenus artistiques ou culturels. La revue est, en tant que telle, un document d'analyse et de connaissance de la réalité péruvienne, latino-américaine ou encore mondiale. On y trouve ainsi des textes traduits d'auteurs internationaux aussi divers que Sigmund Freud, Piero Gobetti, Lénine, Marx, Rosa Luxemburg ou encore Joseph Staline, permettant ainsi leur découverte ou leur diffusion au Pérou, introduisant certains textes dans le débat intellectuel national.

Parmi les collaborateurs réguliers de la revue, des figures comme Ricardo Martínez de la Torre, Eudocio Ravines et Mariátegui lui-même, signent des textes à la teneur économique

---

<sup>166</sup> « El hecho económico en la historia peruana » (14/08/1925), *Mundial*, José Carlos MARIÁTEGUI, *PP*, *op. cit.*, page 83.

<sup>167</sup> « El hecho económico en la historia peruana » (14/08/1925), *Mundial*, *Ibid.*, p. 82.

<sup>168</sup> Dans le chapitre 4 nous explorons la question de l'attribution à l'individu Mariátegui des thèses qu'il défend dans ses textes, souvent au détriment de l'élaboration collective de ses positions, au gré de discussions et de rencontres avec des militants, des intellectuels, etc.



et historiographique, revendiquant le marxisme comme méthode d'analyse<sup>169</sup>. La revue apparaît, à ce titre, comme un effort collectif de diffusion et de production de connaissance, en syntonie avec son caractère politique et idéologique. À cela s'ajoute la diffusion et la discussion de textes publiés par d'autres auteurs, qui permet de faire vivre le débat interne à la revue, mais aussi le débat intellectuel péruvien, voire continental. Parmi les nombreux exemples de compte-rendus disponibles, celui rédigé par Mariátegui sur *Ante el problema agrario peruano* d'Abelardo Solís est tout à fait représentatif. Reconnaisant les apports de l'ouvrage et l'inscrivant dans la « nouvelle mentalité » sensible à l'exigence de scientificité, Mariátegui contextualise le propos de Solís en le mettant en regard avec les textes de César Ugarte et souligne le manque d'audace des conclusions politiques du livre. Sans être impartial, le texte apparaît comme une critique constructive et une participation au débat national<sup>170</sup>. Autrement dit, la revue est pensée comme un outil multiple, partisan, collectif et profondément utile au débat public péruvien par son souci de documentation, de discussion et de proposition, tant théorique que pratique. Dans son compte-rendu, Mariátegui réaffirme la centralité de l'économie comme nécessité heuristique pour mettre en tension apparence et essence, totalité et manifestations : « Raisonner sur l'économie est toujours raisonner politiquement, mais en passant du formel au substantiel »<sup>171</sup>.

---

<sup>169</sup> À titre d'exemple, Martínez de la Torre signe une série d'articles faisant l'histoire du mouvement de 1919 à partir d'une lecture de classe. Eudocio Ravines analyse les étapes du capitalisme et l'étape monopolistique et impérialiste en particulier. Mariátegui complète ses articles sur la question agraire au Pérou par une série d'articles intitulée « Defensa del marxismo ». Ces contributions font l'objet d'une section dans ce chapitre.

<sup>170</sup> D'abord publié dans la revue *Mundial* (21/12/1928), le texte est repris dans *Amauta* (01/1929), n°20. José Carlos MARIÁTEGUI, *PP, op. cit.*, pages 189-194.

<sup>171</sup> « *Ante el problema agrario peruano* por Abelardo Solís » (01/1929), *Amauta*, n°20, *Ibid.*, p. 189.

## Le « problème primaire du Pérou » : définition économique-sociale

Si le volet international est toujours présent dans les textes de Mariátegui, la dimension nationale occupe rapidement une place importante. En octobre 1924, l'auteur débute sa collaboration à l'hebdomadaire *Mundial* dans une colonne intitulée *Peruanicemos al Perú* (« péruvianisons le Pérou »)<sup>172</sup>. L'objectif est de couvrir une large palette de thématiques nationales – de la poésie à l'économie en passant par des portraits de figures emblématiques – de manière à en dresser un panorama. Rapidement, la question de la définition de la péruvianité ouvre à un questionnement sur les problèmes principaux que connaît la formation économique-sociale péruvienne en tant que « segment de la réalité mondiale »<sup>173</sup>. Ainsi, dans un article intitulé « El problema primario del Perú », Mariátegui identifie l'exclusion et la dévalorisation des populations indigènes comme le principal obstacle à la formation d'une nation moderne : « Ce n'est que quand l'Indien obtiendra pour lui-même le fruit de son travail qu'il acquerra la qualité de consommateur et de producteur que l'économie d'une nation moderne requiert en chaque individu »<sup>174</sup>.

Pourtant, on pourrait imaginer que Mariátegui subordonne la question indigène à des objectifs de développement de la gauche politique et révolutionnaire, c'est-à-dire à une politique émancipatrice centrée sur le prolétariat et pensée à partir de lui. Là encore, c'est le contenu dialectique de l'approche mariatéguienne qui opère : « Nous avons le devoir de ne pas ignorer la réalité nationale, mais nous avons également le devoir de ne pas ignorer la réalité mondiale »<sup>175</sup>. Or la question de l'oppression de la population indigène n'est pas accessoire : « Le problème de l'Indien est le problème de plus des trois quarts de la population du Pérou. C'est le problème de la majorité<sup>176</sup>. » De même que la question des luttes anti-coloniales à l'échelle mondiale, ou que les mouvements révolutionnaires européens et asiatiques, la situation d'exclusion sociale et de domination qui conditionne l'existence de la majorité de la population péruvienne apparaît comme un axe inévitable pour une approche matérialiste de la formation économique-sociale péruvienne en connexion avec la totalité.

<sup>172</sup> Les articles publiés dans cette colonne seront rassemblés dans un volume éponyme des *Ediciones Populares* et seront en partie réutilisés dans le corps des *Sept Essais*.

<sup>173</sup> « Lo nacional y lo exótico » (09/12/1924), *Mundial*, José Carlos MARIÁTEGUI, *PP*, *op. cit.*, page 36.

<sup>174</sup> « El problema primario del Perú » (06/02/1925) *Mundial*, *Ibid.*, p. 44.

<sup>175</sup> « Lo nacional y lo exótico » (09/12/1924), *Mundial*, *Ibid.*, p. 38.

<sup>176</sup> « El problema primario del Perú » (06/02/1925) *Mundial*, *Ibid.*, p. 41.

Reste à la caractériser en des termes nouveaux, affranchis des conceptions antérieures où ont dominé le racisme, le moralisme ou la philanthropie. L'*incipit* du chapitre consacré au « problème de l'Indien » dans les *Sept Essais d'interprétation de la réalité péruvienne* est particulièrement explicite :

Toutes les thèses sur le problème indigène, qui l'ignorent ou l'éluent comme problème économique et social sont autant d'exercices théorétiques stériles – et parfois uniquement verbaux – condamnés à un discrédit absolu. La bonne foi de quelques-unes ne suffit pas à les sauver. Pratiquement, elles n'ont servi à rien d'autre qu'à occulter ou défigurer la réalité du problème. La critique socialiste le découvre et l'éclaire parce qu'elle en cherche les causes dans l'économie du pays et pas dans sa mécanique administrative, juridique ou ecclésiastique, ni dans la dualité ou la pluralité des races, ni dans ses conditions culturelles et morales. La question indigène sourd de notre économie. *Elle a ses racines dans le régime de propriété de la terre*. Toute tentative de la résoudre par des mesures administratives ou de police, par des méthodes d'enseignement ou des œuvres de voirie constitue un travail superficiel ou accessoire tant que subsiste la féodalité des *gamonales*.<sup>177</sup>

Les *gamonales* sont les grands propriétaires terriens de la *sierra* que Mariátegui associe aux grands seigneurs féodaux<sup>178</sup>, ayant de fait droit de vie et de mort sur leurs terres, peu concernés par les lois républicaines d'inspiration libérale condamnant leurs exactions et prétendant instaurer une nation de petits paysans propriétaires<sup>179</sup>. Tant sur la Côte, où dominant les grandes plantations, que dans les *latifundia* des Andes, les Indigènes sont donc soumis à un régime de travail qui découle de la concentration de la propriété de la terre, ce que Mariátegui écrit clairement dès 1925 : « Le problème de l'Indien est, en dernière analyse, le problème de la terre »<sup>180</sup>. Or la question de la propriété de la terre est absolument centrale

<sup>177</sup> « Todas las tesis sobre el problema indígena, que ignoran o eluden a éste como problema económico-social, son otros tantos estériles ejercicios teoréticos –y a veces sólo verbales–, condenados a un absoluto descrédito. No las salva a algunas su buena fe. Prácticamente, todas no han servido sino para ocultar o desfigurar la realidad del problema. La crítica socialista lo descubre y esclarece, porque busca sus causas en la economía del país y no en su mecanismo administrativo, jurídico o eclesiástico, ni en su dualidad o pluralidad de razas, ni en sus condiciones culturales y morales. La cuestión indígena arranca de nuestra economía. Tiene sus raíces en el régimen de propiedad de la tierra. Cualquier intento de resolverla con medidas de administración o policía, con métodos de enseñanza o con obras de vialidad, constituye un trabajo superficial o adjetivo, mientras subsista la feudalidad de los “gamonales” ». José Carlos MARIÁTEGUI, *7E*, *op. cit.*, page 26. (Nous soulignons)

<sup>178</sup> Selon Ricardo Martínez de la Torre, le terme « gamonal » serait dérivé du nom commun « gamonito », qui désigne une plante parasitaire qui se nourrit de la sève de son hôte, au détriment des fruits de ce dernier. Martínez de la Torre ajoute : « La langue populaire a su identifier à cette plante parasitaire les grands propriétaires terriens, les *contratistas* (intermédiaires qui recrutent la force de travail pour les grands propriétaires terriens) et les administrateurs qui prospèrent grâce au travail impayé des indiens ». « La teoría del crecimiento de la miseria aplicada a nuestra realidad » (*Amauta*, n°23, 24, 25, 26, 27), Ricardo MARTÍNEZ DE LA TORRE, *Apuntes para una interpretación marxista de Historia Social del Perú, vol. I, op. cit.*, page 83. Cette version est d'ailleurs confirmée par Alberto Flores Galindo (voir Alberto FLORES GALINDO, *Buscando un Inca: Identidad y utopía en los Andes*, 4<sup>e</sup> éd., Lima, Editorial Horizonte, 1994, page 240.).

<sup>179</sup> José Carlos MARIÁTEGUI, *7E*, *op. cit.*, page 27.

<sup>180</sup> « Un programa de estudios sociales y económicos » (17/07/1925), *Mundial*, José Carlos MARIÁTEGUI, *PP*, *op. cit.*, page 78.

pour Mariátegui, elle est même la « racine de toute organisation sociale, politique et économique »<sup>181</sup>. Cette idée traverse ses textes et ses prises de position, à partir du constat de la permanence au pouvoir – de la période coloniale au présent républicain – d’une classe dirigeante dont le pouvoir découle de la propriété de la terre<sup>182</sup>.

La position sociale subalterne des Indiens doit donc être analysée à partir d’une perspective historique longue dans laquelle la question de la propriété, et de sa concentration au détriment de la vaste majorité des travailleurs agricoles indigènes, est centrale. Une fois adoptée cette clé de lecture, c’est l’ensemble de la formation économique-sociale qui s’en trouve éclairée de manière singulière, dans la mesure où « le régime de propriété de la terre détermine le régime politique et administratif de toute nation »<sup>183</sup>. Or, précisément, les prétentions libérales de la République, issues de l’Indépendance, ne peuvent muer en une nation de petits propriétaires un État constitué sur les vestiges de l’ordre colonial : « Sur une économie semi-féodale ne peuvent prospérer ni fonctionner des institutions démocratiques et libérales »<sup>184</sup>. Pour Mariátegui, les traces – ou bien les preuves – de la continuité républicaine du régime colonial sont de l’ordre des rapports de production et des rapports de propriété : la « servitude » qui attache les travailleurs à la terre à l’image des serfs médiévaux, et la grande propriété, le *latifundium*<sup>185</sup>. Sur la base de ces éléments constitutifs, la « question de l’Indien » apparaît comme éminemment économique et sociale, et il est du devoir de la « nouvelle génération » de prendre la mesure de cette inflexion majeure qui « cherche dans le problème indigène celui de la terre »<sup>186</sup>. Mariátegui ramasse alors son propos dans une formule qu’il nous faudra déplier dans les prochaines sections : « Le problème agraire se présente, avant tout, comme le problème de la *liquidation de la féodalité au Pérou* »<sup>187</sup>.

Quid des autres aspects de l’organisation sociale péruvienne ? À chaque examen d’une question particulière, Mariátegui reprend cette grille de lecture économique pour en dévoiler les racines structurelles. C’est le cas de la démographie, par exemple. Nous avons vu que l’histoire péruvienne postérieure à la Conquête est largement conditionnée par sa population peu nombreuse. C’est, là encore, un effet de la domination économique et politique d’une classe dirigeante qui tire son pouvoir de la terre et qui ne valorise pas les travailleurs qu’elle

<sup>181</sup> « Un programa de estudios sociales y económicos » (17/07/1925), *Mundial, Ibid.*

<sup>182</sup> José Carlos MARIÁTEGUI, *7E, op. cit.*, page 35.

<sup>183</sup> *Ibid.*, p. 42.

<sup>184</sup> *Ibid.*

<sup>185</sup> *Ibid.*, p. 40.

<sup>186</sup> *Ibid.*, p. 34.

<sup>187</sup> *Ibid.*, p. 40. (Nous soulignons)

exploite, nous dit Mariátegui. Ce qu'il appelle le « capital humain », c'est-à-dire *in fine* la population, est un facteur de production structurellement méprisé, massacré, spolié, etc. La « dépopulation »<sup>188</sup> découle ainsi de l'économie coloniale fondée sur les mines et le système des plantations et des grandes propriétés foncières, puis de sa continuation sous le régime républicain. On retrouve donc la même matrice argumentative, où démographie et mode d'exploitation de la force de travail sont intrinsèquement liés.

De même, la question de la santé publique et les critiques que l'auteur adresse à l'État pour la situation sanitaire déplorable sont explicitement connectées à la structure globale de la formation économique-sociale : « le problème, pour peu qu'on s'y penche, se transforme en un problème économique, social et politique »<sup>189</sup>. L'éducation, enfin, connaît le même traitement. Sa réflexion sur ce thème s'inscrit dans un cadre historique large prenant en compte le rapport entre l'éducation et le mode de production capitaliste : « Les programmes et les systèmes d'éducation publique [dépendent] des intérêts de l'économie bourgeoise »<sup>190</sup>. En Amérique latine, écrit-il, l'éducation obéit également à des intérêts d'ordre social et économique qui constituent la culture comme un privilège de classe, de manière encore plus accentuée qu'en Europe<sup>191</sup>. L'inégalité structurelle reposant dans le régime de propriété de la terre se retrouve alors mécaniquement dans la question de l'éducation : « Une égalité qui n'existe pas sur le plan de l'économie ne peut pas non plus exister sur le plan de la culture »<sup>192</sup>.

La critique de Mariátegui déroule ainsi une méthode analytique qui conçoit chaque aspect de la société comme une partie d'un tout qu'il nomme « réalité péruvienne », à savoir une structure dont nous avons identifié la correspondance avec le concept de formation économique-sociale. C'est pourquoi la définition des divers aspects de cette réalité comme étant de nature économique et sociale en fait des éléments de connaissance cohérents entre eux, mais également des outils politiques permettant de nommer les inégalités structurelles de la société péruvienne et, éventuellement, de les combattre en tant que telles. Mariátegui revendique une perspective de classe dans ses analyses et la rappelle régulièrement, mettant

---

<sup>188</sup> *Ibid.*, p. 44.

<sup>189</sup> « El progreso nacional y el capital humano » (09/10/1923), *Mundial*, José Carlos MARIÁTEGUI, *PP*, *op. cit.*, page 96.

<sup>190</sup> « La enseñanza y la economía » (29/05/1925), *Mundial*, José Carlos MARIÁTEGUI, *TE*, *op. cit.*, page 39.

<sup>191</sup> « Enseñanza única y enseñanza de clase » (05/06/1925), *Mundial*, *Ibid.*, pp. 54-55.

<sup>192</sup> « Enseñanza única y enseñanza de clase » (05/06/1925), *Mundial*, *Ibid.*, p. 54.

au cœur du dispositif analytique et socio-économique une dimension ouvertement politique<sup>193</sup> :

La nouvelle génération sent et sait que le progrès du Pérou sera fictif, ou en tout cas qu'il ne sera pas péruvien, tant qu'il ne sera pas l'œuvre et qu'il ne signifiera pas le bien-être de la masse péruvienne, qui est pour les trois quarts indigène et paysanne.<sup>194</sup>

---

<sup>193</sup> La dimension politique, celle de la lutte politique et du projet socialiste ou communiste, est à son tour indissociablement liée au pan culturel, à l'art et aux expressions multiples de la créativité sociale des collectifs et des individus. C'est ce qui fait dire à Irene Depetris Chauvin que l'économie n'est jamais seule dans les textes de Mariátegui, elle est systématiquement considérée dans un ensemble où d'autres facettes de la « réalité péruvienne » sont mobilisées. Voir Irene DEPETRIS CHAUVIN, « La historia, el mito y la tradición : Pasado y presente en los 7 Ensayos de José Carlos Mariátegui », *Latin American literary review*, juin 2010, vol. 38, n° 75, pp. 91-120.

<sup>194</sup> « La nueva generación siente y sabe que el progreso del Perú será ficticio, o por lo menos no será peruano, mientras no constituya la obra y no signifique el bienestar de la masa peruana, que en su cuatro quintas partes es indígena y campesina ». « El progreso nacional y el capital humano » (09/10/1923), *Mundial*, José Carlos MARIÁTEGUI, *PP*, *op. cit.*, page 93.

## **B. Le modèle économique comme matrice des conflits sociaux**

Si les années 1920 sont relativement calmes en termes de conflits sociaux, c'est surtout en comparaison avec les décennies immédiatement antérieure et postérieure. Nous avons vu comment la grande grève générale de Lima de la fin 1918 et du début de 1919 est instrumentale dans la chute du président Manuel Pardo et l'arrivée au pouvoir d'Augusto Leguía. Ce mouvement est, entre autres, l'aboutissement d'une décennie d'affirmation des revendications du prolétariat de la capitale, né de l'industrialisation de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle jusqu'aux années 1910, et s'inscrit dans un cycle de luttes plus long qui intègre notamment les mouvements très importants des ouvriers agricoles. Les années 1910 sont également le cadre d'un net accroissement des luttes indigènes, sur fond d'expropriations de terres et de violence des forces de répression de l'État. Les années 1930 voient, quant à elles, des luttes de masses opposer les franges nationalistes et communistes aux gouvernements autoritaires de Sánchez Cerro puis d'Óscar Benavides sur fond d'anti-impérialisme, et des affrontements entre les apristes et les militants du PCP, parfois les armes à la main. Cependant, il s'en faut de beaucoup que la décennie 1920 soit synonyme de calme ou de paix sociale. Les militants de gauche sont régulièrement arrêtés, Mariátegui est lui-même emprisonné par deux fois. Des tentatives de soulèvement contre Leguía agitent le pays à plusieurs reprises et sa présidence prend fin sur un fond de retrait brutal des capitaux américains et d'effondrement des échanges internationaux, synonymes de bouleversements économiques pour les pays périphériques, particulièrement vulnérables aux chocs exogènes. Il n'en demeure pas moins que les institutions étatiques se renforcent et qu'un certain nombre d'améliorations des services publics ont lieu (aménagement urbain, voirie, éducation, santé publique).

Le léguisme a ainsi le statut particulier de fossoyeur du civilisme – en renversant Manuel Pardo en 1919 –, mais aussi de son dernier avatar avant un ère nouvelle dans la politique péruvienne, marquée par l'entrée des masses dans le jeu politique et la centralité de la question nationale. À ce titre, la décennie 1920 est une décennie de transition dans laquelle se formulent et se condensent les propositions politiques appelées à marquer un nouveau cycle

de luttes et de revendications. Autrement dit, les définitions de ce qu'est la nation, de ce que doit être le projet national et son organisation économique cristallisent les oppositions, parfois radicalement. Dans ce processus complexe, les figures de proue que sont José Carlos Mariátegui et Victor Raúl Haya de la Torre surnagent et semblent donner le ton, au risque, par ailleurs, de masquer d'autres acteurs dont l'importance pouvait être considérable aux yeux de leurs contemporains.

La pensée de Mariátegui doit, par conséquent, être lue dans le cadre de ce processus, ramenée à sa dimension performative dans un contexte donné, et comprise comme un processus cumulatif. C'est pourquoi les conclusions que les *Sept Essais* avancent ne sont pas définitives, comme Mariátegui l'affirme lui-même : « Aucun de ces essais n'est terminé : ils ne le seront pas tant que je vivrai, penserai et aurai quelque chose à ajouter à ce que j'ai écrit, vécu et pensé »<sup>195</sup>. Elles représentent l'état d'avancement d'une pensée initiée longtemps auparavant et dont l'expression dans un ouvrage correspond, à la fois, à un degré de maturation de certaines formulations du point de vue de l'auteur, et à une nécessité politique et idéologique dictée par les conditions du débat de la fin des années 1920. Reprenant le fil de ses conférences ouvertement marxistes données à la UPGP, Mariátegui affiche ses intentions explicitement : son ouvrage est « une contribution à la critique socialiste des problèmes et de l'histoire du Pérou » et répondent à « une énergique ambition : celle de concourir à la création du socialisme péruvien »<sup>196</sup>. De ce point de vue, Mariátegui s'affirme comme un historien du Pérou profondément novateur, dans la mesure où sa méthode d'analyse crée continuellement un lien avec le présent et la dimension politique que cela implique. Les trois premiers essais de l'ouvrage forment ainsi l'application de l'étude matérialiste que Mariátegui avait appelé de ses vœux dans ses articles de 1924 à 1926 (ils en reprennent d'ailleurs certains passages) : « Schéma de l'évolution économique », « Le problème de l'Indien », « Le problème de la terre ».

---

<sup>195</sup> José Carlos MARIÁTEGUI, *7E*, *op. cit.*, pages 5-6.

<sup>196</sup> *Ibid.*, p. 6.



## La superposition de « trois économies »

D'une certaine manière, tout commence avec l'irruption de conquistadores espagnols casqués et armés, de leurs prêtres et administrateurs royaux et leurs hiérarchies sociales. La violence des envahisseurs et l'effondrement spectaculaire de l'ordre social et économique dominé par les incas marque le coup d'envoi de la modernité pour le territoire de ce qui sera le Pérou. Selon Mariátegui, le cataclysme qui s'abat sur les territoires conquis ne constitue pas *directement* un phénomène économique, il se présente d'abord comme un événement politique et militaire qui engendre l'implantation d'une forme économique nouvelle sous le commandement d'un vice-roi espagnol : « Sur les ruines et les vestiges d'une économie socialiste, ils établirent les fondations d'une économie féodale »<sup>197</sup>. Avec les formes économiques de ce que Mariátegui appelle le féodalisme (servage et grande propriété foncière dans laquelle l'autorité de l'État est seconde par rapport à celle du *terrateniente*) vient le personnel de l'appareil étatique : « vice-rois, courtisans, aventuriers, clercs, docteurs et soldats »<sup>198</sup>, charriant les conceptions de l'Espagne de l'époque. Plusieurs questions se posent cependant : celle de la définition de l'organisation inca comme un socialisme ; celle de l'organisation de la colonie comme un féodalisme ; enfin, celle de l'apparition paradoxale de formes capitalistes dans l'économie péruvienne au cours du XIX<sup>e</sup> siècle. Autrement dit, le problème qui traverse les chapitres directement économiques des *Sept Essais* étant de comprendre la nature *présente* de l'économie péruvienne, cela implique de proposer un tableau complet de l'évolution historique et économique de la formation economico-sociale et d'en expliquer le(s) mouvement(s).

Comme de très nombreux auteurs à son époque, José Carlos Mariátegui définit l'organisation économique inca<sup>199</sup> comme une forme de socialisme ou de communisme agraire. Cette conception est largement reproduite par des figures aussi différentes que Louis Baudin<sup>200</sup> ou Rosa Luxemburg. Cette dernière est explicite dans son *Introduction à l'économie politique* :

---

<sup>197</sup> *Ibid.*, p. 8.

<sup>198</sup> *Ibid.*

<sup>199</sup> Nous reprenons cette dénomination dans la mesure où elle est établie dans l'usage académique. Il convient cependant de rappeler que le terme inca désigne un titre, et non un peuple, et que l'organisation complexe de cet empire se rapproche plus d'une fédération que d'une « nation » au sens moderne du terme. Pour plus de détails voir John V. MURRA, Nathan WACHTEL et Jacques REVEL (dir.), *Anthropological history of Andean politics*, Cambridge, Cambridge University Press, 2009.

<sup>200</sup> Louis BAUDIN, *L'Empire socialiste des Inkas*, Paris, Université de Paris, 1928.

[...] le peuple vivait dans une totale communauté de biens, sous le gouvernement théocratique et paternel de despotes bienveillants.<sup>201</sup>

Une association fondée sur les liens de parenté, la famille, était le seul propriétaire du sol dans chaque village ou groupe de villages, les champs étaient répartis en lots et tirés au sort annuellement par les membres du village.<sup>202</sup>

[Dans le] nord du Pérou, chaque famille ne cultivait pas sa part isolément, on travaillait en dizaines, sous la conduite d'un chef [...]. La dizaine cultivait à la suite les unes des autres toutes les parts de ses membres, même des absents qui étaient en train de servir à la guerre ou dans les corvées pour les Incas. [...] Chaque village avait aussi des "champs des pauvres" cultivés par tous les membres de la communauté et dont la récolte était répartie par le chef du village entre les vieillards, les veuves et autres nécessiteux.<sup>203</sup>

On retrouve chez Mariátegui des observations similaires, tirées de la littérature disponible au Pérou à l'époque, en particulier l'ouvrage *Bosquejo de la historia económica del Perú* (1926) de l'historien de la nouvelle génération César Ugarte, cité dans les *Sept Essais* :

Le communisme inca – qui, pour s'être développé sous le régime autocratique des Incas, ne peut cependant pas être nié ni négligé – peut être caractérisée comme étant un communisme agraire. Les caractères fondamentaux de l'économie inca – d'après César Ugarte, qui dégage en général les traits caractéristiques de notre processus avec beaucoup de pondération – sont les suivants : « Propriété collective de la terre cultivable par l'"ayllu" ou groupe de familles apparentées, bien que cette propriété soit divisée en parcelles individuelles intransférables ; propriété collective des eaux, des pâturages et des bois par la "marca" ou tribu, ou encore par la fédération des "ayllus" établis autour d'un même village ; coopération dans le travail ; appropriation individuelle des récoltes et des fruits ». <sup>204</sup>

Ce socialisme compris comme collectivisation des tâches et des fruits de la production (Mariátegui évoque les taxations en nature qui composent des réserves de l'État mise à profit en cas de famine, par exemple) est donc également le fruit d'une historiographie, en partie vieillie aujourd'hui, qui fait autorité dans la période. Pourtant, cette conception se nourrit également des observations empiriques, contemporaines de Mariátegui. Ainsi, malgré la disparition de toute la superstructure impériale inca, des communautés indigènes survivent dans les Andes et cherchent à maintenir certaines caractéristiques de ce « communisme inca » qui se manifeste par des habitudes de travail, un rapport collectif et solidaire à l'organisation des tâches et de la propriété. C'est ce que Mariátegui nomme des « habitudes de coopération

<sup>201</sup> Rosa LUXEMBURG, *Introduction à l'économie politique*, Marseille, Agone, 2009, page 194.

<sup>202</sup> *Ibid.*, p. 196.

<sup>203</sup> *Ibid.*, pp. 258-259.

<sup>204</sup> César UGARTE, *Bosquejo de la Historia Económica del Perú*, Lima, Banco Central de Reserva del Perú, 1926, page 6. *Apud* José Carlos MARIÁTEGUI, *7E*, *op. cit.*, page 43. Nous citons ici la traduction de Roland Mignot (voir José Carlos MARIÁTEGUI, *Sept essais d'interprétation de la réalité péruvienne*, *op. cit.*, pages 61-62.)

et de solidarité qui sont l'expression empirique d'un esprit communiste »<sup>205</sup>. Par conséquent, la superstructure sociale inca a bien disparue, mais certaines formes de production et d'organisation *au présent* en sont les héritières directes, sous forme de « vestiges », de survivances ayant traversé plusieurs siècles de répression et d'attaques.

L'exploitation des ressources des territoires conquis par les Espagnols après la Conquête s'accompagne d'une mort de masse que Mariátegui attribue – en plus des épidémies – au mode de mise au travail des Indiens, qui sont en partie asservis ou employés de force dans les mines des Andes. La recherche du profit rapide, symptôme d'une mentalité de « chercheur d'or »<sup>206</sup> ayant peu de considération pour le « capital humain », forme ainsi la limite intrinsèque insurmontable de la greffe de féodalisme tentée par les Espagnols. Pour Mariátegui, le « massacre »<sup>207</sup> de la main-d'œuvre disponible explique et conditionne l'import de travailleurs esclaves d'Afrique<sup>208</sup>, censés faire tampon entre les Blancs et les Indigènes et surtout garantir l'extraction de richesse du territoire. La réification radicale des travailleurs, natifs et importés, est donc un autre symptôme de la particularité des formations économique-sociales créées à partir de la *Conquista*, les grands propriétaires ne voulant pas « des hommes mais des bras »<sup>209</sup>. Mariátegui diagnostique ainsi le féodalisme importé par les colons espagnols comme une tare fondamentale de ce type de colonialité<sup>210</sup>, si « inefficace » économiquement<sup>211</sup> qu'il en vient à y insérer des éléments esclavagistes<sup>212</sup>. L'extraction de richesse par la mise au travail coercitive s'affirme ainsi dès les premiers moments de la domination espagnole, et se caractérise par une possession de la terre par une classe dominante aristocratique peu nombreuse, une faible vie urbaine<sup>213</sup>, une masse de travailleurs

---

<sup>205</sup> José Carlos MARIÁTEGUI, *7E*, *op. cit.*, page 67.

<sup>206</sup> *Ibid.*, p. 48.

<sup>207</sup> *Ibid.*, p. 45.

<sup>208</sup> *Ibid.*, p. 44.

<sup>209</sup> *Ibid.*, p. 46.

<sup>210</sup> Par colonialité, nous traduisons ici le mot *coloniaje*, sans nous référer au concept de colonialité tel qu'il a été développé par Aníbal Quijano. Pour une définition de ce concept, voir Aníbal QUIJANO, « Colonialidad del poder, eurocentrismo y América Latina », in Lander EDGARDO (dir.), *La colonialidad del saber. Eurocentrismo y ciencias sociales. Perspectivas latinoamericanas*, CLACSO (Consejo Latinoamericano de Ciencias Sociales), Buenos Aires, 2000, pp. 201-246.

<sup>211</sup> José Carlos MARIÁTEGUI, *7E*, *op. cit.*, page 43.

<sup>212</sup> N'oublions pas que pour un grand nombre de marxistes de l'époque, et même au-delà des marxistes, l'idée d'une succession linéaire de mode de production formant des étapes sur la voie droite du progrès est largement dominante. En plus des versions vulgaires et parfois caricaturales qui pullulent dans la II<sup>e</sup> Internationale, on trouve chez Marx lui-même des textes prêtant le flanc à cette lecture (voir par exemple la *Critique de l'économie politique* de 1859, mais surtout le *Manifeste du Parti Communiste* de 1848). Les éléments esclavagistes forment un retour en arrière dans cette perspective, c'est-à-dire, au sens strict, le contraire d'un progrès.

<sup>213</sup> José Carlos MARIÁTEGUI, *7E*, *op. cit.*, pages 21-22.

serviles ou esclaves<sup>214</sup> ne faisant pas partie du corps social légitime, des couches intermédiaires d'artisans et de commerçants métis.

Or, le statut politique colonial du territoire péruvien prend officiellement fin avec l'Indépendance, qui donne naissance à la République du Pérou. Paraphrasant Marx, Mariátegui identifie dans la révolution de l'indépendance une inflexion qui surgit des champs politique et militaire sans constituer une véritable rupture : « Alors que la Conquête engendre totalement le processus de formation de notre économie coloniale, l'Indépendance apparaît déterminée et dominée par ce processus »<sup>215</sup>. Ainsi, à l'image de la révolution de 1848 singeant la Révolution Française sans parvenir à en reproduire la grandeur dans le *Dix-huit Brumaire*, l'Indépendance – malgré l'héroïsme de ses protagonistes<sup>216</sup>, qui fait écho à celui des conquistadores<sup>217</sup> – ne transforme pas radicalement la structuration économique du territoire. Conquête et Indépendance se présentent ainsi sous une apparence militaire et politique, voire religieuse ou cléricale en ce qui concerne la Conquête, plutôt qu'économique, ce qui semble en invalider la prévalence méthodologique. Ce n'est, en réalité, qu'une question d'échelle nous dit le Péruvien.

En effet, Mariátegui souligne la dynamique économique du processus d'affranchissement des territoires coloniaux hispaniques, menés par les élites *criollas* au nom de leurs intérêts commerciaux :

Envisagée dans *la perspective de l'histoire mondiale*, l'indépendance sud-américaine se présente décidée par les nécessités du développement de la civilisation occidentale, ou, plus précisément, capitaliste.<sup>218</sup>

Par conséquent, lorsqu'il affirme que la Conquête puis l'Indépendance surgissent comme des événements politique et militaire, Mariátegui n'en nie pas la détermination économique – toujours-déjà présente<sup>219</sup>. Il souligne, au contraire, la continuité qui lie le régime républicain à

---

<sup>214</sup> Le travail esclave ne disparaît d'ailleurs pas avec l'abolition légale de l'esclavage au XIX<sup>e</sup> siècle. Les travaux de l'historien Guido Pennano ont ainsi montré comment l'exploitation d'hévéas amazoniens lors du *boom* du caoutchouc – c'est-à-dire au XX<sup>e</sup> siècle – a donné lieu à des pratiques esclavagistes particulièrement violentes sur les populations indigènes. Guido PENNANO, *La Economía del Caucho*, *op. cit.*

<sup>215</sup> José Carlos MARIÁTEGUI, *7E*, *op. cit.*, page 10.

<sup>216</sup> *Ibid.*

<sup>217</sup> « Les conquistadores étaient de souche héroïque, les colonisateurs non » (« Los conquistadores eran de una estirpe heroica; los colonizadores, no »). *Ibid.*, p. 48.

<sup>218</sup> « Enfocada sobre el plano de la historia mundial, la Independencia sudamericana se presenta decidida por las necesidades del desarrollo de la civilización occidental o, mejor dicho, capitalista ». *Ibid.*, p. 11. (Nous soulignons)

<sup>219</sup> Cette interprétation est d'ailleurs corroborée par un certain nombre d'historiens, comme Heraclio Bonilla et Karen Spalding, qui expliquent que le Pérou ait été le dernier pays d'Amérique du Sud à proclamer son Indépendance après la bataille d'Ayacucho (1824), et l'entrée de troupes venant d'autres territoires sous le commandement de San Martín, par la crainte des commerçants et producteurs péruviens de la concurrence

la période coloniale, dont la transition de l'une à l'autre se donne, à l'échelle mondiale, dans un contexte où les facteurs économiques apparaissent clairement. En faisant main-basse sur les principales fonctions de l'État, les élites commerciales et foncières entérinent le statut extra-social des Indiens et des travailleurs importés esclavagisés et garantissent – à l'image de Don Fabrizio Salina – que tout change pour que rien ne change : « Les privilèges de la colonie avaient engendré les privilèges de la république »<sup>220</sup>. La mise en évidence d'un processus historique dialectique permet ainsi de révéler les liens matériels unissant les grandes inflexions de l'histoire péruvienne et les transformations mondiales à l'œuvre, leur apparence politico-militaire et leur signification plus profonde en connexion avec la totalité du système-monde capitaliste qui se met en place à partir de 1492.

Quelles sont alors les conditions de l'apparition et du développement de formes capitalistes au Pérou selon la lecture mariáteguienne ? Après le demi-siècle de luttes internes entre factions de la classe dominante sous la forme d'opposition de *caudillos* qui suit immédiatement l'Indépendance, et la concurrence que l'or californien (découvert en 1849) fait peser sur l'exportation du métal précieux, les besoins en fertilisants de l'agriculture européenne génèrent un *boom* d'exportation de guano et de salpêtre, dont on trouve d'importants gisements le long de la côte sud du Pérou. Cette exploitation nouvelle suscite une consolidation de certaines couches de la classe dominante : « Les gains du guano et du salpêtre créèrent au Pérou [...] les premiers éléments solides de capital commercial et bancaire »<sup>221</sup>, sans pour autant que le modèle exportateur ne soit modifié avec le passage de l'or aux fertilisants : « Ce qui changeait n'était pas le mobile, mais l'époque »<sup>222</sup> argumente l'auteur. Mariátegui identifie dans la période d'extraction de ces produits la propulsion de l'économie féodale vers une forme bourgeoise<sup>223</sup>, sans que ne soient « liquidés » la structure

---

des autres ports commerciaux. En effet, le système monopolistique colonial interdisait à certains ports d'exporter des marchandises, au profit de quelques grands ports d'exportation. Une fois la tutelle espagnole évacuée de la scène, le port d'El Callao et les commerçants de Lima perdaient ainsi une large part des revenus du commerce que leur garantissait la métropole. Voir Heraclio BONILLA et Karen SPALDING, « La Independencia en el Perú : las palabras y los hechos », in *La Independencia en el Perú*, Lima, IEP, 1972, pp. 15-65.

<sup>220</sup> José Carlos MARIÁTEGUI, 7E, *op. cit.*, page 60.

<sup>221</sup> *Ibid.*, p. 14.

<sup>222</sup> *Ibid.*, p. 13.

<sup>223</sup> Nous avons noté, dans la section consacrée à l'économie péruvienne de 1870 à 1930, que la croissance économique apparaît dans le Pérou du XIX<sup>e</sup> siècle. C'est un indicateur évident d'une relative pénétration de la modernité capitaliste : de nouvelles machines, techniques et organisation du travail permettent de dégager des gains de productivité et des excédents qui peuvent être réinvestis dans la production de plus de marchandises. Autrement dit, la croissance constitue un indicateur de la modernisation économique dans la mesure où la productivité permet une optimisation du temps de travail, qui n'est plus occupé exclusivement à la reproduction de la force de travail (plus un faible excédent accaparé par les propriétaires de la terre et des moyens de production).

de la propriété de la terre ou les rapports de production (en particulier la mise au travail coercitive et le « servage »)<sup>224</sup>. L'apparition d'une industrie au tournant du XIX<sup>e</sup> siècle confirme ce caractère capitaliste de certains secteurs de la production, de même que certaines modernisations de l'agriculture d'exportation, et donc la formation d'un contingent de travailleurs, en partie urbain et en partie rural et saisonnier, employé dans les usines ou dans les grandes plantations de la côte, composant le prolétariat. La revendication de la journée de 8 heures lors du grand mouvement de 1918/1919 s'inscrit pleinement dans cette dynamique d'affirmation du caractère capitaliste de l'économie, ne serait-ce que dans les principaux centres urbains.

Ainsi, le portrait de l'économie péruvienne qu'esquisse Mariátegui dans une perspective historique et dialectique l'amène à identifier, au sein de la formation économique-sociale, des formes de rapports de production diverses et imbriquées :

[...] dans le Pérou actuel coexistent les éléments de trois économies différentes. Sous le régime d'une économie féodale née de la Conquête subsistent dans la *sierra* quelques résidus, toujours vivants, de l'économie communiste indigène. Sur la côte, sur un sol féodal, croît une économie bourgeoise qui, au moins dans son développement mental, donne l'impression d'une économie retardataire.<sup>225</sup>

Tout en rappelant la dominante encore largement agraire de l'économie, Mariátegui complexifie le cadre général en proposant une analyse qui permet de penser *conjointement* les différents espaces géographiques (essentiellement la côte et la *sierra*), les différents régimes de production et les différents produits et marchandises générés par l'économie péruvienne. Là encore, la « dernière instance » (économique) surdétermine les autres aspects de la réalité sociale. Cependant, il reste à déterminer la nature de cet ensemble, et donc la nature de la formation sociale péruvienne. Est-ce une économie capitaliste, ou capitaliste retardataire ? Est-ce une économie féodale en voie de modernisation ? La réponse de Mariátegui est sans ambiguïté : au Pérou on observe une « économie coloniale – coloniale dès l'origine – dont le processus n'est pas encore terminé ». En effet, il identifie une seconde étape, après l'Indépendance, où l' « économie féodale devient, petit à petit, une économie bourgeoise. Sans néanmoins cesser d'être, à l'échelle mondiale, une économie coloniale »<sup>226</sup>. Autrement

<sup>224</sup> José Carlos MARIÁTEGUI, *7E*, *op. cit.*, page 16.

<sup>225</sup> « [...] en el Perú actual coexisten elementos de tres economías diferentes. Bajo el régimen de economía feudal nacido de la Conquista subsisten en la Sierra algunos residuos vivos todavía de la economía comunista indígena. En la costa, sobre un suelo feudal, crece una economía burguesa que, por lo menos en su desarrollo mental, da la impresión de una economía retardada ». *Ibid.*, p. 20.

<sup>226</sup> *Ibid.*, p. 9.

dit, c'est dans son rapport inégal et intégré avec le marché mondial – sous la forme du monopole royal et de la contrebande pendant la période coloniale, comme producteur de matières premières périphérique (ou *dépendant*) dans l'économie marchande du XIX<sup>e</sup> puis du XX<sup>e</sup> siècle – que se structure l'économie péruvienne.

## La formation économique-sociale péruvienne comme structure à dominante capitaliste

La question qui se pose alors est la suivante : quelle est la nature de l'économie de la formation économique-sociale péruvienne et de son articulation avec le mode de production capitaliste tel qu'il se manifeste à l'échelle mondiale ?

L'idée de Mariátegui est, comme nous l'avons montré, que des formes économiques caractéristiques de modes de production distincts (communisme inca, féodalisme issu de la période coloniale, économie bourgeoise retardataire) s'agencent pour former l'économie nationale du Pérou. En tant que telle, la combinaison de différents modes de production dans une formation économique-sociale donnée est loin d'être neuve. La petite production marchande coexiste avec la production capitaliste, il n'y a donc pas d'impossibilité théorique à ce que des formes de production correspondant à des formes passées continuent à exister dans un mode de production ayant changé de nature à un niveau macro-économique. En revanche, ces modes de production différents s'agencent dans un système à dominante où l'un de ces modes surdétermine les autres et les modifie substantiellement – tant dans leur fonction dans l'ensemble de la structure que dans leur organisation propre. Dans les mots de Marx, en 1859 :

Dans toutes les formes de société, c'est une production déterminée et les rapports engendrés par elle qui assignent à toutes les autres productions et aux rapports engendrés par celles-ci leur rang et leur importance. C'est comme un éclairage général où sont plongées toutes les couleurs et qui en modifie les tonalités particulières. C'est comme un éther particulier qui détermine le poids spécifique de toutes les formes d'existence qui y font saillie.<sup>227</sup>

Cette idée de combinaison sous le signe d'une domination prend tout son sens si l'on prétend rendre compte du mouvement et des évolutions d'une formation sociale donnée. Un exemple fameux est celui de l'ouvrage *Le développement du capitalisme en Russie* (1899) de Lénine, dans lequel il expose la nécessité de chevauchements entre le capitalisme naissant et des formes de production qui lui ont précédé mais n'ont pas magiquement disparu. Lénine donne,

---

<sup>227</sup> Karl MARX, « Critique de l'économie politique », *op. cit.*, pages 153-154.



en particulier, l'exemple de l'agriculture capitaliste, qui coexiste avec des formes non capitalistes issues du servage<sup>228</sup> :

Ainsi l'économie capitaliste ne pouvait-elle surgir d'emblée, ni la corvée disparaître d'un seul coup. Le seul système économique possible était donc un système de transition, réunissant à la fois les traits de la corvée et du système capitaliste. Et effectivement, c'est bien par ce système de transition que se caractérise la structure économique de la grosse exploitation foncière après l'abolition du servage. Malgré une diversité infinie de formes, propre à une époque de transition, l'organisation économique de la grosse propriété foncière se ramène actuellement à deux systèmes fondamentaux dans leurs combinaisons les plus variées : le système des prestations de travail [forme nouvelle de la corvée] et le système capitaliste.<sup>229</sup>

Enfin, en accord avec la dimension nécessairement et synchroniquement locale et mondiale d'une structure économique-sociale telle que Mariátegui la démontre, Étienne Balibar argumente que

la valorisation du capital dans l'économie-monde implique que pratiquement toutes les formes d'exploitation historiques soient simultanément utilisées : des plus "archaïques" jusqu'aux plus "modernes", des plus violentes jusqu'aux plus civilisées.<sup>230</sup>

Deux conclusions cruciales doivent donc être tirées. La première est que le mode de production capitaliste n'est pas, de manière abstraite, nécessairement dans une relation d'exclusion réciproque avec des formes de production qui lui ont précédées ou même qui lui coexistent, c'est précisément le contraire<sup>231</sup>. La seconde est que les combinaisons ponctuelles – telles qu'elles se présentent dans une formation économique-sociale donnée – sont prises dans un système d'échanges inégaux qui constitue néanmoins le mode de production capitaliste à l'échelle globale<sup>232</sup>. Dans cette mesure, l'étude de Mariátegui renouvelle radicalement l'historiographie économique et politique du Pérou – et plus largement de

<sup>228</sup> Dans le chapitre qu'il rédige pour *Lire le Capital* en 1965, Étienne Balibar relève que Lénine identifie dans la période de transition au socialisme jusqu'à « cinq modes de production coexistants, inégalement développés et organisés dans une hiérarchie à dominante ». Louis ALTHUSSER, Étienne BALIBAR, Roger ESTABLET, Pierre MACHÉREY et Jacques RANCIÈRE, *Lire « Le capital »*, Paris, PUF, 2014, page 567.

<sup>229</sup> Vladimir Illich LÉNINE, « Le développement du capitalisme en Russie », *Marxist Internet Archives*, 1899, URL complète en biblio.

<sup>230</sup> Étienne BALIBAR, « De la lutte des classes à la lutte sans classes ? », in *Race, nation classe. Les identités ambiguës*, Paris, La Découverte, 1997, page 237.

<sup>231</sup> Supposer un rapport réciproque exclusif revient à imaginer la possibilité d'un ordre social dénué de toute continuité avec son propre passé, surgissant tout armé tel un *Deus ex machina*. Or, si tout individu charrie en lui-même une infinité de déterminations sociales, c'est *a fortiori* le cas pour des formes sociales complexes et historiques. C'est tout le sens de la critique marxienne des « robinsonnades » de l'économie politique classique. Voir Karl MARX, *Le Capital*, *op. cit.*, page 87.

<sup>232</sup> Ajoutons que l'idée que la fonction d'un groupe social comme celui des grands propriétaires « féodaux » est resignifiée lorsqu'elle est prise dans une formation sociale à dominante capitaliste, comme le décrit Nicos Poulantzas : « dans une formation sociale capitaliste, où existe encore le mode de production féodal, on peut assister à une assimilation des grands propriétaires fonciers du type féodal à la classe capitaliste ». Nicos POULANTZAS, « Karl Marx et Friedrich Engels », in François CHÂTELET (dir.), *Histoire de la Philosophie*, vol.V. *La Philosophie et l'histoire (1780-1880)*, Paris, Hachette, 1973, page 312.

l'Amérique latine – en montrant la nature de cet agencement singulier, et les particularités des formes sociales qui en découlent. De plus, l'idée de la superposition de ces « économies », dans les termes du Péruvien, dévoile le sens profond de la perpétuation de l'oppression des populations indigènes, l'incapacité de la classe dominante à proposer une voie de développement autonome ou nationale, ou encore la fonction occupée par les capitaux étrangers dans la direction de la politique nationale.

Il reste cependant à déterminer quel est le mode de production qui domine dans l'économie péruvienne. En effet, Mariátegui ne laisse aucun doute quant à la teneur agraire de l'économie et de la production péruviennes, ou quant à la nature agricole de l'emploi de la force de travail de la majorité de la population. Il souligne cependant une différence nette entre l'activité agricole de la *sierra*, largement absorbée par le marché et la consommation interne<sup>233</sup>, et la production de minerai ou de produits agricoles sur la côte à destination du marché mondial (laine, coton, sucre, caoutchouc). Dans ce sens, dans la section traitant de l'économie péruvienne, il est apparu que la portion de la force de travail employée de manière salariée et pouvant être assimilée au prolétariat est mince. Il est par conséquent tentant d'analyser l'économie péruvienne comme une formation à dominante pré-capitaliste où des enclaves capitalistes se seraient introduites, presque subrepticement, sans que les hiérarchies sociales internes ne s'en trouvent véritablement modifiées. Ce serait cependant méconnaître l'essence du lien qui articule le Pérou à la totalité, ou, dans les mots de Mariátegui, ce serait oublier que le Pérou se trouve dans l'« orbite<sup>234</sup> » de la civilisation capitaliste du fait que la formation sociale péruvienne trouve son origine dans une conquête qui met à bas un ordre social pour en imposer un autre, opérant simultanément la bascule d'un mode de production dans un autre<sup>235</sup>, sans pour autant que ne disparaissent des éléments de la structure économique-sociale précédente. La seule existence majoritaire de l'activité agricole ne constitue pas

<sup>233</sup> José Carlos MARIÁTEGUI, *7E*, *op. cit.*, page 20.

<sup>234</sup> « Hacia el estudio de los problemas peruanos » (10/17/1925), *Mundial*, José Carlos MARIÁTEGUI, *PP*, *op. cit.*, page 70.

<sup>235</sup> Un passage de Marx est tout à fait éclairant quant aux conséquences économiques du passage violent d'un territoire sous la coupe d'une puissance extérieure : « Dans toutes les conquêtes, il y a trois possibilités. Le peuple conquérant impose au peuple conquis son propre mode de production (par exemple les Anglais en Irlande dans ce siècle, en partie dans l'Inde) ; ou bien il laisse subsister l'ancien mode de production et se contente de prélever un tribut (par exemple les Turcs et les Romains) ; ou bien il se produit une action réciproque qui donne naissance à quelque chose de nouveau, à une synthèse (en partie dans les conquêtes germaniques). Dans tous les cas, le mode de production, soit celui du peuple conquérant ou celui du peuple conquis, ou encore celui qui provient de la fusion des deux précédents, est déterminant pour la distribution nouvelle qui apparaît. Bien que celle-ci se présente comme condition préalable de la nouvelle période de production, elle est ainsi elle-même à son tour un produit de la production, non seulement de la production historique en général, mais de telle ou telle production historique déterminée ». Karl MARX, « Introduction à la critique de l'économie politique », in *Contribution à la critique de l'économie politique*, Michel HUSSON et Gilbert BADIA (trad.), Paris, Éditions Sociales, 1972, page 147.

l'agriculture et les rapports de production largement pré-capitalistes qui la régissent (gamonalisme, féodalisme, production communautaire d'esprit collectiviste) comme la détermination principale de l'économie précisément du fait de la nature *coloniale* de l'économie prise dans son ensemble et envisagée dans son articulation / insertion à l'économie mondiale capitaliste. Grand commentateur de Mariátegui, le sociologue Aníbal Quijano a mis en évidence cette structure à dominante où les divers éléments de la structure économique fonctionnent « sous la domination du capital ». Ainsi le Pérou se présente comme une

articulation complexe et contradictoire entre capital et pré-capital, sous l'hégémonie du premier, [de même] que dans la *sierra* où s'articulent encore "féodalisme" et "communisme indigène", tous les deux sous le capital, produisant des effets non seulement sur la logique du développement économique mais aussi sur la mentalité des classes.<sup>236</sup>

Le simple fait que Mariátegui soit en mesure d'identifier les diverses couches en articulation, qui composent la structure économique de la formation sociale péruvienne, découle d'un degré de maturation de la structure elle-même, et ce tant à l'échelle mondiale que nationale. La critique marxiste de l'économie politique est, en effet, un symptôme du degré de développement du mode de production capitaliste, dont les contradictions réelles engendrent les catégories permettant de les rendre visibles. Et c'est par cette critique que sont également identifiés les linéaments qui relient l'économie bourgeoise aux formes qui lui ont précédé et qui – dans le cas de l'Angleterre – persistent, pour ainsi dire, dans ses « pores » :

La société bourgeoise est l'organisation historique de la production la plus développée et la plus variée qui soit. De ce fait, les catégories qui expriment les rapports de cette société et qui permettent d'en comprendre la structure permettent en même temps de se rendre compte de la structure et des rapports de production de toutes les formes de société disparues avec les débris et les éléments desquelles elle s'est édifiée, dont certains vestiges, partiellement non encore dépassés, continuent à subsister en elle, et dont certains simples signes, en se développant, ont pris toute leur signification [...].<sup>237</sup>

Mariátegui ne nous montre pas autre chose lorsqu'il se livre à une opération de dévoilement du déjà-là capitaliste, du encore-là féodal et du sous-bassement indigène *dans leur articulation présente*. La particularité du Pérou, par rapport à l'Angleterre de Marx notamment, réside dans la fonction qu'il occupe dans la reproduction globale du système capitaliste. Ce dernier aspect suppose des modalités spécifiques d'articulation entre des modes

---

<sup>236</sup> Aníbal QUIJANO, *Introducción a Mariátegui*, op. cit., page 83.

<sup>237</sup> Karl MARX, « Introduction à la critique de l'économie politique », op. cit., pages 152-153.

de production capitaliste et non capitaliste, ainsi que des particularités dans le rôle que jouent les diverses classes sociales dans la formation économique-sociale.

On voit donc qu'en partant d'un *topos* du marxisme – plusieurs modes de production coexistent dans une formation économique-sociale donnée – Mariátegui se donne les moyens d'opérer une analyse précise et novatrice capable d'évaluer en termes économiques et politiques, à partir de bases concrètes, les intérêts antagoniques ou convergents des diverses couches et classes sociales au Pérou.

## Impérialisme et bourgeoisie nationale

Une fois déterminée la nature de l'économie péruvienne et de sa place dans le champ gravitationnel capitaliste mondial, Mariátegui explore méthodiquement les déterminations principales qui conditionnent sa perpétuation et la gestion des contradictions qui la traversent. En d'autres termes, Mariátegui inaugure une méthode d'analyse en termes de lutte des classes à partir du Pérou.

Dire du processus de développement d'une formation économique-sociale qu'il est *sui generis* relève de l'évidence<sup>238</sup>. Chaque territoire a ses particularités géographiques, historiques, économiques, etc., qui donnent à la structure sociale et économique – ainsi qu'aux formes politiques qui en émergent et participent à la détermination de la structure – son caractère, altérant inéluctablement toute « voie normale » du développement capitaliste. Un certain nombre de « voies » jalonnent ainsi les textes marxistes (« voie classique », « voie prussienne », « voie américaine », « voie coloniale », « voie russe », etc.), parfois dans le but déclaré de tirer des lois définitives du développement capitaliste par une taxonomie d'idéaux-types, parfois dans une perspective plus compréhensive et dialectique reliant la partie au tout capitaliste dans des schémas englobants. Selon que l'on privilégie la première ou la seconde interprétation, des lignes théoriques et politiques (stratégiques) différentes émergent, pouvant donner lieu à des lectures plus ou moins adaptées, plus ou moins normatives de situations qui, à certains égards, divergent toujours du modèle de référence. D'ailleurs, dans son texte canonique différenciant « voie prussienne » (réforme « par le haut » qui maintient la domination des grands propriétaires terriens) et « voie américaine » (révolution qui passe par la destruction des *latifundia* féodales et l'instauration de la petite exploitation privée), Lénine montre que ces deux types peuvent cohabiter au sein d'un même pays, comme la diversité des modes d'exploitation de la terre dans l'Empire russe le prouve<sup>239</sup>. L'enjeu de cette section est de dessiner les contours de l'analyse mariáteguienne pour situer sa position dans le débat sur

---

<sup>238</sup> Lénine relevait, d'ailleurs, que « l'extrême complexité des phénomènes de la vie sociale permet toujours de trouver autant d'exemples ou de données isolées qu'on voudra à l'appui de n'importe quelle thèse ». D'où la nécessité de la prise en compte de la totalité pour permettre une compréhension des phénomènes singuliers. Vladimir Illich LÉNINE, *L'impérialisme, stade suprême du capitalisme*, *op. cit.*, page 22.

<sup>239</sup> Voir Vladimir Illich LÉNINE, « Programme agraire de la social-démocratie dans la première révolution de 1905-1907 [1908] », in *Œuvres, tome 13*, Paris-Moscou, Éditions du Progrès - Éditions sociales, 1976, pages 251-254. *apud* Matthieu RENAULT, « Des colonies russes à l'Amérique Noire... et retour. Lénine et Langston Hughes », *Actuel Marx*, 2017, n° 62, pp. 65-80.

la nature du développement capitaliste au Pérou, et plus précisément sur les traits distinctifs de la bourgeoisie péruvienne en relation avec la pénétration impérialiste.

Les textes de Mariátegui mentionnent l'apparition d'une économie bourgeoise sur la côte péruvienne dont la mentalité est nettement « retardataire ». Il parle également de « ruines », de « résidus » et de « vestiges » lorsqu'il évoque le socialisme de l'Empire inca et les formes collectivistes de l'organisation des communautés indigènes. Au vu de la tradition marxiste multiple mise en évidence ci-dessus, il convient de s'interroger ici sur le sens précis de ces appréciations. Doit-on y voir différentes « temporalités » ? Les « vestiges » socialistes et les « enclaves » capitalistes sont-ils le signe de la simultanéité de formes passées et présentes ? En d'autres termes, le passé et le présent coexisteraient-ils sous des formes de productions que l'on pourrait rattacher à une ou plusieurs périodes historiques dont certaines sont pourtant définitivement révolues ? Ces énigmes ne sont, en réalité, qu'apparentes. En effet, l'effort de définition des « problèmes » péruviens en termes économiques et sociaux renvoie à des dynamiques structurelles et à une praxis des individus et des groupes sociaux composant la structure dans sa multiplicité à *un moment donné*. Il n'y a donc pas des « bouts de passé » qui survivraient dans le présent, mais bien une structure dont la composition a une explication historique et matérialiste, dans laquelle seul le présent existe. Tant au niveau macro-structurel (en termes de classe) qu'au niveau de la vie et des luttes des individus, l'analyse de la « réalité péruvienne » se pose chez Mariátegui en fonction d'une lecture, qu'il veut lucide, des déterminations *présentes* de la formation sociale péruvienne. Mais alors quel sens donner à l'idée de retard dans la mentalité de la bourgeoisie du littoral ?

Nous avons démontré, dans les sections précédentes, l'impact que le modèle exportateur péruvien produisait en termes de fragmentation du territoire (tant sur le plan géographique qu'économique). On trouve l'un de ces impacts dans le projet de nation exclusif du civilisme, mais également dans les choix ouvertement favorables aux capitaux étrangers faits durant l'*Oncenio*<sup>240</sup>. Ainsi, en commentant le Contrat Grace (1889)<sup>241</sup>, Mariátegui déclare

---

<sup>240</sup> Cette continuité en termes de dépendance est largement documentée par l'historiographie péruvienne. Ainsi, Pour Julio Cotler, « Leguía cherchait à favoriser l'expansion du capitalisme mais sans affecter les bases sociales de la domination seigneuriale sur lesquelles se fondait le patron exportateur. De cette manière, le *Oncenio* a perpétué le projet que les exportateurs de guano regroupés dans le *partido civil* s'étaient donné à partir des années 1850 ». Julio COTLER, *Política y sociedad en el Perú: cambios y continuidades*, 1<sup>re</sup> éd., Lima, IEP, 1994, page 64.

<sup>241</sup> Il s'agit d'un contrat de refinancement de la dette externe péruvienne après la Guerre du Pacifique par lequel l'État cédait des terres, l'usufruit des lignes de chemin de fer pour 66 ans, des garanties de paiement en guano et des paiements annuels très élevés en livres sterling. Voir José R. DEUSTUA C., « Guano, salitre y petróleo en la economía peruana, 1820-1930 », *op. cit.*, page 206.

que « par le biais de la *reconnaissance pratique de sa condition d'économie coloniale*, le Pérou put obtenir une aide dans sa convalescence »<sup>242</sup> financière, suite à la désastreuse défaite lors de la Guerre du Pacifique (1879-1883). Ainsi, le caractère subalterne du Pérou dans l'économie mondiale, l'hégémonie du capital impérialiste, le processus de dénationalisation des unités de production sont autant d'éléments qui corroborent l'analyse selon laquelle, au Pérou, « il n'y a pas, et il n'y a jamais eu de bourgeoisie progressiste avec un sentiment national »<sup>243</sup>. En traçant ainsi un lien entre insertion subalterne sur le marché mondial et absence de bourgeoisie nationale progressiste, Mariátegui établit – tacitement – l'impossibilité d'un *développement organique du capitalisme* au Pérou.

Nous avons vu que, dans le Pérou des années 1920, les équilibres politiques qui avaient permis au civilisme de se maintenir se trouvent profondément fragilisés par l'apparition d'une classe moyenne urbaine et d'un prolétariat croissant, signe d'un relatif développement. Mariátegui n'escamote pas ces éléments, mais il insiste sur l'absence d'une bourgeoisie *progressiste*. Quelle différence entre la classe moyenne et la bourgeoisie progressiste ? D'abord, la classe moyenne ne forme un ensemble ni solide ni cohérent. Sa composition hybride ne la place pas comme protagoniste ou comme porteuse d'un projet politique défini : il s'agit, au sens littéral, d'une classe intermédiaire entre la masse des producteurs de la valeur (les travailleurs) et les propriétaires des moyens de production (la bourgeoisie)<sup>244</sup>. Au contraire, la bourgeoisie « progressiste », telle qu'elle apparaît dans le *Manifeste du Parti Communiste* (1848), est celle – exemplairement dans les processus des révolutions bourgeoises du XVIII<sup>e</sup> siècle – qui prétend imposer un nouveau cours à la politique, correspondant à de nouvelles relations de production, « libérant » les travailleurs des liens personnels féodaux les attachant à la terre et des corporations médiévales, formant ainsi un marché du travail<sup>245</sup>. Nous avons vu que ce n'est pas le cas au Pérou. Or, si l'on

<sup>242</sup> José Carlos MARIÁTEGUI, *7E*, *op. cit.*, page 17. Nous soulignons.

<sup>243</sup> *Ibid.*, p. 28.

<sup>244</sup> Ce statut intermédiaire est bien décrit par David Parker, qui montre comment les *empleados* de Lima, qui forment la classe moyenne urbaine de la capitale, sont à la fois progressistes et dépendants : rattachés au culte de l'ascendance et à l'esprit de caste de la classe dirigeante, ils en partagent la vision du monde et aspirent à l'ascension. Par leurs conditions matérielles d'existence, en revanche, ils sont directement confrontés aux difficultés de la vie chère et des bas salaires, ce qui les rapproche des ouvriers, dont ils empruntent les méthodes d'organisation et de revendication (syndicat, grève, manifestation), sans pour autant cesser de s'en différencier. David PARKER, « White-collar Lima, 1910-1929: Commercial Employees and the Rise of the Peruvian Middle Class », *The Hispanic American Historical Review*, février 1992, vol. 72, n° 1, pp. 47-72, page 71.

<sup>245</sup> On retrouve la thèse marxiste selon laquelle les contradictions entre le développement des forces productives et les rapports de production provoquent un bouleversement, une révolution, ouvrant à de nouveaux agencements ou reconduisant d'autres contradictions, comme la contradiction fondamentale entre capital et travail dans la société bourgeoise. Voir Karl MARX et Friedrich ENGELS, « Le Manifeste du Parti Communiste », *op. cit.*

considère la caractérisation de l'économie péruvienne de Mariátegui, et de sa composition de classe, on trouve une nouvelle facette de la fragmentation du Pérou. La *sierra* est dominée par le *gamonalisme* ; la grande propriété « semi-féodale » domine également sur la côte et les relations de production ne sont pas majoritairement « libres », à l'exception de quelques espaces de production industrielle ou agro-exportatrice. Le caractère global de l'économie péruvienne est, selon lui, « colonial », car relié de manière subalterne à l'économie mondiale :

Du fait des déficiences de sa position géographique, de son capital humain et de son éducation technique, il est inimaginable que le Pérou se convertisse, à court terme, en un pays manufacturier. Sa fonction dans l'économie mondiale doit être, pour de longues années, celle d'un exportateur de matières premières, de biens alimentaires, etc. L'autre facteur agissant, présentement, de manière contraire à l'apparition d'une industrie importante est sa condition de pays à l'économie coloniale, inféodée aux intérêts commerciaux et financiers des grandes nations industrielles d'Occident.<sup>246</sup>

Par conséquent, malgré l'irruption sur la scène politique de groupes sociaux nouveaux (prolétariat et petite-bourgeoisie), on ne peut affirmer qu'à ce processus corresponde l'apparition d'une bourgeoisie organique, du fait même de l'« inféodation » de l'économie péruvienne. Et encore moins d'une bourgeoisie dont les intérêts la pousseraient vers une idéologie nationaliste ou un programme de souveraineté économique. Lorsqu'il assimile le *latifundium* et le servage à des « vestiges » de féodalisme, Mariátegui souligne au contraire le caractère nécessairement conservateur d'une classe dirigeante héritière et protectrice des formes de propriété de la période coloniale, dont elle tire rente et pouvoir. Associant colonialisme et féodalisme, il argumente que le capitalisme apparaît de manière embryonnaire<sup>247</sup> – bien que surdéterminante – dans l'économie péruvienne, se révélant ainsi incapable d'être la matrice d'un projet national *organique*. Rappelons sa formule : « le régime de propriété de la terre détermine le régime politique et administratif de toute nation »<sup>248</sup>, qui invalide toute velléité libérale de l'appareil d'État (formellement libéral mais dont les piliers qui le soutiennent trouvent leurs fondations sur le sol de la grande propriété foncière).

La bourgeoisie « progressiste » serait-elle alors synonyme de bourgeoisie industrielle ? Dans les *Sept Essais*, la question du développement industriel – dont nous avons

---

<sup>246</sup> « A causa de las deficiencias de su posición geográfica, de su capital humano y de su educación técnica, al Perú le está vedado soñar en convertirse, a breve plazo, en un país manufacturero. Su función en la economía mundial tiene que ser, por largos años, la de un exportador de materias primas, géneros alimenticios, etc. En sentido contrario al surgimiento de una importante industria fabril actúa, además, presentemente, su condición de país de economía colonial, enfeudada a los intereses comerciales y financieros de las grandes naciones industriales de Occidente ». José Carlos MARIÁTEGUI, *7E*, *op. cit.*, page 187.

<sup>247</sup> *Ibid.*, p. 42.

<sup>248</sup> *Ibid.*



vu qu'elle est structurellement limitée au Pérou, malgré un développement relatif – est corrélée à la question urbaine. L'organisation territoriale, le manque de main-d'œuvre, la faiblesse de l'État central face aux potentats fonciers qui limitent la circulation des travailleurs sont pointés comme des facteurs qui limitent le développement des centres urbains<sup>249</sup>. Là encore, la fragmentation apparaît comme un facteur déterminant dans l'absence d'un phénomène urbain qui puisse conduire à la formation d'une bourgeoisie – commerciale ou industrielle – qui porte le projet d'une réforme de la propriété foncière, fondement du pouvoir d'une grande part de l'oligarchie péruvienne. De plus, Mariátegui relève à quel point la fragmentation du tissu productif national est flagrant dans la spécialisation des centres urbains : Talara, dans le nord, est le second port du pays uniquement du fait de l'exportation de pétrole sans que Lima n'en tire aucun profit. Des zones et régions entières sont économiquement déconnectées : Trujillo prospère grâce à la canne à sucre<sup>250</sup>, Cuzco grâce à la filière de la laine<sup>251</sup>, Lima du fait de sa spécialisation dans les secteurs bancaire et textile. Or, « une grande ville est fondamentalement un marché et une usine »<sup>252</sup>, selon Mariátegui. Du fait de l'isolement et des distances géographiques, aucune des villes du pays ne peut atteindre une grande concentration d'activités en l'absence d'un système de communication et d'une circulation des marchandises, des capitaux et des travailleurs bien supérieure.

La rareté du crédit destiné au secteur industriel constitue un autre obstacle à la formation d'une bourgeoisie industrielle. Attirés par les profits des produits d'exportation, les crédits disponibles pour les activités industrielles ou pour d'autres activités agricoles et d'élevage sont comptés et peu fiables<sup>253</sup>. L'économiste Martín Monsalve souligne d'ailleurs l'importance des immigrés européens (en particulier italiens) dans le financement et l'initiative d'investissements industriels, et, par comparaison, l'absence relative des élites *criollas* de ces activités. En ce qui concerne le marché interne, Monsalve écrit :

En l'absence d'un marché du travail étendu et libre, il était difficile de compter sur un large nombre de consommateurs au niveau local, condition particulièrement importante pour une industrie consacrée à la production de biens de consommation.<sup>254</sup>

<sup>249</sup> « L'*hacienda*, en accaparant avec la terre et les industries annexes, le commerce et le transport, prive le bourg de moyens de survie et le condamne à une existence sordide et exiguë ». *Ibid.*, p. 23.

<sup>250</sup> Peter KLARÉN, *Formación de las haciendas azucareras y orígenes del APRA*, *op. cit.*

<sup>251</sup> Martín MONSALVE, « Industria y mercado interno, 1821-1930 », *op. cit.*, page 271.

<sup>252</sup> José Carlos MARIÁTEGUI, *7E*, *op. cit.*, page 186.

<sup>253</sup> Martín MONSALVE, « Industria y mercado interno, 1821-1930 », *op. cit.*, page 280.

<sup>254</sup> *Ibid.*, p. 297.

Les obstacles au développement d'une industrie nationale sont la manifestation, et la conséquence, d'une formation économique-sociale dont la classe dirigeante n'est pas porteuse d'un projet de protection de la production nationale, de souveraineté, d'investissements lourds dans l'infrastructure productive, du fait de sa position subalterne, en tant que bourgeoisie, dans le système-monde capitaliste. Bien au contraire, en se concentrant sur les secteurs bancaires et exportateurs, elle se trouve limitée aux marges des branches déjà dominée – ou en voie d'appropriation – par les capitaux étasuniens et britanniques, accentuant encore l'orientation subalterne, ou dépendante, de l'économie. Aníbal Quijano a démontré comment la pénétration des capitaux impérialistes, dont les investisseurs sont peu intéressés par le développement de l'industrie locale ou par la « libération » de la main-d'œuvre, tire profit de cette articulation entre pré-capital et capital impérialiste ou monopoliste, la production mercantile et vivrière des secteurs pré-capitalistes ravitaillant leurs enclaves et permettant une extériorisation d'une partie des coûts de reproduction de la force de travail<sup>255</sup>. La bourgeoisie commerciale et l'oligarchie *terrateniente* (les deux secteurs sont souvent peuplés des mêmes individus) se trouvent ainsi enserrées dans les mêmes secteurs d'accumulation que les capitaux impérialistes, amplifiant l'incitation négative à l'investissement dans des secteurs d'intérêt national.

Ces facteurs économiques permettent, selon Mariátegui, d'expliquer la formation d'une classe dirigeante dépourvue d'« esprit » capitaliste par sa caractéristique éminemment rentière :

Le caractère de la propriété privée se présente au Pérou comme un des plus grands obstacles au développement du capitalisme national. Le pourcentage de terres exploitées par des métayers, grands ou petits, qui appartiennent à des *terratenientes* n'ayant jamais véritablement géré leur propriété est très élevé. Ces propriétaires, complètement étrangers et absents de l'agriculture et de ses problèmes, vivent de leur rente territoriale sans offrir aucun apport de travail ou d'intelligence à l'activité économique du pays. Ils correspondent à la catégorie de l'aristocrate ou du rentier, consommateur improductif. [...] La domination de la terre par une classe de rentiers impose à la production la lourde charge de soutenir une rente qui n'est pas sujette aux éventuelles chutes des produits agricoles.<sup>256</sup>

<sup>255</sup> Aníbal QUIJANO, « Treinta años después : otro reencuentro. », in *7 ensayos de interpretación de la realidad peruana*, Caracas, Fundación Biblioteca Ayacucho, 2007, page 20.

<sup>256</sup> « El carácter de la propiedad agraria en el Perú se presenta como una de las mayores trabas del propio desarrollo del capitalismo nacional. Es muy elevado el porcentaje de las tierras, explotadas por arrendatarios grandes o medios, que pertenecen a terratenientes que jamás han manejado sus fundos. Estos terratenientes, por completo extraños y ausentes de la agricultura y de sus problemas, viven de su renta territorial sin dar ningún aporte de trabajo ni de inteligencia a la actividad económica del país. Corresponden a la categoría del aristócrata o del rentista, consumidor improductivo. [...] El dominio de la tierra por una clase de rentistas, impone a la producción la pesada carga de sostener una renta que no está sujeta a los eventuales descensos de los productos agrícolas ». José Carlos MARIÁTEGUI, *7E*, op. cit., pages 81-82.

Ainsi, pour Mariátegui, l'oligarchie péruvienne est profondément étrangère aux intérêts nationaux, et fondamentalement incapable (tant objectivement que subjectivement) de proposer une voie de développement national au Pérou. Cantonnée à des secteurs de l'accumulation dominés par le capital impérialiste, la classe dirigeante péruvienne se limite à un rôle commercial ou rentier, ce qui la caractérise comme parasitaire, incapable de stimuler le tissu productif de manière à sortir du cadre (néo)colonial.

Mariátegui insiste sur l'incapacité que démontre la classe dirigeante péruvienne à moderniser les techniques de production et à obtenir des gains de productivité à même de soutenir la concurrence des investissements étrangers. Témoin du rachat des grandes *haciendas* sucrières du nord<sup>257</sup>, il mentionne également le contrôle du pétrole par la *International Petroleum Company* (IPC), et celle des principales mines du pays par la Cerro de Pasco Mining Corporation. L'auteur pointe l'inaptitude fondamentale des grands propriétaires terriens :

Les systèmes provinciaux, les habitudes féodales des anciens grands propriétaires du [département de] La Libertad n'ont pas pu résister à l'expansion des entreprises capitalistes étrangères. Ces dernières ne doivent pas leur succès exclusivement à leurs capitaux : elles le doivent également à leur technique, à leur méthode, à leur discipline. Elles le doivent à leur volonté de puissance. Elles le doivent, en général, à tout ce qui a fait défaut aux propriétaires locaux, dont certains auraient pu arriver aux mêmes résultats que l'entreprise allemande [Gildemeister] s'ils avaient eu l'étoffe de capitaines d'industrie.<sup>258</sup>

Dans un passage du rapport *El problema de las razas en América Latina*, qu'il rédige pour la Première Conférence Communiste tenue à Buenos Aires en juin 1929, Mariátegui revient et insiste sur ce point :

Le capitalisme étranger se sert de la classe féodale pour exploiter à son profit [les] masses paysannes. Mais, parfois, l'incapacité de ces *latifundistas* (héritiers des préjugés, de la superbe et de l'arbitraire médiévaux) à remplir ces fonctions de chefs d'entreprise capitaliste est telle qu'il se voit obligé de prendre directement en main l'administration des propriétés et des centrales. C'est ce qui a lieu, en particulier, dans l'industrie du sucre,

---

<sup>257</sup> Peter Klarén retrace le parcours des principales familles qui accaparent les grandes plantations de canne à sucre : les Gildemeister (allemands), les Larco (italiens) ou encore la Grace Company, dont les capitaux sont étasuniens. Voir le chapitre « Azúcar y concentración de la tierra » dans Peter KLARÉN, *Formación de las haciendas azucareras y orígenes del APRA*, *op. cit.*

<sup>258</sup> « Los sistemas provinciales, los hábitos feudales de los antiguos grandes propietarios de La Libertad no han podido resistir a la expansión de las empresas capitalistas extranjeras. Estas no deben su éxito exclusivamente a sus capitales: lo deben también a su técnica, a sus métodos, a su disciplina. Lo deben a su voluntad de potencia. Lo deben, en general, a todo aquello que ha faltado a los propietarios locales, algunos de los cuales habrían podido hacer lo mismo que la empresa alemana ha hecho, si hubiesen tenido condiciones de capitanes de industria ». José Carlos MARIÁTEGUI, *7E*, *op. cit.*, page 24.

monopolisée presque complètement dans la vallée de Chicama par une entreprise anglaise et une entreprise allemande.<sup>259</sup>

Les profits, la productivité et l'assise internationale (et donc l'accès au crédit) se combinent ainsi à une mentalité capitaliste chez ces entrepreneurs étrangers, l'ensemble faisant défaut aux membres de l'oligarchie péruvienne. La modernisation de l'appareil productif ne peut donc pas provenir de l'impulsion d'une classe dirigeante rentière, et qui pourtant est en charge de cette modernisation par son contrôle de l'État : « Au Pérou, à l'inverse du sens de l'émancipation républicaine, l'esprit du fief – antithèse et négation de l'esprit du bourg – s'est vu chargé de la création d'une économie capitaliste »<sup>260</sup>. Dans la *sierra*, malgré la confiscation des meilleures terres par les *terratendientes* et *gamonales*, Mariátegui dénonce une productivité à peine supérieure à celle des parcelles pauvres cultivées par les communautés indigènes, révélant une organisation de la production déficiente et un manque de mécanisation et de techniques modernes<sup>261</sup>. Le principal argument en défense de la grande propriété – l'efficacité de la concentration contre l'effritement de la petite propriété – se trouve ainsi invalidé<sup>262</sup>. De plus, Mariátegui rappelle que la propriété du sol est elle-même une illusion dans de nombreux cas, dans la mesure où les *haciendas* de la côte sont souvent lourdement hypothéquées auprès d'entités étrangères :

Les hypothèques de la propriété agraire [met] [les grandes propriétés du littoral], pour une bonne part, et depuis une époque très lointaine, sous le contrôle des firmes étrangères. Les *hacendados*, endettés auprès des commerçants et des créanciers étrangers, servaient d'intermédiaires [...] au capitalisme anglo-saxon pour lui garantir l'exploitation de champs cultivés à un coût minimal par des journaliers esclavagisés et misérables, courbés sur la terre sous le fouet des « négrier » coloniaux.<sup>263</sup>

<sup>259</sup> « El capitalismo extranjero se sirve de la clase feudal para explotar en su provecho estas masas campesinas. Mas, a veces, la incapacidad de estos latifundistas (herederos de los prejuicios, soberbia y arbitrariedad medioevales) para llenar la función de jefes de empresa capitalista, es tal que aquel se ve obligado a tomar en sus propias manos la administración de latifundios y centrales. Esto es lo que ocurre, particularmente, en la industria azucarera, monopolizada casi completamente en el valle de Chicama por una empresa inglesa y una empresa alemana ». « El problema de las razas en América Latina », José Carlos MARIÁTEGUI, *IP, op. cit.*, page 27.

<sup>260</sup> « En el Perú, contra el sentido de la emancipación republicana, se ha encargado al espíritu del feudo – antítesis y negación del espíritu del burgo – la creación de una economía capitalista ». José Carlos MARIÁTEGUI, *7E, op. cit.*, page 25.

<sup>261</sup> *Ibid.*, p. 69.

<sup>262</sup> *Ibid.*

<sup>263</sup> « Las hipotecas de la propiedad agraria las colocaban, en buena parte, desde época muy lejana, bajo el control de las firmas extranjeras. Los hacendados, deudores a los comerciantes, prestamistas extranjeros, servían de intermediarios [...] al capitalismo anglo-sajón para asegurarse la explotación de campos cultivados a un costo mínimo por braceros esclavizados y miserables, curvados sobre la tierra bajo el látigo de los “negreros” coloniales ». *Ibid.*, pp. 61-62.

Mariátegui note, par ailleurs, que la grande propriété capitaliste surgit de la concentration issue d'une période de dislocation de la propriété féodale de la terre, et non le contraire<sup>264</sup>. Enfin, par une formule lapidaire, Mariátegui synthétise l'obstacle que forme la classe dirigeante dans la modernisation économique du Pérou : « le propriétaire *criollo* conçoit la rente plutôt que de concevoir la production »<sup>265</sup>.

Une fois établie l'incapacité de la classe dirigeante à occuper la fonction d'une bourgeoisie progressiste et nationale<sup>266</sup>, reste à déterminer la relation entre la dénationalisation de l'économie et l'impérialisme, et la manière dont ces phénomènes s'articulent dans le concept mariatéguien d'une économie coloniale continuée. Mariátegui affirme que la subordination économique du Pérou ne s'arrête pas à une forme inégale d'échange simple (matières premières contre produits manufacturés), elle doit être complétée par la prise en compte de l'ensemble des mouvements de capitaux qui fluent du, et vers, le Pérou ainsi que des modalités de ces flux :

Le solde du commerce extérieur, pour peu qu'on l'analyse, s'avère fictif. Les nations européennes ont des « importations invisibles » qui équilibrent leur balance commerciale : les envois [d'argent] des immigrés [européens], les bénéfiques des investissements à l'étranger, les bénéfiques de l'industrie du tourisme, etc. Au Pérou, comme dans tous les pays d'économie coloniale, on trouve, en revanche, des « exportations invisibles ». Les profits miniers, du commerce, des transports, etc., ne restent pas au Pérou. Ils vont, pour l'essentiel, sous forme de dividendes, d'intérêts, etc., à l'étranger. Pour les récupérer, l'économie péruvienne doit en faire la demande sous forme d'emprunts.<sup>267</sup>

De manière frappante, les mots de Mariátegui expriment exactement ce que les économistes de la théorie marxiste de la dépendance vont démontrer dans les années 1970. La brésilienne

<sup>264</sup> Certains passages des *Luttes de classes en France* décrivent précisément la ruine de la petite propriété agricole en France, où les paysans endettés sont contraints de céder à leurs créanciers l'équivalent d'une rente foncière ainsi qu'une large part de leurs bénéfices. Placés dans une position qui ne diverge que de droit du métayer, les paysans ne basculent pas du côté de la révolution uniquement du fait de la prégnance du mythe de la propriété privée : « Le titre de propriété est le talisman au moyen duquel le capital a jusqu'ici ensorcelé [le paysan] ». Karl MARX, *Les luttes de classes en France, 1848-1850*, 2<sup>e</sup> éd., Montreuil-sous-Bois, Éditions Science marxiste, Bibliothèque jeunes, 2020, pages 135-137.

<sup>265</sup> José Carlos MARIÁTEGUI, *7E*, *op. cit.*, page 25.

<sup>266</sup> Dans un texte synthétique, Nicos Poulantzas résume la conception marxiste d'une bourgeoisie nationale : « La bourgeoisie nationale existe en tant que fraction autonome de la bourgeoisie seulement si elle possède une idéologie d'indépendance nationale et une organisation propre dans une position de classe qui l'engage pratiquement dans des formes de luttes anti-impérialistes ». NICOS POULANTZAS, « Karl Marx et Friedrich Engels », *op. cit.*, page 313.

<sup>267</sup> « El saldo del comercio exterior, a poco que se le analice, resulta ficticio. Las naciones europeas tienen "importaciones invisibles" que equilibran su balanza comercial: remesas de los inmigrantes, beneficios de las inversiones en el extranjero, utilidades de la industria del turismo, etc. En el Perú, como en todos los países de economía colonial, existen, en cambio, "exportaciones invisibles". Las utilidades de la minería, del comercio, del transporte, etc., no se quedan en el Perú. Van, en su mayor parte, en forma de dividendos, intereses, etc., al extranjero. Para recuperarlas, la economía peruana necesita pedir las en préstamo ». « Economía colonial » (08/01/1926), *Mundial*, José Carlos MARIÁTEGUI, *PP*, *op. cit.*, page 131.

Vânia Bambirra expose ainsi succinctement le phénomène de décapitalisation des économies dépendantes :

Le développement industriel – contrairement à ce que croyaient les théoriciens du capitalisme latino-américain –, dans la mesure où il est mis en œuvre par le capital étranger, génère les mécanismes d’approfondissement et d’amplification du contrôle de ce capital sur le capitalisme dépendant. Ces mécanismes accumulatifs, en spirale, dérivent de la forme avec laquelle fonctionnent les entreprises impérialistes : des profits obtenus, une partie, en général petite, est réinvestie ; une autre partie est envoyée à l’extérieur comme rapatriement des bénéfices, qui augmente indirectement au travers du paiement des *royalties*, de services techniques et de la dépréciation, dont le résultat est la décapitalisation de l’économie. Cette décapitalisation se reflète dans les déficits de la balance des paiements. Pour compenser ces déficits, des « aides » externes sont sollicitées, sous la forme d’emprunts. Les emprunts augmentent le service de la dette externe, qui à son tour augmente encore plus les déficits, augmentant progressivement le besoin de plus de capital étranger. En peu de mots, on peut dire que les investissements étrangers provoquent une décapitalisation qui exige de nouveaux investissements étrangers. [...] Le capital étranger devient ainsi une nécessité intrinsèque du fonctionnement du capitalisme dépendant et, en même temps, sa composante décapitalisatrice et capitalisatrice.<sup>268</sup>

C’est, par conséquent, l’insertion dans un système mondial d’échanges inégaux et complexes qui caractérisent la situation de dépendance, et qui la différencie de la période coloniale historique<sup>269</sup>. En bref, on assiste à un transfert massif de plus-value des pays dépendants (ou « semi-coloniaux ») vers les pays industrialisés centraux où cette dernière est réalisée.

C’est précisément cette relation de prédation systémique qui caractérise l’impérialisme comme phase du capitalisme<sup>270</sup>, et non comme simple manifestation extérieure des économies

<sup>268</sup> « O desenvolvimento industrial – apesar do que achavam os teóricos do capitalismo latino-americano –, na medida em que chega a ser promovido pelo capital estrangeiro, gera os mecanismos de aprofundamento e ampliação do controle deste capital sobre o capitalismo dependente. Esses mecanismos acumulativos, em espiral, derivam da forma como as empresas imperialistas funcionam: dos lucros obtidos, uma parte, em geral pequena, é reinvestida; outra parte é enviada ao exterior como remessa de lucros, que aumenta indiretamente através do pagamento de royalties, de serviços técnicos e de depreciação, cujo resultado é a descapitalização da economia. Esta descapitalização se reflete nos déficits do balanço de pagamento. Para suprir esses déficits são requeridas "ajudas" externas, por meio de empréstimos. Os empréstimos aumentam os serviços da dívida externa e esta aumenta ainda mais os déficits, aumentando progressivamente a necessidade de mais capital estrangeiro. Em poucas palavras, pode-se dizer que os investimentos estrangeiros provocam uma descapitalização que exige novos investimentos estrangeiros. [...] O capital estrangeiro se torna assim uma necessidade intrínseca do funcionamento do capitalismo dependente e é, ao mesmo tempo, seu componente descapitalizador e capitalizador ». Vânia BAMBIRRA, *O capitalismo dependente latino-americano*, 2<sup>e</sup> éd., Florianópolis, Insular, 2013, page 143.

<sup>269</sup> Voir notamment les travaux de Ruy Mauro Marini, sur la différence entre le modèle exportateur colonial et la dépendance, qui survient seulement quand l’Amérique latine est insérée dans la division internationale du travail. Pour Marini, leur continuité ne doit pas cacher cette différence, qui tient au fait que ce n’est qu’à partir du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle et de l’explosion des importations britanniques que les pays latino-américains – chacun dans une relation bilatérale avec le Royaume-Uni – se lient à l’économie mondiale. Ce lien découle de l’apparition de la grande industrie dans les économies capitalistes. Voir Ruy Mauro MARINI, *América Latina, dependencia y globalización*, op. cit., page 112.

<sup>270</sup> Marina Machado Gouvêa rappelle que la théorie de l’impérialisme n’est pas uniquement due à Lénine, mais qu’elle est l’occasion d’un débat intense au début du XX<sup>e</sup> siècle entre de nombreux auteurs, marxistes ou non (Hilferding, Hobson, Luxemburg, Boukharine, etc.). Elle montre clairement que la théorie léninienne s’impose justement sur ce point central qu’est l’idée d’impérialisme comme *phase* du capitalisme, à savoir

des pays industrialisés, et encore moins comme simple politique étrangère agressive. En effet, les monopoles des pays centraux instaurent une relation de dépendance et de sous-développement structural par l'insertion de toutes les formations économique-sociales dans un système économique mondial dans lequel le capital financier contrôle le capital industriel et dispose du capital bancaire<sup>271</sup>. Pour reprendre les termes de Lénine, « le capitalisme, qui a inauguré son développement par l'usure en petit, l'achève par l'usure en grand »<sup>272</sup>. Dans cette mesure, l'impérialisme n'est pas une imposition de l'extérieur à des pays « semi-coloniaux » par l'intermédiaire d'agents internes. C'est un système d'échanges inégaux qui impose des contraintes<sup>273</sup> spécifiques et géographiquement distribuées aux agents économiques, sans s'arrêter à une division interne / externe qui n'a pas de sens lorsque l'on considère le phénomène dans sa totalité<sup>274</sup>.

Le diagnostic que tire Mariátegui sur le rôle de la classe dirigeante péruvienne obéit ainsi à une méthode d'analyse qui part de l'histoire et de l'économie pour proposer une lecture en termes de classes. Cette bourgeoisie et ces grands propriétaires fonciers péruviens sont, selon lui, structurellement incapable de proposer des politiques égalitaires (réforme agraire et « liquidation » des grandes propriétés, socialisation des terres, soutien aux syndicats, politique de souveraineté alimentaire, etc.) qui soient aussi une affirmation d'indépendance vis-à-vis des créanciers et du capital monopoliste des pays industrialisés. Il ajoute que l'action politique de cette classe – économiquement subalterne par rapport aux bourgeoisies occidentales – s'aligne sur les intérêts impérialistes et choisissent volontiers l'affrontement avec les travailleurs nationaux, non pas par malignité ou trahison, mais bien par intérêt de classe. Mariátegui se situe par conséquent hors du registre moral ou éthique en opérant une démonstration économique-politique. La classe dirigeante péruvienne, composée de grands propriétaires *criollos*, de commerçants, de quelques industriels et de parvenus

---

comme inflexion qualitative du développement capitaliste au long de son évolution historique. Voir Marina Machado de Magalhães GOUVÊA, *Imperialismo e método. Apontamentos críticos visando a problemas de tática e estratégia*, Rio de Janeiro, Universidade Federal do Rio de Janeiro, 2016, pages 40-41.

<sup>271</sup> Voir René GALLISSOT, « Impérialisme », in *Dictionnaire Critique du Marxisme*, Paris, PUF, 1998.

<sup>272</sup> Vladimir Illich LÉNINE, *L'impérialisme, stade suprême du capitalisme*, op. cit., page 68.

<sup>273</sup> Nous reprenons ici la thèse du « marxisme politique » telle qu'exposée par Ellen Meiksins Wood, selon laquelle l'apparition du capitalisme n'est pas le fruit de l'abolition d'un certain nombre d'« obstacles » à une impulsion presque « naturelle » à commercer sur un marché, mais bien d'un ensemble de contraintes rendant le recours au marché *obligatoire*, au sens où la vie sociale est désormais médiée par le marché, c'est-à-dire par l'échange de marchandises. Voir Ellen MEIKSINS WOOD, *The Origins of Capitalism*, Londres, Verso, 2017, page 7.

<sup>274</sup> « En régime capitaliste, le marché intérieur est nécessairement lié au marché extérieur », Vladimir Illich LÉNINE, *L'impérialisme, stade suprême du capitalisme*, op. cit., page 83.

forme, en quelque sorte, le pendant du *lumpenprolétariat* que Marx<sup>275</sup> fustige comme sous-classe supprimée par le prolétariat.

À l'échelle du monde, la classe dirigeante péruvienne apparaît donc comme une *lumpenbourgeoisie*<sup>276</sup>, dont le rôle dans le maintien du système est tout à fait considérable<sup>277</sup>. En tant que rentière – et marginalement productrice – elle trouve sa niche dans les rouages de l'accumulation globale du capital. En ce sens, et en tant que *lumpenbourgeoisie*, elle n'est pas l'agent de l'étranger dans le corps national péruvien, mais la manifestation de l'intégration périphérique (ce qui ne veut pas dire secondaire) dans la division internationale du travail. En tant que *lumpenbourgeoisie*, toute idée de politique de souveraineté, d'indépendance économique nationale, lui est nécessairement étrangère dans la mesure où cela suppose une conception du développement qui remette en cause les cadres impérialistes dans lesquels elle est insérée et dont elle tire un profit immédiat<sup>278</sup>. La naissance des politiques de substitution des importations, qui commencent dans les années 1930, est ainsi largement conditionnée par la chute violente de l'exportation de capitaux par les pays impérialistes, plus que par une affirmation de politique économique anti-impérialiste soudaine dans la classe dirigeante. Au contraire, le prolétariat, la paysannerie et certains secteurs de la petite-bourgeoisie, sur qui repose la ponction impérialiste de plus-value, trouvent dans les luttes anti-coloniales et anti-impérialistes de la période un terrain fertile à la contestation des formes nationales qui perpétuent cet ordre global. Ainsi, en poussant un peu les conclusions de Mariátegui, il ne peut être de développement capitaliste « classique », ou *organique*, au Pérou, à savoir le surgissement d'une économie bourgeoise à l'image de l'Angleterre ou des États-Unis, ou même de l'Allemagne<sup>279</sup>.

<sup>275</sup> Pour une présentation stimulante du *lumpenprolétariat* dans l'œuvre de Marx, voir Jean-Claude BOURDIN, « Marx et le lumpenprolétariat », *Actuel Marx*, 2013, n° 54, pp. 39-55.

<sup>276</sup> On trouve une mention au concept de *lumpenbourgeoisie* sous la plume de Guy Caire. À propos d'une troisième phase du capitalisme définie par l'impérialisme, les monopoles et le progrès technique, il écrit : « les modalités de répartition de la plus-value à l'échelle internationale donnent ainsi par exemple naissance dans les pays dépendants à une *lumpenbourgeoisie* qui n'a plus, dans l'édification nationale, le rôle progressiste que la bourgeoisie des pays anciennement capitalistes a pu jouer et, dans les pays impérialistes, à une aristocratie ouvrière qui en oublie le rôle révolutionnaire du prolétariat dont pourtant elle relève ». Voir Guy CAIRE, « Capitalisme », in Gérard BENSUSSAN et Georges LABICA (dir.), *Dictionnaire Critique du Marxisme*, Paris, PUF, 1998, page 149.

<sup>277</sup> Frantz Fanon parle de « bourgeoisie sous-développée » incapable d'assumer son rôle historique de bourgeoisie : « elle s'enlise dans les circuits mis en place par le colonialisme ». FRANTZ FANON, *Les damnés de la terre*, Paris, La Découverte, 2010, page 146.

<sup>278</sup> Un exemple caractéristique de cette mécanique est la politique de développement des infrastructures et de modernisation menée sous le gouvernement de Leguía. Selon les chiffres avancés par Aníbal Quijano lors de son séminaire à l'école de sociologie de l'Université Centrale du Venezuela en 1975, près de 80 % du budget de l'État est alors composé de capitaux étasuniens. *Apud* José Carlos MARIÁTEGUI, *7E*, op. cit., page 302.

<sup>279</sup> Samir Amin décrit exactement ce phénomène et le fonctionnement de cette classe dirigeante comme « intermédiaire » et non comme classe porteuse d'un projet national : « [...] après qu'un certain niveau de



Annonçant, d'une certaine manière, certains thèmes centraux de la théorie marxiste de la dépendance ou des théories du sous-développement, l'analyse de Mariátegui débouche sur l'impossibilité, logique et matérielle, d'une sortie bourgeoise de la situation de dépendance, ou, dans ses termes, de la *condition coloniale* du Pérou. Seule une rupture avec le capitalisme serait alors à même d'infléchir décisivement l'insertion du Pérou dans les réseaux d'échanges mondiaux, à condition d'infléchir, par la même occasion, le système dans sa totalité. En d'autres termes, point de sortie de la condition coloniale dans le capitalisme, seule la révolution socialiste est – économiquement parlant – susceptible de faire advenir une souveraineté complète, c'est-à-dire politique et économique. En cela, l'analyse mariatéguienne se dégage de toute lecture moralisatrice (par exemple en termes de « trahison » de la classe dirigeante) pour ancrer solidement ses fondations dans une méthode dialectique *scientifique*. En identifiant les structures plutôt qu'en condamnant les acteurs, Mariátegui s'inscrit dans un niveau d'abstraction qui, seul, est à même de dévoiler les tendances et les dynamiques à l'œuvre. C'est pourquoi la lecture de la réalité péruvienne ne peut se passer d'une attention portée à l'analyse de la conjoncture mondiale à laquelle elle participe.

\*\*\*\*\*

La centralité de l'analyse socio-économique dans la lecture mariatéguienne permet de faire ressortir plusieurs aspects cruciaux et novateur dans sa démarche. D'abord, il fixe un cadre d'étude large visant à embrasser les processus économiques à l'œuvre de puis plusieurs siècles et qui président aux contradictions présentes de la conjoncture : il s'agit du concept de « réalité péruvienne », dont nous avons montré les affinités avec celui de formation économique et sociale. Armé d'outils heuristiques novateurs, Mariátegui souligne deux traits

---

croissance du secteur exportateur est atteint, un marché interne apparaît bien. Quand on le compare au marché créé dans le procès du centre, ce marché favorise la demande de biens de consommation de luxe plutôt que celle de biens de consommation de masse. Si tout le capital investi dans le secteur exportateur était étranger, si tous les profits de ce capital étaient rapatriés au centre, le marché interne serait entièrement constitué d'une demande de biens de consommation de masse, aussi restreinte que le prix du travail est bas. Mais une partie de ce capital est locale. De plus, les méthodes employées pour garantir que le prix du travail soit bas se fondent sur le renforcement de ces groupes sociaux parasitaires qui fonctionnent comme des courroies de transmission : propriétaires de *latifundia*, *kulaks*, bourgeoisie commerciale *compradore*, bureaucratie d'État, etc. Le marché interne fonctionnera ainsi principalement sur la demande de ces groupes sociaux pour des produits de luxe ». Samir AMIN, *Unequal development: an essay on the social formations of peripheral capitalism*, Hassocks, Harvester Press, 1976, page 193.

fondamentaux de la structure sociale péruvienne : sa fragmentation géographique et sociale et la nature dépendante de son insertion dans le marché mondial.



# Chapitre 3. Lutte des classes et analyse de conjoncture dans l'œuvre de José Carlos Mariátegui

Nous avons montré, dans l'introduction, la nature composite de l'œuvre mariatéguienne, faite de correspondances, d'interventions militantes, d'articles de presse, d'essais et de revues ou journaux qu'il crée ou dirige. Analyser cet ensemble à l'aune de l'analyse économique implique de ne pas reproduire l'erreur commune de la focalisation sur certains textes-clés au détriment du mouvement pratique et théorique plus large dans lequel ces derniers s'insèrent. En termes concrets, cela suppose de mobiliser toute la diversité des productions théoriques – ou simplement textuelles – de Mariátegui, de manière à déceler les éléments multiples qui concourent à l'élaboration de ses analyses. En effet, la dimension économique étant comprise dans une lecture du monde et du Pérou où se co-construisent les déterminations, il nous faut donc partir à la recherche de traces, parfois ténues, parfois explicites, permettant d'isoler des éléments spécifiquement économiques pour reconstituer des lignes de force. Il ne s'agit pas ici d'écarter les autres pans de la réalité mondiale qui font l'objet de l'attention de Mariátegui, mais, à la lueur des sections immédiatement précédentes, d'en révéler la teneur économique comme étant l'un de ses éléments centraux. Enfin, l'enjeu est de démontrer à quel point les observations et interprétations économiques de Mariátegui sont indispensables pour comprendre la perspective mondiale dans laquelle il situe sa vision de la totalité, incluant la culture, l'histoire, la politique, etc.

Retracer l'évolution de l'analyse économique internationale de Mariátegui est également l'occasion de mettre en évidence l'historicité de sa lecture, ainsi que quelques considérations méthodologiques auxquelles il rend honneur. Nous avons montré que l'opposition interne / externe n'est pas opérante dans l'analyse mariatéguienne de la réalité péruvienne du point de vue économique. Précisément, l'activité professionnelle de Mariátegui l'amène à commenter, présenter, expliquer des aspects de l'actualité internationale du moment aux lecteurs des revues *Mundial* et *Variedades*. En tant que journaliste, intellectuel, militant et

marxiste, ses textes ainsi sont l'occasion de l'exposition d'une vision du monde où des thèmes dominant à certains moments, disparaissent ou encore se maintiennent, donnant ainsi une idée de l'évolution de la pensée de Mariátegui.

Enfin, mettre la focale sur la dimension économique des textes de Mariátegui permet d'insister sur un point central de notre exposition : la centralité de son marxisme comme analyse de la praxis des différents acteurs de l'économie et de l'histoire mondiale. Il s'agit ici de montrer ce que les analyses de Mariátegui doivent à la production théorique du moment sur ce thème, notamment celle de l'Internationale Communiste, et à sa conception stratégique de la connaissance de la conjoncture mondiale. En effet, selon l'historien français Maurice Andreu, le trait distinctif de l'approche intellectuelle et militante du Komintern repose sur une « "double lecture" des faits économiques, sociaux et politiques : les faits *et* leur signification stratégique exploitable par le parti-armée du prolétariat »<sup>280</sup>. Sans avoir cette prétention de projection, les textes de Mariátegui – destinés, en majorité, à des organes de presse et non à des instances partidaires – adoptent cette dimension d'analyse de conjoncture dont l'aspect fondamental est l'articulation dialectique entre les multiples facettes de la réalité en jeu.

---

<sup>280</sup> Maurice ANDREU, « Connaissez-vous Eugène Varga, l'économiste de l'Internationale Communiste? », *Contretemps [en ligne]*, 29 juillet 2022, URL complète en biblio.

## A. Le monde comme toile de fond

Dans son ensemble, le capitalisme d'après-guerre est caractérisé par une extrême instabilité dans toutes les sphères, économique, politique, sociale et même doctrinale et intellectuelle. Sur le fond de la crise générale, apparaissent les signes manifestes d'une profonde dégénérescence idéologique de la bourgeoisie : le retour à la religion, au mysticisme, à l'occultisme, etc., annonce clairement l'imminence de l'effondrement de la civilisation bourgeoise.<sup>281</sup>

Ces mots sont prononcés par Nicolaï Boukharine lors du V<sup>e</sup> Congrès de l'Internationale Communiste (IC) en 1924. Or 1924 n'est pas 1919 ou même 1921. Les principales économies capitalistes occidentales connaissent alors une relative amélioration de leur situation économique et la production retrouve même les niveaux de 1913 dans certains pays. L'effondrement de la société bourgeoise est-il alors une vue de l'esprit du seul état-major bolchevique ? Il n'en est rien. Au contraire, le monde post-Première Guerre mondiale est traversé par un profond pessimisme généralisé, qui dépasse la sphère économique, et dont Boukharine ne fait que proposer une lecture dans des termes nettement antagoniques. La lecture de la *Décadence de l'Occident* d'Oswald Spengler<sup>282</sup> (le premier tome paraît en 1918, le second en 1922), mais également d'une multitude d'ouvrages de la période, traduit le « désenchantement du monde » et la faillite morale que traverse l'Europe. Robert Musil exprime avec clarté le malaise d'une reconstruction, nécessaire, dont les fondations ont perdu la solidité d'antan :

Il n'en reste pas moins que la possibilité brusquement avérée d'une guerre a produit un énorme bouleversement dans notre vie morale ; et même si ce n'est pas le moment de méditer sur ces problèmes, nous qui sommes peut-être pour longtemps les derniers Européens, nous ne saurions bâtir, en une heure aussi grave, sur des vérités qui n'en étaient plus pour nous ; il faut, avant de monter en ligne, mettre au point notre testament spirituel.<sup>283</sup>

Et qu'est-ce que la Révolution sinon, dans l'esprit de ses acteurs, l'exécution testamentaire de la faillite de la civilisation capitaliste ? En penseurs méthodiques, ils dérivent leurs plus violentes attaques des horreurs patentes que la guerre a provoquées, guerre dont ils attribuent

<sup>281</sup> Nicolaï BOUKHARINE, « Projet de programme de l'Internationale Communiste », *La Correspondance Internationale*, 1924, n° 65, pp. 694-707.

<sup>282</sup> Mariátegui souligne l'importance de Spengler, « qu'on ne peut oublier aujourd'hui dans une interprétation historique » (« La Urbe y el Campo » (03/10/1924), *Mundial*, José Carlos MARIÁTEGUI, *AM*, *op. cit.*, page 48.). Spengler apparaît dans l'œuvre d'autres marxistes de l'époque, notamment celle de C. L. R. James (voir Matthieu RENAULT, *C. L. R. James, op. cit.*).

<sup>283</sup> Robert MUSIL, *Essais*, Philippe JACOTTET (trad.), Paris, Seuil, 1978, page 74. *Apud* Oriane PETTENI, « Les intellectuels dans la Grande Guerre ou le « désenchantement du monde ». M. Weber et R. Musil à l'épreuve de 14-18 », *Cahiers du GRM*, 11 décembre 2014, n° 6, page 2, URL complète en biblio.

la responsabilité non à l'Allemagne – bouc émissaire commode du Traité de Versailles – mais à la classe dirigeante des pays industrialisés, aux bourgeoisies nationales de la phase impérialiste.

Mariátegui ne fait pas exception et, dès ses articles de 1919, il pointe les diverses manifestations d'une déréliction générale dont l'ampleur n'est visible que progressivement. En 1923, lors de sa première conférence à l'Université Populaire Manuel González Prada (UPGP), il détaille les symptômes du mal qui ronge l'Occident : « La crise mondiale est, donc, une crise économique et une crise politique. C'est, de plus, surtout, une crise idéologique »<sup>284</sup>. En particulier, le discrédit des grands mouvements intellectuels de l'Europe d'avant-guerre constitue pour le Péruvien le signal le plus criant de la dimension totale du phénomène de crise :

il n'y a pas seulement l'économie qui soit en crise dans la société bourgeoise, la civilisation capitaliste est intégralement en crise, la civilisation occidentale, la civilisation européenne.<sup>285</sup>

Ce paysage de convulsions sociales et politiques exige une lecture dialectique (qui mette en relation les diverses scènes particulières de la réalité mondiale en fonction de leur interconnexion dans la division internationale du travail) collant au mouvement constant qui caractérise le capitalisme. L'analyse « à chaud », en conjoncture, est ainsi un élément qui traverse les textes de Mariátegui sur les thèmes internationaux, informant tant ses analyses politiques que ses chroniques ou notes biographiques. Recoupant les textes chronologiquement, nous avons pu mettre en évidence une périodisation des années 1920. Si elle n'est jamais annoncée en tant que telle, les termes utilisés et les fragments plus explicites permettent de retracer cette évolution et ses diverses conséquences.

Une certitude forme la colonne vertébrale des écrits de Mariátegui : celle de l'irruption inévitable du socialisme, en gestation dans les « entrailles » du capitalisme<sup>286</sup>. Citant Trotsky, Mariátegui conçoit la révolution prolétarienne comme un processus à la durée indéterminée mais provisoire, pouvant durer dix, vingt, trente ou cinquante ans<sup>287</sup>, et c'est donc à cette aune que doit être lue la conjoncture, celle d'une lente avancée vers le socialisme, faite de victoires

<sup>284</sup> « La crisis mundial y el proletariado peruano » (15/06/1923), José Carlos MARIÁTEGUI, *HCM*, *op. cit.*, page 24.

<sup>285</sup> « no está en crisis únicamente la economía de la sociedad burguesa, sino de que está en crisis integralmente la civilización capitalista, la civilización occidental, la civilización europea ». « La crisis mundial y el proletariado peruano » (15/06/1923), *Ibid.*

<sup>286</sup> « Jaurès y la Tercera República », José Carlos MARIÁTEGUI, *EC*, *op. cit.*, page 130.

<sup>287</sup> « Trotsky » (19/04/1924), *Variedades*, *Ibid.*, p. 94.

et de défaites, d'accélération et de ralentissements. La périodisation que Mariátegui met en place correspond ainsi à l'étude des contradictions du capitalisme et de leurs manifestations diverses.



## Nationalisme et internationalisme

Nous avons vu que Mariátegui part d'une observation liminaire lors de son cycle de conférences de 1923, celle de l'internationalisation du monde par le capitalisme :

la civilisation capitaliste a internationalisé la vie de l'humanité, elle a créé entre tous les peuples des liens matériels qui établissent entre eux une solidarité inévitable. L'internationalisme n'est pas seulement un idéal, c'est une réalité historique.<sup>288</sup>

La crise qui suit la Première Guerre mondiale étant, aux yeux de Mariátegui, la crise de ce modèle d'internationalisation, elle signale l'incapacité de la bourgeoisie de proposer une sortie à cette période d'exaspération des contradictions du système, mises sous tension par les conflits et les destructions que la guerre a provoqués. Au contraire, le mouvement révolutionnaire est, dans la perspective mariatéguienne, la manifestation mondiale d'une alternative collectiviste à l'ordre bourgeois<sup>289</sup>. Cette présentation est d'ailleurs rappelée par tous les commentateurs de l'œuvre de Mariátegui. Notre propos est cependant plus ample, il s'agit de montrer que ce diagnostic de crise s'appuie sur une lecture de la conjoncture qui dépasse l'aspect tactique de la vague révolutionnaire qui traverse l'Europe pour identifier ce qui constitue la contradiction fondamentale du moment historique entre 1919 et 1924/1925. L'internationalisation que l'auteur identifie se donne en parallèle du maintien, après l'armistice de 1918, de fortes tensions nationalistes sur le plan politique dont la source est – en partie – à chercher dans la réalité économique du moment. C'est cette opposition de termes (internationalisme / nationalisme) qui guide Mariátegui dans ses analyses de l'immédiat après-guerre, opposition qu'il élève au niveau d'une contradiction systémique du capitalisme de la période.

L'internationalisation d'avant-guerre, faite de concurrence impérialiste, laisse la place à un monde nouveau où « la politique et l'économie [...] ont changé » et où l'interdépendance des nations entre elles a considérablement augmenté<sup>290</sup>. Les difficultés économiques et les nécessités de la reconstruction en Europe tissent des liens entre les vainqueurs et les vaincus par les politiques de paiement des réparations et des dettes de guerre, les liant dans une

---

<sup>288</sup> « la civilización capitalista ha internacionalizado la vida de la humanidad, ha creado entre todos los pueblos lazos materiales que establecen entre ellos una solidaridad inevitable. El internacionalismo no es sólo un ideal; es una realidad histórica ». « La crisis mundial y el proletariado peruano » (15/06/1923), *Ibid.*, p. 16.

<sup>289</sup> « La crisis mundial y el proletariado peruano » (15/06/1923), *Ibid.*, p. 20.

<sup>290</sup> « Poincaré y la política francesa » (06/10/1923), *Variedades*, José Carlos MARIÁTEGUI, *FAVM I, op. cit.*, page 32.

relation de dépendance paradoxale que Mariátegui identifie avec clarté : « Pour que l'Allemagne paie son indemnisation, il faut qu'elle reconstruise son industrie et son commerce »<sup>291</sup>. L'ordre européen qui émerge des cendres du conflit repose, en effet, sur la nécessité de financer la reconstruction, ce qui suppose une capacité d'investissement que les belligérants du Vieux Continent sont incapables de mobiliser, surtout après le retrait des États-Unis. Le rétablissement économique allemand, objet de la Conférence de Spa (juillet 1920), est ainsi au cœur des discussions visant à faire repartir le commerce et l'économie en Europe<sup>292</sup>. L'interdépendance des économies européennes entre elles pose donc la question de la solidarité des pays industrialisés sous un jour nouveau<sup>293</sup>, que l'occupation de la Ruhr (débutée en janvier 1923) par les troupes franco-belges met en évidence :

L'occupation de la Ruhr condamne l'Allemagne à la ruine, à la misère. Mais une Allemagne ruinée signifie une aggravation de la crise économique européenne. Des nations moribondes, affamées et des nations vitales, pléthoriques, ne peuvent coexister. L'organisme économique du monde est désormais trop solidaire pour que cela ait lieu. [...] Une nation d'un dynamisme international aussi complexe et aussi vaste [que l'Allemagne] ne peut être abattue et détruite sans causer un dommage mortel à ses voisins. Les problèmes de la paix ont dévoilé cette solidarité des vainqueurs et des vaincus qui empêche que les premiers n'écrasent les seconds.<sup>294</sup>

Mariátegui souligne donc la centralité du règlement de la question de l'économie allemande du point de vue de la reprise du capitalisme<sup>295</sup>. Dans un article de 1924<sup>296</sup>, il développe une analyse des tentatives de règlement de la question des réparations et des dettes inter-alliées qui prend également en compte le besoin impérieux des États-Unis d'une sortie de l'impasse. Rompant leur isolationnisme, écrit-il, les étasuniens participent aux négociations car « ils sentent qu'une banqueroute européenne serait suivie d'une banqueroute [nord-]américaine ».

<sup>291</sup> « La Entente y Alemania » (écrit à Rome en avril 1920 – 30/08/1920), *El Tiempo*, José Carlos MARIÁTEGUI, *CI, op. cit.*, page 56.

<sup>292</sup> Voir « La Conferencia de Spa » (01/11/1920), *El Tiempo, Ibid.*, p. 68.

<sup>293</sup> Mariátegui illustre cette interdépendance en montrant le lien entre la crise du mark et la dévaluation du franc. « Los problemas económicos de la paz » (14/09/1923), José Carlos MARIÁTEGUI, *HCM, op. cit.*, page 132.

<sup>294</sup> « La ocupación del Ruhr condena a Alemania a la ruina, a la miseria. Pero una Alemania arruinada significa un agravamiento de la crisis económica europea. No pueden coexistir naciones moribundas, naciones hambrientas y naciones vitales, naciones plétóricas. El organismo económico del mundo se ha hecho demasiado solidario para que esto ocurra. [...] una nación de un dinamismo internacional tan complejo y tan vasto [como Alemania] no puede ser abatida y destruida sin daño mortal para sus vecinos. Los problemas de la paz han descubierto esta solidaridad de vencedores y vencidos que impide a los primeros aplastar a los segundos ». « La actualidad política alemana » (24/08/1923), *Ibid.*, p. 100.

<sup>295</sup> On peut lire dans cette perspective un écho du texte de Keynes de 1919, *Les conséquences économiques de la paix*, dont Mariátegui a un exemplaire qu'il cite à plusieurs reprises (Harry E. VANDEN, *Mariátegui. Influencias en su formación ideológica, op. cit.*, page 124.). Voir par exemple « La paz de Versalles y la Sociedad de las Naciones » (31/08/1923), José Carlos MARIÁTEGUI, *HCM, op. cit.*, page 109. Voir également « Los problemas de la paz » (15/17/1921), *El Tiempo*, José Carlos MARIÁTEGUI, *CI, op. cit.*, page 126.

<sup>296</sup> « La nueva fase del problema de las reparaciones » (26/04/1924), *Variedades*, José Carlos MARIÁTEGUI, *FAVM I, op. cit.*, pages 83-87.

De plus, la question de l'équilibre de la balance des paiements, de l'inflation et de l'écoulement des marchandises de l'industrie étasunienne exige une vigueur retrouvée des marchés européens. Mariátegui résume ainsi la situation étasunienne :

La majorité des pays européens souffre de manque d'or et de la dévalorisation consécutive du papier-monnaie. Les États-Unis, en revanche, souffrent d'un engorgement d'or. Vers leurs coffres a conflué la moitié de l'or mondial<sup>297</sup>. Et, comme leurs exportations sont supérieures à leurs importations, les États-Unis continuent de drainer l'or des autres pays. Les conséquences de cette abondance sont la dévalorisation de l'argent et l'augmentation du coût de la vie. Si l'Europe est menacée d'anémie, les États-Unis courent le risque d'une apoplexie. L'appauvrissement de marchés européens considérables ne peut, par ailleurs, être indifférent aux États-Unis. Il affecte leurs intérêts et leurs perspectives industrielles et agricoles. Il signifie le danger d'une nouvelle crise de chômage avec tous ses effets sociaux. Les États-Unis, en somme, se sentent poussés à nouveau vers l'Europe.<sup>298</sup>

Pourtant, le redressement de l'économie allemande ne fait pas l'unanimité et les frictions entre les puissances de l'Entente trouvent également leurs sources dans des questions économiques. Ainsi, Mariátegui cite un discours de Paul Reynaud (1878-1966) à l'Assemblée Nationale où le député français défend l'appropriation du charbon allemand au nom de la défense de la compétitivité de l'industrie nationale contre les industries allemande et anglaise. Mariátegui décrit ces conflits autour du charbon et des enjeux industriels que ce minerai représente dans un article de 1921, montrant les rivalités inter-alliées sur la question de la Haute-Silésie et de ses mines<sup>299</sup>.

Ainsi, au moment même où le besoin de coopération économique et financière est pressant, les grands pays capitalistes et leurs bourgeoisies se trouvent en proie à des tensions internationales importantes, tiraillés entre la nécessité d'une résolution de la question des dettes et la poursuite de leurs intérêts respectifs. Cela découle, selon Mariátegui de deux raisons. La première est que l'économie de ces pays n'est plus, au sens strict, nationale :

---

<sup>297</sup> On retrouve cette idée dans un article de 1927, où Mariátegui décrit une situation de nécessité absolue pour les États-Unis de trouver de nouveaux débouchés devant les risques que représentent l'excès d'or et la surproduction industrielle et agricole. « El imperialismo Yanki en Nicaragua » (22/01/1927), *Varietades*, José Carlos MARIÁTEGUI, *TNA*, *op. cit.*, page 146.

<sup>298</sup> « La mayor parte de los países de Europa padecen de falta de oro y de la consiguiente desvalorización del papel moneda. Estados Unidos, en cambio, sufre una congestión de oro. A sus arcas ha ido a parar la mitad del stock total de oro del mundo. Y, como sus exportaciones son mayores que sus importaciones, Estados Unidos continúa drenando el oro de los otros países. Las consecuencias de esta abundancia son el abaratamiento del dinero y el encarecimiento de la vida. Si Europa está amenazada por la anemia, Estados Unidos corre el riesgo de una apoplejía. El empobrecimiento de considerables mercados europeos no puede, de otra parte, ser indiferente a Estados Unidos. Afecta sus intereses y sus perspectivas industriales y agrícolas. Significa el peligro de una nueva crisis de desocupación con todos sus reflejos sociales. Estados Unidos, en suma, se siente empujado de nuevo hacia Europa ». « La nueva fase del problema de las reparaciones » (26/04/1924), *Varietades*, José Carlos MARIÁTEGUI, *FAVM I*, *op. cit.*, pages 86-87.

<sup>299</sup> « La Entente en discordia » (06/08/2021), *El Tiempo*, José Carlos MARIÁTEGUI, *CI*, *op. cit.*, pages 132-134.

Le capitalisme, dans le régime bourgeois, ne produit pas pour le marché national, il produit pour le marché international. Son besoin d'augmenter chaque jour la production le lance à la conquête de nouveaux marchés. Sa production, sa marchandise ne connaît pas de frontières, elle bataille pour dépasser et asservir les limites politiques.<sup>300</sup>

Autrement dit, la production est internationalisée, de même que la circulation des marchandises et que l'approvisionnement en énergie (charbon, pétrole), moteur de la civilisation industrielle<sup>301</sup>. La concurrence est, logiquement, internationale également. Les grands groupes industriels des pays vainqueurs se livrent ainsi une guerre d'appropriation qui est en contradiction avec l'impératif de rétablissement économique allemand. Au contraire, à l'image du capitaine d'industrie Hugo Stinnes (1870-1924), les groupes allemands promeuvent une stabilisation politique et économique qui leur permette de retrouver leurs marges de profit et de regagner des marchés, quitte à passer des alliances avec la social-démocratie<sup>302</sup>. La deuxième raison est que cette contradiction entre besoin de coopération et concurrence opère également à un niveau plus élevé d'abstraction, à savoir au niveau des déterminations fondamentales du mode de production lui-même. Dès 1920, Mariátegui écrit :

Seul le régime capitaliste peut garantir aux alliés le respect des clauses économiques du traité de paix. Mais tout capitalisme est impérialiste. Et si l'on consent à ce que ressurgisse le capitalisme allemand, on consent à ce que ressurgisse immédiatement l'impérialisme allemand. Et que fleurisse, par conséquent, le germe d'une nouvelle guerre.<sup>303</sup>

En d'autres termes, le monde post-Première Guerre mondiale est, dans la perspective de Mariátegui, face à une contradiction du point de vue bourgeois lui-même. Soit la reconstruction de l'Europe est menée à bien et l'Allemagne retrouve son rang de puissance industrielle et financière au détriment de ses concurrents directs, soit les ponctions sur l'économie allemande empêchent sa convalescence et c'est toute l'économie européenne qui stagne.

---

<sup>300</sup> « El capitalismo, dentro del régimen burgués, no produce para el mercado nacional; produce para el mercado internacional. Su necesidad de aumentar cada día más la producción lo lanza a la conquista de nuevos mercados. Su producto, su mercadería no reconoce fronteras; pugna por traspasar y por avasallar los confines políticos ». « Nacionalismo e Internacionalismo » (02/11/1923), José Carlos MARIÁTEGUI, *HCM*, *op. cit.*, page 158.

<sup>301</sup> *Ibid.*, p. 159.

<sup>302</sup> Voir « Herr Hugo Stinnes » (29/09/1923), *Varietades*, José Carlos MARIÁTEGUI, *FAVM I*, *op. cit.*, pages 19-26.

<sup>303</sup> « Únicamente el régimen capitalista puede asegurar a los aliados el cumplimiento de las cláusulas económicas del tratado de paz. Pero todo capitalismo es imperialista. Y si se consiente que resurja el capitalismo alemán, se consiente que resurja el imperialismo alemán a renglón seguido. Y que fructifique, por ende, el germen de otra guerra ». « La Entente y Alemania » (30/08/1920), *El Tiempo*, José Carlos MARIÁTEGUI, *CI*, *op. cit.*, pages 57-58.

Dans les considérations économiques et les controverses sur les politiques à suivre, Mariátegui n'oublie pas le contexte politico-culturel du moment. Les populations des divers États belligérants de la Grande Guerre sont prises dans des dispositifs de mobilisation, hérités de la guerre<sup>304</sup>, qui ont organisé leurs populations autour d'un nationalisme exacerbé. Cette dimension est, en effet, fondamentale dans la compréhension de la politique internationale française, en particulier, et de l'intransigeance quant au respect des clauses du Traité de Versailles sous Poincaré, promoteur de l'occupation de la Ruhr. Mariátegui souligne la difficulté que représente la « démobilisation des esprits »<sup>305</sup>, tout en montrant que le nationalisme a une histoire plus longue en Europe occidentale, remontant à la formation des États en nations : « L'État bourgeois est construit sur une base nationale [...]. L'État bourgeois a éduqué l'homme dans le culte de la nationalité, l'a infecté de rancœur et de méfiance et même de haine à l'encontre des autres nationalités »<sup>306</sup>. Or la crise des réparations est la manifestation d'une contradiction entre la forme nationaliste de la politique bourgeoise et la nécessité internationaliste de l'économie bourgeoise. Dans les mots de Mariátegui, « la politique et l'économie ont cessé de coïncider »<sup>307</sup>.

Cette contradiction entre la structure politique du régime capitaliste et sa structure économique est le symptôme le plus profond, le plus éloquent de la décadence et de la dissolution de cet ordre social. C'est, de plus, la révélation, ou plutôt la confirmation que l'ancienne organisation politique de la société ne peut subsister car au sein de ses cadres, dans ses formes nationalistes rigides, les nouvelles tendances économiques et productives du monde, dont la caractéristique est l'internationalisme, ne peuvent se développer.<sup>308</sup>

Au cœur de cette lecture, on trouve l'idée que la bourgeoisie est incapable de trouver une solution – qu'elle soit technique ou politique – à cette contradiction fondamentale. C'est, bien entendu, l'interprétation que développe Mariátegui, et qu'il généralise à la tendance révolutionnaire du prolétariat, pour qui « la bourgeoisie est incapable de reconstruire la richesse sociale détruite par la guerre et incapable, par conséquent, de résoudre les problèmes

<sup>304</sup> Nous pensons notamment à la notion controversée dans l'historiographie de la Première Guerre mondiale qu'est la « culture de guerre ». Voir en particulier Stéphane AUDOIN-ROUZEAU et Annette BECKER, « Vers une histoire culturelle de la Première Guerre mondiale », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 1994, n° 41, pp. 5-8.

<sup>305</sup> « Poincaré y la política francesa » (06/10/1923), *Variedades*, José Carlos MARIÁTEGUI, *FAVM I*, *op. cit.*, page 27.

<sup>306</sup> « Nacionalismo e Internacionalismo » (02/11/1923), José Carlos MARIÁTEGUI, *HCM*, *op. cit.*, page 162.

<sup>307</sup> « Nacionalismo e Internacionalismo » (02/11/1923), *Ibid.*

<sup>308</sup> « Esta contradicción entre la estructura política del régimen capitalista y su estructura económica es el síntoma más hondo, más elocuente de la decadencia y de la disolución de este orden social. Es, también, la revelación, la confirmación mejor dicho de que la antigua organización política de la sociedad no puede subsistir porque dentro de sus moldes, dentro de sus formas rígidamente nacionalistas no pueden prosperar, no pueden desarrollarse las nuevas tendencias económicas y productivas del mundo, cuya característica es su internacionalismo ». « Nacionalismo e Internacionalismo » (02/11/1923), *Ibid.*

de la paix »<sup>309</sup>. En effet, la constitution en États-Nations des pays industrialisés est consubstantielle au développement du capitalisme, et ces États bourgeois ne peuvent, sans renier leur propre origine et structure, s'adapter aux conditions nécessairement internationales du développement des forces productives : l'État capitaliste est donc par définition un État nationaliste<sup>310</sup>. À son tour, le capitalisme dans sa phase monopolistique, c'est-à-dire impérialiste, est nécessairement international, et même internationaliste au sens où il se projette constamment au-delà des limites des formations économique-sociales. Le monde entier se trouve ainsi pris dans l'internationalisation promue par le capital à travers l'une de ses dimensions essentielles : le *colonialisme*<sup>311</sup>. Nous reviendrons sur cet aspect crucial de l'analyse de Mariátegui dans la section consacrée aux luttes de classes mondiales et à l'anti-impérialisme.

La question qui se pose est alors celle de qui va porter le poids principal du coût de la reconstruction. Or le monde de l'immédiat après-guerre est marqué au fer rouge de la révolution bolchevique de 1917, dont les effets se font sentir dans monde entier. Les bourgeoisies européennes se trouvent, là encore, face à une contradiction :

Pour que les États européens se reconstruisent ils doivent appliquer un régime d'économie fiscale rigoureuse, l'augmentation des heures de travail, la diminution des salaires, en un mot, le rétablissement des concepts et des méthodes économiques *abolies en vertu de la volonté prolétarienne*. [...] Le capitalisme ne peut faire de concession au socialisme.<sup>312</sup>

Les grandes grèves en France, en Grande-Bretagne, les insurrections révolutionnaires en Allemagne et en Europe centrale sont autant de facteurs déterminants de la période. Les conditions politiques ne sont plus réunies pour une collaboration de classe dans laquelle les travailleurs acceptent un partage de la valeur qui leur soit défavorable au nom de l'intérêt national :

---

<sup>309</sup> « La crisis mundial y el proletariado peruano » (15/06/1923), *Ibid.*, p. 20.

<sup>310</sup> « Nacionalismo e Internacionalismo » (02/11/1923), *Ibid.*, p. 163.

<sup>311</sup> Notons que l'idée d'une nature commune, ou plus précisément de l'impossibilité de penser colonialisme et capitalisme de manière séparée est aujourd'hui ancienne dans le marxisme. Si l'on peut en trouver des indices chez Marx lui-même (pour une édition récente, voir Friedrich ENGELS, Karl MARX et Rémy HERRERA, *Le colonialisme*, Paris, Éditions critiques, 2018.), on peut également citer les textes de Frantz Fanon, du philosophe italien Domenico Losurdo (voir en particulier Domenico LOSURDO, *Colonialismo e luta anticolonial*, São Paulo, Boitempo, 2020.), et de nombre d'autres auteurs.

<sup>312</sup> « A los Estados europeos para reconstruirse les precisa un régimen de rigurosa economía fiscal, el aumento de las horas de trabajo, la disminución de los salarios, en una palabra, el restablecimiento de conceptos y de métodos económicos abolidos en homenaje a la voluntad proletaria. [...] El capitalismo no puede hacer concesiones al socialismo ». « La crisis mundial y el proletariado peruano » (15/06/1923), José Carlos MARIÁTEGUI, *HCM*, *op. cit.*, page 23. (Nous soulignons)

En un mot, la collaboration du prolétariat ne pourrait être acquise que par l'acceptation du programme minimum des classes laborieuses. Les intérêts des grands capitaines de l'industrie et de la banque s'opposent à cette transaction, les Stinnes, les Thyssen, les Loucheur, et surtout la nuée de spéculateurs qui prospèrent dans l'ombre. S'y oppose également la volonté des masses maximalistes, adhérentes de la III<sup>e</sup> Internationale, qui aspirent à la destruction finale du régime capitaliste et rejettent, par conséquent, l'hypothèse de la collaboration et du concours du prolétariat à sa restauration et sa convalescence.<sup>313</sup>

Pour Mariátegui, seule la solution d'une intensification de l'extraction de valeur des territoires colonisés est, par conséquent, à même de réduire le coût politique du rétablissement capitaliste en Europe occidentale, transférant aux travailleurs coloniaux une partie de l'accroissement de l'extraction du taux de plus-value absolue que la peur de la révolution rend intenable dans les pays centraux :

Certains hommes d'État européens trouvent dans une exploitation plus méthodique, plus scientifique du monde oriental, le remède au malaise économique de l'Occident. Ils ont le plan audacieux d'extraire des nations coloniales les ressources nécessaires à la convalescence et à la restauration des nations capitalistes. Que les journaliers de l'Inde, de l'Égypte, de l'Afrique ou de l'Amérique coloniale produisent l'argent nécessaire à la concession de meilleurs salaires aux journaliers en Angleterre, en France, en Allemagne, aux États-Unis, etc. Le capitalisme européen rêve d'associer les travailleurs européens à son entreprise d'exploitation des peuples coloniaux.<sup>314</sup>

L'internationalisme bourgeois, condition de la reprise économique capitaliste, repose ainsi sur une concurrence entre capitaux monopolistiques, mais aussi entre États coloniaux et même entre les travailleurs des pays industrialisés et les travailleurs des territoires coloniaux ou semi-coloniaux. Ces capitaux monopolistiques, Mariátegui les décrit comme des « blocs », des « conglomérats d'intérêts économiques et industriels »<sup>315</sup> qui provoquent, par leur concurrence, un type nouveau de conflits historiques et de confrontations armées où les intérêts de classe sont d'autant plus visibles. C'est pourquoi la bataille contre le capitalisme

---

<sup>313</sup> « En una palabra, la colaboración del proletariado no podría ser adquirida sino mediante la aceptación del programa mínimo de las clases trabajadoras. A esta transacción se oponen los intereses de los grandes capitanes de la industria y de la banca, de los Stinnes, de los Thyssen, de los Loucheur, y, sobre todo, de la nube de especuladores que prospera a la sombra. Y se oponen también la voluntad de las masas maximalistas, adherentes a la Tercera Internacional, que aspiran a la destrucción final del régimen capitalista y rechazan, por consiguiente, la hipótesis de que el proletariado concurra y colabore a su restauración y a su convalecencia ». « Los problemas económicos de la paz » (14/09/1923), *Ibid.*, p. 128.

<sup>314</sup> « Algunos estadistas europeos encuentran en una explotación más metódica, más científica y más intensa del mundo oriental, el remedio del malestar económico del Occidente. Tienen el plan audaz de extraer de las naciones coloniales los recursos necesarios para la convalecencia y la restauración de las naciones capitalistas. Que los braceros de la India, del Egipto, del África o de la América Colonial, produzcan el dinero necesario para conceder mejores salarios a los braceros de Inglaterra, de Francia, de Alemania, de Estados Unidos, etc. El capitalismo europeo sueña con asociar a los trabajadores europeos a su empresa de explotación de los pueblos coloniales ». « La agitación revolucionaria y socialista del mundo oriental » (28/09/1923), *Ibid.*, p. 140.

<sup>315</sup> « Nacionalismo e Internacionalismo » (02/11/1923), *Ibid.*, p. 161.

n'est pas et ne doit pas être livrée contre le capital national mais contre le capital international au nom des intérêts de classe des travailleurs du monde<sup>316</sup>. Par un mouvement dialectique, Mariátegui articule ainsi la montée de la contestation de l'ordre bourgeois en Europe et la lutte contre l'ordre impérialiste et colonial dans le monde. Ce qu'il nomme l'internationalisme bourgeois s'oppose donc à l'internationalisme ouvrier, lui-même né du mouvement de globalisation que le capitalisme a provoqué. La globalisation des rapports marchands et des marchandises a ainsi généré une internationalisation des oppositions à la bourgeoisie comme classe mondiale reposant sur l'extraction de plus-value, c'est-à-dire l'appropriation de valeur produite par des travailleurs (salariés ou non). Cette communauté d'intérêts des travailleurs naît, à son tour, du processus de développement capitaliste lui-même.

La globalisation de l'accumulation capitaliste a pris la forme d'une destruction des formes pré-capitalistes ou bien de leur subsomption (réelle ou formelle). Ainsi, directement (subsomption réelle) ou indirectement (subsomption formelle), les travailleurs se trouvent toujours plus liés à des formes d'organisation du travail qui socialisent la production et produisent les conditions, objectives et subjectives, du dépassement révolutionnaire du capitalisme :

La croissance de la grande industrie, le surgissement des grandes fabriques tue la petite industrie et ruine le petit artisan, mais elle crée simultanément la possibilité matérielle de la réalisation du socialisme et crée, surtout, la volonté de mener à bien cette réalisation.<sup>317</sup>

Ce processus de subsomption assimile à la grande industrie certaines formes pré-capitalistes de production, comme le *latifundium*, et produisent des effets similaires d'organisation des travailleurs, pour la défense de leurs intérêts économiques de classe d'abord, puis en faveur de l'expropriation en vue d'une exploitation collective des moyens de production<sup>318</sup>. Autrement dit, Mariátegui assimile la globalisation capitaliste à une prolétarianisation (directe ou indirecte) à grande échelle où les antagonismes de classe apparaissent à une échelle globale, et où les formes de lutte et d'organisation des travailleurs dans le monde convergent : « Le socialisme, le syndicalisme n'ont surgi d'aucun livre génial. Ils ont surgi de la nouvelle réalité sociale, de la nouvelle réalité économique »<sup>319</sup>.

<sup>316</sup> « Nacionalismo e Internacionalismo » (02/11/1923), *Ibid.*, p. 160.

<sup>317</sup> « El crecimiento de la gran industria, el surgimiento de las grandes fábricas mata a la pequeña industria y arruina al pequeño artesano; pero al mismo tiempo crea la posibilidad material de la realización del socialismo y crea, sobre todo, la voluntad de llevar a cabo esa realización ». « Nacionalismo e Internacionalismo » (02/11/1923), *Ibid.*, pp. 157-158.

<sup>318</sup> « Nacionalismo e Internacionalismo » (02/11/1923), *Ibid.*, p. 158.

<sup>319</sup> « El socialismo, el sindicalismo, no han emanado así de ningún libro genial. Han surgido de la nueva realidad social, de la nueva realidad económica ». « Nacionalismo e Internacionalismo » (02/11/1923), *Ibid.*



Par ailleurs, l'internationalisation de la production s'accompagne, on l'a vu, d'une circulation accrue des marchandises, des objets et pratiques (voiture, télégraphe, journal, électricité, etc.) et du développement des moyens de communication qui participent d'une accélération générale de la circulation des idées, et par conséquent de la formation de la conscience de classe des travailleurs. Le même processus de globalisation capitaliste donne ainsi une origine commune et antagonique aux deux internationalismes – bourgeois et prolétarien – correspondant aux deux classes fondamentales du capitalisme. Mariátegui illustre la nature dialectique (unitaire et contradictoire) de ce phénomène par un exemple :

Le propriétaire d'une fabrique de tissus en Angleterre a intérêt à payer des salaires inférieurs à ses ouvriers que ceux que paie le propriétaire d'une fabrique de tissus aux États-Unis, pour que sa marchandise puisse être vendue moins chère, de manière plus avantageuse et abondante. Cela fait que l'ouvrier textile nord-américain a intérêt à ce que le salaire de l'ouvrier anglais ne baisse pas. Une baisse de salaire dans l'industrie textile anglaise est une menace pour l'ouvrier de Vitarte, pour l'ouvrier de Santa Catalina [deux fabriques textiles péruviennes]. En vertu de ces faits, les travailleurs ont proclamé leur solidarité et leur fraternité par-delà les frontières et par-delà les nationalités.<sup>320</sup>

À l'échelle mondiale, Mariátegui identifie ainsi une communauté d'intérêts pour les travailleurs, ce qui les constitue en classe sociale mondiale opposée à la bourgeoisie, dont les blocs monopolistiques antagoniques s'affrontent internationalement, chaque bloc pouvant compter sur un État pour défendre ses intérêts. Mariátegui parle d'ailleurs de « capitalisme allemand », « capitalisme anglais », « capitalisme français », etc. Dans une formule concise, Mariátegui résume cette opposition : « Les intérêts bourgeois sont concurrents ou rivaux, ceux des masses non »<sup>321</sup>. C'est la raison pour laquelle l'URSS, qui est l'État qui surgit de la vague révolutionnaire et sur lequel s'appuient les mouvements anti-impérialistes et ouvriers mondiaux, ne peut – aux yeux de Mariátegui – être mis sur le même plan que les États nationaux capitalistes. Le premier est ainsi une expression de l'internationalisme tel qu'il surgit du capitalisme lui-même, sans être une opposition au nationalisme, mais au contraire un « dépassement » au sens d'une *Aufhebung*.

---

<sup>320</sup> « El propietario de una fábrica de tejidos de Inglaterra tiene interés en pagar a sus obreros menor salario que el propietario de una fábrica de tejidos de Estados Unidos, para que su mercancía pueda ser vendida más barata y más ventajosa y abundantemente. Y esto hace que el obrero textil norteamericano tenga interés en que no baje el salario del obrero textil inglés. Una baja de salarios en la industria textil inglesa es una amenaza para el obrero de Vitarte, para el obrero de Santa Catalina. En virtud de estos hechos, los trabajadores han proclamado su solidaridad y su fraternidad por encima de las fronteras y por encima de las nacionalidades ». « Nacionalismo e Internacionalismo » (02/11/1923), *Ibid.*, pp. 159-160.

<sup>321</sup> « La unidad de la América indo-española » (06/12/1924), *Variedades*, José Carlos MARIÁTEGUI, *TNA, op. cit.*, page 17.

Enfin, Mariátegui met l'accent sur une autre dimension de la contradiction entre nationalisme et internationalisme, directement liée au contexte révolutionnaire de l'immédiat après-guerre. Les insurrections dans divers pays, les tentatives révolutionnaires en Allemagne, les grandes vagues de grèves en d'Europe Occidentale traduisent l'exacerbation des luttes de classes, de même que les mouvements indépendantistes dans les territoires coloniaux ou semi-coloniaux. Pour Mariátegui – comme pour l'essentiel des militants liés au mouvement communiste à l'époque –, « le prolétariat tente un assaut définitif contre l'État et le pouvoir politique pour transformer la société »<sup>322</sup>. Pour y faire face, les forces politiques de la bourgeoisie ne peuvent s'appuyer que sur des États affaiblis dans leurs finances, et dont la base sociale est diminuée par la radicalisation conservatrice d'une partie des classes dirigeantes nationales. Pris entre deux feux, l'État « démo-libéral bourgeois » (comme le désigne notre auteur) constitue une « forme historiquement dépassée »<sup>323</sup>, objectivement incapable de résister seul à l'offensive des classes laborieuses. C'est sur cette base analytique que Mariátegui interprète l'irruption du fascisme et de la réaction en Italie, en Allemagne et dans le reste des démocraties libérales occidentales.

Le fascisme apparaît ainsi comme un effet de la vague révolutionnaire en Europe, et plus précisément un effet de sa fin<sup>324</sup> : l'échec des mouvements révolutionnaires réside dans le fait de n'avoir pas pu entraîner certains pans de la petite-bourgeoisie. La radicalisation de l'affrontement bouleverse la manutention traditionnelle de l'ordre social bourgeois, et la défense de ses intérêts face à l'avancée révolutionnaire amène la bourgeoisie à rompre le cadre légal de la démocratie libérale :

Les instruments légaux de la démocratie se sont avérés insuffisants pour conserver le régime démocratique. Le conservatisme a dû faire appel à l'action illégale, aux moyens extra-légaux. La classe moyenne, la zone intermédiaire et hétérogène de la société a été le nerf de ce mouvement. Dépourvue d'une conscience de classe qui lui soit propre, la classe moyenne se considère également distante et ennemie du capitalisme et du prolétariat. Mais en son sein sont représentés certains secteurs capitalistes. Et comme la bataille actuelle se livre entre le capitalisme et le prolétariat, toute intervention d'un élément tiers doit nécessairement s'opérer au bénéfice de la classe conservatrice.<sup>325</sup>

<sup>322</sup> « La crisis de la Democracia » (25/09/1923), José Carlos MARIÁTEGUI, *HCM*, *op. cit.*, page 136.

<sup>323</sup> « Introducción a un estudio sobre el problema de la educación pública » (15/05/1925), *Mundial*, José Carlos MARIÁTEGUI, *TE*, *op. cit.*, page 23.

<sup>324</sup> « Los nuevos aspectos de la batalla fascista », José Carlos MARIÁTEGUI, *EC*, *op. cit.*, page 34.

<sup>325</sup> « Los instrumentos legales de la democracia han resultado insuficientes para conservar el régimen democrático. El conservadorismo ha necesitado apelar a la acción ilegal, a los medios extra-legales. La clase media, la zona intermedia y heterogénea de la sociedad, ha sido el nervio de este movimiento. Desprovista de una conciencia de clase propia, la clase media se considera igualmente distante y enemiga del capitalismo y del proletariado. Pero en ella están representados algunos sectores capitalistas. Y como la batalla actual se libra entre el capitalismo y el proletariado toda intervención de un tercer elemento tiene que operarse en beneficio de la clase conservadora ». « La crisis de la Democracia » (25/09/1923), José Carlos MARIÁTEGUI,

Mariátegui fait donc de la poussée conservatrice anti-communiste et anti-démocratique du début des années 1920 en Europe un effet du mouvement révolutionnaire<sup>326</sup>. Il replace cette tendance dans un cadre plus général d'affrontement entre la bourgeoisie et le prolétariat, où la démocratie libérale est une forme qui n'épuise pas le répertoire de la lutte contre la révolution. Cet ingrédient contre-révolutionnaire fait donc du fascisme un phénomène qui dépasse la seule réalité italienne :

Le fascisme n'est pas un phénomène italien, c'est un phénomène international. Le premier pays d'Europe où le fascisme est apparu a été l'Italie parce qu'en Italie la lutte des classes se trouvait dans une période plus aiguë, parce qu'en Italie la situation révolutionnaire était plus violente et décisive.<sup>327</sup>

Or le fascisme est par essence un nationalisme, comme toute la pensée et le mouvement réactionnaire en Europe. Il y a donc, encore une fois, une contradiction au sein même du capitalisme : « Il a besoin de la solidarité internationale comme d'une condition de vie et il promeut le nationalisme en opposition à la lutte des classes »<sup>328</sup>. Le cadre politique de la survie de la bourgeoisie est national, quand les nécessités de son économie sont internationales, nous dit Mariátegui<sup>329</sup>.

La contradiction nationalisme / internationalisme forme ainsi la contradiction structurante de l'immédiat après-guerre chez Mariátegui, c'est-à-dire la forme que prend l'opposition des deux classes fondamentales du capitalisme, la bourgeoisie et le prolétariat. Cette analyse est présente dans les différents textes et interventions du Péruvien jusqu'au

---

José Carlos MARIÁTEGUI, *HCM*, *op. cit.*, page 136.

<sup>326</sup> Cette interprétation est commune dans les textes marxistes de la période. Longtemps déconsidérée par l'historiographie non marxiste, elle est cependant également validée par certains auteurs contemporains tels que Domenico Losurdo ou Enzo Traverso. Ce dernier relève ainsi que si les analyses du fascisme de Zeev Sternhell, George Mosse et Emilio Gentile ont profondément renouvelé l'historiographie, elles pèchent toute par une sous-estimation de l'« anti-communisme militant, agressif, radical, qui confère un caractère nouveau au nationalisme et transforme sa "religion civile" en guerre de croisade contre l'ennemi ». L'élément contre-révolutionnaire – pourtant revendiqué – des mouvements réactionnaires européens est ainsi escamoté (Enzo TRAVERSO, *L'histoire comme champ de bataille. Interpréter les violences du XXe siècle*, Paris, La Découverte, 2012, page 112.). De même, l'historien français du nazisme Johann Chapoutot – insoupçonnable de biais marxiste – parle d'une « véritable culture de guerre anti-bolchevique » dans l'Europe de l'après-guerre (Johann CHAPOUTOT, *Fascisme, nazisme et régimes autoritaires en Europe, 1918-1945*, Paris, PUF, 2013, page 74.).

<sup>327</sup> « El fascismo no es un fenómeno italiano, es un fenómeno internacional. El primer país de Europa donde el fascismo ha aparecido ha sido Italia porque en Italia la lucha social estaba en un período más agudo, porque en Italia la situación revolucionaria era más violenta y decisiva ». « La crisis de la Democracia » (25/09/1923), José Carlos MARIÁTEGUI, *HCM*, *op. cit.*, page 137.

<sup>328</sup> « Necesita de la solidaridad internacional como condición de vida y fomenta el nacionalismo en oposición a la lucha de clases ». « Literatura de guerra » (22/06/1923), *Ibid.*, p. 28.

<sup>329</sup> Mariátegui insiste sur le fait que l'internationalisation n'est pas un phénomène accessoire de l'histoire, mais bien un de ses moteurs principaux sur la période, et ce depuis l'aube de la modernité capitaliste initiée avec les conquêtes à la fin du XV<sup>e</sup> siècle. Cette tendance est si forte que les mouvements nationalistes eux-mêmes cherchent à s'organiser en une internationale fasciste, note ironiquement l'auteur (voir « Nacionalismo e Internacionalismo » (02/11/1923), *Ibid.*, p. 165.)

début 1925, où les termes changent et des notions et concepts nouveaux apparaissent autour de l'idée centrale de la *stabilisation* du capitalisme.

## La stabilisation du capitalisme

Dans un texte paru en mars 1929 à l'occasion des 25 ans de la revue *Variedades*, pour laquelle il écrit des articles hebdomadaires sur l'actualité internationale<sup>330</sup>, Mariátegui livre une synthèse, intitulée ironiquement « 25 ans de succès étrangers », où il brosse un tableau de la période 1904-1929. Il y revient sur la décennie 1920 dans les termes suivants :

À la période d'agitation post-guerre a succédé, en Europe, une période de *stabilisation capitaliste et démocratique* qui, si elle a laissé sur pied les conséquences du raz-de-marée réactionnaire, les dictatures italienne et espagnole, a contenu, en revanche, le progrès des tendances politiques de ce type dans les principaux États occidentaux. La prépondérance économique des États-Unis s'est accentuée sur la période, de même que s'est renforcée l'organisation de l'État socialiste russe. Les partisans de l'idée que le capitalisme et le socialisme peuvent coexister à long terme dans le monde ne manquent pas. La stabilisation de chacun des deux systèmes, bien que de caractères distincts, est le fait sur lequel se fonde cette prédiction.<sup>331</sup>

L'idée d'une stabilisation après la forte crise qui suit la fin de la Première Guerre mondiale marque bien les textes de Mariátegui à partir de 1925 et jusqu'en 1928/1929. Il s'agit ici de mettre en lumière l'apparition de cette idée et son articulation avec la production théorique et stratégique de l'IC, mais également les interprétations que Mariátegui propose à partir de cette détermination profonde du moment historique.

Si la première mention d'une « stabilisation du capitalisme » n'apparaît qu'en 1926 dans un texte consacré à l'entrée de l'Allemagne à la Société des Nations (SDN)<sup>332</sup>, le terme recouvre un aspect de la conjoncture que Mariátegui analyse depuis la fin de 1924, à savoir le retour d'une relative stabilité politique et économique en Europe et le reflux de l'offensive réactionnaire :

Cette année [1924] inaugure une période de politique sociale-démocratique. Après un long exil, les radicaux [du Parti Radical français] et radicaloïdes de tous les acabits reviennent au pouvoir. La marée réactionnaire décline dans toute l'Europe. Dans les trois principaux pays d'Europe occidentale – Angleterre, Allemagne et France – les hommes et

<sup>330</sup> Ces articles forment les trois volumes intitulés *Figuras y aspectos de la vida mundial*.

<sup>331</sup> « Al período de agitación post-bélica ha seguido en Europa un período de estabilización capitalista y democrática que, si ha dejado en pie las consecuencias de la marejada reaccionaria, las dictaduras italiana y española, ha detenido, en cambio, el progreso de las tendencias políticas de este carácter en los principales estados occidentales. En este período se ha acentuado la preponderancia económica de los Estados Unidos, al mismo tiempo que se ha reforzado la organización del estado socialista ruso. No faltan quienes se inclinan a creer que capitalismo y socialismo pueden convivir largamente en el mundo. La estabilización de uno y otro sistemas, aunque con distinto carácter, es el hecho en que se basa esta predicción ». « Veinticinco años de sucesos extranjeros » (06 – 13/03/1929), *Variedades*, José Carlos MARIÁTEGUI, HCM, *op. cit.*, page 194. Nous soulignons.

<sup>332</sup> « Alemania en la Sociedad de las Naciones » (27/02/1926), *Variedades*, José Carlos MARIÁTEGUI, *Figuras y Aspectos de la Vida Mundial T. II (1926-1928)*, 2<sup>e</sup> éd., Lima, Biblioteca Amauta, 1977, page 45.

les tendances libérales dominant. La bourgeoisie n'a pas trouvé la solution de ses problèmes dans l'expérience fasciste, dans la praxis conservatrice.<sup>333</sup>

Le reflux réactionnaire apparaît dans les divers articles qui traitent de l'échec du « putsch de la brasserie » (8-9 novembre 1923)<sup>334</sup>, mais aussi des difficultés politiques en Espagne sous Primo de Rivera ou en Italie sous Mussolini. De même, les droites conservatrices allemande, française et britannique sont battues aux diverses élections de 1923 et 1924, et les gouvernements centristes de Wilhelm Marx (novembre 1923 – janvier 1925), Édouard Herriot (juin 1924 – avril 1925) et Ramsay MacDonald (janvier à novembre 1924) incarnent, pour Mariátegui, une volonté de « normalisation »<sup>335</sup> des bourgeoisie financière et industrielle européennes. En d'autres termes, la menace pesant contre les régimes parlementaires à la droite des échiquiers politiques nationaux semble en perte de vitesse, permettant aux dirigeants politiques centristes de tenter une politique de compromis social. Le pendant de ce reflux à droite est la défaite de la révolution : octobre 1923 sonne le glas des espoirs communistes avec l'écrasement du soulèvement du KPD à Hambourg<sup>336</sup>.

Repoussée l'offensive révolutionnaire et contenue la menace d'extrême-droite, le centrisme parlementaire incarne pour Mariátegui la recherche d'équilibre de la civilisation capitaliste<sup>337</sup>, qui trouve ses points d'appui dans une relative pacification des rapports diplomatiques européens et une baisse de la tension économique. C'est en effet la période des accords de Locarno (octobre 1925), de l'entrée de l'Allemagne dans la SDN (1926), de la fin de l'hyper-inflation (fin 1923) et d'un relatif équilibre des taux de change. Surtout, c'est la perspective d'une apparente sortie de l'impasse des dettes inter-alliées et des réparations de guerre avec l'adoption du Plan Dawes en août 1924. Ce plan de rééchelonnement des paiements et de financement des réparations par des capitaux internationaux (essentiellement

---

<sup>333</sup> « Este año inaugura un período de política social-democrática. Vuelven al poder, después de un largo exilio, radicales y radicaloides de todos los tintes. La marea reaccionaria declina en toda Europa. En los tres mayores países de Europa occidental —Inglaterra, Alemania y Francia— dominan hombres y tendencias liberales. La burguesía no ha encontrado en el experimento fascista, en la praxis conservadora, la solución de sus problemas ». « Herriot y el bloc de izquierda » (20/09/1924), *Variedades*, José Carlos MARIÁTEGUI, *FVM I, op. cit.*, page 89.

<sup>334</sup> Voir « El fascismo y el monarquismo en Alemania » (29/03/1924), *Variedades, Ibid.*, pp. 71-75.

<sup>335</sup> Le terme de « normalisation » désigne la volonté grandissante d'un retour au régime constitutionnel en Italie, à l'exclusion du fascisme et du communisme (voir « Giolitti y la crisis del fascismo » (29/11/1924), *Variedades, Ibid.*, p. 123.).

<sup>336</sup> Dans son histoire du Komintern, l'historien italien Silvio Pons fait de 1923 l'année du basculement entre le temps de la révolution (1917-1923) et le temps de l'État (1924-1939), un rôle charnière étant attribué à l'« octobre allemand ». Voir Silvio PONS, *The Global Revolution: a History of International Communism, 1917-1991*, Allan CAMERON (trad.), 1<sup>re</sup> éd., Oxford, Oxford University Press, 2014.

<sup>337</sup> « La paz en Locarno y la guerra en los Balkanes » (31/10/1925), *Variedades*, José Carlos MARIÁTEGUI, *FVM I, op. cit.*, page 266.

étasuniens) ouvre des marges de manœuvre aux gouvernements centristes en atténuant les pressions sociales qui s'exercent sur eux, à savoir l'opposition entre le nationalisme intransigeant (en particulier en Allemagne et en France) et l'internationalisme prolétarien incarné par les mouvements ouvriers nationaux. Mariátegui présente leurs mandats comme une phase d'accalmie transitoire dans l'affrontement entre le prolétariat révolutionnaire – temporairement affaibli – et la bourgeoisie conservatrice, seule capable de faire face à l'offensive révolutionnaire. Les gouvernements centristes, dont la politique de compromis ne peut être menée qu'au prix d'une basse intensité de la lutte des classes, représentent ainsi l'intérêt de la bourgeoisie financière et industrielle, dont les activités exigent un retour au calme et une solution à la question des dettes et réparations : « Le pacifisme et la démocratie prospèrent actuellement parce que le capitalisme a besoin de la coopération internationale »<sup>338</sup>. La concomitance des besoins économiques des capitaux nord-américains et d'une politique de « normalisation » et d'apaisement dans les principaux pays industrialisés d'Europe sont ainsi mis en relation pour expliquer le Plan Dawes,

qui n'est pas, ne serait-ce que formellement, l'œuvre de responsables politiques. Il a été directement conçu par des banquiers et des négociants. Aux politiques on n'a accordé que la fonction d'en adopter les conclusions. La démocratie, sans la stridence ni la brutalité de la réaction, continue à conduire, en somme, la politique de la classe capitaliste.<sup>339</sup>

Il ressort de cette interprétation que l'accalmie sociale qui commence en 1924-1925 est, dès l'origine, ramenée à l'inéluctabilité d'une nouvelle crise, potentiellement finale pour les régimes démocratiques. Économiquement et politiquement, la lutte des classes n'est ainsi que temporairement moins exacerbée.

Au rebours d'un réflexe historiographique qui est l'apanage des chercheurs du XXI<sup>e</sup> siècle, considérer la lecture de Mariátegui comme une source sérieuse sur cet aspect de l'inéluctabilité d'un retour de la lutte des classes, et donc de l'aspect transitoire de toute accalmie favorable à des politiques centristes, s'avère crucial pour saisir un enjeu de la période. Au sortir de la guerre et jusqu'en 1923, la manutention et la perpétuation d'un ordre libéral et de la démocratie bourgeoise sont tout sauf évidentes, et la constatation qu'un moment puisse être plus favorable au régime de la démocratie bourgeoise n'entraîne pas, de

---

<sup>338</sup> « El pacifismo y la democracia prosperan actualmente porque el capitalismo ha menester de la cooperación internacional ». « Herriot y el bloc de izquierda » (20/09/1924), *Variedades, Ibid.*, p. 93.

<sup>339</sup> « El plan Dawes, por ejemplo, no es formalmente siquiera una concepción de políticos. Lo han elaborado directamente banqueros y negociantes. A los políticos no les ha sido acordada sino la función de adoptar sus conclusiones. La democracia, sin el estruendo ni la brutalidad de la reacción, continúa haciendo, en suma, la política de la clase capitalista ». « Herriot y el bloc de izquierda » (20/09/1924), *Variedades, Ibid.*

soi, la conviction qu'un retour à la « normale » d'avant-guerre soit autre chose qu'une parenthèse. C'est d'ailleurs dans ce sens que les analyses économiques de la III<sup>e</sup> Internationale analysent la conjoncture. En effet, on retrouve dans les textes de l'IC une appréciation sensiblement similaire à celle de Mariátegui (nous reviendront sur les liens entre le Péruvien et l'organisation communiste dans une autre section).

Le rapport sur la situation internationale du V<sup>e</sup> Congrès de l'Internationale communiste (17/06 – 08/07/1924) débute sur le constat de l'instauration d'une « phase démocratique-pacifiste »<sup>340</sup>, qui succède à une période d'offensive du patronat contre les prolétaires européens<sup>341</sup>, tout en soulignant son caractère illusoire, corroborant ainsi l'analyse de Mariátegui. En effet, les différents rapports, résolutions et thèses de 1924 insistent sur l'idée d'une continuation de la crise et sur l'incapacité des bourgeoisies impérialistes à répondre aux contradictions du moment. Zinoviev, président de l'IC de 1919 à 1926, écrit ainsi en 1925 : « L'ère démocratique-pacifiste de 1924 n'est qu'un épisode de la période des guerres impérialistes et de la préparation de la Révolution prolétarienne »<sup>342</sup>. La détermination fondamentale identifiée par l'IC demeure inchangée – la période est celle des affrontements impérialistes – et tant la tactique que la stratégie du Komintern doivent démystifier les phases d'amélioration ponctuelle de la situation économique dans les pays capitalistes. C'est pourquoi les économistes de l'IC et ses principaux dirigeants se penchent avec beaucoup d'attention sur la conjoncture, trimestre après trimestre, pour en proposer une interprétation qui mette en lien stratégie et analyse empirique et théorique<sup>343</sup>.

---

<sup>340</sup> « Sobre la táctica comunista », INTERNACIONAL COMUNISTA, *V Congreso de la Internacional Comunista. Informes, Segunda Parte*, Córdoba, Pasado y Presente, 1975, page 40.

<sup>341</sup> Les résolutions du IV<sup>e</sup> congrès sont explicites sur ce point : « L'offensive du capital, qui a acquis des proportions gigantesques au cours des dernières années, oblige les ouvriers de tous les pays à mener des luttes défensives » (« La ofensiva del capital, que en el curso de estos últimos años ha adquirido proporciones gigantescas, obliga a los obreros de todos los países a llevar a cabo luchas defensivas ») in INTERNACIONAL COMUNISTA, *Los cuatro primeros congresos de la Internacional Comunista*, Ediciones digitales Izquierda Revolucionaria, 2008, page 379. C'est d'ailleurs sur cette base que la tactique de front unique prolétarien est maintenue.

<sup>342</sup> Grigori ZINOVIEV, *Les perspectives internationales et la bolchevisation. La stabilisation du capitalisme et la révolution mondiale*, Paris, Librairie de l'Humanité, 1925, page 23.

<sup>343</sup> Cependant, les conclusions des observations économiques qui fondent la stratégie ne sont pas étanches vis-à-vis des luttes internes au PC(b)R (Parti Communiste d'Union Soviétique) et de leurs répercussions dans l'IC, elles en sont, au contraire, la principale arène (voir Silvio PONS, *The Global Revolution, op. cit.*, page 53.) Ce n'est pas ici le lieu de nous pencher sur les affrontements qui suivent la mort de Lénine (21/01/1924), bornons-nous à noter que les différentes positions se fondent toutes sur des analyses divergentes de la situation, les congrès de l'IC tentant d'en proposer des synthèses tout en reflétant la position dominante du moment. C'est la raison pour laquelle la direction de l'IC, tenue par Zinoviev, refuse de parler de reprise économique du capitalisme avant 1925, au contraire de N. Boukharine (voir Serge WOLIKOW, *L'internationale communiste, 1919-1943: le Komintern ou le rêve déchu du parti mondial de la révolution*, Paris, Atelier, 2010, page 80.).



L'amélioration de la situation économique en Europe de l'Ouest et sa manifestation politique par l'accession au pouvoir de forces démocratiques et libérales (Staline parle ainsi, en 1925, de « pouvoir démopacifiste de Herriot-MacDonald »<sup>344</sup>) s'inscrit, pour l'IC, dans une temporalité de crise continue, et ne peut représenter autre chose qu'un moment d'accalmie dans la compétition inter-impérialiste et l'antagonisme capitalisme / communisme. Comment qualifier cette accalmie sans remettre en cause l'axiome catastrophiste de l'analyse du capitalisme ? Cette question se pose tant pour Mariátegui que pour l'IC, et, en réalité, les inflexions du discours du Komintern sont visibles dans les textes du Péruvien. Il s'agit d'expliquer la cause de l'amélioration momentanée, les raisons de sa nature éphémère et sa fonction dans le déroulement de la période post-guerre, tout en reconduisant la certitude d'une crise prochaine, plus grave que les précédentes.

La lecture de l'IC se développe en plusieurs étapes à partir de l'ouverture du V<sup>e</sup> congrès. Dans un premier temps, tout en constatant l'accalmie économique et politique, le Komintern souligne son caractère de « trompe l'œil »<sup>345</sup>. Les questions de dettes et de réparations semble sans issue (« la question des réparations est insoluble objectivement »<sup>346</sup>), et la contradiction entre les différents impérialismes et la course à l'armement qui en découle, la nécessité d'un écoulement plus fluide des marchandises dans un contexte d'industrialisation relative des espaces semi-coloniaux et la permanence de politiques nationalistes (en particulier le protectionnisme) forment un nœud gordien que les hiérarques de l'IC jugent indépassable. Le rapport de la commission dirigée par le général nord-américain Charles G. Dawes, que les dirigeants de l'IC appellent le « rapport des experts », est ainsi vu comme une proposition nécessairement bancal dont l'effet sera d'approfondir la crise du capitalisme :

Le rapport des experts constitue une tentative de la bourgeoisie alliée pour résoudre en commun la question des réparations. Il poursuit un double but : 1) empêcher la révolution prolétarienne ou une action de revanche nationaliste, laisser vivre la bourgeoisie allemande, mais 2) la laisser vivre de telle sorte que la bourgeoisie de l'Entente garde entre ses mains le contrôle de l'Allemagne afin d'empêcher une concurrence dangereuse de la bourgeoisie allemande. Ainsi l'Allemagne devient une colonie de la bourgeoisie alliée.<sup>347</sup>

<sup>344</sup> Josef STALIN, *Obras*, t. 6, Moscú, Lenguas extranjerias, 1954, page 299. *Apud* Fernando CLAUDÍN, *La Crisis del movimiento comunista*, Barcelona, Ibérica de ediciones y publicaciones ; Ruedo Ibérico, 1978, page 119.

<sup>345</sup> « [...] ce qui se passe n'est en aucun cas l'aube d'une stabilisation consolidée du capitalisme, fondée sur la "démocratie" et la paix. » « Sobre la táctica comunista », INTERNACIONAL COMUNISTA, *V Congreso de la Internacional Comunista. Informes, Segunda Parte, op. cit.*, page 41.

<sup>346</sup> « Sur la situation économique mondiale », INTERNACIONALE COMMUNISTE, *Ve Congrès de l'Internationale Communiste (17 juin - 8 juillet 1924). Compte-rendu analytique*, Paris, Librairie de l'Humanité, 1924, page 393.

<sup>347</sup> Eugène VARGA, « Rapport sur la situation économique du monde », *in Ve Congrès de l'Internationale Communiste (17 juin - 8 juillet 1924). Compte-rendu analytique*, Paris, Librairie de l'Humanité, 1924, page

En d'autres termes, seule la subsomption de l'Allemagne à un rang subalterne – financée, et par conséquent « colonisée », par les capitaux internationaux<sup>348</sup> – permettrait de sortir l'Europe de la question des réparations et des dettes, mais au prix d'une tension accrue entre les impérialismes britannique et nord-américain.

Pourtant, courant 1925, à la suite d'affrontements internes au PC(b)R<sup>349</sup> et à l'IC<sup>350</sup> et d'un maintien des meilleurs résultats économiques des pays capitalistes, on observe une inflexion du discours et la consolidation de la notion de « stabilisation du capitalisme », dans le cadre d'une critique qui garde en son cœur l'idée d'une crise générale du capitalisme, ici sous la plume d'Eugène Varga<sup>351</sup>, principal conseiller économique de la direction de la III<sup>e</sup> Internationale :

L'affluence de capitaux américains en Europe et surtout en Allemagne a été un des résultats du Plan Dawes. Le Plan Dawes a créé en Allemagne la sécurité politique et sociale nécessaire aux placements américains et anglais. Ces placements contribuent au relèvement des affaires ; mais on constate aussi l'aggravation des conflits entre le travail et le capital.<sup>352</sup>

Le V<sup>e</sup> Plenum du Comité Exécutif de l'IC (mars-avril 1925) ratifie l'idée d'une « relative stabilité » du capitalisme européen, justifiant l'impératif de bolchevisation des PC, même si – comme le fait remarquer Silvio Pons – l'emphase portait plus sur l'adjectif que sur le nom<sup>353</sup>. De même, au cours de l'année 1925, les articles que Varga publie dans *La Correspondance Internationale* (la revue de l'IC) installent peu à peu l'idée d'une stabilisation ayant comme point de départ le Plan Dawes. Ainsi, le rapport économique qu'il publie pour le premier trimestre de 1925 a pour sous-titre « Jusqu'à quel point le capitalisme peut-il se

---

61.

<sup>348</sup> Si cette analyse est très radicale dans ses termes, le rapprochement entre l'Allemagne et les États-Unis est un fait consensuel dans la littérature et l'historiographie. L'économiste français Pierre-Cyrille Hautcœur souligne ainsi que le recours aux capitaux nord-américains « solidarise les États-Unis au sort [de l'Allemagne] au nom du rempart contre le bolchevisme ». Voir Pierre-Cyrille HAUTCŒUR, *La Crise de 1929*, Paris, La Découverte, 2009, page 12.

<sup>349</sup> Entre 1918 et 1952, le nom officiel du parti, adopté lors du VIII<sup>e</sup> congrès est « parti communiste (bolchévik) de Russie ». Voir Dominique COLAS, « Du Parti ouvrier social-démocrate russe au Parti communiste d'Union soviétique : une série de noms programmatiques », *Mots. Les langages du politique [en ligne]*, 2019, n° 120, URL complète en biblio.

<sup>350</sup> Sur les débats que la mise en application du Plan Dawes en Europe provoque dans les instances communistes soviétiques et dans l'IC, voir Silvio PONS, *The Global Revolution*, op. cit., page 46.

<sup>351</sup> Sur le concept de crise générale du capitalisme, voir Maurice ANDREU, *Sur la théorie de la « crise générale du capitalisme », la genèse du concept de « CGC » : contribution à une histoire des idées économiques dans l'Internationale Communiste de 1919 à 1929*, Villetaneuse, Sorbonne Paris Nord, 2000.

<sup>352</sup> Eugène VARGA, « La situation économique au 4<sup>e</sup> trimestre de 1924 », *La Correspondance Internationale*, 25 février 1925, n° 14, pp. 122-124.

<sup>353</sup> Silvio PONS, *The Global Revolution*, op. cit., p. 47.

stabiliser ? »<sup>354</sup>. C'est dans la bouche de Grigori Zinoviev que la stabilisation capitaliste prend toute son ampleur pour le Komintern, avec ses discours prononcés lors du V<sup>e</sup> Plenum de 1925, rassemblés sous un titre explicite : *La stabilisation du capitalisme et la révolution mondiale*<sup>355</sup>. Cette analyse est reconduite en 1926, encore une fois sous l'impulsion de Varga et Zinoviev :

Tous [les camarades] se souviennent que lors du V<sup>e</sup> congrès, nous avons constaté l'apparition provisoire d'une ère de pacifisme démocratique dans les pays capitalistes. On peut affirmer, audacieusement, que l'année 1924 a porté la marque de cette ère. L'année 1925, au début de laquelle s'est tenu le dernier Exécutif élargi, a été une période de stabilisation capitaliste. 1926 est une période de stabilisation *vacillante*, moins ferme.<sup>356</sup>

Or, précisément, cette stabilisation est liée au Plan Dawes dans la mesure où la relative prospérité retrouvée de l'Allemagne découle du financement des réparations par l'emprunt, en particulier par des capitaux internationaux majoritairement nord-américains<sup>357</sup>. Comme le fait remarquer Zinoviev dans ses discours de 1926, les théoriciens de la social-démocratie (Otto Bauer, Rudolf Hilferding) font le même constat sur la stabilisation, mais – au contraire des communistes – ils n'affirment pas son caractère temporaire, nécessairement limité dans le temps par la reconduction des contradictions du capitalisme dans l'Europe d'après-guerre<sup>358</sup>. Varga souligne, quant à lui, le rôle du Plan Dawes comme arme des États-Unis dans « la lutte pour l'hégémonie mondiale »<sup>359</sup>.

Au point de vue politique, comme nous l'avons vu, la stabilisation advient avec la victoire de forces centristes en alliance avec des partis de gauche réformistes (SPD, SFIO et aile gauche des Radicaux, Labour Party). Elle ne se maintient, cependant, que par la tendance des gouvernements à pencher à droite, excluant les réformistes des exécutifs des pays industrialisés. Herriot, MacDonald et le SPD sont ainsi repoussés dans l'opposition entre 1925 et 1926, au profit d'une vague réactionnaire qui marque un renforcement des bourgeoisies

---

<sup>354</sup> Eugène VARGA, « La situation économique mondiale au 1er semestre 1925 », *La Correspondance Internationale*, 20 mai 1925, n° 53, pp. 434-435.

<sup>355</sup> Grigori ZINOVIEV, *Les perspectives internationales et la bolchevisation. La stabilisation du capitalisme et la révolution mondiale*, *op. cit.*

<sup>356</sup> « Recuerden todos que en el V Congreso, hemos constatado el advenimiento provisorio de una "era de pacifismo democrático" en los países capitalistas. Se puede afirmar audazmente que el año 1924 ha llevado la marca de esta era. El año 1925, al principio del cual se efectuó el último Ejecutivo Ampliado, fué un período de "estabilización" capitalista. 1926 es ya un período de estabilización *vacilante*, menos firme ». Grigori ZINOVIEV, « Discurso del camarada Zinoviev (Sesión del Comité Ejecutivo Ampliado de la IC - 20/02/1926) », *La Correspondencia Sudamericana*, 30 mai 1926, n° 4, page 11.

<sup>357</sup> Eugène VARGA, « La situation économique mondiale au 1er semestre 1925 », *op. cit.*

<sup>358</sup> Grigori ZINOVIEV, « Discurso del camarada Zinoviev (Sesión del Comité Ejecutivo Ampliado de la IC - 20/02/1926) », *op. cit.*, page 15.

<sup>359</sup> Eugène VARGA, « La situation économique mondiale au 1er trimestre 1926 », *La Correspondance Internationale*, 28 mai 1926, n° 66, pp. 741-767.

impérialistes, comme le détaille Varga dans une brochure de 1928 intitulée *L'économie de la période de déclin du capitalisme après la stabilisation*<sup>360</sup>. Il y reprend un des arguments centraux des théoriciens du Komintern permettant de démontrer le caractère nécessairement transitoire de la stabilisation capitaliste : la reconduction de la compétition inter-impérialiste, dont la course aux armements est un symptôme clair.

Au point de vue de la politique extérieure, l'instabilité du système capitaliste se manifeste d'une façon croissante. Quoiqu'on parle constamment de paix éternelle, de désarmement et d'arbitrage, les armements terrestres, maritimes, sous-marins et aériens se poursuivent d'une façon ininterrompue et à une allure renforcée. Jamais on n'assista à des armements militaires tels que ceux que l'on voit aujourd'hui. Tous les jours se concluent de nouvelles alliances et des contre-alliances. Blocs et contre-blocs préparent la guerre prochaine.<sup>361</sup>

José Carlos Mariátegui reprend les grandes lignes de la périodisation du Komintern de manière tout à fait frappante<sup>362</sup>. Sans qu'il n'ait jamais produit de texte consacré exclusivement à la question, les occurrences de la notion de stabilisation du capitalisme parsèment ses articles entre 1926 et 1930, et épousent les nuances du discours de l'IC. Ainsi, dans *La Escena contemporánea* (1925), il note une conjoncture moins défavorable pour les régimes parlementaires européens<sup>363</sup>, sans pour autant parler de stabilisation. Au contraire, il souligne l'adhésion des libéraux aux organisations conservatrices et fascistes partout où « le capitalisme » prend l'offensive contre « la révolution »<sup>364</sup>, leurs bases sociales étant emportées par l'attraction des « deux pôles » qui magnétisent la vie politique mondiale : le maintien du capitalisme ou son remplacement par le socialisme<sup>365</sup>. Symbolisé par la figure tutélaire de Lloyd George (« Lénine est [l'homme] politique de la révolution ; Mussolini est [l'homme] politique de la réaction ; Lloyd George est [l'homme] politique du compromis, de la transaction, de la réforme »<sup>366</sup>), cette amélioration ne peut masquer la « banqueroute évidente » du « cycle capitaliste européen »<sup>367</sup>. Rappelant la nature de la contradiction

<sup>360</sup> Eugène VARGA, *L'économie de la période de déclin du capitalisme après la stabilisation*, Paris, Bureau d'Éditions, 1928.

<sup>361</sup> *Ibid.*, p. 11.

<sup>362</sup> Le travail d'Harry E. Vanden (Harry E. VANDEN, *Mariátegui. Influencias en su formación ideológica, op. cit.*) répertorie les titres des ouvrages de la bibliothèque de Mariátegui, telle qu'elle a subsisté après plusieurs raids de la police à la fin de la vie du Péruvien. La présence d'un certain nombre de textes de l'IC et de figures du mouvement communiste (en plus de Marx et Engels, Vanden cite des ouvrages de Lénine, Boukharine, Bela Kun, Alexandra Kollontai, Plekhanov et Radek) est, en lui-même, une indication forte du lien entre les analyses de l'auteur et celles de l'IC, bien qu'elle ne constitue pas une preuve définitive en soi.

<sup>363</sup> « La Sociedad de las Naciones », José Carlos MARIÁTEGUI, *EC, op. cit.*, page 49.

<sup>364</sup> « El sentido histórico de las elecciones inglesas de 1924 », *Ibid.*, p. 59.

<sup>365</sup> « Lloyd George », *Ibid.*, p. 50.

<sup>366</sup> « Lenin es el político de la revolución; Mussolini es el político de la reacción; Lloyd George es el político del compromiso, de la transacción, de la reforma ». « Lloyd George », *Ibid.*

<sup>367</sup> « Introducción a un estudio sobre el problema de la educación pública » (15/05/1925), *Mundial*, José Carlos MARIÁTEGUI, *TE, op. cit.*, page 21.

fondamentale de l'époque (l'opposition entre nationalisme et nécessité de circulation internationale du capital<sup>368</sup>), Mariátegui critique – dès 1924 – les travaux de la commission Dawes pour son caractère de classe. Cependant, on l'a vu, il adopte la caractérisation de l'IC d'une stabilisation à partir de 1926. Il y voit une réorganisation de la vie occidentale selon des principes bourgeois<sup>369</sup>, par définition opposés aux principes prolétariens ou révolutionnaires.

Mariátegui nuance le lien entre accession au pouvoir de gouvernements réformistes et stabilisation capitaliste à partir de 1926/1927. S'il pouvait écrire que la période n'était plus au renversement du Parlement en Allemagne du fait de cette stabilisation<sup>370</sup>, le retour aux affaires de forces politiques de droite (Poincaré, Baldwin, alliance du gouvernement Marx avec le *Deutschnationale Volkspartei*) sonne la fin du réformisme comme un effet de cette même stabilisation. La stabilisation devient alors synonyme de concentration des bourgeoisies contre les avancées du prolétariat<sup>371</sup>. Similairement, Mariátegui note une « offensive de l'extrême-droite » en Grande-Bretagne, suite à la défaite de la grande grève générale de 1926<sup>372</sup>. Surtout, fondamentalement, la tentative de reconstruction pacifique de l'Occident ne peut être couronnée de succès du fait de la *fragilité*<sup>373</sup> constitutive de ses fondations. Ainsi, les éléments qui indiquent une stabilisation durable (Plan Dawes, accords de Locarno, conférence de Gênes sur la diminution des armements navals) sont bien le fruit de la stabilisation capitaliste, mais 1) ils découlent d'une nécessité de réduction budgétaire des États européens pour faire face au règlement de leurs dettes et à l'instabilité de leurs économie, et 2) ils ne peuvent envisager de reprise économique authentique qu'avec le soutien des capitaux étasuniens, eux-mêmes directement intéressés à la convalescence du Vieux Continent<sup>374</sup>. Or, les économies capitalistes européennes ne peuvent durablement rester dans une relation de relative subordination vis-à-vis des États-Unis dans la mesure où le capitalisme mondial est dans sa phase impérialiste, les intérêts expansionnistes des capitaux monopolistiques reconduisant mécaniquement leur concurrence mondiale. La stabilisation n'est donc qu'une « trêve » et le désarmement, discuté à la conférence de Gênes, un épisode voué à l'échec sur ses objectifs

---

<sup>368</sup> « Herriot y el bloc de izquierda » (20/09/1924), *Variedades*, José Carlos MARIÁTEGUI, *FAVM I*, *op. cit.*, page 93.

<sup>369</sup> « El nuevo estatuto del Imperio británico » (27/11/1926), *Variedades*, José Carlos MARIÁTEGUI, *FAVM II*, *op. cit.*, page 124.

<sup>370</sup> « La crisis alemana » (25/12/1926), *Variedades*, *Ibid.*, p. 136.

<sup>371</sup> « El nuevo gabinete alemán » (05/02/1927), *Variedades*, *Ibid.*, p. 144.

<sup>372</sup> « El debate político en Inglaterra » (07/05/1927), *Variedades*, *Ibid.*, p. 172.

<sup>373</sup> « Austria y la paz europea » (23/07/1927), *Variedades*, *Ibid.*, p. 190.

<sup>374</sup> « El problema del desarme » (16/07/1927), *Variedades*, *Ibid.*, p. 186.

déclarés<sup>375</sup>, mais néanmoins cohérent dans la perspective d'une perte d'hégémonie britannique et d'une tentative de juguler la croissance de la puissance navale japonaise.

On retrouve bien les mêmes fondamentaux entre les textes de Mariátegui et ceux du Komintern. Il ne s'agit pas ici de démontrer un quelconque « alignement » de l'analyse du Péruvien sur l'organisation communiste, mais bien une lecture attentive dans laquelle il adopte certains termes analytiques. La coïncidence (d'analyse, mais aussi chronologique et politique) d'un certain nombre de textes avec les caractérisations de l'IC ne sont pas le fruit du hasard, mais bien d'une reprise partielle comme d'un outil au service d'une lecture du monde.

---

<sup>375</sup> Le communiste George Padmore, de Trinidad et Tobago, fait d'ailleurs le même constat *a posteriori*, en 1931, dans un document sur les travailleurs noirs écrit à l'intention de l'Internationale Syndicale Rouge : « Il est également important que chaque travailleur noir ait conscience de la croissante course aux armements qui a lieu actuellement entre les nations impérialistes, alors même que les impérialistes organisent simultanément des conférences sur le désarmement pour faire croire aux travailleurs qu'ils cherchent à faire advenir la paix. Il faut comprendre clairement que le résultat de chacune de ces conférences a été l'augmentation des budgets de guerre des nations impérialistes (Conférence sur le désarmement de Londres) ». George PADMORE, *The Life and Struggle of Negro Toilers (1931)*, Londres, MIA [Marxist Internet Archive], 2007, URL complète en biblio. (Nous traduisons)

## Rationalisation et exacerbation des contradictions capitalistes

En relative syntonie avec le diagnostic proposé par l'IC, l'appréciation de Mariátegui en suit les grandes orientations, tout en ne se bornant pas à une reproduction mécanique. Ainsi, il reprend l'idée d'une « stabilisation capitaliste *transitoire* »<sup>376</sup>, qu'il attribue à Trotsky, dont la limite est toujours la contradiction entre les intérêts nationaux, qui donne son caractère temporaire à tout accord visant à réduire les tensions inter-impérialistes (comme le Plan Young proposé en août 1929)<sup>377</sup>. Dans un article consacré au gouvernement Tardieu<sup>378</sup>, Mariátegui ramasse et synthétise son analyse par une formule lapidaire : la stabilisation capitaliste est un régime de l'intérim<sup>379</sup>. Ainsi, revenant sur le Plan Dawes en 1929 et 1930, Mariátegui l'identifie explicitement comme la date de naissance de la stabilisation capitaliste, que le Plan Young vient ratifier<sup>380</sup>. Or la période est désormais à la « critique de la stabilisation capitaliste » et à l'identification des facteurs qui préparent « une nouvelle offensive révolutionnaire »<sup>381</sup>. Autrement dit, la fin de la décennie est marquée par un changement dans la caractérisation de la conjoncture, avec de nouveaux termes qui font leur apparition pour rendre compte des nouvelles conditions économiques et politiques de la réalité mondiale. Quelles inflexions concourent à ce changement, et quelles en sont les déterminations profondes ? Ces questions traversent les textes de Mariátegui, mais également ceux de l'IC, dont on trouve à nouveau trace chez notre auteur.

Loin d'abandonner l'idée d'une contradiction fondamentale entre nationalisme et besoin d'expansion et de circulation internationale des capitaux, Mariátegui souligne au contraire sa centralité, affirmant que

[le] sentiment nationaliste est une des cartes que joue la bourgeoisie de tous les pays d'Occident, bien que les intérêts mêmes du capitalisme ne puissent supporter l'isolement national. La subsistance du capitalisme n'est concevable qu'à un plan international.<sup>382</sup>

<sup>376</sup> « Trotsky y la oposición comunista » (25/02/1928), *Variedades*, José Carlos MARIÁTEGUI, *FVM II*, *op. cit.*, page 216. Nous soulignons.

<sup>377</sup> « La conferencia de las reparaciones » (21/08/1929), *Variedades*, José Carlos MARIÁTEGUI, *Figuras y Aspectos de la Vida Mundial T. III (1929-1930)*, 5<sup>e</sup> éd., Lima, Biblioteca Amauta, 1986, page 53.

<sup>378</sup> Il s'agit d'André Tardieu (1876-1945), qui dirige trois gouvernements entre 1929 et 1932.

<sup>379</sup> « El gabinete Tardieu » (08/11/1929), *Variedades*, José Carlos MARIÁTEGUI, *FVM III*, *op. cit.*, page 110.

<sup>380</sup> « El Plan Young en vigencia » (25/01/1930), *Mundial*, *Ibid.*, p. 160.

<sup>381</sup> « El mito de la nueva generación », José Carlos MARIÁTEGUI, *DM*, *op. cit.*, page 113.

<sup>382</sup> « El sentimiento nacionalista es una de las cartas a que juegan la burguesía en todos los países de Occidente, a pesar de que los propios intereses del capitalismo no pueden soportar el aislamiento nacional. La subsistencia del capitalismo no es concebible sino en un plano internacional ». « El Dr Schacht y el Plan Young » (18/01/1930), *Mundial*, José Carlos MARIÁTEGUI, *FVM III*, *op. cit.*, page 157.

Dans un autre passage datant de mai 1929, Mariátegui réitère son affirmation :

La société capitaliste décline du fait de son incapacité à organiser internationalement la production. La plus irrémédiable de ses contradictions est peut-être celle qui existe entre ses nationalismes antagoniques exacerbés et son économie nécessairement internationale.<sup>383</sup>

C'est précisément le Plan Dawes qui joue le rôle de grand articulatoire international permettant la stabilisation capitaliste. Aux yeux de Mariátegui, cette stabilisation économique par l'intermédiaire des capitaux étasuniens donne aux États-Unis la clé de la politique européenne. Les gages de pacifisme, de stabilité démocratique (accords de Locarno, Pacte Briand-Kellog, etc.) apparaissent alors comme autant de garanties destinées à rassurer le capital financier étasunien<sup>384</sup>, dont dépend la stabilisation capitaliste pour se maintenir, c'est-à-dire pour garantir la solvabilité des dettes et réparations et les moyens de la « collaboration de classe »<sup>385</sup> : « la stabilisation capitaliste se réalise en Europe avec le soutien financier nord-américain »<sup>386</sup>, écrit Mariátegui. Dans cette mesure, les États-Unis se trouvent de plus en plus liés aux économies européennes, quand ces dernières vivent sous perfusion de capitaux excédentaires exportés de la nouvelle grande puissance capitaliste<sup>387</sup>, le Plan Dawes représentant l'ouverture de l'économie européenne à ces capitaux après l'échec de l'occupation de la Ruhr (1923).

Chez Mariátegui, on l'a vu, la stabilisation du capitalisme est synonyme de stabilisation démocratique, tant en France<sup>388</sup> qu'en Allemagne<sup>389</sup>, à savoir un renforcement apparent du pouvoir des parlements. Pourtant, le Péruvien développe une lecture qui reprend et amplifie l'idée d'une crise continue de la démocratie et de la civilisation capitaliste. En effet, Mariátegui souligne le retour d'une politique d'austérité contraire aux avancées des travailleurs. Il identifie ainsi une « offensive anti-prolétarienne » sous le gouvernement Tardieu<sup>390</sup>, qu'il assimile à un fascisme à la française contre lequel la SFIO de Léon Blum (la

<sup>383</sup> « La sociedad capitalista, declina por su incapacidad para organizar internacionalmente la producción. La más irremediable de sus contradicciones es, tal vez la existente entre sus exacerbados antagónicos nacionalismos y su economía forzosamente internacional ». « La misión de Israel » (03/05/19129), *Mundial*, *Ibid.*, p. 34.

<sup>384</sup> « El destino de Norteamérica » (17/12/1927), *Variedades*, José Carlos MARIÁTEGUI, *DM*, *op. cit.*, page 145.

<sup>385</sup> « Política alemana » (28/12/1929), *Mundial*, José Carlos MARIÁTEGUI, *FVM III*, *op. cit.*, page 140.

<sup>386</sup> « La estabilización capitalista se realiza en Europa con el concurso financiero norteamericano ». « Europa y la bolsa de Nueva York » (29/12/1929), *Mundial*, *Ibid.*, p. 134.

<sup>387</sup> Pour une analyse spécifique de ce phénomène voir « Yanquilandia y el socialismo » (31/12/1927), *Variedades*, José Carlos MARIÁTEGUI, *DM*, *op. cit.*, page 156.

<sup>388</sup> « Estación electoral en Francia » (31/03/1928), *Variedades*, José Carlos MARIÁTEGUI, *FVM II*, *op. cit.*, page 219.

<sup>389</sup> « El gobierno de la gran coalición en Alemania » (11/08/1928), *Variedades*, *Ibid.*, p. 229.

<sup>390</sup> « Aspectos actuales de la crisis de la democracia en Francia » (18/09/1929), *Variedades*, José Carlos MARIÁTEGUI, *FVM III*, *op. cit.*, page 72.



« sirène asthmatique du réformisme »<sup>391</sup>) est impuissante. De même, la condamnation à mort de Sacco et Vanzetti (août 1927) et le procès des ouvriers de Gastonia (automne 1929) aux États-Unis sont le signe d'un durcissement du ton de la bourgeoisie dans la lutte des classes mondiale<sup>392</sup>. Ce durcissement s'explique par plusieurs facteurs que Mariátegui égraine au long de ses articles.

Il y a d'abord l'idée que la reprise capitaliste est perturbée par l'affirmation d'un corps allogène dans l'économie mondiale : l'URSS. Malgré la stabilisation capitaliste, l'Union Soviétique se maintient et se renforce, nous dit-il, constituant par sa seule existence une menace révolutionnaire sur l'ensemble du monde colonisé et dans les pays capitalistes centraux<sup>393</sup>. De plus, la stabilisation est minée par une crise de surproduction rampante, issue d'une inadéquation entre offre et demande, en particulier aux États-Unis<sup>394</sup>, qui pousse les capitalistes à rechercher de nouveaux marchés à conquérir et où exporter leurs capitaux, augmentant la concurrence inter-impérialiste. Cette surproduction favoriserait, selon Mariátegui, la constitution de trusts et de cartels, c'est-à-dire la constitution de monopoles<sup>395</sup> qui mettraient en place des processus drastiques de *rationalisation* de la production<sup>396</sup>. Le chômage, qui résulte de cette rationalisation, ainsi que la déqualification du travail<sup>397</sup> seraient des facteurs de déséquilibre du système dans les pays industrialisés, comme le montre la grève générale en Grande-Bretagne, fin 1926. Enfin, la stabilisation – qui a acheté la paix sociale, dans un premier temps, grâce à une exploitation plus efficace des territoires coloniaux – est menacée par la vague de luttes indépendantistes qui secoue le monde. La Chine semble être le foyer principal de cette contestation, et Mariátegui consacre plus d'une dizaine d'articles à la question chinoise. L'échec de l'offensive révolutionnaire en Europe est ainsi compensé par l'augmentation de la contestation en Afrique et par les « défaites de l'impérialisme » en Chine<sup>398</sup>.

À ces différents facteurs de déséquilibre, le système capitaliste semble bien en mal de proposer une réponse qui ne soit pas belliqueuse, selon Mariátegui. La stabilisation est ainsi

<sup>391</sup> « sirena asmática del reformismo », « Aspectos actuales de la crisis de la democracia en Francia » (18/09/1929), *Variedades*, *Ibid.*, p. 74.

<sup>392</sup> « El proceso de Gastonia » (08/11/1929), *Mundial*, *Ibid.*, p. 113.

<sup>393</sup> Voir par exemple l'article « Rusia en Ginebra » (10/12/1927), *Variedades*, José Carlos MARIÁTEGUI, *FAVM II*, *op. cit.*, pages 206-209.

<sup>394</sup> « Yanquilandia y el socialismo » (31/12/1927), *Variedades*, José Carlos MARIÁTEGUI, *DM*, *op. cit.*, page 156.

<sup>395</sup> Mariátegui affirme ainsi que la prédiction de Marx sur la « concentration capitaliste », issue de la libre concurrence, est réalisée. « La economía liberal y la economía socialista », *Ibid.*, p. 35.

<sup>396</sup> « El caso de la teoría de Ford » (24/12/1927), *Variedades*, *Ibid.*, p. 152.

<sup>397</sup> « La economía liberal y la economía socialista », *Ibid.*, p. 33.

<sup>398</sup> « La ruptura anglo-rusa » (04/06/1927), *Variedades*, José Carlos MARIÁTEGUI, *FAVM II*, *op. cit.*, page 182.

synonyme d'un accroissement de l'agressivité à l'encontre de l'URSS, notamment en raison de son influence supposée en Asie<sup>399</sup>. Par ailleurs, la clé de voûte du système financier international n'est plus à Londres mais aux États-Unis, comme l'analyse du Plan Dawes l'a montré. Cela donne aux figures politiques britanniques un rôle subalterne entériné par la visite du premier ministre Ramsay MacDonald à Washington<sup>400</sup> (septembre-octobre 1929). La contestation anti-coloniale et la concurrence soviétique amène ainsi la Grande-Bretagne à la table des négociations lors des conférences sur la réduction de la puissance navale comme un effet de la stabilisation capitaliste, à savoir le besoin du soutien des capitaux étasuniens. Mariátegui voit donc le rapprochement anglo-étasunien comme une exigence de la stabilisation, tout en ne pouvant être qu'une trêve dans la concurrence inter-impérialiste des deux principales puissances capitalistes. Ainsi, à propos de l'échec de la Conférence de Londres sur le désarmement naval relatif entre les États-Unis et la Grande-Bretagne, il écrit :

Mais le conflit des intérêts impérialistes demeure actif ici comme dans les autres questions. La contradiction irréductible entre les exigences internationales de la stabilisation capitaliste et les passions et les intérêts nationalistes qui, avec l'impérialisme, entrent en jeu de manière exaspérée, oppose sa résistance même à ce modestissime accord temporaire, fondé sur la parité [de puissance navale] anglo-américaine, qui cache à son tour une divergence profonde, une rivalité obstinée et fatale.<sup>401</sup>

Enfin, la « crise de production »<sup>402</sup> que traverse le capitalisme force les divers États centraux à mener des politiques de rationalisation violentes, à l'image de Tardieu en France<sup>403</sup> ou de Hoover<sup>404</sup> aux États-Unis (il est décrit comme « l'un des leaders de la rationalisation de la production » par la bouche de qui « ce n'est pas le capitalisme libéral de la période de la libre-concurrence qui parle, mais le capitalisme des trusts et monopoles »<sup>405</sup>). Autrement dit, la surproduction amène à la rationalisation, qui tend les rapports de classe, et à un

<sup>399</sup> « Rusia y China » (26/07/1929), *Variedades*, José Carlos MARIÁTEGUI, *FAVM III*, *op. cit.*, page 42.

<sup>400</sup> « El viaje de MacDonald » (02/10/1929), *Variedades*, *Ibid.*, p. 83.

<sup>401</sup> « Pero el conflicto de los intereses imperialistas sigue actuando en ésta como en otras cuestiones. La contradicción irreductible entre las exigencias internacionales de la estabilización capitalista y las pasiones e intereses nacionalistas que con el imperialismo entran exasperadamente en juego, opone su resistencia aún a este modestísimo entendimiento temporal, fundado en la paridad anglo-americana, que encubre a su vez un profundo contraste, una obstinada y fatal rivalidad. » « La conferencia de Londres » (22/02/1930), *Mundial*, *Ibid.*, p. 183.

<sup>402</sup> « Posición del socialismo británico », José Carlos MARIÁTEGUI, *DM*, *op. cit.*, page 87.

<sup>403</sup> « Son ordre policier, sa machine de répression n'a d'autre objet que de garantir le développement tranquille d'un programme de rationalisation capitaliste. », « Tardieu batido » (22/02/1930), *Mundial*, José Carlos MARIÁTEGUI, *FAVM III*, *op. cit.*, page 182.

<sup>404</sup> Il s'agit du président étasunien Herbert Hoover (1874-1964).

<sup>405</sup> « Hoover es uno de los líderes de la "racionalización de la producción". [...] Por su boca, no habla el capitalismo liberal del período de libre competencia, sino el capitalismo de los trusts y monopolios ». « Herbert Hoover y la campaña republicana » (03/11/1928), *Variedades*, José Carlos MARIÁTEGUI, *FAVM II*, *op. cit.*, page 241.

accroissement des tensions inter-impérialistes du fait de la recherche de nouveaux marchés pour écouler la production des blocs de capitaux monopolistiques nationaux. Cette concurrence est visible dans les tensions diplomatiques et commerciales internationales (comme l'opposition des Britanniques au Plan Young par peur d'une concurrence de l'industrie allemande soutenue par les capitaux étasuniens<sup>406</sup>, ou l'élection – avec le soutien anglais – d'un Salvadorien opposé à l'impérialisme étasunien à la tête de la SDN<sup>407</sup>). Mariátegui caractérise le rôle désormais prépondérant des États-Unis dans un monde issu de la Première Guerre mondiale où les facteurs de puissance ne sont pas uniquement militaires : « la puissance guerrière des États modernes se calcule par leur pouvoir financier, par leur organisation industrielle, par leurs masses humaines »<sup>408</sup>. La crise de production qu'il mentionne est donc un facteur de tension de tout premier ordre entre les impérialismes britannique et étasunien, nous prévient Mariátegui. Les tensions entre capitaux britanniques et étasuniens en Amérique latine participent de ce tableau<sup>409</sup>, de même que les interventions impérialistes étasuniennes sur le continent.

On retrouve, chez Mariátegui, quelques éléments d'analyse de conjoncture que Nicolaï Boukharine développe depuis son accession à la présidence du Komintern en 1926, en particulier en ce qui concerne les menaces sur la paix mondiale, tels que les décrit Maurice Andreu :

Boukharine rassemble une importante documentation et fait un effort particulier sur quatre sujets : d'abord sur trois « brèches » dans les défenses du système capitaliste mondial qui, dit-il, sont ouvertes en 1926, puis sur la base techno-économique de la stabilisation, ce qu'on appelle la « rationalisation ».

L'URSS apparaît en tête de la liste des « brèches ». D'une manière originale (et peu remarquée), Boukharine étudie [...] les relations entre le monde capitaliste et le seul pays passant au socialisme. Ce « corps étranger » a des interactions avec le monde capitaliste qui lui seront favorables et qui seront favorables à la révolution mondiale... (Ces idées, semble-t-il, sont, en partie, une reprise optimiste de réflexions de Trotsky, dans un texte de 1925 : « Vers le capitalisme ou vers le socialisme ? ») La seconde brèche est l'impérialisme le plus faible, l'Empire britannique. Il est menacé de l'intérieur par la radicalisation de sa classe ouvrière (la grève des mineurs continue à la fin de 1926). Troisième espoir : en Orient, la Chine est en train d'être conquise par un front national-révolutionnaire de plusieurs classes qui détruira le « féodalisme » chinois et, si ce front

<sup>406</sup> « Gran-Bretaña contra el Plan Young » (15/08/1929), *Mundial*, José Carlos MARIÁTEGUI, *FAVM III*, *op. cit.*, page 49.

<sup>407</sup> « La asamblea de la SDN » (06/09/1929), *Mundial*, *Ibid.*, p. 66.

<sup>408</sup> « La potencia bélica de los Estados modernos se calcula por su poder financiero, por su organización industrial, por sus masas humanas ». « El viaje de MacDonal » (02/10/1929), *Mundial*, *Ibid.*, p. 86.

<sup>409</sup> Mariátegui note, par exemple, que la stabilisation capitaliste en Europe passe par une réorganisation des empires coloniaux, et que c'est également vrai pour les États-Unis. Voir « El imperialismo yanqui en Nicaragua » (22/01/1927), *Varietades*, José Carlos MARIÁTEGUI, *TNA*, *op. cit.*, page 146.

tient les impérialismes à l'écart, la Chine, alliée à l'URSS, pourrait même être entraînée directement dans un développement « non capitaliste ». Enfin la « rationalisation » qui donne une physionomie nouvelle au capitalisme doit stimuler les luttes économiques dans les pays les plus développés. Les communistes devront lutter contre « les conséquences de la rationalisation qui aggravent la condition des ouvriers ».<sup>410</sup>

Un certain nombre de points similaires évidents peuvent être relevés. De même, l'insistance des diverses instances de l'IC sur le risque de guerre (inter-impérialiste ou impérialiste contre l'URSS) ponctue le passage de la « deuxième période » zinovieviste à la théorisation d'une « troisième période »<sup>411</sup>, faite de tensions internationales accrues justifiant une stratégie d'affrontement « classe contre classe »<sup>412</sup>. Il est cohérent, dans ce contexte, que Boukharine définisse, en 1928, la guerre comme étant l'« axe de la situation »<sup>413</sup>. De même, Mariátegui souligne l'importance accordée à la lutte contre la « guerre impérialiste »<sup>414</sup> lors du II<sup>e</sup> Congrès anti-impérialiste tenu à Francfort en juillet 1929<sup>415</sup>. On voit ainsi que la question de la stabilisation n'est pas synonyme de paix durable – tant chez Mariátegui que dans les discours des dirigeants du Komintern – mais bien d'un moment passager de répit dans une période longue d'affrontements impérialistes.

Or, 1929 est une année marquée par le début d'une crise dont on peut dire *a posteriori* qu'elle est l'une des plus importantes de l'histoire du capitalisme. Mariátegui commente, dès novembre, la chute des cours de la bourse à New York, déclarant que « la relativité de la stabilisation capitaliste ne pourrait être démontrée [...] avec plus de netteté »<sup>416</sup>. Si, dans un premier temps, les pays européens ne sont pas directement atteints et peuvent encore croire à un retour des capitaux étasuniens à court ou moyen terme, la fragilité du système est exposée à la vue de tous. Ainsi, Mariátegui rappelle que « la stabilisation capitaliste en Europe se réalise avec l'aide financière américaine »<sup>417</sup>, qui disparaît virtuellement au cours des mois qui

<sup>410</sup> Maurice ANDREU, « Boukharine dirige l'Internationale communiste, 1926-1928 (où l'on voit notamment comment est apparue l'expression « crise générale du capitalisme ») », *Territoires Contemporains - nouvelle série [en ligne]*, 17 décembre 2020, n° 13, URL complète en biblio.

<sup>411</sup> Nicolai BOUKHARINE, « Discours de clôture du débat sur la situation internationale et les tâches de l'I.C. », *La Correspondance Internationale*, 1928, n° 94, pp. 1000-1010, page 1002.

<sup>412</sup> Serge WOLIKOW, *L'internationale communiste, 1919-1943*, op. cit., page 180.

<sup>413</sup> INTERNACIONAL COMUNISTA, *VI congreso de la Internacional Comunista - segunda parte: informes y discusiones*, María Teresa POYRAZIÁN et Nora RESENFELD DE PASTERNAK (trad.), Mexico, Pasado y Presente, 1978, page 99.

<sup>414</sup> « El viaje de MacDonald » (02/10/1929), *Mundial*, José Carlos MARIÁTEGUI, *FAVM III*, op. cit., page 86.

<sup>415</sup> Habib KAZDAGHLI, « De Bakou à Bruxelles. L'Internationale communiste face au monde colonial (1920-1940) », *Territoires Contemporains - nouvelle série [en ligne]*, 17 décembre 2020, n° 13, URL complète en biblio.

<sup>416</sup> « La relatividad de la estabilización capitalista no podría estar demostrada [...] con [más] nitidez ». « La crisis de los valores en Nueva York y la estabilización capitalista » (22/11/1929), *Mundial*, José Carlos MARIÁTEGUI, *FAVM III*, op. cit., page 116.

<sup>417</sup> « La estabilización capitalista se realiza en Europa con el concurso financiero norteamericano ». « Europa y la bolsa de Nueva York » (22/12/1929), *Mundial*, *Ibid.*, p. 134.

suivent le Jeudi noir<sup>418</sup>. Si Mariátegui, qui décède en avril 1930, n'a pas l'opportunité de commenter et d'écrire sur la crise majeure qui se développe à partir de 1930, on voit que son diagnostic d'une crise continuée – proche de celui développé par l'IC – lui permet d'intégrer cette nouvelle donnée comme la manifestation (apparence) de la détermination profonde du système (essence).

À travers les différentes périodes que nous avons identifiées dans les analyses économiques de Mariátegui il faut souligner l'importance qu'il accorde à la contradiction internationalisme / nationalisme. C'est le fil conducteur qui donne leur unité aux analyses qu'il propose de la période révolutionnaire d'après-guerre (1919-1923), puis de la stabilisation capitaliste (1924-1928) et du déclin de cette stabilisation (1928-1930). L'enjeu central de son approche n'est pas, au sens strict, une analyse économique serrée. Au contraire, de nombreux concepts sont utilisés de manière peu précise ou même équivoque, certains articles semblent en contradiction avec d'autres et certaines prédictions (comme celle de la chute du fascisme en 1924) ne se réalisent pas. L'intérêt repose bien plus sur la capacité de Mariátegui d'identifier des processus abstraits fondamentaux dont les manifestations dans la praxis des acteurs (États, personnages politiques ou acteurs culturels, mouvements artistiques, organisations internationales, etc.) peut être observée. C'est donc dans un mouvement dialectique permanent d'identification symptomale des manifestations de l'essence dans l'apparence que l'auteur aborde la réalité internationale. Cette démarche est la même que celle qu'il met en place pour interpréter la « réalité péruvienne ». Elle se décline dans tous les aspects de son œuvre, tant individuelle que collective.

---

<sup>418</sup> Pierre-Cyrille Hautcœur souligne la vulnérabilité de l'Allemagne à la réduction du flux de capital depuis les États-Unis, dans la mesure où le système financier national dépend en grande partie du financement international. Voir Pierre-Cyrille HAUTCŒUR, *La Crise de 1929*, *op. cit.*, page 65.

## **B. *Amauta* et *Labor* : les différents registres de l'économie**

Comme nous l'avons indiqué précédemment, l'œuvre de Mariátegui dépasse le cadre de ses écrits individuels. En tant que directeur de la revue *Amauta*, du journal *Labor* et de la maison d'édition Minerva, son action relève de la constitution d'un corpus où se mêlent des textes (articles, livres, entretiens) signés de son nom, mais aussi toutes les contributions d'autres auteurs. L'ensemble ne saurait être attribué au seul Mariátegui, mais il ne saurait pas plus s'affranchir de sa présence tutélaire. Nous choisissons donc de traiter *Amauta* et *Labor* comme des œuvres collectives à l'expression nécessairement plurielle, diverse, parfois contradictoire ou conflictuelle. Dans cette mesure, la question économique, qui traverse les deux périodiques, est à la fois le reflet d'un type de traitement qui correspond aux orientations que Mariátegui et ses collaborateurs définissent et redéfinissent à mesure que se prolonge l'aventure, mais aussi l'occasion de noter des divergences et des positionnements qui permettent de situer les individus les uns par rapport aux autres, et de composer une ligne éditoriale et politique.

Délimiter les frontières de ce qui relève de l'économie implique d'en explorer les différents registres, mais également d'identifier des usages qui ne sont pas chimiquement purs. En d'autres termes, les considérations économiques au sein d'*Amauta* et *Labor* sont en général mêlées à des développements historiques, sociologiques, géographiques ou stratégiques. De plus, nombre de concepts ou de notions ont des acceptions équivoques. C'est le cas des mots impérialisme et colonialisme, mais aussi indépendance, socialisme et capitalisme. Notre objectif est de présenter la diversité organique qui compose l'œuvre collective de manière à pouvoir distinguer les éléments convergents et divergents qui s'y trouvent, et déceler ce qui fait l'unité contradictoire des deux publications, ainsi que leur évolution. Il ne s'agit pas ici d'en offrir une approche globale, mais bien de montrer comment l'activité collective dans laquelle s'inscrit Mariátegui (dans un rôle moteur) s'articule à sa production individuelle. L'étude approfondie des entrelacements entre sa production propre et sa participation aux réseaux et espaces collectifs qu'il participe à créer fait l'objet d'un chapitre spécifique.

Notre étude porte de manière plus appuyée sur la revue *Amauta* du fait de sa longévité : entre septembre 1926 et septembre 1930, la revue compte 32 numéros. Le journal *Labor*, bi-hebdomadaire destiné à un public plus large et ayant une vocation de périodique de masse, est rapidement interdit. Entre le 10 novembre 1928 et le 7 septembre 1929, seuls 10 numéros paraîtront. Par ailleurs, le format moins étendu du journal limite la quantité de textes publiés par numéro, limitant d'autant la multiplication des contributions strictement économiques.

Par registre, nous entendons distinguer des discours ayant trait à l'économie tant du point de vue de l'objet que par le recours à des concepts économiques. La compilation d'articles traitant explicitement du domaine économique révèle certaines caractéristiques qui permettent de distinguer trois registres : le premier est politique, le second informatif et le dernier est théorique. Les trois s'inscrivent dans la volonté de « considérer toujours le Pérou au sein du panorama mondial »<sup>419</sup>, telle que Mariátegui l'explique dans l'éditorial du premier numéro d'*Amauta*.

L'en-tête du premier numéro d'*Amauta* met en exergue quatre axes d'organisation-composition : doctrine, art, littérature, polémique. Il est symptomatique que les mots *politique* ou *économie* n'apparaissent pas, en particulier si l'on garde à l'esprit que la figure sociale qu'est Mariátegui est déjà marquée par un ancrage marxiste explicite<sup>420</sup>. L'éditorial du premier numéro affiche une ambition de connaissance et d'intervention qui ne fait pas mention de la dimension économique, mais qui insiste sur un critère de sélection des opinions pouvant être tenues dans la revue. Ainsi, certaines idées sont « bonnes » et d'autres sont « mauvaises » nous dit Mariátegui dans l'éditorial<sup>421</sup>. Nous allons ici tenter d'identifier les points de vue exprimés, de manière à exhumer les limites – dans les textes portant sur l'économie – de ce qui peut être défendu dans les pages d'*Amauta* et de *Labor*.

---

<sup>419</sup> José Carlos MARIÁTEGUI, « Presentación de Amauta », *op. cit.*, page 1.

<sup>420</sup> Mariátegui mentionne sa « filiation » et sa « foi » dans la présentation de son premier livre, en 1925. José Carlos MARIÁTEGUI, *EC*, *op. cit.*, page 12.

<sup>421</sup> José Carlos MARIÁTEGUI, « Presentación de Amauta », *op. cit.*, page 1.

## Politique

Le premier registre dans lequel des concepts économiques sont mobilisés est un registre politique. On trouve en effet des textes de dénonciations, de revendications, partisans, engagés et participant explicitement à la diffusion d'une révolte contre un ordre donné. Dès les premiers numéros, on peut identifier trois ensembles de textes qui se côtoient : des textes portant un discours radical sans référence au marxisme, d'autres utilisant un vocabulaire marxiste sans en adopter la structure théorique, et finalement des textes revendiquant ouvertement un appareil critique marxiste.

Dès le premier numéro de la revue, un extrait de l'ouvrage *Tempestad en los Andes* de Luis Emilio Valcárcel fait figure de texte inaugural. En page 2, il proclame avec lyrisme la renaissance indigène et fustige l'hypocrisie de la constitution libérale, qui fait d'hommes supposément libres des individus extra-sociaux, une portion majoritaire de la population coupée de tout exercice du pouvoir et de toute représentation. Mêlant un millénarisme assumé à des considérations plus scientifiques, Valcárcel rappelle que :

Le Pérou comme la Russie est un peuple de paysans (*sic*). Des cinq millions d'hommes qui vivent probablement [...] sur le territoire national, les habitants des villes et des bourgs n'en représentent pas un million. Les quatre cinquièmes de la population totale sont constitués de travailleurs indigènes.<sup>422</sup>

Valcárcel reste un collaborateur régulier de la revue, jusqu'à la fin de sa parution. Son indigénisme poétique et politique est saupoudré de données démographiques et historiques donnant une base matérielle à sa position.

Dora Mayer de Zulen est une autre figure de l'indigénisme dont les textes donnent à voir des considérations économiques au service d'une dénonciation politique. C'est, par exemple, le cas d'un article paru en février 1927 intitulé « Frente al imperialismo yanqui »<sup>423</sup> portant sur l'arbitrage étasunien dans le conflit frontalier du Pérou avec le Chili sur les territoires de Tacna et Arica. Le Bolivien Tristán Maroff dénonce également la pénétration impérialiste dans son pays : « Le Bolivien est un esclave sur son propre sol »<sup>424</sup>, écrit-il, toutes

<sup>422</sup> « El Perú como Rusia es un pueblo de campesinos. De los cinco millones de hombres que probablemente [...] viven en el territorio nacional, no llega a un millón el número de los habitantes de las ciudades y de los villorios. Cuatro quintas partes de la total población del Perú la constituyen los labradores indígenas ». Luis E. VALCÁRCEL, « Tempestad en los Andes », *Amauta*, septembre 1926, n° 1, pp. 2-4, page 4.

<sup>423</sup> DORA MAYER DE ZULEN, « Frente al imperialismo yanqui », *Amauta*, février 1927, n° 6, page 2.

<sup>424</sup> « El boliviano es un esclavo de su propio suelo ». TRISTÁN MAROFF, « Política y economía bolivianas », *Amauta*, mai 1927, n° 9, page 16.



les grandes unités de production étant aux mains de capitalistes étrangers ou de magnats locaux liés aux capitaux internationaux<sup>425</sup>. Un autre texte de Maroff revient sur la question de la nationalisation des mines boliviennes<sup>426</sup>. Enfin, un texte d'Emilio Romero dénonce les difficultés économiques que rencontrent les populations du sud du Pérou, en particulier l'isolement des centres urbains, les difficultés de transport et de communication. Romero s'inscrit dans les pas de Mariátegui en soulignant que « le premier problème [qu'il faut] étudier est le problème économique du sud du Pérou »<sup>427</sup>, c'est-à-dire en donnant une prévalence à la question économique sur les autres considérations (éducation, culture, « race », etc.), sans pour autant faire usage d'un appareil critique clairement défini idéologiquement. Ces différents articles ont en commun de dénoncer l'impérialisme (britannique ou étasunien), composant ainsi un élément politique aux contours théoriques flous mais représentatif d'un sentiment de rejet de l'interventionnisme et de la pénétration de capitaux étrangers à un niveau continental. C'est d'ailleurs dans ce registre que s'inscrivent les publications de textes émanant de figures latino-américaines reconnues pour leur engagement anti-impérialiste : le professeur de droit péruvien Alberto Ulloa<sup>428</sup>, les Argentins José Ingenieros<sup>429</sup>, Alfredo Palacios<sup>430</sup> et Manuel Ugarte<sup>431</sup>, le Mexicain José Vasconcelos<sup>432</sup>, le Nicaraguayen Augusto César Sandino<sup>433</sup>.

Parmi les textes dénonçant l'impérialisme, certains se revendiquent d'un mouvement de critique du capitalisme, voire du socialisme, sans pour autant adopter la rigueur conceptuelle marxiste. On se trouve alors confronté à des articles reproduisant, en partie, un discours révolutionnaire, représentant par conséquent une composante d'une culture politique et économique plus large dans laquelle certains éléments de contestation de l'ordre international et du capitalisme sont communs et courants. C'est le cas pour des figures aussi différentes que le Britannique Bernard Shaw, le Péruvien Victor Raúl Haya de la Torre ou

---

<sup>425</sup> *Ibid.*

<sup>426</sup> Tristán MAROFF, « Bolivia y la nacionalización de las minas », *Amauta*, mars 1929, n° 21, pp. 84-93, page 84.

<sup>427</sup> « El primer problema que debemos estudiar, es el problema económico del sur del Perú ». Emilio ROMERO, « Economía de Sud-Perú », *Amauta*, avril 1927, n° 8, page 28.

<sup>428</sup> Alberto ULLOA, « Mensaje de Alberto Ulloa a la juventud de Panamá », *Amauta*, octobre 1926, n° 2, page 32.

<sup>429</sup> José INGENIEROS, « Terruño, nación, humanidad », *Amauta*, octobre 1926, n° 2, page 17.

<sup>430</sup> Alfredo PALACIOS, « Mensaje de Alfredo Palacios a la juventud universitaria y obrera de EE.UU. », *Amauta*, avril 1927, n° 8, page 34. Alfredo PALACIOS et Manuel SEOANE, « Documentos de la Unión Latino-Americana », *Amauta*, juillet 1928, n° 16, page 34.

<sup>431</sup> Manuel UGARTE, « Mensaje de Manuel Ugarte a la juventud latino-americana », *Amauta*, avril 1927, n° 8, page 37. Manuel UGARTE, « Manifiesto de Manuel Ugarte y los estudiantes latino-americanos de Europa », *Amauta*, juillet 1928, n° 16, page 34.

<sup>432</sup> José VASCONCELOS, « El nacionalismo en la América Latina », *Amauta*, décembre 1926, n° 4, page 13.

<sup>433</sup> Augusto César SANDINO, « Mensaje de Sandino », *Amauta*, juillet 1928, n° 16, page 1. Augusto César SANDINO, « Carta de Sandino a Luis Araquistáin », *Amauta*, janvier 1929, n° 20, page 94.

l'historien péruvien Jorge Basadre. Issu d'une génération antérieure à celle de Haya de la Torre et Mariátegui, Bernard Shaw revendique un socialisme qui s'exprime dans les termes du mouvement tel qu'il existait avant la rupture de 1917. S'il fonde sa définition du socialisme sur la critique de la propriété privée et de la division en classes de la société, il propose une vision morale de la propriété. De plus, les deux principes du socialisme qu'il énonce sont l'abolition de la propriété privée (distincte de la propriété personnelle) et l'égalité des revenus, ces principes devant acquérir le caractère d'un dogme religieux pour être la base d'un État socialiste<sup>434</sup>.

Les textes signés par Haya de la Torre doivent être lus dans une perspective ample d'interpénétration entre les positions nationalistes, anti-impérialistes et communistes à la suite de la déflagration qu'a représenté 1917 et la Révolution bolchevique dans le monde colonial et semi-colonial<sup>435</sup>. Les textes du dirigeant de l'APRA sont présents dans les deux premières années de la revue, et sont représentatifs d'un moment de définition politique, stratégique et théorique tant du socialisme que du nationalisme, dont le point de contact est précisément l'anti-impérialisme. Il est ainsi significatif que le sous-titre du premier texte de Haya soit « nous sommes de gauche parce que nous sommes anti-impérialistes »<sup>436</sup>, exprimant ainsi clairement une divergence avec les instances révolutionnaires issues de la Révolution Russe, et en particulier le Komintern. Il faut néanmoins rappeler qu'au moment où Haya écrit ce texte, l'IC est engagée dans un soutien au Guomindang, modèle dont se réclame le Péruvien, qualifiant l'APRA de « Guomindang latino-américain »<sup>437</sup>. Le positionnement anti-impérialiste est plus nationaliste que marxiste, mais Haya de la Torre reprend directement certaines formulations des textes de Marx ou du Komintern. Ainsi, il insiste sur le fait qu'il n'est pas de sortie de l'impérialisme dans le capitalisme car les chaînes impérialistes sont économiques, par conséquent « le nouveau patriotisme consiste à lutter contre le *conquistador* économique étranger et ses complices internes »<sup>438</sup>. Lutter contre l'impérialisme revient alors à lutter contre le capitalisme et pour « la revendication de la majorité des citoyens d'une

<sup>434</sup> Bernard SHAW, « Definición del socialismo », *Amauta*, novembre 1926, n° 3, pages 9-11.

<sup>435</sup> Sur ce point, voir Vijay PRASHAD, *Red star over the Third World*, *op. cit.*

<sup>436</sup> « Nosotros somos de izquierda porque somos antiimperialistas ». Víctor Raúl Haya de la Torre, « Sentido de la lucha anti-imperialista », *Amauta*, avril 1927, no 8, page 39.

<sup>437</sup> Parti nationaliste chinois fondé en 1912 par Sun Yat Sen, dont la ligne est proche de celle du Komintern entre 1922 et 1927. Voir John King FAIRBANK et Merle GOLDMAN, *Histoire de la Chine: des origines à nos jours*, Simon DURAN (trad.), Paris, Tallandier, 2013, pages 404-424. Sur l'importance du Guomindang comme modèle pour l'APRA et pour Haya de la Torre, voir Iñigo L. GARCÍA-BRYCE, *Haya de la Torre and the pursuit of power in twentieth-century Peru and Latin America*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2018.

<sup>438</sup> « El nuevo patriotismo es luchar contra el conquistador económico extranjero y contra sus cómplices de dentro ». Víctor Raúl HAYA DE LA TORRE, « Sentido de la lucha anti-imperialista », *op. cit.*, page 39.

nation »<sup>439</sup>. La prise de pouvoir par la majorité doit ainsi s'accompagner d'une vaste nationalisation de l'économie, faisant passer le contrôle de la production dans les mains de l'État.

Définissant l'impérialisme comme « la forme qu'adopte le capitalisme dans nos pays agraires [...] et financièrement coloniaux »<sup>440</sup> et comme une conséquence d'une combinaison de l'exportation de capitaux excédentaires et de la recherche de main-d'œuvre peu chère, Haya s'inscrit dans l'approche marxiste de l'impérialisme comme extension du capitalisme monopolistique. Il insiste cependant sur le fait que l'extraction de valeur par ces capitaux pèse sur les ouvriers et les paysans, mais *également* sur les employés par le biais de la dette publique. Il propose la nationalisation comme mot d'ordre d'un front unique rassemblant les « classes productrices (ouvriers, paysans) et les classes moyennes (employés, travailleurs intellectuels, petits propriétaires, petits commerçants, etc.) »<sup>441</sup>. Les classes moyennes apparaissent ainsi comme une composante nécessaire d'un front anti-impérialiste, marquant une différence stratégique et d'appréciation économique nette avec les instances communistes. Pourtant, cette divergence – qui débouchera sur une rupture claire avec les communistes – ne revient pas à rejeter l'approche matérialiste inhérente au marxisme. Ainsi, dans un article de 1928 (la rupture est déjà consommée), Haya insiste sur les déterminations économiques des Indépendances<sup>442</sup>, sans pour autant se réclamer du mouvement communiste. En cela, il est représentatif d'un mouvement de contestation de l'ordre international dont le mouvement communiste mondial est l'une des composantes, et non la seule.

La question de l'impérialisme apparaît également sous la plume de Jorge Basadre dans un article intitulé « Mientras ellos se extienden »<sup>443</sup>. Si une large part du texte est consacrée à la liste des interventions militaires étasuniennes en Amérique latine, Basadre insiste sur l'entrelacement de la dimension militaire avec la dimension économique. Faisant notamment usage de l'ouvrage des marxistes étasuniens Scott Nearing et Joseph Freeman<sup>444</sup>, l'historien montre comment la pénétration impérialiste touche tous les secteurs importants de l'économie

<sup>439</sup> *Ibid.*

<sup>440</sup> « La forma que el capitalismo toma en nuestros países agrarios [...] y financieramente coloniales ». Víctor Raúl HAYA DE LA TORRE, « Sobre el papel de las clases medias en la lucha por la independencia económica de América Latina », *Amauta*, mai 1927, n° 9, page 6.

<sup>441</sup> « las clases productoras (obreros, campesinos) con las clases medias (empleados, trabajadores intelectuales, pequeños propietarios, pequeños comerciantes, etc.) ». *Ibid.*, p. 7.

<sup>442</sup> Víctor Raúl HAYA DE LA TORRE, « El problema histórico de Nuestra América », *Amauta*, février 1928, n° 12, page 22.

<sup>443</sup> Jorge BASADRE, « Mientras ellos se extienden », *Amauta*, mai 1927, n° 9, pages 9-13.

<sup>444</sup> Scott NEARING et Joseph FREEMAN, *Dollar Diplomacy. A Study in American Imperialism*, New York, B. W. Huebsch and the Viking Press, 1925.

péruvienne. Il explique par quels mécanismes l'*International Petroleum Company* (IPC) extrait de la plus-value sans payer les impôts nationaux ni verser de salaires décents aux travailleurs. De même, il démontre qu'il y a un lien entre pénétration impérialiste et augmentation de la dette publique en comparant les chiffres de 1920 à 1925. Là encore, si certains éléments de définition de l'impérialisme sont directement empruntés au marxisme, l'analyse n'en reprend pas la structure globale et ne fait pas mention de la lutte des classes ou du communisme. Similairement, lorsqu'Augusto Matheu Cueva<sup>445</sup> met en avant les déterminations économiques dans les phénomènes de délinquance, il s'inscrit dans une approche matérialiste large qui ne se limite pas au marxisme.

Enfin, des auteurs collaborent à cette approche économique de la dénonciation politique en affichant ouvertement une appartenance au marxisme et au mouvement communiste. Ainsi, en avril 1927, Marcel Fourier (directeur de la revue *Clarté*) signe un « Panorama de la Révolution chinoise »<sup>446</sup> qui reprend largement les analyses du Komintern sur l'accroissement des tensions inter-impérialistes et le risque d'une nouvelle guerre mondiale, ou encore l'interprétation de l'URSS comme un facteur de tension internationale. Il donne, par ailleurs, de nombreuses informations sur la situation en Chine, mais aussi sur la modernisation de l'économie, le pan-asiatisme promu par le Japon et la place de l'Asie sur l'échiquier géopolitique international. La Chine apparaît ainsi comme le point d'intersection des principales contradictions de la politique internationale du moment, et les côtes du Pacifique comme la poudrière (avec la présence de mouvements nationaux et anti-impérialistes, de l'URSS et de la croissante concurrence inter-impérialiste) d'où éclatera la prochaine guerre impérialiste.

Dans le numéro suivant de la revue, un article de Jorge E. Nuñez sur le « nationalisme révolutionnaire »<sup>447</sup> défend une conception marxiste du nationalisme qui s'oppose au nationalisme bourgeois. Il en appelle à un nouveau nationalisme, distinct de l'approche conservatrice de la nation, portant en son cœur les revendications des peuples indigènes qui composent la majorité de la population. La lutte qu'il propose est révolutionnaire en ce qu'elle exige un Pérou socialiste, et non une nationalisation des grandes entreprises. Plus encore, Nuñez décrit un Pérou « propice au marxisme » dans la mesure où « le nationalisme révolutionnaire a un fonds autochtone et un esprit universel », et que sa « norme d'action est

---

<sup>445</sup> Augusto Matheu CUEVA, « El factor económico de la delincuencia », *Amauta*, mai 1929, n° 23, pages 88-89.

<sup>446</sup> Marcel FOURRIER, « Panorama de la Revolución China », *Amauta*, avril 1927, n° 8, pages 3-40.

<sup>447</sup> Jorge E. NUÑEZ, « Nuestro nacionalismo », *Amauta*, mai 1927, n° 9, page 8.

définie, [c'est] la revendication de la fraction laborieuse »<sup>448</sup>. Socialisme et nationalisme trouvent ainsi une synthèse dans une redéfinition de la nature de la péruvianité : « Les exploités, les parasites ne composent pas la nation péruvienne. L'Indien, l'ouvrier, le paysan, le travailleur manuel et intellectuel forment la péruvianité »<sup>449</sup>.

Le communiste espagnol Juan Andrade, dans son article « El imperialismo y la lucha de los pueblos coloniales », propose une analyse mondiale de l'impérialisme et des luttes qui reprend également les éléments d'analyse qui font autorité dans le mouvement communiste. Il insiste sur l'aspect destructeur et dominateur du capitalisme :

Le capitalisme comme système d'organisation économique ne peut vivre qu'en développant et étendant son mode de production aux dépens des modes d'exploitation non-capitalistes, tant en son sein qu'à l'extérieur des pays dans lesquels il est implanté.<sup>450</sup>

Son analyse historique et dialectique met en rapport l'internationalisation capitaliste qu'a été la colonisation des espaces non-européens – et par conséquent l'entrée forcée de ces espaces dans des systèmes d'échanges inégaux – avec l'industrialisation croissante des colonies et des pays semi-coloniaux. Cette industrialisation est selon lui largement due à la Première Guerre mondiale, mais ses conséquences en termes de contestation de l'impérialisme et du capitalisme, ainsi que d'accroissement des tensions inter-impérialistes annoncent des bouleversements majeurs dont le Pacifique sera le principal théâtre<sup>451</sup>. Les forces révolutionnaires des pays coloniaux sont renforcées par les bataillons ouvriers que l'industrialisation génère, or, « conscient de ses droits, [le prolétariat] s'agite contre l'exploitation étrangère d'abord, pour se tourner ensuite vers la bourgeoisie indigène »<sup>452</sup>. On voit ici comment, à partir d'éléments d'analyse économique similaires à ceux de Haya de la Torre, Andrade en arrive à une opposition entre les éléments révolutionnaires du mouvement anti-impérialiste et sa composante bourgeoise.

Les points de vue rapidement présentés ci-dessus permettent de constater la variété des analyses publiées dans *Amauta* ainsi que leur ancrage dans un spectre anti-impérialiste qui

---

<sup>448</sup> « El nacionalismo revolucionario tiene fondo y espíritu universal. [...] Su norma de acción está definida, la reivindicación del elemento trabajador ». *Ibid.*

<sup>449</sup> « La nación peruana no la constituyen los explotadores, los parásitos. Forman la peruanidad el indio, el obrero, el campesino, el trabajador manual y intelectual ». *Ibid.*

<sup>450</sup> « El capitalismo como sistema de organización económica, no puede vivir más que desarrollando y extendiendo su modo de producción a costa de los modos de explotación no-capitalistas, tanto en el interior como en el exterior de los países en que está implantado ». Juan ANDRADE, « El imperialismo y la lucha de los pueblos coloniales », *Amauta*, mai 1928, n° 15, page 32.

<sup>451</sup> *Ibid.*, p. 34.

<sup>452</sup> « [...] un proletariado que, consciente de sus derechos, se agita contra la explotación extranjera primero, para volverse después contra la burguesía indígena ». *Ibid.*, p. 33.

n'est pas limité au marxisme ou au mouvement communiste. Le ton ouvertement politique emprunte largement aux analyses économiques, passant sans cesse d'un champ à l'autre.

## Documentation

En cohérence avec les articles que Mariátegui publie sur l'état de la recherche et le manque de données statistiques disponibles, *Amauta* se présente rapidement comme un espace de publication de données, de divulgation d'analyses et d'informations. Le format de ces textes informatifs varie, de même que le type d'approche proposé. Un premier type de texte prend la forme du récit, ou d'une présentation, par un auteur, d'un fait historique ou d'un pays. On est alors proche d'un registre strictement journalistique, mais dont la teneur est aussi économique. Les textes peuvent alors prétendre à une certaine neutralité, ou bien afficher un parti pris. Un deuxième type de texte est plus aride, plus strictement concentré sur des données, et – souvent – n'est pas signé. Enfin, un troisième ensemble de documents est composé d'extraits de résolutions, de thèses ou de programmes édités par diverses instances du mouvement communiste.

La nature journalistique du premier ensemble peut être comprise dans deux sens différents. Dans une première acception, on trouve le reportage ou le récit de faits cherchant à rendre fidèlement une chronologie, un enchaînement, sans faire appel à la fiction et peu (ou pas) d'interprétation. C'est une forme tout-à-fait singulière qui distingue, par exemple, les exposés d'Haya de la Torre (commentés plus haut) de l'article de César Falcón sur la grande grève des mineurs en Grande-Bretagne en 1926<sup>453</sup>. Si le premier privilégie la construction logique et argumentative, le second prend ses distances vis-à-vis de la théorie. Falcón présente ainsi les positions du patronat, celles des dirigeants syndicaux et décrit le développement de la grève. L'apparent refus d'adopter un cadre d'analyse explicite lui est d'ailleurs reproché dans une note critique de Mariátegui<sup>454</sup>, pour qui cette limitation vient gêner la qualité des conclusions. On trouve d'autres articles, ou série d'articles, qui prétendent donner à voir au lecteur plutôt que de présenter les faits en fonction d'une approche militante, mais l'objet même de ces textes et leur insertion dans la revue peuvent être des gages de militantisme. Ainsi, César A. Ugarte signe deux articles intitulés « El gobierno socialista de Rusia »<sup>455</sup> dont l'objet est en lui-même polémique. L'objectivité se mue alors en garantie de la qualité des

<sup>453</sup> César FALCÓN, « El conflicto minero (I) », *Amauta*, janvier 1927, n° 5, page 3. Et César FALCÓN, « El conflicto minero (II) », *Amauta*, février 1927, n° 6, page 27.

<sup>454</sup> « Le cadre que Falcón nous offre du conflit minier est objectif. Mais ses conclusions ne le sont pas. » José Carlos MARIÁTEGUI, « Nota Polémica », *Amauta*, février 1927, n° 6, page 29.

<sup>455</sup> César UGARTE, « El gobierno socialista de Rusia (I) », *Amauta*, janvier 1929, n° 20, page 1. Et César UGARTE, « El gobierno socialista de Rusia (II) », *Amauta*, février 1929, n° 21, page 45.

informations rapportées. Il s'agit, en rapportant le plus précisément et le plus sobrement possible des données techniques favorables, de déjouer la propagande anti-soviétique et de faire valoir les politiques publiques en URSS comme des modèles battant le capitalisme sur le terrain de l'efficacité et de la production.

Le second sens possible de cette acception journalistique est celui d'un exposé qui affiche ses prises de position. Mariátegui est un spécialiste du genre, mais les textes de Charles Fourier et « Su. »<sup>456</sup> sur la révolution chinoise entrent également dans cette catégorie. De même, l'article signé par Humberto Tejera sur l'économie vénézuélienne<sup>457</sup> en partage la démarche. Les nombreux articles traitant de la Révolution mexicaine sont également explicites sur leur appui ou leur critique vis-à-vis des événements, tout en conservant une forte dimension informative. C'est le cas des articles du mexicain Jesús Silva Herzog<sup>458</sup>, de l'espagnol Luis Araquistáin<sup>459</sup> ou encore d'Eudocio Ravines<sup>460</sup>. Enfin, certains textes signés par le Péruvien Ricardo Martínez de la Torre s'inscrivent dans cet ensemble, en particulier son « Movimiento obrero en 1919 »<sup>461</sup>. En effet, revenant sur le grand mouvement de 1919 au Pérou, Martínez de la Torre fait œuvre d'historien du mouvement ouvrier, mais aussi d'historien de l'économie, en fournissant nombre de tableaux statistiques et de données pour étayer son exposition. C'est un des premiers efforts de systématisation de l'analyse politique et sociale du mouvement ouvrier péruvien qui s'affranchit d'une lecture strictement politique pour faire entrer l'économie de plain-pied. À ce titre, c'est un document précieux pour les historiens contemporains, et une manifestation évidente de la volonté de production de connaissances qui anime l'équipe d'*Amauta*, dont Martínez de la Torre fait partie. Autrement dit, ce texte est inaugural, au sens où il ouvre la voie à une histoire qui soit sociale (et non plus seulement politique), dont la perspective méthodologique et idéologique assumée ne fait pas obstacle à la production de connaissances mobilisables par les travailleurs dans la lutte des classes. Cette même ligne est à la manœuvre dans un autre texte de Martínez de la Torre,

---

<sup>456</sup> SU, « La Lucha revolucionaria en la China », *Labor*, 24 novembre 1928, n° 2, page 3.

<sup>457</sup> Humberto TEJERA, « La situación económica de Venezuela », *Amauta*, avril 1929, n° 22, page 42.

<sup>458</sup> Jesús SILVA HERZOG, « El Problema agrario de Mexico y la Revolución », *Amauta*, janvier 1929, n° 20. Et Jesús SILVA HERZOG, « El Problema agrario de Mexico y la Revolución », *Labor*, 2 février 1929, n° 6.

<sup>459</sup> Luis ARAQUISTÁIN, « La Revolución Mejicana », *Labor*, 29 décembre 1928, n° 4, page 3. Et Luis ARAQUISTÁIN, « El Aspecto agrario de la Revolución Mexicana », *Amauta*, janvier 1929, n° 20, page 79.

<sup>460</sup> Eudocio RABINES, « El Termino Mejicano », *Labor*, 1 mai 1929, n° 8, page 3.

<sup>461</sup> D'abord paru sous forme de feuilleton dans *Amauta* (Ricardo MARTÍNEZ DE LA TORRE, « El Movimiento obrero en 1919 (I) », *Amauta*, septembre 1928, n° 17., Ricardo MARTÍNEZ DE LA TORRE, « El Movimiento obrero en 1919 (II) », *Amauta*, octobre 1928, n° 18., Ricardo MARTÍNEZ DE LA TORRE, « El Movimiento obrero en 1919 (III) », *Amauta*, novembre 1928, n° 19.), le texte a ensuite été publié par les éditions Minerva à la fin de l'année 1928.



paru dans le numéro 29 (02-03/1930), intitulé « Ubicación histórica del proletariado peruano »<sup>462</sup>.

Le second ensemble qui compose le corpus de documentation dans *Amauta et Labor* est constitué de sections non signées intitulées « La vida económica ». Cette rubrique apparaît de manière régulière dans les numéros 10 (12/1927)<sup>463</sup>, 11 (01/1928)<sup>464</sup>, 13 (03/1928)<sup>465</sup>, 14 (04/1928)<sup>466</sup>, 15 (05-06/1928)<sup>467</sup> et 16 (07/1928)<sup>468</sup> d'*Amauta*. Les données sont extraites de l'*Extrato estadístico del Perú* et sont présentées en paragraphes consacrés à un aspect particulier. On trouve ainsi la distribution suivante :

**Tableau 2 :**

Numéro	Sous-section
10	Finances, banque, taux de change, agriculture, industrie, composition de la dette extérieure péruvienne
11	Commerce, douanes, transports, composition du budget de l'État, rentrées fiscales, salaires, assurances, agriculture
13	Immigration, agriculture indigène, coopératives, irrigation

Les rubriques des numéros 14, 15 et 16 abandonnent le format des numéros précédents pour laisser place à des articles traitant d'un aspect de manière plus approfondie. Le jeune apriste exilé Luis Heysen signe ainsi « La Argentina y la política económica de los EE.UU. »<sup>469</sup>, et deux extraits d'un ouvrage de l'économiste Emilio Romero sur l'économie minière du sud du Pérou composent les rubriques des numéros 15 et 16<sup>470</sup>.

La rubrique « La vida económica » disparaît dans le numéro 17, qui inaugure un nouveau format de la revue, beaucoup plus long. La dimension informative et technique est

<sup>462</sup> Ricardo MARTÍNEZ DE LA TORRE, « Ubicación histórica del proletariado peruano », *Amauta*, février 1930, n° 29, page 8.

<sup>463</sup> « La Vida económica (I) », *Amauta*, décembre 1927, n° 10, page 37.

<sup>464</sup> « La Vida económica (II) », *Amauta*, janvier 1928, n° 11, page 37.

<sup>465</sup> « La Vida económica (III) », *Amauta*, mars 1928, n° 13, page 37.

<sup>466</sup> « La Vida económica (IV) », *Amauta*, avril 1928, n° 14.

<sup>467</sup> « La Vida económica (V) », *Amauta*, juin 1928, n° 15, page 37.

<sup>468</sup> « La Vida económica (VI) », *Amauta*, juillet 1928, n° 16, page 37.

<sup>469</sup> Luis HEYSEN, « La Argentina y la política económica de los EE.UU. », *Amauta*, avril 1928, n° 14, page 37.

<sup>470</sup> Emílio ROMERO, « La Minería en el departamento de Puno (I) », *Amauta*, mai 1928, n° 15, page 37. Et Emílio ROMERO, « La Minería en el departamento de Puno (II) », *Amauta*, juillet 1928, n° 16, page 37.

néanmoins présente dans les articles de César Ugarte mentionnés plus haut. Elle se retrouve également dans une série d'articles consacrés à l'économie en URSS dans les numéros 27 (11-12/1929)<sup>471</sup>, 29 (02-03/1930)<sup>472</sup>, 30 (04-05/1930)<sup>473</sup> et 31 (06-07/1930)<sup>474</sup>. Ces articles sont en partie anonymes, mais une note dans le numéro 29 permet d'identifier les deux textes qui y figurent comme émanant de la représentation commerciale de l'URSS en Uruguay. Enfin, on trouve également un texte de la communiste et syndicaliste étasunienne Grace Hutchins sur l'industrie textile aux États-Unis<sup>475</sup>.

Le dernier ensemble est constitué de textes directement issus d'instances liées au mouvement communiste international. Sans s'engager dans un travail d'inventaire exhaustif, on peut identifier plusieurs sources de la galaxie des organisations internationales se réclamant du communisme. D'abord, dans les textes cités plus haut dans cette section, plusieurs collaborateurs sont des communistes, membres ou proches de partis communistes, ce qui leur confère une position de proximité par rapport aux organisations internationales du mouvement. Par ailleurs, ces textes circulent et parviennent jusqu'à l'équipe d'*Amauta* par plusieurs canaux possibles : les exilés à Paris ou en Europe qui sont en contact avec les partis communistes locaux, la presse communiste internationale ou encore les publications diverses liées aux organisations communistes. Grâce aux travaux de l'historien étasunien Harry Vanden, nous savons que Mariátegui reçoit *La Correspondencia Sudamericana*, mensuel de l'IC en Amérique latine, mais aussi certains numéros de *La Correspondance Internationale*, éditée en France. De plus, la *Liga Anti-imperialista de las Américas* (LADLA), liée au Komintern, publie un journal continental intitulé *El Trabajador Latinoamericano*. Plusieurs textes décrivant des luttes, des méthodes d'organisation ou des interprétations historiques et économiques sont ainsi reproduits à partir de ces publications. On trouve, par exemple, dans *Labor* les articles « Los seguros sociales »<sup>476</sup> ou « Sobre los comités de fábrica »<sup>477</sup>, tirés d'*El Trabajador Latinoamericano*. De même, des documents issus de la *Conferencia Sindical Latino-Americana* (CSLA), liée à l'ISR (Internationale Syndicale Rouge), expriment le point de vue de l'organisation sur des questions syndicales, mais aussi économiques et

<sup>471</sup> « El Plan quinquenal para la industria del Estado », *Amauta*, novembre 1929, n° 27, page 4. Et « Explotaciones agrícolas colectivas y del Estado », *Amauta*, novembre 1929, n° 27, page 9.

<sup>472</sup> REPRESENTACIÓN COMERCIAL DE LA URSS EN URUGUAY, « Aspectos básicos del plan quinquenal de la URSS », *Amauta*, février 1930, n° 29, page 13. Et REPRESENTACIÓN COMERCIAL DE LA URSS EN URUGUAY, « La transformación de la agricultura soviética », *Amauta*, février 1929, n° 29, page 49.

<sup>473</sup> « La edificación del socialismo ¿Qué es el plan quinquenal? », *Amauta*, avril 1930, n° 30, page 57.

<sup>474</sup> « ¿Qué es el plan quinquenal? », *Amauta*, juin 1930, n° 31, page 62.

<sup>475</sup> Grace HUTCHINS, « Las Factorias textiles en Norte América », *Amauta*, juin 1930, n° 31, page 60.

<sup>476</sup> « Los seguros sociales », *Labor*, 2 février 1929, n° 6, page 5.

<sup>477</sup> « Sobre los comités de fábrica », *Labor*, 21 février 1929, n° 7, page 6.

internationales, comme dans les textes contre la guerre<sup>478</sup>, qui mettent en garde les travailleurs contre un conflit entre la Bolivie et le Paraguay. Les textes issus des décisions, des thèses adoptées par les Congrès de l'IC ou son Comité exécutif sont largement utilisés dans certains articles théoriques (notamment ceux d'Eudocio Ravines et Ricardo Martínez de la Torre). Enfin, en plus des documents de la CSLA, plusieurs documents de la Ligue Anti-impérialiste (née en 1927 à Bruxelles sous la direction de Willi Münzenberg, militant de la III<sup>e</sup> Internationale) sont publiés, comme le Manifeste du II<sup>e</sup> Congrès mondial de l'organisation à Francfort-sur-le-Main<sup>479</sup>, ou encore la lettre communiquant à Mariátegui son élection au Conseil Général de la ligue lors de ce même congrès<sup>480</sup>. En plus de nombreux documents de la Ligue (dont les résolutions sur la « question noire »<sup>481</sup> et sur la « question chinoise »<sup>482</sup>), on peut également souligner la présence d'une note de la section mexicaine du Secours Rouge International (SRI) appelant au soutien internationaliste aux victimes de l'impérialisme<sup>483</sup>. Cependant, la teneur de ces documents est davantage politique qu'économique. C'est surtout dans les textes plus explicitement théoriques que la présence de thématiques, analyses et méthodes issues des travaux de l'Internationale sont mobilisés dans les pages d'*Amauta*.

---

<sup>478</sup> On trouve trois textes sur cette question : CSLA, « Resolución sobre los peligros de la guerra en América Latina y particularmente entre Paraguay y Bolivia », *Amauta*, mai 1929, n° 23, pages 92-93. Et dans *Labor* : CSLA, « Contra la guerra », *Labor*, 1 mai 1929, n° 8, page 6. Et CSLA, « El Proletariado contra la guerra », *Labor*, 18 août 1929, n° 9, page 1.

<sup>479</sup> LIGA ANTIIMPERIALISTA, « Manifiesto del II congreso mundial de la Liga Antiimperialista », *Amauta*, novembre 1929, n° 27, page 92.

<sup>480</sup> LIGA ANTIIMPERIALISTA, « Carta de la Liga Antiimperialista a Mariátegui », *Amauta*, septembre 1929, n° 26, p. 96.

<sup>481</sup> LIGA ANTIIMPERIALISTA, « Proyecto de resolución sobre la cuestión de la raza negra », *Amauta*, février 1930, n° 29, page 86.

<sup>482</sup> LIGA ANTIIMPERIALISTA, « Resolución sobre la cuestión china », *Amauta*, février 1930, n° 29, page 88.

<sup>483</sup> SOCORRO ROJO INTERNACIONAL, « A los intelectuales antiimperialistas », *Amauta*, février 1930, n° 29, page 93.

## Théorie

Le dernier registre dans lequel passe l'économie dans les pages d'*Amauta* et *Labor* est un registre théorique. Tant du point de vue de l'histoire économique que de l'analyse du capitalisme de la période ou encore des luttes de classes et des spécificités de certains types d'espaces, il s'agit ici de proposer un regard d'ensemble sur la contribution des deux périodiques à la pensée économique dans l'espace latino-américain.

Les textes de Mariátegui relevant d'une analyse économique sont nombreux dans *Amauta*. Ils seront en partie repris dans d'autres publications, essentiellement dans les 7 *Essais*, mais également dans *La Correspondencia Sudamericana* pour l'un d'entre eux. Sans entrer en détail dans l'étude de ces textes, notons qu'ils sont les premiers de la revue à amener des thématiques économiques pour en proposer une nouvelle interprétation. C'est le cas dès le numéro 2, avec un article intitulé « La Evolución de la economía peruana »<sup>484</sup>, et dans plusieurs autres interventions où les questions de détermination économique des processus sociaux et politiques sont posées<sup>485</sup>. Une réflexion de fond sur la nature des contradictions sociales de la formation économique-sociale péruvienne traverse ces textes et introduit la méthodologie matérialiste, historique et dialectique que nous avons identifiée plus haut, définissant ces aspects de la réalité comme des problèmes avant tout économiques et sociaux. La question centrale de la terre est ainsi traitée d'abord dans les pages d'*Amauta*, en décembre 1927 et en janvier 1928<sup>486</sup> (les *Sept Essais* ne paraissent qu'en novembre 1928). On trouve également une série d'articles de Mariátegui consacrés au marxisme intitulée « Defensa del Marxismo »<sup>487</sup>, dans lesquels il développe une lecture politique, stratégique, éthique du

<sup>484</sup> José Carlos MARIÁTEGUI, « La Evolución de la economía peruana », *Amauta*, octobre 1926, n° 2, page 29.

<sup>485</sup> En particulier sur la question de l'organisation territoriale de l'État (José Carlos MARIÁTEGUI, « Regionalismo y centralismo », *Amauta*, décembre 1926, n° 4, page 25.), mais également dans des textes plus directement politiques (José Carlos MARIÁTEGUI, « Mensaje al Congreso Obrero », *Amauta*, janvier 1927, n° 5, page 35.) ou dans une polémique fameuse avec Luis Alberto Sánchez (José Carlos MARIÁTEGUI, « Indigenismo y Socialismo - Intermezzo Polémico », *Amauta*, mars 1927, n° 7, page 37., José Carlos MARIÁTEGUI, « Réplica a Luis Alberto Sánchez », *Amauta*, mars 1927, n° 7, page 38. et José Carlos MARIÁTEGUI, « Polémica finita », *Amauta*, mars 1927, n° 7, p. 6, page 6.). Nous reviendrons sur chacun de ces aspects dans d'autres chapitres.

<sup>486</sup> José Carlos MARIÁTEGUI, « El Problema de la tierra en el Perú (I) », *Amauta*, décembre 1927, n° 10, page 9. Et José Carlos MARIÁTEGUI, « El Problema de la tierra en el Perú (II) », *Amauta*, janvier 1928, n° 11, pp. 5-15, page 5.

<sup>487</sup> José Carlos MARIÁTEGUI, « Defensa del Marxismo (I) », *Amauta*, septembre 1928, n° 17, page 4., José Carlos MARIÁTEGUI, « Defensa del Marxismo (II) », *Amauta*, octobre 1928, n° 18, page 10., José Carlos MARIÁTEGUI, « Defensa del Marxismo (III) », *Amauta*, novembre 1928, n° 19, page 10., José Carlos MARIÁTEGUI, « Defensa del Marxismo (IV) », *Amauta*, janvier 1929, n° 20, page 13., José Carlos MARIÁTEGUI, « Defensa del Marxismo (V) », *Amauta*, février 1929, n° 21, page 72., José Carlos MARIÁTEGUI, « Defensa del Marxismo (VI) », *Amauta*, avril 1929, n° 22, page 13., José Carlos MARIÁTEGUI, « Defensa del Marxismo (VII) », *Amauta*, mai 1929, n° 23, page 1. et José Carlos MARIÁTEGUI, « Defensa del Marxismo (VIII) », *Amauta*, juin 1929, n° 24, page 22.

marxisme, rejetant l'économicisme sans rejeter l'approche matérialiste des rapports sociaux (et donc leur détermination toujours-aussi déterminée économiquement). S'ils ne proposent pas d'interprétation de l'économie marxiste au sens propre, la prise de position et l'originalité de Mariátegui le singularisent dans un champ où tout débat se situe dans un rapport à l'interprétation économique (de conjoncture, théorique, stratégique, etc.). Dans ce sens, les textes de Mariátegui sont aussi des propositions dont le contenu méthodologique et idéologique est substantiel. Par ailleurs, dans le numéro 25 (07-08/1929), un article intitulé « Esquema del problema indígena »<sup>488</sup> reprend une partie du rapport que Mariátegui rédige en vue de la Première Conférence Communiste Latino-américaine à la demande expresse du Bureau Sud-Américain (BSA) de l'IC<sup>489</sup>. Enfin, dans un article de janvier 1930<sup>490</sup>, Mariátegui propose une interprétation du mouvement littéraire populiste en lien avec le phénomène de stabilisation capitaliste, prolongeant ainsi la caractéristique matérialiste et marxiste de son approche de la critique littéraire et artistique.

L'angle d'analyse ici développé permet de mettre en évidence une inflexion dans le contenu économique d'*Amauta*. En effet, dans un premier temps, les divers auteurs revendiquent une approche qui se veut plus informée, plus exacte, pour donner une efficacité et une scientificité aux analyses qu'ils développent. Ainsi, Haya de la Torre déplore l'absence d'économistes en plus de 100 ans de vie intellectuelle républicaine<sup>491</sup>, et la rubrique « La vida económica » justifie la publication de données et de statistiques par la centralité de l'économie dans les sociétés modernes : « L'économie explique, en notre temps, mieux que le reste, la vie d'un pays »<sup>492</sup>. Néanmoins, les références à l'économie ne présentent pas un cadre théorique évident, et même les articles de Mariátegui font un usage discret des concepts marxistes. Les formulations plus explicites apparaissent dans des textes plutôt politiques, comme ceux de C. Fourier, J. Andrade ou même Haya de la Torre.

Un changement graduel débute avec un article d'Eudocio Ravines, dans le numéro 10 de décembre 1927, intitulé « La actual etapa del capitalismo »<sup>493</sup>. À partir de cette date, les articles dont le sujet est clairement économique s'inscrivent ouvertement dans le marxisme.

<sup>488</sup> José Carlos MARIÁTEGUI, « Esquema del problema indígena », *Amauta*, juillet 1929, n° 25, page 69.

<sup>489</sup> Nous reviendrons en détail sur cette question polémique dans le chapitre 7.

<sup>490</sup> José Carlos MARIÁTEGUI, « Populismo literario y estabilización capitalista », *Amauta*, janvier 1930, n° 28, page 6.

<sup>491</sup> Víctor Raúl HAYA DE LA TORRE, « Nuestra frente intelectual (mensaje de Haya de la Torre para « Amauta ») », *Amauta*, décembre 1926, n° 4, page 8.

<sup>492</sup> « La Vida económica (I) », *op. cit.*, page 37. « La economía explica, en nuestro tiempo, mejor que ninguna otra cosa, la vida de un país ». *Ibid.*

<sup>493</sup> Eudocio RABINES, « La actual etapa del capitalismo », *Amauta*, décembre 1927, n° 10, page 56.

Ravines apparaît ainsi comme le principal vecteur d'explication et de pédagogie de la théorie et de l'analyse de la pensée communiste. Les titres de ses autres articles sont éloquentes à cet égard : « La Etapa del monopolio en la economía capitalista »<sup>494</sup>, « El Capital financiero »<sup>495</sup>, « Los Instrumentos del capital financiero »<sup>496</sup> (en deux parties) et « La Realidad social de América Latina »<sup>497</sup>. Ravines y développe une exposition claire et articulée de la théorie de l'impérialisme chez Lénine, qu'il appuie sur des exemples et des démonstrations plus immédiatement contemporaines. Il apporte ainsi des définitions aux concepts utilisés (capital monopolistique, monopole, trust, cartel, surproduction, impérialisme, capital financier, travail, plus-value absolue et relative, marchandise, force de travail, valeur, etc.) et une explication tant de la nature semi-coloniale du Pérou face aux impérialismes que de l'émergence historique de la forme impérialiste du capitalisme. Ces articles fonctionnent ainsi comme des condensés de formation théorique marxiste, mais aussi comme des outils d'analyse de conjoncture mobilisables par les lecteurs. À une période de circulation faible des ouvrages théoriques révolutionnaires, les textes de Ravines viennent diffuser, à grande échelle, une lecture qui propose une analyse exigeante et très intégrée de la réalité péruvienne, continentale et mondiale, selon les canons de l'IC.

La diffusion de la pensée marxiste est également prise en charge par d'autres textes publiés dans *Amauta*. C'est, par exemple, le cas de l'article « El Imperialismo, un fenómeno económico »<sup>498</sup> signé par Fritz Bach, communiste suisse, militant du Parti Communiste mexicain et représentant de la Ligue Anti-impérialiste au sein de sa branche latino-américaine : la *Liga Antiimpérialista de las Americas* (LADLA)<sup>499</sup>. Dans le numéro 10 on trouve également un texte de Plekhanov<sup>500</sup>, grande figure du socialisme d'avant-guerre, qui reprend la distinction entre socialisme utopique et socialisme scientifique d'Engels. De même, on trouve un extrait d'un ouvrage de vulgarisation de Boukharine<sup>501</sup>, ou encore un texte anonyme semblablement traduit ou repris d'un document du Komintern (sans qu'il ne nous ait

<sup>494</sup> Eudocio RABINES, « La Etapa del monopolio en la economía capitalista », *Amauta*, juillet 1928, n° 16, page 29.

<sup>495</sup> Eudocio RABINES, « El Capital financiero », *Amauta*, novembre 1928, n° 19, page 21.

<sup>496</sup> Eudocio RABINES, « Los Instrumentos del capital financiero », *Amauta*, février 1929, n° 21, page 1. Et Eudocio RABINES, « Los Instrumentos del capital financiero (II) », *Amauta*, avril 1929, n° 22, page 37.

<sup>497</sup> Eudocio RABINES, « La Realidad social de América Latina », *Amauta*, février 1930, n° 29, page 1.

<sup>498</sup> Fritz BACH, « El Imperialismo: un fenómeno económico », *Amauta*, novembre 1928, n° 19, page 50.

<sup>499</sup> Lazar JEIFETS et Víctor JEIFETS, *América Latina en la Internacional Comunista, 1919-1943 - Diccionario Biográfico*, Santiago de Chile, Ariadna Ediciones, 2015, page 66.

<sup>500</sup> Jorge PLEJANOV, « Socialismo utópico y socialismo científico », *Labor*, 7 septembre 1929, n° 10, page 6.

<sup>501</sup> Nikolai BOUKHARIN, « Breves notas sobre el problema de la teoría del materialismo histórico », *Amauta*, juillet 1929, n° 25, page 37.

été possible d'en identifier l'origine) intitulé « La Racionalización capitalista del trabajo »<sup>502</sup>. Par ailleurs, dans les derniers numéros de la revue, la présence de textes sur l'URSS indique un rapprochement avec la ligne de l'IC, comme le laisse supposer un texte de Joseph Staline<sup>503</sup> paru dans le numéro 31. Il convient cependant de ne pas tomber dans les mirages d'une *influence soviétique*, catégorie historique peu précise et largement fantasmée.

Le dernier collaborateur d'*Amauta* – et non le moindre – dont la contribution est à souligner est Ricardo Martínez de la Torre. Très proche de Mariátegui, qu'il connaît depuis ses neuf ans<sup>504</sup>, il est directement impliqué dans la fondation et la gestion de la *Sociedad Editorial Amauta* (dont la fondation est annoncée dans le numéro 8 de la revue, en avril 1927) et devient gérant de la revue lorsque Mariátegui est trop malade pour en assurer la direction. Après la mort de Mariátegui, il est directeur de la rédaction pour les trois derniers numéros (30, 31, 32). Les textes de Martínez de la Torre sont nombreux et très divers, allant de brefs récits à des exposés politico-économiques créatifs. À la différence de Ravines, il se penche sur l'histoire du mouvement ouvrier péruvien – en particulier la lutte de 1919 – et signe deux séries d'articles qui dialoguent directement avec la réalité du pays : « El Movimiento obrero en 1919 », mentionné plus haut, et surtout « La Teoría del crecimiento de la miseria aplicada a nuestra realidad »<sup>505</sup>. Cette dernière série constitue un exercice d'interprétation de la manifestation de l'impérialisme dans l'économie péruvienne, à la fois essai d'économie internationale et nationale, mais aussi de sociologie (il analyse par exemple la question du logement urbain et de l'insalubrité des quartiers ouvriers de Lima, ainsi que la question du luxe de la bourgeoisie) et d'histoire du mouvement ouvrier et des conflits agraires.

Embrassant de nombreux pans de la réalité péruvienne, le texte de Martínez de la Torre est à bien des égards une déclinaison du travail que propose Mariátegui dans ses *Sept Essais*, à savoir une interprétation novatrice informée par le marxisme et prétendant à une scientificité militante. D'ailleurs, les autres textes de Martínez de la Torre traitent de questions directement liées à la lutte des classes, complétant ainsi les exposés parfois abstraits que

<sup>502</sup> « La Racionalización capitalista del trabajo », *Amauta*, septembre 1928, n° 17, page 81.

<sup>503</sup> Josef STALIN, « Hacia la socialización de la agricultura », *Amauta*, juin 1930, n° 31, page 17.

<sup>504</sup> Guillermo ROUILLON, *La creación heroica de José Carlos Mariátegui, T. I La Edad de Piedra*, op. cit., page 120.

<sup>505</sup> Ricardo MARTÍNEZ DE LA TORRE, « La Teoría del crecimiento de la miseria aplicada a nuestra realidad (I) », *Amauta*, mai 1929, n° 23, page 57., Ricardo MARTÍNEZ DE LA TORRE, « La Teoría del crecimiento de la miseria aplicada a nuestra realidad (II) », *Amauta*, juin 1929, n° 24, page 57., Ricardo MARTÍNEZ DE LA TORRE, « La Teoría del crecimiento de la miseria aplicada a nuestra realidad (III) », *Amauta*, juillet 1929, n° 25, page 57., Ricardo MARTÍNEZ DE LA TORRE, « La Teoría del crecimiento de la miseria aplicada a nuestra realidad (IV) », *Amauta*, septembre 1929, n° 26, page 73. Et Ricardo MARTÍNEZ DE LA TORRE, « La Teoría del crecimiento de la miseria aplicada a nuestra realidad (V) », *Amauta*, novembre 1929, n° 27, page 73.

propose Ravines : « Contra la demagogia burguesa »<sup>506</sup>, « Aspectos de la estabilización capitalista »<sup>507</sup>, « Política patronal y política obrera »<sup>508</sup> et le texte cité plus haut « Ubicación histórica del proletariado peruano »<sup>509</sup>. La proximité théorique de Martínez de la Torre avec Mariátegui se ressent par un jeu de citation de certains auteurs (en particulier le Français Georges Sorel), des références à Mariátegui lui-même, ainsi que par des positionnements qui divergent de ceux du Komintern. Nous reviendrons dans le chapitre 7 et la Coda sur ces débats, dont le passage suivant donne une indication sur la teneur :

Nous n'acceptons pas la thèse des étapes déterminées que doivent parcourir les peuples. Les conquêtes des plus avancés, sur le terrain de la science et de l'industrie, profitent aux retardataires. [...] Les étapes difficiles, qui ont été accumulées, permettent aux autres peuples de ne pas avoir à les parcourir. En cela, le socialisme se distingue du capitalisme : il cherche à mettre à la disposition du prolétariat de la ville et de la campagne les conquêtes de la bourgeoisie sur le terrain du progrès matériel et intellectuel, qui bénéficie quasiment dans leur totalité à la classe exploiteuse.<sup>510</sup>

\*\*\*\*\*

Les trois registres que nous avons relevés dans le traitement de l'économie dans *Amauta* et *Labor* (politique, documentaire et théorique) ne forment pas trois dimensions clairement distinctes dans le corps de la revue. Les inflexions que nous avons identifiées, en particulier la présence prépondérante d'un registre politique de dénonciation, dans un premier temps, puis de textes ouvertement marxistes, dans un second, constituent un axe de recherche fertile sur la composition de la revue et les évolutions de sa ligne éditoriale. Qu'il nous suffise ici de noter que cette inflexion caractérise une évolution idéologique et politique vers une certaine cohérence des auteurs entre eux, qui passe par une place prépondérante accordée, progressivement, au marxisme. Les textes de Mariátegui courent au long de la revue et forment la colonne vertébrale de l'ensemble. La conception dialectique et matérialiste qui

<sup>506</sup> Ricardo MARTÍNEZ DE LA TORRE, « Contra la demagogia burguesa », *Amauta*, janvier 1929, n° 20, page 90.

<sup>507</sup> Ricardo MARTÍNEZ DE LA TORRE, « Aspectos de la estabilización capitalista », *Amauta*, février 1929, n° 21, page 65.

<sup>508</sup> Ricardo MARTÍNEZ DE LA TORRE, « Política patronal y política obrera », *Amauta*, avril 1929, n° 22, page 96.

<sup>509</sup> Ricardo MARTÍNEZ DE LA TORRE, « Ubicación histórica del proletariado peruano », *op. cit.*, page 8.

<sup>510</sup> « No aceptamos [...] la tesis de necesarias etapas determinadas que deben recorrer los pueblos. Las conquistas de los más avanzados, en el terreno de la ciencia y la industria, aprovechan a los retardados. [...] Las etapas laboriosas, que han sido salvadas, ahorran a los demás pueblos de recorrerlas. Y en esto se distingue el socialismo del capitalismo: persigue poner a disposición del proletariado de la ciudad y el campo las conquistas de la burguesía en el terreno del progreso material y intelectual, que benefician casi en su totalidad a la clase explotadora ». Ricardo MARTÍNEZ DE LA TORRE, « Contra la demagogia burguesa », *op. cit.*, pages 91-92.



caractérise son analyse est perceptible dans la revue et le journal qu'il dirige, et la caractéristique la plus flagrante en est l'inter-pénétration constante des articles traitant d'aspects nationaux, internationaux et globaux (ces dimensions se croisent d'ailleurs souvent au sein même des textes). Comme pour les articles individuels de Mariátegui, le fil d'Ariane des multiples interventions rapportées ici est sans doute celui des luttes diverses pour l'émancipation. L'économie est mobilisée de manière souvent plus instrumentale que réellement théorique ou créative – au sens où les auteurs que nous avons identifiés ne proposent pas de concept nouveau – mais elle est mise au service d'un effort heuristique qu'il serait erroné de limiter au seul Mariátegui. Montrer la présence d'un vaste panel d'auteurs, de textes et d'objets permet de mettre en lumière des manières différentes de participer à l'œuvre collective qu'est *Amauta*, et conséquemment les discours multiples qui la composent et lui donnent son caractère multiforme : espace de propagande, de polémique interprétative, de connaissance, etc.

## C. Organisation du travail et classes sociales

Nous avons traité dans les sections précédentes de la chronologie que Mariátegui développe au long des années 1920 dans ses articles, puis de la déclinaison collective du traitement de la question économique dans *Amauta* et *Labor*. Chacun de ces deux ensembles permet de mettre en lumière le caractère structurant de la dimension économique, en particulier en ce qui concerne les luttes de classes qui traversent l'histoire et la décennie. À ce titre, l'aspect global de la restructuration capitaliste post-Première Guerre mondiale passe par une réorganisation de la production, différenciée selon les espaces, que Mariátegui étudie. Il s'agit ici de rendre compte d'une dimension peu commentée de l'œuvre de Mariátegui, celle des modalités de l'organisation du travail et des travailleurs.

L'irruption d'une alternative à l'ordre capitaliste avec la Révolution russe donne aux discours critiques du modèle occidental un point de comparaison et d'appui. Il n'est plus seulement question de porter une critique – aussi scientifique soit-elle – empirique ou abstraite, mais bien de comparer deux systèmes à l'œuvre dans leurs réussites et leurs échecs. Les évolutions et les performances de la jeune Union soviétique sont donc scrutées non seulement par les militants, mais plus généralement par les ingénieurs, les industriels, les gouvernements, etc. L'un des enjeux pour l'URSS est alors de (re)construire son appareil productif, mais également d'apparaître comme une vitrine mondiale de la supériorité du socialisme sur le capitalisme. Ainsi, dès avril 1918, Lénine écrits dans la *Pravda* :

Dans toute révolution socialiste, lorsque le prolétariat a réglé le problème de la prise du pouvoir, et à mesure que s'accomplit, dans ses grandes lignes, la tâche qui consiste à exproprier les expropriateurs et à écraser leur résistance, une tâche essentielle passe inéluctablement au premier plan : réaliser une structure sociale supérieure à celle du capitalisme, c'est-à-dire augmenter la productivité du travail et, en rapport avec cela (et pour cela), organiser le travail sur un mode supérieur.<sup>511</sup>

La Russie exsangue de 1918 doit faire face à de fortes tensions politiques et militaires, ainsi qu'à la famine et à la désorganisation générale de son économie<sup>512</sup>. Dans ce contexte, Lénine identifie deux axes principaux pour l'accroissement de la productivité du travail : le rétablissement de la production de capital fixe indispensable au développement de la grande

<sup>511</sup> Vladimir Illich LÉNINE, « Les tâches immédiates du pouvoir des soviets », in *Œuvres choisies*, t. 2, Moscou, Éditions du Progrès, 1968, pp. 661-695, page 678.

<sup>512</sup> Pour une bonne somme historique sur la Révolution, voir Edward Hallett CARR, *The Bolshevik Revolution, 1917-1923*, New York, W.W. Norton, A History of Soviet Russia, 1985, n° 1-3.

industrie, et « l'essor de l'instruction et de la culture des grandes masses de la population »<sup>513</sup>. Le premier axe dépend directement, pour Lénine, de la discipline du travail et de son intensité. Dans le contexte difficile de l'URSS, le dirigeant bolchevik propose une voie qui paraît surprenante aujourd'hui :

Il faut inscrire à l'ordre du jour, introduire pratiquement et mettre à l'épreuve le salaire aux pièces ; appliquer les nombreux éléments scientifiques et progressifs que comporte le système Taylor, proportionner les salaires au bilan général de telle ou telle production ou au résultat de l'exploitation des chemins de fer, des transports par eau, etc.<sup>514</sup>

Détaillant les raisons du recours aux techniques développées par l'ingénieur étasunien Frederick W. Taylor (1856-1915) entre la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et le début du XX<sup>e</sup><sup>515</sup>, il ajoute :

Comparé aux nations avancées, le Russe travaille mal. Et il ne pouvait en être autrement sous le régime tsariste où les vestiges du servage étaient si vivaces. Apprendre à travailler, voilà la tâche que le pouvoir des Soviets doit poser au peuple dans toute son ampleur. *Le dernier mot du capitalisme sous ce rapport*, le système Taylor, allie, de même que tous les progrès du capitalisme, la cruauté raffinée de l'exploitation bourgeoise aux conquêtes scientifiques les plus précieuses concernant l'analyse des mouvements mécaniques dans le travail, la suppression des mouvements superflus et malhabiles, l'élaboration des méthodes de travail les plus rationnelles, l'introduction des meilleurs systèmes de recensement et de contrôle, etc. La République des Soviets doit faire siennes, coûte que coûte, *les conquêtes les plus précieuses de la science et de la technique* dans ce domaine. Nous pourrons réaliser le socialisme justement dans la mesure où nous aurons réussi à *combinaison le pouvoir des Soviets et le système soviétique de gestion avec les plus récents progrès du capitalisme*. Il faut organiser en Russie l'étude et l'enseignement du système Taylor, son expérimentation et son adaptation systématiques. Il faut aussi, en visant à augmenter la productivité du travail, tenir compte des particularités de la période de transition du capitalisme au socialisme, qui exigent, d'une part, que soient jetées les bases de l'organisation socialiste de l'émulation et, d'autre part, que l'on use des moyens de contrainte, de façon que le mot d'ordre de la dictature du prolétariat ne soit pas discrédité par l'état de déliquescence du pouvoir prolétarien dans la vie pratique.<sup>516</sup>

Autrement dit il s'agit, pour édifier une économie socialiste qui soit viable par rapport au capitalisme en termes de productivité du travail, d'adopter les techniques de pointe de l'enrégimentement de la force de travail. Seule la preuve de l'efficacité (dont la manifestation serait une économie modernisée et productive) permettrait au gouvernement des soviets de perdurer, mais le prix à payer pour dégager rapidement d'immenses gains de productivité est grand et suppose une forte contrainte imposée aux travailleurs. Cet aspect de la mise au travail est d'ailleurs explicite chez Lénine :

<sup>513</sup> Vladimir Illich LÉNINE, « Les tâches immédiates du pouvoir des soviets », *op. cit.*, page 679.

<sup>514</sup> *Ibid.*, p. 680.

<sup>515</sup> Frederick Winslow TAYLOR, *The Principles of Scientific Management*, New York, Harpers and Brothers Publishers, 1911.

<sup>516</sup> Vladimir Illich LÉNINE, « Les tâches immédiates du pouvoir des soviets », *op. cit.*, page 680. (Nous soulignons)

Ou bien la dictature de Kornilov<sup>517</sup> [...], ou bien la dictature du prolétariat : pour un pays engagé dans une évolution extrêmement rapide aux tournants extrêmement brusques, dans les conditions d'une terrible ruine économique engendrée par la plus douloureuse des guerres, *il ne saurait être question* d'une autre issue.<sup>518</sup>

La dimension contraignante de l'impératif de discipline est donc conséquence de la situation concrète de destruction à laquelle fait face le pouvoir soviétique, d'un côté, et de la nécessité de réaliser une société socialiste qui rivalise non seulement humainement et politiquement avec le capitalisme, mais le surpasse aussi économiquement, de l'autre. C'est ainsi – logiquement – la construction du socialisme qui justifie *in fine* les adaptations de la théorie au moment du passage à la pratique, au même titre que pour le communisme de guerre ou l'adoption de la Nouvelle politique économique (NEP) dans les mois et années qui suivent.

La discussion sur le système Taylor et son appropriation par Lénine ne va pourtant pas de soi dans la période. Théorisée par un ingénieur préoccupé par la lutte contre le freinage ouvrier<sup>519</sup>, l'organisation scientifique du travail (OST) vise à permettre un contrôle du processus de production en s'appuyant sur plusieurs piliers : l'étude du temps, le salaire différentiel comme incitation, la coopération patron / ouvriers au nom de la science et la standardisation des machines et des pièces pour permettre des mesures de productivité comparatives<sup>520</sup>. À l'échelle de l'ouvrier, il s'agit d'étudier chacun de ses gestes pour en maximiser l'efficacité dans un environnement pensé par l'ingénieur de production et fondé sur une standardisation des méthodes et des outils. Pour la sociologue française Danièle Linhart, le nom de Taylor est ainsi associé à l'« éclatement des métiers, à la déqualification, à l'hyperspécialisation, au travail en miettes<sup>521</sup> et à l'autoritarisme »<sup>522</sup>. Il s'agit en effet de permettre une réduction des coûts en diminuant les effectifs grâce à l'automatisation et à la formalisation des savoir-faire développés par les ouvriers<sup>523</sup>. En ce sens, il s'agit bien – au sens littéral – d'une *rationalisation* de la production par une exacerbation de la division du travail et de l'individualisation paradoxale des tâches (chaque ouvrier se voit attribuer un certain nombre de gestes précis pour lesquels il est formé, tout en étant remplaçable par

---

<sup>517</sup> Il s'agit de Lavr Kornilov (1870-1918), officier de l'armée tsariste et dirigeant d'une des armées blanches.

<sup>518</sup> Vladimir Illich LÉNINE, « Les tâches immédiates du pouvoir des soviets », *op. cit.*, page 684.

<sup>519</sup> Guy CAIRE, « Taylorisme », in Gérard BENSUSSAN et Georges LABICA (dir.), *Dictionnaire Critique du Marxisme*, Paris, PUF, 1998, page 1127.

<sup>520</sup> Lusin BAGLA, *Sociologie des organisations*, Paris, La Découverte, 2003, pages 26-27.

<sup>521</sup> En référence aux travaux du sociologue français Georges Friedmann. Voir Georges FRIEDMANN, *Le Travail en miettes : Spécialisation et loisirs*, Paris, Gallimard, 1956.

<sup>522</sup> Danièle LINHART, « Idéologies et pratiques managériales : du taylorisme à la précarisation subjective des salariés », *Revista Sociedade e Estado*, décembre 2013, vol. 28, n° 3, pp. 519-539, page 521.

<sup>523</sup> Lusin BAGLA, *Sociologie des organisations*, *op. cit.*, page 27.

n'importe quel autre travailleur ayant reçu le même entraînement). L'industriel étasunien Henry Ford (1863-1947) est une véritable célébrité dans la décennie 1920 et fait figure de symbole du taylorisme par l'extraordinaire expansion de la production d'automobiles « caractérisée comme un modèle rigide de production de masse standardisée, avec des équipements très spécialisés et une très forte division du travail »<sup>524</sup>.

Le caractère autoritaire et abrutissant du fordisme-taylorisme, dont l'une des fonctions est de briser les collectifs de métier et leur capacité de contrôle sur la production par les savoir-faire, est souligné tant par les syndicats<sup>525</sup> que par les auteurs proches du socialisme, comme le rappelle le philosophe Thomas Le Bon :

Les multiples points de recoupement qui existent entre les descriptions de Gramsci, Lukács, Marcuse, Jünger, Fromm ou encore Weil, pour ne citer qu'eux, permettent de construire un portrait caractérisé et unifié de la figure du travailleur taylorien. Trois traits majeurs peuvent être dégagés des différentes esquisses proposées. Le travailleur taylorien est d'abord une figure de la rationalité technique caractéristique de la modernité : il conçoit l'ensemble de l'être comme un quantum d'énergie disponible devant être mobilisé. Ensuite, le travailleur taylorien est une figure réifiée : la parcellisation du travail pousse l'homme à se concevoir lui-même comme une chose dénuée de toute subjectivité. Enfin, la rationalisation et l'intensification du travail déterminent une répression des instincts qui ne peut manquer d'avoir des répercussions sur la structure affective des individus : le travailleur taylorien est une figure morbide et agressive.<sup>526</sup>

Le caractère déshumanisant et instrumental du rapport au travailleur, aux antipodes des diverses doctrines socialistes, forme le cœur du rejet de l'OST en tant que rationalisation du travail et valorisation unilatérale de la performance par opposition à la « flânerie »<sup>527</sup>. Par ailleurs, si la critique du système Taylor et de son application chez Ford n'est pas une nouveauté, force est de constater que les années 1920 voient une généralisation de l'OST (sous des formes très variées cependant, comme le rappelle D. Linhart<sup>528</sup>) et constitue l'un des

<sup>524</sup> Danièle LINHART, *La modernisation des entreprises*, 3e éd., Paris, La Découverte, 2010, page 11.

<sup>525</sup> Danièle Linhart cite par exemple les travaux une commission d'enquête menés par la Chambre des Représentants des États-Unis à la demande des syndicats qui accusent Taylor de casser les métiers, à savoir de les déposséder systématiquement de leurs connaissances (voir Danièle LINHART, « Idéologies et pratiques managériales : du taylorisme à la précarisation subjective des salariés », *op. cit.*, page 524.) Notons cependant que le recours à la chambre des Représentants tient également à la défense d'une organisation par métier défendue par une aristocratie ouvrière réformatrice dont le dirigeant de l'AFL (*American Federation of Labour*), Samuel Gompers, est la figure de proue. Sur ce point voir Rémy JANNEAU, « États-Unis 1918-1920. Lutte des classes et « peur des rouges » », *Les Cahiers du Mouvement Ouvrier*, mai 2018, n° 78, pp. 73-87, page 75.

<sup>526</sup> Thomas LE BON, « Le travailleur taylorien : une « figure » dépassée ? », *L'Homme & la Société*, 2015, vol. 195-196, n° 1-2, pp. 87-102, page 90.

<sup>527</sup> On trouve chez Taylor une antinomie entre la valorisation de la cadence ou l'harmonie de la production et la « flânerie » ou la « paresse » des ouvriers. Le philosophe Baptiste Rappin met d'ailleurs en évidence une intertextualité entre les ouvrages de Taylor et la Bible, associant flânerie et péché. Voir Baptiste RAPPIN, « De la flânerie. Un improbable dialogue entre F.W. Taylor et W. Benjamin », *Actuel Marx*, 2021, vol. 69, n° 1, pp. 149-168, page 152.

<sup>528</sup> Danièle LINHART, *La modernisation des entreprises*, *op. cit.*, page 11.

aspects de l'offensive patronale que les organisations, les intellectuels et les dirigeants communistes dénoncent<sup>529</sup>. Ainsi, Trotsky, en 1920, voit dans le taylorisme le pinacle de l'organisation scientifique du processus de production combiné « avec les procédés les plus concentrés du *sweating system* »<sup>530</sup>. Néanmoins, en 1926, Boukharine est plus mesuré, déclarant que la rationalisation n'a de sens politique que par le contexte dans lequel elle est insérée. Pour illustrer son propos, il rappelle que les éléments qui sont mis en place dans le cadre de la stabilisation capitaliste ne sont pas nouveaux :

il y a évidemment une grande différence entre la rationalisation actuelle et l'ancien état de choses. La différence ne consiste pas en ce qu'il y a quelque chose d'essentiellement nouveau. Presque tous les éléments de ce processus existaient avant : nouvelles machines, système de la chaîne, taylorisme, intensification du travail, tout cela existait, et il n'y a là rien d'essentiellement nouveau. Ce qu'il y a de nouveau, c'est que ces méthodes sont appliquées dans des conditions particulières, dans la situation particulière du capitalisme lui-même, de la lutte de classe. Ce qu'il y a de nouveau, c'est le milieu social, la situation concrète du capitalisme et des classes. Et le fait qu'il s'agit maintenant d'une lutte directe contre le capitalisme, qu'il y a une immense armée de chômeurs, une offensive du capital masqué, par le mot d'ordre de rationalisation, tout cela est nouveau et découle de la situation particulière du capitalisme, de la lutte actuelle des forces sociales.<sup>531</sup>

Ainsi, le taylorisme comme outil pour penser l'organisation du travail est critiqué, parfois durement, mais une brèche est maintenue, dans les instances dirigeantes de l'URSS, par la pratique du pouvoir et l'organisation effective de l'économie (brèche inaugurée par Lénine<sup>532</sup>, et en partie conservée – voire amplifiée – dans les usines et les campagnes soviétiques<sup>533</sup>). La

<sup>529</sup> Voir la section sur la stabilisation capitaliste.

<sup>530</sup> Léon TROTSKY, « Terrorisme et communisme. IX Les questions d'organisation du travail », *Marxist Internet Archives*, 11 octobre 2022, URL complète en biblio.

<sup>531</sup> Nicolaï BOUKHARINE, « Discours de clôture du VII<sup>e</sup> Plenum du CEIC (22 novembre - 16 décembre 1926) », *La Correspondance Internationale*, 1926, n° 141, pp. 1821-1827.

<sup>532</sup> L'historien et philosophe italien Domenico Losurdo note – à raison – que le jugement de Lénine quant au taylorisme connaît un changement radical à partir du moment où il est confronté à la rude tâche de diriger le jeune État révolutionnaire. Losurdo rapporte ainsi que Lénine critiquait auparavant le « système scientifique » de l'Américain comme une méthode pour extraire la sueur de l'« esclave salarié ». Voir Domenico LOSURDO, *O marxismo ocidental: como nasceu, como morreu, como pode renascer*, São Paulo, Boitempo, 2018, page 42.

<sup>533</sup> Dans son ouvrage *The Politics of Production*, le sociologue Michael Burawoy introduit le chapitre sur l'organisation du travail dans les régimes du socialisme « réel » en soulignant que la critique socialiste (ou marxiste) des institutions du capitalisme suppose une comparaison – même tacite – avec une alternative réelle ou imaginée : « Ainsi, si le procès de travail capitaliste est défini par la séparation entre la conception et l'exécution, alors le procès de travail socialiste doit être l'opposé – la réunification de la conception et de l'exécution ; si le procès de travail capitaliste est défini par la déqualification, alors le socialisme doit porter la restauration du travailleur qualifié – une résurrection romantique du passé ; si le procès de travail capitaliste est défini par la hiérarchie, alors le procès de travail socialiste est défini par l'abolition de la hiérarchie ; le contrôle par le capital laisse place au contrôle par les travailleurs. Et si la technologie capitaliste rend impossible la réalisation du contrôle par les travailleurs, l'abolition de la hiérarchie ou la réunion de la conception et de l'exécution, alors une nouvelle technologie sera requise pour inaugurer le socialisme. Pour chaque instance les réalités du capitalisme sont juxtaposées à une construction utopique du socialisme obtenue par l'abolition miraculeuse – par exemple – de l'aliénation, de l'atomisation, de la subordination » (« Thus, if the capitalist labour process is defined by the separation of conception and execution, then the socialist labour process must be the obverse – the reunification of conception and execution; if the capitalist labour process is defined by deskilling, then socialism must herald the restoration

rationalisation capitaliste – dans laquelle le taylorisme joue un rôle structurant – prend son sens par le contexte dans lequel elle est plongée. Inversement, une rationalisation de la production en contexte non-capitaliste aurait un sens politique et social différent. Le taylorisme perd ainsi sa signification positive pour n’être qu’un moyen technique dont le sens est fonction de l’organisation globale de l’économie dans laquelle il est plongé.

Chez Mariátegui, la critique du taylorisme prend plusieurs formes. Les paragraphes traitant explicitement de la question sont rassemblés dans *Defensa del Marxismo*, en particulier dans les attaques que Mariátegui adresse à l’ouvrage du socialiste réformiste belge Henri de Man (1885-1953), *Au-delà du marxisme*<sup>534</sup>, paru en 1926. Si dans un premier temps Mariátegui prend acte de la critique de De Man contre le taylorisme en tant que destructeur du plaisir au travail pour les ouvriers<sup>535</sup>, il souligne l’absence de données venant soutenir l’affirmation selon laquelle le taylorisme aurait rencontré un échec aux États-Unis du fait de la résistance des ouvriers à l’abêtissement des gestes mécaniques et répétitifs<sup>536</sup>. S’appuyant sur les écrits d’Henry Ford lui-même<sup>537</sup> et ses justifications appuyées du recours aux principes de Taylor, Mariátegui rejette sommairement l’argument de De Man :

La méthode capitaliste de rationalisation du travail ignore radicalement Henri de Man. Son objet est l’abaissement du coût par le biais de l’emploi de machines et d’ouvriers non qualifiés. La rationalisation a pour conséquences, entre autres, celle de maintenir, avec une armée permanente de chômeurs, un bas niveau de salaire. Ces chômeurs proviennent, pour une bonne part, de la déqualification du travail [opérée] par le régime tayloriste, qu’avec empressement et optimisme De Man suppose condamné.<sup>538</sup>

---

of the craft worker – a romantic resurrection of the past; if the capitalist labour process is defined by hierarchy, then the socialist labour process is defined by the abolition of hierarchy; control by capital gives way to control by workers. And if capitalist technology makes it impossible to realize workers’ control, the abolition of hierarchy, or the reunification of conception and execution, then a new technology will be required to inaugurate socialism. In each instance the realities of capitalism are juxtaposed with some utopian construction of socialism obtained through the miraculous abolition of, for example, alienation, atomization, subordination »). Michael BURAWOY, *The Politics of Production: Factory Regimes under Capitalism and Socialism*, London, Verso, 1985, pages 156-157. (Nous traduisons). L’histoire de l’URSS est la manifestation des limites de cette approche abstraite décrite par Burawoy, avec un bilan qu’il s’agit de dresser en en restituant la complexité. Le dépassement du capitalisme promu par les bolcheviks est immédiatement confronté aux dilemmes de la production de masse, sans parvenir à mettre au point une organisation de la production qui parvienne à surpasser en productivité la production capitaliste tout en abolissant l’atomisation, la subordination et l’aliénation.

<sup>534</sup> Henri DE MAN, *Au-delà du marxisme*, Paris, Seuil, 1974.

<sup>535</sup> « La tentativa revisionista de *Más allá del marxismo* », José Carlos MARIÁTEGUI, *DM, op. cit.*, page 28.

<sup>536</sup> « La tentativa revisionista de *Más allá del marxismo* », *Ibid.*, p. 32.

<sup>537</sup> Mariátegui cite la traduction française de l’autobiographie de l’industriel : Henry FORD, *Ma vie et mon œuvre*, Paris, Payot, 1925. Voir Harry E. VANDEN, *Mariátegui. Influencias en su formación ideológica*, *op. cit.*, page 115.

<sup>538</sup> « El método capitalista de racionalización del trabajo ignora radicalmente a Henri de Man. Su objeto es el abaratamiento del costo mediante el empleo de máquinas y obreros no calificados. La racionalización tiene, entre otras consecuencias, la de mantener, con un ejército permanente de desocupados, un nivel bajo de salarios. Esos desocupados, provienen, en buena parte, de la descalificación del trabajo por el régimen taylorista, que tan prematura y optimistamente de Man supone condenado ». « La tentativa revisionista de *Más allá del marxismo* », José Carlos MARIÁTEGUI, *DM, op. cit.*, page 33.

On retrouve ainsi la caractérisation critique du taylorisme comme rationalité froide et déshumanisante. L'OST apparaît comme une arme patronale permettant de réduire les coûts tout en maximisant la production et en maintenant un niveau de rémunération bas grâce à un nombre élevé de chômeurs. Néanmoins, l'analyse de Mariátegui ne dresse pas un tableau de victoire complète de l'organisation tayloriste / fordiste. Au contraire, il souligne son rôle dans la lutte des classes, où l'organisation et la rémunération du travail se jouent, et dans laquelle les travailleurs opposent une résistance aux techniques de mise au travail des directions<sup>539</sup>. En cela, il rejoint Boukharine qui, dans le discours de 1926 mentionné auparavant, affirmait que la rationalisation, de même que la machine, n'est jamais neutre, et que sa fonction dépend du contexte où elle opère (« capitaliste, socialiste ou mixte »<sup>540</sup>). Le taylorisme dans les usines de M. Ford – donc *dans un contexte capitaliste* – est un instrument patronal de minimisation des coûts et d'augmentation de la productivité.

Dans un autre passage de *Defensa del Marxismo*, Mariátegui souligne un autre aspect crucial de la question :

Les méthodes qui ont permis à Ford le développement colossal de son entreprise sont au nombre de deux : standardisation et taylorisme. Et les deux ne sont applicables qu'à la grande industrie, pour les cartels et les trusts, dont la force irrésistible et écrasante provient de leur aptitude à la production en série, qui permet à l'industrie de perfectionner à l'extrême ses moyens techniques, d'obtenir l'économie de temps et de main-d'œuvre maximale, de disposer d'équipes d'ouvriers capables des rendements les plus élevés, d'offrir à ces derniers les salaires et garanties les plus élevés et d'obtenir les meilleurs prix pour leur son approvisionnement.<sup>541</sup>

L'OST dont se revendique Ford ne peut valoir pour des structures de petite échelle. Comme le montre Mariátegui, c'est une organisation du travail qui n'a de sens que dans la mesure où l'échelle de production et la division du travail – c'est-à-dire la socialisation de la production – sont très avancées. Ces techniques correspondent bien à la formule la plus avancée dans l'économie capitaliste, or c'est également la forme qui convient au monopole (ou aux trusts et cartels). Précisément, l'existence du capital monopolistique induit l'impérialisme, dont Mariátegui identifie une manifestation dans l'achat de terres au Brésil par Ford pour

<sup>539</sup> « La tentativa revisionista de *Más allá del marxismo* », *Ibid.*, p. 35.

<sup>540</sup> Nicolai BOUKHARINE, « Discours de clôture du VIIe Plenum du CEIC (22 novembre - 16 décembre 1926) », *op. cit.*

<sup>541</sup> « Los métodos que han permitido a Ford el colosal desarrollo de su empresa son dos: estandarización y taylorismo. Y ambos son aplicables sólo por la gran industria, por los carteles o trusts, cuya irresistible y arrolladora fuerza proviene de su aptitud para la producción en serie, que consiente a la industria perfeccionar al extremo sus medios técnicos, conseguir la máxima economía de tiempo y mano de obra, disponer de los equipos de obreros capaces de los más altos rendimientos, ofrecer a éstos los más altos salarios y garantías y obtener en su aprovisionamiento de materias primas los mejores precios ». « El Caso y la teoría de Ford », José Carlos MARIÁTEGUI, *DM, op. cit.*, pages 153-154.



concurrer les producteurs britanniques de caoutchouc<sup>542</sup>. Ainsi, bien qu'il n'assimile pas l'entreprise Ford au capital financier, Mariátegui identifie à son propos deux phénomènes propres à l'impérialisme au sens de Lénine : l'exportation de capital, et la surproduction qui incite à la conquête de nouveaux marchés. Par ailleurs, le cas Ford est l'occasion de souligner la nature violente des processus d'extraction et d'accumulation capitalistes dans la périphérie du capitalisme. Ainsi, dans le rapport sur la question raciale en Amérique latine que Mariátegui envoie pour la Première Conférence Communiste latino-américaine en 1929, il écrit :

Dans les régions du Brésil où le fordisme a abandonné son masque philanthropique pour dévoiler, une fois encore, de manière claire son caractère d'exploitation féroce, les prolétaires noirs luttent ensemble avec les autres prolétaires pour se défendre contre l'oppression brutale qui nivelle, sous son joug esclavagiste, les travailleurs de différentes couleurs.<sup>543</sup>

Dans ce sens, l'organisation de la production aux États-Unis et l'exploitation brutale au Brésil ne sont pas des phénomènes distincts, ils sont au contraire la manifestation du caractère monopolistique et impérialiste du système capitaliste, dont Ford est un acteur en ascension. On retrouve ici les positions mariatéguiennes explicitées à propos de la rationalisation capitaliste (déqualification, surproduction, impérialisme, concurrence inter-impérialistes, risque de guerre, etc.). Ajoutons que dans un bref passage des *Sept Essais*, Mariátegui s'inscrit dans une attaque explicite du machinisme déshumanisant :

Nous devons à l'esclavage de l'homme par la machine et à la destruction des métiers par l'industrialisme, la déformation du travail en ses fins et en son essence. Le réquisitoire des réformateurs, de John Ruskin à Rabindranath Tagore, reproche avec véhémence au capitalisme l'emploi abrutissant de la machine. Le machinisme, et surtout le *Taylorisme*, ont rendu le travail odieux. Mais uniquement parce qu'ils l'ont dégradé et rabaisé, le privant de sa vertu créatrice.<sup>544</sup>

<sup>542</sup> « El Caso y la teoría de Ford », José Carlos MARIÁTEGUI, *Ibid.*, p. 154.

<sup>543</sup> « En las regiones del Brasil en las que el Fordismo ha abandonado su careta filantrópica, para revelar, una vez más, en forma distinta su carácter de feroz explotación, los proletarios negros luchan junto con los demás proletarios para defenderse contra la opresión brutal que nivela bajo su yugo esclavista a los trabajadores de distinto color ». « El problema de las razas en América Latina », SECRETARIADO SUDAMERICANO DE LA INTERNACIONAL COMUNISTA, *El movimiento revolucionario latinoamericano. Versiones de la Primera Conferencia Comunista Latinoamericana*, Buenos Aires, La Correspondencia Sudamericana, 1929, pages 286-287. Le texte est également reproduit dans José Carlos MARIÁTEGUI, *IP*, *op. cit.*, page 78.

<sup>544</sup> « Debemos al esclavizamiento del hombre por la máquina y a la destrucción de los oficios por el industrialismo, la deformación del trabajo en sus fines y en su esencia. La requisitoria de los reformadores, desde John Ruskin hasta Rabindranath Tagore, reprocha vehementemente al capitalismo, el empleo embrutecedor de la máquina. El maquinismo, y sobre todo el taylorismo, han hecho odioso el trabajo. Pero sólo porque lo han degradado y rebajado, despojándolo de su virtud de creación ». José Carlos MARIÁTEGUI, *7E*, *op. cit.*, page 128. (Nous soulignons)

Il ressort de l'appréciation de Mariátegui une dénonciation du taylorisme qui conserve la brèche ouverte par Lénine et entretenue par Boukharine : c'est en tant qu'il est une arme patronale, un outil d'exploitation et de déshumanisation *dans le capitalisme* que le taylorisme est cible d'attaques. L'organisation économique en URSS, dont l'effort massif d'industrialisation accélérée commence sous Lénine mais connaît une embardée avec le premier plan quinquennal (1928-1932), ne fait l'objet d'aucune critique. Au contraire, les articles publiés dans *Amauta* présentent les progrès industriels comme des avancées du socialisme et de l'humanité. Comment interpréter cette position ? Il faut pour cela prendre en compte la représentation de l'époque de ce que sont les « avancées » et le « progrès » et la place que l'industrie occupe dans cette perspective, mais aussi l'importance fondamentale du contexte international, de la perspective de défense de l'URSS adoptée après les tentatives d'invasion puis de déstabilisation de la période de guerre civile (1918-1922), et enfin la constitution de l'Union Soviétique comme contre-modèle opposable aux pays capitalistes industrialisés. De plus, la question industrielle – que Mariátegui lui-même traite peu – n'est pas dissociée des autres dimensions sociales en transformation, bien au contraire.

Mariátegui mentionne à de nombreuses reprises les politiques culturelles et scolaires menées par le ministre soviétique de l'éducation Lunatcharsky, dont il publie deux articles dans *Amauta*<sup>545</sup>. Par ailleurs, il souligne l'importance des droits accordés aux femmes dans la Constitution soviétique<sup>546</sup>, ou encore à l'auto-formation des travailleurs en publiant des documents syndicaux dans *Amauta* et *Labor*. La dimension de la mise au travail et les formes de son organisation ne sont pas interrogées en tant que telles, et les résultats industriels sont au contraire applaudis comme faisant partie de la liste des conquêtes du socialisme en construction. Il s'agit, pour Mariátegui comme pour l'immense majorité des militants de l'époque, d'un processus d'émancipation où les différentes facettes se complètent (augmentation de la production de capital fixe permettant de sortir de la dépendance vis-à-vis des pays industrialisés, affranchissement de la pression du chômage<sup>547</sup>, éducation de masse, accès à la culture, etc.).

---

<sup>545</sup> Anatólio LUNATCHARSKY, « El Desarrollo de la literatura soviética », *Amauta*, janvier 1929, n° 20, p. 20. Et Anatólio LUNATCHARSKY, « La Educación pública en Rusia », *Amauta*, novembre 1929, n° 27, p. 15.

<sup>546</sup> Voir, par exemple, « La Mujer y la política » (15/03/1924), *Varietades*, José Carlos MARIÁTEGUI, *TE, op. cit.*, pages 159-164.

<sup>547</sup> Ainsi, un article paru dans *Amauta* souligne la différence cruciale entre capitalisme et socialisme que représente l'absence de chômage comme outil de régulation des salaires et des revendications ouvrières, marquant ainsi la supériorité du socialisme dans la mesure où il est capable d'éradiquer le chômage. Voir Carlos Arbulú MIRANDA, « El Problema de los desocupados », *Amauta*, juin 1930, n° 31, p. 66.

Ainsi, l'augmentation de la productivité par une organisation scientifique de la production n'est pas déplorée, et le coût humain des gains de productivité n'est pas évoqué (il ne le sera que bien plus tard dans le siècle). On peut émettre l'hypothèse d'une stratégie d'omission ayant pour but de ne pas participer aux attaques anti-communistes. On peut également considérer que cette question n'est pas traitée, ni dans les écrits publiés, ni dans les inédits, ni dans la correspondance personnelle, ce qui laisse à penser que cette question n'en est pas une pour Mariátegui. Enfin, on peut aller dans le sens du sociologue brésilien Ruy Braga, qui argumente que le recours à une organisation scientifique du travail est, chez Lénine, la manifestation d'une impérieuse nécessité aux lendemains immédiats de prise de pouvoir d'octobre 1917, d'un côté, et la manifestation d'une crise de l'encadrement politique des bolchéviks, de l'autre. La guerre civile a en effet décimé les rangs de la classe ouvrière russe, et nombre des militants les plus aguerris du Parti sont morts. Les gains de productivité obtenus par une forte discipline et une division du travail accrue dans les espaces de production ouvrirait ainsi, selon Lénine, la possibilité de dégager du temps que les ouvriers pourraient consacrer à la formation politique et à l'édification de l'État prolétarien<sup>548</sup>. Dans ce sens, ni Mariátegui ni Lénine n'identifient, dans une organisation fortement rationalisée du procès de travail, une contradiction de principe avec le socialisme. Au contraire (et à la suite du fameux slogan « Le communisme c'est le pouvoir soviétique plus l'électrification du pays entier »<sup>549</sup>, prononcé par Lénine lors du VIII<sup>e</sup> Congrès des Soviets), le socialisme étant le fruit d'une prolétarianisation, la généralisation de la grande industrie apparaît en 1920 comme *une garantie politique* contre le retour du capitalisme porté par la petite bourgeoisie et les petits propriétaires, en particulier dans les campagnes<sup>550</sup>.

Au diapason d'Antonio Gramsci, qui écrit (dans un cahier daté de 1934) que « [l]es nouvelles méthodes de travail sont indissociables d'une nouvelle façon de vivre, de penser et de sentir la vie »<sup>551</sup>, pour Mariátegui le socialisme ne peut être disjoint des conditions

<sup>548</sup> Ruy BRAGA, « IV Curso Livre Marx-Engels - Democracia, trabalho e socialismo em Marx e Engels », URL complète en biblio.

<sup>549</sup> Vladimir Illich LÉNINE, « Rapport sur l'activité du conseil des commissaires du peuple - 22 décembre 1920 », in *Œuvres choisies*, t. 3, Moscou, Éditions du Progrès, 1968, page 522.

<sup>550</sup> Lénine est explicite : « Tant que nous vivons dans un pays de petite culture [au sens de petite propriété], la base économique pour le capitalisme en Russie est plus solide que pour le communisme. [...] Quiconque a observé attentivement la vie à la campagne, en la comparant à celle de la ville, sait que nous n'avons pas arraché les racines du capitalisme ni sapé les fondements, la base, chez l'ennemi intérieur. Celui-ci tient grâce à la petite économie, et pour le saper, il y a un moyen : transférer l'économie du pays, y compris l'agriculture, sur une nouvelle base technique ; celle de la grosse production moderne ». *Ibid.*

<sup>551</sup> Antonio GRAMSCI, *Guerre de mouvement et guerre de position*, Paris, La Fabrique, 2012, page 292.

matérielles d'existence. Il n'apparaît pas de rien, mais bien du capitalisme, comme le Péruvien le rappelle clairement pour le cas du Japon :

L'évènement substantiel de l'histoire du Japon moderne est le surgissement ou l'apparition du socialisme qui, de la même manière qu'en une autre époque le capitalisme, ne s'y présente pas comme l'importation arbitraire d'une doctrine exotique mais comme une expression naturelle et une étape logique de sa propre évolution historique. *Le socialisme, au Japon comme partout, est né dans les usines.*<sup>552</sup>

Autrement dit, si nous rapportons cette perspective à la question de l'organisation du travail dans le socialisme, il paraît aller de soi d'employer les techniques les plus efficaces de massification et d'intensification de la production, c'est-à-dire l'instauration de la grande industrie, pour permettre de garantir le socialisme lui-même. La volonté soviétique d'opérer un saut qualitatif et quantitatif dans l'économie de l'URSS répond donc également à une volonté politique d'émancipation, ce qui explique que l'industrialisation soit associée à de vastes campagnes d'alphabétisation, de modernisation des campagnes, de politiques culturelles prolétariennes, etc. Il s'agit de faire jouer les diverses manettes étatiques pour constituer une classe ouvrière et une conscience politique de classe simultanément, tout cela dans un contexte de forts bouleversements sociaux, politiques et militaires. L'adoption d'une organisation du travail inspirée du taylorisme prend ainsi son sens. L'efficacité incontestable de l'industrie lourde soviétique – souvent au détriment des conditions de travail des travailleurs – et des politiques d'alphabétisation<sup>553</sup> sont le témoin de ce processus contradictoire.

Le sens politique et social est donc ce qui permet de distinguer le taylorisme en contexte capitaliste de la mise au travail soviétique. Là encore, Mariátegui indique des pistes de réflexion qui élargissent le champ de l'analyse. Dans sa critique contre De Man, le Péruvien met en relation la rationalisation capitaliste et la docilité des travailleurs immigrés, c'est-à-dire de la main-d'œuvre la plus socialement précarisée :

---

<sup>552</sup> « El acontecimiento sustantivo de la historia del Japón moderno es el surgimiento o la aparición del socialismo que, del mismo modo que en otra época el capitalismo, no se presenta en ese país como la arbitraria importación de una doctrina exótica sino como una expresión natural y una etapa lógica de su propia evolución histórica. El socialismo, en el Japón, como en todas partes, ha nacido en las fábricas ». « El Movimiento socialista en el Japón » (08/01/1927), *Varietades*, José Carlos MARIÁTEGUI, *FAVM II*, *op. cit.*, pages 140-141. (Nous soulignons)

<sup>553</sup> La corrélation de ces deux aspects n'est pas fortuite : « Dans le discours idéologique soviétique, la spectaculaire progression du taux d'alphabétisation (25 % environ en 1917, 81,2 % en 1939, 98,5 % en 1959, 99,7 % en 1970) tient approximativement la même place que l'augmentation, également spectaculaire, de la production d'acier ou de machines-outils. Signes infaillibles du progrès, l'une comme l'autre témoignent de la justesse et de la légitimité de l'œuvre entreprise depuis 1917 ». Nicolas WERTH, « Alphabétisation et idéologie en Russie soviétique », *Vingtième Siècle, revue d'histoire*, 1986, vol. 10, n° 1, pp. 19-36, pages 19-20.

L'ouvrier [nord-]américain est peu docile au taylorisme. De surcroît, Ford constate sa volonté profonde d'ascension. Mais l'industrie yankee dispose d'ouvriers étrangers, qui s'adaptent facilement aux exigences de la taylorisation. L'Europe peut lui fournir les hommes dont elle a besoin pour les types de travail que l'ouvrier yankee répugne à exercer. Ce n'est pas pour rien que les États-Unis sont un empire ; et ce n'est pas pour rien que l'Europe a un solde de population au chômage et famélique élevé.<sup>554</sup>

Ainsi, la rationalisation repose sur la disponibilité d'une main-d'œuvre précarisée, menacée par le chômage et dont les organisations ne sont pas suffisamment développées pour opposer une résistance efficace à l'offensive *capitaliste*. L'articulation mondiale des flux de production et de travailleurs permet de faire jouer certaines populations contre d'autres pour imposer aux travailleurs les plus organisés – souvent assimilés à une aristocratie ouvrière – des conditions de travail moins favorables. Ce processus ne peut cependant être appliqué en continu. En effet, la baisse des salaires et de la combativité ouvrière entraîne une baisse de la nécessité d'importer de la main-d'œuvre, et les conditions de la crise macro-économique (surproduction, spéculation financière aux États-Unis du fait des excédents d'or) mettent également sur le marché du travail des pans de la petite-bourgeoisie appauvrie. Ainsi, c'est le mouvement d'ensemble, dialectique, qu'il s'agit de prendre en compte pour Mariátegui :

Les immigrés européens n'aspirent pas, généralement, à devenir contremaîtres, remarque M. Ford. De Man, fasciné par la prospérité yankee, ne se demande même pas si le travailleur [nord-]américain rencontrera toujours les mêmes possibilités d'élévation individuelle. Il ne voit pas le processus de prolétarianisation, qui s'accomplit aussi aux États-Unis. La restriction de l'entrée d'immigrants ne lui dit rien.<sup>555</sup>

Le taylorisme, comme outil patronal pour augmenter la productivité en précarisant les travailleurs, apparaît ici comme un élément de la crise du capitalisme à venir. La rationalisation capitaliste, dont la généralisation est un effet de la stabilisation, est donc bien un horizon temporaire, voué – comme le système capitaliste dans son ensemble – à buter sur de nouvelles crises induites par la reconduction des contradictions du mode de production. Au contraire de l'organisation du travail en contexte socialiste, le taylorisme apparaît *dans le capitalisme* comme un élément d'instabilité fondamentale et d'exacerbation des contradictions

<sup>554</sup> « El obrero americano es poco dócil al taylorismo. Más aún, Ford constata su arraigada voluntad de ascensión. Pero la industria yanqui dispone de obreros extranjeros, que se adaptan fácilmente a las exigencias de la taylorización. Europa puede abastecerla de los hombres que necesita para los géneros de trabajo que repugnan al obrero yanqui. Por algo, los Estados Unidos son un imperio; y para algo Europa tiene un fuerte saldo de población desocupada y famélica ». « La Economía liberal y la economía socialista », José Carlos MARIÁTEGUI, *DM, op. cit.*, page 35.

<sup>555</sup> « Los inmigrantes europeos no aspiran, generalmente, a salir de maestros obreros, remarca Mr. Ford. De Man, deslumbrado por la prosperidad yanqui, no se pregunta al menos si el trabajador americano encontrará siempre las mismas posibilidades de elevación individual. No tiene ojos para el proceso de proletarianización, que también en Estados Unidos se cumple. La restricción de la entrada de inmigrantes no le dice nada ». « La Economía liberal y la economía socialista », *Ibid.*

(prolétarisation et luttes de classes dans les pays industrialisés ; exploitation coloniale et impérialisme dans les pays coloniaux ou semi-coloniaux). La contradiction est d'autant plus marquante si l'on considère que les difficultés économiques des pays capitalistes explosent avec les premières manifestations de la crise de 1929, alors que l'URSS est largement épargnée.

La critique mariatéguienne du taylorisme n'est donc pas adressée à l'idée abstraite d'une rationalisation de la production, mais bien à son rôle dans la *rationalisation capitaliste*. Le socialisme en construction en URSS met en pratique, dans la perspective qu'il développe, une pratique globale qui donne un sens profondément différent à l'organisation du travail. On retrouve ici le souci constant de Mariátegui de donner un sens aux événements et aux processus qui traversent la réalité mondiale sans avoir recours à des catégories figées. C'est par la praxis que la signification réelle de ces catégories prend corps, signification nécessairement sujette aux innombrables variations dialectiques des manifestations de la Totalité dans le particulier.



# Conclusion

Suivre la trace de la référence à l'économie dans les textes et l'œuvre de Mariátegui nous a conduit à mettre en lumière la présence constante d'une détermination profonde, d'une prévalence de la dimension économique sur les autres pans de l'analyse. En nous plongeant dans le contexte dans lequel vit et écrit Mariátegui nous avons également pu identifier des déterminations structurelles qui façonnent l'insertion de l'Amérique latine et du Pérou dans le marché mondial, déterminations aujourd'hui bien connue de l'histoire économique mais dont la mise au jour est balbutiante dans les années 1920. L'originalité de l'apport mariatéguien est alors double. D'une part, l'adoption d'un vocabulaire et de méthodes d'analyses marxistes suppose la recherche des mécanismes effectifs par lesquels la dépendance des espaces périphériques du capitalisme via-à-vis des pays industrialisés et impérialistes se perpétue et se reproduit. D'autre part, cette même méthode d'analyse vient mettre en communication presque directe l'examen de l'économie avec des problématiques immédiatement politiques et stratégiques. L'instance théorique et pratique de cette communication est la praxis des acteurs sociaux au sein d'une structure – la formation économique et sociale que forme chaque « réalité nationale » –, elle-même articulée à d'autres formations formant un système global, une Totalité, où s'organisent des transferts de plus-value, des circulations de marchandises et de main-d'œuvre toujours immédiatement corrélés à des questions de politique internationale. Ce cadre général organise toute l'approche mariatéguienne en posant comme centrales les dimensions nationales et mondiale de la lutte des classes, principe autour duquel s'articulent économie et politique.

La prévalence de l'économique n'est en rien synonyme d'une mécanique économiciste, dans la mesure où elle fonctionne comme une condition de possibilité heuristique, mais non comme principe unique d'explication. C'est pourquoi le cadre d'analyse (la formation économique et sociale, la structure mondiale du capitalisme) est perpétuellement enrichi de considérations qui partent de points empiriques, individuels, circonstanciels (une conjoncture donnée, un mouvement artistique, une polémique, etc.) qui sont mis en relation avec d'autres instances de la Totalité dont ils participent. En ce sens, c'est bien la praxis générale qui est envisagée sous l'angle de la lutte des classes et de la géopolitique mondiale.



C'est pourquoi les registres (politique, documentaire et théorique) s'entremêlent avec une telle fluidité dans l'œuvre de Mariátegui et dans les périodiques qu'il dirige. Comme nous l'avons démontré, c'est précisément cette démarche novatrice qui permet à Mariátegui de renouveler le regard sur l'histoire, l'art ou la politique à partir d'une base matérialiste ouvertement révolutionnaire. Les perméabilités entre ces diverses dimensions peuvent alors apparaître comme le signe d'une insuffisance dans la formation strictement économique du Péruvien, ou bien comme l'inauguration d'un rapport complexe et créatif à l'analyse de la société. Dans cette seconde hypothèse, l'accent est mis sur les conjonctures et sur les déterminations multiples qui concourent à l'existence d'un phénomène ou d'un objet. La démarche de Mariátegui peut ainsi être définie comme une lecture « économique » au sens où c'est la praxis des acteurs – elle-même déterminée par le mode de production – qui détermine le sens de leurs actions.

La périodisation que nous avons fait émerger corrobore notre analyse dans la mesure où elle permet de constater la méthode mariatéguienne et sa dimension incrémentale et processuelle. Il s'agit d'une pensée de et en conjoncture, dont les éléments s'agencent par rapport à des principes méthodologiques. Partant de l'économie, nous pouvons affirmer qu'une infrastructure organise le travail de Mariátegui, sans offrir de systématisation ni de clarification théorique initiale, tendue vers un double impératif de connaissance et de transformation révolutionnaire du monde. C'est pourquoi il est si important de noter les récurrences et les évolutions du champ sémantique mariatéguien, comme nous allons l'observer à propos des rapports liant la biologie à l'histoire.





**2<sup>ème</sup> Partie.**  
**Biologie et histoire**



*Il y a toujours eu, parmi les intellectuels du type d'Henri de Man, une tendance singulière à appliquer à l'analyse de la politique ou de l'économie les principes de la science la plus en vogue. Jusqu'à récemment, la biologie imposait ses termes aux spéculations sociologiques et historiques avec une rigueur impertinente et ennuyeuse. Dans notre Amérique tropicale, si propice à certaines contagions, cette tendance a fait de nombreuses victimes. L'écrivain cubain [Alfredo] Lamar Schweyer, auteur d'une *Biologie de la démocratie*<sup>1</sup> [1927], qui prétend comprendre et expliquer les phénomènes de la démocratie latino-américaine sans recourir à la science économique, peut être cité au compte de ces victimes. Il relève de l'évidence de rappeler que cette adaptation d'une technique scientifique à des thématiques qui échappent à son objet constitue un signe de dilettantisme intellectuel. Chaque science a sa méthode propre et les sciences sociales figurent entre celles qui revendiquent le plus légitimement cette autonomie.<sup>2</sup>*

Après avoir rejeté l'économie comme principe causal *unique*, Mariátegui invalide également la biologie. Plus précisément, il pose un axiome méthodologique et épistémologique : s'il n'est pas d'explication du monde qui puisse se valoir de l'exclusion de l'économie, il n'est pas plus licite de faire d'une unique discipline la clé heuristique par excellence. Ni la biologie, ni aucune science n'est ainsi, par elle-même, en mesure de permettre une compréhension scientifique totale de la réalité. Cette perspective mariatéguienne doit être lue dans son rapport fondamental à la dialectique, c'est-à-dire à un regard processuel et historique où la Totalité et ses parties sont insérées dans un mouvement historique de co-détermination.

---

<sup>1</sup> Alberto LAMAR SCHWEYER, *Biología de la democracia (ensayo de sociología americana)*, Miami, Ediciones Exodus, 2017.

<sup>2</sup> « Ha habido siempre entre los intelectuales del tipo de Henri de Man una tendencia peculiar a aplicar, al análisis de la política o de la economía, los principios de la ciencia más en boga. Hasta hace poco la biología imponía sus términos a especulaciones sociológicas e históricas con un rigor impertinente y enfadoso. En nuestra América tropical, tan propensa a ciertos contagios, esta tendencia ha hecho muchas víctimas. El escritor cubano Lamar Schweyer, autor de una *Biología de la Democracia*, que pretende entender y explicar los fenómenos de la democracia latinoamericana sin el auxilio de la ciencia económica, puede ser citado entre estas víctimas. Es obvio recordar que esta adaptación de una técnica científica a temas que escapan a su objeto, constituye un signo de dilettantismo intelectual. Cada ciencia tiene su método propio y las ciencias sociales se cuentan entre las que reivindican con mayor derecho esta autonomía ». « La tentativa revisionista de *Más allá del marxismo* », José Carlos MARIÁTEGUI, *DM*, op. cit., page 25.

La science n'est donc pas extérieure à la réalité sociale, elle en est une composante. À ce titre, le recours à un registre scientifique n'est jamais neutre socialement, et les fondements mêmes de la scientificité ne peuvent être radicalement coupés du contexte social où ils apparaissent. En d'autres termes, il n'est pas de sortie de l'histoire, pas même pour les sciences exactes, et par conséquent toute revendication d'une neutralité radicale doit être interprétée comme émanant d'une certaine position sociale. Le « dilettantisme intellectuel » que brocarde Mariátegui consiste, alors, à ne pas reconnaître la détermination ontologiquement sociale de toute revendication à la vérité, de tout discours sur la société ou même sur la Nature. Derrière la critique adressée à Henri de Man et à Alfredo Lamar Schweyer se joue, chez Mariátegui, un rapport à la science et à la scientificité du discours qui n'est pas sans rappeler la critique adressée à l'idéal de la neutralité axiologique par le marxisme. Ainsi, le philosophe hongrois István Mészáros (1930-2017) écrit-il :

Contrairement au *wishful thinking* hypostasié comme une communauté rationnelle non spécifiée et hors du temps, la condition élémentaire d'un discours vraiment rationnel serait de reconnaître la légitimité de la contestation de l'ordre donné de la société en termes *substantifs*. Cela impliquerait l'articulation des problèmes pertinents non pas sur un plan théorique et méthodologique auto-référentiel, mais comme des questions intrinsèquement pratiques dont les conditions de solution pointent vers la nécessité d'un changement structurel radical. En d'autres termes, cela exigerait le rejet explicite de toute fiction de neutralité méthodologique et méta-théorique. Mais, évidemment, ce serait trop exiger précisément dans la mesure où la société dans laquelle nous vivons est une société profondément divisée. C'est pourquoi, au travers des dichotomies « fait et valeur », « théorie et pratique », « rationalité formelle et substantive », etc., le miracle méthodologique de la transcendance des conflits est constamment stipulé comme le cadre régulateur nécessaire du « discours rationnel » dans les humanités et les sciences sociales, dans l'intérêt de l'idéologie dominante.<sup>3</sup>

Mariátegui adopte ainsi une posture critique vis-à-vis de la science, intégrant le registre scientifique dans son contexte historique, social, économique et – donc – idéologique. Autrement dit, Mariátegui et Mészáros rappellent que les contradictions qui structurent la Totalité ne peuvent magiquement épargner la sphère intellectuelle et scientifique. La lutte des

---

<sup>3</sup> « Contrary to the wishful thinking hypostatized as a timeless and socially unspecified rational communality, the elementary condition of a truly rational discourse would be to acknowledge the legitimacy of contesting the given order of society in *substantive* terms. This would imply the articulation of the relevant problems not on the plane of self-referential theory and methodology, but as inherently practical issues whose conditions of solution point towards the necessity of radical structural changes. In other words, it would require the explicit rejection of all fiction of methodological and meta-theoretical neutrality. But, of course, this would be far too much to expect precisely because the society in which we live is a deeply divided society. This is why through the dichotomies of 'fact and value' 'theory and practice', 'formal and substantive rationality', etc., the conflict-transcending methodological miracle is constantly stipulated as the necessary regulative framework of 'rational discourse' in the humanities and social sciences, in the interest of the ruling ideology ». István MÉSZÁROS, *The power of ideology*, Rev. and Enlarged ed., London, New York, Zed ; Palgrave Macmillan, 2005, page 232.

classes se joue ainsi également dans les ambiances feutrées des universités et dans les pages des ouvrages scientifiques<sup>4</sup>.

La critique de la science comme composante de la société dans le capitalisme prend – entre autres – l’aspect d’un dialogue avec la biologie dans les écrits de Mariátegui. Cela s’explique par l’omniprésence des références à la biologie dans le contexte intellectuel du début du XX<sup>e</sup> siècle. D’autres éléments centraux des textes du Péruvien croisent la question de la biologie tout en le complexifiant : le vitalisme et une théorie du mythe à la jonction entre ontologie, métaphysique et anthropologie. Ces divers pans de l’œuvre se trouvent joints dans une perspective de l’histoire matérialiste qui s’inscrit dans un courant du marxisme : l’historicisme. Le présent chapitre explore les articulations entre toutes ces instances apparemment disparates et éclectiques pour en montrer l’unité contradictoire. Il s’agit de mettre en évidence le fil rouge qui permet de passer de la biologie à l’histoire, des déterminations de l’espèce à la capacité créative et transformatrice des êtres humains. Au travers de cette tension entre des déterminations ontologiques fondamentales, on retrouve la même intuition que celle du Marx du *18 Brumaire* :

Les hommes font leur propre histoire, mais ils ne la font pas d’après leur libre arbitre, dans des circonstances choisies par eux ; ces circonstances leurs sont données, transmises par le passé. La tradition des générations disparues pèse comme un cauchemar sur le cerveau des vivants.<sup>5</sup>

---

<sup>4</sup> Cette critique épistémologique rappelle que toute production scientifique répond à des conditions de production objectives et subjectives qui donnent son historicité à la science, et à ce qui est considéré ou non comme scientifique. La critique de la neutralité axiologique répond ainsi à une mise en cause du registre scientifique lorsqu’il escamote ces conditions de production historiquement située pour se présenter en registre de la Vérité. Les travaux en épistémologie – marxistes et non marxistes – sont très nombreux à cet égard. On peut citer l’exemple de l’Étatsunienne Nancy Hartsock, qui propose d’ « explorer et [de] développer l’argument marxien selon lequel l’interaction socialement médiée avec la nature façonne, dans le procès de production, à la fois les êtres humains et les théories de la connaissance ». Voir Nancy HARTSOCK, « The Feminist Standpoint: developing the ground for a specifically feminist historical materialism », in Sandra HARDING et Merrill B. HINTIKKA (dir.), *Discovering Reality. Feminist Perspectives on Epistemology, Metaphysics, Methodology, and Philosophy of Science*, Dordrecht, Reidel, 1983, page 283. Les liens entre approches épistémologiques féministes et marxisme ont été explorées dans notre mémoire de master soutenu en 2014 : Jean-Ganesh LEBLANC, *L’intersectionnalité comme opportunité ? Analyse de la domination au travers des études féministes radicales aux États-Unis*, Lyon, Institut d’Études Politiques - Sciences Po Lyon, 2014.

<sup>5</sup> Karl MARX, *Les luttes de classes en France, 1848-1850*, op. cit., page 177.





## Chapitre 4. Biologie et « race(s) »

Les « races », en tant que groupes humains génétiquement distincts, et au sens d'un « racisme scientifique », n'existent pas<sup>6</sup>. La seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle, héritière traumatisée du génocide commis au cours de la Seconde Guerre mondiale, a vu se multiplier les déclarations internationales et les travaux contredisant la validité d'une classification en termes de « races » des humains entre eux. L'Unesco (Organisation des Nations Unies pour l'éducation, la science et la culture), créée fin 1945, joue ainsi après-guerre un rôle central dans la lutte contre le racisme par la diffusion des résultats de travaux scientifiques permettant d'invalider la notion même de « race »<sup>7</sup> :

Chaque population humaine présente une large diversité génétique. Il n'existe pas chez l'homme, de race pure au sens de population génétiquement homogène. [...] Les différences entre individus d'une même race ou d'une même population sont souvent plus grandes que la différence des moyennes entre races ou entre populations.<sup>8</sup>

Comme le rappelle l'historienne française Delphine Peiretti-Courtis dans un ouvrage récent<sup>9</sup>, les preuves de l'inexistence de races humaines ont été parachevées par la découverte de l'ADN et les travaux de la génétique moderne. Ainsi, dans les années 1970, les travaux du biologiste étasunien Richard C. Lewontin permettent de montrer que 85 % de la diversité génétique humaine est représentée par les membres d'une même population<sup>10</sup>. Pourtant, comme le note Peiretti-Courtis, la multiplication même des travaux visant à démontrer la non-existence des « races » révèle – en creux – la force et la prégnance d'un discours qui s'est construit au long de deux siècles de développement des sciences de la nature et des sciences sociales. Elle révèle également l'interaction entre histoire et science, dans la mesure où la

---

<sup>6</sup> Notons cependant que la notion de « race » opère un retour dans les recherches biomédicales depuis les années 2000. Voir Claude-Olivier DORON et Jean-Paul LALLEMAND-STEMPAK, « Un nouveau paradigme de la race ? », *La Vie des Idées*, 31 mars 2014, URL complète en biblio. Et Claude-Olivier DORON et Élie HADDAD, « Race et histoire à l'époque moderne », *Revue d'histoire moderne & contemporaine*, 2021, vol. 68-2, n° 2, pp. 7-34, page 8.

<sup>7</sup> Rappelons que c'est dans ce cadre que commande est passée à Claude Lévi-Strauss pour la rédaction de *Race et histoire* (Claude LÉVI-STRAUSS, *Race et histoire*, Paris, Denoël, 2011.).

<sup>8</sup> « La notion de race. Déclaration adoptée à l'issue de la Conférence organisée par l'Unesco à Moscou en août 1964 », *Annales de Géographie*, 1965, vol. 74, n° 404, page 449.

<sup>9</sup> Delphine PEIRETTI-COURTIS, *Corps noirs et médecins blancs. La fabrique du préjugé racial, XIXe-XXe siècles*, Paris, La Découverte, 2021.

<sup>10</sup> Albert DUCROS, « La notion de race en anthropologie physique : évolution et conservatisme », *Mots*, 1992, n° 33, page 130. *Apud* Delphine PEIRETTI-COURTIS, *Corps noirs et médecins blancs. La fabrique du préjugé racial, XIXe-XXe siècles*, *op. cit.*, page 231.

génétique, dont la naissance avait vu se redéfinir et se consolider les frontières du concept de « race »<sup>11</sup>, est à l'avant-garde de l'offensive contre cette catégorie dans la deuxième moitié du XX<sup>e</sup> siècle. L'histoire sociale de la science – qu'il n'est plus question d'aborder uniquement comme un savoir mais bien comme une institution composée d'un ensemble de pratiques et de concepts<sup>12</sup> – se trouve ici en consonance avec la perspective matérialiste dessinée par Mariátegui et Mészáros du fait de ce rapport critique à son présent et à son passé. Le cours de l'histoire, qu'il s'agit de prendre « à rebrousse-poil »<sup>13</sup> (pour parler comme Walter Benjamin), englobe ainsi le domaine des sciences naturelles comme l'une de ses composantes. Cependant, précisément dans la mesure où le signifiant « race » fut adopté, et est aujourd'hui renié par l'immense majorité des généticiens, on peut s'interroger sur les usages de la notion au-delà de ses limites « scientifiques ». Autrement dit, il convient de ne pas circonscrire les discours sur la « race » à des productions scientifiques pour permettre de révéler la diversité et la complexité de leurs généalogies.

Tout travail prétendant se pencher sur la conception des « races » humaines se doit ainsi de prendre en compte la dimension socio-historique de la science. Cette précaution nécessaire n'est pourtant pas suffisante. Les approches développées par l'histoire culturelle<sup>14</sup> et l'histoire des concepts<sup>15</sup> sont ici mobilisées pour permettre de rendre également compte d'un contexte historique où la notion de « race » connaît une diffusion incommensurable – du fait des usages et des significations qu'elle recouvre<sup>16</sup> – par rapport à ce qu'elle connaîtra après 1945. Loin, donc, de focaliser le regard sur une définition stricte de la notion de

<sup>11</sup> Daniel DUCHARME et Paul EID, *La notion de race dans les sciences et l'imaginaire raciste : la rupture est-elle consommée ?*, Québec, Commission des droits de la personne et des droits de la jeunesse, 2005, page 4, URL complète en biblio.

<sup>12</sup> Dominique PESTRE, *Introduction aux Science Studies*, Paris, La Découverte, 2006.

<sup>13</sup> Walter BENJAMIN, *Thèses « Sur le concept d'histoire »*, Michael LÖWY et Maurice de GANDILLAC (trad.), Bibliothèque anarchiste, 1940, page 18, URL complète en biblio.

<sup>14</sup> Nous reprenons cette approche des travaux sur le nazisme des historiens Johann Chapoutot et Christian Ingrao. Voir, parmi leurs divers ouvrages, Johann CHAPOUTOT, *La loi du sang. Penser et agir en nazi*, Paris, Gallimard, Tel, 2020. Et Christian INGRAO, *La promesse de l'Est. Espérance nazie et génocide (1939-1943)*, Paris, Le Seuil, 2016.

<sup>15</sup> Voir notamment Reinhart KOSELLECK et Todd Samuel PRESNER, *The practice of conceptual history: timing history, spacing concepts*, Stanford, Stanford University Press, 2002.

<sup>16</sup> L'historien brésilien Eduardo França Paiva démontre comment les catégories nommant les groupes humains sont diverses dans les Amériques, et comment elles s'agencent pour former un ordre social dans lequel les conceptions modernes des termes « esclave », « noir », « métis », etc. créent des biais anachroniques (voir Eduardo França PAIVA, « Escravo e mestiços: de que estamos efetivamente falando? », in Eduardo França PAIVA, Manuel F. FERNÁNDEZ CHAVES et Rafael M. PÉREZ GARCÍA (dir.), *De que estamos falando? Antigos conceitos e modernos anacronismos - escravidão e mestiçagem*, Rio de Janeiro, Garamond, 2015.). De même, Claude-Olivier Doron invite à prêter attention au concept de race dans son inscription dans un champ lexical et dans un ensemble de concepts à partir duquel il prend un certain sens à un moment donné. Il convient donc de ne pas faire abstraction de ces connexions, dans la mesure où la « race » est mobilisée dans le contexte américain parmi d'autres concepts comme ceux de « couleur, qualité, nation, caste, etc. ». (Claude-Olivier DORON, « Histoire épistémologique et histoire politique de la race », *Archives de Philosophie*, 2018, vol. 81, n° 3, pp. 477-499, page 486.).

« race », il sera ici question des représentations qui s'articulent autour de ce signifiant, des « effets de réel » ainsi générés, et des conséquences concrètes qui en découlent. Il s'agit pour nous de pénétrer dans les textes de Mariátegui par un angle éminemment polémique de manière à élucider une contradiction apparemment insoluble : comment l'auteur d'un des premiers exposés anti-racistes dans le mouvement communiste sud-américain peut-il également véhiculer des clichés racistes ? Cette ambivalence, et même cette incohérence apparente, posent une question qui relève directement de l'objet de la présente recherche : comment penser la praxis des sujets sociaux (en tant qu'ils transforment le réel) comme fondamentalement historique tout en reproduisant des stéréotypes qui attribuent (ou semblent attribuer) des caractères et des comportements collectifs à des marqueurs biologiques ou phénotypiques ? La réponse à ces interrogations ne peut faire l'économie d'une contextualisation minutieuse de l'environnement intellectuel et social dans lequel évolue Mariátegui. À partir de ces éléments textuels et historiques, il devient possible d'élucider les ressorts de la théorie anti-raciste que propose Mariátegui. Enfin, il convient également d'explorer les passages où Mariátegui expose des positions ouvertement sexistes, avant de proposer une approche favorable aux revendications féministes.

## A. La biologie comme science maîtresse

À l'aube du XIX<sup>e</sup> siècle, Thomas Malthus (1766-1834) complétait ses travaux sur les « lois » biologiques, qui mèneraient, selon lui, à la surpopulation, par une considération singulière : il ne lui semblait pas impossible que, par la voie d'une sélection dans la reproduction, « un certain degré d'amélioration, similaire à celui [obtenu] parmi les animaux, puisse avoir lieu parmi les humains ». Il ajoutait cependant que, dans la mesure où cela supposerait un célibat imposé aux spécimens indésirables, la mise en pratique de l'idée semblait hautement improbable car trop choquante<sup>17</sup>. Un siècle plus tard, pour beaucoup de contemporains de Mariátegui, cette idée ne semble plus provoquer de scandale moral et l'eugénisme<sup>18</sup> a pignon sur rue dans une multitude d'espaces académiques, mais aussi auprès des instances étatiques d'un certain nombre de pays. Le détour par l'histoire naturelle et la biologie sont ici l'occasion de nous pencher sur l'évolution d'un contexte épistémique et discursif pour permettre d'attribuer aux termes employés par Mariátegui un sens qui, souvent, est substantiellement distinct de leur signification actuelle. Il s'agit donc de proposer une (brève) généalogie de la superposition entre un vocabulaire économique, social et historique et celui des « sciences de la vie » qui torde le cou aux associations trop rapides qu'une compréhension anachronique suggère. L'historicisation des termes et des représentations s'avère indispensable à l'effort heuristique et au refus du jugement moral. Explorer le rapport de Mariátegui à la biologie (nous reviendrons sur le sens à accorder à cette notion) revient ainsi à tenter de révéler les linéaments et les sources qui ont irrigué sa pensée, c'est-à-dire à prendre au sérieux l'idée selon laquelle tout texte est toujours une production historiquement située prise dans un réseau d'interactions<sup>19</sup>. À ce titre, les termes utilisés par Mariátegui sont à saisir dans leur rapport à tout un champ sémantique dont les composantes sont distinctes des nôtres. En particulier, la notion de biologie et les concepts de « race » et de

---

<sup>17</sup> Nancy STEPAN, *The Hour of Eugenics: Race, Gender, and Nation in Latin America*, Ithaca, Cornell University Press, 1991, page 21.

<sup>18</sup> Nous reprenons la définition de l'eugénisme que donne l'historienne espagnole Raquel Alvarez Peláez : « l'étude des facteurs capables de modifier les qualités raciales des générations futures afin d'obtenir le perfectionnement biologique de l'espèce humaine » (« el estudio de los factores capaces de modificar las cualidades raciales de las generaciones futuras a fin de conseguir el perfeccionamiento biológico de la especie humana »). Raquel ÁLVAREZ PELÁEZ, « Eugenesia y control social », *Asclepio: Revista de historia de la medicina y de la ciencia*, 1988, vol. 40, n° 2, pp. 29-80, page 29.

<sup>19</sup> Nous nous inspirons de la conception « dialogique » développée par le linguiste russe Mikhail Bakhtin. Voir Mikhail BAKHTIN, « Discourse in the Novel [1934] », in Vincent B. LEITCH (dir.), *The Norton Anthology of Theory and Criticism*, 3<sup>e</sup> éd., New York - London, W.W. Norton & Company, 2018, pp. 999-1029, page 1012.

« dégénérescence », qui sont au cœur de cette section, ne peuvent faire l'économie d'un examen serré.

## Biologie et sciences sociales au tournant du XX<sup>e</sup> siècle

Le XIX<sup>e</sup> siècle voit se définir les grandes disciplines du savoir scientifique telles qu'elles existent encore aujourd'hui. Parmi elles l'histoire, la sociologie, l'anthropologie, l'économie, mais également la biologie. Si le terme même n'est réellement fixé que dans les années 1890 sous la plume du français Yves Delage (1854-1920)<sup>20</sup>, les débats autour des « sciences de la vie » bouleversent les conceptions de l'époque sur la nature humaine<sup>21</sup>. Pour le sociologue des sciences français Dominique Guillo<sup>22</sup>, le siècle baigne dans une cosmologie naturaliste où domine l'idée d'une organisation de la vie, la diversité du vivant s'expliquant par des variations d'organisation interne des parties du corps de chaque spécimen. Ainsi, l'anatomie comparée, née au XVIII<sup>e</sup> siècle, s'impose comme un paradigme dont vont s'inspirer les biologistes, mais également les sociologues, les anthropologues et les historiens. Avec l'apparition du transformisme au cours du siècle, par opposition au fixisme, cette diversité du vivant se trouve prise dans une perspective téléologique où les organismes sont classés sur une ligne ascendante allant des constitutions les plus simples aux plus complexes. Les organismes sont ainsi considérés comme des processus, et non plus des états fixes, s'échelonnant sur une trame scalaire et hiérarchique où les êtres humains occupent la place la plus élevée. On trouve également l'idée fondamentale que les phénomènes biologiques sont causalement impliqués dans les mécanismes qui commandent aux faits sociaux. Or, la distinction et le classement qui opèrent pour le vivant dans son ensemble connaissent une subdivision : l'espèce humaine est elle-même composée de « races ». Ces dernières sont également classées en fonction de leur degré de complexité et de différenciation physique / individuelle ou sociale, certaines facultés du corps étant jugées plus ou moins « élevées » (en particulier le système nerveux)<sup>23</sup> et « développées » selon les populations (l'anthropologie physique découle de cette perspective).

<sup>20</sup> Jean-Louis FISCHER, « L'essor de la biologie au XIX<sup>e</sup> siècle », in Thomas LEPELTIER (dir.), *Histoire et philosophie des sciences*, Paris, Éditions Sciences Humaines, 2013, pp. 52-67, page 53.

<sup>21</sup> Mariátegui mentionne Charles Darwin à de multiples reprises. Il évoque notamment la fameuse « humiliation biologique » que les travaux du Britannique auraient infligée à l'humanité, après l'humiliation cosmologique de Copernic et avant l'humiliation psychologique découlant de la psychanalyse. Mariátegui ajoute une quatrième humiliation, précédant celle de Freud : le matérialisme économique (le marxisme), qui marquerait une humiliation idéologique au détriment de l'idéalisme philosophique. Voir « Freudismo y Marxismo », José Carlos MARIÁTEGUI, *DM, op. cit.*, page 81.

<sup>22</sup> Dominique GUILLO, « Les usages de la biologie en sciences sociales: Comparaison entre le naturalisme socio-anthropologique du dix-neuvième siècle et celui d'aujourd'hui », *Revue européenne des sciences sociales*, 15 juin 2012, n° 50-1, pp. 191-226.

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 198.

Comment expliquer que parmi les humains, des différences apparaissent entre ces groupes ? Comment rendre compte d'une inégalité des humains entre eux face au « progrès » de l'espèce ? Ces questions voient s'affronter deux courants principaux. Le premier puise chez le naturaliste français Jean-Baptiste de Lamarck (1744-1829) l'idée de l'hérédité des caractères acquis : les organismes réagissent à leur environnement de manière dynamique et sont capable de transmettre à leur descendance les caractères ainsi développés. L'autre courant, dont la figure de proue est Charles Darwin (1809-1882), propose la théorie de la sélection naturelle, selon laquelle l'évolution des espèces s'explique par la disparition progressive des espèces les moins adaptées, soit du fait de la concurrence des espèces entre elles, soit par un évènement contingent. Si la théorie lamarckienne ouvre à une marge d'adaptation et d'apprentissage permettant une transformation des organismes, le darwinisme postule le hasard de la génétique, même s'il accepte également le principe de l'hérédité des caractères acquis. L'opposition entre ces deux courants, dont seul le darwinisme fait autorité aujourd'hui, participe à former des médecins, des naturalistes, mais aussi – à des degrés très divers – tout le champ intellectuel.

La cosmologie naturaliste identifiée par Dominique Guillo sert de matrice aux diverses sciences sociales s'inspirant de l'histoire naturelle, et en particulier de l'anatomie comparée. Le sociologue identifie une « logique générale de l'organisation »<sup>24</sup> allant des minéraux aux différentes sociétés humaines, elles-mêmes classées selon leur degré de complexité (à savoir de division du travail). L'ensemble compose un vaste agrégat où s'agencent des groupes plus ou moins complexes, disposés sur une ligne ascendante et linéaire dont le point ultime est la société industrielle et l'homme blanc. Tant la sociologie que l'anthropologie se nourrissent ainsi d'un vaste champ lexical qui s'articule autour de concepts généraux et d'un schéma organisateur abstrait issus de l'anatomie comparée. Se développe, par exemple, un « naturalisme direct »<sup>25</sup> qui s'exprime dans les travaux de Julien-Joseph Virey (1775-1846), Bernard de Lacépède (1756-1825), Georges Vacher de Lapouge (1854-1936), Cesare Lombroso (1835-1909) ou Paul Broca (1824-1880), à la recherche des dispositions organiques individuelles typiques permettant d'expliquer des faits sociaux comme la prostitution, le crime ou le génie, dont les caractères peuvent se lire à la surface du corps<sup>26</sup>. Un « naturalisme analogique » se distingue également et se soucie plus volontiers de

---

<sup>24</sup> Dominique GUILLO, *Les figures de l'organisation*, Paris, PUF, 2003.

<sup>25</sup> Dominique GUILLO, « Les usages de la biologie en sciences sociales », *op. cit.*, page 200.

<sup>26</sup> *Ibid.*



la classification des organisations sociales<sup>27</sup>, les sociétés les plus complexes étant également composées d'individus à la psychologie plus subtile et articulée, par opposition aux individus « frustes » des sociétés « primitives ». On retrouve dans ce courant de grands noms comme Charles-Henri de Saint-Simon (1760-1825), Auguste Comte (1798-1857), Herbert Spencer (1820-1903), Alfred Espinas (1844-1922) ou Émile Durkheim (1858-1917). Les tenants de la sélection naturelle et ceux de l'« adaptation directe progressive de chaque société à son environnement »<sup>28</sup> s'opposent ainsi fortement, et ces deux courants sont eux-mêmes également traversés de conflits. Tous les acteurs commencent néanmoins dans l'idée d'un développement obéissant à une loi, la série des sociétés humaines formant la trame d'un devenir global. Les divers auteurs, dont les œuvres sont très différentes entre elles, participent d'un vaste champ de pensée où dominent trois principes tirés de la biologie : l'organisation, la classification et le développement.

Par ailleurs, une révolution intellectuelle est en marche dans la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle du fait des travaux – séminaux pour la future génétique – du moine tchèque Gregor Mendel (1822-1884), dont les « lois » seront redécouvertes par le néerlandais Hugo de Vries (1848-1935) en 1900<sup>29</sup>. Au cœur des débats se trouve la question de l'hérédité. La recherche de Mendel fait rupture

d'une part parce qu'elle implique une transmission de caractères bien définis et localisés, en se passant totalement d'un « fond » commun ; d'autre part – et surtout – parce qu'elle implique de rompre avec la conception, encore présente dans la fameuse loi d'hérédité ancestrale de Galton<sup>30</sup>, selon laquelle tel individu résume l'intégralité de ses ancêtres sur  $n$  générations, avec une loi de proportions dans la représentation de chacun de ces ancêtres ; pour lui substituer une conception qui se focalise sur l'unité représentée à chaque génération par la combinaison des gènes hérités de la génération antérieure.<sup>31</sup>

Ici encore, se joue le débat opposant une vision issue de Lamarck, valorisant l'hérédité des caractères acquis et donc l'importance de la généalogie (les transformations des générations passées du fait de leur exposition à leur milieu expliquant l'évolution de l'espèce) et les travaux privilégiant le rôle du hasard, qui nient la dimension prépondérante de la généalogie

---

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 201.

<sup>28</sup> *Ibid.*

<sup>29</sup> Les trois principes de Mendel, issus de ses observations sur l'hybridation des pois, sont les suivants : « les caractères sont indépendants les uns des autres dans leur transmission ; que mâle et femelle sont équivalents dans l'hybridation et qu'ils déterminent également chaque caractère ; que, dans les cellules sexuelles, les deux composantes, d'origine mâle et femelle, se dissocient et que, dans la fécondation, les composantes de chaque origine s'unissent *au hasard* pour chaque caractère. » Dominique LECOURT, *Lyssenko. Histoire réelle d'une « science prolétarienne »*, Paris, La Découverte, Théorie, 1976, page 108. (Nous soulignons)

<sup>30</sup> Francis Galton (1822-1911), père de l'eugénisme.

<sup>31</sup> Claude-Olivier DORON, *Races et dégénérescence. L'émergence des savoirs sur l'homme anormal*, Paris, Paris-Diderot - Paris VII, 2011, page 1440.

au-delà de la génération immédiatement précédente. C'est notamment le cas, dans les années 1880 et 1890, du biologiste allemand August Weismann (1834-1914) qui propose l'hypothèse d'une indépendance radicale entre les cellules du « plasma germinal » (responsables de la reproduction) et du « plasma somatique » (composant le corps de l'individu), posant l'impossibilité de la transmission des modifications somatiques d'un organisme à ses descendants<sup>32</sup>. L'opposition est quasiment totale, et face aux travaux de Weismann apparaît un courant néo-lamarckien (en particulier en France) rejetant la séparation stricte entre plasma somatique et germinal, affirmant au contraire la possibilité de transformation du *germen* par exposition au milieu<sup>33</sup>. Comme le résume l'historien des sciences Jacques Roger :

Si les néolamarckiens français n'ont accepté Darwin que du bout des lèvres et sans le comprendre, s'ils ont refusé Weismann, c'est qu'ils ne trouvaient pas là leur biologie. Leur science était fondée sur la causalité déterministe et leur définition de la vie se voulait exclusivement physico-chimique. Le plus souvent, ils n'ont pas refusé la sélection naturelle ni même les lois de Mendel ; mais ils n'ont jamais consenti à y voir l'explication de l'évolution car ils cherchaient la cause de l'évolution, c'est-à-dire le mécanisme physico-chimique de la variation. [...] Tout le reste vient de là, leur obstination à chercher dans la composition chimique du protoplasme la cause de tous les problèmes vitaux, y compris l'ontogenèse, la variation et l'hérédité, leur croyance à une action directe et déterminante du milieu sur l'organisme, leur refus de la variation aléatoire, qui serait un phénomène sans cause. Et, comme leur conception de la science n'est pas exempte d'arrière-plan idéologique, ils sont prompts à suspecter l'idéologie des autres, le « dieu-hasard » des darwiniens ou l'idéalisme de Weismann.<sup>34</sup>

Ce détour par les oppositions virulentes dans le monde des sciences de la vie en Europe n'est pas fortuit. En effet, ce qui se joue dans l'opposition entre néo-lamarckisme et tenants de la sélection naturelle ou de la génétique mendélienne et weismannienne dépasse le cadre strictement scientifique pour déborder dans le champ intellectuel au sens large. Les métaphores organiques et biologiques irriguent les écrits de la période et configurent un contexte où les considérations idéologiques revendiquent un fondement issu de la biologie<sup>35</sup>. Tous les champs du savoir sont, en effet, traversés de références plus ou moins précises aux travaux des sciences de la vie<sup>36</sup>.

<sup>32</sup> Jean-Louis FISCHER, « L'essor de la biologie au XIXe siècle », *op. cit.*, page 56.

<sup>33</sup> Nancy STEPAN, *The hour of eugenics*, *op. cit.*, pages 69-71.

<sup>34</sup> Jacques ROGER, « Présentation », *Revue de Synthèse*, décembre 1979, n° 95-96, page 282. *Apud* Denis BUICAN, *Darwin et l'épopée de l'évolutionnisme*, Paris, Perrin, Synthèses Historiques, 2012, page 131.

<sup>35</sup> Pour une approche novatrice de la relation de Marx aux sciences naturelles, et en particulier au concept de « nature », voir les ouvrages consacrés à l'écologie dans ses textes : John Bellamy FOSTER, *Marx's ecology: materialism and nature*, New York, Monthly Review Press, 2000. Et Kohei SAITO, *O ecosocialismo de Karl Marx. Capitalismo, natureza e a crítica inacabada à economia política*, Pedro DAVOGLIO (trad.), 1<sup>re</sup> éd., São Paulo, Boitempo, 2021.

<sup>36</sup> À titre d'exemple, on peut citer Sigmund Freud qui, selon Jacques Lacan, aurait puisé dans le réservoir notionnel biologisant : « Freud adosse sa théorie de la libido à ce que lui indique la biologie de son temps. La théorie des instincts ne peut pas ne pas tenir compte d'une bipartition fondamentale entre les finalités de

Deux termes vont ainsi nourrir les représentations au XIX<sup>e</sup> siècle : le concept de « race »<sup>37</sup> et l'idée de dégénérescence. S'il est impératif de garder à l'esprit que la notion *biologique* de la race n'est en rien la seule<sup>38</sup>, la croissance des empires coloniaux généralise une référence à la biologie et participe à diffuser une représentation hiérarchique des groupes humains dominée par la « race blanche ». Dans le sillage de la botanique et de l'élevage, l'idée qu'un perfectionnement peut être atteint par l'hybridation introduit cependant un corollaire : une dégradation peut également advenir. L'hybridation n'est donc pas nécessairement le cadre de l'expression d'un changement « progressif », elle peut également induire des régressions, des retards, des blocages dans l'évolution des individus ou, plus largement, de l'espèce. Dès le XVIII<sup>e</sup> siècle, les risques d'une « hybridation hasardeuse » entre groupes humains sont soulignés par le mathématicien français Alexandre-Théophile Vandermonde (1735-1796), notamment pour les territoires colonisés des Amériques :

Depuis que l'on a fait la découverte du nouveau monde, les alliances des Blancs avec les Nègres ont été plus communes. Les Espagnols, qui se sont établis les premiers en Amérique, ont été, pour ainsi dire, forcés de s'allier avec des Indiennes, des Nègresses ; et de ces assemblages mal assortis, on a vu naître des individus d'une espèce différente, des métis, des mulâtres, des quarterons, des demi-quarterons.<sup>39</sup>

Un effet dégénératif est ainsi associé au mélange aléatoire entre groupes humains, compliquant la mosaïque raciale pré-existante.

L'altération négative n'est cependant pas exclusivement associée à l'hybridation : les tenants du néo-lamarckisme soutiennent ainsi que certaines influences du milieu peuvent modifier le plasma germinal, provoquant une dégénération héréditaire (cette idée est notamment présente chez l'eugéniste suisse Auguste Forel (1848-1931) sous le nom de

---

la préservation de l'individu et celles de la continuité de l'espèce. Ce qui est à l'arrière-plan, ce n'est rien d'autre que la théorie de Weismann dont vous avez dû garder quelque souvenir de votre passage en classe de philo. Cette théorie, qui n'est pas définitivement prouvée, pose l'existence d'une substance immortelle des cellules sexuelles. Elles constitueraient une lignée sexuelle unique par reproduction continue. Le plasma germinal serait ce qui perpétue l'espèce, et perdure d'un individu à l'autre. Au contraire, le plasma somatique serait comme un parasite individuel qui, du point de vue de la reproduction de l'espèce, aurait poussé latéralement dans la seule fin de véhiculer le plasma germinal éternel » Jacques LACAN, *Séminaire, t.I. Écrits techniques de Freud (1953-1954)*, Paris, Seuil, 1975, page 139. *Apud* Dominique LECOURT, *Lyssenko. Histoire réelle d'une « science prolétarienne »*, *op. cit.*

<sup>37</sup> On trouve chez Marx cette référence, en apparence surprenante : « Indépendamment de la configuration plus ou moins développée qu'a prise la production sociale, la productivité du travail demeure cependant liée à des conditions naturelles. Elles peuvent toutes être ramenées à la nature de l'homme lui-même, à des facteurs tels que la race, etc. et à la nature qui l'entoure. » Karl MARX, *Le Capital*, *op. cit.*, page 574.

<sup>38</sup> Claude-Olivier Doron est très clair sur la question : « Il n'y a pas plus une unique matrice de la race qu'il n'y a une seule idée de race, pas même une seule idée moderne de race ». Claude-Olivier DORON, « Histoire épistémologique et histoire politique de la race », *op. cit.*, page 488.

<sup>39</sup> Charles Augustin VANDERMONDE, *Essai sur la manière de perfectionner l'espèce humaine*, Paris, Vincent, 1756, page 91. *Apud* Elsa DORLIN, *La matrice de la race. Généalogie sexuelle et coloniale de la nation française*, Paris, La Découverte, 2009, page 192.

« blastophthoria »<sup>40</sup>). Que ce soit par les seuls effets de l'hybridation (c'est-à-dire par la génétique) ou par l'action du milieu, la dégénérescence apparaît ainsi comme un risque planant sur les sociétés modernes. Il faut donc protéger le corps social, ou encore trouver les moyens de le *régénérer* lorsque se manifestent des signes de dégénérescence. Cette idée est absolument centrale par l'ampleur des usages qui en sont fait aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles. Dans une certaine mesure, on peut en trouver une trace déjà chez Vandermonde puisqu'il écrit que « si le hasard peut faire dégénérer l'espèce humaine, l'art peut aussi la perfectionner »<sup>41</sup>. Autrement dit, si la dégénérescence peut être prévenue, la régénération est affaire de volonté, d'intervention, etc.<sup>42</sup>. C'est la matrice de l'eugénisme qui est en place, mais plus largement l'idée que des groupes humains (des « races ») peuvent être perfectionnés ou dégénérés – soit en fonction d'hybridations génétiques, soit en fonction d'une évolution négative par l'action du milieu.

Les représentations de la dégénérescence sont également intimement liées à un contexte de profond bouleversement social dans des sociétés en pleine industrialisation. La destruction des cadres traditionnels de l'économie va de pair avec des mouvements de population massifs vers les villes, un grand appauvrissement, de nouvelles formes d'habitat et d'organisation du travail. C'est le contexte dans lequel apparaît le « darwinisme social », qui « consiste [...] à transposer les notions de "sélection", de "lutte pour la vie" et de "survie du meilleur" du monde animal au monde social »<sup>43</sup>. C'est aussi celui de la formation des classes ouvrières<sup>44</sup> et de la peur des classes « dangereuses »<sup>45</sup>, du développement de la misère ouvrière et urbaine, etc. Autant de phénomènes participant à une « sensation de dégénération »<sup>46</sup>. L'irruption de la question sociale se fait donc concomitamment aux développements de la biologie, et s'accompagnent d'une pathologisation de la société qui

<sup>40</sup> Nancy STEPAN, *The hour of eugenics*, op. cit., page 84.

<sup>41</sup> Cité dans Claude-Olivier DORON, *Races et dégénérescence. L'émergence des savoirs sur l'homme anormal*, op. cit., page 513.

<sup>42</sup> Le souci de la préservation du corps national contre l'immigration est, de ce point de vue, un *topos* qui traverse l'histoire jusqu'à aujourd'hui. Dans sa thèse de doctorat, l'historien français Denis Peschanski cite notamment un texte du dramaturge Jean Giraudoux (classé à gauche) s'insurgeant contre l'entrée d'immigrants de « race primitive » mettant en danger la « race française » qui « devait sa valeur à la sélection et au raffinement de vingt siècles ». Jean GIRAUDOUX, *Pleins pouvoirs*, Paris, Gallimard, 1939. *Apud* Denis PESCHANSKI, *Les camps français d'internement (1938-1946) - Doctorat d'État*, Paris, Université Panthéon-Sorbonne - Paris I, 2000, page 30.

<sup>43</sup> Johann CHAPOUTOT, *Fascisme, nazisme et régimes autoritaires en Europe, 1918-1945*, op. cit., page 22.

<sup>44</sup> Sur ce point voir Ellen MEIKSINS WOOD, *The Origins of Capitalism*, op. cit. Et Marcelo Badaró MATTOS, *A classe trabalhadora de Marx ao nosso tempo*, São Paulo, Boitempo, 2019. Et Edward Palmer THOMPSON, *La formation de la classe ouvrière anglaise*, Gilles DAUVÉ, Mireille GOLASZEWSKI et Marie-Noëlle THIBAUT (trad.), Paris, Points, 2017.

<sup>45</sup> Louis CHEVALIER, *Classes laborieuses et classes dangereuses à Paris pendant la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle*, *Reprod. en fac-sim.*, Paris, Perrin, 2002.

<sup>46</sup> Raquel ÁLVAREZ PELÁEZ, « Eugenesia y control social », op. cit., page 30.

traduit une perception nouvelle de la population comme un corps dont il s'agit de curer les maux<sup>47</sup>. L'agitation sociale est ainsi perçue comme un mal auquel il faudrait trouver un remède médical, au même titre que les épidémies ou la mortalité infantile<sup>48</sup>. Par ailleurs, si le lien entre criminalité et apparence physique se dilue à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle en Europe, l'essor de la psychologie<sup>49</sup> prend le relais pour tenter de distinguer le normal du pathologique, l'apte à la vie sociale de l'inapte ou du « dégénéré ».

En Amérique latine, la construction des États, de la nationalité, des élites gouvernantes et intellectuelles se fait dans « un monde structuré par le racisme (esclavage, colonisation, impérialisme) et dans un univers épistémique qui attribue une scientificité à l'identification et à la hiérarchie des "races" »<sup>50</sup>. Les théories racistes, qui y connaissent une grande circulation, sont par ailleurs profondément liées à l'avènement puis à l'hégémonie intellectuelle du positivisme. Des ouvrages comme *Der Rassenkampf: Soziologische Untersuchungen*<sup>51</sup> (1883) du Polonais Ludwig Gumplowicz (1838-1909), ou les *Lois psychologiques de l'évolution des peuples* (1894) de Gustave Le Bon (1841-1931) connaissent ainsi une large diffusion<sup>52</sup>, de même que les textes d'Ernst Haeckel (1834-1919) ou d'Arthur de Gobineau (1816-1882). S'inspirant beaucoup, au début du XX<sup>e</sup> siècle, d'Herbert Spencer<sup>53</sup> et des néo-lamarckien français<sup>54</sup>, nombre d'intellectuels latino-américains développent une intense production visant à proposer une interprétation sociologique, psychologique et biologique du retard face à la modernité européenne. L'essai positiviste est la forme d'expression privilégiée pour des intellectuels comme le Bolivien Alcides Arguedas (1879-1946), l'Argentin Carlos Octavio Bunge (1875-1918), le Cubain Fernando Ortiz (1881-1969), le Péruvien Manuel González Prada (1844-1918), etc. Leurs textes regorgent de métaphores organico-biologiques pour exprimer la nation, entendue comme un organisme fonctionnel dont le développement est retardé ou empêché du fait des conséquences sociales de la constellation raciale qui les

---

<sup>47</sup> On pense évidemment aux travaux de Michel Foucault sur le « biopouvoir », notamment Michel FOUCAULT, *La Volonté de savoir*, 1<sup>re</sup> éd., Paris, Gallimard, 1976. Et Michel FOUCAULT, *Naissance de la biopolitique : Cours au collège de France*, Paris, Seuil, 2004.

<sup>48</sup> Raquel ÁLVAREZ PELÁEZ, « Eugenesia y control social », *op. cit.*, page 44.

<sup>49</sup> Que l'on pense aux travaux d'Hippolyte Taine, Gustave Le Bon ou Gabriel Tarde.

<sup>50</sup> Bastien CABOT, « Racisme », in Jean-Numa DUCANGE, Razmig KEUCHEYAN et Stéphanie ROZA (dir.), *Histoire Globale des Socialismes XIXe - XXIe siècle*, Paris, PUF, 2021, page 499.

<sup>51</sup> Ludwig GUMLOWICZ, *La lutte des races : études sociologiques*, Charles BAYE (trad.), Paris, Librairie Guillaumin et Compagnie, 1893.

<sup>52</sup> Pour un panorama riche des liens entre positivisme et racisme en Amérique latine, voir Regiane Cristina GOUVEIA, *América Latina enferma: racismo e positivismo no pensamento político latino-americano em fins do século XIX e início do século XX*, Rio de Janeiro, Casa Oswaldo Cruz - FIOCRUZ, 2016.

<sup>53</sup> Charles A. HALE, « Ideas políticas y sociales en América Latina, 1870-1930 », in Leslie BETHELL (dir.), *América Latina: cultura y sociedad: 1830 - 1930*, Barcelona, Ed. Crítica, 1991, pp. 1-64, page 26.

<sup>54</sup> Nancy STEPAN, *The hour of eugenics*, *op. cit.*, page 65.

compose<sup>55</sup>. Le concept d'« âme nationale », issu de la psychologie de Le Bon<sup>56</sup>, est l'occasion d'une réflexion sur la nationalité qui mêle génétique, identité et ordre politique dans un mouvement de naturalisation des conduites sociales et morales qui en appelle à des métaphores vitalistes de valeurs sociales sexualisées (énergie, décision, initiative, ainsi qu'une représentation « virile » du pouvoir, tout cela s'opposant à la passivité, la féminité, la sensualité, parfois même la solidarité, etc.)<sup>57</sup>.

La composition du corps social constituant la nation est le point névralgique par lequel passent toutes les réflexions sur la nationalité, l'idée de retard, ou encore l'identité à différentes échelles (locales, régionales ou fédérales, nationales, continentales, « latines », etc.). Parmi les auteurs positivistes domine ainsi l'idée que les peuples des nations latino-américaines souffrent d'une maladie, que ce sont des « peuples malades »<sup>58</sup> des mélanges de races<sup>59</sup>. La grande complexité raciale issue de l'histoire depuis la Conquête (Bunge parle de « tour de Babel raciale »<sup>60</sup>) mêle d'ailleurs l'exclusion des non-Blancs des espaces de pouvoir et la répression des classes populaires, responsables *in fine* de la « morosité du progrès »<sup>61</sup> en Amérique latine. Comme l'indique l'historienne espagnole Raquel Álvarez Peláez, on observe une transposition constante entre race et classe pour justifier la domination d'une élite oligarchique (généralement blanche) fermée à l'immense majorité de la population. Ces coordonnées donnent naissance à des positionnements politiques divers, parfois opposés, mais qui partagent la même préoccupation face à l'hétérogénéité raciale de la population. L'idée de peuples malades peut ainsi aboutir à des campagnes en faveur d'une immigration « choisie », européenne, qui puisse « blanchir » la population. Mais elle peut également être à l'origine de propositions cherchant à éviter les mélanges « inter-raciaux » par une sélection artificielle<sup>62</sup>,

<sup>55</sup> Patricia FUNES, « Entre microscopios y crisoles. Raza y nación en el Sur », in Tomás PEREZ VEJO et Pablo YANKELEVICH (dir.), *Raza y política en Hispanoamérica*, Mexico, Bonilla Artigas Ediciones, 2017, pages 100-101.

<sup>56</sup> Chaque race aurait une constitution physique déterminante pour ses caractères psychologiques et moraux.

<sup>57</sup> Étienne BALIBAR, « Racisme et nationalisme », in *Race, nation classe. Les identités ambiguës*, Paris, La Découverte, 1997.

<sup>58</sup> Certains titres sont particulièrement explicites : *A América Latina: Males de Origem* (1903) du Brésilien Manoel Bonfim, *Pueblo enfermo* (1909) du Bolivien Alcides Arguedas. L'idée d'un peuple ou d'une nation malade sont également fortement exprimées chez les Argentins José Maria Ramos Mejía, Carlos Octavio Bunge ou José Ingenieros.

<sup>59</sup> Cela pose évidemment la question du métissage, or le nom lui-même est chargé négativement : « Le terme « métissage » vient du latin *miscere* (« mêler », « mélanger »). Le terme *mestiz* ou *mestis* apparaît en français au XIII<sup>e</sup> siècle, le féminin *métice* en 1615. Ce terme est péjoratif, il s'applique aux animaux — surtout aux chiens — et aux êtres humains de « basse extraction ». En 1690, il désigne, dans le *Dictionnaire universel* d'Antoine Furetière, les enfants nés d'un Espagnol et d'une Indienne ou d'un Indien et d'une Espagnole. » Elsa DORLIN, *La matrice de la race. Généalogie sexuelle et coloniale de la nation française*, *op. cit.*, page 192.

<sup>60</sup> Charles A. HALE, « Ideas políticas y sociales en América Latina, 1870-1930 », *op. cit.*, page 30.

<sup>61</sup> Patricia FUNES, « Entre microscopios y crisoles. Raza y nación en el Sur », *op. cit.*, page 100.

<sup>62</sup> Raquel ÁLVAREZ PELÁEZ, « Eugenesia y control social », *op. cit.*, page 35.

ou encore à défendre une action publique de salubrité qui s'attaque aux « poisons raciaux » qui grèvent la population et participent à sa dégénérescence en provoquant des tares héréditaires (la tuberculose, la nicotine, l'alcool, les maladies vénériennes, la morphine, ...) <sup>63</sup>. Des acceptions pessimistes (seule l'immigration peut permettre un « perfectionnement » de la race) et optimistes (l'élimination des poisons raciaux et des politiques publiques d'éducation et de salubrité peuvent permettre de régénérer la race) s'opposent ainsi, tout en partageant un regard biologisant sur le corps social. C'est d'ailleurs la période où sont publiés des ouvrages tentant de définir la « race nationale » <sup>64</sup>. L'Étatsunienne Nancy Stepan insiste sur la prévalence nette du néo-lamarckisme dans les milieux médicaux et eugénistes latino-américains du début du XX<sup>e</sup> siècle, associant le souci de l'hérédité à une préoccupation pour l'amélioration du milieu pour un perfectionnement de la « race », et donc de la nation <sup>65</sup>.

Si la « race » reste un concept absolument central dans les champs intellectuels nationaux en Amérique latine jusque dans les années 1940, son contenu strictement biologique se dilue cependant pour laisser une place croissante aux considérations culturelles et socio-économiques. La décennie 1920 ainsi voit se multiplier, parmi les intellectuels, des interprétations de la nation moins directement liées à la construction de l'État et plus intéressées par la question culturelle <sup>66</sup>, ou, à l'image de González Prada et Mariátegui, par une lecture de classe. Par ailleurs, la banqueroute morale et intellectuelle que la Première Guerre mondiale inflige à l'Europe induit un fort relativisme culturel qui ne laisse pas indemne le paradigme biologisant et scientifique qui dominait depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle <sup>67</sup>. Enfin, il est impératif de rappeler que la « race » n'a jamais été la clé heuristique unique pour comprendre le « retard » latino-américain <sup>68</sup>, elle a toujours été mise en relation avec d'autres concepts. Il s'agit pour les historiens d'être attentifs à ne pas subsumer sous le signifiant « race » tous les

<sup>63</sup> Nancy STEPAN, *The hour of eugenics*, op. cit., page 85.

<sup>64</sup> Le chilien Nicolás Palacios (1854-1911) publie ainsi *Raza Chilena* en 1904, et José Ingenieros (1877-1925) identifie la « race argentine » à la race blanche dans *Sociología Argentina* (1908).

<sup>65</sup> Nancy STEPAN, *The hour of eugenics*, op. cit., pages 87-88. L'historien français Henri Favre rappelle que le Mexicain José Vasconcelos affirme ouvertement son rejet du spencérisme et du darwinisme au nom du mendélisme, c'est-à-dire au nom d'une vision positive, optimiste du métissage (Henri FAVRE, *Le mouvement indigéniste en Amérique latine*, op. cit., page 35.). On voit par là que les recompositions, sélections et lectures partielles débouchent sur des positions parfois très diverses tout en maintenant une référence à un même petit nombre d'auteurs ou de théories issus de la biologie.

<sup>66</sup> Patricia FUNES, *Salvar la nación: intelectuales, cultura y política en los años veinte latinoamericanos*, Buenos Aires, Prometeo Libros, 2006, page 69.

<sup>67</sup> *Ibid.*, p. 76.

<sup>68</sup> Charles Hale résume bien la multiplicité de facteurs qui sont mobilisés en citant Bunge, qui écrit en 1903 dans son *Nuestra América* : « Les races sont la clé. Puis ce furent les climats. Puis, l'histoire. Tout se complémente ; mais le sang, l'héritage psychologique, est le principe qui domine les faits » (« Las razas son la clave. Luego vendrían los climas. Luego, la historia. Todo se complementa; pero la sangre, la herencia psicológica, es el principio de los hechos .... »). Charles A. HALE, « Ideas políticas y sociales en América Latina, 1870-1930 », op. cit., page 28.

autres signifiants ayant servi à classifier, répertorier et hiérarchiser les groupes humains entre eux dans les Amériques. Claude-Olivier Doron et Élie Haddad insistent notamment sur le fait que l'association « race » / couleur n'est pas systématique<sup>69</sup>, et qu'une diversité d'autres concepts classificatoires sont également en jeu<sup>70</sup>, ce qui induit la nécessité d'une critique historique qui ne naturalise pas les catégories (comme « caste », « ethnie », « race », « nation », etc.)<sup>71</sup>. Nous nous inscrivons ainsi dans la lignée des travaux de l'historienne argentine Patricia Funes<sup>72</sup>, dont les travaux sur les intellectuels latino-américains dans les années 1920 démontrent la diversité des rapports au métissage, à la « race », à la nation, etc.

Comme l'indique, néanmoins, la citation de Mariátegui en exergue de ce chapitre, la biologie fonctionne comme un réservoir de concepts qui configure un « champ de pensée »<sup>73</sup> et un langage commun à partir de notions importées dans d'autres champs disciplinaires, d'autres secteurs de production de connaissance ou d'intervention scientifique, politique, et idéologique. C'est à ce titre qu'il s'agit d'examiner le rapport de Mariátegui à la biologie, de manière à préciser le cadre général de son interprétation des concepts de « race » et de dégénération / régénération.

---

<sup>69</sup> Claude-Olivier DORON et Élie HADDAD, « Race et histoire à l'époque moderne (suite) », *Revue d'histoire moderne & contemporaine*, 2021, vol. 68-3, n° 3, pp. 7-36, page 12. Une bonne illustration de cet argument peut être trouvée parmi la classe moyenne urbaine des *empleados* de Lima où la couleur de peau est secondaire par rapport à la « dignité » qui découle du statut social. Sur ce point, voir David PARKER, « White-collar Lima, 1910-1929: Commercial Employees and the Rise of the Peruvian Middle Class », *op. cit.*

<sup>70</sup> Voir notamment Laura GIRAUDO, « Casta(s), “sociedad de castas” e indigenismo: la interpretación del pasado colonial en el siglo XX », *Nuevo mundo mundos nuevos*, 14 juin 2018, URL complète en biblio.

<sup>71</sup> Pour une réflexion riche sur la question, voir le dossier thématique de la revue *Nuevo mundo mundos nuevos* sur la question (Mirian GALANTE et Laura GIRAUDO, « Historiar las categorías, entre imágenes fijas, actores y “especialistas” », *Nuevo mundo mundos nuevos*, 14 juin 2018, URL complète en biblio.).

<sup>72</sup> Patricia FUNES, *Salvar la nación*, *op. cit.* Et Patricia FUNES et Waldo ANSALDI, « Patologías y rechazos. El racismo como factor constitutivo de la legitimidad política del orden oligárquico y la cultura política latinoamericana », *Cuicuilco. Revista de la Escuela Nacional de Antropología e Historia*, 1994, vol. 1, n° 2, pp. 193-229.

<sup>73</sup> Dominique GUILLO, « Les usages de la biologie en sciences sociales », *op. cit.*, page 203.



## La biologie chez Mariátegui

On chercherait en vain, dans les textes de Mariátegui, une définition précise de ce qu'il entend par « biologie ». Pourtant, le terme apparaît avec une relative fréquence et dans des contextes considérablement divers. Il s'agit ici de tenter d'identifier les sens principaux que l'auteur donne à ce signifiant, de manière à percevoir plus clairement la fonction que joue la référence à la biologie dans sa pensée.

Mariátegui souligne un effet de mode dans la référence à la biologie. Cela apparaît clairement dans la citation en exergue de ce chapitre en ce qui concerne les sciences sociales, mais c'est également le cas pour d'autres secteurs culturels et intellectuels : « La biologie est la science qui passionne le plus les artistes et les philosophes aujourd'hui »<sup>74</sup>, nous dit-il. Mariátegui lui-même n'est pas exempt d'un intérêt pour cette discipline et plusieurs mentions à des œuvres ou des auteurs révèlent une connaissance – même partielle – des évolutions de la biologie. Ainsi, dans sa *Defensa del Marxismo*, il cite le botaniste et biologiste néerlandais Hugo de Vries comme un exemple de la pointe de la recherche dans ce domaine (Mariátegui fait le parallèle avec Freud pour la psychologie et Einstein pour la physique)<sup>75</sup> dont les résultats doivent être pris en compte par le marxisme. Par ailleurs, dans une lettre adressée à son épouse, datée de juillet 1925<sup>76</sup>, Mariátegui demande qu'elle lui apporte son exemplaire d'un ouvrage du biologiste allemand Jakob Von Uexküll (1864-1944)<sup>77</sup> intitulé *Ideas para una concepción biológica del mundo*. Une lettre de Valcárcel à Mariátegui, où l'écrivain dit avoir renouvelé sa compréhension de l'histoire, mentionne également cet auteur aux côtés d'Herbert Spencer et de l'historien allemand Wilhelm Robert Worringer (1881-1965)<sup>78</sup>. On sait également que Mariátegui possédait un exemplaire d'un ouvrage d'Arthur de Gobineau<sup>79</sup>. Enfin, un passage ironique d'un article de Mariátegui, publié en 1917, mentionne le docteur péruvien Enrique Paz Soldán. Commentant la propension des habitants de Lima à rire de tout et à adopter une posture d'indifférence générale, il écrit :

<sup>74</sup> « La biología es la ciencia que más apasiona hoy a los artistas y a los filósofos ». « Bernard Shaw », José Carlos MARIÁTEGUI, *AM*, *op. cit.*, page 146.

<sup>75</sup> « La filosofía moderna y el marxismo », José Carlos MARIÁTEGUI, *DM*, *op. cit.*, page 43.

<sup>76</sup> Lettre de Mariátegui à Anna Chiappe, 06/17/1925.

<sup>77</sup> Cet ouvrage figure encore aujourd'hui dans les collections de la *Casa Mariátegui* : Jakob Von UEXKÜLL, *Ideas para una concepción biológica del mundo*, Ramón María TENREIRO (trad.), Madrid, Calpe, 1922.

<sup>78</sup> Lettre de Luís Emilio Valcárcel à Mariátegui, 21/09/1925.

<sup>79</sup> Il s'agit d'Arthur de GOBINEAU, *Les religions et les philosophies dans l'Asie centrale*, t.I, 6<sup>e</sup> éd., Paris, Les Éditions CRES, 1923. Voir Harry E. VANDEN, *Mariátegui. Influencias en su formación ideológica*, *op. cit.*, page 117.

Et il n'est pas vrai que nous ayons atteint cette sérénissime majesté par l'éducation, par le régime ou par l'énergie. Nous y sommes arrivés du fait de causes étranges et occultes que personne ne parvient à déterminer avec précision.

C'est à peine s'il y a, de temps en temps, un diagnostic qui pourrait être du docteur Carlos Enrique Paz Soldán :

- Le climat.

Et un autre qui pourrait être du même docteur Paz Soldán :

- L'eau.<sup>80</sup>

Carlos Enrique Paz Soldán (1885-1972) est alors un médecin péruvien relativement connu pour sa défense de l'eugénisme<sup>81</sup>. Représentant caractéristique de la version latino-américaine de ce mouvement, Paz Soldán accorde une importance prépondérante à l'environnement et au milieu pour expliquer les comportements individuels et collectifs, incarnant ainsi le néo-lamarckisme dominant à cette période<sup>82</sup>. Le fait que Mariátegui le mentionne de manière ironique indique à la fois qu'il connaît son travail (même approximativement)<sup>83</sup>, et qu'il s'en distancie. Ces différentes apparitions donnent à voir, simultanément, un intérêt et une relation non systématique à la biologie chez Mariátegui.

Au-delà de ces mentions isolées, il faut traquer les usages du mot pour tenter de circonscrire les sens qu'il revêt en fonction du contexte où il est mobilisé. On trouve par exemple l'expression « matériel biologique » dans un passage consacré à la richesse des États-Unis en comparaison avec les États latino-américains :

Le gigantesque développement matériel des États-Unis ne constitue pas une preuve de la puissance de l'or, mais de la puissance de l'homme. La richesse des États-Unis n'est pas dans leurs banques ni dans leurs bourses, elle est dans leur population. L'histoire nous enseigne que les racines et les impulsions spirituelles et physiques du phénomène nord-américain se trouvent intégralement dans leur matériel biologique. Elle nous enseigne, de plus, que dans ce matériel le nombre a été moins important que la qualité.<sup>84</sup>

<sup>80</sup> « Y no es que hayamos llegado a esta serenísima majestad por educación, por régimen ni por energía. Hemos llegado a ella por causas extrañas y ocultas que nadie acierta a determinar con precisión.

Apenas si hay de vez en cuando un diagnóstico que puede ser del doctor Carlos Enrique Paz Soldán:

- El clima.

Y este otro que puede ser del mismo doctor Paz Soldán:

- El agua ».

« La ciudad alegre... » (09/02/1917), *El Tiempo*, José Carlos MARIÁTEGUI, *Escritos Juveniles. La Edad de Piedra. Tomo V. Voces II*, Lima, Archivo José Carlos Mariátegui, 1970, page 271.

<sup>81</sup> Il sera d'ailleurs le fondateur de l'Institut de Médecine Sociale de Lima en 1927. Raquel ÁLVAREZ PELÁEZ, « Eugenesia y control social », *op. cit.*, page 47.

<sup>82</sup> Nancy STEPAN, *The hour of eugenics*, *op. cit.*, page 65.

<sup>83</sup> Enrique Paz Soldán a par ailleurs collaboré au journal *Nuestra Época*, créé par Mariátegui, César Vallejo et Félix del Valle en 1918. Seuls deux numéros paraîtront : le 22 juin et le 6 juillet 1918. Voir Sara Beatriz GUARDIA, *José Carlos Mariátegui. Una visión de género*, 2<sup>e</sup> éd., Lima, s/e, 2016, page 45.

<sup>84</sup> « El gigantesco desarrollo material de los Estados Unidos, no prueba la potencia del oro sino la potencia del hombre. La riqueza de los Estados Unidos no está en sus bancos ni en sus bolsas; está en su población. La historia nos enseña que las raíces y los impulsos espirituales y físicos del fenómeno norteamericano se encuentran íntegramente en su material biológico. Nos enseña, además, que en este material el número ha sido menos importante que la calidad. » « El programa nacional y el capital humano » (09/10/1923), *Mundial*, José Carlos MARIÁTEGUI, *PP*, *op. cit.*, page 91.

Mariátegui élargit son analyse au Pérou, où les « prophètes du progrès » péruviens sont, selon lui, incapables de percevoir la primauté du « facteur humain », du « facteur biologique »<sup>85</sup> sur tous les autres. Une lecture rapide et peu exigeante aurait tôt fait d'identifier un essentialisme tel que l'acception contemporaine le suggère. Pourtant, l'article en question traite – comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent – du « capital humain » et en particulier du rapport de prédation / exploration / spoliation que la classe dirigeante péruvienne entretient aux dépens des masses populaires. Mariátegui inscrit donc son abordage « biologique » dans une lecture historique, et dans une comparaison entre le Pérou et les États-Unis. *Quid* de sa préoccupation sur la « qualité » de ce matériel ? Doit-on y voir une évaluation des qualités intrinsèques des différents groupes humains en fonction d'une norme établissant une hiérarchie ? Le texte de l'article fait dériver le « mysticisme de l'action », que Mariátegui attribue aux Étatsuniens, de l'immigration européenne, et en particulier de celle des « puritains », des « juifs » et des « mystiques » qui constituerait le « ferment » de leur croissance économique. Dans cette mesure, le « matériel biologique » semble plus proche d'une donnée historique que d'un héritage génétique. C'est donc du fait de leur condition socio-économique, du cadre institutionnel dans lequel ils sont immergés que ces immigrés peuvent donner à voir l'ampleur du potentiel qu'ils représentent. À l'inverse, nous dit Mariátegui dans son l'article, la classe dirigeante péruvienne est incapable de considérer sa population comme autre chose qu'un amas de bêtes de somme. Dans ce sens précis, le « matériel biologique » quitte les rivages d'une détermination biologique pour entrer dans un champ sociologique et historique.

Similairement, Mariátegui identifie une évolution dans la conception générale des politiques publiques avec l'entrée en scène des « masses ». Dans un article de 1927, il décrit le passage de la recherche de héros par les « élites » à une préoccupation « des masses », dont la généralisation des politiques de salubrité et d'hygiène sont des manifestations. Pour lui, « la politique a aujourd'hui un sens beaucoup plus *vital*, un contenu beaucoup plus *biologique* qu'en d'autres temps »<sup>86</sup>. Ici, le contenu biologique de ces politiques est ramené à une dimension vitale, à une attention portée sur ce qui agit sur la santé du corps social et des individus. Plus précisément, Mariátegui insiste sur une dimension qualitative, et non pas seulement quantitative, comme condition nécessaire à la domination d'un peuple sur un ou

<sup>85</sup> *Ibid.*, p. 92.

<sup>86</sup> « La política tiene hoy un sentido mucho más vital, un contenido mucho más biológico que en otros tiempos ». « Aspectos económico-sociales del problema sanitario » (04/11/1927), *Mundial*, *Ibid.*, p. 155. (Nous soulignons)

plusieurs autres. Commentant l'entreprise coloniale italienne en Éthiopie, Mariátegui établit un lien avec la politique nataliste de l'État fasciste : « L'empire rêvé n'est pas possible sans une large base démographique. Et le nombre ne suffit pas. La *supériorité biologique* d'une nation doit être mesurée quantitativement et qualitativement »<sup>87</sup>. Ce n'est donc pas génétiquement, ou par sa généalogie, qu'un peuple serait « supérieur » à un autre, mais bien par des mesures matérielles en faveur de la santé publique qu'un État apporte à sa population. La supériorité est ici entendue comme un facteur de puissance, et la population n'est pas évaluée seulement en termes démographiques mais aussi « biologiques », c'est-à-dire en termes de qualité de la santé des masses. De nouveau, ce n'est pas à des caractères ontologiques, mythiques ou génétiques que Mariátegui se réfère lorsqu'il parle de biologie, mais plutôt à la vie et aux conditions de vie du grand nombre.

Dans les *Sept Essais* cette acception trouve des expressions tout à fait explicites. Ainsi, à propos de l'héritage colonial dans l'université péruvienne et du mouvement de contestation des étudiants lors de la Réforme universitaire, Mariátegui avance que l'Université est gangrenée par la survie de fonctions coloniales dans la structure économique et sociale du pays,

retardant son évolution historique et affaiblissant son *impulsion biologique*. De ce fait, l'Université ne pouvait remplir une fonction progressiste et créatrice dans la vie péruvienne, dont elle était non seulement étrangère, mais aussi contraire, tant aux nécessités profondes qu'aux courants vitaux.<sup>88</sup>

L'institution apparaît ainsi comme un obstacle à une impulsion vitale, qui sourd de la vie sociale même et se trouve empêchée par la défense des intérêts de classe d'une infime minorité. La création et le progrès semblent découler de la *biologie* entendue comme énergie des masses, comme mouvement inconscient assimilé à une impulsion et non à un projet rationnel et planifié. La « composition biologique » est donc la « voix de la masse », par opposition à celle de l'élite, dont les liens structurels avec les institutions oligarchiques l'isolent de la vitalité du corps social.

---

<sup>87</sup> « El soñado imperio no es posible sin una ancha base demográfica. Y el número no basta. La superioridad biológica de una nación tiene que medirse cuantitativa y cualitativamente ». « Aspectos economico-sociales del problema sanitario » (04/11/1927), *Mundial, Ibid.*, p. 157.

<sup>88</sup> « retardando su evolución histórica y enervando su impulso biológico. Y que, por esto, la Universidad no cumplía una función progresista y creadora en la vida peruana, a cuyas necesidades profundas y a cuyas corrientes vitales resultaba no solo extraña sino contraria ». José Carlos MARIÁTEGUI, *7E, op. cit.*, page 111. (Nous soulignons)

De même, dans la critique à Manuel González Prada qu'il esquisse, Mariátegui reproche à la figure tutélaire de la contestation anti-oligarchique son caractère littéraire n'aboutissant pas sur des propositions : « Il ébauche [sa pensée] en phrases d'une grande vigueur pamphlétaire et rhétorique, mais de peu de valeur pratique et scientifique »<sup>89</sup>. En cela, Mariátegui le classe comme un homme de lettres, mais pas comme un « réalisateur », limité par la place qu'il occupe : « Le *processus biologique* du Pérou n'exigeait pas des lettrés mais des politiques. La littérature est un luxe, elle n'est pas du pain »<sup>90</sup>. Autrement dit, González Prada est en décalage par rapport à une temporalité répondant à des impératifs vitaux au sens économique (le pain plutôt que la littérature), mais également *biologiques* dans un sens presque métaphysique. Pour prospérer et croître, le corps social exige que ne soit pas empêché son *élan vital* (nous reviendrons sur cet emprunt à Henri Bergson<sup>91</sup>), que puissent s'actualiser les potentialités dont il est porteur et dont la réalisation est la seule solution à l'impasse de l'ordre oligarchique et du capitalisme dépendant. Ici, la « biologie » est mobilisée sur un registre bien distinct de la génétique mendélienne. Mais on pourrait tout à fait la rapprocher d'une conception – reformulée – des « masses » à la Le Bon, ou de l'expression d'un *Geist* opposant des classes, ou en tout cas l'élite et la majorité de la population.

L'attention portée à la population recoupe le souci de la construction et de la modernisation de l'État telle qu'elle traverse le texte mariatéguien à l'aune de la question nationale. À ce titre, Mariátegui consacre un essai à la question – ô combien brûlante durant le XIX<sup>e</sup> latino-américain – de l'opposition entre modèle centralisé et régionalisé de l'État. Là encore, il semble identifier un processus organique qui ne peut se résumer à la superposition de formules administratives décidées depuis l'élite : « Une région ne naît pas de la Constitution politique d'un État. Sa *biologie* est plus compliquée. Généralement, la région a des racines plus anciennes que la nation elle-même »<sup>92</sup>. Il ne s'agit pas ici de voir en Mariátegui un défenseur du fédéralisme contre le centralisme, comme nous le verrons par la suite. En revanche, le Péruvien insiste sur l'importance des processus de formation d'identités collectives répondant à des temporalités et à des histoires longues qui dépassent le temps des

<sup>89</sup> « Lo esboza en frases de gran vigor panfletario y retórico, pero de poco valor práctico y científico ». *Ibid.*, p. 216.

<sup>90</sup> « El proceso biológico del Perú no necesitaba literatos sino políticos. La literatura es lujo, no es pan ». *Ibid.* (Nous soulignons)

<sup>91</sup> Nous savons que Mariátegui admirait *L'évolution créatrice*, dont il possédait un exemplaire (Harry E. VANDEN, *Mariátegui. Influencias en su formación ideológica*, *op. cit.*, page 68.).

<sup>92</sup> « Una región no nace del Estatuto político de un Estado. Su biología es más complicada. La región tiene generalmente raíces más antiguas que la nación misma ». José Carlos MARIÁTEGUI, *7E*, *op. cit.*, page 169. (Nous soulignons)

institutions de la République oligarchique. Dans cette mesure, ces processus ont une *biologie*, eux aussi, au sens d'une organisation et d'un développement<sup>93</sup> obéissant à des conditions et des déterminations plurielles (géographiques, démographiques, historiques, sociales, économiques, etc.). C'est d'ailleurs ce qui permet de différencier les régions entre elles, comme c'est le cas pour le Loreto (zone amazonienne) : « Ses *couches biologiques* ne sont pas les mêmes. Son évolution sociale s'est déroulée différemment »<sup>94</sup>. Si le vocabulaire utilisé prête à confusion, les éléments de démonstration exposés jusqu'ici nous conduisent à affirmer que Mariátegui ne désigne pas une composition purement génétique mais bien un assemblage historique composite formant la population dans la *majorité*, ce dernier point étant essentiel.

La revendication de la *majorité du point de vue de sa « biologie »* recoupe la démarche analytique socio-économique – en tout cas matérialiste – que l'auteur développe pour la formation sociale péruvienne. Le blocage à la modernisation et au progrès n'y est pas le fait des masses, des majorités, mais bien du maintien des structures inégalitaires et dépendantes aux mains de l'oligarchie foncière et commerciale dans un cadre impérialiste. C'est précisément dans cette mesure que la revendication de l'émancipation des Indiens, telle qu'elle devient centrale dans les années 1920, prend toute son ampleur :

La rédemption, le salut de l'Indien, voilà le programme et le but de la rénovation péruvienne. Les hommes nouveaux veulent que le Pérou repose sur son *ciment biologique naturel*. Il se sentent le devoir de créer un ordre plus péruvien, plus autochtone.<sup>95</sup>

Cependant, dans sa version « biologique », l'argument de la majorité se double d'une perception de la discrimination raciale systémique (qui va de pair avec l'exploitation économique) et d'une composante presque métaphysique : la vitalité, le « processus biologique » émanant du collectif ample et relativement indéfini que sont les masses populaires. La demande d'un changement dans l'organisation de la nation péruvienne est ainsi nimbée d'une nécessité qui touche à la vie même d'un sujet également indéfini (la nation péruvienne), et non plus seulement à une dimension économique. L'établissement d'un modèle intégrateur et émancipateur serait donc une forme de rattrapage historique, de point

---

<sup>93</sup> Rappelons que ces notions sont directement importées de l'anatomie comparée du XVIII<sup>e</sup> siècle, comme l'a montré Dominique Guillo.

<sup>94</sup> « Sus capas biológicas no son las mismas. Su evolución social se ha cumplido diversamente ». José Carlos MARIÁTEGUI, *7E, op. cit.*, page 171. (Nous soulignons)

<sup>95</sup> « La redención, la salvación del indio, he ahí el programa y la meta de la renovación peruana. Los hombres nuevos quieren que el Perú repose sobre sus naturales cimientos biológicos. Sienten el deber de crear un orden más peruano, más autóctono ». *Ibid.*, p. 178. (Nous soulignons)

d'équilibre soldant les dysfonctionnements que le maintien de la hiérarchie sociale génère pour la vaste majorité du corps social.

Le signifiant « biologie » est également mobilisé dans le cadre d'une métaphore organiciste de la formation sociale. Mariátegui cite notamment Gregorio Marañón (1887-1960), dans des articles consacrés à des ouvrages du médecin espagnol, sur l'opposition entre les significations biologique et historique du passage du temps : « La jeunesse et la vieillesse sont des concepts biologiques ; la modernité et l'antiquité sont des concepts historiques, ou de *biologie historique* »<sup>96</sup>. Ce fragment semble opposer deux usages de la biologie : un premier correspondant à la vie d'un organisme donné, et un second permettant un regard historique large et décrivant l'évolution historique générale comme l'expression de forces « naturelles » ou en tout cas « nécessaires ». La distinction permet, selon Mariátegui, d'évacuer l'illusion selon laquelle l'âge biologique (la jeunesse) ferait tendre une portion de la population vers un bord politique plutôt qu'un autre. S'appuyant sur le médecin espagnol, le Péruvien rappelle que la jeunesse française se retrouve autant chez les camelots du Roi que chez les communistes<sup>97</sup>. Ce n'est pas tant dans l'orientation idéologique que la « biologie » pèse, mais plutôt sur la tendance historique à la politisation : « Il y a des époques où la préoccupation politique passe par-dessus toutes les autres préoccupations, du fait d'une exigence que Marañón qualifierait peut-être de biologique »<sup>98</sup>. Le sens de l'opposition entre l'« âge biologique » et la « biologie historique » prend ici tout son sens : les déterminations fondamentales d'une époque découlent de sa propre constitution, et son évolution doit être interprétée en fonction de cette composition. En d'autres termes, c'est en fonction des éléments déterminants contenus dans une période donnée que l'analyse historique doit se faire, et non en fonction de critères surplombants, anhistoriques, par définition idéalistes (par exemple l'énoncé « la jeunesse est révolutionnaire »). Si le signifiant « biologie » prête à confusion – en particulier dans le contexte d'interpénétration entre les sciences de la nature et les sciences sociales que nous avons décrit auparavant – il est ici utilisé dans des coordonnées

---

<sup>96</sup> « juventud y vejez son conceptos biológicos; modernidad y antigüedad, son conceptos históricos o de biología histórica ». « Amor, Conveniencia y Eugenesia, por Gregorio Marañón » (22/02/1930), *Variedades*, José Carlos MARIÁTEGUI, *Signos y Obras*, 5<sup>e</sup> éd., Lima, Biblioteca Amauta, 1977, page 142.

<sup>97</sup> « La juventud española contra Primo de Rivera » (29/01/1930), *Variedades*, José Carlos MARIÁTEGUI, *FAVM III*, *op. cit.*, page 165.

<sup>98</sup> « Hay épocas en que la preocupación política está por encima de todas las otras preocupaciones, por una exigencia que Marañón llamaría tal vez biológica ». « La juventud española contra Primo de Rivera » (29/01/1930), *Variedades*, *Ibid.*, p. 166.

différentes des acceptions « biologisantes » qui dominant dans l'eugénisme<sup>99</sup> ou même le positivisme.

L'idée d'une nécessité historique presque « naturelle » se retrouve dans le jugement que Mariátegui porte sur Lima, dont la croissance importante dans les premières décennies du XX<sup>e</sup> siècle lui semble artificielle. S'appuyant sur l'idée de « lois biologiques »<sup>100</sup> des villes, il argumente que toute grande cité doit obéir à trois facteurs : 1) naturel ou géographique, 2) économique et 3) politique. Or, dit-il, Lima ne jouit que du troisième, la ville ne pouvant légitimement se proclamer la capitale économique ni même mettre en avant ses avantages topographiques ou climatiques. En ce sens, la capitale péruvienne est le symbole des contradictions de la formation sociale dans son ensemble, combinant prétentions de domination et faible représentativité sociale.

La conception « vitaliste » ainsi manifeste est en cohérence avec l'usage du terme « biologie » dans un contexte inattendu, celui de la critique d'art ou de la critique littéraire. Ainsi, dans un texte de 1924, Mariátegui salue l'attention que les nouveaux poètes péruviens donnent à la « douleur sociale », permettant un virage dans la tradition poétique nationale : « De ces artistes nous pouvons attendre une poésie plus humaine, plus féconde, plus spontanée, plus *biologique* »<sup>101</sup>. La poésie nouvelle, sensible aux thématiques sociales, serait par conséquent une forme d'interface permettant l'expression de la voix de la majorité, même sous la plume d'un individu ne faisant pas nécessairement partie des classes populaires. L'artiste est, en quelque sorte, moins stratosphérique<sup>102</sup> et plus sensible aux impulsions, aux élans qui secouent le pays au-delà des villes et des cercles de la bourgeoisie lettrée. Les poètes ne sont pas imperméables à leur époque, ni à leur milieu social, et les clivages qui traversent

---

<sup>99</sup> L'attention portée au milieu chez les eugénistes néo-lamarckiens en Amérique Latine est complètement différente de la critique socialiste ou marxiste, précisément dans la mesure où naturalise les « maux » de la société : « En structurant les perceptions de la mauvaise santé en termes de "dégénération" héréditaire et raciale, les eugénistes firent passer leurs considérations de la sphère politique et économique à celle de l'hérédité » (« By structuring the perceptions of ill health in terms of hereditary and racial "degeneration", the eugenists moved their considerations from the political and economic spheres to the hereditary »). Nancy STEPAN, *The hour of eugenics*, *op. cit.*, page 101.

<sup>100</sup> José Carlos MARIÁTEGUI, *7E*, *op. cit.*, page 182. (Nous soulignons) Mariátegui mentionne également les « lois biologiques » des fêtes populaires : « Ces lois exigent que les fêtes se nourrissent de l'allégresse, de la passion, de l'instinct du peuple » (« Estas leyes exigen que las fiestas se nutran de la alegría, la pasión, el instinto del pueblo »). « Motivos de Carnaval » (24/02/1928), *Mundial*, José Carlos MARIÁTEGUI, *NV*, *op. cit.*, page 123. L'auteur oppose ici la plèbe à l'aristocratie et la bourgeoisie au *demos* pour critiquer un encadrement du Carnaval, qui perdrait son caractère d'expression populaire au profit d'une procession sans vie et artificielle.

<sup>101</sup> « De estos artistas podemos esperar una poesía más humana, más fecunda, más espontánea, más biológica ». « Poetas nuevos, poesía vieja » (31/10/1924), *Mundial*, José Carlos MARIÁTEGUI, *PP*, *op. cit.*, page 27. (Nous soulignons)

<sup>102</sup> Mariátegui consacre de très nombreux passages à la critique de la « tour d'ivoire » des artistes et intellectuels.



la société se retrouvent dans le milieu artistique. Mariátegui salue ainsi la multiplication des publications de poétesses :

il est certain que la poésie qui, chez les poètes, tend à une attitude nihiliste, sportive, sceptique, a chez les poétesses des racines fraîches et des fleurs candides. Son accent fait preuve de plus d'*élan vital*, de plus de *force biologique*.<sup>103</sup>

L'apparition de revendications sociales, parmi lesquelles des revendications féministes, confère aux poètes et poétesses qui s'en font l'écho une tonalité plus en phase avec la vie, avec le processus vital / biologique de la population. Ce sens de la « biologie » est aux antipodes d'une acception strictement scientifique (au sens de la discipline universitaire), elle est au contraire complètement immergée dans une conception sociologique et historique faisant appel à une mystérieuse énergie vitale dont les majorités seraient vectrices et dont les artistes percevaient et exprimeraient la force.

On peut d'ailleurs trouver, à partir de cette clé d'interprétation, deux niveaux d'expression de cette énergie vitale. La première est sociale, au sens d'une échelle très large de l'analyse :

Si l'Indien occupe le premier plan dans la littérature et l'art péruvien ce n'est pas, certainement, pour son intérêt littéraire ou plastique, mais bien parce que les forces nouvelles et l'impulsion vitale de la nation tendent à le revendiquer. Le phénomène est plus instinctif et *biologique* qu'intellectuel et théorétique.<sup>104</sup>

Ce n'est donc pas par sa valeur artistique intrinsèque que l'Indien est au cœur d'un mouvement comme l'indigénisme<sup>105</sup>, mais bien du fait d'une nécessité du corps social lui-même. Le cinéaste français Chris Marker (1921-2012) avait intitulé son documentaire sur la décennie 1967-1977 *Le fond de l'air est rouge*, exprimant l'idée d'une réalité synchronique, éclatant dans le monde entier dans une grande diversité de lieux et de contextes interconnectés partageant un même mouvement aux particularités infiniment diverses. Or l'image est proche de ce que Mariátegui semble désigner lorsqu'il fait des poétesses et poètes, et des artistes

---

<sup>103</sup> « lo cierto es que la poesía que, en los poetas, tiende a una actitud nihilista, deportiva, escéptica, en las poetisas tiene frescas raíces y candidas flores. Su acento acusa más élan vital, más fuerza biológica ». José Carlos MARIÁTEGUI, *7E*, *op. cit.*, page 272. (Nous soulignons)

<sup>104</sup> « Si el indio ocupa el primer plano en la literatura y el arte peruanos no será, seguramente, por su interés literario o plástico, sino porque las fuerzas nuevas y el impulso vital de la nación tienden a reivindicarlo. El fenómeno es más instintivo y biológico que intelectual y teórico ». *Ibid.*, p. 281. (Nous soulignons)

<sup>105</sup> Le terme connaît une grande variété de significations, nous l'employons ici pour désigner un courant artistique et idéologique ayant pris la figure de l'Indien comme motif et objet principal. Pour une approche plus complexe et nuancée, voir Henri FAVRE, *Le mouvement indigéniste en Amérique latine*, *op. cit.* Et Mirko LAUER, *Andes imaginarios: discursos del indigenismo 2*, Cusco - Lima, Centro de Estudios Rurales Andinos Bartolomé de las Casas - Sur Casa de Estudios del Socialismo, Temas de actualidad, n° 4, 1997. Le chapitre 7 est en partie consacré au rapport et à l'insertion de Mariátegui dans l'indigénisme.

indigénistes en général, des vecteurs d'expression d'une énergie latente, d'un esprit du temps, d'un « fonds de l'air » en partie bloqué et cherchant une soupape. L'expression et la libération de cette vitalité ne sauraient être éternellement ajournée, et les artistes s'en abreuvent et la nourrissent à la fois, participant à lui donner des formes qui la modèlent en retour. En ce sens, l'indigénisme échappe, en partie, à la théorie et à l'analyse rationnelle, et seul l'art peut s'en faire l'interprète, au travers de la subjectivité de l'artiste qui se connecte à la subjectivité d'un hypothétique sujet collectif ou majoritaire, en tout cas « biologique » car vital.

La seconde échelle que Mariátegui fait intervenir dans ses considérations sur la « biologie » est au contraire nettement individuelle. On la retrouve par exemple dans le commentaire de *La Ruée vers l'or* (1925) de Charlie Chaplin :

Toute l'œuvre est construite de manière indépassable. L'élément sentimental, érotique, intervient dans son développement comme une mesure mathématique, avec une rigoureuse nécessité artistique et *biologique*.<sup>106</sup>

Charlot est en effet engagé dans la recherche de la mine perdue, mais ce n'est que par la force de l'amour qu'il parvient à surmonter les obstacles qui se dressent face à lui, et non par une science du commerce ou une rationalité capitaliste. À l'inverse, son compagnon de voyage, Jim McKay, représente le chercheur d'or typique (« féroce », « brutal », « absolu » et « désespéré », prêt à manger Charlot quand la faim le tenaille) : « La première obligation du chercheur d'or est de vivre. Sa raison est *darwinienne* et impitoyablement individualiste »<sup>107</sup>. Mariátegui fait de Chaplin un artiste magnifiant une idée de son époque (l'archétype du chercheur d'or, la bohème et la poésie de Charlot), mais également une possibilité d'analyse : il affirme que Chaplin fait œuvre de « psychologie scientifique »<sup>108</sup> et de confirmation des hypothèses de Freud sur la libido et la puissance de la dimension érotique – ici le sentiment amoureux de Charlot pour la danseuse Georgia. La nécessité « biologique » n'est donc pas mise sur le même plan que le darwinisme (dont Mariátegui reproduit une version vulgaire l'associant à la compétition, c'est-à-dire au darwinisme social), elle le dépasse, de même qu'elle dépasse la psychologie. Darwinisme et psychologie apparaissent comme des formes qu'empruntent une force, ou une énergie, exprimant l'organisation même du récit. On est ici dans une conception très proche de celle de la biologie du début du XIX<sup>e</sup> qui voit dans la

<sup>106</sup> « Toda la obra está insuperablemente construida. El elemento sentimental, erótico, interviene en su desarrollo como medida matemática, con rigurosa necesidad artística y biológica ». « Esquema de una explicación de Chaplin » (18/10/1928), *Variedades*, José Carlos MARIÁTEGUI, *AM*, *op. cit.*, page 57.

<sup>107</sup> « La primera obligación del buscador de oro es vivir. Su razón es darwiniana y despiadadamente individualista ». *Ibid.*, p. 58. (Nous soulignons)

<sup>108</sup> *Ibid.*

disposition des organes le phénomène de différenciation et d'explicitation du vivant<sup>109</sup>. Sous la plume de Mariátegui, la « biologie » incarne une nécessité quasi ontologique, propre au récit, découlant de son architecture spécifique.

C'est ce que Mariátegui défend dans son commentaire sur le personnage du sergent Grischa, tiré du roman d'Arnold Zweig (*Le cas du sergent Grischa*, 1927) :

Le drame du soldat est plongé, complètement inséré dans l'autre grand drame des foules et des nations. Il n'y a rien d'anecdotique ni d'ornemental dans ce roman. N'entrent dans son développement que les personnages nécessaires à son propre processus. Le sergent Grischa obéit à la loi de sa *biologie* propre et personnelle. Il a, de ce fait, le degré de réalisation artistique des œuvres architecturales où le style exempt de postiches, dénué de fioritures, est le résultat de l'harmonie des matériaux et des proportions.<sup>110</sup>

L'aspect « biologique » d'une œuvre correspond ainsi à un principe de cohérence, d'intégration interne. L'opposé est l'artifice, le superfétatoire, qui gêne et obscurcit le sens, au même titre que les structures sociales empêchant les impulsions vitales constituent des contradictions historiques, des points d'achoppement à éliminer. Au fond, dans le travail artistique ou la lutte sociale, l'énergie vitale flue de la nécessité biologique (au sens étymologique de *bios*, la vie) du corps social majoritaire, elle n'est qu'une seule et même énergie trouvant son actualisation par des voies différentes. Un passage d'un article de 1928 sur l'œuvre du peintre indigéniste José Sabogal (1888-1956) est lumineux à cet égard :

Pendant la gestation de son œuvre, à aucun moment n'apparaissent ni l'improvisation ni l'artifice. Elle a un processus *biologique*, spontané, ordonné. Sabogal possède les qualités du constructeur. Sans presse, sans impatience, il attend son heure. Son art est à l'image de sa vie, intégralement empli de la jouissance et de la fatigue de la création.<sup>111</sup>

L'expression spontanée, ordonnée, constructive dessine la silhouette de ce que Mariátegui semble condamner dans l'art et dans la société : l'artificiel, l'arbitraire, la destruction, l'obstacle à la création. L'œuvre de Sabogal est *biologique* en ce qu'elle crée, c'est-à-dire dans la mesure où elle subvertit et dépasse le déjà-là, tout en donnant une forme singulière à

<sup>109</sup> Voir Dominique GUILLO, *Les figures de l'organisation*, op. cit.

<sup>110</sup> « El drama del soldado está sumido, inserto completamente en el otro gran drama de las muchedumbres y las naciones. No hay en esta novela nada anecdótico ni ornamental. Únicamente entran en su desarrollo los personajes necesarios a su propio proceso. El Sargento Grischa obedece a la ley de su propia y personal biología. Tiene por esto el grado de realización artística de las obras arquitectónicas en que el estilo exento de postizos, desnudo de recamos, no es sino un resultado de la armonía de los materiales y las proporciones ». « *El Sargento Grischa* por A. Zweig » (18/12/1929), *Variedades*, José Carlos MARIÁTEGUI, *AM*, op. cit., page 194.

<sup>111</sup> « En la gestación de esta obra no aparecen en ningún momento ni la improvisación ni el artificio. Tiene un proceso biológico, espontáneo, ordenado. Sabogal posee las cualidades del constructor. Sin prisa, sin impaciencia, aguarda su hora. Su arte está identificado con su vida, íntegramente colmada del gozo y la fatiga de la creación ». « La obra de José Sabogal » (28/06/1928), *Mundial*, José Carlos MARIÁTEGUI, *El Artista y la Época*, 6<sup>e</sup> éd., Lima, Pérou, Biblioteca Amauta, 1977, page 91.

une puissance latente qui la transcende. À la fois symptôme et expression, l'œuvre de l'artiste se trouve à la charnière entre passé, présent et futur par son intervention créatrice, et donc vitale. En tant que forme issue de la vie même, elle s'inscrit nécessairement dans une trame historique, biologie et histoire confluant pour lui donner ses contours.

Un autre élément, apparemment anecdotique, doit être versé à ce dossier : la barbe du bolivien Tristan Marof. Ce dernier, homme de lettres, collaborateur d'*Amauta*, militant de gauche et opposant au régime bolivien, est passé par Lima en 1927 fuyant la Bolivie vers l'exil, camouflé par une barbe fournie. C'est l'occasion pour Mariátegui de se fendre d'un texte sur les barbes comme élément de civilisation, et plus précisément sur la notion étonnante de « barbe biologique » qu'il avait déjà ébauchée dans un article intitulé « La civilisation et les cheveux »<sup>112</sup> (1924). Dans son article de 1928, Mariátegui propose une explication de la disparition progressive des barbes imposantes, qui régnaient encore vingt ans auparavant, reposant sur un argument fonctionnaliste : les barbes auraient disparu pour des raisons « biologiques, historiques », car elles n'avaient pas leur place dans une civilisation « industrialiste »<sup>113</sup>. On retrouve, sous le ton volontiers facétieux, un vocabulaire singulier :

Certains hommes se laissent pousser la barbe parce qu'ils pensent qu'elle leur va bien ; d'autres parce qu'ils veulent ressembler à leurs ancêtres. Ces barbes sont de caractère purement héréditaire ou d'origine exclusivement esthétique, elles ne sont pas *biologiques*, elles ne sont pas *architecturales*. Elles n'ont pas de *fonction vitale*. Bien qu'elles paraissent enracinées et naturelles, c'est comme si elles étaient postiches. Mais toutes les règles de notre époque – règles behavioristes – ont des exceptions [...]. Ainsi, dans notre époque également naissent des barbes biologiques. Celle de Marof, née et poussée pour couvrir son évasion, en est une.<sup>114</sup>

Ainsi, la barbe comme expression d'une « fonction », de même que la contre-tendance qu'elle génère (disparition ou diffusion), doivent être ramenées à leur source pour être comprises. Cette source ne repose pas dans l'hérédité mais dans la rôle que joue la barbe *au présent*. L'imitation des ancêtres, l'inscription dans une reproduction de l'image du passé se trouve ainsi en décalage par rapport à l'époque où elle existe, manifestant sous les couleurs de la

<sup>112</sup> « La civilización y el cabello » (07/11/1924), *Mundial*, José Carlos MARIÁTEGUI, *NV*, *op. cit.*, page 102.

<sup>113</sup> « Últimas aventuras de la vida de Don Ramón del Valle Inclán » (24/03/1928), *Variedades*, José Carlos MARIÁTEGUI, *AE*, *op. cit.*, page 130.

<sup>114</sup> « Hay personas que se dejan barbas, porque piensan que les sientan bien; otras, porque quieren parecerse a sus antepasados. Estas barbas de carácter puramente hereditario o de origen exclusivamente estético, no son biológicas, no son arquitectónicas. Carecen de función vital. Aunque parezcan arraigadas y naturales, es como si fueran postizas. Pero todas las reglas de nuestra edad -reglas behavioristas-, tienen excepciones (...). También en nuestra época, nacen y crecen barbas biológicas. La de Marof, nacida y crecida para amparar su evasión, es de éstas ». « Últimas aventuras de la vida de Don Ramón del Valle Inclán » (24/03/1928), *Variedades*, *Ibid.*

tradition (familiale ou historique) l'incapacité à sentir la nécessité *biologique* qui surgit du corps social.

Dans son article de 1924, Mariátegui argumente que la civilisation occidentale s'est progressivement défaits des cheveux et des barbes à mesure que le capitalisme supplantait le féodalisme et l'Ancien Régime. Les étapes intermédiaires de la Renaissance et des Lumières voient un raccourcissement des barbes et la multiplication des perruques, et le XIX<sup>e</sup> développe une mode toujours plus rétive aux longues barbes, qui seraient « en décadence » : « le type de vie que produit la civilisation est, nécessairement, un type de vie raffiné, épuré, empli d'artifices »<sup>115</sup>. C'est pourquoi les pilosités « exubérantes » y sont rares. Les conditions sociales ayant évolué, les apparences ont progressivement adopté des formes en harmonie avec elles. Ainsi, si au Moyen âge la « martialité et le mysticisme étaient de grands générateurs de barbes »<sup>116</sup>, le développement de « l'hygiène et du positivisme ont créé une atmosphère adverse »<sup>117</sup> à la pilosité. De même,

[la] mode occidentale a stylisé, avec un goût cubiste et synthétique, l'habit de l'homme. La silhouette de l'homme métropolitain est sobre, simple, géométrique comme celle d'un gratte-ciel.<sup>118</sup>

Aucun phénomène social n'étant univoque, Mariátegui souligne les protestations que symbolisent les barbes romantiques et conservatrices, mais aussi les barbes révolutionnaires de Tolstoï, Marx ou Jaurès face à l'adéquation à l'utilitarisme capitaliste que figurent l'épilation et le rasage. Il affirme cependant, en contradiction avec le sociologue allemand Georg Simmel (1858-1918), que les raisons de la mode ne sont pas arbitraires et qu'elles trouvent leurs racines dans les coutumes, les habitudes, les fonctions sociales, mais aussi les droits sociaux des individus. De ce point de vue, la généralisation des perruques féminines est « un phénomène spontané, un produit logique de la civilisation »<sup>119</sup>.

---

<sup>115</sup> « El tipo de vida que la civilización produce es, necesariamente, un tipo de vida refinado, depurado, artificioso ». « La civilización y el cabello » (07/11/1924), *Mundial*, José Carlos MARIÁTEGUI, *NV, op. cit.*, page 102.

<sup>116</sup> « El misticismo y la marcialidad eran, en el Medio Evo, dos grandes generadores de barbas y cabellos ». « La civilización y el cabello » (07/11/1924), *Mundial, Ibid.*, p. 103.

<sup>117</sup> « El desarrollo de la higiene y del positivismo crearon, también, una atmósfera adversa a esas restauraciones ». « La civilización y el cabello » (07/11/1924), *Mundial, Ibid.*, p. 106.

<sup>118</sup> « La moda occidental ha estilizado, con un gusto cubista y sintetista, el traje del hombre. La silueta del hombre metropolitano es sobria, simple, geométrica como la de un rascacielos ». « La civilización y el cabello » (07/11/1924), *Mundial, Ibid.*, p. 107.

<sup>119</sup> « un fenómeno espontáneo, como un producto lógico de la civilización », « La civilización y el cabello » (07/11/1924), *Mundial, Ibid.*, p. 111.

Mais alors, en quoi la barbe de Tristan Marof est-elle biologique, et non artificielle ou anachronique ? Mariátegui la perçoit comme « vitale, économique, pragmatique, spontanée ». « Née hier, dit-il, elle paraît très ancienne », au contraire des vieilles barbes « fictives, arbitraires, délibérées »<sup>120</sup> des esthètes ou des héritiers posant en patriarches. Elle doit son existence aux nécessités vitales de Marof (fuir la persécution), et non à un arbitraire choix d'apparence. Mariátegui complète ce tableau par une phrase énigmatique : « Entre les mythes de la Bible, celui de la chevelure de Samson me paraît plus efficace et sage qu'un traité de biologie »<sup>121</sup>. Là encore, si certains pans de l'analyse sont discutables sur le fond, la référence à la biologie surprend par sa polysémie et l'absence de biologisation (au sens d'une essentialisation / naturalisation). La « barbe biologique » n'a visiblement rien à voir avec une quelconque détermination génétique, elle correspond plutôt à une logique historique et sociologique, expression d'un rapport aux autres et à soi-même qui est délimité – et qui délimite simultanément – les contours d'une époque. Le « traité de biologie » mis en regard de la Bible, en revanche, apparaît bien comme une référence aux tentatives d'explicitations globales que les sciences de la nature ont produit durant tout le XIX<sup>e</sup> siècle. La réflexion socio-historique sur la signification de la chevelure de Samson – de nature anthropologique et historique – est plus à même, selon Mariátegui, d'interpréter le mythe biblique comme une forme de document historique qu'une démonstration de génétique. On retrouve ici une relativisation radicale de la biologie comme science « maîtresse » (ou hégémonique, pour parler comme Lénine et Gramsci), qui ne renie pas pour autant l'usage du mot lui-même. S'installant dans une indétermination relative entre l'acception disciplinaire et une reformulation historico-sociologique, Mariátegui tord les sens possibles de la biologie en l'inscrivant dans une perspective vitaliste et organiciste non-essentialiste.

Enfin, le premier ouvrage publié par Mariátegui, en 1925, contient une section dont le titre est « *Biología del fascismo* », qui permet de clarifier le sens du mot « biologie » dans l'usage qu'en fait le Péruvien. Il ne s'agit pas ici d'entrer dans le détail de l'analyse mariatéguienne du fascisme (que nous entreprendrons dans une autre section), mais de saisir les contours de ce qu'il entend par sa « biologie ». Comme les autres sections de l'ouvrage, celle-ci est composée d'articles publiés dans des revues et assemblés de manière « cinématographique », c'est-à-dire de façon à donner un regard panoptique sur l'objet dont il

<sup>120</sup> « Últimas aventuras de la vida de Don Ramón del Valle Inclán » (24/03/1928), *Variedades*, José Carlos MARIÁTEGUI, *AE*, *op. cit.*, page 131.

<sup>121</sup> « Entre los mitos de la Biblia, el de la cabellera de Sansón me parece más eficaz y sabio que un tratado de biología ». « Últimas aventuras de la vida de Don Ramón del Valle Inclán » (24/03/1928), *Variedades*, *Ibid.*

est question. Les 5 articles proposent ainsi des portraits (de Mussolini et de Gabriele D'Annunzio) et de brèves études sur le rapport des intellectuels au fascisme, la théorie du mouvement et les aspects politiques de l'exercice du pouvoir sous le *Duce*<sup>122</sup>. Cette présentation sommaire aurait pu s'intituler « présentation du fascisme » ou même « analyse du fascisme ». Le choix de proposer une « biologie » du mouvement indique, par conséquent, une volonté de conduire une exposition d'un type particulier échappant à l'exposé traditionnel. En effet, Mariátegui ne se limite pas à une généalogie ou une phénoménologie du fascisme, il en propose une analyse qui mêle les références historiques, la discussion théorique interne au mouvement, mais aussi une lecture sociologique et politique dont on doit rappeler qu'elle se fait « à chaud », dans la mesure où l'ouvrage paraît en 1925, soit à peine plus de trois ans après la prise du pouvoir par Mussolini.

L'historien chilien Claudio Berríos Cavieres<sup>123</sup> a récemment proposé de relire l'essai sur le fascisme à la lumière du texte de Von Uexküll dont la lettre citée plus haut indique que Mariátegui l'aurait consulté en juillet 1925, soit peu de mois avant la publication de *La Escena Contemporánea*. Berríos Cavieres s'appuie sur la lecture du biologiste allemand pour montrer que l'approche mariatéguienne reproduit la notion d'organisme fonctionnant comme un tout, les parties s'agencant conformément à un plan. L'idée centrale est que le tout donne son sens aux parties, à l'aune de la fonction qu'elles remplissent. Notre interprétation, à la lumière des exemples étudiés ci-dessus, privilégie l'hypothèse d'un usage large du signifiant « biologie », représentatif d'une vision d'ensemble qui allie un souci constant de l'historicité et de l'étude des processus historiques *en mouvement* à partir de déterminations profondes du moment. Sans nier absolument que la lecture de Von Uexküll ait pu être mobilisée dans l'écriture, ou que des allusions (à défaut de références explicites) puissent être identifiées, la « biologie » dont il est question ici n'est pas la discipline de science naturelle mais plutôt une approche historique et anthropologique où se combinent la sociologie, la critique d'art, la philosophie, l'économie, etc. Autrement dit, le chapitre prétend donner un portrait large du fascisme et de son inscription dans une conjoncture mondiale, la caractérisation d'une forme que prend la vie sociale mondiale à un endroit et dans un temps donné.

---

<sup>122</sup> Pour une présentation de chacun des articles, voir Wilfredo KAPSOLI, « Biología del fascismo de José Carlos Mariátegui », in Sara Beatriz GUARDIA (dir.), *El pensamiento de Mariátegui en la Escena Contemporánea Siglo XXI*, Moquegua, Universidad Nacional de Moquegua, 2021.

<sup>123</sup> Claudio BERRÍOS CAVIERES, « El fascismo en La Escena Contemporánea de Mariátegui: acercamiento a su biología », in Sara Beatriz GUARDIA (dir.), *El pensamiento de Mariátegui en la Escena Contemporánea Siglo XXI*, Moquegua, Universidad Nacional de Moquegua, 2021.

Le premier texte, consacré à Mussolini, pose d'ailleurs explicitement le mouvement italien comme un « épisode de la crise européenne »<sup>124</sup>, où se joue une partie importante du devenir mondial. Le mouvement éclot, par ailleurs, dans une période de bouleversements radicaux qui secouent le monde après le séisme de la Première Guerre mondiale, où l'heure est au « néo-romantisme », au retour des « Héros et de l'Action », où « la politique cesse d'être du ressort systématique de la bureaucratie et de la science »<sup>125</sup>. Mariátegui insiste donc sur la tonalité tout à fait actuelle du fascisme, malgré sa référence perpétuelle à un passé idéalisé, tant dans son contenu contre-révolutionnaire que dans l'inorganicité de sa théorie, qui est avant tout un mysticisme réactionnaire fondé sur la pratique présente<sup>126</sup>. L'essai s'inscrit pleinement dans cette acception très large du terme « biologie » par son ambition de saisir sa nature *en tant que processus*. On retrouve plutôt des accents vitalistes qu'une adaptation de la biologie anti-darwiniste de Von Uexküll.

La biologie, telle que Mariátegui l'emploie, n'est donc pas synonyme d'invariance, d'essentialisation ou encore de génétique. Elle ne vient pas figer des identités ou poser un secteur de la vie humaine qui serait imperméable à l'histoire. Bien au contraire, est « biologique » ce qui découle de la disposition des parties dans un ensemble donné (social, artistique, culturel, politiques, etc.), le processus vital qui se manifeste par son mouvement même. C'est donc une signification beaucoup plus proche de l'étymologie du signifiant qui est utilisée, et non une référence systématique et fondée sur des sources scientifiques de la discipline. En ce sens, la biologie apparaît bien comme un réservoir de signifiants mobilisés par une multitude d'acteurs bien au-delà des frontières académiques établies, et Mariátegui ne déroge pas à cette tendance qui s'affirme sur toute la période.

---

<sup>124</sup> « este episodio de la crisis europea », « Mussolini y el fascismo », José Carlos MARIÁTEGUI, *EC, op. cit.*, page 13.

<sup>125</sup> « Pero en esta época de neo-romanticismo, en esta época de renacimiento del Héroe, del Mito y de la Acción, la política cesa de ser oficio sistemático de la burocracia y de la ciencia ». « D'Annunzio y el fascismo », *Ibid.*, p. 23.

<sup>126</sup> « Los nuevos aspectos de la batalla fascista », *Ibid.*, p. 41.



## B. Racisme ...

### Passages incriminés

« Il suffit de feuilleter l'œuvre de Mariátegui pour trouver des passages racistes »<sup>127</sup>. Cette phrase lapidaire du latino-américaniste Juan de Castro a le mérite de poser nettement la difficulté rencontrée par tous les lecteurs attentifs des *Sept Essais*. Si certain.e.s commentateur.ice.s font de cette question un aspect incontournable de l'étude de la pensée mariatéguienne, la majorité des travaux portant sur le Péruvien au long du XX<sup>e</sup> siècle ont évité cette difficulté en l'ignorant<sup>128</sup>. D'autres auteurs abordent le thème de manière très allusive, sans entrer dans le débat ni nier son caractère contradictoire<sup>129</sup>. Le caractère extrêmement fragmentaire des passages à connotation raciste favorise ce type d'approche dans la mesure où aucun d'entre eux ne fait réellement l'objet d'un développement. Ils sont insérés dans des argumentaires portant sur d'autres objets et ne permettant pas de déceler une conception nette et théoriquement définie des différences et des hiérarchies entre groupes humains. Ils n'en restent pas moins profondément problématiques pour la lecture contemporaine.

La première dimension – la plus évidente – qui frappe à la lecture du *magnum opus* de Mariátegui est l'attribution de caractères nettement négatifs et dépréciatifs à la population afro-péruvienne. C'est notamment le cas dans une opposition entre les Indiens et la population noire :

L'esclave noir apporta au culte catholique son sensualisme fétichiste, sa superstition obscure. L'Indien, sainement panthéiste et matérialiste, avait atteint le stade éthique d'une grande théocratie ; le Noir, en revanche, transpirait par tous ses pores le primitivisme de la tribu africaine.<sup>130</sup>

Les Afro-péruviens sont ainsi assimilés à la sauvagerie, au « primitivisme », dans une phraséologie qui évoque une bestialité et un jugement moral péjoratif relevant du cliché.

<sup>127</sup> Juan E. DE CASTRO, « ¿Fue Mariátegui racista? », *A contra-corriente*, 2010, vol. 7, n° 2, page 82.

<sup>128</sup> C'est le cas de grands commentateurs de Mariátegui comme Alberto Flores Galindo ou José Aricó.

<sup>129</sup> C'est notamment le cas de l'Argentin Miguel Mazzeo, pour qui la question de la « négritude » connaît une évolution chez Mariátegui mais reste malgré tout un point faible, de même que la « question chinoise » ou la « question japonaise ». Miguel MAZZEO, *El socialismo enraizado*, *op. cit.*, page 40.

<sup>130</sup> « El esclavo negro prestó al culto católico su sensualismo feticista, su oscura superstición. El indio, sanamente panteísta y materialista, había alcanzado el grado ético de una gran teocracia; el negro, mientras tanto, trasudaba por todos sus poros el primitivismo de la tribu africana ». José Carlos MARIÁTEGUI, *7E*, *op. cit.*, page 146.

Mariátegui fait porter une condamnation (à peine) voilée sur la participation de la population noire au cours de l'histoire péruvienne et qui pèse, selon lui, au présent, au même titre que celle de la population sino-péruvienne :

L'apport du Noir, venu comme esclave, presque comme marchandise, apparaît encore plus nul et négatif [que celui du Chinois]. Le Noir a apporté sa sensualité, sa superstition, son primitivisme. Il n'était pas en condition de contribuer à la création d'une culture, mais plutôt de l'entraver par l'influx brut et vivant de sa barbarie.<sup>131</sup>

La composante afro-péruvienne de la population est ramenée à une infériorité culturelle et civilisationnelle qui stérilise, dans le texte mariatéguien, toute contribution au développement d'une culture péruvienne proprement nationale. Qui plus est, Mariátegui assimile la population d'origine africaine à la perpétuation de la domination coloniale, et en particulier à l'oppression des populations indigènes :

L'esclave noir renforça la domination espagnole qui, autrement, – et malgré la dépopulation indigène – se serait senti démographiquement trop faible face à l'Indien, hostile et ennemi, bien que soumis. Le Noir fut consacré au service domestique et aux offices. Le Blanc se mélangea facilement avec le Noir, ce métissage produisant un des types de la population côtière dont l'une des caractéristiques est la plus grande adhésion à ce qui est espagnol et une plus grande résistance à ce qui est indigène.<sup>132</sup>

Ainsi, l'esclavage et la traite négrière auraient abouti à la formation d'une population auxiliaire à l'entreprise coloniale et son offensive continuée contre les Indiens. Les esclaves apparaissent à la fois comme une nécessité économique – du fait de la mort de masse qui ravage les populations indigènes, réduisant d'autant la main-d'œuvre disponible – et l'esquisse d'une possibilité de stabilité de l'ordre colonial lui-même. L'exploitation des terres côtières forme ainsi le berceau de la fragmentation de ce qui sera le territoire du Pérou, et l'esclavage joue un rôle de consolidation de l'opposition littoral / *sierra* :

La tendance des Espagnols à s'établir sur la côte a fait fuir de cette région les aborigènes, au point que les bras manquaient pour le travail. La Vice-royauté voulut résoudre ce problème par l'importation d'esclaves noirs, qui se sont révélés adaptés au climat et aux

---

<sup>131</sup> « El aporte del negro, venido como esclavo, casi como mercadería, aparece más nulo y negativo aún. El negro trajo su sensualidad, su superstición, su primitivismo. No estaba en condiciones de contribuir a la creación de una cultura, sino más bien de estorbarla con el crudo y viviente influjo de su barbarie ». *Ibid.*, p. 288.

<sup>132</sup> « El esclavo negro reforzó la dominación española que a pesar de la despoblación indígena, se habría sentido de otro modo demográficamente demasiado débil frente al indio, aunque sometido, hostil y enemigo. El negro fue dedicado al servicio doméstico y a los oficios. El blanco se mezcló fácilmente con el negro, produciendo este mestizaje uno de los tipos de población costera con características de mayor adhesión a lo español y mayor resistencia a lo indígena ». *Ibid.*, p. 35.

fatigues des vallées et aux plaines chaudes de la côte et inaptes, en revanche, pour le travail des mines<sup>133</sup>, situées dans la *sierra* froide.<sup>134</sup>

La palette de couleurs de peau issue des divers mélanges entre « Blancs », « Noirs » et Indigènes donne naissance à une variété de catégorisations raciales, à la fois méticuleuses et floues, tentant de classer les individus. Cette diversité est, pour Mariátegui, la conséquence évidente de l'ordre colonial. Dans cette mesure également, la population afro-péruvienne est assimilée à la période coloniale :

Le Noir, le Mulâtre, le « *zambo* »<sup>135</sup> représentent, dans notre passé, des éléments coloniaux. L'Espagnol importa le Noir quand il sentit l'impossibilité de substituer l'Indien et son incapacité à l'assimiler. L'esclave vint au Pérou pour servir les fins coloniales de l'Espagne. La race noire constitue un des alluvions humains déposés sur la côte par la colonie. C'est l'une des strates, peu denses et robustes, du Pérou sédimenté dans les basses terres pendant la Vice-royauté et la première étape de la République.<sup>136</sup>

L'artificialité et le caractère superficiel (dans toutes les significations du mot) de la culture des populations côtières sont donc, pour Mariátegui, intimement liés par l'histoire coloniale au Pérou. Le mélange des individus descendants des Espagnols et des Afro-descendants est ainsi coupable et responsable de la fragmentation du corps national, puisqu'il est au cœur de la perpétuation de l'oppression des Indiens et de la domination de la côte sur le reste du territoire, tout cela au profit de la classe dominante.

On trouve ici l'idée d'une maladie, d'une « tare » dont le corps social ne parviendrait pas à se délivrer. Mariátegui reprend ainsi – malgré une relative distanciation – un vocabulaire et une perspective issue du positivisme et d'un racisme assumé. C'est, par exemple, le cas avec la pensée de Javier Prado :

---

<sup>133</sup> Il est intéressant de noter que l'anthropologue brésilien Darcy Ribeiro identifie un processus exactement contraire au Brésil, où l'exploitation des mines d'or des *Minas Gerais* aurait bénéficié du savoir-faire des populations esclavagisées issues de régions d'Afrique où l'exploitation minière existait, par opposition aux populations indigènes locales qui ignoraient tout de ce type de travail. Voir Darcy RIBEIRO, *O Povo Brasileiro*, 2<sup>e</sup> éd., São Paulo, Companhia das Letras, 1995.

<sup>134</sup> « La tendencia de los españoles a establecerse en la Costa ahuyentó de esta región a los aborígenes a tal punto que se carecía de brazos para el trabajo. El Virreinato quiso resolver este problema mediante la importación de esclavos negros, gente que resultó adecuada al clima y las fatigas de los valles o llanos cálidos de la costa, e inaparente, en cambio, para el trabajo de las minas, situadas en la sierra fría ». José Carlos MARIÁTEGUI, *7E*, *op. cit.*, page 35.

<sup>135</sup> Le terme désigne les métis issus d'ascendant.e.s noir.e.s et indien.ne.s.

<sup>136</sup> « El negro, el mulato, el "zambo" representan, en nuestro pasado, elementos coloniales. El español importó al negro cuando sintió su imposibilidad de sustituir al indio y su incapacidad de asimilarlo. El esclavo vino al Perú a servir los fines colonizadores de España. La raza negra constituye uno de los aluviones humanos depositados en la Costa por el coloniaje. Es uno de los estratos, poco densos y fuertes, del Perú sedimentado en la tierra baja durante el Virreinato y la primera etapa de la República ». *Ibid.*, p. 282.

Le professeur Javier Prado<sup>137</sup>, qui part de points de vue qui ne sont naturellement pas les miens, est arrivé, dans son étude sur l'état social du Pérou de la période coloniale, à des conclusions qui reconnaissent précisément un aspect de cet échec de l'entreprise de colonisation : « Les Noirs – dit-il –, considérés comme des marchandises et importés en Amérique comme des machines humaines de travail, devaient arroser la terre de leur sueur ; mais sans la féconder, sans y laisser de fruits. C'est la liquidation constante, toujours la même, que fait la civilisation dans l'histoire des peuples : l'esclave est improductif dans le travail, comme il le fut dans l'Empire Romain et comme il le fut au Pérou ; et c'est, dans l'organisme social un cancer qui corrompt les sentiments et les idéaux nationaux. C'est ainsi que l'esclave disparut au Pérou sans laisser les champs cultivés ; et seulement après s'être vengé de la race blanche, mélangeant son sang au sien, rabaisant par cet amalgame le critère moral et intellectuel de ceux qui furent ses maîtres cruels et plus tard ses parrains, ses camarades et ses frères ».<sup>138</sup>

Le sang des esclaves rabaisserait donc le sang des descendants – « Blancs » – des colons espagnols et des autres descendants d'européens. La cruauté des maîtres entrerait dans un alliage complexe avec des caractéristiques qui seraient propres aux esclaves d'ascendance africaine et qui ferait ainsi déchoir les populations d'ascendance européenne. L'image négative associée au mélange des « sang » (au métissage) est, on l'a vu, tout à fait caractéristique du tournant du XX<sup>e</sup> siècle. Il est d'autant plus perturbant de la retrouver dans le texte de Mariátegui sans contradiction explicite, ce qui laisse à penser qu'il la reprend à son compte.

L'esclavage crée les conditions d'une promiscuité entre les groupes humains, favorisant – selon Mariátegui – le métissage entre maîtres et esclaves. Après son abolition en 1854, l'organisation de la production n'ayant pas connu de changement substantif, le besoin de main-d'œuvre bon marché et corvéable n'est pas satisfait, et de nouvelles formes d'exploitation des travailleurs apparaissent. Cependant, l'antagonisme (ou la séparation) entre les grands propriétaires terriens et la plèbe laborieuse – noire, indigène et métisse – demeure,

---

<sup>137</sup> Javier Prado (1871-1921) est un intellectuel civiliste et positiviste de premier plan. Il a notamment été recteur de l'Université San Marcos de Lima entre 1915 et 1920. La citation extraite par Mariátegui est issue de l'ouvrage le plus connu de Prado, paru en 1894 : *Estado social del Perú durante la dominación española* (Javier PRADO Y UGARTECHE, *Estado Social del Perú durante la dominación española. Estudio histórico-sociológico*, Lima, Imp. Gil, 1941.). Au moment de la rédaction de cet essai, Prado se considère positiviste et spencérien (voir la note 73 in José Carlos MARIÁTEGUI, *7E*, *op. cit.*, page 305.).

<sup>138</sup> « El profesor Javier Prado, desde puntos de vista que no son naturalmente los míos, arribó en su estudio sobre el estado social del Perú del coloniaje a conclusiones que contemplan precisamente un aspecto de este fracaso de la empresa colonizadora: "Los negros – dice – considerados como mercancía comercial, e importados a la América, como máquinas humanas de trabajo, debían regar la tierra con el sudor de su frente; pero sin fecundarla, sin dejar frutos provechosos. Es la liquidación constante, siempre igual que hace la civilización en la historia de los pueblos: el esclavo es improductivo en el trabajo, como lo fue en el Imperio Romano y como lo ha sido en el Perú; y es en el organismo social un cáncer que va corrompiendo los sentimientos y los ideales nacionales. De esta suerte ha desaparecido el esclavo en el Perú, sin dejar los campos cultivados; y después de haberse vengado de la raza blanca, mezclando su sangre con la de ésta, y rebajando en ese contubernio el criterio moral e intelectual, de los que fueron al principio sus crueles amos, y más tarde sus padrinos, sus compañeros y sus hermanos" ». José Carlos MARIÁTEGUI, *7E*, *op. cit.*, page 46.

de même que l'approche rentière et extensive à la matrice productive. Autrement dit, la perspective coloniale, fondée sur l'exploitation sans merci de la main-d'œuvre et la déshumanisation des individus au moyen de la classification par la couleur de peau, reste la règle, tel un héritage morbide :

L'importation d'esclaves noirs, qui fournit des travailleurs manuels et des domestiques à la population espagnole de la côte, où se trouvait le siège et la cour de la vice-royauté, a contribué à ce que l'Espagne ne prenne pas conscience de son erreur économique et politique. L'esclavage s'enracina dans le régime, le viciant et le contaminant.<sup>139</sup>

Mariátegui ajoute à ces remarques de caractère économique et social une dimension morale, exprimée par l'usage péjoratif du terme « primitivisme », recoupant l'idée de la stagnation, voire de la déchéance. Citant encore Prado, le Péruvien rapporte la description d'une fête populaire où le métissage est illustré par une procession bestialisée :

Javier Prado fait les remarques suivantes : « Entre les Noirs, la religion chrétienne était convertie en culte superstitieux et immoral. Complètement enivrés par l'abus de liqueur, excités par les stimuli de sensualité et de libertinage, propres à leur race, allaient en tête les Noirs *bozales*<sup>140</sup> et à leur suite les *criollos* dansant avec des mouvements obscènes et des cris sauvages, dans les fêtes populaires faites de diables et de géants, de maures et de chrétiens avec lesquelles ils accompagnaient fréquemment les processions, sous les applaudissements unanimes ».<sup>141</sup>

Les esclaves *bozales* paraissent devancer les *criollos* sur la voie de la bestialité, les guider en quelque sorte. Le mélange entre ces deux groupes semble expliquer de lui-même la stagnation sociale péruvienne, son apparente incapacité à la modernisation, par la confluence de caractères raciaux récessifs (le terme étant chargé d'un jugement moral).

<sup>139</sup> « La importación de esclavos negros que abasteció de braceros y domésticos a la población española de la costa, donde se encontraba la sede y corte del Virreinato, contribuyó a que España no advirtiera su error económico y político. El esclavismo se arraigó en el régimen, viciándolo y enfermándolo ». *Ibid.*, p. 45.

<sup>140</sup> Le terme « bozal » désigne un esclave noir récemment arraché d'Afrique (REAL ACADEMIA ESPAÑOLA, « Bozal », in *Diccionario de la lengua española [versión 23.5 en línea]*, URL complète en biblio.) ou encore un esclave dont la langue n'est pas encore une langue latine et qui n'a pas de familiarité avec la culture hispanique (FIRST BLACKS IN THE AMERICAS, « Lladinos and Bozales », *Dominican Studies Institute*, 30 novembre 2022, URL complète en biblio.). L'adjectif est cependant chargé d'un fort sens péjoratif, comme le décrit Daniel Vidart, qui précise que dans la taxinomie esclavagiste, il qualifie des esclaves récemment débarqués et dangereux, qu'il s'agit de « domestiquer » au plus vite. C'est par extension un être « idiot », « ignorant », « stupide » (Daniel VIDART, « Negros bozales y negros criollos », *Bitacora [en ligne]*, URL complète en biblio.).

<sup>141</sup> « Javier Prado anota lo siguiente: “Entre los negros, la religión cristiana era convertida en culto supersticioso e inmoral. Embriagados completamente por el abuso del licor, excitados por estímulos de sensualidad y libertinaje, propios de su raza, iban primero los negros bozales y después los criollos danzando con movimientos obscenos y gritos salvajes, en las populares fiestas de diablos y gigantes, moros y cristianos, con las que, frecuentemente, con aplauso general, acompañaban a las procesiones” ». José Carlos MARIÁTEGUI, *7E*, *op. cit.*, page 146.

Cette dimension « récessive » et non-civilisée de la population afro-péruvienne s'ajoute à sa domesticité pour parfaire son adéquation à l'ordre colonial, et donc à l'oppression des indigènes :

Et, au cours de ce cycle [colonial], toutes les circonstances ont participé à maintenir sa solidarité avec la Colonie. Le Noir a toujours regardé la *sierra* avec hostilité et méfiance, où il n'a pu s'acclimater ni physiquement ni spirituellement. Quand il s'est mélangé à l'Indien, cela a été pour l'abâtardir, lui communiquant sa domesticité douce et sa psychologie extrovertie et morbide. Après son affranchissement, il a gardé pour son maître blanc un sentiment d'affranchi dépendant. La société coloniale, qui fit du Noir un domestique – très rarement un artisan ou un ouvrier –, absorba et assimila la race noire, jusqu'à s'intoxiquer avec son sang tropical et chaud. Si l'Indien lui fut impénétrable et farouche, le Noir lui fut accessible et domestique.<sup>142</sup>

Les termes mobilisés par Mariátegui (« abâtardir », « intoxiquer ») relèvent d'un champ lexical biologisant et médical qui rattache les comportements sociaux à des déterminations physiologiques, biologiques ou encore génétiques. L'opposition Indien / Noir lui permet de faire ressortir une supposée « pureté » indigène par contraste avec la « domesticité » et la soumission des descendants d'esclaves. De plus, cette opposition relève d'une symptomatologie qui s'applique au corps social dans son intégralité, l'opposition entre deux pôles (*sierra* indigène contre côte espagnole / noire / métisse) structurant la nation et le territoire péruvien dans toutes ses dimensions :

Le dualisme péruvien se reflète et s'exprime, naturellement, dans la littérature. « Littérairement – écrit More<sup>143</sup> –, le Pérou se présente divisé, ce qui est logique. Un fait fondamental s'impose : les Andins sont ruraux, les Liméniens urbains. Et de même les deux littératures. Pour ceux qui œuvrent sous l'influence de Lima, tout a une idiosyncrasie *ibéro-africaine* : tout est romantique et sensuel. Pour ceux qui œuvrent sous l'influence de Cuzco, la partie la plus belle et profonde de la vie se réalise dans les montagnes et dans les vallées et dans tout ils trouvent une subjectivité indéchiffrable et un sens dramatique. Le Liménien est coloriste : le *Serrano* musical. Pour les héritiers de la Colonie, l'amour est un défi. Pour les rejetons de la race déchue, l'amour est un chœur qui transmet les voix du destin ».<sup>144</sup>

<sup>142</sup> « Y, en este ciclo, todas las circunstancias han concurrido a mantener su solidaridad con la Colonia. El negro ha mirado siempre con hostilidad y desconfianza la sierra, donde no ha podido aclimatarse física ni espiritualmente. Cuando se ha mezclado al indio ha sido para bastardearlo comunicándole su domesticidad zalamera y su psicología exteriorizante y mórbida. Para su antiguo amo blanco ha guardado, después de su manumisión, un sentimiento de liberto adicto. La sociedad colonial, que hizo del negro un doméstico –muy pocas veces un artesano, un obrero– absorbió y asimiló a la raza negra, hasta intoxicarse con su sangre tropical y caliente. Tanto como impenetrable y hurraño el indio, le fue asequeable y doméstico el negro ». *Ibid.*, p. 282.

<sup>143</sup> Federico More (1889-1955), journaliste et écrivain péruvien, collaborateur d'*Amauta*.

<sup>144</sup> « El dualismo peruano se refleja y se expresa, naturalmente, en la literatura. "Literariamente –escribe More–, el Perú preséntase, como es lógico, dividido. Surge un hecho fundamental: los andinos son rurales, los limeños urbanos. Y así las dos literaturas. Para quienes actúan bajo la influencia de Lima todo tiene idiosincrasia iberoafricana: todo es romántico y sensual. Para quienes actuamos bajo la influencia del Cuzco, la parte más bella y honda de la vida se realiza en las montañas y en los valles y en todo hay subjetividad indescifrada y sentido dramático. El limeño es colorista: el serrano musical. Para los herederos del coloniaje, el amor es un lance. Para los retoños de la raza caída, el amor es un coro trasmisor de las voces del

Cuzco et Lima forment ainsi un tandem qui symbolise la fragmentation de la nation dans la composition même du corps social en groupes humains distincts. Les caractéristiques géographiques, topographiques, climatiques, etc., sont mobilisées pour expliquer les différences culturelles, les divers types humains et les relations entre les groupes. Le climat chaud et humide de la côte s'oppose à la froideur des montagnes, et la sensualité « ibéro-africaine » à la sincérité ingénue des indigènes.

Mariátegui se livre à des commentaires ouvertement critiques à l'encontre d'une autre communauté dont la présence sur le sol péruvien découle de son histoire et de son modèle productif : les travailleurs chinois.

Pendant la période coloniale, [les] *haciendas* furent travaillées par les esclaves Noirs. Une fois l'esclavage aboli, on fit venir des *coolies* chinois. Et le propriétaire terrien classique n'a rien perdu de ses habitudes de négrier ou de seigneur féodal.<sup>145</sup>

L'importation de dizaines de milliers de travailleurs chinois, puis japonais, s'inscrit dans l'histoire péruvienne comme le symbole d'une organisation économique déficiente, dont l'un des problèmes principaux est le manque structurel de main-d'œuvre. Les tentatives des gouvernements successifs pour attirer des colons européens connaissant un succès très relatif<sup>146</sup> – notamment du fait des conditions de travail extrêmement difficiles –, l'importation de travailleurs bon marché s'impose. Près de 100 000 travailleurs chinois immigrent entre 1849 et 1874<sup>147</sup>. Il faut additionner à ce chiffre l'entrée de 18 347 travailleurs japonais entre 1899 et 1923, et 7 933 autres immigrants asiatiques arrivés par rassemblement familial<sup>148</sup>. Pour Mariátegui, ces nouveaux arrivants prolongent le caractère colonial de la formation économique et sociale péruvienne :

Le caractère colonial de l'agriculture de la côte, qui ne parvient toujours pas à se libérer de cette tare, provient en grande partie du système esclavagiste. Le grand propriétaire terrien de la côte n'a jamais demandé, pour cultiver ses terres, des hommes mais des bras. C'est pourquoi, quand les esclaves noirs lui manquèrent, il en chercha un succédané dans les *coolies* chinois. Cette autre importation, typique d'un régime d'« *encomenderos* »

---

destino" ». José Carlos MARIÁTEGUI, 7E, *op. cit.*, page 210. (Nous soulignons)

<sup>145</sup> « Durante el coloniaje, estas haciendas fueron trabajadas con negros esclavos. Abolida la esclavitud, se trajo coolies chinos. Y el hacendado clásico no ha perdido sus hábitos de negrero o de señor feudal ». « El problema de las razas en América Latina », José Carlos MARIÁTEGUI, *IP, op. cit.*, page 39.

<sup>146</sup> On compte seulement 18 078 résidents étrangers européens en 1876. Voir Giovanni BONFIGLIO, « Introducción al estudio de la inmigración europea en el Perú », *Apuntes*, 1986, n° 18. *apud* Carlos CONTRERAS et Marcos CUETO, *Historia del Perú contemporáneo, op. cit.*, page 142.

<sup>147</sup> Ces travailleurs représentent entre 3 et 4 % de la population en 1876. Voir Jesús Antonio COSAMALÓN AGUILAR, « Población y mercado laboral, 1827-1940 », *op. cit.*, page 69.

<sup>148</sup> Voir Mary FUKUMOTO, *Hacia un nuevo sol. Japoneses y sus descendientes en el Perú. Historia, cultura, identidad*, Lima, Asociación Peruano Japonesa, 1997.

contrariait et entravait – comme celle des Noirs – la formation régulière d’une économie libérale cohérente avec l’ordre politique établi par la révolution de l’Indépendance.<sup>149</sup>

Si la composition de l’importation de la main-d’œuvre évolue, les conséquences en termes de modernisation de l’appareil productif péruvien ne suivent pas. Ainsi, passer de travailleurs esclaves à des travailleurs sous contrat – dont les conditions sont draconiennes – est bien le signe d’un passage timide à des formes capitalistes d’organisation de l’économie. Pourtant, les travailleurs importés sous ces conditions sont inaptes à une impulsion progressiste, selon Mariátegui :

Par sa position géographique, le Pérou se trouvait plus proche de l’Orient. Et le commerce entre le Pérou et l’Asie commença, de manière logique, à être considérable. La côte péruvienne reçut les fameux contingents d’immigrants chinois destinés à substituer, dans les haciendas, les esclaves noirs importés sous la Vice-royauté, et dont la gestion fut également, en un certain sens, une conséquence du travail de transformation d’une économie féodale en une économie plus ou moins bourgeoise. Mais les échanges avec l’Asie ne pouvaient concourir efficacement à la formation d’une nouvelle économie péruvienne. Le Pérou issu de la Conquête, affirmé lors de l’Indépendance, avait besoin des machines, des méthodes et des idées des européens, des Occidentaux.<sup>150</sup>

Là encore, le discours du Péruvien reprend une caractérisation en termes de maladie, d’obstacle à la modernisation liée à des considérations d’ordre biologique :

Le Chinois et le Noir compliquent le métissage du littoral. Aucun de ces éléments n’a encore apporté à la formation de la nationalité de valeurs culturelles ni d’énergies progressistes. Le *coolie* chinois est un être coupé de son pays par la surpopulation et la pauvreté. Il greffe sa race au Pérou, mais non sa culture. L’immigration chinoise ne nous a apporté aucun des éléments essentiels de la civilisation chinoise, peut être parce que dans leur patrie même ils ont perdu leur puissance dynamique et génératrice. Lao Tseu et Confucius sont arrivés à notre connaissance par la voie occidentale. La médecine chinoise est peut être la seule importation d’ordre intellectuel directe de l’Orient, et elle doit sa venue, sans aucun doute, à des raisons pratiques et mécaniques, stimulées par le retard d’une population dans laquelle la médecine traditionnelle dans toutes ses manifestations conserve un enracinement profond.<sup>151</sup>

<sup>149</sup> « El carácter colonial de la agricultura de la costa, que no consigue aún liberarse de esta tara, proviene en gran parte del sistema esclavista. El latifundista costeño no ha reclamado nunca, para fecundar sus tierras, hombres sino brazos. Por esto, cuando le faltaron los esclavos negros, les buscó un sucedáneo en los coolíes chinos. Esta otra importación típica de un régimen de “encomenderos”, contrariaba y entrababa como la de los negros la formación regular de una economía liberal congruente con el orden político establecido por la revolución de la independencia ». José Carlos MARIÁTEGUI, *7E*, *op. cit.*, page 46.

<sup>150</sup> « Por su posición geográfica, el Perú resultaba más vecino y más cercano al Oriente. Y el comercio entre el Perú y Asia comenzó como era lógico a tornarse considerable. La costa peruana recibió aquellos famosos contingentes de inmigrantes chinos destinados a sustituir en las haciendas a los esclavos negros, importados por el Virreinato, cuya manumisión fue también en cierto modo una consecuencia del trabajo de transformación de una economía feudal en economía más o menos burguesa. Pero el tráfico con Asia, no podía concurrir eficazmente a la formación de la nueva economía peruana. El Perú emergido de la Conquista, afirmado en la Independencia, había menester de las máquinas, de los métodos y de las ideas de los europeos, de los occidentales ». *Ibid.*, p. 13.

<sup>151</sup> « El chino y el negro complican el mestizaje costeño. Ninguno de estos dos elementos ha aportado aún a la formación de la nacionalidad valores culturales ni energías progresivas. El coolí chino es un ser segregado de su país por la superpoblación y el pauperismo. Injerta en el Perú su raza, mas no su cultura. La



L'immigration chinoise est ainsi associée au retard, à un défaut ou un manque. Cette communauté, au même titre que la communauté afro-péruvienne, semble n'être prise en compte que sous le sceau de l'absence de rôle positif. Elles apparaissent comme les réceptacles d'un héritage de passivité et de nocivité dont elles sont incapables de s'affranchir. Aux descendants d'esclaves Mariátegui reproche un « primitivisme » de la « tribu » africaine, et aux Asiatiques un passif de vice et de contamination morale :

L'habileté et l'excellence du petit agriculteur chinois a à peine prospéré dans les vallées de Lima, où la proximité d'un marché important offre des profits sûrs pour l'horticulture. Le Chinois, en revanche, semble avoir inoculé dans sa descendance le fatalisme, l'apathie, les tares de l'Orient décrépit. Le jeu, à savoir, un élément de relâchement et d'immoralité, singulièrement nocif au sein d'un peuple ayant une propension à croire en la chance plutôt qu'en l'effort, reçoit sa plus forte impulsion de l'immigration chinoise.<sup>152</sup>

La présence de la communauté chinoise n'est pas ouvertement déplorée, mais elle est explicitement critiquée à partir d'un ton descriptif et presque clinique.

Mariátegui élargit ses observations aux contours des communautés d'ascendance chinoise ou africaine en incluant les métis dans sa critique. Le passif, l'héritage charrié par les individus de ces groupes n'est pas surmonté par le mélange avec les « Blancs » et les Indigènes, au contraire :

Le Chinois, en somme, ne transfère au métis ni sa discipline morale, ni sa tradition culturelle et philosophique, ni son habileté d'agriculteur et d'artisan. Une langue inaccessible, sa qualité d'immigré et le mépris héréditaire que le *criollo* ressent pour lui s'interposent entre sa culture et le milieu.<sup>153</sup>

Cette position s'inscrit dans le cadre plus large d'un jugement équivoque sur la question – centrale – du métissage en général. Mariátegui n'intègre pas de camp clairement en faveur ou contre le métissage. Il en propose une approche qui mêle une dimension biologique à des considérations sociologiques, sur lesquelles nous reviendrons, où domine néanmoins un

---

inmigración china no nos ha traído ninguno de los elementos esenciales de la civilización china, acaso porque en su propia patria han perdido su poder dinámico y generador. Lao Tsé y Confucio han arribado a nuestro conocimiento por la vía de Occidente. La medicina china es quizá la única importación directa de Oriente, de orden intelectual, y debe, sin duda, su venida, a razones prácticas y mecánicas, estimuladas por el atraso de una población en la cual conserva hondo arraigo el curanderismo en todas sus manifestaciones ». *Ibid.*, p. 287.

<sup>152</sup> « La habilidad y excelencia del pequeño agricultor chino, apenas si han fructificado en los valles de Lima, donde la vecindad de un mercado importante ofrece seguros provechos a la horticultura. El chino, en cambio, parece haber inoculado en su descendencia, el fatalismo, la apatía, las taras del Oriente décrepito. El juego, esto es, un elemento de relajamiento e inmoralidad, singularmente nocivo en un pueblo propenso a confiar más en el azar que en el esfuerzo, recibe su mayor impulso de la inmigración china ». *Ibid.*, p. 288.

<sup>153</sup> « El chino, en suma, no transfiere al mestizo ni su disciplina moral, ni su tradición cultural y filosófica, ni su habilidad de agricultor y artesano. Un idioma inasequible, la calidad del inmigrante y el desprecio hereditario que por él siente el criollo, se interponen entre su cultura y el medio ». *Ibid.*

jugement négatif : « Les apports du Noir et du Chinois se font sentir, dans le métissage, en un sens presque toujours négatif et disproportionné »<sup>154</sup>.

Ce parcours parmi les considérations de Mariátegui sur les désavantages que la présence des communautés afro-péruvienne et d'origine asiatique représente pour le corps social péruvien est édifiant à plusieurs égards. C'est, d'abord, un antidote à une lecture apologétique du Péruvien, en particulier du fait de l'évolution de la gauche et du marxisme, qui ont adopté l'antiracisme comme bannière de lutte dès la fin des années 1910<sup>155</sup>. Le cas de la III<sup>e</sup> Internationale est, de ce point de vue, le plus évident. Cependant, ces passages posent aussi une question méthodologique au lecteur contemporain : quel sens accorder au racisme de Mariátegui sans tomber dans une appréciation anachronique ? Si les passages cités semblent parler d'eux-mêmes, ils sont également conditionnés par un contexte idéologique et culturel. Une littérature secondaire considérable a abordé de front la question, avec des appréciations contrastées.

---

<sup>154</sup> « Los aportes del negro y del chino se dejan sentir, en este mestizaje, en un sentido casi siempre negativo y desorbitado ». *Ibid.*, p. 290.

<sup>155</sup> Il est évident que l'anti-racisme n'est pas une garantie d'absence totale de racisme dans le mouvement communiste mondial.

## Revue de littérature

Les passages cités dans la section précédente constituent presque la totalité des passages à teneur ouvertement raciste dans l'œuvre de Mariátegui à partir de 1920. Ce sont donc ces mêmes extraits qui affleurent à chaque texte se penchant sur cet aspect de l'héritage mariatéguien. Ainsi, la base concrète sur laquelle est édifié le débat sur le racisme de Mariátegui à l'encontre des populations afro-péruviennes et d'origine asiatique est relativement petite. Pourtant, des positions extrêmement diverses composent un large spectre dans les réceptions contemporaines de l'auteur sur cet aspect de son œuvre.

Il convient, d'abord, de noter que la question du racisme de Mariátegui est un thème récent. Si l'on se penche sur l'histoire « longue » de la postérité mariatéguienne, on ne trouve aucun travail explicitement consacré à cette question avant la fin des années 1980. Les années 1990 voient la publication d'un certain nombre de textes importants, puis la fréquence baisse à nouveau au XXI<sup>e</sup> siècle. Cette évolution est intéressante dans la mesure où elle renseigne les chercheurs sur le contexte dans lequel ils et elles entreprennent leurs recherches, et sur la manière dont ce contexte modifie leurs approches à l'objet Mariátegui. Ainsi, Juan de Castro souligne la différence profonde qui sépare deux approches : une première, caractéristique des années 1970 et 1980, de redécouverte d'un « ancêtre oublié »<sup>156</sup> qui aurait balisé les voies de l'action révolutionnaire, de la critique littéraire, de l'histoire sociale, etc. ; et un type de lecture, postérieur, où il est courant de « mettre l'accent sur ses défauts et de définir le penseur péruvien à partir d'eux »<sup>157</sup>. Ainsi, malgré l'affirmation de l'historien franco-péruvien Roland Forgues, pour qui les passages racistes de Mariátegui ont provoqué des réactions « intenses et immédiates » tant chez ses critiques que chez ses partisans<sup>158</sup>, la littérature dont il sera question ici commence seulement avec un texte d'Aníbal Quijano de 1993<sup>159</sup> et se poursuit jusqu'à nos jours.

---

<sup>156</sup> Juan E. DE CASTRO, « ¿Fue Mariátegui racista? », *op. cit.*, page 81.

<sup>157</sup> *Ibid.*

<sup>158</sup> Roland FORGUES, « Mariátegui y lo negro: antecedentes de un malentendido », in Mabel MORAÑA et Guido PODESTÁ (dir.), *José Carlos Mariátegui y los estudios latinoamericanos*, Pittsburgh, Instituto Internacional de Literatura Latinoamericana, 2009, page 153.

<sup>159</sup> Aníbal QUIJANO, « « Raza », « etnia » y « nación » en Mariátegui: cuestiones abiertas », in Roland FORGUES (dir.), *José Carlos Mariátegui y Europa: La otra cara del Descubrimiento*, Amauta., Lima, Pérou, 1993, pp. 167-187. Notons que deux autres textes paraissent au même moment : Christine HUNEFELDT, « Los negros y la esclavitud en las reflexiones de Mariátegui », *Anuario Mariáteguiano*, 1993, V, n° 5, pp. 82-88. Et Roland FORGUES, « Mariátegui y la cuestión negra », *Anuario Mariáteguiano*, 1994, VI, n° 6, pp. 135-144.

Un premier ensemble d'auteurs souligne la présence des passages racistes et en conclut à un racisme déclaré chez Mariátegui. Ainsi, l'historien péruvien Jesús Cosamalón Aguilar écrit que Mariátegui « rejetait la présence des Asiatiques, des Indiens et des Noirs, car il considérait qu'ils n'apportaient rien à la formation de la nationalité »<sup>160</sup>. En cela, souligne-t-il, le Péruvien s'inscrit dans un rejet propre à la classe dominante de son époque contre des populations d'origine asiatique et d'exclusion des catégories subalternes de la population (Indiens, Afro-péruviens, Sino-péruviens, etc.). L'affirmation de Cosamalón Aguilar reprend avec raison une caractérisation à partir du contexte, mais son jugement semble excessif lorsqu'il inclut les Indiens dans les catégories de la population sur lesquelles Mariátegui porte un regard dépréciatif. De ce point de vue, le marxiste étasunien Neil Larsen est beaucoup plus mesuré :

Mariátegui, qui voyait les paysans indigènes quechuaphones du Pérou comme des êtres ayant une qualité de sujet politique et historique complète, conservait des opinions grossièrement archaïques et racistes sur les Noirs du Pérou et les immigrants asiatiques.<sup>161</sup>

Le racisme de Mariátegui est ainsi spécifié et replacé dans une opposition entre vision méliorative des Indiens et préjugés racistes contre les groupes afro-péruviens et d'origine asiatique<sup>162</sup>. Similairement, le latino-américaniste étasunien Gareth Williams cite abondamment Mariátegui, tout en notant que, dans les *Sept Essais*, l'auteur « reproduit un grand nombre des catégories néo-coloniales racistes de son temps »<sup>163</sup>. L'historien péruvien Carlos Aguirre souligne la proximité entre certaines phrases de Mariátegui et les écrits de Ricardo Palma, tout en rappelant l'existence d'un anti-racisme concernant les Indiens<sup>164</sup>.

Le norvégien Birger Angvik est également explicite sur ce point :

Si l'on compare l'analyse et la description dont bénéficient les Indiens des Andes péruviennes, qui réagit contre une tendance "anti-indienne raciste", en ce qui concerne le

<sup>160</sup> Jesús Antonio COSAMALÓN AGUILAR, « Población y mercado laboral, 1827-1940 », *op. cit.*, page 77.

<sup>161</sup> « Mariátegui, who saw the Quechua-speaking indigenous peasants of Peru as beings with full historical and political subjecthood, maintained ridiculously archaic and racist views regarding Peru's blacks and Asian immigrants ». Neil LARSEN, *Reading north by south: on Latin American literature, culture, and politics*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1995, page 181.

<sup>162</sup> Cette position est reprise par deux historiens français, pour qui : « Soucieux de défendre l'Indien, et pour ce faire de mettre en évidence les capacités qu'il conserve, il a tendance à le différencier des autres groupes sociaux qui partagent la même misère que lui : Chinois, métis, Noirs, mulâtres ». Danièle GENEVOIS et Bernard LE GODINEC, *Aspects de la pensée hispano-américaine : 1898-1930*, Rennes, Publications de l'université de Haute-Bretagne, 1974, page 56. *Apud* Joël DELHOM, « Ambiguïtés de la question raciale dans les essais de Manuel González Prada », in Victorien LAVOU (dir.), *Les Noirs et le discours identitaire latino-américain*, Perpignan, CRILAUP / Presses Universitaires de Perpignan, 1997, pp. 13-39, page 13.

<sup>163</sup> Gareth WILLIAMS, *The Other Side of the Popular: Neoliberalism and Subalternity in Latin America*, Durham, Duke University Press, 2002, page 50.

<sup>164</sup> Carlos AGUIRRE, « Introducción », in *Lo africano en la cultura criolla: ponencias*, Lima, Fondo Editorial del Congreso del Perú, 2000, pages 14-15.

traitement réservé à d'autres ethnies présentes qui sont autant d'acteurs importants de la scène péruvienne, l'impression change du tout au tout. [...] L'essentialisme biologique et racial (raciste) de la tradition idéologique conservatrice dominante semble envahir complètement le discours de Mariátegui en ces occasions.<sup>165</sup>

Angvik identifie ainsi la juxtaposition, la coexistence paradoxale de deux registres dans le texte mariatéguien : « Le discours de Mariátegui, révolutionnaire dans nombre d'aspects qu'il aborde, se soumet en revanche aux normes racistes de la pensée *criolla* traditionnelle »<sup>166</sup>. C'est donc à un conflit interne à la production théorique de Mariátegui qu'Angvik attribue cette ambivalence, comme si le Péruvien se trouvait à cheval entre deux postures antagoniques entre lesquelles il ne parviendrait pas à choisir définitivement, malgré leur caractère mutuellement exclusif. C'est pourquoi le Norvégien en appelle à une explication qui met en scène la subjectivité écartelée de Mariátegui, qui se « meut entre un oui moderne, avant-gardiste et rénovateur par rapport aux Indiens des Andes, et un non ancien et traditionnel par rapport aux autres ethnies du Pérou »<sup>167</sup>. Pour Angvik, Mariátegui fait plus que reproduire passivement les stéréotypes de son époque, il les reprend à son compte au détriment de la cohérence même de son œuvre, ce qui ne veut pas dire que les autres aspects du travail de Mariátegui soient niés, loin s'en faut.

Pour le Norvégien, l'essentialisme biologisant des passages racistes donne à voir un « intellectuel, blanc, de classe moyenne, catholique, liménien, européocentré »<sup>168</sup>. Mariátegui, en proie à ce penchant, perdrait complètement le contrôle de son propre texte pour donner à plein dans le conservatisme hégémonique de l'époque, dont l'écrivain José de la Riva-Agüero est le chantre. La spécificité mariatéguienne serait de ne pas reproduire de préjugés racistes sur les Indiens, mais de les transposer sur les populations afro-péruviennes et d'origine asiatique. Angvik cite des passages explicitement racistes d'un ouvrage de 1905 de Riva-Agüero, comme celui-ci :

---

<sup>165</sup> « Comparado con el análisis y la descripción otorgados a los indios de los Andes peruanos, que reacciona contra una tendencia "antiindia racista", en el tratamiento a otras etnias presentes como actores importados en la escena peruana la impresión cambia de signo. [...] El esencialismo biológico y racial (racista) de la tradición ideológica conservadora dominante parece invadir por completo el discurso de Mariátegui en estos momentos ». Birger ANGVIK, *La ausencia de la forma*, op. cit., page 156.

<sup>166</sup> « El discurso de Mariátegui, revolucionario en muchos de los temas que abarca, se somete en cambio a las normas racistas del pensamiento criollo tradicional ». *Ibid.*, p. 158.

<sup>167</sup> « Se mueve entre un sí moderno, vanguardista y renovador, en relación con los indios de los Andes, y un no antiguo y tradicional en relación con otras etnias en el Perú ». *Ibid.*

<sup>168</sup> « intelectual, blanco, de clase media, católico, limeño, eurocentrado », *Ibid.*, p. 157.

L'Indien est rancunier, il abhorre le Blanc et le métis de toute son âme [...]. En lui, comme en tout esclave, fermentent des haines mortelles et inextinguibles. [...] Il y a dans la *sierra* quelque chose de diabolique et d'ensorcelé.<sup>169</sup>

L'écartèlement entre une position ouvertement matérialiste sur la « race » pour les Indiens s'opposerait donc, terme à terme, aux jugements portés sur les autres groupes humains discriminés, et reproduirait pour les non-Blancs et non-Indiens les mêmes clichés que ceux véhiculés par la classe dominante.

La comparaison avec des penseurs conservateurs, contre lesquels Mariátegui a entretenu un feu roulant sur presque tous les sujets, n'est pas le fait du seul Angvik, elle apparaît également sous la plume de l'anthropologue péruvienne Marisol de la Cadena. Cette dernière identifie ainsi un point de contact avec Francisco García Calderón dans une approche de la « race » en termes culturels chez Mariátegui<sup>170</sup>. Si elle reconnaît que les textes mariáteguiens rejettent explicitement une définition biologique de la notion de « race », elle situe l'auteur parmi les tenants d'un indigénisme « puriste »<sup>171</sup> et essentialiste reprenant la notion de Valcárcel d'« espaces raciaux appropriés »<sup>172</sup> pour chaque groupe. Selon elle, Mariátegui se distingue de la tendance biologisante dominante importée d'Europe<sup>173</sup>, tout en prolongeant le racisme dans une conception culturelle. En particulier, l'anthropologue insiste sur l'idée de dégénération et de déformation liée au milieu dans le texte de Mariátegui, les Indiens perdant leurs qualités propres (éthique collective de travail, lien à la communauté et à la terre) par la migration vers la ville, alors qu'ils formeraient un peuple « essentiellement » agraire. Marisol de la Cadena rapproche ainsi Mariátegui de la perspective messianique de Luís Emilio Valcárcel, ou même du conservateur Victor Andrés Belaúnde, pour qui le métissage doit être considéré de manière optimiste comme la possibilité d'une rédemption, mais au prix d'une vision figée des population indigènes<sup>174</sup>. Par ailleurs, elle insiste sur le fait qu'une approche culturelle (ou culturaliste) de la question de la race reconduit la notion de race elle-même, comme le montrent les travaux postérieurs d'Étienne Balibar<sup>175</sup> ou de Verena

<sup>169</sup> « El indio es rencoroso; aborrece al blanco y al mestizo con toda su alma [ ... ]. En él, como en todos los esclavos, fermentan odios mortales e inextinguibles [...]. En la Sierra hay algo de diabólico y hechizado. » José de la RIVA-AGÜERO, *Carácter de la literatura del Perú independiente*, Lima, Librería Francesa Científica, 1905, pages 189-199. *apud* Birger ANGVIK, *La ausencia de la forma*, *op. cit.*, page 157.

<sup>170</sup> Marisol de la CADENA, *Indígenas mestizos: raza y cultura en el Cusco*, 1<sup>re</sup> éd., Lima, Instituto de Estudios Peruanos, 2004, page 36.

<sup>171</sup> *Ibid.*, p. 340.

<sup>172</sup> *Ibid.*, p. 329.

<sup>173</sup> *Ibid.*

<sup>174</sup> *Ibid.*, pp. 42-43.

<sup>175</sup> En particulier Étienne BALIBAR, « Racisme et nationalisme », *op. cit.*

Stolcke<sup>176</sup>. Mariátegui reproduirait donc une forme de racisme posant les « races » comme des ensembles instables, liés à leur milieu, où race et culture sont étroitement entremêlés et sans référence causale à la génétique. Il romprait, par conséquent, avec une acception biologique pour participer d'une forme différente de hiérarchisation qui supposerait, de nouveau, des exclusions et des préjugés négatifs.

L'évolution de la perception « raciale » d'une approche biologique vers une dimension culturelle est cohérente avec une évolution de la perception de la nation dans les milieux intellectuels latino-américains entre le XIX<sup>e</sup> et le XX<sup>e</sup> siècles. En effet, l'historienne argentine Patricia Funes démontre comment les années 1920 voient se déplacer l'idée de nation d'une définition volontiers biologique vers des termes culturels ou civilisationnels qui participent à « spiritualiser » le concept de « race »<sup>177</sup>. L'affaiblissement des postures scientistes et naturalistes fondées sur une essentialisation et la recherche d'une nation homogène (physiologiquement, racialement, etc.) est manifeste dans le rejet croissant des explications génético-déterministes, sans pour autant abandonner les analogies et les définitions en termes de constitutions ethniques<sup>178</sup>. Précisément, c'est autour de la définition en termes « raciaux » ou « ethniques » qu'une partie importante du débat sur le racisme de Mariátegui se construit. Ainsi, le Péruvien Nelson Manrique rappelle qu'il est anachronique de rabattre le sens actuel du mot « race » sur la diversité des sens que le signifiant rassemble dans les années 1920<sup>179</sup>. En particulier, l'auteur fait valoir que la distinction entre ethnie et « race » ne se consolide qu'au mitan des années 1930 avec un ouvrage des États-Uniens Julian Huxley et Alfred Haddon, où les auteurs proposent de remplacer « race » par « groupes ethniques » :

L'existence de [...] sous-espèces humaines est purement hypothétique. Il n'existe nulle part maintenant de groupe humain qui corresponde de près à une sous-espèce systématique chez les animaux, puisque diverses sous-espèces originales se sont croisées de manière répétée et constante. Pour les populations existantes, le terme non contraignant de groupe ethnique est recommandé [...]. Tout ce qui existe aujourd'hui est un certain nombre de groupes ethniques arbitraires, se fondant les uns dans les autres.<sup>180</sup>

<sup>176</sup> Cette dernière a notamment créé la notion de « fondamentalisme culturel ». Voir Verena STOLCKE, « Talking Culture. New Boundaries, New Rhetorics of Exclusion in Europe », *Current Anthropology*, 1995, vol. 1, n° 36, pp. 1-24.

<sup>177</sup> Patricia FUNES, *Salvar la nación*, op. cit., page 137.

<sup>178</sup> *Ibid.*, p. 143.

<sup>179</sup> Nelson MANRIQUE, *La piel y la pluma: escritos sobre literatura, etnicidad y racismo*, Lima, CiDiAG, 1999, page 61.

<sup>180</sup> « the existence of [...] human sub-species is purely hypothetical. Nowhere does a human group now exist which corresponds closely to a systematic subspecies in animals, since various original sub-species have crossed repeatedly and constantly. For the existing populations, the non-committal term ethnic group should be used [...]. All that exists today is a number of arbitrary ethnic groups, intergrading into each other. » Julian HUXLEY et Alfred Cort HADDON, *We Europeans: A Survey of « racial » Problems*, New York, Harper & Bros., 1936, page 106. *apud* Ashley MONTAGUE, « The Concept of Race », *American*

Aníbal Quijano fait, quant à lui, remonter l'usage du signifiant « ethnique » à la colonisation française en Afrique dans un effort pour marquer une différence entre « race » et culture, mais surtout entre Européens et non Européens<sup>181</sup>. C'est en particulier cette origine qui conduit probablement Mariátegui à refuser explicitement d'utiliser ce type de catégorie. Ainsi, il écrit :

Le métissage doit être analysé non comme une question ethnique, mais comme une question sociologique. Le problème ethnique, sur lequel les sociologues rudimentaires et les spéculateurs ignorants ont fondé leurs considérations, est totalement fictif et supposé.<sup>182</sup>

Autrement dit, ce qui est aujourd'hui désigné par les mots ethnique et ethnicité n'est pas exprimé par ces mêmes vocables dans les années 1920, et c'est le terme flou de « race »<sup>183</sup> qui est employé pour une large palette de significations très diverses. À l'évidence, ce que Mariátegui entend par « ethnique » et « question ethnique » serait beaucoup plus proche d'un réductionnisme biologique aujourd'hui associé à la « race »<sup>184</sup>. Ceci explique que dans le rapport envoyé à l'occasion de la Première conférence communiste en Amérique latine en juin 1929, intitulé « El Problema de las razas en América Latina », Mariátegui affirme que l'idée selon laquelle le problème indien serait un problème ethnique « ne mérite même pas d'être discuté »<sup>185</sup>. Nous verrons, dans la section suivante, comment ces catégories s'agencent dans les textes de Mariátegui. Il suffit ici de poser que c'est bien la signification des termes, dans un contexte donné, qu'il s'agit de prendre en compte, et non un sens anhistorique, par définition anachronique. C'est pourquoi Quijano insiste sur l'idée que le terme « ethnique » charrie une dimension colonialiste que la plasticité du terme « race » permet d'assouplir, pour

---

*Anthropologist*, octobre 1962, vol. 64, n° 5, pp. 919-928, page 921.

<sup>181</sup> Voir Aníbal QUIJANO, « « Raza », « etnia » y « nación » en Mariátegui : cuestiones abiertas », *op. cit.*, page 770. De fait, les recherches en histoire de l'anthropologie et de l'ethnologie font remonter les premiers usages à Arthur de Gobineau et George Vacher de Lapouge. Il est notamment frappant de constater comment le signifiant « nation » devient progressivement l'apanage des peuples européens quand les non-européens sont désignés comme des tribus ou des ethnies. Sur ce point voir Marie-Odile GÉRAUD, Olivier LESERVOISIER et Richard POTTIER, « Ethnie », in *Les notions clés de l'ethnologie*, 4<sup>e</sup> éd., Paris, Armand Colin, 2016, pp. 67-79. Et Jean-Loup AMSELLE, « Ethnie », in *Encyclopædia Universalis [en ligne]*, URL complète en biblio.

<sup>182</sup> « El mestizaje necesita ser analizado, no como cuestión étnica, sino como cuestión sociológica. El problema étnico en cuya consideración se han complacido sociologistas rudimentarios y especuladores ignorantes, es totalmente ficticio y supuesto ». José Carlos MARIÁTEGUI, *7E*, *op. cit.*, page 289.

<sup>183</sup> Raquel Álvarez Peláez parle de « concept ambiguë et confus de race » (Raquel ÁLVAREZ PELÁEZ, « Eugenesia y control social », *op. cit.*, page 39.), tout en rappelant que la mobilisation de la notion vient nommer des différences organisées hiérarchiquement, permettant ainsi de placer des peuples, des nations, des classes sociales dans un système inégal pouvant légitimer la conquête ou le contrôle par le groupe dominant.

<sup>184</sup> L'historien français Robert Paris propose le terme de « race sociologique » pour qualifier ce que Mariátegui entend par « race ». Voir Robert PARIS, « Indigénisme et socialisme, ou le désir et le refoulé », *L'Homme et la société*, 1996, n° 121-122, pp. 91-100, page 97.

<sup>185</sup> « La tesis de que el problema indígena es un problema étnico no merece siquiera ser discutida ». « El problema de las razas en América Latina », José Carlos MARIÁTEGUI, *IP*, *op. cit.*, page 26.



lui donner une signification voisine de celle de « civilisation »<sup>186</sup> dans le texte mariáteguien. Faire correspondre un usage circonstancié et historique à un sens qui lui est postérieur pose indéniablement une question de méthode.

Manrique et Quijano défendent une interprétation selon laquelle la « race » recouvre deux dimensions dans le texte mariáteguien. La première biologique, où il nie explicitement toute supériorité d'un groupe sur un autre, et la seconde « culturelle »<sup>187</sup>, ou relevant de l'« histoire civilisationnelle particulière d'un groupe humain »<sup>188</sup>. Dans cette seconde acception, Mariátegui semble bien établir des degrés d'inégalités (en particulier sur ce qui touche à la science, à la technologie, à la division du travail, etc.) entre le « primitivisme » des Noirs, le « retard » des Indiens et les conquêtes de la « civilisation blanche »<sup>189</sup>. Manrique souligne cependant l'imprécision des limites entre ces deux acceptions, qui parfois semblent se confondre<sup>190</sup>, ce qui le conduit à attribuer à Mariátegui la reproduction de préjugés directement importés d'un contexte culturel profondément raciste. Empruntant au médiéviste français Georges Duby (1919-1996) la notion de mentalité, l'historien péruvien estime que personne n'échappe en totalité aux conditionnements propres d'une atmosphère sociale aussi présente<sup>191</sup>. Par ailleurs, Manrique rappelle le métissage de Mariátegui lui-même, ce qui le conduit à s'interroger :

Comment pouvait être vu, dans cette société si profondément raciste, ce jeune métis qui portait un nom aux résonances aristocratiques mais dont les traits étaient sensiblement indigènes, qui fréquentait l'hippodrome (souvenons-nous de ses contributions à la revue *El Turf*, dont il fut directeur) et par moment consacrait sa plume à la chronique de la vie de la « haute société » et à la confection d'épigrammes pour les portraits des demoiselles des familles de notables dans la revue *Lulu* ?<sup>192</sup>

L'historien identifie ainsi deux moments dans la trajectoire intellectuelle de Mariátegui : un premier marqué par sa volonté d'intégration aux milieux oligarchiques de Lima, et un second où les limites de l'identité qu'il se choisit sont révélées, en creux, par ce qu'il rejette, à savoir l'oligarchie, mais aussi – dans une certaine mesure – le métissage, alors qu'il valorise

<sup>186</sup> Aníbal QUIJANO, « « Raza », « etnia » y « nación » en Mariátegui : cuestiones abiertas », *op. cit.*, page 771.

<sup>187</sup> Nelson MANRIQUE, *La piel y la pluma: escritos sobre literatura, etnicidad y racismo*, *op. cit.*, page 63.

<sup>188</sup> Aníbal QUIJANO, « « Raza », « etnia » y « nación » en Mariátegui : cuestiones abiertas », *op. cit.*, page 772.

<sup>189</sup> « El problema de las razas en América Latina », José Carlos MARIÁTEGUI, *IP*, *op. cit.*, page 80.

<sup>190</sup> Nelson MANRIQUE, *La piel y la pluma: escritos sobre literatura, etnicidad y racismo*, *op. cit.*, page 64.

<sup>191</sup> *Ibid.*, p. 68.

<sup>192</sup> « ¿Cómo sería visto en esa sociedad tan profundamente racista ese joven mestizo que llevaba un apellido con resonancias aristocráticas pero tenía rasgos marcadamente indígenas, que frecuentaba el hipódromo (recuérdese sus contribuciones en la revista *El Turf* de la que llegó a ser director) y por momentos dedicaba su pluma a la crónica de la vida de la "alta sociedad" y a la confección de epigramas para los retratos de las jovencitas de las familias notables en la revista *Lulu*? » *Ibid.*, p. 72.

fortement l'héritage indigène dans l'histoire et la culture péruviennes. L'identification à la « société indigène » serait ainsi, pour Manrique, une option de Mariátegui qui, comme pour son identification temporaire à l'oligarchie liménienne via sa parentèle paternelle, se ferait « de l'extérieur », incarnant le drame métis de la non-appartenance : « Son rejet violent du métissage constituait la négation de sa propre identité »<sup>193</sup>. Nelson Manrique en appelle donc à une lecture historique en termes de mentalité dans un sens structural, ainsi qu'à des considérations psychologiques pour expliquer le flou autour du racisme de Mariátegui, à la fois conditionné par son époque et traversé par un conflit interne d'identification. La limitation raciste des écrits de Mariátegui serait en fin de compte lié à « l'horizon des problèmes de l'époque »<sup>194</sup>, reprenant l'idée d'outillage mental<sup>195</sup> de l'école des *Annales*.

À l'inverse, un certain nombre d'auteurs mettent volontiers l'accent sur la dimension anti-raciste présente chez Mariátegui et consacrent de nombreuses pages à analyser l'originalité de l'apport du Péruvien dans la pensée de l'époque, tant dans le milieu latino-américain que dans la « galaxie »<sup>196</sup> communiste. C'est en particulier le cas du latino-américaniste étasunien Marc Becker, dont les textes sont très largement repris<sup>197</sup>. Dans un registre similaire, le sociologue mexicain Pablo González Casanova insiste sur le caractère inédit de la proposition de Mariátegui, qui bouleverse les coordonnées « raciales » de la revendication à la nationalité mais aussi à la subjectivité historique et révolutionnaire :

Mariátegui a indigénisé la lutte des classes ; il a indigénisé la lutte anti-impérialiste et a postulé la nécessité de faire la même chose dans tout pays ou région où il y aurait des populations colonisées, des ethnies, des peuples opprimés, des minorités ou des nationalités soumises à cette exploitation, cette discrimination et cette domination qui distingue les travailleurs des ethnies dominantes, ou "assimilés", des travailleurs des ethnies dominées, discriminées, exclues.<sup>198</sup>

<sup>193</sup> « Su violento rechazo al mestizaje constituía la negación de su propia identidad ». *Ibid.*

<sup>194</sup> Nelson MANRIQUE, *La piel y la pluma: escritos sobre literatura, etnicidad y racismo*, op. cit., page 79.

<sup>195</sup> Voir Lucien FEBVRE, *Combats pour l'histoire*, Malakoff, Dunod, 2021.

<sup>196</sup> Nous reprenons ce terme de l'historien français Serge Wolikow : Serge WOLIKOW, « Aux origines de la galaxie communiste : l'Internationale », in Michel DREYFUS, Bruno GROppo, Claudio Sergio INGERFLOM, Roland LEW, Claude PENNETIER, Bernard PUDAL et Serge WOLIKOW (dir.), *Le siècle des communismes*, Paris, Seuil, 2004, pp. 293-320.

<sup>197</sup> En particulier Marc BECKER, *Mariátegui and Latin American marxist theory*, Athens, Ohio, University Centre for International Studies, 1993. Et Marc BECKER, « Mariátegui y el problema de las razas en América Latina », in Atilio BORÓN, Javier AMADEO, Sabrina GONZÁLEZ et Elmar ALTVATER (dir.), *A teoría marxista hoje: problemas e perspectivas*, 1<sup>re</sup> éd., Buenos Aires - São Paulo, CLACSO - Expressão Popular, 2006, page 406.

<sup>198</sup> « Mariátegui indigenizou a luta de classes ; indigenizou a luta antiimperialista e colocou a necessidade de fazer outro tanto em qualquer país ou região onde houvesse populações colonizadas, etnias, povos oprimidos, minorias ou nacionalidades em condições dessa exploração, discriminação e dominação que distingue os trabalhadores das etnias dominantes, ou "assimilados", frente aos trabalhadores das etnias dominadas, discriminadas, excluídas ». Pablo González CASANOVA, « Colonialismo interno (uma redefinição) », in Atilio BORÓN, Javier AMADEO, Sabrina GONZÁLEZ et Elmar ALTVATER (dir.), *A teoria marxista hoje: problemas e perspectivas*, 1<sup>re</sup> éd., Buenos Aires - São Paulo, CLACSO - Expressão Popular, 2006, page 406.

Tant Becker que González Casanova mettent à raison cette dimension en avant. Comme nous le verrons dans la section suivante, il ne peut être question de s'arrêter aux passages racistes de Mariátegui, sous peine d'amputer des pans fondamentaux de son œuvre. Pour autant, ces travaux pèchent par le peu (ou l'absence) d'espace qu'ils accordent aux passages racistes qui sont également présents.

L'historien chilien Victor Hugo Pacheco Chávez propose une interprétation qui reprend à la fois la valorisation de la dimension anti-raciste de l'œuvre mariáteguienne et les passages à teneur raciste cités plus haut. Rappelant les travaux de Quijano et Manrique, il s'appuie sur le philosophe argentin-mexicain Enrique Dussel pour justifier la nécessité de ne pas prendre les notions de « race », ethnie, peuple et nation dans un sens littéral et anhistorique, mais plutôt de « développer les intuitions que l'on peut faire dériver d'elles dans la perspective du marxisme »<sup>199</sup> chez Mariátegui. Surtout, Pacheco souligne le caractère structurel des jugements du Péruvien sur le « primitivisme » des Noirs et les « tares » des immigrants asiatiques, les attribuant à une « imposition du colonialisme et de l'impérialisme »<sup>200</sup>. Les divisions internes aux classes subalternes (les tensions entre Noirs et Indiens, entre Asiatiques et Blancs, etc.) seraient ainsi des conséquences des « frontières artificielles maintenues par les bourgeoisies nationales et les impérialistes »<sup>201</sup>. Par-dessus tout, Mariátegui

va insister sur l'importance de ne pas voir le phénomène de la race et de la classe comme des questions séparées, ou pire encore, de laisser la problématique de la race comme un aspect simplement culturel, dans la mesure où la lutte des classes est traversée, dans son optique, par cette double condition.<sup>202</sup>

Là encore, si l'interprétation d'ensemble est pertinente et fondée, il semble que les passages à teneur raciste sont minorés par rapport à l'appréciation de l'anti-racisme chez Mariátegui. Or une telle position – indépendamment de son potentiel heuristique – doit pouvoir être argumentée et justifiée, ce qui n'est pas le cas.

Précisément, en ce qui concerne le « racisme » de Mariátegui, montrer la juxtaposition d'éléments racistes et anti-racistes ne peut suffire. La tâche des commentateur.ice.s est de

---

<sup>199</sup> Enrique D. DUSSEL, « El marxismo de José Carlos Mariátegui como filosofía de la revolución. Hacia una política de la liberación. », *op. cit.*, pages 59-50.

<sup>200</sup> Víctor Hugo PACHECO CHÁVEZ, « José Carlos Mariátegui: el problema de las razas y la comunidad », *Escrituras Americanas*, 2017, vol. 2, n° 2, pp. 81-100, page 92.

<sup>201</sup> *Ibid.*, p. 87.

<sup>202</sup> « va a insistir en la importancia de no ver el fenómeno de la raza y de la clase como cuestiones separadas, o peor aún, dejar la problemática de la raza como un aspecto meramente cultural, pues la lucha de clases está atravesada en su óptica por esa doble condición. » *Ibid.*, p. 88.

proposer une explication de leur agencement en fonction des conditions historiques du moment et des caractéristiques de l'œuvre comme de l'auteur. Seulement à cette condition l'occultation d'une caractéristique importante du texte mariáteguien peut-elle être évitée. Or une tendance à l'essentialisation peut être relevée au long de l'écriture mariáteguienne, comme l'ont montré plusieurs chercheurs. C'est notamment le cas de l'historienne argentine Fernanda Beigel, qui souligne que si le projet révolutionnaire mariáteguien est inédit, il ne se nourrit pas de la participation active des communautés indigènes elles-mêmes<sup>203</sup>. Ce fait est corroboré par l'historienne argentine Irene Depetris-Chauvin, pour qui, dans les descriptions qu'il offre de la culture indigène, Mariátegui trahit une méconnaissance de la culture populaire qui tend à figer l'identité indienne autour d'un modèle communautaire andin, faisant des indigènes des objets plutôt que des sujets<sup>204</sup>. La critique à une vision essentialisante des communautés est reprise par des auteurs aussi divers que l'historien hongrois Adam Anderle<sup>205</sup>, le Français Robert Paris<sup>206</sup> ou l'Uruguayen Gerardo Leibner<sup>207</sup>. On trouve d'ailleurs des passages qui semblent confirmer l'idée d'une approche essentialisante chez Mariátegui :

Chez une race aux coutumes et à l'âme agraire, comme la race indigène, cette spoliation [de la terre] a formé la cause d'une dissolution matérielle et morale. La terre a toujours été toute la joie de l'Indien. L'Indien a épousé la terre. Il sent que la vie « vient de la terre » et qu'elle retourne à la terre. Enfin, l'Indien peut être indifférent à tout, sauf à la possession de la terre que ses mains et son souffle travaillent et fécondent religieusement.<sup>208</sup>

Ou encore :

La race indigène, peu dotée, dit-on, pour l'activité théorique, apparaît en revanche remarquablement dotée pour la création artistique. Ce que l'Indien conserve le mieux, jusqu'à aujourd'hui, enraciné dans ses coutumes, est son sentiment artistique, exprimé en diverses modalités. Par exemple, par l'association de la musique et de la danse à son travail agraire.<sup>209</sup>

<sup>203</sup> Fernanda BEIGEL, « Mariátegui y las antinomias del indigenismo », *Utopía y Praxis Latinoamericana*, juin 2001, n° 13, pp. 36-57, page 55.

<sup>204</sup> Irene DEPETRIS CHAUVIN, « La historia, el mito y la tradición : Pasado y presente en los 7 Ensayos de José Carlos Mariátegui », *op. cit.*, pages 104-105.

<sup>205</sup> Adam ANDERLE, « La vanguardia peruana y Amauta », *Cátedra Mariátegui*, novembre 2016, VI, n° 32, page 8.

<sup>206</sup> Robert PARIS, « José Carlos Mariátegui et le modèle du « communisme inca » », *Annales*, 1966, n° 5, pp. 1065-1072, page 1070.

<sup>207</sup> Voir en particulier son ouvrage Gerardo LEIBNER, *El mito del socialismo indígena: fuentes y contextos peruanos de Mariátegui*, 1<sup>re</sup> éd., Lima, Pontificia Univ. Católica del Perú, Fondo Editorial, 1999.

<sup>208</sup> « En una raza de costumbre y de alma agrarias, como la raza indígena, este despojo ha constituido una causa de disolución material y moral. La tierra ha sido siempre toda la alegría del indio. El indio ha desposado la tierra. Siente que “la vida viene de la tierra” y vuelve a la tierra. Por ende, el indio puede ser indiferente a todo, menos a la posesión de la tierra que sus manos y su aliento labran y fecundan religiosamente ». José Carlos MARIÁTEGUI, *7E*, *op. cit.*, page 36. (Nous soulignons)

Si l'on relève bien un vocabulaire d'apparence essentialisante, on note cependant que ce vocabulaire ne fait pas intervenir la biologie ou la génétique. Il s'agit d'une essentialisation portant sur l'« âme », l'« esprit » et non les corps. Nous reviendrons également sur cet aspect.

Le travail le plus abouti sur la question est, à nos yeux, celui de Juan de Castro<sup>210</sup>. Rappelant, lui aussi, que le racisme n'est pas discrédité dans les sphères politiques et académiques de l'époque, et qu'il est au contraire hégémonique, il précise :

Nonobstant les contradictions évidentes, Mariátegui réfute la race comme facteur déterminant le comportement humain sans nier complètement son existence en tant que concept classificatoire.<sup>211</sup>

Sans minimiser la présence de passages ouvertement racistes, Castro souligne leur caractère contradictoire mais non systémique. Or, c'est bien là que se joue l'essentiel du paradoxe. En effet, Mariátegui sort la question indigène de toute considération raciale lorsqu'il la rapporte au problème de la terre, et donc à sa dimension économique et sociale. De plus, on constate une évolution de ses écrits entre les *Sept Essais* (1928) et le rapport envoyé à la Conférence de Buenos Aires en 1929, où non seulement on ne trouve aucun passage raciste, mais Mariátegui développe un argumentaire beaucoup plus précis et consistant<sup>212</sup>. Castro articule ainsi passages racistes et démonstrations anti-racistes en mettant en lumière le caractère processuel de la pensée mariatégorienne, mais aussi sa dimension unitaire bien que secondairement contradictoire. Ainsi, s'« il ne fait pas de doute qu'il y a des passages racistes dans l'œuvre de Mariátegui », « le meilleur de [ses] analyses n'est fondé sur aucune notion de race »<sup>213</sup>. Les stéréotypes dont Mariátegui se fait l'écho n'occupent donc pas une place déterminante dans les textes mariatégoriens dans la mesure où ses conclusions ne mobilisent en rien l'essentialisme et les préjugés que nous avons cités. Castro va plus loin en affirmant que les stéréotypes véhiculés par Mariátegui obéissent eux-mêmes à une interprétation qui rejette le point de vue des classes dominantes :

<sup>209</sup> « La raza indígena, poco dotada, al parecer, para la actividad teórica, se presenta en cambio sobresalientemente dotada para la creación artística. Lo que mejor conserva el indio, hasta ahora, enraizado en sus costumbres, es su sentimiento artístico, expresado en varios modos. Verbigracia, por la asociación de la música y la danza a su trabajo agrario ». « La enseñanza artística » (18/02/1927), *Mundial*, José Carlos MARIÁTEGUI, *TE*, *op. cit.*, page 152.

<sup>210</sup> Notons que les conclusions de Castro sont très proches de celles de Roland Forgues. Voir notamment Roland FORGUES, « Mariátegui e a questão negra », in Deni Alfaro RUBBO et Silvia ADOUE (dir.), *Espectros de Mariátegui na América Latina*, 1<sup>re</sup> éd., Marília/SP, Lutas Anticapital, 2020, pp. 199-218.

<sup>211</sup> « Notwithstanding notorious contradictions, Mariátegui refutes race as a factor determining human behavior without fully denying its existence as a classificatory concept ». Juan E. DE CASTRO, *Bread and beauty*, *op. cit.*, page 77.

<sup>212</sup> Juan E. DE CASTRO, « ¿Fue Mariátegui racista? », *op. cit.*, page 84.

<sup>213</sup> « no cabe duda que hay pasajes racistas en la obra de Mariátegui ». « lo mejor de los análisis de Mariátegui no está basado en noción cualquiera de raza ». *Ibid.*, p. 88.

Même sa vision stéréotypée des Afro-Péruviens, bien qu'erronée, était, de manière possiblement contradictoire, associée à une perspective matérialiste de l'histoire de ce groupe social.<sup>214</sup>

Plus loin, Castro complète son affirmation :

Malgré la présence de stéréotypes racistes dans la description de Mariátegui, il présente des raisons matérielles pour l'association fautive qu'il dessine entre les Péruviens d'ascendance africaine et les valeurs coloniales.<sup>215</sup>

Ou encore : « Si les Espagnols ou n'importe quel autre groupe européen avait été réduit en esclavage pendant des siècles, ils seraient eux aussi retardataires et ignorants »<sup>216</sup>. En d'autres termes, Castro signale une voie interprétative où l'essentialisation raciste elle-même peut être lue comme une appréhension matérialiste – condamnable – liée aux conditions matérielles d'existence des groupes humains dont il est question.

Le tour d'horizon des principales interprétations sur la question du rapport de Mariátegui aux populations noires et d'origine asiatique permet donc de constater la grande diversité des points de vue dans la littérature secondaire. Si certaines analyses font l'impasse sur les passages gênants pour favoriser la teneur révolutionnaire du propos, d'autres catégorisent un peu rapidement Mariátegui comme raciste sans accorder à ses prises de positions anti-racistes l'importance qui leur est due<sup>217</sup>. Là encore, l'apport de Castro permet d'enrichir le débat en contextualisant la littérature secondaire. Selon lui, on ne peut comprendre l'importance récemment accordée au racisme dans les textes de Mariátegui qu'en prenant en compte la conjoncture idéologique générale. Or, remarque-t-il, dans la période postérieure à la fin de l'URSS et du « socialisme réel », le « progressisme » des auteurs

<sup>214</sup> « Even his stereotyped view of Afro-Peruvians, though mistaken, was, perhaps contradictorily, associated with a materialist view of the history of this social group ». Juan E. DE CASTRO, *Bread and beauty*, op. cit., page 80.

<sup>215</sup> « Despite the presence of racist stereotypes in Mariátegui's description, he presents material reasons for his mistaken association of Peruvians of African descent with colonial values ». *Ibid.*, p. 81.

<sup>216</sup> « If Spaniards or any other European group had been placed under servitude for centuries, they too would be backward and ignorant ». *Ibid.*, p. 80.

<sup>217</sup> L'historienne péruvienne Rita Laura Segato attribue l'attention que consacre Aníbal Quijano à la question de la « race » à sa lecture de Mariátegui, prenant ainsi le contre-pied total d'une posture de rejet de l'auteur en vertu de son « racisme » supposé : « Chez Mariátegui, Quijano a trouvé le "facteur race" comme élément indispensable à la compréhension de notre monde, ainsi que la figure de l'Indien présentée non selon les canons culturalistes habituels, mais au contraire située en position de guide pour comprendre l'histoire nationale et, en particulier, l'histoire de l'appropriation de la terre, c'est-à-dire l'histoire de la colonisation elle-même » (« En Mariátegui, Quijano encontró el «factor raza» como indispensable constructo para entender la subordinación de nuestro mundo, y la figura del indio presentada no en los moldes culturalistas habituales, sino situada en la posición de guía para la comprensión de la historia nacional y, en especial, de la historia de la apropiación de la tierra, que es la propia historia de la colonización »). Rita Laura SEGATO, « Aníbal Quijano y la perspectiva de la colonialidad del poder », in Aníbal QUIJANO (dir.), *Des/colonialidad y bien vivir. Un nuevo debate en América Latina*, Lima, Universidad Ricardo Palma, 2014, pp. 35-72, page 43.

étudiés est mesuré à l'aune des problématiques de genre ou de « race » bien plus que de classe. En d'autres termes, les luttes contre les discriminations deviennent un marqueur de progressisme plus prégnant que la lutte contre les inégalités sociales. Ainsi,

la présence de hiérarchies ethno-culturelles dans le travail de Mariátegui conduit de nombreux [commentateurs] à identifier ses positions à celle de ses prédécesseurs positivistes conservateurs et antagonistes.<sup>218</sup>

Cela parce que les « priorités de Mariátegui – l'égalité, la modernisation culturelle et technologique – ne sont pas celles d'une majorité de la gauche aujourd'hui »<sup>219</sup>.

Il nous semble fondamental de proposer une approche qui respecte l'historicité des textes de Mariátegui, mais aussi leur totalité et leur fondement dialectique matérialiste. À cette aune, il apparaît aussi problématique de détourner le regard des passages racistes de l'œuvre mariatéguienne que de rabattre sur une simple énonciation raciste toute la richesse de sa pensée. C'est pourquoi il nous semble impératif d'adopter une lecture qui accepte de concevoir la rupture qualitative que représente la pensée de Mariátegui dans le champ intellectuel de son temps sans faire abstraction des éléments de l'œuvre les moins lisibles au XXI<sup>e</sup> siècle. Loin de considérer ces deux aspects comme mutuellement exclusifs, il s'agit de les intégrer comme des dimensions contradictoires inhérentes à l'œuvre du Péruvien. Au-delà de ce constat méthodologique, soulignons cependant que la dimension anti-raciste que Mariátegui développe représente un apport nettement plus subtil et argumenté que les passages racistes, offrant une contribution inédite au marxisme de son temps dont les échos sont perceptibles encore aujourd'hui. Par opposition, les passages racistes ne font l'objet d'aucune élaboration théorique et aucun effet structurant pour l'ensemble de la pensée de l'auteur ne s'en dégage. Précisément, la section suivante se propose de mettre en lumière la dimension anti-raciste des textes mariatéguiens.

---

<sup>218</sup> « the presence of ethno-cultural hierarchies in Mariátegui's work leads many to identify his views with those of his conservative positivist predecessors and antagonists ». Juan E. DE CASTRO, *Bread and beauty, op. cit.*, page 89.

<sup>219</sup> « Mariátegui's priorities – equality, cultural and technological modernisation – are not those of most of the left today ». *Ibid.*, p. 88.

## C. ... et théorie matérialiste de la « race »

*Attendre l'émancipation indigène du croisement actif de la race aborigène avec les immigrants blancs est une ingénuité anti-sociologique concevable seulement dans l'esprit rudimentaire d'un importateur de moutons mérinos.<sup>220</sup>*

Dans la lignée des démonstrations et conclusions de Juan de Castro rapportées dans la section antérieure, la lecture attentive des textes de José Carlos Mariátegui invitent à une interprétation pondérée et contextualisée. Dans cette mesure, il convient de se pencher sur la démonstration anti-raciste que propose Mariátegui, ainsi que sur les spécificités de l'infériorité qu'il attribue à certains groupes humains par rapport à d'autres. Pour ce faire, et sans tomber dans une apologétique stérile, il est impératif d'interroger les fondements, présentés par l'auteur lui-même, qui le conduisent à la formulation de tel ou tel jugement. Puis, d'étudier l'articulation qui se dessine entre sa perspective et le petit traité sur les « races » en Amérique latine que représente le rapport envoyé à la Première Conférence Communiste de Buenos Aires : « El problema de las Razas en América Latina ».

---

<sup>220</sup> « Esperar la emancipación indígena de un activo cruzamiento de la raza aborigen con inmigrantes blancos, es una ingenuidad antisociológica, concebible sólo en la mente rudimentaria de un importador de carneros merinos. » José Carlos MARIÁTEGUI, *7E*, op. cit., page 30.



## Un sous-bassement matérialiste

La citation en exergue propose un commentaire sarcastique riche de signification. En tournant en dérision l'idée de l'« amélioration », du « perfectionnement » par l'hybridation (dont on a vu qu'elle vient de la botanique), Mariátegui rejette le fondement même du racisme biologique. De plus, il le fait au nom de la sociologie, c'est-à-dire d'une perspective découlant de l'analyse des formes historiques que prennent les sociétés, et non des invariants génétiques des groupes humains qui les composent. Il ajoute, en creux, une critique surprenante aux tenants du « racisme biologique » : leur position revient à sous-estimer les progrès scientifiques et technologiques de la civilisation occidentale elle-même :

Les aptitudes intellectuelles et techniques, la volonté créatrice, la discipline morale des peuples blancs se réduisent, dans le critère simpliste de ceux qui prêchent la régénération de l'Indien par le croisement, à de simples conditions zoologiques de la race blanche.<sup>221</sup>

Autrement dit, ce qui fait la supériorité matérielle des « Blancs » se trouve réduit à des caractéristiques indépendantes de la volonté, de la conscience, de la rationalité. C'est au contraire l'animalité, l'instinct, les coordonnées génétiques qui parlent au détriment de ce qui constitue un sujet collectif comme sujet de l'Histoire. Aux yeux de Mariátegui, cette perspective nie en substance ce qui est le cœur battant de la modernité, à savoir les progrès matériels et scientifiques (tant dans les sciences de la nature que dans les sciences sociales).

Reste que Mariátegui ne nie pas l'inégalité entre des « races », il en conteste le critère d'évaluation :

Mais si la question raciale – dont les attendus conduisent les critiques superficiels à des raisonnements zootecniques invraisemblables – est artificielle, et qu'elle ne mérite pas l'attention de ceux qui étudient concrètement et politiquement le problème indigène, la question sociologique est d'une tout autre nature.<sup>222</sup>

C'est dans ce cadre précis de rejet de toute explication génético-biologique de l'inégalité entre les groupes humains que Mariátegui développe son explication de la supériorité de certains groupes sur d'autres, car « tout le relativisme du moment n'est pas suffisant pour expliquer

---

<sup>221</sup> « Las aptitudes intelectuales y técnicas, la voluntad creadora, la disciplina moral de los pueblos blancos, se reducen, en el criterio simplista de los que aconsejan la regeneración del indio por el cruzamiento, a meras condiciones zoológicas de la raza blanca ». *Ibid.*, p. 289.

<sup>222</sup> « Pero si la cuestión racial –cuyas sugerencias conducen a sus superficiales críticos a inverosímiles razonamientos zootécnicos– es artificial, y no merece la atención de quienes estudian concreta y políticamente el problema indígena, otra es la índole de la cuestión sociológica ». *Ibid.*, p. 290.

l'infériorité de culture »<sup>223</sup>. En effet, prolongeant sur ce point la démonstration de Juan de Castro, il s'agit pour nous de mettre en évidence les raisons matérielles que le Péruvien met en avant, même dans ses jugements dépréciatifs. Autrement dit, Mariátegui insiste sur le dévoilement des conditions matérielles d'existence qui sous-tendent, d'une part, les rapports sociaux de domination, mais également les jugements qu'il porte sur l'apport positif ou négatif des divers groupes humains au Pérou, d'autre part.

Dans un passage sur les populations afro-péruviennes, Mariátegui reprend l'idée qu'elles ont été les auxiliaires de la domination blanche sur les populations indigènes, tout en posant un cadre socio-économique explicatif de cette insertion sociale et de la possibilité d'une sociabilité radicalement autre :

La race noire, importée en Amérique latine par les colonisateurs pour augmenter leur pouvoir sur la race indigène américaine, a rempli passivement sa fonction colonialiste. Elle-même durement exploitée, elle a renforcé l'oppression de la race indigène par les conquistadores espagnols. Un degré plus élevé de mélange, de familiarité et de vie commune avec ces derniers dans les villes coloniales la convertit en auxiliaire de la domination blanche, malgré quelques bouffées d'humeur turbulente ou maillotinière. Le Noir ou le Mulâtre<sup>224</sup>, dans leurs conditions d'artisans ou de domestiques, composèrent la plèbe dont a toujours disposé – plus ou moins inconditionnellement – la caste féodale. L'industrie, l'usine, le syndicat rachètent le Noir de cette domesticité. Gommant la frontière de la race entre les prolétaires, la conscience de classe élève le Noir historiquement et moralement. Le syndicat signifie la rupture définitive avec les habitudes serviles que perpétuent en lui, en revanche, la condition d'artisan ou d'esclave de la maison.<sup>225</sup>

On trouve ici un condensé de l'approche mariatéguienne, où les conditions matérielles d'existence déterminent les limites du rôle et de l'espace qu'un groupe social donné peut occuper dans une certaine structure économique. Même en tenant compte du fait que Mariátegui ne connaît pas – en tout cas il n'en fait pas mention – l'histoire des luttes des

<sup>223</sup> « todo el relativismo de la hora no es bastante para abolir la inferioridad de cultura ». *Ibid.*, p. 289.

<sup>224</sup> La colonisation des Amériques et l'importation de main-d'œuvre servile entraîne l'apparition d'une grande variété de catégories visant à nommer les nouvelles variations « raciales » issues des métissages. Si chaque empire codifie ces variations de manière particulière, le foisonnement est bien commun à tous. Pour un exemple sur la France et les États-Unis, voir George FREDRICKSON, « Mulâtres et autres métis. Les attitudes à l'égard du métissage aux États-Unis et en France depuis le XVIIIe siècle », *Érès. Revue internationale des sciences sociales*, 2005, n° 183.

<sup>225</sup> « La raza negra, importada a la América Latina por los colonizadores para aumentar su poder sobre la raza indígena americana, llenó pasivamente su función colonialista. Explotada ella misma duramente, reforzó la opresión de la raza indígena por los conquistadores españoles. Un mayor grado de mezcla, de familiaridad y de convivencia con éstos en las ciudades coloniales, la convirtió en auxiliar del domino blanco, pese a cualquier ráfaga de humor turbulento o levantisco. El negro o mulato, en sus servicios de artesano o doméstico, compuso la plebe de que dispuso siempre más o menos incondicionalmente la casta feudal. La industria, la fábrica, el sindicato, redimen al negro de esta domesticidad. Borrando entre los proletarios la frontera de la raza, la conciencia de clase eleva moral, históricamente, al negro. El sindicato significa la ruptura definitiva de los hábitos serviles que mantienen, en cambio, en él la condición de artesano o criado ». « El problema de las razas en América Latina », José Carlos MARIÁTEGUI, *IP*, *op. cit.*, page 28.

population afro-péruviennes<sup>226</sup> et d'origine asiatique, et qu'il ne semble pas s'y intéresser, il attribue à l'industrie et à la conscience de classe la capacité à effacer la « servilité » au profit d'un *ethos* de lutte. Ce ne sont donc pas les caractéristiques culturelles plus ou moins essentialisées qui opèrent de manière déterminante dans la formation des mentalités, des comportements sociaux et culturels de ces groupes dominés, mais bien leur insertion sociale subalterne dans une formation socio-économique dépendante et grevée par l'héritage colonial. Dans cette mesure, il n'est pas question, pour Mariátegui, d'évaluer les avantages ou désavantages de la présence de tel ou tel groupe en faisant l'économie de l'examen des conditions dans lesquelles celui-ci est plongé. Par conséquent, c'est la localisation dans un système social plus large qui amplifie ou obère le potentiel créateur de chaque groupe en son sein :

Le problème des bras, le seul qu'ait ressenti le grand propriétaire terrien du littoral, a toutes ses racines dans le latifundium. Les *terratenientes* voulurent le résoudre avec l'esclave noir pendant la période coloniale, avec le *coolie* chinois pendant la républicaine. Vaine entreprise. La terre ne se peuple pas avec des esclaves. Et, par-dessus tout, elle ne se féconde pas ainsi. Du fait de leur politique, les propriétaires ont, sur la côte, toute la terre qu'il est possible de posséder ; ils n'ont, en revanche, pas assez d'hommes pour la vivifier et l'exploiter. Voilà la défense de la grande propriété. C'est aussi sa misère et sa tare.<sup>227</sup>

Les importateurs de main-d'œuvre esclave et/ou corvéable, qui sont également les responsables structurels de la dépopulation, assurent ainsi leur position sociale, faisant des groupes importés (esclaves noirs, *coolies* chinois, travailleurs japonais) les supports involontaires et opprimés d'un ordre oligarchique. C'est la structure même de la formation économique et sociale qui vient limiter le potentiel de ces communautés qui sont à la fois dans et hors du corps social : dedans par leur rôle dans la production, dehors par la marginalité dans laquelle le racisme et l'exclusion socio-économique les maintient. Ce n'est pas *en tant*

---

<sup>226</sup> Les historiens Carlos Contreras et Manuel Cueto rappellent l'importance des luttes des populations noires au Pérou, et leur ampleur durant toute la période depuis leur arrivée au XVI<sup>e</sup> siècle. Ils insistent notamment sur le problème de la discipline et la peur de la révolte des esclaves parmi les membres de la classe dirigeante. Voir Carlos CONTRERAS et Marcos CUETO, *Historia del Perú contemporáneo*, *op. cit.*, page 139. Pour un ouvrage synthétique sur la question, voir Maribel ARRELUCEA BARRANTES et Jesús Antonio COSAMALÓN AGUILAR, *La presencia afrodescendiente en el Perú: siglos XVI-XX*, 1<sup>re</sup> éd., Lima, Ministerio de Cultura, 2015.

<sup>227</sup> « El problema de los brazos, el único que ha sentido el terrateniente costeño, tiene todas sus raíces en el latifundio. Los terratenientes quisieron resolverlo con el esclavo negro en los tiempos de la colonia, con el coolí chino en los de la república. Vano empeño. No se puebla ya la tierra con esclavos. Y sobre todo, no se la fecunda. Debido a su política, los grandes propietarios tienen en la costa toda la tierra que se puede poseer; pero en cambio, no tienen hombres bastantes para vivificarla y explotarla. Esta es la defensa de la gran propiedad. Mas es también su miseria y su tara ». José Carlos MARIÁTEGUI, *7E*, *op. cit.*, page 61.

que Noirs que les Afro-péruviens auraient un apport « négatif » dans le corps social péruvien, mais en tant qu'exploités, dominés, etc.

Mariátegui retrouve le ton de dénonciation de la classe dominante qu'il adopte lorsqu'il critique le peu de cas qu'elle fait du « capital humain », comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent. Les rapports sociaux inégaux de « race » et de classe, pour utiliser des termes actuels, sont par conséquent consubstantiels dans une économie dépendante et oligarchique :

Sur la côte péruvienne, le travailleur de la terre, quand ce ne fut pas l'Indien, fut l'esclave noir, le *coolie* chinois, vus avec un mépris encore supérieur, si cela est possible. Le *latifundista* de la côte était mû à la fois par les sentiments de l'aristocrate médiéval et du colonisateur blanc, saturés de préjugés de race.<sup>228</sup>

Les travailleur.se.s des groupes humains subalternes sont ainsi pris dans une matrice de rapports sociaux inégaux dans laquelle ils doivent se mouvoir, limitant d'autant leur capacité d'expression, de créativité. Autrement dit, lorsque le Péruvien déclare que « les apports du Noir et du Chinois se font sentir, dans le métissage, dans un sens presque toujours négatif et disproportionné »<sup>229</sup>, il se situe dans une approche qui privilégie un constructivisme sur l'essentialisme. C'est tout le sens du passage suivant :

Ainsi naquit une subordination dont la raison première réside dans l'origine même de l'importation d'esclaves et dont la seule rédemption, pour le Noir et le mulâtre, réside dans l'évolution sociale et économique qui, en le changeant en ouvrier, annule et extirpe petit à petit l'héritage colonial de l'esclave. Le mulâtre, colonial encore dans ses goûts, penche inconsciemment pour ce qui est espagnol, contre ce qui est autochtone. Il se sent spontanément plus proche de l'Espagne que de l'Empire Inca. Seul le socialisme, réveillant en lui la conscience de classe, est capable de le conduire à la rupture définitive avec les ultimes relents d'esprit colonial.<sup>230</sup>

Cela ne revient pas à nier les préjugés que Mariátegui reproduit et que nous avons également cités, mais à donner un contexte plus exhaustif permettant de compléter ces jugements grossiers par l'analyse des constructions plus subtiles dans lesquelles ils s'insèrent. L'« influx

---

<sup>228</sup> « En la costa peruana, el trabajador de la tierra, cuando no ha sido el indio, ha sido el negro esclavo, el coolí chino, mirados, si cabe, con mayor desprecio. En el latifundista costeño, han actuado a la vez los sentimientos del aristócrata medioeval y del colonizador blanco, saturados de prejuicios de raza ». *Ibid.*, p. 72.

<sup>229</sup> « Los aportes del negro y del chino se dejan sentir, en este mestizaje, en un sentido casi siempre negativo y desorbitado ». *Ibid.*, p. 290.

<sup>230</sup> « Y nació así una subordinación cuya primera razón está en el origen mismo de la importación de esclavos y de la que sólo redime al negro y al mulato la evolución social y económica que, convirtiéndolo en obrero, cancela y extirpa poco a poco la herencia espiritual del esclavo. El mulato, colonial aun en sus gustos, inconscientemente está por el hispanismo, contra el autoctonismo. Se siente espontáneamente más próximo de España que del Inkario. Sólo el socialismo, despertando en él conciencia clasista, es capaz de conducirlo a la ruptura definitiva con los últimos rezagos de espíritu colonial ». *Ibid.*, p. 282.

de la barbarie » et le « primitivisme » que l'auteur attribue aux populations d'origine africaine ou encore la tendance au vice pour les Asiatiques sont bien des préjugés racistes. En revanche, l'argument mariáteguien développe l'idée selon laquelle la formation économique et sociale péruvienne ne permet pas aux caractéristiques « positives », « créatrices » de ces populations de fructifier. La misère et la mise au travail brutale, la relative apathie économique des villes et la bêtise de la classe dominante concourent, selon lui, à entraver l'émergence de pratiques culturelles et sociales plus riches ou sophistiquées. Les communautés subalternes sont ainsi décrites comme des groupes limités, amputés par les conditions matérielles d'existence qu'ils subissent. De ce point de vue, c'est bien la classe dirigeante qui est responsable de la perpétuation des maux sociaux découlant de ces apports négatifs. Les solutions qu'elle propose, comme celles du blanchiment par le croisement des races, sont des inepties pour Mariátegui, et elles ne font que reconduire le problème structurel des hiérarchies sociales :

La thèse selon laquelle le problème indigène est un problème ethnique ne mérite pas même d'être discutée. Il convient cependant de noter jusqu'à quel point la solution qu'elle propose est en désaccord avec les intérêts et les possibilités de la bourgeoisie et du gamonalisme, chez qui elle trouve ses défenseurs.<sup>231</sup>

Pour Mariátegui, les défenseurs d'une solution en termes de « blanchiment » sont incapables de percevoir que c'est le maintien de l'ordre oligarchique qui forme le principal obstacle à la modernisation et au progrès technique et social du Pérou. La classe sociale qui promeut le métissage comme solution au « problème racial » – la classe dirigeante – est donc aveugle au fait que c'est son existence même en tant que classe qui forclôt toute modernisation effective du fait des rapports d'exploitation, d'appauvrissement, de domination, etc. que cette existence suppose.

Si l'on entreprend une lecture attentive de certains passages concernant les Afro-péruviens, on constatera que la référence à l'esclavage ou à la condition sociale est toujours présente. C'est dans ce contexte que la mise en cause (Mariátegui utilise l'image du procès judiciaire dans les *Sept Essais*) de la formation sociale en tant que structure totalisante est engagée. Là encore, l'auteur rapporte la partie au tout : au Pérou, les divers groupes humains sont distribués socialement selon des axes inégaux de race et de classe qui structurent l'ensemble national fragmenté. Similairement, la formation nationale elle-même est intégrée

---

<sup>231</sup> « La tesis de que el problema indígena es un problema étnico no merece siquiera ser discutida; pero conviene anotar hasta qué punto la solución que propone está en desacuerdo con los intereses y las posibilidades de la burguesía y del gamonalismo, en cuyo seno encuentra sus adherentes ». « El problema de las razas en América Latina », José Carlos MARIÁTEGUI, *IP*, *op. cit.*, page 26.

dans un tout mondial où ces inégalités sont reproduites. L'historien Ricardo Melgar Bao fait ressortir ce jeu combinatoire à propos du sens que prend le mot « civilisation » dans la démarche de Mariátegui :

La civilisation, chez Mariátegui, opère comme une catégorie aux significations multiples, apparaissant la plupart du temps avec une fonction totalisante internationale, bien que marquée par les signes de l'économie comme ceux d'une classe hégémonique dans une époque déterminée. La civilisation capitaliste et bourgeoise que Mariátegui étudie comprend des ordres sociaux divers, et est pensée, sans aucun doute possible, comme une catégorie historique. Et elle encadre trois grands chocs occidentaux qui marquent l'histoire continentale : la Conquête, l'Indépendance et, à son époque, l'impact de la Révolution russe.<sup>232</sup>

Les diverses formations sociales d'Amérique latine, dont toutes sont – à des degrés divers – concernées par les questions de la modernisation, de l'impérialisme, du racisme, etc., sont parties prenantes de la « civilisation occidentale » comme conséquence de la colonisation, puis de la perpétuation économique de la dépendance. Autrement dit, c'est dans un sens structurel très large que les relations économiques, culturelles, mais aussi inter-ethniques et intra-nationales doivent être pensées. Or, la présence des contingents afro-péruviens et d'origine asiatique ne peut être considérée en faisant abstraction de ces déterminations macro-structurelles. La Conquête, puis l'Indépendance constituent les marqueurs de l'histoire sociale inégale qui a conduit à la société que Mariátegui prétend transformer. La Révolution russe est, quant à elle, la matérialisation d'un bouleversement ne laissant aucun pan de la structure mondiale capitaliste et colonialiste indemne. C'est pourquoi le socialisme et la conscience de classe sont, à ses yeux, les vecteurs d'un dépassement des rôles sociaux aliénants sur lesquels la société coloniale puis la République se sont érigées puis maintenues. La « rédemption » par le syndicat et le socialisme prend alors une signification en partie eschatologique (concrétisation de la fin d'un monde) et en partie rationnel, dans la mesure où les luttes de classes remettent en cause les fondements de l'ordre oligarchique et dépendant en dessinant les contours d'une société égalitaire.

---

<sup>232</sup> « La civilización, en Mariátegui, opera como una categoría con múltiples sentidos, apareciendo las más de las veces con una función totalizadora internacional, aunque marcada por los signos de la economía como de una clase hegemónica en una época determinada. La civilización capitalista y burguesa que estudia Mariátegui comprende a los diferentes órdenes sociales, y es sin lugar a dudas pensada como una categoría histórica. Y enmarca tres grandes embates occidentales que signan la historia continental : la conquista, la Independencia y, en su tiempo, el influjo de la Revolución Rusa ». Ricardo MELGAR BAO, « Oriente y Occidente en el pensamiento de José Carlos Mariátegui », in Liliana I. WEINBERG et Ricardo MELGAR BAO (dir.), *Mariátegui entre la memoria y el futuro de América Latina*, Mexico, UNAM, 2010, page 268. *apud* Víctor Hugo PACHECO CHÁVEZ, « José Carlos Mariátegui: el problema de las razas y la comunidad », *op. cit.*, page 93.

Une fois replacés dans une trame globale (presque une cosmologie), les déterminations des comportements sociaux des divers groupes humains sont radicalement séparées de toute causalité génétique. D'ailleurs, Mariátegui rappelle que les idées de « dégénérescence » et d'incapacité à la modernité sont mises à mal par l'histoire de l'immédiat après-guerre, où un vaste mouvement de luttes nationales et anti-coloniales ainsi que la construction de l'URSS disputent à l'Europe l'exclusivité sur le modèle social désirable :

Les peuples asiatiques, par rapport auxquels le peuple indien [indigène] n'est en rien inférieur, ont assimilé admirablement la culture occidentale dans ce qu'elle a de plus dynamique et créateur, sans transfusion de sang européen. La dégénération de l'Indien péruvien est une invention bas-de-gamme des juristes de troisième classe des maîtres féodaux.<sup>233</sup>

Pour Mariátegui, les conditions matérielles d'existence, c'est-à-dire l'insertion des divers groupes sociaux dans une formation sociale donnée, constituent l'unique angle d'analyse valide pour traiter de l'inégalité. La déclinaison en inégalités sociales de race et de classe présente par conséquent des formes singulières d'un phénomène unique. L'inégalité découle des caractéristiques sociales et économiques héritées de l'histoire, et non des atavismes ou des déterminations génétiques des sujets sociaux. On trouve ici incontestablement une matrice matérialiste qui rejette tout essentialisme. Pour autant, dans l'articulation que propose le Péruvien entre les formes de l'inégalité au Pérou et la totalité en mouvement dans lequel il s'insère, la capacité d'action concrète des sujets qu'il étudie semble disparaître. Si la « rédemption » des Afro-péruviens, des Indigènes, des descendants de populations d'origine asiatique surgit de formes de conscience de classe, d'organisation et de représentation de soi propres au capitalisme (grande industrie, syndicat, socialisme moderne, etc.), les luttes réelles, passées et présentes, de ces populations ne sont pratiquement pas présentes dans le texte mariatéguien. Dans une certaine mesure, le syndicat et le socialisme apparaissent comme des formes inéluctables car elles trouvent leur source dans la structure même de toute formation économique et sociale évoluant dans l'« orbite » de la civilisation occidentale, mais ces formes semblent étrangement décorrélées des sujets réellement existants au Pérou, de leurs luttes et de leurs histoires. Ainsi, quand bien même nous pouvons affirmer que la perspective mariatéguienne s'affranchit d'une essentialisation des groupes subalternes,

<sup>233</sup> « Los pueblos asiáticos, a los cuales no es inferior en un ápice el pueblo indio, han asimilado admirablemente la cultura occidental, en lo que tiene de más dinámico y creador, sin transfusiones de sangre europea. La degeneración del indio peruano es una barata invención de los leguleyos de la mesa feudal. » José Carlos MARIÁTEGUI, *7E*, *op. cit.*, page 30.

en adoptant une analyse macro-structurelle surplombante elle accouche d'une lecture qui participe à invisibiliser l'existence concrète des populations dont elle prétend dévoiler le rôle révolutionnaire. En ce sens, la matrice matérialiste que Mariátegui met en place pour fonder son étude de la « réalité péruvienne » ne l'exempte pas de la reproduction paradoxale d'une réification de catégories de la population traditionnellement opprimées, en revanche, le registre dans lequel s'opère cette subalternisation est profondément novateur pour le Pérou et l'Am[érique latine de la période.



## « El Problema de las Razas en América Latina »

Le rapport exposé par le médecin Hugo Pesce (pseudonyme « Saco ») et le syndicaliste Hugo Portocarrero (pseudonyme « Zamora ») à l'occasion de la Première Conférence Communiste Latino-américaine, tenue entre le 1<sup>er</sup> et le 10 juin 1929 à Buenos Aires, est sans aucun doute le développement le plus abouti que nous ayons sur la question « raciale » chez Mariátegui. L'auteur n'ayant pu se déplacer jusqu'à la capitale argentine du fait de sa santé chancelante, le texte est lu par Pesce au nom du Parti Socialiste Péruvien (PSP) le matin du 8 juin 1929. La littérature secondaire s'accorde sur l'attribution de la paternité du document à Mariátegui, mais aussi – en partie – à Pesce et à Ricardo Martínez de la Torre. L'Étatsunien Marc Becker affirme ainsi que si la première partie du rapport est de la plume de Mariátegui, Pesce aurait largement contribué à la rédaction du reste du document<sup>234</sup>. Aucun élément de preuve n'est cependant versé au dossier. Dans l'impossibilité de statuer avec précision sur qui est l'auteur de quoi, nous avons choisi de considérer l'ensemble du document comme relevant de la pensée de Mariátegui<sup>235</sup>.

Le texte du rapport est aujourd'hui disponible dans trois publications. La première (qui nous servira ici) est le fait du Secrétariat Sud-américain de l'Internationale Communiste (SSIC), qui publie les actes du débat tenu lors de la Conférence de juin 1929 dans *La Correspondencia Sudamericana (LCS)* en septembre 1929. Le texte est repris dans l'anthologie composée par Martínez de la Torre et publiée en 1935, agrémenté de quelques passages et d'une intervention de Portocarrero n'apparaissant pas dans *LCS*<sup>236</sup>. Enfin, il est publié dans le tome *Ideología y Política*<sup>237</sup> des œuvres complètes des *Ediciones Populares*, composées sous la direction de la famille de Mariátegui.

Le texte lu par Hugo Pesce est précédé d'une brève allocution contenant une mise au point méthodologique. Saluant le fait que pour la première fois un congrès communiste accorde autant d'espace à la question raciale, le Péruvien juge nécessaire de souligner que le texte adopte la « méthode marxiste » de manière à aboutir à des solutions révolutionnaires

<sup>234</sup> Marc BECKER, « Mariátegui y el problema de las razas en América Latina », *op. cit.*, page 203.

<sup>235</sup> Ce choix s'appuie tant sur le contenu que sur la forme. Par ailleurs, les co-auteurs revendiquent une ligne qui reprend presque point par point la ligne de Mariátegui, ce qui valide notre option.

<sup>236</sup> Voir la section 6 du tome II, intitulée « La Conferencia Comunista de Buenos Aires ». Ricardo MARTÍNEZ DE LA TORRE, *Apuntes para una interpretación marxista de Historia Social del Perú*, vol. II, Lima, Empresa Editora Peruana, 1948.

<sup>237</sup> José Carlos MARIÁTEGUI, *IP*, *op. cit.*

claires. Les éléments de connaissance mobilisés sont ainsi historiques et statistiques<sup>238</sup>. Le texte proprement dit reprend, ensuite, les arguments développés par Mariátegui dans ses textes sur le « problème indigène », le définissant en termes économiques et sociaux :

Économiquement, socialement ou politiquement, le problème des races est, en son fondement, celui de la liquidation du féodalisme. [...] Le capitalisme, comme système économique et politique, se révèle incapable, en Amérique latine, d'édifier une économie émancipée des tares féodales.<sup>239</sup>

Similairement, on retrouve la caractérisation de l'inégalité entre groupes humains dans une perspective constructiviste et contextuelle :

La condition retardataire des races indigènes et noire qui habitent les terres exploitées par le capital est précisément l'un des facteurs les plus puissants qui perpétuent l'exploitation de l'homme par l'homme dans ces pays semi-coloniaux.<sup>240</sup>

La démonstration de l'absurdité du racisme biologique, à savoir de la « supériorité de la race blanche » reçoit cependant un traitement différent de celui des *Sept Essais*. En effet, si dans l'ouvrage de 1928 Mariátegui s'appuyait exclusivement sur une citation du sociologue italien Vilfredo Pareto (1848-1923) pour relativiser l'importance de la « race » dans la formation d'une société<sup>241</sup>, la même citation est désormais flanquée d'un long extrait de *La théorie du matérialisme historique*<sup>242</sup> (1921) de Nicolaï Boukharine. Sans revenir sur le caractère fruste de l'argumentation du dirigeant bolchévique, retenons qu'il met à mal l'idée d'une essence « naturelle » des races – et en particulier d'une supériorité des Blancs – en puisant des contre-exemples historiques. Il ratifie l'inégalité entre les races en termes de culture, mais ajoute :

Mais qu'est-ce que cela prouve ? Cela prouve qu'actuellement, les races ont changé de place. Et cela contredit la théorie des races. En effet, elle réduit tout aux qualités de races, leur « nature éternelle ». S'il en était ainsi, cette « nature » se serait fait sentir dans toutes les périodes de l'histoire. Qu'est-ce qu'on en peut déduire ? Que la « nature » elle-même change constamment, relativement aux conditions d'existence d'une « race » donnée. Ces conditions sont déterminées par les rapports entre la société et la nature, c'est-à-dire par l'état des forces productives. Ainsi, la théorie des races n'explique nullement les

<sup>238</sup> « El Problema de las Razas en América Latina », SECRETARIADO SUDAMERICANO DE LA INTERNACIONAL COMUNISTA, *El movimiento revolucionario*, op. cit., page 263.

<sup>239</sup> « Económicamente, social o políticamente el problema de las razas es, en su base, el de la liquidación del feudalismo. [...] El capitalismo, como sistema económico y político, se manifiesta incapaz, en la América Latina, de la edificación de una economía emancipada de las taras feudales ». « El Problema de las Razas en América Latina », *Ibid.*, p. 265.

<sup>240</sup> « La condición atrasada de las razas indígenas y negra que habitan la tierra explotada por el capital, es precisamente una de los factores más poderosos que mantienen la explotación del hombre por el hombre e estos países semicoloniales ». « El Problema de las Razas en América Latina », *Ibid.*

<sup>241</sup> Voir José Carlos MARIÁTEGUI, *7E*, op. cit., page 289.

<sup>242</sup> Nicolaï BOUKHARINE, *La théorie du matérialisme historique. Manuel populaire de sociologie marxiste*, Moscou, s/e, 1921.

conditions de l'évolution sociale. Il apparaît clairement ici aussi qu'il faut commencer leur analyse par l'étude du mouvement des forces productives.<sup>243</sup>

En d'autres termes, Mariátegui mobilise un passage relativement court et explicite chez une figure centrale du communisme international de manière à appuyer ses propres conclusions. Si la citation de Boukharine n'apporte aucune modification substantielle à la démonstration lorsqu'on la compare à celle des *7 Essais*, celle-ci est désormais nimbée d'un halo beaucoup plus légitime que ce à quoi peuvent prétendre les seules autorités morales de Pareto (conservateur et partisan de la marche sur Rome) ou de Mariátegui lui-même.

Une fois écartée toute référence biologico-génétique pour traiter des « races », Mariátegui avance en complexifiant progressivement son objet. Dans un premier temps, il souligne la relation entre classe sociale et discrimination raciale tant pour la classe dirigeante que pour la classe laborieuse. Se plaçant à une échelle continentale, Mariátegui identifie une collusion entre les classes dirigeantes nationales et les bourgeoisies impérialistes dans laquelle le racisme joue un rôle central :

Les éléments féodaux et bourgeois, dans nos pays, sentent pour les Indiens comme pour les Noirs et les Mulâtres le même mépris que les impérialistes blancs. Le sentiment racial opère dans cette classe dominante dans un sens absolument favorable à la pénétration impérialiste. [...] La solidarité de classe s'ajoute à la solidarité de race ou de préjugé, pour faire des bourgeoisies nationales les instruments dociles de l'impérialisme yankee ou britannique.<sup>244</sup>

À l'inverse des classes dirigeantes d'Asie ou d'Afrique, dit-il, le caractère dépendant et servile des classes dirigeantes latino-américaines serait ainsi doublé et consolidé par une identification aux puissances impérialistes où le racisme contre les populations non-blanches nationales aurait un rôle moteur. De ce point de vue, la misère et le manque d'éducation des masses prend un sens et une fonctionnalité que la simple dénonciation du racisme n'aurait pas mis en lumière : il ne s'agit pas de condamner moralement le racisme, mais de comprendre son rôle dans une structure macro-sociale capitaliste<sup>245</sup>. De fait, les masses corvéables et bon

<sup>243</sup> *Ibid. Apud* « El problema de las razas en América Latina », SECRETARIADO SUDAMERICANO DE LA INTERNACIONAL COMUNISTA, *El movimiento revolucionario, op. cit.*, page 266. Nous citons la traduction française de l'ouvrage de Boukharine disponible sur le MIA (URL : [https://www.marxists.org/francais/boukharine/works/1921/nbsocio\\_34.htm](https://www.marxists.org/francais/boukharine/works/1921/nbsocio_34.htm))

<sup>244</sup> « Los elementos feudales y burgueses, en nuestros países, sienten por los indios, como por los negros y mulatos, el mismo desprecio que los imperialistas blancos. El sentimiento racial actúa en esta clase dominante en un sentido absolutamente favorable a la penetración imperialista. [...] La solidaridad de clase se suma a la solidaridad de raza o de prejuicio, para hacer de las burguesías nacionales, instrumentos dóciles del imperialismo yanqui o británico ». « El problema de las razas en América Latina », SECRETARIADO SUDAMERICANO DE LA INTERNACIONAL COMUNISTA, *El movimiento revolucionario, op. cit.*, pages 265-266.

<sup>245</sup> On peut ici faire un parallèle avec certaines affirmations de Frantz Fanon sur la ville coloniale, ou encore sur le rôle structurel du racisme. Ainsi, « ce qui morcelle le monde c'est d'abord le fait d'appartenir ou non à

marché forment un avantage comparatif pour attirer le capital étranger, mais elles forment également la condition *sine qua non* de la perpétuation de la domination sociale pour des bourgeoisies largement rentières et peu portées sur l'investissement productif. Ainsi, écrit Mariátegui, « le capital étranger se sert de la classe féodale pour exploiter à son profit ces masses paysannes »<sup>246</sup>. L'idéologie dominante raciste infuse ainsi dans toute la structure sociale pour des raisons historiques, mais également en réponse à des intérêts matériels présents, et touche divers secteurs de la population entretenant des rapports complexes à la « blancheur », mais également aux autres communautés au sein de la formation sociale :

D'autres facteurs, liés au caractère social des exploités, ont été employés pendant la période coloniale et continués par la bourgeoisie et l'impérialisme. Le mépris contre l'Indien et le Noir ont été inoculés par le Blanc au Métis par tous les moyens. [...] Avec les mêmes objectifs, la féodalité et la bourgeoisie ont alimenté parmi les Noirs un sentiment d'animosité contre les Indiens, facilité [...] par le rôle que le Noir commença à remplir dans les pays à faible population noire : celui d'artisan, de domestique, de gardien, toujours aux côtés du patron, profitant d'une certaine familiarité qui lui conférait le « droit » de mépriser tout ce que son patron méprisait.<sup>247</sup>

Du point de vue de la classe dirigeante, nous dit Mariátegui, il est nécessaire de perpétuer l'ordre inégal pour des raisons économiques et idéologiques, mais aussi d'élargir les effets des divisions et catégories dans lesquelles la population est organisée. On retrouve cet argument sous des formes similaires chez Angela Davis ou Howard Zinn<sup>248</sup> lorsqu'ils rapportent les efforts déployés par la classe dirigeante étasunienne pour séparer les petits paysans blancs miséreux des esclaves révoltés (par exemple lors de la révolte de Nat Turner en 1831).

Mariátegui identifie le même processus pour des groupes humains ayant la même couleur de peau :

---

telle espèce, à telle race. Aux colonies, l'infrastructure économique est également une superstructure. » Frantz FANON, *Les damnés de la terre*, op. cit., page 43. Le parallèle entre Mariátegui et Fanon a fait l'objet d'une étude de l'historien sud-africain Ntongela Masilela (voir Ntongela MASILELA, « Theory, Praxis and History: Frantz Fanon and José Carlos Mariátegui », *Ufahamu: A Journal of African Studies*, 1978, vol. 2, n° 8, pp. 66-86.).

<sup>246</sup> « El capital extranjero se sirve de la clase feudal para explotar en su provecho estas masas campesinas ». « El problema de las razas en América Latina », SECRETARIADO SUDAMERICANO DE LA INTERNACIONAL COMUNISTA, *El movimiento revolucionario*, op. cit., page 286.

<sup>247</sup> « Otros factores ligados al carácter social de los explotados, han sido empleados por el coloniaje y continuados por la burguesía y el imperialismo. El desprecio para el indio y el negro ha sido inoculado por el blanco, con todos los medios, al mestizo. [...] Con iguales fines, la feudalidad y la burguesía han alimentado entre los negros, un sentimiento de honda animadversión para los indios, facilitado [...] por el rol que pasó a llenar el negro en los países de escasa población negra ; de artesano, de doméstico, de vigilante, siempre al lado de los patrones, gozando de cierta familiaridad que le confería el « derecho » a despreciar todo lo que su patrón despreciaba. » « El problema de las razas en América Latina », *Ibid.*, p. 274.

<sup>248</sup> Voir en particulier Angela DAVIS, *Femmes, race et classe*, Paris, Des Femmes, 1983. Et Howard ZINN, *Une histoire populaire des États-Unis*, F. COTTON (trad.), Marseille, Agone, 2002.

L'autre élément que les exploiters n'ont jamais laissé de côté est leur capacité à créer des rivalités entre des groupes d'une même race. L'impérialisme américain [étasunien] nous donne un exemple limpide de cette tactique avec la rivalité qu'il est parvenu à créer entre les Noirs résidant à Cuba et ceux qui y viennent périodiquement d'Haïti ou de la Jamaïque pour travailler.<sup>249</sup>

Enfin, le Péruvien attribue des responsabilités qui ne se limitent pas aux propriétaires terriens et à la bourgeoisie commerçante. Les intellectuels participent en effet de la légitimation de la domination « raciale » en produisant les outils intellectuels de sa justification :

Même certains secteurs intellectuels identifiés à la bourgeoisie n'ont cessé de chercher des armes supplémentaires pour dénigrer les Indiens, allant jusqu'à nier la véracité de caractères évident de leur processus historique.<sup>250</sup>

Autrement dit, pour Mariátegui, parler du racisme (du « problème des races ») revient *nécessairement* à poser la question de la fonction que jouent la discrimination et l'exclusion dans chaque structure sociale nationale, et de son articulation à l'ordre capitaliste international. Dans cette mesure, son attaque contre l'inefficacité, la bêtise, la corruption et le caractère rentier de la bourgeoisie nationale des pays semi-coloniaux se doit d'ajouter la dimension raciste consubstantielle à l'entreprise coloniale et à l'impérialisme.

Du point de vue des masses laborieuses (paysannes ou urbaines), Mariátegui insiste sur les immenses disparités locales que les divers pays d'Amérique latine connaissent. Il pose cependant une conclusion en forme d'évidence : sur les plus de cent millions d'habitants que comprend cet espace géographique, la majorité est indienne ou noire, et ces populations sont intégrées à « la classe des ouvriers et des paysans exploités » dont ils forment la quasi-totalité<sup>251</sup>. Par ailleurs, Mariátegui souligne le caractère transfrontalier de cette caractéristique des diverses formations sociales latino-américaines, ce qui l'amène à diagnostiquer une situation de révolution sociale quand les travailleurs blancs et métis se joindront aux travailleurs indigènes et noirs en vertu de leur condition sociale, c'est-à-dire par-delà les divisions artificielles imposées par les classes dominantes nationales et l'impérialisme<sup>252</sup>. Son

---

<sup>249</sup> « Otra ocasión que los explotadores nunca han despreciado, es la de crear rivalidades entre grupos de una misma raza. El imperialismo americano nos da un clarísimo ejemplo de esta táctica, en la rivalidad que logró crear entre los negros residentes en Cuba y los que allí vienen periódicamente de Haití y de Jamaica para trabajar ». « El problema de las razas en América Latina », SECRETARIADO SUDAMERICANO DE LA INTERNACIONAL COMUNISTA, *El movimiento revolucionario, op. cit.*, page 274.

<sup>250</sup> « Tampoco algunos sectores intelectuales indentificados con la burguesía, han dejado de buscar más armas para denigrar a los indios, hasta negando veracidad a los caracteres más salientes de su proceso histórico ». « El problema de las razas en América Latina », *Ibid.*

<sup>251</sup> « El problema de las razas en América Latina », *Ibid.*, p. 271.

<sup>252</sup> « El problema de las razas en América Latina », *Ibid.*, p. 272.

argument ne prétend pas masquer le racisme sous une approche strictement en termes de classes, au contraire :

La lutte des classes, réalité primordiale que nos partis reconnaissent, revêt indubitablement des caractères spécifiques quand l'immense majorité des exploités est constituée par une race, et que les exploités appartiennent quasiment exclusivement à une autre.<sup>253</sup>

Les rapports de classes ne sont donc pas indépendants des rapports de « race », et vice-versa. C'est dans une approche dialectique des croisements entre ces deux dimensions que l'analyse mariatéguienne tente de spécifier un certain nombre de particularités des classes laborieuses en Amérique latine. Il n'est, par conséquent, pas question de nier le racisme, ni de le réduire à une dimension étroitement culturelle – même dans une acception « civilisationnelle » du terme. Les « caractères spécifiques » de l'exploitation des travailleurs ne supposent donc pas une exception latino-américaine par rapport aux autres grandes régions du monde, ils participent au contraire à une meilleure appréhension de la diversité des formes concrètes du capitalisme et des classes sociales dans un espace donné.

Si le rapport signé par Mariátegui et ses camarades jouit, encore aujourd'hui, d'une grande reconnaissance dans les organisations partisans marxistes latino-américaines et chez nombre de commentateurs, c'est en raison de la grande actualité de sa conception. Là encore, cependant, il ne s'agit pas d'être aveugle aux limites du texte. Ainsi, comme l'indique Pesce lui-même dans la courte allocution précédant la lecture du rapport, les sections consacrées aux autres pays latino-américains sont largement redevables des documents et des textes fournis par les camarades de chacun des partis nationaux<sup>254</sup>. Il n'est pas surprenant, sachant cela, de trouver certaines affirmations choquantes aujourd'hui. C'est notamment le cas sur la question du racisme contre les Noirs, qui ne prendrait pas un aspect racial prononcé en Amérique latine par comparaison avec les États-Unis<sup>255</sup>, ou même serait inexistant au Brésil selon les informations données par le correspondant du parti brésilien<sup>256</sup>. Cette dernière affirmation est d'ailleurs confirmée par le représentant brésilien lui-même, Leôncio Basbaum, lors de son intervention dans la session de l'après-midi de la Conférence, garantissant à ses camarades que les revendications des travailleurs sont celles du prolétariat industriel, quelle que soit la

---

<sup>253</sup> « La lucha de clases, realidad primordial que reconocen nuestros partidos, reviste indudablemente caracteres especiales cuando la inmensa mayoría de los explotados está constituída por una raza, y los explotadores pertenecen casi exclusivamente a otra ». « El problema de las razas en América Latina », *Ibid.*, p. 275.

<sup>254</sup> « El problema de las razas en América Latina », *Ibid.*, p. 263.

<sup>255</sup> « El problema de las razas en América Latina », *Ibid.*, p. 284.

<sup>256</sup> « El problema de las razas en América Latina », *Ibid.*, p. 271.

race des individus<sup>257</sup>, et que le racisme n'existe pas au sein du prolétariat<sup>258</sup>. Si l'on fait abstraction de ces énormités, qui ne sont pas imputables directement aux militants péruviens, force est de constater que l'argument anti-raciste développé dans le rapport est consistant et cohérent avec les éléments déjà présents dans les autres textes de Mariátegui. C'est ce qui conduit Juan de Castro et Victor Hugo Pacheco, par exemple, à insister sur la grande différence qui sépare les passages racistes chez Mariátegui des développements anti-racistes. Quand les uns sont de nature fragmentaire et dispersée, les autres font l'objet d'un traitement théorique beaucoup plus complet et articulé.

---

<sup>257</sup> « Intervención de Leoncio » (2<sup>a</sup> sesión – 08/06/1929), *Ibid.*, p. 297.

<sup>258</sup> « El problema de las razas en América Latina », José Carlos MARIÁTEGUI, *IP*, *op. cit.*, page 53.

## Excursus : Mariátegui et le féminisme

Parmi les grands mouvements de rénovation historiographique, l'histoire de femmes occupe une place tout à fait singulière par la transversalité que son objet suppose<sup>259</sup>. Cet aspect est largement absent des sections précédentes, or il est indispensable de se pencher sur la question du féminisme et du rôle des femmes dans les écrits de Mariátegui si l'on prétend comprendre son œuvre théorique et militante. De même qu'une lecture au prisme du racisme nous a permis de faire ressortir des dimensions fondamentales de la méthode analytique mariatéguienne, interroger ses écrits à l'aune du genre est l'occasion de revenir sur la démarche de Mariátegui comme intellectuel, comme militant et comme dirigeant, en particulier dans son rapport à l'essentialisme.

Les travaux consacrés spécifiquement à la question du féminisme ou des femmes dans l'œuvre de Mariátegui sont assez peu nombreux. Si l'on trouve de nombreuses citations ou références au Péruvien dans des articles abordant le féminisme en Amérique latine, c'est souvent de manière ponctuelle et non centrale dans l'argumentation<sup>260</sup>. L'historienne péruvienne Sara Beatriz Guardia (également directrice de la *Cátedra Mariátegui*) est l'autrice de l'ouvrage de référence sur la question : *Mariátegui, una visión de género*<sup>261</sup>. Dans les publications les plus récentes, le travail de Guardia revient régulièrement<sup>262</sup> et sa relative exhaustivité offre une base intéressante. Dans un registre beaucoup plus politique, il convient de noter l'existence d'un petit ouvrage, datant des années 1970, attribué à la militante et universitaire péruvienne Catalina Adriánzen, à l'époque membre du *Partido Comunista del Perú – Sendero Luminoso*<sup>263</sup>. La grande qualité de cette brochure repose sur la clarté de l'exposé de la généalogie marxiste du féminisme qu'elle propose, mais aussi sur la diversité des citations de Mariátegui mobilisées, malgré l'approche très rigide du marxisme-léninisme

<sup>259</sup> Voir, parmi beaucoup d'autres, Joan SCOTT, « Genre : Une catégorie utile d'analyse historique », *Les Cahiers du GRIF*, Éléni VARIKAS (trad.), 1988, vol. 37, n° 1, pp. 125-153.

<sup>260</sup> Voir, par exemple, João Rafael Chió Serra CARVALHO, « O espectro de Mariátegui: história, presente e horizonte », *Germinal: marxismo e educação em debate*, 27 décembre 2021, vol. 13, n° 3, pp. 54-65. Ou encore Iridiani Graciele SEIBERT et Sandra Marli da Rocha RODRIGUES, « Aproximação teórica entre o feminismo camponês e popular e o marxismo latino-americano », in *VIII Simpósio de Geografia Agrária*, Curitiba, 2017, URL complète en biblio.

<sup>261</sup> Sara Beatriz GUARDIA, *José Carlos Mariátegui. Una visión de género*, op. cit.

<sup>262</sup> Par exemple dans une récente publication au Brésil, où une partie de son ouvrage a été traduite : Sara Beatriz GUARDIA, « Mariátegui, uma visão de gênero », in Deni Alfaro RUBBO et Sílvia ADOUE (dir.), *Espectros de Mariátegui na América Latina*, 1<sup>re</sup> éd., Marília/SP, Lutas Anticapital, 2020, pp. 169-198.

<sup>263</sup> Catalina ADRIÁNZEN et MOVIMIENTO FEMENINO POPULAR, *El Marxismo, Mariátegui y el movimiento femenino*, 2<sup>e</sup> éd., Lima, Asencios, 1975.



qu'elle propose. Enfin, on trouve deux textes suggestifs et de facture nettement plus académique écrits par la brésilienne Joana das Flores Duarte<sup>264</sup> et l'historienne argentine Mariela Peller<sup>265</sup>. Cette dernière apporte d'ailleurs, comme nous allons le voir, des éléments méthodologiques fructueux pour penser l'œuvre mariáteguienne dans son ensemble.

## « Âge de pierre » et conservatisme

Les premiers écrits de Mariátegui diffèrent sensiblement des textes qu'il publie après son retour d'Europe. Parmi les nombreuses évolutions que l'on peut noter (y compris formelles), l'appréciation des femmes et du féminisme est indiscutablement l'une des plus notables<sup>266</sup>. Si l'on retrouve bien certaines caractéristiques dont la continuité marque également les écrits postérieurs, le ton général est nettement condescendant et reproduit un discours conservateur et traditionaliste.

Pour les lecteurs contemporains, l'aspect le plus saillant de cette posture est sans doute son appréciation du féminisme, dont les luttes pour l'obtention de droits politiques est vive sur la période<sup>267</sup>. Dans un article de 1912 – Mariátegui a donc 18 ans – sa position est explicite :

De l'évolution féminine, qui obtient chaque jour de nouvelles conquêtes, nous n'aurons pas ici [au Pérou], certainement, l'ambition des femmes d'obtenir le droit de vote, ni la fièvre pour se consacrer aux professions libérales. Les femmes de Lima seront toujours délicieusement inutiles et frivoles. Et par là même elles seront toujours adorables.<sup>268</sup>

Aux revendications féministes, Mariátegui oppose une image « désirable » de la féminité qui reprend les poncifs sur la passivité, l'intuition<sup>269</sup>, la sensualité, l'inaptitude au travail ou à la

---

<sup>264</sup> Joana das Flores DUARTE, « Mariátegui and Latin American Marxist Feminism: A Necessary Revisit », *Latin American Perspectives*, juillet 2022, vol. 49, n° 4, pp. 31-44.

<sup>265</sup> Mariela PELLER, « Mujeres, política y emancipación en el pensamiento de José Carlos Mariátegui », in Silvana FERREYRA, Micaela CUESTA, Silvana FERREYRA, Maria Florencia GRECO, Miguel MAZZEO et Esteban RODRÍGUEZ (dir.), *Vigencia de José Carlos Mariátegui. Ensayos sobre su pensamiento*, Buenos Aires, Dialektik, 2009, pp. 101-119.

<sup>266</sup> Antonio Melis parle d'un « saut qualitatif évident » qui découle de la rencontre de Mariátegui avec l'Europe en ébullition de l'immédiat après-guerre. Antonio MELIS, « Mariátegui y la crítica de la vida cotidiana », in *Simposio de Nueva York*, Lima, s/e, 1997, page 33.

<sup>267</sup> Voir notamment Michèle RIOT-SARCEY, *Histoire du féminisme*, Paris, La Découverte, Repères, 2008, pages 50-71.

<sup>268</sup> « De la evolución femenina, que cada día conquista mayores triunfos, no tendremos aquí seguramente, el afán de las mujeres por obtener el derecho de votar, ni la fiebre por dedicarse a profesiones liberales. La mujeres limeñas, serán siempre, deliciosamente inútiles y frívolas. Y así también, serán siempre adorables ». José Carlos MARIÁTEGUI, « La semana de Dios », *La Prensa*, 8 avril 1912.

<sup>269</sup> Par exemple dans « El destino, las gitanas y la clarividencia de la mujer » José Carlos MARIÁTEGUI, « El destino, las gitanas y la clarividencia de la mujer », *El Tiempo*, 23 février 1917. *apud* José Carlos MARIÁTEGUI, *Escritos Juveniles. Tomo 2*, Lima, Amauta, 1991, page 135.

réflexion intellectuelle des femmes. L'aversion pour le féminisme prend les traits d'une défense de la frivolité en tant que caractéristique féminine fondamentale :

Nous sommes certains, lectrice, que tu préfères la délicatesse d'une page de Prévost, la variété distrayante d'une revue de mode, l'enchantement du flirt, un roman d'amourettes et un poème idyllique, à n'importe quel sujet aussi profond qu'antipathique du féminisme, qui veut voler aux femmes le charme naturel de leur frivolité et de leur grâce, et les transformer en comptables ou en oratrices de placettes grandiloquentes.<sup>270</sup>

Le vote est qualifié de « grossier » et de « prosaïque »<sup>271</sup>, et le féminisme est l'invention de « femmes laides » :

Je m'imagine toutes les suffragettes comme des nurses hystériques, aux oreilles desquelles aucune voix charitable jamais n'a effeuillé la fleur d'un mot doux.<sup>272</sup>

Ces positions tranchées et conservatrices ne représentent pas la majorité des textes de Mariátegui portant sur des femmes ou mettant en scène des femmes. Sara Beatriz Guardia a ainsi recensé, entre 1911 et 1916, 10 articles consacrés à des femmes, 12 entretiens d'artistes féminines, ainsi que la présence de personnages féminins importants dans 17 contes (parus dans la revue *El Turf*) et 2 pièces de théâtre<sup>273</sup>. Mariátegui est particulièrement admirateur de danseuses<sup>274</sup> et de ballerines, comme Tórtola Valencia<sup>275</sup>, auxquelles il rend des hommages appuyés.

La correspondance privée de Mariátegui dévoile par ailleurs une relation faite d'attention et de tendresse avec une jeune fille écrivant sous le pseudonyme de « Ruth »<sup>276</sup>,

---

<sup>270</sup> « Seguros estamos, lectora, de que tú gustas más de la delicadeza de una página de Prevost, de la distractiva variedad de una revista de modas, del encanto del flirt, de una novela de amoríos y de un poema idílico, que de cualquier tópico tan profundo como antipático del feminismo que quiere robar a las mujeres el natural encanto de su frivolidad y de su gracia y tornarlas en austeras tenedoras de libros o en grandilocuas oradoras de plazuela ». José Carlos MARIÁTEGUI, « Contigo lectora », *Mundo Limeño*, 21 juin 1914. *apud* José Carlos MARIÁTEGUI, *Escritos Juveniles. Tomo 2, op. cit.*, page 37.

<sup>271</sup> José Carlos MARIÁTEGUI, *Escritos Juveniles. Tomo 2, op. cit.*, page 28.

<sup>272</sup> « A todas las sufragistas me las imagino nurses histéricas, a cuyos oídos ninguna voz caritativa deshojó jamás la flor de un requiebro ». José Carlos MARIÁTEGUI, « Las mujeres pacifistas », *La Prensa*, 2 mai 1925. *apud* José Carlos MARIÁTEGUI, *Escritos Juveniles. Tomo 2, op. cit.*, page 241.

<sup>273</sup> Sara Beatriz GUARDIA, *José Carlos Mariátegui. Una visión de género, op. cit.*, page 25.

<sup>274</sup> Notons que le premier séjour en prison de Mariátegui survient après la représentation nocturne de la danseuse Norka Rouskaya dans le cimetière principal de Lima, le 5 novembre 1917, créant un scandale. Voir Guillermo ROUILLON, *La creación heroica de José Carlos Mariátegui, T. I La Edad de Piedra, op. cit.*, page 194.

<sup>275</sup> Mariátegui entretient une relation d'amitié avec la danseuse barcelonaise, comme l'atteste une photographie parue dans *El Turf* et une lettre (Carmen TORTOLA VALENCIA, « Carta de Carmen Tórtola Valencia (19/05/1917) », URL complète en biblio.).

<sup>276</sup> De son véritable nom Bertha Molina. Sara Beatriz Guardia recense 32 lettres écrites par Mariátegui entre 1916 et 1920, les réponses de « Ruth » sont en revanche perdues. Sara Beatriz GUARDIA, *José Carlos Mariátegui. Una visión de género, op. cit.*, page 37.

ainsi qu'une relation amoureuse avec une jeune ouvrière, Victoria Ferrer, dont naît une fille lorsque Mariátegui est déjà sur le bateau qui le mène en Europe<sup>277</sup>.

Au cours de ce premier moment de la vie de Mariátegui, les femmes sont bien présentes, de même que le féminisme, mais sous un mode mineur, ce dernier apparaissant essentiellement au gré des critiques qui lui sont adressées. Les femmes artistes sont louées<sup>278</sup> et commentées, ce qui sera également le cas jusqu'à ses derniers écrits, mais ce sont surtout les femmes « voilées de gazes et de tulles »<sup>279</sup> que Mariátegui admire et valorise, au nom de la beauté, de la sensualité et d'un certain mysticisme.

Comme le note justement Mariela Peller, le voyage que Mariátegui effectue en Europe est l'occasion d'une expérience transformatrice sur les plans politique et artistique, mais également sur un grand nombre d'aspects du quotidien dont il est témoin dans les pays qu'il visite. Les articles qu'il rédige pour *El Tiempo* donnent une idée de cette nouveauté par les descriptions de son environnement, qui dépassent la seule conjoncture politique ou économique pour aborder la mode, les mœurs, les villes, les conditions de travail, etc. Son immersion dans la modernité européenne bouleversée par la guerre constitue donc une occasion unique d'exposition à des rôles sociaux en évolution rapide, notamment certains rôles fortement connotés en termes de genre.

Trois articles sont directement consacrés à la question de l'évolution des rôles de genre<sup>280</sup>, tous datés de 1920. Le ton est léger, ironique, à la différence des articles de la même période traitant des élections italiennes ou de la politique internationale, et s'apparente plus à une chronique qu'à un article de facture analytique. Les trois textes reproduisent clairement une vision conservatrice du rôle des femmes dans la société. C'est en particulier le cas de « La señora Lloyd George, la justicia y la mujer », rédigé à l'occasion de la nomination de Margaret Lloyd George au poste de juge en 1919<sup>281</sup>. Mariátegui y développe une critique

---

<sup>277</sup> Gloria Ferrer naît le 17/11/1919. Voir José Carlos MARIÁTEGUI, « Carta a Victoria Ferrer (24/01/1920) », URL complète en biblio.

<sup>278</sup> C'est en particulier le cas de Juanita Martínez de la Torre, la sœur aînée de Ricardo Martínez de la Torre. Voir José Carlos MARIÁTEGUI, « El premio de pintura. Al margen de un retrato », *La Prensa*, 1 janvier 1915. *apud* José Carlos MARIÁTEGUI, *Escritos Juveniles. Tomo 3*, Lima, Amauta, 1991, page 307.

<sup>279</sup> Sara Beatriz GUARDIA, *José Carlos Mariátegui. Una visión de genero*, *op. cit.*, page 28.

<sup>280</sup> L'expression est de Mariela Peller. Voir Mariela PELLER, « Mujeres, política y emancipación en el pensamiento de José Carlos Mariátegui », *op. cit.*, page 110.

<sup>281</sup> Margaret Lloyd George et six autres femmes accèdent simultanément à la magistrature en vertu de l'adoption du *Sex Disqualification (Removal) Act* par la Chambre des Communes en 1919. Voir Mari TAKAYANAGI, *Parliament and Women, c.1900-1945*, Londres, King's College, 2012, page 45.

largement essentialiste, fondée sur l'idée que « la femme » ne serait pas « juste »<sup>282</sup>. S'il prend le soin de noter qu'il n'est pas effrayé par la perspective de la multiplication des femmes juges, il souligne que « cette mode des femmes juges est destinée à se propager dans le monde avec la même facilité que toutes les modes désagréables et que toutes les modes féminines »<sup>283</sup>. Enfin, il propose une forme singulière de classification selon laquelle « la femme n'est pas née pour être juge », mais peut être avocate ou médecin (quitte à détruire la profession)<sup>284</sup>. Contrairement à Mariela Peller, pour qui Mariátegui se borne à décrire les nouveaux rôles de genre<sup>285</sup>, il nous semble clair que le Péruvien est opposé à cette évolution. Il ne laisse aucun doute sur la nature essentialiste de son jugement lorsqu'il écrit qu'il faut que « les femmes restent femmes », ou encore que leur accession à la magistrature ou aux professions libérales signerait la fin de la poésie, dont elles seraient la source d'inspiration<sup>286</sup>.

Mariátegui tourne également en dérision le droit au divorce (qui figure pourtant dans les revendications du PSI), plaçant l'importance de cette question après les « communications avec Mars »<sup>287</sup>. Le ton est ouvertement ironique, faisant apparaître un lien de causalité avec la guerre et la présence des hommes sur le front, les épouses les trahissant à l'arrière. La position de Mariátegui dénote le peu de cas qu'il fait de cette question :

Je suis partisan du divorce, pas tant pour de hautes raisons philosophiques, mais pour une petite raison accessoire. Parce que je note que ses ennemies les plus acharnées sont les femmes. Et, bien sûr, je déduis que s'il ne convient pas aux femmes que le divorce existe, c'est parce que cela convient peut-être aux hommes.<sup>288</sup>

Cette considération superficielle s'inscrit cependant dans une réflexion plus générale qui court dans plusieurs articles de la même année, mais également dans les articles précédant son

<sup>282</sup> « La señora Lloyd George, la justicia y la mujer » (Rome 30/05/1929 / Lima 03/09/1920), *El Tiempo*, José Carlos MARIÁTEGUI, *CI, op. cit.*, page 181. Il convient pourtant de noter que Mariátegui relativise la justice des hommes également : « Il faut cependant s'interroger : les hommes sont-ils justes ? Il est possible, précisément, que nous donnions une preuve de ce que nous ne le sommes pas quand nous affirmons que les femmes ne l'ont pas été, ne le sont pas et ne le seront jamais... » (« Pero es preciso preguntarse: ¿Acaso los hombres somos justos? Puede ser, precisamente, que demos una prueba de que no lo somos cuando afirmamos que las mujeres no han sido, no lo son, ni lo serán jamás... »). *Ibid.*, p. 184.

<sup>283</sup> « Pero esta moda de las mujeres jueces está destinada a propagarse por el mundo con la misma facilidad de todas las modas inconvenientes y de todas las modas femeninas ». « La señora Lloyd George, la justicia y la mujer » *art. cit.*, José Carlos MARIÁTEGUI, *CI, op. cit.*, page 182.

<sup>284</sup> « La mujer no ha nacido para ser juez ». « La señora Lloyd George, la justicia y la mujer » *art. cit.*, *Ibid.*

<sup>285</sup> Mariela PELLER, « Mujeres, política y emancipación en el pensamiento de José Carlos Mariátegui », *op. cit.*, page 111.

<sup>286</sup> « La señora Lloyd George, la justicia y la mujer » *art. cit.*, José Carlos MARIÁTEGUI, *CI, op. cit.*, page 183.

<sup>287</sup> « El divorcio en Italia » (Florence 30/06/1920 / Lima 10/10/1920), *El Tiempo, Ibid.*, p. 185.

<sup>288</sup> « Yo soy partidario del divorcio, más que por altas razones filosóficas, por una menuda razón accesoria. Porque noto que sus más encarnizados enemigos son las mujeres. Y, claro, deduzco que si a las mujeres no les conviene que exista el divorcio, es porque a los hombres tal vez nos conviene ». « El divorcio en Italia » (Florence 30/06/1920 / Lima 10/10/1920), *El Tiempo, Ibid.*, p. 189.

départ du Pérou. L’auteur y déplore un désenchantement de l’idée d’amour éternel<sup>289</sup> au profit d’une conception « positiviste » ou même « scientifique » du mariage en vertu d’intérêts économiques, esthétiques ou sociaux<sup>290</sup>. Mariátegui s’oppose à une quantification de la vie et à une perspective utilitariste sans pour autant en proposer une lecture claire à ce moment : « sur le terrain matrimonial comme en tout, une orientation pratique domine aujourd’hui contre laquelle les personnes sentimentales protesteront en masse, et moi avec elles »<sup>291</sup>.

Un moment de bascule est nettement perceptible dans les écrits de Mariátegui en ce qui concerne les femmes et le féminisme. En effet, les articles de 1920 sont les dernières occurrences d’une adhésion à ce que Sara Beatriz Guardia nomme des « valeurs bourgeoises, traditionnelles et féodales »<sup>292</sup>. En revanche, les textes évoquant les artistes (poétesses, peintres, danseuses ou actrices) accordent une relative importance aux femmes dès cette première période<sup>293</sup>, tendance qui ne fera que se confirmer dans la suivante.

## Féminisme et révolution

Deux articles, publiés en 1924<sup>294</sup>, et un document adopté en 1929 par la *Confederación General de los Trabajadores del Perú*<sup>295</sup> (CGTP) nouveau-née donnent à voir la perspective révolutionnaire et rénovée de Mariátegui sur le féminisme.

Le trait marquant de ces textes est leur capacité d’articulation entre les revendications féministes et la révolution sociale. En effet, il n’est pas question pour l’auteur d’extraire une dimension – comme le « sexe » (aujourd’hui nous dirions le genre) – de l’analyse globale de la réalité sociale, mais bien de tenter d’en expliquer les ressorts et son articulation avec les autres pans du réel. Mariátegui rappelle ainsi qu’à la base de la vie d’une société se trouvent

<sup>289</sup> Par exemple dans « El matrimonio y el aviso económico » (Rome 10/1920 / Lima 14/11/1920), *El Tiempo*, *Ibid.*, p. 198.

<sup>290</sup> « El matrimonio y el aviso económico » (Rome 10/1920 / Lima 14/11/1920), *El Tiempo*, *Ibid.*, p. 199.

<sup>291</sup> « en el terreno matrimonial, como en todo, domina hoy una orientación práctica con la cual protestarán en masa las gentes sentimentales y con ellas yo ». « El matrimonio y el aviso económico » (Rome 10/1920 / Lima 14/11/1920), *El Tiempo*, *Ibid.*, p. 198.

<sup>292</sup> Sara Beatriz GUARDIA, José Carlos Mariátegui. *Una visión de genero*, *op. cit.*, page 29.

<sup>293</sup> Pour une liste exhaustive, voir Sara Beatriz GUARDIA, José Carlos Mariátegui. *Una visión de genero*, *op. cit.*

<sup>294</sup> « La Mujer y la Política » (15/03/1924) paru dans la revue *Variedades*, et « Las reivindicaciones feministas » (19/12/1924), dans la revue *Mundial*. Les deux articles sont compris dans José Carlos MARIÁTEGUI, *TE*, *op. cit.*

<sup>295</sup> Ce document a été en grande partie rédigé par Mariátegui, avec la collaboration active d’Avelino Navarro et d’autres membres du noyau fondateur de la centrale syndicale (voir José Carlos MARIÁTEGUI, *IP*, *op. cit.*, page 137.). Le texte cité ici est extrait du volume *Ideología y Política* des œuvres complètes de Mariátegui, mais il est également reproduit dans l’anthologie de Martínez de la Torre (Ricardo MARTÍNEZ DE LA TORRE, *Apuntes para una interpretación marxista de Historia Social del Perú*, vol. III, Lima, Empresa Editora Peruana, 1949.).

« l'organisation de la famille, la situation de la femme<sup>296</sup> »<sup>297</sup>. Or, le capitalisme a transformé les conditions historiques de vie des hommes comme des femmes, et en particulier les conditions de travail. Les transformations du mode de production étant synchroniques à celles des conditions de la reproduction<sup>298</sup>, c'est toute l'organisation sociale qui se trouve mise en mouvement, et « la femme acquiert, en vertu du travail, une nouvelle notion d'elle-même », opposée à la conception éminemment bourgeoise de la femme au foyer<sup>299</sup>. Les évolutions de la « civilisation capitaliste » dépassent ainsi le seul *locus* de la production pour embrasser toute la société, et conférer de nouvelles formes à des hiérarchies plus anciennes. Dans les mots de Mariátegui, « la société ne se divisait pas uniquement en classes, mais aussi en sexes »<sup>300</sup>.

Plus précisément, Mariátegui identifie, dans l'écho grandissant des revendications féministes, un effet de la civilisation capitaliste en tant qu'elle découle des révolutions bourgeoises du XVIII<sup>e</sup> siècle. Ainsi, « l'un des événements substantiels du XX<sup>e</sup> siècle est l'acquisition par la femme des droits politiques de l'homme »<sup>301</sup>, ces derniers datant des avancées libérales qu'ont représentées les Révolutions française et étasunienne, ainsi que la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen – dont Mariátegui note qu'elle aurait pu s'appeler Déclaration des Droits du Mâle<sup>302</sup>. En ce sens, « les revendications victorieuses du féminisme constituent, de fait, l'accomplissement de la dernière étape de la révolution bourgeoise et de l'ultime chapitre de l'idéologie libérale »<sup>303</sup>. Penseur attentif aux processus historiques et à leurs contradictions, Mariátegui souligne que l'avènement de la bourgeoisie a privé les femmes d'une parcelle de pouvoir qu'elles pouvaient exercer dans l'Ancien Régime, tout en leur donnant « les moyens d'augmenter [leur] capacité et d'améliorer [leur] condition dans la vie »<sup>304</sup>. S'il inscrit le féminisme dans une généalogie libérale et jacobine, le Péruvien articule l'expression du féminisme dans le monde aux conditions matérielles dans lesquelles

<sup>296</sup> L'usage du pluriel est aujourd'hui la norme. Nous avons cependant opté pour respecter le nombre utilisé par l'auteur dans les citations.

<sup>297</sup> « El III Congreso Internacional de la Reforma Sexual » (18/10/1929), *Mundial*, José Carlos MARIÁTEGUI, *TE*, *op. cit.*, page 175.

<sup>298</sup> Marx est explicite sur ce point, mais on trouve facilement des exemples chez Engels (Voir Friedrich ENGELS, *La situation de la classe laborieuse en Angleterre*, Gilbert BADIA et Jean FRÉDÉRIC (trad.), Paris, Éditions Sociales, 1960.).

<sup>299</sup> « La mujer adquiere, en virtud del trabajo, una nueva noción de sí misma ». « Las reivindicaciones feministas », José Carlos MARIÁTEGUI, *TE*, *op. cit.*, page 171.

<sup>300</sup> « La sociedad no se dividía únicamente en clases sino en sexos », « La Mujer y la Política », *Ibid.*, p. 162.

<sup>301</sup> « Uno de los acontecimientos sustantivos del siglo veinte es la adquisición por la mujer de los derechos políticos del hombre », « La Mujer y la Política », *Ibid.*, p. 159.

<sup>302</sup> « La Mujer y la Política », *Ibid.*, p. 162.

<sup>303</sup> « las reivindicaciones victoriosas del feminismo constituyen, realmente, el cumplimiento de una última etapa de la revolución burguesa y de un último capítulo del ideario liberal ». « La Mujer y la Política », *Ibid.*

<sup>304</sup> « los medios de aumentar su capacidad y mejorar su posición en la vida ». « La Mujer y la Política », *Ibid.*

les femmes vivent à un moment donné : « Le féminisme n'est pas apparu au Pérou artificiellement ou arbitrairement. Il est apparu comme la conséquence des nouvelles formes du travail intellectuel et manuel de la femme »<sup>305</sup>.

Le capitalisme est donc lié à l'histoire du mouvement féministe, comme à celle du mouvement ouvrier, et la démocratie bourgeoise crée les conditions et les « prémisses morales » propices aux revendications des femmes en termes de droits. Autrement dit, pour Mariátegui, tant l'organisation du travail (productif et reproductif) que le substrat idéologique libéral (les droits individuels, la condition de citoyen.ne) participent aux conditions de possibilité du féminisme. Et cela ne se limite pas aux pays industrialisés d'Europe, puisque le capitalisme est toujours immédiatement mondial. En ce sens, s'il n'est pas possible de fermer les yeux sur les revendications des femmes, il n'est pas plus loisible de séparer les luttes des femmes de la division en classes sociales, et donc de la lutte des classes. Ainsi, écrit-il, « la lutte des classes – fait historique et non assertion théorique – se reflète sur le plan du féminisme », et le mouvement des femmes se divise en tendances (bourgeoise, petite-bourgeoise et prolétaire) où s'alignent revendications de classe et intérêts de classe. Plus loin, Mariátegui précise sa position : « Dans le panorama humain actuel, la classe différencie plus que le sexe »<sup>306</sup>.

Le Péruvien insiste sur le fait que le féminisme n'est pas une idée « importée », « étrangère » au Pérou, mais bien une « idée humaine », « caractéristique d'une civilisation, spécifique à une époque »<sup>307</sup>. Le vocabulaire mobilisé n'est pas aussi précis que celui que nous connaissons aujourd'hui pour parler de féminisme, de féminité, de genre, de rapports sociaux, etc. Malgré cela, il est évident, à la lecture, que Mariátegui intègre le féminisme dans la réalité qu'il étudie : « La question féminine est une partie de la question humaine »<sup>308</sup>. Les revendications portées par les diverses composantes du mouvement féministe sont ainsi comprises comme l'une des coordonnées de la conjoncture. Or, la révolution en Russie<sup>309</sup> a

<sup>305</sup> « El feminismo no ha aparecido en el Perú artificial ni arbitrariamente. Ha aparecido como una consecuencia de las nuevas formas del trabajo intelectual y manual de la mujer ». « Las reivindicaciones feministas », *Ibid.*, p. 167.

<sup>306</sup> « En el actual panorama humano, la clase diferencia más que el sexo ». « Las reivindicaciones feministas », *Ibid.*, p. 168.

<sup>307</sup> « una idea característica de una civilización, peculiar a una época ». « Las reivindicaciones feministas », *Ibid.*, p. 167.

<sup>308</sup> « La cuestión femenina es una parte de la cuestión humana ». « Las reivindicaciones feministas », *Ibid.*, p. 172.

<sup>309</sup> Il faut noter que les organisations de gauche non communistes se mobilisent également sur cette question. Voir par exemple les travaux de l'historienne Susan Zimmerman (voir Brigitte STUDER, « Susan Zimmermann, Frauenpolitik und Männergewerkschaft. Internationale Geschlechterpolitik, IGB-Gewerkschafterinnen und die Arbeiter- und Frauenbewegungen der Zwischenkriegszeit: Wien, Löcker

rebattu les cartes sur ce terrain également. La thèse de Mariátegui est que ce sont les forces de gauche qui font avancer le féminisme sur l'arène politique (il cite les exemples de la britannique Margarita Bondfield dans le gouvernement travailliste de Ramsay MacDonald, et d'Alexandra Kollontai comme ambassadrice d'Union Soviétique, ou encore de Silvia Pankhurst qui s'affirmait socialiste<sup>310</sup>), mais toujours dans les limites que le caractère de classe de la revendication impose. La radicalité bolchevique et la pression révolutionnaire sur les gouvernements bourgeois serait ainsi le vecteur d'une accession plus ample des femmes aux droits politiques, l'ultime réalisation de la révolution libérale et individualiste s'avérant être le fait et le fruit du mouvement révolutionnaire socialiste<sup>311</sup>. Dans cette mesure, Mariátegui cite plusieurs avancées constitutionnelles et légales obtenues par les femmes en URSS : les droits politiques et civiques, les congés maternité, le droit au divorce<sup>312</sup>, ou encore la mixité dans les écoles<sup>313</sup>. Dans un article de 1924 consacré à Léon Trotsky, il insiste sur les avancées soviétiques en termes de libération des femmes, d'éducation des enfants et de libération de la maternité<sup>314</sup>.

Enfin, Mariátegui fait se recouper révolution et féminisme et critiquant les féministes bourgeoises : « Les féministes de la bourgeoisie acceptent toutes les conséquences de l'ordre établi, sauf celles qui s'opposent à celles des femmes »<sup>315</sup>. Cette position est contraire, selon lui, à l'essence même du féminisme dans la mesure où celui-ci implique une remise en cause des rôles de genre (Mariátegui s'attaque ainsi à la défense de la « poésie du foyer », qu'il lit comme une défense de la servitude domestique des femmes<sup>316</sup>) qui soutiennent tant l'ordre patriarcal que l'ordre capitaliste<sup>317</sup>. Catalina Adriánzen souligne la limitation intrinsèque, du point de vue marxiste, à la revendication libérale de droits politiques établissant une « égalité

---

Verlag, 2021. 717 p. ». *Clio*, 12 août 2022, n° 55.). Pour une note synthétique des rapports entre féminisme et socialisme, voir Saliha BOUSSEDRA, « Féminisme », in Jean-Numa DUCANGE, Razmig KEUCHEYAN et Stéphanie ROZA (dir.), *Histoire globale des socialismes, XIXe-XXIe siècle*, Paris, Presses Universitaires de France, 2021, pp. 252-263..

<sup>310</sup> « La Mujer y la Política », José Carlos MARIÁTEGUI, *TE, op. cit.*, page 159.

<sup>311</sup> « La Mujer y la Política », *Ibid.*, p. 162.

<sup>312</sup> « Las instituciones del régimen ruso » (conférence prononcée le 19/10/1923), José Carlos MARIÁTEGUI, *HCM, op. cit.*, pages 149-153.

<sup>313</sup> « Lunatcharsky », José Carlos MARIÁTEGUI, *EC, op. cit.*, page 101.

<sup>314</sup> « Trotsky » (19/04/1924), *Variedades, Ibid.*, p. 94.

<sup>315</sup> « Las feministas de la burguesía aceptan todas las consecuencias del orden vigente, menos las que se oponen a las reivindicaciones de las mujeres ». « Las reivindicaciones feministas », José Carlos MARIÁTEGUI, *TE, op. cit.*, page 169.

<sup>316</sup> « Las reivindicaciones feministas », *Ibid.*, p. 171.

<sup>317</sup> Catalina Adriánzen rappelle que ce lien est déjà présent chez Engels, dans *L'Origine de la Famille, de la propriété privée et de l'État*, lorsqu'il lie l'oppression des femmes et propriété des moyens de production. Voir Catalina ADRIÁNZEN et MOVIMIENTO FEMENINO POPULAR, *El Marxismo, Mariátegui y el movimiento femenino, op. cit.*, page 21.



formelle »<sup>318</sup>, comme le disait déjà Marx dans *Sur la Question Juive*<sup>319</sup> à propos des Droits de l'Homme. Mariátegui se situe clairement dans cette filiation intellectuelle et historique :

Né de la matrice libérale, le féminisme n'a pas pu être mis en pratique pendant le processus capitaliste (*sic*). C'est maintenant, alors que la trajectoire historique de la démocratie touche à sa fin, que la femme acquiert les droits politiques et juridiques du mâle. Et c'est la Révolution russe qui lui a concédé explicitement et catégoriquement l'égalité et la liberté que réclamaient en vain il y a plus d'un siècle Babeuf et les Égaux.<sup>320</sup>

Le féminisme est ainsi fondamentalement révolutionnaire, dans la mesure où il remet en cause la structure sociale dans son ensemble (famille, propriété, organisation de l'État). Et en tant que tel il ne se limite donc pas aux femmes, mais s'inscrit dans les luttes politiques et économiques qui structurent le monde social. Dans cette mesure, les hommes sont également appelés à se mobiliser : « Les hommes sensibles aux grandes émotions de l'époque ne doivent et ne peuvent pas se sentir étrangers à ce mouvement »<sup>321</sup>.

C'est d'ailleurs, en substance, cette position qui sert de sous-bassement théorique aux revendications immédiates formulées par la CGTP dans son manifeste de 1929. Le document comprend une section consacrée au « problème de la femme », aux côtés des sections consacrées à la jeunesse, au prolétariat agricole, au prolétariat industriel, aux paysans et aux Indiens. Le document insiste sur l'oppression croissante pesant sur les femmes à mesure qu'elles entrent sur le marché du travail, tant dans les travaux manuels que dans les services, du fait de la faiblesse des salaires qui leur sont versés : « Si la femme avance sur la voie de son émancipation sur le terrain démocratique-bourgeois, ce fait fournit au capitaliste, en revanche, une main-d'œuvre bon marché »<sup>322</sup>. Mariátegui et ses camarades font explicitement référence à la concurrence à la baisse sur les salaires des hommes que l'emploi féminin représente, mais ils n'en déduisent pas que les femmes doivent être écartées de l'emploi. Au contraire, ils prônent l'organisation et la lutte collective :

<sup>318</sup> *Ibid.*, p. 18.

<sup>319</sup> Voir Karl MARX, *Sur la Question juive. Présentation et commentaires de Daniel Bensaïd*, Paris, La Fabrique Éditions, 2006.

<sup>320</sup> « Nacido de la matriz liberal, el feminismo no ha podido ser actuado durante el proceso capitalista. Es ahora, cuando la trayectoria histórica de la democracia llega a su fin, que la mujer adquiere los derechos políticos y jurídicos del varón. Y es la revolución rusa la que ha concedido explícita y categóricamente a la mujer la igualdad y la libertad que hace más de un siglo reclamaban en vano de la revolución francesa Babeuf y los igualitarios ». « Las reivindicaciones feministas », José Carlos MARIÁTEGUI, *TE, op. cit.*, page 170.

<sup>321</sup> « A este movimiento no deben ni pueden sentirse extraños ni indiferentes los hombres sensibles a las grandes emociones de la época ». « Las reivindicaciones feministas », *Ibid.*, p. 172.

<sup>322</sup> « Si la mujer avanza en la vía de su emancipación en un terreno democrático-burgués, en cambio este hecho suministra al capitalista mano de obra barata ». CONFEDERACIÓN GENERAL DE TRABAJADORES DEL PERÚ, « Manifiesto de la CGTP a la clase trabajadora del país », in *Ideología y Política*, 6<sup>e</sup> éd., Lima, Biblioteca Amauta, 1986, page 144.

Cette accumulation de « calamités » qui pèse sur la femme exploitée ne peut se résoudre autrement que sur la base de l'organisation immédiate. De la même manière que les syndicats doivent former leurs jeunes cadres, ils doivent créer leurs sections féminines, où seront éduquées nos futures militantes.<sup>323</sup>

Logiquement, parmi les revendications listées à la fin du manifeste, on trouve celle d'une réduction du temps de travail hebdomadaire à 40 heures pour les femmes et les jeunes de moins de 18 ans<sup>324</sup>. L'inscription de revendications féminines dans un document de la Confédération découle ainsi d'une prise de position assumée chez Mariátegui, au moins depuis 1924, mais aussi d'un contexte international dans lequel les organisations communistes et les institutions soviétiques (avancées pour l'époque) participent à la globalisation des revendications féministes.

On observe donc une transition radicale entre la période jusqu'à 1920 et les textes postérieurs sur la question du féminisme. Passant d'un essentialisme relativement grossier à une analyse beaucoup plus fine de l'exploitation des femmes, Mariátegui revendique l'émancipation humaine, et il les y inclut comme partie intégrante du sujet révolutionnaire.

\*\*\*\*\*

En 1969, un article écrit par l'historien britannique Quentin Skinner venait jeter, avec beaucoup d'humour, un pavé dans la mare des historiens des idées. Intitulé « Meaning and Understanding in the History of Ideas »<sup>325</sup>, le texte s'attaquait à un aspect récurrent des études de ce champ en identifiant un certain nombre de « mythologies », parmi lesquelles la « mythologie des doctrines »<sup>326</sup> et la « mythologie de la cohérence »<sup>327</sup>. La première consiste à chercher dans l'œuvre, l'auteur ou le corpus étudié un ensemble de proposition systématiques répondant à ce qui est considéré comme les principaux sujets pertinents du champ ou domaine dans lequel cet auteur, œuvre ou corpus s'inscrit. La conséquence directe, selon Skinner,

<sup>323</sup> « Todo este cúmulo de "calamidades" que pesa sobre la mujer explotada, no puede resolverse, sino es a base de la organización inmediata; de la misma manera que los sindicatos tienen que construir sus cuadros juveniles, deben de crear sus secciones femeninas, donde se educarán nuestras futuras militantes ». *Ibid.*, p. 146.

<sup>324</sup> *Ibid.*, p. 154.

<sup>325</sup> Quentin SKINNER, « Meaning and Understanding in the History of Ideas », *History and Theory*, 1969, vol. 8, n° 1. Nous citons ici la version suivante : Quentin SKINNER, « Meaning and Understanding in the History of Ideas », in *Visions of Politics: Regarding Method*, Cambridge ; New York, Cambridge University Press, 2002, pp. 57-89.

<sup>326</sup> Quentin SKINNER, « Meaning and Understanding in the History of Ideas », *op. cit.*, page 59.

<sup>327</sup> *Ibid.*, p. 67.

serait de rechercher dans l'objet de l'étude tout ce qui pourrait s'apparenter à la formulation d'une « doctrine » propre pour chacun des thèmes tenus pour incontournables, quitte à s'affranchir de toute précaution historique quant à savoir si tel ou tel thème est bien formulé dans les mêmes termes – ou même s'il existe, tout simplement – au moment où le texte est produit. Skinner insiste également sur l'anachronisme que commet une telle approche lorsqu'elle prend comme un tout la biographie d'un auteur pour en tirer une théorie systématique sur des aspects qui sont parfois peu (ou pas) présents dans les textes, ou alors qui connaissent un traitement différencié au long de la trajectoire intellectuelle et théorique de l'auteur. La seconde mythologie qui nous intéresse, la « mythologie de la cohérence », est directement liée à ce dernier aspect. Elle consiste à postuler la non-contradiction au sein d'une œuvre d'un même auteur, quitte à produire une pensée unifiée et systématique qui fasse fi des éventuelles contradictions réelles de l'œuvre. Ou même à l'explicitation d'un « système » ayant plus à voir avec les attentes de l'historien qu'avec l'objet de l'étude.

La lecture de Skinner s'avère être un garde-fou particulièrement utile pour étudier la pensée mariatéguienne. En effet, le risque est grand de tomber dans l'une ou l'autre des deux mythologies qu'il identifie, tant l'œuvre est fragmentée, distribuée dans le temps, l'espace et les supports et tant les positions défendues par l'auteur peuvent varier. Notre parcours au travers des textes que Mariátegui produit, entre ses premiers articles de presse et jusqu'à sa mort, s'est ici penché sur des aspects complexes parce que changeants, qui exigent un traitement attentif au contexte de l'énonciation autant qu'aux évolutions internes. Pour cela, la lecture mise en place dans cette section s'est attachée à la chronologie, d'un côté, pour mettre en évidence les évolutions de l'auteur, et, de l'autre, à un regard d'ensemble cherchant à identifier des lignes de force dominantes permettant d'identifier des axes de cohérence. Il ne s'est donc pas agi de révéler une doctrine ou même un système non contradictoire, mais de saisir les éléments d'une pensée diverse et en construction, où des positions s'imposent peu à peu – non sans contradictions – et installent un cadre non-essentialiste sans se départir de la référence à la biologie. C'est pourquoi, dans la section suivante, il s'agit d'interroger cette référence dans son rapport à l'histoire et à ses acteurs, c'est à dire dans le lien qu'elle dessine entre vie et pratique, création et répétition.





## Chapitre 5. Vitalisme et historicisme

Notre enquête sur la dimension biologique dans les écrits de Mariátegui nous a permis d'établir la présence d'un vitalisme, au sens de l'identification d'un mouvement de la vie elle-même, de l'expression d'une force immanente qui en serait la manifestation. En ce sens, le vitalisme déborde les frontières des sciences de la nature pour nourrir toute la production mariáteguienne. Une fois cette constatation effectuée, tout reste à faire : comment comprendre la nature de cette force ? Est-elle strictement immanente ou fait-elle appel à l'« esprit » et à la « sensibilité » des sujets (individuels ou collectifs) par-delà la matérialité ? Il est, par conséquent, impératif de cerner plus précisément les contours de ce vitalisme, de manière à appréhender la pensée de Mariátegui dans un cadre qui lui rende justice, à savoir dans son rapport créatif à son contexte. En effet, les premières décennies du XX<sup>e</sup> siècle sont marquées par un « moment vitaliste »<sup>328</sup> qui, à de nombreux égards, échappe à la seule biologie pour irriguer d'autres champs (politique, artistique et littéraire, philosophique, etc.). La question qui se pose à nous est alors celle du rapport entre la vie et l'histoire chez Mariátegui.

Si, comme la section précédente l'a montré, le rapport de Mariátegui à la biologie, aux « races » et aux rapports de genre évolue vers un constructivisme, les références à la « vie », aux « pulsions vitales » ou, spéculativement, à la morbidité, à la décadence et à la passivité sont omniprésentes. Ne doit-on y voir qu'un recours métaphorique ou un effet de style ? Leur simple récurrence suggère, au contraire, qu'un rôle beaucoup plus central est attribué à la vie et à la vitalité dans les textes mariáteguiens. On trouve ainsi des oppositions, des polarités qui structurent certains développements, et dont la nature a bien trait à la biologie et à un certain vitalisme, comme la polarité organicité / artificialité. De même, lorsqu'il se penche sur le cas des « éléments de socialisme pratique »<sup>329</sup> dans les communautés indiennes, c'est la vitalité des « survivances » du « socialisme » hérité de la période pré-colombienne qui anime sa démarche, l'amenant à dresser – par opposition – un tableau qui est toujours un sévère réquisitoire contre la grande propriété latifundiaire. Loin cependant de se limiter à une simple description du Pérou, l'effort heuristique est également épistémique, ontologique et politique,

---

<sup>328</sup> Sebastian NORMANDIN et Charles T. WOLFE (dir.), *Vitalism and the scientific image in post-enlightenment life science, 1800-2010*, New York, Springer, 2013, page 9.

<sup>329</sup> Nous reviendrons en détail sur cette notion dans la seconde partie de cette section.

dans la mesure où c'est la capacité des humains à créer leur propre histoire en fonction de leur situation matérielle qui est le fil rouge des actions et des écrits de Mariátegui. En ce sens, c'est bien la praxis individuelle et collective qui est en question de manière sous-jacente : la vie est-elle créatrice par elle-même ? Qui crée quoi ? Et dans quelles conditions ? Voilà les interrogations qui structurent cette section.

## A. Artificialité et organicité

Les notions d'organisation, d'organisme, de développement des êtres vivants au cours d'une évolution dont les normes sont peu à peu mises au jour sont, on l'a vu, très présentes à l'esprit de Mariátegui et de ses contemporains. L'analyse des liens complexes entre le romantisme, le néo-thomisme, le néo-vitalisme bergsonien et le développement général des sciences et des arts dans la société capitaliste mondiale du tournant du XX<sup>e</sup> siècle n'entre pas dans les limites de notre travail. En revanche, se pencher sur certaines manifestations d'une appréciation renouvelée du rôle de la « vie » dans le mouvement réel du monde s'avère indispensable pour percevoir de nombreuses caractéristiques de l'écriture et de la pensée mariatéguienne.

Comme le décrit l'historien britannique Richard Lofthouse,

Recréer le moment vitaliste suppose un acte concerté d'imagination historique, un moment qui réenchanta la vie confrontée au massacre mécaniste, qui chercha un répit des implications les plus démoralisantes de la recherche sur l'évolution et qui laissa une porte ouverte à l'esprit, ou même à Dieu, dans la nature. Et pourtant cette perspective, qui alimenta naturellement les champs voisins de la spéculation théologique et de la philosophie, atteignit pour la génération de George Bernard Shaw une force particulière qui perdura jusqu'à la fin de l'entre-deux-guerres.<sup>330</sup>

Face aux avancées apparemment inéluctables de l'industrie, de la machine et de la quantification, le désenchantement du monde<sup>331</sup> suscite une palette de réponses et de réactions dont l'un des points communs est, sans doute, une défense de la vie et de ses manifestations face à la marchandisation et à la réification capitaliste<sup>332</sup>. Le premier tiers du XX<sup>e</sup> siècle est ainsi traversé de courants se revendiquant de la biologie, ou de la vie elle-même, de la force et

<sup>330</sup> « It requires a concerted act of historical imagination to re-create the vitalist moment, a moment which re-enchanted life in the face of mechanist onslaught, sought a reprieve from the more demoralizing implications of evolutionary inquiry and left open a space for spirit or even God in nature. Yet this view, which naturally bled into neighboring fields such as theological speculation and philosophy, attained for George Bernard Shaw's generation a special force that endured until the late inter-war years ». Richard A. LOFTHOUSE, *Vitalism in modern art, c. 1900-1950: Otto Dix, Stanley Spencer, Max Beckmann and Jacob Epstein*, Lewiston, NY, E. Mellen Press, 2005, page 3. Apud Sebastian NORMANDIN et Charles T. WOLFE (dir.), *Vitalism and the scientific image*, op. cit., page 9.

<sup>331</sup> Sur ce point voir les travaux sur le romantisme de Michaël Löwy et Robert Sayre, que nous mentionnons dans la section consacrée à la postérité du « communisme inca » : Michaël LÖWY et Robert SAYRE, « Figures du romantisme anti-capitaliste : une tentative de typologie », *L'Homme et la société*, 1984, n° 73-74, pp. 147-172. Et Michael LÖWY et Robert SAYRE, *Révolte et mélancolie: le romantisme à contre-courant de la modernité*, Paris, Payot, Critique de la politique Payot, 1992.

<sup>332</sup> Cette caractérisation très large à dessein permet de tracer des liens entre des mouvements artistiques et culturels comme, parmi beaucoup d'autres, la *Lebensreform* (« réforme de la vie ») en Allemagne (voir notamment Erich MÜHSAM, *Ascona*, Elke ALBRECHT et Suzanne FAISAN (trad.), Quimperlé, la Digitale, 2002.), le modernisme de Rodó en Amérique latine ou encore l'attrait mondial du bergsonisme.



de la vitalité, de hiérarchies naturelles ou de protestation face à l'aliénation de la nature<sup>333</sup> et des humains<sup>334</sup>.

Une définition générique du vitalisme permet de clarifier certains pans du mouvement :

Est vitaliste toute conception qui admet l'existence d'un principe vital distinct de la matière et de ses lois. Le vitalisme affirme une différence essentielle, de nature et non seulement de degré, entre le vivant et l'inerte.<sup>335</sup>

Le vivant est ainsi posé comme essentiellement distinct du non vivant, ou, dans les termes de l'*Anti-Dühring*<sup>336</sup>, l'organique distinct de l'inorganique<sup>337</sup>. Pour autant, la notion de vie, qui est au fondement de cette différence, peut également être ramenée à l'ensemble des processus physico-chimiques qui l'expriment, comme le postule le mécanisme<sup>338</sup>. En ce sens, Engels et Marx récusent le vitalisme précisément en tant qu'il postule un principe moteur extérieur à la matérialité. Cependant, le philosophe français Paul-Laurent Assoun défend l'idée que la conception de la vie chez les fondateurs du marxisme dépasse sa définition strictement biologique. En effet, la vie désigne le processus même de la dialectique :

C'est que la vie, dans une conception dialectique, permet de saisir la réalité de la contradiction, moteur universel, *in concreto* – sans se référer pour autant au point de vue de la finalité dont le matérialisme veut faire l'économie.<sup>339</sup>

Dans cette mesure, les métaphores vitalistes, qui abondent dans *Le Capital*, désignent des processus qui dépassent la définition littérale biologique de la vie, et correspondent à des

---

<sup>333</sup> Les doctrines fascistes et nazies naissent, en partie, comme des expressions de ce vitalisme. On peut se référer à l'origine éminemment moderne du vitalisme, de l'idéalisme et de la métaphysique de la volonté fasciste, ainsi qu'au le rejet du matérialisme, de l'égalitarisme et du rationalisme. L'historien Robert Paxton rappelle le statut singulier de *das Blut* et de la *razza* comme principe de vérité inhérent aux doctrines fasciste et nazie (Robert O. PAXTON, *The anatomy of fascism*, 1<sup>re</sup> éd., New York, Alfred A. Knopf, 2004, page 18.). Voir également les travaux de l'historien conservateur Stanley G. PAYNE, *A History of Fascism, 1914-1945*, Reprint., London New York, Routledge, 2004, page 9.

<sup>334</sup> Le thème de l'aliénation est, par ailleurs, très présent dans les écrits du « jeune » Marx, voir en particulier : Karl MARX, *Manuscrits de 1844*, Emile BOTTIGELLI (trad.), Paris, Éditions Sociales, 1972. Notons cependant notre accord avec la thèse de Lucien Sève, pour qui le thème de l'aliénation ne disparaît pas dans les textes dit de la « maturité », se retrouvant au contraire dans un grand nombre de textes du *Capital*. (voir Lucien SÈVE, *Aliénation et émancipation précédé de Urgence de communisme et suivi de Karl Marx, 82 textes du « Capital » sur l'aliénation*, Paris, la Dispute, 2012.)

<sup>335</sup> Patrick DUPOUEY, *Épistémologie de la biologie. La connaissance du vivant*, Paris, Armand Colin, 128, 2005, page 33.

<sup>336</sup> Voir Friedrich ENGELS, *Anti-Dühring (M.E Dühring bouleversee la science)*, Paris, Éditions Sociales, 1950. Engels s'inspire largement des travaux de Darwin et d'Ernst Haeckel.

<sup>337</sup> On sait que Mariátegui avait connaissance de l'ouvrage d'Engels par une citation dans les *Sept Essais*, à propos de Calvin et de l'importance de la Réforme dans le développement de l'individualisme. Voir José Carlos MARIÁTEGUI, *7E*, *op. cit.*, page 148.

<sup>338</sup> Paul-Laurent ASSOUN, « Vie / Vitalisme », in *Dictionnaire Critique du Marxisme*, Paris, PUF, 1998, page 1201.

<sup>339</sup> *Ibid.*, p. 1202.

phénomènes dont la manifestation découle logiquement et spontanément de leurs fonctions intrinsèques, de leurs prédicats fondamentaux. Certains passages sont particulièrement explicites :

Or le capital a une unique pulsion vitale : se valoriser, créer de la survaleur, pomper avec sa partie constante, les moyens de production, la plus grande masse possible de surtravail. Le capital est du travail mort, qui ne s'anime qu'en suçant tel un vampire du travail vivant, et qui est d'autant plus vivant qu'il en suce davantage.<sup>340</sup>

Il s'agit bien d'une pulsion répondant à des déterminations essentielles, découlant de la nature même du phénomène. Le vocabulaire mobilisé est représentatif d'un champ sémantique, ayant trait à la vie (les pulsions, les impulsions, le vampirisme et le parasitisme des capitalistes qui ne vivent que par le travail d'autrui, etc.), qui constelle les textes de Marx<sup>341</sup>.

On retrouve cette même perspective dans l'idée du développement « spontané », « naturel » ou encore « organique » de certaines formes sociales par opposition à d'autres :

[La monogamie] fut la première forme de famille basée non sur des conditions naturelles, mais sur des conditions économiques à savoir : la victoire de la propriété privée sur la propriété commune primitive et spontanée.<sup>342</sup>

Dans cette section de *L'Origine de la famille, de la propriété privée et de l'État*, de 1884, Engels se réfère explicitement à des formes d'« ingérences » qui altèrent l'organisation naturelle des sociétés humaines<sup>343</sup>. La complexification des sociétés au long de l'histoire voit, en effet, se multiplier des entités, des structures sociales, des rapports sociaux qui modifient les organisations dites « primitives », surgies « spontanément » :

Comme les Grecs au temps des héros, les Romains au temps des prétendus « rois » vivaient donc en une démocratie militaire issue des *gentes*, phratries et tribus, sur lesquelles elle était basée. Les curies et les tribus avaient beau être en partie des formations artificielles, elles étaient modelées sur les prototypes véritables et spontanés de la société d'où elles étaient issues et qui les entouraient encore de toutes parts. Même si la noblesse patricienne spontanée avait déjà gagné du terrain, même si les *reges* tentaient peu à peu d'élargir leurs attributions, cela ne change pas le caractère fondamental originel de la constitution, et c'est ce caractère seul qui importe.<sup>344</sup>

<sup>340</sup> Karl MARX, *Le Capital*, *op. cit.*, page 259.

<sup>341</sup> Jacques D'HONDT et Fiorinda LI VIGNI, *Présences du matérialisme*, Paris, L'Harmattan, 1999, page 145. Apud Nicolas TERTULIAN, « Jacques D'Hondt interprète de Marx », *Revue de métaphysique et de morale*, 2015, vol. 88, n° 4, pp. 521-530.

<sup>342</sup> Friedrich ENGELS, *L'Origine de la famille, de la propriété privée et de l'État*, Moscou, Éditions du Progrès, 1976, page 51.

<sup>343</sup> Par exemple : « En Attique, il y avait quatre tribus, chacune de trois phratries, et chacune des phratries comptait trente *gentes*. Une telle délimitation des groupes suppose une ingénierie consciente et méthodique dans l'ordre qui s'était constitué tout spontanément. » *Ibid.*, p. 80.

<sup>344</sup> *Ibid.*, p. 99.

Il semble ressortir de l'usage de ce vocabulaire une opposition entre organisation spontanée des sociétés humaines et instances artificielles apparaissant au gré de leur évolution dans l'histoire. Rien ne serait cependant plus erroné que de postuler, dans leurs œuvres, une lecture morale attribuant une valeur négative à l'artificialité et positive à la spontanéité. Engels et Marx se proposent d'analyser les sociétés humaines à l'aune des dynamiques sociales qui les meuvent, c'est-à-dire d'en expliciter les contradictions internes. Les innovations sociales historiques qui apparaissent sont donc, par définition, dans des rapports dialectiques d'opposition, de destruction et de construction par rapport aux formes dont elles héritent tout en les transformant. Les qualificatifs tels que « spontané » ou « naturel » semblent désigner des éléments fondamentaux et moins complexes des formations sociales – par opposition à l'autonomie relative de l'État par exemple – qui ne disparaissent jamais entièrement bien qu'ils soient profondément transformés au cours de l'histoire. On retrouve ici la perspective dialectique, processuelle, au cœur de la démarche matérialiste du marxisme.

Dans cette mesure, pour Engels, la monogamie correspond à un type d'évolution socio-économique qui repose sur une division du travail et une organisation hiérarchique de la famille, fondant la première « opposition de classe » et la première « oppression de classe », mais c'est également un « progrès historique »<sup>345</sup>. Il ne s'agit donc pas de justifier moralement les évolutions historiques des formes sociales, mais de les analyser dans leur mouvement. C'est la raison pour laquelle point n'est besoin d'une force motrice extérieure à l'histoire ni aux processus physico-chimiques des organismes : leur mouvement nécessaire, inéluctable, est sa propre cause du fait de sa nature *dialectique*, sans, pour autant, que les formes adoptées par les sociétés ou les organismes vivant ne soient prédéterminés<sup>346</sup>. Par extension, les phénomènes sociaux et historiques – fondamentalement contradictoires – sont déterminés mais non forclos. Dans cette mesure, la « vie », l'« impulsion vitale » sont des moteurs immanents, matériels (par opposition aux idéautés).

---

<sup>345</sup> « La première opposition de classe qui se manifeste dans l'histoire coïncide avec le développement de l'antagonisme entre l'homme et la femme dans le mariage conjugal, et la première oppression de classe, avec l'oppression du sexe féminin par le sexe masculin. Le mariage conjugal fut un grand progrès historique, mais en même temps il ouvre, à côté de l'esclavage et de la propriété privée, cette époque qui se prolonge jusqu'à nos jours et dans laquelle chaque progrès est en même temps un pas en arrière relatif, puisque le bien-être et le développement des uns sont obtenus par la souffrance et le refoulement des autres ». *Ibid.*, p. 51.

<sup>346</sup> On retrouve ici une dimension essentielle du darwinisme, qui pose le hasard comme principe de l'apparition de certains caractères génétiques, installant une indétermination du futur dans le champ déterminé des possibles physico-chimiques.

Cette vision est cependant confrontée, dans le « moment vitaliste » du début du XX<sup>e</sup> siècle, et même bien en amont aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, par des représentations romantiques :

Le romantisme philosophique suggère que la vie ne se plie pas – comme la matière inerte, régulière, prévisible – aux cadres rationnels. L’entendement abstrait, la raison discursive, voués à l’intelligence du mécanisme, ne sont pas aptes à saisir l’élan spontané et libre de la vie : il faut une intuition pour en percevoir l’essence, pour entrevoir l’unité profonde de l’homme avec la totalité cosmique dont il est une partie. Le vitalisme philosophique, refusant le mécanisme et le matérialisme, se représente la vie comme une manifestation de l’esprit. Chez Bergson, il n’est pas jusqu’à la matière inerte elle-même qui ne participe en quelque façon de la spiritualité.<sup>347</sup>

On est là, manifestement, dans une perspective opposée au mécanisme. Et pourtant, on retrouve chez Mariátegui des éléments entremêlés pouvant être rattachés tant à la tradition marxiste qu’à celle d’un certain romantisme. Il ne s’agit pas ici de statuer sur la détermination de l’œuvre du Péruvien comme « romantique » ou « marxienne » en vertu d’un idéal-type abstrait, mais bien de tenter d’en identifier les composantes et les linéaments.

---

<sup>347</sup> Patrick DUPOUEY, *Épistémologie de la biologie. La connaissance du vivant*, op. cit., page 38.

## Spontanéité et violence

Dans les *Sept Essais*, Mariátegui propose une perspective en rupture avec l'historiographie nationale dominante de son temps. En particulier, il insiste sur le caractère déterminant et traumatique de la Conquête, choc externe d'une magnitude sans précédent dans l'histoire des espaces désormais connus sous le nom de continents américains, et dont les diverses trajectoires coloniales, puis nationales, sont les héritières directes. Ce n'est qu'en fonction de cette perspective d'histoire longue<sup>348</sup> mettant en relation des espaces, des populations et des civilisations qu'une compréhension du Pérou du XX<sup>e</sup> siècle peut échapper aux pièges d'une histoire étroitement « nationale », par définition partielle. En effet, toute la lecture historique mariatéguienne repose sur le fait de nommer l'irruption d'une altérité radicale dans le territoire qui allait devenir le Pérou :

Au Pérou, le problème de l'unité est beaucoup plus profond, parce qu'il n'y a pas ici à résoudre une pluralité de traditions locales ou régionales, mais bien une *dualité de race, de langue et de sentiment*, née de l'invasion et de la conquête du Pérou autochtone par une race étrangère qui n'est pas parvenu à fusionner avec la race indigène ni à l'éliminer, ni à l'absorber.<sup>349</sup>

Démarquant un avant et un après, la Conquête s'impose comme un évènement structural inédit dont les conséquences forment l'un des axes principaux de l'œuvre de Mariátegui. Explorer le passé s'avère ainsi indispensable à la capacité de formulation d'une critique du présent et d'une stratégie pour la transformation de la « réalité péruvienne ». Le rapport au passé que l'auteur met en place est donc, nonobstant sa scientificité, tout sauf axiologiquement neutre, ce qui explique les jeux d'opposition qui structurent son exposition et permettent de relier le passé à un futur.

La présentation que donne Mariátegui de l'organisation sociale précédant l'invasion espagnole met en avant des éléments qui accentuent une impression d'organicité très forte. Ainsi, l'économie « jaillissait spontanément et librement du sol et de la population

<sup>348</sup> Dans une certaine mesure, cette démarche – aujourd'hui largement consensuelle dans l'historiographie – s'inscrit dans un effort heuristique, méthodologique et épistémologique extrêmement novateur dont certaines branches du marxisme se font les hérauts. On pense alors à C. L. R. James, mais aussi à Marx et Engels eux-mêmes, ou aux travaux novateurs de Riazanov, etc. Comment ne pas penser également, au-delà des divergences existantes, à certaines caractéristiques des Annales, et notamment au travail de Fernand Braudel ?

<sup>349</sup> « En el Perú el problema de la unidad es mucho más hondo, porque no hay aquí que resolver una pluralidad de tradiciones locales o regionales sino una dualidad de raza, de lengua y de sentimiento, nacida de la invasión y conquista del Perú autóctono por una raza extranjera que no ha conseguido fusionarse con la raza indígena ni eliminarla ni absorberla ». José Carlos MARIÁTEGUI, *7E, op. cit.*, pages 171-172. (Nous soulignons)

péruvienne »<sup>350</sup>, « ignorait le problème de Malthus » et permettait à une population bien plus nombreuse que sous la Vice-Royauté de prospérer. Ainsi, écrit-il, « dans l'Empire des incas, regroupement de communes agricoles et sédentaires, le plus intéressant était l'économie »<sup>351</sup>. En particulier, Mariátegui souligne le caractère collectif du travail et la dimension subjective que cette organisation suscite :

L'organisation collectiviste, régie par les incas, avait affaibli l'impulsion individuelle chez les Indiens, mais elle avait extraordinairement développé en eux, au profit de ce régime économique, l'habitude d'une obéissance humble et religieuse à leur devoir social. Les incas tiraient toute l'utilité sociale possible de cette vertu de leur peuple, ils valorisaient le vaste territoire de l'Empire en construisant des chemins, des canaux, etc., et ils l'étendaient en soumettant à leur autorité des tribus voisines. Le travail collectif, l'effort commun, était fructueusement employé pour des fins sociales.<sup>352</sup>

Sans nier la dimension guerrière et politique de la formation impériale inca, Mariátegui insiste sur une communauté de cosmovision (de *Weltanschauung*) entre le groupe dominant et les multiples peuples constituant la population de l'Empire. Plus exactement, il identifie des traits macro-sociaux auxquels est attribuée une fonction de synthèse, à l'échelle de l'Empire, permettant d'unifier les peuples et les espaces. Les *ayllus*, les groupes de parenté qui composent les communautés indiennes<sup>353</sup>, sont assimilés à des « cellules »<sup>354</sup> composant les groupes humains divers que comprend l'Empire. La dynamique de l'ensemble repose alors autant sur des pratiques économiques communes aux divers groupes<sup>355</sup> (propriété commune du sol et répartition des fruits du travail, collectivisation des travaux de voirie et d'aménagement du territoire sous l'autorité inca) que sur d'autres ressorts, également fondamentaux, comme la religion ou les pratiques quotidiennes d'organisation du travail :

---

<sup>350</sup> « brotaba espontánea y libremente del suelo y la gente peruanos », *Ibid.*, p. 7.

<sup>351</sup> « En el Imperio de los Inkas, agrupación de comunas agrícolas y sedentarias, lo más interesante era la economía ». *Ibid.*

<sup>352</sup> « La organización colectivista, regida por los Inkas, había enervado en los indios el impulso individual; pero había desarrollado extraordinariamente en ellos, en provecho de este régimen económico, el hábito de una humilde y religiosa obediencia a su deber social. Los Inkas sacaban toda la utilidad social posible de esta virtud de su pueblo, valorizaban el vasto territorio del Imperio construyendo caminos, canales, etc., lo extendían sometiendo a su autoridad tribus vecinas. El trabajo colectivo, el esfuerzo común, se empleaban fructuosamente en fines sociales ». *Ibid.*

<sup>353</sup> Gordon Francis McEwan, « Ayllu », in Jay KINSBRUNER et Erick D. LANGER (dir.), *Encyclopedia of Latin American History and Culture*, Detroit, Charles Scribner's Sons, 2008 vol.1, page 417.

<sup>354</sup> « Principios de política agraria nacional » (01/07/1927), *Mundial*, José Carlos MARIÁTEGUI, *PP*, op. cit., page 151.

<sup>355</sup> Il est important de rappeler que l'autonomisation d'un pan du réel sous l'appellation « économie » a elle-même une histoire, liée notamment à l'émergence de structures capitalistes. Sur ce point, voir Louis DUMONT, *Homo aequalis I: Genèse et épanouissement de l'idéologie économique*, Nouvelle éd., Paris, Gallimard, 2008.

La religion du Tawantinsuyo<sup>356</sup> [...] ne violentait aucun des sentiments ou des habitudes des Indiens. Elle ne reposait pas sur de complexes abstractions, mais sur des allégories simples. Toutes ses racines s'alimentaient des instincts et des coutumes spontanés d'une nation constituée de tribus agraires, sagement et ruralement panthéistes, plus enclines à la coopération qu'à la guerre. Les mythes incas reposaient sur la religiosité primitive et rudimentaire des aborigènes, sans entrer en contradiction avec elle, sauf lorsqu'ils [les incas] y percevaient une infériorité flagrante vis-à-vis de la culture inca, ou encore lorsqu'elle représentait un danger pour l'ordre politique et social du Tawantinsuyo. Les tribus de l'Empire croyaient simplement en la divinité des Incas, plutôt qu'en la divinité d'une religion ou d'un dogme.<sup>357</sup>

En ce sens, Mariátegui souligne un effet de cohérence interne à la structure impériale inca qui découle du rapport commun à un ensemble d'éléments religieux et culturels déterminants de la cosmogonie liant les incas aux autres peuples composant l'Empire. C'est ce trait crucial qui permet à Mariátegui de présenter l'ordre inca comme un régime en partie *spontané* et largement harmonieux, malgré sa qualité d'Empire :

L'*ayllu* – la communauté –, fut la cellule de l'Empire. Les incas firent l'unité, ils inventèrent l'Empire, mais ils ne créèrent pas la cellule. L'État juridique organisé par les inca reproduisit, sans aucun doute, l'État naturel pré-existant. *Les Incas ne firent violence à quoi que ce soit.*<sup>358</sup>

Aux critiques qui mettent en cause la tyrannie et la théocratie de l'Empire inca, Mariátegui répond en définissant ce qu'il entend par cette notion :

Une tyrannie est un fait concret. Et elle n'est réelle que dans la mesure où elle opprime la volonté d'un peuple ou qu'elle contrarie et étouffe son impulsion vitale. Souvent, dans l'Antiquité, un régime absolutiste et théocratique a incarné et représenté, au contraire, cette volonté et cette impulsion.<sup>359</sup>

<sup>356</sup> *Tawantinsuyo* ou *Tahuantinsuyu*. Ce nom quechua (*keswa*) désigne l'Empire inca, composé de quatre (*tawa*) « quarts » ou divisions administratives (*suyu*) s'étendant du fleuve Ancamasyo dans l'actuel Équateur au fleuve Maule, au nord de l'actuelle Santiago du Chili, soit sur plus de 4000 kilomètres. La cité de Cuzco est alors la ville capitale de l'Empire. Pour une présentation succincte, voir Gordon Francis McEwan, « Tahuantinsuyu », in *Encyclopedia of Latin American History and Culture*, Detroit, Charles Scribner's Sons, 2008 vol.6, page 5.

<sup>357</sup> « La religión del Tawantinsuyo, por otro lado, no violentaba ninguno de los sentimientos ni de los hábitos de los indios. No estaba hecha de complicadas abstracciones, sino de sencillas alegorías. Todas sus raíces se alimentaban de los instintos y costumbres espontáneos de una nación constituida por tribus agrarias, sana y ruralmente panteístas, más propensas a la cooperación que a la guerra. Los mitos inkaicos reposaban sobre la primitiva y rudimentaria religiosidad de los aborígenes, sin contrariarla sino en la medida en que la sentían ostensiblemente inferior a la cultura inkaica o peligrosa para el régimen social y político del Tawantinsuyo. Las tribus del Imperio más que en la divinidad de una religión o un dogma, creían simplemente en la divinidad de los Inkas ». José Carlos MARIÁTEGUI, *7E*, *op. cit.*, page 137.

<sup>358</sup> « El *ayllu* –la comunidad–, fue la célula del imperio. Los Inkas hicieron la unidad, inventaron el imperio; pero no crearon la célula. El Estado jurídico organizado por los Inkas reproduce, sin duda, el Estado natural pre-existente. Los Inkas no violentaron nada ». *Ibid.*, p. 65. (Nous soulignons)

<sup>359</sup> « Una tiranía es un hecho concreto. Y es real sólo en la medida en que opprime la voluntad de un pueblo o en que contraría y sofoca su impulso vital. Muchas veces, en la antigüedad, un régimen absolutista y teocrático ha encarnado y representado, por el contrario, esa voluntad y ese impulso ». *Ibid.*

Autrement dit, si l'ordre impérial inca reposait sur la soumission de peuples qu'ils fédéraient – ce qui suppose bien un usage de la violence –, les traits culturels et civilisationnels communs avec ces mêmes peuples auraient permis d'édifier une structure dans laquelle les formes fondamentales de l'organisation sociale trouvent leur place. C'est précisément en cela que la Conquête rompt définitivement avec le cours de l'histoire :

Au Pérou, la conquête a détruit une forme économique et sociale qui naissai[t] de la terre et de la population péruvienne. Et qui se nourrissai[t] complètement d'un sentiment indigène de la vie.<sup>360</sup>

Caractérisant l'ampleur de la catastrophe civilisationnelle pour les populations indiennes, Mariátegui affirme que, dans la mesure où « le culte était subordonné aux intérêts sociaux de l'Empire », « le même coup blessa à mort la théocratie et la théogonie »<sup>361</sup>.

L'altérité radicale que représente l'arrivée des Espagnols implique, pour Mariátegui, que l'instauration de l'ordre colonial comme nouvelle structure, en remplacement de l'ordre impérial inca, soit marquée du sceau paradoxal de l'échec du fait même de cette altérité :

Que le régime colonial espagnol se soit avéré incapable d'organiser au Pérou une économie de type féodal pur s'explique aisément. Il n'est pas possible d'organiser une économie sans une compréhension et une évaluation claire, sinon de ses principes, au moins de ses besoins. Une économie indigène, organique, native, se forme seule. Elle détermine elle-même spontanément ses institutions. Mais une économie coloniale s'établit sur des bases en partie artificielles et étrangères, subordonnée à l'intérêt du colonisateur. Son développement régulier dépend de l'aptitude de ce dernier à s'adapter aux conditions du milieu ou à les transformer.<sup>362</sup>

L'ordre « spontané » et « naturel » est ainsi irrémédiablement altéré par l'irruption violente des conquistadores, dont les efforts pour organiser l'économie et la société reposent inéluctablement sur une violence physique et symbolique à laquelle s'ajoute un caractère *artificiel*, germe initial du dysfonctionnement : « L'économie actuelle, la société péruvienne

---

<sup>360</sup> « La conquista destruyó en el Perú una forma económica y social que nacían espontáneamente de la tierra y la gente peruanas. Y que se nutrían completamente de un sentimiento indígena de la vida ». « El hecho económico en la historia peruana » (14/08/1925), *Mundial*, José Carlos MARIÁTEGUI, *PP*, *op. cit.*, page 80.

<sup>361</sup> « El culto estaba subordinado a los intereses sociales del Imperio » et « El mismo golpe hirió de muerte la teocracia y la teogonía ». José Carlos MARIÁTEGUI, *7E*, *op. cit.*, pages 136-137.

<sup>362</sup> « Que el régimen colonial español resultara incapaz de organizar en el Perú una economía de puro tipo feudal se explica claramente. No es posible organizar una economía sin claro entendimiento y segura estimación, sino de sus principios, al menos de sus necesidades. Una economía indígena, orgánica, nativa, se forma sola. Ella misma determina espontáneamente sus instituciones. Pero una economía colonial se establece sobre bases en parte artificiales y extranjeras, subordinada al interés del colonizador. Su desarrollo regular depende de la aptitud de éste para adaptarse a las condiciones ambientales o para transformarlas ». *Ibid.*, p. 44.



actuelle a le péché originel de la conquête. Le péché d'être née et de s'être formée sans l'Indien et contre l'Indien »<sup>363</sup>.

Ce caractère artificiel parsème les textes de Mariátegui et témoigne de la présence continue de cette clé de lecture fondée sur l'opposition naturel-spontané / artificiel. Elle est mobilisée à plusieurs fins. La plus évidente est le rappel de la violence inédite de la Conquête et ses effets dévastateurs sur les populations locales à tous les niveaux (économique, symbolique, religieux, etc.). Sous la plume de Pablo Neruda, « l'épée, la croix et la faim allaient décimant la famille sauvage »<sup>364</sup>, à quoi il faut ajouter les effets dévastateurs des épidémies qui déstabilisent toute la structure sociale<sup>365</sup> et voient s'effondrer les organes de pouvoir natifs<sup>366</sup>. Par opposition aux Incas, qui n'auraient « violenté quoi que ce soit »<sup>367</sup>, les Espagnols font violence à la totalité des aspects des civilisations indigènes, tout en cherchant à instaurer des normes sociales issues de l'espace européen. Précisément, cette dimension signe, pour Mariátegui, le caractère éminemment artificiel du processus, qui se perpétue de la période coloniale aux années 1920 :

On ne transforme pas artificiellement une société. Encore moins une société paysanne, profondément attachée à sa tradition et à ses institutions juridiques. Dans aucun pays l'individualisme ne trouve son origine dans la Constitution de l'État, ni dans le Code civil. Sa formation est toujours le fruit d'un processus à la fois plus compliqué et plus spontané.<sup>368</sup>

---

<sup>363</sup> « La actual economía, la actual sociedad peruana tienen el pecado original de la conquista. El pecado de haber nacido y haberse formado sin el indio y contra el indio ». « El hecho económico en la historia peruana » (14/08/1925), *Mundial*, José Carlos MARIÁTEGUI, *PP*, *op. cit.*, page 83.

<sup>364</sup> « la espada, la cruz y el hambre iban diezmando la familia salvaje ». Vers tirés du poème « Oda a la Araucaria Araucana », *apud* Ruggiero ROMANO, *Os mecanismos da Conquista Colonial: os Conquistadores*, 3<sup>e</sup> éd., São Paulo, Editora Perspectiva, 1995, page 12.

<sup>365</sup> Sur ce point, voir notamment Alexander KOCH, Chris BRIERLEY, Mark M. MASLIN et Simon L. LEWIS, « Earth system impacts of the European arrival and Great Dying in the Americas after 1492 », *Quaternary Science Reviews*, mars 2019, vol. 207, pp. 13-36. Voir également Simon L. LEWIS et Mark A. MASLIN, « L'an 1610 de notre ère. Une date géologiquement et historiquement cohérente pour le début de l'Anthropocène », in *Penser l'Anthropocène*, Paris, Presses de Sciences Po, 2018, pp. 77-95. L'originalité de ce travail repose sur l'effort de quantification de la mort de masse suivant l'arrivée des Conquistadores, mais surtout sur les effets en termes d'influence sur le climat mondial et la « petite ère glaciaire » du XVII<sup>e</sup> siècle. Pour Lewis et Maslin, l'invasion européenne des Amériques marquerait ainsi la première modification climatique globale d'origine humaine, inaugurant l'anthropocène.

<sup>366</sup> Sur les effets dévastateurs de épidémies voir le classique : Noble David COOK, *Demographic collapse, Indian Peru, 1520-1620*, Cambridge ; New York, Cambridge University Press, Cambridge Latin American studies, n° 41, 1981. Pour l'historienne étasunienne Suzanne Alchon, la mortalité des épidémies aurait été supérieure aux effets de la violence de la conquête, de l'esclavage et de l'exploration cumulés. Voir Suzanne Austin ALCHON, *A pest in the land: new world epidemics in a global perspective*, 1<sup>re</sup> éd., Albuquerque, University of New Mexico Press, 2003.

<sup>367</sup> Dans une note de bas de page, Mariátegui est explicite : « Los Inkas no violentaron nada ». José Carlos MARIÁTEGUI, *7E*, *op. cit.*, page 65.

<sup>368</sup> « No se transforma artificialmente a una sociedad. Menos aún a una sociedad campesina, profundamente adherida a su tradición y a sus instituciones jurídicas. El individualismo no ha tenido su origen en ningún país ni en la Constitución del Estado ni en el Código Civil. Su formación ha tenido siempre un proceso a la vez más complicado y más espontáneo ». *Ibid.*, p. 60.

Ce passage est particulièrement intéressant car il dessine une continuité entre la Conquête, la période coloniale et la période républicaine reposant sur l'artificialité de l'ordre colonial puis républicain. En effet, l'individualisme, le code civil et la Constitution sont directement liés au processus des Indépendances, qui résulte, là encore, d'un choc externe pour le Pérou. C'est donc « par imposition »<sup>369</sup> que s'instaurent les systèmes de gouvernement successifs depuis la Conquête, en contradiction avec la « pulsion vitale » qui anime la population indigène. L'artificialité apparaît, par conséquent, comme une caractérisation de la formation historique de la Nation, mais également comme le trait déterminant des structures de domination et d'exploitation jusqu'aux années 1920. C'est à une double critique que Mariátegui en appelle : historiographique et politico-économique.

Ce caractère artificiel, Mariátegui le décline également – et logiquement – dans sa critique de la formation de l'État moderne au Pérou, et en particulier de sa structure administrative. La généalogie violente des instances coloniales, puis républicaines, semble obérer toute possibilité d'édification d'un véritable État-Nation, d'une nation effective, même dans ses subdivisions territoriales :

Il est difficile, au Pérou, de définir et délimiter des régions existant historiquement comme telles. Les départements descendent des *intendencias* artificielles du Vice-royaume. Par conséquent, ils n'ont pas de tradition ni de réalité qui émanent authentiquement du peuple et de l'histoire péruvienne.<sup>370</sup>

En tant qu'État, le Pérou reproduit structurellement la violence originelle de la Conquête et la perpétue dans ses multiples ramifications. Les conflits autour du contrôle de la machine d'État, qui divisent la classe dirigeante, jouent ainsi un rôle prépondérant dans la reconduction du « péché originel », ce qui se traduit par la frustration des possibilités de constructions identitaires alternatives, même à une échelle locale. Mariátegui fait, par exemple, allusion à la réforme administrative de 1873, copiée du modèle français, et dont l'un des effets est de réaffirmer la prévalence politique et juridique du pouvoir de Lima sur le reste du territoire national :

La réforme de [18]73 apparaît comme le dessin typique d'une décentralisation centraliste. Elle n'a pas signifié la satisfaction de revendications précises du sentiment régional. Au

<sup>369</sup> L'historien canadien Timothy Anna parle d'une indépendance « par imposition » au Pérou. Voir Timothy Eagan ANNA, *La caída del gobierno español en el Perú: el dilema de la independencia*, 1<sup>re</sup> éd., Lima, IEP, 2003.

<sup>370</sup> « Es difícil definir y demarcar en el Perú regiones existentes históricamente como tales. Los departamentos descenden de las artificiales intendencias del Virreinato. No tienen por consiguiente una tradición ni una realidad genuinamente emanadas de la gente y la historia peruanas ». José Carlos MARIÁTEGUI, *7E*, *op. cit.*, page 162.

contraire, les conseils départementaux contrariaient ou rejetaient tout régionalisme organique, puisqu'ils renforçaient la division politique artificielle de la république dans les départements, c'est-à-dire dans des circonscriptions maintenues en fonction des nécessités du régime centraliste.<sup>371</sup>

Par conséquent :

Les conseils départementaux ne reposaient [...] ni sur le peuple, étranger au jeu politique, en particulier parmi les masses paysannes, ni sur les seigneurs féodaux et leurs clientèles. L'institution était complètement artificielle.<sup>372</sup>

On retrouve ici la critique en termes de classe (la classe dirigeante péruvienne est incapable de mener à bien le développement d'un État et d'une économie moderne<sup>373</sup>) et la perspective historique longue (l'exclusion des Indiens et des masses populaires qui caractérise le Pérou depuis la Conquête). L'opposition est limpide entre un Empire inca – certes édifié à partir de campagnes militaires – et l'ordre issu de la Conquête : si le premier repose sur une légitimité et une sacralité dont le sens est issu d'une vision du monde commune, c'est la violence multiforme de l'irruption des Européens puis des structures de l'État qui perpétuent le second. L'organicité, la spontanéité, l'« impulsion vitale » qui caractérisent l'organisation sociale inca sont ainsi irrémédiablement empêchées, réprimées par les structures issues de l'imposition externe, exogène, que représente la tradition issue de la Conquête.

L'organicité et la spontanéité opèrent ici, dans l'opposition aux formes artificielles dont l'origine est exogène, au sein une grande métaphore vitaliste et organiciste. Les contradictions consubstantielles à la formation économique et sociale péruviennes – dont nous avons exploré les aspects économiques dans le premier chapitre – sont déclinées dans leurs dimensions existentielles, historiques et même métaphysiques. L'invasion européenne apparaît comme une vaste infection aux effets séculaires et dont la violence est la principale garantie. Son incapacité à former une unité comparable (ou supérieure) à l'unité impériale inca est la preuve, dans le texte mariáteguien, de sa nature étrangère, et la répression /

<sup>371</sup> « La reforma del 73 aparece como un diseño típico de descentralización centralista. No significó una satisfacción a precisas reivindicaciones del sentimiento regional. Antes bien, los concejos departamentales contrariaban o desahuciaban todo regionalismo orgánico, puesto que reforzaban la artificial división política de la república en departamentos, o sea en circunscripciones mantenidas en vista de las necesidades del régimen centralista ». *Ibid.*, p. 175.

<sup>372</sup> « Los concejos departamentales no descansaban, por tanto, ni en el pueblo, extraño al juego político, sobre todo en las masas campesinas, ni en los señores feudales y en sus clientelas. La institución resultaba completamente artificial ». *Ibid.*, p. 176.

<sup>373</sup> Par opposition, Mariátegui attribue le terme de « cellule » à une autre instance administrative : la commune, échelle de collecte de données et d'administration de la population. Il écrit : « Dans un pays organisé et organique, chaque cellule fonctionne comme une cellule vive de l'État » (« En un país organizado y orgánico, cada comuna funciona como una célula viva del Estado »). « El problema de la estadística » (01/01/1926), *Mundial*, José Carlos MARIÁTEGUI, *PP*, *op. cit.*, page 124.

exploration continuée des populations indiennes et de leurs communautés en est une expression irréfutable. L'Indépendance apparaît, dans cette perspective, comme une continuité plutôt qu'une rupture :

L'aristocratie métisse s'empare du pouvoir, sans aucun concept économique, sans aucune vision politique. Pour les quatre millions d'Indiens, le mouvement d'émancipation vis-à-vis de la métropole passe inaperçu. Leur état de servitude persiste depuis la Conquête jusqu'à nos jours, nonobstant les lois promulguées pour les « protéger » et qui ne pouvaient être appliquées tant que persistait la structure économique de survivance féodalo-latifundiaire dans notre mécanisme social.<sup>374</sup>

Les transformations de l'économie-monde en « système-monde »<sup>375</sup>, ou tout simplement l'extension coloniale puis l'impérialisme qui globalisent la subsumption au capital, n'altèrent en rien ce caractère artificiel reposant sur l'exploitation et l'exclusion. L'insertion dépendante du Pérou dans l'économie mondiale est ainsi l'expression de cette artificialité, et l'anti-impérialisme surgit comme une revendication, sur les terrains politique, économique et culturel, exigeant une plus grande organicité, un caractère plus authentique et « spontané » pour les structures sociales « périphériques ». Mariátegui tisse donc un lien entre la domination capitaliste-coloniale (figure de la généralisation de formes nées en Europe<sup>376</sup> à des espaces où elles sont artificielles) et la tyrannie telle qu'il l'a définie, à savoir comme la frustration de l'« impulsion vitale » des peuples, bien au-delà du cas péruvien :

Dans ce processus, ce que l'impérialisme capitaliste s'obstine à ne pas voir est, sans doute, le plus important : l'action spontanée du sentiment des peuples d'Orient pour s'organiser nationalement, qui ne représente pas un danger pour l'Union Soviétique seule, et que toutes les politiques impérialistes craignent comme la menace la plus sombre.<sup>377</sup>

<sup>374</sup> « La aristocracia mestiza empuña el poder, sin ningún concepto económico, sin ninguna visión política. Para los cuatro millones de indios, el movimiento de emancipación de la metrópoli pasa desapercibido. Su estado de servidumbre persiste desde la conquista hasta nuestros días no obstante las leyes dictadas para "protegerlos" y que no podían ser aplicadas mientras la estructura económica de supervivencia feudo-terrateniente persista en nuestro mecanismo social ». « El problema de las razas en América Latina », José Carlos MARIÁTEGUI, *IP*, *op. cit.*, page 66.

<sup>375</sup> Voir Immanuel WALLERSTEIN, *Comprendre le monde: introduction à l'analyse des systèmes-monde*, Camille HORSEY (trad.), Paris, La Découverte, 2009.

<sup>376</sup> Ces formes (idéologiques, organisationnelles, etc.) ne sortent évidemment pas indemnes de cette « application », et c'est sous des traits *sui generis* parfois méconnaissables qu'elles se maintiennent dans des réalités très hétérogènes. Sur la question du libéralisme au Brésil, par exemple, voir le texte canonique de Roberto Schwarz : Roberto SCHWARZ, « As ideias fora do lugar », in *Ao vencedor as batatas: forma literária e processo social nos inícios do romance brasileiro*, 5<sup>e</sup> éd., São Paulo, Duas Cidades/Editora 34, Coleção espírito crítico, 2000, pp. 11-31.

<sup>377</sup> « En este proceso, lo que el imperialismo capitalista se obstina en no ver es, sin duda, lo más importante: la acción espontánea del sentimiento de los pueblos de Oriente para organizarse nacionalmente, que sólo para la política soviética no es un peligro, pero a la que todas las políticas imperialistas temen como a la más sombría amenaza ». « La Republica de Mongolia » (18/01/1930), *Mundial*, José Carlos MARIÁTEGUI, *FVM III*, *op. cit.*, page 158.

En effet, Mariátegui ne déplore pas la modernité capitaliste en termes moraux. Il mène un combat politique révolutionnaire fondé sur une appréhension dialectique, ce qui suppose de mettre en lumière le lien existant entre la formation de la bourgeoisie et de l'économie capitaliste, et l'apparition d'une classe de travailleurs exploités, à savoir le prolétariat. L'industrie et l'organisation du travail dans le capitalisme induisent des transformations socio-politiques qui encadrent les revendications des couches populaires composant les classes laborieuses :

Les syndicats ouvriers qui existent à Lima sont, dans leur majorité, des syndicats d'usines, surgis de la nécessité spontanée des travailleurs d'un centre de travail plus ou moins important de s'associer pour leur propre défense, et qui trouve dans cette nécessité, en même temps qu'un niveau croissant de conscience de classe, dans la lente formation des « élites » ouvrières, les éléments de son développement.<sup>378</sup>

C'est encore l'idée de « spontanéité » qui est mobilisée pour expliquer l'apparition des syndicats et du socialisme. La « nécessité des travailleurs » dont il est question recoupe l'idée de « pulsion vitale » : c'est bien de la lutte autour du salaire, du temps de travail, des conditions de travail et, *in fine*, de la propriété privée des moyens de production qu'il s'agit, c'est-à-dire des fondements de la production et de la reproduction sociale dans le capitalisme.

L'opposition entre « spontanéité » et « artificialité » est ainsi intégrée à une lecture de classe partant de la Conquête et se prolongeant jusque dans les luttes indigènes et dans les luttes du mouvement ouvrier. Dans une certaine mesure, on retrouve l'idée que l'« (im)pulsion vitale » émane des masses populaires, frustrée par l'artificialité d'un État et d'une économie encore caractérisées par leur extériorité, leur caractère exogène. D'où, également, l'idée que la bourgeoisie nationale n'est pas réellement nationaliste, au sens où elle serait porteuse d'un projet capitaliste national en rupture avec l'impérialisme. En somme, Mariátegui oppose une spontanéité / organicité des masses à l'artificialité d'un État descendant de la Conquête, sans pour autant prêcher un retour en arrière illusoire. Il s'agit, au contraire, de renouer avec cette « pulsion vitale » historique, parmi les populations indiennes, en la conjuguant aux autres secteurs de la population qui s'organisent à la faveur du capitalisme dépendant péruvien. À ce titre, Mariátegui reprend une question très ancienne en

---

<sup>378</sup> « Los sindicatos obreros que existen en Lima, son en su mayoría sindicatos de fábrica, surgidos de la espontánea necesidad de los trabajadores de un centro de trabajo más o menos importante de asociarse para su defensa, y que en esta necesidad, al mismo tiempo que en un grado creciente de conciencia clasista, en la lenta formación de "élites" obreras, encuentra los elementos de su desarrollo ». « Nuestra reivindicación primaria : libertad de asociación sindical » (02/02/01929), *Labor*, 6, José Carlos MARIÁTEGUI, *IP, op. cit.*, page 179.

Amérique latine, celle du morcellement de l'Empire colonial espagnol en de multiples États distincts. Dans « El problema de las razas en América Latina », il écrit :

Les races dont il est question se retrouvent dans tous les États et constituent une immense couche qui, avec son double caractère commun, de race et d'exploitation, est répandue dans toute l'Amérique latine, sans tenir aucun compte des frontières artificielles maintenues par les bourgeoisies nationales et les impérialistes.<sup>379</sup>

L'artificialité des constructions nationales dépasse ainsi la réalité péruvienne pour englober tout le sous-continent, remettant en cause les diverses classes dirigeantes nationales et le capitalisme lui-même. On retrouve ici une articulation présente également chez Marx et Engels, qui sont tout à fait conscients du caractère spontané et transfrontalier des revendications des classes laborieuses :

La revendication de l'égalité dans la bouche du prolétariat a ainsi une double signification. Ou bien elle est, – et c'est notamment le cas tout au début, par exemple dans la Guerre des paysans, – la réaction spontanée contre les inégalités sociales criantes, contre le contraste entre riches et pauvres, maîtres et esclaves, dissipateurs et affamés ; comme telle, elle est simplement l'expression de l'instinct révolutionnaire et c'est en cela, – en cela seulement, – qu'elle trouve sa justification.

Ou bien, née de la réaction contre la revendication bourgeoise de l'égalité dont elle tire des revendications plus ou moins justes et qui vont plus loin, elle sert de moyen d'agitation pour soulever les ouvriers contre les capitalistes à l'aide des propres affirmations des capitalistes et, en ce cas, elle tient et elle tombe avec l'égalité bourgeoise elle-même. Dans les deux cas, le contenu réel de la revendication prolétarienne d'égalité est la revendication de l'abolition des classes.<sup>380</sup>

La spontanéité constitutive des formes sociales de l'Empire inca, en grande partie anéanties par la violence de la Conquête, court ainsi au long de l'histoire, de la période pré-colombienne jusqu'aux années 1920, de même que les formes issues de l'invasion européenne et de la colonisation. La contradiction fondamentale entre ordres exogène et endogène, entre artificialité et spontanéité, joue donc simultanément sur plusieurs tableaux : aux niveaux régionaux, mais aussi sur le plan de la construction de l'État et de la nationalité, et plus globalement à des échelles continentales et mondiales. Le passé indien n'est donc pas un lointain souvenir, mais un élément structurant dans le présent du Pérou, représentatif d'une réalité continentale et mondiale. Les luttes indigènes ne sont pas une rémanence incarnant un caractère retardataire indépassable, elles sont, dans la perspective mariatéguienne, une des

<sup>379</sup> « Las razas aludidas se encuentran presentes en todos los Estados y constituyen una inmensa capa que con su doble carácter común, racial y de explotados, esta extendida en toda América Latina, sin tener en cuenta las fronteras artificiales mantenidas por las burguesías nacionales y los imperialistas ». « El problema de las razas en América Latina », *Ibid.*, p. 54.

<sup>380</sup> Friedrich ENGELS, *Anti-Dühring*, *op. cit.*, page 62.

formes particulières (avec les luttes sociales des autres couches composant les classes laborieuses) que prennent les tendances globales dans chacun des espaces locaux qui les composent.

## Le réveil des « peuples en collapse »

*Un des faits les plus actuels et transcendants de l'histoire contemporaine est la transformation politique et sociale de l'Orient.*<sup>381</sup>

Les luttes pour l'indépendance, l'anti-colonialisme et l'anti-impérialisme ont une présence continue dans la réflexion de Mariátegui dès ses premières interventions politiques au Pérou, en 1923. C'est vrai tant pour le théâtre latino-américain, exposé aux ingérences étasuniennes, que pour le reste du monde non européen. L'extension sans précédent des empires coloniaux au cours du XIX<sup>e</sup> siècle a, en effet, été une des grandes transformations du monde sur la période, comme le rapporte Edward Saïd : « De 1815 à 1914, l'empire colonial direct de l'Europe est passé de 35 % de la surface de la terre à 85 % »<sup>382</sup>. Rien d'étonnant, alors, à ce que la contestation de l'ordre colonial, historiquement concomitante de celle d'autres piliers de la civilisation des pays centraux, notamment le mythe de la supériorité raciale ou la propriété privée des moyens de production, apparaisse comme un des traits saillants du moment. Ce d'autant plus que des changements substantiels dans l'hégémonie mondiale remettent en cause le *locus* européen comme cœur de la domination coloniale et impériale : la guerre hispano-américaine de 1898 voit s'effondrer les restes de l'empire espagnol au profit du jeune empire étasunien<sup>383</sup> ; la guerre russo-japonaise (1904-1905) marque l'entrée du Japon dans le « concert des nations » colonialistes<sup>384</sup> ; enfin, la Première Guerre mondiale a fait voler en éclats le mythe de la supériorité morale de l'Europe<sup>385</sup>. La

<sup>381</sup> « Uno de los hechos más actuales y trascendentes de la historia contemporánea es la transformación política y social del Oriente ». « Oriente y Occidente », José Carlos MARIÁTEGUI, *EC, op. cit.*, page 190.

<sup>382</sup> Harry MAGDOFF, « Colonialism (1763-c. 1970) », in *Encyclopaedia Britannica*, 1974, pages 893-894. *Apud* Edward W. SAÏD, *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, Catherine MALAMOUD (trad.), Paris, Éditions du Seuil, 2005, page 89. Notons que l'historien français Jacques Frémeaux propose un autre calcul, selon lequel les empires coloniaux, au maximum de leur extension à la fin des années 1930, recouvraient 47 % de la surface terrestre et comprenaient 35 % de la population mondiale. Voir Jacques FRÉMEAUX, « Les empires coloniaux : la question territoriale », *Cités*, 2004, vol. 20, n° 4, pp. 79-90.

<sup>383</sup> Des débats historiographiques très vifs opposent les historiens étasuniens sur la nature de l'impérialisme des États-Unis, et de leur Empire, comme l'a montré la sortie d'un livre récent (Daniel IMMERWAHR, *How to hide an empire: a history of the greater United States*, 1<sup>re</sup> éd., New York, Farrar, Straus and Giroux, 2019.). Pour un compte-rendu synthétique des diverses positions, voir Ian TYRRELL, « Writing the History of American Empire », *Australasian Journal of American Studies*, 2020, vol. 39, n° 1, pp. 129-138.

<sup>384</sup> Voir Alain DELISSEN, « Chapitre III. Le premier xxe siècle : les ambivalences de la colonisation japonaise », in *L'Asie orientale et méridionale aux XIXe et XXe siècles*, Paris, Presses Universitaires de France, 1999, pp. 177-195. Et Alain DELISSEN, « Ense et Abaco. La formation de l'empire colonial japonais 1895-1910 », *Historiens et géographes*, 1994, n° 344, pp. 201-214.

<sup>385</sup> Le futur Maréchal Lyautey, résident général de France au Maroc, ne s'y trompait pas lorsqu'il déclarait, à la déclaration de guerre : « Une guerre entre Européens, c'est une guerre civile... C'est la plus grande ânerie que le monde ait jamais faite ! » André MAUROIS, *Lyautey*, Paris, Plon, 1938, page 165. *Apud* Jacques FRÉMEAUX, « Les empires coloniaux : la question territoriale », *op. cit.*



vague révolutionnaire qui marque la fin du conflit s'inscrit, par ailleurs, dans un environnement mondial largement travaillé par des soulèvements et des révolutions qui, souvent, ont précédé la guerre et occupent une place importante dans les textes de Mariátegui : les révolutions mexicaine et chinoise de 1911 ou encore les mouvements indépendantistes en Irlande et en Inde.

Ces bouleversements internationaux sont interprétés en fonction d'une clé de lecture particulière, celle du « réveil » de « peuples en collapse », résultat direct de l'internationalisation de la vie mondiale qui découlent de l'extension coloniale et capitaliste<sup>386</sup>. Mariátegui recourt à des métaphores temporelles pour exprimer cette synchronisation singulière, et en partie inédite, dans l'histoire mondiale : « l'histoire universelle tend, aujourd'hui comme jamais, à être régie par le même cadran »<sup>387</sup>. De même, la chute de l'empire russe, l'établissement de l'URSS et la crise de l'après-guerre en Europe ne coïncident pas par hasard, mais par l'effet d'un mouvement historique global :

Nous savons tous que la Révolution a avancé les horloges de la Russie soviétiste (*sic*) à la période estivale. L'Europe occidentale adopta également l'heure d'été, après la guerre. Mais elle le fit par économie de lumière.<sup>388</sup>

Le monde est traversé d'une vague de transformations qui se trouvent précipitées – au sens chimique du terme – par la guerre et la révolution bolchevique, ne laissant aucun espace indemne. Ainsi, Mariátegui cite Zinoviev (alors dirigeant de l'Internationale Communiste) :

Si Marx a dit qu'une révolution européenne sans l'Angleterre ne serait qu'une tempête dans un verre d'eau, nous vous disons, camarades Allemands, qu'une révolution prolétarienne sans l'Asie ne serait pas une révolution mondiale. [...] Là-bas [lors du congrès de l'Internationale à Moscou] nous avons senti ce qui était nécessaire pour que survienne la révolution mondiale. Cette condition, c'est le réveil des masses opprimées d'Asie.<sup>389</sup>

---

<sup>386</sup> Voir la section consacrée à l'internationalisation de l'économie dans la première partie. Voir également « Nacionalismo e Internacionalismo », José Carlos MARIÁTEGUI, *HCM, op. cit.*, page 158.

<sup>387</sup> « La historia universal tiende hoy como nunca a regirse por el mismo cuadrante ». José Carlos MARIÁTEGUI, *7E, op. cit.*, page 26.

<sup>388</sup> « Todos saben que la Revolución adelantó los relojes de la Rusia soviética en la estación estival. Europa occidental adoptó también la hora de verano, después de la guerra. Pero lo hizo sólo por economía de alumbrado ». « El alma matinal » (03/02/1928), *Mundial*, José Carlos MARIÁTEGUI, *AM, op. cit.*, page 9.

<sup>389</sup> « Si Marx ha dicho que una revolución europea sin Inglaterra se parecería solamente, a una tempestad en un vaso de agua, nosotros os decimos, oh compañeros de Alemania, que una revolución proletaria sin el Asia no es una revolución mundial. [...] Allí [el congreso de la Internacional en Moscú] hemos sentido qué cosa es necesario para que arribe la revolución mundial. Y esta cosa es: el despertar de las masas oprimidas del Asia ». « La agitación revolucionaria y socialista del mundo oriental » (conférence prononcée le 28/09/1923), José Carlos MARIÁTEGUI, *HCM, op. cit.*, page 145.

Cette image du réveil scande tel un *leitmotiv* les mentions des pays qui composent l’Orient chez Mariátegui : la Turquie, la Chine et l’Inde<sup>390</sup>. Il se réfère aux « vieux peuples orientaux »<sup>391</sup>, aux « vieilles races en collapse »<sup>392</sup>, à des peuples se relevant après un « collapse moral »<sup>393</sup>. Ce réveil est opposé à une phase de somnolence, comme pour la Chine, dont la révolution de 1911 marque le réveil du « peuple endormi »<sup>394</sup> d’une « civilisation épuisée »<sup>395</sup>. En parallèle au réveil (exprimé par la récurrence du substantif *el despertar*, et d’autres au sens proche comme *resurgimiento* ou *renacimiento*) des populations orientales, Mariátegui souligne l’agonie du « despotisme oriental »<sup>396</sup>, qui se manifeste par les mouvements révolutionnaires, républicains, modernisateurs, etc., qui secouent l’Asie et l’Afrique (il cite notamment l’Égypte, le Maroc et le reste du continent africain)<sup>397</sup>.

Comment expliquer ce « réveil » après un « long collapse »<sup>398</sup> ? La révolution bolchevique ne peut en être le seul agent, puisque les mouvements dont il est question lui sont en partie antérieurs. Mariátegui y voit une manifestation du caractère contradictoire de la modernité qui traverse le monde, largement absorbé par l’« orbite » de la civilisation

<sup>390</sup> Il est d’ailleurs surprenant que la Perse occupe si peu de place dans les textes de Mariátegui. On trouve également des mentions occasionnelles à la Mongolie, à la Corée et à la Palestine.

<sup>391</sup> « Lo nacional y lo exótico » (09/12/1924), *Mundial*, José Carlos MARIÁTEGUI, *PP*, *op. cit.*, page 39.

<sup>392</sup> José Carlos MARIÁTEGUI, *7E*, *op. cit.*, page 26.

<sup>393</sup> « El problema de la China » (12/02/1927), *Varietades*, José Carlos MARIÁTEGUI, *FVM II*, *op. cit.*, page 147.

<sup>394</sup> « 25 años de sucesos extranjeros » (06/03/1929), *Varietades*, José Carlos MARIÁTEGUI, *HCM*, *op. cit.*, page 176.

<sup>395</sup> « 25 años de sucesos extranjeros » (06/03/1929), *Varietades*, *Ibid.*, p. 187.

<sup>396</sup> « Oriente y Occidente », José Carlos MARIÁTEGUI, *EC*, *op. cit.*, page 191.

<sup>397</sup> Les catégories employées par Mariátegui empruntent aux représentations orientalistes identifiées par Edward Saïd (notamment les clichés que sont le despotisme oriental, l’idée de stagnation historique, de décrépitude, etc.) Voir Edward W. SAÏD, *L’Orientalisme. L’Orient créé par l’Occident*, *op. cit.* De manière générale, on peut souligner, dès à présent, que le discours mariáteguien sur l’Orient tend vers un certain essentialisme orientalisant, sans que cela n’empêche d’identifier une structure analytique qui emprunte beaucoup à l’historicisme, comme nous le montrons dans le chapitre 6. Rappelons que les catégories d’Orient et d’Occident sont largement utilisées et ne connaissent pas de remise en cause méthodique amplement disponible dans les années 1920. Cependant, à l’instar d’Antonio Gramsci, renouvelant l’approche marxiste des relations entre société civile et société politique en Orient et en Occident au travers du concept d’hégémonie, l’essentialisation relative est contre-balancée par l’affirmation d’une capacité de transformation historique dans le mouvement révolutionnaire des masses. Ainsi, l’Italien oppose l’« Occident » et la Russie pour y expliquer le succès de la Révolution et son échec en Europe de l’ouest : « En Russie, l’État était tout, la société civile était primitive et gélatineuse ; en Occident, il y avait une relation adéquate entre l’État et la société civile ; quand l’État fut ébranlé, une solide structure de la société civile put résister » (Antonio GRAMSCI, *Quaderni del carcere*, Torino, Einaudi, 1975, page 965. *apud* André TOSEL, *L’Esprit de scission. Études sur Marx, Gramsci, Lukács*, Besançon, Université de Besançon, 1991, page 188.). En revanche, la tension révolutionnaire qui s’est emparée du monde trouve un point d’appui dans la culture, le « folklore » lui-même, tout en le transformant : « Ce qui est remarquable, c’est qu’il est né une nouvelle manière de concevoir le monde et l’homme, et qu’une telle conception n’est plus réservée aux grands intellectuels, aux philosophes de profession, mais elle tend à devenir populaire, de masse, à caractère proprement mondial, en modifiant (bien qu’avec le résultat de combinaisons hybrides), la pensée populaire, la momifiée culture populaire » (Antonio GRAMSCI, *Quaderni del carcere*, vol. 3, Torino, Einaudi, 1975, pages 1825-1826. *apud* Paolo QUINTILI, « Antonio Gramsci : Le problème de la traductibilité des cultures », *La Pensée*, 2017, vol. 390, n° 2, pp. 63-74, page 66.). Sur cette question, voir également Carlos Nelson COUTINHO, « Gramsci e o Sul do mundo: entre Oriente e Ocidente », *Margem Esquerda*, 2005, n° 5.

<sup>398</sup> José Carlos MARIÁTEGUI, *7E*, *op. cit.*, page 291.

occidentale, et qui passe notamment par la contradiction entre nationalisme et internationalisme. Tandis que les invasions coloniales, puis l'impérialisme, plongeaient les civilisations orientales dans un sommeil contraint<sup>399</sup>, les messages émancipateurs de l'idéologie libérale, appuyés sur les modernisations économiques et technologiques du capitalisme, faisaient leur chemin souterrain : « L'idéologie européenne s'est infiltrée abondamment dans l'âme orientale »<sup>400</sup>. Mettant en avant l'interpénétration entre les puissances coloniales centrales et les « périphéries » du capitalisme<sup>401</sup>, Mariátegui souligne les échanges culturels et idéologiques qui accompagnent les processus économiques, politiques et militaires des projets coloniaux. Ainsi, il perçoit une tendance orientalisante en Europe comme le symptôme de la crise occidentale (il parle d'un « désir morbide de s'orientaliser »<sup>402</sup>), et, à l'inverse, des dynamiques occidentalisantes dans les espaces « orientaux ». En particulier, l'Inde, la Chine et la Turquie sont « réveillées » de leur collapse par le « mythe révolutionnaire » : « Le mythe révolutionnaire a secoué et réanimé, puissamment, ces peuples en collapse »<sup>403</sup>. Or, ce mythe n'est pas une importation *artificielle*, au sens que ce qualificatif acquiert lorsqu'il est associé au féodalisme péruvien, il émane au contraire des relations de production, des relations idéologiques et politiques, telles qu'elles se sont développées sous le joug des puissances coloniales. Mariátegui mentionne notamment la propagande développée pendant la Grande Guerre comme moment de promesses frustrées :

l'Europe récolte les fruits de sa prédication pendant la période du conflit. Pendant la guerre, les Alliés ont utilisé un langage démagogique et révolutionnaire pour soulever le monde contre les Austro-allemands. Ils ont proclamé avec emphase et en claironnant le droit de tous les peuples à l'indépendance. Ils ont présenté la guerre contre l'Allemagne comme une croisade pour la démocratie. Ils ont mis en avant un nouveau droit international. Cette propagande a profondément ému les peuples coloniaux. Et, une fois la guerre terminée, ces peuples coloniaux annoncèrent, au nom de la doctrine européenne, leur volonté de s'émanciper.<sup>404</sup>

<sup>399</sup> Bien que Mariátegui n'offre pas d'explication au « collapse » des peuples orientaux, nous formulons l'hypothèse que l'effondrement de systèmes étatiques millénaires est, dans son esprit, liée à l'extension des empires coloniaux. Nous nous appuyons, pour cela, sur la concomitance entre le « réveil » de ces peuples et la contestation de l'ordre colonial, impérialiste et eurocentrique qu'il identifie.

<sup>400</sup> « La ideología europea se ha infiltrado abundantemente en el alma oriental ». « Oriente y Occidente », José Carlos MARIÁTEGUI, *EC, op. cit.*, page 191.

<sup>401</sup> Nous avons explicité ce point dans le chapitre 1.

<sup>402</sup> « un deseo mórbido de orientalizarse », « Oriente y Occidente », José Carlos MARIÁTEGUI, *EC, op. cit.*, page 191.

<sup>403</sup> « El mito revolucionario ha sacudido y ha reanimado, potentemente, a esos pueblos en colapso ». « La lucha final » (25/03/1925), *Mundial*, José Carlos MARIÁTEGUI, *AM, op. cit.*, page 26.

<sup>404</sup> « Acontece, entre otras cosas, que Europa cosecha los frutos de su predicación del período bélico. Los aliados usaron durante la guerra, para soliviantar al mundo contra los austro-alemanes, un lenguaje demagógico y revolucionario. Proclamaron enfática y estruendosamente el derecho de todos los pueblos a la independencia. Presentaron la guerra contra Alemania como una cruzada por la democracia. Propugnaron un nuevo Derecho Internacional. Esta propaganda emocionó profundamente a los pueblos coloniales. Y terminada la guerra, estos pueblos coloniales anunciaron, en el nombre de la doctrina europea, su voluntad

Mais au-delà de la dimension politique directement liée à l'histoire récente, il s'agit d'un phénomène complexe qui résulte aussi du processus colonial dans son ensemble, des bouleversements qu'il a provoqués, et des résistances qu'il a suscitées. En d'autres termes, l'« impulsion vitale » des peuples orientaux colonisés n'est pas – dans son essence – différente de celle des masses européennes : elle sourd du même terreau international, fait d'exigence d'émancipation, de changements dans le tissu productif et dans la stratification sociale, etc. Dans la mesure même où l'entreprise coloniale et impérialiste a globalisé l'horizon du capitalisme, il n'est pas absurde d'observer des similarités dans les divers types locaux / nationaux de contestation de l'ordre mondial. La Turquie occupe chez Mariátegui une fonction presque paradigmatique à cet égard :

En Turquie, la vie a acquis une nouvelle pulsation. Elle a les inquiétudes, les émotions et les problèmes de la vie européenne. La question sociale fermente en Turquie, avec presque la même acidité qu'en Occident. On y sent également la vague communiste. Simultanément, le Turc abandonne la polygamie, devient monogame, réforme ses idées juridiques et apprend l'alphabet européen. Il s'incorpore, en somme, à la civilisation occidentale. Et ce faisant, il n'obéit pas à une imposition étrangère ni externe. Il est mu par une impulsion intérieure spontanée.<sup>405</sup>

Le cas du Japon est également représentatif de cette perspective non-européocentrée. Pour Mariátegui, son irruption sur la scène internationale au tournant du XX<sup>e</sup> siècle n'est pas fortuite, mais due à son industrialisation et à la modernisation de son économie et de son armée. Cependant, si la modernité n'implique pas une transplantation mécanique des conditions de vie et des mœurs occidentales, certaines caractéristiques du phénomène sont inéluctables. L'exemple par excellence, que nous avons cité dans la section consacrée au taylorisme, est l'apparition du socialisme, en tant que force organisée, comme conséquence de l'organisation du travail en usine, des grandes concentrations ouvrières, bref, de l'industrie et de la société industrielle.

L'évènement substantiel de l'histoire du Japon moderne est le surgissement ou l'apparition du socialisme qui, de la même manière qu'en une autre époque le capitalisme, ne s'y présente pas comme l'importation arbitraire d'une doctrine exotique mais comme une expression naturelle et une étape logique de sa propre évolution historique. Le socialisme, au Japon comme partout, est né dans les usines.<sup>406</sup>

---

de emanciparse ». « Oriente y Occidente », José Carlos MARIÁTEGUI, *EC, op. cit.*, page 191.

<sup>405</sup> « La vida ha adquirido en Turquía una pulsación nueva. Tiene las inquietudes, las emociones y los problemas de la vida europea. Fermenta en Turquía, casi con la misma acidez que en Occidente, la cuestión social. Se siente también ahí la onda comunista. Contemporáneamente, el turco abandona la poligamia, se vuelve monógamo, reforma sus ideas jurídicas y aprende el alfabeto europeo. Se incorpora, en suma, en la civilización occidental. Y al hacerlo no obedece a una imposición extraña ni externa. Lo mueve un espontáneo impulso interior ». « La Revolución turca y el Islam », *Ibid.*, p. 204.

<sup>406</sup> « El acontecimiento sustantivo de la historia del Japón moderno es el surgimiento o la aparición del socialismo que, del mismo modo que en otra época el capitalismo, no se presenta en ese país como la

En ce sens, le socialisme n'est pas « arbitraire » au Japon, mais le féodalisme l'est au Pérou. Ce qui sépare ces deux réalités, c'est toute la distance qu'il y a entre un développement organique reposant sur des processus immanents et endogènes (sans nier leur caractère éminemment politique, comme dans le cas de la « révolution Meiji ») et une imposition exogène et destructrice. Le Japon ne se « réveille » pas justement dans la mesure où son développement *sui generis* est en grande partie endogène, par opposition aux trajectoires chinoise, indienne ou turque dans lesquelles les liens avec les puissances coloniales ont entretenu la décadence du XIX<sup>e</sup> siècle (dépendance vis-à-vis des capitaux étrangers, limitations de souveraineté, etc.).

Le réveil des « peuples en collapse » n'exprime pas ici une résurgence de la vieille catégorie des « peuples sans histoire », héritage d'un hégélianisme vulgaire<sup>407</sup>. C'est au contraire le signe d'un branchement, d'une accélération brusque de l'histoire permettant la sortie d'une sujétion mondiale à un ordre établi. En effet, Mariátegui décèle des rythmes dans la trame historique elle-même, des régularités faites d'obstacles et de dépassements cathartiques, de frustration des impulsions vitales et de bouleversements créateurs. Loin de s'inscrire dans une conception circulaire du temps, il identifie néanmoins des cycles dont les signes sont perceptibles, en particulier ce qu'il nomme l'« illusion de la lutte finale », qu'il développe dans un passage d'un article éponyme :

L'illusion de la lutte finale est, en réalité, une illusion très ancienne et très moderne. Tous les deux ou trois siècles, ou plus, cette illusion réapparaît sous un nom distinct. Et elle est toujours, comme maintenant, la réalité d'une innombrable phalange humaine. Elle envoûte les hommes pour les rénover. Elle est le moteur de tous les progrès. Elle est l'étoile de toutes les renaissances. Quand la grande illusion se dissipe, c'est parce déjà s'est créée une nouvelle réalité humaine. Les hommes, alors, se reposent de leur éternelle inquiétude. Un cycle romantique se clôt et un cycle classique s'ouvre. Au cours du cycle classique se développe, se stylise et dégénère une forme qui, pleinement réalisée, ne pourra contenir en elle les nouvelles forces de la vie. Il n'est que dans les cas où sa puissance créatrice est affaiblie que la vie endormie, stagnante, dans une forme rigide et décrépée, expire. Mais ces extases des peuples ou des sociétés ne sont pas illimités. La lagune somnolente, l'étang tranquille finit par s'agiter et déborder. La vie récupère alors son énergie et son impulsion. L'Inde, la Chine, la Turquie contemporaines sont un

---

arbitraria importación de una doctrina exótica sino como una expresión natural y una etapa lógica de su propia evolución histórica. El socialismo, en el Japón, como en todas partes, ha nacido en las fábricas ». « El Movimiento socialista en el Japón » (08/01/1927), *Varietades*, José Carlos MARIÁTEGUI, *FAVM II, op. cit.*, pages 140-141.

<sup>407</sup> Sur l'usage de cette catégorie chez Marx et Engels, voir notamment José M. ARICÓ, *Marx y América Latina*, Buenos Aires, Fondo de Cultura Económica, 2010, page 123. Pour une discussion plus récente sur cette question, voir Kolja LINDNER, *Marx, Marxism and the Question of Eurocentrism*, Cham, Palgrave Macmillan, *Marx, Engels, and Marxisms*, 2022. Et Kevin ANDERSON, *Marx at the margins: On nationalism, ethnicity, and non-western societies*, Chicago, The University of Chicago Press, 2010.

exemple vivant et actuel de ces renaissances. Le mythe révolutionnaire a secoué et ranimé, puissamment, ces peuples en collapse.<sup>408</sup>

On voit s'entremêler un vocabulaire d'inspiration vitaliste évidente à des considérations historiques et sociales facilement assimilables à certains passages de Marx<sup>409</sup>. Ce que Mariátegui met en avant, c'est le caractère universel de ces cycles et de leur alternance. La particularité du moment historique ouvert par la modernité est leur synchronisation. Par conséquent, le « réveil » des « peuples en collapse » n'est pas simplement la conséquence ultra-marine d'une perte de pouvoir des puissances européennes, c'est l'effet et la manifestation de la modernité elle-même dans les espaces non-européens, la participation active des « périphéries » au cours de leur histoire. Cette perspective est profondément novatrice, dans la mesure où elle pose comme point départ l'appropriation originale des formes de la modernité par les populations non-occidentales, sans les réduire à une répétition, à une ombre portée. Cette posture méthodologique est fondamentale pour comprendre la démarche de Mariátegui vis-à-vis de la relation entre le capitalisme / la modernité et les « périphéries » du système. L'historienne brésilienne Maria Sylvia de Carvalho Franco a formulé parfaitement cette intuition, bien que son objet (les idées libérales au Brésil) ait été différent :

Colonie et métropole ne recouvrent pas des modes de production essentiellement distincts, ce sont des situations particulières qui se déterminent dans le processus interne de différenciation du système capitaliste mondial, dans le mouvement immanent de sa constitution et de sa reproduction. L'une et l'autre sont des développements particuliers, des parties du système capitaliste, mais les deux charrient, en leur sein, le contenu essentiel – le profit – qui traverse toutes les déterminations. Ainsi, la production et la

---

<sup>408</sup> « La ilusión de la lucha final resulta, pues, una ilusión muy antigua y muy moderna. Cada dos, tres o más siglos, esta ilusión reaparece con distinto nombre. Y, como ahora, es siempre la realidad de una innumerable falange humana. Posee a los hombres para renovarlos. Es el motor de todos los progresos. Es la estrella de todos los renacimientos. Cuando la gran ilusión tramonta es porque se ha creado ya una nueva realidad humana. Los hombres reposan entonces de su eterna inquietud. Se cierra un ciclo romántico y se abre el ciclo clásico. En el ciclo clásico se desarrolla, estiliza y degenera una forma que, realizada plenamente, no podrá contener en sí las nuevas fuerzas de la vida. Sólo en los casos en que su potencia creadora se enerva, la vida dormita, estancada, dentro de una forma rígida, decrepita, caduca. Pero, estos éxtasis de los pueblos o de las sociedades no son ilimitados. La somnolienta laguna, la quieta palude, acaba por agitarse y desbordarse. La vida recupera entonces su energía y su impulso. La India, la China, la Turquía contemporáneas son un ejemplo vivo y actual de estos renacimientos. El mito revolucionario ha sacudido y ha reanimado, potentemente, a esos pueblos en colapso ». « La lucha final » (25/03/1925), *Mundial*, José Carlos MARIÁTEGUI, *AM*, *op. cit.*, page 26.

<sup>409</sup> « Une formation sociale ne disparaît jamais avant que soient développées toutes les forces productives qu'elle est assez large pour contenir, jamais des rapports de production nouveaux et supérieur ne s'y substituent avant que les conditions d'existence matérielles de ces rapports soient écloses dans le sein même de la vieille société. C'est pourquoi l'humanité ne se propose jamais que des problèmes qu'elle peut résoudre, car à y regarder de plus près il se trouvera toujours que le problème lui-même ne surgit que là où les conditions matérielles pour le résoudre existent déjà ou du moins sont en voie d'émergence ». Karl MARX, « Critique de l'économie politique », *op. cit.*, pages 4-5. *Apud* Étienne BALIBAR, *La philosophie de Marx*, *op. cit.*, pages 137-138.

circulation des idées ne peuvent être conçues que comme déterminées internationalement, lorsque le capitalisme mondial est pensé dans la forme indiquée, sans dissociation analytique de ses parties.<sup>410</sup>

Le moment du « collapse » correspond par conséquent à la domination coloniale, qui prend les traits, apparemment contradictoires, d'une violence mettant au pas des structures étatiques millénaires et d'une insertion dans la modernité capitaliste. Ainsi la Chine est-elle « réanimée » par les incursions impérialistes, « forcée par la conquête »<sup>411</sup>, bien que son « collapse moral » soit lui-même, en partie, dû à cette conquête. En d'autres termes, l'extraordinaire expansion mondiale des États occidentaux est indissociable de l'avènement de la modernité capitaliste – comme nous l'avons signalé à propos de la nature coloniale de l'économie péruvienne – dont les gains de productivité et les bonds technologiques découlent du principe actif qu'est le profit. À mesure que les formations sociales non capitalistes sont progressivement subsumées (formellement et/ou réellement) sous les rapports coloniaux, et passent à obéir à une logique globale de profit, s'ouvre une co-détermination dialectique entre chaque partie et la Totalité dans laquelle elle s'inscrit. La modernité n'est donc pas une simple imposition extérieure, puisque l'entrée dans le système-monde – aussi contrainte soit-elle – suppose un rapport actif à sa constitution et sa reproduction.

Bien entendu, Mariátegui ne néglige pas les hiérarchies internes au capitalisme mondial, il nie simplement la validité d'une analyse qui ne parte pas de sa totalité. C'est la raison pour laquelle la frustration de l'« impulsion vitale » des masses ne saurait être circonscrite à tel ou tel théâtre singulier : la crise est une crise du capitalisme et de la civilisation occidentale qui lui a donné sa forme. C'est à l'échelle du monde, dans chaque espace, avec des déterminations particulières, que se déploient ses péripéties. Si une grande attention doit être consacrée aux luttes de classes dans les espaces centraux, il n'en résulte pas que les autres soient secondaires, bien au contraire<sup>412</sup>. Mariátegui affirme ainsi, lors de la

---

<sup>410</sup> « Colônia e metrópole não recobrem modos de produção essencialmente diferentes, mas são situações particulares que se determinam no processo interno de diferenciação do sistema capitalista mundial, no movimento imanente de sua constituição e reprodução. Uma e outra são desenvolvimentos particulares, partes do sistema capitalista, mas carregam ambas, em seu bojo, o conteúdo essencial – o lucro – que percorre todas as determinações. Assim, a produção e a circulação das idéias só podem ser concebidas como internacionalmente determinadas, mas com o capitalismo mundial pensado na forma indicada, sem a dissociação analítica de suas partes ». Maria Sylvania de CARVALHO FRANCO, « As idéias estão no lugar », *Cadernos de Debate (São Paulo)*, 1976, vol. 1, pp. 61-64, page 62.

<sup>411</sup> « forzada por la Conquista », « Sun Yat Sen » (28/03/1923), *Variedades*, José Carlos MARIÁTEGUI, *FAVM I*, *op. cit.*, page 168.

<sup>412</sup> Nous avons développé ce point dans l'article suivant : Jean-Ganesh LEBLANC, « Le Parti Socialiste du Pérou : la révolution, mais par qui ? », *Caravelle*, 2019, n° 113, pp. 159-172.

grève générale qui paralyse Shanghai face à l'invasion du corps expéditionnaire étranger<sup>413</sup>, que la ville est l'une des scènes principales de l'histoire contemporaine<sup>414</sup>. L'attention qu'il consacre aux mouvements nationalistes ou révolutionnaire des pays coloniaux et semi-coloniaux est manifeste par la quantité d'articles qu'il publie sur ce sujet. Exemplairement, une section de son premier ouvrage, *La Escena Contemporánea* (1925), intitulée « Mensaje de Oriente », se penche sur cette question et semble signifier une équivalence avec les autres grandes questions de la « scène contemporaine » qui bénéficient aussi d'un chapitre : le fascisme italien (« Biología del Fascismo »), la crise de la démocratie (« La crisis de la democracia »), la Révolution bolchevique (« *Hechos e Ideas de la Revolución Rusa* »), les rapports entre la Révolution et les intellectuels (« La Revolución y la Inteligencia ») et la « question juive » (« Semitismo y antisemitismo »). Par ailleurs, de nombreux articles parus dans la rubrique « *Figuras y aspectos de la vida mundial* » de la revue *Variedades* portent sur la Chine, la Turquie ou les luttes anti-impérialistes.

Ce que Mariátegui appelle l'impulsion vitale ne fait donc pas référence à un principe immatériel et extérieur aux déterminations concrètes de la réalité, il s'agit au contraire d'un ensemble d'actions et d'idées nées de cette même réalité, exprimant des tendances, des mouvements en son sein. Les bouleversements qui marquent l'avènement d'un cycle romantique sont ainsi l'expression d'une incapacité, d'une limitation fondamentale du cycle précédent. Ces cycles sont séculaires : il est question de la remise en cause des fondements mêmes d'un ordre social, et seules les masses d'une « innombrable phalange humaine » peuvent être porteuses d'une rénovation d'une telle magnitude. Là encore, le rapprochement avec Marx et l'idée que l'histoire est l'histoire de la lutte des classes est net, de même peut-on y lire une assonance avec l'affirmation selon laquelle seules les masses font l'histoire, comme l'écrit Trotsky dans les premières pages de son *Histoire de la Révolution Russe*<sup>415</sup>. D'ailleurs, le réveil des « peuples en collapse » étant une expression de la crise que traverse la « civilisation occidentale », il touche tant les arts que la politique, la morale, la philosophie ou que l'économie. La contestation de la domination coloniale n'est donc pas une simple coïncidence, c'est l'une des multiples expressions d'une crise beaucoup plus générale qui met en cause le cycle « classique » que la Première Guerre mondiale a fait voler en éclats. Dans un

---

<sup>413</sup> Wladimir POMAR, *A Revolução Chinesa*, São Paulo, Ed. UNESP, Coleção Revoluções do século XX, 2003, page 47.

<sup>414</sup> « La toma de Shanghai » (02/04/1927), *Variedades*, José Carlos MARIÁTEGUI, *FAVM II*, op. cit., page 162.

<sup>415</sup> Léon TROTSKY, *Histoire de la révolution russe*, Paris, Éditions du Seuil, 1950.



passage consacré à la radicalisation des manifestations nationalistes en Égypte sous le gouvernement de Saad Zaghloul (1858-1927), Mariátegui est explicite :

Difficilement l'Égypte se résoudra-t-elle à la guerre plutôt que l'Angleterre à la transaction. Cependant, les choses peuvent en arriver à un point où la transaction s'avère impossible. Voilà qui serait bien dommage pour la méthode classique du compromis. Mais au fait, la crise contemporaine n'est-elle pas la crise de tout ce qui est classique ?<sup>416</sup>

Cette crise dont parle Mariátegui est donc une crise de la composante capitaliste de la Modernité. C'est la crise de tout ce qui est classique, c'est-à-dire de tout l'échafaudage de rapports et de valeurs ayant constitué l'ordre hégémonique avant la déflagration de la Grande Guerre et l'inexorable avancée de la vague révolutionnaire. Mais sur quoi s'appuie-t-il pour passer d'une qualification anti-coloniale ou nationaliste à une qualification de classe ? D'abord, la « pulsion vitale » qui donne son élan au réveil des peuples en collapse est le fait des masses, et non des seules élites ou des intellectuels : il s'agit de mouvements sociaux de grande ampleur. Leur caractère massif est par définition polyclassiste, rassemblant des paysans, des ouvriers, des franges de la bourgeoisie et de la petite-bourgeoisie au nom de la lutte nationale, remettant par là-même en cause les hiérarchies sociales héritées des structures sociales antérieures<sup>417</sup>. Comme Mariátegui l'indique clairement dans le rapport envoyé à la Conférence de Buenos Aires, la bourgeoisie nationale se sent chinoise en Chine<sup>418</sup>, par opposition aux cas latino-américains, par exemple. De même, en Inde, la bourgeoisie participe au Parti du Congrès, formant la « droite » du mouvement nationaliste<sup>419</sup>. Le caractère de masse des revendications nationales est par conséquent porteur d'un imaginaire et d'une pratique égalitaire où chaque individu est l'égal de l'autre.

Cependant, cette dimension égalitaire – propre au projet libéral – émerge avec force au moment même où le cycle classique du libéralisme semble s'écrouler et le capitalisme vaciller. Dans les luttes que l'impérialisme mène pour maintenir ou renouveler sa mainmise,

---

<sup>416</sup> « Será difícil, ciertamente, que el Egipto se decida a la guerra, antes que Inglaterra a la transacción. Sin embargo, las cosas pueden llegar a un punto en que la transacción resulte imposible. Esto sería una lástima para el clásico método del compromiso. ¿Pero acaso la crisis contemporánea no es una crisis de todo lo clásico? » « La libertad y el Egipto » (01/11/1924), *Variedades*, José Carlos MARIÁTEGUI, *FAVM I*, *op. cit.*, page 117.

<sup>417</sup> L'égalité formelle que charrie l'idée de nation est bien documentée. Voir notamment Benedict R. ANDERSON, *Imagined communities: reflections on the origin and spread of nationalism*, London; New York, Verso, 1991. Sur la notion de peuple comme catégorie instable et fonctionnelle du capitalisme historique, et ses rapports avec les revendications de libération nationale en termes de classe, voir Immanuel WALLERSTEIN, « La construction des peuples : racisme, nationalisme, ethnicité », in *Race, nation, classe. Les identités ambiguës*, Paris, La Découverte, 1997, pp. 95-116, pages 114-115.

<sup>418</sup> « El problema de las Razas en América Latina », José Carlos MARIÁTEGUI, *IP*, *op. cit.*, page 88.

<sup>419</sup> « La lucha de la India por la independencia nacional » (01/01/1930), *Variedades*, José Carlos MARIÁTEGUI, *FAVM III*, *op. cit.*, page 147.

les différences de classes issues du mode de production capitaliste (bourgeoisie, classe laborieuse, petite-bourgeoisie, etc.) sont révélées au gré des évènements politiques et militaires. En effet, Mariátegui pointe partout les trahisons des bourgeoisies nationales, avec comme constante l’alliance avec le capital étranger, soutien des forces les plus réactionnaires : « Le capitalisme étranger, en Chine comme dans les autres pays coloniaux, est un allié de la réaction »<sup>420</sup>. Les révolutionnaires chinois sont ainsi trahis par les nationalistes du Guomindang en 1927<sup>421</sup>, un courant bourgeois modéré s’affirme dans le mouvement indépendantiste indien au cours de la décennie<sup>422</sup> et la guerre civile irlandaise (1921-1922) voit s’affronter deux camps aux intérêts de classe opposés<sup>423</sup>. Pour être complète, cette liste doit intégrer des remarques similaires faites par Mariátegui sur la révolution mexicaine, ou encore la politique interne turque. La vague révolutionnaire, c’est-à-dire l’éclosion de ce que le Péruvien appelle un cycle romantique appelé à transformer radicalement le monde, traverse donc tous ces espaces distincts et mêle aux motifs de luttes nationales un sens de classe. Dans la perspective mariatéguienne, le « réveil des peuples en collapse » n’est donc pas un rattrapage, mais bien une manifestation de la dynamique mondiale de dépassement de la civilisation capitaliste, et du colonialisme et de l’impérialisme qui en sont les piliers.

Le « réveil des peuples en collapse » n’est pas une simple figure de style. Pour Mariátegui, il désigne à la fois la manifestation simultanée d’une crise et d’une affirmation, ainsi que le rejet d’un ordre donné et de la promotion d’une conception universelle articulée autour de l’émancipation des peuples et du dépassement de la société de classes. Il ne s’agit pas du simple effet, dans les périphéries, d’une crise des pays européens, mais bien d’une attitude moderne des peuples coloniaux et semi-coloniaux dont les revendications obéissent à une « impulsion vitale » née des nouvelles conditions socio-économiques, culturelles, politiques, etc. C’est précisément parce qu’ils sont modernes que ces mouvements s’inscrivent dans la contestation radicale de la domination coloniale et du capitalisme

<sup>420</sup> « El capitalismo extranjero, en la China, como en todos los países coloniales, es un aliado de la reacción ». « El problema de la China » (12/02/1927), *Variedades*, José Carlos MARIÁTEGUI, *FAVM II*, *op. cit.*, page 149.

<sup>421</sup> « El problema de las razas en América Latina », José Carlos MARIÁTEGUI, *IP*, *op. cit.*, page 89.

<sup>422</sup> « Les éléments de la bourgeoisie hindoue, partisans d’une réforme moderne qui livrerait le pouvoir à sa classe au sein de l’Empire britannique crurent le moment venu de chercher une formule transactionnelle » (« Los elementos de la burguesía hindú, partidarios de una reforma moderna que entregase a su clase el poder, dentro del Imperio británico, creyeron que era el momento de buscar una fórmula transaccional »). « Los votos del Congreso Nacional Hindu » (04/01/1930), *Mundial*, José Carlos MARIÁTEGUI, *FAVM III*, *op. cit.*, page 150.

<sup>423</sup> « La bourgeoisie irlandaise a capitulé face à l’Angleterre ; mais une partie de la petite-bourgeoisie et du prolétariat sont restés fidèles à leurs revendications nationales » (« La burguesía irlandesa ha capitulado ante Inglaterra; pero una parte de la pequeña burguesía y el proletariado han continuado fieles a sus reivindicaciones nacionales »). « Irlanda e Inglaterra » (25/10/1924), *Variedades*, José Carlos MARIÁTEGUI, *FAVM I*, *op. cit.*, page 111.

mondial. Ils peuvent alors se fondre dans un mouvement qui se revendique du passé comme programme, et leur contenu réel s'inscrira dans le fascisme entendu comme phénomène mondial, ou bien défendre un futur non capitaliste, collectiviste, et le sens de leur action sera révolutionnaire, simultanément fruit et manifestation d'un cycle nouveau de l'histoire globale. Une phrase de Mariátegui résume bien cette perspective, en séparant l'Europe en crise de l'Occident : « l'Occident, sur le chemin du capitalisme vers le socialisme, n'est déjà plus une forme antagonique ni ennemie de l'Orient, mais bien la théorie d'une civilisation universelle »<sup>424</sup>.

---

<sup>424</sup> « Occidente, en tránsito del capitalismo al socialismo, no es ya una forma antagónica ni enemiga de Oriente, sino la teoría de una civilización universal ». « La misión de Israel » (03/05/1929), *Mundial*, José Carlos MARIÁTEGUI, *FAVM III*, *op. cit.*, page 36.

## Vitalité de la Tradition

*Mariátegui a pensé le socialisme comme un projet de changement qui surgirait des sociétés émancipées du colonialisme occidental, tout en possédant des institutions et des formes traditionnelles avec lesquelles elles pourraient entreprendre un nouvel ordre politique et social.*<sup>425</sup>

Comme le formule l'anthropologue équatorienne Maria Ángela Cifuentes Guerra, on trouve chez Mariátegui un lien entre l'émancipation des peuples coloniaux, ou semi-coloniaux, et leur histoire longue. Les exemples que le Péruvien mobilise pour appuyer sa thèse du « réveil des peuples en collapse » sont tous liés à des formations sociales complexes, sur des territoires larges, dotées d'États puissants aux structures millénaires. En effet, ce n'est que par rapport à une gloire passée que l'idée d'un collapse suivi d'un « réveil » prend son sens. Ces peuples ne partent donc pas de rien : ils retrouvent, dans un contexte nouveau, une capacité d'action et de décision qui leur avait échappée. Autrement dit, leur longue histoire, et plus précisément leurs formes d'organisation et d'identification séculaires, constitue un élément clé de leur « réveil »<sup>426</sup>. Dans les *Sept Essais*, sa formulation est d'ailleurs plus précise, puisque l'auteur se réfère au réveil de « sociétés autochtones »<sup>427</sup>, dont la capacité à assimiler la modernité occidentale est fonction du maintien d'un ensemble de pratiques, d'institutions qui relèvent de la tradition, et surtout d'une dynamique propre émanant de ces structures traditionnelles. La difficulté est de cerner les contours de la notion de tradition chez Mariátegui pour en capter la fonction. L'objet de cette section est donc de tenter de la définir et d'éclairer son articulation à la perspective marxiste qu'il développe.

La séparation entre sociétés traditionnelles et sociétés modernes traverse l'histoire des sciences sociales et de leur formation comme disciplines<sup>428</sup>. On en retrouve la trace depuis les travaux proposant des explications aux caractères économiques des bouleversements des

<sup>425</sup> « Mariátegui reflexionó sobre el socialismo como proyecto de cambio que surgiría de aquellas sociedades emancipadas del colonialismo occidental, pero que eran poseedoras de instituciones y formas tradicionales con las cuales podrían emprender un nuevo orden político y social ». María Ángela Cifuentes Guerra, « José Carlos Mariátegui: El mensaje de Oriente. Aproximaciones al caso de India », *Procesos: revista ecuatoriana de historia*, juin 2014, n° 39, pp. 37-66, page 42.

<sup>426</sup> Notons que Mariátegui ne fait pas profession d'anthropologue, ni exactement d'historien, Les sociétés dont il est question sont donc celles qu'il considère importantes sur la scène internationale, et sur lesquelles lui parviennent des informations. Ainsi, les sociétés subsahariennes sont complètement absentes de ses textes.

<sup>427</sup> José Carlos Mariátegui, *7E*, *op. cit.*, page 291.

<sup>428</sup> Pour un éclairage synthétique, voir Marie-Odile Géraud, Olivier Leservoiser et Richard Pottier, « Sociétés traditionnelles », in *Les notions clés de l'ethnologie*, 4<sup>e</sup> éd., Paris, Armand Colin, 2016, pp. 53-65.

formations sociales dont ils sont les témoins<sup>429</sup>, comme David Ricardo (1772-1823) et Adam Smith (1723-1790), jusqu'aux théories de la modernisation portées par des institutionnalistes comme Talcott Parsons (1902-1979)<sup>430</sup>, ou des travaux d'économistes du développement comme Walt Whitman Rostow (1916-2003)<sup>431</sup>. Il s'agit, pour l'essentiel, de comprendre comment une formation sociale passe d'une structure non-moderne à une structure moderne, quels sont les mécanismes et les causes de ces transformations ou de leur absence, ou encore de leurs formes dérivées. Toute la problématique du développement s'inscrit dans cette perspective de modernisation. Par ailleurs, les évolutions de la sociologie<sup>432</sup> et de l'anthropologie mobilisent amplement la distinction moderne / traditionnel. Celle-ci fonctionne alors comme une césure, figeant certains éléments spécifiques comme surdéterminants et posant implicitement une différence qualitative essentielle dont seul un long chemin téléologique permettrait de sortir<sup>433</sup>.

Cependant, on peut aussi retracer les linéaments d'un rapport à la tradition qui rejette l'idée d'une opposition ou d'une perte – applaudie ou déplorée –, et mette en avant une dialectique complexe entre le traditionnel et le moderne, où le présent et le passé s'entremêlent nécessairement<sup>434</sup>. Les travaux des historiens britanniques Eric Hobsbawm et Terence Ranger sur l'invention des traditions au cours du XIX<sup>e</sup> siècle en offrent une illustration suggestive :

Il est clair que pléthore d'institutions politiques, de mouvements idéologiques et de groupes – et notamment le nationalisme – étaient inédits à un point tel que la continuité historique elle-même dut être inventée, par exemple en créant un passé antique par-delà la continuité historique effective, que ce soit par le biais de semi-fictions (Boadicée, Vercingétorix, Arminius le Chérusque) ou de faux (Ossian, les manuscrits médiévaux

<sup>429</sup> Sur ce point, voir Giovanni BUSINO, « Le passage des sociétés traditionnelles aux sociétés industrielles quelques réflexions pour un débat », in *La permanence du passé*, Genève, Librairie Droz, 1986, pp. 49-65.

<sup>430</sup> Talcott PARSONS, *The social system*, Glencoe, The Free Press of Glencoe, 1951.

<sup>431</sup> Voir notamment W. W. ROSTOW, *The stages of economic growth: a non-communist manifesto*, 3<sup>e</sup> éd., Cambridge [England]; New York, Cambridge University Press, 1990.

<sup>432</sup> Exemplairement, on peut rappeler la division durkheimienne entre solidarité mécanique et solidarité organique, qu'il développe dans son ouvrage de 1893 (voir Émile DURKHEIM, *De la division du travail social*, Paris, Presses Universitaires de France, 2013.). De même, Max Weber mobilise cette catégorie lorsqu'il décrit la légitimité traditionnelle, fondée sur une référence au passé (voir Max WEBER, « Les trois types purs de la domination légitime (Traduction d'Elisabeth Kauffmann) », *Sociologie*, 2014, vol. 5, n° 3, pp. 291-302.).

<sup>433</sup> Sur le terrain philosophique, on retrouve l'idée d'une séparation inéluctable, bien que dans un sens différent, notamment chez Hannah Arendt, qui théorise la coupure radicale séparant l'homme moderne de la Tradition. Voir le premier essai dans Hannah ARENDT, *La crise de la culture : Huit exercices de pensée politique*, Patrick LÉVY (trad.), Paris, Gallimard, Coll. folio/essais, n° 113, 2013.

<sup>434</sup> Georges Balandier propose d'ailleurs la définition suivante pour la notion de tradition, qui peut s'appliquer à toute société humaine : « l'ensemble des valeurs, des symboles, des idées et des contraintes qui détermine l'adhésion à un ordre social et culturel justifié par référence au passé, et qui assure la défense de cet ordre contre l'œuvre des forces de contestation radicale et de changement ». Georges BALANDIER, *Sens et puissance. Les Dynamiques sociales*, 1<sup>re</sup> éd., Paris, PUF, 1971, page 105.

tchèques). [...] Les mouvements de *revival*, courants parmi les intellectuels depuis les romantiques, ne peuvent jamais développer ou même préserver un passé vivant, ils doivent donc devenir des « traditions inventées ». Il ne s'agit pas, pour autant, de confondre la force et l'adaptabilité des traditions authentiques avec l'« invention de la tradition ». Là où elles sont bien vivantes, les traditions n'ont pas à être revivifiées ni inventées.<sup>435</sup>

Passant des sociétés dites « traditionnelles » à la question des traditions telles qu'elles se (re)configurent dans une période historique, les deux historiens invitent implicitement à dépasser la dichotomie entre formes modernes et traditionnelles pour embrasser la complexité du rapport de chaque société à son passé. Comme le suggère le passage ci-dessus, la formation des nations, de leur(s) identité(s) et de leur(s) histoire(s) mobilisent des représentations du passé sous la forme de traditions – quitte à les « inventer » – ce qui implique un présent de la tradition, fût-il instrumental<sup>436</sup>. Pourtant, comme le notent les deux auteurs, point n'est besoin de création lorsque la tradition est « bien vivante ». Signe d'une continuité, cette dernière marque alors un ancrage historique permettant des effets d'identification collective par la mobilisation d'une mémoire commune, malgré les inéluctables nouveautés que le passage du temps fait souffrir tant à la forme qu'au contenu même de cette tradition. Comme le relève Walter Benjamin, continuités et changements forment ainsi un nœud inextricable, nimbant la tradition d'une impression d'éternité : « Il peut se faire que la continuité de la tradition soit une apparence. Mais c'est précisément la permanence de cette apparence de permanence qui crée en elle la continuité »<sup>437</sup>. En d'autres termes, toute société est riche de traditions, sans pour cela qu'elle soit « traditionnelle », cette caractérisation en opposition à la « modernité » faisant intervenir des questions liées à l'industrialisation, la division du travail, la séparation entre producteur et fruit de la production, et, *in fine*, la propriété privée des moyens de production. À la suite de beaucoup

---

<sup>435</sup> « It is clear that plenty of political institutions, ideological movements and groups – not least in nationalism – were so unprecedented that even historic continuity had to be invented, for example by creating an ancient past beyond effective historical continuity, either by semi-fiction (Boadicea, Vercingétorix, Arminius the Cheruscan) or by forgery (Ossian, the Czech medieval manuscripts). [...] [Revival] movements, common among intellectuals since the Romantics, can never develop or even preserve a living past, but must become 'invented traditions'. On the other hand, the strength and adaptability of genuine traditions is not to be confused with the 'invention of tradition'. Where the old ways are alive, traditions need be neither revived nor invented ». Eric John HOBBSAWM, « Inventing Traditions », in Eric John HOBBSAWM et Terence RANGER (dir.), *The Invention of Tradition*, Cambridge, Cambridge University Press, 1983, pages 7-8.

<sup>436</sup> Pour une critique du constructivisme et de l'approche instrumentale d'Hobsbawm et Ranger, voir Philippe SIMAY, « Reconstruire la tradition. L'anthropologie philosophique de Walter Benjamin », *Cahiers d'anthropologie sociale*, 2008, vol. 4, n° 1, pp. 87-98, page 92.

<sup>437</sup> Walter BENJAMIN, *Paris, capitale du XIXe siècle*, Paris, Éditions du Cerf, 1989, page 505. *Apud* Philippe SIMAY, « Reconstruire la tradition. L'anthropologie philosophique de Walter Benjamin », *op. cit.*, page 91.

d'autres, nous posons ici que c'est bien dans le rapport à la centralité du capital comme rapport social que cette partition dualiste mystificatrice s'organise.

Pour le marxisme, comme le rappelle le philosophe français Gérard Sfez, la notion même de tradition est suspecte car associée au conservatisme :

Indépendamment de la transmission de toutes les conditions matérielles que les générations précédentes ont accumulées et qui se développent à chaque fois sur une toute autre base historique, les traditions désignent le jeu par lequel des superstructures et des idéologies, survivant au mode de production qui leur était organiquement lié, agissent comme des forces matérielles pour la reproduction de l'ancien mode de production.<sup>438</sup>

Pourtant, comme Sfez l'indique également, les traditions constituent un ensemble complexe, et par définition équivoque, dont la nature même est l'objet de luttes qui traversent les formations sociales :

Chaque classe, comme chaque peuple, se constitue une mémoire fidèle et infidèle, avec ses traditions de luttes ou de failles, ses reviviscences et ses amnésies périodiques. Autant dire que la tradition ne doit pas être entendue unilatéralement, ni quant aux catégories ou classes sociales concernées, ni quant aux modalités de son exercice : elle désigne aussi bien le registre de la remémoration que celui de la répétition, et leurs liens avec celui de la reproduction.<sup>439</sup>

Les réflexions de Mariátegui sur la tradition, sa fonction sociale et son rapport dialectique avec la modernité permettent de mettre en lumière un aspect essentiel de sa compréhension de l'histoire et de ce qui en fait la trame en ce début de XX<sup>e</sup> siècle : les contradictions du système capitaliste.

On trouve quatre articles directement consacrés à la question de la tradition dans les œuvres de Mariátegui, rassemblés dans le volume *Peruanicemos al Perú* des *Ediciones Populares* : « Lo nacional y lo exótico », « Pasadismo y futurismo », « Heterodoxia de la tradición » et « La tradición nacional ». De plus, ses textes portant sur les rapports entre nationalisme et internationalisme (« Nacionalismo e internacionalismo », dans *El Alma matinal*, et les deux articles rassemblés sous le titre « Nacionalismo e vanguardismo », dans *Peruanicemos al Perú*) abordent cette problématique sous un angle culturel et politique. Cependant, comme souvent dans les écrits de Mariátegui, la tradition est également mobilisée au gré des analyses qu'il développe sur une très grande variété d'objets.

---

<sup>438</sup> Gérard SFEZ, « Traditions », in Gérard BENSUSSAN et Georges LABICA (dir.), *Dictionnaire Critique du Marxisme*, Paris, PUF, 1998.

<sup>439</sup> *Ibid.*

Trois types d'usages se dessinent lorsque l'on tente de systématiser le sens du mot « tradition » dans les textes de Mariátegui. Le substantif est d'abord mobilisé pour nommer des récurrences, des habitudes se manifestant dans des pratiques, collectives ou individuelles, et formant un réservoir de sens, de subjectivation faite de répétition. Cette signification peut alors s'appliquer à des individus s'inscrivant dans un corpus praxéologique, artistique ou politique pré-établi : Mariátegui classe ainsi le romancier étasunien John Dos Passos (1896-1970) dans la « tradition réaliste », tout en notant ses innovations par rapport au courant réaliste du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>440</sup>. Elle peut également s'appliquer à un groupe dont l'identité s'est forgée au travers de décisions successives, fondées sur le respect d'un certain nombre de principes communs. C'est, parmi beaucoup d'autres exemples, le cas des socialistes français, menés par Léon Blum, refusant d'entrer dans le gouvernement d'Aristide Briand par fidélité envers la tradition du parti et son opposition à la collaboration de classe<sup>441</sup>, ou encore de la diplomatie britannique s'opposant à la diplomatie russe en Asie centrale<sup>442</sup>. Dans un second sens, Mariátegui semble amalgamer histoire et tradition, il parle ainsi de la « tradition millénaire » chinoise<sup>443</sup>. Enfin, il fait référence à la tradition comme à un mode d'interpellation, constitutif d'un positionnement au présent des sujets sociaux à partir d'une activation du passé. C'est par exemple le cas de l'église mexicaine, que Mariátegui assimile à la réaction, perpétuellement opposée à la liberté au nom de la tradition<sup>444</sup> : sa puissance politique repose en partie sur sa capacité à confronter les sujets sociaux à une histoire et à un ensemble de principes transcendants. Ces trois sens se chevauchent et la distinction relève d'un effort analytique plutôt que d'une typologie clairement identifiable. Elle permet cependant de distinguer des usages plus ou moins forts : la simple récurrence d'une habitude, ou l'identification tradition / histoire relèvent ainsi d'un sens faible, ou descriptif. L'idée de tradition comme partiellement constitutive d'une subjectivité, fondée sur une interpellation<sup>445</sup> – à savoir l'engagement subjectif d'un individu ou d'un groupe à partir d'affects ou de valeurs mettant présent et passé en tension – relève au contraire d'un sens fort, dont l'élément

<sup>440</sup> « *Manhattan Transfer*, de John Dos Passos » (09/08/1929), *Mundial*, José Carlos MARIÁTEGUI, *SO*, *op. cit.*, page 154.

<sup>441</sup> « El gabinete Briand » (05/12/1925), *Variedades*, José Carlos MARIÁTEGUI, *FAVM I*, *op. cit.*, page 273.

<sup>442</sup> « Rusa y China » (26/07/1929), *Variedades*, José Carlos MARIÁTEGUI, *FAVM III*, *op. cit.*, page 43.

<sup>443</sup> « Punto de vista antiimperialista », José Carlos MARIÁTEGUI, *IP*, *op. cit.*, page 88.

<sup>444</sup> « La reacción en Mexico » (07/08/1926), *Variedades*, José Carlos MARIÁTEGUI, *TNA*, *op. cit.*, page 45.

<sup>445</sup> Nous nous inspirons ici de l'idée d'interpellation du sujet telle que la développe Louis Althusser dans Louis ALTHUSSER, *Positions, 1964-1975*, Paris, Éditions sociales, 1976, page 113. Pierre Macherey propose d'ailleurs une comparaison suggestive avec Frantz Fanon sur cette question : voir Pierre MACHEREY, « Deux figures de l'interpellation : « Hé, vous, là-bas ! » (Althusser) - « Tiens, un nègre ! » (Fanon) », URL complète en biblio.



heuristique peut être mobilisé dans une approche politique, économique ou idéologique de chaque objet.

C'est au sens fort de la tradition que Mariátegui fait référence lorsqu'il se propose d'énoncer une « thèse révolutionnaire de la tradition », entendue comme « patrimoine et continuité historique »<sup>446</sup>. En effet, Mariátegui adopte d'emblée une conception dialectique de la tradition, qu'il pose comme « hétérogène et contradictoire dans ses composantes »<sup>447</sup>, par opposition à un critère de définition essentialiste qui serait le propre des traditionalistes :

La tradition [...] se caractérise précisément par sa résistance à se laisser appréhender en une formule hermétique. Comme résultat d'une série d'expériences – c'est-à-dire de transformations successives de la réalité sous l'action d'un idéal qui la dépasse en la consultant et la modèle en lui obéissant –, la tradition est hétérogène et contradictoire dans ses composantes. Pour la réduire à un concept unique, il faut se contenter de son essence, et renoncer à ses diverses cristallisations.<sup>448</sup>

La définition de la tradition comme corps univoque est ainsi ramenée à une approche idéaliste et essentialiste qui ferait fi de l'histoire, autrement dit de la dimension concrète dont la tradition est issue. Au contraire, écrit Mariátegui, les révolutionnaires adoptent comme point de départ l'étude de l'histoire : « Les véritables révolutionnaires n'agissent jamais comme si l'histoire commençait avec eux »<sup>449</sup>. Conscients de représenter des « forces historiques », ils s'inscrivent dans un rapport dialectique au passé où les négations mêmes qu'ils portent illustrent une volonté de dépassement plutôt que d'effacement. En ce sens, l'idée révolutionnaire ne pose pas une rupture radicale avec tout passé :

Sans doute, une révolution continue la tradition d'un peuple, au sens où elle est une énergie créatrice de choses et d'idées qu'elle incorpore définitivement dans cette tradition, l'enrichissant et l'incrémentant. Mais la révolution apporte toujours un ordre nouveau, qui aurait été impossible hier. La révolution se fait avec des matériaux historiques ; mais en tant que dessein et que fonction, elle correspond à des nécessités et des objectifs nouveaux.<sup>450</sup>

<sup>446</sup> « una tesis revolucionaria de la tradición », « entendida como patrimonio y continuidad histórica ». « Heterodoxia de la tradición » (25/11/1927), José Carlos MARIÁTEGUI, *PP*, *op. cit.*, page 161.

<sup>447</sup> « la tradición es heterogénea y contradictoria en sus componentes ». « Heterodoxia de la tradición » (25/11/1927), *Ibid.*, p. 163.

<sup>448</sup> « La tradición (...) se caracteriza precisamente por su resistencia a dejarse aprehender en una fórmula hermética. Como resultado de una serie de experiencias, -esto es de sucesivas transformaciones de la realidad bajo la acción de un ideal que la supera consultándola y la modela obedeciéndola-, la tradición es heterogénea y contradictoria en sus componentes. Para reducirla a un concepto único, es preciso contentarse con su esencia, renunciando a sus diversas cristalizaciones ». « Heterodoxia de la tradición » (25/11/1927), *Ibid.*

<sup>449</sup> « Los verdaderos revolucionarios, no proceden nunca como si la historia empezará con ellos ». « Heterodoxia de la tradición » (25/11/1927), *Ibid.*, p. 162.

<sup>450</sup> « Sin duda, una revolución continúa la tradición de un pueblo, en el sentido de que es una energía creadora de cosas e ideas que incorpora definitivamente en esa tradición enriqueciéndola y acrecentándola. Pero la revolución trae siempre un orden nuevo, que habría sido imposible ayer. La revolución se hace con materiales históricos; pero, como diseño y como función, corresponde a necesidades y propósitos nuevos ».

Si ce n'est pas la seule référence au passé, quel est alors le critère permettant de différencier les révolutionnaires et les traditionalistes ? C'est avant tout un rapport *au présent* où se joue – simultanément aux processus cognitifs, théoriques, politiques, etc. – une question de sentiment, de perspective émotionnelle vis-à-vis du temps et de l'époque, se traduisant finalement par des options sociales et politiques opposées. Ainsi, si les révolutionnaires sentent une urgence de transformation de la réalité, les traditionalistes se trouvent pris dans une « attitude politique et sentimentale qui aboutit invariablement en simple conservatisme »<sup>451</sup>. C'est précisément cette caractéristique sentimentale, émotionnelle, et dont la forme est la nostalgie, qui sert de fil rouge à Mariátegui : le lexique fasciste italien est « totalement imprégné de nostalgie impériale »<sup>452</sup>, certains artistes défendent une posture aristocratique de retraite dans une « tour d'ivoire » nostalgique<sup>453</sup>, et les grands auteurs réactionnaires que sont Charles Maurras et Léon Daudet sont des « lettrés désillusionnés, mécontents et nostalgiques »<sup>454</sup>. Or, nous dit Mariátegui, « la nostalgie du passé est l'affirmation de ceux qui répudient le présent »<sup>455</sup>. À l'inverse, l'élan transformateur et révolutionnaire se détache de la nostalgie :

Un peuple fort, une grande génération robuste ne sont jamais nostalgiquement pleurnichards, ils ne sont jamais rétrospectifs. Ils sentent pleinement, de manière féconde, les émotions de leur époque.<sup>456</sup>

Le Péruvien n'en reste cependant pas à une simple description du ressort sentimental du traditionalisme, il en propose une analyse matérialiste fondée sur une approche sociologique et idéologique des intellectuels traditionalistes. Les critiques d'art qu'il produit comportent ainsi systématiquement une dimension socio-économique et politique qui met en relation les œuvres et leurs auteurs avec le monde qui les entoure. À cet effet, les intellectuels

---

« *La Revolución Mexicana*, por Luis Araquistáin » (11/09/1929), *Variedades*, José Carlos MARIÁTEGUI, *TNA*, *op. cit.*, page 93.

<sup>451</sup> « una actitud política o sentimental que se resuelve invariablemente en mero conservantismo ». « Heterodoxia de la tradición » (25/11/1927), José Carlos MARIÁTEGUI, *PP*, *op. cit.*, page 162.

<sup>452</sup> « totalmente impregnado de nostalgia imperial ». « Divagaciones sobre el tema de la latinidad » (20/02/1925), *Mundial*, José Carlos MARIÁTEGUI, *AM*, *op. cit.*, page 123.

<sup>453</sup> « Le symbole naturel de cette littérature ayant la nausée du vulgaire et la nostalgie de la féodalité devait être une tour. » (« El símbolo natural de esta literatura, con náusea del vulgo y nostalgia de la feudalidad, tenía que ser una torre. ») « La torre de marfil » (07/11/1924), *Mundial*, José Carlos MARIÁTEGUI, *AE*, *op. cit.*, page 26.

<sup>454</sup> « literatos disgustados, malcontentos y nostálgicos », « L'Action Française, Charles Maurras, Léon Daudet » (15/12/1925), *Variedades*, José Carlos MARIÁTEGUI, *DM*, *op. cit.*, page 168.

<sup>455</sup> « La nostalgia del pasado es la afirmación de los que repudian el presente. » « Pasadismo y futurismo » (28/11/1924), *Mundial*, José Carlos MARIÁTEGUI, *PP*, *op. cit.*, page 29.

<sup>456</sup> « Un pueblo fuerte, una gran generación robusta no son nunca plañideramente nostálgicos, no son nunca retrospectivos. Sienten, plenamente, fecundamente, las emociones de su época. » « Pasadismo y futurismo » (28/11/1924), *Mundial*, *Ibid.*, p. 33.

péruviens sont mis en cause pour leur collusion avec l'ordre oligarchique dominant, et leur rôle fondamental dans le renouvellement et la continuité du traditionalisme : « théoriquement et pratiquement, le conservateur *criollo* se comporte comme un héritier de la colonie et un descendant de la Conquête »<sup>457</sup>. De même, les classes dirigeantes du Rif, de Turquie, de Chine, d'Inde ou d'Égypte – et donc les intellectuels organiques<sup>458</sup> de ces couches et classes – sont mises en cause par le manque de résistance qu'elles opposent à l'impérialisme des puissances coloniales<sup>459</sup>. Comme nous l'avons vu dans la section précédente, la participation de secteurs de la bourgeoisie aux luttes de libération nationale aboutit d'ailleurs à des trahisons. Dans le cas péruvien, la fragmentation territoriale et sociale issue de la Conquête détermine et circonscrit radicalement le traditionalisme, l'enfermant dans l'héritage colonial : « la caste féodale n'a d'autres titres que ceux de la tradition coloniale »<sup>460</sup>. Dans chacun des cas cités, Mariátegui identifie une collusion entre traditionalisme et classe dirigeante, entre traditionalisme et conservatisme, et enfin entre traditionalisme et compromission avec les puissances colonisatrices. Il ressort de cette analyse que si le traditionalisme se revendique de la tradition, cette dernière n'est en rien réductible au conservatisme. Au-delà, Mariátegui affirme même que le traditionalisme enferme et clôture la tradition en affirmant son caractère de classe, par définition exclusif pour les masses populaires. Enfin, Mariátegui dénonce une posture théoriquement faible qui consiste à revendiquer un passé pour mieux nier le présent. Ainsi, dans un passage consacré à la définition de la littérature nationale, il critique l'approche du « passéiste » José Gálvez Barrenechea (1885-1957) :

Une littérature réellement nationaliste, selon lui, doit se nourrir essentiellement d'histoire, de légende, de tradition, c'est-à-dire du passé. Le présent aussi est histoire.<sup>461</sup>

Mariátegui s'insurge contre l'amalgame entre tradition et conservatisme, et recourt à plusieurs registres permettant, au contraire, de montrer les points de rencontre entre tradition et création, et non simple reproduction. Prenant le contre-pied d'une définition substantialiste de la tradition, on a vu qu'il affirme son caractère pluriel et contradictoire, ainsi que son lien

<sup>457</sup> « Teórica y prácticamente, el conservador criollo se comporta como un heredero de la colonia y como un descendiente de la conquista ». « Nacionalismo y vanguardismo en la ideología política » (Nov./Déc. 1925), *Mundial*, *Ibid.*, p. 98.

<sup>458</sup> Nous reprenons l'expression bien connue d'Antonio Gramsci. Voir Antonio GRAMSCI, *O leitor de Gramsci: escritos escolhidos 1916-1935*, Rio de Janeiro, Civilização Brasileira, 2011, page 201.

<sup>459</sup> « Nacionalismo y vanguardismo en la ideología política » (Nov./Déc. 1925), *Mundial*, José Carlos MARIÁTEGUI, *PP*, *op. cit.*, page 101.

<sup>460</sup> « La casta feudal no tiene otros títulos que los de la tradición colonial ». José Carlos MARIÁTEGUI, *7E*, *op. cit.*, page 235.

<sup>461</sup> « Una literatura genuinamente nacionalista, en su concepto, debe nutrirse sobre todo de la historia, la leyenda, la tradición, esto es del pasado. El presente es también historia ». *Ibid.*, p. 234.

avec le présent. Mariátegui va plus loin en affirmant que la vitalité ne coule pas du passé vers le présent, mais bien du présent vers le passé<sup>462</sup> :

[...] le présent c'est la vie. Et la vie est la source de la fantaisie et de l'art. Et, alors que la réaction est l'instinct de conservation, le rôle agonique du passé, la révolution est la gestation douloureuse, l'accouchement sanglant du présent.<sup>463</sup>

Dans un passage consacré au carnaval comme tradition populaire, Mariátegui développe – sous une forme aphoristique – le rapport entre vie, passé et présent en opposant nostalgie restauratrice et vivacité comique de la manifestation :

La vie n'admet pas de retour du Passé, si ce n'est pendant le carnaval ou dans la comédie. Il n'y que pendant le carnaval que réapparaissent tous les costumes du Passé. Dans cette restauration festive, précaire, aucune nostalgie ne soupire : le Présent rit aux éclats.<sup>464</sup>

La tradition ainsi comprise dépasse le cadre étriqué d'une « tradition nationale » définie par des figures installées du monde littéraire et artistique, ou encore des cercles oligarchiques des classes dirigeantes, pour s'ouvrir aux dimensions populaires, à la fois comme espaces de production et comme sujet des œuvres. C'est tout le sens de l'affirmation selon laquelle « ce qu'il y a de plus national dans une littérature est toujours le plus profondément révolutionnaire » : « une nouvelle tendance, une nouvelle école littéraire ou artistique cherche ses points d'appui dans le présent », au contraire des postures passéistes composées de résidus spirituels et formels du passé<sup>465</sup>. C'est dans la mesure où les traditions populaires sont bien vivantes – au sens d'Hobsbawm et Ranger – qu'elles ne nécessitent pas de résurrection ou d'essentialisation « par en haut ». Elles expriment *au présent* un rapport créatif et vital au passé tout en projetant cette continuité renouvelée vers le futur (la prochaine itération, la prochaine occurrence riche de décalages et d'innovations). En ce sens,

la tradition est, contrairement à ce que désirent les traditionalistes, vivante et mobile. Elle est créée par ceux qui la nient pour la rénover et l'enrichir. Ceux qui la tuent sont ceux qui la veulent morte et fixe, prolongation du passé dans un présent sans forces, pour y incorporer leur esprit et y injecter leur sang.<sup>466</sup>

<sup>462</sup> Philippe Simay développe un argumentaire similaire sur cette question chez Walter Benjamin. Voir Philippe SIMAY, « Reconstruire la tradition. L'anthropologie philosophique de Walter Benjamin », *op. cit.*

<sup>463</sup> « [...] el presente es la vida. Y la vida es la fuente de la fantasía y del arte. Y, mientras la reacción es el instinto de conservación, el estertor agónico del pasado, la revolución es la gestación dolorosa, el parto sangriento del presente ». « D'Annunzio y el fascismo », José Carlos MARIÁTEGUI, *EC, op. cit.*, page 21.

<sup>464</sup> « La vida no readmite el Pasado sino en el carnaval o en la comedia. Únicamente en el carnaval reaparecen todos los trajes del Pasado. En esta restauración festiva, precaria no suspira ninguna nostalgia: ríe a carcajadas el Presente ». « Serpentinadas » (27/02/1925), *Mundial*, José Carlos MARIÁTEGUI, *NV, op. cit.*, page 129.

<sup>465</sup> « Lo más nacional de una literatura es siempre lo más hondamente revolucionario ». « Una nueva escuela, una nueva tendencia literaria o artística busca sus puntos de apoyo en el presente ». « Nacionalismo y vanguardismo en la literatura y el arte », José Carlos MARIÁTEGUI, *PP, op. cit.*, page 103.

Mariátegui tisse, ici encore, un lien fort entre vie, création et mouvement. La tradition, telle qu'il la définit, n'est vivante qu'autant qu'elle est l'expression même des pratiques culturelles, mais aussi idéologiques, politiques, juridiques ou économiques d'une formation sociale. C'est dans la mesure où sa signification est figée dans des pratiques et des discours de légitimation d'une classe dominante qu'elle perd son caractère vif et dynamique. Dans cette mesure, tradition et renouvellement social, même radical, ne sont pas contradictoires, mais bien des effets d'une même impulsion vitale faite de résistance, d'affirmation culturelle et subjective, etc.

Il n'existe pas, donc, de conflit réel entre le révolutionnaire et la tradition, sauf pour ceux qui conçoivent la tradition comme un musée ou une momie. Le conflit n'est effectif qu'avec le traditionalisme. Les révolutionnaires incarnent la volonté de la société de ne pas se pétrifier à un stade, de ne pas s'immobiliser dans une attitude. Parfois, la société perd cette volonté créatrice, paralysée par une sensation de finitude ou de désenchantement. Mais alors on constate, inexorablement, son vieillissement et sa décadence.<sup>467</sup>

On retrouve l'idée d'une alternance entre cycles classiques et romantiques, entre des phases de décadence et de renouveau. La tradition est ici mobilisée comme un élément de la vitalité d'un peuple par opposition à la sclérose des formes culturelles d'une formation socio-économique où seraient empêchée et entravée le principe vital de l'évolution sociale : la contradiction, la négation aboutissant à l'affirmation.

On peut cependant s'interroger sur l'unilatéralité de la présentation mariatéguienne. En effet, si la valorisation des traditions « vivantes » implique bien de dépasser la définition de « la » tradition telle qu'elle est proposée par les tenants de la réaction, il n'en découle pas automatiquement que ces traditions soient elles-mêmes révolutionnaires. Les organisations réactionnaires, comme le fascisme italien, ne surgissent-elles pas également de la décadence de la démocratie libérale, de ses formes institutionnelles et culturelles ? C'est d'ailleurs exactement ce qu'écrit Mariátegui :

Le fascisme, avant d'être une dictature, avait été un mouvement, un parti, une milice. Ses *condottieri*, ses agitateurs avaient usé de manière experte, plongés dans l'excitation de la

<sup>466</sup> « la tradición es, contra lo que desean los tradicionalistas, viva y móvil. La crean los que la niegan, para renovarla y enriquecerla. La matan los que la quieren muerta y fija, prolongación del pasado en un presente sin fuerzas, para incorporar en ella su espíritu y para meter en ella su sangre ». « Reivindicación de Jorge Manrique » (18/11/1927), *Mundial*, José Carlos MARIÁTEGUI, *AE*, *op. cit.*, pages 129-130.

<sup>467</sup> « No existe, pues, un conflicto real entre el revolucionario y la tradición, sino para los que conciben la tradición como un museo o una momia. El conflicto es efectivo sólo con el tradicionalismo. Los revolucionarios encarnan la voluntad de la sociedad de no petrificarse en un estadio, de no inmovilizarse en una actitud. A veces la sociedad pierde esta voluntad creadora, paralizada por una sensación de acabamiento o desencanto. Pero entonces se constata, inexorablemente, su envejecimiento y su decadencia ». « Heterodoxia de la Tradición » (25/11/1927), *Mundial*, José Carlos MARIÁTEGUI, *PP*, *op. cit.*, page 164.

jeunesse bourgeoise et petite-bourgeoise, d'un langage d'annunzianisme et futuriste qui imprimait au fascisme un ton strictement national et lui octroyait une tradition, qui si elle n'était pas politique, était littéraire et sentimentale, dans le processus historique de l'Italie.<sup>468</sup>

Si le fascisme incarne une forme bourgeoise en crise, il n'en intègre pas moins des éléments de la période, et notamment l'exaltation épique et romantique de certaines traditions permettant de mettre en scène l'unité nationale et un rapport au passé qui ne se limite pas à une simple imitation. De même, les formes littéraires et artistiques issues de formations socio-économiques en crise, ou en transformation accélérée, ne sont pas nécessairement « révolutionnaires », comme le montre le cas de la littérature russe :

Les œuvres des grands romanciers russes sont l'histoire clinique d'une névrose : la névrose d'une bourgeoisie qui n'a pas pu construire un État démocratique et capitaliste. Cette bourgeoisie produisit, dès sa seconde génération, toutes sortes de renégats, de nihilistes et d'utopistes. Ne pouvant se réaliser dans la société capitaliste, ses fils rêvaient vaguement de se réaliser dans la société ouvrière. Le fondateur de la famille Artamonov est un serf émancipé. La culture que les bourgeois occidentaux ont acquise au cours d'un long parcours d'ascension lui fait défaut. Il est fort, brutal, instinctif. Il fonde une famille bourgeoise et une entreprise capitaliste qui se dissolvent avant même que ne meure son dernier fils.<sup>469</sup>

Les grands romanciers russes créent ainsi une tradition littéraire, dans laquelle Maxime Gorki s'inscrit en la renouvelant, en lui imprimant des traits révolutionnaires, mais en respectant également sa caractéristique réaliste d'expression existentielle qui surgit de la structure même de la formation économique et sociale. Mariátegui ne tisse donc pas ici de lien nécessaire entre tradition et révolution, mais c'est bien le cas entre révolution et vitalité. Certes, toute création, toute innovation n'est pas – par son seul caractère disruptif et transformateur – synonyme de « progrès » social. Le fascisme et les évolutions du camp réactionnaire le montrent bien<sup>470</sup>. En revanche, il n'est pas de révolution coupée de l'élan vital, de la

<sup>468</sup> « El fascismo antes de ser una dictadura había sido un movimiento, un partido, una milicia. Sus condottieri, sus agitadores habían usado expertamente, en la excitación de la juventud burguesa y pequeño-burguesa, un lenguaje d'annunziano y futurista que imprimía al fascismo un tono estrictamente nacional y le otorgaba una tradición aunque no fuese política sino literaria o sentimental, en el proceso histórico de Italia ». « La juventud española contra Primo de Rivera » (29/02/1930), *Variedades*, José Carlos MARIÁTEGUI, *FAVM III*, *op. cit.*, page 164.

<sup>469</sup> « Las obras de los grandes novelistas rusos, son la historia clínica de una neurosis: la neurosis de una burguesía, que no pudo construir un Estado democrático y capitalista. Esta burguesía produjo, desde su segunda generación, toda suerte de renegados, de nihilistas y de utopistas. No pudiendo realizarse en la sociedad capitalista, sus hijos soñaban vagamente con realizarse en la sociedad obrera. El fundador de la familia Artamonov es un siervo emancipado. Carece de esa cultura, de esa tradición que los burgueses occidentales adquirieron en un largo proceso de ascensión. Es fuerte, brutal, instintivo. Funda una familia burguesa y una empresa capitalista que se disolverían antes de que muriese el último de sus hijos ». « *Los Artamonov*, novela de Máximo Gorki » (09/1928), *Repertorio Americano*, T.XVII, N° 9, in José Carlos MARIÁTEGUI, *SO*, *op. cit.*, pages 86-87.

<sup>470</sup> Sur ce point, Mariátegui semble négliger la vitalité de la réaction. Pierre Macherey évoque en termes très convaincants la créativité inhérente à la tradition réactionnaire dans les décennies suivant la Révolution

dimension affirmative que les manifestations, résistances et traditions populaires expriment. Nous verrons que c'est autour de la notion de mythe, plus que l'invocation de la tradition à proprement parler, que se trouve la clé permettant de discriminer entre révolution et réaction.

Comment interpréter le dépassement dialectique dont parle Mariátegui ? S'agit-il de la négation d'une forme dominante de la tradition au profit de traditions antagoniques et invisibilisées ? Ces questions surgissent à la lecture, mais rencontrent un ensemble de réponses explicites, égrenées ici ou là selon les thèmes couverts par l'auteur. Dans un article de 1926 écrit à l'occasion de la mort du syndicaliste étasunien Eugene V. Debs (1855-1926), Mariátegui associe le personnage aux autres figures du mouvement ouvrier des États-Unis que sont John Reed (1887-1920) et Daniel de León (1852-1914) pour dessiner une tradition nationale en opposition au récit triomphant du capitalisme inspiré des grands capitaines d'industrie (Mellon, Rockefeller, Ford) :

Moins célèbre qu'Henry Ford, dont la célébrité est colportée dans le monde par des millions d'automobiles et d'affiches, Eugene Debs, dont le câble nous a parlé à l'occasion de sa mort comme d'une figure « pittoresque », était un représentant du véritable esprit, de l'authentique tradition étasunienne. La mentalité et l'œuvre de l'agitateur socialiste dépouillé et modeste influent dans l'histoire des États-Unis cent mille fois plus que l'œuvre et les millions du fabuleux fabricant d'automobiles. Naturellement, ceux qui s'imaginent que la civilisation n'est que phénomène matériel sont incapables de le comprendre. Mais l'histoire des peuples ne s'occupe pas, heureusement, de la surdité et de la myopie de ces gens.<sup>471</sup>

---

française : « C'est cette contradiction précisément qui rend compte de la situation assez exceptionnelle dans laquelle se trouvèrent, non seulement dans leur action politique, mais en ce qui concerne l'économie même de leur pensée, ceux qui, au début du XIX<sup>e</sup> siècle, se sont absolument opposés à l'esprit de la Révolution, en se faisant au contraire les défenseurs de positions marquées comme réactionnaires. De manière générale, ces hommes ont été confrontés au même dilemme que tous ceux qui adoptent une position contre-révolutionnaire : ou bien revenir purement et simplement à la tradition dans sa forme antérieure, ce qui de toute façon est impossible ; ou bien opposer au discours des « progressistes » un contre-discours, dont le contenu est spécialement élaboré à cet effet, et ainsi, indirectement, rentrer dans le mouvement qu'on entreprend de contrecarrer. On imagine mal comment une telle intervention, qu'elle soit pratique ou théorique, pourrait être purement conservatrice, au sens strict de ce terme : car elle doit comporter, à un degré plus ou moins élevé, un élément d'innovation qui l'apparente aussi bien à une action transformatrice. On ne s'étonnera donc pas de constater que, des démarches de ceux qui se placèrent dans cette situation paradoxale, s'ensuivirent des effets eux-mêmes paradoxaux ». Pierre MACHÉREY, « Les paradoxes de la nouvelle tradition », *Revue de Synthèse, nouvelle série*, janvier 1987, n° 1, pp. 3-30. *apud* Guillaume SIBERTIN-BLANC, « Révolution et contre-révolution : la temporalité dans l'analyse sous conjoncture: Burke, Comte, Marx », *Cahiers du GRM*, 28 mars 2011, n° 1, pages 19-20.

<sup>471</sup> « Menos célebre que Henry Ford cuya fama pregonan en el mundo millones de automóviles y affiches, Eugenio Debs, de quien el cable nos ha hablado en ocasión de su muerte como de una figura "pintoresca", era un representante del verdadero espíritu, de la auténtica tradición norteamericana. La mentalidad y la obra del desnudo y modesto agitador socialista influyen en la historia de los Estados Unidos cien mil veces más que la obra y los millones del fabuloso fabricante de automóviles. Esto naturalmente no son capaces de comprenderlo quienes se imaginen que la civilización es sólo fenómeno material. Pero la historia de los pueblos no se preocupa, por fortuna, de la sordera y la miopía de esta gente ». « Eugenio V. Debs » (30/10/1926), *Varietades*, José Carlos MARIÁTEGUI, *FAVM II*, *op. cit.*, page 110.

La tradition socialiste est ainsi ancrée au cœur même de la principale puissance capitaliste, bourgeon de la modernité au même titre que les nouvelles figures de la bourgeoisie industrielle mondiale. Identifiant à la fois une généalogie, une importance présente et un avenir alternatif, Mariátegui voit dans cette tradition du mouvement ouvrier étasunien un ancrage et un potentiel qui dépasse la puissance momentanée – bien que spectaculaire – que le succès de Ford procure à son propriétaire. Si les deux tendances sont bien portées par une pulsion vitale que les vieilles sociétés industrielles d'Europe semblent avoir perdue avec la Grande Guerre, le mouvement ouvrier et ses dirigeants trouvent des ressources à la fois en deçà et au-delà de l'atteinte du *tycoon* et de ses usines de Dearborn, Michigan. Il y a bien quelque chose comme un dépassement métaphysique, moral, dans la représentation que Mariátegui propose ici de la civilisation.

L'autre élément important à prendre en compte dans l'idée de dépassement telle que Mariátegui l'utilise réside dans la relation des mouvements ouvriers, mais aussi nationalistes, révolutionnaire, de libération, etc., avec les avancées technologiques et scientifiques que l'âge de la technique occasionne. Ainsi, dans sa critique de la stratégie de lutte indépendantiste de Mohandas Gandhi (1869-1948), le Péruvien attaque le rejet des fruits de la modernité :

La théorie de la non-coopération contenait de nombreuses illusions. L'une d'entre elles était l'illusion médiévale de faire revivre en Inde une économie dépassée. Le rouet est impuissant pour résoudre la question sociale de n'importe quel peuple. L'argument de Gandhi – « L'Inde n'a-t-elle pas vécu ainsi auparavant ? » – est un argument trop anti-historique et ingénu. Aussi sceptique et méfiante que soit son attitude face au Progrès, un homme moderne rejette instinctivement l'idée que l'on puisse revenir en arrière. Un fois la machine acquise, il est difficile que l'humanité renonce à l'employer. Rien ne peut contenir l'infiltration de la civilisation occidentale en Inde.<sup>472</sup>

La tradition ne doit donc pas s'enfermer dans un rejet en bloc de la modernité, aussi maculée et salie soit-elle par l'exploitation, le capitalisme et la violence intrinsèque qu'elle charrie. Elle est également porteuse d'un passé de luttes qui sont autant de semences de contestation de l'ordre établi (Mariátegui mentionne la tradition oubliée des insurrections paysannes au Mexique<sup>473</sup>, ou encore l'esprit et la « tradition classiste » des syndicats en Europe et en

---

<sup>472</sup> « La teoría de la no cooperación contenía muchas ilusiones. Una de ellas era la ilusión medioeval de revivir en la India una economía superada. La rueca es impotente para resolver la cuestión social de ningún pueblo. El argumento de Gandhi -"¿no ha vivido así antes la India?"- es un argumento demasiado antihistórico e ingenuo. Por escéptica y desconfiada que sea su actitud ante el Progreso, un hombre moderno rechaza instintivamente la idea de que se pueda volver atrás. Una vez adquirida la máquina, es difícil que la humanidad renuncie a emplearla. Nada puede contener la filtración de la civilización occidental en la India ». « Gandhi », José Carlos MARIÁTEGUI, *EC, op. cit.*, page 198.

<sup>473</sup> « *La Revolución Mexicana*, por Luis Araquistáin » (11/09/1929), *Variedades*, José Carlos MARIÁTEGUI, *TNA, op. cit.*, page 93.



Amérique latine<sup>474</sup>). Enfin, Mariátegui travaille dans une perspective globale au sein de laquelle chaque théâtre local s'insère. Les dynamiques constitutives de la Totalité traversent chacun d'entre eux selon des modalités héritées de leurs histoires particulières. Or, le rapport à la modernité, dans sa dimension technique, voire dans ses épisodes d'expansion coloniale et impérialiste, ne peut avoir de sens que dans un dépassement, et non dans un rejet. En effet,

contre les faits historiques, les spéculations abstraites de l'intelligence et les conceptions pures de l'esprit ne peuvent que peu de choses, ou rien. L'histoire du Pérou n'est qu'une parcelle de l'histoire humaine.<sup>475</sup>

La révolution ne peut se limiter à faire le procès d'événements historiques passés. Elle peut et elle doit, en revanche, trouver dans la réalité moderne les éléments lui permettant de retracer des liens entre le passé et un futur émancipé. En cela, la tradition joue un rôle de levier et de ressource, tant qu'elle ne s'érige pas en obstacle aux éléments libérateurs du processus scientifique et technique consubstantiel au capitalisme. C'est pourquoi Mariátegui salue les intellectuels socialistes japonais qui ne posent pas en gardiens de la tradition, mais en « créateurs », favorables à l'« européisation » dans ses éléments « dynamiques et progressistes » contre les défenseurs réactionnaires et conservateurs d'une tradition sclérosée du Japon antérieur à l'ère Meiji, ou même partisans d'un capitalisme libéral et démocratique<sup>476</sup>. De même, il mobilise le cas de la Turquie kémaliste comme exemple des « vieilles civilisation orientales ouvertes à l'Occident » : « Actuellement, la Turquie ne répudie pas la théorie ni la technique de l'Europe, mais elle repousse les attaques des Européens à sa liberté »<sup>477</sup>. La sortie révolutionnaire n'est donc pas anti-moderne : elle connecte des traditions de lutte avec une théorie et une pratique nées de la modernité et proposant un renversement de l'ordre dominant. En ce sens, elle trouve son origine et sa force dans un réservoir traditionnel, tout en fondant son approche sur une étude approfondie du réel et l'incorporation d'éléments centraux de la modernité, et sans pour autant reprendre à son compte les mythes organisateurs de la civilisation capitaliste, tels que le Progrès. Une phrase de Mariátegui illustre parfaitement ce chevauchement, dans une formulation qui peut être

---

<sup>474</sup> « La Federación American del Trabajo y la América Latina » (25/10/1929), *Mundial*, José Carlos MARIÁTEGUI, *IP, op. cit.*, page 173.

<sup>475</sup> « Contra los hechos históricos poco o nada pueden las especulaciones abstractas de la inteligencia ni las concepciones puras del espíritu. La historia del Perú no es sino una parcela de la historia humana ». « El rostro y el alma del Tawantinsuyu » (11/09/1925), *Mundial*, José Carlos MARIÁTEGUI, *PP, op. cit.*, page 90.

<sup>476</sup> « El movimiento socialista en el Japón » (08/01/1927), *Variedades*, José Carlos MARIÁTEGUI, *FAVM II, op. cit.*, page 139.

<sup>477</sup> « Presentemente, la Turquía no repudía la teoría ni la técnica de Europa, pero repele los ataques de los europeos a su libertad ». « Lo nacional y lo exótico » (09/12/1924), *Mundial*, José Carlos MARIÁTEGUI, *PP, op. cit.*, page 39.

également lue comme une directive stratégique du mouvement révolutionnaire : « Nous avons le devoir de ne pas ignorer la réalité nationale ; mais nous avons également le devoir de ne pas ignorer la réalité mondiale »<sup>478</sup>.

De même que, sur le plan de la connaissance économique du Pérou, l'option politique et méthodologique marxiste apparaît comme le moyen d'arriver à une connaissance plus fine de la réalité nationale dans les écrits de Mariátegui, les multiples luttes d'émancipation dans les périphéries du capitalisme ne peuvent rejeter les éléments de modernité que sont les progrès scientifiques et techniques. Sur les plans moraux, culturels, philosophiques ou idéologiques, le Péruvien décline la même démonstration, comme nous l'avons vu sur la question de la monogamie en Turquie dans la section précédente. Le socialisme moderne lui-même, dont Mariátegui nie toute contradiction avec le nationalisme dans les pays coloniaux et semi-coloniaux, est bien le fruit de la civilisation occidentale<sup>479</sup>, et il occupe une place centrale dans les luttes émancipatrices mondiales. Ce n'est donc pas la modernité, mais bien le capitalisme et ses corollaires, l'impérialisme et le colonialisme, contre lesquels il s'agit de lutter pour les dépasser. Pour cela, les traditions populaires ne peuvent être ignorées, mais tant le socialisme que ces mêmes traditions sont transformées par leur contact réciproque. Ce renouveau, fruit paradoxal de la modernité, est la condition d'une renaissance, comme Mariátegui l'identifie dans le cas turc :

La Turquie a ressuscité en tant que nation par le mérite et l'effort de ses révolutionnaires, pas de ses conservateurs. [...] L'un des phénomènes les plus intéressants, l'un des mouvements les plus amples de cette époque est, précisément, ce nationalisme révolutionnaire, ce patriotisme révolutionnaire.<sup>480</sup>

Le patriotisme et le nationalisme n'ont de sens que par un ancrage subjectif dans un passé de la communauté comprise par les frontières séparant les nationaux des non nationaux. En ce sens, des traditions sont bien à l'œuvre, et le socialisme, compris comme mouvement mondial inhérent à la modernité capitaliste, ouvre une possibilité de combinaison entre l'émancipation nationale et l'émancipation universelle. Les traditions et le socialisme sont donc réagencés par les dynamiques historiques elles-mêmes, et par les sujets qui les mettent en œuvre.

---

<sup>478</sup> « Tenemos el deber de no ignorar la realidad nacional ; pero tenemos también el deber de no ignorar la realidad mundial ». « Lo nacional y lo exótico » (09/12/1924), *Mundial*, *Ibid.*, p. 38.

<sup>479</sup> Voir « Aniversario y balance » (09/1928), *Amauta*, José Carlos MARIÁTEGUI, *IP*, *op. cit.*, page 248.

<sup>480</sup> « Turquía ha renacido como nación por mérito y obra de su gente revolucionaria, no de su gente conservadora. [...] Uno de los fenómenos más interesantes, uno de los movimientos más extensos de esta época es, precisamente, este nacionalismo revolucionario, este patriotismo revolucionario ». « Nacionalismo y vanguardismo en la ideología política » (Nov. / Déc. 1925), *Mundial*, José Carlos MARIÁTEGUI, *PP*, *op. cit.*, page 101.

La tradition « bien vivante » couplée au socialisme forme donc un métissage vertueux, à la fois universel et irrémédiablement local. Le critère que pose Mariátegui pour distinguer les appropriations réactionnaires et révolutionnaires du passé mélange une capacité subjective et un rapport critique objectif : il s'agit de sentir « le passé comme une racine, mais non comme un programme »<sup>481</sup>. C'est dans la mesure où il est porteur d'une capacité de création au présent que le passé apparaît comme un facteur subjectif et objectif de mobilisation révolutionnaire. En tant que programme, il obère cette créativité par un rapport normatif et hiérarchique (le passé gouvernant le présent), formant la trame du fascisme – autre mouvement universel propre de la Modernité.

Comme en Turquie et dans les autres espaces en lutte de la périphérie du capitalisme, l'universalisation du capital sous les formes diverses de la domination des pays centraux provoque au Pérou l'apparition de revendications mêlant nationalisme et critique du capitalisme. La redécouverte du passé inca, concomitante du développement de structures nouvelles dans la classe laborieuse, génère des appropriations multiples nourrissant les imaginaires, les mots d'ordre et les conditions d'émergence d'une conscience révolutionnaire alliant nationalisme et socialisme. Chez Mariátegui, la preuve la plus évidente de la vivacité de ce mariage est à chercher dans le développement d'organisations indigènes et la radicalisation du mouvement indigéniste :

Le passé inca est entré dans notre histoire, revendiqué non pas par les traditionalistes, mais par les révolutionnaires. Voilà en quoi consiste la défaite du colonialisme, survivant, encore en partie, comme état social – féodalité, gamonalisme –, mais battu pour toujours comme esprit. La révolution a revendiqué notre plus ancienne traduction.<sup>482</sup>

La mobilisation de la tradition comme possibilité de traduction de la théorie moderne du socialisme<sup>483</sup> s'impose chez Mariátegui comme une indispensable condition préalable. Toute proposition ne sachant pas faire appel à une énergie présente, à une vitalité actuelle dans son rapport constructif au passé, est condamnée à n'être qu'une intervention théorique artificielle. En tant qu'elle s'enracine, la théorie révolutionnaire doit pouvoir nourrir la pratique récente qui lui donne sa sève, notamment par une « re-création » de sa tradition.

<sup>481</sup> « el pasado como una raíz, no como un programa » « Nacionalismo y vanguardismo en la ideología política » (Nov. / Déc. 1925), *Mundial, Ibid.*, p. 100.

<sup>482</sup> « El pasado incaico ha entrado en nuestra historia, reivindicado no por los tradicionalistas sino por los revolucionarios. En esto consiste la derrota del colonialismo, sobreviviente aún, en parte, como estado social -feudalidad, gamonalismo-, pero batido para siempre como espíritu. La revolución ha reivindicado nuestra más antigua tradición. » « La tradición nacional » (02/12/1927), *Mundial, Ibid.*, p. 168.

<sup>483</sup> Sur cet aspect, voir les liens évidents avec la pensée de Lénine dans sa polémique avec les populistes russes. Voir Matthieu RENAULT, « Traduire le marxisme dans le monde non-occidental. Lénine contre les populistes », *Période*, 13 avril 2017, URL complète en biblio.

## B. Les « éléments de socialisme pratiques » et les racines du socialisme

*En même temps qu'on saigne et torture la commune, stérilise et paupérise sa terre, les laquais littéraires des « nouvelles colonnes de la société » désignent ironiquement les plaies qu'on lui a frappées comme autant de symptômes de sa décrépitude spontanée.*<sup>484</sup>

Dans les brouillons de la lettre à la militante russe Vera Zassoulitch (1849-1919) que rédige Karl Marx en 1881, on trouve des mentions de la communauté paysanne, le *mir*, présenté comme un point d'appui possible à l'édification du socialisme. Cette perspective novatrice permet de rejeter l'amalgame simpliste entre archaïsme et commune collectiviste « primitive », et de révéler, par la même occasion, l'offensive de la grande propriété foncière capitaliste à laquelle le *mir* est confronté, c'est-à-dire les luttes de classes dans lesquelles les communautés paysannes sont prises. Au contraire, sous couvert d'un discours modernisateur, les porte-voix des grands propriétaires fonciers interprètent les effets des politiques défavorables aux communes comme autant de preuves de leur caractère dépassé et rétrograde. Se font donc face deux interprétations diamétralement opposées, où les éléments du réel sont mobilisés pour fonder deux visions antagoniques du même objet. En effet, la vitalité et le potentiel socialisant – et donc éminemment moderne – de la commune fait apparaître, par contraste, le caractère parasitaire des grands propriétaires capitalistes. À l'inverse, les défenseurs de la classe dirigeante y voient un reliquat du passé féodal faisant obstacle au libre développement des forces productives pour la mise en valeur du capital. Bien qu'il soit inconnu à l'époque, car inédit<sup>485</sup>, on peut observer un parallèle entre le texte de Marx consacré

<sup>484</sup> Karl MARX, « Projet de réponse à Vera Zassoulitch », *Marxist Internet Archives*, 1881, URL complète en biblio.

<sup>485</sup> D'abord complètement oubliés, les brouillons de la réponse à la fameuse lettre de Vera Zassoulitch adressée à Marx sur le devenir de la communauté rurale russe, furent découverts par l'historien David Riazanov en 1911 (pour un récit de cette découverte, voir David RIAZANOV, « A descoberta dos rascunhos (1924) », in Theodor SHANIN (dir.), *Marx tardio e a via russa. Marx e as periferias do capitalismo*, 1<sup>re</sup> éd., São Paulo, Expressão Popular, 2017, pp. 181-189.). Maximilien Rubel permit un accès ample à la traduction française en 1947 (Maximilien RUBEL, « Karl Marx et le socialisme populiste russe », *La revue socialiste*, 1947, n° 11.). Malgré une publication de l'original – en français – dès 1924 (selon Riazanov), dans l'édition russe des archives du marxiste menchévik P. B. Axelrod, il est hautement improbable que Mariátegui ait pu se procurer ce texte depuis le Pérou. Aucune référence ne peut être identifiée dans la correspondance, ni dans les écrits publiés ou dans la bibliothèque du Péruvien, si l'on en croit l'ouvrage d'Harry Vanden.

à la commune paysanne russe et la position de Mariátegui sur les communautés indiennes de la sierra péruvienne<sup>486</sup>. De plus, nous savons que la référence au *mir* était bien connue de Mariátegui par un autre texte<sup>487</sup>.

Le parallèle entre le *mir* russe et l'*ayllu* indigène est d'ailleurs explicite dans les *Sept Essais*, au travers d'un ouvrage d'Eugène Schkaff<sup>488</sup> (1895-1971), que Mariátegui cite à plusieurs reprises<sup>489</sup>. Revenant sur les attaques que la communauté paysanne russe subit durant toute la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, Mariátegui lance l'hypothèse d'une analogie structurale entre les deux formes communales dans leur rapport fonctionnel – mais de prédation subie – à la grande propriété foncière au sein de formations sociales périphériques du capitalisme mondial :

Sous le régime de la propriété seigneuriale, le *mir* russe, comme la communauté péruvienne, fit l'expérience d'une dénaturalisation complète. La superficie des terres disponibles pour les *comuneros* était toujours plus insuffisante et leur répartition toujours plus défectueuse. Le *mir* ne garantissait pas aux paysans la terre nécessaire à leur subsistance ; en revanche il garantissait aux propriétaires l'approvisionnement en bras indispensables pour le travail de leurs *latifundia*.<sup>490</sup>

Tant le *mir* que les communautés indigènes péruviennes placent au cœur de la réflexion politique et économique des révolutionnaires la question du rapport à la paysannerie et à ses

<sup>486</sup> Le parallèle est d'ailleurs un point récurrent de la littérature sur Mariátegui. À titre d'exemple, voir le classique Alberto FLORES GALINDO, *La agonía de Mariátegui. La Polémica con la Comintern*, Lima, DESCO, 1980, page 52. Ou encore, en français : Michael LÖWY, « L'Internationale, l'État et la commune russe », in Gérard DUMÉNIL, Michael LÖWY et Emmanuel RENAULT (dir.), *Lire Marx*, Paris, Presses Universitaires de France, 2014, pp. 61-91, page 90.

<sup>487</sup> Si la vaste majorité des commentateurs n'a pas noté ce point, c'est largement en raison d'une focalisation sur les réponses à Vera Zassoulitch. Pourtant, Marx fait bien une autre mention au *mir* russe, dans la préface de 1882 à la traduction russe du *Manifeste du parti communiste* : « si la révolution russe donne le signal d'une révolution prolétarienne en Occident, et que donc toutes deux se complètent, l'actuelle propriété commune du sol en Russie pourra servir de point de départ à une évolution communiste ». Karl MARX et Friedrich ENGELS, « Préface à l'édition russe de 1882 », in Lucien SÈVE (dir.), *Manifeste du Parti communiste*, Raymond HUARD et Gérard CORNILLET (trad.), Paris, Messidor / Ed. Sociales, 1986, page 115. Précisément, une trace existe qui permet d'affirmer que Mariátegui avait lu ce texte par le biais de la traduction d'un article de Georges Sorel dans *Amauta*, en mai 1927, soit avant la publication des *Sept Essais* (Georges SOREL, « Defensa de Lenin », *Amauta*, mai 1927, n° 9, pp. 25-28, page 28.). Parmi les innombrables références traitant du « communisme inca » et du lien possible avec le socialisme moderne, nous n'avons trouvé qu'une seule mention au fait que Mariátegui avait connaissance de ce texte de Marx : Ricardo MARTÍNEZ DE LA TORRE, « Respuesta al señor Seoane », *La Noche*, 26 juin 1931. in Ricardo MARTÍNEZ DE LA TORRE, *Apuntes para una interpretación marxista de Historia Social del Perú, vol. I, op. cit.*, page 198.

<sup>488</sup> Intellectuel français d'origine ukrainienne, plus tard militant du PCF (à partir de 1925 ou 1927), il soutient en 1922 une thèse de droit intitulée *La question agraire en Russie* (voir la notice du Maitron : Nicole RACINE, « Fréville Jean. Pseudonyme d'Eugène Schkaff », in *Le Maitron. Dictionnaire biographique [en ligne]*, 2009, URL complète en biblio.). Mariátegui cite le texte à partir de sa version publiée : Eugène SCHKAFF, *La question agraire en Russie*, Paris, Rousseau & Cie, 1922.

<sup>489</sup> On retrouve ces mentions dans les *Sept Essais*, dans le troisième essai intitulé « El problema de la tierra ».

<sup>490</sup> « Bajo el régimen de propiedad señorial, el mir ruso, como la comunidad peruana, experimentó una completa desnaturalización. La superficie de tierras disponibles para los comuneros resultaba cada vez más insuficiente y su repartición cada vez más defectuosa. El mir no garantizaba a los campesinos la tierra necesaria para su sustento; en cambio garantizaba a los propietarios la provisión de brazos indispensables para el trabajo de sus latifundios ». José Carlos MARIÁTEGUI, *7E, op. cit.*, page 51.

formes d'organisation héritées de traditions agraires séculaires. Par leur mise en commun de terres ou par leur organisation du travail, elles semblent à la fois préfigurer le socialisme tout en représentant ce qui semble le plus archaïque, le plus dépassé par la dynamique de développement capitaliste. En ce sens, l'appréhension des communautés rurales vient tordre le récit eurocentrique d'une classe laborieuse avant tout ouvrière et industrielle, et l'homologie entre des temporalités (passé, présent, futur) et des formes d'organisation (progressistes – industrielle, retardataire – paysanne, etc.).

Dans cette section, nous nous proposons de revenir sur la notion de « communisme inca » telle que Mariátegui la développe<sup>491</sup>, mais à partir d'une approche globale et généalogique<sup>492</sup>. Il s'agit, à l'instar de Kristin Ross à propos Pierre Kropotkine, William Morris et de l'imaginaire de la Commune, de placer le Péruvien dans un contexte au sein duquel on ne le situe pas d'ordinaire<sup>493</sup>. Quelle description donne Mariátegui des communautés, et quelle vitalité leur attribue-t-il ? Dans quelle mesure s'inscrit-il dans une filiation intellectuelle multiple ? Enfin, quel rapport est établi entre vitalité des communautés indigènes et une conception révolutionnaire intégrant pratiquement et théoriquement la dimension agraire du Pérou ?

Après un parcours parmi les multiples occurrences et formulations de l'idée de « communisme inca », nous nous plongeons dans les généalogies anthropologiques croisées que cette représentation recouvre et la postérité que les apports mariáteguiens sur le sujet ont encore aujourd'hui. Enfin, nous explorons les textes de Mariátegui à l'aune, plus générale, d'une question qui préoccupe bien au-delà des cercles péruviens : celle de la réforme agraire, de la transition vers le capitalisme de l'agriculture et de la relation entre paysannerie et lutte des classes.

---

<sup>491</sup> Pour une présentation du rapport de Mariátegui à la communauté indigène, voir notamment Matthieu RENAULT et Paul GUILLIBERT, « De la commune à l'ayllu... et retour. Sur José Carlos Mariátegui », *Contretemps [en ligne]*, 10 juin 2019, URL complète en biblio.

<sup>492</sup> Pour d'autres abordages de cette question, voir notamment Miguel MAZZEO, *El socialismo enraizado*, op. cit. Mazzeo propose une approche internaliste et herméneutique particulièrement intéressante. Voir également l'ouvrage du péruvien César Germaná, qui développe une analyse plus politique, tournée vers l'auto-organisation, la solidarité et la démocratie dans les relations inter-subjectives comme constitutives de la définition du socialisme chez Mariátegui. César GERMANÁ, *El « socialismo indoamericano » de José Carlos Mariátegui. Proyecto de reconstitución del sentido histórico de la sociedad peruana*, Lima, Empresa Editora Amauta, 1995.

<sup>493</sup> « Le contenu d'une action, d'un ensemble d'idées, voire d'un geste, ne peut souvent se comprendre qu'en rapport avec sa situation et son contexte. L'un de mes objectifs dans ce livre est d'ailleurs de donner à Kropotkine et Morris un contexte – la Commune et ses suites – dans lequel on ne les situe pas d'ordinaire. » Kristin Ross, *L'imaginaire de la Commune*, Paris, La Fabrique Éditions, 2015, pages 88-89.

## Survivance et actualité

*Le régime de la propriété de la terre détermine le régime politique et administratif de toute nation.*<sup>494</sup>

Les communautés indiennes de la *sierra* péruvienne jouent un rôle paradoxal dans le grand-œuvre mariáteguien que sont les *Sept Essais*. Stratégiquement et théoriquement centrales dans le dispositif de l'ouvrage, elles peuvent tout-à-fait être largement escamotées au profit d'autres composantes du texte. Les lectures successives ont amplement montré que des sélections actives dans la démarche de Mariátegui permettaient d'établir tel élément de l'analyse comme crucial, au détriment de tel autre. Notre objet n'est donc pas de défendre une clé de lecture prétendant ouvrir à la compréhension définitive de la pensée de Mariátegui, mais de tenter de cerner ce qu'il entend par « communisme inca », et ce que l'usage d'une telle catégorie implique dans l'économie conceptuelle générale de son œuvre.

Pour cela, il convient, en premier lieu, de noter que les références à l'organisation collectiviste indigène connaissent une évolution chez Mariátegui. Si, comme la section précédente l'a montré, la revendication d'une tradition « autochtone », indigène, est présente dès 1924/1925, il n'est pas question – dans un premier temps – d'une étude des formes concrètes d'organisation de l'économie précédant la Conquête. Ainsi, le passé « inca » est bien mobilisé dans des textes comme « Pasadismo y futurismo » (novembre 1924), ou encore évoqué en termes très vifs dans des articles comme « El rostro y el alma del tawantinsuyu » (septembre 1925), mais il n'est pas question de lien entre le socialisme moderne et une forme de collectivisme « primitif », pré-colonial. Il s'agit plutôt d'exalter la sensibilité à l'histoire des révolutionnaires, qui seuls seraient en capacité de conjurer l'effacement du passé indigène de la Nation par une histoire coloniale policée et exclusive. Cette inspiration ne disparaît d'ailleurs pas, puisqu'un texte comme « La tradición nacional » (décembre 1927) la reprend encore. Ces textes portent explicitement sur le rapport nécessaire entre révolution et passé, entre la profondeur historique que charrient les traditions populaires et la possibilité de construction d'un futur émancipé. C'est pourquoi, selon Mariátegui, les révolutionnaires péruviens ne peuvent renier le passé de la vaste masse des citoyens péruviens. Cependant, tout

---

<sup>494</sup> « El régimen de propiedad de la tierra determina el régimen político y administrativo de toda nación. » José Carlos MARIÁTEGUI, *7E*, *op. cit.*, page 42.

cela ne dit rien sur les traits marquants de ce passé sur lesquels pourrait s'appuyer un projet révolutionnaire socialiste. C'est ce manque que vient combler le « communisme inca », dont les premières mentions datent de 1927<sup>495</sup>.

### 1) Caractère communiste de l'organisation communautaire indigène

Le premier pas de Mariátegui pour caractériser la civilisation inca est de la définir comme une « civilisation agraire » : « Le peuple inca était un peuple de paysans, qui se consacrait en général à l'agriculture et au pastoralisme. Les industries, les arts avaient un caractère domestique et rural »<sup>496</sup>. Il est impératif de noter que sa démonstration s'appuie sur des ouvrages considérés, à l'époque, comme des apports historiographiques tout à fait sérieux. Ainsi, Mariátegui cite Luís Emilio Valcárcel :

La terre – écrit Valcárcel à propos de la vie économique du Tawantinsuyo – dans la tradition du royaume, est la mère commune : de ses entrailles ne sortent pas uniquement les fruits nourriciers, mais l'homme lui-même. La terre offre tous les biens. Le culte de la Mama Pacha est l'équivalent de l'héliolâtrie, et tout comme le soleil n'est à personne en particulier, la planète ne l'est pas non plus. Les deux concepts étant unifiés dans l'idéologie aborigène, l'agrarisme est né, à savoir la propriété communautaire des champs et la religion universelle de l'astre du jour.<sup>497</sup>

Puis César Ugarte, selon lequel les principaux caractères des sociétés agraires rassemblées dans l'Empire inca sont les suivants :

Propriété collective de la terre arable par l'*ayllu* ou ensemble de familles apparentées, bien que divisée en lots individuels incessibles ; propriété collective des eaux, des pâturages et des bois pour la marche (*marca*) ou la tribu, c'est-à-dire la fédération d'*ayllus* établis autour d'un même village ; coopération commune dans le travail ; appropriation individuelle des récoltes et des fruits.<sup>498</sup>

<sup>495</sup> Voir « El problema agrario » (02/1927), *La Sierra*, José Carlos MARIÁTEGUI, *IP*, *op. cit.*, pages 275-277. Et « Principios de política agraria nacional » (01/07/1927), *Mundial*, José Carlos MARIÁTEGUI, *PP*, *op. cit.*, pages 149-154.

<sup>496</sup> « El pueblo inkaico era un pueblo de campesinos, dedicados ordinariamente a la agricultura y el pastoreo. Las industrias, las artes, tenían un carácter doméstico y rural ». José Carlos MARIÁTEGUI, *7E*, *op. cit.*, page 42.

<sup>497</sup> « La tierra –escribe Valcárcel estudiando la vida económica del Tawantinsuyo– en la tradición regnícola, es la madre común: de sus entrañas no sólo salen los frutos alimenticios, sino el hombre mismo. La tierra depara todos los bienes. El culto de la Mama Pacha es par de la heliolatría, y como el sol no es de nadie en particular, tampoco el planeta lo es. Hermanados los dos conceptos en la ideología aborigen, nació el agrarismo, que es propiedad comunitaria de los campos y religión universal del astro del día ». *Ibid.*, pp. 42-43. Cette citation provient de l'ouvrage suivant : Luís E. VALCÁRCEL, *Del ayllu al imperio*, Lima, Editorial Garcilaso, 1925.

<sup>498</sup> « Propiedad colectiva de la tierra cultivable por el ayllu o conjunto de familias emparentadas, aunque dividida en lotes individuales intransferibles; propiedad colectiva de las aguas, tierras de pasto y bosques por la marca o tribu, o sea la federación de ayllus establecidos alrededor de una misma aldea; cooperación común en el trabajo; apropiación individual de las cosechas y frutos. » José Carlos MARIÁTEGUI, *7E*, *op. cit.*, page 43. La citation provient de l'ouvrage suivant : César UGARTE, *Bosquejo de la Historia Económica del Perú*, *op. cit.*, page 9.



Ces éléments forment la base à partir de laquelle Mariátegui établit, sur le fondement de travaux historiques reconnus, le caractère communiste de l'organisation économique inca : « C'est pour cela que l'on désigne le communisme inca [...] comme un communisme agraire »<sup>499</sup>.

De même, la dimension religieuse de la civilisation inca est rapportée à l'État, et assimilée à un code moral plutôt qu'à un système métaphysique, dont Mariátegui écrit que « les traits fondamentaux de la religion inca sont son collectivisme théocratique et son matérialisme »<sup>500</sup>. Ainsi, dans le régime inca, « le religieux se résolvait dans le social »<sup>501</sup> et le « culte était subordonné aux intérêts sociaux de l'Empire »<sup>502</sup>. À l'appui de cette thèse, Mariátegui voit une cohérence structurale entre les divers aspects de la civilisation inca :

Toutes leurs institutions, comme toutes leurs croyances, coïncidaient strictement avec leur économie de peuple agricole et leur esprit de peuple sédentaire. La théocratie reposait sur l'ordinaire et l'empirique, et non dans la vertu thaumaturgique d'un prophète ni de son verbe. La religion était l'État.<sup>503</sup>

L'affirmation d'un caractère communiste n'est donc pas arbitraire, mais informée et pondérée. D'ailleurs, dans les *Sept Essais*, Mariátegui a le soin de distinguer, dans une très longue note de bas de page, le communisme inca du communisme « moderne », tant du fait de leur racines historiques distinctes que de leur rapport à l'individu et aux libertés individuelles. Répondant à des détracteurs qui lui opposent que les incas gouvernaient une théocratie pouvant être assimilée à une tyrannie, il écrit :

Le communisme moderne est une chose distincte du communisme inca. C'est la première chose que doit apprendre et comprendre le chercheur qui étudie le Tawantinsuyo. Chacun des deux communismes est le fruit d'expériences humaines diverses. Ils appartiennent à des époques historiques différentes. Ils sont l'élaboration de civilisations qui ne sont pas similaires. Celle des incas fut une civilisation agraire. Celle de Marx et de Sorel est une civilisation industrielle. Dans la première, l'homme se soumettait à la nature. Dans la seconde, la nature se soumet parfois à l'homme. Il est absurde, par conséquent, de

<sup>499</sup> « Al comunismo inkaico [...] se le designa por esto como comunismo agrario ». José Carlos MARIÁTEGUI, *7E*, *op. cit.*, page 43.

<sup>500</sup> « Los rasgos fundamentales de la religión inkaica son su colectivismo teocrático y su materialismo ». *Ibid.*, p. 135.

<sup>501</sup> « lo religioso se resolvía en lo social », *Ibid.*, p. 136.

<sup>502</sup> « el culto estaba subordinado a los intereses sociales del Imperio », *Ibid.*, p. 137. Mariátegui fait d'ailleurs une comparaison entre les oppositions entre religion inca et religion d'Inde et religions « orientales » et religions grecque et romaine qu'il tire d'un ouvrage de l'anthropologue James George Frazer (James George FRAZER, *Le rameau d'or*, Paris, Librairie Orientaliste, Paul Geulhuer, 1923.) dont nous savons par H. Vanden qu'il avait un exemplaire. Voir Harry E. VANDEN, *Mariátegui. Influencias en su formación ideológica*, *op. cit.*, page 116.

<sup>503</sup> « Todas sus instituciones, como todas sus creencias, coincidían estrictamente con su economía de pueblo agrícola y con su espíritu de pueblo sedentario. La teocracia descansaba en lo ordinario y lo empírico; no en la virtud taumaturgica de un profeta ni de su verbo. La religión era el Estado ». José Carlos MARIÁTEGUI, *7E*, *op. cit.*, page 140.

confronter les formes et les institutions des deux communismes. La seule chose qui puisse être confrontée est leur similarité incorporelle essentielle, dans la différence essentielle et matérielle de temps et d'espace. Et pour cette confrontation il faut un peu de relativisme historique.<sup>504</sup>

En particulier, Mariátegui fait du communisme moderne un fruit du libéralisme, ce qui invalide toute assimilation terme à terme avec ce qu'il nomme « communisme inca ». Cette position est d'ailleurs explicite dès les premières pages des *Sept Essais*, quand il déclare que « l'organisation collectiviste, régie par les incas, avait inhibé l'impulsion individuelle chez les Indiens »<sup>505</sup>.

L'existence de communautés indigènes comme sujet de droit pendant la période coloniale n'est pas en débat, mais Mariátegui y adjoint une thèse plus insolite, celle de la reconnaissance par la couronne espagnole de leur caractère communiste :

Les *Leyes de India* protégeaient la propriété indigène et reconnaissent son organisation communiste. La législation relative aux « communautés » indigènes s'adapta à la nécessité de ne pas attaquer les institutions ni les coutumes indépendamment de l'esprit religieux et du caractère politique de la période coloniale. Une fois détruit l'État inca, le communisme agraire de l'*ayllu* n'était incompatible ni avec l'un, ni avec l'autre. Bien au contraire. Les jésuites tirèrent profit, précisément, du communisme indigène au Pérou, au Mexique, et dans une moindre mesure, même au Paraguay, pour leurs objectifs de catéchisation. Le régime médiéval conciliait, théoriquement et pratiquement, la propriété féodale et la propriété communautaire.<sup>506</sup>

Ainsi, seuls les jésuites et leurs missions représentent, pour le Péruvien, une forme de complémentarité entre les populations indigènes et des pratiques d'organisation en partie héritées du Moyen-Âge européen<sup>507</sup>. Mariátegui se réfère à un ouvrage de Georges Sorel, qui

<sup>504</sup> « El comunismo moderno es una cosa distinta del comunismo inkaico. Esto es lo primero que necesita aprender y entender el hombre de estudio que explora el Tawantinsuyo. Uno y otro comunismo son un producto de diferentes experiencias humanas. Pertenecen a distintas épocas históricas. Constituyen la elaboración de disímiles civilizaciones. La de los inkas fue una civilización agraria. La de Marx y Sorel es una civilización industrial. En aquella el hombre se sometía a la naturaleza. En ésta la naturaleza se somete a veces al hombre. Es absurdo, por ende, confrontar las formas y las instituciones de uno y otro comunismo. Lo único que puede confrontarse es su incorpórea semejanza esencial, dentro de la diferencia esencial y material de tiempo y de espacio. Y para esta confrontación hace falta un poco de relativismo histórico ». *Ibid.*, pp. 63-64.

<sup>505</sup> « La organización colectivista, regida por los Inkas, había enervado en los indios el impulso individual ». *Ibid.*, p. 7.

<sup>506</sup> « Las leyes de Indias amparaban la propiedad indígena y reconocían su organización comunista. La legislación relativa a las "comunidades" indígenas, se adaptó a la necesidad de no atacar las instituciones ni las costumbres indiferentes al espíritu religioso y al carácter político del Coloniaje. El comunismo agrario del ayllu, una vez destruido el Estado Inkaico, no era incompatible con el uno ni con el otro. Todo lo contrario. Los jesuitas aprovecharon precisamente el comunismo indígena en el Perú, en México y en mayor escala aún en el Paraguay, para sus fines de catequización. El régimen medioeval, teórica y prácticamente, conciliaba la propiedad feudal con la propiedad comunitaria ». *Ibid.*, p. 50.

<sup>507</sup> « Seuls les jésuites, avec leur positivisme organique, ont peut être montré, au Pérou comme sur d'autres terres des Amériques, une aptitude de création économique. Les *latifundia* qui leurs furent attribués prospérèrent. Les vestiges de leur organisation restent comme une empreinte durable. [...] Les jésuites au Paraguay [...] tirèrent profit et exploitèrent la tendance naturelle des indigènes au communisme [...] [et

met l'accent sur le rôle économique des monastères dans l'économie médiévale, pour tracer une continuité entre la pratique des pères catholiques en Amérique coloniale et la tradition de production héritée du monachisme en Europe<sup>508</sup>. Sans détailler plus précisément ce qu'il entend par la reconnaissance du caractère *communiste* des communautés, Mariátegui insiste donc sur la nature collective du travail dans les missions. Sans glorifier outre mesure l'œuvre des Jésuites, Mariátegui insiste sur leur spécificité et leur efficacité, dont la cause serait à chercher dans l'organisation du travail et son adaptabilité à des formes collectives autochtones<sup>509</sup>.

Comme nous l'avons vu, la Conquête se caractérise par une destruction sans précédent qui anéantit l'édifice administratif inca : « Une fois rompus les liens de son unité, la nation se dissolut en communautés éparses. Le travail indigène cessa de fonctionner sur un mode solidaire et organique »<sup>510</sup>. Les communautés indigènes, auparavant « cellules de l'État inca »<sup>511</sup>, sont ainsi plongées dans une organisation économique et administrative adverse : « Sur les ruines et les résidus d'une économie socialiste, ils [les Espagnols] jetèrent les bases d'une économie féodale »<sup>512</sup>. Néanmoins, les grandes propriétés, que Mariátegui identifie au féodalisme, n'abolissent pas les communautés, même lorsque l'Indépendance semble établir

---

furent] capables de créer sur le sol péruvien les centres de travail et de production que les nobles, les docteurs et les clercs, s'abandonnant à Lima à une vie molle et sensuelle, ne tentèrent jamais de former » (« Sólo los jesuitas, con su orgánico positivismo, mostraron acaso, en el Perú como en otras tierras de América, aptitud de creación económica. Los latifundios que les fueron asignados prosperaron. Los vestigios de su organización restan como una huella duradera. [...] los jesuitas en el Paraguay [...] aprovecharon y explotaron la tendencia natural de los indígenas al comunismo, [...] [y fueron] capaz de crear en el suelo peruano los centros de trabajo y producción que los nobles, doctores y clérigos, entregados en Lima a una vida muelle y sensual, no se ocuparon nunca de formar »). *Ibid.*, p. 9.

<sup>508</sup> *Ibid.*, p. 49. Mariátegui cite l'ouvrage suivant : Georges SOREL, *Introduction à l'économie moderne*, 2<sup>e</sup> éd., Paris, Marcel Rivière, 1922. Il ne nous a pas été possible d'établir l'édition avec certitude car Harry Vanden ne mentionne pas cet ouvrage dans son inventaire de la bibliothèque du Péruvien, où il identifie pourtant trois autres titres de Sorel (Georges SOREL, *De l'utilité du pragmatisme*, Paris, Marcel Rivière, 1921.; Georges SOREL, *Les illusions du progrès*, 3<sup>e</sup> éd., Paris, Marcel Rivière, 1921. et bien sûr Georges SOREL, *Réflexions sur la violence*, 5<sup>e</sup> éd., Paris, Marcel Rivière, 1921.). Les dates de parution étant proches de la deuxième édition de *l'Introduction*, il semble que ce soit bien cette édition que Mariátegui ait utilisée. Ces dates sont d'ailleurs cohérentes avec le séjour à Paris de Mariátegui, en juillet 1922, où il aurait acheté beaucoup de livres selon Guillermo Rouillon (Guillermo ROUILLON, *La creación heroica de José Carlos Mariátegui, T. II La Edad Revolucionaria*, op. cit., page 90.).

<sup>509</sup> Pour une approche plus critique de l'action des Jésuites au Pérou, voir Alexandre COELLO DE LA ROSA, « Los jesuitas y las misiones de frontera del alto Perú: Santa Cruz de la Sierra (1587-1603) », *Revista Complutense de Historia de América*, 2007, vol. 33, pp. 151-175.

<sup>510</sup> « Rotos los vínculos de su unidad, la nación se disolvió en comunidades dispersas. El trabajo indígena cesó de funcionar de un modo solidario y orgánico ». José Carlos MARIÁTEGUI, *7E*, op. cit., pages 7-8.

<sup>511</sup> « Principios de política agraria nacional » (01/07/1927), *Mundial*, José Carlos MARIÁTEGUI, *PP*, op. cit., page 151.

<sup>512</sup> « Sobre las ruinas y los residuos de una economía socialista, echaron las bases de una economía feudal ». José Carlos MARIÁTEGUI, *7E*, op. cit., page 8.

la doctrine libérale et promouvoir la petite propriété individuelle<sup>513</sup>. Malgré le contexte d'attaque continuelle sur ses terres,

La communauté survivait, mais au sein d'un régime de servitude. Elle avait été auparavant la cellule même de l'État, qui lui garantissait le dynamisme nécessaire au bien-être de ses membres. La période coloniale la pétrifiait dans la grande propriété, base d'un nouvel État étranger à son destin.<sup>514</sup>

La communauté disparaît presque complètement de la côte, nous dit Mariátegui, mais pas dans la région andine : « Sous le régime économique colonial né de la Conquête subsistent dans la *sierra* quelques résidus toujours vivants d'une économie communiste indigène »<sup>515</sup>. Le caractère collectiviste, communiste, que Mariátegui attribue à l'organisation économique indienne avant la Conquête se trouve ainsi réduit à des communautés éparses où le milieu idéologique, religieux, juridique, politique et économique lui est opposé.

## 2) *Survivance et vitalité : l'actualité préfiguratrice du « communisme inca »*

Une fois établi le caractère « communiste » de l'organisation du travail et de la distribution des terres dans l'Empire inca, et réaffirmé sa véracité historique, l'enjeu de la démonstration de Mariátegui est d'articuler les expressions présentes de cette civilisation collectiviste passée et le socialisme tel que le mouvement ouvrier du XIX<sup>e</sup> siècle l'a développé<sup>516</sup>. Cette perspective met en lumière une approche de l'histoire qui est traversée par la conscience de la conflictualité sociale. Il ne s'agit pas d'une dispute historiographique abstraite, mais bien d'une instance de la lutte des classes dans toute l'Amérique latine :

Nous ne manquons pas [d'auteurs] se consacrant à l'écriture de travaux pseudo-historiques cherchant à démontrer que l'on ne peut pas parler de structures communautaires chez les Indiens incas. Ces gens, évidemment démentis de manière

<sup>513</sup> Le 8 avril 1824, Simon Bolívar émet un décret ordonnant la vente des terres des communautés, abolissant leur subjectivité de droit. Voir Román ROBLES MENDOZA, *Legislación peruana sobre comunidades campesinas*, 1<sup>re</sup> éd., Lima, Fondo Editorial de la Facultad de Ciencias Sociales, Universidad Nacional Mayor de San Marcos, 2002, page 39. Notons cependant, avec l'historien et anthropologue péruvien Rodrigo Montoya, que l'application de ce décret fut extrêmement progressif et traversé d'innombrables conflits agraires. Sur ce point voir Rodrigo MONTOYA ROJAS, *Lucha por la tierra, reformas agrarias y capitalismo en el Perú del siglo XX*, op. cit., page 125.

<sup>514</sup> « La comunidad sobrevivía, pero dentro de un régimen de servidumbre. Antes había sido la cédula misma del Estado que le aseguraba el dinamismo necesario para el bienestar de sus miembros. El coloniaje la petrificaba dentro de la gran propiedad, base de un Estado nuevo, extraño a su destino ». José Carlos MARIÁTEGUI, *7E*, op. cit., page 52.

<sup>515</sup> « Bajo el régimen de economía feudal nacido de la Conquista subsisten en la sierra algunos residuos vivos todavía de la economía comunista indígena ». *Ibid.*, p. 20.

<sup>516</sup> Pour une recension exhaustive des mentions du « communisme inca », voir Miguel MAZZEO, *El socialismo enraizado*, op. cit., page 237.

probante par une grande majorité de secteurs également bourgeois, prétendaient fermer les yeux devant l'existence de milliers de communautés au Pérou, en Bolivie, au Chili, dans lesquelles des millions d'Indiens continuent à vivre après l'effondrement de l'ordre public dans lequel elles étaient organisées, après trois siècles de domination coloniale, après un siècle de spoliation féodale bourgeoise et ecclésiastique. La tâche de pulvériser ces thèses absurdes, en grande partie remplie par la critique bourgeoise elle-même, sera reprise à son compte par la critique marxiste naissante sur cette question, dont les études historiques nous donnent déjà des signes lumineux en Amérique latine.<sup>517</sup>

C'est bien la pratique même du savoir scientifique qui est ici rapportée à son ancrage de classe, et qui permet de définir la nécessité d'une production de savoir historique par les organisations révolutionnaires elles-mêmes, et leurs militants. Autrement dit, à travers la critique d'une certaine production « bourgeoise », Mariátegui en appelle à ne pas dépendre d'une contradiction émanant d'autres secteurs de la bourgeoisie, et à saisir le passé et le présent des communautés comme un objet de savoir important pour la révolution sociale. Le Péruvien ne définit pas exactement à qui il fait allusion lorsqu'il évoque des secteurs bourgeois réfutant les thèses « absurdes » qu'il attaque. On peut cependant subodorer qu'il y inclut les historiens péruviens César Ugarte et Hildebrando Castro Pozo. Mariátegui cite un ouvrage de Castro Pozo de 1924, *Nuestra comunidad indígena*<sup>518</sup>, dans les *Sept Essais* :

Castro Pozo ne nous dévoile pas seulement que la « communauté indigène », malgré les attaques du formalisme libéral mis au service d'un régime de féodalité, est encore un organisme vivant, mais aussi qu'en dépit du milieu hostile au sein duquel elle végète, étouffée et déformée, elle manifeste spontanément des possibilités d'évolution et de développement évidentes.<sup>519</sup>

C'est donc à partir d'une étude récente du présent des communautés que Mariátegui développe son appréciation politique et économique de leur importance dans un discours révolutionnaire. Fondé sur ce qu'il juge être un état de fait scientifiquement prouvé, il peut donner aux survivances d'une organisation économique collectiviste une actualité préfiguratrice :

---

<sup>517</sup> « No [faltan] [quienes] se dedicara[n] a escribir trabajos pseudo-históricos, para tratar de demostrar que no se puede hablar de estructura comunitarias entre los indios incaicos. Esta gente, desde luego, desmentida en forma probativa por la gran mayoría de análogos sectores burgueses, pretendía cerrar los ojos a la existencia de millares de comunidades en Perú, Bolivia, Chile, en las que siguen viviendo millones de indios, después del derrumbamiento del orden público, dentro del que estaban encuadradas, después de tres siglos de colonaje, después de un siglo de expoliación feudal burguesa y eclesiástica. La tarea de pulverizar estas tesis absurdas, llenada en gran parte por la misma crítica burguesa, será tomada a su cargo por la naciente crítica marxista de este problema, de cuyos estudios históricos ya tenemos luminosos signos en la América Latina ». « El problema de las razas en América Latina », José Carlos MARIÁTEGUI, *IP*, *op. cit.*, page 60.

<sup>518</sup> Hildebrando CASTRO POZO, *Nuestra comunidad indígena*, Lima, Editorial El Lucero, 1924.

<sup>519</sup> « Castro Pozo, no sólo nos descubre que la "comunidad" indígena, malgrado los ataques del formalismo liberal puesto al servicio de un régimen de feudalidad, es todavía un organismo viviente, sino que, a pesar del medio hostil dentro del cual vegeta sofocada y deformada, manifiesta espontáneamente evidentes posibilidades de evolución y desarrollo ». José Carlos MARIÁTEGUI, *7E*, *op. cit.*, pages 63-34.

De manière cohérente avec ma position idéologique, je pense que l'heure de tenter, au Pérou, la méthode libérale, la formule individualiste, est passée. Au-delà des raisons doctrinales, je considère, fondamentalement, ce critère incontestable et concret qui donne un caractère particulier à notre problème agraire : la survivance de la communauté et d'éléments de socialisme pratiques dans l'agriculture et la vie indigène.<sup>520</sup>

Le premier élément de cette préfiguration réside dans ce qui est resté de l'organisation communiste. Il s'agit d'identifier les éléments accusant un héritage culturel qui traverse des siècles de domination coloniale, puis de harcèlement sous la période républicaine. Pour Mariátegui, la vitalité de la communauté ne peut être réduite à la question de la propriété du sol, ou même de la mise en commun des travaux nécessaires à la communauté. Ces piliers de l'*ayllu* en tant que « cellule » de l'Empire inca ne peuvent être opérants dans un environnement ouvertement hostile et répressif. En revanche, le Péruvien identifie une caractéristique héritée de la culture collectiviste à une échelle apparemment plus modeste, celle des habitudes quotidiennes :

Dans les villages indigènes, où se regroupent des familles entre lesquelles se sont éteints les liens du patrimoine et du travail communautaire, subsistent encore, robustes et tenaces, des habitudes de coopération et de solidarité qui sont l'expression empirique d'un esprit communiste. La « communauté » correspond à cet esprit. Elle en est l'organe. Quand l'expropriation et la répartition des terres semblent liquider la « communauté », le socialisme indigène trouve toujours le moyen de la réinstaurer, de la maintenir ou de la subroger. Le travail et la propriété commune sont remplacés par la coopération dans le travail individuel.<sup>521</sup>

Ces habitudes font donc survivre la communauté par le maintien de son « esprit communiste », en dépit des conditions contraires. De plus, les communautés ne forment pas un ensemble homogène, et si certaines ont perdu la totalité de leurs terres, d'autres peuvent encore conserver les « éléments de socialisme pratique » observés plus haut. Le constat d'une survivance va donc de pair avec une historicisation des conditions présentes des communautés indigènes. Commentant la division des communautés en quatre grands types proposée par Castro Pozo, Mariátegui insiste sur le fait que

---

<sup>520</sup> « Congruentemente con mi posición ideológica, yo pienso que la hora de ensayar en el Perú el método liberal, la fórmula individualista, ha pasado ya. Dejando aparte las razones doctrinales, considero fundamentalmente este factor incontestable y concreto que da un carácter peculiar a nuestro problema agrario: la supervivencia de la comunidad y de elementos de socialismo práctico en la agricultura y la vida indígenas ». *Ibid.*, p. 41.

<sup>521</sup> « en las aldeas indígenas donde se agrupan familias entre las cuales se han extinguido los vínculos del patrimonio y del trabajo comunitario, subsisten aún, robustos y tenaces, hábitos de cooperación y solidaridad que son la expresión empírica de un espíritu comunista. La "comunidad" corresponde a este espíritu. Es su órgano. Cuando la expropiación y el reparto parecen liquidar la "comunidad", el socialismo indígena encuentra siempre el medio de rehacerla, mantenerla o subrogarla. El trabajo y la propiedad en común son reemplazados por la cooperación en el trabajo individual ». *Ibid.*, p. 67.

Ces différences se sont élaborées non du fait d'une évolution ou d'une dégénération naturelle de l'ancienne « communauté », mais bien sous la férule d'une législation promouvant l'individualisation de la propriété et, au-delà, par l'effet de l'expropriation des terres communales au profit du *latifundium*. Elles sont, par conséquent, la démonstration de la vitalité du communisme indigène, qui pousse invariablement les aborigènes (*sic*) à des formes variées de coopération et d'association. L'Indien, malgré les lois de cent ans de régime républicain, ne s'est pas fait individualiste. Et ceci ne vient pas de ce qu'il serait réfractaire au progrès, comme le prétend le simplisme de ses détracteurs intéressés. Cela découle, bien plus, du fait que l'individualisme, sous un régime féodal, ne trouve pas les conditions nécessaires à son affirmation et à son développement. Le communisme, en revanche, est resté pour l'Indien sa seule défense. L'individualisme ne peut prospérer, et ne peut même exister effectivement, que dans un régime de libre concurrence. Et l'Indien ne s'est jamais senti moins libre que lorsqu'il s'est senti seul.<sup>522</sup>

Ainsi, la résistance à l'oppression et aux attaques contre ces formes autochtones d'organisation sociale est l'expression d'une vitalité intrinsèque à ces mêmes formes. Alors même, nous dit Mariátegui, qu'elles sont réduites à des pratiques quotidiennes de petits groupes non coordonnés entre eux, les caractéristiques d'intersubjectivité et de pratique collective du travail forment une condition de la survivance du groupe et des individus qui le composent. En ce sens, le « communisme » indigène est un facteur de longévité et de résistance qui explique que se soient maintenues des formes sociales et économiques dont l'origine lointaine n'est pas nécessairement contradictoire avec un horizon économique post-capitaliste et post-féodal, à savoir un horizon collectiviste moderne, ou communiste :

Somme toute, le Pérou est l'un des pays d'Amérique latine où la coopération trouve les éléments d'enracinement les plus spontanés et les plus particuliers. Les communautés indigènes réunissent la plus grande quantité possible d'aptitudes morales et matérielles pour se transformer en coopératives de production et de consommation. Castro Pozo a étudié avec succès cette capacité des « communautés », dans lesquelles réside indubitablement – et contre le scepticisme intéressé de certains – un élément actif et vital des réalisations socialistes.<sup>523</sup>

<sup>522</sup> « Estas diferencias se han venido elaborando no por evolución o degeneración natural de la antigua "comunidad", sino al influjo de una legislación dirigida a la individualización de la propiedad y, sobre todo, por efecto de la expropiación de las tierras comunales en favor del latifundismo. Demuestran, por ende, la vitalidad del comunismo indígena que impulsa invariablemente a los aborígenes a variadas formas de cooperación y asociación. El indio, a pesar de las leyes de cien años de régimen republicano, no se ha hecho individualista. Y esto no proviene de que sea refractario al progreso como pretende el simplismo de sus interesados detractores. Depende, más bien, de que el individualismo, bajo un régimen feudal, no encuentra las condiciones necesarias para afirmarse y desarrollarse. El comunismo, en cambio, ha seguido siendo para el indio su única defensa. El individualismo no puede prosperar, y ni siquiera existe efectivamente, sino dentro de un régimen de libre competencia. Y el indio no se ha sentido nunca menos libre que cuando se ha sentido solo ». *Ibid.*

<sup>523</sup> « con todo, es el Perú uno de los países de la América Latina donde la cooperación encuentra elementos más espontáneos y peculiares de arraigo. Las comunidades indígenas reúnen la mayor cantidad posible de aptitudes morales y materiales para transformarse en cooperativas de producción y de consumo. Castro Pozo, ha estudiado con acierto, esta capacidad de las "comunidades", en las cuales reside, indudablemente, contra el interesado escepticismo de algunos, un elemento activo y vital de realizaciones socialistas ». « El provenir de las cooperativas » (16/03/1928), *Mundial*, José Carlos MARIÁTEGUI, *IP*, *op. cit.*, page 196.

Par ailleurs, les observations de Mariátegui sur cet aspect, qui préfigure le socialisme moderne, sont directement connectées à sa vision de la classe laborieuse en Amérique latine, dont nous avons vu qu'elle est composée de travailleurs et de travailleuses indien.ne.s, noir.e.s et métis.ses dans sa majorité. Ce point est explicitement évoqué dans le rapport envoyé à la réunion de Buenos Aires, en 1929 :

Ce problème présente un aspect social indéniable, dans la mesure où la vaste majorité de la classe productrice est composée d'Indiens et de Noirs ; cependant, ce caractère est considérablement faussé pour ce qui concerne la race noire. Cette dernière a perdu contact avec sa civilisation traditionnelle et sa propre langue, adoptant intégralement la civilisation et la langue de l'exploiteur ; cette race n'a pas non plus d'enracinement historique dans la terre sur laquelle elle vit, du fait de son importation d'Afrique. Pour ce qui concerne la race indienne, le caractère social conserve sa physionomie dans une plus grande mesure, du fait de sa tradition liée à la terre, de la survivance d'une partie importante de la structure de sa civilisation, de la conservation de la langue et de nombreuses coutumes et traditions, bien que ce ne soit pas le cas de la religion.<sup>524</sup>

Nous retrouvons ici certains aspects traités dans le chapitre 4, en particulier l'opposition entre des travailleurs d'origine africaine déracinés – et par conséquent moins à même de pouvoir résister à la domination idéologique et culturelle des élites oligarchiques – et des masses indiennes encore reliées à des éléments d'une culture propre, indépendante de celle des colonisateurs. En d'autres termes, la survivance et la vitalité de traits culturels et organisationnels, fût-ce au seul niveau des « habitudes » et des « expressions empiriques d'un esprit communiste », ne doivent pas être ignorées par les organisations et la théorie révolutionnaire latino-américaines car 1) il s'agit d'un facteur de résistance et de construction déjà-là, et 2) ce facteur permet de dialoguer avec le passé et le présent de vastes pans de la classe laborieuse du continent. C'est donc sans outrance volontariste<sup>525</sup> que Mariátegui peut tracer une continuité presque directe entre le passé « communiste inca » et un hypothétique État socialiste futur :

---

<sup>524</sup> « Este problema presenta un aspecto social innegable, en cuanto la gran mayoría de la clase productora está integrada por indios o negros; por otro lado, este carácter está muy desvirtuado, por lo que se refiere a la raza negra. Esta ha perdido contacto con su civilización tradicional y su idioma propios, adoptando íntegramente la civilización y el idioma del explotador; esta raza tampoco tiene arraigo histórico profundo en la tierra en que vive, por haber sido importada de África. Por lo que se refiere a la raza india, el carácter social conserva en mayor medida su fisonomía, por la tradición ligada a la tierra, la sobrevivencia de parte importante de la estructura y de su civilización, la conservación del idioma y muchas costumbres y tradiciones, aunque no de la religión ». « El problema de las razas en América Latina » *Ibid.*, p. 79.

<sup>525</sup> Gérard Bensussan définit le volontarisme, à la suite d'Engels et de Lénine, comme « l'envers négatif de l'opportunisme » et le fruit d'une surestimation du facteur subjectif alliée à une sous-estimation du facteur objectif, ou dans les mots de Lénine « le désir pris pour une réalité objective ». Gérard BENSUSSAN, « Volontarisme », in *Dictionnaire Critique du Marxisme*, Paris, PUF, 1998, page 1210.



L'*ayllu*, cellule de l'État inca, qui survit jusqu'à aujourd'hui malgré les attaques de la féodalité et du gamonalisme, fait encore preuve de suffisamment de vitalité pour se muer, graduellement, en cellule d'un État socialiste moderne.<sup>526</sup>

Cet aspect crucial de l'articulation entre passé, présent et futur se joue donc autour de la question de la vitalité des traditions et des formes d'organisation, généralisables à certaines régions de l'Amérique latine, mais particulièrement au Pérou. C'est, à ce titre, une instance fondamentale de la lutte des classes, toujours-déjà traversée par des contradictions multiples.

Les caractéristiques de la « réalité » nationale, longuement développées dans les *Sept Essais*, forment le noyau de l'ouvrage et le bain commun dans lequel s'hybrident les analyses économiques, sociologiques, démographiques, « raciales », culturelles et politiques de Mariátegui. Selon l'Argentin José Aricó, le « critère de la réalité »<sup>527</sup> est l'étalon à partir duquel le Péruvien prétend juger de la validité de ses analyses, or c'est bien dans ce rapport critique et cette démarche heuristique exigeante que se construisent ses arguments scientifiques et politiques. Dans le cas des communautés – comme dans d'autres occurrences que nous avons évoquées – Mariátegui énonce des impossibilités, des contradictions radicales qui sont à la racine de la formation sociale péruvienne. En particulier, le mirage d'une évolution agraire sous les coups d'une législation libérale censée développer la petite propriété :

Dans un peuple de tradition communiste, dissoudre la « communauté » ne permettait pas de créer la petite propriété. On ne transforme pas artificiellement une société. Encore moins une société paysanne, profondément attachée à sa tradition et à ses institutions juridiques.<sup>528</sup>

On retrouve ici l'opposition entre des formes traditionnelles, ou autochtones, et un ordre artificiel, hérité d'une imposition extérieure et cherchant à promouvoir une « solution libérale »<sup>529</sup> directement inspirée des réformes agraires ayant eu lieu dans certains espaces centraux du capitalisme. Mariátegui énonce ici une aporie fondamentale du modèle républicain-libéral péruvien (et même, dans une certaine mesure, latino-américain),

<sup>526</sup> « El "ayllu", célula del Estado incaico, sobreviviente hasta ahora, a pesar de los ataques de la feudalidad y del gamonalismo, acusa aún vitalidad bastante para convertirse, gradualmente, en la célula de un Estado socialista moderno ». « Principios de política agraria nacional » (01/07/1927), *Mundial*, José Carlos MARIÁTEGUI, *PP*, *op. cit.*, page 151.

<sup>527</sup> José ARICÓ, « Introducción », in *Mariátegui y los orígenes del marxismo latinoamericano*, México, Cuadernos Pasado y Presente, 1978, page 21.

<sup>528</sup> « En un pueblo de tradición comunista, disolver la "comunidad" no servía a crear la pequeña propiedad. No se transforma artificialmente a una sociedad. Menos aún a una sociedad campesina, profundamente adherida a su tradición y a sus instituciones jurídicas ». José Carlos MARIÁTEGUI, *7E*, *op. cit.*, page 60.

<sup>529</sup> « El problema agrario » (02/1927), *La Sierra*, José Carlos MARIÁTEGUI, *IP*, *op. cit.*, page 277.

précisément parce qu'il agit pour étouffer l'impulsion vitale des populations indigènes. Ce sont donc les survivances et non les réformes libérales (dont les effets sur le développement du capitalisme national sont maigres au Pérou) qui doivent être mobilisées pour dépasser le blocage que constituent le gamonalisme et le *latifundium* dans la région andine :

Les « communautés », qui ont démontré des conditions de résistance et de persistance époustouflantes sous l'oppression la plus dure, représentent au Pérou un facteur naturel de socialisation de la terre. L'Indien a des habitudes de coopération enracinées. Même lorsque l'on passe de la propriété communautaire à l'appropriation individuelle, et pas seulement dans la *sierra* mais aussi sur la côte, où un métissage plus important joue contre les coutumes indigènes, la coopération se maintient ; les travaux lourds se font en commun. La « communauté » peut se transformer en coopérative avec un effort minime. L'adjudication aux « communautés » des terres des *latifundia* est la solution que réclame le problème agraire dans la *sierra*.<sup>530</sup>

La réforme agraire par distribution de terres à des sujets de droit collectifs serait donc préférable à l'approfondissement des attaques contre les communautés indigènes, du fait même de leur vitalité, de leur résistance et de leur persistance. Être en mesure d'identifier des facteurs originaux et structurants dans la réalité nationale et de les articuler à la modernité sans aller à l'encontre de structures profondément « enracinées » dans les traditions et les formes d'organisation, voilà une illustration de la confrontation au « critère de la réalité » :

La solution libérale [au problème agraire] aurait été, selon l'idéologie individualiste, de créer la petite propriété individuelle. [...] Mais l'heure d'essayer cette méthode est passée. Il faut compter avec un facteur concret qui donne au problème agraire péruvien un caractère particulier : la survivance de la communauté et d'éléments de socialisme pratiques dans l'agriculture et la vie indigène. Pour le socialisme péruvien, ce facteur doit être fondamental.<sup>531</sup>

Le souci de proposer une interprétation marxiste qui ne soit pas une simple reproduction d'analyses pré-existantes, la volonté de comprendre les dynamiques contradictoires à l'œuvre dans la période et dans l'histoire nationale sont autant de facteurs qui concourent à la formulation de thèses novatrices pour l'historiographie et pour le marxisme. Parallèlement,

<sup>530</sup> « Las "comunidades" que han demostrado bajo la opresión mas dura condiciones de resistencia y persistencia realmente asombrosas, representan en el Perú un factor natural de socialización de la tierra. El indio tiene arraigados hábitos de cooperación. Aún cuando de la propiedad comunitaria se pasa a la apropiación individual y no sólo en la Sierra sino también en la Costa, donde un mayor mestizaje actúa contra las costumbres indígenas, la cooperación se mantiene; las labores pesadas se hacen en común. La "comunidad" puede transformarse en cooperativa, con mínimo esfuerzo. La adjudicación a las "comunidades" de las tierras de los latifundios, es en la Sierra la solución que reclama el problema agrario ». « El problema de las razas en América Latina », *Ibid.*, pp. 42-43.

<sup>531</sup> « La solución liberal [del problema agrario], habría sido, conforme a la ideología individualista, para crear la pequeña propiedad individual. [...] Pero la hora de ensayar este método ha pasado ya. Hay que contar con un factor concreto que le da al problema agrario peruano un carácter peculiar: la supervivencia de la comunidad y de elementos de socialismo práctico en la agricultura y la vida indígena. Para el socialismo peruano este factor tiene que ser fundamental ». « El problema agrario » (02/1927), *La Sierra*, *Ibid.*, p. 277.

l'ambition de Mariátegui, explicitée dès le prologue des *Sept Essais*, est de participer à l'élaboration du socialisme au Pérou<sup>532</sup>, et non uniquement à la production de connaissances mobilisables, fût-ce par des militants. Il est donc peu surprenant de retrouver des formules très proches de celles des *Sept Essais* dans l'ébauche du programme du Parti Socialiste du Pérou (octobre 1928), dont le sixième point porte sur la question des communautés indigènes et de la propriété de la terre :

Le socialisme trouve dans la subsistance des communautés comme dans les grandes entreprises agricoles les éléments d'une solution socialiste de la question agraire, solution qui tolérera, en partie, l'exploitation de la terre par les petits agriculteurs là où le *yanaconazgo* ou la petite propriété conduisent à laisser à la gestion individuelle les zones où ce type d'exploitation prévaut, tout en avançant dans la gestion collective de l'agriculture. Ainsi, de même que pour le soutien qui est porté à la libre renaissance du peuple indigène, à la manifestation créatrice de ses forces et de son esprit natif, cela ne signifie en rien une tendance romantique et anhistorique de construction ou de résurrection du socialisme inca, qui a correspondu à des conditions historiques complètement dépassées et dont seuls nous restent, comme facteurs disponibles au sein d'une technique de production parfaitement scientifique, les habitudes de coopération et de socialisme des paysans indigènes. Le socialisme présuppose la technique, la science, l'étape capitaliste, et ne peut importer même le plus petit retour en arrière dans l'acquisition des conquêtes de la civilisation moderne. [Il doit] au contraire [mettre en œuvre] l'accélération maximum et la plus méthodique de l'incorporation de ces conquêtes dans la vie nationale.<sup>533</sup>

Le « communisme inca » est ainsi la manifestation, la preuve de vie évidente d'une culture héritée du passé pré-hispanique et formant une composante du Pérou du XX<sup>e</sup> siècle. Si Mariátegui en passe par l'histoire pour établir son existence, puis sa survivance, ce n'est pas dans un souci de patrimonialisation, mais bien de mobilisation d'un « déjà-là » communiste, d'un facteur objectif et subjectif favorable au message et à l'organisation révolutionnaire. L'appareil historiographique qu'il mobilise peut sembler bien maigre à la lecture d'aujourd'hui, mais il est impératif de souligner qu'au vu des sources disponibles au moment de l'écriture, et des canons du savoir et de l'écriture scientifique, les *Sept Essais* relèvent

<sup>532</sup> José Carlos MARIÁTEGUI, *7E*, *op. cit.*, page 6.

<sup>533</sup> « El socialismo encuentra, lo mismo en la, subsistencia de las comunidades que en las grandes empresas agrícolas, los elementos de una solución socialista de la cuestión agraria, solución que tolerará en parte la explotación de la tierra por los pequeños agricultores, ahí donde el *yanaconazgo* o la pequeña propiedad recomienden dejar a la gestión individual, en tanto que se avanza en la gestión colectiva de la agricultura, las zonas donde ese género de explotación prevalece. Pero esto, lo mismo que el estímulo que se presta al libre resurgimiento del pueblo indígena, a la manifestación creadora de sus fuerzas y espíritu nativo, no significa en lo absoluto una romántica y antihistórica tendencia de construcción o resurrección del socialismo incaico, que correspondió a condiciones históricas completamente superadas y del cual sólo quedan como factor aprovechable dentro de una técnica de producción perfectamente científica, los hábitos de cooperación y socialismo de los campesinos indígenas. El socialismo presupone la técnica, la ciencia, la etapa capitalista, y no puede importar el menor retroceso en la adquisición de las conquistas de la civilización moderna, sino, por el contrario, la máxima y metódica aceleración de la incorporación de estas conquistas en la vida nacional ». « Principios programáticos del Partido Socialista », reproduit dans Ricardo MARTÍNEZ DE LA TORRE, *Apuntes para una interpretación marxista de Historia Social del Perú*, vol. II, *op. cit.*, pages 398-402.

d'une production de savoir positif qui échappe au volontarisme<sup>534</sup> comme à une conception uniquement instrumentale du passé inca. C'est au contraire une conclusion qui surgit de l'état des connaissances de l'époque<sup>535</sup>, et qui reprend d'ailleurs les formes de l'écriture scientifique (notes de bas de page, ordre démonstratif, critique de certaines sources). Ainsi, au-delà des ouvrages d'Eugène Schkaff, James George Frazer, Hildebrando Castro Pozo, Luís Emílio Valcárcel, César Ugarte et Georges Sorel que nous avons cités, Mariátegui mentionne Augusto Aguirre Morales<sup>536</sup> (1888-1957), Manuel Vicente Villarán<sup>537</sup> (1873-1958), Francisco Ponce de León<sup>538</sup> (1891-1988) et des références historiques et intellectuelles comme Esteban Echeverría<sup>539</sup> (1805-1851) et Javier Prado.

La démarche mariáteguienne revendique ainsi une scientificité qui contredit le discours des classes dominantes et renouvelle la pensée savante et militante. Dans cette perspective, le « communisme inca » n'est pas, en soi, une incongruité ni une nouveauté, comme nous allons le voir dans la section suivante. En revanche, ce sont les conclusions logiques, stratégique et politiques que Mariátegui tire, à partir d'un constat largement partagé, qui marquent le caractère inédit de son apport. En particulier, cette démarche lui permet de renverser complètement la logique dominante, consistant à faire peser sur les masses populaires – indigènes, noires, chinoises, métisses, etc. – la cause du « retard » relatif de la formation économique et sociale péruvienne dans la modernité. En révélant le caractère idéologique de cette perspective, Mariátegui met en lumière une « réalité nationale » aux logiques diamétralement opposées, où affirmer que le Pérou ne serait « pas prêt » pour le socialisme car trop arriéré, ou que le problème de la modernisation serait l'alphabétisation et l'occidentalisation, ne fait plus sens. C'est dans l'impulsion vitale manifeste de la classe laborieuse péruvienne, dont les communautés paysannes indigènes sont une partie intégrante,

<sup>534</sup> Au contraire de ce qu'affirme notamment Irene Depetris Chauvin dans son article, par ailleurs remarquable : Irene DEPETRIS CHAUVIN, « La historia, el mito y la tradición : Pasado y presente en los 7 Ensayos de José Carlos Mariátegui », *op. cit.*

<sup>535</sup> Sur ce point, nous retrouvons l'analyse d'Aníbal Quijano. Voir Aníbal QUIJANO, « Prólogo. José Carlos Mariátegui: Reencuentro y debate », *op. cit.*, page 84.

<sup>536</sup> En particulier l'œuvre romanesque de 1924 : Augusto AGUIRRE MORALES, *El pueblo del Sol*, Garcilaso, 1924.

<sup>537</sup> Homme de lettres, universitaire et homme politique péruvien dont les écrits positivistes sur l'éducation et les réformes sont discutées par Mariátegui, en particulier deux essais datés de 1905 (« Las profesiones liberales en Perú » et « El factor económico en la educación nacional ») et rassemblés dans un ouvrage de 1922 identifié par Aníbal Quijano dans l'appareil de notes de l'édition de 2007 des *Siete Ensayos*, chez Ayacucho : Manuel Vicente VILLARÁN, *Estudios sobre la educación nacional*, Lima, s/e, 1922.

<sup>538</sup> FRANCISCO PONCE DE LEÓN, *Sistemas de arrendamiento de terrenos del cultivo en el departamento del Cuzco y el problema de la tierra*, Cuzco, s/e, 1927.

<sup>539</sup> Auteur argentin introducteur du romantisme dans les lettres nationales, il est également auteur de textes politiques inspirés du saint-simonisme et du nationalisme mazzinien. Aníbal Quijano identifie la source que cite Mariátegui : Esteban ECHEVERRÍA, « Antecedentes y primeros pasos de la revolución de Mayo », in *Obras Completas*, Buenos Aires, Imprentas y Librerías de Mayo, 1874, pp. 243-266.

qu'il faut chercher les manifestations d'une modernité possible, et non dans des classes dirigeantes notoirement incapables d'embrasser un futur émancipé, mais aussi incapable d'éradiquer les germes de contestation qui éclosent du corps social.

## Mariátegui au croisement des généalogies du « communisme inca »

Il est relativement commun de traiter de l'écriture mariatéguienne en faisant abstraction du contexte immédiat dans lequel elle a lieu. C'est en particulier le cas pour les lectures les plus internalistes, concentrées sur les *Sept Essais*, auxquelles échappent, bien souvent, les intertextualités qui jalonnent les textes du Péruvien. L'objet de cette section – le « communisme inca » et les « éléments de socialisme pratique » – ne fait pas exception. Or, l'intelligibilité du texte, à la fois comme intentionnalité et comme marqueur idéologique et historiographique, ne peut être rendue qu'au travers d'une plongée – si rapide soit-elle – dans les diverses sources qui ont concouru à l'élaboration du concept chez Mariátegui. Plus largement, il s'agit de replacer le Péruvien dans un ensemble de traditions et de circulations, de manière à appréhender la spécificité de son approche, mais également la richesse des champs dans lequel il opère. Pour ce faire, divers ensembles sont ici mobilisés. D'abord, les discours historiographiques et anthropologiques autour des incas et de leur « communisme ». Puis, les productions propres au marxisme dans son rapport multiple aux formes sociales pré-capitalistes. Enfin, la littérature du champ mariatéguien ayant eu un siècle pour commenter cet aspect de l'œuvre et en proposer des interprétations parfois nettement opposées, nous en proposons un bref commentaire.

La thèse de l'existence d'un collectivisme, assimilable à une forme de socialisme pré-moderne, fait consensus dans la gauche péruvienne (et bien au-delà) dans les années 1920. Nous avons cité le cas d'Hildebrando Castro Pozo, mais l'on pourrait également mentionner Víctor Raúl Haya de la Torre lui-même<sup>540</sup> et bien d'autres figures culturelles ou politiques du Pérou de l'époque, comme l'archéologue Julio Tello<sup>541</sup>. En particulier, il faut rappeler l'importance qu'ont eu les ouvrages du Français Louis Baudin (1887-1964), notamment *L'Empire socialiste des Incas* (1928)<sup>542</sup>. D'où vient cette représentation hégémonique des

<sup>540</sup> Le dirigeant de l'APRA parle ainsi, en 1927, des « malheureux descendants du grand peuple impérial et communiste des Incas » (« los desventurados descendientes del gran pueblo imperial y comunista de los Incas »). Voir VÍCTOR RAÚL HAYA DE LA TORRE, *Por la emancipación de América Latina*, Buenos Aires, M. Gleizer Editor, 1927, page 43.

<sup>541</sup> Le grand archéologue Julio C. Tello parle de « communisme agraire » des Incas. Voir JÚLIO C. TELLO, *Introducción a la historia antigua del Perú*, Lima, San Martín, 1921, page 38.

<sup>542</sup> Louis BAUDIN, *L'Empire socialiste des Inkas*, op. cit. La figure de Baudin est singulière pour l'historien contemporain par la diversité des champs dans lesquels on le retrouve. Spécialiste du Pérou, il est également économiste et gravite dans les cercles néo-libéraux, participant notamment au fameux Colloque Lippman de 1938 et à la Société du Mont-Pèlerin (voir Serge AUDIER, *Néo-libéralisme(s): Une archéologie*

sociétés indigènes d'avant la Conquête ? Elle provient, pour une large part, de la lecture de certains chroniqueurs de la période coloniale. Dès le XVI<sup>e</sup> siècle, un certain nombre de textes décrivant l'organisation sociale de l'empire inca commencent à circuler, écrits tant par des Espagnols que par des auteurs indigènes. Ainsi, dès 1553, Pedro Cieza de León (1520-1554) écrit sa *Crónica del Perú*, dont le deuxième volume est consacré à la description de la société inca<sup>543</sup>. Juan de Matienzo (1520-1579) écrit un *Gobierno del Perú* en 1567<sup>544</sup>, et le père jésuite José de Acosta (1540-1600) livre son *Historia natural y moral de las Indias* en 1590. Dans les premières années du XVII<sup>e</sup> siècle apparaissent de grandes chroniques indigènes, dont les plus connues sont sans doute les *Comentarios Reales de los Incas*, datés de 1609, de l'Inca Garcilaso de la Vega<sup>545</sup> (1539-1616), Joan Santa Cruz Pachacuti et ses *Relación de las antigüedades deste Reyno del Perú* (1613), et Felipe Guaman Poma de Ayala (1534-1615) avec *El primer nueva corónica y buen gobierno* (1615)<sup>546</sup>.

On trouve bien quelques traces de la lecture de certains chroniqueurs des Indes chez Mariátegui, mais en des termes négatifs :

Les chroniqueurs de la Conquête et de la colonie ont posé sur le panorama indigène des yeux médiévaux. Indubitablement, leur témoignage ne peut être accepté sans bénéfice d'inventaire. Leurs jugements correspondent inflexiblement à leurs points de vue espagnols et catholiques.<sup>547</sup>

Si, d'un côté, Mariátegui porte le fer contre le catholicisme des chroniqueurs, perçu comme un obstacle à une perception plus équilibrée de la civilisation indigène que ces auteurs

---

*intellectuelle*, 1<sup>re</sup> éd., Paris, Grasset, 2012.). Dans un compte-rendu d'un ouvrage de l'américaniste Alfred Métraux, Claude Lévi-Strauss fait une brève confession à propos du livre de Baudin, dont il écrit qu'il « l'aime beaucoup » (Claude LÉVI-STRAUSS, « A. Métraux, Les Incas », *L'Homme*, 1962, vol. 2, n° 2, pp. 139-140, page 140.). Pour de plus amples détails sur la production péruvianiste de Baudin et sa réception au Pérou, voir Félix TERRONES, « Les Incas du Pérou de Louis Baudin, sus influencias y repercusiones en el Debate nacional peruano », in Alfredo GÓMEZ-MULLER (dir.), *Construcciones de l'imaginaire national Amérique latine*, Tours, Presses Universitaires François Rabelais, 2012, pp. 135-151.

<sup>543</sup> Pedro de CIEZA DE LEÓN, *Crónica del Perú: el señorío de los Incas*, Caracas, Fundación Biblioteca Ayacucho, Biblioteca Ayacucho, 2005. L'historien conservateur Raúl Porras Barrenechea voyait Cienza de León comme l'auteur ayant inauguré l'histoire de l'*Incario* (Raúl PORRAS BARRENECHEA, *Los cronistas del Perú*, Lima, Banco de Crédito del Perú, 1986, page 282.).

<sup>544</sup> Ana Raquel PORTUGAL, « História e historiografia do ayllu andino », *Revista Historia y Sociedad*, juin 2008, n° 14, pp. 69-93, page 69.

<sup>545</sup> Sur l'importance de la lecture de Garcilaso en Amérique latine, mais aussi en Europe, voir Alfredo GÓMEZ-MULLER, *La memoria utópica del Inca Garcilaso: comunismo andino y buen gobierno*, Buenos Aires, Argentina, Tinta Limón Ediciones, 2021.

<sup>546</sup> Pour une anthologie large des chroniqueurs traitant de la période pré-hispanique, voir Christopher COLUMBUS et Pablo ESCALANTE, *Cronistas de las culturas precolombinas*, Primera edición electrónica., México, D. F., Fondo de Cultura Económica, 2012.

<sup>547</sup> « Los cronistas de la conquista y de la colonia miraron el panorama indígena con ojos medioevales. Su testimonio indudablemente no puede ser aceptado, sin beneficio de inventario. Sus juicios corresponden inflexiblemente a sus puntos de vista españoles y católicos ». José Carlos MARIÁTEGUI, *7E*, *op. cit.*, page 64.

rencontrent<sup>548</sup>, de l'autre, il s'affranchit aisément des scrupules méthodologiques que leur statut de source pourrait susciter :

Invalidons et anulons, s'il le faut, le témoignage des chroniqueurs de la colonie. Mais, de fait, la théorie d'Aguirre [le romancier, qui s'oppose à la lecture de l'organisation de l'Empire inca comme communiste] cherche un appui, justement, dans l'interprétation de ces chroniqueurs – médiévale en son esprit – de la forme de distribution des terres et des produits.<sup>549</sup>

Il semble, cependant, que Mariátegui commente essentiellement les auteurs espagnols (Cieza de León, Juan de Acosta, Polo de Ondegardo) à partir de sa critique d'un ouvrage de José de la Riva-Agüero : *El Perú histórico y artístico. Influencia y descendencia de los montañeses en él*, paru en Espagne en 1921<sup>550</sup>. En effet, il change radicalement de ton lorsqu'il fait allusion à l'Inca Garcilaso :

Garcilaso, surtout, est une figure solitaire dans la littérature de la colonie. Dans Garcilaso, deux âges, deux cultures se donnent la main. Mais Garcilaso est plus inca que conquistador, plus quechua qu'espagnol. C'est, aussi, un cas d'exception. Et en cela, précisément, réside son individualité et sa grandeur. [...] Garcilaso remplit de son nom et de son œuvre une étape entière de la littérature péruvienne. C'est le premier Péruvien, sans cesser d'être espagnol. Son œuvre, sous un aspect historico-esthétique, appartient à l'épique espagnole. Elle est inséparable de l'épopée ultime de l'Espagne : la découverte et la conquête de l'Amérique.<sup>551</sup>

Précisément, c'est sous la plume de l'Inca Garcilaso de la Vega que se propage, dans toute l'Europe et dans les futures lettres péruviennes, l'idée d'un « Empire des Incas » idéalisé, égalitaire et harmonieux. On en trouve les échos dans la littérature utopiste de la Renaissance et des Lumières : chez Francis Bacon, Tomaso Campanella<sup>552</sup>, Diderot, Montesquieu, Rousseau ou Voltaire<sup>553</sup>. Par opposition à cette vision méliorative, porteuse, en creux, d'une dénonciation des destructions de la Conquête – la « légende noire » espagnole –, les défenseurs d'une « légende blanche » peignent le *Tawantinsuyu* sous les traits d'une tyrannie

<sup>548</sup> « Les chroniqueurs de la colonie ne pouvaient considérer ces conceptions et pratiques religieuses si ce n'est comme un ensemble de superstitions barbares » (« Los cronistas de la Colonia no podían considerar estas concepciones y prácticas religiosas sino como un conjunto de supersticiones bárbaras »). *Ibid.*, p. 135.

<sup>549</sup> « Invalidemos y anulemos, si hace falta, el testimonio de los cronistas de la colonia. Pero es el caso que la teoría de Aguirre busca amparo, justamente, en la interpretación, medioeval en su espíritu, de esos cronistas, de la forma de distribución de las tierras y de los productos ». *Ibid.*, p. 66.

<sup>550</sup> *Ibid.*, p. 193.

<sup>551</sup> « Garcilaso, sobre todo, es una figura solitaria en la literatura de la Colonia. En Garcilaso se dan la mano dos edades, dos culturas. Pero Garcilaso es más inka que conquistador, más quechua que español. Es, también, un caso de excepción. Y en esto residen precisamente su individualidad y su grandeza. [...] Garcilaso llena con su nombre y su obra una etapa entera de la literatura peruana. Es el primer peruano, sin dejar de ser español. Su obra, bajo su aspecto histórico-estético, pertenece a la épica española. Es inseparable de la máxima epopeya de España: el descubrimiento y conquista de América ». *Ibid.*, pp. 197-198.

<sup>552</sup> Mariátegui mentionne lui-même les échos de la Conquête dans l'œuvre de l'Italien. Voir « En el día de la raza » (13/10/1928), *Variedades*, José Carlos MARIÁTEGUI, *NV, op. cit.*, page 163.

<sup>553</sup> Miguel MAZZEO, *El socialismo enraizado, op. cit.*, page 239.



sanglante et esclavagiste, à partir d'une lecture des textes de chroniqueurs tels que Sarmiento de Gamboa (1532-1592) et des *relaciones toledanas*<sup>554</sup>. Dès les années suivant immédiatement l'invasion espagnole se mettent donc en place deux types de récits opposés qui vont courir jusqu'au XX<sup>e</sup> siècle dans lesquels la qualification de l'Empire inca joue un rôle crucial, en termes de dénonciation ou de revendication. La note de bas de page des *Sept Essais* consacrée au communisme des incas met ainsi clairement en lumière l'opposition de Mariátegui au romancier Aguirre, qui associe Empire inca et tyrannie.

Mariátegui reprend donc des éléments d'une défense de l'organisation inca comme organisation « supérieure » à celles qui lui ont succédé, dont les racines peuvent remonter jusqu'à Garcilaso, mais surtout au XIX<sup>e</sup> siècle, comme le suggère l'historien péruvien Luis Enrique Tord à propos de la figure de l'Indien dans les lettres péruviennes entre 1848 et 1948<sup>555</sup>. Dans les pas, notamment, de Manuel González Prada<sup>556</sup>, Mariátegui participe ainsi à donner une forme théorique et littéraire à une revendication du passé inca. Cette dernière dépasse, néanmoins, les frontières du champ littéraire et savant, et même lui préexiste, irrigant les mémoires populaires et les représentations qui circulent au long des cinq siècles suivant l'invasion espagnole dans une logique que l'anthropologue péruvien Rodrigo Montoya Rojas a identifié sous la triade domination – résistance – adaptation, pour la période entre l'invasion et l'Indépendance (1824)<sup>557</sup>. Selon Montoya trois périodes se succèdent au cours desquelles la logique d'expropriation des terres indigènes court en parallèle d'une histoire longue des luttes et des soulèvements des communautés : 1532/1824 où domine le couple expulsion / protection coloniale, 1824/1920 et le couple expulsion / liberté, enfin le cycle à partir de 1920 qui est caractérisé par de nouvelles protections sans restitution des terres<sup>558</sup>. La revendication d'un passé pré-hispanique prend ainsi, également, les formes d'une résistance face à l'expulsion des terres, aux conditions de la domination coloniale, mais aussi d'une résistance culturelle, où des symboles issus du passé inca sont resignifiés au cours de soulèvements liés à des causes à la fois immédiates et séculaires.

---

<sup>554</sup> Sur ce point voir HIDEFUJI SOMEDA, *El imperio de los Incas: imagen del Tahuantinsuyu creada por los cronistas*, 1<sup>re</sup> éd., Lima, Perú, Pontificia Universidad Católica del Perú, Fondo Editorial, 1999, page 240.

<sup>555</sup> Luis Enrique TORD, *El Indio en los ensayistas peruanos, 1848-1948*, 2<sup>e</sup> éd., Puno, Universidad Nacional del Altiplano, 2015.

<sup>556</sup> Il faut souligner l'importance de la figure de González Prada pour la génération du centenaire. Son essai intitulé *Nuestros Indios* est central dans la formulation de l'indigénisme des années 1920. Voir Manuel GONZÁLEZ PRADA, *Paginas libres. Horas de Lucha*, *op. cit.*

<sup>557</sup> Rodrigo MONTROYA ROJAS, *Lucha por la tierra, reformas agrarias y capitalismo en el Perú del siglo XX*, *op. cit.*, page 125.

<sup>558</sup> *Ibid.*, p. 118.

D'ailleurs, c'est autour de cette rémanence que surgit, entre la fin des années 1970 et le début des années 1990, une interprétation de l'histoire longue de l'identité péruvienne autour du concept d'« utopie andine »<sup>559</sup>. D'abord issu de la collaboration entre les historiens Manuel Burga et Alberto Flores-Galindo<sup>560</sup>, le concept est très mobilisé au long des années 1980<sup>561</sup> et permet de mettre en lumière une présence très vive de la référence inca, en particulier dans les Andes : « Les incas habitent la culture populaire », nous dit Flores Galindo<sup>562</sup>. L'utopie andine, née de l'effondrement de la société inca et de son hybridation avec des motifs européens, reprendrait la pensée millénariste et utopique héritée du Moyen-âge et y adjoindrait une représentation idéalisée de l'Empire, cherchant « une alternative dans la rencontre entre la mémoire et l'imaginaire : le retour de la société incaïque et le retour de l'Inca »<sup>563</sup>. Se proposant de faire l'histoire de la résurgence de ces utopies andines, diverses au long des siècles, Flores Galindo inscrit Mariátegui dans une tradition entravée<sup>564</sup>, mais toujours résurgente. Cette utopie serait ainsi un fil conducteur, perpétuellement réprimé mais renaissant sous des formes nouvelles, caractérisant les processus conflictuels de luttes pour la terre, d'oppressions sociales et raciales, de constitution d'une identité pour des groupes distincts : les classes dominantes et les classes dominées. Pour Flores Galindo, les révoltes indigènes que Mariátegui commente dans certains écrits de jeunesse, dès 1914, lui auraient ainsi fait percevoir que « l'ancien peut être le nouveau »<sup>565</sup> :

Au travers de Rumi Maqui, Mariátegui – qui n'a voyagé hors de Lima que lors d'un bref voyage à Huancayo – commence à découvrir tout un côté occulte et ignoré du pays : le

<sup>559</sup> Selon l'historien péruvien Mauro Vega, il s'agit de l'apport le plus important de l'historiographie péruvienne des années 1980 (« La utopía andina ha sido, en la década de los ochenta, el aporte más importante de la historiografía peruana »). Mauro VEGA, « La « utopía andina » y la historiografía peruana », *Procesos: revista ecuatoriana de historia*, 1996, n° 9, pp. 93-109, page 93.

<sup>560</sup> Le concept apparaît d'abord chez Flores Galindo (Alberto FLORES GALINDO, « La nación como utopía: Túpac Amaru 1780 », *Denates en Sociología*, 1977, vol. 1, n° 1, pp. 139-157.), puis dans une publication commune (Alberto Flores FLORES GALINDO et Manuel BURGA, « La utopía andina: Ideología y lucha campesina en los Andes: Siglos XVI-XX », *Allpanchis*, 1983, n° 20, pp. 85-101.). Les éditeurs de la version anglaise de *Buscando un Inca*, Aguirre Hiatt et Charles Walker, situent le début de la formulation plus stricte de la notion dans des discussions entre les deux historiens en 1978 : Carlos AGUIRRE, Charles F. WALKER et Willie HIATT, « Editor's Introduction », in *In search of an Inca: identity and utopia in the Andes*, New York, Cambridge University Press, 2010, page xx.

<sup>561</sup> Au-delà des ouvrages principaux de Flores Galindo, en 1986 (Alberto FLORES GALINDO, *Buscando un Inca: Identidad y utopía en los Andes*, op. cit.), et Manuel Burga, en 1988 (Manuel BURGA, *Nacimiento de una utopía: muerte y resurrección de los incas*, Guadalajara, Universidad de Guadalajara, 2005.), on peut également citer Wilfredo KAPSOLI, *Ayllus del sol. Anarquismo y utopía andina*, Tarea, 1984.

<sup>562</sup> Alberto FLORES GALINDO, *Buscando un Inca: Identidad y utopía en los Andes*, op. cit., page 18.

<sup>563</sup> « una alternativa en el encuentro entre la memoria y lo imaginario : la vuelta de la sociedad incaica y el regreso del Inca ». *Ibid.*, p. 17.

<sup>564</sup> Nous reprenons cette expression du beau titre de Michèle Riot-Sarcey : Michèle RIOT-SARCEY, *L'émancipation entravée. L'idéal au risque des idéologies du XXe siècle*, Paris, La Découverte, 2023.

<sup>565</sup> « lo antiguo puede ser lo nuevo », Alberto FLORES GALINDO, *Buscando un Inca: Identidad y utopía en los Andes*, op. cit., page 251.

monde andin qui n'avait pas été détruit par l'invasion européenne et qui gravitait toujours autour du présent.<sup>566</sup>

Il ne s'agit pas ici de reprendre à la lettre une clé d'interprétation suggestive, mais dépassée par l'historiographie<sup>567</sup>, et plutôt de s'en inspirer pour intégrer Mariátegui dans une lignée, une tradition qui lui est antérieure et dont il est un maillon. L'idée d'un ordre inca supérieur, harmonieux, égalitaire, pouvant être brandi comme symbole et comme mythe unificateur dans une lutte sociale contre le facteur d'immobilisme que sont les membres de la classe dirigeante péruvienne, est, en effet, cohérente avec celle – mariatéguienne – de l'actualité d'éléments socialistes mobilisables pour une révolution. Cela d'autant que les facteurs de classe et de race se combinent pour faire des indigènes un sujet révolutionnaire *en soi*<sup>568</sup>, dont la résistance séculaire témoigne de la force potentielle.

À cette tradition, dont Mariátegui est éminemment conscient, s'ajoutent les productions des anthropologues et des ethnologues. En effet, la réception du « socialisme inca » connaît un virage scientifique au XIX<sup>e</sup> siècle, à la faveur de l'apparition de la notion de « communisme primitif ». L'économiste allemand Heinrich Cunow<sup>569</sup> reprend ce thème dans ses études sur le Pérou, à l'orée du XX<sup>e</sup> siècle, en se concentrant notamment sur l'étude de l'*ayllu*, dans un parallèle avec la « *mark* » germanique<sup>570</sup> et avec les communautés « primitives » collectivistes mise en lumière dans les travaux de Lewis H. Morgan (1818-1881) et d'autres figures comme Georg Ludwig von Maurer (1790-1872) ou Johann Jakob Bachofen (1815-1887). L'idée d'une absence de propriété privée et d'une jouissance en commun des biens de la terre dans nombre de sociétés non-occidentales donne naissance, par la rencontre du marxisme avec l'anthropologie sociale, au concept de « communisme

---

<sup>566</sup> « A través de Rumi Maqui, Mariátegui – que de Lima salió apenas para un breve viaje a Huancayo – comienza a descubrir todo un lado oculto e ignorado del país : el mundo andino que no había sido destruido por la invasión europea y que gravitaba todavía sobre el presente ». *Ibid.*

<sup>567</sup> Pour une critique du réductionnisme culturel que le modèle de l'« utopie inca » fait peser sur les luttes indigènes et paysannes, voir Marisol de la CADENA, *Indígenas mestizos*, *op. cit.*. Pour une approche critique du rapport de Flores Galindo et Burga à l'anthropologie, voir Rommel PLASENCIA SOTO, « Utopía andina. Ideología y movimientos sociales », *Investigaciones Sociales*, 18 août 2020, vol. 23, n° 43, pp. 25-36. Et Carlos AGUIRRE et Charles F. WALKER, « Alberto Flores Galindo: entre la utopía andina y la utopía socialista », *A contra-corriente*, 2019, vol. 16, n° 2, pp. 176-192. Enfin, pour une approche intéressante de l'œuvre complète de Flores Galindo, voir Marcos SORRILHA PINHEIRO, *Utopia andina e socialismo na historiografia de Alberto Flores Galindo (1970-1990)*, Franca, Universidade Estadual Paulista, 2009.

<sup>568</sup> Par opposition à l'idée de classe *pour soi*.

<sup>569</sup> Voir les trois volumes consacrés à l'histoire péruvienne pré-colombienne : Heinrich CUNOW, *El sistema de parentesco peruano y las comunidades gentilicias de los incas [1890]*, Paris, Biblioteca de Antropología Peruana, 1929, n° 1. Et Heinrich CUNOW, *Las comunidades de aldea y de marca del Perú antiguo [1891]*, Paris, Biblioteca de Antropología Peruana, 1929, n° 2. Et Heinrich CUNOW, *La organización social del imperio de los incas [1895]*, Lima, Biblioteca de Antropología Peruana, 1933, n° 3.

<sup>570</sup> Ana Raquel PORTUGAL, « História e historiografia do ayllu andino », *op. cit.*, page 69.

primitif ». Comme le rappelle l'anthropologue Christophe Darmangeat, celui-ci naît, au XIX<sup>e</sup> siècle, d'une controverse opposant les tenants d'un évolutionnisme « posant la propriété individuelle comme fondement des sociétés humaines et ceux pour qui ces institutions n'avaient émergé que tardivement »<sup>571</sup>. Les études des anthropologues tenants d'une forme très égalitaire des sociétés primitives, et la notion de « communisme primitif » qui est véhiculée par certains d'entre eux et par Marx<sup>572</sup> et Engels<sup>573</sup>, conforte ainsi une représentation déjà ancienne de l'organisation inca comme un ordre socialiste ou communiste<sup>574</sup>.

La scientificité du concept – aujourd'hui discutée<sup>575</sup> – n'est pas en cause sur la période. On retrouve donc, logiquement, des références à un communisme primitif dans l'Empire inca chez des auteurs péruviens conservateurs, comme Víctor Andrés Belaúnde<sup>576</sup> (1883-1966), qui cite à son tour l'Italien Vilfredo Pareto (1848-1923) et son ouvrage sur les systèmes

<sup>571</sup> Christophe DARMANGEAT, « Communisme primitif », in Patrick SAVIDAN (dir.), *Dictionnaire des inégalités et de la justice sociale*, Paris, PUF, 2018.

<sup>572</sup> Voir par exemple dans Karl MARX, *Le Capital Vol.III : critique de l'économie politique*, Catherine COHEN-SOLAL et Gilbert BADIA (trad.), Paris, Éditions Sociales, 1976, page 751.

<sup>573</sup> Pour une présentation assez exhaustive du rapport de Marx et Engels aux sociétés pré-capitalistes, voir CENTRE D'ÉTUDES ET DE RECHERCHES MARXISTES, *Sur les sociétés précapitalistes. Textes choisis de Marx, Engels, Lénine*, Paris, Éditions Sociales, 1970.

<sup>574</sup> Marx parle notamment du « communisme, déjà plus élaboré, des tribus du Pérou » (Karl MARX, *Le Capital Vol.III : critique de l'économie politique*, op. cit., page 790.). Dans l'*Introduction à la critique de l'économie politique*, de 1857, il généralise à toutes les sociétés primitives le travail en commun et la propriété commune des sols : « L'histoire nous montre bien plutôt dans la propriété commune (par exemple chez les Indiens, les Slaves, les anciens Celtes, etc.) la forme primitive, forme qui, sous l'aspect de propriété communale, jouera longtemps encore un rôle important ». Karl MARX, « Introduction à la critique de l'économie politique », op. cit., page 139. Cet aspect est repris dans le premier volume du *Capital* : « Si nous voulons observer du travail commun, c'est-à-dire immédiatement socialisé, point n'est besoin de remonter à sa forme naturelle initiale, telle qu'on la rencontre à l'aube de l'histoire chez tous les peuples civilisés ». Karl MARX, *Le Capital*, op. cit., page 89.

<sup>575</sup> La discussion porte sur la définition du caractère communiste d'une phase de l'histoire des sociétés humaines précédant leur division en classes. Plusieurs problèmes traversent la bibliographie : 1) la question de l'idéalisation de cette phase comme immune aux rapports de domination, reconduisant ainsi une vision idyllique et idéalisée du passé (par exemple dans Chris HARMAN, *Une histoire populaire de l'humanité : de l'âge de pierre au nouveau millénaire*, Jean-Marie GUERLIN (trad.), Paris, la Découverte, 2011.). Christophe Darmangeat montre notamment que des sociétés profondément égalitaires pouvaient également avoir des formes dures de domination masculines (Christophe DARMANGEAT, *Le communisme primitif n'est plus ce qu'il était*, 2<sup>e</sup> éd., Toulouse, Smolny, 2012.). 2) L'existence même d'un « communisme primitif » est souvent niée (chez Malinowski ou Robert Lowie par exemple), ou bien réaffirmée (voir Alain TESTART, *Le communisme primitif*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1985.). Pour une interprétation plus actuelle reprenant cette position, voir Júlio César RIBEIRO, *A geografia das formas espaciais de reprodução da existência humana ao longo do tempo à luz do materialismo histórico-geográfico*, Niterói, UFF, 2006.) Notons cependant que des acteurs politiques contemporains revendiquent cette catégorie. Ainsi, le dirigeant indigène équatorien Felipe Quispe se réfère au « socialisme communautaire de l'ayllu [...] où il n'y avait pas de misère ni de faim » (Felipe QUISPE, « Organización y proyecto político de la rebelión indígena aymara-quechua », in Alvaro GARCIA-LINERA, Raquel GUTIERREZ, Raúl PRADA, Felipe QUISPE et Luís TAPIA (dir.), *Tiempos de rebelión*, La Paz, Muela Del Diablo, 2001, pp. 163-189, page 186. apud Claude LE GOUILL, « Je ne suis pas ton compagnon mon frère ». *Ayllus, syndicats et mérités : construction de l'altérité et changement social dans le Nord Potosi, Bolivie*, Paris, Sorbonne Nouvelle - Paris III, 2013, page 230.).

<sup>576</sup> Víctor Andrés BELAÚNDE, *El Perú antiguo y los modernos sociólogos*, Lima, Imprenta y Librería de San Pedro, 1908.

socialistes. Ce dernier, théoricien libéral, nous offre un exemple marquant d'intertextualité sur le « communisme inca », du point de vue des détracteurs du socialisme moderne :

Au Pérou, nous trouvons un exemple bien caractérisé d'organisation socialiste, et cette organisation est alliée, comme d'habitude, à un assujettissement complet du peuple. Nous n'avons malheureusement pas beaucoup de détails authentiques sur l'état social de l'ancien Pérou et nous devons nous contenter de quelques notions transmises par les auteurs espagnols. M. Heinrich Cunow estime qu'avant la domination des Incas les communautés de village possédaient en commun une *mark*. L'auteur nous semble s'être laissé entraîner par des idées préconçues sur la généralité du phénomène de la *mark* germanique. C'est à peine si nous savons à peu près ce qu'était l'organisation sociale du Pérou sous les Incas, à l'époque de la conquête espagnole, ce qui existait avant les Incas nous demeure inconnu.<sup>577</sup>

De même, c'est au travers des références mobilisées par des auteurs, par ailleurs sympathiques au socialisme, que nous pouvons reproduire, tant soit peu, l'état des connaissances sur la question de l'organisation économique et sociale des incas. Pour Víctor Raúl Haya de la Torre, suivant les textes de l'auteur allemand Otfried Von Hanstein<sup>578</sup> (1869-1959), de l'anthropologue britannique Thomas A. Joyce<sup>579</sup> (1878-1942) et de l'historien argentin Ernesto Quesada<sup>580</sup> (1858-1934), le caractère socialiste n'est pas seulement scientifiquement établi, il représente également une opportunité historique gâchée par la Conquête. Haya est explicite quant aux possibilités de passage du socialisme agraire propre à l'organisation pré-hispanique vers une forme moderne d'organisation sociale :

Je me permets de croire que la conquête des Amériques fut contre-productive pour nous. Je crois encore plus que les empires indigènes avancés auraient pu se compléter avec la civilisation occidentale, en profiter et se renforcer avec elle, tout en conservant leurs systèmes traditionnels, comme cela a été le cas au Japon, par exemple.<sup>581</sup>

Enfin, cette revue de la littérature de l'époque ne peut passer sous silence les mentions au « socialisme » des sociétés primitives chez des auteurs.e.s de la tradition marxiste. Nous avons cité Marx lui-même, mais les références abondent quant au « communisme primitif »,

---

<sup>577</sup> Vilfredo PARETO, *Les systèmes socialistes*, Paris, V. Giard & E. Brière, 1902, pages 189-190.

<sup>578</sup> Otfried Von HANSTEIN, *The World if the Incas*, Anna BARWELL (trad.), Londres, Allen & Unwin, 1924.

<sup>579</sup> Thomas A. JOYCE, *South American Archaeology*, Londres, Macmillan, 1912.

<sup>580</sup> Ernesto QUESADA, « El Desenvolvimiento social hispanoamericano », *Revista de Filosofía [Buenos Aires]*, novembre 1917, Año III, IV.

<sup>581</sup> « Yo me permito creer que la conquista de América nos fué contraproducente. Creo aun más, que nuestros imperios avanzados indígenas habrían podido completarse con la civilización occidental, aprovecharla y fortalecerse con ella, conservando sus sistemas tradicionales, como ha ocurrido con el Japón, por ejemplo ». Víctor Raúl HAYA DE LA TORRE, *Por la emancipación de América Latina*, op. cit., page 90.

d'Engels à Paul Lafargue<sup>582</sup>, d'Alexandra Kollontai<sup>583</sup> à Rosa Luxemburg<sup>584</sup>. Cette dernière reprend d'ailleurs l'exemple inca à plusieurs reprises dans son *Introduction à l'économie politique*, publiée à titre posthume en 1925 :

(...) le peuple vivait dans une totale communauté de biens, sous le gouvernement théocratique et paternel de despotes bienveillants.<sup>585</sup>

Une association fondée sur les liens de parenté, la famille, était le seul propriétaire du sol dans chaque village ou groupe de villages, les champs étaient répartis en lots et tirés au sort annuellement par les membres du village.<sup>586</sup>

Au nord du Pérou, chaque famille ne cultivait pas sa part isolément, on travaillait en dizaines, sous la conduite d'un chef [...]. La dizaine cultivait à la suite les unes des autres toutes les parts de ses membres, même des absents qui étaient en train de servir à la guerre ou dans les corvées pour les Incas. [...] Chaque village avait aussi des "champs des pauvres" cultivés par tous les membres de la communauté et dont la récolte était répartie par le chef du village entre les vieillards, les veuves et autres nécessiteux.<sup>587</sup>

Rosa Luxemburg fait converser Heinrich Cunow, Georg Ludwig von Maurer et l'historien russe Maxime Kovalevsky<sup>588</sup> (1851-1916) qui, tous, concluent à un caractère communiste agraire primitif de l'Empire inca.

Les références marxistes au « communisme primitif » sont donc particulièrement fournies, et, comme elles, Mariátegui ne se trouve pas en contradiction avec les termes de la science de l'époque. Ce point est fondamental pour pouvoir appréhender sa caractérisation des formes d'organisation du travail dans les communautés comme une survivance du « communisme primitif », d'un côté ; et de l'autre leur potentiel d'adaptation et d'enracinement pour une forme moderne de socialisme. C'est bien dans une hybridation de l'ancien et du moderne, tant au niveau de la théorie que des pratiques concrètes des sujets de l'histoire, que l'auteur se situe, revisitant sans le savoir une intuition de Marx :

La première réaction contre la Révolution française et l'idéologie des Lumières qui lui était liée a été naturellement de voir tout sous l'angle moyenâgeux, romantique, et même des gens comme Grimm n'en sont pas exempts. La deuxième réaction – et elle correspond à l'orientation socialiste [...] consiste

<sup>582</sup> Pour une excellente discussion du rapport entre marxisme et anthropologie, communisme primitif et origine de la domination masculine sur les femmes, voir Christophe DARMANGEAT, *Le communisme primitif n'est plus ce qu'il était*, op. cit.

<sup>583</sup> Voir Alexandra KOLLONTAI, *Conférences sur la libération des femmes*, Paris, La Brèche, 1978.

<sup>584</sup> Sur les références de Luxemburg au « communisme primitif », voir notamment Michael LÖWY, « Rosa Luxemburg et le communisme », *Actuel Marx*, 2010, vol. 48, n° 2, pp. 22-32.

<sup>585</sup> Rosa LUXEMBURG, *Introduction à l'économie politique*, op. cit., page 194.

<sup>586</sup> *Ibid.*, p. 196.

<sup>587</sup> *Ibid.*, pp. 258-259.

<sup>588</sup> Ce dernier était d'ailleurs un ami de Marx. Voir David MACLELLAN, *Karl Marx. His life and thought*, Londres, MacMillan, 1973, page 429.

à plonger par-dessus le Moyen-Âge dans l'époque primitive de chaque peuple. Et les gens sont tout surpris de trouver dans le plus ancien le plus moderne, et même des égalitaires à un degré qui ferait frissonner Proudhon.<sup>589</sup>

Mariátegui se trouve donc à un point de jonction de généalogies fort différentes. La transmission et la mémoire des textes des chroniqueurs de la Conquête, tant indigènes qu'espagnols, irriguent la littérature péruvienne et offrent, avec les avancées de l'archéologie au début du XX<sup>e</sup> siècle, le socle à partir duquel bâtir une conception idéalisée du passé – qu'elle soit établie en termes mélioratifs ou de rejet. Ce premier linéament court, donc, presque depuis 1532, et permet une redécouverte du présent des communautés indigènes et paysannes, auquel il est impératif d'adjoindre les innombrables révoltes des populations andines, rurales, paysannes, indigènes, etc. Un autre linéament, qui boit également à la source des chroniqueurs de la conquête, est formé des auteurs européens ou nationaux (comme César Ugarte et Hildebrando Castro Pozo) qui prétendent renouveler les connaissances sur le passé et/ou le présent indigène à partir d'une méthodologie scientifique, souvent tirée de l'anthropologie ou de l'ethnologie. Enfin, Mariátegui s'inscrit dans une filiation théorique et pratique révolutionnaire : le marxisme. Ce troisième élément est fondamental pour articuler passé, présent et futur, puisque c'est dans une perspective de préfiguration que Mariátegui insiste sur le caractère socialiste des communautés indigènes, et pas seulement comme la trace d'un passé lointain.

---

<sup>589</sup> Karl Marx, Lettre à Engels du 25 mars 1958. Karl MARX et Friedrich ENGELS, *Ausgewählte Briefe*, Berlin, Dietz Verlag, 1953, page 231. *Apud* Robert SAYRE et Michael LÖWY, « Marx, Engels et les écrivains romantiques », *Revista Em Pauta*, 15 août 2018, vol. 16, n° 41, page 208.

## Quelle postérité pour le « communisme inca » ?

Un aspect important dont il doit être question ici est la postérité des analyses de Mariátegui sur le « communisme inca ». En effet, on trouve deux grandes tendances sur ce point dans la littérature secondaire. D'un côté, certains auteurs critiquent Mariátegui pour les erreurs, les manques et les exagérations que sa lecture des communautés indigènes relaie. De l'autre, Mariátegui est encore très souvent mobilisé à l'appui d'une revendication du passé comme mobile révolutionnaire, comme stratégie de subversion du présent au nom de valeurs du passé ou d'une conception de l'émancipation alliant utopie et stratégie révolutionnaire. Se pencher brièvement sur ces corpus est l'occasion de mettre en lumière un pan encore très vif du débat autour de l'œuvre du Péruvien. Il convient également de proposer un rapide panorama de l'historiographie actuelle sur cette question.

### 1) Critiques

En 1941, un texte du latino-américaniste soviétique V. M. Miroshevski s'attaque à ce qu'il nomme le « populisme » de Mariátegui<sup>590</sup>. Partant d'une définition de Lénine du populisme russe, l'historien associe Mariátegui à une forme de posture d'intellectuel « proche du peuple »<sup>591</sup>, propagateur d'un socialisme petit-bourgeois en chemin vers une compréhension plus juste de la ligne révolutionnaire, à même de « lever, au Pérou, la bannière de l'IC, la glorieuse bannière de Lénine et Staline »<sup>592</sup>. Le ton est très normatif sur la question de la « ligne » politique derrière les erreurs de Mariátegui, mais l'article n'en est pas moins intéressant par son apport critique, situé et daté. Miroshevski pointe, par exemple, que de nombreux auteurs ont invalidé, dès le début du XX<sup>e</sup> siècle, le caractère « communiste » de l'organisation sociale inca, défendant au contraire l'idée d'une société déjà plus complexe, faite de classes aux intérêts opposés, où subsisteraient cependant des formes pré-inca, « communistes primitives ». Citant un certain nombre d'ouvrages d'américanistes de renom –

<sup>590</sup> Nous reviendrons plus en détail sur l'accusation de populisme faite à Mariátegui dans le chapitre 7.

<sup>591</sup> V. M. MIROSHEVSKI, « El « populismo » en el Perú. Papel de Mariátegui en la historia del pensamiento social latinoamericano », in José ARICÓ (dir.), *Mariátegui y los orígenes del marxismo latinoamericano*, México, Pasado y Presente, 1978, pp. 55-70, page 58. L'expression « proche du peuple » rappelle le titre de la fameuse brochure de Lénine contre les populistes : Vladimir Illich LÉNINE, *Ce que sont les « Amis du peuple » et comment ils luttent contre les social-démocrates. Le contenu économique du populisme*, Montreuil-sous-Bois, Éd. Science marxiste, 2010.

<sup>592</sup> « levantó en el Perú la bandera de la IC. La gloriosa bandera de Lenin y Stalin ». V. M. MIROSHEVSKI, « El « populismo » en el Perú. Papel de Mariátegui en la historia del pensamiento social latinoamericano », *op. cit.*, page 60.



essentiellement étasuniens<sup>593</sup> – il met ainsi à mal la scientificité des arguments de Mariátegui, sans parvenir à réfuter complètement le Péruvien. En effet, nous avons vu que Mariátegui fait de l'*ayllu* le facteur de continuité des « éléments de socialisme pratique » des communautés indigènes, *ayllus* dont il dit explicitement qu'ils ne furent pas créés par les Incas. L'autre angle critique adopté par Miroshevski porte sur la description harmonieuse de la société inca de Mariátegui, ce dernier écrivant qu'ils « ne violentèrent quoi que ce soit ». Pour l'historien soviétique, cette présentation est caractéristique d'un « idéalisme » du Péruvien qu'il résume ainsi : « Toute l'"explication" du régime social inca faite par Mariátegui est fondée sur des faits altérés, sur des fantasmes. C'est, en réalité, un conte agréable de l'inexistant »<sup>594</sup>.

On retrouve le même procès en idéalisation dans un texte de 1966, signé par l'historien français Robert Paris dans les *Annales* : « José Carlos Mariátegui et le modèle du "communisme inca" ». Plus précisément, Paris identifie une approche anhistorique de l'*ayllu* à partir d'une description tronquée chez Mariátegui, où les communautés et l'Empire inca formeraient « deux sphères » séparées, les premières survivant à l'effondrement du second<sup>595</sup>. Opposant une « hyperstabilité de l'Empire inca »<sup>596</sup> à la capacité apparemment « spontanée » des communautés à se muer en coopératives socialistes, Paris pointe une contradiction du texte mariatéguien, tout en rappelant que la communauté inca originelle n'est plus, car elle a évolué au long de la période coloniale. Selon Paris, Mariátegui pécherait du fait de la fonction qu'il attribuerait à l'*ayllu* comme chaînon automatique vers le socialisme moderne dans une « corrélation parfaite »<sup>597</sup> trompeuse car faisant abstraction de l'histoire. Par ailleurs, Paris souligne le caractère problématique d'une assignation aux masses indiennes de la fonction historique d'un prolétariat mythique, fantasmé :

En plaçant au cœur du problème indien la question agraire, et, à l'arrière-plan de celle-ci, le lien étroit, presque exclusif, sinon mystique, qui unit l'Indien à sa terre, Mariátegui va retrouver une institution, la *comunidad* ou plutôt l'*ayllu*, survivance et témoin de la

<sup>593</sup> Miroshevski cite les auteurs suivants : Lewis SPENCE, *The Civilization of ancient Méjico*, Cambridge, Cambridge University Press, 1912., Thomas A. JOYCE, *South American Archaeology*, *op. cit.*, Thomas A. JOYCE, *Mexican Archaeologie*, Londres, Philip Lee Warner, 1914., Herbert SPINDEN, *Ancient Civilization of Mexico and Central America*, New York, American Museum Press, 1917., Charles William MEAD, *Old Civilization of Inca Land*, New York, American Museum Press, 1924., et Henri BEUCHAT, *Manuel d'archéologie américaine*, Paris, Picard, 1912., Notons cependant que la majorité des titres sont consacrés au Mexique, et non au Pérou, ni aux Incas. Cela reste une entrée suggestive dans la mesure où cette confrontation à l'état de l'art, peu d'années après la mort de Mariátegui, renseigne le lecteur d'aujourd'hui sur un contexte peu connu.

<sup>594</sup> « Toda la "explicación" del régimen social inca hecha por Mariátegui está basada en hechos alterados, en fantasías. Es realmente un agradable cuento de lo inexistente ». V. M. MIROSHEVSKI, « El « populismo » en el Perú. Papel de Mariátegui en la historia del pensamiento social latinoamericano », *op. cit.*, page 64.

<sup>595</sup> Robert PARIS, « José Carlos Mariátegui et le modèle du « communisme inca » », *op. cit.*, page 1069.

<sup>596</sup> *Ibid.*, p. 1070.

<sup>597</sup> *Ibid.*, p. 1071.

gloire de l'empire inca, le Tahuantinsuyo, qui joue un rôle décisif dans la constitution de l'identité. Non seulement – encore que les *Sept Essais* n'évoquent pas ce fait – la *comunidad* ou plus précisément l'*ayllu* est en effet inséparable de ces structures de la parenté qui définissent traditionnellement l'identité amérindienne, mais sa pratique de la *comunidad*, Mariátegui le souligne, prépare l'Indien au communisme, elle le prédestine et le lui assigne pour destin.<sup>598</sup>

C'est bien l'essentialisme que Paris critique, et qu'il assimile à une forme de manque dans la pensée du Péruvien, une limite interne découlant à la fois de sa formation d'autodidacte et de sa méconnaissance des communautés andines<sup>599</sup>.

L'historien uruguayen Gerardo Leibner, dont nous avons mentionné les réserves sur l'essentialisme de Mariátegui au chapitre 4, propose également une lecture critique des textes de Mariátegui à partir du caractère parcellaire de leur connaissance des communautés indigènes, et des Andes en général. Cette méconnaissance serait au fondement des affirmations anhistoriques sur l'« essence interne collectiviste » des Indiens, reproduisant ainsi une posture de classe (classe moyenne urbaine) et de race (Mariátegui est métis), extérieure tant aux communautés andines qu'aux masses indiennes, typique de l'indigénisme selon Leibner<sup>600</sup>. Au fond, nous dit l'historien, « Mariátegui connaissait le contexte européen, mais pas l'andin »<sup>601</sup>. Ses critiques recourent celles de Marisol de la Cadena, notamment sur l'essentialisme comme nous l'avons vu au chapitre 4, et d'Irene Depetris Chauvin, déjà citée. Cette dernière qualifie la description des communautés indigènes de volontariste : Mariátegui y placerait le matériau et les sujets « qui peuvent servir à la création d'un mythe ou d'une identité qui serve de fondement à une volonté politique »<sup>602</sup>. De même, l'anthropologue brésilienne Selma Baptista évoque une « exagération nécessaire »<sup>603</sup>.

L'essentiel de la charge critique porte donc sur une absence de véritable connaissance de la diversité des situations des communautés andines, ainsi que sur le rapport essentialiste (et quelque peu imaginaire) de Mariátegui aux sujets historiques réels dont il parle. À

---

<sup>598</sup> Robert PARIS, « Indigénisme et socialisme, ou le désir et le refoulé », *op. cit.*, page 98.

<sup>599</sup> Voir en particulier Robert PARIS, *La formación ideológica de José Carlos Mariátegui*, Mexico, Ediciones Pasado y Presente, 1981. Et la thèse à l'École Pratique des Hautes Études, dont l'ouvrage est issu : Robert PARIS, *La formation idéologique de José Carlos Mariátegui*, *op. cit.*

<sup>600</sup> Gerardo LEIBNER, *El mito del socialismo indígena*, *op. cit.*, page 141.

<sup>601</sup> « Mariátegui conocía al contexto europeo, pero no al andino ». *Ibid.*, p. 14.

<sup>602</sup> « que pueden servir a la conformación de un mito o de una identidad que sirva de sustento de una voluntad política ». Irene DEPETRIS CHAUVIN, « La historia, el mito y la tradición : Pasado y presente en los 7 Ensayos de José Carlos Mariátegui », *op. cit.*, page 100.

<sup>603</sup> Selma BAPTISTA, « A construção cultural e política da etnicidade no Peru: José Carlos Mariátegui, José Maria Arguedas e Rodrigo Montoya », in *Estudios y otras prácticas intelectuales latinoamericanas en cultura y poder*, Buenos Aires, CLACSO, 2002, pp. 64-76, page 67, URL complète en biblio.

l'inverse, certains usages de Mariátegui permettent d'identifier une appréhension tout à fait différente de la fonction de l'*ayllu* et des pratiques collectivistes pouvant y être observées.

## 2) Usages

Un passage du classique *Escribir en los aires*, de l'historien de la littérature Antonio Cornejo Polar (1936-1997), illustre bien la divergence de perspective qui sépare les critiques citées ci-dessus et certains usages des catégories et des analyses de Mariátegui :

Bien [...] qu'il serait aujourd'hui impossible de soutenir l'idée du « communisme inca », et bien que tout indique que la socialisation des communautés indigènes provient d'une autre matrice, il est certain que la construction théorique élaborée par Mariátegui est exceptionnellement riche, suggestive et compréhensive. De fait, en se fondant sur le savoir de son époque, il a pu résoudre nombre des apories de ce temps.<sup>604</sup>

L'intérêt des écrits de Mariátegui ne reposerait donc pas tant sur les informations précises qu'il apporte quant aux communautés paysannes ou aux caractéristiques de la population indigène, que sur la fertilité de sa démarche qui permet une analyse critique mettant en tension le national et l'international, le passé et le présent.

Parmi les grands commentateurs de Mariátegui, le franco-brésilien Michaël Löwy est sans doute l'un des plus cités. En France et au Brésil, ses écrits participent grandement à la connaissance de la figure et de l'œuvre du Péruvien, en particulier par le prisme d'une clé d'interprétation que Löwy développe, avec le sociologue Robert Sayre, depuis la fin des années 1980 : le romantisme révolutionnaire. Le romantisme, tel que l'analysent les deux sociologues, doit être conçu comme une « *Weltanschauung* ou vision du monde, c'est-à-dire comme [une] structure mentale collective »<sup>605</sup>, et non seulement comme un mouvement artistique et littéraire. C'en est une « parmi beaucoup d'autres, non romantiques ou même anti-romantiques »<sup>606</sup> qui composent la modernité. Leur concept du romantisme doit être compris comme une « protestation culturelle contre la civilisation capitaliste moderne, au nom de

---

<sup>604</sup> « Aunque [...] hoy sería imposible sostener la idea del "comunismo incaico", y aunque todo indica que la socialización de las comunidades indígenas proviene de otra matriz, lo cierto es que la construcción teórica elaborada por José Carlos Mariátegui es excepcionalmente rica, sugestiva y abarcadora. De hecho, basándose en el saber de su época, pudo resolver muchas de las aporías de ese tiempo ». Antonio CORNEJO POLAR, *Escribir en el aire*, Lima, CELACP, 2003, page 173.

<sup>605</sup> Michael LÖWY et Robert SAYRE, *Révolution et mélancolie*, op. cit., page 25.

<sup>606</sup> *Ibid.*, p. 29.

valeurs pré-modernes »<sup>607</sup>. Il s'agit donc d'une critique de la modernité, cette dernière étant rapportée à la civilisation capitaliste, qui fait jouer une dimension nostalgique ou mélancolique, un sentiment de perte de substance, de valeur, lui-même mobilisé pour protester ou se révolter contre le présent : « le vrai noyau de la valeur chez les romantiques est l'union avec les hommes et l'univers naturel »<sup>608</sup>. Pour autant, il s'agit d'« une critique moderne de la modernité », et « même en se révoltant contre lui, les romantiques ne sauraient manquer d'être profondément formés par leur temps »<sup>609</sup>. Cette protestation romantique constituerait un des grands courants de la modernité, et il n'est pas étonnant, si l'on en accepte la prémisse, de retrouver des manifestations romantiques dans le marxisme :

Elle se manifeste tout d'abord dans les écrits économiques de Rosa Luxemburg – qui va, contre Lénine, réhabiliter Sismondi – et dans ce qu'il est convenu d'appeler le « marxisme occidental » : Lukács, Bloch, Gramsci, l'école de Francfort (Adorno, Horkheimer, Walter Benjamin, Marcuse). Leur critique de l'impérialisme, de la réification, de la rationalité instrumentale, du scientisme et de l'idéologie technocratique du progrès doit beaucoup à la problématique romantique anticapitaliste.<sup>610</sup>

Löwy inclut dans sa typologie<sup>611</sup> des figures comme Georges Sorel, Henri Lefebvre ou André Breton.

C'est dans une note de bas de page de l'ouvrage *Révolte et mélancolie* qu'apparaît Mariátegui, cité très rapidement. Le rapprochement est développé dans des textes postérieurs qui mettent – parmi d'autres éléments – les écrits de Mariátegui sur les communautés indigènes et le « communisme inca » au cœur de son « romantisme »<sup>612</sup>. En effet, pour Löwy, c'est par l'appel à la vitalité de la Tradition, assimilée au « communisme inca », que Mariátegui s'insurge contre le présent au nom de valeurs issues du passé mais tournées vers

<sup>607</sup> Michaël LÖWY, « Lukács : un marxisme de la subjectivité révolutionnaire », *Nouvelles FondationS*, mars 2006, n° 3/4, pp. 150-154, page 150.

<sup>608</sup> Michael LÖWY et Robert SAYRE, *Révolte et mélancolie*, *op. cit.*, page 42.

<sup>609</sup> *Ibid.*, p. 35.

<sup>610</sup> Michaël LÖWY, « Romantisme », in Georges LABICA et Gérard BENSUSSAN (dir.), *Dictionnaire Critique du Marxisme*, Paris, PUF, 1998, page 1021.

<sup>611</sup> Les grands idéaux-types établis par Sayre et Löwy peuvent être retrouvés dans l'ouvrage cité ci-dessus. Voir également : Michaël LÖWY et Robert SAYRE, « Figures du romantisme anti-capitaliste : une tentative de typologie », *op. cit.*

<sup>612</sup> Voir Michaël LÖWY, « Marxism and romanticism in the works of José Carlos Mariátegui. », *Latin American Perspectives*, Pénélope DUGGAN (trad.), 1998, vol. 25, n° 4, pp. 76-88. (ce texte connaît des versions en français, portugais, espagnol et anglais, que nous ne citons pas ici). Et Michaël LÖWY, « L'indigénisme marxiste de José Carlos Mariátegui », *Actuel Marx*, 2014, n° 56, pp. 12-22. En portugais, voir Michael LÖWY, « Mística revolucionária: José Carlos Mariátegui e a religião », *Estudos Avançados*, 2005, vol. 55, n° 19, pp. 105-116. Et Michael LÖWY, « Introdução: nem decalque, nem cópia: o marxismo romântico de José Carlos Mariátegui », in *Por un socialismo indo-americano (ensaios escolhidos)*, Rio de Janeiro, UFRJ, 2006, pp. 7-24. Ce dernier ouvrage a connu une publication récente en France : José Carlos MARIÁTEGUI et Michael LÖWY, *Ni calque ni copie*, *op. cit.*

un futur socialiste dans une « dialectique concrète »<sup>613</sup>. De même, l'appréciation mariatéguienne de l'*ayllu* et des traditions collectivistes andines formeraient la colonne vertébrale d'une « stratégie romantique / révolutionnaire fondée sur le rôle des traditions communautaires indigènes »<sup>614</sup>. Ainsi, pour Löwy, la figure de Mariátegui ressort dans le paysage marxiste et intellectuel latino-américain par sa capacité à penser ensemble le passé indigène, le présent capitaliste et les oppressions et dominations issues de l'histoire coloniale.

Dans une perspective différente, le philosophe argentin Miguel Mazzeo fait des « éléments de socialisme pratique » l'axe central de l'œuvre mariatéguienne en assimilant le « communisme inca » à un symbole du programme politique révolutionnaire. Plus précisément, en associant modernité et pratiques collectives immanentes, Mariátegui proposerait un métissage culturel permettant de dépasser l'eurocentrisme et l'indianisme, et donc de poser les bases d'une nation « pluri-ethnique et pluri-culturelle » à partir de la praxis populaire<sup>615</sup>. Érigée en « horizon de l'individuation » et articulée à la notion gramscienne de « national-populaire », la communauté et l'analyse de ses caractéristiques socialiste serait l'occasion d'une évolution de la définition même du socialisme pour Mariátegui, qui passerait à le percevoir comme « un projet immanent au mouvement réel »<sup>616</sup>. Pour Mazzeo, les éléments de socialisme pratique fonctionnent donc comme une « manufacture symbolique » plutôt que comme une thèse anthropologique qu'il faudrait défendre ou amender<sup>617</sup>.

On retrouve cette même inspiration dans l'approche développée par Aníbal Quijano, telle que nous l'avons présentée dans l'introduction, en particulier l'idée d'une « rationalité alternative ». C'est bien dans ce rapport à une « alternative » possible – tangible même –, que l'on devine à partir des textes mariatéguiens, fondée sur une revendication d'un passé non-occidental, sans rejet de la modernité, et en vue d'un futur émancipateur que les usages sont les plus nombreux. Sans nous attarder, nous pouvons citer les travaux suggestifs du politiste brésilien Jean Tible<sup>618</sup>, s'inspirant largement de Mariátegui pour explorer un « Marx

---

<sup>613</sup> Michael LÖWY, « Marxisme et romantisme chez José Carlos Mariátegui », *op. cit.*, page 198.

<sup>614</sup> *Ibid.*, p. 199.

<sup>615</sup> Miguel MAZZEO, *El socialismo enraizado*, *op. cit.*, page 257.

<sup>616</sup> *Ibid.*, p. 275.

<sup>617</sup> Voir, par exemple, ce texte plus directement politique : Miguel MAZZEO, « Los « elementos de socialismo práctico »: un concepto necesario para pensar el socialismo del siglo XXI », in Micaela CUESTA, Silvana FERREYRA, María Florencia GRECO, Miguel MAZZEO, Mariela PELLER et Esteban RODRÍGUEZ (dir.), *Vigencia de José Carlos Mariátegui. Ensayos sobre su pensamiento*, Buenos Aires, Dialektik, 2009.

<sup>618</sup> Jean François Germain TIBLE, *Marx e América indígena: Diálogo a partir dos conceitos de abolição e recusa do Estado*, Campinas, Universidade Estadual de Campinas, 2012.

sauvage »<sup>619</sup> susceptible de renouveler la pensée de l'État à partir de l'anthropologie et des cosmovisions indigènes, loin de tout eurocentrisme.

Un dernier usage doit être relevé, qui s'affranchit de toute confrontation du texte mariáteguien à l'évolution de l'anthropologie et de l'histoire. Les analyses de l'*ayllu*, du « communisme inca » et des « expressions empiriques d'un esprit communiste » y sont lues exclusivement dans la perspective d'un alliage avec le marxisme. Dans ce sens, Mariátegui est reconnu comme la figure inaugurale d'un marxisme sensible à la dimension coloniale, à la question nationale et à la problématique indigène, sans que ses hypothèses et affirmations sur la réalité du « socialisme » communautaire ne soit remises en cause. L'objet Mariátegui est, en quelque sorte, coupé de toute vérification matérielle pour se concentrer sur le contenu théorique, et sur l'importance de sa valorisation du passé indigène. On retrouve cette démarche chez l'historien brésilien Felipe Deveza<sup>620</sup>, mais elle peut également être identifiée dans beaucoup des innombrables articles consacrés chaque année à Mariátegui.

### 3) *Historiographie*

De fait, si l'on confronte les thèses de Mariátegui à la littérature historique sur le passé pré-hispanique du Pérou, le caractère « communiste primitif » de la formation sociale inca est loin d'être établie. Ainsi, le grand historien John Victor Murra (1916-2006), insoupçonné d'antipathie envers le socialisme moderne<sup>621</sup>, écarte-t-il cette hypothèse dès ses premières recherches, en 1943 : « l'insistance de Baudin et d'autres auteurs autour du socialisme de l'État de Cuzco me paraissait être "une erreur" : comment une société pré-capitaliste pouvait-elle être socialiste ? »<sup>622</sup> Très révélatrice d'un moment de l'ethnologie et de l'histoire intellectuelle, l'interprétation qu'il adopte postule une autre forme d'organisation, le féodalisme, rejetant donc également l'esclavage<sup>623</sup>. On retrouve, en filigrane, une représentation évolutionniste schématique en étape canoniques, encore très présente dans la

<sup>619</sup> Jean TIBLE, *Marx selvagem*, São Paulo, Autonomia Literaria, 2018.

<sup>620</sup> Voir Felipe DEVEZA, *O movimento comunista e as particularidades da América Latina: Um estudo comparado do México, do Brasil e do Peru (1919-1930)*, Rio de Janeiro, Universidade Federal do Rio de Janeiro, 2014. Et Felipe DEVEZA, « Mariátegui, González Prada e o indigenismo radical no Peru da década de 1920 », *Tempo*, mai 2022, vol. 28, n° 2, pp. 1-20.

<sup>621</sup> Murra a combattu dans les brigades Internationales pendant la guerre civile espagnole.

<sup>622</sup> « La insistencia de Baudin y de otros autores acerca de que el estado cuzqueño era socialista me parecía "un error" : ¿ cómo podía ser socialista una sociedad precapitalista ? » John V. MURRA, *La organización económica del Estado inca*, Daniel R. WAGNER (trad.), 6<sup>e</sup> éd., Mexico, Siglo Veintiuno, 1999, page 12.

<sup>623</sup> Notons que Murra abandonne l'idée d'un système inca féodal dès 1955 (*Ibid.*, p. 13.).

première moitié du XX<sup>e</sup> siècle. Ses ouvrages sont un moment important d'inflexion des études sur les Incas sans qu'il ne soit jamais question du « socialisme » propre aux indigènes ou aux *ayllus*.

Chez l'anthropologue Maurice Godelier, la formation sociale inca serait caractérisée par une évolution du « mode de production asiatique » (MPA) vers une autre forme, trajectoire interrompue par l'invasion espagnole, l'étude faisant

apparaître l'existence et la succession de *deux* formations économiques et sociales, l'une précoloniale, dominée par un mode de production relevant du MPA, l'autre dominée par un mode de production mis en place après la conquête espagnole et dépendant dans sa structure interne et ses fonctions du mode de production de l'Espagne féodale à l'époque de la naissance du capitalisme, époque dite par les économistes classiques de « l'accumulation primitive du capital ». <sup>624</sup>

Si les concepts sont mieux définis que dans le texte mariatéguien, on retrouve la même démarche analytique, et la même lecture en termes de succession de formes économiques différentes, au sein desquelles les communautés indigènes disparaissent ou résistent, mais ne demeurent pas inaltérées par le procès historique général.

Pour l'historien argentin Jorge Abelardo Ramos (1921-1994), en revanche, si la formation sociale inca relève bien du « mode de production asiatique », il n'est pas question d'y voir une quelconque affinité avec un socialisme :

Le régime hydraulique de l'Empire inca, en un certain sens analogue aux vieilles civilisations du Nil et ses grandes œuvres publiques, exigeaient une discipline rigoureuse et un régime politique vertical qui laisse peu de place aux illusions socialistes de certains auteurs comme Mariátegui, à la poésie nostalgique d'Haya de la Torre ou aux libertés terminologiques de certains professeurs européens. <sup>625</sup>

Nous ne trouvons pas trace d'un « communisme inca » parmi les grandes références historiographiques disponibles aujourd'hui. John V. Murra<sup>626</sup> et María Rostworowski<sup>627</sup> reprennent l'idée polanyienne d'un État redistributif<sup>628</sup>, sans qualifier de « communiste » ou de « socialiste » l'organisation générale de l'Empire, ni même les communautés existantes

<sup>624</sup> Maurice GODELIER, *Horizon, trajets marxistes en anthropologie*, Paris, Maspero, 1973, page 87.

<sup>625</sup> « El régimen hidráulico del Incario, en cierto sentido análogo a las viejas civilizaciones del Nilo y sus grandes obras públicas, exigían una disciplina rigurosa y un régimen político vertical que deja poco lugar a las ilusiones socialistas de algunos autores como Mariátegui, a la poesía nostálgica de Haya de la Torre o a las libertades terminológicas de ciertos profesores europeos ». Jorge Abelardo RAMOS, *Historia de la nación latinoamericana*, Buenos Aires, s/e, 2008, page 63, URL complète en biblio.

<sup>626</sup> John V. MURRA, *Formaciones económicas y políticas del mundo andino*, Lima, IEP, 1975, pages 59 et sq.

<sup>627</sup> María ROSTWOROWSKI DE DIEZ CANSECO, *Historia del Tahuantinsuyu*, 2<sup>e</sup> éd., Lima, IEP, Serie Historia andina, n° 13, 1999, pages 285-287.

<sup>628</sup> Voir en particulier Karl POLANYI, Conrad M. ARENSBERG et Harry W. PEARSON (dir.), *Trade and Markets in the Early Empires. Economies in History and Theory*, Glencoe, The Free Press, 1957.

dans les diverses zones économiques et écologiques des Andes. Les deux auteurs rejettent également les qualifications esclavagiste, féodale ou totalitaire. Waldemar Espinoza Soriano présente un panorama des grandes interprétations du mode de production prédominant sur la période inca et conclut, à la suite de Maurice Godelier, Alfred Métraux<sup>629</sup>, Mercedes Olivera et Salomón Nahmad<sup>630</sup> à une forme particulière de « mode de production asiatique »<sup>631</sup>. L'auteur nous apporte, ce faisant, une observation explicative des débats opposants les tenants d'un « communisme inca » à ceux d'un « totalitarisme » :

On constate alors, par exemple, que ceux qui n'ont examiné que le fonctionnement de l'*ayllu* ou de la communauté villageoise ont été entraînés vers l'idée de l'existence d'une société communiste, ou socialiste. Et l'on constate également que ceux qui n'ont analysé que l'élite gouvernante et dominante, créatrice d'une formidable machine de répression et d'espionnage au profit de la minorité aristocratique, classiste, despotique, théocratique et militariste des Incas ont été poussés vers l'hypothèse d'un Empire totalement esclavagiste.

Si l'examen est exigü et unilatéral, les conclusions doivent l'être également. Si nous ajoutons à cela les positions politiques préconçues, il est facile de comprendre la raison pour laquelle le débat s'est embourbé.<sup>632</sup>

On trouve une explication similaire chez Tom Zuidema<sup>633</sup>. Dans les ouvrages plus contemporains, ces débats tendent à disparaître. On n'en trouve pas trace chez l'historienne

---

<sup>629</sup> Alfred MÉTRAUX, *Les Incas*, Paris, Seuil, 1962.

<sup>630</sup> Mercedes OLIVERA et Salomón NAHMAD, « El modo de producción asiático en las culturas Mexica e Inca (1970) », in *Los modos de producción en el Imperio de los Incas*, 2<sup>e</sup> éd., Lima, Amaru Editores, 1981.

<sup>631</sup> Waldemar ESPINOZA SORIANO, *Los modos de producción en el imperio de los Incas*, 2<sup>e</sup> éd., Lima, Amaru Editores, 1981, page 13.

<sup>632</sup> « Se halla entonces, por ejemplo, que quienes han examinado sólo el funcionamiento del ayllu o comunidad aldeana han sido arrastrados por la idea de la existencia de una sociedad comunista, o socialista. Y también se descubre que quienes han analizado únicamente la cúpula gobernante y dominante, creadora de una formidable maquinaria de represión y de espionaje en beneficio de la minoría aristocrática, clasista, despótica, teocrática y militarista de los incas, han sido empujados por la hipótesis de un imperio totalmente esclavista.

Si el examen es exigüo y unilateral, las conclusiones tiene que ser iguales. Y si a esto aunamos las posiciones políticas preconcebidas, entonces es fácil comprender la razón por la cual el debate se ha estancado ». *Ibid.*, p. 12.

<sup>633</sup> « En Europe et en Amérique, certains ont attribué à l'Empire inca le caractère utopique d'un État providence centralisé, dans lequel le bien-être de tous les sujets est pris en charge. Avec le surgissement du socialisme, beaucoup virent dans l'Empire inca un État socialiste ou communiste. Pour d'autres, en revanche, l'Empire inca était un pays dirigé par des méthodes dictatoriales, un exemple notoire d'un pays où il n'y avait de liberté individuelle pour personne. Ce type d'intérêt a été l'une des causes de l'état de retard de la recherche scientifique sur la civilisation inca lorsque l'on compare avec les résultats obtenus avec des peuples qui ne provoquaient pas les mêmes émotions que les Incas » (« Some people in Europe and in America credited the Inca Empire with the utopian character of a centralised welfare state, in which the wellbeing of all subjects is looked after. With the rise of socialism many people recognised a socialist or communist state in the Inca Empire. To others, however, the Inca Empire was a country ruled by dictatorial methods, a notorious example of a country in which there was no personal liberty for anybody. This kind of interest has been one of the causes of the backward state of scientific research into the Inca civilisation as compared with the results achieved with people who did not evoke the same emotions as the Inca »). R. T. ZUIDEMA, *The ceque system of Cuzco. The social organization of the capital of the Inca*, Leiden, Brill, 1964, page 14.



américaine Irene Silverblatt, bien qu'elle qualifie l'Empire inca de société de classe<sup>634</sup> – ce qui, par définition, exclut l'hypothèse d'un « communisme inca » –, ni chez Michael Moseley<sup>635</sup>, Gordon McEwan<sup>636</sup> ou José Antonio Duthurburu<sup>637</sup>.

Il convient, pour conclure, de situer Mariátegui dans cette historiographie par l'usage qu'il fait lui-même d'une certaine définition de l'*ayllu*. Comme le souligne l'historienne Ana Portugal, Mariátegui semble faire un amalgame entre le terme quechua et un découpage territorial, à savoir, entre l'*ayllu* et la communauté. Selon l'historien péruvien Franklin Pease<sup>638</sup>, cette confusion naît de la lecture de la chronique de Juan de Matienzo, elle-même largement diffusée par Heinrich Cunow et que l'on retrouve autant chez Castro Pozo que chez Mariátegui. Or, nous dit Portugal, il s'agit d'une confusion trouvant son origine dans les vastes réorganisations communautaires et territoriales que sont les « réductions tolédanes »<sup>639</sup>, où se trouvent rassemblés les membres de nombreux *ayllus*. Comme nous l'avons indiqué, la littérature actuelle définit l'*ayllu* comme un groupe de parenté, tout en soulignant les possibles sens territoriaux et communautaires que cette définition peut recouvrir. Si Mariátegui associe bien la communauté à un découpage territorial à de multiples reprises<sup>640</sup>, on peut cependant douter du rabattement de la définition de l'*ayllu* sur cette seule signification. Ainsi, il souligne la permanence d'une identité culturelle et organisatrice indigène au travers de l'*ayllu*, reprenant en cela Castro Pozo :

Castro Pozo soutient que « l'*ayllu*, ou la communauté, a conservé son idiosyncrasie naturelle, son caractère d'institution presque familiale au sein de laquelle ont subsisté, après la conquête, ses principaux facteurs constitutifs. »<sup>641</sup>

---

<sup>634</sup> Irene SILVERBLATT, *Moon, sun, and witches: gender ideologies and class in Inca and colonial Peru*, Princeton, N.J., Princeton University Press, 1987.

<sup>635</sup> Michael Edward MOSELEY, *The Incas and their ancestors: the archaeology of Peru*, Rev. ed., Reprint., London, Thames & Hudson, 2004.

<sup>636</sup> Gordon Francis McEWAN, *The Incas: new perspectives*, Santa Barbara, ABC-CLIO, 2006.

<sup>637</sup> José Antonio del BUSTO DUTHURBURU, *Los hijos del sol*, 1. ed., Lima, Pontificia Universidad Católica del Perú Fondo Editorial, 2005.

<sup>638</sup> Franklin PEASE, « *Ayllu y parcialidad, reflexiones sobre el caso de Collaguas* », in *Etnohistoria y antropología andina*, Lima, Centro de Proyección cristiana, 1981, page 21.

<sup>639</sup> Les « réductions tolédanes » font référence aux concentrations de population obligatoires mises en place lors de la visite du Vice-Roi don Francisco de Toledo (1569-1581), conduisant à rassembler les membres de groupes de parenté divers dans une communauté. Voir Carolina JURADO, « Las reducciones toledanas a pueblos de indios: aproximación a un conflicto », *Cahiers des Amériques latines [En ligne]*, 2004, n° 47, URL complète en biblio.

<sup>640</sup> Se référer à la section consacrée à la « survivance » de cette même section pour les divers moments où Mariátegui associe étroitement *ayllu* et communauté.

<sup>641</sup> « Sostiene Castro Pozo, que “el ayllu o comunidad, ha conservado su natural idiosincrasia, su carácter de institución casi familiar en cuyo seno continuaron subsistentes, después de la conquista, sus principales factores constitutivos”. » José Carlos MARIÁTEGUI, *7E*, op. cit., page 66.

Or c'est bien cette nature familiale qui garantit la continuité des caractères collectivistes propres, selon Mariátegui, aux communautés comme aux travailleurs indigènes individuels. Si une certaine dimension territoriale n'est jamais abolie, un lien évident de parenté élargie est également présent dans l'approche du Péruvien :

Dans les villages indigènes, où se regroupent des familles entre lesquelles se sont éteints les liens du patrimoine et du travail communautaire, subsistent encore, robustes et tenaces, des habitudes de coopération et de solidarité qui sont l'expression empirique d'un esprit communiste. La « communauté » correspond à cet esprit. Elle en est l'organe. Quand l'expropriation et la répartition des terres semblent liquider la « communauté », le socialisme indigène trouve toujours le moyen de la réinstaurer, de la maintenir ou de la subroger. Le travail et la propriété commune sont remplacés par la coopération dans le travail individuel.<sup>642</sup>

Dans ce contexte, une affirmation vague sur le « milieu » et la « race », dans les *Sept Essais*, prend son sens : « L'*ayllu* est un type social bien enraciné dans le milieu et la race »<sup>643</sup>. C'est donc au travers d'une territorialité, mais également d'un « lignage », d'une structure de parenté, que Mariátegui identifie la persistance historique de traits distinctifs indigènes. La question est de statuer sur leur caractère « socialiste », qualificatif décidément abandonné par l'historiographie.

---

<sup>642</sup> « en las aldeas indígenas donde se agrupan familias entre las cuales se han extinguido los vínculos del patrimonio y del trabajo comunitario, subsisten aún, robustos y tenaces, hábitos de cooperación y solidaridad que son la expresión empírica de un espíritu comunista. La "comunidad" corresponde a este espíritu. Es su órgano. Cuando la expropiación y el reparto parecen liquidar la "comunidad", el socialismo indígena encuentra siempre el medio de rehacerla, mantenerla o subrogarla. El trabajo y la propiedad en común son reemplazados por la cooperación en el trabajo individual ». *Ibid.*, p. 67.

<sup>643</sup> « El "ayllu" es un tipo social bien arraigado en el medio y la raza ». José Carlos MARIÁTEGUI, *7E*, *op. cit.*, page 291.

## Communisme moderne et question agraire dans le marxisme de Mariátegui

*Le développement d'une nation historiquement arriérée conduit, nécessairement, à une combinaison originale des diverses phases du processus historique. L'orbe décrit prend dans son ensemble un caractère irrégulier, complexe, combiné.*

*La possibilité de sauter par-dessus les degrés intermédiaires n'est pas, on l'entend bien, tout à fait absolue ; en fin de compte, elle est limitée par les capacités économiques et culturelles du pays.<sup>644</sup>*

Manifestement, le cœur de la réflexion de Mariátegui autour de la catégorie de « communisme inca » n'est pas à chercher dans une volonté purement historiographique, mais bien praxéologique. Sans s'affranchir pour autant d'une ambition théorique certaine, le champ dans lequel s'inscrit le Péruvien n'est pas abstrait ou éthéré. Il s'agit d'une participation active, militante et scientifique devant permettre de faire avancer le niveau de connaissance et de conscience politique simultanément. En se penchant sur l'histoire nationale péruvienne et en redéfinissant le sens de ses principales déterminations, Mariátegui amène des questions de connaissance historique sur le champ de la stratégie politique, posant le problème de la compréhension d'une histoire particulière au sein d'une totalité. Pour ce qui nous occupe ici cet aspect est crucial, car il suppose de s'interroger sur la manière d'interpréter le rôle des diverses composantes de la population, tout en gardant à l'esprit les réalités d'autres pays et les logiques fondamentales du capitalisme. Au Pérou, cela signifie s'interroger sur ce que sont les masses indigènes, sur ce qu'elles peuvent être et à quelles conditions. L'interprétation mariatéquienne en termes préfiguratifs permet de s'interroger sur les relations entre des catégories comme « paysan.ne » et « Indien.ne », les caractéristiques propres à ces

---

<sup>644</sup> Léon TROTSKY, *Histoire de la révolution russe*, op. cit., page 15.

populations et leurs correspondances avec d'autres populations et situations. Enfin, elle invite à réinventer ce qu'il est possible de proposer comme horizon raisonnable et révolutionnaire.

Dans leur ouvrage de 2009 intitulé *Commonwealth*, Antonio Negri et Michael Hardt livrent un passage extrêmement révélateur d'une certaine réception du « communisme inca » chez Mariátegui :

José Carlos Mariátegui se trouve dans une position privilégiée pour reconnaître cet aspect de résistance anti-moderne, à la fois à l'intérieur et à l'extérieur de l'Europe. Après son voyage en Europe dans les années 1920, où il étudie les mouvements communiste et socialiste, il retourne dans son Pérou natal et découvre que les communautés indigènes andines, les *ayllus*, reposent sur une base similaire. Les communautés indigènes défendent et préservent l'accès commun à la terre, des formes communes de travail et une organisation sociale communale – quelque chose de semblable, dans l'esprit de Mariátegui, à la communauté paysanne russe pré-révolutionnaire qui intéressait Marx, le *mir*. [...] Sans doute, Mariátegui reconnaît les éléments théocratiques et despotiques de la société traditionnelle inca, mais il y trouve également une racine solide dans le commun qui sert de base à la résistance. Au travers de son contact avec le communisme européen, il parvient à la compréhension de l'importance et du potentiel des populations indigènes et des formes sociales du « communisme inca » – non pas, bien entendu, comme le reliquat préservé et intact des temps pré-colombiens ni un dérivé des mouvements politiques européens, mais comme une expression dynamique de la résistance au sein de la société moderne. L'anti-modernité, en Europe et au-dehors, doit, d'abord, être comprise dans l'expression sociale du commun.<sup>645</sup>

Tout en présentant un condensé de l'approche mariatéguienne, les deux auteurs en limitent drastiquement la portée. Dans leur texte, en effet, la référence aux communautés indigènes est corrélée à un aspect fondamental des sociétés capitalistes qu'ils nomment la résistance anti-moderne, résistance immanente à la modernité même, surgissant d'une revendication du « commun ». Précisément, il nous semble que ce type d'approche, très souvent répété dans les mentions faites à Mariátegui à partir des années 1990, reproduit une certaine cécité face à des avancées de l'historiographie dont on trouve des aspects chez Mariátegui. En particulier, cela revient à assimiler des types très divers de révolte, de soulèvement ou de manifestation

---

<sup>645</sup> « José Carlos Mariátegui is in a privileged position to recognize this aspect of antimodern resistance both within and outside Europe. After traveling to Europe in the 1920s and studying socialist and communist movements there, he returns to his native Peru and discovers that Andean indigenous communities, the *ayllus*, rest on a parallel basis. The indigenous communities defend and preserve common access to the land, common forms of labor, and communal social organization—something like, in Mariátegui's mind, the prerevolutionary Russian peasant communities that interested Marx, the *mir*. [...] Mariátegui certainly recognizes the theocratic and despotic elements of traditional Inca society, but he also finds in it a solid rooting in the common that serves as a basis for resistance. Through his contact with European communism he comes to understand the importance and potential of the indigenous populations and social forms of "Inca communism"—not, of course, as a remainder preserved intact from pre-Columbian times or as a derivative of European political movements, but as a dynamic expression of resistance within modern society. Antimodernity, within Europe and outside, should be understood first in the social expression of the common ». Michael HARDT et Antonio NEGRI, *Commonwealth*, Cambridge, Mass, Belknap Press of Harvard University Press, 2009, page 89.

politique à une seule cause fondamentale, au fond transhistorique. Autrement dit, ce ne serait pas dans les termes d'une subjectivité – individuelle ou collective – susceptible de s'exprimer politiquement et socialement de manière autonome, mais au nom de la défense / résistance infra-politique, essentielle, que se manifesteraient ces éléments d'anti-modernité. Au-delà de la réduction de la modernité à ses composantes d'exploitation et de domination, une telle lecture oppose une défense du « commun » à un projet moderne aliénant. Son autre pan est de ramener les expressions anti-modernes à une forme de pré-modernité en revendiquant des « communs » eux-mêmes pré-modernes. Cette approche revient, sans le dire explicitement, sur une tradition déjà longue d'avancées significatives dans l'interprétation des conflits sociaux, notamment agraires.

Inspirés des écrits de Gramsci, les *Subaltern Studies* ont, en effet, remis en cause la perception, longtemps dominante, d'un caractère pré-politique des soulèvements, révoltes, jacqueries, etc<sup>646</sup>. L'enjeu d'un renouvellement du regard porté sur la conflictualité sociale est son décentrement par rapport à l'État et aux instances de légitimation qui y sont liées, ainsi qu'une réévaluation de la capacité d'action autonome – l'*agency* – des diverses couches de la population. Dans les mots de Gramsci :

C'est que, au fond, si le subalterne était hier une chose, il est aujourd'hui, non plus une chose mais une personne historique, un protagoniste : s'il était hier irresponsable parce que « résistant » à une volonté étrangère, il se sent aujourd'hui responsable parce que non plus résistant mais agent et nécessairement actif et entreprenant. Mais avait-il été réellement hier simple « résistance », simple « chose », simple « irresponsabilité » ? Certainement pas, et il convient au contraire de mettre en relief comment le fatalisme ne sert qu'à voiler la faiblesse d'une volonté active et réelle. [...] Une partie de la masse, même subalterne, est toujours dirigeante et responsable, et la philosophie de la partie précède toujours la philosophie du tout, non seulement comme anticipation théorique, mais comme nécessité actuelle.<sup>647</sup>

Au-delà de l'incontestable apport des recherches sur l'Inde coloniale, on trouve, dans la littérature d'inspiration marxiste, le souci déjà ancien d'interpréter les mouvements paysans dans leur rapport à la modernité capitaliste. C'est le cas d'Eric Hobsbawm<sup>648</sup>, bien sûr, mais

<sup>646</sup> On pense notamment aux travaux de Ranajit Guha (Ranajit GUHA, *Elementary aspects of peasant insurgency in colonial India*, Durham, Duke University Press, 1999.) et Gayatri Spivak (Gayatri Chakravorty SPIVAK, *The Spivak reader: selected works of Gayatri Chakravorty Spivak*, New York, Routledge, 1996.). Voir également, sur une ligne plus ouvertement marxiste, Jairus BANAJI, *Theory as history: essays on modes of production and exploitation*, Leiden; Boston, Brill, Historical materialism book series, n° 25, 2010.

<sup>647</sup> Antonio GRAMSCI, *Textes*, Paris, Éditions Sociales, 1983, page 84.

<sup>648</sup> Voir notamment E. J. HOBBSAWM, *Bandits* (1959), Rev. ed., 1st American paperback ed., New York, Pantheon Books, 1981. Et son étude sur les luddites avec Georges Rudé, E. J. HOBBSAWM et George F. E. RUDÉ, *Captain Swing*, London, Verso, 2014. Ainsi que E. J. HOBBSAWM, *Primitive rebels: studies in archaic forms of social movement in the 19th and 20th centuries*, New York, W.W. Norton, The Norton library, 1965.

également de Theodor Shanin<sup>649</sup> ou de Rodolfo Stavenhagen<sup>650</sup>, parmi beaucoup d'autres<sup>651</sup>. La particularité de l'inspiration gramscienne tient à ce qu'elle refuse de cantonner les masses anonymes à la passivité, à une simple « résistance » qui ne serait que réaction face à une dynamique toujours externe, une imposition. Au contraire, il s'agit de renverser la perspective pour mettre en lumière le rôle historique invisibilisé des masses tenues hors de l'État.

Tant du point de vue économique que politique, la paysannerie occupe une place singulière dans le marxisme lorsqu'il se consacre à l'analyse historique et politique des événements révolutionnaires du passé – comme dans le *Dix-huit brumaire* de Marx –, à la construction d'une société socialiste<sup>652</sup>, et bien sûr d'un État socialiste comme l'URSS<sup>653</sup> et à la projection stratégique dans le futur de la Révolution dans ses multiples théâtres locaux<sup>654</sup>. Dans les pays majoritairement agraires dans les années 1920, c'est-à-dire l'ensemble du monde à l'exception d'une partie de l'Europe occidentale et des États-Unis, cette question est cruciale pour établir un cadre analytique qui intègre au corpus marxiste européen des déterminations propres aux périphéries du capitalisme. On retrouve cette nécessité chez Lénine<sup>655</sup>, chez Mao Zedong<sup>656</sup>, chez Gramsci et beaucoup d'autres. Mariátegui appartient de plein droit à cette liste.

---

<sup>649</sup> Theodor SHANIN (dir.), *Peasants and Peasant Societies*, Baltimore, Penguin, 1971.

<sup>650</sup> Rodolfo STAVENHAGEN, *Peasants, culture and indigenous peoples: critical issues*, Heidelberg ; New York, Springer, 2013.

<sup>651</sup> Maria Paula Nascimento Araujo propose une synthèse efficace de la question paysanne dans le « marxisme classique », voir Maria Paula Nascimento ARAUJO, « A questão camponesa na teoria marxista clássica », in André Leonardo CHEVITARESE (dir.), *O campesinato na história*, Rio de Janeiro, Relume Dumará / FAPERJ, 2002. Pour des analyses plus spécifiques sur les questions agraires, voir Terence J. BYRES, *Capitalism from above and capitalism from below: an essay in comparative political economy*, Houndmills, Basingstoke, Hampshire : New York, Macmillan Press ; St. Martin's Press, 1996. Et Henry BERNSTEIN, *Class dynamics of agrarian change*, Halifax, N.S. : Sterling, VA, Fernwood Pub. ; Kumarian Press, 2010.

<sup>652</sup> Parmi les ouvrages classiques, il faut citer l'ouvrage de 1899 de Karl Kautsky : Karl KAUSTKY, *La question agraire. Études sur les tendances de l'agriculture moderne [1899]*, Paris, Giard & Brière, 1900. Des analyses spécifiques sur la paysannerie russe peuvent également être trouvées dans Vladimir Illich LÉNINE, « Le développement du capitalisme en Russie », *op. cit.*

<sup>653</sup> Voir notamment les travaux de l'économiste soviétique Evgeny Preobrazhensky : Evgeny Alekseevich PREOBRAZHENSKY, *The New Economics [1926]*, Oxford, Oxford University Press, 1965. Et Evgeny Alekseevich PREOBRAZHENSKY, *The decline of capitalism [1931]*, Richard B. DAY (trad.), Armonk, N.Y, M.E. Sharpe, 1985.

<sup>654</sup> Pour une anthologie des textes marxistes et marxistes sur la question agraire, voir Utsa PATNAIK (dir.), *The agrarian question in Marx and his successors*, New Delhi, LeftWord Books, LeftWord classics, 2007. Et Athar HUSSAIN et Keith TRIBE, *Marxism and the Agrarian Question: German Social Democracy and the Peasantry, 1890-1907*, London, Palgrave Macmillan Limited, 1981.

<sup>655</sup> Vladimir Illich LÉNINE, « Le développement du capitalisme en Russie », *op. cit.*

<sup>656</sup> Ce dernier inclut ainsi les paysans pauvres dans le « semi-prolétariat ». Voir le texte de mars 1926 intitulé « Analysis of the classes in Chinese society » (Tse-tung MAO, *Selected Works of Mao Tse-Tung, Vol. I*, Beijing, Foreign Languages Press, 1965, pages 13-14.).

Nous avons souligné la présence de passages essentialistes dans les écrits de Mariátegui, ce point n'est donc pas en débat ici<sup>657</sup>. En revanche, il est impératif de noter la présence et l'importance de facteurs de changement propres aux communautés indigènes et aux paysans dans les écrits du Péruvien. Ainsi, le thème du « communisme inca » ne découle pas d'une quelconque nostalgie ou d'un romantisme bucolique :

La défense de la « communauté » indigène ne repose pas sur des principes de justice abstraits, ni sur des considérations sentimentales traditionalistes, mais sur des raisons concrètes et pratiques d'ordre économique et social. La propriété communale ne représente pas, au Pérou, une économie primitive qui aurait été remplacée par une économie progressive fondée sur la propriété individuelle. Non, les « communautés » ont été expulsées de leurs terres au profit du *latifundium* féodal ou semi-féodal, intrinsèquement incapable de progrès technique.<sup>658</sup>

Les survivances « communistes » ne sont valorisées, ici, que dans la mesure où une fonction leur est attribuée : celle de permettre une voie vers la socialisation des terres et de la production selon les canons modernes et technologiques issus des contradictions du capitalisme. Comme nous l'avons montré, Mariátegui critique la grande propriété privée dans les Andes à deux titres : pour son incapacité à imposer un mode de production qui éradique effectivement les formes d'organisation précédentes, et – en conséquence – pour son inaptitude à intégrer les éléments permettant une meilleure productivité :

La destruction de cette économie [communiste inca] – et par conséquent de la culture qui se nourrissait de sa sève – est l'une des responsabilités les moins discutables de la période coloniale, non pour avoir constitué la destruction des formes autochtones, mais *pour ne pas avoir amené avec elle sa substitution par des formes supérieures*. Le régime colonial a désorganisé et annihilé l'économie agraire inca, sans la remplacer par une économie aux rendements supérieurs.<sup>659</sup>

<sup>657</sup> L'anthropologue Claudia Gilman le rappelle succinctement : « Son insistance sur les déterminations économiques de la situation péruvienne et les manières de les résoudre s'appuie, peut-être involontairement, sur la permanence de populations indiennes pures. Si l'Indien, comme type organique de société et de culture, peut trouver la voie de la civilisation moderne par son propre chemin, par sa capacité de lutte politique, sociale et économique, il le doit également à sa survivance : le matériau biologique du Tawantinsuyo, affirme Mariátegui, se montre, après quatre siècles, immuable » (« Su énfasis sobre las determinaciones económicas de la situación peruana y los modos de resolverla, se sustenta, tal vez involuntariamente, sobre la permanencia incontaminada de las poblaciones indias. Si el indio como tipo orgánico de sociedad y cultura, puede encontrar la vía de la civilización moderna por sus propios pasos, su capacidad de lucha política, social y económica, se debe también a su sobrevivencia: el material biológico del Tahuantinsuyo, afirma Mariátegui, se revela, después de cuatro siglos, inmutable »). Claudia GILMAN, « Bio-Policies Undergoing Transformation: Bodies and Ideas of American Identities », in Mario J. VALDÉS et Djelal KADIR (dir.), *Literary Cultures of Latin America: A Comparative History*, Vol.3, Oxford, Oxford University Press, 2004, page 56.

<sup>658</sup> « La defensa de la "comunidad" indígena no reposa en principios abstractos de justicia ni en sentimentales consideraciones tradicionalistas, sino en razones concretas y prácticas de orden económico y social. La propiedad comunal no representa en el Perú una economía primitiva a la que haya reemplazado gradualmente una economía progresiva fundada de la propiedad individual. No; las "comunidades" han sido despojadas de sus tierras en provecho del latifundio feudal o semifeudal, constitucionalmente incapaz de progreso técnico ». José Carlos MARIÁTEGUI, *7E*, op. cit., page 68.

Par opposition, les communautés sont plus efficaces, puisqu'avec des terres moins fertiles et moins abondantes, elles ont une production comparable à celle des *latifundia*<sup>660</sup>. Si la résistance des communautés est applaudie, Mariátegui y voit un signe de vitalité dont les performances économiques sont l'expression, et non le principe même de leur existence dans le Pérou de son temps. La mesure est ici strictement rationnelle, observable en termes de productivité du travail.

Les « éléments de socialisme pratique », l'enracinement d'habitudes de coopération que l'auteur assimile au socialisme, sont donc autant de ponts possibles permettant de sauter l'obstacle à une modernisation et à un dépassement simultanés du capitalisme que représentent le *latifundium* et le *gamonalismo*. L'argument repose ici exclusivement sur une approche économique, et non sur une lecture culturelle des communautés, ce qui explique que le développement de coopératives de production ne soit pas une simple expression du « collectivisme » intrinsèque des populations indigènes, mais qu'il doive s'accompagner du développement de formes politiques d'organisation :

Au Pérou, le développement des coopératives ne peut qu'être subordonné, conformément aux enseignements de la théorie et de la pratique économiques, au développement de l'action syndicale, et aux facteurs généraux de notre processus économique. Cependant, et somme toute, le Pérou est l'un des pays d'Amérique latine où la coopération trouve les éléments les plus spontanés et singuliers d'enracinement. Les communautés indigènes réunissent le plus haut degré possible d'aptitudes morales et matérielles pour se transformer en coopératives de production et de consommation.<sup>661</sup>

Le lien entre les traditions collectivistes et un futur socialiste doit être construit à partir d'une conscience et d'une lutte politique et économique. Le caractère préfiguratif du « communisme inca » et de ses traits subsistants ne constitue pas, en lui-même, une garantie, mais un facteur potentiel d'accélération d'une transition vers le socialisme, au sein de laquelle des formes modernes de socialisme doivent indispensablement éclore. En d'autres termes, Mariátegui ne s'enferme pas dans une *reductio ad culturam*, et c'est en termes d'inscription dans l'économie

---

<sup>659</sup> « La destrucción de esta economía –y por ende de la cultura que se nutría de su savia– es una de las responsabilidades menos discutibles del coloniaje, no por haber constituido la destrucción de las formas autóctonas, sino por no haber traído consigo su sustitución por formas superiores. El régimen colonial desorganizó y aniquiló la economía agraria inkaica, sin reemplazarla por una economía de mayores rendimientos ». *Ibid.*, p. 43.

<sup>660</sup> Voir, en particulier, *Ibid.*, p. 69.

<sup>661</sup> « En el Perú, el desarrollo de las cooperativas no puede dejar de estar subordinado, conforme a las enseñanzas de la teoría y la práctica económicas, ni al desenvolvimiento de la acción sindical, ni a los factores generales de nuestro proceso económico. Pero, con todo, es el Perú uno de los países de la América Latina donde la cooperación encuentra elementos más espontáneos y peculiares de arraigo. Las comunidades indígenas reúnen la mayor cantidad posible de aptitudes morales y materiales para transformarse en cooperativas de producción y de consumo ». José Carlos MARIÁTEGUI, « El porvenir de las cooperativas », *Amauta*, mars 1928, n° 13. Reproduit dans José Carlos MARIÁTEGUI, *IP*, *op. cit.*, pages 195-196.



moderne qu'il réfléchit le rôle des communautés indigènes comme unités de production. L'exemple qu'il prend dans les *Sept Essais* est devenu un *topos* de la littérature mariatéguienne : il s'agit de l'usine électrique de Muquiyaayo, qu'il reprend de l'ouvrage de Castro Pozo<sup>662</sup>, dont l'exploitation est assurée par plusieurs communautés indigènes. Là encore, ce n'est pas un socialisme inné, une essence abstraite qui se manifeste, mais bien une adaptation de formes collectives de travail à une production donnée – l'énergie électrique – et dans un cadre donné – la coopérative –. De manière similaire, la mise en commun du travail, dont les racines remontent à des pratiques pré-coloniales, trouvent dans le capitalisme un cadre nouveau que Mariátegui met en parallèle avec une revendication du mouvement syndical européen, le contrat de travail collectif :

Ces coutumes ont amené les indigènes à la pratique – naissante et encore rudimentaire, bien sûr – du contrat collectif de travail, plutôt qu'au contrat individuel. Ce ne sont pas les individus isolés qui louent leur travail à un propriétaire ou un employeur, ce sont tous les hommes en âge de la localité, ensemble.<sup>663</sup>

Cette pratique est embryonnaire parce que les rapports de production capitalistes ne sont pas la règle dans la *sierra*. À mesure que les rapports « féodaux » sont supplantés par des formes plus productives et rentables – les grandes haciendas capitalistes ou les rares cas de coopératives – ces adaptations émergent spontanément, nous dit-il, de même que les coopératives naissent « spontanément » le long des nouvelles voies de chemin-de-fer<sup>664</sup>.

Mariátegui ne se situe donc pas dans un rejet de la technique ou des innovations dans le capitalisme. Sa référence admirative à la survivance d'un « esprit communiste » repose bien plus sur l'idée d'une adaptation et d'une accélération possibles des dynamiques intrinsèques du capitalisme et de l'avènement du socialisme. De ce point de vue, le travail de fond des organisations de lutte typiques de la société de classe (syndicat, parti) est indispensable, et les versions jugées dépassées telles que celles de l'anarcho-syndicalisme, doivent être abandonnées. Mariátegui donne l'exemple de l'anticléricalisme, passé des libéraux du XIX<sup>e</sup> siècle aux premiers syndicats anarcho-syndicalistes<sup>665</sup> :

Une grande partie des curés, alliée aux bourgeoisies nationales, continue d'employer leurs armes, basée sur le fanatisme religieux que plusieurs siècles de propagande sont

<sup>662</sup> Hildebrando CASTRO POZO, *Nuestra comunidad indígena*, *op. cit.*, pages 66-67.

<sup>663</sup> « Estas costumbres han llevado a los indígenas a la práctica –incipiente y rudimentaria por supuesto– del contrato colectivo de trabajo, más bien que del contrato individual. No son los individuos aislados los que alquilan su trabajo a un propietario o contratista; son mancomunadamente todos los hombres útiles de la “parcialidad” ». José Carlos MARIÁTEGUI, *7E*, *op. cit.*, page 68.

<sup>664</sup> *Ibid.*

<sup>665</sup> Nous traiterons de l'apparition de ces syndicats au chapitre 7.

parvenus à enraciner dans les esprits simples des Indiens. Seule une conscience de classe, seul le « mythe » révolutionnaire et sa profonde racine économique, et non une propagande anticléricale stérile, parviendront à substituer les mythes artificiels imposés par la « civilisation » des envahisseurs et maintenus par les classes bourgeoises, héritières de leur pouvoir.<sup>666</sup>

C'est dans une identification et une mobilisation sur des critères touchant aux racines de l'organisation économique que Mariátegui perçoit une connexion possible entre les survivances du « communisme inca » et le socialisme moderne. À la fois enraciné dans un passé ancestral et vecteur d'avenir, le socialisme apparaît comme un révélateur, un agent catalyseur mettant en évidence les éléments « parasitaires » et « organiques » de la formation sociale péruvienne. En ce sens précis, la rencontre entre les deux formes de socialisme au Pérou n'est pas un hasard, mais la manifestation d'une crise qui traverse le monde capitaliste dans son ensemble et conditionne les critiques à son encontre :

L'espérance indigène est absolument révolutionnaire. Le même mythe, la même idée sont des agents décisifs dans le réveil d'autres vieux peuples, d'autres vieilles races en collapse : les Hindous, les Chinois, etc. L'histoire universelle tend, aujourd'hui comme jamais, à suivre le même cadran. Pourquoi faudrait-il que le peuple inca, qui a édifié le système communiste le plus développé et harmonieux, soit le seul à rester insensible à l'émotion mondiale ?<sup>667</sup>

En mettant au centre de leurs revendications la terre et sa propriété, la contestation des piliers mêmes de l'ordre économique-politique de la formation sociale péruvienne, les mouvements indigènes font trembler toute la structure tout en rejouant la litanie des luttes du passé. Ainsi, c'est dans la mesure où leur lutte s'inscrit dans un horizon beaucoup plus large, celui de la révolution socialiste, de la fin du capitalisme, que les Indiens participent activement au mouvement global de l'histoire humaine du moment. Mariátegui insiste à la fois sur ce que les Indiens font au socialisme (la connexion avec des traditions issues d'un monde agraire pré-industriel, non occidental, etc.), mais aussi sur ce que le socialisme fait aux luttes des Indiens. En particulier, il voit dans la formation d'une conscience de classe et la

---

<sup>666</sup> « Un gran sector de los curas, aliados a las burguesías nacionales, sigue empleando sus armas, basado en el fanatismo religioso que varios siglos de propaganda han logrado hacer arraigar en los espíritus sencillos de los indios. Sólo una conciencia de clase, sólo el "mito" revolucionario con su profunda raigambre económica, y no una infecunda propaganda anti-clerical, logran substituir los mitos artificiales impuestos por la "civilización" de los invasores y mantenidos por las clases burguesas, herederas de su poder ». « El problema de las razas en América Latina », José Carlos MARIÁTEGUI, *IP, op. cit.*, page 58.

<sup>667</sup> « La esperanza indígena es absolutamente revolucionaria. El mismo mito, la misma idea, son agentes decisivos del despertar de otros viejos pueblos, de otras viejas razas en colapso: hindúes, chinos, etc. La historia universal tiende hoy como nunca a regirse por el mismo cuadrante. ¿Por qué ha de ser el pueblo inkaico, que construyó el más desarrollado y armónico sistema comunista, el único insensible a la emoción mundial? » José Carlos MARIÁTEGUI, *7E, op. cit.*, page 26.

formulation de revendications radicales, ainsi que dans des formes d'organisation nouvelles, les éléments de jonction et d'unité qui ont manqué aux révoltes indiennes du passé :

Un peuple de quatre millions d'hommes (*sic*) conscient de son nombre ne désespère jamais de son avenir. Les mêmes quatre millions d'hommes, tant qu'ils ne sont qu'une masse inorganique, une foule dispersée, seront incapables de décider leur direction historique.<sup>668</sup>

La subjectivité historique au sens plein est alors fonction du mouvement révolutionnaire lui-même, au sein duquel se forment les instruments politiques et économiques de renversement de la classe dirigeante. Dans les mots d'Enzo Traverso,

la révolution est le moment dans lequel les êtres humains font leur propre histoire ; c'est le moment durant lequel les opprimés deviennent des sujets historiques, renversent l'ancien ordre social et politique et le remplacent par un ordre nouveau.<sup>669</sup>

Indianité – au sens d'une actualisation de tradition pré-colombiennes charriant une histoire de cinq siècles de luttes – et lutte de classes trouvent ainsi une voie commune passant par le renversement de l'ordre bourgeois aux diverses échelles et dans les multiples formes en lesquelles il se décline. La jonction de ces deux influx constitue ainsi une possibilité dialectique de conformation d'un sujet révolutionnaire multitudinaire, car regroupant des couches disparates, et cependant de classe car défini par ses intérêts économiques.

Les formes de la connexion entre le socialisme moderne et l'héritage « communiste » des communautés indigènes sont ainsi déterminées, dans le texte mariatéguien, par une communion de luttes et d'objectifs. La modernité, entendue également comme une avancée vers un futur émancipateur, *progressiste*, est embrassée comme chemin à inventer à partir des pratiques et traditions des masses en mouvement, et non dans une quelconque restauration. En ce sens, la critique portée par Miroschevski, dont il a été question dans la section antérieure, rate sa cible. En effet, l'historien soviétique met en cause la défense de la communauté indigène chez Mariátegui comme une marque de populisme. Si l'on trouve quelques

<sup>668</sup> « Un pueblo de cuatro millones de hombres, consciente de su número no desespera nunca de su porvenir. Los mismos cuatro millones de hombres mientras no sean sino una masa inorgánica, una muchedumbre dispersa, serán incapaces de decidir un rumbo histórico ». « Aspectos del problema indígena » (17/12/1926), *Mundial*, José Carlos MARIÁTEGUI, *PP, op. cit.*, page 147. On retrouve une intuition qui a une longue histoire dans le marxisme : l'idée que c'est la fragmentation, la dispersion propre aux campagnes qui détermine une faible conscience politique commune et une plus faible capacité de résistance à la répression. Ainsi, Marx et Engels expliquent l'absence de renversement révolutionnaire de l'Ancien Régime sous la seule pression des mouvements paysans par la fragmentation des luttes et des consciences : « Les grands soulèvements du Moyen-Âge partirent tous de la campagne, mais ils furent également voués à l'échec, par suite de l'éparpillement des paysans et de leur inculture qui en était la conséquence. » Karl MARX et Friedrich ENGELS, *L'idéologie allemande*, Henri AUGER, Gilbert BADIA, Jean BAUDRILLARD et Renée CARTELLE (trad.), Paris, Éditions Sociales, 1968, page 82.

<sup>669</sup> Enzo TRAVERSO, *Révolution, op. cit.*, page 408.

références allant dans ce sens<sup>670</sup>, notre analyse conduit à une position tout à fait contraire. En effet, c'est le marxisme de Mariátegui qui le conduit à une lecture originale des formes communautaires de travail et de propriété, et non un rejet des fruits acides de la modernité. À l'inverse, comme l'écrit Lénine,

les arbres empêchent [les populistes] de voir la forêt, derrière la forme de la propriété terrienne des différentes communautés paysannes ils n'aperçoivent pas l'organisation de l'économie sociale russe dans son ensemble.<sup>671</sup>

Or, précisément, c'est l'articulation entre le traditionnel, le moderne et le futur possible que Mariátegui met en avant comme horizon d'attente révolutionnaire et communiste. Son analyse ne découle pas d'une simple idéalisation du passé, mais du constat de l'inefficacité passée et présente des grandes propriétés, *haciendas* et *latifundia*, d'une part ; et d'autre part du rôle croissant de la subsomption réelle à l'impérialisme de l'agriculture péruvienne (la subsomption formelle étant déjà établie par le caractère dépendant de l'économie péruvienne).

Cette articulation trouve son origine dans une exigence intellectuelle et pratique, celle de penser cet horizon à partir d'une économie largement agraire<sup>672</sup>, avec peu de capitaux disponibles et une grande fragmentation de la classe laborieuse du fait de l'héritage colonial. Rappelons toute l'importance de la terre dans l'exposé mariatéguien des *Sept Essais* : « Le régime de propriété de la terre détermine le régime politique et administratif de toute nation »<sup>673</sup>. Et l'agent transformateur de cet ordre doit se situer à la hauteur du défi, c'est-à-dire au niveau d'une transformation modelée par les intérêts conscients d'une partie expressive de la formation sociale : « Un nouvel ordre juridique et économique ne peut être, dans tous les cas, l'œuvre d'un *caudillo* mais d'une classe »<sup>674</sup>. C'est d'ailleurs dans la même section que Mariátegui parle de « classe paysanne », pour souligner son absence de protagonisme dans le processus des Indépendances, notamment au Pérou :

---

<sup>670</sup> On pense notamment à José Aricó, pour qui « la possibilité d'une forme "non occidentale" de transformation sociale, défendue par Marx et les populistes dans les années quatre-vingt, questionnée *théoriquement* par Lénine dans les années quatre-vingt-dix, finit par être *pratiquement* enterrée en octobre 1917 » (« La posibilidad de una forma "no occidental" de transformación social, defendida por Marx y los populistas en los años ochenta, y cuestionada *teóricamente* por Lenin en los noventa, quedó *prácticamente* sepultada en octubre de 1917 »). José M. ARICÓ, *Marx y América Latina*, *op. cit.*, page 87.

<sup>671</sup> Vladimir Illich LÉNINE, *Œuvres*, Vol. I, Paris, Éditions Sociales, 1958, page 369. *Apud* Édouard MORENA, « Une question agraire pour le XXI<sup>ème</sup> siècle ? Henry Bernstein et les « études agraires critiques » », *Contretemps [en ligne]*, 20 juin 2019, URL complète en biblio.

<sup>672</sup> José Carlos MARIÁTEGUI, *7E*, *op. cit.*, page 20.

<sup>673</sup> « El régimen de propiedad de la tierra determina el régimen político y administrativo de toda nación ». *Ibid.*, p. 42.

<sup>674</sup> « Un nuevo orden jurídico y económico no puede ser, en todo caso, la obra de un caudillo sino de una clase ». *Ibid.*, p. 57.

Pour que la révolution démo-libérale puissent avoir ces effets [liquidation de la féodalité, distribution des terres, constitution de la petite propriété agricole], deux prémisses ont été nécessaires : l'existence d'une bourgeoisie consciente des fins et des intérêts de son action et l'existence d'un état d'esprit révolutionnaire dans la classe paysanne et, surtout, sa revendication du droit à la terre en termes incompatibles avec le pouvoir de l'aristocratie latifundiaire. La Révolution ne répondait pas à ces prémisses, au Pérou encore moins que dans les autres pays d'Amérique.<sup>675</sup>

Or, si c'est bien en tant que classes sociales *pour soi* que la bourgeoisie française et le prolétariat russe ont imprimé leur orientation aux révolutions de 1789 et 1917, Mariátegui souligne le rôle « en creux » des paysanneries, dont le soutien était indispensable pour résister à une restauration menée par les aristocraties :

Ce phénomène semble, de plus, singulier tant à la révolution bourgeoise qu'à la révolution socialiste, à en juger par les conséquences mieux définies et plus stables [que sont] la mise à bas de la féodalité en Europe centrale et du tsarisme en Russie. Dirigées et mises en œuvre principalement par la bourgeoisie urbaine et le prolétariat urbain, les révolutions ont, l'une et l'autre, eu comme bénéficiaires immédiats les paysans.<sup>676</sup>

Ce constat – discutable historiquement<sup>677</sup> – vient appuyer son affirmation selon laquelle « si la révolution avait été un mouvement des masses indigènes ou avait représenté ses revendications, elle aurait nécessairement eu une physionomie agrariste »<sup>678</sup>. L'accaparement des terres et les formes d'expropriation des communautés sous le coup de lois libérales n'ont, manifestement, pas débouché sur la formation d'une petite propriété agricole au Pérou, comme elle n'aurait jamais pu le faire au demeurant, étant données les conditions dans lesquelles ces politiques ont été formulées et mises en pratique. L'enjeu est alors de penser une transformation révolutionnaire au Pérou dans laquelle les masses indigènes et paysannes fassent effectivement l'histoire, s'affirment comme classe révolutionnaire en conjonction avec

---

<sup>675</sup> « para que la revolución demo-liberal haya tenido estos efectos, dos premisas han sido necesarias: la existencia de una burguesía consciente de los fines y los intereses de su acción y la existencia de un estado de ánimo revolucionario en la clase campesina y, sobre todo, su reivindicación del derecho a la tierra en términos incompatibles con el poder de la aristocracia terrateniente. En el Perú, menos todavía que en otros países de América, la revolución de la independencia no respondía a estas premisas ». *Ibid.*, p. 53.

<sup>676</sup> « Este fenómeno, además, parece peculiar en general así a la revolución burguesa como a la revolución socialista, a juzgar por las consecuencias mejor definidas y más estables del abatimiento de la feudalidad en la Europa central y del zarismo en Rusia. Dirigidas y actuadas principalmente por la burguesía urbana y el proletariado urbano, una y otra revolución han tenido como inmediatos usufructuarios a los campesinos ». *Ibid.*

<sup>677</sup> Le rôle de la paysannerie dans la Révolution russe a connu une nette évolution historiographique. Pour une synthèse de la position de Lénine, voir Pierre SORLIN, « Lénine et le problème paysan en 1917 », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, avril 1964, vol. 19, n° 2, pp. 250-280. Pour une discussion plus actualisée, voir « Révolutionnaires et paysans. Le cas chinois et l'héritage du marxisme classique », *L'Homme & la Société*, 2009, vol. 172-173, n° 2-3, pp. 195-220. Et Alexandre SUMPF, « Les révolutions du paysan russe », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 2017, vol. 135, n° 3, pp. 102-116.

<sup>678</sup> « Si la revolución hubiese sido un movimiento de las masas indígenas o hubiese representado sus reivindicaciones, habría tenido necesariamente una fisonomía agrarista ». José Carlos MARIÁTEGUI, *7E*, *op. cit.*, page 53.

les travailleurs urbains, puis comme partie intégrante d'une nouvelle classe dirigeante plurielle, composée d'ouvriers et de paysans, de Noirs, de Chinois, de Métis et d'Indiens rassemblés par la réalisation du projet révolutionnaire.

Il n'est pas étonnant, étant donné ce contexte, de voir Mariátegui consacrer une attention singulière à un phénomène qui traverse de nombreux pays entre le début des années 1910 et la décennie 1920 : une vague sans précédent de réformes agraires rebat les cartes de la propriété foncière. On peut accompagner ce mouvement au travers des articles que Mariátegui consacre à l'actualité internationale, dès son retour au Pérou, en 1923. Au même titre que le mouvement révolutionnaire qui s'empare des masses ouvrières d'Europe à la sortie de la Première Guerre mondiale, Mariátegui rend compte d'une « vague verte »<sup>679</sup>. Stimulée par la Révolution russe et l'effondrement des Empires centraux, ce mouvement large dépasse les frontières des différents pays et cherche à « liquider » la grande propriété terrienne en Bulgarie, en Roumanie, en Grèce, en Tchécoslovaquie ou en Pologne par des dispositifs de « réforme agraire »<sup>680</sup>. Mariátegui se penche sur certains théâtres nationaux plus particuliers, donnant quelques détails sur les législations adoptées<sup>681</sup>, mais offrant surtout une lecture globale d'un mouvement de contestation de la domination séculaire des grands aristocrates dont le *latifundium* serait sorti « blessé à mort »<sup>682</sup>. De plus, les conflits autour de la terre s'inscrivent dans un mouvement plus large des masses populaires, comme Mariátegui le souligne dans le cas roumain :

Toute la politique de la Roumanie des années d'après-guerre se réduit, en dernière analyse, à l'affirmation des droits et des sentiments populaires contre les privilèges de l'aristocratie. Le peuple ne tend pas vers autre chose que la liquidation de la féodalité.<sup>683</sup>

Bien entendu, ce mouvement trouve, chez Mariátegui, une illustration significative dans la Révolution mexicaine, qui précède le 1917 bolchévique et met en place la première réforme agraire du XX<sup>e</sup> siècle. Dès 1923, Mariátegui consacre l'une de ses conférences à l'UPGP à la

<sup>679</sup> « Pilsudsky y la política polaca » (05/06/0926), *Variedades*, José Carlos MARIÁTEGUI, *FAVM II*, *op. cit.*, page 18.

<sup>680</sup> « En torno al tema de la inmigración » (13/04/1928), *Mundial*, José Carlos MARIÁTEGUI, *PP*, *op. cit.*, page 177.

<sup>681</sup> On trouve, pour l'Europe, des articles sur la Yougoslavie (« La escena yugoeslava » (29/08/1925), *Variedades*, José Carlos MARIÁTEGUI, *FAVM I*, *op. cit.*, page 239.), la Roumanie (« La escena rumana » (05/09/1925), *Variedades*, *Ibid.*, p. 244.) et la Pologne (« Pilsudsky y la política polaca » (05/06/1926), *Variedades*, José Carlos MARIÁTEGUI, *FAVM II*, *op. cit.*, page 77.).

<sup>682</sup> « herido de muerte », « La escena rumana » (05/09/1925), *Variedades*, José Carlos MARIÁTEGUI, *FAVM I*, *op. cit.*, page 247.

<sup>683</sup> « Toda la política de Rumania de los años de post-guerra, se reduce en último análisis a la afirmación de los derechos y sentimientos populares contra los privilegios de la aristocracia. El pueblo no tiende a otra cosa que a la liquidación de la feudalidad ». « La crisis dinástica rumana » (18/10/1929), *Mundial*, José Carlos MARIÁTEGUI, *FAVM III*, *op. cit.*, page 102.

situation mexicaine<sup>684</sup>, à la mauvaise volonté du général Carranza dans l'application de la réforme agraire établie par la Constitution de 1917<sup>685</sup> et aux réalisations du général Obregón, dont il écrit, en 1929, que le mandat représenterait « une étape de stabilisation et de réalisation révolutionnaires »<sup>686</sup>. Le Péruvien rappelle le caractère massif et populaire des revendications sur la terre dans le mouvement révolutionnaire mexicain, la réforme agraire y étant « l'objet capital du mouvement populaire »<sup>687</sup>. Enfin, dans le commentaire d'un ouvrage d'Abelardo Solís, Mariátegui approuve l'historien péruvien sur son appréciation de l'« universalité » du mouvement agraire, tout en regrettant le manque d'informations internationales précises que les travaux de Solís apportent<sup>688</sup>. Mariátegui cite à cette occasion les travaux d'un chercheur basé à Varsovie, Adam Rose, dont il reprend les observations concernant les limites de ces réformes :

1° que le pourcentage des travailleurs devenus propriétaires à la suite de la réforme est plus élevé en Tchécoslovaquie qu'en Allemagne, mais demeure néanmoins assez bas ;

2° que même les travailleurs qui arrivent à acheter un lot obtiennent, pour la plupart, trop peu de terre pour entreprendre une exploitation rationnelle ;

3° qu'environ la moitié des travailleurs n'ont obtenu d'autres secours qu'une indemnité, qui a pu les aider à vivre sans travailler pendant quelques mois, ou même pendant un an, mais ne saurait être considérée comme une véritable solution du problème qui nous occupe.<sup>689</sup>

Si le Péruvien met en avant les similitudes au sein du mouvement en faveur de la réforme agraire qui se manifeste dans de nombreux contextes, il n'ignore pas, à l'image de la citation ci-dessus, les difficultés que ces réformes doivent affronter, et la nature équivoque des exigences de telles réformes. Comme nous l'avons vu pour les cas mexicain et roumain,

<sup>684</sup> Les notes relatives à cette conférence ont disparues, mais un compte-rendu paru dans les jours suivants permet de connaître le plan suivi par Mariátegui (« La Revolución Mexicana – Conferencia de José Carlos Mariátegui » (15/12/1923), *La Crónica*, n°4233, Lima, in José Carlos MARIÁTEGUI, *HCM*, *op. cit.*, page 166.). Ce plan permet d'identifier de très fortes similarités avec d'autres articles consacrés à la Révolution mexicaine, confirmant ainsi la tonalité de la conférence (« Mexico y la Revolución » (05/02/1924), *Variedades*, José Carlos MARIÁTEGUI, *TNA*, *op. cit.*, page 39. Et « Obregón y la Revolución Mexicana » (21/07/1923), *Variedades*, *Ibid.*, p. 49.).

<sup>685</sup> Voir Adolfo GILLY, *La Revolución interrumpida. México, 1910 - 1920, una guerra campesina por la tierra y el poder*, 8<sup>e</sup> éd., Mexico, Ediciones « El Caballito », 1977, page 43. Et Carlos Alberto SAMPAIO BARBOSA, *A revolução mexicana*, São Paulo, Editora Unesp, 2010, page 92.

<sup>686</sup> « 25 años de sucesos extranjeros » (06/03/1929), *Variedades*, José Carlos MARIÁTEGUI, *HCM*, *op. cit.*, page 196.

<sup>687</sup> « Obregón y la Revolución Mexicana » (21/07/1923), *Variedades*, José Carlos MARIÁTEGUI, *TNA*, *op. cit.*, page 49.

<sup>688</sup> « Ante el problema agrario peruano por Abelardo Solís » (01/1929), *Amauta*, n°20, José Carlos MARIÁTEGUI, *PP*, *op. cit.*, page 192.

<sup>689</sup> Nous citons l'original en français (Adam ROSE, « Les ouvriers agricoles et la réforme agraire en Europe centrale », *Revue Internationale du Travail*, septembre 1928, XVIII, n° 3, pp. 321-352, pages 342-343.). Pour la citation dans l'article de Mariátegui, voir « Ante el problema agrario peruano por Abelardo Solís » (01/1929), *Amauta*, n°20, José Carlos MARIÁTEGUI, *PP*, *op. cit.*, page 193.

Mariátegui insiste sur le fait que l'application des réformes ne découle pas d'une logique libérale intrinsèque, mais de mouvements sociaux puissants en lutte contre des classes dirigeantes déterminées. Leur destin n'est donc en rien scellé, il est l'objet d'affrontements qui doivent être compris comme une des manifestations contemporaines de la lutte des classes. Par ailleurs, la question de l'actualité de la réforme agraire pose également celle des résultats qu'il est loisible d'en attendre. Le cas roumain est, là encore, source d'inspiration : après un moment de redistribution, le retour aux affaires de forces ouvertement conservatrices stoppe le processus. Pourtant, nous dit Mariátegui, bien qu'« embourbée »<sup>690</sup>, la réforme agraire a bouleversé le cours politique du pays, lui donnant une nouvelle orientation, fondée sur la fin du « féodalisme », sur laquelle il n'est plus possible de revenir. C'est pourquoi Mariátegui insiste sur la nécessité de donner plus de publicité, au Pérou, aux réformes ayant lieu dans le monde, de manière à démystifier un thème encore phagocyté par les représentations issues des grands propriétaires terriens :

La vulgarisation de ces réformes est évidemment indispensable, autant pour inciter les gens à considérer notre question agraire sans y voir une invention de théoriciens et de révolutionnaires, que pour confronter notre situation agraire à celle de ces pays face à leur nouvelle politique et profiter des suggestions [que l'on peut tirer] de leurs expériences respectives.<sup>691</sup>

La connaissance joue, ici encore, un rôle de premier plan dans l'argumentaire mariatéguien, car elle permet de confronter les propositions de résolution du problème de la terre sur la table au Pérou dans les années 1920 à des expérimentations concrètes et à une production scientifique sur le sujet :

Nul n'ignore que la solution libérale à ce problème serait, conformément à l'idéologie individualiste, le fractionnement des *latifundia* pour créer la petite propriété. Le manque de connaissances des principes élémentaires du socialisme, que l'on constate entre nous à chaque pas, est si démesuré qu'il n'est pas inutile d'insister sur le fait que cette formule – le fractionnement des *latifundia* en faveur de la petite propriété – n'est pas utopique, ni hérétique, ni révolutionnaire, ni bolchevique, ni avant-gardiste, mais bien orthodoxe, constitutionnelle, démocratique, capitaliste et bourgeoise. Et qu'elle trouve son origine dans l'idéologie libérale dont s'inspirent les statuts constitutionnels de tous les États démo-bourgeois. Et que dans les pays d'Europe centrale et orientale – où la guerre a abattu les dernières murailles de la féodalité, avec le consentement du capitalisme d'Occident, qui depuis lors oppose à la Russie précisément ce bloc de pays anti-

<sup>690</sup> « enpantanada », « La escena rumana » (05/09/1925), *Varietades*, José Carlos MARIÁTEGUI, *FAVM I*, *op. cit.*, page 248.

<sup>691</sup> « La vulgarización de estas reformas es evidentemente indispensable tanto para incitar a las gentes a considerar nuestra cuestión agraria, sin suponerla una invención de teorizantes y revolucionarios, cuanto para confrontar nuestra situación agraria con la de esos países antes de su nueva política y aprovechar las sugerencias de sus respectivas experiencias ». « *Ante el problema agrario peruano* por Abelardo Solís » (01/1929), *Amauta*, n°20, José Carlos MARIÁTEGUI, *PP*, *op. cit.*, page 192.



bolcheviks – en Tchécoslovaquie, en Roumanie, en Pologne, en Bulgarie, etc., des lois agraires limitant, en principe, la propriété de la terre à un maximum de 500 hectares ont été adoptées.<sup>692</sup>

L'article de 1928 d'Adam Rose, à partir duquel Mariátegui développe sa critique d'Abelardo Solís, comprend un rapide historique des débats sur la question agraire dans la social-démocratie. Mariátegui est ainsi familiarisé avec – au minimum – quelques éléments de la production intellectuelle entre 1867 et 1928 sur cette question. Y sont cités les travaux de Kautsky, mais aussi sa réfutation par Bernstein en 1912<sup>693</sup>, mais surtout les débats sur l'alternative à opposer à la grande propriété féodale : petite propriété privée ou grande concentration favorisant la collectivisation ? Si dans un premier temps l'idée d'une isomorphie entre grande propriété agricole et propriété industrielle semble dominer le débat, la tendance de l'immédiat avant-guerre est plutôt à une défense de la petite propriété foncière<sup>694</sup>.

---

<sup>692</sup> « Nadie ignora que la solución liberal de este problema sería, conforme a la ideología individualista, el fraccionamiento de los latifundios para crear la pequeña propiedad. Es tan desmesurado el desconocimiento, que se constata a cada paso, entre nosotros, de los principios elementales del socialismo, que no será nunca obvio ni ocioso insistir en que esta fórmula –fraccionamiento de los latifundios en favor de la pequeña propiedad– no es utopista, ni herética, ni revolucionaria, ni bolchevique, ni vanguardista, sino ortodoxa, constitucional, democrática, capitalista y burguesa. Y que tiene su origen en el ideario liberal en que se inspiran los estatutos constitucionales de todos los Estados demoburgueses. Y que en los países de la Europa Central y Oriental –donde la crisis bélica trajo por tierra las últimas murallas de la feudalidad, con el consenso del capitalismo de Occidente que desde entonces opone precisamente a Rusia este bloque de países anti-bolcheviques– en Checoslovaquia, Rumania, Polonia, Bulgaria, etc., se han sancionado leyes agrarias que limitan, en principio, la propiedad de la tierra, al máximo de 500 hectáreas ». José Carlos MARIÁTEGUI, *7E*, *op. cit.*, pages 40-41.

<sup>693</sup> Edouard BERNSTEIN, *Die Voraussetzungen des Sozialismus und die Aufgaben der Sozialdemokratie*, Stuttgart, J. H. W. Dietz, 1899. Nous savons par ailleurs que Mariátegui avait une copie de l'autre grand ouvrage de Bernstein (Edouard BERNSTEIN, *Socialisme théorique et social-démocratie pratique*, Paris, P. V. Stock, 1912.) grâce à Vanden (HARRY E. VANDEN, *Mariátegui. Influencias en su formación ideológica*, *op. cit.*, page 108.).

<sup>694</sup> Adam ROSE, « Les ouvriers agricoles et la réforme agraire en Europe centrale », *op. cit.*, page 326.

**Tableau 3 : Aperçu des réformes agraires dans le monde au XX<sup>e</sup> siècle (1900-1935)**

	<b>Processus et initiateurs</b>	<b>Mesures sur les personnes</b>	<b>Mesures foncières</b>	<b>Autres mesures agraires</b>
<b>Mexique (1911, 1915, 1934)</b>	Révolution armée, à participation paysanne ; 1 <sup>ère</sup> réforme agraire du XX <sup>e</sup> siècle	Organisation de comités paysans	Expropriation indemnisée et dotation des paysans dépossédés	Dotations aux <i>ejidos</i> des communautés et aux comités
<b>Russie – URSS (1929-1935)</b>	Révolution bolchevique ; fluctuations 1920-1928 ; accélération par Staline	Lutte contre les koulaks, brigades ouvrières, répression	Collectivisation générale ; fermes d'État ou kolkhozes	Lopins familiaux
<b>Grèce (1871) 1924</b>	Après indépendance : État propriétaire des terres ottomanes	Limitation de la puissance des négociants et grands propriétaires	1871 : terres nationales aux paysans ; acquisitions plafonnées 1924 : renforcement de la petite exploitation paysanne	Système mixte : grande propriété / petits propriétaires – exploitants ; divers régimes d'exploitation (emphytéose ...)
<b>Roumanie 1863 1918-21</b>	Formation d'un nouvel État , 1919, extension du pays, tensions ethniques et agraires, lois nationales et régionales	Abolition corvée ; multiples révoltes (1907). Les Roumains d'avant 1914 sont favorisés	Expropriation de monastères et partage partiel ; expropriation partielle des grands propriétaires ; distribution aux paysans et partie à l'État	Effets redistributifs limités : maintien de grandes propriétaires et multiplication des petits paysans
<b>Pologne 1921 ...</b>	Réunification en 1919, extension vers l'est		Propriété plafonnée à 180 ha ; surplus redistribués ; Polonais favorisés à l'est	Impact limité ; multiplication des petits paysans
<b>Yougoslavie 1919</b>	Nouvel État	Contre les grands propriétaires liés aux Habsbourg	Expropriation et attribution aux ex-soldats	Limitation des superficies
<b>Turquie (1925 ... 1945)</b>	Changement de régime (Atatürk), série de lois	Abolition des dépendances personnelles	Expropriation avec indemnisation	Distribution contre paiement

Source : Jean-Pierre JESSENNE, Pablo F. LUNA et Nadine VIVIER, « Les réformes agraires dans le monde : introduction », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 2016, vol. 64-4/4bis, n° 4, pages 19-21.

Cet aspect des réflexions de Mariátegui doit être pris en compte lorsque l'on se penche sur la question de la terre au Pérou, et donc sur le lien entre question foncière, question indigène et révolution. En effet, ce n'est pas par exotisme que Mariátegui va puiser dans le passé et le présent indigènes, et non exclusivement dans un corpus de textes européens. Son objectif explicite est de participer à l'édification du socialisme au Pérou, et c'est dans ce cadre que les *Sept Essais* proposent des formulations cherchant à poser les problèmes dans leurs dimensions pratiques et théoriques à partir de la « réalité nationale ». L'auteur s'est manifestement documenté sur la question de la réforme agraire, mais il serait vain de chercher dans ses textes une référence érigée en modèle. Au contraire, conscient des contradictions propres au Pérou, sa démarche est analytique mais aussi prescriptive : le temps de la formation de la petite propriété privée est déjà dépassé. Ainsi, il n'est pas étonnant que l'un des passages les plus cités sur le rapport de Mariátegui au « communisme inca » et au collectivisme des communautés indigènes suive immédiatement le paragraphe, cité ci-dessus, sur les diverses réformes agraires :

De manière cohérente avec ma position idéologique, je pense que l'heure de tenter, au Pérou, la méthode libérale, la formule individualiste, est passée. Au-delà des raisons doctrinales, je considère, fondamentalement, ce critère incontestable et concret qui donne un caractère particulier à notre problème agraire : la survivance de la communauté et d'éléments de socialisme pratiques dans l'agriculture et la vie indigène.<sup>695</sup>

C'est bien parce que le temps n'est plus aux solutions libérales, dans le monde comme au Pérou, que l'approche « individualiste » faite d'incitations à la formation de petites exploitations privées est datée. De plus, comme nous l'avons montré dans la première partie de ce travail, les obstacles au développement d'une réforme agraire libérale sont structurels dans une économie telle que la péruvienne :

Cette liquidation du gamonalisme, ou de la féodalité, aurait pu être réalisée par la République dans les principes libéraux et capitalistes. Mais pour les raisons que j'ai déjà évoquées, ces principes n'ont pas effectivement et pleinement orienté notre processus historique. Sabotés par la classe chargée de les appliquer elle-même, ils ont été impuissants pendant plus d'un siècle pour opérer la rédemption des Indiens d'une servitude qui constituait un fait absolument solidaire de la féodalité. Il n'y a pas lieu d'attendre qu'aujourd'hui, alors que ces principes sont en crise dans le monde, ils acquièrent subitement, au Pérou, une insolite vitalité créatrice.<sup>696</sup>

<sup>695</sup> « Congruentemente con mi posición ideológica, yo pienso que la hora de ensayar en el Perú el método liberal, la fórmula individualista, ha pasado ya. Dejando aparte las razones doctrinales, considero fundamentalmente este factor incontestable y concreto que da un carácter peculiar a nuestro problema agrario: la supervivencia de la comunidad y de elementos de socialismo práctico en la agricultura y la vida indígenas ». José Carlos MARIÁTEGUI, *7E, op. cit.*, page 41.

<sup>696</sup> « Esa liquidación del gamonalismo, o de la feudalidad, podía haber sido realizada por la República dentro de los principios liberales y capitalistas. Pero por las razones que llevo ya señaladas estos principios no han

L'histoire est désormais tendue vers un dépassement du système capitaliste en crise, dont l'économie et les formes institutionnelles sont à la peine, et le socialisme apparaît comme l'alternative permettant à la fois l'émancipation et l'innovation technique et scientifique. La réforme agraire surgit comme un des outils possibles de la modernisation du Pérou dans la mesure où elle remet en cause le fondement du pouvoir de la classe dirigeante, mais aussi le pilier d'une société dont l'organisation est encore largement tributaire de son passé colonial. Le « communisme inca » n'est donc pas un simple reliquat ayant par chance survécu, c'est : 1) un principe organisationnel, ce qui explique en partie sa permanence et sa vitalité, 2) une modalité possible de la refonte de la propriété foncière – et donc de l'édifice social tout entier – sur des bases affranchies du *latifundium* et des haciendas capitalistes, et 3) le point de départ, simultanément subjectif et rationnel, d'un mouvement mêlant les diverses couches de la classe laborieuse au nom du socialisme.

Par contraste avec la politique formellement libérale et pratiquement gamonaliste de notre première centurie, une nouvelle politique agraire doit tendre, avant tout, au soutien et à la protection de la « communauté » indigène. L'« *ayllu* », cellule de l'empire inca, survivant jusqu'à présent, malgré les attaques de la féodalité et du gamonalisme, fait encore preuve de suffisamment de vitalité pour se convertir, graduellement, en cellule d'un État socialiste moderne.<sup>697</sup>

Mariátegui ne fait donc pas l'apologie d'une réforme agraire libérale pour le Pérou, dont le moment serait passé. Plus encore, il rappelle que, par elle-même, la communauté indigène n'est en aucun cas un antidote, un remède à la grande propriété foncière – « féodale » ou capitaliste – car elle est elle-même prise dans les dynamiques *présentes* de l'économie péruvienne, et qu'elle a traversé les quatre siècles séparant les années 1920 de la Conquête en contact avec d'autres formes d'organisation qui l'ont dominée et surdéterminée :

Il ne faut pas oublier que la propriété communautaire et la propriété féodale se conciliaient théoriquement et pratiquement. Reconnaître aux « communautés » le droit de conserver leurs propriétés était un moyen de lier le paysan à la terre. Si la propriété communautaire a subsisté jusqu'à aujourd'hui, nonobstant sa position légale fragile, propice au contraire à l'expansion de la grande propriété, c'est sans aucun doute du fait de l'observation empirique selon laquelle la valeur d'un *latifundium* dépendait de sa

---

dirigido efectiva y plenamente nuestro proceso histórico. Saboteados por la propia clase encargada de aplicarlos, durante más de un siglo han sido impotentes para redimir al indio de una servidumbre que constituía un hecho absolutamente solidario con el de la feudalidad. No es el caso de esperar que hoy, que estos principios están en crisis en el mundo, adquieran repentinamente en el Perú una insólita vitalidad creadora ». *Ibid.*, p. 28.

<sup>697</sup> « En contraste con la política formalmente liberal y prácticamente gamonalista de nuestra primera centuria, una nueva política agraria tiene que tender, ante todo, al fomento y protección de la "comunidad" indígena. El "ayllu", célula del Estado incaico, sobreviviente hasta ahora, a pesar de los ataques de la feudalidad y del gamonalismo, acusa aún vitalidad bastante para convertirse, gradualmente, en la célula de un Estado socialista moderno ». « Principios de política agraria nacional » (01/07/1927), *Mundial*, José Carlos MARIÁTEGUI, *PP*, *op. cit.*, page 151.

richesse en hommes, et que pour la susciter il n'était pas prudent d'expulser totalement les indiens de leurs terres et, en tout cas, il fallait leur en rendre l'usage au travers du *yanaconazgo*.<sup>698</sup>

Autrement dit, la communauté indigène n'est pas, par définition, une tête-de-pont socialiste « avant la lettre » comme le suggère Selma Baptista<sup>699</sup>. Son caractère préfiguratif n'est donc pas non plus l'indicateur d'un fatalisme ou d'un « destin », comme l'écrit Robert Paris<sup>700</sup>. Si Mariátegui identifie la vitalité des communautés dans leur capacité à se transformer dans des formes compatibles avec le socialisme moderne, il n'est pas aveugle à la fonction que ces mêmes communautés ont joué dans l'économie coloniale, puis semi-coloniale ou dépendante. Ce point est central pour ne pas faire du Péruvien un défenseur naïf d'un « communisme inca » inexistant.

Il n'est pas inutile de rappeler que si l'histoire n'est pas tracée chez Mariátegui, le socialisme n'en a pas moins les traits d'une nécessité :

La pensée révolutionnaire, et même la réformiste, ne peut plus être libérale mais socialiste. Le socialisme n'apparaît pas dans notre histoire par hasard, par imitation ou du fait d'une mode, comme le supposent certains esprits superficiels, mais comme une fatalité historique.<sup>701</sup>

Le socialisme naît des formes idéologiques et de l'organisation du travail dans le capitalisme. S'il peut boire à des sources et des traditions beaucoup plus anciennes, sa forme n'est ni une génération spontanée ni une simple imposition de l'extérieur. Or, c'est justement à l'interface entre une « réalité nationale » et des dynamiques globales que Mariátegui propose de donner un sens nouveau à la communauté indigène et au « communisme inca » :

La nécessité la plus angoissante et péremptoire de notre progrès est la liquidation de cette féodalité qui constitue une survivance de la période coloniale. La rédemption, le salut de l'Indien, voilà le programme et l'objectif de la rénovation péruvienne. Les hommes nouveaux désirent que le Pérou repose sur son ciment biologique naturel. Ils se sentent le devoir de créer un ordre plus péruvien, plus autochtone. Et les ennemis historiques et

<sup>698</sup> « No conviene olvidar que la propiedad comunitaria y la propiedad feudal se conciliaban teórica y prácticamente. Reconocer a las "comunidades" el derecho de conservar sus propiedades era un modo de vincular al campesino a la tierra. Si la propiedad comunitaria ha subsistido hasta hoy, no obstante su indefensa posición legal, propicia a la expansión de la gran propiedad, ha sido sin duda por la observación empírica de que el valor de un latifundio dependía de su riqueza en hombres y de que para fomentar ésta no era prudente despojar del todo a los indios de sus tierras y, en todo caso, había que devolverles su uso mediante el "yanaconazgo" ». « *Ante el problema agrario peruano*, por Abelardo Solís » (21/12/1928), *Mundial, Ibid.*, p. 192.

<sup>699</sup> Selma BAPTISTA, « A construção cultural e política da etnicidade no Peru: José Carlos Mariátegui, José Maria Arguedas e Rodrigo Montoya », *op. cit.*, page 65.

<sup>700</sup> Robert PARIS, « Indigénisme et socialisme, ou le désir et le refoulé », *op. cit.*, page 98.

<sup>701</sup> « El pensamiento revolucionario, y aun el reformista, no puede ser ya liberal sino socialista. El socialismo aparece en nuestra historia no por una razón de azar, de imitación o de moda, como espíritus superficiales suponen, sino como una fatalidad histórica ». José Carlos MARIÁTEGUI, *7E*, *op. cit.*, page 28.

logiques de ce programme sont les héritiers de la Conquête, les descendants de la colonie. Autrement dit les *gamonales*.<sup>702</sup>

Ainsi, les enjeux fonciers sont immédiatement liés aux enjeux de domination, d'exploitation, de rapports sociaux inégaux et de production qui sont constitutifs de la nature dépendante, semi-coloniale de l'économie péruvienne. Or, « dans tous les peuples du monde, on ne révisé et ne discute plus simplement le mécanisme de l'administration, mais bien, crucialement, les bases économiques de l'État »<sup>703</sup>. Le « communisme inca » se trouve ainsi pris dans un agencement qui lui attribue une fonction d'hybridation avec la théorie socialiste moderne, en rapport avec des thèmes d'une brûlante actualité sur la période : la réforme agraire, et donc la remise en cause sur des bases collectivistes, et potentiellement révolutionnaires, de toute la structure économique et sociale péruvienne.

Le socialisme n'est pas plus arbitraire dans la pensée mariáteguienne que dans le capitalisme. Sa spécificité tient à ce que, dans un espace, un territoire et une histoire particulière – par définition *sui generis* – un point de rencontre possible s'esquisse entre des formes communautaires traditionnelles et une *praxis* propre à la société capitaliste.

\*\*\*\*\*

Le vitalisme qui traverse les écrits de Mariátegui trouve de nombreuses manières de s'exprimer. Parmi elles, la question indigène – où se mêlent question de la terre et définition de la nationalité – occupe une place singulière, précisément parce qu'elle met en relation des déterminations fondamentales au niveau national, mais également au niveau global. L'identification de certains traits dans la persistance à exister des populations exploitées et opprimées pourrait bien se décliner dans toutes les nations du monde, et cette vitalité prend

<sup>702</sup> « La necesidad más angustiosa y perentoria de nuestro progreso es la liquidación de esa feudalidad que constituye una supervivencia de la Colonia. La redención, la salvación del indio, he ahí el programa y la meta de la renovación peruana. Los hombres nuevos quieren que el Perú repose sobre sus naturales cimientos biológicos. Sienten el deber de crear un orden más peruano, más autóctono. Y los enemigos históricos y lógicos de este programa son los herederos de la Conquista, los descendientes de la Colonia. Vale decir los *gamonales* ». *Ibid.*, p. 179.

<sup>703</sup> « En todos los pueblos del mundo, no se discute y revisa ya simplemente el mecanismo de la administración sino, capitalmente, las bases económicas del Estado ». *Ibid.*, p. 178.

alors des formes toujours singulières. La particularité péruvienne découle de son histoire coloniale et de la présence d'une mémoire, fantasmée et réelle, imaginaire et opérante, alliée à des pratiques collectives qui expriment une culture populaire encore vivace pouvant être une source d'inspiration et de mobilisation.

Le travail de Mariátegui poursuit plusieurs objectifs entremêlés : produire une connaissance qui soit également un outil dans la lutte sociale et la préparation de la révolution. Démarche épistémique, historique et horizon d'intervention politique sont donc intimement liés, et c'est par ce lien que nous parvient, en plein XXI<sup>e</sup> siècle, une actualité paradoxale du texte mariatéguien. En effet, en posant les bases d'une production de savoir indépendante des structures plus institutionnelles et fondée sur une valorisation de la capacité créatrice des masses populaires comme sujet historique, Mariátegui participe d'un renouveau méthodologique et politique dont il nous reste encore beaucoup à apprendre.

La dimension préfigurative que Mariátegui attribue aux « éléments de socialisme pratique » suppose, par ailleurs, de ne pas perdre de vue l'orientation fondamentale qui guide toute son œuvre : la transformation socialiste, dans le monde et au Pérou. En ce sens, identité et utopie n'apparaissent pas comme des dimensions opposées, l'une regardant vers le passé et l'autre vers l'avenir sans se nouer en une multiplicité de possibles. Comme l'écrit Alberto Flores Galindo, « identité et utopies sont deux dimensions du même problème »<sup>704</sup>. Dans le texte mariatéguien, ces deux dimensions s'immergent l'une dans l'autre au travers des luttes des masses populaires qui, dans une société de classes, ne peuvent qu'être – aussi – une lutte de classes.

---

<sup>704</sup> « Identidad y utopía son dos dimensiones del mismo problema. » Alberto FLORES GALINDO, *Buscando un Inca: Identidad y utopía en los Andes*, op. cit., page 14.







# Conclusion

À partir de la constatation de la présence d'un champ lexical singulier, celui de la biologie, nous avons proposé de relire les textes de Mariátegui à l'aune d'un contexte de réception de cette discipline qui n'est plus le nôtre. Confronter l'œuvre du Péruvien à des schèmes de pensée qui ne nous sont pas familiers a ainsi permis de saisir la créativité qui caractérise sa démarche, et de faire ressortir des aspects dont les principaux faits stylisés apparaissent bien dans la littérature secondaire, mais jamais de manière compréhensive et englobante. Or, aborder de concert la biologie et l'histoire revient à se plonger dans une des articulations les plus cruciales chez Mariátegui, à savoir le couple rupture / continuité tant dans les formes historiques qu'adoptent les formations sociales que pour la subjectivité des sujets qui les composent. En particulier, cet angle nous a permis de mettre en évidence le paradoxe d'une tendance essentialisante dans une pensée manifestement matérialiste et constructiviste, sans nous borner à une simple description. De même, nous avons montré comment son vitalisme se démarque d'une métaphysique idéaliste, s'inscrivant au contraire dans une approche dialectique complexe cherchant toujours à situer les objets d'étude dans une trame simultanément locale et mondiale. Le cas d'espèce est sans doute la question du communisme, où se mêlent des généalogies et des temporalités multiples, et à partir de laquelle sont réagencés les concepts de nation, de réforme agraire, de progrès, etc. En particulier, l'aspect préfiguratif d'un déjà-là communiste qui ne soit pas gangrené par la nostalgie ou par une approche substantiviste de la tradition symbolise toute l'ampleur de la proposition matérialiste et dialectique de Mariátegui, où vie et praxis se déploient conjointement.

Par le refus de tout économicisme ou de tout biologisme, Mariátegui s'inscrit dans une approche processuelle et dynamique des faits sociaux qui fait honneur au concept marxiste de contradiction. Reste que l'impératif de construction du socialisme qui guide sa réflexion induit un effort de structuration – théorique et pratique – susceptible d'aboutir à des transformations tangibles du monde. En cela, économie, biologie et histoire se trouvent organisés en fonction d'un but, c'est-à-dire dans une visée stratégique.



# **3<sup>ème</sup> Partie. Stratégie et organisation**



*en la lucha de clases  
todas las armas son buenas  
pedras  
noches  
poemas*

Paulo Leminski<sup>1</sup>

*« L'avènement d'un nouveau type de société n'est pas à la mesure d'une  
génération mais à celle de l'histoire. »*

Jean Maitron<sup>2</sup>

Les études portant sur le marxisme de Mariátegui, et même plus généralement sur son œuvre, sont fréquemment coupables d'un mélange de genres. La figure du Péruvien, ses textes et ses prises de position se trouvent mythifiés, et par-là même extraits de leur contexte. Les articles et ouvrages tendent parfois à l'hagiographie, effaçant ainsi totalement l'aspect le plus riche de Mariátegui, à savoir sa capacité à penser et agir à partir d'une réalité contradictoire. À l'inverse, un certain nombre d'analyses partent du présupposé d'un manque dans l'appareil conceptuel mariáteguien, manque par lequel sont expliquées des caractéristiques (la référence à la religion, la volonté de créer un parti socialiste et pas immédiatement un parti communiste, etc.) de la pensée et de l'action du Péruvien. Enfin, l'étude des écrits de Mariátegui est souvent tronquée : ceux-ci sont abordés de manière parcellaire et coupés de l'épaisseur du contexte dans lequel ils se développent et interviennent. Mariátegui devient alors une référence isolée dont les textes s'offrent aux interprétations les plus variées<sup>3</sup>. Il s'agit pour nous de faire valoir la grande richesse de

<sup>1</sup> Paulo LEMINSKI, *Paulo Leminski - Melhores poemas*, São Paulo, Global Editora, 2002, page 60.

<sup>2</sup> Jean MAITRON, « Préface (1967) », in *Histoire de la Commune de 1871*, Paris, La Découverte, 2005, page 12.

<sup>3</sup> C'est notamment le cas de certaines lectures post-coloniales, ou faisant de Mariátegui un précurseur de la pensée subalterne, sans se soucier outre mesure des anachronismes flagrants que ce type d'approche implique, par exemple dans Sebastian PURCELL, « Existence and Liberation : On José Carlos Mariátegui's Postcolonial Marxism », *Inter-American Journal of Philosophy*, juin 2012, vol. 3, n° 1, pp. 95-110. Mariátegui apparaît parfois comme précurseur de Foucault, ou même comme « foucauldien avant l'heure », par exemple dans Sara CASTRO-KLAREN, « Posting letters : writing in the Andes and the paradoxes of the postcolonial debate », in M. MORAÑA, Enrique D. DUSSEL et C. A. JÁUREGUI (dir.), *Coloniality at large*, Duke University Press., Londres, 2008, pp. 130-157.

l'œuvre de Mariátegui sans l'amputer de son écrin, d'en montrer les points saillants et les angles morts à partir de ce qu'il se propose de réaliser, et non à partir de lectures sélectives ou de généalogies artificielles.

Nous avons montré, dans les sections antérieures, l'importance d'une appréhension compréhensive des textes de Mariátegui, et de la richesse des liens qui les rattachent à leur contexte. Ici, nous nous proposons de changer de focale en mettant les textes en rapport avec ce qui leur donne leur substance : l'intention stratégique dont ils sont porteurs, leur dimension d'intervention. En effet, Mariátegui ne peut être réduit à une icône, ou encore à l'image d'un journaliste théoricien cherchant à inventer le meilleur système social imaginable. En cela, il n'a rien d'un réformateur social de type saint-simonien. La biographie du Péruvien témoigne de son engagement incessant dans les polémiques et les combats politiques de son temps. Ses écrits se déploient à partir de la prise en compte de la praxis et de l'historicité. Cependant, pour donner leur sens à ces modalités de l'action, il est indispensable de les penser en fonction d'un projet qu'elles participent à construire, et au sein de collectifs qui viennent enrichir leur expression. Les axes qui vont nous guider dans cette partie sont donc multiples et visent à mettre au cœur de la réflexion la diversité des espaces, des publics, des modes d'expression et des options stratégiques au travers desquels Mariátegui s'exprime et agit.

Pourquoi parler de stratégie ? Si l'on se réfère à la brochure *Les principes du léninisme* écrite par Joseph Staline en 1924, on trouve une définition de la stratégie directement issue du vocabulaire militaire :

La stratégie s'occupe des forces fondamentales de la révolution et de leurs réserves. Elle change chaque fois que la révolution passe d'une étape à l'autre, restant elle-même inchangée, pour l'essentiel, tout au long d'une étape donnée. La tactique a pour objet de fixer la ligne de conduite du prolétariat pendant la période relativement courte du flux ou du reflux du mouvement, de l'essor ou du déclin de la révolution.<sup>4</sup>

La stratégie se distingue ici de la tactique en ce qu'elle constitue le principe de cohérence qui donne leur unité aux innombrables décisions de court ou moyen terme qu'un parti révolutionnaire doit prendre. Cependant, comme l'indique le philosophe français Jean-François Corallo, si l'exposition de Joseph Staline a l'avantage de la clarté pédagogique, elle évite la question centrale, qui est de savoir comment s'articule la lutte des classes, en tant que détermination générale, et telle ou telle décision concrète<sup>5</sup>. La métaphore militaire escamote

<sup>4</sup> Joseph STALINE, « Les principes du léninisme », *Marxist Internet Archives*, 1924, URL complète en biblio.

<sup>5</sup> Jean-François CORALLO, « Stratégie/tactique », in *Dictionnaire Critique du Marxisme*, Paris, PUF, 1998, page 1094.

un autre aspect fondamental de la conception politique de la stratégie : sa dimension incrémentale, son caractère de trajectoire et de construction que l'imaginaire militaire oblitère sous l'idée d'un grand plan établi dès l'origine, ou au contraire d'une collection de décisions disparates. Notre objectif est ici moins téléologique et plus systématique, et prétend rendre compte d'une aptitude dynamique plutôt que d'une conception positiviste. À l'instar de Daniel Bensaïd, qui écrivait que « la pensée politique de Lénine est celle de la politique comme stratégie, de ses moments propices et de ses maillons faibles »<sup>6</sup>, il s'agit ici de mettre en lumière les prises de position, les déplacements et les affrontements dans lesquels Mariátegui s'engage<sup>7</sup>. En ce sens, c'est sous l'angle de l'effectivité, des objectifs et du rapport dialectique entre fins et moyens que nous nous proposons d'éclairer les travaux du Péruvien. C'est donc en tant qu'acteur politique convaincu du caractère agonique de la vie militante, habité par une foi dans la révolution sociale et dans l'avènement du socialisme que nous examinons ici sa production.

Dans les marges de son exemplaire de la *Logique* de Hegel, Lénine a laissé une note singulière : « La gradualité n'est rien sans les sauts. Les sauts ! Les sauts ! Les sauts ! »<sup>8</sup>. L'enjeu est de nous pencher sur la conception de l'histoire que développe Mariátegui, et du rôle des sujets sociaux en son sein. Autrement dit, de mettre au jour les ressorts de ces sauts historiques que Lénine appelait de ses vœux. C'est dans cette perspective qu'histoire et stratégie s'agencent et prennent les chemins de l'investigation sur le sens à accorder aux processus sociaux et aux conflits dans leur développement historique. Cependant, toute action ne prend son « sens » que dans la mesure où elle s'inscrit dans un rapport complexe à l'utopie, à une projection vers le futur qui ne soit pas une reproduction du passé mais bien une création. En partant d'une étude novatrice de la « réalité » péruvienne, Mariátegui développe précisément une heuristique historique qui jamais ne se coupe d'une perspective stratégique créatrice, à l'image de Lénine lui-même :

Imiter ne veut pas du tout dire copier purement et simplement. Imiter et emprunter est tout à fait légitime dans la mesure où nous constatons en Russie les mêmes processus fondamentaux du développement du capitalisme, les mêmes tâches fondamentales des socialistes et de la classe ouvrière ; mais on ne saurait en aucun cas oublier les particularités de la Russie, qui doivent trouver leur expression intégrale dans les

<sup>6</sup> Daniel Bensaïd, *La politique comme art stratégique*, Paris, Syllepse, Mille marxismes, 2011, page 39.

<sup>7</sup> Le parallèle entre la démarche de Lénine et l'œuvre de Mariátegui a d'ailleurs fait l'objet d'un travail suggestif récent : Leandro Galastri, « Mariátegui e a tradução latino-americana do leninismo », in Anderson Deo, Antonio Carlos Mazzeo et Marcos Del Roio (dir.), *Lenin, Teoria e pratica revolucionaria*, São Paulo, Cultura Acadêmica, 2015, pp. 281-298.

<sup>8</sup> Cité par Daniel Bensaïd, *La politique comme art stratégique*, op. cit., page 51.



particularités de notre programme. Par anticipation, indiquons tout de suite qu'il s'agit d'abord de nos tâches politiques et de nos moyens de lutte, ensuite de l'action contre toutes les survivances du régime patriarcal, précapitaliste, et, partant, de la manière spécifique de poser la question paysanne.<sup>9</sup>

Par ailleurs, articuler l'étude d'une pensée et d'une stratégie nous impose de faire un pas de côté et à sortir d'une perspective internaliste de l'œuvre mariatéguienne pour mettre en avant son inscription dans un moment singulier de l'histoire péruvienne. Militant et théoricien, Mariátegui est aussi journaliste, homme de presse et amateur d'art. Ces diverses facettes doivent être présentes à l'esprit de l'historien du XXI<sup>e</sup> siècle, car elles sont autant de passerelles rattachant l'objet d'histoire à un humus singulier dont il est périlleux de l'isoler.

---

<sup>9</sup> Vladimir Illich LÉNINE, *Œuvres*, Vol. IV, Paris-Moscou, Éditions Sociales - Éditions du Progrès, 1958, page 241. Apud Georges LABICA, « Fusion », in *Dictionnaire Critique du Marxisme*, Paris, PUF, 1998, page 499.





## Chapitre 6. Mythes et lutte des classes dans l'histoire

*On pouvait autrefois accuser les historiens de vouloir seulement connaître « la geste des rois ». Aujourd'hui, certainement, il n'en est plus ainsi. Ils se tournent toujours davantage vers ce que leurs prédécesseurs avaient tu, écarté ou simplement ignoré. « Qui a construit la Thèbes aux sept portes ? » demandait déjà le « lecteur ouvrier » de Brecht. Les sources ne nous disent rien de ces maçons anonymes ; mais l'interrogation conserve tout son sens.*

Carlo Ginzburg<sup>10</sup>

Des maçons anonymes de Thèbes aux structures massives de l'architecture et de l'agriculture andine, la question posée par l'ouvrier de Brecht introduit le même type d'interrogation que celles auxquelles tentent de répondre les nombreuses tentatives historiographiques de l'histoire des invisibles. Les *Subaltern Studies*, l'histoire des vaincus et plus généralement l'histoire sociale, comme bien d'autres courants, s'inscrivent dans une évolution de long terme des sciences sociales dont l'attention cesse de se focaliser sur les espaces traditionnellement associés au pouvoir. Ils se portent sur des expressions propres à la politique, mais également à l'économie, à la création, à l'art, etc., pour en élargir drastiquement la portée. Le manque de sources sur les populations au sens large conduit ainsi les historiens à mobiliser plus activement l'anthropologie, l'archéologie et le vaste réservoir des autres disciplines connexes. De tournant en tournant, c'est un monde de complexité, d'interconnexions, de perspectives nouvelles qui se fait jour : tournant global<sup>11</sup>, tournant

---

<sup>10</sup> Carlo GINZBURG, *Le Fromage et les vers: l'univers d'un meunier du XVIe siècle*, Monique AYMARD (trad.), Paris, Flammarion, Nouvelle Bibliothèque scientifique, 1980, page 7.

<sup>11</sup> Alain CAILLÉ et Stéphane DUFOIX (dir.), *Le tournant global des sciences sociales*, Paris, La Découverte, Collection Bibliothèque du MAUSS, 2013.

culturel<sup>12</sup>, etc., et même tournant décolonial<sup>13</sup>. Or, il serait assez facile de montrer – tant de manière descriptive que théorique – comment ces traditions de renouvellement par un élargissement du point de vue découlent d'un rapport éthique et politique à la pratique de l'histoire. Tous ces tournants, aussi divers et traversés de contradictions internes soient-ils, cultivent ou ont cultivé un lien avec les idéologies de « gauche », révolutionnaires ou réformistes. Rien d'étonnant à ce que la prise en compte des aspirations politiques des révoltes paysannes en Inde, ou de la perception des conquistadors par les populations indigènes des Amériques proviennent d'une forme de curiosité attisée par des options idéologico-politiques, morales, socio-économiques, etc.

Mariátegui revendique, lui aussi, un lien organique entre production de connaissance et lutte sociale et politique. C'est précisément faire œuvre d'histoire que de nommer les contradictions de la formation sociale péruvienne dans son articulation au monde, et d'en proposer un tableau analytique qui rompe avec les schémas historiographiques établis, largement tributaires d'un regard élitiste et oligarchique sur la « réalité » nationale. En ce sens, on trouve des indices clairs d'une focale alternative dans les *Sept Essais*, à propos de l'histoire pré-colombienne :

Les Incas ne violentèrent quoi que ce soit. Il est très bien que l'on exalte leur œuvre, [mais] non que l'on diminue la geste millénaire et multitudinaire dont cette œuvre n'est qu'une expression et une conséquence.

Il ne faut pas réduire, et encore moins nier, ce qui, dans cette œuvre, appartient à la masse.<sup>14</sup>

L'histoire des souverains Incas ne saurait, donc, épuiser toute la trajectoire des sociétés indiennes indigènes, au même titre que la chronique des gouvernements péruviens ne pourrait rendre compte des dynamiques sociales multiples à l'œuvre dans la « réalité péruvienne ». Les modalités de l'étude de cette « réalité », et par conséquent sa qualité, sont ainsi fonction d'un rapport actif entre le producteur d'un texte et l'objet de ce texte. Sujet et objet ne sont

---

<sup>12</sup> Voir Pascal ORY, *L'histoire culturelle*, 5<sup>e</sup> éd., Paris, Presses Universitaires de France, 2019. Et Stéphane VAN DAMME, « Cultural Studies », in Christian DELACROIX, François DOSSE, P. GARCIA et Nicolas OFFENSTADT (dir.), *Historiographies: concepts et débats*, Paris, Gallimard, Folio, n° 179, 2010.

<sup>13</sup> On pense au *giro decolonial*. Voir notamment Santiago CASTRO-GÓMEZ et Ramón GROSFUGUEL (dir.), *El giro decolonial: reflexiones para una diversidad epistémica más allá del capitalismo global*, Bogotá, D.C, Siglo del Hombre Editores : Universidad Central, 2007. Et Enrique D. DUSSEL, *Siete ensayos de filosofía de la liberación: hacia una fundamentación del giro decolonial*, Madrid, Editorial Trotta, S.A., 2020.

<sup>14</sup> « Los Inkas no violentaron nada. Está bien que se exalte su obra; no que se desprecie y disminuya la gesta milenaria y multitudinaria de la cual esa obra no es sino una expresión y una consecuencia. No debe empequeñecer, ni mucho menos negar, lo que en esa obra pertenece a la masa ». José Carlos MARIÁTEGUI, *7E*, *op. cit.*, page 65.

pas séparés par une frontière étanche, mais communiquent. De la nature de ce lien dérive la plus ou moins grande richesse de la connaissance produite quant aux secteurs traditionnellement invisibles dans le champ historique. C'est dans ce sens précis que Mariátegui s'en prend au romancier Aguirre Morales :

Aguirre, homme de lettres individualiste, se complâit dans l'ignorance de l'histoire de la multitude. Son point de vue de romantique recherche exclusivement le héros.

Les vestiges de la civilisation inca déposent unanimement à l'encontre du réquisitoire d'Aguirre Morales. L'auteur d'*El Pueblo del Sol* invoque comme témoignage les milliers de *huacos*<sup>15</sup> qui ont défilé sous ses yeux. Or, justement, ces *huacos* nous disent que l'art inca fut un art populaire. Et le meilleur document de la civilisation inca est, peut-être, son art. La céramique stylisée synthétique des indiens n'a pas pu être produite par un peuple grossier et barbare.<sup>16</sup>

Aguirre Morales ne comprendrait pas la richesse culturelle de la civilisation inca car il serait incapable d'en concevoir la dimension anonyme collective. En reproduisant dans l'histoire la perception dominante d'une élite sociale qui serait la source exclusive de toute culture, toute histoire, toute projection politique, etc., le romancier réitérerait l'erreur logique fondamentale commune aux historiens libéraux et conservateurs : l'invisibilisation des sujets collectifs, et l'absence de prise en compte des individus ignorés par les chroniques et autres sources accessibles. Se rejoue ici, clairement, une « remise sur pied » de la causalité historique, cause et conséquence se trouvant inversées et comme « sur la tête », pour reprendre l'image marxienne fameuse.

Mariátegui s'inscrit donc de plain-pied dans une historiographie où sujet et objet sont également historicisés, et dans laquelle leurs rapports réciproques doivent être explicités. En effet, si « les masses font l'histoire », il convient de s'interroger sur ce qui meut ces masses, et ce qui les constitue comme telles, mais également sur le positionnement de la personne qui leur prête voix : l'historien.ne. Ces interrogations sont, on l'imagine, cruciales pour un auteur dont l'ambition est de produire un savoir qui soit aussi un acte militant et révolutionnaire. Cela nous mène à nous interroger sur ce qui fait d'un agrégat disparate un sujet historique à part entière, dans une dialectique complexe entre dimension économique objective et

---

<sup>15</sup> Poterie indigène.

<sup>16</sup> « Aguirre, literato individualista, se complace en ignorar en la historia a la muchedumbre. Su mirada de romántico busca exclusivamente al héroe. Los vestigios de la civilización incaica declaran unánimemente, contra la requisitoria de Aguirre Morales. El autor de *El pueblo del Sol* invoca el testimonio de los millares de huacos que han desfilado ante sus ojos. Y bien esos huacos dicen que el arte inkaico fue un arte popular. Y el mejor documento de la civilización incaica es, acaso, su arte. La cerámica estilizada sintetista de los indios no puede haber sido producida por un pueblo grosero y bárbaro ». José Carlos MARIÁTEGUI, *7E*, op. cit., page 65.

subjectivité individuelle et collective, à l'image du jeune Mao Tse-Toung qui écrivait, en 1917, que « les forces extérieures sont insuffisantes pour atteindre le cœur... »<sup>17</sup>. Par ailleurs, si des sujets historiques s'opposent, ce ne peut être qu'en lien avec une matérialité traversée et constituée par des contradictions, sans pour autant que ne soit hypostasiée la dimension objective à la dimension subjective, et *vice-versa*. Volonté et détermination objective ne sont pas deux faces antagoniques, mais bien les composantes d'un même processus historique dont surgissent autant les forces révolutionnaires que leur pendant : la contre-révolution et le fascisme. L'enjeu des écrits mariáteguien est alors de saisir ces multiples possibles et la fonction de la politique révolutionnaire dans ce contexte, à l'inverse, par exemple, d'un conservateur comme Leopoldo Lugones (1874-1938) pour qui « on vit comme l'on peut, pas comme l'on veut ou comme l'on doit : voilà en quoi réside la raison et la dignité de la force »<sup>18</sup>. Les axes structurants de l'approche mariáteguienne (prévalence de la lecture économique *en dernière instance* et autonomie relative de la politique et des expressions artistiques ou idéelles) doivent être lus dans un rapport dynamique et stratégique qu'ils entretiennent avec la « réalité » dont ils prétendent rendre compte.

Mariátegui distingue radicalement l'histoire humaine de la simple biologie, dans la foulée de Marx : « comme le dit Vico, l'histoire des hommes se distingue de l'histoire de la nature en ce que nous avons fait l'une et pas l'autre »<sup>19</sup>. C'est pourquoi le premier mouvement de cette section est consacré à définir le rapport de Mariátegui à l'histoire et le rôle qu'il attribue à l'action humaine dans son déroulement, rapport que nous définissons comme *historiciste*. Le second mouvement traite des modalités d'appréhension du réel, de la multiplicité des possibles qui surgissent dans l'histoire et de leurs manifestations plurielles et complexes. Enfin, nous tirerons le fil des liens unissant subjectivité, détermination historique et esthétique pour comprendre l'articulation qu'opère Mariátegui entre une théorie des mythes sociaux, la Révolution et la question nationale.

---

<sup>17</sup> « external forces are insufficient to move the heart... », Tse-tung MAO, « A study of physical education (1917) », in Stuart SCHRAM (dir.), *The political thought of Mao Tse-tung*, Stuart SCHRAM (trad.), 3<sup>e</sup> éd., New York, Praeger, 1971, pp. 152-162, page 153.

<sup>18</sup> « Se vive como se puede, no como se quiere o como se debe: y aqui están la razón y la dignidad de la fuerza. » Leopoldo LUGONES, *La Grande Argentina*, Buenos Aires, Librería La Facultad, 1924, page 310. Apud Patricia FUNES, *Salvar la nación*, op. cit., page 76.

<sup>19</sup> Karl MARX, *Le Capital*, op. cit., page 418.

## A. Marxisme et historicisme : les idées dans l'histoire

*Celui qui fait au peuple de fausses légendes révolutionnaires, celui qui l'amuse d'histoires chantantes, est aussi criminel que le géographe qui dresserait des cartes menteuses pour les navigateurs.*<sup>20</sup>

Dans son ouvrage *Pouvoir politique et classes sociales*, le philosophe grec Nicos Poulantzas (1936-1979) évoque une « surpolitisation de caractère volontariste » du « gauchisme théorique »<sup>21</sup> des années 1920. Il désigne par là les Karl Korsch (1886-1961), Antonio Gramsci (1891-1937) et autres György Lukács (1885-1971), figures de l'historicisme dans le marxisme. Cette surpolitisation serait, selon lui, le pendant de l'économisme de la même période. Ainsi, N. Poulantzas rassemble, depuis une perspective ouvertement structuraliste, deux des grands courants qui traversent les débats marxistes des années 1920 – l'historicisme et l'économisme – en une seule caractérisation générale. Cette affirmation a le mérite de nous obliger à repenser certaines évidences contemporaines, notamment sur le rapport à la vérité dans le marxisme, et donc sur les différentes approches épistémiques qui se mêlent à ses principaux apports. En effet, le marxisme pose comme synchroniques l'étude des structures sociales et celles des individus historiquement déterminés qui les font exister. D'un point de vue méthodologique, Marx est explicite sur cette question : « Des individus produisant en société – donc une production d'individus socialement déterminée, tel est naturellement le point de départ »<sup>22</sup>. C'est donc dans une interaction continue entre structures et individus historiquement déterminés, dans un processus qui jamais ne s'arrête, interdisant toute stase mais non toute prise heuristique, que doit être appréhendé le mouvement réel. Comme l'histoire du marxisme lui-même a pu le montrer, cependant, l'analyse peut être tirée vers l'un des deux pôles (structure / sujets) plus que vers l'autre. La structure peut alors sur-déterminer tout processus historique lui échappant en partie, ossifiant ainsi la théorie, ou bien, à l'inverse, des masses politisées peuvent être abstraitement affranchies des structures, tombant dans une hyper-politisation volontariste.

---

<sup>20</sup> Prosper-Olivier LISSAGARAY, *Histoire de la Commune de 1871*, Paris, La Découverte, 2005, page 16.

<sup>21</sup> Nicos POULANTZAS, *Pouvoir politique et classes sociales, I*, Paris, Maspero, 1972, page 35.

<sup>22</sup> Karl MARX, « Introduction à la critique de l'économie politique », *op. cit.*, page 136.



Dans les mots d'Ernesto « Che » Guevara, le caractère processuel est central dans la connexion dialectique qu'il dessine entre individualité, humanité et structures économique-sociales :

Dans *Le Capital* Marx se présente comme l'économiste scientifique qui analyse minutieusement le caractère transitoire des époques sociales... Le poids de ce monument de l'intelligence humaine est tel qu'il nous a souvent fait oublier le caractère humaniste (dans le meilleur sens du terme) de ses préoccupations. Le mécanisme des rapports de production et leur conséquence, la lutte des classes, cache, dans une certaine mesure, ce fait objectif : ce sont des hommes qui se meuvent dans l'atmosphère historique.<sup>23</sup>

La vérité des rapports sociaux est-elle alors un élément objectif immuable saisi par « la » meilleure méthode scientifique ? Ou bien est-elle, à l'image des rapports sociaux eux-mêmes, changeante en fonction des moments historiques distincts ? Doit-on voir dans la méthode – et par extension, dans le marxisme – un outil trans-historique valide pour établir la « réalité » objective de ce qui est au cœur d'un mode de production donné (capitaliste ou non), avec toutes les formes concrètes de la vie sociale qui lui sont adossées ? Ces questions trouvent dans les textes de Mariátegui des formes de réponses au gré des objets qu'il analyse, permettant de tracer les lignes directrices de l'épistémologie qu'il met en œuvre plutôt qu'il ne la théorise.

Il convient de poser quelques définitions comme point de départ. En effet, l'historicisme recouvre des courants parfois profondément antagoniques. Quant à la question de la vérité, elle amène presque mécaniquement celle de l'orthodoxie dans le marxisme et dans le rapport entre histoire et théorie. Il sera alors temps de nous pencher sur la caractérisation de l'historicisme chez Mariátegui, puis sur l'historicité et la circulation des intellectuels et de leur matière première, qui toujours leur échappe : les idées.

---

<sup>23</sup> Ernesto GUEVARA, « À propos du système budgétaire de financement », in *Œuvres révolutionnaires. 1959-1967*, Paris, Maspero, 1968, page 147. *Apud* Michael LOWY, « L'humanisme historiciste de Marx ou Relire Le Capital », *L'Homme et la société*, 1970, vol. 17, n° 1, pp. 111-125, page 111.

## Définitions : historicisme et orthodoxie

Il est presque d'usage de débiter tout texte portant sur l'historicisme par un effort de définition, tant le mot semble problématique<sup>24</sup>. Depuis *Misère de l'historicisme* (1944), du philosophe austro-britannique Karl Popper (1902-1994), la confusion porte sur ce que recouvre exactement le concept. Chez Popper, l'historicisme est une théorie « touchant toutes les sciences sociales, qui fait de la *prédiction historique* leur principal but, et qui enseigne que ce but peut être atteint si l'on découvre les "rythmes" ou les *patterns*, les "lois" ou les "tendances générales" qui sous-tendent les développements historiques »<sup>25</sup>. Critiquée dès la publication du livre, cette définition dérive de l'effort de Popper pour montrer que « les méthodes des sciences de la nature et de la société sont "fondamentalement les mêmes" »<sup>26</sup>. Son usage du concept est cependant en contradiction avec l'acception commune, qui fait plutôt remonter ce courant historiographique aux travaux de Giambattista Vico (1668-1744) ou de Johann Gottfried von Herder (1744-1803), qui s'opposent notamment à l'idée des Lumières d'une rationalité anhistorique et universelle<sup>27</sup>. Une véritable école historiciste se développe ainsi en Allemagne, au XIX<sup>e</sup> siècle, avec des figures centrales comme Leopold von Ranke (1785-1886), Wilhelm Dilthey (1833-1911) ou Friedrich Meinecke (1862-1954), et différemment en Italie, dans la lignée de Francesco De Sanctis (1817-1883), d'Antonio Labriola (1843-1904) et Benedetto Croce (1866-1952)<sup>28</sup>. Posée en relation avec le marxisme, la question de l'historicisme est à la fois un problème et une tradition<sup>29</sup>. Un problème parce qu'elle interroge la relation entre l'historicité des formes sociales et l'apparition de concepts en leur sein, c'est-à-dire le degré de détermination historique des théories qui prétendent faire sens d'une formation sociale à un moment donné (à quoi s'opposent ceux qui prétendent faire

<sup>24</sup> Cet aspect a fait l'objet d'une publication. Voir Jean-Ganesh LEBLANC, « Historicisme et lutte de classes chez José Carlos Mariátegui », *Astérian*, 31 décembre 2020, n° 23.

<sup>25</sup> Karl POPPER, *Misère de l'historicisme*, Hervé ROUSSEAU (trad.), Paris, Plon, 1956, page 15.

<sup>26</sup> Jean LADRIÈRE, « Karl Popper, Misère de l'historicisme », *Revue Philosophique de Louvain*, 1960, vol. 58, n° 60, pp. 632-636, page 632. Le philosophe italien Nicola Badaloni rappelle également que l'ouvrage de Popper « est une réfutation du marxisme qui se présente comme réfutation de l'historicisme », Nicola BADALONI, « Gramsci historicista frente al marxismo contemporaneo », in FRANCISCO FERNÁNDEZ BUEY (dir.), *Actualidad del pensamiento político de Gramsci*, Mexico, Grijalbo, 1977, pp. 280-306, page 280.

<sup>27</sup> Michael LÖWY, *As aventuras de Karl Marx contra o barão de Münchhausen*, São Paulo, Cortez, 2000, page 66.

<sup>28</sup> Andrew REYNOLDS, « What is historicism? », *International Studies in the Philosophy of Science*, 1999, vol. 13, n° 3, pp. 275-287, page 276.

<sup>29</sup> Philippe DE LARA, « Historicisme », in *Dictionnaire Critique du Marxisme*, Paris, PUF, 1998, page 542.

du marxisme une science à l'image des sciences naturelles). Une tradition également, parce que des œuvres marxistes d'importance capitale s'en sont revendiquées ouvertement.

Les controverses sur l'historicisme dans le marxisme ont sans doute eu leur apogée avec les écrits de Louis Althusser et son anti-historicisme<sup>30</sup>, et ne doivent pas nous occuper ici. Elles ne nous concernent que dans la mesure où un effort de définition supérieur a été apporté, et qu'il convient à notre objet de faire ce détour méthodologique. Le philosophe Philippe de Lara décrit trois manières de comprendre la question de la détermination historique des concepts ou de l'objet d'une connaissance donnée<sup>31</sup>. D'abord avec l'idée que « la validité d'une théorie est historiquement limitée » (elle trouve ses limites avec le passage d'une réalité sociale à une autre), ce qui nous mène à un certain relativisme méthodologique excluant toute validité anhistorique et surplombante. Dans un second sens, aucun concept de science sociale n'est autonome par rapport à son contexte d'émergence, et il doit donc y être rapporté, c'est-à-dire étudié en regard avec le processus historique réel dans lequel il naît. Enfin, on trouve l'idée que « la théorie, en tant qu'historicisme, est elle-même un élément de l'histoire réelle, qu'elle y participe directement »<sup>32</sup>. Cette dernière caractéristique fait intervenir les catégories de politique et d'histoire conjointement, sans les séparer : la politique est une des composantes du processus de l'histoire réelle, la théorie se trouvant perpétuellement dans une position de création paradoxale, où elle n'est création que du fait et en fonction de limites – tant scientifiques que méthodologiques – qui sont par définition historiques.

La question qui se pose à nous est donc celle du rapport entre le processus historique général, les forces sociales qui le composent et les individus qui se meuvent en son sein. Ramené à une dimension empirique, l'historicisme devient description : « Le moment venu, qui n'est autre que le moment présent, le fait brut vient à coïncider avec son concept le plus achevé et ce concept peut apparaître »<sup>33</sup>. La théorie est dans ce cas l'expression directe d'une réalité historique-concrète, la *traduction* de rapports sociaux dans le monde des idées. Cette acception laisse peu de marge à la dimension d'autonomie relative de la théorie et des intellectuels, et elle peut alors se décliner en un sociologisme et un economicisme. Une telle interprétation ouvre la voie à une vision linéaire de l'histoire – longtemps dominante dans

---

<sup>30</sup> Voir notamment la « Soutenance d'Amiens » : Louis ALTHUSSER, *Positions, 1964-1975, op. cit.*

<sup>31</sup> Philippe DE LARA, « Historicisme », *op. cit.*, page 542.

<sup>32</sup> *Ibid.*

<sup>33</sup> *Ibid.*, p. 543.

certaines courants du marxisme – où la succession des modes de production obéit à des lois historiques qui s'affranchissent de la politique. En d'autres mots, l'histoire-économie<sup>34</sup> détermine complètement l'éclosion de théories en son cours, tout comme des classes ou couches sociales qui les portent, et les devenirs – tant de la théorie que de la politique – se trouvent relégués à un plan secondaire (comme superstructure, simple reflet de mouvements plus profonds). Cette vision va caractériser, par exemple, la lecture dominante de la II<sup>e</sup> Internationale, que le marxiste néerlandais Anton Pannekoek (1873-1960) qualifiait de « radicalisme passif »<sup>35</sup>, fortement marquée par le positivisme et un évolutionnisme mécanique.

Il convient d'éclaircir le sens que nous attribuons ici à la notion de « positivisme », en particulier par rapport à l'historicisme. Selon Michaël Löwy, le positivisme peut être rapporté à trois principes fondamentaux : 1) la société est régie par des lois naturelles, indépendantes de la volonté humaine ; 2) la société peut être épistémologiquement assimilée à la nature, et les méthodes des sciences naturelles sont donc valides pour étudier les faits sociaux<sup>36</sup> ; 3) les sciences sociales et les sciences naturelles sont neutres, objectives et rejettent les jugements de valeur<sup>37</sup>. Pour son principal théoricien, Auguste Comte (1798-1857), le positivisme est

la philosophie relative à l'état de la connaissance et de la société modernes. Elle doit donc établir un bilan des connaissances qui, partant des mathématiques qui en est la forme et la référence, aboutit à la détermination d'une physique sociale, puis à la morale.<sup>38</sup>

C'est dans la mesure où marxisme et positivisme s'opposent et se mélangent que ce courant nous concerne. Loin de limiter le positivisme à la référence à Comte, il s'agit de l'identifier comment l'un des courants matriciels de la pensée contemporaine, et d'en percevoir l'importance pour le débat interne au marxisme dans les années 1920. Comme le souligne le philosophe Sylvain Pérignon<sup>39</sup>, la période 1870-1920 est marquée par une assimilation croissante du marxisme à une forme de sociologie scientifique, où les individus et la politique disparaissent au profit du mouvement de développement mécanique des forces productives, de l'accroissement des contradictions systémiques du capitalisme, puis de l'avènement du socialisme (on pense notamment au *Socialisme et science positive* [1897] de l'Italien Enrico

<sup>34</sup> Nous entendons par là le rabattement de l'histoire sur l'évolution des rapports de production.

<sup>35</sup> Anton PANNEKOEK, « Action de masse et révolution », *Marxist Internet Archives*, 1912, URL complète en biblio.

<sup>36</sup> Cette position sera au fondement de la sociologie durkheimienne, qui a fait une règle de cet axiome. Voir Émile DURKHEIM, *Les règles de la méthode sociologique* [1894], 16<sup>e</sup> éd., Paris, PUF, 1967.

<sup>37</sup> Michael LÖWY, *As aventuras de Karl Marx contra o barão de Münchhausen*, *op. cit.*, page 17.

<sup>38</sup> Michel PATY, « Positivisme », in *Dictionnaire Critique du Marxisme*, Paris, 1998, PUF, page 897.

<sup>39</sup> Sylvain PÉRIGNON, « Marxisme et positivisme », *L'Homme et la société*, 1968, vol. 7, n<sup>o</sup> 1, pp. 161-169.

Ferri<sup>40</sup>). La société n'est plus le théâtre agonique de luttes de classes, mais un objet froid répondant à des lois objectives qu'il s'agit de mettre au jour. Cette conception rigide du savoir<sup>41</sup>, et par extension de la pratique politique, trouve d'innombrables illustrations dans la II<sup>e</sup> Internationale.

Ce que N. Poulantzas appelle le « gauchisme théorique » des années 1920 (les thèses du jeune Lukács, de Korsch, de Gramsci, auxquels on peut ajouter Mariátegui) est justement une réaction à cette dernière lecture. Mettant au cœur de l'analyse la lutte des classes comme instance fondamentale<sup>42</sup>, et s'inscrivant ainsi dans la continuité de l'œuvre tardive de Lénine, ce courant s'oppose au néo-kantisme positiviste de la II<sup>e</sup> Internationale, et s'opposera par la suite au matérialisme historique soviétique (le « dia-mat »<sup>43</sup>). Nous reprenons donc à notre compte la formule de l'historien italien Leonardo Salamini, pour qui « à l'origine de ces divisions historiques majeures se trouve la question de savoir si la politique est un simple reflet de procès infrastructurels en cours ou si elle a un rôle indépendant à jouer dans la création d'une société socialiste »<sup>44</sup>.

Une fois cernés les contours de l'historicisme dans le marxisme, soulignons que l'accent mis sur la lutte des classes est directement fonction de la centralité de la catégorie de praxis. Dans les mots du philosophe argentin Néstor Kohan :

Si la matière est le résultat objectivé, cristallisé et coagulé d'une praxis antérieure (avec toutes les conséquences que cela implique dans l'analyse, par exemple, du capital comme travail vivant cristallisé, passé et devenu objectivé) et non une "réalité en soi à la marge de l'humain", tout ce qui existe est donc résultat ou est modelé par l'action transformatrice des humains.<sup>45</sup>

<sup>40</sup> ENRICO FERRI, *Socialisme et science positive (Darwin-Spencer-Marx)*, Paris, Giard & Brière, 1896.

<sup>41</sup> Le politiste français Jean-Marie Demaldent rappelle que Marx comme Engels étaient très durs avec des figures comme Spencer, Comte ou Dühring, et avaient une piètre opinion du positivisme et du scientisme comme formes des « sciences sociales bourgeoise ». L'auteur insiste d'ailleurs sur la relation que fait Marx entre la faiblesse de ces formes et le moment historique dans lequel elles apparaissent : « la bourgeoisie n'occupe plus la même place qu'aux temps des "classiques", de Hegel, etc. Ce n'est plus la classe montante en lutte contre l'aristocratie et la féodalité. Ses penseurs n'ont plus à mieux connaître la réalité sociale. La bourgeoisie est devenue la classe dominante, menacée par le prolétariat et par ses luttes. Ses penseurs n'ont plus pour fonction de mieux connaître une réalité qui dévoile son caractère contradictoire, transitoire et éphémère. Ils se transforment en "idéologues" — voire en "épiciers" de la pensée. Ils ne retiennent plus des méthodes scientifiques d'approche des réalités sociales qu'une caricature qui sert à mystifier la réalité, voire à en faire l'apologie ». Jean-Marie DEMALDENT, « Positivism et marxisme », *Raison présente*, 1978, vol. 45, n° 1, pp. 53-81, pages 54-55.

<sup>42</sup> Dans les termes de l'historien indien Prabhat Patnaik, l'historicisme de ces auteurs se caractérise par une primauté de la praxis et l'insistance sur la détermination historique des développements de la théorie (« theoretical development is itself conditioned by the changing historical concept »). Prabhat PATNAIK, « Historicism and Revolution », *Social Scientist*, février 2004, vol. 32, n° 1/2, pp. 30-41, page 30.

<sup>43</sup> Voir André TOSEL, « Dia-Mat », in *Dictionnaire Critique du Marxisme*, Paris, PUF, 1998.

<sup>44</sup> Leonardo SALAMINI, « Gramsci and Marxist Sociology of Knowledge: an Analysis of Hegemony - Ideology - Knowledge », *The Sociological Quarterly*, 1974, n° 15, pp. 359-380, page 359.

<sup>45</sup> « Si la materia es el resultado objetivado, cristalizado y coagulado de una praxis anterior (con todas las consecuencias que esto implica en el análisis, por ejemplo, del capital como trabajo vivo cristalizado,

L'historicisme radical est ici exprimé par la négation de toute extériorité à l'histoire, cette dernière étant entendue comme pratique humaine. On perçoit l'écho assourdissant des *Thèses sur Feuerbach*<sup>46</sup>.

La Grande Guerre et la Révolution bolchevique apparaissent à ce titre comme un moment de bascule. Ouvrant une période d'agitation et de transformations sans précédent, elles bouleversent le tandem orthodoxie / hétérodoxie au sein du marxisme, où avait dominé le positivisme jusqu'à 1914. Le parlementarisme social-démocrate, terni par sa participation aux gouvernements « bourgeois » (tant dans la guerre que dans la répression des mouvements révolutionnaires, par exemple en Allemagne), voit son hégémonie s'effriter à mesure que croissent la Révolution en Russie, la contestation ouvrière en Europe et la lutte anti-coloniale dans le monde non-européen. Or, les textes de la première partie des années 1920 que nous avons mentionnés restent attachés à une critique du positivisme attentiste de la II<sup>e</sup> Internationale et des partis qui l'ont composée, tout en prenant part aux nouveaux débats stratégiques qui traversent la « galaxie communiste »<sup>47</sup> (on pense notamment aux objections aux thèses soutenues par Lénine dans *La maladie infantile du communisme, le gauchisme*<sup>48</sup>, comme celle du néerlandais Hermann Gorter<sup>49</sup>). Leur qualification en tant qu'hétérodoxes ne peut être opérante qu'en regard d'une orthodoxie, or celle à laquelle ils s'opposent dans ces textes n'est pas celle à laquelle ils sont rapportés aujourd'hui, à savoir le « stalinisme ». L'expérience révolutionnaire russe ouvre le champ des possibles politiques, et la théorie produite « à chaud » fait la part belle à la stratégie, à la lutte politique (et militaire), à l'autonomie relative de la politique vis-à-vis de l'économie. Cette fenêtre ne se referme qu'à la toute fin de la décennie, quand se dénouent les luttes de pouvoir au sein du Parti Communiste (bolchévik) de Russie (PC(b)R) avec l'affirmation de la domination de Joseph Staline<sup>50</sup>, et encore faut-il prendre en compte le temps de diffusion entre l'URSS et les divers partis communistes nationaux. Néanmoins, une nouvelle orthodoxie, le *stalinisme*, peut alors

---

perterito y devenido objetivado) y no una "realidad en sí al margen del hombre", todo lo que existe es entonces resultado o está moldeado por la acción transformadora de los hombres ». Néstor KOHAN, *Marx en su (tercer) mundo. Hacia un socialismo no colonizado*, Buenos Aires, Biblos, 1998, pages 82-83.

<sup>46</sup> Par exemple la VI<sup>e</sup> : « Mais l'essence de l'homme n'est pas une abstraction inhérente à l'individu isolé. Dans sa réalité, elle est l'ensemble des rapports sociaux ». KARL MARX, « Thèses sur Feuerbach », *op. cit.*

<sup>47</sup> Nous reprenons cette expression d'une contribution d'ouvrage de l'historien Serge WOLIKOW : Serge WOLIKOW, « Aux origines de la galaxie communiste : l'Internationale », *op. cit.*, pages 293-320.

<sup>48</sup> Vladimir ILICH LÉNINE, « La maladie infantile du communisme (le gauchisme) », *Marxist Internet Archives*, mai 1920, URL complète en biblio.

<sup>49</sup> Hermann GORTER, « Lettre ouverte au camarade Lénine », *Marxist Internet Archives*, 1920, URL complète en biblio.

<sup>50</sup> Effective après l'éviction de Boukharine lors du 10<sup>e</sup> Plenum de l'Internationale Communiste, en juillet 1929. Serge WOLIKOW, *L'internationale communiste, 1919-1943*, *op. cit.*, page 82.

apparaître comme la référence, le point de passage et de démarcation obligé de toute théorisation marxiste hétérodoxe<sup>51</sup>. Pour autant, dans les textes des années 1920 dont il est question ici, la critique n'est pas adressée au stalinisme ! Elle est largement dirigée contre le positivisme de la II<sup>e</sup> Internationale, et contre d'autres tendances qui n'ont pas, alors, le statut d'orthodoxie dans le marxisme<sup>52</sup>.

Si le stalinisme et les écrits historicistes des années 1920 partagent bien un rejet de l'attentisme d'avant-guerre, leur « volontarisme » politique emprunte des chemins très différents. En effet, l'orthodoxie de la II<sup>e</sup> Internationale repose sur un modèle positiviste téléologique, que le stalinisme reprend tout en l'altérant : le parti d'avant-garde y remplace le mouvement social<sup>53</sup>, qui ne fait désormais plus qu'un avec la classe. Le philosophe français André Tosel identifie cette continuité paradoxale dans l'« économisme, la croyance en des lois de l'histoire, le culte de l'organisation, la perspective utopique de l'extinction de l'État et des classes ». Il lui adjoint un « volontarisme forcené »<sup>54</sup>, où toute décision du parti est justifiée par l'identification classe / parti. Pour Daniel Bensaïd, cet « ouvriérisme vulgaire réduit la politique au social »<sup>55</sup>, dans la mesure où elle réduit la conflictualité aux figures du prolétaire et du patron, quand la lutte de classes dépasse toujours ces deux seuls acteurs. À l'opposé, on retrouve la centralité de la praxis et de l'étude des possibilités de l'action politique. Ici, tant Gramsci que Mariátegui trouvent leur place dans le panthéon des grands « hétérodoxes ». Le cœur de cette opposition tient justement à leur vision de l'histoire et de la politique. Alors que la nouvelle orthodoxie fait peu à peu ressurgir une lecture linéaire du développement historique, l'accent mis sur la praxis et la conflictualité fait intervenir une pluralité, qui est fonction des déterminations locales de chaque théâtre stratégique ou tactique dans leur articulation avec la Totalité.

---

<sup>51</sup> Notons cependant que la victoire de la ligne de Staline en URSS et au sein de l'IC n'entraîne pas une diffusion mondiale de la critique à une forme de pratique du pouvoir qui ne sera systématisée qu'au travers de son propre processus historique. Ce que recouvre la notion de « stalinisme » n'a donc pas encore d'existence sous cette désignation pour quelqu'un comme Mariátegui. Voir notamment Massimo SALVADORI, « A crítica marxista ao stalinismo », in Eric J. HOBBSBAWM (dir.), *História do Marxismo, vol. VII : o Marxismo na época da Terceira Internacional. A URSS, da construção do socialismo ao Stalinismo*, Rio de Janeiro, Paz e Terra, 1986, pp. 285-338.

<sup>52</sup> Cette idée a également été développée par l'historienne argentine Silvana Ferreyra. Voir Silvana FERREYRA, « Mariátegui : marxista ortodoxo. Una conceptualización del proyecto mariateguiano a la luz de sus vínculos con la IIIa Internacional », in Micaela CUESTA, Silvana FERREYRA, Maria Florencia GRECO, Miguel MAZZEO, Mariela PELLER et Esteban RODRÍGUEZ (dir.), *Vigencia de José Carlos Mariátegui. Ensayos sobre su pensamiento*, Buenos Aires, Dialektik, 2009, pp. 11-28.

<sup>53</sup> Daniel Bensaïd, *La politique comme art stratégique*, op. cit., page 44.

<sup>54</sup> André TOSEL, *Le marxisme du XXe siècle*, Paris, Syllepse, 2009, page 29.

<sup>55</sup> Daniel Bensaïd, *La politique comme art stratégique*, op. cit., page 40.

Précisément, le lien entre la formulation d'une pensée et son rapport à la réalité particulière dont elle émerge est l'un des deux aspects centraux de la question de la partition entre orthodoxie et hétérodoxie. L'autre est la formulation d'un canon, et sa plus ou moins grande rigidité. Autrement dit, se pencher sur le couple orthodoxie / hétérodoxie suppose de ne pas le figer dans une définition abstraite, mais d'en avoir une appréhension historique qui rende justice à ses déplacements. Dans le cas du mouvement communiste international – qui ne rassemble pas tous les marxistes – on observe une inflexion par rapport à la II<sup>e</sup> Internationale, au sein de laquelle l'orthodoxie était une culture commune<sup>56</sup> plutôt qu'une pratique normative, du fait de l'histoire même des partis la composant<sup>57</sup>. D'ailleurs, la fameuse crise du révisionnisme, à l'orée du XX<sup>e</sup> siècle, ne débouche sur aucune exclusion<sup>58</sup>. Cette relative flexibilité n'empêche pas que se forme une « orthodoxie », incarnée dans les premières années du XX<sup>e</sup> siècle par Karl Kautsky, immédiatement pris pour cible par les franges plus combattives du mouvement socialiste<sup>59</sup>. Or, 1917 met sur la table plusieurs options possibles pour les tenants de la révolution sociale dans le monde. Comme le rappelle l'historienne argentine Fernanda Beigel, pour la génération de Mariátegui, et même pour celle de Lénine, il n'y a pas une mais plusieurs lectures possibles du marxisme, entre lesquelles une dispute pour la légitimité s'instaure<sup>60</sup>.

Déjà, dans *Histoire et conscience de classe*, paru en 1922, György Lukács posait à nouveaux frais la question : qu'est-ce que le marxisme orthodoxe ? À laquelle il donnait la réponse suivante :

Le marxisme orthodoxe ne signifie (...) pas une adhésion sans critique aux résultats de la recherche de Marx, ne signifie pas une « foi » en une thèse ou en une autre, ni l'exégèse d'un livre « sacré ». L'orthodoxie en matière de marxisme se réfère bien au contraire et exclusivement à la méthode. Elle implique la conviction scientifique qu'avec le marxisme dialectique a été trouvée la méthode de recherche juste, que cette méthode ne peut être développée, perfectionnée et approfondie que dans le sens de ses fondateurs ; mais que

<sup>56</sup> Jean ROBÉLIN, « Orthodoxie », in *Dictionnaire Critique du Marxisme*, Paris, PUF, 1998, page 829.

<sup>57</sup> Ce sont des partis nationaux ayant chacun leur histoire propre, et non des partis créés dans une référence directement internationale (on peut citer la SFIO, le SPD, le *Labour* ou encore le PSOE).

<sup>58</sup> Les éléments de cette controverse ont été rassemblés dans un ouvrage : H. TUDOR et J. M. TUDOR (dir.), *Marxism and social democracy: the Revisionist Debate 1896-1898*, Cambridge [Cambridgeshire] ; New York, Cambridge University Press, 1988.

<sup>59</sup> En France, l'anarcho-syndicalisme et le syndicalisme révolutionnaire incarnent une posture plus radicale de transformation sociale, opposée notamment au parlementarisme. Ainsi Georges Sorel écrit dans ses *Réflexions sur la violence* (1908) : « J'espère que ces réflexions conduiront quelques penseurs à examiner de près les problèmes relatifs à la violence prolétarienne ; je ne saurais trop recommander ces études à la nouvelle école qui, s'inspirant des principes de Marx plus que des formules enseignées par les propriétaires officiels du marxisme, est en train de rendre aux doctrines socialistes un sentiment de la réalité et un sérieux qui leur faisait vraiment par trop défaut depuis quelques années ». Georges SOREL, *Réflexions sur la violence*, Paris, Slatkine, 1981, page 50.

<sup>60</sup> Fernanda BEIGEL, *El itinerario y la brújula*, op. cit., page 128.



toutes les tentatives pour la dépasser ou l'« améliorer » n'ont conduit qu'à la trivialisier, en faire un écartisme – et devaient nécessairement conduire à cela.<sup>61</sup>

Le marxisme dont Lukács définit les limites est donc relativement ouvert. Il n'impose pas un corps de doctrine fixe et immuable qu'il s'agirait de transposer d'une réalité à l'autre. Autrement dit, il n'est pas question d'avoir des experts en marxisme définissant le vrai du faux en fonction d'un canon, d'un évangile de la révolution et du marxisme. Cette citation est également révélatrice de deux tendances au sein du marxisme : d'abord d'une ossification de la théorie dans le cadre d'une orthodoxie particulière – et ici Lukács propose une alternative à l'orthodoxie de la II<sup>e</sup> Internationale –, ensuite une réaction à cette ossification qui se traduit par une revigoration du marxisme. En d'autres termes, Lukács réagit de manière créatrice à une tendance qui se réclame de l'orthodoxie, c'est-à-dire en proposant une version alternative qui ne soit pas un simple « retour à Marx », ni un dépassement qui tenterait vainement de cacher un abandon du marxisme.

À travers l'évolution du couple orthodoxie / hétérodoxie, nous voilà plongés dans les eaux sulfureuses des « crises du marxisme », selon l'expression née sous la plume du tchécoslovaque Tomáš Masaryk (1850-1937) en 1898<sup>62</sup>, et qu'Antonio Labriola résumait ainsi :

En vérité, derrière toute cette rumeur de dispute, il y a une question grave et fondamentale : les espérances ardentes, vives, précoces, d'il y a quelques années – ces expectatives aux détails et aux contours trop précis – en viennent maintenant à buter contre la résistance la plus compliquée des relations économiques et contre les engrenages les plus complexes du monde politique.<sup>63</sup>

Les « crises » successives du marxisme correspondent à une confrontation continue à une réalité changeante, c'est-à-dire à une évolution dont les formes dérivent des mouvements de l'histoire que prétendent transformer les révolutionnaires. Trois types de réponse peuvent alors être esquissés : l'instauration d'un corps de doctrine (l'orthodoxie), son dépassement / abandon au nom du présent contre une formulation jugée dépassée (le révisionnisme), et un retour à la source paradoxal qui est en même temps une création. D'une certaine manière, on retrouve cette tripartition à chaque nouvelle « crise du marxisme ». Gérard Bensussan

---

<sup>61</sup> György LUKÁCS, *Histoire et conscience de classe*, Kostas AXELOS et Jacqueline BOIS (trad.), Paris, Éditions de Minuit, 1960, page 19.

<sup>62</sup> Ernesto LACLAU et Chantal MOUFFE, *Hegemonía y estrategia socialista hacia una radicalización de la democracia*, Mexico; Argentine; Brésil, Fondo de Cultura Económica, 2011, page 45.

<sup>63</sup> Antonio LABRIOLA, *Saggi sul materialismo storico*, Roma, 1968, page 302. *Apud* Ernesto LACLAU et Chantal MOUFFE, *Hegemonía y estrategia socialista hacia una radicalización de la democracia*, *op. cit.*, page 45.

souligne la régularité de ces crises, presque leur nature inévitable, et en propose une lecture à laquelle nous adhérons :

Pensée de la crise, le marxisme fait preuve de résistance et de vulnérabilité sur son propre terrain, toujours menacé et toujours renaissant ; n'ayant de réalité que comme expression théorique des antagonismes qu'il met à nu et analyse, il y trouve aussi bien la raison de sa fragilité que le gage de sa pérennité.<sup>64</sup>

Le marxisme est donc intrinsèquement une pensée de la crise, une pensée traversée par des antagonismes, des divisions, dans la mesure même où son objet – les « antagonismes qu'il met à nu et analyse » – implique un rapport critique au réel dont les effets dans la théorie ont un impact profond sur la stratégie politique. La réfutation des « hérésies », des « révisions », les cris de ralliements à la pensée de Marx, à ses écrits, à sa doctrine, etc., sont autant de réactions situées, dans un débat donné et une situation précise, c'est-à-dire dans un contexte historique, à des nécessités tant théoriques que stratégiques. Du point de vue de la philosophie de la praxis, dont nous avons vu que Mariátegui se réclame, tout cela ne fait qu'un : la théorie est déjà une pratique historique et elle entretient un rapport dialectique complexe avec la réalité dont elle tente de produire le concept. On retrouve, ici encore, par le biais de Mariátegui, ce que José Aricó nomme le « critère de la réalité », c'est-à-dire la nécessité de la confrontation matérielle-concrète, imposée comme une discipline de pensée, un garde-fou contre la perte du critère empirique, et donc d'une certaine forme de pratique, autrement dit d'un certain mode d'existence de la réalité.

Étudier l'historicisme dans le marxisme et dans la pensée de Mariátegui suppose donc une triple focale : c'est d'une part se concentrer sur ce que tel ou tel auteur entend par le concept d'historicisme lorsqu'il l'utilise ; c'est aussi statuer sur la nature et le rôle de l'histoire qu'il définit ; enfin, c'est appliquer un cadre d'analyse critique qui adopte lui-même ouvertement une perspective d'historicisation par rapport à son objet<sup>65</sup>.

---

<sup>64</sup> Gérard BENSUSSAN, « Crises du marxisme », in *Dictionnaire Critique du Marxisme*, Paris, PUF, 1998, page 265.

<sup>65</sup> Dans cette mesure, la démarche de Mariátegui a des points de rencontre avec le courant historiographique du « *New Historicism* » inauguré par le critique littéraire étasunien Stephen Greenblatt (voir l'anthologie organisée autour des suggestions méthodologiques de Greenblatt : H. Aram VEESER (dir.), *The New historicism*, New York, Routledge, 1989.), en particulier sur l'approche matérialiste et non-essentialiste de la culture, ainsi que l'approche démystificatrice ancrée dans la prise en compte des relations de production. Pour une présentation de ce courant, voir : Pascal BRIOIST, « New Historicism », in Christian DELACROIX, François DOSSE, P. GARCIA et Nicolas OFFENSTADT (dir.), *Historiographies: concepts et débats*, Paris, Gallimard, 2010, page 546.

## « Historicisme » chez Mariátegui

Le substantif « historicisme » apparaît dans un certain nombre d'articles de Mariátegui, sans que sa signification ne soit fixe. Ainsi, son utilisation peut être liée à l'évolutionnisme, tant de la bourgeoisie que de la II<sup>e</sup> Internationale. Dans *El Alma Matinal*, il écrit :

La philosophie évolutionniste, *historiciste*, rationaliste, unissait dans la période précédant la guerre, par-delà les frontières politiques et sociales, les deux classes antagoniques. Le bien-être matériel, la puissance physique des villes avaient engendré un respect superstitieux pour l'idée de Progrès. L'humanité semblait avoir trouvé une voie définitive. Conservateurs et révolutionnaires acceptaient dans la pratique les conséquences de la thèse évolutionniste. Les uns et les autres coïncidaient dans la même adhésion à l'idée de progrès et la même aversion à la violence.<sup>66</sup>

De quel historicisme est-il question ici ? C'est avant tout un des éléments de la conscience de soi d'un Occident en proie à une profonde crise matérielle et identitaire. La sortie de la guerre mondiale sonne le glas, selon Mariátegui, du rayonnement incontesté de la rationalité universaliste européenne, en même temps qu'elle est l'étincelle d'une série de mouvements qui secouent son hégémonie militaire et coloniale (des mouvements indépendantistes aux révolutions socialistes). En effet, lors de son séjour en Europe (1919-1923), Mariátegui a été témoin de la crise révolutionnaire des années de l'immédiat après-guerre, et de la profonde crise intellectuelle et culturelle que traversent les grandes puissances occidentales. On trouve ainsi, dans un cours qu'il donne dans le cadre de l'*Universidad Popular González Prada*, ce diagnostic englobant :

C'est, de plus, et surtout, une crise idéologique. Les philosophies affirmatives, positivistes, de la société bourgeoise sont, depuis longtemps, minées par un courant de scepticisme, de relativisme. Le rationalisme, l'*historicisme*, le positivisme déclinent irrémédiablement. C'est, sans aucun doute, l'aspect le plus profond, le symptôme le plus grave de la crise. C'est l'indice le plus précis et profond que ce qui est en crise n'est pas seulement l'économie de la société bourgeoise, mais que c'est la crise de toute la civilisation capitaliste, la civilisation occidentale, la civilisation européenne.<sup>67</sup>

<sup>66</sup> « La filosofía evolucionista, historicista, racionalista, unía en los tiempos pre-bélicos, por encima de las fronteras políticas y sociales, a las dos clases antagonicas. El bienestar material, la potencia física de las urbes habían engendrado un respeto supersticioso por la idea del Progreso. La humanidad parecía haber hallado una vía definitiva. Conservadores y revolucionarios aceptaban prácticamente las consecuencias de la tesis evolucionista. Unos y otros coincidían en la misma adhesión a la idea del progreso y en la misma aversión a la violencia ». « Dos concepciones de la vida » (09/01/1925), *Mundial*, José Carlos MARIÁTEGUI, *AM, op. cit.*, pages 14-15. (Nous soulignons)

<sup>67</sup> « Y es, además, sobre todo, crisis ideológica. Las filosofías afirmativas, positivistas, de la sociedad burguesa, están, desde hace mucho tiempo, minadas por una corriente de escepticismo, de relativismo. El racionalismo, el historicismo, el positivismo, declinan irremediamente. Este es, indudablemente, el aspecto más hondo, el síntoma más grave de la crisis. Este es el indicio más definido y profundo de que no

L'historicisme est donc une des formes de la conscience bourgeoise, de la philosophie idéaliste. D'ailleurs, dans un article de 1924 intitulé « Pasadismo y futurismo », il écrit : « On appelle historicisme un courant notoire de la philosophie de l'histoire »<sup>68</sup>.

Ainsi, l'historicisme comme courant de pensée occidental se trouve en décadence, comme le reste des éléments qui forment la conscience bourgeoise. En ce sens, Mariátegui s'inscrit dans une vision commune de l'historicisme : en effet, pour l'historien chilien Jaume Aurell, le terme d'historicisme s'est implanté de manière péjorative au début du XX<sup>e</sup> siècle. Cependant, Aurell note un changement dans la période qui suit la Première guerre mondiale, quand « l'historicisme se convertit d'une histoire métaphysique en une épistémologie historique. L'histoire est une projection de la pensée et des intérêts présents du passé »<sup>69</sup>. Or, le passage qui fait immédiatement suite à la phrase de Mariátegui fait clairement apparaître une acception double du terme :

On appelle historicisme un courant notoire de la philosophie de l'histoire. Et si par *historicisme* on comprend l'aptitude pour l'étude historique, il n'y a pas et il n'y a pas eu d'historicisme ici [au Pérou]. La capacité à comprendre le passé est solidaire de la capacité à sentir le présent et à s'inquiéter pour l'avenir. L'homme moderne n'est pas seulement celui qui a le plus avancé dans la reconstruction de ce qui fut, mais aussi celui qui a le plus avancé dans la prévision de ce qui sera.<sup>70</sup>

Les citations précédentes de Mariátegui se retrouvent manifestement dans la première compréhension du terme décrite par Aurell, mais il introduit ici une vision alternative de l'historicisme : la sensibilité au présent y commande une étude de l'histoire et des forces qui la façonnent, sa prise en compte sérieuse étant la condition d'une proposition pour l'avenir. Dans ce sens, et une fois le jugement sur la décadence des formes démocratiques bourgeoises rendu, le socialisme et le marxisme sont historicistes ! Dans un article consacré à l'Action Française de décembre 1926, Mariátegui écrit :

---

está en crisis únicamente la economía de la sociedad burguesa, sino de que está en crisis integralmente la civilización capitalista, la civilización occidental, la civilización europea ». « La crisis mundial y el proletariado peruano » (15/06/1923), José Carlos MARIÁTEGUI, *HCM, op. cit.*, page 24. (Nous soulignons)

<sup>68</sup> « Se llama historicismo una notoria corriente de filosofía de la historia. » « Pasadismo y futurismo » (28/11/1924), *Mundial*, José Carlos MARIÁTEGUI, *PP, op. cit.*, page 33.

<sup>69</sup> Jaume AURELL, *Tendencias historiográficas del siglo xx*, Santiago de Chile, Globo, 2008, page 27. *apud* Jaime MASSARDO, « En torno a la concepción de la historia de José Carlos Mariátegui », in *Sobre la singularidad histórica de América latina. Encuentro internacional a 80 años de la muerte de José Carlos Mariátegui*, Universidad de Valparaíso, Centro de Estudios del Pensamiento Iberoamericano de la Facultad de Humanidades de la Universidad de Valparaíso, 2010, page 32.

<sup>70</sup> « Se llama historicismo una notoria corriente de filosofía de la historia. Y si por historicismo, se entiende la aptitud para el estudio histórico, aquí no hay ni ha habido historicismo. La capacidad de comprender el pasado es solidaire de la capacidad de sentir el presente y de inquietarse por el porvenir. El hombre moderno no es sólo el que más ha avanzado en la reconstrucción de lo que fue, sino también el que más ha avanzado en la previsión de lo que será ». « Pasadismo y futurismo » (28/11/1924), *Mundial*, José Carlos MARIÁTEGUI, *PP, op. cit.*, page 33. (Nous soulignons)

Les révolutionnaires voient dans la société bourgeoise un progrès par rapport à la société médiévale. Les monarchistes français la considèrent simplement comme une erreur, un faux-pas. La pensée révolutionnaire est *historiciste* et dialectique. Elle part de l'idée que dans les entrailles du régime bourgeois prend forme le régime socialiste.<sup>71</sup>

L'historicisme n'est donc pas seulement un courant de la philosophie idéaliste. La « pensée révolutionnaire », autrement dit le socialisme ou le marxisme, est historiciste en cela qu'elle s'ancre dans (et naît de) l'histoire pour faire la critique du présent et préparer le futur. On trouve dans *Défense du marxisme* une forme de synthèse qui vient éclairer la confusion dans les termes :

La bourgeoisie *historiciste* et évolutionniste [...], à l'époque où, contre le rationalisme et l'utopisme égalitaire, suffisait la formule « tout le réel est rationnel », disposait de la quasi unanimité des « idéalistes ». Maintenant que les mythes de l'Histoire et de l'Évolution ne lui servent plus pour résister au socialisme, elle devient *anti-historiciste*, elle se réconcilie avec toutes les églises et toutes les superstitions, elle favorise le retour à la transcendance et à la théologie, elle adopte les principes des réactionnaires qui l'ont combattue lorsqu'elle était révolutionnaire et libérale.<sup>72</sup>

Le développement historique lui-même fait ainsi glisser la bourgeoisie, d'une posture universaliste fondée sur une certaine position vis-à-vis de l'histoire, vers le pôle réactionnaire de l'échiquier politique du moment. Plus précisément, face à l'affirmation historique du socialisme, à sa croissance et à sa force, la bourgeoisie se déporte vers ses ennemis d'hier, supplantée dans sa potentialité transformatrice.

Une première ébauche de systématisation fait ainsi apparaître une acception double de ce qu'est l'historicisme sous la plume de Mariátegui. D'un côté, c'est un courant de la pensée bourgeoise idéaliste, et de l'autre il s'agit d'une attitude qui est, en elle-même, révélatrice de la situation historique de la classe qui la porte. La décadence bourgeoise déporte ses défenseurs vers un discours qui s'affranchit de l'histoire en faisant appel à des motifs transcendants, quand le projet révolutionnaire socialiste est au contraire plongé dans l'immanence d'une articulation nouvelle du passé et du présent, en vue d'un futur. Le projet

---

<sup>71</sup> « Los revolucionarios miran en la sociedad burguesa un progreso respecto de la sociedad medioeval. Los monarquistas franceses la consideran simplemente un error, una equivocación. El pensamiento revolucionario es historicista y dialéctico. Parte de la idea de que en la entraña del régimen burgués se plasma el régimen socialista ». « L'Action Française, Charles Maurras, Léon Daudet » (15/12/1926), *Variedades*, José Carlos MARIÁTEGUI, *AM, op. cit.*, page 207. (Nous soulignons)

<sup>72</sup> « La burguesía historicista y evolucionista, dogmática y estrechamente, en los tiempos que contra el racionalismo y el utopismo igualitarios, le bastaba la fórmula: "todo lo real es racional", dispuso entonces de casi la unanimidad de los "idealistas". Ahora que no sirviéndole ya los mitos de la Historia y de la Evolución para resistir al socialismo, deviene anti-historicista, se reconcilia con todas las iglesias y todas las supersticiones, favorece el retorno a la trascendencia y a la teología, adopta los principios de los reaccionarios que más sañudamente la combatieron cuando era revolucionaria y liberal ». « El idealismo materialista », José Carlos MARIÁTEGUI, *DM, op. cit.*, page 106. (Nous soulignons)

révolutionnaire – qui fut bourgeois par le passé – se trouve décliné sous une forme nouvelle, née du mode de production capitaliste et portée par les travailleurs (ceux qui ne possèdent que leur force de travail) : le socialisme. C'est donc la capacité de transformation sociale d'une classe, à un moment donné, qui lui confère sa sensibilité à l'histoire, à sa propre immanence, à la conscience de sa pratique. Autrement dit, c'est la potentialité transformatrice elle-même, et donc une inscription dans la lutte de classes – entendue comme l'insertion sociale particulière et antagonique des différentes classes sociales – qui commande une certaine acception de l'histoire.

La difficulté est alors de pouvoir discriminer, pour chaque texte, le sens accordé au mot par Mariátegui. Le contexte est cependant d'une aide précieuse, dans la mesure où les textes du Péruvien s'adressent à un public large sur lequel ils prétendent agir. La vision du monde et les points de doctrine qui se dessinent servent également de garde-fou, à tout le moins de repère. On peut en tout cas mettre en avant une certaine matrice unique : le motif du dépassement, de l'avènement d'un ordre nouveau-né des entrailles de l'ordre ancien, invite à modérer l'opposition entre l'historicisme comme courant, et l'historicisme comme attitude à l'égard du mouvement social historique. Effectivement, en tant que rénovation et transformation, la révolution marque une rupture et une assimilation à la fois :

À travers [Georges] Sorel, le marxisme assimile les éléments et les acquis substantiels des courants philosophiques postérieurs à Marx. Dépassant les bases rationalistes et positivistes du socialisme de son époque, Sorel trouve en Bergson et chez les pragmatistes des idées qui revigorent la pensée socialiste, lui restituant la mission révolutionnaire de laquelle l'avait éloigné l'embourgeoisement intellectuel et spirituel des partis [socialistes et sociaux-démocrates] et de leurs parlementaires qui se satisfaisaient, dans le champ philosophique, de *l'historicisme* le plus plat et de l'évolutionnisme le plus timide.<sup>73</sup>

La figure étonnante de Georges Sorel est ici le symbole, presque la métaphore, d'un point commun à l'ensemble des communistes : la critique de la stratégie attentiste de la II<sup>e</sup> Internationale. Par l'intégration de nouvelles questions, de nouvelles méthodes, bref par une certaine acclimatation à une période, le socialisme renaît à lui-même, et donc à sa « mission » historique : la réalisation du communisme. Par opposition, le socialisme d'avant-guerre est

---

<sup>73</sup> « A través de Sorel, el marxismo asimila los elementos y adquisiciones sustanciales de las corrientes filosóficas posteriores a Marx. Superando las bases racionalistas y positivistas del socialismo de su época, Sorel encuentra en Bergson y los pragmatistas ideas que vigorizan el pensamiento socialista, restituyéndolo a la misión revolucionaria de la cual lo había gradualmente alejado el aburguesamiento intelectual y espiritual de los partidos y de sus parlamentarios, que se satisfacían, en el campo filosófico, con el historicismo más chato y el evolucionismo más pálido ». « Henri de Man y la "Crisis" del marxismo », *Ibid.*, p. 21. (Nous soulignons)

discrédité par son attentisme, son attachement à une vision du monde et des luttes plus pacifiées qu'il partagerait, *in fine*, avec la bourgeoisie. C'est précisément sur ce point que porte la critique de Mariátegui, et dans lequel il voit un effet propre à la période d'avant-guerre. Un long passage de « La crisis mundial y el proletariado peruano », de juin 1923, est très éclairant à cet égard :

Les idéologues de la Révolution Sociale, Marx et Bakounine, Engels et Kropotkine, vécurent à l'époque de l'apogée de la civilisation capitaliste et de la philosophie *historiciste* et positiviste. Par conséquent, ils ne purent prévoir que l'ascension du prolétariat aurait à se faire en vertu de la décadence de la civilisation occidentale. Le prolétariat était destiné à créer un nouveau type de civilisation et de culture. La ruine économique de la bourgeoisie serait en même temps la ruine de la civilisation bourgeoise. Et que le socialisme se trouverait dans la position de devoir gouverner non dans une époque de plénitude, de richesse et d'opulence, mais dans une époque de pauvreté, de misère et de rareté. Les socialistes réformistes, accoutumés à l'idée que le régime socialiste n'est pas tant un régime de production que de distribution, croient y voir le signe que la mission historique de la bourgeoisie n'est pas épuisée et que le moment n'est pas encore assez mûr pour la réalisation socialiste. Dans un reportage pour *La Crónica*, je rappelais cette phrase selon laquelle la tragédie de l'Europe serait la suivante : le capitalisme ne peut plus et le socialisme ne peut pas encore. Cette phrase, qui donne la sensation, en effet, de la tragédie européenne, est celle d'un réformiste, elle est saturée de mentalité évolutionniste, et imprégnée de la conception d'un pas lent, graduel et serein, sans convulsions et sans secousses, de la société individualiste, à la société collectiviste. [...] L'histoire nous enseigne que tout nouvel état social s'est érigé sur les ruines de l'état social précédent. Et qu'entre le surgissement de l'un et la chute de l'autre il y eut, logiquement, une période intermédiaire de crise.<sup>74</sup>

Il ressort de l'opposition entre réformistes et révolutionnaires sur l'histoire un rejet évident de la position attentiste. En revanche, les points aveugles des réformistes font apparaître en creux les éléments cruciaux de la position révolutionnaire : une rupture nette avec le parlementarisme de la démocratie libérale, l'affirmation d'un modèle concurrent de production (et non une distribution alternative) qui incarne un futur universel. Par-dessus tout,

<sup>74</sup> « Los ideólogos de la Revolución Social, Marx y Bakounine, Engels y Kropotkin, vivieron en la época de apogeo de la civilización capitalista y de la filosofía historicista y positivista. Por consiguiente, no pudieron prever que la ascensión del proletariado tendría que producirse en virtud de la decadencia de la civilización occidental. Al proletariado le estaba destinado crear un tipo nuevo de civilización y cultura. La ruina económica de la burguesía iba a ser al mismo tiempo la ruina de la civilización burguesa. Y que el socialismo iba a encontrarse en la necesidad de gobernar no en una época de plenitud, de riqueza y de plétora, sino en una época de pobreza, de miseria y de escasez. Los socialistas reformistas, acostumbrados a la idea de que el régimen socialista más que un régimen de producción lo es de distribución, creen ver en esto el síntoma de que la misión histórica de la burguesía no está agotada y de que el instante no está aún maduro para la realización socialista. En un reportaje a *La Crónica* yo recordaba aquellas frases de que la tragedia de Europa es ésta: el capitalismo no puede más y el socialismo no puede todavía. Esa frase que da la sensación, efectivamente, de la tragedia europea, es la frase de un reformista, es una frase saturada de mentalidad evolucionista, e impregnada de la concepción de un paso lento, gradual y beatífico, sin convulsiones y sin sacudidas, de la sociedad individualista, a la sociedad colectivista. (...) La historia nos enseña que todo nuevo estado social se ha formado sobre las ruinas del estado social precedente. Y que entre el surgimiento del uno y el derrumbamiento del otro ha habido, lógicamente, un periodo intermedio de crisis ». « La crisis mundial y el proletariado peruano » (15/06/1923), José Carlos MARIÁTEGUI, *HCM, op. cit.*, pages 24-25. (Nous soulignons)

il y a un rejet de la posture théorique-pratique de la social-démocratie européenne. C'est bien contre la collusion idéologique entre bourgeoisie et réformisme que Mariátegui porte le fer, contre l'idée d'un développement progressif de l'économie capitaliste, entraînant de soi une croissance exponentielle des effectifs des grands partis socialistes d'avant-guerre, jusqu'au jour de la Révolution. L'apogée de l'historicisme (comme courant idéaliste) et du positivisme – avec toutes les difficultés que cette juxtaposition peut poser – correspond ainsi à une période donnée, et leur crise est un symptôme d'une phase de transition où de nouvelles formes idéologiques émergeront. La crise est un moment de confrontation par excellence et, chez Mariátegui, les idées y jouent un rôle tout à fait saillant. C'est un moment d'intervention, où l'action politique fait correspondre la lecture du passé et du présent avec les efforts de réalisation du futur socialiste. C'est par sa capacité à projeter un avenir renouvelé et à agir volontairement pour sa réalisation que le marxisme rompt avec le réformisme.

L'historicisme « plat » représente cette version désormais dépassée du socialisme, ayant finalement adopté une vision pacifiée et mécaniste de l'histoire. Le communisme de la III<sup>e</sup> Internationale, révolutionnaire, celui que prétend défendre Mariátegui, est précisément l'imposition d'une compréhension foncièrement antagonique de l'histoire. Il donne chair à une interprétation politique de la phrase du *Manifeste*, « l'histoire de toute société jusqu'à nos jours, est l'histoire de luttes de classes »<sup>75</sup>. L'historicisme « dialectique » de la pensée révolutionnaire est alors fondé sur une lecture diamétralement opposée à l'attentisme, faite d'interventions dans l'histoire au nom de l'irruption des masses de travailleurs exploités. C'est pourquoi elle tourne résolument le dos au « respect superstitieux pour l'idée de Progrès ». La crise de la civilisation bourgeoise peut certes découler de facteurs internes, cela n'empêche pas qu'une force politique grandie en son sein doive lui porter le coup de grâce. Point alors de passation naturelle du pouvoir, et place au contraire à une irruption volontariste, au nom d'un futur universel, prétendant infléchir le cours de l'histoire.

Mariátegui se situe donc à un carrefour paradoxal, ou pour le moins ambigu. D'un côté, il rejette l'historicisme comme forme de la conscience historique bourgeoise, imprégnée de métaphysique et de superstition dans le « Progrès ». De l'autre il introduit une compréhension de l'historicisme comme sensibilité à la nature dialectique des faits sociaux, et donc à leur historicité, ainsi qu'aux formes et acteurs de la politique auxquels ils donnent naissance. Ces derniers sont inextricablement liés à leur contexte d'émergence, et ils y sont

---

<sup>75</sup> Karl MARX et Friedrich ENGELS, « Le Manifeste du Parti Communiste », *op. cit.*, page 399.



actifs, partie prenante du mouvement historique lui-même – au nom du dépassement du mode de production capitaliste. Ainsi, le socialisme se pose en s’opposant (il naît des « entrailles » du mode de production capitaliste), et rejette la métaphysique historique au nom de l’historicité des formes sociales et des forces qui les meuvent. Toute la difficulté réside ici dans l’usage du même mot pour qualifier ces deux mouvements contradictoires. Ce faisant, Mariátegui s’inscrit dans une forme d’historicisme marxiste telle que la définit Philippe de Lara, au sens où la théorie est elle-même une force historique, active dans le processus qui lui donne naissance, et non un simple reflet superstructurel<sup>76</sup>. Les acteurs historiques participent donc directement des processus, ouvrant ainsi la possibilité d’une liberté, et d’une révolution bien entendu, historiquement conditionnées.

La dimension historiciste radicale des écrits de Mariátegui se décline donc en deux plans : c’est d’abord une approche qui rejette toute analyse anhistorique des objets dont elle traite, mais c’est aussi une conscience de l’historicité qui s’applique à elle-même les exigences d’une analyse matérialiste et historique. En ce sens, connaissance et politique s’entremêlent encore, car c’est bien à un courant méthodologique et historiographique en construction au sein du marxisme que Mariátegui se rattache – sans le savoir. À l’instar de Lukács, qui affirme que « toute connaissance sociale est intimement liée à la conscience de classe d’une couche sociale déterminée » et que « les limites de la connaissance découlent de la situation objective de classe »<sup>77</sup>, Mariátegui conçoit la société capitaliste dans une perspective globale où deux pôles se distinguent : le prolétariat et la bourgeoisie. Or, ces deux classes – qui ne sont pas les seules dans le mode de production capitaliste – sont fondamentales en tant qu’elles sont les classes directement impliquées dans la production, ce qui leur permet de saisir l’ensemble de la vie sociale, et de développer une perspective globale. Dans ce sens, l’étude d’une formation sociale capitaliste ne peut faire l’économie d’une analyse dont le point de départ serait la question de la valorisation de la valeur, la production de plus-value, et donc la division en classes de la société. Si la bourgeoisie comme le prolétariat, par leur insertion dans les rapports de production capitalistes, sont en mesure de développer une vision d’ensemble, la connaissance par les travailleurs de l’objet « prolétariat » les mue en sujet révolutionnaire par l’articulation entre connaissance, expérience et force de conviction collective. Par opposition, la bourgeoisie développe des savoirs qui fuient la nature profonde, la source même de la division en classes pour lui

<sup>76</sup> Voir Philippe DE LARA, « Historicisme », *op. cit.*

<sup>77</sup> Michael LÖWY, *As aventuras de Karl Marx contra o barão de Münchhausen*, *op. cit.*, page 128.

opposer des subterfuges (le mérite, la volonté individuelle, la religion, etc.). C'est précisément ce que l'exposition de la nature économique et sociale de l'exploitation et l'oppression des populations indiennes a pu montrer.

Par ailleurs, l'historicisme radical mariáteguien pose toute vérité comme provisoire et transitoire justement en tant qu'elle est historique. Au contraire d'une approche substantialiste ou ontologique des rapports sociaux, Mariátegui pose comme première leur historicité et leur nature contradictoire. Loin de faire du marxisme une sociologie anhistorique, il s'agit précisément de l'envisager comme une méthode<sup>78</sup> trouvant son origine dans l'adoption d'un point de vue sur la société, le point de vue du prolétariat, par lequel est révélée l'essence du capitalisme. En revanche, la connaissance bourgeoise est mystificatrice, pour employer le mot de Marx, en cela qu'elle escamote la logique même de son existence, son caractère parasitaire : l'appropriation de la plus-value, et donc du fruit du travail d'autrui. La révolution étant le dépassement du capitalisme, elle représente également la limite historique de validité du marxisme comme méthode révolutionnaire :

Marx n'avait aucune de raison de créer plus qu'une méthode d'interprétation historique de la société actuelle. Réfutant le professeur Stammler<sup>79</sup>, Croce affirme que « le présupposé du socialisme n'est pas une philosophie de l'histoire, mais une conception historique déterminée par les conditions présentes de la société et du mode par lequel celle-ci est arrivée à celles-là ». La critique marxiste étudie concrètement la société capitaliste. Tant que le capitalisme n'a pas disparu définitivement, le canon de Marx reste valide. Le socialisme, c'est-à-dire la lutte pour la transformation de l'ordre social capitaliste en collectiviste maintient cette critique vivante, il la continue, la confirme, la corrige.<sup>80</sup>

La nécessité de la Révolution pose donc la nécessité du dépassement des formes cognitives, stratégiques, épistémologiques, etc. qui permettent la critique du capitalisme. En cela, c'est le statut même de la vérité qui se trouve mis en cause. En effet, la réfutation d'une vérité anhistorique, d'un statut extra-social du « vrai », découle logiquement de l'affirmation d'un

---

<sup>78</sup> « Le marxisme nous satisfait pour cela : ce n'est pas un programme rigide mais une méthode dialectique » (« El marxismo nos satisface por eso: porque no es un programa rígido sino un método dialéctico »). « *Indología*, por José Vasconcelos » (22/10/1927), *Variedades*, José Carlos MARIÁTEGUI, TNA, *op. cit.*, page 82.

<sup>79</sup> Il s'agit de Rudolf Stammler (1856-1938), philosophe du droit allemand.

<sup>80</sup> « Marx no tenía por qué crear más que un método de interpretación histórica de la sociedad actual. Refutando al profesor Stamler [sic], Croce afirma que "el presupuesto del socialismo no es una Filosofía de la Historia, sino una concepción histórica determinada por las condiciones presentes de la sociedad y del modo como ésta ha llegado a ellas". La crítica marxista estudia concretamente la sociedad capitalista. Mientras el capitalismo no haya trasmontado definitivamente, el canon de Marx sigue siendo válido. El socialismo, o sea la lucha por transformar el orden social de capitalista en colectivista mantiene viva esa crítica, la continúa, la confirma, la corrige ». « La filosofía moderna y el marxismo », José Carlos MARIÁTEGUI, *DM*, *op. cit.*, page 41.

historicisme radical. Certains textes de Mariátegui affichent leur relativisme historique en lui adjoignant une sentence de mort contre le positivisme :

La philosophie contemporaine a balayé le médiocre édifice positiviste. Elle a éclairé et démarqué les modestes confins de la raison. Et elle a formulé les théories actuelles du Mythe et de l'Action. Il est inutile, selon ces théories, de chercher une vérité absolue. La vérité d'aujourd'hui ne sera pas la vérité de demain. Une vérité est valide pour une époque. Contentons-nous d'une vérité relative.<sup>81</sup>

Ces précisions sont centrales dans la mesure où elles permettent d'éclairer le rapport de Mariátegui à l'histoire, à la connaissance et aux sujets de l'histoire. Au centre, la question de la praxis, et donc de la lutte des classes et de la révolution, domine tout l'édifice :

Aux philosophes il reviendra, plus tard, de codifier la pensée qui émergera de la grande geste multitudinaire. Les philosophes de la décadence romaine surent-ils comprendre le langage du christianisme ? La philosophie de la décadence bourgeoise ne saurait avoir un meilleur destin.<sup>82</sup>

L'historicité des formes de connaissance est donc irrémédiablement liée à celle des formes sociales dans lesquelles elles apparaissent. L'historicisme dont il est question ici pose clairement une impossibilité de tout statut anhistorique, ce qui n'est pas contradictoire avec la présence d'éléments trans-historiques<sup>83</sup>. C'est tout particulièrement le cas dans le postulat de départ de l'analyse de Mariátegui, selon lequel ce sont les masses qui font l'histoire. Apparaissant tantôt sous le substantif « *muchedumbres* », tantôt sous la forme de l'adjectif « *multitudinario* », ce parti-pris méthodologique est appliqué autant pour la modernité capitaliste que pour les périodes lui ayant précédé. C'est la « geste multitudinaire »<sup>84</sup> des

<sup>81</sup> « La filosofía contemporánea ha barrido el mediocre edificio positivista. Ha esclarecido y demarcado los modestos confines de la razón. Y ha formulado las actuales teorías del Mito y de la Acción. Inútil es, según estas teorías, buscar una verdad absoluta. La verdad de hoy no será la verdad de mañana. Una verdad es válida sólo para una época. Contentémosnos con una verdad relativa ». « El Hombre y el Mito » (16/01/1925), *Mundial*, José Carlos MARIÁTEGUI, *AM, op. cit.*, page 21.

<sup>82</sup> « A los filósofos les tocará, más tarde, codificar el pensamiento que emerge de la gran gesta multitudinaria. ¿Supieron acaso los filósofos de la decadencia romana comprender el lenguaje del cristianismo?. La filosofía de la decadencia burguesa no puede tener mejor destino ». « El Hombre y el Mito » (16/01/1925), *Mundial*, *Ibid.*, p. 23.

<sup>83</sup> « "trans-historique" signifie précisément ce que veut dire le mot : à savoir, *trans*-historique et pas *supra*-historique. Le concept de "trans-historicité" exprime la reproduction continuée – bien qu'avec un poids et une importance relative changeante en fonction de la totalité sociale donnée – de conditions ou processus déterminés au-delà des limites historiques, alors que l'idée de "supra-historicité" n'est rien d'autre qu'une mystification métaphysique » (« 'transhistorical' means precisely what it says: namely, *trans*-historical and not *supra*-historical. The concept of 'transhistorical' expresses the continued reproduction—even though with changing weight and relative significance in relation to the given social totality—of determinate conditions or processes across historical boundaries, whereas the idea of anything 'supra-historical' is no more than a metaphysical mystification »). István MÉSZÁROS, *Social structure and forms of consciousness*, New York, Monthly Review Press, 2010, pages 59-60. Pour une discussion de certains développements sur l'historicité du travail chez Marx, voir Marcelo DIAS CARCANHOLO, « Algumas implicações da exasperação historicista da teoria do valor de Marx por Moishe Postone », *Marx e o Marxismo*, décembre 2016, vol. 4, n° 7, pp. 303-317.

<sup>84</sup> José Carlos MARIÁTEGUI, *7E, op. cit.*, page 65.

populations indiennes anonymes de l'ère pré-colombienne, l'« œuvre multitudinaire »<sup>85</sup> des masses révolutionnaires, le sentiment « multitudinaire »<sup>86</sup> des romans de Barbusse, les « multitudes » qui bouleversent la langue sous la plume de González Prada<sup>87</sup>, ou même – métaphoriquement – la « multitude »<sup>88</sup> des œuvres médiocres nécessaires à l'éclosion d'un chef-d'œuvre.

La détermination historique des formes socio-économiques est donc traversée par un acteur difficile à saisir mais toujours moteur : les masses. L'historicisme de Mariátegui se manifeste ici dans son refus d'une histoire qui se limiterait aux héros, aux grands personnages, aux grands auteurs, etc. Cela ne nous dit pas exactement comment l'auteur envisage la création dans ses volets artistiques et théoriques. Si la vérité n'est que relative, comment interpréter le rôle de ceux dont c'est la profession que de produire des œuvres qui prétendent défier le cours de l'histoire par la postérité ?

---

<sup>85</sup> « Pesimismo de la realidad y optimismo del ideal » (21/08/1925), *Mundial*, José Carlos MARIÁTEGUI, *AM*, *op. cit.*, page 29.

<sup>86</sup> « *Les Enchaînements* », José Carlos MARIÁTEGUI, *EC*, *op. cit.*, page 181.

<sup>87</sup> José Carlos MARIÁTEGUI, *7E*, *op. cit.*, page 213.

<sup>88</sup> *Ibid.*, p. 278.

## Intellectuels, Vérité et Révolution

L'intellectuel, comme n'importe quel idiot, est sujet à l'influence de son milieu, de son éducation et de son intérêt. Son intelligence ne fonctionne pas librement.<sup>89</sup>

La latino-américaniste colombienne Patricia D'Allemand souligne le caractère « multiforme et profondément intégré à la fois »<sup>90</sup> du projet mariatéguien, qui a pu disparaître à certains moments du fait d'une séparation artificielle entre les divers pans de son œuvre. C'est notamment le cas de ses écrits sur la littérature et l'art, ou même sur les avant-gardes en général, par rapport à ses productions politiques, théoriques, économiques, etc. Pourtant, la forme même que prennent les publications du Péruvien invitent à un mélange constant : que ce soit au travers de ses articles ou dans ses essais, ces divers objets sont toujours traités en lien les uns avec les autres. Plus précisément, c'est dans leur modalité spécifique de participation à un même moment historique qu'ils sont saisis et travaillés. Cette perspective est manifeste dans le cas de l'art et des idées, et donc des producteurs des œuvres, des concepts, des modes intellectuelles et artistiques. Qui sont ces producteurs et quelles est la nature de leurs relations entre eux (Forment-ils un groupe ?) et vis-à-vis d'autres groupes sociaux (À quelle classe appartiennent-ils ?) ? Répondre à ces questions suppose de définir une catégorie large – « les intellectuels » – et d'en esquisser les principales déterminations. Or, si Mariátegui recourt amplement à la notion d'intellectuel, ou d'« intelligence », il s'en faut de beaucoup qu'il en ait un usage univoque. De plus, la perspective historiciste radicale qui forme l'architecture de ses textes l'amène à problématiser les grands mouvements historiques – qui sont aussi des mouvements d'idées – à partir d'autres paramètres que le seul champ théorique ou artistique. Par conséquent, l'enjeu est ici de dégager le(s) sens que Mariátegui attribue à l'action des intellectuels et leur rapport avec la diffusion de certaines idées dans le monde<sup>91</sup>.

Si l'homme ou la femme de lettres n'est pas une figure nouvelle, l'intellectuel.le apparaît au XIX<sup>e</sup> siècle, indissociablement lié à des formes nouvelles de sociabilité, de

---

<sup>89</sup> « El intelectual, como cualquier idiota, está sujeto a la influencia de su ambiente, de su educación y de su interés. Su inteligencia no funciona libremente ». « El grupo *Clarté* », José Carlos MARIÁTEGUI, *EC, op. cit.*, page 155.

<sup>90</sup> « multifacético, a la vez que profundamente integrado », Patricia D'ALLEMAND, « « Todo lo humano es nuestro »: una nueva mirada al legado de José Carlos Mariátegui », *Cuadernos de Literatura*, 2016, XX, n° 40, pp. 537-559, page 542.

<sup>91</sup> Nous ne traiterons pas ici des aspects plus ouvertement sociologiques, ni des conditions de production des intellectuels ou encore des conditions de circulation de leurs œuvres.

stratification sociale, de construction des États nationaux, d’alphabétisation, de développement des moyens de transport et de communication ainsi que des moyens de production liés à l’activité intellectuelle (presse, édition) et à l’urbanisation<sup>92</sup>. Sans revenir sur la question de l’apparition historique des intellectuels<sup>93</sup>, ni des intellectuels en Amérique latine<sup>94</sup>, il convient de se pencher sur l’approche que développe Mariátegui vis-à-vis des individus dont l’activité principale n’est pas manuelle, et auxquels il se réfère sous le qualificatif d’*intelectuales* ou de membres de l’*intelectualidad* ou de l’*inteligencia*<sup>95</sup>.

Les intellectuels pullulent dans les textes de Mariátegui. On trouve à la fois des mentions illustratives, venant appuyer un propos plus général, ou bien des sortes d’études de cas portant sur une œuvre ou une figure singulière, ou encore une école. Au-delà des auteurs et artistes européens dont il traite pour les revues *Mundial* et *Variedades* puis pour *Amauta*, ses écrits embrassent toute la scène intellectuelle latino-américaine<sup>96</sup>, des arts plastiques à la philosophie en passant par la littérature. Les thèses permettant de structurer les axes de cohérence de ses positions théoriques et critiques doivent être identifiées dans la masse de ses écrits, en l’absence de toute formalisation ou systématisation. La récurrence de thèmes et de termes permet alors de dessiner les contours d’une approche des « intellectuels » suivant plusieurs axes : d’abord la dimension matérielle-concrète qui conditionne le positionnement des individus producteurs d’art, de littérature ou de théorie. Dans une lettre au poète péruvien José María Eguren, Mariátegui insiste sur cette dimension sociale inhérente à toute expression : « le matériel conditionne toujours nos itinéraires »<sup>97</sup>. Puis, comme prédicat dérivé

<sup>92</sup> David COTTINGTON, *The Avant-Garde. A Very Short Introduction*, Oxford, Oxford University Press, 2013. Apud Enzo TRAVERSO, *Révolution*, op. cit., page 231.

<sup>93</sup> On pourrait citer ici pléthore de travaux sur les intellectuels, leur histoire, leur sociologie et l’analyse de leur fonction dans la modernité (Antonio Gramsci, Raymond Williams, Edward Saïd, Roger Chartier, François Dosse, etc.). Notons simplement que si l’apparition du terme est généralement ramenée à l’Affaire Dreyfus dans l’historiographie française, un récent ouvrage a permis de montrer que la catégorie est forgée un peu plus tôt, lors des procès contre les anarchistes français du début des années 1890. Voir Sarah AL-MATARY, *La haine des clercs: l’anti-intellectualisme en France*, Paris, Éditions du Seuil, 2019.

<sup>94</sup> Pour l’Amérique latine, on pourra se référer (parmi beaucoup d’autres) aux travaux de l’historien uruguayen Ángel Rama, en particulier Ángel RAMA, *La ciudad letrada*, Montevideo, Arca, 1998. Pour le cas brésilien, dont on peut tirer des leçons pour les autres pays du continent, voir l’ouvrage classique de Sérgio MICELI : Sérgio MICELI, *Intelectuais e classe dirigente no Brasil (1920-1945)*, Rio de Janeiro, Difel, 1979. Voir également les ouvrages coordonnés par l’historien argentin Carlos Altamirano pour une présentation ample et récente de cette question. Voir Carlos ALTAMIRANO et Jorge MYERS (dir.), *Historia de los intelectuales en América Latina. I. La « ciudad letrada », de la Conquista al Modernismo*, 1<sup>re</sup> éd., Buenos Aires, Katz, 2008. Et Carlos ALTAMIRANO (dir.), *Historia de los intelectuales en América Latina. II. Los avatares de la « ciudad letrada » en el siglo XX*, 1<sup>re</sup> éd., Buenos Aires, Katz, 2010.

<sup>95</sup> Mariátegui n’utilise pas le terme *intelligentsia*, issu du russe, qui est pourtant très utilisé en Europe au début du XX<sup>e</sup> siècle, lui préférant la forme espagnole correspondant à « intelligence ».

<sup>96</sup> On peut cependant noter l’exception du Brésil, pour lequel Mariátegui ne semble éprouver aucune curiosité particulière. Rappelons cependant que les circulations en provenance et à destination du Brésil sont peu nombreuses au Pérou sur la période.

<sup>97</sup> « lo material condiciona siempre nuestros itinerarios ». Lettre de Mariátegui à José María Eguren (21/11/1928).

de cette conditionnalité sociale, le Péruvien est emphatique sur la nécessité de se situer par rapport au champ politique, ou, plus précisément, de poser comme faisant partie du politique élargi la production d'art et de théorie.

Il faut, tout d'abord, rappeler que Mariátegui est lui-même un intellectuel<sup>98</sup>. Issu des fonctions subalternes du journal *El Tiempo* de Lima où il entre très jeune, il fréquente autant les réunions anarcho-syndicalistes des ouvriers du quotidien que les cercles bohèmes de ses collègues journalistes. C'est par ce dernier biais qu'il entre en contact avec le monde des cercles lettrés et des cénacles de la haute société de Lima, comme les hippodromes. Son ascension dans le monde de la presse se fait d'ailleurs, dans un premier temps, par les chroniques consacrées à la bonne société de Lima plutôt que par des prises de position politiques. N'ayant pas terminé ses études secondaires, Mariátegui est un cas particulier d'autodidacte ayant accédé très tôt à une certaine notoriété et à une reconnaissance dans le champ littéraire péruvien. Cependant, dès ces années de jeunesse, une préoccupation matérielle court constamment dans l'exercice de son métier, et donc dans son insertion dans le « champ intellectuel ». Un texte de 1918 est très éclairant à cet égard :

Si j'avais le pouvoir sur moi-même, à la place de la misère du medium qui me gouverne, je n'écrirais pas quotidiennement des articles de journal, fatigant et épuisant mes aptitudes. J'écrirais des essais artistiques et scientifiques, plus à mon goût. Mais en écrivant des vers ou des romans je ne gagnerais que quelques centimes car, comme ce pays est un pays pauvre, il ne peut maintenir des poètes ou des romanciers. Les hommes de lettre sont un luxe des pays riches. Dans les pays comme le nôtre, les hommes de lettres qui veulent être des hommes de lettres – c'est-à-dire vivre de leur littérature – meurent de faim. C'est pourquoi, si ma malchance me condamne à passer ma vie en écrivant des articles de journal, automatisé dans une rotative quelconque, la pauvreté du medium m'aura vaincu. Je serais un écrivain enchaîné au journalisme par l'échec personnel.<sup>99</sup>

<sup>98</sup> L'une des attaques que les apistes développeront sera d'ailleurs contre son « intellectualisme ». Par exemple chez Haya de la Torre : « mes objections fraternelles à Mariátegui furent toujours dirigées contre son manque de sens réaliste, contre son excès d'intellectualisme et son absence quasi totale de sens efficace de l'action » (« mis objeciones fraternales a Mariátegui fueron siempre contra su falta de sentido realista, contra su exceso de intelectualismo y su ausencia casi total de un sentido eficaz de la acción »). Víctor Raúl HAYA DE LA TORRE, *Obras Completas*, T.5, Lima, Librería-Editorial J. Mejía Baca, 1976, page 253. *Apud* Alberto FLORES GALINDO, *La agonía de Mariátegui*, *op. cit.*, page 113.

<sup>99</sup> « Si yo me gobernara, en vez que me gobernara la miseria del medio, yo no escribiría diariamente, fatigando y agotando mis aptitudes, artículos de periódico. Escribiría ensayos artísticos o científicos más de mi gusto. Pero escribiendo versos o novelas yo ganaría muy pocos centavos porque, como este es un país pobre, no puede mantener poetas o novelistas. Los literatos son un lujo de los países ricos. En los países como el nuestro los literatos que quieren ser literatos –o sea comer de su literatura– se mueren de hambre. Por esto, si mi mala ventura me condena a pasarme la vida escribiendo artículos de periódico, automatizado dentro de un rotativo cualquiera, me habría vencido la pobreza del medio. Seré un escritor encadenado al diarismo por el fracaso personal ». José Carlos MARIÁTEGUI, « Mariátegui explica su artículo de Nuestra Época », *El Tiempo*, 27 juin 1918.

Cette dimension économique pose bien la question de la difficulté de vivre de son art, et en particulier dans un pays où les capitaux disponibles pour le financement de la vie culturelle et intellectuelle sont peu nombreux. Quelques années plus tard, Mariátegui pose cette question plus profondément, la mettant en relation avec la position périphérique du Pérou dans l'économie mondiale, avec les effets que cette configuration a sur les caractéristiques de la classe dirigeante :

Le Pérou n'est pas encore en mesure de donner du travail à ses artistes, pas tant du fait qu'il est un pays pauvre que parce que l'éducation artistique de la classe « éclairée » ou dirigeante a très peu avancé, malgré l'apparente européanisation des personnes et des habitudes. De la civilisation occidentale, cette classe éclairée apprécie beaucoup l'automobile, le ciment, l'asphalte, l'ornement, mais elle estime très peu l'art. Les artistes se trouvent ici bloqués par le milieu, qui exige d'eux, au minimum, le sacrifice de leur personnalité.<sup>100</sup>

Cette détermination profonde, matérielle, trouve d'innombrables exemples dans les articles de Mariátegui, et met en lumière le matérialisme de son analyse des questions culturelles, liant toujours la production des intellectuels et des artistes à leurs conditions matérielles d'existence. Sur ce point, il dresse un parallèle avec la condition ouvrière :

Parmi les mécontents de l'ordre capitaliste, le peintre, le sculpteur, l'homme de lettres ne sont pas les plus actifs et les plus ostensibles : mais ils sont, intimement, les plus acharnés et les plus enflammés. L'ouvrier sent que l'on exploite son travail. L'artiste sent que l'on opprime son génie, que l'on inhibe sa création, que l'on étouffe son droit à la gloire et à la félicité.<sup>101</sup>

En effet, Mariátegui identifie dans la condition artistique comme dans la condition ouvrière un rapport de subordination à des déterminations économiques bourgeoises. L'expression artistique ou intellectuelle doit ainsi se confronter à des modalités mercantiles auxquelles l'idéal créatif est contraire :

La bourgeoisie veut de l'artiste un art que courtise et adule son goût médiocre. Elle veut, en tout cas, un art consacré par ses experts et ses commissaires-priseurs. L'œuvre d'art n'a pas, dans le marché bourgeois, de valeur intrinsèque mais bien une valeur fiduciaire. Les artistes les plus purs ne sont presque jamais les plus cotés. Le succès d'un peintre

---

<sup>100</sup> « El Perú no está aún en condiciones de dar trabajo a sus artistas, no tanto porque es un país pobre cuanto porque la educación artística de su clase "ilustrada" o dirigente ha adelantado muy poco, a pesar de la aparente europeización de gentes y costumbres. De la civilización occidental, esta clase ilustrada aprecia bastante el automóvil, el cemento, el asfalto, el ornamento, pero estima aún muy poco el arte. Los artistas se encuentran aquí bloqueados por el ambiente, el cual les exige, por lo menos, el sacrificio de su personalidad ». « La enseñanza artística » (18/02/1927), *Mundial*, José Carlos MARIÁTEGUI, *TE, op. cit.*, page 151.

<sup>101</sup> « Entre los descontentos del orden capitalista, el pintor, el escultor, el literato, no son los más activos y ostensibles: pero sí, íntimamente, los más acérrimos y enconados. El obrero siente explotado su trabajo. El artista siente oprimido su genio, coactada su creación, sofocado su derecho a la gloria y a la felicidad ». « El artista y la época » (14/10/1925), *Mundial*, José Carlos MARIÁTEGUI, *AE, op. cit.*, page 14.



dépend, plus ou moins, des mêmes conditions qu'une affaire. Sa peinture a besoin d'un ou de plusieurs entrepreneurs qui l'administrent avec dextérité et sagacité. La renommée se fabrique à coups de publicité. Elle a un prix inabordable pour le pécule de l'artiste pauvre. Parfois, l'artiste ne demande même pas qu'on lui permette de faire fortune. Il se contente, modestement, de demander qu'on lui permette de faire son œuvre. Il n'a pas d'autre ambition que celle de réaliser sa personnalité. Mais cette ambition légitime est elle aussi contrariée. L'artiste doit sacrifier sa personnalité, son tempérament, son style, s'il ne veut pas mourir héroïquement de faim.<sup>102</sup>

Si les manifestations en sont diverses, l'essence de la contrainte pesant sur les ouvriers et les artistes est bien la même : il s'agit du capitalisme et de sa logique profonde, la valorisation de la valeur. Mais cette détermination générale prend des traits particuliers dans chaque formation sociale, selon son histoire, sa prospérité, son insertion plus ou moins dominante dans les circuits globaux ou régionaux de captation et de réalisation de la plus-value. Les conditions matérielles des intellectuels comme des ouvriers sont donc fonction de déterminations historiques en lien avec le développement d'une économie-monde capitaliste.

Ainsi, ce sont les conditions de possibilité d'une floraison de l'expression artistique qui doivent être interrogées si l'on veut comprendre la relative timidité de la scène intellectuelle péruvienne des années 1910. « Une époque de faste, magnifique, ne s'improvise pas, ne naît pas par hasard »<sup>103</sup>, écrit Mariátegui en 1924. Dans un article consacré à Rome, il rappelle la détermination matérielle qui sous-tend l'épanouissement d'un environnement artistique et intellectuel riche :

L'art, naturellement, ne parvient pas à se soustraire à l'influence de ces forces historiques. Dans la société médiévale, les artistes s'épanouissaient et se multipliaient autour des cours puissantes ; dans la société bourgeoise, ils se sentent fatalement attirés par les grands centres capitalistes et industriels. Une floraison artistique est, à de nombreux égards, une question de clientèle, de milieu, de richesse. Rome, marché de l'art médiocre, ne peut être, par conséquent, qu'un centre médiocre de création artistique.<sup>104</sup>

<sup>102</sup> « La burguesía quiere del artista un arte que corteje y adule su gusto mediocre. Quiere, en todo caso, un arte consagrado por sus peritos y tasadores. La obra de arte no tiene, en el mercado burgués, un valor intrínseco sino un valor fiduciario. Los artistas más puros no son casi nunca los mejor cotizados. El éxito de un pintor depende, más o menos, de las mismas condiciones que el éxito de un negocio. Su pintura necesita uno o varios empresarios que la administren diestra y sagazmente. El renombre se fabrica a base de publicidad. Tiene un precio inasequible para el peculio del artista pobre. A veces el artista no demanda siquiera que se le permita hacer fortuna. Modestamente se contenta de que se le permita hacer su obra. No ambiciona sino realizar su personalidad. Pero también esta lícita ambición se siente contrariada. El artista debe sacrificar su personalidad, su temperamento, su estilo, si no quiere, heroicamente, morirse de hambre ». « El artista y la época » (14/10/1925), *Mundial*, *Ibid.*, p. 13.

<sup>103</sup> « Una época fastuosa, magnífica, no se improvisa, no nace del azar ». « Pasadismo y futurismo » (21/11/1924), *Mundial*, José Carlos MARIÁTEGUI, *PP*, *op. cit.*, page 32.

<sup>104</sup> « El arte, naturalmente, no logra sustraerse a la influencia de estas fuerzas históricas. En la sociedad medioeval, los artistas medraban y florecían en torno de las cortes poderosas; en la sociedad burguesa, se sienten atraídos fatalmente por los grandes centros capitalistas e industriales. Un florecimiento artístico es, bajo muchos aspectos, una cuestión de clientela, de ambiente, de riqueza. Roma, mediocre mercado de arte, no puede ser, por ende, sino un mediocre centro de creación artística ». « Roma, polis moderna » (03/07/1925), *Mundial*, José Carlos MARIÁTEGUI, *AM*, *op. cit.*, page 81.

Par opposition, la pauvreté est associée à un obstacle tant du point de vue des revendications de la classe laborieuse que pour le développement d'une scène intellectuelle vivace. Ainsi, Mariátegui dresse un parallèle entre l'Italie du *Risorgimento* et la situation de l'Espagne et des pays latino-américain à partir de l'œuvre du journaliste italien Piero Gobetti (1901-1926). En particulier, Mariátegui reprend l'opposition entre l'aristocratie ouvrière et industrielle de l'Italie du Nord et le « paupérisme » de l'économie agraire du sud, la pauvreté empêchant que ne se forme une véritable conscience politique où pourraient se forger de nouvelles valeurs. Il cite également l'importance du rôle qu'attribue Gobetti « au parasitisme et à la pauvreté, à la corruption des plèbes conservatrices par la bienfaisance et la charité de l'absolutisme et de l'Église, à l'absence d'une économie robuste et de masses opérantes et productrices »<sup>105</sup>. L'absence d'un développement de la classe ouvrière – signe d'une économie peu dynamique (indépendamment des causes de ce phénomène) – est également le symptôme d'une certaine atrophie de la capacité de la classe dirigeante, et par extension du financement d'un champ intellectuel et artistique. On voit comment le monde du travail, l'art et la vivacité du champ intellectuel se trouvent mis en relation les uns avec les autres, et ensemble dans un rapport à un moment du capitalisme. C'est dans ce sens qu'il faut interpréter la référence à Oscar Wilde (1854-1900)<sup>106</sup> qui, d'après Mariátegui, « voyait dans la libération du travail la libération de l'art »<sup>107</sup>.

Cette idée n'est pas neuve dans les productions stratégiques socialistes, loin s'en faut. En Europe, aux États-Unis, au Pérou même, l'idée d'une émancipation par une union des travailleurs manuels et des travailleurs intellectuels a déjà une longue histoire dans les années 1920. Au Pérou, la figure tutélaire de Manuel González Prada a marqué la génération du Centenaire (dont tous les membres ont lu son recueil *Horas de Lucha*<sup>108</sup>) par ses appels à la jeunesse contre l'ankylose du civilisme et de la classe dirigeante nationale, et à l'alliance du muscle et de l'intellect. Comme le souligne l'historien français Joël Delhom, ce thème est présent dès 1888 dans le fameux « Discurso en el Politeama », mais aussi dans un discours de 1905 intitulé « El intelectual y el obrero »<sup>109</sup>. Cette idée est très présente dans l'*Universidad*

<sup>105</sup> « al parasitismo y a la pobreza, a la corrupción de las plebes conservadoras por la beneficencia y las limosnas del absolutismo y la iglesia, a la ausencia de una economía robusta y de masas operantes y productoras ». « Piero Gobetti y el *Risorgimento* » (15/08/1929), *Mundial, Ibid.*, p. 120.

<sup>106</sup> Mariátegui cite l'ouvrage *El alma humana en el socialismo*, paru en anglais en 1891.

<sup>107</sup> « en la liberación del trabajo veía la liberación del arte ». « El artista y la época » (14/10/1925), *Mundial*, José Carlos MARIÁTEGUI, *AE, op. cit.*, page 26.

<sup>108</sup> Manuel GONZÁLEZ PRADA, *Paginas libres. Horas de Lucha, op. cit.*

<sup>109</sup> Joël DELHOM, « Aproximación a las fuentes del pensamiento filosófico y político de Manuel González Prada: un bosquejo de biografía intelectual », *Iberoamericana (2001-)*, 2011, vol. 11, n° 42, pp. 21-42, page 37.

*Popular* – Manuel González Prada dont Víctor Raúl Haya de la Torre est l'un des inspirateurs en tant que président de la *Federación de Estudiantes del Perú* (FEP) en 1921<sup>110</sup>. Haya reprend le thème de l'appel à une alliance entre « travailleurs manuels et intellectuels »<sup>111</sup> qui formera un des principes de la future APRA. Dans son pamphlet de 1926 (*¿Qué es el APRA?*<sup>112</sup>), il insiste sur la nécessité de former un « front large de toutes les couches sociales souffrant de l'impérialisme nord-américain »<sup>113</sup>, incluant les intellectuels et la petite-bourgeoisie aux autres groupes opprimés que sont les ouvriers, les paysans et les indigènes<sup>114</sup>.

Au sein du marxisme, cependant, le rapport entre intellectuels et forces révolutionnaires est loin d'être évident. Dans *L'idéologie allemande*, Marx et Engels identifient le clivage de classe au sein du capitalisme dans la division entre travail manuel et travail intellectuel, donnant lieu à plusieurs processus de distinction entre groupes sociaux :

La division du travail ne devient effectivement division du travail qu'à partir du moment où s'opère une division du travail matériel et intellectuel. À partir de ce moment la conscience peut vraiment s'imaginer qu'elle est autre chose que la conscience de la pratique existante, qu'elle représente réellement quelque chose sans représenter quelque chose de réel. À partir de ce moment, la conscience est en état de s'émanciper du monde et de passer à la formation de la théorie "pure", théologie, philosophie, morale, etc. Mais même lorsque cette théorie, cette théologie, cette philosophie, cette morale, etc., entrent en contradiction avec les rapports existants, cela ne peut se produire que du fait que les rapports sociaux existants sont entrés en contradiction avec la force productive existante. [...] Par la division *du travail*, il devient possible, bien mieux il arrive effectivement que l'activité intellectuelle et matérielle, — la jouissance et le travail, la production et la consommation échoient en partage à des individus différents ; et alors la possibilité que ces éléments n'entrent pas en conflit réside uniquement dans le fait qu'on abolit à nouveau la division du travail.<sup>115</sup>

La division du travail apparaît ainsi comme le concept permettant de situer, par un jeu d'oppositions, l'autonomisation des professions et la consolidation des idéologies, mais aussi

<sup>110</sup> Martín BERGEL, « La desmesura revolucionaria. Prácticas intelectuales y cultura del heroísmo en los orígenes del aprismo peruano (1923-1931) », *op. cit.*

<sup>111</sup> Haya est ovationné à Lima à l'occasion de la manifestation du 23 mai 1923, où il prononce ces mots. Sur ce point, voir Aníbal QUIJANO, *Introducción a Mariátegui*, *op. cit.*, page 47.

<sup>112</sup> D'abord paru en anglais (Víctor Raúl HAYA DE LA TORRE, « What is the APRA? », *The Labour Monthly*, décembre 1926, vol. 8, n° 12, pp. 756-759.), l'article peut être consulté dans un ouvrage publié récemment par le Congrès du Pérou : Víctor Raúl HAYA DE LA TORRE, *El antiimperialismo y el APRA*, 1<sup>re</sup> éd., Lima, Fondo Editorial del Congreso del Perú, 2010.

<sup>113</sup> Víctor Raúl HAYA DE LA TORRE, *Por la emancipación de América Latina*, *op. cit.*

<sup>114</sup> Notons que la thématique du front unique se retrouve également dans les déclarations de quelqu'un comme le général Sandino : « Ni extrême droite, ni extrême gauche, mais un FRONT UNIQUE, voilà notre slogan. Dans cette mesure, il n'est pas illogique que dans notre lutte nous cherchions à obtenir la coopération de toutes les classes sociales, sans classifications en tel ou tel "isme" » (« Neither extreme right, nor extreme left, but a UNITED FRONT is our slogan. This being the case, it is not illogical that in our struggle we seek to obtain the cooperation of all social classes, without classifications into this or that "ism" »). Cité dans Rodolfo CERDAS CRUZ, *The Communist International in Central America, 1920-36*, 1<sup>re</sup> éd., Basingstoke, Macmillan Press, 1993, page 53.

<sup>115</sup> Karl MARX et Friedrich ENGELS, *L'idéologie allemande*, *op. cit.*, page 61.

la différenciation entre les nations et en leur sein, ce processus « se concrétisant sous la forme de l'opposition entre ville et campagne et inaugurant une histoire qui va de la séparation de la production et du commerce à l'existence des classes sociales, à l'apparition des manufactures et à la nature de la concurrence »<sup>116</sup>. Plus précisément, la division entre travail manuel et intellectuel opère une distribution sociale contradictoire (intrinsèquement liée à la thématique de l'aliénation) dont la sortie ne peut être qu'un dépassement, permettant de réunifier dans chaque individu ce que la division du travail a artificiellement séparé. Ces observations posent un certain nombre de questions sur le rôle attribué aux « travailleurs intellectuels » et leur insertion dans une théorie économique générale pour en déduire un modèle explicatif de leur comportement politique. En particulier, une difficulté émerge si l'on se penche sur les rapports entre marxisme et mouvement ouvrier, entre théorie révolutionnaire et classe révolutionnaire<sup>117</sup>. Si Lénine pose, en 1902, une extériorité radicale de la théorie révolutionnaire par rapport aux relations immédiates de production<sup>118</sup>, on retrouve sous sa plume la nécessité d'une complémentarité entre intellectuels et ouvriers pour mener à bien tout projet révolutionnaire :

C'est le marxisme, idéologie du prolétariat éduqué par le capitalisme, qui a enseigné et enseigne aux intellectuels inconstants la différence entre le côté exploiteur de la fabrique (discipline basée sur la crainte de mourir de faim) et son côté organisateur (discipline basée sur le travail en commun résultant d'une technique hautement développée). La discipline et l'organisation, que l'intellectuel bourgeois a tant de peine à acquérir, sont assimilées très aisément par le prolétariat, grâce justement à cette « école » de la fabrique.<sup>119</sup>

Discipline émanant du travail et théorie provenant d'espaces ne se limitant pas aux relations immédiates de production (d'où l'opposition entre trade-unionisme et social-démocratie chez Lénine) forment ainsi le levain indispensable au travail révolutionnaire<sup>120</sup>. Mais alors comment définir les « intellectuels » ? Nous avons vu l'origine de leur séparation d'avec le

<sup>116</sup> Georges LABICA, « Division du travail », in Gérard BENSUSSAN et Georges LABICA (dir.), *Dictionnaire Critique du Marxisme*, Paris, PUF, 1998, page 341.

<sup>117</sup> Voir Étienne BALIBAR, « Division du travail manuel et intellectuel », in Gérard BENSUSSAN et Georges LABICA (dir.), *Dictionnaire Critique du Marxisme*, Paris, PUF, 1998.

<sup>118</sup> « La conscience politique de classe ne peut être apportée à l'ouvrier *que de l'extérieur*, c'est-à-dire de l'extérieur de la lutte économique, de l'extérieur de la sphère des rapports entre ouvriers et patrons. [...] Pour apporter aux *ouvriers* les connaissances politiques, les sociaux-démocrates doivent *aller dans toutes les classes de la population*, ils doivent envoyer *dans toutes les directions* des détachements de leur armée ». Vladimir Illich LÉNINE, *Que faire ?*, Paris, Éditions Science marxiste, 2009, page 123.

<sup>119</sup> Vladimir Illich LÉNINE, « Un pas en avant, deux pas en arrière », *Marxist Internet Archives*, 1904, URL complète en biblio.

<sup>120</sup> Le thème de la « fusion » entre intellectuels et prolétaires reprend tout une tradition – très riche dans le marxisme – qui vise à expliquer l'apparition de la social-démocratie, puis des partis communistes. Passant par Georg Plekhanov, Karl Kautsky ou encore Lénine, cette fusion est mobilisée pour penser la constitution d'une organisation qui soit en mesure de prendre le pouvoir et de diriger l'action révolutionnaire. Pour une synthèse sur cette question, voir Georges LABICA, « Fusion », *op. cit.*

travail manuel, la nécessité du dépassement de cette division sociale du travail, la nécessité du travail conjoint entre intellectuels et ouvriers pour faire advenir un ordre socialiste égalitaire et émancipé<sup>121</sup>. Reste que « les intellectuels » ne semblent pas former un groupe, une classe, ou même une fraction de classe cohérente. Sont-ils des petits-bourgeois ? Ces derniers, ni ouvriers dont la seule ressource est la force de travail, ni propriétaires des moyens de production, se situent dans une zone intermédiaire<sup>122</sup> entre le prolétariat et la classe capitaliste, à savoir dans la classe moyenne, ou la petite-bourgeoisie. Pourtant, il existe des intellectuels bourgeois, des intellectuels révolutionnaires<sup>123</sup> et des intellectuels plus typiquement « petits-bourgeois », comme la myriade d'intellectuels appartenant à chacune de ces classes et apparaissant sous la plume de Mariátegui le démontre amplement.

Dans cette perspective, Mariátegui développe une caractérisation de l'*inteligencia* qui ne cherche pas à gommer les oppositions internes entre les intellectuels, au contraire. Ces oppositions sont notées, documentées, et chaque personnalité est située politiquement et idéologiquement. Ainsi, à propos des *Seis ensayos en busca de nuestra expresión* (1928), du Dominicain Pedro Henriquez Ureña (1884-1946), Mariátegui fait de l'ancrage dans une perspective définie un critère de la valeur du travail intellectuel lui-même, et de sa critique :

Henriquez Ureña confirme et souscrit au principe selon lequel la critique littéraire n'est pas une question de technique et de goût, et qu'elle sera toujours exercée de manière subsidiaire et superficielle par ceux qui manquent d'une conception philosophique et historique. L'hédonisme comme l'érudition et le perspectivisme, sont définitivement relégués à une condition inférieure dans la critique. Il n'est pas possible d'être critique sans une technique et sans une sensibilité spécifiquement littéraires, mais le critique qui ne possède, au-delà de la science et du goût, un sens de l'histoire et de l'univers, une *Weltanschauung*, sera invariablement classé dans une catégorie secondaire.<sup>124</sup>

<sup>121</sup> « Le socialisme européen, en gestation dans les années 1820-1830, est certes une conséquence de l'industrialisation, et du point de vue de ses sources intellectuelles une étonnante combinaison d'humanisme des Lumières et d'idéologie romantique de l'organisation sociale et de la vie, mais, en tant que mouvement politique (et défi lancé à la politique), il s'inscrit totalement dans le contrecoup de l'ébranlement révolutionnaire, dans le développement de ses contradictions propres ». in « Un jacobin nommé Marx ? », Étienne BALIBAR, *La crainte des masses*, Paris, Galilée, 1997, pages 159-160.

<sup>122</sup> On trouve une bibliographie très abondante sur les caractérisations de la petite-bourgeoisie. On peut se référer notamment à Georges LABICA, « Petite bourgeoisie / Classe(s) moyenne(s) », in *Dictionnaire Critique du Marxisme*, Paris, PUF, 1998. Voir également, pour la France, Christian BAUDELLOT, Roger ESTABLET et Jacques MALEMORT, *La petite bourgeoisie en France*, Paris, Maspéro, 1974. Ou encore, pour une présentation synthétique de la question chez Marx et Engels : Nicos POULANTZAS, « Karl Marx et Friedrich Engels », *op. cit.* On consultera avec profit un ouvrage récent redéfinissant la petite-bourgeoisie en « classe moyenne salariée » : Bruno ASTARIAN et Robert FERRO, *Le ménage à trois de la lutte des classes: classe moyenne salariée, prolétariat et capital*, Toulouse, l'Asymétrie, 2019.

<sup>123</sup> Pour une étude récente des intellectuels révolutionnaires, voir ENZO TRAVERSO, *Révolution, op. cit.*

<sup>124</sup> « Henriquez Ureña confirma y suscribe el principio de que la crítica literaria no es una cuestión de técnica o gusto, y de que será siempre ejercida, subsidiaria y superficialmente, por quien carezca de una concepción filosófica e histórica. El hedonismo tanto como el eruditismo y el preceptivismo, están definitivamente relegados a una condición inferior en la crítica. No es posible el crítico sin tecnicismo y sin sensibilidad específicamente literarios, pero se clasificará invariablemente en una categoría secundaria al crítico que con la ciencia y el gusto no posea un sentido de la historia y del universo, una *weltanschauung* ». « *Seis ensayos*

Le sens et la valeur de l'activité, pratique ou théorique, politique ou artistique, ne sont donc pas donnés par les formes de l'expression mais par la présence d'un point de vue sur la société, incarné par des moyens d'expression divers. En cela, il n'est pas de statut supra-historique pour l'activité intellectuelle ou artistique, toujours marquée par le contexte matériel dans lequel elle s'exerce, et l'expression est elle-même la manifestation d'une position singulière en son sein. Autrement dit, Mariátegui postule une unité fondamentale des formes sociales, dans leur diversité, c'est-à-dire une même appartenance à une forme historique par définition transitoire et contradictoire : « Les formes politiques d'une société et d'une culture ne sont pas les seules à vieillir ; ses formes artistiques vieillissent également. La décadence et l'usure d'une époque sont intégrales, unanimes »<sup>125</sup>. L'œuvre géniale elle-même est conditionnée par un rapport constitutif et créatif à un passé dans des conditions présentes. Ainsi, le peintre péruvien José Sabogal aurait-il compris, lors de son voyage en Europe, « la nécessité d'un humus historique, d'une racine vitale pour toute grande création artistique »<sup>126</sup>. De même, le mexicain Diego Rivera (1886-1957), dont les fresques sont très commentées dans *Amauta*, « n'a pas trouvé son style, son expression, tant qu'il n'a pas trouvé le sujet de son œuvre »<sup>127</sup>, à savoir la révolution. Si l'individualité de l'artiste ou de l'intellectuel est indispensable à l'élaboration d'un artefact ayant une forte valeur créative, ce n'est qu'en tant qu'il exprime, par son art, des idées ou des images, une dimension toujours supérieure à cette individualité. Ainsi,

le poète suprême n'est pas seulement celui qui garde ses souvenirs, réduits à leur quintessence, et convertit l'individuel en universel. C'est aussi, et avant tout, celui qui recueille une minute, par un coup miraculeux de l'intuition, l'expérience ou l'émotion du monde. Dans les périodes de tempêtes, il est l'antenne sur laquelle se condense toute l'électricité d'une atmosphère chargée.<sup>128</sup>

Cette capacité n'est donc pas synonyme d'une univocité, et l'intellectuel ou l'artiste peut exprimer par son art une vision du monde révolutionnaire, réactionnaire ou libérale. En

---

*en busca de nuestra expresión*, Pedro Henriquez Ureña » (28/06/1929), *Mundial*, José Carlos MARIÁTEGUI, *TNA*, *op. cit.*, page 75.

<sup>125</sup> « No envejecen únicamente las formas políticas de una sociedad y una cultura; envejecen también sus formas artísticas. La decadencia y el desgaste de una época son integrales, unánimes ». « Post-impresionismo y cubismo » (26/01/1924), *Varietades*, José Carlos MARIÁTEGUI, *AE*, *op. cit.*, page 60.

<sup>126</sup> « la necesidad de un humus histórico, de una raíz vital en toda gran creación artística ». « La obra de José Sabogal » (28/06/1928), *Mundial* / (02/1927), *Amauta*, n°2, *Ibid.*, p. 93.

<sup>127</sup> « no encontró su estilo, su expresión, mientras no encontró el asunto de su obra ». « Itinerario de Diego Rivera » (18/02/1928), *Varietades*, *Ibid.*, p. 94.

<sup>128</sup> « El poeta sumo no es sólo el que, quintaesenciados, guarda sus recuerdos, convierte lo individual en universal. Es también, y ante todo, el que recoge un minuto, por un golpe milagroso de intuición, la experiencia o la emoción del mundo. En los períodos tempes-tuosos, es la antena en la que se condensa toda la electricidad de una atmósfera henchida ». « Rainer Maria Rilke » (09/04/1927), *Varietades* / (04/02/1928), *Repertorio Americano*, n° 5, *Ibid.*, p. 125.

revanche, il n'est pas de grandeur dans l'art ou dans la théorie sans cette dimension – consciemment ou inconsciemment – transcendante.

Ce point est central pour déterminer la démarche de Mariátegui vis-à-vis des intellectuels et sa proximité avec la perspective de sociologie des intellectuels développée par le sociologue allemand Karl Mannheim (1893-1947) dans son ouvrage de 1929, *L'idéologie et l'utopie*<sup>129</sup>. Dans la section portant sur le problème sociologique de l'*intelligentsia*, Mannheim se réfère aux intellectuels comme à un groupe paradoxal n'ayant pas d'attache à une classe sociale précise, et dont le point commun permettant de parler d'une « strate » sociale est l'éducation<sup>130</sup>. Contrairement aux classes directement liées à la production (classe laborieuse et bourgeoisie propriétaire des moyens de production), au commerce ou à l'encadrement, les intellectuels seraient ainsi les seuls à pouvoir « choisir » leur appartenance politique<sup>131</sup>, et c'est en cela qu'ils occuperaient une place unique dans la formation sociale moderne, faite d'hésitations et de déplacements entre des groupes qui structurent l'ensemble par leur activité (on retrouve l'« inconstance » des intellectuels dont parle Lénine). C'est cette capacité d'autonomie relative – relative car les intellectuels ne sont jamais complètement affranchis des déterminations socio-économiques – qui permet de caractériser un certain « flottement » des intellectuels, pouvant passer d'un « camp » à l'autre. Mannheim ajoute à cet ensemble un emprunt à Max Weber : la métaphore du « fiacre », selon laquelle « l'interprétation matérialiste de l'histoire n'est pas un fiacre dans lequel on peut monter à son gré, et qui s'arrêterait devant les promoteurs de la révolution »<sup>132</sup>.

---

<sup>129</sup> Mariátegui n'a pas eu connaissance de ce texte.

<sup>130</sup> « L'un des faits les plus impressionnants de la vie moderne est qu'en son sein, au contraire des cultures précédentes, l'activité intellectuelle n'est pas faite exclusivement par une classe sociale définie de manière rigide, comme la prêtrise, mais plutôt par une strate sociale qui est dans un large degré détachée de toute classe sociale et qui est recrutée dans une zone de plus en plus inclusive de la vie sociale » (« One of the most impressive facts about modern life is that in it, unlike preceding cultures, intellectual activity is not carried on exclusively by a socially rigidly defined class, such as a priesthood, but rather by a social stratum which is to a large degree unattached to any social class and which is recruited from an increasingly inclusive area of social life »). Karl MANNHEIM, *Ideology and utopia: an introduction to the sociology of knowledge*, Louis WIRTH et Edward SHILS (trad.), London, Routledge & Kegan Paul, 1979, page 139.

<sup>131</sup> « Cette capacité à se rattacher à des classes dont ils ne sont pas originellement membres était ouverte aux intellectuels parce qu'ils pouvaient s'adapter à n'importe quel point de vue et parce que eux, et seulement eux, étaient en position de choisir leur affiliation, alors que ceux qui étaient immédiatement liés à des affiliations de classe n'étaient qu'en de rares occasions en mesure de transcender les limites de leur point de vue de classe » (« This ability to attach themselves to classes to which they originally did not belong, was possible for intellectuals because they could adapt themselves to any viewpoint and because they and they alone were in a position to choose their affiliation, while those who were immediately bound by class affiliations were only in rare exceptions able to transcend the boundaries of their class outlook »). *Ibid.*, p. 141.

<sup>132</sup> Nous donnons ici la traduction française, citée par Michaël Löwy (Michael Löwy, « Mannheim et le marxisme : idéologie et utopie », *Actuel Marx*, 2008, vol. 43, n° 1, pp. 42-49, page 47.). Pour la version en anglais de l'ouvrage que nous utilisons : Karl MANNHEIM, *Ideology and utopia*, *op. cit.*, page 67.

On observe plusieurs points communs avec la position de Mannheim dans le texte mariatéguien. D'abord, les intellectuels sont bien déterminés historiquement, comme n'importe quel autre membre d'une formation sociale, tout en pouvant faire évoluer leur choix politiques et leurs luttes au-delà de ceux de leur(s) classe(s) d'origine. C'est en ce sens que Mariátegui mentionne les « intellectuels honnêtes »<sup>133</sup> qui participent des luttes sociales et indigénistes de la fin des années 1920. De même, c'est cette autonomie relative qui permet à une figure comme Manuel González Prada de produire une critique mordante de l'oligarchie péruvienne, dont il est pourtant sociologiquement issu. De plus, l'historicisme radical de Mariátegui l'amène à appliquer la critique de l'idéologie également au marxisme, faisant du marxisme un objet historique et situé, au contraire des marxistes positivistes qui le font sortir de l'histoire en vertu de sa « scientificité ». Ainsi, il reprend une caractérisation des intellectuels qui retrouve certaines intuitions de Mannheim, en leur adjoignant cependant une gravitation historique fondamentale qui dépasse le cadre de la conscience de soi individuelle de tel ou tel intellectuel pour faire apparaître des mouvements bien plus profonds permettant d'analyser et d'expliquer la distribution des intellectuels dans le champ historique.

L'un des chevaux de bataille de Mariátegui est sans doute l'illusion de surplomb adoptée par de nombreux intellectuels. Dans un article de 1924 intitulé « La torre de marfil » (la tour d'ivoire), il développe une ligne critique contre cette posture intellectuelle d'extraction des déterminations sociales au nom de l'art ou de la théorie, fondée sur la « nausée du vulgaire et la nostalgie de la féodalité »<sup>134</sup>. Directement descendante d'une vision aristocratique et élitiste de la société, la tour d'ivoire représente une réaction romantique contre la démocratie bourgeoise et son utilitarisme pragmatique, mais aussi contre toute expression contestataire née du capitalisme. Mariátegui analyse le manque de vitalité intrinsèque à la littérature issue de cette forme d'isolement, qui est avant tout un isolement de la vitalité des mouvements de la société. Là encore, le Péruvien affirme le caractère collectif de la création historique : « les actes solitaires sont fatalement stériles »<sup>135</sup>. Faire abstraction du mouvement réel suppose donc de se couper du matériau même de la grandeur artistique, la posture élitiste ne produisant qu'un « épisode précaire, décadent et morbide de la littérature et

---

<sup>133</sup> « Punto de vista antiimperialista », SECRETARIADO SUDAMERICANO DE LA INTERNACIONAL COMUNISTA, *El movimiento revolucionario*, op. cit., page 154.

<sup>134</sup> « náusea del vulgo y nostalgia de la feudalidad », « La torre de marfil » (07/11/1924), *Mundial*, José Carlos MARIÁTEGUI, *AE*, op. cit., page 26.

<sup>135</sup> « Los actos solitarios son fatalmente estériles ». « La torre de marfil » (07/11/1924), *Mundial*, *Ibid.*, p. 28.



de l'art »<sup>136</sup>. Au même titre que le poète est assimilé à une « antenne », c'est par sa connexion aux motifs historiques larges, et donc à la dimension transcendante de l'immanence, que l'individualité de l'artiste offre une expression qui la dépasse et lui donne un caractère supérieur :

Aucun grand artiste n'a été étranger aux émotions de son époque. Dante, Shakespeare, Goethe, Dostoïevsky, Tolstoï et tous les artistes de rang analogue ont ignoré la tour d'ivoire. Ils ne se sont jamais conformés à la récitation d'un soliloque languissant. Ils voulurent et surent être de grands protagonistes de l'histoire.<sup>137</sup>

Mariátegui ironise sur le titre d'un ouvrage de Romain Rolland, publié en 1915 : *Au-dessus de la mêlée*<sup>138</sup>. Le Péruvien montre que la tentation qu'exprime le titre va à l'encontre de ce qui fait la valeur de l'œuvre du romancier français, qui, au rebours de ce qui est annoncé par le livre de 1915, est bien engagé dans son temps et fait justice à l'ingrédient collectif, social de la littérature. Ainsi, si la tour d'ivoire a produit une littérature décadente d'humeur misanthrope<sup>139</sup>, « le drame humain a aujourd'hui, comme dans les tragédies grecques, un chœur multitudinaire »<sup>140</sup>. Les masses sont désormais le motif littéraire et artistique du fait de leur entrée dans l'histoire comme sujet explicite au travers de la Première Guerre mondiale et des bouleversements anti-absolutistes, anti-coloniaux, révolutionnaires, etc. La littérature et l'art ne peuvent être aveugles à ces phénomènes, qui trouvent à s'y exprimer sous des formes multiples :

La littérature à la mode en Europe – littérature cosmopolite, urbaine, sceptique, humoriste – ne comporte aucune solidarité avec la pauvre tour d'ivoire défunte, attachée à son confinement. C'est [...] l'écume d'une civilisation ultrasensible et réduite à son essence. C'est le produit authentique de la grande ville.<sup>141</sup>

<sup>136</sup> « un episodio precario, decadente y morboso de la literatura y del arte ». « La torre de marfil » (07/11/1924), *Mundial, Ibid.*

<sup>137</sup> « Ningún gran artista ha sido extraño a las emociones de su época. Dante, Shakespeare, Goethe, Dostoievsky, Tolstoy y todos los artistas de análoga jerarquía ignoraron la torre de marfil. No se conformaron jamás con recitar un lánguido soliloquio. Quisieron y supieron ser grandes protagonistas de la historia ». « La torre de marfil » (07/11/1924), *Mundial, Ibid.*

<sup>138</sup> Romain ROLLAND, *Au-dessus de la mêlée*, 39<sup>e</sup> éd., Paris, Librairie Paul Ollendorff, 1915.

<sup>139</sup> « Des temps tranquilles, normaux, bureaucratiques ont pu la tolérer. Mais ces temps de tempêtes, iconoclastes, hérétiques, tumultueux ne le peuvent pas » (« Tiempos quietos, normales, burocráticos, pudieron tolerarla. Pero no estos tiempos tempestuosos, iconoclastas, heréticos, tumultuosos »). « La torre de marfil » (07/11/1924), *Mundial*, José Carlos MARIÁTEGUI, *AE, op. cit.*, page 25.

<sup>140</sup> « El drama humano tiene hoy, como en las tragedias griegas, un coro multitudinario ». « La torre de marfil » (07/11/1924), *Mundial, Ibid.*, p. 28.

<sup>141</sup> « La literatura de moda en Europa -literatura cosmopolita, urbana, escéptica, humorista-, carece absolutamente de solidaridad con la pobre y difunta torre de marfil, y de afición a la clausura. Es, [...] la espuma de una civilización ultrasensible y quintaesenciada. Es un producto genuino de la gran urbe ». « La torre de marfil » (07/11/1924), *Mundial, Ibid.*, p. 29.

La tour d'ivoire représente bien une forme d'inquiétude (au sens du contraire de la quiétude), mais qui tourne le dos aux masses, au présent, et donc à l'histoire. Ainsi, dans l'un de ses derniers textes publiés, Mariátegui identifie l'inquiétude contemporaine comme « une grande crise de conscience », mais dans laquelle il s'agit de discriminer : « À l'inquiétude des esprits qui ne tendent que vers la sécurité et le repos fait défaut toute valeur créative »<sup>142</sup>.

Mais si l'inquiétude des intellectuels semble bien être la caractéristique qui commande à leurs œuvres, comment la définir sans en réduire la contradiction fondamentale ? Mariátegui propose une lecture qui replace radicalement les intellectuels dans un ensemble plus large – social – où ils sont partie prenante de contradictions qui dépassent le champ intellectuel et artistique :

Ce que l'on désigne sous le nom d'"inquiétude" n'est, en dernière analyse, que l'expression intellectuelle et sentimentale. Les artistes et les penseurs de cette époque se récusent, par orgueil ou par crainte, à voir dans leur déséquilibre et leur angoisse le reflet de la crise du capitalisme.

Ils veulent se sentir étrangers ou supérieurs à cette crise. Ils ne réalisent pas que la mort des principes et des dogmes qui constituaient l'Absolu bourgeois a été décrétée sur un plan distinct de celui de leurs spéculations personnelles.<sup>143</sup>

C'est donc en allant au-delà d'eux-mêmes, en brisant les frontières d'un *ethos* intellectuel fondé sur une séparation nette d'avec le « vulgaire » – autrement dit, en embrassant la dimension multitudinaire de la modernité – que les intellectuels peuvent être en prise avec le moment présent, qui est le moment de création historique. C'est pourquoi la tour d'ivoire est si contre-productive et condamnée à disparaître pour Mariátegui. Mais c'est également pour cette raison que l'auteur rejette les postures qui, si elles ne tournent pas ouvertement le dos au mouvement réel de la société, rechignent cependant à s'y engager à corps perdu. C'est, par exemple le cas de l'écrivain Emmanuel Berl (1892-1976), dont l'engagement à gauche est doublé d'un rejet du marxisme au nom de la « lucidité » et de la liberté de penser<sup>144</sup>. Mariátegui attribue, au contraire, ce refus d'embrasser le nouvel Absolu qu'est la révolution et le communisme à l'orgueil de l'intellectuel et au préjugé de classe, héritiers de la tour

<sup>142</sup> « La inquietud de los espíritus que no tienden sino a la seguridad y al reposo carece de todo valor creativo ». « ¿Existe una inquietud propia de nuestra época ? » (29/03/1930), *Mundial, Ibid.*, p. 31.

<sup>143</sup> « Lo que se designa con el nombre de "inquietud" no es, en último análisis, sino la expresión intelectual y sentimental. Los artistas y los pensadores de esta época rehusan, por orgullo o por temor, ver en su desequilibrio y en su angustia el reflejo de la crisis del capitalismo.

Quieren sentirse ajenos o superiores a esta crisis. No se dan cuenta de que la muerte de los principios y dogmas que constituían el Absoluto burgués ha sido decretado en un plano distinto del de su especulación personal ». « ¿Existe una inquietud propia de nuestra época ? » (29/03/1930), *Mundial, Ibid.*

<sup>144</sup> Berl connaîtra une évolution idéologique forte, puisqu'il écrira certains des discours de Philippe Pétain en 1940.

d'ivoire. Cette forme renouvelée, sous la plume de Berl, reprend à son compte l'idée de l'autonomie des intellectuels au sens fort<sup>145</sup>, et par conséquent la tentation de se situer « au-dessus de la mêlée », c'est-à-dire « plus ou moins absent de l'histoire ». L'intellectuel « autonome » n'est donc, en réalité, qu'isolé des masses, pris dans une posture d'attente et d'analyse qui porte aux nues la « libre pensée »<sup>146</sup>. À l'inverse, des figures comme Marx, Engels ou Lénine mêlent production théorique et engagement total : « L'analyse ne les amenait pas à se préserver de l'action, ni l'action à se préserver de l'analyse »<sup>147</sup>.

Ainsi, Mariátegui distingue l'hérésie individuelle, le petit tour-de-force théorique ou artistique d'un intellectuel singulier<sup>148</sup>, pour valoriser l'hérésie portée par un mouvement historique nécessairement collectif servant de principe directeur à l'œuvre intellectuelle et lui donnant son sens historique<sup>149</sup>. C'est donc dans la mesure où l'analyse exigeante se met néanmoins au service d'un Absolu qui la dépasse qu'elle atteint une puissance créatrice. L'intellectuel habité par l'Absolu se mue alors en producteur de dogme, mais un dogme redéfini et mis à distance de toute fétichisation individualiste de la liberté intellectuelle individuelle :

[...] il n'y a de possibilité de progrès et de liberté que dans le dogme. [...] Le dogme n'a pas empêché le Dante, à son époque, d'être l'un des plus grands poètes de tous les temps ; le dogme [...], si l'on élargit l'acception du terme, n'a pas empêché Lénine d'être l'un des plus grands révolutionnaires et l'un des plus grands hommes d'État. Un dogmatisme comme Marx, comme Engels, influe sur les événements et dans les idées, bien plus que n'importe quel grand hérétique et que n'importe quel grand nihiliste. Ce simple fait devrait annuler toute appréhension, toute crainte quant au caractère limité de ce qui est dogmatique. La position marxiste, pour l'intellectuel contemporain, non utopiste, est l'unique position qui lui offre une voie de liberté et de progression. Le dogme a l'utilité d'un cap, d'une carte géographique : c'est la seule garantie de ne pas répéter deux fois, tout en ayant l'illusion d'avancer, le même chemin et de ne pas s'enfermer, du fait de mauvaises informations, dans aucune impasse. Le libre penseur à outrance se condamne généralement à la plus étroite des servitudes : sa spéculation virevolte à une folle vitesse, mais est inutile car elle tourne autour d'un point fixe. Le dogme n'est pas un itinéraire, mais une boussole dans le voyage.<sup>150</sup>

<sup>145</sup> « El proceso de la literatura francesa contemporánea », José Carlos MARIÁTEGUI, *DM, op. cit.*, pages 123-124.

<sup>146</sup> *Ibid.*, p. 124.

<sup>147</sup> « Ni el análisis los llevaba a inhibirse de la acción, ni la acción a inhibirse del análisis ». *Ibid.*, p. 118.

<sup>148</sup> « L'hérésie individuelle n'est pas féconde » (« La herejía individual es infecunda »). *Ibid.*, p. 125.

<sup>149</sup> « L'intellectuel a besoin de s'appuyer, dans sa spéculation, sur une croyance, sur un principe qui fasse de lui un facteur de l'histoire et du progrès » (« El intelectual necesita apoyarse, en su especulación, en una creencia, en un principio, que haga de él un factor de la historia y del progreso »). *Ibid.*

<sup>150</sup> « [...] sólo hay posibilidad de progreso y de libertad dentro del dogma. [...] El dogma no impidió a Dante, en su época, ser uno de los más grandes poetas de todos los tiempos; el dogma [...], ensanchando la acepción del término, no ha impedido a Lenin ser uno de los más grandes revolucionarios y uno de los más grandes estadistas. Un dogmático como Marx, como Engels, influye en los acontecimientos y en las ideas, más que cualquier gran herético y que cualquier gran nihilista. Este solo hecho debería anular toda aprehensión, todo temor respecto a la limitación de lo dogmático. La posición marxista, para el intelectual contemporáneo, no utopista, es la única posición que le ofrece una vía de libertad y de avance. El dogma

Par un renversement dialectique, Mariátegui assimile l'idée de liberté absolue de l'intellectuel à la servitude, à la répétition et à l'illusion sur soi. Au contraire, l'adoption d'un dogme qui émerge des convulsions de la société, défini comme « la doctrine d'un changement social »<sup>151</sup>, est la mesure de la participation réelle à la fabrique de l'histoire. Pourtant, le dogme ne peut-il être fasciste, conservateur, contre-révolutionnaire ? Mariátegui oppose à cela que le dogme n'est garant de liberté et de progrès qu'en tant qu'il est créateur : « tant que le changement [d'une hérésie individuelle à un dogme] s'opère, c'est-à-dire, tant que le dogme ne se transforme pas en une archive ou en code d'une idéologie passée, rien ne garantit comme le dogme la liberté créatrice, la fonction germinale de la pensée »<sup>152</sup>. De manière caractéristique, Mariátegui reprend l'idée d'une garantie de la liberté par le dogme du critique littéraire royaliste Henri Massis (1886-1970), tout en précisant que le dogme de Massis n'est plus opérant et créateur : « depuis longtemps il a cessé d'être susceptible de développement, il s'est pétrifié en formules éternelles, il est devenu étranger au devenir social en marche »<sup>153</sup>.

Le corollaire de la valorisation de l'Absolu est, par conséquent, une relativisation du rôle de l'intellectuel individuel dans l'histoire. Que ce soit dans la production d'idées et d'œuvres ou dans la définition de leur créativité, les individus engagés dans l'activité intellectuelle sont mus bien plus qu'ils ne meuvent. Cela est flagrant dans le cas de la propagation des idées elles-mêmes, nous dit Mariátegui : « Aucune idée qui prospère, aucune idée qui s'acclimate n'est une idée exotique. La propagation d'une idée n'est ni la faute, ni le mérite de ses défenseurs, elle est la faute ou le mérite de l'histoire »<sup>154</sup>. Une idée ne croît et ne se développe que dans la mesure où elle permet une compréhension, une action, dans la mesure où elle répond à une certaine demande dans une formation sociale donnée. Cette affirmation ne dit rien sur le contenu positif de telle ou telle idée, mais elle permet de montrer comment une idée apparue quelque part peut s'implanter ailleurs – quitte à déformer son sens originel – si, et seulement si, elle rencontre une appropriation singulière. Bien sûr, dans la

---

tiene la utilidad de un derrotero, de una carta geográfica: es la sola garantía de no repetir dos veces, con la ilusión de avanzar, el mismo recorrido y de no encerrarse, por mala información, en ningún impasse. El libre pensador a ultranza, se condena generalmente a la más estrecha de las servidumbres: su especulación volteja a una velocidad loca pero inútil en torno a un punto fijo. El dogma no es un itinerario sino una brújula en el viaje ». *Ibid.*, p. 126.

<sup>151</sup> « la doctrina de un cambio social ». *Ibid.*, p. 125.

<sup>152</sup> « mientras el cambio se opera, esto es, mientras el dogma no se transforma en un archivo o en un código de una ideología del pasado, nada garantiza como el dogma la libertad creadora, la función germinal del pensamiento ». *Ibid.*

<sup>153</sup> « hace mucho tiempo dejo de ser susceptible de desarrollo, se petrificó en fórmulas eternas, se tornó extraño al devenir social en marcha ». *Ibid.*

<sup>154</sup> « Ninguna idea que fructifica, ninguna idea que aclimata, es una idea exótica. La propagación de una idea no es culpa ni es mérito de sus asertores; es culpa o es mérito de la historia ». « Lo nacional y lo exótico » (09/12/1924), *Mundial*, José Carlos MARIÁTEGUI, *PP*, *op. cit.*, page 40.

mesure où ils produisent et véhiculent des idées, les intellectuels participent de cette circulation-crédation. Ce n'est pourtant qu'en tant qu'ils sont en prise avec la réalité dans laquelle ils s'insèrent qu'ils peuvent espérer voir ces idées prospérer. Mariátegui va plus loin dans certains passages, rabattant sur l'autonomie relative des intellectuels leur extraction sociale majoritairement petite-bourgeoise ou bourgeoise, ce qui explique l'exacerbation individualiste de leur expression, leur défense acharnée de la « libre pensée »<sup>155</sup>, et néanmoins leur soutien massif au maintien de l'ordre établi :

Le rôle des intellectuels dans l'histoire se révèle, en réalité, très modeste. Ni l'art ni la littérature, malgré leur mégalomanie, ne dirigent la politique ; ils dépendent d'elle, comme tant d'autres activités moins exquises et moins illustres. Les intellectuels forment la clientèle de l'ordre, de la tradition, du pouvoir, de la force, etc., et, en cas de nécessité, de la matraque et de l'huile de ricin.<sup>156</sup>

Pourtant, Mariátegui laisse toujours une possibilité, une ouverture jamais oblitérée qui est la condition d'une conjonction entre certains intellectuels et les forces de la révolution sociale : « Certains esprits supérieurs, certaines mentalités créatrices échappent à cette règle : mais ce sont des esprits et des mentalités d'exception. Gens de classe moyenne, les artistes et les hommes de lettres n'ont généralement ni aptitude ni *élan* révolutionnaires »<sup>157</sup>. Ainsi, en tant que groupe, ou que strate sociale, Mariátegui observe chez eux un comportement majoritaire d'opposition à l'Absolu révolutionnaire et, dans les phases de lutte les plus intenses, d'adhésion (même passagère) à un Absolu contre-révolutionnaire. Dans l'inquiétude et l'incertitude de la crise de la modernité, l'Absolu possède ces individus pourtant si pointilleux sur leur individualité. Mariátegui a une formule lapidaire qui exprime cette tendance : « L'intelligence aime à se laisser posséder par la force »<sup>158</sup>. En ce sens, Mariátegui semble bien reproduire un certain « anti-intellectualisme », possiblement repris de l'héritage et de la tradition anarcho-syndicaliste ou sorélienne, que l'on peut retrouver dans des textes de l'époque mettant l'accent sur un antagonisme entre intellectuels et mouvements ouvriers dans

---

<sup>155</sup> Si l'expression a pu désigner une simple opposition anticléricale au XIX<sup>e</sup> siècle, sous la plume de Mariátegui elle prend le sens d'une autonomie de la pensée vis-à-vis des déterminations historiques, sociales et économiques.

<sup>156</sup> « El rol de los intelectuales en la historia resulta, en realidad, muy modesto. Ni el arte ni la literatura, a pesar de su megalomanía, dirigen la política; dependen de ella, como otras tantas actividades menos exquisitas y menos ilustres. Los intelectuales forman la clientela del orden, de la tradición, del poder, de la fuerza, etc., y, en caso necesario, de la cachiporra y del aceite de ricino ». « La inteligencia y el aceite de ricino », José Carlos MARIÁTEGUI, *EC, op. cit.*, page 27.

<sup>157</sup> « Algunos espíritus superiores, algunas mentalidades creadoras escapan a esta regla; pero son espíritus y mentalidades de excepción. Gente de clase media, los artistas y los literatos no tienen generalmente ni aptitud ni *élan* revolucionarios ». « La inteligencia y el aceite de ricino », *Ibid.*

<sup>158</sup> « La inteligencia gusta de dejarse poseer por la fuerza », « D'Annunzio y el fascismo », *Ibid.*, p. 24.

le monde<sup>159</sup>. Pourtant, c'est bien au conflit interne que connaissent les intellectuels que le Péruvien consacre le plus d'attention, conflit qui est une manifestation de la crise générale de la modernité capitaliste dont les intellectuels constituent l'une des innombrables formes :

Le cas de Barbusse est l'un de ceux qui nous instruisent le mieux sur le drame de l'intelligence contemporaine. Ce drame ne peut être bien compris que par ceux qui l'ont un peu vécu<sup>160</sup>. C'est un drame silencieux, sans spectateurs et sans commentateurs, comme presque tous les grands drames de la vie. En peu de mots, l'argument en est le suivant : l'intelligence, trop malade d'idées négatives, sceptiques, dissolvantes, nihilistes, ne peut désormais plus retourner, repentie, aux vieux mythes et elle ne peut pas encore accepter la nouvelle vérité. Barbusse a souffert tous ces doutes, toutes ces vacillations. Mais son inquiétude a réussi à les dépasser. Dans son âme, une nouvelle intuition du monde a fait son chemin. Ses yeux, soudainement illuminés, ont vu une "lueur dans l'abîme". Cette lueur est la Révolution. Vers elle marche Barbusse par le sentier obscur et tempétueux qui en effraie tant d'autres.<sup>161</sup>

Chez l'individu rationnel faisant profession d'intellectuel, Mariátegui identifie la nécessité d'une foi pour échapper aux formes de l'intellectualité correspondant à la stagnation et à la décadence des formes bourgeoises.

Le vocabulaire religieux mobilisé par Mariátegui ne doit pas escamoter le caractère profondément politique de sa caractérisation des intellectuels, et plus généralement de la période historique. Ce sont les luttes de classes, les contradictions effectives qui travaillent le monde qui déterminent le cours de l'histoire, dont les directions dépendent de la contingence de l'action des sujets historiques. Autrement dit, il ne s'agit pas, pour Mariátegui, d'en rester

<sup>159</sup> À titre d'exemple, Sorel cite dans un texte inédit écrit en 1910, et publié en 2006, un passage d'un article du dirigeant syndical Georges Yvetot qui est éclairant : « Que viendraient faire parmi nous, dans nos syndicats, dans nos Bourses du travail, dans nos congrès, les savants, les écrivains, les orateurs, les artistes, les professeurs, les ingénieurs, les médecins, les avocats, les journalistes ? Seraient-ils pétris des meilleures intentions, auraient-ils donné mille preuves de leur sincérité, les Intellectuels doivent nous être suspects, dès qu'ils cherchent à s'introduire dans notre vie corporative et par conséquent à nous diriger. [...] Nous ne sommes pas des enfants, ayant besoin qu'on les conduise ! Au reste, que les Intellectuels se consolent ! Le rôle qu'ils peuvent jouer n'est pas mince. Théoriciens ou polémistes, ils peuvent, par la revue et par le journal, défendre la classe ouvrière, dans leurs principes, leur action et leurs tendances. [...] Votre intelligence, votre art et votre fortune, il vous plaît de les mettre au service de la cause ouvrière ? Tant mieux, nous vous en remercions. Donnez, donnez, donnez ! Puis, au revoir et merci ! – Chacun chez soi ! » Georges YVETOT, « Chacun chez soi », *la Révolution*, 3 février 1909. Apud Georges SOREL et Michel PRAT, « Les intellectuels contre les ouvriers (1910) », *Mil neuf cent*, 2006, n° 24, n° 1, p. 153, pages 162-163.

<sup>160</sup> La chercheuse brésilienne Leila Escorsim signale que cette phrase est, possiblement, l'une des rares allusions autobiographiques auxquelles se livre Mariátegui. Leila ESCORSIM MACHADO, *J. C. Mariátegui: marxismo, cultura e revolução*, Rio de Janeiro, Universidade Federal do Rio de Janeiro, 2004, page 245.

<sup>161</sup> « El caso de Barbusse es uno de los que mejor nos instruyen sobre el drama de la inteligencia contemporánea. Este drama no puede ser bien comprendido sino por quienes lo han vivido un poco. Es un drama silencioso, sin espectadores y sin comentadores, como casi todos los grandes dramas de la vida. Su argumento, dicho en pocas y pobres palabras, es éste: la Inteligencia, demasiado enferma de ideas negativas, escépticas, disolventes, nihilistas, no puede ya volver, arrepentida, a los mitos viejos y no puede todavía aceptar la verdad nueva. Barbusse ha sufrido todas sus dudas, todas sus vacilaciones. Pero su inquietud ha conseguido superarlas. En su alma se ha abierto paso una nueva intuición del mundo. Sus ojos, repentinamente iluminados, han visto un "resplandor en el abismo". Ese resplandor es la Revolución. Hacia él marcha Barbusse por la senda oscura y tempestuosa que a otros aterra ». « Henri Barbusse », José Carlos MARIÁTEGUI, *EC, op. cit.*, page 156.

à une description du rôle des intellectuels, mais bien 1) d'identifier les motifs rationnels, affectifs, émotionnels et métaphysiques qui régissent leurs positionnements, et 2) d'agir stratégiquement pour orienter, par le militantisme, l'organisation politique et la production théorico-intellectuelle, le champ intellectuel et artistique là où il est possible de le faire, suivant en cela la maxime de Wilhelm Liebknecht : « *Studieren, propagandieren, organisieren* »<sup>162</sup>. Cette dimension de travail de propagande et de clarification théorique revient de fait aux intellectuels et aux militants du camp révolutionnaire. Ainsi, Mariátegui note, en 1921, que les dirigeants du Parti communiste italien sont en majorité des intellectuels du fait d'un besoin de travail « spirituel » (nous dirions « idéologique ») de préparation<sup>163</sup>. De même, Mariátegui prend une part active dans les cours de l'UPGP pour propager les analyses marxistes et une lecture inspirée du matérialisme historique. Il s'engage également dans le champ intellectuel national en affichant ouvertement ses objectifs politiques. Les *Sept Essais* s'ouvrent sur une courte note préliminaire déclarant la volonté de l'auteur de participer à l'élaboration du socialisme péruvien<sup>164</sup>, il exhorte les ouvriers de Lima à se plonger dans l'étude du marxisme dans un message adressé au second Congrès ouvrier<sup>165</sup>, et les projets éditoriaux qu'il dirige sont clairement orientés vers une clarification idéologique et politique. Ainsi, dans la présentation du premier numéro d'*Amauta*, Mariátegui écrit :

Le travail de la revue nous solidariserá davantage. En même temps qu'il attirera d'autres bons éléments, il éloignera certains éléments flottants et apathiques qui pour l'heure flirtent avec l'avant-gardisme, mais qui, dès qu'on leur demandera un sacrifice, se dépêcheront de le quitter. *Amauta* filtrera les hommes de l'avant-garde – militants et sympathisants – jusqu'à séparer le bon grain de l'ivraie. Il produira et précipitera un phénomène de polarisation et de concentration.<sup>166</sup>

Le caractère politique et idéologique est, comme nous le montrerons amplement dans le chapitre 7, fondamentalement lié à un front d'action culturel large, comme l'exprime la présentation succincte du journal *Labor* :

<sup>162</sup> La maxime est fréquemment citée par Lénine, voir par exemple Vladimir Ilitch LÉNINE, *Sur les questions de programme*, Montréal, Librairie progressiste, 1975, page 50. Apud Fabien GRANJON, « Vladimir Ilitch Lénine : parti, presse, culture & révolution », *Contretemps [en ligne]*, 16 mars 2015, URL complète en biblio.

<sup>163</sup> « El cisma del socialismo » (Rome, 03/1921 – publié dans *El Tiempo* de Lima le 12/06/1921), José Carlos MARIÁTEGUI, *CI, op. cit.*, page 99.

<sup>164</sup> José Carlos MARIÁTEGUI, *7E, op. cit.*, page 6.

<sup>165</sup> José Carlos MARIÁTEGUI, « Mensaje al Congreso Obrero », *op. cit.*

<sup>166</sup> « El trabajo de la revista nos solidarizará más. Al mismo tiempo que atraerá a otros buenos elementos, alejará a algunos fluctuantes y desganados que por ahora coquetean con el vanguardismo, pero que apenas éste les demande un sacrificio, se apresurarán a dejarlo. "Amauta" cribará a los hombres de la vanguardia - militantes y simpatizantes- hasta separar la paja del grano. Producirá o precipitará un fenómeno de polarización y concentración ». José Carlos MARIÁTEGUI, « Presentación de Amauta », *op. cit.*

Sa publication obéit aux demandes de nombre de nos amis à Lima et dans les provinces qui veulent que notre œuvre culturelle pénètre dans les couches les plus larges du public. Pour satisfaire ce désir, la revue ne suffit pas. Nous donnons vie, pour cette raison, à un journal.<sup>167</sup>

Le travail de polarisation et concentration a donc bien une finalité politique et idéologique, et une grande importance stratégique. Bien que les idées ne puissent s'enraciner que lorsqu'elles correspondent à une réalité effective, le travail intellectuel et militant de Mariátegui et de son groupe consiste à donner forme et contenu à un socialisme péruvien, à faire exister au Pérou un mouvement communiste international. On retrouve une position commune dans la tradition socialiste, qu'exprimait déjà Georgi Plekhanov en 1883 :

La force de la classe ouvrière – comme de n'importe quelle classe – dépend, entre autres choses, de la clarté de sa conscience politique, de sa cohésion et de son degré d'organisation. Ce sont ces éléments de sa force qui doivent être influencés par notre *intelligentsia* socialiste. Cette dernière doit prendre la direction de la classe ouvrière dans le mouvement d'émancipation imminent, lui expliquer ses intérêts politiques et économiques ainsi que l'interdépendance de ces intérêts et doivent le préparer à jouer un rôle indépendant dans la vie sociale de la Russie. Ils doivent employer toute leur énergie de manière à ce qu'au moment même de l'ouverture de la vie constitutionnelle de la Russie notre classe ouvrière soit capable de s'avancer dans un parti qui lui soit propre avec un programme social et politique défini. L'élaboration détaillée de ce programme doit, évidemment, être laissée aux travailleurs eux-mêmes, mais l'*intelligentsia* doit élucider pour eux ses principaux points, par exemple, une révision radicale des relations agraires présentes, du système de taxation et de la législation industrielle, de l'aide de l'État pour les associations de producteurs, etc.<sup>168</sup>

Le travail intellectuel n'est donc pas dénué de sens ou d'effectivité, il est simplement remplacé – chez Mariátegui – dans un cadre beaucoup plus large où l'importance qu'accordent les intellectuels bourgeois à la pensée et à la rationalité est fortement relativisée. Cela étant dit, des luttes au sein du champ intellectuel n'en doivent pas moins être menées, au même titre que sur les fronts syndicaux ou politiques. Il serait cependant contre-productif de les mener à

---

<sup>167</sup> « Su publicación obedece a instancias de muchos de nuestros amigos de Lima y provincias que quieren que nuestra obra cultural penetre en capas más extensas del público. Para satisfacer este anhelo no basta la revista. Damos, por esto, vida a un periódico ». REDACCIÓN, « Labor », *Labor*, 10 novembre 1928, p. 1.

<sup>168</sup> « The strength of the working class – as of any other class – depends, among other things, on the clarity of its political consciousness, its cohesion and its degree of organisation. It is these elements of its strength that must be influenced by our socialist intelligentsia. The latter must become the leader of the working class in the impending emancipation movement, explain to it its political and economic interests and also the interdependence of those interests and must prepare it to play an independent role in the social life of Russia. They must exert all their energy so that in the very opening period of the constitutional life of Russia our working class will be able to come forward as a separate party with a definite social and political programme. The detailed elaboration of that programme must, of course, be left to the workers themselves, but the intelligentsia must elucidate for them its principal points, for instance, a radical review of the present agrarian relations, the taxation system and factory legislation, state help for producers' associations, and so forth ». Georgi PLEKHANOV, « Socialism and the political struggle », *Marxist Internet Archives*, 1883. Le texte est repris de l'édition des œuvres complètes de Plekhanov : Georgi PLEKHANOV, *Selected Political Works*, Vol. 1, Moscou, Progress Publishers, 1974.



la manière feutrée, polie et convenue du débat académique. Mariátegui revendique au contraire une radicalité qui refuse l'unanimité et la confusion qui pourrait résulter de la fréquentation d'espaces exclusifs pour les intellectuels entre eux. Pour cette raison, *Amauta* pose comme règle que tous les auteurs et artistes ne peuvent pas participer à la revue indépendamment de leurs positionnements idéologiques et politiques<sup>169</sup>. De manière similaire, Mariátegui critique le projet de congrès des écrivains hispano-américains défendu par son compatriote Edwin Elmore (1890-1925) :

Les hommes qui représentent une force de rénovation ne peuvent se concerter ni se confondre, ni même de manière éventuelle et fortuite, avec ceux qui représentent une force de conservation ou de régression. Un abîme historique les sépare. Ils ne parlent pas la même langue et n'ont pas d'intuition commune de l'histoire. Le lien intellectuel est trop fragile et même un peu abstrait. Le lien spirituel est, dans tous les cas, beaucoup plus puissant et valide.<sup>170</sup>

L'appartenance au champ intellectuel ne signifie pas que les combats idéologiques soient moins clairement balisés que dans les autres sphères de la société. Le dénominateur commun, qui est l'activité intellectuelle, n'est en rien suffisant pour justifier une union autour de thèmes larges comme l'hispano-américanité. Les clivages politiques, qui sont, au fond, des clivages de perspectives historiques fondamentales, ancrées dans des visions antagoniques de la société et du capitalisme, constituent des « abîmes » au sens où par la voix de chacun des deux camps parle un mouvement profond de la civilisation elle-même : le mouvement révolutionnaire s'opposant au mouvement fasciste et au libéralisme. En ce sens, Mariátegui ne pose absolument pas l'unanimité comme nécessité dans le champ intellectuel, il revendique au contraire son caractère nettement antagonique, louant ceux de ses adversaires qui affirment honnêtement leur position. C'est notamment le cas dans un passage célèbre d'une lettre à l'Argentin Samuel Glusberg, à propos de Leopoldo Lugones :

Je me situe politiquement dans le pôle opposé à Lugones. Je suis un révolutionnaire. Mais je crois qu'entre hommes de pensée nette et de position définie il est facile de s'entendre et de s'apprécier, tout en se combattant. Surtout en se combattant. Le secteur politique avec lequel je ne m'entendrai jamais est l'autre : celui du réformisme médiocre, du socialisme domestiqué, celui de la démocratie pharisienne. De plus, si la révolution exige la violence, l'autorité, la discipline, je suis pour la violence, pour l'autorité, pour la discipline. Je l'accepte en bloc, avec toutes ses horreurs, sans lâches réserves. En

<sup>169</sup> José Carlos MARIÁTEGUI, « Presentación de Amauta », *op. cit.*

<sup>170</sup> « Los hombres que representan una fuerza de renovación no pueden concertarse ni confundirse, ni aun eventual o fortuitamente, con los que representan una fuerza de conservación o de regresión. Los separa un abismo histórico. Hablan un lenguaje diverso y no tienen una intuición común de la historia. El vínculo intelectual es demasiado frágil y hasta un tanto abstracto. El vínculo espiritual es, en todo caso, mucho más potente y válido ». « Un congreso de escritores hispano-americanos » (19/01/1925), *Mundial*, José Carlos MARIÁTEGUI, *TNA, op. cit.*, page 20.

Lugones, j'ai toujours admiré l'artiste, le penseur qui s'exprime sans équivoques et sans opportunisme. Idéologiquement, nous sommes dans des camps opposés. Cela me navre qu'il renforce de son nom et de son action les conservateurs. Bien que ce soit toujours un avantage que de rencontrer des adversaires de cette stature.<sup>171</sup>

La relativisation du rôle des intellectuels n'est pas tant liée à un anti-intellectualisme – auquel nous venons de voir que Mariátegui ne souscrit pas dans la pratique – qu'à une conception de l'individu qui dépasse radicalement l'individualisme bourgeois. C'est à l'aune d'une formation sociale, et plus largement, de la totalité du système-monde capitaliste que se jouent les dynamiques historiques fondamentales qui meuvent l'histoire moderne. En tant qu'êtres sociaux, les intellectuels sont traversés par ces mouvements profonds, et sommés de se positionner en fonction des luttes qui émergent des contradictions intrinsèques au capitalisme – auxquelles s'ajoutent les déterminations de chaque théâtre particulier. C'est dans cette mesure que l'autonomie de la pensée doit être réfléchie, ainsi que la nature même du penseur : être humain plongé dans un moment historique donné, avec toute sa complexité.

Enfin, le dédain de la politique est fréquent chez les intellectuels. La politique leur paraît être une activité de bureaucrates et d'avocailleurs. Ils oublient que cela est peut-être le cas pendant les périodes quiètes de l'histoire, mais pas au cours des périodes révolutionnaires, agitées, en ceintures, au sein desquelles croît un nouvel état social et une nouvelle forme politique. Au cours de ces périodes, la politique cesse d'être l'office d'une caste professionnelle routinière. Au cours de ces périodes, la politique dépasse les niveaux vulgaires et domine tous les domaines de la vie de l'humanité. Une révolution représente un grand et vaste intérêt humain. Au triomphe de cet intérêt supérieur ne s'opposent jamais que les préjugés et les privilèges menacés d'une minorité égoïste.<sup>172</sup>

Les individus ne sont donc en mesure d'appréhender efficacement le réel, de le réfléchir, de créer à partir de lui que lorsqu'ils reconnaissent l'immanence radicale dans laquelle ils sont plongés. Il n'est pas de sortie de l'historicité, et la scientificité de la pensée, la

---

<sup>171</sup> « Estoy políticamente en el polo opuesto de Lugones. Soy revolucionario. Pero creo que entre hombres de pensamiento neto y posición definida es fácil entenderse y apreciarse, aun combatiéndose. Sobre todo, combatiéndose. Con el sector político con el que no me entenderé nunca es el otro: el del reformismo mediocre, el del socialismo domesticado, el de la democracia farisea. Además si la revolución exige violencia, autoridad, disciplina, estoy por la violencia, por la autoridad, por la disciplina. La acepto, en bloque, con todos sus horrores, sin reservas cobardes. En Lugones he admirado siempre al artista, al pensador que se expresa sin equívoco y sin oportunismo. Ideológicamente estamos en campos adversos. Me aflige que él refuerce con su nombre y con su acción a los conservadores. Aunque siempre es una ventaja encontrarse con adversarios de su estatura » Lettre de José Carlos Mariátegui à Samuel Glusberg (30/04/1927)

<sup>172</sup> « Es frecuente, en fin, en los intelectuales el desdén por la política. La política les parece una actividad de burócratas y de rúbulas. Olvidan que así es tal vez en los períodos quietos de la historia, pero no en los períodos revolucionarios, agitados, grávidos, en que se gesta un nuevo estado social y una nueva forma política. En estos períodos la política deja de ser oficio de una rutinaria casta profesional. En estos períodos la política rebasa los niveles vulgares e invade y domina todos los ámbitos de la vida de la humanidad. Una revolución representa un grande y vasto interés humano. Al triunfo de ese interés superior no se oponen nunca sino los prejuicios y los privilegios amenazados de una minoría egoísta ». « El grupo *Clarté* », José Carlos MARIÁTEGUI, *EC, op. cit.*, page 154.

valeur artistique d'une œuvre découlent de la connaissance de cette détermination profonde. En cela, Mariátegui est profondément historiciste, tout en valorisant la praxis des agents sociaux en tant qu'ils sont sujets de l'histoire. Pourtant, il n'est pas question de déduire des déterminations profondes de la période les formes d'un art effectivement novateur, ou d'une pensée et d'une action révolutionnaire. Tant les intellectuels que les artistes ou les militants doivent trouver les ressorts d'une transformation du monde dans une lecture exigeante du réel qui n'abandonne pas l'impératif de l'action. En ce sens, ce qui se joue ici est l'articulation d'une théorie désenchantée et radicale à un action qui prend les traits d'un acte de foi.

## B. « Pessimisme de la réalité et optimisme de l'idéal »

Dans un article paru en août 1925, Mariátegui reprend une expression de l'écrivain mexicain José Vasconcelos (1882-1959) pour en faire un titre : « pessimisme de la réalité, optimisme de l'idéal ». En Europe, cette maxime est plus connue par l'intermédiaire d'Antonio Gramsci, sous une forme un peu différente : « je suis pessimiste par l'intelligence, mais optimiste par la volonté »<sup>173</sup>. Mariátegui écrit :

Il me semble que José Vasconcelos a trouvé une formule sur le pessimisme et l'optimisme qui non seulement définit le sentiment de la nouvelle génération ibéro-américaine face à la crise contemporaine, mais qui correspond également à la mentalité et à la sensibilité d'une époque dans laquelle, au rebours de la thèse de Don José Ortega y Gasset sur l'« âme désenchantée » et le « crépuscule des révolutions », des millions d'hommes travaillent avec une ardeur mystique et une passion religieuse à la création d'un monde nouveau. « Pessimisme de la réalité, optimisme de l'idéal », voilà la formule de Vasconcelos.<sup>174</sup>

Au-delà de la formule – qu'il s'agira ici de comprendre – on trouve dans cet *incipit* un champ sémantique particulier, ainsi que les éléments d'une approche sensorielle et spirituelle de l'histoire et de l'action humaine. Que ce soit au niveau de l'identification collective (la « génération ibéro-américaine »), des catégories d'analyse de l'idéologie (la « mentalité » et la « sensibilité » d'une époque) ou du vecteur de mobilisation des masses (la « passion religieuse »), Mariátegui fait appel à une constellation apparemment fort éloignée du marxisme prégnant de ses écrits politiques ou économiques. Pourtant, la fabrique conceptuelle

<sup>173</sup> Lettre à son frère Carlo du 19/12/1929. Antonio GRAMSCI, *Lettres de prison (1926-1934)*, Hélène ALBANI, Christian DEPUYPER et Georges SARO (trad.), Paris, Gallimard, 1971, page 266. Cette formule est reprise de Romain Rolland selon Gramsci lui-même, sans qu'il ne cite, cependant, de source : « La conception socialiste du processus révolutionnaire est caractérisée par deux traits fondamentaux que Romain Rolland a résumé dans son mot d'ordre : "pessimisme de l'intelligence, optimisme de la volonté" » (« La concezione socialista del processo rivoluzionario è caratterizzata da due note fondamentali che Romain Rolland ha riassunto nel suo motto d'ordine: "pessimismo dell'intelligenza, ottimismo della volontà" »). Antonio GRAMSCI, « Discorso agli anarchici », *L'Ordine Nuovo*, 10 avril 1920. Notons que la formule figure sous une forme encore différente sous la plume du philosophe Alain : « Le pessimisme est d'humeur ; l'optimisme est de volonté ». (Émile Chartier) ALAIN, *Propos sur le bonheur*, Paris, Gallimard, 1928, page 195.

<sup>174</sup> « Me parece que José Vasconcelos ha encontrado una fórmula sobre pesimismo y optimismo que no solamente define el sentimiento de la nueva generación ibero-americana frente a la crisis contemporánea sino que también corresponde absolutamente a la mentalidad y a la sensibilidad de una época en la cual, malgrado la tesis de Don José Ortega y Gasset sobre el "alma desencantada" y "el ocaso de las revoluciones", millones de hombres trabajan con un ardimiento místico y una pasión religiosa, por crear un mundo nuevo. "Pesimismo de la realidad, optimismo del ideal", ésta es la fórmula de Vasconcelos ». « Pesimismo de la realidad y optimismo del ideal » (21/08/1925), *Mundial*, José Carlos MARIÁTEGUI, *AM*, op. cit., page 28.

et notionnelle que sont les textes mariatéguis font bien jouer ces apports dans une matrice très largement héritée du marxisme, comme le passage suivant le laisse deviner :

L'attitude de l'homme qui se propose de corriger la réalité est, certainement, plus optimiste que pessimiste. Elle est pessimiste dans sa protestation et sa condamnation du présent ; mais elle est optimiste quant à son espérance dans le futur. Tous les grands idéaux humains sont partis d'une négation ; mais tous ont également été une affirmation. Les religions ont représenté, de manière pérenne dans l'histoire, ce pessimisme de la réalité et cet optimisme de l'idéal qu'en notre temps prêche l'écrivain mexicain.<sup>175</sup>

On retrouve une dimension éminemment dialectique, où la négation de la négation est aussi une affirmation permettant le dépassement, c'est-à-dire le passage vers une forme supérieure<sup>176</sup>. Mariátegui reprend à la fois une lecture matérialiste de la religion (se référant à sa fonction sociale, et non à sa justification métaphysique) et une prise en compte du temps long pour fonder sa lecture de ce qu'est, et de ce que doit être, une position constructive et transformatrice. Il s'agit bien de ne pas mystifier le réel, et au contraire de tenter de le percer à jour dans ses mécanismes fondamentaux, c'est-à-dire, sans se bercer d'illusions. Mais cette opération n'est en rien suffisante face à l'impératif de transformation qui doit en découler. En cela, la dimension d'analyse concrète, scientifique, doit nécessairement se coupler à une dimension volitive qui permette une mise en mouvement des corps et des esprits, sa mue en « grand idéal humain ».

Ceux que ne se contentent pas de la médiocrité, ceux qui se résignent encore moins à l'injustice, nous sommes fréquemment désignés comme pessimistes. Mais, en vérité, le pessimisme domine moins notre esprit que l'optimisme. Nous ne croyons pas que le monde doive être, fatalement et éternellement, tel qu'il est. Nous croyons qu'il peut et doit être meilleur. L'optimisme que nous rejetons est l'optimisme panglossien facile et paresseux de ceux qui pensent que nous vivons dans le meilleur des mondes possibles.<sup>177</sup>

<sup>175</sup> « La actitud del hombre que se propone corregir la realidad es, ciertamente, más optimista que pesimista. Es pesimista en su protesta y en su condena del presente; pero es optimista en cuanto a su esperanza en el futuro. Todos los grandes ideales humanos han partido de una negación; pero todos han sido también una afirmación. Las religiones han representado perennemente en la historia ese pesimismo de la realidad y ese optimismo del ideal que en este tiempo nos predica el escritor mexicano ». « Pesimismo de la realidad y optimismo del ideal » (21/08/1925), *Mundial*, *Ibid*.

<sup>176</sup> Le passage du *Capital* où l'expression « négation de la négation » apparaît est explicite : « Le mode d'appropriation capitaliste issu du mode de production capitaliste, la propriété privée capitaliste donc, est la négation première de la propriété privée individuelle, fondée sur le travail fait par l'individu. Mais la production capitaliste engendre à son tour, avec l'inéluctabilité d'un processus naturel, sa propre négation. C'est la négation de la négation. Celle-ci ne rétablit pas la propriété privée, mais, en tout état de cause, la propriété individuelle fondée sur les conquêtes mêmes de l'ère capitaliste : sur la coopération et la propriété commune de la terre et des moyens de production produits par le travail proprement dit ». Karl MARX, *Le Capital*, *op. cit.*, page 856.

<sup>177</sup> « Los que no nos contentamos con la mediocridad, los que menos aún nos conformamos con la injusticia, somos frecuentemente designados como pesimistas. Pero, en verdad, el pesimismo domina mucho menos nuestro espíritu que el optimismo. No creemos que el mundo deba ser fatal y eternamente como es. Creemos que puede y debe ser mejor. El optimismo que rechazamos es el fácil y perezoso optimismo panglosiano de los que piensan que vivimos en el mejor de los mundos posibles ». « Pesimismo de la realidad y optimismo del ideal » (21/08/1925), *Mundial*, José Carlos MARIÁTEGUI, *AM*, *op. cit.*, page 28.

Le monde n'est donc pas le fruit immuable d'une volonté mystérieuse ou métaphysique, mais bien le résultat de processus matériels historiques, et c'est en cela qu'il peut être changé, transformé. La connaissance – qui prend la forme de la science et du matérialisme historique – est adossée à une grande espérance, à l'image d'un futur pour lequel on se mobilise. Le pessimisme et l'optimisme forment alors les deux pôles d'une démarche de compréhension / transformation qui est au fondement de l'attitude révolutionnaire chez Mariátegui.

La connaissance du monde est directement mise en articulation avec une propulsion vers le futur. Or, il ne s'agit pas d'une simple juxtaposition, mais bien d'un rapport nécessaire pour fonder une proposition révolutionnaire en mesure de s'arracher à l'évidence du présent. Dans cette démarche, il n'est pas question d'un simple engagement abstrait, d'un choix essentiellement théorique. C'est bien d'un engagement subjectif complet dont il est question et que Mariátegui revendique ouvertement, en en faisant même un critère de véracité pour l'intellectuel révolutionnaire. Dans une polémique qui l'oppose au journaliste péruvien Luis Alberto Sánchez sur les rapports entre indigénisme et socialisme, Mariátegui livre quelques éclaircissements sur ce positionnement conscient dans la lutte politique :

Il n'y a en moi aucun dogmatisme. Mais il y a bien de la conviction, de la passion, de la ferveur. Je crois que Luis Alberto Sánchez l'a dit lui-même, généreusement, plus d'une fois. Mon esprit n'est pas dogmatique ; en revanche il est affirmatif. Je crois que les esprits constructifs sont ceux qui s'appuient sur une affirmation, sans crainte exagérée quant à leur responsabilité et à leurs conséquences. Ma position idéologique est claire. Celle qu'il reste à éclairer est, en tous les cas, celle de Luis Alberto. Si nous en restons à son dernier article, nous devons le considérer, dans ce débat, comme un « spectateur ». Je suis un combattant, un agoniste. Certainement, c'est avant tout pour cela que nous ne nous retrouvons pas.<sup>178</sup>

Cet engagement profond met donc en branle bien plus qu'une simple conviction abstraite et rationnelle. Il s'agit, plus fondamentalement, d'une cohérence de la théorie avec les affects, l'éthique, les impressions personnelles et collectives. Ce sont là des éléments qui pénètrent dans l'intimité même, faisant ainsi ressortir des schèmes émotionnels et affectifs communs. La voie de la révolution ne serait pas uniquement affaire d'idées :

---

<sup>178</sup> « No hay en mi dogmatismo alguno. Lo que sí hay es convicción, pasión, fervor. Esto creo que el propio Luis Alberto Sánchez lo ha dicho, generosamente, más de una vez. Mi espíritu no es dogmático; pero sí afirmativo. Creo que espíritus constructivos son los que se apoyan en una afirmación, sin temor exagerado a su responsabilidad y a sus consecuencias. Mi posición ideológica está esclarecida. La que está aún por esclarecer es, en todo caso, la de Luis Alberto. Si nos atenemos a su último artículo, tendremos que considerarlo, en este debate, un "espectador". Yo soy un combatiente, un agonista. Seguramente, es, ante todo, por esto, que no coincidimos ». José Carlos MARIÁTEGUI, « Indigenismo y Socialismo - Intermezzo Polémico », *op. cit.* Reproduit dans José Carlos MARIÁTEGUI, *IP, op. cit.*, page 218.

En réalité, et surtout, on n'arrive pas à la révolution seulement par une voie froidement conceptuelle. La révolution est plus qu'une idée, c'est un sentiment. Plus qu'un concept, c'est une passion. Pour la comprendre, il faut une attitude spirituelle spontanée, une capacité psychologique spéciale.<sup>179</sup>

En ce sens, Mariátegui énonce, pour la sphère subjective, ce que le philosophe français Miguel Abensour vérifiera plus tard, à savoir le fait que « science de la société et prévision du communisme ne sont pas juxtaposées mais réciproquement conditions de possibilité »<sup>180</sup>.

Cependant, cette complémentarité suppose de dépasser la cadre de la seule production théorique pour faire advenir la révolution, et même pour percevoir son actualité. En effet, les ressorts des révoltes et des révolutions ne sont pas nécessairement consciemment établis, ils se structurent en amont et au cours des faits et des luttes. Il s'agit donc de mettre en lumière les éléments présents qui sont porteurs d'un futur émancipateur, ainsi que les sujets qui participent à sa propagation et les formes qu'empruntent les changements sociaux en cours. Or, comme le font remarquer Aníbal Quijano<sup>181</sup> et Fernanda Beigel<sup>182</sup>, on estime que plus de 40 % des textes de Mariátegui sont consacrés à la littérature et à la scène culturelle et artistique. C'est donc aussi dans sa production ayant trait à ces objets, et pas seulement à ses textes les plus directement idéologiques ou politiques, qu'il est impératif d'identifier les lignes de forces d'une pensée qui ne restreint pas la politique à l'action d'un parti ou même d'une classe. C'est pourquoi nous aborderons d'abord les formes mêmes qu'adopte l'expression artistique chez Mariátegui pour établir les liens entre celles-ci et les déterminations socio-économiques qui les conditionnent. Cela nous amènera à mettre en évidence les relations complexes entre l'épique, le romantisme et la révolution. Enfin, nous nous arrêterons sur les cas individuels par lesquels passe toujours la création, qu'elle soit artistique, intellectuelle ou même politique, sans que son caractère collectif n'en soit pour autant obéré.

---

<sup>179</sup> « Pasa, sobre todo, que a la revolución no se llega sólo por una vía fría y conceptual. La revolución más que una idea, es un sentimiento. Más que un concepto, es una pasión. Para comprenderla se necesita una espontánea actitud espiritual, una especial capacidad psicológica ». « El grupo *Clarté* », José Carlos MARIÁTEGUI, *EC*, *op. cit.*, page 155.

<sup>180</sup> Miguel ABENSOUR, « Marx : quelle critique de l'utopie ? », *op. cit.*, page 48.

<sup>181</sup> Aníbal QUIJANO, *Introducción a Mariátegui*, *op. cit.*, page 116.

<sup>182</sup> Fernanda BEIGEL, *La epopeya de una generación y una revista: las redes editoriales de José Carlos Mariátegui en América Latina*, 1. ed., Buenos Aires, Editorial Biblos, Sociedad, 2006, page 20.

## Formes littéraires, formes historiques

*Le progrès ne se loge pas dans la continuité du cours du temps, mais dans ses interférences : là où quelque chose de véritablement nouveau se fait sentir, pour la première fois, dans la sobriété de l'aube.*<sup>183</sup>

Dans un ouvrage paru en 1999, le latino-américaniste norvégien Birger Angvik développe une approche à charge de la tradition de critique littéraire au Pérou. Son étude embrasse le XX<sup>e</sup> siècle, de *Carácter de la Literatura del Perú Independiente*<sup>184</sup> de José de la Riva-Agüero (1905) à *La utopía arcaica: José María Arguedas y las ficciones del indigenismo*<sup>185</sup> de Mario Vargas Llosa (1995). Ce parcours traverse donc les florissantes années 1920, où les critères de la critique comme de la création artistique sont bouleversés. César Vallejo, César Moro, Carlos Oqendo de Amat, Martín Adán offrent une manière radicalement nouvelle de s'exprimer, en prose ou en vers, quand José Carlos Mariátegui, Armando Bazán ou Luis Alberto Sánchez introduisent dans la critique artistique et littéraire des motifs sociaux et historiques, des importations de la psychanalyse ou de la politique qui amplifient le spectre de la critique d'art. L'ouvrage d'Angvik est stimulant à plusieurs égards, mais sans doute plus particulièrement pour la critique qu'il adresse à la méthode de Mariátegui en ce qui concerne l'art, et surtout la littérature.

À raison, Angvik pointe un certain unanimisme dans la littérature secondaire consacrée à la critique littéraire et artistique chez Mariátegui. Ainsi, d'Antonio Cornejo Polar à Vicky Unruh<sup>186</sup>, d'Hugo Verani à Jorge Schwarcz<sup>187</sup>, le caractère novateur des textes de Mariátegui sur l'art et la littérature est loué, à l'image des commentaires portant sur ses contributions politiques, sociologiques, économiques, etc. À cela une exception : Estuardo Nuñez, ancien d'*Amauta* et contemporain de Mariátegui, dont Angvik rapporte le jugement

<sup>183</sup> Walter BENJAMIN, *Paris, capitale du XIXe siècle*, op. cit., page 492. Apud Michèle RIOT-SARCEY, « Le Livre des Passages, un XIXe siècle à découvrir. Un siècle de révolutions sans révolution », *Cahiers d'anthropologie sociale*, 2008, vol. 4, n° 1, pp. 73-86, page 75.

<sup>184</sup> José de la RIVA-AGÜERO, *Carácter de la literatura del Perú independiente*, op. cit.

<sup>185</sup> Mario VARGAS LLOSA, *La utopía arcaica: José María Arguedas y las ficciones del indigenismo*, 1<sup>re</sup> éd., Madrid, Santillana, 2011.

<sup>186</sup> En particulier Vicky UNRUH, « Mariátegui's Aesthetic Thought: A Critical Reading of the Avant-Gardes », *Latin American Research Review*, 1989, vol. 3, n° 24, pp. 45-69.

<sup>187</sup> Ces derniers sont les auteurs d'anthologies des avant-gardes latino-américaines ayant fait date, et ou figurent des textes de Mariátegui. Voir Hugo VERANI (dir.), *Las vanguardias literarias en Hispano-América (Manifiestos, proclamas y otros escritos)*, 3<sup>e</sup> éd., Mexico, Fondo de Cultura Económica, 1995. Et Jorge SCHWARTZ, *Las vanguardias latinoamericanas. Textos programáticos y críticos*, México, Fondo de Cultura Económica, 2002.



négatif sur le dernier des *Sept Essais*<sup>188</sup>. La thèse du Norvégien repose, au contraire, sur l'assimilation de Mariátegui à la tradition de critique littéraire péruvienne sur la littérature nationale, mettant en avant quelques traits fondamentaux dont le Péruvien serait également coupable. Le principal d'entre eux tient à un « aveuglement » : « L'absence de la forme est la caractéristique la plus prononcée de la critique péruvienne »<sup>189</sup>. Véritable réquisitoire contre cette tradition, l'ouvrage d'Angvik s'efforce, on le devine, de tracer une distinction entre des critiques aveugles aux formes singulières définissant la qualité de la production littéraire péruvienne, et des auteurs dont les œuvres dépassent et débordent le canon que configurent ces critiques. Toute l'historiographie littéraire péruvienne serait ainsi excluante, et imposerait une « normativité discursive » fondée sur une approche « catégorique et dogmatique » instituant comme canon une « absence de la forme »<sup>190</sup>. Cette « littérature sans formes » serait défendue pour son caractère réaliste, autobiographique et sa capacité à « refléter » la réalité. Pour Angvik, cette dimension documentaire s'exprimant de manière normative sous la plume des critiques formerait un héritage positiviste, fait d'humanisme individualiste et de méthode historique-biographique<sup>191</sup> déjà dépassés en 1900. C'est l'autonomie même de la création littéraire qui serait ainsi contestée : « La littérature nationale se conçoit comme une fenêtre transparente vers un référent qui existe indépendamment d'elle »<sup>192</sup>.

De fait, la littérature latino-américaine a bien traversé, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, une période d'hégémonie positiviste à laquelle ont correspondu, dans les arts, des formes de mises en récit réalistes-naturalistes<sup>193</sup>. Cette « dévalorisation de l'art »<sup>194</sup> a cependant entraîné, au tournant du XX<sup>e</sup> siècle, des réponses particulièrement fortes, que ce soit par le biais de

<sup>188</sup> Quand Mariátegui « envisageait spécialement des phénomènes distincts de ceux de nature économique et sociale, il s'est vu obligé de limiter le cadre des observations, de juger parfois en fonction de préjugés, à déformer la réalité et à ne pas considérer nombre d'aspects qui n'entraient pas dans la thèse initiale. En particulier, son essai sur le procès de la littérature qui fait partie des *Sept Essais* (Lima, 1928), se révèle insuffisant et arbitraire » (« enfocaba especialmente fenómenos distintos de los económico-sociales, se vio obligado a limitar el marco de las observaciones, juzgar a veces con prejuicio, distorsionar la realidad y dejar de considerar muchos aspectos que no encuadraban dentro de la tesis inicial. Singularmente, su ensayo sobre 'El proceso de la literatura' que forma parte de *Siete ensayos de interpretación de la realidad peruana* (Lima, 1928), resulta insuficiente y arbitrario »). Estuardo NUÑEZ, *La literatura peruana en el siglo XX*, Mexico, Editorial Pormaca, 1965, pages 199-200. *Apud* Birger ANGVIK, *La ausencia de la forma*, *op. cit.*, page 111.

<sup>189</sup> « La ausencia de la forma es la característica más pronunciada de la crítica peruana ». Birger ANGVIK, *La ausencia de la forma*, *op. cit.*, page 21.

<sup>190</sup> *Ibid.*, pp. 19-21.

<sup>191</sup> *Ibid.*, p. 22.

<sup>192</sup> « La literatura nacional se concibe como una ventana transparente hacia un referente independiente de ella ». *Ibid.*, p. 23.

<sup>193</sup> Gerald MARTIN, « A literatura, a arte e a música da América Latina, 1870-1930 », in Leslie BETHELL (dir.), *História da América Latina de 1870 a 1930*, Geraldo GERSON DE SOUZA (trad.), São Paulo, Brasília, EDUSP Imprensa Oficial Fundação Alexandre de Gusmão, 2002, pp. 489-578, page 493.

<sup>194</sup> *Ibid.*, p. 525.

l'ariélisme, lié au retentissement de l'œuvre *Ariel* de José Enrique Rodó, ou dans le fourmillement idéologique qui agite toute l'Amérique latine à partir des années 1900. Or, si Angvik note bien cette effervescence pour la création littéraire péruvienne, il identifie dans la « gravité » et le « sérieux » de la critique littéraire une incapacité à saisir la richesse de cette création, dont les innovations formelles et la diversité reposent – entre autres – sur l'humorisme, la satire, la caricature et la parodie, quand les critiques font peser sur elle une normativité réaliste. Chez Mariátegui, en particulier, le Norvégien insiste sur une conception instrumentale de l'art :

Dans presque tous les cas, dans les articles comme dans les essais, Mariátegui se caractérise de manière saillante par le fait de se concentrer exclusivement sur la fonction sociale de l'art et de l'artiste, de la littérature et de l'écrivain, dans le passé, dans le présent et dans le futur. Les fonctions sociales supposées de l'art et de l'artiste sont presque toujours considérées en relation avec des opinions ou des programmes socio-politiques explicites ou implicites. [...] Mariátegui ne présente pas d'idées neuves sur l'art, [...] mais il présente des idées dans lesquelles il limite la fonction de l'art à la sphère politique. La fonction propre du critique littéraire et de la critique dans le cas de l'essai de Mariátegui [...] se réserve toujours le droit d'écrire et d'opiner sur les arts et les artistes. Pour ces derniers elle se réserve le droit de définir des tâches publiques et de prescrire des fonctions socio-politiques pour rehausser toujours ce qui semble être les devoirs sociaux des artistes et de l'art de tout temps : se maintenir en contact, dans et à travers son œuvre, avec la vie ordinaire pour créer un art nouveau pour la nouvelle péruvianité.<sup>195</sup>

La sphère politique serait ainsi prépondérante, et l'activité du critique Mariátegui se bornerait à révéler des motifs, des causalités, des tropes émanant directement de la « réalité sociale » et trouvant à s'exprimer dans la littérature ou l'art. Cette accusation d'une vision instrumentale est d'ailleurs généralisée au-delà des seuls critiques littéraires :

Presque tous les chercheurs en sciences sociales s'insèrent dans une tendance à valoriser la littérature comme instrument ou documentation, comme information, et comme vérification de données liées à l'histoire du Pérou. Ils tendent tous à dévaloriser la littérature péruvienne en la réduisant au silence ou en l'escamotant sans apprécier l'importance de la littérature comme objet d'étude et de recherche scientifique à part entière.<sup>196</sup>

<sup>195</sup> « En casi todos los casos, en los artículos y los ensayos, Mariátegui se caracteriza de manera sobresaliente por concentrarse exclusivamente en la función social del arte y del artista, de la literatura y del escritor, en el pasado, en el presente y en el futuro. Las supuestas funciones sociales del arte y del artista las considera casi siempre en relación con opiniones o programas sociopolíticos explicitados o implicitados. [...] Mariátegui no presenta ideas nuevas sobre el arte, [...] sino que presenta ideas en las que limita la función del arte a la esfera política. La función propia del crítico literario y de la crítica en el caso del ensayo de Mariátegui [...] se reserva siempre el derecho de escribir y opinar sobre el arte y los artistas. Para ellos se reserva el derecho de normar tareas públicas y de prescribir funciones sociopolíticas para realizar siempre lo que parece ser los deberes sociales de los artistas y del arte en todos los tiempos: mantenerse en contacto, en y a través de su obra, con la vida ordinaria para crear un nuevo arte para la nueva peruanidad ». Birger ANGVIK, *La ausencia de la forma*, op. cit., pages 112-113.

<sup>196</sup> « Casi todos los estudiosos de las ciencias sociales se incorporan en una tendencia a valorizar la literatura como instrumento o documentación, de información, y de verificación de datos relacionados con la historia

Autrement dit, c'est l'idée d'une neutralité des formes et du langage lui-même qui est au cœur de l'analyse d'Angvik, neutralité qui abolirait la spécificité du littéraire au profit d'une lecture sociologique par laquelle le chercheur ou le critique prétendrait avoir accès au réel :

Le langage qui présente la littérature comme un reflet de la réalité, celui qui présente la correspondance entre la réalité et la littérature dans la conception de l'art comme *mimesis*, ou celui qui présente la littérature comme expression authentique des intentions de l'auteur sont des exemples de l'emploi de ce type de langage naturalisé, impersonnel et doctrinaire.<sup>197</sup>

C'est donc, au fond, la catégorie de reflet qui est mise en cause. La critique littéraire péruvienne, et Mariátegui également, pécherait ainsi par son incapacité à percevoir la littérature pour autre chose qu'une expression du social entendu comme extérieur, c'est-à-dire du non littéraire. Pour Birger Angvik, l'idée d'une littérature « sans formes », qui ne serait « presque pas de la littérature », telle que Mariátegui l'évoque à propos de l'œuvre du poète César Vallejo, est presque paradigmatique à cet égard.

L'argument d'Angvik se construit notamment sur le passage suivant du dernier des *Sept Essais* :

On trouve dans sa poésie [de Vallejo] – surtout dans la première manière – des éléments de symbolisme, tout comme on trouve des éléments d'expressionnisme, de dadaïsme et de surréalisme. La valeur substantive de Vallejo est la valeur créatrice. Sa technique est en élaboration constante. Le procédé, en son art, correspond à un état d'esprit. [...] Mais ce qui est fondamental, ce qui est caractéristique de son art est la note indienne. Il y a en Vallejo un américanisme authentique et essentiel ; pas un américanisme descriptif ou localiste. Vallejo ne recourt pas au folklore. Le mot quechua, le tournant vernaculaire ne s'insèrent pas artificiellement dans son langage ; ils sont, chez lui, un produit spontané, une cellule propre, un élément organique. On pourrait dire que Vallejo ne choisit pas ses mots. Son autochtonisme n'est pas délibéré. Vallejo ne sombre pas dans la tradition, il ne se coule pas dans l'histoire pour extirper de son obscur *substractum* des émotions perdues. Sa poésie et son langage émanent de sa chair et de son âme. Son message est en lui. Le sentiment indigène opère dans son art peut être sans qu'il ne le sache ni le veuille.<sup>198</sup>

---

del Perú. Tienden todos a desvalorizar la literatura peruana silenciándola u omitiéndola sin apreciar la importancia de la literatura como objeto propio de estudios y de investigación científica ». *Ibid.*, p. 109.

<sup>197</sup> « El lenguaje que presenta la literatura como reflejo de la realidad, el que presenta la correspondencia entre realidad y literatura en la concepción del arte como mimesis, o el que presenta la literatura como expresión auténtica de las intenciones autorales, son ejemplos de empleo de este tipo de lenguaje naturalizado, impersonal y doctrinario ». *Ibid.*, pp. 118-119.

<sup>198</sup> « Se encuentra en su poesía –sobre todo de la primera manera– elementos de simbolismo, tal como se encuentra elementos de expresionismo, de dadaísmo y de suprarrealismo. El valor sustantivo de Vallejo es el creador. Su técnica está en continua elaboración. El procedimiento, en su arte, corresponde a un estado de ánimo. [...] Mas lo fundamental, lo característico en su arte es la nota india. Hay en Vallejo un americanismo genuino y esencial; no un americanismo descriptivo o localista. Vallejo no recurre al folklore. La palabra quechua, el giro vernáculo no se injertan artificialmente en su lenguaje; son en él producto espontáneo, célula propia, elemento orgánico. Se podría decir que Vallejo no elige sus vocablos. Su autochtonismo no es deliberado. Vallejo no se hunde en la tradición, no se interna en la historia, para extraer de su oscuro *substractum* perdidas emociones. Su poesía y su lenguaje emanan de su carne y su ánima. Su

La lecture de ce passage est en effet quelque peu déconcertante. Son exégèse fait intervenir plusieurs niveaux d'analyse, dont certains pourraient paraître corroborer l'attaque vigoureuse d'Angvik. Si la poésie de Vallejo recèle des éléments formels que l'on peut rattacher à certains mouvements littéraires européens, Mariátegui souligne bien que son œuvre n'est en rien épuisée par ses sources. Au contraire, c'est la capacité créatrice de Vallejo qui est louée, son américanisme sonnait ici comme une marque d'indépendance nette face à tout emprunt ou toute imitation. Or, cette imitation est une vilaine tentation qui peut venir du Vieux monde comme du Nouveau : il s'agit de l'indigénisme comme adoption artificielle d'un folklore, propagation d'un discours opportuniste d'occasion. Là encore, selon Mariátegui, Vallejo se distingue des littérateurs mineurs par sa création, où les motifs et les formes qu'il adopte font corps avec l'œuvre et le poète, sans laisser deviner de brèche ou de dissonance suspecte. Cette organicité est même le principe, l'essence de la création de Vallejo, si organique qu'elle semble s'affranchir du poète lui-même, dont la dimension volitive, le travail productif paraît s'effacer devant l'expression impérative d'une voix. Le « sentiment » indigène filtre ainsi dans le texte malgré ou indépendamment de la volonté du poète lui-même, et en serait paradoxalement l'élément le plus fondamental.

On voit bien comment l'interprétation d'Angvik trouve ici un point d'appui : les formes adoptées par le poète – au prix d'un travail créatif méticuleux et acharné sur les mots, les constructions, les vers, etc. – lui sont comme confisquées au profit d'un mystérieux sentiment s'exprimant à travers lui sans même qu'il ne l'ait choisi. En ce sens, la « forme » comme trait distinctif du fait littéraire et de l'individualité, indispensable à ce type de création, perd toute centralité et se trouve marginalisée, presque effacée. C'est précisément là que se situe le nœud de la critique du Norvégien : cette approche ne conduit-elle pas à nier l'instance même de l'auteur, et donc le *locus* de la fabrique de l'œuvre, mais aussi la dimension consciente indispensable à la création ? Enfin, ne retrouve-t-on pas une forme d'idéalisme littéraire romantique au cœur du dispositif mariatéguien, où l'auteur et l'œuvre ne seraient plus qu'un espace d'actualisation d'un nébuleux « sentiment » ou « esprit » de l'époque, dont le génie littéraire serait un simple vecteur ? Ces questions touchent, au-delà de la littérature, à certains des éléments les plus profonds de la pensée de Mariátegui, et ils méritent que l'on s'y arrête. Pour examiner la validité et la solidité de la critique d'Angvik,

---

mensaje está en él. El sentimiento indígena obra en su arte quizá sin que él lo sepa ni lo quiera ». José Carlos MARIÁTEGUI, 7E, *op. cit.*, pages 261-262.

nous nous concentrons ici essentiellement sur les textes que le Norvégien mobilise lui-même<sup>199</sup>, dans un premier temps, pour ensuite élargir la focale et tenter d'établir le cadre général qui donne leur cohérence aux diverses études de cas de Mariátegui.

« La littérature n'est pas indépendante des autres catégories de l'histoire »<sup>200</sup>. Dans le cadre de l'historicisme radical que nous avons décrit dans la section précédente, cette phrase des *Sept Essais* relève presque de l'évidence. Pourtant, l'une des conséquences que l'auteur en tire échappe à Birger Angvik. En effet, ni la littérature, ni aucune des catégories de la pensée et de la pratique ne sont anhistoriques chez Mariátegui, ce qui implique, bien évidemment, le critique lui-même tout comme l'artiste. Or, être social, ce dernier charrie et (re)produit un ensemble de représentations, de positionnements, qui sont indéniablement liés à son expérience vécue, son milieu, au moment historique dans lequel il est plongé, etc. La dimension littéraire n'est donc isolée que par une convention, dans la mesure où – si elle est bien distincte, disons, des activités économiques ou guerrières par sa dimension de travail concret – elle est bien usage et dépense d'énergie humaine, c'est-à-dire d'humains historiquement situés, etc. Il n'est donc pas de littérature hors de la matérialité et de l'historicité humaine. Bien plus, dans leur subjectivité même, le critique comme l'écrivain ne sont pas des êtres éthérés ne vivant que d'esthétique et de création. Précisément, c'est dans leur rapport à cette matérialité que Mariátegui tente de saisir leur production, et de comprendre la nature des liens unissant la création littéraire aux autres dimensions de l'existence. Ainsi :

L'esprit de l'homme est indivisible ; et je ne me lamente pas de cette fatalité, je la reconnais, au contraire, comme une nécessité de plénitude et de cohérence. Je déclare, sans scrupule, que j'apporte à l'exégèse littéraire toutes mes passions et mes idées politiques, bien que, étant donné le discrédit et la dégénération de ce vocable dans la langue courante, je dois ajouter que la politique est pour moi philosophie et religion.<sup>201</sup>

Cette unité de la conscience est-elle synonyme d'une subordination des considérations sur l'art à celles sur la politique ou l'économie ? Mariátegui nie clairement toute hiérarchie dans l'ordre des jugements :

---

<sup>199</sup> Notons que ces textes sont peu nombreux si l'on prend en compte la multiplicité des supports que Mariátegui mobilise pour parler d'art. Angvik cite essentiellement le dernier des *Sept Essais*, et trois articles (« Arte, revolución y decadencia », « El grupo suprarrealista » et « Balance del suprarrealismo »).

<sup>200</sup> « La literatura no es independiente de las demás categorías de la historia ». José Carlos MARIÁTEGUI, *7E*, *op. cit.*, page 215.

<sup>201</sup> « El espíritu del hombre es indivisible; y yo no me duelo de esta fatalidad, sino, por el contrario, la reconozco como una necesidad de plenitud y coherencia. Declaro, sin escrupulo, que traigo a la exégesis literaria todas mis pasiones e ideas políticas, aunque, dado el descrédito y degeneración de este vocable en el lenguaje corriente, debo agregar que la política en mí es filosofía y religión ». *Ibid.*, p. 192.

[...] cela ne veut pas dire que je considère le phénomène littéraire ou artistique depuis des points de vue extra-esthétiques, mais que ma conception esthétique, dans l'intimité de ma conscience, est à l'unisson de mes conceptions morales, politiques, religieuses, et que, sans qu'elle cesse d'être une conception strictement esthétique, elle ne peut opérer indépendamment ou différemment.<sup>202</sup>

La critique littéraire, comme l'écriture ou la peinture, est donc prise dans les mailles indépassables d'une matérialité dans laquelle les sujets historiques évoluent, et qu'ils participent à créer. En ce sens, poser que la littérature entretient un lien fondamental avec les autres dimensions de la vie sociale relève d'une évidence. Le style d'un auteur n'est donc pas *en tant que style* l'expression nécessaire d'une position politique, ou même d'une classe sociale. En revanche, la production littéraire elle-même, et les formes qu'elle emprunte, sont partie intégrante du moment historique, et il serait absurde de les aborder en faisant abstraction de cette donnée fondamentale. C'est ainsi qu'il faut comprendre l'idée qu'une figure du champ littéraire, ou bien une œuvre, puisse être considérée comme une « valeur-signe »<sup>203</sup>, selon l'expression de Mariátegui. Par son travail, par sa signification, l'artiste ou l'œuvre ne sont pas simplement des manifestations passives (un signe), ce sont également des événements s'inscrivant dans l'histoire et y agissant. La littérature et l'art sont donc intrinsèquement liés, selon une modalité particulière qui leur donne leur singularité, à l'ensemble de la structure sociale.

La dimension linguistique n'échappe pas à cette détermination. Véhicule primordial de toute littérature, la langue elle-même s'inscrit dans un rapport politique. Se penchant sur le cas de la littérature nationale, Mariátegui constate que les traditions littéraires nationales espagnole, italienne, française, etc., naissent d'une langue qui permet l'« affirmation politique de l'idée nationale »<sup>204</sup>. Dans la mesure où l'émergence des nations est partie prenante, avec d'autres facteurs, du mouvement historique ayant donné naissance au capitalisme et à ses formes idéologiques, il semble logique de lier l'histoire littéraire à cette histoire générale. Aussi, le nationalisme doit-il être compris dans ce rapport à l'histoire, même dans ses formes littéraires : « Le nationalisme, dans l'historiographie littéraire, est par conséquent un phénomène de la plus pure racine politique, étrangère à la conception esthétique de l'art »<sup>205</sup>.

<sup>202</sup> « [...] esto no quiere decir que considere el fenómeno literario o artístico desde puntos de vista extraestéticos, sino que mi concepción estética se unimisma, en la intimidad de mi conciencia, con mis concepciones morales, políticas y religiosas, y que, sin dejar de ser concepción estrictamente estética, no puede operar independiente o diversamente ». *Ibid.*, p. 193.

<sup>203</sup> Mariátegui utilise deux fois cette notion dans les *Sept Essais*, aux pages 272 et 294.

<sup>204</sup> « la afirmación política de la idea nacional », José Carlos MARIÁTEGUI, *7E*, *op. cit.*, page 195.

<sup>205</sup> « El nacionalismo en la historiografía literaria, es por tanto un fenómeno de la más pura raigambre política, extraño a la concepción estética del arte ». *Ibid.*

Dans le cas du Pérou, la Conquête a imprimé un cours singulier au développement d'une littérature nationale, car c'est par le castillan qu'elle s'est exprimée, matérialisant dans les lettres la fragmentation du corps social entre Indiens et non Indiens. C'est pourquoi la littérature de la période coloniale n'est pas péruvienne mais espagnole pour Mariátegui, « non pas parce qu'elle est écrite en espagnol, mais pour avoir été conçue dans un esprit et un sentiment espagnol »<sup>206</sup>. La langue n'est donc pas neutre, pas plus que les formes littéraires et esthétiques, du fait même de leur ancrage historique. La littérature nationale naît d'événements politiques et économiques qui la façonnent et lui donnent formes et motifs. Dans cette mesure, Mariátegui identifie des tropes, comme la nostalgie de la Vice-royauté et du passé colonial, en soulignant le fait que cette nostalgie ne découle pas d'une préférence individuelle de tel ou tel auteur :

La littérature d'un peuple se nourrit et prend appui sur un *substractum* économique et politique. Dans un pays dominé par les descendants des *encomenderos* et les auditeurs de la Vice-royauté, rien n'était plus naturel, par conséquent, que la sérénade sous ses balcons. L'autorité de la caste féodale reposait en partie sur le prestige de la Vice-royauté. Les littérateurs médiocres d'une république qui se sentait héritière de la Conquête ne pouvait faire autre chose que de s'employer à faire briller et resplendir les blasons vice-royaux. Seuls les tempéraments supérieurs – toujours précurseurs, en tous les peuples et sous tous les climats, de choses à venir – étaient capables de se soustraire à cette fatalité historique, par trop impérieuse pour la clientèle de la classe latifundiaire.<sup>207</sup>

Que cela soit par les objets littéraires choisis, par la forme ou par la langue, Mariátegui nomme la division sociale qui se matérialise par une « anémie » littéraire, conséquence de son caractère « déraciné »<sup>208</sup>, coupé de la vitalité de la vie sociale extérieure aux petits cercles de l'oligarchie républicaine :

L'homme de lettres péruvien n'a presque jamais su se sentir lié au peuple. Il n'a pas pu ni n'a désiré traduire le difficile travail de formation d'un Pérou intégral. Entre l'empire inca et la Colonie, il a opté pour la Colonie. Le nouveau Pérou était une nébuleuse. Seul l'empire inca et la Colonie existaient de manière nette et définie. Et, entre la littérature péruvienne balbutiante et l'empire inca et la Colonie s'interposait la Conquête, les séparant et entravant leur communication.<sup>209</sup>

<sup>206</sup> « no por estar escrita en idioma español, sino por haber sido concebida con espíritu y sentimiento españoles ». *Ibid.*, p. 197.

<sup>207</sup> « La literatura de un pueblo se alimenta y se apoya en su *substractum* económico y político. En un país dominado por los descendientes de los "encomenderos" y los oidores del Virreinato, nada era más natural, por consiguiente, que la serenata bajo sus balcones. La autoridad de la casta feudal reposaba en parte sobre el prestigio del Virreinato. Los mediocres literatos de una república que se sentía heredera de la Conquista no podían hacer otra cosa que trabajar por el lustre y brillo de los blasones virreinales. Únicamente los temperamentos superiores –precursores siempre, en todos los pueblos y todos los climas, de las cosas por venir– eran capaces de sustraerse a esta fatalidad histórica, demasiado imperiosa para los clientes de la clase latifundista ». *Ibid.*, p. 201.

<sup>208</sup> *Ibid.*

<sup>209</sup> « El literato peruano no ha sabido casi nunca sentirse vinculado al pueblo. No ha podido ni ha deseado traducir el penoso trabajo de formación de un Perú integral, de un Perú nuevo. Entre el Inkario y la Colonia,

La production littéraire nationale n'échappe donc pas aux déterminations historiques profondes qui régissent la formation sociale péruvienne. Elle n'est pas pour autant une cage hermétique, et la possibilité d'une expression qui enfreigne les pesanteurs socio-économiques est toujours sauvegardée. C'est notamment le cas de Garcilaso de la Vega, auteur d'extraction indigène, dont Mariátegui considère qu'il est le premier péruvien, « si l'on entend la péruvianité comme une formation sociale, déterminée par la Conquête et par la période coloniale espagnole »<sup>210</sup>. La « vitalité » littéraire apparaît comme la capacité de s'extraire de ces déterminations en intégrant à l'expression des éléments dialoguant avec les autres couches de la société, le « Pérou vivant et véritable »<sup>211</sup>. C'est par l'histoire de la formation de la classe dirigeante péruvienne que Mariátegui caractérise la faiblesse de la tradition littéraire nationale. En effet, c'est par ses caractéristiques structurellement déficientes au sein de l'économie internationale que l'oligarchie péruvienne se définit, ou, en d'autres termes, par son absence de projet de société au-delà de l'héritage dont elle jouit :

La caste féodale n'a pas d'autres titres que ceux de la tradition coloniale. Rien n'est plus cohérent avec ses intérêts qu'un courant littéraire traditionaliste. Au fondement de la littérature colonialiste, il n'y a qu'un ordre péremptoire, une exigence impérieuse de l'impulsion vitale d'une classe, d'une "caste".<sup>212</sup>

Pourtant, des figures se distinguent dans la galerie de portraits que dresse Mariátegui, justement par leur capacité à nourrir leur art à des sources moins bien-nées, mais plus larges dans leurs références. Citant l'écrivain argentin Carlos Octavio Bunge, il rappelle que « la poésie populaire a toujours précédé la poésie artistique »<sup>213</sup>. La vitalité de la création coule donc du populaire vers le raffinement élitiste, et la tour d'ivoire mentionnée dans la section précédente n'apparaît que comme une distorsion, une excroissance maligne aveugle sur sa propre histoire, et cependant inévitable au vu des caractéristiques de la formation sociale.

Quelle place est alors attribuée à la singularité d'un auteur particulier ? N'est-il qu'un réceptacle passif et sa « vitalité » ne serait-elle qu'une heureuse conséquence de sa curiosité envers les couches populaires ? Au-delà du fait que cette curiosité est elle-même le signe d'un

---

ha optado por la Colonia. El Perú nuevo era una nebulosa. Sólo el Inkario y la Colonia existían neta y definidamente. Y entre la balbuceante literatura peruana y el Inkario y el indio se interponía, separándolos e incomunicándolos, la Conquista ». *Ibid.*, p. 202.

<sup>210</sup> « Es, históricamente, el primer "peruano", si entendemos la "peruanidad" como una formación social, determinada por la conquista y la colonización españolas ». *Ibid.*, p. 198.

<sup>211</sup> *Ibid.*, p. 204.

<sup>212</sup> « La casta feudal no tiene otros títulos que los de la tradición colonial. Nada más concordante con su interés que una corriente literaria tradicionalista. En el fondo de la literatura colonialista, no existe sino una orden perentoria, una exigencia imperiosa del impulso vital de una clase, de una "casta" ». *Ibid.*, p. 235.

<sup>213</sup> « como lo observa Carlos Octavio Bunge en un estudio sobre la literatura argentina, la poesía popular ha precedido siempre a la poesía artística ». *Ibid.*, p. 223.



décentrement du regard qui marque une personnalité, on trouve chez Mariátegui la volonté de faire ressortir la dimension individuelle propre à chaque auteur. Ainsi, la vitalité littéraire ne peut s'exprimer qu'au travers d'une œuvre dont l'auteur est bien l'artisan. Dans le cas de Vallejo, cela ne fait aucun doute :

Vallejo, en revanche, atteint dans sa poésie un style nouveau. Le sentiment indigène a dans ses vers une modulation propre. Son chant est intégralement le sien. Il ne suffit pas au poète d'apporter un message neuf. Il lui faut apporter une technique et un langage nouveaux également. Son art ne tolère pas le dualisme équivoque et artificiel entre l'essence et la forme.<sup>214</sup>

Pour autant, ces affirmations ne vont pas sans créer certaines confusions, notamment lorsqu'elles sont comparées avec d'autres passages du même essai. Dans une section consacrée à la poétesse Magda Portal, Mariátegui semble, en effet, réduire à nouveau l'espace singulier de la littérature pour le ramener à sa dimension documentaire :

L'art de cette profonde et pure lyrique réduit au minimum, presque à zéro, la proportion d'artifice nécessaire pour qu'elle soit art. Elle est, pour moi, la meilleure preuve de la haute valeur de Magda. Dans cette époque de décadence d'un ordre social – et par conséquent de son art – le devoir le plus impératif d'un artiste est la vérité. Les seules œuvres qui survivront à cette crise seront celles qui constituent une confession et un témoignage.<sup>215</sup>

Cependant, Mariátegui a soin de ne pas circonscrire la vérité dont il est question. L'« impulsion vitale » qui est au fondement de la vérité n'est pas univoque. En effet, si c'est bien ce type d'énergie qui est le moteur de la littérature révolutionnaire, cela tient au fait que la révolution sociale est portée par une classe affirmant « sa » vérité. La bourgeoisie aussi a « sa » vérité et la propage par son idéologie et les œuvres de ses intellectuels et artistes. Ce n'est donc pas par l'orientation politique propre de tel ou tel artiste que se mesure son « degré de vérité », la qualité d'une œuvre ou d'une « confession » : « la qualité est toujours esprit »<sup>216</sup>.

Ce n'est donc pas en tant qu'elle serait l'expression d'une force extérieure que la littérature trouverait son caractère de vérité et de postérité, mais dans la mesure où une œuvre

---

<sup>214</sup> « Vallejo, en cambio, logra en su poesía un estilo nuevo. El sentimiento indígena tiene en sus versos una modulación propia. Su canto es íntegramente suyo. Al poeta no le basta traer un mensaje nuevo. Necesita traer una técnica y un lenguaje nuevos también. Su arte no tolera el equívoco y artificial dualismo de la esencia y la forma ». *Ibid.*, p. 259.

<sup>215</sup> « El arte de esta honda y pura lírica, reduce al mínimo, casi a cero, la proporción de artificio que necesita para ser arte. Esta es para mí la mejor prueba del alto valor de Magda. En esta época de decadencia de un orden social –y por consiguiente de un arte– el más imperativo deber del artista es la verdad. Las únicas obras que sobrevivirán a esta crisis, serán las que constituyan una confesión y un testimonio ». *Ibid.*, p. 274.

<sup>216</sup> « La calidad es siempre espíritu ». *Ibid.*, p. 205.

ou un auteur donnerait, au travers de son travail, sa participation à un moment historique donné. L'histoire étant mue par la praxis et par les contradictions des divers modes de production, la littérature n'aurait de portée que par son inscription – sous un mode propre – dans cette trame, c'est-à-dire dans la lutte des classes. Histoire et politique se trouvent ainsi intimement liées : « La politique, comme toute chose, n'a que deux pôles. Les forces qui sont en train de faire l'histoire contemporaine sont également seulement deux »<sup>217</sup>. Dans un article d'*Amauta* daté de 1926, Mariátegui fait de la politique la « trame même de l'histoire », à condition de la ressentir comme une religion<sup>218</sup>. La littérature n'échappe pas à cette polarité, mais elle ne s'y réduit pas. Style, sujets, objets et formes sont conditionnés sans que leur singularité ne soit effacée. C'est dans l'interstice créateur entre la conscience d'une détermination et la volonté de la transformer que se forme une vérité artistique. Elle peut pencher vers un pôle – la révolution – ou vers un autre – le libéralisme, la réaction.

Le problème de la littérature nationale péruvienne tient à la faiblesse de l'impulsion vitale de sa classe dirigeante, dont l'intérêt repose sur une insertion subalterne dans l'économie mondiale, atrophiant toute la structure sociale. Dans le champ littéraire, la fragmentation nationale et la coupure entre les couches populaires et l'oligarchie créent un espace d'opportunité littéraire amorphe, en grande partie réduit à des motifs nostalgiques ou à des imitations et importations « artificielles ». Cette situation peut d'ailleurs être élargie à l'Amérique Latine :

Les dégâts de la lecture et du renom d'Anatole France et Gabriele D'Annunzio ont été proportionnellement similaires dans toute l'Amérique hispanique, ce qui s'explique facilement par la parenté spirituelle des deux grands hommes de lettres comme représentants du décadentisme, et par la propension spontanée de l'âme *criolla* à toute sorte de byzantinismes et de déliquescences crépusculaires.<sup>219</sup>

L'horizon peu diversifié du monde des lettres péruviennes tient donc bien à des déterminations historico-sociales, sans pour autant que les auteurs ne soient nécessairement réduits à une interprétation instrumentale et passive de la « réalité ». Ils sont au contraire partie intégrante de cette réalité, et c'est dans cette mesure que leur art trouve à s'exprimer.

---

<sup>217</sup> « La política, como todas las cosas, tiene únicamente dos polos. Las fuerzas que están haciendo la historia contemporánea son también solamente dos ». « El sentido histórico de las elecciones inglesas de 1924 », José Carlos MARIÁTEGUI, *EC*, *op. cit.*, page 59.

<sup>218</sup> « Arte, revolución y decadencia » (11/1926), *Amauta*, n°3, in José Carlos MARIÁTEGUI, *AE*, *op. cit.*, page 20.

<sup>219</sup> « Los estragos de la lectura y renombre de Anatole France y Gabriel D'Annunzio han sido proporcionalmente parejos en toda Hispano-América, lo que se explica con facilidad por el parentesco espiritual de ambos grandes literatos como representativos del decadentismo, y por la propensión espontánea del alma *criolla* a toda suerte de bizantinismos y delicuescencias crepusculares ». « La influencia de Italia en la cultura hispano-americana » (25/08/1928), *Variedades*, José Carlos MARIÁTEGUI, *AM*, *op. cit.*, page 128.

Reste qu'une polarité fondamentale paraît surdéterminer toute expression, obérant toute possibilité d'expression « purement artistique ». On retrouve ici le reproche d'Angvik sur l'aveuglement quant aux formes strictement littéraires et poétiques. Cette dimension est néanmoins présente dans les textes de Mariátegui. Que ce soit dans ses articles très élogieux à l'égard du jeune poète Martín Adán ou du poète de la génération antérieure à celle de Mariátegui José María Eguren, il n'est pas question de nier leur apport esthétique du fait de leur rejet de la politique, comme semble le suggérer Angvik. Bien au contraire, Adán est célébré pour ses innovations formelles<sup>220</sup>, et la force de la poésie d'Eguren est mise à l'honneur dans un numéro d'*Amauta* qui lui est consacré<sup>221</sup>. L'esthétique n'est pas subalterne, elle est même omniprésente dans les textes de Mariátegui. En revanche, elle ne s'affranchit pas de l'histoire<sup>222</sup>.

Contrairement à Angvik, nous estimons que l'art (et en son sein la littérature) occupe une place tout à fait singulière chez Mariátegui, précisément dans la mesure où l'étude des conditions matérielles de la création artistique sont prises au sérieux. Cela implique de s'interroger sur ce qui fait que tel type d'art se développe au détriment de tel autre, que telle ville ou nation voit prospérer le champ artistique et non telle autre. À une échelle plus réduite, cela amène le Péruvien à s'interroger sur l'expression artistique singulière d'un auteur ou d'une œuvre en posant leur appartenance pleine et entière à l'histoire. L'« esprit » qui donne son souffle à la création n'est donc pas là malgré l'artiste, ou indépendamment de lui. C'est par une forme singulière au travers de laquelle l'artiste engage un processus dialectique de création que cet esprit trouve l'une des modalités indispensables à son existence même, à savoir l'esthétique. La création, et les formes artistiques également, doivent être envisagées comme une modalité historique spécifique (au sens où elle s'inscrit dans une historicité) de rapport à l'esthétique dont l'économie ne peut être comprise qu'en termes de processus dialectiques entre singularité et totalité.

Roberto Schwarz, spécialiste brésilien de la littérature de Machado de Assis, résume admirablement les éléments que nous avons identifiés chez Mariátegui :

---

<sup>220</sup> Notamment dans « *La casa de cartón*, por Martín Adán » et « Defensa del disparate puro », reproduits dans José Carlos MARIÁTEGUI, *PP*, *op. cit.*

<sup>221</sup> Voir *Amauta* n°21 (février – mars 1929).

<sup>222</sup> En cela, Mariátegui retrouve certaines intuitions fondamentales de l'esthétique marxiste : « Bien écrire n'est pas qu'une question de "style" ; cela signifie également d'avoir à sa disposition une perspective idéologique qui puisse pénétrer les réalités de l'expérience des humains dans une certaine situation » (« To write well is more than a matter of 'style'; it also means having at one's disposal an ideological perspective which can penetrate to the realities of men's experience in a certain situation »). Terry EAGLETON, *Marxism and Literary Criticism*, 2<sup>e</sup> éd., Abingdon, Oxon, Taylor and Francis, 2003, page 7.

À l'inverse de l'artiste emprisonné dans des contraintes sociales, dont il ne peut fuir, nous montrons son effort méthodique et intelligent pour les capter, s'en rapprocher, en percevoir les implications et les assimiler comme conditions de l'écriture, à laquelle elles confèrent une ossature et un poids réels. La prose disciplinée par l'histoire contemporaine est le point d'arrivée du grand écrivain, et non son point de départ, ce dernier étant toujours atrophié, dans la société moderne, par la contingence et l'isolement de l'individu.<sup>223</sup>

Sans tomber dans un idéalisme qui reprendrait l'idée de l'intuition géniale de l'auteur, d'une connexion presque métaphysique entre un état du monde et la sensibilité de l'artiste, Schwarz comme Mariátegui font de l'artiste un membre à part entière de la société dans laquelle il est plongé. Bien entendu, la capacité propre à canaliser, sous des formes irréductiblement singulières, la « sensibilité » du temps, de la classe, de la nation, etc. dépendent de la personnalité et de la subjectivité de l'artiste. Mais ce sens esthétique ne peut être appréhendé sans poser la relation nécessairement dialectique entre subjectivité individuelle et processus de subjectivation, entre contraintes et appropriation créative de ces contraintes.

Mariátegui apporte donc une contribution à la théorie esthétique qui boit à la source marxiste, sans que cela ne signifie que l'art soit subordonné aux autres éléments qui composent la « réalité » sociale. Pour autant, des modalités d'inscription dans la totalité apparaissent au gré des événements historiques. Dans un article consacré à Anatoli Lunatcharsky, Mariátegui affirme que le dirigeant bolchevik « sait que la création de nouvelles formes sociales est une œuvre politique et non littéraire »<sup>224</sup>. Ce n'est pas dans la modalité de la création littéraire que se donnent les formes concrètes d'une révolution sociale<sup>225</sup>. On peut lire cette phrase comme une reconduction d'une subalternisation du littéraire au profit du politique et de l'économique. Cependant, nous posons comme thèse que

---

<sup>223</sup> « Ao invés do artista aprisionado em constringimentos sociais, a que não pode fugir, mostramos o seu esforço metódico e inteligente para captá-los, chegar-se a eles, lhes perceber a implicação e os assimilar como condicionantes da escrita, à qual conferem ossatura e peso reais. A prosa disciplinada pela história contemporânea é o ponto de chegada do grande escritor, e não o ponto de partida, este sempre desfibrado, na sociedade moderna, pela contingência e o isolamento do indivíduo ». Roberto SCHWARZ, « Acumulação literária e nação periférica », in *Um mestre na periferia do capitalismo: Machado de Assis*, 4<sup>e</sup> éd., São Paulo, Livr. Duas Cidades/Ed. 34, 2006, page 150.

<sup>224</sup> « sabe que la creación de nuevas formas sociales es una obra política y no literaria », « Lunatcharsky », José Carlos MARIÁTEGUI, *EC, op. cit.*, page 101.

<sup>225</sup> On trouve une formulation proche de cette idée sous la plume de Balibar et Macherey dans leur essai fameux de 1974 : « L'expérience prouve en effet qu'il est tout à fait possible de *substituer* aux thèmes idéologiques régnant dans la « vie culturelle », thèmes d'origine bourgeoise ou petite-bourgeoise, de nouveaux thèmes, « marxistes », c'est-à-dire formulés dans le langage de la théorie marxiste, sans modifier réellement pour autant la place de l'art et de la littérature dans la pratique sociale, ni par conséquent le rapport pratique des individus et des classes sociales aux œuvres d'art qu'ils produisent ou consomment ». Étienne BALIBAR et Pierre MACHEREY, « Sur la littérature comme forme idéologique. Quelques hypothèses marxistes », *Littérature*, février 1974, n° 13, pp. 29-48, page 30.

le littéraire ne représente, chez Mariátegui, qu'une des modalités du rapport (à l')esthétique, dont les conditions de production sont bien établies (poésie comme prose), et que les moments de convulsions historiques transformatrices sont les vecteurs d'une nouvelle matrice esthétique, directement liée aux conditions révolutionnaires de sa naissance et aux formes économiques et sociales qui président à son développement<sup>226</sup>. Interroger les « formes » esthétiques n'est pas secondaire si l'on prend la peine de distinguer deux acceptions du terme : une première, « formaliste », qui réduirait l'expression artistique à sa dimension technique et psychologique, et une autre, pour laquelle ces « formes » se rapportent, *in fine*, à une formation sociale, qu'elles participent à éclairer sous une lumière qui leur est propre<sup>227</sup>. Mariátegui donne une piste de compréhension de cette distinction à propos du personnage de Charlot et de l'œuvre cinématographique de Charlie Chaplin : « Le thème de Chaplin me paraît, au sein de n'importe quelle explication de notre époque, non moins considérable que le thème Lloyd George ou le thème MacDonalld »<sup>228</sup>.

Pour finir, il faut poser la question de la permanence de certaines œuvres d'art, comme Marx la posait déjà en 1858 : « Qu'est-ce qui fait de l'art une valeur éternelle malgré son historicité »<sup>229</sup> ? En effet, si tout dans l'œuvre d'art devait être réduit à son sens dans une formation sociale donnée, ou même dans une période historique large, comme la féodalité ou le capitalisme, il reste à expliquer pourquoi l'art grec, pré-colombien ou égyptien conserve une force d'interpellation qui traverse les millénaires. L'évolution sociale et technique entraîne des ruptures qui posent bien, sur le plan de l'art, la question d'un rapport qui pourtant se maintient avec les « chefs-d'œuvre » d'époque passées. Ainsi, sous la plume de Marx :

Achille est-il compatible avec la poudre et le plomb ? Ou, somme toute, *l'Iliade* avec la presse ou encore mieux la machine à imprimer ? Est-ce que le chant, le poème épique, la Muse ne disparaissent pas nécessairement devant la barre du typographe, est-ce que ne s'évanouissent pas les conditions nécessaires de la poésie épique ?

<sup>226</sup> De cette affirmation il ne faut pas déduire qu'il y ait une correspondance mécanique entre développement de la « base matérielle » de la société et un « âge d'or artistique : « Pour l'art, on sait que certaines époques de floraison artistique ne sont nullement en rapport avec le développement général de la société, ni par conséquent avec celui de sa base matérielle, qui est pour ainsi dire l'ossature de son organisation. Par exemple les Grecs comparés aux modernes, ou encore Shakespeare ». Karl MARX, « Introduction à la critique de l'économie politique », *op. cit.*, page 156.

<sup>227</sup> Sur cette distinction, voir Étienne BALIBAR et Pierre MACHÉREY, « Sur la littérature comme forme idéologique. Quelques hypothèses marxistes », *op. cit.*, page 33.

<sup>228</sup> « El tema Chaplin me parece, dentro de cualquiera explicación de nuestra época, no menos considerable que el tema Lloyd George o el tema MacDonalld » « Esquema de una explicación de Chaplin » (18/10/1928), *Variedades*, José Carlos MARIÁTEGUI, *AM*, *op. cit.*, page 55.

<sup>229</sup> *Apud* Henri ARVON, *Marxist aesthetics*, Helen R. LANE (trad.), 1<sup>re</sup> éd., Ithaca, Cornell Univ. Press, 1973, page 1.

Ces interrogations de Marx sont cependant immédiatement pondérées, et les contradictions qu'elles recèlent remises en perspective :

Mais la difficulté n'est pas de comprendre que l'art grec et l'épopée sont liés à certaines formes du développement social. La difficulté réside dans le fait qu'ils nous procurent encore une jouissance esthétique et qu'ils ont encore pour nous, à certains égards, la valeur de normes et de modèles inaccessibles.<sup>230</sup>

Si la tentative d'explication qu'offre Marx est limitée<sup>231</sup>, on trouve chez Mariátegui les éléments d'une proposition alternative, mêlant plusieurs niveaux d'analyse. Le premier, et peut-être le plus simple, est biographique. La construction de la personnalité fait, en effet, intervenir des héritages complexes qui participent de la « construction du goût » et de la sensibilité. Ces processus supposent une dimension d'identification au présent avec des éléments esthétiques qui constituent un passé et permettent, à leur tour, une projection et une transformation. C'est précisément l'une des dimensions de l'acte créatif tel que nous l'avons défini. Il y a pourtant d'autres niveaux qui entrent en jeu et façonnent la sensibilité du sujet dans son appartenance historique, ce sont les « mentalités », catégorie à laquelle Mariátegui recourt abondamment. Celles-ci sont déterminées par la « réalité » économique et sociale, mais également par un rapport au passé à partir duquel goûts et dégoûts collectifs s'organisent<sup>232</sup>. Enfin, dans une perspective très large sur l'histoire humaine, Mariátegui décèle des régularités macro-sociales, des formes qu'il nomme des cycles et qui se succèdent : à un cycle « classique » succéderait un cycle « romantique ».

La dimension biographique fait intervenir des éléments qui articulent la vie individuelle avec le collectif anonyme. Le « je », que Mariátegui utilise très peu pour caractériser sa propre vie, vient organiser une articulation à des ensembles humains historiques très larges, dont dépend un rapport à l'esthétique :

Je suis un méridional, un sud-américain, un *criollo* – dans l'acception ethnique du mot –. Je suis un mélange de race espagnole et de race indienne. J'ai, par conséquent, quelque chose d'occidental et de latin ; mais j'ai plus, beaucoup plus, quelque chose d'oriental, d'asiatique. Je suis à moitié sensuel et à moitié mystique. Mon mysticisme me rapproche spirituellement de l'art gothique. Un Indien est apparemment aussi éloigné de l'art gothique que de l'art grec, du Parthénon que de Notre-Dame. Mais ce n'est là qu'une

<sup>230</sup> Karl MARX, « Introduction à la critique de l'économie politique », *op. cit.*, page 157.

<sup>231</sup> Marx compare l'admiration éprouvée pour l'art grec à celle éprouvée par l'adulte devant l'innocence de l'enfance, créant ainsi un sentiment de nostalgie. Ainsi « Le charme qu'exerce sur nous leur art n'est pas en contradiction avec le caractère primitif de la société où il a grandi. Il en est bien plutôt le produit et il est au contraire indissolublement lié au fait que les conditions sociales insuffisamment mûres où cet art est né, et où seulement il pouvait naître, ne pourront jamais revenir ». *Ibid.*, p. 158.

<sup>232</sup> On peut penser à la valorisation de l'art grec ou romain à la Renaissance, par opposition au rejet de certaines formes artistiques médiévales.

apparence. L'Indien, comme l'Égyptien, a eu le goût des statues de pierre, des figures hiératiques. Moi, bien que je sois indien, et peut-être parce que je suis indien, j'aime l'art gothique. Mais je ne souffre pas de ce qu'il n'existe pas à Rome. À Rome, toute ma sensualité méridionale et espagnole s'éveille et exulte. Et je m'enivre de paganisme comme si je m'enivrais de vin de Frascati.<sup>233</sup>

Bien qu'il n'ait pas grandi auprès de l'austère magnificence médiévale de l'art gothique, Mariátegui met en scène la diversité culturelle qui a présidé à la formation de son goût. Cependant, l'admiration et l'émotion qu'il ressent sont mises en lien avec des ensembles « culturels » divers dont il participe par-delà toute volonté propre. Le hasard de sa naissance métisse le place dans une position intermédiaire, et des correspondances entre mondes culturels différents lui permettent de jouir pleinement de caractéristiques pourtant *a priori* éloignées de celles de son enfance. Comment explique-t-il cette fluidité et cette correspondance ? Les formes empruntées par l'art dans un espace donné offrent une représentation créatrice et singulière d'un rapport au beau qui est toujours un rapport au sacré. L'émotion de Mariátegui, qu'elle soit suscitée par les flèches de Notre-Dame ou les colonnes doriques du Parthénon, font jouer – à un niveau individuel – la multiplicité des appartenances d'un sujet selon un palette de modalités formelles de rapport au sacré.

Par ailleurs, c'est toujours dans une conception historique large que se joue le rapport à l'esthétique. En effet, Mariátegui théorise une succession de cycles macro-sociaux qui déterminent, à la fois, l'art, la politique, l'économie, etc. comme autant d'instances participant d'un type de formation sociale historique. Le passage à une forme nouvelle ne se fait donc pas sans modifications profondes des structures subjectives, et donc de l'art et de la politique. Ainsi :

Un cycle romantique se clôt et un cycle classique s'ouvre. Au cours du cycle classique se développe, se stylise et dégénère une forme qui, pleinement réalisée, ne pourra contenir en elle les nouvelles forces de la vie. Il n'est que dans les cas où sa puissance créatrice est affaiblie que la vie endormie, stagnante, dans une forme rigide et décrépie, expire. Mais ces extases des peuples ou des sociétés ne sont pas illimitées. La lagune somnolente, l'étang tranquille finit par s'agiter et déborder. La vie récupère alors son énergie et son impulsion.<sup>234</sup>

---

<sup>233</sup> « Yo soy un meridional, un sudamericano, un criollo -en la acepción étnica de la palabra-. Soy una mezcla de raza española y de raza india. Tengo, pues, algo de occidental y de latino; pero tengo más, mucho más, de oriental, de asiático. A medias soy sensual y a medias soy místico. Mi misticismo me aproxima espiritualmente al arte gótico. Un indio está aparentemente tan lejos del arte gótico como del arte griego, del Partenón como de Notre Dame. Pero ésta no es sino una apariencia. El indio, como el egipcio, tuvo el gusto de las estatuas pétreas, de las figuras hieráticas. Yo, a pesar de ser indio y acaso porque soy indio, amo el arte gótico. Mas no me duelo de que en Roma no exista. En Roma toda mi sensualidad meridional y española se despierta y exulta. Y me embriago de paganismo como si me embriagase de vino Frascati ». « Roma y el arte gótico », José Carlos MARIÁTEGUI, *AM*, *op. cit.*, page 77.

Ces cycles ne sont donc pas une répétition du même, mais la caractérisation d'une succession entre des périodes de bouleversement et de transformation rapide, et des temps plus stables de développement plus lents mais plus poussés des formes politiques, artistiques, économiques, etc. Le passage d'un cycle à l'autre suppose donc l'idée d'une altération des équilibres internes d'une formation sociale, de manière à permettre l'instauration d'un ordre durable, ou son renversement. Le vecteur du passage de l'un à l'autre est alors la politique :

Dans les époques classiques, ou de plénitude d'un ordre, la politique peut n'être qu'administration et parlement ; dans les époques romantiques ou de crise d'un ordre, la politique occupe le premier plan de la vie.<sup>235</sup>

Il s'agit ainsi d'un changement d'intensité et de proportion de variables, les unes par rapport aux autres, qui sont bien présentes dans les divers types de cycle.

Les artistes n'échappent pas à cette polarité, et l'histoire de l'art reflète – au sens où elle y participe – cette succession. En effet, l'art apparaît comme un élément foncièrement historique et social, dont la singularité n'implique pas un affranchissement de l'historicité générale et sociale dans laquelle il s'insère. Les artistes sont alors à l'art ce que les révolutionnaires sont à la politique : des explorateurs, des précurseurs et des créateurs.

L'un des *leaders* de l'art d'avant-garde, Francis Picabia, dit que l'histoire de l'art se condense en périodes de révolution et de conservation. Une période romantique est suivie par une période classique. Une période romantique est tempétueuse, désordonnée, chaotique. Elle est, de manière synchronique et rebelle, faite de destruction et de construction. Une période classique, en revanche, est sereine, régulière, paisible. Elle contient un travail d'élaboration et de développement pacifique d'un style. Nous traversons actuellement une période romantique et révolutionnaire. Les artistes cherchent un nouvel objectif. Les écoles modernes sont des voies, des orientations, des explorations.<sup>236</sup>

---

<sup>234</sup> « Se cierra un ciclo romántico y se abre el ciclo clásico. En el ciclo clásico se desarrolla, estiliza y degenera una forma que, realizada plenamente, no podrá contener en sí las nuevas fuerzas de la vida. Sólo en los casos en que su potencia creadora se enerva, la vida dormita, estancada, dentro de una forma rígida, decrepita, caduca. Pero, estos éxtasis de los pueblos o de las sociedades no son ilimitados. La somnolienta laguna, la quieta palude, acaba por agitarse y desbordarse. La vida recupera entonces su energía y su impulso ». « La lucha final » (20/03/1925), *Mundial, Ibid.*, p. 26.

<sup>235</sup> « En las épocas clásicas, o de plenitud de un orden, la política puede ser sólo administración y parlamento; en las épocas románticas o de crisis de un orden, la política ocupa el primer plano de la vida ». « Arte, revolución y decadencia » (11/1926, *Amautia*, n°3, page 4 in José Carlos MARIÁTEGUI, *AE, op. cit.*, page 20.

<sup>236</sup> « Uno de los *leaders* del arte de vanguardia, Francis Picabia, dice que la historia del arte se condensa en períodos de revolución y de conservación. A un período romántico sigue un período clásico. Un período romántico es tempestuoso, desordenado, caótico. Es, sincrónica y revueltamente, de destrucción y de construcción. Un período clásico, en cambio, es sereno, regular, apacible. Encierra un trabajo de pacífica elaboración y desarrollo de un estilo. Actualmente atravesamos un período romántico y revolucionario. Los artistas buscan una meta nueva. Las escuelas modernas son vías, rumbos, exploraciones ». « Post-impresionismo y cubismo » (26/01/1924), *Variedades, Ibid.*, p. 61.



Les termes sont interchangeable avec la politique. C'est toute l'économie sensorielle, esthétique, organisationnelle d'un type de formation sociale qui se trouve bouleversée lors d'une période romantique. Il n'est pas question d'abolir les éléments du cycle classique, mais de les transformer pour en modifier l'agencement. De même, en art, ces phénomènes d'interpénétration démontrent que ce n'est pas à proprement parler en termes de technique esthétique que se donne la transformation, mais dans le sens même qui domine la recherche de l'artiste, commandant ainsi l'apparition d'innovations qui donnent leur expression à l'art du nouveau cycle, exprimant son sens profond dans une modalité esthétique :

Les *leaders*, les créateurs des écoles extrémistes dominent la technique et les ressources académiques. Picasso a des desseins plus purs et classiques que ceux d'Ingres et de Raphaël. Les plus grands artistes contemporains sont, sans aucun doute, les artistes d'avant-garde.<sup>237</sup>

Les artistes d'avant-garde sont, pour le début du XX<sup>e</sup> siècle, ce que furent les grands artistes qui surent exprimer la plénitude ou la recherche intense de leur propre période historique, de leur propre cycle. Il ne s'agit donc pas de hiérarchie entre des types d'art, ou des périodes de l'art, mais de percevoir, à travers le passage d'une période à l'autre, la dynamique de l'histoire via une instance particulière : les formes esthétiques. L'artiste n'est pas un traducteur, et son art n'est pas à lire ou « consommer » comme le code intime d'une forme historique de subjectivité, mais bien comme une expression singulière n'ayant pu avoir lieu qu'à un moment donné et sous des formes uniques et inédites, bien que déterminées. On trouve des indications de cet agencement dans l'application ample que donne Mariátegui de la figure de la polarité. Ainsi, une forme subjective de l'économie affective comme l'amour est également comprise dans l'alternance : « Dans l'amour comme dans la littérature il n'y a que deux grandes catégories : les classiques et les romantiques »<sup>238</sup>. Mieux même, Mariátegui ne les oppose pas terme à terme, et l'interpénétration prend un tour nettement dialectique. C'est notamment le cas pour certains auteurs participant à renouveler profondément leur champ. Par exemple, le Péruvien rapporte certains propos de Stefan Zweig (1881-1942) sur le romancier russe Dostoïevski (1821-1881) pour en tirer une figure où romantisme et classicisme semble n'être que les facettes possibles d'une même énergie créatrice :

---

<sup>237</sup> « Los leaders, los creadores de las escuelas extremistas dominan la técnica y los recursos académicos. Picasso tiene dibujos más puros y clásicos que los de Ingres y los de Rafael. Los más grandes artistas contemporáneos son, sin duda, los artistas de vanguardia ». « Post-impresionismo y cubismo » (26/01/1924), *Variedades*, *Ibid.*, p. 63.

<sup>238</sup> « En el amor como en la literatura no hay sino dos grandes categorías : clásicos y románticos ». José Carlos MARIÁTEGUI, *NV*, *op. cit.*, page 50.

« Sa morale n'aspire pas au classicisme, à la règle, mais à l'intensité ». Ces mots posent, peut-être, le problème de Dostoïevski classique ou romantique. Problème qui, chez Dostoïevski, permet cette réponse : classique et romantique. Ou romantique au point d'être, en même temps, classique.<sup>239</sup>

En tant que membres d'une formation sociale, les artistes comme n'importe qui d'autre sont riches d'éléments qui ne prennent leur sens qu'en fonction du mouvement historique général. C'est précisément dans cette mesure qu'ils peuvent apparaître comme de « grands » artistes, pouvant être à la fois la manifestation de la plénitude d'un ordre et, éventuellement *a posteriori*, les précurseurs d'un autre. Classicisme et romantisme peuvent donc cohabiter, sans pour autant que la personnalité d'un artiste se trouve à équidistance de chacun des pôles. La force de gravitation exercée par l'un des pôles impose la tonalité générale de la période, et les artistes s'évertuant à reproduire des formes caduques sont oubliés par l'histoire. Ainsi, la dimension cyclique n'est en rien une reprise d'une perception circulaire du temps, et l'idée de progrès est bien présente dans l'esprit de Mariátegui. Ce progrès passe par l'expression d'une multitude d'individus – dont les artistes – et c'est par l'agrégation de ces expressions que se donnent les formes concrètes des bouleversements de toute formation sociale. En ce sens, les sujets sont bien conditionnés par leur extraction sociale, mais leurs actions conservent un certain degré d'autonomie dont l'art est sans doute une version exacerbée :

Lord Byron [1788-1824] est ce fils de l'aristocratie qui, en servant bizarrement la cause de la liberté et de l'individualisme, abandonne les rangs et la règle de sa classe. Isadora Duncan [1877-1927] est cette fille de la bourgeoisie partie en guerre contre tout ce qui est bourgeois, qui allie l'idéal de la rébellion aux goûts du décadentisme. Classiques et païens chacun dans ses admirations, une attitude commune les identifie : leur romantisme.<sup>240</sup>

Au terme de cette investigation autour des formes de l'art dans leur rapport aux formes historiques, on peut affirmer que l'approche critique de Birger Angvik, bien qu'elle soit l'occasion de sortir d'un certain unanimité de la littérature secondaire, souffre d'une incompréhension de la démarche de Mariátegui. Si les passages qu'il cite l'amènent à ramener la position du Péruvien à une simple vision instrumentale de l'art, leur sélection ainsi que la

<sup>239</sup> « "Su moral no aspira al clasicismo, a la regla, sino a la intensidad". Estas palabras plantean, tal vez, el problema de Dostoievski clásico o romántico. Problema que, en Dostoievski, admite esta respuesta: Clásico y romántico. O romántico hasta el punto de ser, al mismo tiempo, clásico ». « La Rusia de Dostoievsky. A propósito del libro de Stefan Zweig » (10/04/1929), *Variedades*, José Carlos MARIÁTEGUI, *AE*, *op. cit.*, page 169.

<sup>240</sup> « Lord Byron es el hijo de la aristocracia, que al servir bizarramente la causa de la libertad y del individualismo, abandona los rangos y la regla de su clase. Isadora Duncan es la hija de la burguesía, partida en guerra contra todo lo burgués, que combina el ideal de la rebelión con los gustos del decadentismo. Clásicos y paganos los dos en sus admiraciones, una actitud común los identifica: su romanticismo ». « Las memorias de Isadora Duncan » (17/17/1929), *Variedades*, *Ibid.*, p. 197.

méconnaissance du reste de l'œuvre expliquent largement cette méprise. En effet, tant au niveau du « reflet »<sup>241</sup> que de l'analyse des rapports entre histoire et art, sa lecture ne prend pas en compte la dimension éminemment dialectique des textes de Mariátegui, ainsi que les niveaux d'abstraction qui s'agencent au gré des articles. Limiter le canon littéraire à une expression de la « réalité » la plus épurée de tout élément de style n'est en rien représentatif de l'analyse que nous avons présentée ici. Au contraire, s'éloignant des textes de Mariátegui, cette vision correspond à un « marxisme vulgaire » qui envisage l'œuvre littéraire, ou l'œuvre d'art, *uniquement* comme relevant de l'idéologie, c'est-à-dire dans une correspondance mécanique avec un élément qui lui serait extérieur (une classe sociale et son système de valeurs)<sup>242</sup>. La capacité d'action et de création n'est jamais effacée chez Mariátegui, et si un lien structural entre expression artistique et détermination sociale est bien présent, c'est dans un rapport dialectique et actif qui forclôt toute possibilité d'une transmission mécanique et automatique du « social » vers le « littéraire ». En ce sens, Mariátegui est proche de l'analyse de la « théorie du reflet » développée par Dominique Lecourt, selon laquelle « le "reflet" n'est pas l'inscription passive d'une chose "donnée" dans un esprit qui le recevrait. Le reflet désigne une *pratique* (active) d'appropriation du monde extérieur par la pensée »<sup>243</sup>. Une fois établis, ces éléments permettent d'intégrer à la compréhension du texte mariáteguien une perception de l'esthétique qui dépasse le strict cadre artistique pour informer toute l'économie morale, subjective et émotionnelle de la formation sociale<sup>244</sup>. Le cas emblématique de cette communication entre diverses instances (artistique, politique, économique) réside dans le traitement d'un genre artistique particulier : l'épique.

<sup>241</sup> Pour une présentation succincte des débats dans le marxisme sur cette notion, voir André TOSEL, « Reflet », in *Dictionnaire Critique du Marxisme*, Paris, PUF, 1998.

<sup>242</sup> Terry EAGLETON, *Marxism and Literary Criticism*, *op. cit.*, page 16.

<sup>243</sup> « el "reflejo" no es la inscripción pasiva de algo "dado", en un espíritu que lo recibiría. El reflejo designa una *práctica* (activa) de apropiación del mundo exterior por el pensamiento ». Dominique LECOURT, *Ensayo sobre la posición de Lenin en filosofía*, 2<sup>e</sup> éd., México, Siglo Veintiuno, 1979, page 55.

<sup>244</sup> Cette lecture matérialiste n'est pas sans rappeler la démarche de l'historien de la littérature Franco Moretti, qui proposait, en 1996, une histoire de la littérature scindée en deux, à moitié formaliste et à moitié sociologique : « Mais tomberont-ils d'accord, le formaliste et le sociologue ? Oui, si le sociologue accepte l'idée que l'aspect social de la littérature réside *dans ses formes*, et que la forme se développe selon ses propres lois ; et si le formaliste, de son côté, accepte l'idée que la littérature *suit* les grands changements sociaux – que, toujours, elle "arrive après". Arriver après, cependant, ne signifie pas répéter ("refléter") ce qui existe déjà, mais l'exact opposé : *résoudre* les problèmes posés par l'histoire » (« But will they agree, the formalist and the sociologist ? Yes, if the sociologist accepts the idea that the social aspect of literature resides *in its form*, and that the form develops according to its own laws ; and if the formalist, for his part, accepts the idea that literature *follows* great social changes – that it always 'comes after'. To come after, however, does not mean to repeat ('reflect') what already exists, but the exact opposite : to *resolve* the problems set by history »). Franco MORETTI, *The Modern Epic: the world-system from Goethe to García Márquez*, London ; New York, Verso, 1996, page 6.

# Épique révolutionnaire et décadence dans l'art : Aube et Crépuscule

*Ce livre, c'est le reste effrayant de Babel ;  
C'est la lugubre Tour des Choses, l'édifice  
Du bien, du mal, des pleurs, des deuils, des sacrifices,  
Fier jadis, dominant les lointains horizons,  
Aujourd'hui n'ayant plus que de hideux tronçons  
Épars, couchés, perdus dans l'obscur vallée ;  
C'est l'épopée humaine, âpre, immense – écroulée.*

Victor Hugo, *La légende des siècles*

La *Légende des Siècles* ouvre son flot de vers sur le constat désabusé d'une ruine, celle de l'épopée. Genre millénaire touchant à une limite historique au long du XIX<sup>e</sup> siècle, son agonie – attestée par Hegel, mais plus largement par toute la tradition littéraire – laisse cependant d'indéniables traces dans une forme qui prend son essor : le roman. Si les articulations entre la fin de l'épopée et l'autonomisation de l'épique nous occupent ici, c'est dans la mesure où la référence à l'épique est omniprésente chez Mariátegui. Tenter d'en définir les traits principaux nous amène nécessairement à faire dialoguer catégories littéraires et non-littéraires. L'épopée renvoie à une totalité révolue dont l'expression est exhaustive, tant par sa longueur que par les actions du héros – Achille, Roland, Eugène Onéguine, etc. – dont le déroulé donne le ton au récit. Ainsi, chez Hegel :

Quant à l'épopée, elle a pour sujet une action passée, un événement qui, dans la vaste étendue de ces circonstances et la richesse de ses rapports, embrasse tout un monde, la vie d'une nation et l'histoire d'une époque tout entière. L'ensemble des croyances et des idées d'un peuple, son esprit développé sous la forme d'un événement réel qui en est le tableau vivant, voilà ce qui constitue le fond et la norme du poème épique proprement dit.<sup>245</sup>

Si l'âge de l'épopée semble bien révolu au XX<sup>e</sup> siècle naissant, Lukács identifie une matrice commune avec le roman :

---

<sup>245</sup> Georg Wilhelm Friedrich HEGEL, *Esthétique*, t.2, Charles BÉNARD (trad.), Paris, Le livre de poche, 1997, page 493. *apud* Aude LEBLOND, *Poétique du roman-fleuve de Jean-Christophe à Maumort*, Paris, Université Sorbonne Nouvelle - Paris III, 2010, page 90.

Épopée et roman, toutes deux des objectivations de la grande épique, ne diffèrent pas par leurs intentions configuratrices, mais par les données historico-philosophiques qu'elles rencontrent pour la configuration. Le roman est l'épopée d'une ère pour laquelle la totalité extensive de la vie n'est plus donnée de manière évidente, pour laquelle l'immanence du sens à la vie est devenu problématique, mais qui a malgré tout comme intention la totalité.<sup>246</sup>

L'épique n'a donc pas disparu avec l'épopée. Si la dimension d'un passé clos entièrement accessible n'est plus, si, avec l'avènement puis le règne de la figure de l'individu, l'« âge des héros » est révolu, ni la dimension héroïque ni le sens épique ne se sont éteints. Ils apparaissent même avec une vitalité nette à l'orée des années 1920, au gré des insurrections diverses qui jalonnent les champs de l'art, de la politique, de l'économie, etc.

Comme l'écrit l'historienne de la littérature Aurélie Foglia, au long du XIX<sup>e</sup> siècle,

l'épopée s'abrège et se miniaturise dans des formes nouvelles – petites épopées ou petits poèmes en prose. L'épique résulte alors de cette opération de réduction. Il ne représente plus que des restes d'épopée. Dès lors qu'elle s'est décomposée en bribes fugaces et mal situables, en éclats sporadiques, il donne, de façon ponctuelle, des « impressions d'épopée ». Ainsi, l'esthétique moderne de la brièveté, antinomique avec l'unité, la continuité et l'ampleur du grand poème épique, ramène ce dernier à des accès d'épicité.<sup>247</sup>

De plus, l'épique déborde de la seule poésie ou de la littérature vers d'autres domaines de la vie sociale. En tant que caractère esthétique, l'épique trouve à s'employer dans des registres émotionnels et affectifs dont la politique est une catégorie éminente. Ainsi, passant sommairement du littéraire à l'expression d'un héros renouvelé mais réel, l'épique constitue l'une des catégories mobilisées par Mariátegui pour identifier la grande vague de renouveau censée balayer le pragmatisme plat et boutiqueur du libéralisme et du positivisme. Rejetant, à l'instar de Marx et Engels, les « eaux glacées du calcul égoïste »<sup>248</sup> propres à la bourgeoisie, Mariátegui dessine les contours d'une subjectivité nouvelle, collective et individuelle, portée par les formes concrètes de l'avenir socialiste et de ses aèdes modernes :

L'artiste de la révolution ressent la nécessité d'interpréter le rêve obscur de la masse, la rude geste de la foule. Il ne s'intéresse pas, exclusivement et maladivement, au cas ; il s'intéresse, de manière panoramique et totale, à la vie. La vieille épique était l'exaltation

<sup>246</sup> « Epopeia e romance, ambas as objetivações da grande épica, não diferem pelas intenções configuradoras, mas pelos dados histórico-filosóficos com que se deparam para a configuração. O romance é a epopeia de uma era para a qual a totalidade extensiva da vida não é mais dada de modo evidente, para a qual a imanência do sentido à vida tornou-se problemática, mas que ainda assim tem por intenção a totalidade ». Georg LUKÁCS, *A teoria do romance: um ensaio histórico-filosófico sobre as formas da grande épica*, José Marcos MACEDO (trad.), 1<sup>re</sup> éd., São Paulo, Livraria Duas Cidades, 2003, page 55.

<sup>247</sup> Aurélie FOGLIA, « Préambule », *Romantisme*, 2016, vol. 172, n° 2, pp. 4-12.

<sup>248</sup> Karl MARX et Friedrich ENGELS, *Manifeste du Parti communiste*, Raymond HUARD, Gérard CORNILLET et Lucien SÈVE (trad.), Paris, Messidor / Ed. Sociales, 1986, page 57.

du héros ; la nouvelle épique sera l'exaltation de la multitude. Dans leurs chants, les hommes cesseront d'être le chœur anonyme et ignoré de l'homme.<sup>249</sup>

La lecture du Péruvien s'inscrit dans une analyse de l'histoire de l'art et de la littérature qui reprend le motif du déclin de l'épopée, tout en mettant l'accent sur sa renaissance dialectique – c'est-à-dire sous des formes nécessairement renouvelées. Ainsi, dans un article consacré aux *Enchaînements* (1925) de Barbusse, Mariátegui livre un long passage suggestif :

Notre époque apparaîtrait, littérairement, comme une époque de décadence du genre épique. Pourtant, Barbusse a écrit une œuvre épique. Épique parce qu'elle s'inspire d'un sentiment multitudinaire. Épique parce qu'elle a l'accent d'une chanson de geste. Peu importe qu'elle soit, en même temps, lyrique comme un évangile. Les traités ont par trop déformé le sens de l'épique et du lyrique, avec leurs définitions rigides et sèches. L'épique renaît. Mais ce n'est déjà plus la même épique que celle de la civilisation capitaliste. C'est l'épique larvée, et encore informe, de la civilisation prolétarienne. L'homme de lettres du monde qui trépasse parvient à peine à saisir l'individuel. Sa littérature se recrée dans la description subtile d'un état d'âme, dans la dégustation voluptueuse d'un péché ou d'une jouissance, dans un jeu morbide de la fantaisie. Littérature psychologique. Littérature psychanalytique qui choisit ses sujets dans la croûte malade de la planète. Pour l'homme de lettres de la révolution, il existe d'autres catégories humaines et d'autres valeurs universelles. Leur regard ne découvre pas uniquement les êtres d'exception de la superficie. Il vole vers d'autres milieux. Il explore d'autres horizons.<sup>250</sup>

Faisant table rase des conventions de l'historiographie littéraire, Mariátegui identifie une renaissance de styles anciens, dans un habillage rénové et remplissant une fonction historique nouvelle. C'est dans ce dispositif théorique qu'il faut voir, dans la littérature, un mode d'expression dont les formes sont toujours liées à une historicité globale et aux formations sociales au sein desquelles elles existent. Pour cela, il convient de restituer le cadre évolutionniste de l'histoire de la littérature chez Mariátegui, son attention portée en priorité à la théorisation de la littérature nationale péruvienne, et enfin l'articulation de ce modèle aux vagues historiques mondiales dans lesquelles le Pérou prend sa part de création.

<sup>249</sup> « El artista de la revolución siente la necesidad de interpretar el sueño oscuro de la masa, la ruda gesta de la muchedumbre. No le interesa, exclusiva y enfermizamente, el caso; le interesa, panorámica y totalmente, la vida. La vieja épica era la exaltación del héroe; la nueva épica será la exaltación de la multitud. En sus cantos, los hombres dejarán de ser el coro anónimo e ignorado del hombre ». « Alejandro Blok », José Carlos MARIÁTEGUI, *EC, op. cit.*, page 181.

<sup>250</sup> « Nuestra época aparecía, literariamente, como una época de decadencia del género épico. Barbusse, sin embargo, ha escrito una obra épica. Épica porque se inspira en un sentimiento multitudinario. Épica porque tiene el acento de una canción de gesta. Nada importa que, al mismo tiempo, sea lírica como un evangelio. La preceptiva ha deformado demasiado el sentido de lo épico y de lo lírico, con sus rígidas y escuetas definiciones. La épica renace. Pero no es ya la misma épica de la civilización capitalista. Es la épica larvada, e informe todavía, de la civilización proletaria. El literato del mundo que tramonta no logra casi asir sino lo individual. Su literatura se recrea en la descripción sutil de un estado de alma, en la degustación voluptuosa de un pecado o de un goce, en un juego mórbido de la fantasía. Literatura psicológica. Literatura psicoanalítica que elige sus sujetos en la costra enferma del planeta. Para el literato de la revolución existen otras categorías humanas y otros valores universales. Su mirada no descubre sólo los seres de excepción de la superficie. Vuela hacia otros ámbitos. Explora otros horizontes ». « Les Enchaînements », *Ibid.*, p. 161.

Mariátegui adopte un schéma d'histoire de la littérature nettement évolutionniste, avec des étapes bien définies se succédant de manière linéaire. Il fait notamment de l'histoire orale et du registre lyrique le point de départ de toute littérature « normalement développée »<sup>251</sup>. Le passage de l'oralité à l'écriture est ainsi considéré selon un modèle téléologique où peuvent se mesurer avancées et retards. De ce point de vue la culture indigène et populaire du Pérou, largement héritière des pratiques artistiques et littéraires indigènes, est en partie reléguée vers des formes antiques ou médiévales de la tradition occidentale :

La civilisation autochtone n'est pas parvenue à l'écriture et, de ce fait, elle n'a pas atteint, strictement et littéralement, la littérature, ou plutôt, cette dernière s'est arrêtée à l'étape des aèdes, des légendes et des représentations chorégraphico-théâtrales.<sup>252</sup>

Reprenant l'approche historiciste italienne développée par Francesco De Sanctis<sup>253</sup> puis Benedetto Croce, Mariátegui propose un schéma de succession entre une forme antique, orale et poétique, supplantée par la poésie – à la fois orale et écrite – qui marque l'entrée en littérature, en enfin la prose, dont l'hégémonie croissante est un facteur et un symptôme de modernité (au sens historique de modernité capitaliste / bourgeoise). Ainsi, l'apparition du roman marque le déclin de l'épopée selon une marche historique apparemment implacable :

Les Espagnols amenèrent un genre narratif bien développé qui avançait déjà du poème épique vers le roman. Et le roman caractérise l'étape littéraire qui commence avec la Réforme et la Renaissance.<sup>254</sup>

L'affirmation de l'individu et du libéralisme, concomitants de l'essor du capitalisme, dessinent ainsi une nouvelle forme littéraire, un nouveau genre dont l'émergence est conditionnée par l'hégémonie de la classe bourgeoise : « Le roman est, somme toute, l'histoire de l'individu de la société bourgeoise »<sup>255</sup>. Dans cette mesure, le roman comme l'individualisme sont logiquement en crise, au même titre que les institutions de la démocratie libérale et les structures de l'économie capitaliste. Quel que soit l'angle par lequel Mariátegui aborde une formation sociale, on retrouve une vision totalisante et dialectique où domine l'historicité sur les invariances.

<sup>251</sup> « La infancia de toda literatura, normalmente desarrollada, es la lírica ». José Carlos MARIÁTEGUI, *7E*, *op. cit.*, page 198.

<sup>252</sup> « La civilización autóctona no llegó a la escritura y, por ende, no llegó propia y estrictamente a la literatura, o más bien, ésta se detuvo en la etapa de los aedas, de las leyendas y de las representaciones coreográfico-teatrales ». *Ibid.*, p. 196.

<sup>253</sup> Mariátegui cite notamment *Teoria e Storia della Letteratura*, sans qu'il nous ait été possible d'identifier l'édition. Il s'agit possiblement des deux volumes parus en 1926 chez Laterza.

<sup>254</sup> « Los españoles trajeron un género narrativo bien desarrollado que del poema épico avanzaba ya a la novela. Y la novela caracteriza la etapa literaria que empieza con la Reforma y el Renacimiento ». José Carlos MARIÁTEGUI, *7E*, *op. cit.*, page 198.

<sup>255</sup> « La novela es, en buena cuenta, la historia del individuo de la sociedad burguesa ». *Ibid.*

Cependant, les textes de Mariátegui ne prétendent pas fournir de théorie esthétique, et encore moins une histoire globale de la littérature. Les éléments de systématisation qui parsèment ses textes n'ont pas de vocation systématique délibérée en ce qui concerne la littérature mondiale. En revanche, la littérature nationale s'impose comme l'un des axes principaux du projet de péruvianisation qui traverse ses articles de 1924 à sa mort, en passant par les *Sept Essais*. La dimension culturelle, artistique, et donc littéraire, est très présente dans les articles compilés dans *Peruanicemos al Perú* et le dernier essai de l'ouvrage de 1928 est de très loin le plus long, constituant à lui seul un tiers du total. Ce n'est donc pas à la littérature en général, mais bien au champ littéraire national que Mariátegui consacre l'essentiel de ses propositions théoriques et analytiques du champ littéraire et de la littérature<sup>256</sup>. En ce sens, Mariátegui emprunte un schéma historique en trois étapes visant à donner une périodisation à la littérature péruvienne qui soit comparable à un processus « normal » de développement littéraire, c'est-à-dire correspondant à la vision téléologique-évolutionniste que nous avons évoquée plus haut :

Une théorie moderne – littéraire et non sociologique – sur le processus normal de la littérature d'un peuple y distingue trois périodes : une période coloniale une période cosmopolite, une période nationale. Au cours de la première période, littérairement, un peuple n'est rien d'autre qu'une colonie, une dépendance d'un autre [peuple]. Au cours de la seconde période, il assimile simultanément des éléments de diverses littératures étrangères. Dans la troisième, sa personnalité et son sentiment propres atteignent une expression bien modulée. Cette théorie ne prévoit rien de plus pour la littérature. Mais, pour le moment, un système plus large ne nous fait pas défaut.<sup>257</sup>

Bien que la référence ne soit pas explicite, il est vraisemblable que Mariátegui reproduit une analyse lue dans la *Chronique américaine* du critique littéraire étasunien Gorham B. Munson (1896-1969), parue quelques mois avant la fin de l'écriture des *Sept Essais* dans la revue *Europe* :

<sup>256</sup> Le texte et la démarche mariáteguiens ne sont pas sans rappeler les passages des *Damnés de la terre* où Frantz Fanon traite de la dimension culturelle de la lutte de libération nationale : « L'homme colonisé qui écrit pour son peuple, quand il utilise le passé, doit le faire dans l'intention d'ouvrir l'avenir, d'inviter à l'action, de fonder l'espoir. [...] Se battre pour la culture nationale, c'est d'abord se battre pour la libération de la nation, matrice matérielle à partir de laquelle la culture devient possible ». On retrouve également les éléments d'une définition matérialiste de la culture nationale : « La culture nationale est l'ensemble des efforts faits par un peuple sur le plan de la pensée pour décrire, justifier et chanter l'action au travers de laquelle le peuple s'est constitué et s'est maintenu ». Frantz FANON, *Les damnés de la terre*, *op. cit.*, pages 221-222.

<sup>257</sup> « Una teoría moderna –literaria, no sociológica– sobre el proceso normal de la literatura de un pueblo distingue en él tres períodos: un período colonial, un período cosmopolita, un período nacional. Durante el primer período un pueblo, literariamente, no es sino una colonia, una dependencia de otro. Durante el segundo período, asimila simultáneamente elementos de diversas literaturas extranjeras. En el tercero, alcanzan una expresión bien modulada su propia personalidad y su propio sentimiento. No prevé más esta teoría de la literatura. Pero no nos hace falta, por el momento, un sistema más amplio ». José Carlos MARIÁTEGUI, *7E*, *op. cit.*, page 200.



Feu le professeur Mustenburg<sup>258</sup>, de Harvard, a jadis déclaré qu’une culture doit passer par trois phases: 1° la phase provinciale ou coloniale ; 2° la phase cosmopolite ; 3° la phase nationaliste. La méthode des « moyennes » confirme – pour la littérature américaine, tout au moins – cette hypothèse.<sup>259</sup>

Quant au Pérou, cette analyse vient corroborer – pour la littérature – le cadre économique et historique établi par Mariátegui dans les autres essais, à savoir la ruine violente de l’ordre pré-colombien au moment de la Conquête, la période coloniale qui s’étend jusqu’à la fin de la Vice-Royauté et l’Indépendance, puis la période républicaine, qui débute en 1824. La périodisation générale de l’histoire nationale peut ainsi être résumée par tranches historiques :

**Tableau 4 :**

	<b>Conquête</b>		<b>Indépendance</b>	
	<b>Période pré-colombienne</b>	<b>Vice-Royauté</b>	<b>Période républicaine</b>	
			<b>1824-1919</b>	<b>1919-1930</b>
<b>Économie</b>	Communisme inca	Économie coloniale dépendante / féodalisme	Économie semi-coloniale soumise à l’impérialisme	
<b>Politique</b>	<i>Tawantinsuyu</i>	Colonie dirigée par un Vice-Roi	<i>Caudillismo</i> puis république oligarchique (civilisme)	Modernisation dépendante et autoritaire (léguisme)
<b>Littérature</b>	Pas de littérature (tradition orale)	Littérature coloniale reproduisant des modèles espagnols	Littérature coloniale avec introduction d’éléments cosmopolites	Évolution de la littérature cosmopolite vers la littérature nationale (indigénisme)

Cette tripartition de la littérature nationale correspond, à la fois, au modèle normatif rapporté par G. Munson et au tableau général dans lequel Mariátegui travaille l’histoire et l’historiographie péruvienne. La juxtaposition des instances économique, politique et littéraire permet de faire ressortir la dimension de cohérence de l’analyse mariatéguienne, ainsi que l’importance du choc de la Conquête.

<sup>258</sup> Il s’agit probablement d’Hugo Münsterberg (1863-1916), professeur de psychologie à Harvard, également diplômé en littérature, comme l’atteste une colonne dans un journal de l’université : « Harvard Square », *The Cambridge Tribune*, 15 juin 1907, p. 5.

<sup>259</sup> Gorham B. MUNSON, « Chronique américaine », *Europe*, août 1928, n° 31, p. 368. *Apud* Fabiana CAMARGO PELLEGRINI, *O artista e sua época: Estudo comparado entre Mário de Andrade e José Carlos Mariátegui*, São Paulo, USP, 2007, page 44.

Pour ce qui concerne l'épique, la périodisation permet à Mariátegui d'en suivre l'arrivée, la disparition puis la réapparition dans les lettres péruviennes. La figure de Garcilaso de la Vega, « premier Péruvien » par sa capacité créatrice à mêler les héritages indigène et espagnol, représente ainsi l'unique grand auteur épique de la littérature nationale : « Son œuvre, sous son aspect historico-esthétique, appartient à l'épique espagnole. Elle est inséparable de la plus grande épopée de l'Espagne : la découverte et la conquête de l'Amérique »<sup>260</sup>. S'appuyant sur De Sanctis, dont il cite la définition de l'épique (« le poème épique peut être défini comme l'histoire idéale de l'humanité dans son chemin d'une idée vers une autre »<sup>261</sup>), Mariátegui identifie le sens épique de la grande figure inaugurale de la littérature péruvienne comme étant, simultanément, un éclat solitaire. Encore proche de l'émotion et de l'aventure brutale que fut la Conquête, Garcilaso apparaît dans sa sensibilité à l'histoire comme à la dimension subjective qui porte ceux qui la font :

L'épique médiévale, en décadence en Europe à l'époque de la Conquête, trouvait ici les éléments et les *stimuli* d'une renaissance. Le conquistador pouvait sentir et exprimer de manière épique la Conquête. L'œuvre de Garcilaso est, sans aucun doute, entre l'épique et l'histoire.<sup>262</sup>

Par opposition,

La meilleure preuve de l'irréparable médiocrité de la littérature de la Colonie se trouve dans le fait que, après Garcilaso, elle n'offre aucune création épique originale. La thématique des littérateurs de la Colonie est, généralement, la même que celle des littérateurs d'Espagne et, étant une répétition ou une continuation de cette dernière, elle se manifeste toujours en retard, du fait de la distance. Le répertoire colonial se compose quasi exclusivement de titres qui, à longueur de page, dévoilent l'érudition, la scolastique, le classicisme obsolète de leurs auteurs. C'est un répertoire de rhapsodies et d'échos, si ce n'est de plagiat.<sup>263</sup>

La période coloniale est marquée, dans l'approche mariatéguienne, par une tare fondamentale constituée par son incapacité à développer un registre qui lui soit propre ; incapacité qui

<sup>260</sup> « Su obra, bajo su aspecto histórico-estético, pertenece a la épica española. Es inseparable de la máxima epopeya de España: el descubrimiento y conquista de América ». José Carlos MARIÁTEGUI, *7E*, *op. cit.*, page 198.

<sup>261</sup> « El poema épico [...] se puede definir como la historia ideal de la humanidad en su paso de una idea a otra ». *Ibid.*, p. 199.

<sup>262</sup> « La épica medioeval, que decaía en Europa en la época de la Conquista, encontraba aquí los elementos y estímulos de un renacimiento. El conquistador podía sentir y expresar épicamente la Conquista. La obra de Garcilaso está, sin duda, entre la épica y la historia ». *Ibid.*

<sup>263</sup> « La mejor prueba de la irremediable mediocridad de la literatura de la Colonia la tenemos en que, después de Garcilaso, no ofrece ninguna original creación épica. La temática de los literatos de la Colonia es, generalmente, la misma de los literatos de España, y siendo repetición o continuación de ésta, se manifiesta siempre en retardo, por la distancia. El repertorio colonial se compone casi exclusivamente de títulos que a leguas acusan el eruditismo, el escolasticismo, el clasicismo trasnochado de los autores. Es un repertorio de rapsodias y ecos, si no de plagios ». *Ibid.*

découle de sa situation coloniale et de sa fascination pour l'Espagne, d'un côté ; de la séparation radicale entre les diverses couches sociales, de l'autre. La fragmentation sociale du système colonial, continuée après l'Indépendance et prolongée par l'ordre oligarchique de la formation sociale péruvienne, participe à réduire l'espace littéraire à des motifs sans transcendance, sans idéal de grandeur universelle. L'épique ainsi disparue brille par son absence, qui, au fond, est pour Mariátegui une absence d'Absolu, de grande foi collective dont seules les révoltes indigènes semblent raviver la flamme.

Dans la figure de Manuel González Prada, il identifie une sensibilité politique, l'idée que la transcendance politique est supérieure à la transcendance littéraire<sup>264</sup>, et surtout, la présence – paradoxale – d'une religiosité. Affirmant la nature religieuse de toute révolution (« Nous savons qu'une révolution est toujours religieuse »<sup>265</sup>), Mariátegui assimile l'athéisme passionné de González Prada à un sentiment lui-même religieux, c'est-à-dire à un phénomène de dépassement de l'individu susceptible d'incarner une cause supérieure, absolue. En ce sens, la religiosité s'affranchit de la tutelle divine. Le caractère révolutionnaire apparaît un peu plus tôt, dans la littérature péruvienne, sous les traits du poète Mariano Melgar (1790-1815) dans sa capacité à exprimer, par sa poésie, un sentiment romantique qui boive la « sève indigène »<sup>266</sup>, représentant le « premier moment péruvien de cette littérature ». L'épique tient donc de la croyance, d'un phénomène de foi (fût-elle sans Dieu), mais sa définition comme révolutionnaire découle de sa capacité à dépasser l'individualisme ou l'intérêt étroit d'une classe sociale minoritaire : elle est épique révolutionnaire lorsqu'elle incarne un nouvel Absolu, une transformation sociale emmenée par un sujet collectif porteur d'une société future et des formes qui la composeront (politiques et économiques, mais aussi idéologiques et esthétiques).

L'épique traverse donc la littérature. Cependant, elle n'y naît pas. Elle est la manifestation littéraire d'un état d'esprit, d'une énergie, d'une impulsion vitale dont les sources sont historiques, sociales et économiques. C'est dans cette mesure que l'indigénisme, ce mouvement culturel et littéraire porté par des personnalités intellectuelles de Lima et Cuzco à partir des années 1910, incarne un renouveau de l'épique aux yeux de Mariátegui. Le cas de Luis Emilio Valcárcel est emblématique de cet enthousiasme que Mariátegui veut voir

---

<sup>264</sup> *Ibid.*, p. 215.

<sup>265</sup> « Sabemos que una revolución es siempre religiosa ». *Ibid.*, p. 220.

<sup>266</sup> *Ibid.*, p. 222.

dans le champ littéraire, dépassant la seule dimension esthétique pour donner à voir une immense espérance qui mêle tous les pans de la formation sociale :

L'œuvre qu'il a écrite n'est pas une œuvre théorique et critique. Elle a quelque chose d'un évangile et même quelque chose de l'apocalypse. C'est l'œuvre d'un croyant. [...] *Tempestad en los Andes* arrive à son heure. Sa voix blessera toutes les consciences sensibles. C'est la prophétie passionnée qui annonce un nouveau Pérou. Et il n'est d'aucune importance que pour les uns ce soit les faits qui créent la prophétie et que pour les autres ce soit la prophétie qui crée les faits.<sup>267</sup>

Les éléments de l'épique (la dimension transcendante et religieuse, l'appel à une totalité de l'époque) rejoignent un caractère révolutionnaire (la transformation radicale de l'ordre existant) pour aboutir à une œuvre qui mêle création littéraire et vérité, lyrisme et imaginaire annonciateur d'une réalité à venir. L'indigénisme apparaît comme la possibilité d'une refondation de la littérature péruvienne qui inaugure sa période nationale, pendant de la transformation des structures de la formation sociale :

Les « indigénistes » authentiques – qui ne doivent pas être confondus avec ceux qui exploitent les thèmes indigènes par pur « exotisme » – collaborent, consciemment ou non, à une œuvre politique et économique de revendication – pas de restauration ni de résurrection. [...] À mesure qu'on l'étudie, on vérifie que le courant indigéniste ne dépend pas de simples facteurs littéraires, mais de facteurs complexes sociaux et économiques. Ce qui donne à l'Indien le droit à prévaloir dans la vision du Péruvien d'aujourd'hui est, par-dessus tout, le conflit et le contraste entre sa prédominance démographique et sa servitude – pas seulement son infériorité – sociale et économique. La présence de trois à quatre millions d'hommes de race autochtone dans le panorama mental d'un peuple de cinq millions ne doit surprendre personne dans une époque où ce peuple sent la nécessité de trouver un équilibre qui jusqu'alors lui a fait défaut dans son histoire.<sup>268</sup>

C'est bien un sujet collectif – multitudinaire – qui est ici mis au centre de l'indigénisme, ainsi qu'une position politique et économique qui assume la contradiction propre à la formation sociale péruvienne pour en incarner – en partie – la combativité. L'indigénisme incarne donc

---

<sup>267</sup> « La obra que ha escrito no es una obra teórica y crítica. Tiene algo de evangelio y hasta algo de apocalipsis. Es la obra de un creyente. "Tempestad en los Andes" llega a su hora. Su voz herirá todas las conciencias sensibles. Es la profesía apasionada que anuncia un Perú nuevo. Y nada importa que para unos sean los hechos los que crean la profesía y para otros sea la profesía la que crea los hechos ».

<sup>268</sup> « Los "indigenistas" auténticos –que no deben ser confundidos con los que explotan temas indígenas por mero "exotismo"– colaboran, conscientemente o no, en una obra política y económica de reivindicación –no de restauración ni resurrección. [...] A medida que se le estudia, se averigua que la corriente indigenista no depende de simples factores literarios sino de complejos factores sociales y económicos. Lo que da derecho al indio a prevalecer en la visión del peruano de hoy es, sobre todo, el conflicto y el contraste entre su predominio demográfico y su servidumbre –no sólo inferioridad– social y económica. La presencia de tres a cuatro millones de hombres de la raza autóctona en el panorama mental de un pueblo de cinco millones, no debe sorprender a nadie en una época en que este pueblo siente la necesidad de encontrar el equilibrio que hasta ahora le ha faltado en su historia ». José Carlos MARIÁTEGUI, *7E*, *op. cit.*, page 281.

une forme de renouveau de l'épique comme genre, mais surtout comme style, littéraire ou non littéraire.

Or ce renouveau péruvien n'est pas isolé des évolutions du champ littéraire et de la politique du reste du monde. Plus précisément, les transformations à l'échelle globale opèrent également au Pérou, participant à faire advenir de nouvelles formes de militantisme, d'expression politique, et de formes littéraires inédites. La grande contradiction entre capital et travail qui structure le capitalisme, et les niveaux élevés de la lutte des classes dans le monde sur la période, s'accompagnent de l'émergence d'acteurs politiques et économiques, mais aussi de nouveaux motifs et sujets littéraires. C'est dans l'immanence et la matérialité fondamentale du monde que se donnent une transcendance et une religiosité incarnées, selon Mariátegui, par la révolution sociale et le communisme. Les formes littéraires ne sont donc pas les réceptacles passifs des transformations matérielles, elles en sont des éléments constitutifs parmi d'autres, pris dans un devenir et un processus historique. Dans cette mesure, les formes littéraires du XIX<sup>e</sup> siècle, apparues dans la foulée de la révolution industrielle, de l'apogée de l'ordre bourgeois et de sa cohorte de transformations sociales (industrialisation, individualisme, nations et romantisme, etc.) ne disparaissent pas mais sont réagencées, redéfinies. C'est le cas du romantisme comme courant littéraire : « L'épique révolutionnaire [...] annonce un nouveau romantisme indemne de l'individualisme de celui qui se termine »<sup>269</sup>. À propos de César Vallejo, il écrit :

Ce grand lyrique, ce grand subjectif, se comporte comme l'interprète de l'univers, de l'humanité. Dans sa poésie, rien ne rappelle la plainte égotique et narcissique du romantisme. Le romantisme du XIX<sup>e</sup> siècle fut essentiellement individualiste ; le romantisme du XX<sup>e</sup> siècle est, en revanche, spontanément et logiquement socialiste, unanime<sup>270 271</sup>.

<sup>269</sup> « La épica revolucionaria [...] anuncia un nuevo romanticismo indemne del individualismo del que termina ». *Ibid.*, p. 258.

<sup>270</sup> La position de Mariátegui rappelle celle de Jules Romains et du « groupe de l'Abbaye » qui se rassemblent autour de l'unanimité, dont Romains peint les contours dans un article publié en 1905 : « En résumé, je crois fermement que les rapports de sentiment entre un homme et sa ville, que la pensée totale, les larges mouvements de conscience, les ardeurs colossales des groupes humains sont capables de créer un lyrisme très pénétrant ou un superbe cycle épique ». Jules ROMAINS, « Les sentiments unanimes et la poésie », *Le Penseur*, avril 1905. *Apud* Aude LEBLOND, « La tentation de l'épique dans le roman-fleuve de Romain Rolland à Martin du Gard », page 1, URL complète en biblio. Pour un article synthétique, voir Véronique KLAUBER, « UNANIMISME, littérature », in *Encyclopædia Universalis [en ligne]*, URL complète en biblio.

<sup>271</sup> « Este gran lírico, este gran subjetivo, se comporta como un intérprete del universo, de la humanidad. Nada recuerda en su poesía la queja egolátrica y narcisista del romanticismo. El romanticismo del siglo XIX fue esencialmente individualista; el romanticismo del novecientos es, en cambio, espontánea y lógicamente socialista, unanimita ». José Carlos MARIÁTEGUI, *7E*, *op. cit.*, page 265.

De la même façon, le réalisme est radicalement remodelé par le souffle révolutionnaire de l'après-guerre, dont Mariátegui identifie les signes dans ses articles de critique littéraire.

Ainsi, à propos de *Manhattan Transfer* de l'étasunien John Dos Passos :

Alors que *Le Ciment*<sup>272</sup>, dans son réalisme, a l'accent d'une nouvelle épopée, dans *Manhattan Transfer*, reflet du scénario magnifique et imposant d'une vie dont les impulsions idéales se sont corrompues et ont dégénérées, il manque quelque chose de cette exaltation contagieuse des masses créatrices et héroïques.<sup>273</sup>

À propos du roman *Les Artamonov* de Maxime Gorki, Mariátegui propose une approche renouvelée du réalisme qui allie la prise en compte de la dimension socio-économique de la vie sociale et sa dimension imaginaire et fictive :

Avec ce roman, Gorki dément que le réalisme soit mort. René Arcos<sup>274</sup> n'a-t-il pas raison lorsqu'il nous dit que le réalisme est maintenant en train de naître ? Certainement que si. La littérature de la bourgeoisie ne pouvait être réaliste, de même que n'ont pu l'être sa politique, sa philosophie. (La première théorie et pratique de *realpolitik* est le marxisme). La bourgeoisie n'est jamais parvenue à se délivrer des relents romantiques ni des modèles classiques. Le surréalisme est une étape de préparation pour le vrai réalisme. Mieux même, nommons-le, en adoptant le terme de René Arcos, l'infra-réalisme. Il fallait relâcher la fantaisie, libérer la fiction de toutes ses vieilles amarres pour découvrir la réalité.<sup>275</sup>

L'académisme lui-même est transformé et se montre incapable d'endiguer la poussée d'expressions nouvelles dans l'art et la littérature. Dès 1921, Mariátegui écrit dans *El Tiempo*, à propos du futurisme en plein renouvellement interne, qu'il ne s'agit pas de rejeter en bloc le mouvement, mais d'y voir les éléments de renouvellement et de transformation, au-delà des tentatives pour le rigidifier dans des codes et des postures.

L'échec est, donc, celui de l'orthodoxie, du dogmatisme ; pas du mouvement. La tendance déviationniste de remplacer l'académisme classique par un nouvel académisme a échoué. Le fruit d'une révolution artistique n'a pas échoué. La révolution artistique est en marche. Ses exagérations, ses intempérances, ses dérives sont nombreuses. Mais il n'y

<sup>272</sup> Roman de Fiodor Gladkov, paru en 1925 et considéré comme une des œuvres séminales du réalisme socialiste.

<sup>273</sup> « Pero mientras *El Cemento*, en su realismo, tiene el acento de una nueva épica, en *Manhattan Transfer*, reflejo de un magnífico e imponente escenario de una vida cuyos impulsos ideales se han corrompido y degenerado, carece de esta contagiosa exaltación de masas creadoras y heroicas ». « *Manhattan Transfer*, de John Dos Passos » I (09/08/1929), *Mundial*, José Carlos MARIÁTEGUI, *SO, op. cit.*, page 154.

<sup>274</sup> Poète français (1881-1959) proche du groupe de l'Abbaye et de l'unanimité.

<sup>275</sup> « Gorki desmiente con esta novela que haya muerto el realismo. ¿No tendrá razón René Arcos cuando nos dice que el realismo está ahora naciendo? Ciertamente, la tiene. La literatura de la burguesía no podía ser realista, del mismo modo que no ha podido serlo la política, la filosofía. (La primera teoría y práctica de *realpolitik* es el marxismo). La burguesía no ha logrado nunca liberarse de resabios románticos ni de modelos clásicos. El surrealismo es una etapa de preparación para el realismo verdadero. Llamémosle, más bien, adoptando el término de René Arcos, infrarrealismo. Había que soltar la fantasía, libertar la ficción de todas sus viejas amarras, para descubrir la realidad ». « *Los Artamonov*, novela de Máximo Gorki » (09/1928), *Repertorio Americano*, T.XVII, N° 9, in José Carlos MARIÁTEGUI, *SO, op. cit.*, pages 85-86.

a pas de révolution mesurée, équilibrée, molle, sereine, placide. Toute révolution a ses horreurs. Il est naturel que les révolutions artistiques aussi aient les leurs. [La révolution] actuelle en est, par exemple, à la période de ses horreurs maximales.<sup>276</sup>

La période est donc à l'exploration d'espaces et de champs nouveaux, ou bien à nouveaux frais, et donc à voir d'un œil neuf tous les ressorts de l'expression littéraire et artistique. À la faveur des transformations du monde pendant les années 1910 et 1920, c'est un élargissement drastique de la ressource artistique qui se fait jour. Là encore, l'œuvre de Gorki semble exemplaire à Mariátegui :

L'œuvre de Gorki est une œuvre particulière, spontanée, représentative de ce siècle de la multitude, du Quart-État et de la révolution sociale. Beaucoup d'artistes contemporains extraient leurs thèmes et leurs types des strates plébéiennes, des couches inférieures. L'âme et les passions bourgeoises sont quelque peu inactuelles. Elles sont trop explorées. Dans l'âme et les passions prolétariennes, par contre, il y a des nuances nouvelles et des lignes insolites.<sup>277</sup>

Ces évolutions radicales prennent naissance dans un contexte donné, et pas par génération spontanée. La décadence et l'émergence des styles et des genres littéraires sont liées, comme l'épopée et le roman le montrent :

Le roman est, somme toute, l'histoire de l'individu de la société bourgeoise ; et de ce point de vue, Ortega y Gasset n'est totalement dépourvu de raison quand il constate la décadence du roman. Le roman renaîtra, sans doute, comme art réaliste, dans la société prolétarienne ; mais, pour le moment, le récit prolétarien, comme expression de l'épopée révolutionnaire, tient plus de l'épique que du roman à proprement parler.<sup>278</sup>

Le temps présent est ainsi une période de transition où se distinguent progressivement un ancien et un nouveau monde. Les formes bourgeoises sont associées à une décadence (qui n'est pas synonyme de disparition), quand les formes alternatives sont en cours d'émergence, à l'image du réalisme socialiste, du surréalisme, ou encore de l'indigénisme. Si l'épique

<sup>276</sup> « El fracaso es, pues, de la ortodoxia, del dogmatismo; no del movimiento. Ha fracasado la desviada tendencia a reemplazar el academicismo clásico con un academicismo nuevo. No ha fracasado el fruto de una revolución artística. La revolución artística está en marcha. Son muchas sus exageraciones, sus destemplanzas, sus desmanes. Pero es que no hay revolución medida, equilibrada, blanda, serena, plácida. Toda revolución tiene sus horrores. Es natural que las revoluciones artísticas tengan también los suyos. La actual está, por ejemplo, en el período de sus horrores máximos ». « Aspectos nuevos y viejos del futurismo » (03/08/1921), *El Tiempo*, José Carlos MARIÁTEGUI, *AE, op. cit.*, page 59.

<sup>277</sup> « La obra de Gorki es una obra peculiar, espontánea, representativa de este siglo de la muchedumbre, del Cuarto Estado y de la revolución social. Muchos artistas contemporáneos extraen sus temas y sus tipos de los estratos plebeyos, de las capas inferiores. El alma y las pasiones burguesas son un tanto inactuales. Están demasiado exploradas. En el alma y las pasiones proletarias, en cambio, existen matices nuevos y líneas insólitas ». « Maximo Gorki y Rusia », José Carlos MARIÁTEGUI, *EC, op. cit.*, page 173.

<sup>278</sup> « La novela es, en buena cuenta, la historia del individuo de la sociedad burguesa; y desde este punto de vista no está muy desprovisto de razón Ortega y Gasset cuando registra la decadencia de la novela . La novela renacerá, sin duda, como arte realista, en la sociedad proletaria; pero, por ahora, el relato proletario, en cuanto expresión de la epopeya revolucionaria, tiene más de épica que de novela propiamente dicha ». José Carlos MARIÁTEGUI, *7E, op. cit.*, page 198.

révolutionnaire apparaît comme une renaissance, ce ne peut être que du fait d'une décadence lui ayant précédé, d'une crise qui touche la littérature bourgeoise au même titre que les autres pans de la civilisation capitaliste. Mariátegui recourt à de nombreux exemples pour démontrer sa thèse, parmi lesquels l'idée d'une réification marchande de la littérature ou même de l'amour. Ainsi, Mariátegui inscrit son travail dans un mouvement de réaction antipositiviste et de rétablissement de la dignité de l'art<sup>279</sup> et de l'amour :

Porte-voix authentique de la bourgeoisie, au divertissement de laquelle était destiné cet art de boulevard ou de salon, Clément Vautel<sup>280</sup> répond par ces mots à l'enquête [sur l'amour] des surréalistes : « L'amour n'est, en réalité, qu'une déformation de l'instinct de reproduction. La nature nous tend le piège du plaisir et le désir est, au fond, purement physiologique. Je dis purement, car n'est pur que ce qui est naturel ». Une fois le romantisme passé, la littérature bourgeoise a adopté, en général, une conception positiviste de l'amour qui révèle, dans l'ordre sentimental, ce que vaut l'idéalisme bourgeois, toujours si disposé à se scandaliser, dans l'ordre intellectuel, du matérialisme net des propositions marxistes.<sup>281</sup>

C'est bien à un débauchage des sentiments, à leur rabaissement à une simple pulsion biologique ou physique, que Mariátegui s'en prend. En effet, cette biologisation ne prend pas en compte toute la richesse sociale et affective qu'un sentiment comme l'amour charrie. Mais c'est, en revanche, tout-à-fait cohérent avec une marchandisation froide de produits qui frelatent cette dimension de la création humaine. C'est en ce sens que Mariátegui déclare que la démagogie est la pire ennemie de la révolution en politique *comme en littérature*. C'est le cas de ce qu'il nomme le populisme, en France :

On trace le plan d'une littérature populiste exactement comme on tracerait un plan manufacturier, à l'abri des tarifs protectionnistes et en réponse à la demande et aux nécessités du marché interne. Le populisme se présente, de ce côté, en stricte correspondance avec la politique de stabilisation du franc. Ce n'est qu'un aspect de la réorganisation de l'économie française, dans les principes prudents du poincarisme. Pour la bourgeoisie, subconsciemment ou consciemment, le roman n'est qu'une branche de l'économie, un secteur de la production. Du fait d'un certain relâchement de l'organisation industrielle, il ne se produisait presque plus que des romans de luxe. Le roman populaire était abandonné aux auteurs révolutionnaires ou fabriqué sur de vieux patrons, avec des matrices usées. Il faut prévenir la perte d'une partie du marché en

<sup>279</sup> Gerald MARTIN, « A literatura, a arte e a música da América Latina, 1870-1930 », *op. cit.*, page 525.

<sup>280</sup> Clément-Henri Vautel (1876-1954), auteur, romancier, dramaturge et journaliste franco-belge.

<sup>281</sup> « Expresador genuino de la burguesía, a cuyo divertimento se destinaba este arte de bulevar o de salón, es Clement Vautel, que responde con estas palabras a la encuesta de los suprarrealistas: «El amor no es, en realidad, sino una deformación del instinto de la reproducción. La naturaleza nos tiende el lazo del placer y el deseo es, en el fondo, puramente fisiológico. Digo puramente, porque no es puro sino lo que es natural». Pasado el romanticismo, la literatura burguesa adoptó, en general, una concepción positivista del amor, que revela, en el orden sentimental, lo que vale el idealismo burgués, tan dispuesto siempre a escandalizarse, en el orden intelectual, del materialismo neto de las proposiciones marxistas ». « El suprarrealismo y el amor » (22/03/1930), *Mundial*, José Carlos MARIÁTEGUI, *AE*, *op. cit.*, page 54.



lançant une nouvelle manufacture, qui prenne en compte l'évolution du goût et des nécessités des consommateurs.<sup>282</sup>

La dimension industrielle n'est pas, en tant que telle, en cause : ce sont bien les industries qui permettront de développer l'économie en Union Soviétique, et Mariátegui n'est en rien réfractaire au progrès technique et scientifique. En revanche, la dimension mercantile est bien attaquée, symbole d'une déchéance de la richesse organique qui fait fructifier la littérature. La littérature, comme tout le corps social, est en butte à l'appauvrissement et à la vulgarisation marchande propre au capitalisme.

Le thème de la décadence est particulièrement fort pour tout ce qui concerne les arts de la société bourgeoise, mais il touche également – comme nous l'avons montré – les formes économiques, politiques et, bien sûr, idéologiques de la civilisation capitaliste. Le scepticisme, le nihilisme sont récurrents dans le texte mariáteguien, et participent à définir le versant idéologique de la crise matérielle de l'Occident capitaliste. Des phénomènes comme la fascination pour l'Orient ou le relativisme radical sont autant de symptôme d'un crépuscule dont la définition serait l'absence d'un fondement affirmatif qui serve de liant (*re-ligere*), autrement dit, d'une vision de l'avenir qui mette en branle les masses, les multitudes. Cette énergie, qui a porté la mondialisation du capitalisme, sa conquête du monde, semble s'être dissipée. Les conséquences de la guerre la plus meurtrière de l'histoire sont visibles au centre du système capitaliste : « La guerre mondiale n'a pas modifié ni fracturé uniquement l'économie et la politique de l'Occident. Elle a modifié et fracturé, aussi, sa mentalité et son esprit »<sup>283</sup>. Mariátegui met donc en avant la crise « de civilisation », idéologique, que vit l'Europe au sortir de la Première Guerre mondiale, et il pose une différence profonde entre l'« atmosphère spirituelle » avant et après la guerre.

Ce qui différencie les hommes de cette époque n'est pas seulement la doctrine, sinon, avant tout, le sentiment. Deux conceptions opposées de la vie, l'une *ante-bellum* (*pre-bélica*), l'autre *post-bellum* (*post-bélica*), empêchent l'intelligence d'hommes qui,

---

<sup>282</sup> « Se traza el plan de una literatura populista exactamente como se trazaría un plan manufacturero, al abrigo de tarifas proteccionistas y atendiendo a la demanda y a las necesidades del mercado interno. El populismo se presenta, de este lado, en estricta correspondencia con la política de estabilización del franco. No es sino un aspecto de la reorganización de la economía francesa, dentro de los prudentes principios poincaristas. Para la burguesía, subconscientemente o conscientemente, la novela no es sino una rama de la industria, un sector de la producción. Por cierto relajamiento de la organización industrial, se estaba produciendo casi únicamente una novela de lujo. La novela popular era abandonada a los autores revolucionarios o fabricada con viejos moldes, con gastadas matrices. Hay que prevenir la pérdida de una parte del mercado lanzando una nueva manufactura, que tenga en cuenta la evolución del gusto y las necesidades de los consumidores ». José Carlos MARIÁTEGUI, « Populismo literario y estabilización capitalista », *op. cit.*, page 6.

<sup>283</sup> « La guerra mundial no ha modificado ni fracturado únicamente la economía y la política de Occidente. Ha modificado o fracturado, también, su mentalidad y su espíritu ». « Dos concepciones de la vida » (09/01/1925), *Mundial*, José Carlos MARIÁTEGUI, *AM*, *op. cit.*, page 13.

apparemment, servent le même intérêt historique. Voilà le conflit central de la crise contemporaine.<sup>284</sup>

La rupture met en évidence le « sentiment » dominant dans la période précédente, et les velléités de certains acteurs d'y revenir. Ce « sentiment », cet « esprit », Mariátegui le nomme le « vivre en douceur »<sup>285</sup>. bercé d'évolutionnisme<sup>286</sup>, d'illusion progressiste et d'« orgueilleux positivisme »<sup>287</sup>, « la douce vie *ante-bellum* n'a généré que scepticisme et nihilisme »<sup>288</sup>. Filant la métaphore météorologique, Mariátegui décrit l'entrée en guerre par ces mots :

Quand l'atmosphère de l'Europe, proche de la guerre, se chargea de trop d'électricité, les nerfs de cette génération sensuelle, élégante et hyper esthétique, souffrirent un mal-être et une nostalgie étrange. Un peu ennuyés de « vivre avec douceur », ils s'étirèrent avec un appétit morbide, avec un désir maladif. Ils réclamèrent, presque avec anxiété, presque avec impatience, la guerre. La guerre n'apparaissait pas comme une tragédie, comme un cataclysme, mais plutôt comme un sport, comme un alcaloïde ou comme un spectacle. « Oh ! La guerre, – comme, dans un roman de Jean Bernier<sup>289</sup>, ces gens-là pressentaient et la prévoyaient –, elle serait très chic la guerre ».<sup>290</sup>

On retrouve ici certains éléments de la biographie de Mariátegui lui-même qui, à l'instar d'un Oscar Wilde, a dans ses jeunes années cultivé un certain dandysme teinté de critique sociale avant de se convertir, timidement d'abord, au socialisme. Dans le cadre de la revue *Colónida* (1916), et sous la houlette d'Abraham Valdelomar (qui voyagea en Europe juste avant la guerre), ce groupe tendit, selon Mariátegui, vers « le décadentisme, la littérature d'élite et vers un aristocratismes quelque peu morbide. Valdelomar apporta d'Europe les germes de la littérature de D'Annunzio qui proliférèrent dans notre ambiance voluptueuse, rhétorique et méridionale »<sup>291</sup>.

<sup>284</sup> « Lo que diferencia a los hombres de esta época no es tan sólo la doctrina, sino sobre todo, el sentimiento. Dos opuestas concepciones de la vida, una pre-bélica, otra post-bélica, impiden la inteligencia de hombres que, aparentemente, sirven el mismo interés histórico. He aquí el conflicto central de la crisis contemporánea ». « Dos concepciones de la vida » (09/01/1925), *Mundial, Ibid.*

<sup>285</sup> « Dos concepciones de la vida » (09/01/1925), *Mundial, Ibid.*, p. 15.

<sup>286</sup> « Dos concepciones de la vida » (09/01/1925), *Mundial, Ibid.*, p. 14.

<sup>287</sup> « El hombre y el mito » (16/01/1925), *Mundial, Ibid.*, p. 19.

<sup>288</sup> « La dulce vida pre-bélica no generó sino escepticismo y nihilismo ». « Dos concepciones de la vida » (09/01/1925), *Mundial, Ibid.*, p. 18.

<sup>289</sup> Jean Charles Albert Bernier (1894-1975), romancier et journaliste français, proche du PCF dans les années 1920.

<sup>290</sup> « Cuando la atmósfera de Europa, próxima la guerra, se cargó demasiado de electricidad, los nervios de esta generación sensual, elegante e hiperestésica, sufrieron un raro malestar y una extraña nostalgia. Un poco aburridos de "vivre avec douceur", se estremecieron con una apatencia morbosa, con un deseo enfermizo. Reclamaron, casi con ansiedad, casi con impaciencia, la guerra. La guerra no aparecía como una tragedia, como un cataclismo, sino más bien como un deporte, como un alcaloide o como un espectáculo. ¡Oh!, la guerra, -como en una novela de Jean Bernier, esta gente la presentía y la auguraba-, "elle serait très chic la guerre" ». « Dos concepciones de la vida » (09/01/1925), *Mundial*, José Carlos MARIÁTEGUI, *AM, op. cit.*, page 15.

<sup>291</sup> « Tendieron a un gusto decadente, elitista, aristocrático, algo mórbido. Valdelomar, trajo de Europa gérmenes de d'annunzianismo que se propagaron en nuestro ambiente voluptuoso, retórico y meridional ». José Carlos MARIÁTEGUI, *7E, op. cit.*, page 236. Nous citons ici la traduction de Roland Mignot (José Carlos

Dans le sillage de la faillite civilisationnelle qu'a représenté la Grande Guerre, la nostalgie prend les traits du « crépuscule »<sup>292</sup>, et trouve son expression paradigmatique chez quelques auteurs<sup>293</sup>. D'abord Paul Morand (1888-1976) : « Paul Morand représentait la mode de la nuit »<sup>294</sup> ; mais surtout Proust (1871-1922) :

Marcel Proust inaugura avec sa littérature une nuit fatiguée, élégante, métropolitaine, licencieuse, de laquelle l'occident ne sort toujours pas. Proust était le fêtard distingué, ambigu et soigné qui prend son congé à deux heures du matin, avant que les couples ne soient ivres et ne commettent des excès de mauvais goût.<sup>295</sup>

La « mode du crépuscule » appartient à « la mode fin de siècle et décadente d'avant-guerre » dont Anatole France (1844-1924) et Gabriele D'Annunzio<sup>296</sup> (1863-1938) sont les « grands pontifes »<sup>297</sup>. Dans un trait d'esprit, Mariátegui synthétise ce qui sépare un monde en déclin, crépusculaire, d'une émergence éclatante qui offusque les lueurs artificielles de l'Occident meurtri :

Nous savons tous que la Révolution a avancé les horloges de la Russie soviétiste (*sic*) à la période estivale. L'Europe occidentale adopta également l'heure d'été, après la guerre. Mais elle le fit par économie de lumière.<sup>298</sup>

La décadence, ou le crépuscule, est précipitée par la guerre, mais ses signes la précèdent et l'annoncent, comme la vie même d'Anatole France<sup>299</sup>, ou encore le désarroi du danois Georg Brandes (1842-1927) face au nouveau siècle<sup>300</sup>. C'est la même idée qui habite l'« âme

---

MARIÁTEGUI, *Sept essais d'interprétation de la réalité péruvienne*, *op. cit.*, page 225.).

<sup>292</sup> « El alma matinal » (03/02/1928), *Mundial*, José Carlos MARIÁTEGUI, *AM, op. cit.*, page 9.

<sup>293</sup> Le sociologue péruvien Guillermo Nugent met d'ailleurs l'accent sur cette caractéristique de la pensée de Mariátegui, dans laquelle des figures individuelles sont promues à une fonction de « type », d'exemple et même de paradigme. Voir José Guillermo NUGENT, « Tipos humanos, mito e identidad individual en el alma matinal de José Carlos Mariátegui », *Debates en Sociología*, 1988, n° 12-14, pp. 147-184.

<sup>294</sup> « Paul Morand representaba la moda de la noche ». « El alma matinal » (03/02/1928), *Mundial*, José Carlos MARIÁTEGUI, *AM, op. cit.*, page 9.

<sup>295</sup> « Marcel Proust inauguró con su literatura una noche fatigada, elegante, metropolitana, licenciosa, de la que el occidente capitalista no sale todavía. Proust era el trasnochador fino, ambiguo y pulcro que se despidió a las dos de la mañana, antes de que las parejas estén borrachas y cometan excesos de mal gusto ». « El alma matinal » (03/02/1928), *Mundial, Ibid.*, p. 10.

<sup>296</sup> Valdelomar est ainsi ramené, pour ses penchants décadentistes, à D'Annunzio, l'empêchant d'être, dans la littérature péruvienne, « l'homme du matin ». José Carlos MARIÁTEGUI, *7E, op. cit.*, page 247.

<sup>297</sup> « El alma matinal » (03/02/1928), *Mundial*, José Carlos MARIÁTEGUI, *AM, op. cit.*, page 10.

<sup>298</sup> « Todos saben que la Revolución adelantó los relojes de la Rusia soviética en la estación estival. Europa occidental adoptó también la hora de verano, después de la guerra. Pero lo hizo sólo por economía de alumbrado. » « El alma matinal » (03/02/1928), *Mundial*, José Carlos MARIÁTEGUI, *AM, op. cit.*, page 9.

<sup>299</sup> « Anatole France est né trop tard pour croire dans les mythes bourgeois ; trop tôt pour pouvoir les renier pleinement. Le lourd ballast du passé, les sédiments de son éducation et de sa culture, chargés de nostalgies esthétiques, l'assujettissaient à une époque qu'il n'aimait pas » (« Anatole France nació demasiado tarde para creer en los mitos burgueses; demasiado temprano para renegarlos plenamente. Lo sujetaban a una época que no amaba, el pesado lastre del pasado, los sedimentos de su educación y su cultura, cargados de nostalgias estéticas. Su adhesión a la Revolución fue un acto intelectual más bien que un acto espiritual »). « Anatole France », José Carlos MARIÁTEGUI, *EC, op. cit.*, page 167.

<sup>300</sup> « Au journaliste étasunien Clair Price, qui l'interviewa peu avant sa mort, il confessa tout son désenchantement ; plus que crépusculaire, apocalyptique : "L'Europe ! L'idée d'Europe existe-t-elle

désenchantée »<sup>301</sup> de l'Espagnol Ortega y Gasset (1883-1955). Il serait faux, pourtant, de déduire de cette analyse un rejet, chez Mariátegui, des œuvres produites dans cette période de profond malaise civilisationnel. Son article « El caso Pirandello » le montre, en proposant comme critère l'adéquation de l'expression artistique avec l'esprit de l'époque<sup>302</sup> :

Art de décadence, art de dissolution ; mais art vigoureux et original que celui de Pirandello qui est, dans le tableau de la littérature contemporaine, celui qui, le plus, mérite le débat. Il est la traduction artistique la plus fidèle et la plus puissante du drame de l'« âme désenchantée ». <sup>303</sup>

José Carlos Mariátegui dresse un bilan, celui d'une ère finissante, qui, jetant ses derniers feux, pâlit petit à petit en passant. La mode du crépuscule, signe d'une période révolue, disparaît lentement, attaquée par la violence de la guerre puis par la contestation sociale. Elle est l'émanation directe, l'expression même d'une crise de civilisation profonde qui touche le capitalisme et le libéralisme.

Cet entre-deux, où décline une forme et se dessine une autre, ne constitue donc pas le passage d'une forme achevée à une autre, mais plutôt une transition, parfois douloureuse :

Ortega y Gasset parle de l'« âme désenchantée ». Romain Rolland parle de l'« âme enchantée ». Lequel des deux a raison ? Les deux âmes coexistent. L'« âme désenchantée » d'Ortega y Gasset est l'âme de la civilisation bourgeoise décadente. L'« âme enchantée » de Romain Rolland est l'âme des forgerons de la nouvelle civilisation. Ortega y Gasset ne voit que le crépuscule, le terme, *der Untergang*. Romain Rolland voit l'aurore, l'aube, *der Aurgang*.<sup>304</sup>

La période, comme le « clair-obscur » d'où surgissent les monstres chez Gramsci<sup>305</sup>, est propice aux évolutions rapides, aux bouleversements, à la floraison éphémère d'écoles et de

---

encore ?" Brandes ne parlait pas comme si une époque s'achevait avec lui, mais comme si avec lui s'achevait l'Europe » (« Al periodista norteamericano Clair Price, que lo entrevistó poco antes de su muerte, le confesó todo su desencanto; más que crepuscular, apocalíptico. «¡Europa! ¿Existe aún la idea de Europa?». Brandes no hablaba como si con él se acabara una época, sino como si con él se acabara Europa »). « Georges Brandes » (26/03/1927), *Variedades*, José Carlos MARIÁTEGUI, *AE, op. cit.*, page 121.

<sup>301</sup> « Pesimismo de la inteligencia y optimismo del ideal » (21/08/1925), *Mundial*, José Carlos MARIÁTEGUI, *AM, op. cit.*, page 28.

<sup>302</sup> Jesús DÍAZ CABALLERO, « La concepción del realismo en Mariátegui », *Revista de Critica Literaria Latinoamericana*, 1984, 10e année, n° 20, pp. 113-128, page 117.

<sup>303</sup> « Arte de una decadencia, arte de una disolución; pero arte vigoroso y original el de Pirandello es, en el cuadro de la literatura contemporánea, el que más debate merece. Es la traducción artística más fiel y más potente del drama del "alma desencantada" ». « El caso Pirandello » (03/1923), *Variedades*, José Carlos MARIÁTEGUI, *AM, op. cit.*, page 102.

<sup>304</sup> « Ortega y Gasset habla del "alma desencantada". Romain Rolland habla del "alma encantada". ¿Cuál de los dos tiene razón? Ambas almas coexisten. El "alma desencantada" de Ortega y Gasset es el alma de la decadente civilización burguesa. El "alma encantada" de Romain Rolland es el alma de los forjadores de la nueva civilización. Ortega y Gasset no ve sino el ocaso, el tramonto, der Untergang. Romain Rolland ve el orto, el alba, der Aurgang ». « El hombre y el mito » (16/01/1925), *Mundial, Ibid.*, p. 22.

<sup>305</sup> « La crise consiste justement dans le fait que l'ancien meurt et que le nouveau ne peut pas naître : pendant cet interrègne on observe les phénomènes morbides les plus variés ». Antonio GRAMSCI, *Cahiers de Prison, tome III. Cahiers 10, 11, 12 et 13*, Monique AYMARD, Paolo FULCHIGNONI, Gérard GRANEL et Nino NEGRI (trad.), Paris, Gallimard, 1978, page 283.

canons esthétiques. Ainsi, le champ artistique est plongé dans une instabilité similaire à celle que traverse tout le monde occidental :

La décadence de la civilisation capitaliste se reflète dans l'atomisation, dans la dissolution de son art. L'art, dans cette crise, a perdu, avant tout, son unité essentielle. Chacun de ses principes, chacun de ses éléments a revendiqué son autonomie. Sécession est son terme le plus caractéristique. Les écoles se multiplient jusqu'à l'infini car ne sont opérante que des forces centrifuges.<sup>306</sup>

La décadence et la révolution ne sont donc pas exclusifs, ils cohabitent comme des pôles opposés donnant sa tonalité à la période. Le champ artistique est bouleversé de cette cohabitation instable des « deux âmes » du moment. Point d'équivalence cependant : « seule la présence [de la révolution] confère à un poème ou à un tableau la valeur d'art nouveau »<sup>307</sup>. Cette bi-partition dialectique traverse les consciences individuelles des artistes<sup>308</sup> :

La décadence et la révolution, de même qu'elles coexistent dans le même monde, coexistent aussi au sein des individus eux-mêmes. La conscience de l'artiste est le cirque agonal<sup>309</sup> d'une lutte entre les deux esprits. La compréhension de cette lutte, parfois, presque toujours, échappe à l'artiste lui-même. Mais finalement, l'un des deux esprits prévaut. L'autre gît étranglé dans l'arène.<sup>310</sup>

Ainsi, Ortega y Gasset ne voit que décadence et « déshumanisation »<sup>311</sup> de l'art parce qu'il est aveugle à la dimension révolutionnaire, nous dit Mariátegui. En revanche, des figures comme celles de Romain Rolland ou Barbusse parviennent à se hausser à la hauteur du moment, et à embrasser la révolution, comme la fondation de la revue *Clarté* en témoigne :

Barbusse et *Clarté* ont suivi l'idée pacifiste et révolutionnaire jusqu'à ses dernières conséquences. Ils se sont donnés toujours plus à la révolution. [...] La politique est aujourd'hui la seule grande activité créatrice. C'est la réalisation d'un immense idéal humain. La politique s'ennoblit, trouve sa dignité, s'élève quand elle est révolutionnaire. Et la vérité de notre époque est la Révolution. La révolution qui était, pour les pauvres

<sup>306</sup> « La decadencia de la civilización capitalista se refleja en la atomización, en la disolución de su arte. El arte, en esta crisis, ha perdido ante todo su unidad esencial. Cada uno de sus principios, cada uno de sus elementos ha reivindicado su autonomía. Secesión es su término más característico. Las escuelas se multiplican hasta lo infinito porque no operan sino fuerzas centrifugas ». « Arte, revolución y decadencia » (11/1926), *Amauta*, n°3, José Carlos MARIÁTEGUI, *AE, op. cit.*, page 19.

<sup>307</sup> « Sólo la presencia de la primera [la revolución] confiere a un poema o un cuadro valor de arte nuevo ». « Arte, revolución y decadencia » (11/1926), *Amauta*, n°3, *Ibid.*, p. 18.

<sup>308</sup> Sur ce point, voir notamment Laura LEMA SILVA, « José Carlos Mariátegui's Artistic Criticism: For a Broader Approach to Aesthetics' Emancipatory Potential », in Peter S. BAKER, Irina FELDMAN, Mike GEDDES, Felipe LAGOS ROJAS et Roberto PAREJA (dir.), *Latin American Marxisms in context: past and present*, Newcastle upon Tyne, Cambridge Scholars Publishing, 2019, pp. 179-204.

<sup>309</sup> Cirque où se déroulaient des jeux antiques à Rome, aujourd'hui Piazza Navona.

<sup>310</sup> « La decadencia y la revolución, así como coexisten en el mismo mundo, coexisten también en los mismos individuos. La conciencia del artista es el circo agonal de una lucha entre los dos espíritus. La comprensión de esta lucha, a veces, casi siempre, escapa al propio artista. Pero finalmente uno de los, dos espíritus prevalece. El otro queda estrangulado en la arena ». « Arte, revolución y decadencia » (11/1926), *Amauta*, n°3, José Carlos MARIÁTEGUI, *AE, op. cit.*, page 19.

<sup>311</sup> « Arte, revolución y decadencia » (11/1926), *Amauta*, n°3, *Ibid.*, p. 21.

non seulement la conquête du pain, mais aussi la conquête de la beauté, de l'art, de la pensée et de tous les plaisirs de l'esprit.<sup>312</sup>

Ainsi, l'aube doit être le prolongement et l'opposition au crépuscule, mais elle doit surgir d'un cri, d'une insurrection, d'une volonté de « corriger la réalité »<sup>313</sup>, elle doit être à la fois négation et affirmation, ou, dans les mots de Vasconcelos lui-même :

Rejet de la réalité et lutte pour la détruire, non par absence de foi mais par excès de foi dans les capacités humaines et par la ferme conviction que jamais n'est permanent ni justifiable le mal, qu'il est toujours possible et faisable de racheter, purifier, améliorer, l'état collectif et la conscience privée.<sup>314</sup>

On retrouve dans ce passage une figure éminemment dialectique où la destruction est dépassement au nom de l'humain comme figure collective, et d'une morale qui a ses racines au cœur même de la représentation de l'homme. Puisque, pour Vasconcelos, la rédemption de l'humain – pour séculaire qu'elle soit – est possible, que rien n'est « permanent » (si le mal ne l'est pas, la logique veut que l'existence même du mal rende le règne du bien intermittent), alors la morale exige qu'à partir du constat du mal surgisse l'insurrection, la réaction, etc. Vasconcelos n'est pas dans une simple résurgence successive du mal puis du bien ; son propos met au contraire l'accent sur l'amélioration de « l'état collectif et de la conscience privée » depuis le mal lui-même, en mobilisant une foi dans ce qu'est profondément l'humain. Nous sommes ici en plein idéalisme, mais c'est bien la figure dialectique qui nous intéresse, et à laquelle se réfère Mariátegui. Par ailleurs, cet idéalisme de Vasconcelos, comme on va le voir plus loin dans l'usage qu'en fait Mariátegui, est beaucoup plus souple qu'il n'y paraît : tout dépend de l'explication que l'on donne au phénomène de la foi.

L'aube apparaît d'abord sous la plume de Ramón Gómez de la Serna (1888-1963), auteur d'*El Alba y otras cosas*<sup>315</sup> et joue le rôle de l'opposition lumineuse à la figure archétypale du crépuscule : Proust. Leur opposition participe de la mise en place des filiations

<sup>312</sup> « Barbusse y Clarté siguieron la idea pacifista y revolucionaria hasta sus últimas consecuencias. Se dieron, se entregaron cada vez más a la Revolución. [...] La política es hoy la única grande actividad creadora. Es la realización de un inmenso ideal humano. La política se ennoblece, se dignifica, se eleva cuando es revolucionaria. Y la verdad de nuestra época es la Revolución. La revolución que era para los pobres no sólo la conquista del pan, sino también la conquista de la belleza, del arte, del pensamiento y de todas las complacencias del espíritu ». « Henri Barbusse », José Carlos MARIÁTEGUI, *EC, op. cit.*, pages 157-158.

<sup>313</sup> « Pesimismo de la realidad y optimismo del ideal » (21/08/1925), *Mundial*, José Carlos MARIÁTEGUI, *AM, op. cit.*, page 27.

<sup>314</sup> « Repudio de la realidad y lucha para destruirla, pero no por ausencia de fe sino por sobra de fe en las capacidades humanas y por convicción firme de que nunca es permanente ni justificable el mal y de que siempre es posible y factible redimir, purificar, mejorar, el estado colectivo y la conciencia privada ». « Pesimismo de la realidad y optimismo del ideal » (21/08/1925), *Mundial, Ibid.*, p. 28.

<sup>315</sup> Ramón GÓMEZ DE LA SERNA, *El Alba y otras cosas*, 1<sup>re</sup> éd., Madrid, Editor Calleja, 1923.

culturelles, politiques, historiques qui soutiennent le texte de Mariátegui. En effet, si Gómez de la Serna fut celui qui découvrit l'aube,

Sa découverte était un peu prématurée. Mais il est inévitable que toute découverte véritable le soit. Proust, avec son smoking sévère et une perle sur sa chemise, mou, tacite, pâle, présidait invisible à la plus longue nuit européenne – nuit quelque peu boréale car prolongée – de plaisirs extrêmes et de terribles présages, bercée par les mitrailleuses de Noske dans Berlin et les grenades fascistes sur les chemins de la plaine lombarde et romaine et des monts Apennins.<sup>316</sup>

La « découverte » de Gómez de la Serna se limite à l'évocation de l'aube, à l'utilisation d'une image. Il signale, tel un guetteur, les premières lueurs du matin à venir qui signifiera son congé à la nuit. Après l'enfer de la guerre, le crépuscule est le signe d'une survivance de la bourgeoisie positiviste, confiante dans le progrès et la démocratie libérale. Proust incarne ici le double visage de cette bourgeoisie qui a recours à la répression contre-révolutionnaire, mais qui ne se salit pas les mains. Il s'agit désormais de prendre acte de la fin du vieux monde, et de la naissance du nouveau. Mariátegui s'inscrit pleinement dans un mouvement large de rejet qui traverse toute sa génération. L'historien Eric Hobsbawm décrit ainsi l'effervescence de la période :

C'était comme s'il ne fallait qu'un signal pour que les peuples se soulèvent, que le socialisme remplace le capitalisme, et ainsi que soient transformée en quelque chose de plus positif les souffrances dépourvues de sens de la guerre mondiale : les sanglantes douleurs natales et les convulsions d'un monde nouveau.<sup>317</sup>

Pourtant, ce signe, que fut la Révolution bolchevique d'octobre 1917, est contrarié par les prolongements de la nuit : la contre-révolution menée par le social-démocrate Gustav Noske (1868-1946) en Allemagne (l'écrasement du mouvement spartakiste) et les fascistes en Italie.

L'« âme matinale » est une énergie, elle est action, exigence. Il s'agit de « faire table rase » du passé, de « tisser le linceul du vieux monde », d'œuvrer à sa fin, de préparer le matin à venir qui, peut-être, est déjà là. C'est la fonction que remplit la « nouvelle génération », celle de Mariátegui, dont il dira en 1930 : « Il existe un sentiment messianique, romantique, plus ou

---

<sup>316</sup> « Su descubrimiento era un poco prematuro. Pero es fuerza que todo descubrimiento verdadero lo sea. Proust con su smoking severo y una perla en la pechera, blando, tático, pálido, presidía invisible la más larga noche europea, -noche algo boreal por lo prolongada,- de extremos placeres y terribles presagios, arrullada por el fuego de las ametralladoras de Noske en Berlin y de las bombas de mano fascistas en los caminos de la planicie lombarda y romana y de las Montañas Apeninas ». « El alma matinal » (03/02/1928), *Mundial*, José Carlos MARIÁTEGUI, *AM*, *op. cit.*, page 11.

<sup>317</sup> « It looked as though only a signal was needed for the peoples to rise, to replace capitalism by socialism, and thus to transform the meaningless sufferings of world war into something more positive: the bloody birth-pains and convulsions of a new world ». Eric John HOBBSAWM, *The Age of Extremes. The Short Twentieth Century, 1914-1991*, London, Abacus, 1995, page 55.

moins répandu dans la jeunesse de l'après-guerre et qui la pousse à avoir une idée excessive, parfois même délirante, de sa mission historique »<sup>318</sup>. C'est là, en effet, que se situe la question, centrale, de l'organisation, dans un mouvement révolutionnaire, de cette énergie contestataire dont Mariátegui se fait le relais. L'opposition qui se joue entre l'aube et le crépuscule est loin de correspondre à une distinction claire, précise, exprimée en termes de lutte politique, en ligne à suivre. Au contraire, l'exaltation de cette « nouvelle génération » est, comme dans le cas de la réforme universitaire en Amérique latine, plus affaire d'intuition, de sentiment et d'attente du bouleversement. La trajectoire même de Georges Sorel, dans la période immédiatement antérieure, passant du syndicalisme révolutionnaire à la rédaction du journal *L'Indépendance*, en compagnie de Paul Bourget (1852-1935) et Maurice Barrès (1862-1923), pour revenir à la gauche après la Révolution d'octobre<sup>319</sup>, et figure de proue de ce qu'il nomme la « nouvelle école »<sup>320</sup>, est parlante à cet égard. L'âme matinale, la fièvre de la génération de 1919, finit donc par s'apaiser et se couler dans le système existant. Pourtant, la contestation n'a pas été inutile, et « l'absolu révolutionnaire » dont se réclame cette génération participe de l'atmosphère de bouleversement entre 1918 et la moitié des années 1920. Plus précisément, elle croît sur la vague révolutionnaire qui secoue l'Europe à la suite de la révolution russe :

La force qui maintint l'espérance révolutionnaire vivante jusqu'en 1923, avec des intermittences, n'était pas la volonté romantique d'une reconstruction, l'inquiétude tumultueuse de la jeunesse en veille sévère ; c'était la lutte désespérée du prolétariat sur les barricades, dans les grèves, dans les comités, dans les tranchées. L'action héroïque, opérée avec une fortune inégale, de Lénine et de son groupe aguerris en Russie, de Liebknecht, de Rosa Luxemburg et d'Eugen Levine en Allemagne, de Bela Kun en Hongrie, des ouvriers de la Fiat en Italie jusqu'à l'occupation des usines et la scission des masses socialistes à Livourne.<sup>321</sup>

On voit se dessiner, sous la plume de Mariátegui, une historicisation de sa propre génération. À mesure que s'approche la fin de la décennie 1920, la figure de l'aube perd de son prestige,

<sup>318</sup> « Un sentimiento mesiánico, romántico, más o menos difundido en la juventud intelectual de post-guerra, que la inclina a una idea excesiva, a veces delirante, de su misión histórica ». « El mito de la nueva generación », José Carlos MARIÁTEGUI, *DM, op. cit.*, page 111. Nous citons ici la traduction française : José Carlos MARIÁTEGUI, *Défense du marxisme, op. cit.*, page 95.

<sup>319</sup> S. P. ROUANET, « Irrationalism and Myth in Georges Sorel », *The review of politics*, janvier 1964, vol. 26, n° 1, pp. 45-69, page 50.

<sup>320</sup> Georges SOREL, *Réflexions sur la violence, op. cit.*, page 225.

<sup>321</sup> « La fuerza que mantuvo viva hasta 1923, con alguna intermitencia, la esperanza revolucionaria no era, pues, la voluntad romántica de reconstrucción, la inquietud tumultuaria de la juventud en severa vigilia; era la desesperada lucha del proletariado en las barricadas, en las huelgas, en los comicios, en las trincheras. La acción heroica, operada con desigual fortuna, de Lenin y su aguerrida facción en Rusia, de Liebknecht, Rosa Luxemburgo y Eugenio Levine en Alemania, de Bela Kun en Hungría, de los obreros de la Fiat en Italia hasta la ocupación de las fábricas y la escisión de las masas socialistas en Livorno ». « El mito de la nueva generación », José Carlos MARIÁTEGUI, *DM, op. cit.*, pages 113-114.



celle du crépuscule prend les traits d'une crise structurelle du capital paradoxale (la « stabilisation », détaillée dans le chapitre 3), et les lignes idéologiques générales se sont clarifiées, séparant le fascisme, les démocraties libérales et le communisme. À la générosité du sentiment, Mariátegui fait donc prévaloir – *a posteriori* – l'effectivité de la lutte des classes, c'est-à-dire la pratique révolutionnaire – politique : par le vote, mais surtout par l'insurrection ; économique : par la grève. L'âme matinale exprime donc à la fois une exaspération de la jeunesse, mais ce mot est terriblement galvaudé dès le début des années 1920 (« Giovinezza, giovinezza » est le cri de ralliement des fascistes italiens, puis l'hymne national italien à partir de 1924), et l'avènement d'une ère de révolution qui, si elle s'est heurtée aux offensives des puissances capitalistes, n'a pas disparu : l'Union Soviétique survit et est le symbole du communisme à venir. Ainsi, Mariátegui écrit : « "l'abstraction triomphante de la Révolution de 1919" compte très peu dans l'histoire en comparaison de l'œuvre concrète de la création positive de l'URSS »<sup>322</sup>.

D'ailleurs, on peut voir dans les textes de Mariátegui lui-même une évolution nette dans son évaluation de l'avenir du capitalisme. S'il proclame en 1923 que « va surgir, selon toutes les prévisions, la civilisation prolétaire, la civilisation socialiste, destinée à succéder à la déclinante, à la décadente, à la moribonde civilisation capitaliste, individualiste et bourgeoise »<sup>323</sup>, le jugement est bien plus modéré dans *Defensa del marxismo* dont les textes sont écrits à la fin de la décennie. Cette évolution, qui doit évidemment être rapportée aux défaites que subit le mouvement révolutionnaire, est aussi à analyser comme le passage à une lecture plus mesurée, plus stratégique, de la politique. Mariátegui est, en 1923, un journaliste marxiste donnant des conférences, il est en 1930 le Secrétaire Général du Parti Socialiste Péruvien et un membre fondateur de la Confédération Générale des Travailleurs du Pérou, il est passé par l'expérience de l'APRA, par la prison, etc.

Enfin, ces mêmes évolutions doivent être notées en ce qui concerne la littérature. Si l'épique est indéniablement présente dans la jeunesse des pays que mentionne Mariátegui, le déroulé de la décennie amène son lot de clarifications idéologiques, de positionnements politiques, etc. L'épique révolutionnaire ne déserte pas le champ littéraire, mais

<sup>322</sup> « la "abstracción triunfante de la revolución del 19" cuenta muy poco en la historia, al lado de la obra concreta, de la creación positiva de la U.R.S.S ». « El mito de la nueva generación », José Carlos MARIÁTEGUI, *7E, op. cit.*, page 116.

<sup>323</sup> « va a surgir, según todas las probabilidades y según todas las previsiones, la civilización proletaria, la civilización socialista, destinada a suceder a la declinante, a la decadente, a la moribunda civilización capitalista, individualista y burguesa ». « La crisis mundial y el proletariado peruano » (Conférence prononcée le 15/06/1923), José Carlos MARIÁTEGUI, *HCM, op. cit.*, page 16.

l'enthousiasme des premières années de la décennie 1920 a tiédi<sup>324</sup>. Certes, des figures comme Romain Rolland et Barbusse restent de fervents soutiens de la révolution, et d'autres comme Aragon, Vallejo ou Neruda ont rejoint la lutte communiste. Néanmoins, Mariátegui note l'inflexion autobiographique critique d'auteurs comme André Chamson (1900-1983) ou Jean Prévost (1901-1944), ou même Panaït Istrati (1884-1935). Mais surtout, le Péruvien est très attentif aux avatars réactionnaires de l'épique : Léon Daudet (1867-1942), Pierre Drieu La Rochelle (1893-1945), Giovanni Gentile (1875-1944), Charles Maurras (1868-1952) ou Ramiro de Maeztu (1874-1936), auxquels il consacre plusieurs articles. En effet, dans la mesure où elle n'est pas restreinte à la révolution, l'épique peut être mobilisée par des discours et des pratiques réactionnaires, partageant avec la révolution le rejet de la marchandisation de tout, du désenchantement du monde, de l'atomisation individualiste. La crise de foi que traverse l'Occident est le fruit d'un épuisement, mais aussi d'une mise à mort, d'une remise en cause radicale que mènent deux courants radicalement opposés : la réaction (éventuellement fasciste) et la révolution. L'épique, comme appel à une totalité universalisante et héroïque, peut ainsi servir tant au projet d'émancipation de l'humanité porté par le communisme qu'à l'édification violente d'un ordre supposé enraciné dans un temps immémorial (celui des origines de la race, de la nation, des essences).

En conclusion, si l'épopée classique est bien sur un déclin notable, le travail de Mariátegui cherche à réhabiliter l'épique et l'épicité (de textes, de positions, d'actions, etc.) pour en faire valoir le caractère d'insurrection fondée sur une figure héroïque nouvelle, fille et dépassement de l'individualisme : la masse, ou la multitude, et la classe. En ce sens, la Révolution russe frappe l'imaginaire instable des années 1920 comme l'épopée d'une cause<sup>325</sup>. De l'autre côté du spectre politique, le nationalisme brutal des droites extrêmes met en branle des mécanismes de mobilisation de masse qui font, là aussi, appel à l'épique. La littérature ne saurait être complètement étanche à de telles manifestations émotionnelles, passionnelles, à de tels mouvements dont l'un des carburants est l'utopie, la croyance, la foi. D'un côté, ce parcours nous a permis de tordre le cou à la représentation simpliste de

<sup>324</sup> La correspondance entre Romain Rolland et Panaït Istrati, récemment publiée, est éloquente à cet égard. Dans une lettre de R. Rolland datée du 19 février 1927, on peut lire, à propos de l'Union Soviétique, qu'il « ne voudrait pas faire de tort à une grande cause – visiblement mal servie ». Ou encore, dans une lettre du 18 février 1927 : « Les communistes, je ne plaide pas pour eux, qui me sont antipathiques depuis bien longtemps, mais pour leur idéal, qui est le mien, le vôtre ». Voir Panaït ISTRATI et Romain ROLLAND, *Correspondance, 1919-1935*, Paris, Gallimard, 2019. *Apud* Pierre RIGOULOT, « Le fou d'amour et le prix Nobel », *Commentaire*, 2020, Numéro 170, n° 2, pp. 437-444, page 439.

<sup>325</sup> Mariátegui parle de *pathos* révolutionnaire à propos de la Révolution russe (voir « Henri de Man y la crisis del marxismo », José Carlos MARIÁTEGUI, *DM, op. cit.*, page 24.).

Mariátegui comme un critique littéraire vulgaire<sup>326</sup>. De l'autre, nous avons pu mettre au jour une articulation complexe et historicisée, où révolution et réaction se nourrissent et alimentent la crise de la civilisation capitaliste. Reste à poser, tant pour un camp que pour l'autre, la question du rôle d'un individu particulier, sorte de résurgence du héros de l'épopée : le guide, le *Duce*, le *leader*.

---

<sup>326</sup> Nous pensons en particulier à Birger Angvik, qui écrit : « Les préjugés établis dirigent et contrôlent la vision qui se construit de l'art et de la littérature dans l'essai, une vision simple, simpliste, mécanique » (« Los prejuicios pre-establecidos dirigen y controlan la visión que de la literatura y del arte se construye en el ensayo una visión simple, simplista y mecánica »). Birger ANGVIK, *La ausencia de la forma*, op. cit., page 160.

## « Jefe », « líder », « condottiere », « caudillo » et « idéaliste pratique » : la question de l'incarnation

Si Ramón Gómez de la Serna est l'auteur qui, le premier, aurait découvert l'aube, la « grande lueur à l'est » qu'est la Révolution russe représente une transformation du monde beaucoup plus considérable. De même, Gabriele d'Annunzio a bien eu une importance considérable dans les lettres italiennes et enflammé la conscience nationaliste de certains secteurs de la vie politique, mais c'est le mouvement des chemises noires et Mussolini qui prennent le pouvoir et transforment l'État. Mariátegui joue constamment du contraste entre des manifestations, des trouvailles, des offensives et des bouleversements littéraires ou artistiques, et leurs pendants politiques, sociaux, etc. Entre des actes sur le plan des représentations et des actions sur le plan de la réalité concrète et matérielle. Tant du côté de la révolution que de celui de la réaction, les changements brutaux dont sont témoins les années 1920 sont le fait de mouvements de masses ou de leur répression. C'est pourquoi Mariátegui ne cesse de scruter le champ artistique, sans jamais lui subsumer la politique. Le dirigeant soviétique Lunatcharsky<sup>327</sup>, commissaire à l'instruction publique, est un exemple paradigmatique d'une attention continue portée vers la création littéraire, qui fait cependant passer cette création au second plan lorsque la révolution éclate. Du côté de la réaction, Mariátegui rappelle avec insistance que ce ne sont pas Charles Maurras et Léon Daudet qui réalisent le programme réactionnaire :

Les artisans, les conducteurs de la contre-révolution européenne ne sont ni Maurras ni Daudet, mais Mussolini et Farinacci. Ce ne sont pas des littérateurs désillusionnés, mécontents et nostalgiques, mais des capitaines opportunistes qui proviennent de l'école démagogique et émeutière. Les hiérophantes de l'Action française se soumettent, adhèrent humblement à l'idéologie et à la praxis des *caudillos* fascistes. Ils se contentent d'occuper, à leur côté, un rôle de ministre, de scribe, de courtisan. Maurras, distingué et aristocratique, approuve l'usage de l'huile de castor.<sup>328</sup>

<sup>327</sup> « Il sait que la création de nouvelles formes sociales est une œuvre politique et non une œuvre littéraire. Il se sent, de ce fait, plus politique que littéraire. Homme de son temps, il ne veut pas être spectateur de la révolution ; il veut être l'un de ses acteurs, l'un de ses protagonistes. Il ne contente pas de sentir ou de commenter l'histoire ; il aspire à la faire. Sa biographie révèle en lui la texture spirituelle d'un personnage historique » (« Sabe que la creación de nuevas formas sociales es una obra política y no una obra literaria. Se siente, por eso, político antes que literato. Hombre de su tiempo, no quiere ser un espectador de la revolución; quiere ser uno de sus actores, uno de sus protagonistas. No se contenta con sentir o comentar la historia; aspira a hacerla. Su biografía acusa en él una contextura espiritual de personaje histórico »). « Lunatcharsky », José Carlos MARIÁTEGUI, *EC, op. cit.*, page 101.

<sup>328</sup> « Los artífices, los conductores de la contrarrevolución europea no son Maurras ni Daudet, sino Mussolini y Farinacci. No son literatos disgustados, malcontentos y nostálgicos, sino oportunistas capitanes procedentes de la escuela demagógica y tumultuaria. Los hierofantes de La Acción Francesa se someten, se adhieren humildemente a la ideología y a la praxis de los caudillos fascistas. Se contentan con tener a su lado un rol

Tant les intellectuels que les artistes sont ainsi, au moment de l'action de masse, ramenés – fût-ce temporairement – à un rôle d'accompagnement. Cette observation d'apparent bon sens pose cependant une question centrale, et autour de laquelle nous tournons : au même titre que l'artiste reste un individu même lorsqu'il semble donner voix à un mouvement qui le dépasse, le dirigeant d'un mouvement de masse, s'il représente beaucoup plus que sa seule personne, fait tout de même reposer une partie de la force d'entraînement du mouvement sur son incarnation. C'est donc la question de l'incarnation de l'épicité, de la formation de corps et de figures dirigeantes, sans lesquelles les mouvements de masse du début du XX<sup>e</sup> siècle semblent se perdre et se disperser, qu'il s'agit d'éclaircir. Pour cela, nous nous proposons d'établir les catégories que Mariátegui mobilise pour poser la question de la relation entre mouvement de masse et incarnation. Dans un second temps, nous ébaucherons une formalisation de certaines de ces catégories dans leur relation avec la formation de l'État moderne. Enfin, nous montrerons comment ces catégories s'agencent pour configurer une pensée de l'utopie concrète au cœur de la pensée politique de Mariátegui.

Au même titre que pour la littérature, certains personnages de la politique internationale sont transformés en symboles, presque en métonymies, dans le texte mariatéguien. Ils représentent, au sens propre, des mouvements qui les dépassent, mais qui passent par eux pour prendre forme, et qui sont orientés par ces figures dans des proportions variables. La fascination de Mariátegui pour les mouvements de masse, et l'option pour l'analyse en termes de groupes sociaux larges (les classes) ne sont donc en rien un effacement du rôle des individus, mais, à l'inverse, rien n'est plus intelligible du rôle des individus si l'on fait abstraction des forces politiques en présence. Ainsi, un dirigeant politique d'importance est à la fois une individualité et beaucoup plus que cela : « Lénine est le politique de la révolution ; Mussolini est le politique de la réaction ; Lloyd George est le politique du compromis, de la transaction, de la réforme »<sup>329</sup>. D'autres grandes figures jalonnent les articles internationaux du Péruvien, du Chinois Sun Yat Sen à l'Uruguayen Batlle Ordóñez (1856-1929), de l'Irlandais Eamon De Valera (1882-1975) au Mahatma Gandhi. La particularité de ces personnages – et ce qui les différencie de l'épique au sens littéraire – est

---

de ministros, de tinterillos, de cortesanos. Maurrás, selecto y aristócrata, aprueba el uso del aceite de castor ». « "L'Action Française", Charles Maurrás, Léon Daudet » (15/12/1925), *Varietades*, José Carlos MARIÁTEGUI, *DM*, *op. cit.*, page 168.

<sup>329</sup> « Lenin es el político de la revolución ; Mussolini es el político de la reacción ; Lloyd George es el político del compromiso, de la transacción, de la reforma ». « Lloyd George », José Carlos MARIÁTEGUI, *EC*, *op. cit.*, page 50.

précisément l'incarnation et leur rôle d'autorité, c'est-à-dire la capacité de transformation du réel, qui permet le passage à une époque politique.

Or, cette autorité n'est pas identique d'un personnage à l'autre, ni d'une formation sociale à une autre. De même, des différenciations s'imposent selon l'importance de tel ou tel personnage, pris dans sa propre formation sociale, où il cohabite avec d'autres figures importantes. De fait, une batterie de substantifs est mobilisée par Mariátegui pour permettre de hiérarchiser entre les divers degrés d'autorité et d'importance. Il y a d'abord le « *jefe* », le chef, dont l'usage est très large, allant du petit chef de guerre local en Chine<sup>330</sup> aux divers chefs de gouvernement, chefs de parti, chefs d'État, etc. L'analyse lexicale du terme renvoie à une position d'autorité peu définie, pouvant englober les plus hautes fonctions comme les plus modestes. De même, le terme de « *líder* » (parfois orthographié « *leader* ») couvre un ensemble très large de fonctions et de positions. En revanche, deux termes semblent se distinguer dans ce champ lexical : *caudillo* et *condottiere*.

Issu de l'histoire italienne, le terme *condottiere* signifie conducteur, guide (du latin *conducere*) et a désigné les chefs de guerre mercenaires des conflits italiens du XV<sup>e</sup> siècle<sup>331</sup>. Dans son acception militaire, le terme acquiert une dimension charismatique que Mariátegui élargit au champ politique. Moins compréhensive que *jefe* ou *líder*, cette catégorie vient désigner des figures politiques particulièrement saillantes, qui définissent le cours de l'histoire, la tactique et la stratégie de leur camp. Ainsi, Sun Yat Sen<sup>332</sup>, Léon Trotsky<sup>333</sup>, Alexandre Millerand<sup>334</sup> ou encore le Maréchal Pilsudski<sup>335</sup> sont qualifiés de *condottieri*, sans que Mariátegui n'entre dans la qualification politique de leur exercice du pouvoir. Benito Mussolini est, sans aucun doute, la figure la plus rapportée à la catégorie de *condottiere*. À la différence du simple *jefe*, le *condottiere* s'active à la réalisation d'un programme politique, il prend en charge des responsabilités liées à la direction d'un mouvement, et surtout il incarne, par son corps, sa voix, ses textes, ses positionnements, etc., un collectif et une aspiration à l'universel. Une dimension combative s'attache à sa personne, en cohérence avec l'origine

<sup>330</sup> Par exemple dans ce passage : « l'omnipotence régionale des chefs militaires (*tuchuns*) prêts à changer de bannière. Un *tuchun* puissant suffit pour déchaîner une révolte » (« la omnipotencia regional de los jefes militares (*tuchuns*) prontos a mudar de bandera. Un *tuchun* potente basta para desencadenar una revuelta »). « La nuevas jornadas de la revolución china » (24/04/1926), *Variedades*, José Carlos MARIÁTEGUI, *FAVM II*, *op. cit.*, page 68.

<sup>331</sup> Voir Michel BALARD, « Condottiere », in *Encyclopædia Universalis [en ligne]*, URL complète en biblio.

<sup>332</sup> « Sun Yat Sen » (28/03/1923), *Variedades*, José Carlos MARIÁTEGUI, *FAVM I*, *op. cit.*, page 168.

<sup>333</sup> « El partido bolchevique y Trotsky » (31/01/1925), *Variedades*, *Ibid.*, p. 149.

<sup>334</sup> « Millerand y las derechas » (27/12/1924), *Variedades*, *Ibid.*, p. 129.

<sup>335</sup> « Pilsudski y la política polaca » (05/16/1926), *Variedades*, José Carlos MARIÁTEGUI, *FAVM II*, *op. cit.*, page 79.

historique du terme mais complètement débarrassée de la référence au mercenariat. C'est pourquoi des figures n'incarnant plus cette combativité peuvent perdre la qualité de *condottiere*, comme Friedrich Ebert (1871-1925), dirigeant historique du SPD<sup>336</sup> : adapté à des temps plus pacifiques, il ne représente plus – aux yeux de Mariátegui – qu'un combat d'arrière-garde d'une forme dégénérée de socialisme. En revanche, le général Erich Ludendorff (1865-1937), qui a partie liée avec la droite dure en Allemagne, apparaît comme le « *condottiere* du racisme »<sup>337</sup>. Similairement, Gabriele D'Annunzio est d'abord qualifié de *condottiere* du fascisme<sup>338</sup>, avant d'être éclipsé par Mussolini. Enfin, une figure libérale comme Giovanni Amendola (1882-1926) est propulsé au poste de *condottiere* de la « bataille de l'Aventin »<sup>339</sup> après l'assassinat du député socialiste Matteotti (1885-1924).

Le *caudillo*<sup>340</sup> est, au fond, très proche du *condottiere*. Des figures de premier plan se retrouvent dans les deux catégories, comme Trotsky<sup>341</sup>, Lénine<sup>342</sup> et Sun Yat Sen<sup>343</sup>. Souvent, Mariátegui utilise plusieurs catégories à la suite pour qualifier un dirigeant, ce qui rend plus confus le sens de chacune des différentes catégories. Ainsi, le catholique Don Sturzo (1871-1959) est *caudillo*, créateur, apôtre et leader<sup>344</sup>. Cependant, quelques particularités se dessinent. D'abord, s'il y a des recoupements entre les catégories de *caudillo* et *condottiere*, il y a bien plus de figures relevant de la première catégorie que de la seconde. De plus, des personnages secondaires, ou dont l'autorité est moindre que celle des *condottieri* cités ci-dessus, sont identifiés par cette catégorie. C'est notamment le cas des poètes Massimo Bontempelli (1878-1960) et Curzio Malaparte (1898-1957), qualifiés de *caudillos* de courants

<sup>336</sup> « Dans son tempérament se mêlaient les qualités et les défauts de l'homme du peuple, routinier, réaliste et pratique. Dépourvu de génie et d'élan, seulement doté de bon sens populaire, Ebert était un *condottiere* parfaitement adéquat à la vie ante-bellum de la social-démocratie » (« En su temperamento se adunaban las cualidades y los defectos del hombre del pueblo, rutinario, realista y práctico. Desprovisto de genio y de *elan*, dotado sólo de buen sentido popular, Ebert era un *condottiere* perfectamente adecuado a la actividad prebélica de la social-democracia »). « Ebert y la social-democracia alemana », José Carlos MARIÁTEGUI, *EC*, *op. cit.*, page 143.

<sup>337</sup> « El antisemitismo », *Ibid.*, p. 217.

<sup>338</sup> « La conferencia de Spa » (01/11/1920), *El Tiempo*, José Carlos MARIÁTEGUI, *CI*, *op. cit.*, page 71.

<sup>339</sup> « Amendola y la batalla liberal en Italia », José Carlos MARIÁTEGUI, *EC*, *op. cit.*, page 68.

<sup>340</sup> La proximité entre les deux termes découle d'une origine historique similaire. Le terme « *caudillo* » émerge dans la péninsule ibérique pendant la *Reconquista* et désigne un seigneur possédant une armée personnelle. En Amérique latine, le terme connaît une forte diffusion en qualifiant les systèmes d'allégeance personnelle permettant la prise de pouvoir par des personnalités politiques et/ou militaires. Jacques LAMBERT, « Caudillisme », in *Encyclopædia Universalis [en ligne]*, URL complète en biblio.

<sup>341</sup> « El partido bolchevique y Trotsky » (31/01/1925), *Variedades*, José Carlos MARIÁTEGUI, *FAVM I*, *op. cit.*, page 155.

<sup>342</sup> « Krassin » (04/12/1926), *Variedades*, José Carlos MARIÁTEGUI, *FAVM II*, *op. cit.*, page 128.

<sup>343</sup> « El problema de la China » (12/02/1927), *Variedades*, *Ibid.*, p. 148.

<sup>344</sup> « El Partido popular italiano » (daté du 28/03/1920 à Rome, publié le 15/09/1920 à Lima), *El Tiempo*, José Carlos MARIÁTEGUI, *CI*, *op. cit.*, page 60.

du fascisme<sup>345</sup>. André Gide est qualifié de *caudillo* de la N.R.F.<sup>346</sup> Fridtjof Nansen (1861-1930), le père du fameux passeport, est le « *caudillo* d'une croisade moderne »<sup>347</sup>. À l'inverse, des figures sont catégorisées comme *caudillos* quand leur importance politique et les transformations qu'elles ont représenté pourraient les faire entrer dans la catégorie des *condottieri*, comme Mustafa Kemal<sup>348</sup> (1881-1938) ou Abd El Krim<sup>349</sup> (1882-1963).

Le portrait-type d'un *caudillo* ou d'un *condottiere* s'avère donc difficile à établir. Pourtant, Mariátegui dresse, au fur et à mesure des articles qu'il publie, une liste de dirigeants qui ne sont pas des *leaders*, des *caudillos* ou des *condottieri*. On retrouve dans cette catégorie négative des figures diverses : Kerenski<sup>350</sup>, Maurras et Daudet, Tardieu<sup>351</sup>, Hindenburg<sup>352</sup>, Al Smith<sup>353</sup>, Hans Luther<sup>354</sup>, Kautsky et Bernstein<sup>355</sup>, Hilferding<sup>356</sup>, Ebert, Dzerjinski<sup>357</sup> et même Gandhi<sup>358</sup>. Que leur manque-t-il ? Quel élément fait défaut dans leur action politique qui amène Mariátegui à leur dénier ces catégories ? On peut identifier trois cas de figure. Le premier comprend les hommes politiques représentatifs de l'ordre *ante-bellum*, incapables à ses yeux de saisir la dimension irrémédiable de la crise de la démocratie bourgeoise et cherchant à en prolonger l'existence. On y trouve, pêle-mêle, des hommes d'État comme Luther et Tardieu, des théoriciens et dirigeants de parti comme Kaustky. Le second cas de figure rassemble les intellectuels influents – surtout réactionnaires, mais pas seulement comme le révèle son jugement sur l'action politique de González Prada<sup>359</sup> – dont Mariátegui nie la capacité créatrice effective (fût-ce dans la contre-révolution). Enfin, on trouve des personnages ayant une importance administrative (Al Smith) ou même politique (Dzerjinski),

<sup>345</sup> « Una polémica literaria » (14/01/1928), *Variedades*, José Carlos MARIÁTEGUI, *AE*, *op. cit.*, page 138.

<sup>346</sup> « André Gide y la Nouvelle Revue Française » (14/11/1925), *Variedades*, José Carlos MARIÁTEGUI, *SO*, *op. cit.*, page 28.

<sup>347</sup> « Fridtjof Nansen, el caballero andante de la paz » (30/05/1925), *Variedades*, José Carlos MARIÁTEGUI, *FAVM I*, *op. cit.*, page 213.

<sup>348</sup> « La revolución turca y el islam », José Carlos MARIÁTEGUI, *EC*, *op. cit.*, page 207.

<sup>349</sup> « El imperialismo y Marruecos » (11/08/1925), *Variedades*, José Carlos MARIÁTEGUI, *FAVM I*, *op. cit.*, page 236.

<sup>350</sup> « Revolución rusa », José Carlos MARIÁTEGUI, *HCM*, *op. cit.*, page 184.

<sup>351</sup> « El gabinete Tardieu » (08/11/1929), *Mundial*, José Carlos MARIÁTEGUI, *FAVM III*, *op. cit.*, page 111.

<sup>352</sup> « La elección de Hindenburg » (02/03/1925), *Variedades*, José Carlos MARIÁTEGUI, *FAVM I*, *op. cit.*, page 200.

<sup>353</sup> « La campaña electoral en los Estados Unidos » (29/09/1928), *Variedades*, José Carlos MARIÁTEGUI, *FAVM II*, *op. cit.*, page 233.

<sup>354</sup> « Luther » (04/09/1926), *Variedades*, *Ibid.*, p. 109.

<sup>355</sup> « Ebert y la social-democracia alemana », José Carlos MARIÁTEGUI, *EC*, *op. cit.*, page 143.

<sup>356</sup> « Hilferding y la social-democracia alemana » (20/10/1923), *Variedades*, José Carlos MARIÁTEGUI, *FAVM I*, *op. cit.*, page 36.

<sup>357</sup> « Después de la muerte de Dzerjinski » (21/08/1926), *Variedades*, José Carlos MARIÁTEGUI, *FAVM II*, *op. cit.*, page 102.

<sup>358</sup> « Gandhi », José Carlos MARIÁTEGUI, *EC*, *op. cit.*, page 196.

<sup>359</sup> José Carlos MARIÁTEGUI, *7E*, *op. cit.*, page 217.



mais chez qui Mariátegui n'identifie pas d'envergure suffisante. Ils apparaissent comme de bons éléments de leur camp, sans pouvoir prétendre raisonnablement à en incarner la flamme.

Il ne s'agit pas, pour le Péruvien, de poser un jugement moral sur toutes ces figures de la politique mondiale, mais l'on constate l'usage d'une classification des grands dirigeants qui permet de discriminer entre différents types. Le *condottiere*, par sa combativité et sa volonté de transformation / conservation, est en phase avec le moment de bouleversement que diagnostique Mariátegui. Les *condottieri* sont, par conséquent, les dirigeants qui parviennent à rassembler, sur leur nom et au travers de ce qu'ils incarnent, des attentes et des espoirs larges. Ils sont, en quelque sorte, des catalyseurs d'un sentiment épique. Pour cela, il leur faut cette sensibilité à l'histoire qui soit à même de leur faire entrevoir les mouvements profonds qui meuvent les subjectivités, ainsi que les forces matérielles et historiques en présence. Il n'est donc pas exclu qu'un intellectuel puisse devenir un *caudillo* ou un *condottiere*, mais il faut qu'il sacrifie à la réalisation politique. Par opposition, ne sont ni des *caudillos* ni des *condottieri* les hommes politiques allant contre le courant de l'histoire tel que Mariátegui le ressent : ce sont les vieux sociaux-démocrates allemands, symboles d'une déchéance (Kautsky, Ebert) ; les démocrates et les libéraux (Smith, Nitti) ; ce sont, enfin, ceux qui ne sont pas prêts à mettre « tous leur sang dans leurs idées »<sup>360</sup>, ceux qui prolongent l'ordre classique en dépit de la nature romantique de la période.

Cette typologie ne doit cependant pas nous amener à une impression d'équivalence entre les politiques menées par les divers dirigeants. Ainsi, si Mussolini est dans la même catégorie que des dirigeants bolcheviks, il s'en faut de beaucoup que l'appréciation de leur action politique respective soit la même. Dans un article de 1924, Mariátegui écrit : « Mussolini est détestable comme *condottiere* de la réaction, mais estimable comme homme inventif »<sup>361</sup>. Il s'agit de comprendre et de qualifier ce qu'est et ce que représente le pouvoir de Mussolini, et non de prononcer des anathèmes. Cela n'implique en rien de faire équivaloir les politiques en présence, car Mariátegui a pleinement conscience des antagonismes qui les opposent, par-delà l'opposition commune qu'ils manifestent contre le libéralisme :

Les *Réflexions sur la violence* [de Georges Sorel] semblent avoir eu une influence décisive dans la formation mentale de deux *caudillos* aussi antagoniques que Lénine et

<sup>360</sup> Nous reprenons cette idée de la note d'avertissement qui ouvre les *Sept Essais* : « Et si j'espère et réclame que l'on me reconnaisse un mérite, c'est – conformément à un principe de Nietzsche – celui de mettre tout mon sang dans mes idées » (« Y si algún mérito espero y reclamo que me sea reconocido es el de –(...) conforme un principio de Nietzsche– meter toda mi sangre en mis ideas »). *Ibid.*, p. 5.

<sup>361</sup> « Mussolini es detestable como condottiere de la reacción, pero estimable como hombre de ingenio ». « La torre de marfil » (07/11/1924), *Mundial*, José Carlos MARIÁTEGUI, *AE*, *op. cit.*, page 27.

Mussolini. Et Lénine apparaît à notre époque, incontestablement, comme le restaurateur le plus énergique et le plus fécond de la pensée marxiste.<sup>362</sup>

Ainsi, quand Lénine place la critique du capitalisme au cœur de sa pensée révolutionnaire, l'anti-communiste Mussolini adopte, au contraire, certains fondements de l'économie libérale. Il n'y a donc pas de programme commun entre les fascistes et les communistes, mais ce sont des manifestations d'une même période historique, au sein de laquelle de vastes agrégats humains entrent de plain-pied dans l'histoire pour la changer. Les figures dirigeantes apparaissent au gré d'une conjoncture sociale, économique, idéale, etc., et leur capacité à formuler une voie conditionne leur caractère de dirigeant. En dernière instance, il s'agit de répondre à une attente sociale, tout en participant à la façonner : « Dans cette époque de néo-romantisme, les foules ne veulent pas d'hommes d'État, mais des *caudillos*, elles ne veulent pas de sagaces penseurs, mais des capitaines courageux, mythiques et thaumaturgiques »<sup>363</sup>. D'ailleurs, la figure individuelle de tel ou tel leader peut disparaître sans que le processus auquel elle a pris part ne s'arrête, comme l'exemple de Trotsky le montre :

Ce n'est pas la première fois que le destin d'une révolution exige que cette dernière accomplisse sa trajectoire sans ou contre son *caudillo*. Ce qui prouve, peut-être, que dans l'histoire les grands hommes jouent un rôle moins important que les grandes idées.<sup>364</sup>

Quelques caractéristiques doivent être soulignées sur la question du rapport entre un dirigeant et un mouvement. Il y a, pour ainsi dire, une « fabrique » du dirigeant qui correspond, à la fois, à un parcours individuel, où la volonté, la discipline ou le sacrifice sont importants ; et à des conditions historiques qui déterminent les formes de l'émergence du leader. Pour ce qui est du parcours individuel, Mariátegui met en avant l'abnégation de Gandhi, l'intransigeance et la violence de Farinacci ou le courage d'Abd el Krim. Un exemple lui permet d'opposer Léon Daudet à Pierre Semard (1887-1942), Secrétaire général du PCF, sur le sérieux de leur engagement :

Le prestige populaire d'un *condottiere* se forge en prison mieux que dans des forges inoffensives. Aujourd'hui comme hier, on ne peut changer un ordre politique sans des

<sup>362</sup> « Las reflexiones sobre la violencia parecen haber influido decisivamente en la formación mental de dos caudillos tan antagónicos como Lenin y Mussolini. Y Lenin aparece, incontestablemente, en nuestra época como el restaurador más enérgico y fecundo del pensamiento marxista ». « Henri de Man y la "crisis" del marxismo », José Carlos MARIÁTEGUI, *DM, op. cit.*, page 21.

<sup>363</sup> « en esta época de neo-romanticismo, las muchedumbres no quieren estadistas sino caudillos, no quieren sagaces pensadores, sino bizarros, míticos y taumatúrgicos capitanes ». « Nitti », José Carlos MARIÁTEGUI, *EC, op. cit.*, page 65.

<sup>364</sup> « No es la primera vez que el destino de una revolución quiere que ésta cumpla su trayectoria sin o contra sus caudillos. Lo que prueba, tal vez, que en la historia los grandes hombres juegan un papel más modesto que las grandes ideas ». « El partido bolchevique y Trotsky » (31/01/1925), *Variedades*, José Carlos MARIÁTEGUI, *FAVMI, op. cit.*, page 155.

hommes résolus à résister à la prison ou à l'exil. Tel est, par exemple, le critère du Parti Communiste français, qui ne se montre pas particulièrement intéressé à épargner à son Secrétaire général, Pierre Semard, libéré par la ruse monarchiste en même temps que Léon Daudet<sup>365</sup>, les mois de prison auxquels il a été condamné en conséquence de sa propagande révolutionnaire.<sup>366</sup>

On retrouve l'idée de l'incarnation, ici déclinée sous le mode de l'exemple. Gandhi, les communistes ou Chiang Kai-shek se font reconnaître leur qualité de dirigeant par l'épreuve, et gagnent ainsi une force charismatique à même de canaliser les attentes et les espérances des masses qui se mobilisent pour l'indépendance, qui pour la révolution sociale.

Par ailleurs, le manque ou la mort d'un dirigeant peut être un drame pour les attentes populaires. Mariátegui cite notamment le cas bulgare, où le premier ministre Alexandre Stambolijski, leader du Parti agrarien<sup>367</sup>, est assassiné en 1923, désorganisant les milices paysannes qui soutenaient la réforme agraire : « les masses rurales se trouvèrent sans *caudillo* et sans programme »<sup>368</sup>. Dans le cas du Mexique, Mariátegui explique la stabilité du porfirisme (1876-1911) – entre autres facteurs – par l'absence de *caudillo* à même d'animer un esprit de révolte pourtant présent. Il parle ainsi d'une « humeur révolutionnaire », propice au surgissement d'une figure qui soit à même de catalyser les mécontentements et de proposer une vision, un projet mobilisateur. C'est le cas de Francisco Madero<sup>369</sup> (1873-1913), mais aussi des autres grandes figures de la révolution mexicaine, comme Emiliano Zapata (1879-1919) ou Pancho Villa (1878-1923). L'absence d'une figure dirigeante qui parvienne à fédérer et organiser – ou d'une figure capable d'incarner efficacement l'aspiration à un ordre nouveau – est ainsi un obstacle indéniable à l'engagement d'une lutte potentiellement victorieuse. C'est notamment un des éléments d'explication que cite l'auteur face à la litanie de l'échec des insurrections indigènes au Pérou, dont il offre une lecture très négative, y voyant une

---

<sup>365</sup> Semard profita de l'évasion organisée pour Léon Daudet pour s'échapper de la prison de la Santé, où il purgeait une peine de prison pour sa propagande contre la guerre du Rif. Voir Serge WOLIKOW, « Semard, Pierre », in *Le Maitron. Dictionnaire biographique [en ligne]*, 2008, URL complète en biblio.

<sup>366</sup> « El prestigio popular de un condottiere se forja en la prisión mejor que en otras fraguas inocuas. Hoy como ayer, no se puede cambiar un orden político sin hombres resueltos a resistir la cárcel o el destierro. Este es, por ejemplo, el criterio del Partido Comunista francés, que no se manifiesta excesivamente interesado en ahorrar a su Secretario General Pierre Semard, libertado por la treta monarquista al mismo tiempo que León Daudet, los meses de cárcel a que ha sido condenado a consecuencia de su propaganda revolucionaria ». « El caso Daudet » (02/07/1927), *Varietades*, José Carlos MARIÁTEGUI, *DM, op. cit.*, page 173.

<sup>367</sup> Jean BÉRENGER, « STAMBOLIJSKI Alexandre (1879-1923) », in *Encyclopædia Universalis [en ligne]*, URL complète en biblio.

<sup>368</sup> « las masas rurales se encontraron sin caudillo y sin programa ». « La revolución y la reacción en Bulgaria » (12/01/1924), *Varietades*, José Carlos MARIÁTEGUI, *FAVM I, op. cit.*, page 60.

<sup>369</sup> « Mexico y la revolución » (05/01/1924), *Varietades*, José Carlos MARIÁTEGUI, *TNA, op. cit.*, page 40.

série de tentatives de filiation aristocratique et raciste, dans laquelle se distingue, proche de l'Indépendance, le mouvement de Tupac Amaru<sup>370</sup>. Insurrections dirigées par des *curacas*<sup>371</sup>, par des descendants de l'ancienne noblesse indigène, par des *caudillos* incapables de donner à un mouvement de masse un programme qui ne soit pas une restauration extemporelle et impossible. Survivants d'une classe dissoute et vaincue, les héritiers de l'ancienne aristocratie indienne ne pouvaient accomplir avec succès l'entreprise d'une révolution.<sup>372</sup>

Le caractère dépassé du programme politique de ces insurrections n'est pas le seul élément que met en avant Mariátegui dans son analyse. Commentant l'ouvrage d'Ernesto Reynaga (1930) sur l'insurrection de Huáraz de 1885, dirigée par Atusparia<sup>373</sup>, Mariátegui écrit :

La défaite d'Atusparia et Ushcu Pedro est l'une des nombreuses défaites subies par la race indigène. Les Indiens d'Ancash se soulevèrent contre les Blancs, protestant contre les « travaux de la république », contre le tribut personnel. L'insurrection eut une motivation économique-sociale claire. [...] Mais, quand la révolte aspira à se transformer en une révolution, elle se sentit impotente par manque de fusils, de programme et de doctrine.<sup>374</sup>

Le *caudillo* ne devient un *condottiere* efficace, il ne peut mener à la victoire ou à une transformation du réel, que dans la mesure où son action combine une capacité matérielle minimale (ici, des fusils) et des conditions subjectives (« spirituelles », dirait Mariátegui). L'absence de *caudillo*, ou sa disparition, peut être très problématique au sens où elle est le signe d'un manque, d'une incapacité, ou bien d'une violence subie qui étouffe le mouvement sans qu'il puisse se développer (ces éléments pouvant se mêler).

Enfin, les conditions historiques propres à chaque formation sociale établissent un cadre au sein duquel une figure dirigeante peut s'affirmer. Mariátegui en donne un exemple parlant au travers de la comparaison entre Primo de Rivera et Mussolini :

Entre le marquis de l'Estrella [Miguel Primo de Rivera] et Benito Mussolini, la différence de catégorie est trop évidente. L'un et l'autre représentent la réaction. Mais alors que

<sup>370</sup> Túpac Amaru II, José Gabriel Condorcanqui (1738-1781).

<sup>371</sup> Chefs d'*ayllu* ou potentats locaux (caciques, gouverneurs, etc.). REAL ACADEMIA ESPAÑOLA, « Curaca », in *Diccionario de la lengua española [versión 23.5 en línea]*.

<sup>372</sup> « serie de tentativas de filiación aristocrática y racista, en que se destaca, próxima la Independencia, el movimiento de Tupac Amaru. Insurrecciones encabezadas por curacas, por descendientes de la antigua nobleza indígena, por caudillos incapaces de dar a un movimiento de masas otro programa que una extemporánea o imposible restauración. Supérstites de una clase disuelta y vencida, los herederos de la antigua aristocracia india, no podían acometer con éxito la empresa de una revolución ». « Prefacio » in Ernesto REYNA, *El Amauta Atusparia*, Lima, Ediciones Amauta, 1930. Également publié dans José Carlos MARIÁTEGUI, *IP*, op. cit., page 187.

<sup>373</sup> Pedro Pablo Atusparia (1840-1887). Sur la rébellion, voir la note synthétique dans Carlos CONTRERAS et Marcos CUETO, *Historia del Perú contemporáneo*, op. cit., page 188.

<sup>374</sup> « La derrota de Atusparia y Ushcu Pedro es una de las muchas derrotas sufridas por la raza indígena. Los indios de Ancash se levantaron contra los blancos, protestando contra los "trabajos de la República", contra el tributo personal. La insurrección tuvo una clara motivación económico-social. [...] Pero, cuando la revuelta aspiró a transformarse en una revolución, se sintió impotente por falta de fusiles, de programa y de doctrina ». « Prefacio a *El Amauta Atusparia* », José Carlos MARIÁTEGUI, *IP*, op. cit., page 186.

Mussolini est un cas de condottierisme ou de césarisme italiens, Primo de Rivera n'est qu'un cas de prétorianisme sud-américain, avec toutes les conséquences et les caractéristiques historiques de chacune des deux classifications.<sup>375</sup>

L'histoire institutionnelle et politique ne disparaît pas du seul fait d'un changement de cycle dans l'histoire mondiale. La différence que Mariátegui identifie entre Mussolini et Primo de Rivera tient à des observations psychologiques, pour une part, mais surtout d'ordre historique et social. Mussolini se coule dans une tradition romaine réinventée, quand Primo de Rivera – auquel Mariátegui consacre de nombreux articles – est moqué pour la faiblesse de son projet politique, son incapacité à imprimer un nouveau cours à l'histoire espagnole. Les catégories que le Péruvien mobilise en appellent à une lecture en termes politiques (césarisme, prétorianisme<sup>376</sup>, etc.), et non psychologiques. De plus, la caractérisation de Mariátegui renvoie à l'histoire de la construction de l'État moderne. Ainsi, les fascistes italiens se proposent l'édification d'un État fort, « totalitaire »<sup>377</sup>, quand Primo de Rivera est ramené à un pouvoir faible – indépendamment de sa violence potentielle – et « sud-américain ».

Cette dernière qualification est à mettre en rapport avec la critique de la faiblesse de l'État et de la société civile en Amérique latine, que met en évidence chaque coup d'État. La prise du pouvoir par un militaire sans envergure, mais au verbe ronflant, traverse les écrits de Mariátegui, qui raille « cette Amérique des petites révolutions »<sup>378</sup>. Des figures de *caudillos* ont pu marquer l'histoire d'un sceau positif, comme le général Castilla<sup>379</sup> au Pérou (président de la République entre 1844 et 1862), sans pour autant que ces figures ne parviennent à imposer des mesures à même de dépasser les contradictions internes des économies dépendantes du continent. Le cas de Castilla est exemplaire à cet égard :

Avec Castilla, le *caudillaje* militaire a donné son plus beau fruit. Son opportunisme astucieux, sa malice aiguë, son esprit mal cultivé, son empirisme absolu ne lui permirent

<sup>375</sup> « Entre el Marqués de la Estrella y Benito Mussolini la diferencia de categoría es demasiado evidente. Uno y otro representan la Reacción. Pero mientras Mussolini es un caso de condottierismo o cesarismo italianos, Primo de Rivera es apenas un caso de pretorianismo sudamericano, con todas las consecuencias y características históricas de una y otra clasificación ». « La protesta de la inteligencia en España » (15/05/1926), *Varietades*, José Carlos MARIÁTEGUI, *FAVM II*, *op. cit.*, page 74.

<sup>376</sup> Le substantif décrit un régime dictatorial qui s'appuie sur l'armée. Voir « Prétorianisme », in *Centre National des Ressources Textuelles et Lexicales [en ligne]*, URL complète en biblio.

<sup>377</sup> Le premier à utiliser cette notion est le libéral Giovanni Amendola, en 1923. La notion est ensuite reprise par le régime fasciste lui-même. Voir Enzo TRAVERSO, « Le totalitarisme. Histoire et apories d'un concept », *L'Homme et la société*, 1998, n° 129, pp. 97-111, page 99.

<sup>378</sup> « esta America de las pequeñas revoluciones », José Carlos MARIÁTEGUI, « Aniversario y balance », *op. cit.*

<sup>379</sup> « Le gouvernement de Castilla a marqué une étape de consolidation d'une classe capitaliste » (« El gobierno de Castilla marcó la etapa de solidificación de una clase capitalista »). José Carlos MARIÁTEGUI, *7E*, *op. cit.*, page 15.

pas de pratiquer une politique libérale jusqu'au bout. Castilla se rendit compte du fait que les libéraux de son temps constituaient un cénacle, un groupement, mais pas une classe.<sup>380</sup>

Les *caudillos* militaires sont donc – sauf exception – associés à un État faible, et à une classe dirigeante inepte. Primo de Rivera est ainsi comparé à des dirigeants s'imposant par la force à des structures étatiques faibles et à des sociétés civiles fortement stratifiées et fragmentées. Il faut interpréter la comparaison défavorable avec Mussolini dans ce sens. Cependant, au gré des portraits et des classifications des divers dirigeants latino-américains, Mariátegui donne des indices d'une analyse de la relation entre des *caudillos* hérités du XIX<sup>e</sup> siècle, et des formations sociales où de nouvelles couches et classes apparaissent, où les appareils d'État s'agrandissent, etc. L'exercice du pouvoir par des figures charismatiques prend des tours nouveaux, tout en endossant une partie des anciens caractères propres au pouvoir personnel. Tel est notamment le cas d'Hipólito Irigoyen (1852-1933) en Argentine :

Irigoyen, le *caudillo* taciturne et silencieux, est la figure la plus remarquable de la bourgeoisie argentine. Il appartient à cette lignée de politiques de grande autorité personnelle qui, même dans les pays à l'évolution démo-libérale la plus avancée d'Amérique du Sud, bénéficie jusqu'à aujourd'hui de la tradition *caudilliste*.<sup>381</sup>

Cependant, la rupture que marque Irigoyen tient précisément dans le programme politique qu'il représente, et la classe sur laquelle il s'appuie :

L'irigoyenisme représente le capital financier, la bourgeoisie industrielle et urbaine et s'appuie sur la classe moyenne et même sur cette partie du prolétariat à laquelle le socialisme n'est pas encore parvenu à inculquer sa conception classiste.<sup>382</sup>

Il n'est plus question de prétorianisme, de la succession de généraux s'imposant uniquement par la force des armes sans aucun programme ou aucune vision politique développée. Cette tendance se vérifie, selon Mariátegui, au travers des expériences mexicaine et uruguayenne et des figures d'Alvaro Obregón (1880-1928) et de José Batlle Ordóñez (1856-1929). Ces *caudillos* se distinguent par leur tentative de renforcement de l'État, au détriment des forces

<sup>380</sup> « Con Castilla rindió su máximo fruto el caudillaje militar. Su oportunismo sagaz, su malicia aguda, su espíritu mal cultivado, su empirismo absoluto, no le consintieron practicar hasta el fin una política liberal. Castilla se dio cuenta de que los liberales de su tiempo constituían un cenáculo, una agrupación, mas no una clase ». *Ibid.*, p. 57.

<sup>381</sup> « Irigoyen, el caudillo taciturno y silencioso, es la figura más conspicua de la burguesía argentina. Pertenecía a esa estirpe de políticos de gran autoridad personal que, aún entre los países de más avanzada evolución demo-liberal de Sudamérica, se benefician hasta hoy de la tradición caudillista ». « La batalla electoral de la Argentina » (11/02/1928), *Variedades*, José Carlos MARIÁTEGUI, *TNA, op. cit.*, page 138.

<sup>382</sup> « El irigoyenismo representa el capital financiero, la burguesía industrial y urbana y se apoya en la clase media y aún en aquella parte del proletariado a la cual el socialismo no ha conseguido aún imponer su concepción clasista ». « La batalla electoral de la Argentina » (11/02/1928), *Variedades, Ibid.*

armées ou des factions politiques, de manière à atténuer la « nécessité » du *caudillo*<sup>383</sup>. De même, Mariátegui applaudit la volonté de Batlle d’instaurer un exécutif collectif en Uruguay, qui caractérise « le coup précis et rude d’un *caudillo* génial au caudillisme médiocre »<sup>384</sup> et s’inscrit dans la cohérence de tout un parcours politique :

Batlle Ordóñez, le dirigeant de la plus parfaite démocratie de type *caudillo* de notre Amérique. Son trait le plus caractéristique est sa compréhension du fait que pour une entreprise aussi grande, un homme ne suffisait pas et qu’il manquait un parti. Tout ce qui s’est fait en Uruguay au cours des vingt-cinq dernières années porte le sceau de sa personnalité. Mais la supériorité de Batlle réside dans son effort pour créer une démocratie qui puisse fonctionner sans *caudillos*. Il a toujours semblé se préoccuper plus du destin historique de son parti que du sien.<sup>385</sup>

Là encore, il s’agit d’articuler l’exercice du pouvoir par un homme central dans le champ politique national, mais qui s’appuie sur des secteurs identifiés de la population et propose une projection vers un dépassement du pouvoir prétorien. Cette tendance accompagne les évolutions socio-économiques des pays du continent, et en particulier le développement de la bourgeoisie et du prolétariat urbain et rural, comme l’indique le cas péruvien également<sup>386</sup>.

La complexification des sociétés industrielles aboutit ainsi à une nécessaire mobilisation de masse – ou de répression massive – pour la réalisation d’un projet politique porteur d’un espoir. Les partis, les révolutions, les luttes politiques ou militaires s’appuient donc, lorsqu’ils incarnent un projet épique, sur des légitimations qui dépassent l’autorité individuelle et doivent donner une voix et un débouché à des revendications. C’est dans ce sens que le *caudillo* du XX<sup>e</sup> siècle est supérieur au général putschiste du XIX<sup>e</sup>. C’est dans cette mesure que Mussolini, Lénine, mais aussi – plus tard – Getúlio Vargas et Juan Domingo Perón, accèdent à un statut politique central dans leur espace national. Ces entreprises politiques font donc se mouvoir – et sont mues par – des phénomènes de croyance collective, de foi. C’est en cela qu’elles sont épiques.

<sup>383</sup> « Obregón y la revolución Mexicana » (21/07/1923), *Variedades, Ibid.*, p. 50.

<sup>384</sup> « certero y rudo golpe de un caudillo genial al caudillismo mediocre ». « Política uruguaya » (19/01/1927), *Variedades, Ibid.*, p. 136.

<sup>385</sup> « Battle Ordóñez, el líder de la más perfecta democracia tipo caudillo de nuestra América. Su rasgo más característico es su comprensión de que para que una empresa tan grande no bastaba un hombre y hacía falta un partido. Todo lo que se ha hecho en el Uruguay en los últimos veinticinco años lleva el sello de su personalidad. Pero la superioridad de Batlle reside en su esfuerzo por crear una democracia que pudiese funcionar sin caudillos. Más que de su propio destino histórico, pareció siempre preocupado del de su partido ». « Política uruguaya » (19/01/1927), *Variedades, Ibid.*, p. 135.

<sup>386</sup> Mariátegui interprète l’ascension du civilisme comme un mouvement de la bourgeoisie commerciale et foncière par opposition aux *caudillos* militaires. José Carlos MARIÁTEGUI, *7E, op. cit.*, page 17.

Le *caudillo*, même lorsqu'il incarne par son charisme une forme de dévouement, ne peut – en tant qu'il est un individu – se substituer à la politique. Au contraire, il ne prend toute sa densité qu'au travers d'elle. Mariátegui illustre ce point dans un commentaire au roman *La Derrota* (1926) d'Alexandre Fadeiev (1901-1956), où Levinson, un chef d'une troupe de partisans luttant contre les troupes japonaises et l'armée blanche de Koltchak, est la figure même du *caudillo* politique, dans toute la dimension charismatique du terme :

Le soldat ne se rendait pas compte de la même manière que le *caudillo* ni des objectifs ni du sens de la lutte. Mais il reconnaissait en lui son chef, l'homme qui, sentant et pensant comme lui, ne pouvait le tromper ni le trahir. Et la même relation de corps, de classe, existait entre la *montonera*<sup>387</sup> et les masses ouvrières et paysannes. Les *montoneras* étaient simplement la partie la plus active, combative et dynamique des masses.<sup>388</sup>

Il s'agit donc d'un agencement complexe d'éléments de conscience politique et de charisme personnel. Pourtant, c'est bien le sentiment d'une appartenance à une lutte et à une espérance commune qui donne son sens au sacrifice de la troupe de Levinson. Le *caudillo* est ici une figure locale, un point d'appui singulier d'une lutte qui le dépasse, il est un élément épique dans une épopée concrète, matérielle, où les sujets révolutionnaires sont mus par l'espérance utopique autant que par la conscience politique.

L'épicité, lorsqu'elle est ainsi incarnée, ne suffit cependant pas à établir une figure comme allant « dans le sens de l'histoire ». En effet, le *condottiere* ou le *caudillo* n'est pas, comme nous l'avons montré, par sa seule incarnation, la garantie d'une transformation sociale émancipatrice. Pour incarner un espoir qui soit aussi un pas vers plus d'égalité et de liberté, vers un dépassement des formes qu'il juge dépassées ou obsolètes de la démocratie libérale et un antagonisme assumé avec les projets réactionnaires, Mariátegui fait usage d'une catégorie singulière : l'« idéaliste pratique ». Si la « praticité », la capacité à penser de manière « réaliste » et « concrète » est présente dans sa pensée dès le début des années 1920, l'idéaliste pratique est emprunté à Henri Barbusse, dans un article consacré au Mahatma Gandhi<sup>389</sup>. Or la catégorie a une histoire – en partie inconnue de Mariátegui – significative.

<sup>387</sup> Terme latino-américain que Mariátegui emploie pour désigner les partisans « rouges » menant une guerre de guérilla en Sibérie pendant la guerre civile russe (1918-1921).

<sup>388</sup> « El soldado no se daba cuenta como el caudillo de los objetivos ni del sentido de la lucha. Pero reconocía en éste a su jefe propio, al hombre que sintiendo y pensando como él no podía engañarlo ni traicionarlo. Y la misma relación de cuerpo, de clase, existía entre la montonera y las masas obreras y campesinas. Las montoneras eran simplemente la parte más activa, batalladora y dinámica de las masas ». « *La Derrota*, por A. Fadeiev » (25/12/1929), *Variedades*, José Carlos MARIÁTEGUI, *SO, op. cit.*, page 114.

<sup>389</sup> « Gandhi », José Carlos MARIÁTEGUI, *EC, op. cit.*, page 197.



D'abord forgée par le philosophe pragmatique étasunien John Dewey (1859-1952) en 1917<sup>390</sup>, elle est reprise par Gandhi lui-même dans un article publié dans le journal *Young India*<sup>391</sup>, qui sera traduit en français en 1924 dans un ouvrage préfacé par Romain Rolland<sup>392</sup>, puis repris dans un ouvrage du pacifiste français deux ans plus tard<sup>393</sup>. La notion parvient possiblement à Mariátegui à travers les articles enthousiastes de Rolland dans la revue *Europe*, qui font alors l'éloge de Gandhi, de la non-violence, identifiant dans la doctrine du *Mahatma* la sortie possible de la crise que traverse l'Europe. La figure de Gandhi est alors mobilisée dans un débat plus large qui oppose – par revues interposées – Rolland à Henri Barbusse<sup>394</sup>. Dans un article de *Clarté*, ce dernier rejette l'idée de Gandhi comme apôtre de l'Amour pour lui préférer celle d'un dirigeant révolutionnaire ayant choisi une tactique adaptée à la réalité qu'il s'agit de transformer. Faisant un parallèle avec Lénine<sup>395</sup>, Barbusse défend l'argument selon lequel, plongé dans le contexte indien, le leader bolchevik aurait mené la même politique et la même stratégie au nom du réalisme politique<sup>396</sup>. Dans un article intitulé « Gandhi » et publié dans *La Escena Contemporánea* en 1925, Mariátegui reprend en partie l'argument de Barbusse<sup>397</sup>, affirmant que « Lénine était un réalisateur et un réaliste. Il était, indiscutablement, un idéaliste pratique »<sup>398</sup>.

Cependant, cette caractérisation – qui peut être surprenante appliquée à Lénine – joue sur l'ambiguïté qui entoure la notion d'idéalisme chez Mariátegui. En effet, trois usages se côtoient dans les textes, obscurcissant parfois le rôle que Mariátegui attribue à l'idéalisme dans l'incarnation, la formulation et l'élargissement des mouvements de masse, et parmi

<sup>390</sup> « We pride ourselves upon being realistic, desiring a hardheaded cognizance of facts, and devoted to mastering the means of life. We pride ourselves upon a practical idealism, a lively and easily moved faith in possibilities as yet unrealized, in willingness to make sacrifice for their realization. Idealism easily becomes a sanction of waste and careflessness, and realism a sanction of legal formalism in behalf of things as they are —the rights of the possessor ». John DEWEY, « The Need for a Recovery of Philosophy », in *Creative Intelligence. Essays in the pragmatic attitude*, New York, Henry Holt and Company, 1917, pp. 3-69, page 68.

<sup>391</sup> « Je ne suis pas un visionnaire. Je déclare être un idéaliste pratique » (« I am not a visionary. I claim to be a practical idealist »). Mohandas Karamchand GANDHI, « The Doctrine of the Sword », *Young India*, 11 août 1920, URL complète en biblio.

<sup>392</sup> Mohandas Karamchand GANDHI, *La Jeune Inde*, 1<sup>re</sup> éd., Paris, Stock, 1924.

<sup>393</sup> Romain ROLLAND, *Mahatma Gandhi*, Paris, Stock, 1926.

<sup>394</sup> Sur le débat Romain Rolland – Henri Barbusse, voir David James FISCHER, *Romain Rolland and the Politics of Intellectual Engagement*, Berkeley, University of California Press, 1988.

<sup>395</sup> Claude MARKOVITS, *Gandhi*, Paris, Presses de Sciences Po, 2000, page 42.

<sup>396</sup> Pour un résumé des arguments, voir Evelyn ROY, « Mahatma Gandhi, revolutionary or counter-revolutionary? A reply to Romain Rolland and Henri Barbusse », *Labour Monthly*, septembre 1923, V, n° 3, URL complète en biblio.

<sup>397</sup> À l'inverse de Barbusse, Mariátegui défend l'idée que Lénine n'aurait pas repris à son compte le rejet de la technique moderne, et que la voie politique en Inde aurait pu avoir une direction de classe beaucoup plus marquée.

<sup>398</sup> « Lenin era un realizador y un realista. Era, indiscutiblemente, un idealista práctico ». « Gandhi », José Carlos MARIÁTEGUI, *EC, op. cit.*, page 197.

ceux-ci du mouvement révolutionnaire. Dans un premier sens, Mariátegui fait référence à l'idéalisme entendu comme courant de la philosophie opposé au matérialisme. Ainsi, Benedetto Croce est « idéaliste » dans la mesure où sa philosophie se rattache à ce courant. Dans un deuxième sens, l'idéaliste est celui ou celle qui ne confronte pas ses énoncés à la « réalité », qui est « utopique »<sup>399</sup> au sens négatif du terme. L'abstraction, l'artifice, les apparences empêchent alors de percevoir les mécanismes sociaux à l'œuvre, qui n'apparaissent que lorsque les faits sociaux sont analysés dans leur profondeur sociale, et donc également économique, historique, etc. Dans un troisième sens, enfin, Mariátegui associe l'idéalisme à la capacité à faire valoir des principes éthiques, politiques, etc., sans céder aux difficultés du présent. C'est l'optimisme de l'idéal dans son sens plein.

Le dernier sens est, on le devine, nettement chargé positivement, au contraire des deux autres. C'est particulièrement frappant dans la juxtaposition entre les adjectifs « idéaliste » et « réaliste » dans les portraits élogieux que publie Mariátegui. Ainsi, à propos de l'écrivain étasunien Waldo Frank, il souligne qu'il s'inscrit dans une tradition à la fois « très idéaliste » et « très réaliste »<sup>400</sup>. Ce type de jugement se retrouve pour des figures extrêmement diverses, comme Rabindranath Tagore<sup>401</sup> (1861-1941), Jean Jaurès<sup>402</sup> (1859-1914), Léon Tolstoï<sup>403</sup> (1828-1910), Pedro Zulen<sup>404</sup> (1889-1925) et bien d'autres. Le critère de cette division entre idéalisme abstrait négatif et idéalisme positif tient dans la capacité de création que charrie le positionnement que tel ou tel personnage adopte. Étonnement, c'est auprès d'un grand historien conservateur allemand que Mariátegui trouve la formulation adéquate à cette division :

« Celui qui se contente d'idéalismes provinciaux – écrit Oswald Spengler, l'homme ayant la plus ample perspective historique de notre temps – et qui recherche pour la vie des styles des temps passés, qu'il renonce à comprendre l'histoire, à vivre l'histoire, à créer l'histoire ».<sup>405</sup>

<sup>399</sup> Là encore, il y a – au moins – deux sens au terme « utopie ». Le premier est cousin de l'idéalisme abstrait, coupé des réalités. Le second est, au contraire, proche du troisième sens de l'idéalisme, à savoir, lié à la réalisation concrète du projet utopique, de l'idéal apparemment distant. Le cas de la réalisation de la société communiste comme processus est, bien entendu, une question centrale.

<sup>400</sup> José Carlos MARIÁTEGUI, « Waldo Frank », *Boletín Bibliográfico*, septembre 1925, II, n° 3. Article également publié dans José Carlos MARIÁTEGUI, *AM, op. cit.*, page 156.

<sup>401</sup> « Rabindranath Tagore », José Carlos MARIÁTEGUI, *EC, op. cit.*, page 201.

<sup>402</sup> « Jaurès y la Tercera República », *Ibid.*, p. 130.

<sup>403</sup> « Stefan Zweig, apologista e intérprete de Tolstoy y Dostoievsky » (03/04/1929), *Varietades*, José Carlos MARIÁTEGUI, *AE, op. cit.*, page 172.

<sup>404</sup> « Vidas paralelas : E. D. Morel – Pedro Zulen » (06/02/1925), *Mundial*, José Carlos MARIÁTEGUI, *PP, op. cit.*, page 48.

<sup>405</sup> « "Quien se entretenga, en idealismos provincianos -escribe Oswald Spengler, el hombre de mayor perspectiva histórica de nuestro tiempo- y busque para la vida estilos de tiempos pretéritos, que renuncie a comprender la historia, a vivir la historia, a crear la historia" ». « Pasadismo y futurismo » (28/11/1924), *Mundial, Ibid.*, p. 33.

C'est encore à une capacité de création que s'en remet Mariátegui, sans énoncer dans le détail la différence entre ce qu'il tient pour créateur et non créateur. En revanche, il est assez aisé de délimiter certains critères permettant de caractériser les « idéalistes pratiques ». Que cela soit à propos de la figure indigéniste péruvienne Dora Mayer<sup>406</sup> (1868-1959) ou du président du Mexique (1924-1928) Plutarco Elías Calles<sup>407</sup> (1877-1945), ce sont toujours des figures qui représentent une certaine intransigeance idéologique, alliée à une lecture exigeante de la réalité et des rapports de force qui la structurent. La dimension créatrice n'est pas directement liée à l'exercice du pouvoir politique, mais à l'alliage entre un objectif politique clair et stable, et le fait de s'engager – d'une forme ou d'une autre – dans la lutte pour sa réalisation. Les oscillations idéologiques et les trahisons amènent rapidement des jugements en termes d'opportunisme, de démagogie, d'idéalisme coupé des réalités pour les personnages moins fermes idéologiquement (Millerand, Wilson, etc.). Autrement dit, l'idéalisme au sens positif est rattaché à une capacité d'agir sur – et dans – l'histoire dans le but de la transformer. On comprend alors comment idéalisme et « réalité » peuvent s'articuler dans l'esprit de Mariátegui. À titre d'exemple, et pour compléter ce que nous avons dit plus haut, le Péruvien livre un passage éclairant à propos de la jeune dictature de Primo de Rivera en Espagne et de Mussolini en Italie, dont il perçoit qu'elles se consolident et se bureaucratisent. Ceux qui s'y opposent au nom des libertés et de la constitution – principes abstraits – font une opposition complètement stérile, nous dit Mariátegui. Il ajoute :

Cette réalité peut paraître un peu dure aux hommes. Mais elle doit les rendre, peu à peu, plus réalistes. Or c'est ce qui manque pour voir clair dans le fond des faits et des idéologies. Et pour trouver la formule d'un réalisme idéaliste ou d'un idéalisme réaliste dont puisse sortir un nouveau régime.<sup>408</sup>

La lutte politique n'est donc pas affaire d'incantation mais d'intervention effective, ou qui tente de l'être, et de mouvements supposant l'incarnation et l'identification des masses.

Le manque de réalisme est alors synonyme d'un engagement trop faible dans les luttes concrètes de la société, ou bien d'une lecture qui pêche par une prise en compte insuffisante de ce qui, au contraire, fonde la scientificité du marxisme, à savoir la dimension économique

<sup>406</sup> José Carlos MARIÁTEGUI, *7E*, *op. cit.*, page 31.

<sup>407</sup> « Un libro de discursos y mensajes de Calles » (09/07/1927), *Variedades*, José Carlos MARIÁTEGUI, *TNA*, *op. cit.*, page 98.

<sup>408</sup> « Esta realidad puede parecerles a los hombres un poco dura. Pero tiene que tornarlos, poco a poco, más realistas. Que es lo que hace falta para ver claro en el fondo de los hechos y de las ideologías. Y para encontrar la fórmula de un realismo idealista o de un idealismo realista de la cual pueda salir un régimen nuevo ». « Política española » (26/12/1925), *Variedades*, José Carlos MARIÁTEGUI, *FAVM I*, *op. cit.*, page 281.

et sociale, et donc l'historicité dans son immanence sociale. C'est à ce titre que José Vasconcelos n'est pas assez réaliste (« l'époque réclamait un idéalisme plus pratique »<sup>409</sup>), ou encore que les idées de réforme de l'éducation en Amérique latine pour y réintroduire le latin et se limiter aux humanités est « anti-économique » et « anti-scientifique »<sup>410</sup>. Il s'agit alors d'un « pseudo-idéalisme » qui ne cache en réalité qu'un « idéalisme réactionnaire »<sup>411</sup>, abstrait, refusant de voir que le développement de l'économie doit passer par la massification de l'enseignement et la généralisation des matières techniques. Par opposition, l'idéalisme créateur est celui qui allie la conscience politique et la capacité d'analyse. En d'autres termes, et très strictement, le pessimisme de l'intelligence et l'optimisme de l'idéal. L'ingrédient clé est alors la dimension non pas individuelle – les caractéristiques psychologiques ou les aptitudes de telle ou telle figure – mais collective, large, de masse, et surtout clairement orientée en fonction d'une lecture de classe :

Les idéalistes doivent s'appuyer sur l'intérêt concret d'une couche sociale large et consciente. L'idéal ne prospère que lorsqu'il représente un vaste intérêt. Quand il acquiert, en somme, des caractères d'utilité et de commodité. Quand une classe sociale se transforme en instrument de sa réalisation.<sup>412</sup>

Le critère est donc *in fine* praxéologique et de classe. C'est en tant qu'elle participe de l'histoire en mouvement qu'une figure dirigeante se distingue et prend sa part dans le processus où elle est comprise. Cette relation dialectique suppose de prendre à contre-pied toute la théorie libérale des « élites », congruente avec les conceptions darwinistes sociales et positivistes de la société bourgeoise de l'époque. Mariátegui est d'ailleurs beaucoup plus explicite sur la question du rôle des élites que sur celui des dirigeants. En effet, il consacre un article à cette question, en 1928, qui est un concentré de son approche fondée sur l'intervention politique, l'historicité et la conscience politique d'un idéal à atteindre :

Les véritables « élites » intellectuelles opèrent sur l'histoire en révolutionnant la conscience d'une époque. Le verbe doit se faire chair. La valeur historique des idées se mesure au pouvoir de ses principes ou à l'impulsion de ses actions.<sup>413</sup>

<sup>409</sup> « La época reclamaba un realismo más práctico ». « *Indología*, por José Vasconcelos » (22/10/1922), *Variedades*, José Carlos MARIÁTEGUI, *TNA*, *op. cit.*, page 81.

<sup>410</sup> José Carlos MARIÁTEGUI, *7E*, *op. cit.*, page 128. On trouve également cette idée dans l'article « La enseñanza y la economía » (29/05/1925), *Mundial*, José Carlos MARIÁTEGUI, *TE*, *op. cit.*, page 39.

<sup>411</sup> « La enseñanza y la economía » (29/05/1925), *Mundial*, José Carlos MARIÁTEGUI, *TE*, *op. cit.*, page 41.

<sup>412</sup> « Los idealistas necesitan apoyarse sobre el interés concreto de una extensa y consciente capa social. El ideal no prospera sino cuando representa un vasto interés. Cuando adquiere, en suma, caracteres de utilidad y de comodidad. Cuando una clase social se convierte en instrumento de su realización ». « La imaginación y el progreso » (12/12/1924), *Mundial*, José Carlos MARIÁTEGUI, *AM*, *op. cit.*, page 38.

<sup>413</sup> « Las verdaderas "elites" intelectuales operan sobre la historia revolucionando la conciencia de una época. El verbo necesita hacerse carne. El valor histórico de las ideas se mide por su poder de principios o impulsos de acción ». « El problema de las elites » (07/01/1928), *Variedades*, *Ibid.*, p. 42.

La capacité d'intervention dans l'histoire n'est donc en rien le fruit d'un privilège hérité, elle doit sa nature à des conditions économiques et sociales, et au(x) sujet(s) mobilisé(s) pour mettre en œuvre la transformation.

L' « élite » qui doit le pouvoir à un privilège qu'elle n'a pas conquis elle-même par ses propres forces n'est pas une élite authentique. Les idéologues de la réaction, encouragés plus par la défaite du prolétariat que par la victoire de la bourgeoisie en Europe occidentale, attendent un militaire ou un *caudillo* quelconque qui instaure une dictature.<sup>414</sup>

Perdues dans la crise de la civilisation capitaliste, les élites libérales de la société bourgeoise semblent démunies, écrit Mariátegui, face à la contestation violente et radicale de l'ordre bourgeois. Ce caractère passif se traduit par une atonie, une incapacité propositionnelle qui débouche sur l'alliance entre certains secteurs de la bourgeoisie et les régimes autoritaires qui se multiplient après la Grande Guerre. Selon le Péruvien, justement parce qu'elles délèguent la direction de la société, elles ne sont plus des élites.

Cela ne revient pas à nier le rôle d'un groupe qui entraîne des forces sociales beaucoup plus larges numériquement (à l'image de l'avant-garde léniniste), comme il le rappelle ensuite :

Une révolution est toujours l'œuvre d'une « élite », d'une équipe, d'une phalange d'hommes héroïques et supérieurs ; [...] par conséquent, le problème de l'« élite » existe aussi comme problème interne pour le prolétariat, avec cette différence que ce dernier, dans sa lutte, dans son ascension, forge et forme ses cadres directeurs dans une ambiance mystique et passionnelle, et avec la proposition de mythes vivants. Historiquement, il y a beaucoup plus de possibilité que le génie créateur surgisse dans le camp du socialisme que dans le camp du capitalisme, surtout dans les pays où le capitalisme semble arrivé à sa conclusion, non seulement comme fait spirituel, mais aussi comme fait matériel. (Arrivé à sa conclusion, bien qu'il conserve le pouvoir politique, parce que ses possibilités de croissance économique ont atteint leurs limites).<sup>415</sup>

La différence tient donc dans le processus historique lui-même, non pas comme entité démiurgique en dehors de toute matérialité, mais comme processus immanent découlant à la

---

<sup>414</sup> « No es una auténtica "elite" la que debe el poder a un privilegio que ella misma no ha conquistado con sus propias fuerzas. Los ideólogos de la reacción, envalentonados más por la derrota del proletariado que por la victoria de la burguesía en la Europa occidental, aguardan un militar o un caudillo cualquiera que instaure su dictadura ». « El problema de las elites » (07/01/1928), *Variedades, Ibid.*

<sup>415</sup> « una revolución es siempre la obra de una "elite", de un equipo, de una falange de hombres heroicos y superiores; [...] por consiguiente, el problema de la "elite", existe también como problema interno para el proletariado, con la diferencia de que éste, en su lucha, en su ascensión, va templando y formando dentro de un ambiente místico y pasional, y con la sugestión de mitos vivos, sus cuadros directores. Históricamente, hay mucho más posibilidad de que el genio creador surja en el campo del socialismo que en el campo del capitalismo, sobre todo en los países donde no sólo como hecho espiritual, sino también como hecho material, el capitalismo aparece concluido. (Concluido, a pesar de conservar el poder político, porque sus posibilidades de crecimiento económico han tocado su limite) ». « El problema de las elites » (07/01/1928), *Variedades, Ibid.*, p. 44.

fois des contradictions du mode de production et des actions des sujets en son sein. La définition d'une élite est ainsi étroitement corrélée, chez Mariátegui, à sa conception de l'histoire et de l'action héroïque, c'est-à-dire de l'action créatrice et transformatrice : « Pour l'histoire, il n'existe pas d'"élite" reléguée<sup>416</sup>. L'"élite" est, essentiellement, créatrice »<sup>417</sup>.

Quel critère de réalisme est opérant dans les textes de Mariátegui ? Un passage d'un article intitulé « El determinismo marxista » permet de répondre à cette question :

Marx ne pouvait concevoir ni proposer une politique qui ne fût pas réaliste et, de ce fait, il arriva à la démonstration selon laquelle le processus même de l'économie capitaliste, s'il s'accomplit de manière pleine et vigoureuse, conduit au socialisme ; mais il considéra toujours comme une condition antérieure à sa réalisation la mise en capacité spirituelle et intellectuelle du prolétariat, au travers de la lutte des classes.<sup>418</sup>

La connaissance et l'action politique sont ici consubstantielles au projet révolutionnaire. La démarche scientifique (identification du mode de production capitaliste, de ses lois et de ses contradictions, de ses formes sociales diverses, etc.) est indissociable d'une démarche volontaire et militante de transformation qui ne prend son sens qu'en fonction d'un idéal, d'un projet utopique (la société sans classes, le communisme). La dimension subjective et la dimension objective vont donc de pair, sans contradiction : l'horizon d'attente et d'espérance n'est pas contredit par la connaissance matérielle des processus historiques. Par ailleurs, cette perspective implique de poser le dépassement du capitalisme comme un aboutissement nécessaire, sans pour autant que soit déterminée téléologiquement le devenir humain et social. Il y a bien une détermination, mais elle ne peut être effective que par la lutte des classes, processus immanent au capitalisme lui-même. En ce sens, la détermination fondamentale (le capitalisme conduit à son propre dépassement) est fonction des déterminations secondes, dérivées : les conditions historiques données dans lesquelles se donne la lutte dans chacun des théâtres où elle a lieu. On trouve, ici encore, un modèle à dominante qui articule détermination et indétermination, nécessité d'un dépassement du capitalisme comme effet de

---

<sup>416</sup> Il s'agit ici d'une référence à Vilfredo Pareto et à l'histoire comme « cimetière d'élites ». Mariátegui cite probablement à partir du *Trattato di Sociologia Generale*, dont on sait qu'il possédait les trois volumes, bien qu'ils aient disparus de sa bibliothèque, comme l'atteste Harry Vanden (Harry E. VANDEN, *Mariátegui. Influencias en su formación ideológica*, op. cit., page 53.). Il n'a pas été possible d'établir quelle édition utilise l'auteur.

<sup>417</sup> « Para la historia no existen "elites" relegadas. La "elite" es esencialmente creadora ». « El problema de las elites » (07/01/1928), *Variedades*, José Carlos MARIÁTEGUI, *AM*, op. cit., page 42.

<sup>418</sup> « Marx no podía concebir ni proponer sino una política realista y, por esto, extremó la demostración de que el proceso mismo de la economía capitalista, cuanto más plena y vigorosamente se cumple, conduce al socialismo; pero entendió, siempre como condición previa de un nuevo orden, la capacitación espiritual e intelectual del proletariado para realizarlo, a través de la lucha de clases ». « El determinismo marxista », José Carlos MARIÁTEGUI, *DM*, op. cit., page 67.

ses lois fondamentales et ouverture des possibles historiques par la centralité de la praxis (la lutte des classes). Les facteurs subjectifs et objectifs sont ainsi intrinsèquement liés dans la vision de Mariátegui, donnant au couple réalisme-idéalisme toute son ampleur.

La dimension scientifique du marxisme ne clôt pas l'horizon utopique, et ce dernier n'éclipse pas l'exigence de connaissance que requiert l'action révolutionnaire au présent. L'« analyse concrète de la situation concrète » ne prend son sens que dans son rapport à l'édification présente du futur communiste : « Le marxisme, là où il s'est montré révolutionnaire – c'est-à-dire là où il a été marxisme – n'a jamais obéi à un déterminisme passif et rigide »<sup>419</sup>, écrit Mariátegui. La catégorie d' « idéologue<sup>420</sup> réalisateur », qui apparaît essentiellement dans *Defensa del Marxismo*, permet de saisir l'imbrication entre projet utopique et impératif de transformation du réel. Sans surprise, elle rassemble les principales figures de la révolution bolchevique :

Marx a initié ce type d'homme d'action et de pensée. Mais chez les dirigeants de la révolution russe apparaît, avec des traits plus définis, l'idéologue réalisateur. Lénine, Trotsky, Boukharine, Lunatcharsky philosophent dans la théorie et la praxis. À côté de ses travaux de stratège de la lutte des classes, Lénine lègue son *Matérialisme et empiriocriticisme*. Trotsky, plongé dans le travail herculéen de la guerre civile et les débats dans le parti, prend de son temps pour ses méditations sur *Littérature et Révolution*. Et chez Rosa Luxemburg la combattante et l'artiste ne fusionnent-elles pas à chaque instant ? Qui, parmi les professeurs qu'admire Henri de Man, vit avec plus de plénitude et d'intensité d'idée et de création ? Il viendra un temps où, au détriment des universitaires arrogants qui accaparent aujourd'hui la représentation officielle de la culture, cette femme incroyable qui écrivit depuis la prison ces lettres merveilleuses à Luisa Kautsky éveillera la même dévotion et trouvera la même reconnaissance qu'une Thérèse d'Ávila. Esprit plus philosophique et moderne que toute la bande pédante qui l'ignore – à la fois actif et contemplatif – elle mit dans le poème tragique de son existence l'héroïsme, la beauté, l'agonie et la jouissance, comme aucune école de sagesse ne l'enseigne.<sup>421</sup>

<sup>419</sup> « El marxismo, donde se ha mostrado revolucionario -vale decir donde ha sido marxismo- no ha obedecido nunca a un determinismo pasivo y rígido ». « El determinismo marxista », *Ibid.*

<sup>420</sup> Notons que le terme n'est pas chargé péjorativement pour Mariátegui.

<sup>421</sup> « Marx inició este tipo de hombre de acción y pensamiento. Pero en los líderes de la revolución rusa aparece, con rasgos más definidos, el ideólogo realizador. Lenin, Trotsky, Bukharin, Lunatcharsky, filosofan en la teoría y la praxis. Lenin deja, al lado de sus trabajos de estrategia de la lucha de clases, su *Materialismo y Empiriocriticismo*. Trotsky, en medio del trajín de la guerra civil y de la discusión de partido, se da tiempo para sus meditaciones sobre Literatura y Revolución. ¿Y en Rosa Luxemburgo, acaso no se unimisman, a toda hora, la combatiente y la artista? ¿Quién, entre los profesores, que Henri de Man admira, vive con más plenitud e intensidad de idea y creación? Vendrá un tiempo en que, a despecho de los engreídos catedráticos, que acaparan hoy la representación oficial de la cultura, la asombrosa mujer que escribió desde la prisión esas maravillosas cartas a Luisa Kautsky, despertará la misma devoción y encontrará el mismo reconocimiento que una Teresa de Ávila. Espíritu más filosófico y moderno que toda la caterva pedante que la ignora -activo y contemplativo, al mismo tiempo- puso en el poema trágico de su existencia el heroísmo, la belleza, la agonía y el gozo, que no enseña ninguna escuela de la sabiduría ». « La filosofía moderna y el marxismo », José Carlos MARIÁTEGUI, *DM, op. cit.*, page 44.

Le ton exalté qu'emploie Mariátegui n'est pas contradictoire avec l'appréciation rationnelle des œuvres théoriques des figures du mouvement communiste. Au contraire, c'est au feu ardent de la lutte des classes, du combat révolutionnaire que se sont forgés les caractères et les œuvres, dans un rapport organique et dialectique. L'idéologue réalisateur est une synthèse, l'image de l'incarnation révolutionnaire, où la figure dirigeante est révélée par l'épreuve de la violence révolutionnaire sans perdre pour autant sa capacité d'analyse et de formulation stratégique. Dans cette conjonction, leurs trajectoires prennent même, sous la plume du Péruvien, les contours d'une œuvre d'art.

Au terme de cette revue des principales catégories que mobilise Mariátegui pour analyser la question de l'incarnation et de la direction des mouvements de masse, nous pouvons établir quelques éléments saillants. D'abord, l'incarnation a des échelles et une hiérarchie : les *jefes* ne sont pas tous des *caudillos*, et ces derniers ne peuvent pas tous prétendre au titre de *condottiere*. Enfin, la figure ambiguë de l'idéaliste pratique – qui peut se référer à de grands dirigeants comme Lénine et Gandhi, mais aussi à des personnages qui ne revendiquent aucune direction politique, comme Dora Mayer – vient compléter cet édifice. Nous avons identifié comme critère discriminant la capacité à articuler une lecture critique (c'est à dire économique et sociale) et une capacité de transformation du réel ; l'articulation de ces deux piliers devant être adossée à une capacité de mobilisation de masse, autrement dit à la confluence d'un effet de croyance multitudinaire. La figure dirigeante se trouve au carrefour d'un besoin d'énonciation (le verbe) et d'un besoin d'incarnation (la chair) pour donner forme à une mobilisation qui ne prend sens qu'en fonction des objectifs qu'elle se donne. À la direction d'un mouvement il incombe alors de formuler la théorie et de nommer les objectifs. Or, si les dirigeants réactionnaires ou libéraux surgissent de la minorité possédante au nom de principes abstraits ou impossibles (le libéralisme économique et la sacralité de la propriété privée, ou le retour à un passé fantasmé), le mouvement révolutionnaire voit émerger des dirigeants du processus de lutte lui-même. C'est dans la lutte des classes que se forment les personnages les plus éminents du camp de la révolution, et c'est dans cette mesure que la probabilité du surgissement du « génie créateur » y est supérieure pour Mariátegui. En tant qu'ils sont porteurs d'un projet idéal puissant (l'abolition de la société de classe) et d'une « fabrique » par la lutte qui leur donne leur légitimité, cette « élite », ou cette avant-garde, est à la fois idéaliste et réaliste. En termes plus actuels, elle est matérialiste sans se départir de la flamme utopique qui anime sa croyance dans un avenir



meilleur. De plus, l'avant-garde comme l'incarnation individuelle (dans le cas de Lénine) ne prend son sens révolutionnaire que par sa dimension multitudinaire : « un nouvel ordre juridique et économique ne peut être l'œuvre d'un *caudillo* mais d'une classe »<sup>422</sup>. Cette conclusion d'étape fait donc appel à une constellation d'autres catégories et notions comme celles de mythe, d'utopie, de religion, en relation avec la classe sociale et la révolution, qui est l'objet de la section suivante.

---

<sup>422</sup> « Un nuevo orden jurídico y económico no puede ser, en todo caso, la obra de un caudillo sino de una clase ». José Carlos MARIÁTEGUI, *7E*, *op. cit.*, page 57.

## C. Mythe, Éthique, Nation

*Sans doute l'arme de la critique ne peut-elle remplacer la critique des armes, la puissance matérielle doit être renversée par la puissance matérielle, mais la théorie aussi devient une puissance matérielle dès qu'elle s'empare des masses.*<sup>423</sup>

La citation en exergue de cette section fait partie de l'arsenal classique de la pensée militante marxiste. Probablement ignorée par Mariátegui, elle n'en exprime pas moins une position extrêmement proche de la sienne sur le plan politique. La théorie s'emparant des masses, ou, inversement, les masses faisant leur une théorie qu'ils participent à façonner est au cœur de la pensée de la pratique mariáteguienne. C'est le sens même du socialisme, ce qui en fait une pensée révolutionnaire. Quelle peut être la modalité de cet accaparement ? Par quels moyens la théorie se fait-elle puissance matérielle ? Plus précisément, quelles formes prend la théorie sous le mode de son incarnation de masse ? Ces interrogations forment un nœud dont il est crucial de dénouer les multiples fils si l'on prétend rendre compte de la fabrique conceptuelle mariáteguienne et de ses déclinaisons stratégiques et idéologiques.

On l'a vu, Mariátegui n'oppose pas terme à terme l'idéalisme au matérialisme. Si sa démarche intellectuelle est résolument matérialiste et marxiste, son usage du concept d'idéalisme vient nommer l'élément subjectif qui permet le passage à l'action de masse. Il propose une approche matérialiste de l'idéal, de l'utopie et même de la subjectivité. L'adhésion de vastes couches sociales à une cause et l'engagement dans des luttes concrètes autour de revendications situées s'articulent ainsi pour donner forme à un mouvement dont l'expression dépasse les instances particulières par lesquels il se matérialise. Le registre épique, dont nous avons vu l'importance, est précisément l'expression formelle de la conjonction entre une croyance et la mobilisation en vue de la réalisation d'objectifs politiques et sociaux concrets. En ce sens, le mouvement révolutionnaire – tout comme le fascisme, d'ailleurs ! – repose, au moins partiellement, sur une participation qui n'est pas motivée uniquement par la logique et la raison. Le sentiment d'une action commune, d'une appartenance, d'une justification ultime par la marche vers l'utopie universelle peut être

---

<sup>423</sup> Karl MARX, *L'Introduction à la Critique de la philosophie du droit de Hegel*, Stathis KOUVÉLAKIS (trad.), Paris, Ellipses, 2000, page 14.

disséqué et analysé par la critique, sans que sa dimension extra-rationnelle en soit réduite. C'est la question d'une religiosité immanente qui est ici posée, celle d'une sacralité sans Dieu, d'une discipline sans théologie, d'une transcendance matérialiste.

En refusant de se cantonner aux démonstrations savantes pour tenter d'expliquer les phénomènes de croyance de masse et leur rôle dans l'histoire, Mariátegui prolonge la réflexion entamée sur l'histoire. Il s'agit ici de circonscrire les éléments trans-historiques qui structurent les phénomènes de foi qui lui sont contemporains, d'établir leur nature et de proposer un programme politique et une stratégie à même d'œuvrer pour la réalisation du socialisme. C'est autour de ces enjeux que se structure l'analyse du phénomène révolutionnaire (comme événement historique et comme mouvement) dans des termes religieux. En cela, à l'image de la comparaison que dresse dans les années 1960 le médiéviste britannique Norman Cohn (1915-2007) entre le communisme et le millénarisme chrétien<sup>424</sup>, Mariátegui embrasse une facette métaphysique du marxisme et du mouvement socialiste :

La critique marxiste étudie concrètement la société capitaliste. Tant que le capitalisme n'a pas été balayé, le canon de Marx reste valide. Le socialisme, à savoir, la lutte pour la transformation de l'ordre social capitaliste en collectiviste, maintient cette critique vivante, elle la continue, la confirme, la corrige. Toute tentative de la cataloguer comme une simple théorie scientifique est vaine, tant qu'elle opère dans l'histoire comme l'évangile et la méthode d'un mouvement de masses.<sup>425</sup>

S'interroger sur les liens complexes qui permettent un passage entre croyance et action, entre rationalité et foi, entre utopie et analyse critique, nous mène vers des rivages peu explorés dans la galaxie marxiste ou communiste : ceux d'une éthique politique et de ses conditions de possibilités. Dans un monde sans extériorité, sans dieu, comment fonder une éthique – voire une morale ? Un absolu est-il possible sans principe transcendant ? Ou ne doit-on voir dans les textes de Mariátegui portant sur ce sujet qu'un nouvel avatar d'un « marxisme chrétien »<sup>426</sup> ? Cette indétermination recoupe la question de la foi, comme Mariátegui lui-même l'énonce : « Sur mon chemin, j'ai rencontré une foi. Voilà tout. Mais je

---

<sup>424</sup> « the most influential one known to Europe until the appearance of Marxism ». Norman COHN, *The Pursuit of the Millenium: Revolutionary Millenarians and Mystical Anarchists of the Middle Ages*, Revised and Enlarged ed., Oxford, Oxford University Press, 1970, page 106.

<sup>425</sup> « La crítica marxista estudia concretamente la sociedad capitalista. Mientras el capitalismo no haya trasmontado definitivamente, el canon de Marx sigue siendo válido. El socialismo, o sea la lucha por transformar el orden social de capitalista en colectivista mantiene viva esa crítica, la continúa, la confirma, la corrige. Vana es toda tentativa de catalogarla como una simple teoría científica, mientras obre en la historia como evangelio y método de un movimiento de masas ». « La filosofía moderna y el marxismo », José Carlos MARIÁTEGUI, *DM*, op. cit., page 41.

<sup>426</sup> Eugenio CHANG-RODRÍGUEZ, *Poética e ideología en José Carlos Mariátegui*, Madrid, Porrúa Turanzas, Ensayos, 1983.

l'ai rencontrée parce que mon âme était partie très tôt à la recherche de Dieu. Je suis une âme agonique comme dirait Unamuno ». <sup>427</sup>

Enfin, prendre au sérieux la dimension subjective de l'engagement politique implique de l'envisager sous ses multiples angles. Mariátegui n'abandonne pas sa perspective dialectique entre totalité et singularité, entre le Tout du monde et le Pérou. Là encore, nous retrouvons la question de la capacité des sociétés périphériques d'adopter des formes modernes sans renier leurs traditions, permettant ainsi un dépassement possible du capitalisme. Pour quelle nation et pour quelle nationalité faut-il lutter ? Comment mobiliser largement autour de ce thème dans un pays fragmenté par le racisme et l'esprit de caste ? La révolution socialiste (et son mythe) peut-elle s'accommoder d'une perspective nationale ?

Ces trois faisceaux de questions orientent cette section. Il s'agit de plonger dans ce qui fonde l'âme humaine, et donc ce qui singularise chaque individu en le liant simultanément à tous les autres : « Aucun esprit qui se sent vide, désert, ne cesse de tendre, finalement, vers un mythe, vers une croyance. Le doute est stérile et aucun homme ne se conforme stoïquement à la stérilité » <sup>428</sup>.

---

<sup>427</sup> « En mi camino, he encontrado una fe. He ahí todo. Pero la he encontrado porque mi alma había partido desde muy temprano en busca de Dios. Soy un alma agónica como diría Unamuno ». Ángela RAMOS et José Carlos MARIÁTEGUI, « Una encuesta a José Carlos Mariátegui », *Mundial*, 23 juillet 1926. in José Carlos MARIÁTEGUI, *NV*, *op. cit.*, page 154.

<sup>428</sup> « Ningún espíritu, que se siente vacío, desierto, deja de tender, finalmente, hacia un mito, hacia una creencia. La duda es estéril y ningún hombre se conforma estoicamente con la esterilidad ». « Anatole France », José Carlos MARIÁTEGUI, *EC*, *op. cit.*, page 167.

# Le Mythe comme vecteur stratégique de mobilisation : les limites de l'abstraction rationnelle

*C'est la lutte finale*

*Groupons-nous et demain, l'Internationale*

*Sera le genre humain*

Eugène Pottier (1871)

Le prolétariat russe salue la révolution avec ce cri qui est le cri œcuménique du prolétariat mondial. Cri multitudinaire de combat et d'espérance que Madeleine Marx a entendu dans les rues de Moscou et que j'ai entendu dans les rues de Rome, de Milan, de Berlin, de Paris, de Vienne et de Lima. Toute l'émotion d'une époque est en lui. Les foules révolutionnaires croient livrer la lutte finale.<sup>429</sup>

On l'a vu dans la section précédente, c'est dans et par le combat que se forge une politique révolutionnaire pour Mariátegui. Mais l'engagement dans le combat révolutionnaire suit-il le même cours selon les contextes dans lesquels il s'inscrit ? Si les problématiques sont différentes, quel contenu commun, absolu, attribuer à la révolution ?

Dans la citation que nous avons donnée, Mariátegui fait de la révolution quelque chose de reconnaissable, que le prolétariat peut « saluer » de manière similaire de Lima à Moscou en passant par les principales capitales européennes<sup>430</sup>. Les « foules », par leur cri, expriment et font exister la vague révolutionnaire qui traverse le globe et, comme le soleil matinal, inonde de lumière le monde plongé dans le crépuscule bourgeois. À l'instar de Madeleine Marx<sup>431</sup>, le Péruvien est témoin de cet enthousiasme transversal, international. Le tragique de l'époque de bouleversement que sont les années 1920 s'exprime par le cri des masses en lutte. Mais quel est l'élément commun qui les meut ? C'est une croyance, nous dit Mariátegui, celle de « livrer la lutte finale ». Ainsi, c'est par cette croyance commune que s'édifie le mouvement ouvrier, et

---

<sup>429</sup> « El proletario ruso saluda la revolución con este grito que es el grito ecuménico del proletario mundial. Grito multitudinario de combate y de esperanza que Madeleine Marx ha oído en las calles de Moscú y que yo he oído en las calles de Roma, de Milán, de Berlín, de París, de Viena y de Lima. Toda la emoción de una época está en él. Las muchedumbres revolucionarias creen librar la lucha final ». « La lucha final » (20/03/1925), *Mundial*, José Carlos MARIÁTEGUI, *AM, op. cit.*, page 24.

<sup>430</sup> Notons que le chant est alors l'un des principaux symboles du mouvement socialiste. Comme l'a montré l'historien français Gilles Vergnon, il faudra attendre le mitan des années 1930 pour que le poing levé se généralise comme rite et comme pratique (Gilles VERGNON, « Le « poing levé », du rite soldatique au rite de masse. Jalons pour l'histoire d'un rite politique », *Le Mouvement Social*, 2005, vol. 212, n° 3, pp. 77-91.).

<sup>431</sup> Il s'agit de Magdeleine Paz (1889-1973), militante du PCF, journaliste et écrivaine. Voir Anne MATHIEU, Jean PRUGNOT et Nicole RACINE, « PAZ Magdeleine [MARX Magdeleine, née LEGENDRE] », in *Le Maitron. Dictionnaire biographique [en ligne]*, 2010, URL complète en biblio.

les éléments concrets (grèves, révolutions, insurrections, etc.) qui viennent conforter cette croyance n'en sont que les effets. Cela revient-il à dire que la révolution n'est qu'affaire de croyance, ou que seule l'idée de la révolution fait naître la révolution ? Plutôt, sans cette idée, il n'y aurait pas de mouvement révolutionnaire. C'est-à-dire que la révolution est bien un phénomène matériel, physique, socio-économique et politique, mais que les corps sont également mus par l'idée de la révolution, d'un absolu qui se nourrit des tentatives avortées, réprimées, étouffées, pour renaître et flamber de nouveau.

Cette représentation doit beaucoup à la lecture de Sorel que reprend Mariátegui. En effet, un passage des *Réflexions sur la violence* exprime une conception extrêmement proche :

Renan était fort surpris de constater que les socialistes sont au-dessus du découragement : « Après chaque expérience manquée ils recommencent ; on n'a pas trouvé la solution, on la trouvera. L'idée ne leur vient jamais que la solution n'existe pas et là est leur force »<sup>432</sup>. L'explication donnée par Renan est superficielle : il regarde le socialisme comme une utopie : c'est-à-dire comme une chose comparable aux réalités observées ; et on ne comprend guère comment la confiance pourrait ainsi survivre à autant d'expériences manquées. Mais, à côté des utopies, ont toujours existé des mythes capables d'entraîner les travailleurs à la révolte. Pendant longtemps, ces mythes étaient fondés sur les légendes de la Révolution [Française] et ils conservèrent toute leur valeur tant que ces légendes ne furent pas ébranlées. Aujourd'hui, la confiance des socialistes est bien plus grande qu'autrefois, depuis que le mythe de la grève générale domine tout le mouvement vraiment ouvrier. Un insuccès ne peut rien prouver contre le socialisme, depuis qu'il est devenu un travail de préparation ; si l'on échoue, c'est la preuve que le travail de préparation a été insuffisant ; il faut se remettre à l'œuvre avec plus de courage, d'insistance et de confiance qu'autrefois ; la pratique du travail a appris aux ouvriers que c'est par la voie du patient apprentissage qu'on devient un vrai compagnon ; et c'est aussi la seule manière de devenir un vrai révolutionnaire.<sup>433</sup>

Le socialisme n'est pas ici le résultat mécanique d'une évolution historique menant à une fin attendue, prévue, ou même prescrite. Il s'agit d'un espoir, d'une projection, d'une croyance, elle-même soutenue par des mythes, c'est-à-dire des systèmes d'image formant une construction qui, « quand des masses se passionnent [...], constitue un mythe social »<sup>434</sup>. Le mythe de Sorel apparaît comme une aspiration commune conditionnée par un ensemble d'images, d'archétypes qui la déterminent, sans qu'elle ne soit ni précise, ni susceptible d'être décomposée :

[...] les hommes qui participent aux grands mouvements sociaux, se représentent leur action prochaine sous forme d'images de batailles assurant le triomphe de leur cause. Je proposais de nommer *mythes* ces constructions dont la connaissance offre tant d'importance pour l'historien : la grève générale des syndicalistes et la révolution

<sup>432</sup> Sorel cite l'*Histoire du peuple d'Israël*. L'édition précise nous est inconnue.

<sup>433</sup> Georges SOREL, *Réflexions sur la violence*, op. cit., pages 41-42.

<sup>434</sup> *Ibid.*, p. 36.

catastrophique de Marx sont des mythes. J'ai donné comme exemples remarquables de mythes ceux qui furent construits par le christianisme primitif, par la Réforme, par la Révolution [...] ; je voulais montrer qu'il ne faut pas chercher à analyser de tels systèmes d'images, comme on décompose une chose en ses éléments, qu'il faut les prendre en bloc comme des forces historiques, et qu'il faut surtout se garder de comparer les faits accomplis avec les représentations qui avaient été acceptées avant l'action.<sup>435</sup>

Le mythe de Sorel est l'« image d'un avenir fictif (et même le plus souvent irréalisable) qui exprime les sentiments d'une collectivité et sert à entraîner l'action »<sup>436</sup>. Dans ce sens, le socialisme, au travers du *mythe* de la grève générale, prend un tour métaphysique<sup>437</sup> bien éloigné d'un Boukharine qui écrivait : « Pour mener comme il convient le combat contre les autres classes, il lui [la classe ouvrière] faut *prévoir* la façon dont ces classes vont agir »<sup>438</sup>. Contrairement au modèle sociologique et froidement rationnel de Boukharine, le mythe de Sorel met l'action révolutionnaire non sur le compte d'un savoir qui serait une vérité scientifique sur le modèle des sciences naturelles, mais sur un horizon social, un avenir qu'il s'agit de faire advenir, dont il faut faire accoucher la réalité présente. Et donc, un « insuccès ne peut rien prouver contre le socialisme », puisque l'action révolutionnaire ne relève pas, en elle-même, d'une théorie scientifique réfutable, mais d'une cause, d'un combat presque mystique pour une société sans classes. Il y a une incommensurabilité entre l'entreprise révolutionnaire comme moment de cristallisation et les perspectives politiques ou théoriques qui la précèdent, et dans cette incommensurabilité se love une mystique mobilisatrice.

Dans les articles regroupés dans *El Alma Matinal*, Mariátegui propose une caractérisation ontologique de l'être humain comme « animal métaphysique » qui ne « vit pas de manière féconde sans une conception métaphysique de la vie »<sup>439</sup>. Plus précisément, « ni la Raison ni la Science ne peuvent satisfaire la nécessité d'infini qu'il y a dans l'homme »<sup>440</sup>. La

<sup>435</sup> *Ibid.*, pp. 26-27.

<sup>436</sup> André LALANDE, « Mythe », in *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, Paris, PUF, 1926, page 665.

<sup>437</sup> Il convient ici de noter que Sorel fait face à de très nombreuses critiques pour son utilisation de la notion de mythe, critiques si vives qu'il prend la peine d'y répondre dans une introduction rédigée en 1907 : « En employant le terme de mythe, je croyais avoir fait une heureuse trouvaille, parce que je refusais ainsi toute discussion avec les gens qui veulent soumettre la grève générale à une critique de détail et qui accumulent les objections contre sa possibilité pratique. Il paraît que j'ai eu, au contraire, une bien mauvaise idée, puisque les uns me disent que les mythes conviennent seulement aux sociétés primitives, tandis que d'autres s'imaginent que je veux donner comme moteurs au monde moderne des rêves analogues à ceux que Renan croyait utiles pour remplacer la religion ; mais on a été plus loin et on a prétendu que ma théorie des mythes serait un argument d'avocat, une fausse traduction des véritables opinions des révolutionnaires, un *sophisme intellectuel* ». Georges SOREL, *Réflexions sur la violence*, Paris, Seuil, 1990, page 22.

<sup>438</sup> Nicolaï BOUKHARINE, *La théorie du matérialisme historique. Manuel populaire de sociologie marxiste*, *op. cit.*, page 10.

<sup>439</sup> « El hombre [...] es un animal metafísico ». « No se vive fecundamente sin una concepción metafísica de la vida ». « El hombre y el mito » (16/01/1925), *Mundial*, José Carlos MARIÁTEGUI, *AM*, *op. cit.*, page 19.

<sup>440</sup> « Ni la Razón ni la Ciencia pueden satisfacer toda la necesidad de infinito que hay en el hombre ». « El hombre y el mito » (16/01/1925), *Mundial*, *Ibid.*, p. 18.

décadence, l'esprit crépusculaire qui est celui de la bourgeoisie, s'explique donc par l'absence d'une aspiration d'ordre spirituel, le monde devenant marchandise, travail mort, valeur d'échange. Le désenchantement du monde (*Entzauberung der Welt* chez Max Weber<sup>441</sup>) est ainsi coextensif au capitalisme, à une raison calculatrice. Pour autant, il n'est pas question de nier la force de propulsion passée de la bourgeoisie lors de ses efforts révolutionnaires pour renverser l'Ancien Régime. Il s'agit au contraire d'en caractériser l'évolution historique. Mariátegui fait ce constat à propos de la *Marseillaise* : « Le "jour de gloire" a perdu son prestige surnaturel »<sup>442</sup>. Les mythes de la bourgeoisie victorieuse, de l'avènement de l'individualisme contre le régime aristocratique, de « la lutte finale pour la Liberté, l'Égalité et la Fraternité »<sup>443</sup> a perdu son appétit, son énergie de vie.

La séparation fondamentale, rationaliste, d'avec la nature, l'aliénation de ce qui faisait du monde une valeur d'usage, autrement dit les fondements de l'ordre bourgeois, constituent le cœur de cette dégénérescence. La conséquence en est un aplatissement du monde vu par l'Occident, une perte de force motrice des grands mythes qui enveloppaient le récit bourgeois triomphal.

Ayant dit adieu à certains peuples d'Europe, la Liberté semble avoir émigré vers les peuples d'Asie et d'Afrique. Reniée par une partie des hommes blancs, elle semble avoir trouvé de nouveaux disciples parmi les hommes de couleur. [...] Elle est déjà bien vieille pour les Européens. (C'est la Liberté jacobine et démocratique, la Liberté du bonnet phrygien, la Liberté des droits de l'Homme).<sup>444</sup>

Cet argument prend également la forme d'une réfutation du dualisme ontologique<sup>445</sup> (corps / esprit) au nom d'un primat de la praxis. D'un côté, Mariátegui nous explique que la formule cartésienne « Je pense, donc je suis » n'est plus utile dans cet « âge romantique,

<sup>441</sup> Michael LÖWY et Robert SAYRE, *Révolution et mélancolie*, op. cit., page 32.

<sup>442</sup> « El "día de gloria" ha perdido su prestigio sobrenatural ». « La lucha final » (20/03/1925), *Mundial*, José Carlos MARIÁTEGUI, *AM*, op. cit., page 25.

<sup>443</sup> « La lucha final por la Libertad, la Igualdad y la Fraternidad ». « La lucha final » (20/03/1925), *Mundial*, *Ibid.*

<sup>444</sup> « Despedida de algunos pueblos de Europa, la Libertad parece haber emigrado a los pueblos de Asia y de África, Renegada por una parte de los hombres blancos, parece haber encontrado nuevos discípulos en los hombres de color. [...] Está ya bastante vieja para los europeos. (Es la Libertad jacobina y democrática, la Libertad del gorro frigio, la Libertad de los derechos del hombre) ». « La Libertad y el Egipto » (01/11/1924), *Variedades*, José Carlos MARIÁTEGUI, *FAVM I*, op. cit., page 112.

<sup>445</sup> L'historien étasunien Edward Dickinson définit le monisme comme « une sorte d'ersatz de religion séculaire, scientifique et populaire parmi les intellectuels modernistes et progressistes autour du tournant du siècle » (Edward ROSS DICKINSON, « Reflections on Feminism and Monism in the Kaiserreich, 1900-1913 », *Central European History*, 2001, vol. 34, n° 2, pp. 191-230, page 206.). Il s'agit de réfuter le dualisme chrétien en fondant l'esprit dans la matière et dans une compréhension naturelle et scientifique du monde. Le tout du monde, de l'atome le plus infime aux corps célestes, est une seule et même nature, et les mêmes lois s'appliquent à chacun des éléments à leur place naturelle respective. Cette compréhension du monde rejette le message religieux et lui substitue les lois de la science comme explication ultime de l'agencement universel.



révolutionnaire et quichotesque »<sup>446</sup> ; et de l'autre, contre la distinction idée / matérialité, il affirme que « la forme représente tout ce qu'[une] idée animatrice vaut pratiquement et concrètement » au sens où « l'idée réalisée n'est déjà plus valide comme idée mais comme réalisation »<sup>447</sup>. C'est pourquoi ce que le personnel politique bourgeois et une partie des forces réformistes défendent réellement « est la forme périssable et non le principe immortel [de la démocratie] ». Et Mariátegui ajoute, plus loin dans le même passage, « le mot démocratie ne sert plus à désigner l'idée abstraite de la démocratie pure, mais à désigner l'État démo-libéral-bourgeois »<sup>448</sup>. Autrement dit, l'État bourgeois ne correspond plus à un projet politique de la classe bourgeoise habitée par un mythe, comme cela a pu être le cas lors de la Révolution française<sup>449</sup>. La bourgeoisie du XIX<sup>e</sup> siècle a donc rempli sa mission historique en menant la « révolution libérale »<sup>450</sup>, mais la bourgeoisie des années 1920 est vide de la soif révolutionnaire, mystique, de la foi dans les valeurs au nom desquelles a été bouleversé, puis renversé, l'Ancien Régime. Les idées de Progrès, d'une évolution pacifique et illimitée vers un monde amélioré par la technique, la Raison et la science semblent sonner creux et ne plus émouvoir les masses :

la civilisation bourgeoise souffre du manque d'un mythe, d'une foi, d'une espérance. Manque qui est l'expression de sa banqueroute matérielle. L'expérience rationaliste a eu cette efficacité paradoxale de conduire l'humanité à la conviction désolée selon laquelle la Raison ne peut lui fournir aucun chemin.<sup>451</sup>

<sup>446</sup> « esta edad romántica, revolucionaria y quijotesca, no le sirve ya la misma fórmula ». « Dos concepciones de la vida » (09/01/1925), *Mundial*, José Carlos MARIÁTEGUI, *AM, op. cit.*, page 17.

<sup>447</sup> « La forma representa todo lo que [una] idea animadora vale práctica y concretamente. [...] una idea realizada no es ya válida como idea sino como realización ». « La crisis de la democracia » (14/11/1925), *Mundial, Ibid.*, p. 31.

<sup>448</sup> « Lo que estos políticos defienden, realmente, es la forma percedera y no el principio inmortal. La palabra democracia no sirve ya para designar la idea abstracta de la democracia pura, sino para designar el Estado demo-liberal-burgués ». « La crisis de la democracia » (14/11/1925), *Mundial, Ibid.*, p. 32.

<sup>449</sup> Notons que Mariátegui passe presque sous silence le rôle des secteurs non bourgeois de la population dont l'action est centrale dans la geste révolutionnaire française (voir notamment Albert SOBOUL, *La Révolution française*, Nouvelle éd., Paris, PUF, 2014.). Mariátegui le mentionne rapidement : « Au sein de la Révolution française se sont nichées les premières idées socialistes. Puis, l'industrialisme a graduellement organisé les armées de la révolution dans ses usines. Le prolétariat, auparavant confondu avec la bourgeoisie dans un état d'uniformité, formula alors ses revendications de classe » (« Dentro de la revolución francesa se anidaron las primeras ideas socialistas. Luego, el industrialismo organizó gradualmente en sus usinas los ejércitos de la revolución. El proletariado, confundido antes con la burguesía en el estado llano, formuló entonces sus reivindicaciones de clase »). « La lucha final » (20/03/1925), *Mundial*, José Carlos MARIÁTEGUI, *AM, op. cit.*, page 25.

<sup>450</sup> « El hombre y el mito » (16/01/1925), *Mundial*, José Carlos MARIÁTEGUI, *AM, op. cit.*, page 19.

<sup>451</sup> « la civilización burguesa sufre de la falta de un mito, de una fe, de una esperanza. Falta que es la expresión de su quiebra material. La experiencia racionalista ha tenido esta paradójica eficacia de conducir a la humanidad a la desconsolada convicción de que la Razón no puede darle ningún camino ». « El hombre y el mito » (16/01/1925), *Mundial, Ibid.*, p. 18.

De plus, le monde *ante-bellum* s'est montré incapable de tenir les promesses de civilisation dont il se gargarisait, tout en étant également incapable de conjurer le risque d'une guerre qui a déchiré l'Occident :

La douce vie *ante-bellum* n'a généré que scepticisme et nihilisme. Et de la crise de ce scepticisme et de ce nihilisme naît la rude, forte et péremptoire nécessité d'une foi et d'un mythe qui pousse les humains à vivre dangereusement.<sup>452</sup>

Le lien que suggère Mariátegui entre essoufflement des institutions de la société bourgeoise et ses difficultés économiques et politiques n'est donc pas fortuit. Il s'agit au contraire d'un effet de cohérence de son approche critique. Par conséquent, il n'est pas surprenant de trouver sous sa plume une critique qui oppose bourgeoisie et prolétariat, qui fasse intervenir l'instance de la lutte des classes au niveau du mythe :

Ce qui différencie le plus nettement et clairement la bourgeoisie et le prolétariat dans cette époque est le mythe. La bourgeoisie n'a plus de mythe. Elle est devenue incrédule, sceptique, nihiliste. Le mythe libéral de la Renaissance a trop vieilli. Le prolétariat a un mythe : la révolution sociale. Il se met en mouvement vers ce mythe avec une foi véhémement et active. La bourgeoisie nie ; le prolétariat affirme. L'intelligence bourgeoise se complaît dans une critique rationaliste de la méthode, de la théorie, de la technique des révolutionnaires. Quelle incompréhension ! La force des révolutionnaires ne réside pas dans la science ; elle est en leur foi, en leur passion, en leur volonté.<sup>453</sup>

Ainsi, l'histoire avance sous le coup de l'action des humains habités par un mythe, qui interfèrent sur la dynamique de développement des forces productives. Point de déterminisme rigide, et place à une indétermination relative : « Les formes politiques, sociales et culturelles sont toujours provisoires, elles sont toujours transitoires. Dans leurs entrailles elles contiennent, invariablement, le germe d'une forme future »<sup>454</sup>. Il n'y a donc pas de fin de l'histoire pour Mariátegui. La société sans classe, le communisme, n'est pas la fin, c'est un objectif.

---

<sup>452</sup> « La dulce vida pre-bélica no generó sino escepticismo y nihilismo. Y de la crisis de este escepticismo y de este nihilismo, nace la ruda, la fuerte, la perentoria necesidad de una fe y de un mito que mueva a los hombres a vivir peligrosamente ». « El hombre y el mito » (16/01/1925), *Mundial, Ibid.*

<sup>453</sup> « Lo que más neta y claramente diferencia en esta época a la burguesía y al proletariado es el mito. La burguesía no tiene ya mito alguno. Se ha vuelto incrédula, escéptica, nihilista. El mito liberal renacentista, ha envejecido demasiado. El proletariado tiene un mito: la revolución social. Hacia ese mito se mueve con una fe vehemente y activa. La burguesía niega; el proletariado afirma. La inteligencia burguesa se entretiene en una crítica racionalista del método, de la teoría, de la técnica de los revolucionarios. ¡Qué incompreensión! La fuerza de los revolucionarios no está en su ciencia; está en su fe, en su pasión, en su voluntad ». « El hombre y el mito » (16/01/1925), *Mundial, Ibid.*, p. 22.

<sup>454</sup> « Las formas políticas, sociales y culturales son siempre provisorias, son siempre interinas. En su entraña contienen, invariablemente, el germen de una forma futura ». « La crisis de la democracia » (14/11/1925), *Mundial, Ibid.*, p. 36.

Dans un article de 1925, le Péruvien définit la « lutte finale » de l'*Internationale* d'Eugène Pottier comme étant « en même temps, une réalité et une illusion »<sup>455</sup>. Il ne nie en rien la lutte des classes comme processus réel, mais seulement le caractère nécessairement ultime de la lutte révolutionnaire du prolétariat. Le progrès, « ou processus humain »<sup>456</sup>, se fait par étape, mais uniquement dans la mesure où l'humanité a besoin d'un but, et que ce but varie : « le but d'aujourd'hui ne sera sûrement pas celui de demain ; mais, pour la théorie humaine en marche [c'est-à-dire, à ce moment, le prolétariat], c'est la lutte finale »<sup>457</sup>. Les masses révolutionnaires qui crient dans les rues des capitales du monde vivent à la fois la réalité et l'illusion de la lutte finale :

Le millénaire messianique ne viendra jamais. L'homme arrive pour partir de nouveau. Il ne peut, cependant, se défaire de la croyance que la nouvelle étape est l'étape définitive. Aucune révolution ne prévoit la révolution qui la suivra, bien qu'elle porte son germe dans ses entrailles. Pour l'homme comme sujet de l'histoire, il n'existe que sa propre réalité personnelle. Il ne s'intéresse pas à la lutte abstraitement, mais à sa lutte concrètement. Le prolétariat révolutionnaire, finalement, vit la réalité d'une lutte finale. L'humanité, cependant, d'un point de vue abstrait, vit l'illusion d'une lutte finale.<sup>458</sup>

Chaque être humain est donc engagé dans un processus général où une multitude de temporalités s'entrecroisent. Il y a bien sûr le temps long de l'humanité, de l'espèce elle-même, éventuellement. Il y a le temps bref de la vie individuelle. Mais il y a aussi le temps des formes culturelles, sociales et politiques existantes à un moment et un endroit donnés. Cette mise en perspective du temps, par la confrontation entre des temporalités très longues et d'autres plus courtes permet de concevoir le capitalisme non comme l'aboutissement du progrès dans l'histoire, ou comme la dernière marche avant l'avènement de la société sans classes, mais comme une étape déterminée, et même relativement courte dans l'histoire

---

<sup>455</sup> « al mismo tiempo, una realidad y una ilusión ». « La lucha final » (20/03/1925), *Mundial, Ibid.*, p. 24.

<sup>456</sup> « o proceso humano », « La lucha final » (20/03/1925), *Mundial, Ibid.*

<sup>457</sup> « La meta de hoy no será seguramente la meta de mañana; pero, para la teoría humana en marcha, es la meta final ». « La lucha final » (20/03/1925), *Mundial, Ibid.*

<sup>458</sup> « El mesiánico milenio no vendrá nunca. El hombre llega para partir de nuevo. No puede, sin embargo, prescindir de la creencia de que la nueva jornada es la jornada definitiva. Ninguna revolución prevé la revolución que vendrá después, aunque en la entraña porte su germen. Para el hombre, como sujeto de la historia, no existe sino su propia y personal realidad. No le interesa la lucha abstractamente sino su lucha concretamente. El proletariado revolucionario, por ende, vive la realidad de una lucha final. La humanidad, en tanto, desde un punto de vista abstracto, vive la ilusión de una lucha final ». « La lucha final » (20/03/1925), *Mundial, Ibid.*

humaine<sup>459</sup>. De plus, elle permet d'imbriquer ces diverses temporalités dans la succession des phases romantiques et classiques que nous avons exposé dans la section précédente.

L'histoire se fait donc avec des coupures, mais qui ne sont jamais des ruptures totales : elles constituent des manifestations, dans un processus général, de développements particuliers compris dans la phase historique précédente. Ainsi, « la révolution prolétaire est [...] une conséquence de la révolution bourgeoise »<sup>460</sup>, et ce pour plusieurs raisons. D'abord, en un siècle d'accumulation capitaliste, la société bourgeoise a créé les conditions d'un ordre nouveau – ici, le communisme – et les forces capables de le mettre en place, à savoir le prolétariat (on retrouve l'idée des « fossoyeurs » du capitalisme du *Manifeste*), dont les idées révolutionnaires trouvent leurs sources dans la Révolution française elle-même. Par ailleurs, l'imbrication dans une temporalité longue permet de faire ressortir une compréhension de l'histoire beaucoup plus large, où la succession (non mécanique) des étapes est, semble-t-il, la règle :

L'illusion de la lutte finale est, donc, une illusion très ancienne et très moderne. Tous les deux, trois siècles ou plus, cette illusion réapparaît avec un nom différent. Et, comme maintenant, elle est toujours la réalité d'une innombrable phalange humaine. Elle possède les hommes pour les rénover. Elle est le moteur de tous les progrès. Elle est l'étoile de toutes les renaissances.<sup>461</sup>

On retrouve bien la cyclicité sans circularité qui caractérise la vision de l'histoire de Mariátegui. La lutte finale comme moteur de l'histoire, c'est-à-dire la lutte des classes subalternes, des pauvres, de ceux d'en bas, etc., qui mettent à bas un ordre au nom d'une conception nouvelle de la société, exprime la force vitale, sous la forme du mythe, qui meut

---

<sup>459</sup> Cette intuition mariáteguienne n'est pas sans rappeler une position similaire chez Rosa Luxemburg : « Le mode de production capitaliste lui-même n'est pas immuable et éternel si on le considère dans la gigantesque perspective du progrès historique ; il est aussi une simple phase transitoire, un échelon dans la colossale échelle de l'évolution humaine, comme toutes les formes de société qui l'ont précédé. Examinée de plus près, l'évolution du capitalisme le mène à son propre déclin, mène au-delà du capitalisme. Nous avons jusqu'ici recherché ce qui rend possible le capitalisme, il est maintenant temps de voir ce qui le rend impossible. Il suffit pour cela de suivre les lois internes de la domination du capital dans leurs effets ultérieurs » (Rosa LUXEMBURG, *Introduction à l'économie politique, op. cit.*, page 393.). La dimension de finitude du capitalisme est également mise en relation avec les périodes l'ayant précédé, dévoilant ainsi les effets idéologiques propre à l'économie bourgeoise, mais dégonflant, au passage ce que Mariátegui appelle les « mythes » bourgeois : « La noble tradition du lointain passé tendait ainsi la main aux aspirations révolutionnaires de l'avenir, le cercle de la connaissance se refermait harmonieusement et dans cette perspective, le monde actuel de la domination de classe, et de l'exploitation, qui prétendait être le *nec plus ultra* de la civilisation, le but suprême de l'histoire universelle, n'était plus qu'une minuscule étape passagère dans la grande marche en avant de l'humanité » (*Ibid.*, p. 206.).

<sup>460</sup> « La revolución proletaria es [...] una consecuencia de la revolución burguesa ». « La lucha final » (20/03/1925), *Mundial*, José Carlos MARIÁTEGUI, *AM, op. cit.*, page 25.

<sup>461</sup> « La ilusión de la lucha final resulta, pues, una ilusión muy antigua y muy moderna. Cada dos, tres o más siglos, esta ilusión reaparece con distinto nombre. Y, como ahora, es siempre la realidad de una innumerable falange humana. Posee a los hombres para renovarlos. Es el motor de todos los progresos. Es la estrella de todos los renacimientos ». « La lucha final » (20/03/1925), *Mundial, Ibid.*, pp. 25-26.

les humains individuellement et collectivement. Exemplairement, pour la phase historique dont Mariátegui est le témoin, « le prolétariat a un mythe : la révolution sociale »<sup>462</sup>.

Cependant, comme nous l'avons montré dans la section consacrée à l'historicisme, la vérité n'est pas absolue chez Mariátegui. Elle est relative à une époque donnée, elle n'est vraie qu'en fonction d'une certaine historicité, et de l'historicité du régime de vérité dans lequel elle s'inscrit. Comment articuler une lutte *finale*, un Absolu, et sa relativisation ? C'est possible, écrit Mariátegui, à condition de prendre en compte divers niveaux d'abstraction. Ainsi, pour l'analyse critique, consciente de l'imbrication de temporalités multiples dans le présent de l'histoire, l'absolu de la lutte finale est « illusoire », mais ce niveau d'abstraction n'est pas donné à tous : « l'homme commun ne subtilise pas tant »<sup>463</sup>. L'exigence d'absolu du socialisme n'est donc pas contradictoire avec la continuation de l'histoire, même dans un mode de production communiste, et *a fortiori* du point de vue de la stratégie politique, de la justice sociale, etc. Il est ici question de comprendre les ressorts d'une mobilisation de masses, qui ne s'embarrassent pas des arguties théoriques du rapport à l'histoire *en tant qu'elles sont des mobilisations affirmatives* :

L'homme résiste à suivre une vérité tant qu'il ne la croit pas absolue et suprême. Il est vain de lui recommander l'excellence de la foi, du mythe, de l'action. Il faut lui proposer une foi, un mythe, une action.<sup>464</sup>

On trouve clairement ici une dimension prophétique (que Mariátegui prêtait également à Marx<sup>465</sup>) et un vocabulaire ouvertement religieux. De fait, dans son article consacré au Mahatma Gandhi, Mariátegui énonce sa vision de la politique révolutionnaire comme sentiment religieux :

L'homme de l'Occident n'est pas aussi prosaïque et obtus que ne le supposent certains esprits contemplatifs et extatiques. Le socialisme et le syndicalisme, en dépit de leur conception matérialiste de l'histoire, sont moins matérialistes qu'il n'y paraît. Ils s'appuient sur l'intérêt de la majorité, mais ils tendent à rendre la vie plus noble et plus digne. Les Occidentaux sont mystiques et religieux à leur mode. L'émotion révolutionnaire n'est-elle pas une émotion religieuse ? Seulement il se trouve qu'en Occident la religiosité s'est déplacée du ciel vers la terre. Ses motifs sont humains, ils

---

<sup>462</sup> « El proletariado tiene un mito: la revolución social ». « El hombre y el mito » (16/01/1925), *Mundial, Ibid.*, p. 22.

<sup>463</sup> « El vulgo no sutaliza tanto ». « El hombre y el mito » (16/01/1925), *Mundial, Ibid.*, p. 21.

<sup>464</sup> « El hombre se resiste a seguir una verdad mientras no la cree absoluta y suprema. Es en vano recomendarle la excelencia de la fe, del mito, de la acción. Hay que proponerle una fe, un mito, una acción ». « El hombre y el mito » (16/01/1925), *Mundial, Ibid.*

<sup>465</sup> « Marx no fue un profesor sino un profeta ». « Ética y Socialismo », José Carlos MARIÁTEGUI, *DM, op. cit.*, page 56.

sont sociaux ; ils ne sont pas divins. Ils appartiennent à la vie terrestre et non à la vie céleste.<sup>466</sup>

La révolution est donc inscrite dans un ensemble conceptuel extrêmement particulier. Elle se fait aspiration vitale contre l'immobilisme des formes sociales dépassées, mythe terrestre, matériel, mais qui fait appel à la foi, aux mythes, et donc au spirituel, au nom de valeurs et de revendication temporelles, qui pourtant sont aussi métaphysiques.

Là encore, l'équivalence entre sentiment religieux et sentiment révolutionnaire emprunte beaucoup à Georges Sorel, en particulier à une relecture singulière de Bergson :

Cela fait un certain temps que l'on constate le caractère religieux, mystique, métaphysique du socialisme. Georges Sorel, un des plus hauts représentants de la pensée française du XX<sup>e</sup> siècle disait dans ses *Réflexions sur la violence* : « On a trouvé une analogie entre la religion et le socialisme révolutionnaire, qui se donne pour but l'apprentissage, la préparation et même la reconstruction de l'individu en vue d'une œuvre gigantesque. Mais l'enseignement de Bergson nous a appris que la religion n'est pas la seule à occuper la région de la conscience profonde ; les mythes révolutionnaires y ont leur place au même titre qu'elle »<sup>467</sup>. Renan, comme Sorel lui-même le rappelle, avait remarqué la foi religieuse des socialistes, et constaté leur imperméabilité à tout découragement.<sup>468</sup>

Mais cette lecture en termes religieux du socialisme est-elle présente chez Sorel ? C'est la question que pose Michaël Löwy dans son article « Mística revolucionaria: José Carlos Mariátegui y la religión »<sup>469</sup>. Comme il le fait remarquer, le « mais » dans la phrase de Sorel exprime une opposition avec l'analogie proposée entre révolution et religion, et non un accord. Si les mythes révolutionnaires et la religion peuvent être mis sur le même plan chez Sorel, c'est dans la mesure où ils occupent tous les deux le « moi profond »<sup>470</sup> au sein de la conscience, non du fait d'une nature commune. Il s'agit d'une affirmation d'ordre

<sup>466</sup> « El hombre del Occidente no es tan prosaico y cerril como algunos espíritus contemplativos y extáticos suponen. El socialismo y el sindicalismo, a pesar de su concepción materialista de la historia, son menos materialistas de lo que parecen. Se apoyan sobre el interés de la mayoría, pero tienden a ennoblecer y dignificar la vida. Los occidentales son místicos y religiosos a su modo. ¿Acaso la emoción revolucionaria no es una emoción religiosa? Acontece en el Occidente que la religiosidad se ha desplazado del cielo a la tierra. Sus motivos son humanos, son sociales; no son divinos. Pertenecen a la vida terrena y no a la vida celeste ». « Gandhi », José Carlos MARIÁTEGUI, *EC, op. cit.*, page 198.

<sup>467</sup> Cette citation est extraite de Georges SOREL, *Réflexions sur la violence, op. cit.*, page 41.

<sup>468</sup> « Hace algún tiempo que se constata el carácter religioso, místico, metafísico del socialismo. Jorge Sorel, uno de los más altos representantes del pensamiento francés del siglo XX, decía en sus *Reflexiones sobre la Violencia*: "Se ha encontrado una analogía entre la religión y el socialismo revolucionario, que se propone la preparación y aún la reconstrucción del individuo para una obra gigantesca. Pero Bergson nos ha enseñado que no sólo la religión puede ocupar la región del yo profundo; los mitos revolucionarios pueden también ocuparla con el mismo título". Renán, como el mismo Sorel lo recuerda, advertía la fe religiosa de los socialistas, constatando su inexpugnabilidad a todo desaliento ». « El hombre y el mito » (16/01/1925), *Mundial*, José Carlos MARIÁTEGUI, *AM, op. cit.*, page 23.

<sup>469</sup> Michaël LÖWY, « Mística revolucionaria: José Carlos Mariátegui y la religión », *Utopía y Praxis Latinoamericana*, 2005, vol. 10, n° 28, pp. 49-59.

<sup>470</sup> « moi profond » correspond à la traduction de Mariátegui, qui transforme « conscience profonde » en « yo profundo ».

psychologique. L'analogie est donc rejetée par Sorel, quand elle est validée, reprise, par Mariátegui. On peut cependant relativiser cette objection de Löwy à partir d'autres énoncés de Mariátegui sur ce thème. Dans les *Sept Essais* on retrouve cette référence :

[...] comme l'annonçait Sorel, l'expérience historique des derniers lustres a prouvé que les mythes révolutionnaires ou sociaux actuels peuvent occuper la conscience profonde des hommes avec la même plénitude que les mythes religieux anciens.<sup>471</sup>

On est bien ici dans une formulation qui reproduit fidèlement la position de Sorel, exprimant l'idée d'un fondement humain ayant soif de croyance, sans que la foi ne soit nécessairement religieuse au sens d'une référence à un principe divin extérieur à la matérialité, au réel concret. L'utilisation du terme « religieux » prête alors à confusion, comme le passage suivant, consacré à González Prada et à son athéisme, le montre clairement :

Nous savons que la révolution est toujours religieuse. Le mot religion a une nouvelle valeur, un nouveau sens. Il sert à autre chose qu'à désigner seulement un rite ou une église. Peu importe que les soviets écrivent sur leurs affiches de propagande que « la religion est l'opium du peuple ». Le communisme est essentiellement religieux. Ce qui conduit encore à des erreurs est la vieille acception du vocable. González Prada prédisait le déclin de toutes les croyances sans prévenir qu'il était lui-même le prédicateur d'une croyance, confesseur d'une foi. Ce qui est le plus admirable chez ce rationaliste est sa passion. Ce qui est le plus respectable chez cet athée, un peu païen, est son ascétisme moral. Son athéisme est religieux. Il l'est, surtout, dans les moments où il semble le plus véhément et le plus absolu. González Prada a quelque chose de ces ascètes laïcs que conçoit Romain Rolland. Il faut chercher le véritable González Prada dans son *credo* de justice, dans sa doctrine d'amour ; pas dans son anti-cléricalisme un peu vulgaire d'*Horas de lucha*.<sup>472</sup>

Si le terme est équivoque, la position de Mariátegui est tout à fait limpide : il revendique ouvertement une signification de la religiosité plus large que celle de sa définition traditionnelle. L'anti-cléricalisme oppose la religion à la science, mais la science elle-même n'est pas exempte de la relativité de la vérité, et elle n'est pas capable de saisir la nature de l'impulsion qui conduit des masses humaines à s'engager – parfois jusqu'à la mort – dans certaines causes. Tant le mythe que la religion apparaissent ainsi comme des emprunts que

<sup>471</sup> « [...] como lo anunciaba Sorel, la experiencia histórica de los últimos lustros ha comprobado que los actuales mitos revolucionarios o sociales pueden ocupar la conciencia profunda de los hombres con la misma plenitud que los antiguos mitos religiosos ». José Carlos MARIÁTEGUI, *7E*, *op. cit.*, page 160.

<sup>472</sup> « Sabemos que una revolución es siempre religiosa. La palabra religión tiene un nuevo valor, un nuevo sentido. Sirve para algo más que para designar un rito o una iglesia. Poco importa que los soviets escriban en sus affiches de propaganda que “la religión es el opio de los pueblos”. El comunismo es esencialmente religioso. Lo que motiva aún equívocos es la vieja acepción del vocablo. González Prada predecía el tramonto de todas las creencias sin advertir que él mismo era predicador de una creencia, confesor de una fe. Lo que más se admira en este racionalista es su pasión. Lo que más se respeta en este ateo, un tanto pagano, es su ascetismo moral. Su ateísmo es religioso. Lo es, sobre todo, en los instantes en que parece más vehemente y más absoluto. Tiene González Prada algo de esos ascetas laicos que concibe Romain Rolland. Hay que buscar al verdadero González Prada en su credo de justicia, en su doctrina de amor; no en el anticlericalismo un poco vulgar de algunas páginas de *Horas de lucha* ». *Ibid.*, p. 220.

Mariátegui réage de manière à proposer un modèle d'appréhension de la subjectivité humaine, qu'elle soit individuelle ou collective. Or il n'est pas d'interprétation digne de ce nom sans une prise en compte de la baisse de la religiosité au sens traditionnel en Occident, et de l'émergence de formes d'engagements passionnés, mais séculiers. La déchristianisation n'est donc pas, au sens que propose Mariátegui, nécessairement synonyme d'une plus faible religiosité.

C'est pourquoi la philosophie matérialiste, y compris le marxisme, n'est pas découplée d'une certaine religiosité, mais affranchie d'une croyance en un au-delà du monde matériel. L'anti-cléricalisme de González Prada semble désuet à Mariátegui comme la critique de la religion l'était pour Marx<sup>473</sup>. En tant qu'elles surgissent de la vie (d'un fondement matériel), les formes de la conscience ne nécessitent pas d'en passer par un principe divin ou extérieur au monde matériel. Les idées, les sentiments, les croyances entrent ainsi dans l'horizon d'explicabilité du matérialisme, et Mariátegui peut écrire, à propos de la force des révolutionnaires :

C'est une force religieuse, mystique, spirituelle. C'est la force du Mythe. L'émotion révolutionnaire, comme je l'ai écrit dans un article sur Gandhi, est une émotion religieuse. Les motifs religieux se sont déplacés du ciel vers la terre. Ils ne sont pas divins ; ils sont humains, ils sont sociaux.<sup>474</sup>

Cette force n'est d'ailleurs pas limitée aux révolutionnaires, elle s'applique à tous les mouvements populaires d'ampleur. Mariátegui évoque cette caractéristique, là encore à partir de Sorel, dans sa préface à *Tempestad en los Andes* :

[...] depuis que l'esprit élevé de Georges Sorel, prenant le contre-pied du positivisme médiocre dont étaient atteints les socialistes de son temps, découvrit la valeur pérenne du Mythe dans la formation des grands mouvements populaires, nous savons très bien que c'est là un aspect de la lutte que, dans le plus parfait réalisme, nous ne devons ni négliger ni sous-estimer.<sup>475</sup>

L'anti-positivisme apparaît donc comme le dénominateur commun minimum à partir duquel peuvent se déployer de grands mouvements de transformation sur la période, qui sont par

<sup>473</sup> Voir en particulier : Karl MARX, « Thèses sur Feuerbach », *op. cit.*

<sup>474</sup> « Es una fuerza religiosa, mística, espiritual. Es la fuerza del Mito. La emoción revolucionaria, como escribí en un artículo sobre Gandhi, es una emoción religiosa. Los motivos religiosos se han desplazado del cielo a la tierra. No son divinos; son humanos, son sociables ». « El hombre y el mito » (16/01/1925), *Mundial*, José Carlos MARIÁTEGUI, *AM, op. cit.*, page 22.

<sup>475</sup> « desde que el alto espíritu de Jorge Sorel, reaccionando contra el mediocre positivismo de que estaban contagiados los socialistas de su tiempo, descubrió el valor perenne del Mito en la formación de los grandes movimientos populares, sabemos muy bien que éste es un aspecto de la lucha que, dentro del más perfecto realismo, no debemos negligir ni subestimar ». José Carlos MARIÁTEGUI, « Prólogo a *Tempestad en los Andes* de Luis E. Valcárcel », *La Sierra*, octubre 1927, vol. 1, n° 10.



conséquent des mouvements reprenant une épique et fonctionnant sur des phénomènes de croyance, de foi collectives<sup>476</sup>.

Les révolutionnaires, comme les fascistes, se proposent pour leur part de vivre dangereusement. Chez les révolutionnaires, comme chez les fascistes, on trouve une impulsion romantique analogue, une humeur quichotesque analogue. La nouvelle humanité, dans ses deux expressions antithétiques, signale une nouvelle intuition de la vie. Cette intuition ne se dénote pas exclusivement dans la prose belligérante des politiques.<sup>477</sup>

De fait, au niveau de la base des mouvements fascistes, Mariátegui atteste d'un phénomène de croyance collective et d'aspiration à la transformation du monde, tout en y ajoutant un ton d'analyse critique qui n'est pas sans rappeler la notion de « fausse conscience »<sup>478</sup> dans le corpus marxiste :

La bonne foi des foules réactionnaires est indiscutable. Les *condottieri* de la contre-révolution eux-mêmes n'en sont pas toujours conscients. Ses partisans, ses prosélytes croient honnêtement que leur geste est rénovatrice, révolutionnaire. Ils ne s'aperçoivent pas que la classe conservatrice s'approprie leur mouvement.<sup>479</sup>

---

<sup>476</sup> On retrouve cette analyse dans nombre d'analyses d'auteurs postérieurs. Ainsi, l'historien étasunien George Mosse assimile le fascisme à une « religion civile » au travers de son rapport à l'esthétique (« L'esthétique du fascisme doit être replacée dans le cadre du fascisme envisagé comme une religion civile, une foi non-traditionnelle qui employait la liturgie et des symboles pour faire prendre vie à ses croyances. La religion civile se distingue de la religion traditionnelle par son souci premier de la vie sur la terre et de la nature de l'État et de la nation, faisant usage de la "beauté de la sainteté" pour les besoins d'une révolution dans le gouvernement ». [*« The aesthetic of fascism should be put into the framework of fascism seen as a civic religion, a non-traditional faith which used liturgy and symbols to make its belief come alive. Civic religion is distinguished from traditional religion by its primary concern with life on earth and the nature of the state and nation, making use of the "beauty of holiness" for the purposes of a revolution in government ».*] George L. Mosse, *The fascist revolution: toward a general theory of fascism*, 2. print., New York, Fertig, History, 2000, pages 45-46.). De même, l'historien italien Emilio Gentile parle d'une « sacralisation » de la politique par le fascisme (Emilio GENTILE, *The sacralization of politics in fascist Italy*, Cambridge, Mass, Harvard University Press, 1996.). Enfin, du côté marxiste, on peut citer le philosophe André Tosel, qui parlait en 2009 d'une « religion séculière de masse » à propos du marxisme et du communisme (André TOSEL, *Le marxisme du XXe siècle*, op. cit., page 35.).

<sup>477</sup> « Los revolucionarios, como los fascistas, se proponen por su parte, vivir peligrosamente. En los revolucionarios, como en los fascistas, se advierte análogo impulso romántico, análogo humor quijotesco. La nueva humanidad, en sus dos expresiones antitéticas, acusa una nueva intuición de la vida. Esta intuición de la vida no asoma, exclusivamente, en la prosa beligerante de los políticos ». « Dos concepciones de la vida » (09/01/1925), *Mundial*, José Carlos MARIÁTEGUI, *AM*, op. cit., page 17.

<sup>478</sup> La « fausse conscience », ou la « conscience réifiée », désigne la compréhension du monde issue de l'expérience immédiate des rapports de production. Si elle permet d'appréhender l'apparence des processus réels, seul un examen approfondi (scientifique) permet d'en identifier les caractéristiques essentielles (par exemple l'illusion d'un rapport d'individu à individu se dissipe lorsque l'on prend en compte les rapports de force et d'intérêts qui structurent une société et qu'on les met au jour pour voir des rapports inégaux entre patron et ouvrier, propriétaire et métayer, etc.). Voir les passages sur la fausse conscience dans György LUKÁCS, *Histoire et conscience de classe*, op. cit. Voir également Joseph GABEL, « La fausse conscience », *L'Homme et la société*, 1967, n° 3, pp. 157-168.

<sup>479</sup> « La buena fe de las muchedumbres reaccionarias es indiscutible. Los propios condotieros de la contrarrevolución no son siempre protagonistas conscientes de ella. Sus fautores, sus prosélitos, creen honestamente que su gesta es renovadora, revolucionaria. No perciben que la clase conservadora se adueña de su movimiento ». « El Directorio español » (09/12/1923), *Varietades*, José Carlos MARIÁTEGUI, *FAMV I*, op. cit., page 50.

Le dénominateur commun est la présence de mythes, mais ces mythes ne sont pas identiques, ils sont opposés : ils suivent les lignes de fracture qui séparent les forces sociales antagoniques qui les portent. Ils ne sont pas des croyances arbitraires, mais des éléments dont l'origine est indissociable de la matérialité des conditions sociales et économiques, des contradictions du mode de production, etc. Autrement dit, la présence de mythes dans un mouvement populaire ne peut être l'indicateur d'une irrationalité qui distinguerait des masses d'« élites » rationnelles. Cette représentation est au contraire celle du positivisme médiocre que la Grande Guerre a balayé. Reconnaître la présence et l'efficace de mythes (opposés, antagoniques ou complémentaires) revient alors à se donner les moyens d'interpréter des mouvements réels qui agitent les corps (individuels et sociaux) et les formations sociales à l'échelle globale. Loin de constituer une concession à l'idéalisme théorique, l'emprunt à Sorel s'inscrit chez Mariátegui dans un effort d'explicitation de la « réalité ».

Les références à Georges Sorel – et son parcours politique sinueux – et à cette dimension irrationnelle font l'objet de réactions de rejet parfois très vives. Lénine, déjà, évoquait le Français en termes peu élogieux (« Le confusionniste bien connu, Georges Sorel »<sup>480</sup>), et des historiens comme G. D. H. Cole<sup>481</sup> ou Zeev Sternhell<sup>482</sup> l'associent à des dérives du socialisme vers le fascisme. C'est également le cas de certains spécialistes de Mariátegui, à l'image de l'Italien Antonio Melis qui identifie le vitalisme et l'« irrationalisme » de Mariátegui, ainsi que ses emprunts à Sorel, à des « contradictions » propres à son immaturité politique<sup>483</sup>. On peut cependant, à la suite de Michael Löwy, trouver un certain nombre de grands noms de la pensée marxiste des années 1920 chez qui la figure complexe de Georges Sorel provoque une attraction passionnée : Antonio Gramsci, György Lukács, Karl Korsch et Walter Benjamin<sup>484</sup>. Dans le cas de Mariátegui, nous avons montré qu'une assimilation formaliste consistant à voir en Sorel une passerelle vers l'irrationalisme et, *in fine*, le fascisme ne tient pas lorsqu'elle est confrontée aux textes.

Mariátegui fonde l'antagonisme entre le fascisme et le mouvement révolutionnaire sur leurs rapports respectifs à l'histoire et à la construction d'un futur. Ramenant le fascisme à

---

<sup>480</sup> Vladimir Illich LÉNINE, *Matérialisme et empiriocriticisme*, Paris, Éditions Sociales, 1948, page 248.

<sup>481</sup> On peut se reporter aux mots durs de Cole à l'encontre de Sorel dans le chapitre consacré au socialisme français d'avant 1914. Voir G. D. H. COLE, *A History of Socialist Thought: Vol III, Part I. The Second International, 1889-1914*, Londres, MacMillan, 1956.

<sup>482</sup> L'historien israélien place Sorel aux côtés de Maurice Barrès, George Valois ou Jules Sury dans une Troisième République transformée en « laboratoire » du fascisme. Zeev STERNHELL, « Le concept de fascisme », in *Naissance de l'idéologie fasciste*, Paris, Gallimard, 1994, page 65.

<sup>483</sup> Antonio MELIS, « Mariátegui, primer marxista de América », *op. cit.*, pages 28-29.

<sup>484</sup> Michaël LÖWY, « Georg Lukács e Georges Sorel », *Crítica Marxista*, 1997, n° 4, pp. 113-122, page 113.

une posture nostalgique et irréaliste de retour à un passé, et donc à une position anhistorique, le Péruvien insiste sur sa valeur moindre, sur la relative limite de ses mythes :

Le passéiste a toujours le destin paradoxal de comprendre le passé de manière très inférieure au futuriste. La faculté de penser l'histoire et la faculté de la faire ou de la créer s'identifient. Le révolutionnaire a du passé une image peut-être un peu subjective, mais animée et vivante, alors que le passéiste est incapable de se le représenter dans son inquiétude et son flux. Celui qui ne peut imaginer le futur ne peut pas non plus, généralement, imaginer le passé.<sup>485</sup>

Ce détour par la question de l'histoire n'est pas fortuit, il s'agit ici d'explicitier le rôle historique d'une illusion (la lutte finale), d'une religiosité propre aux mouvements de masses et de mythes porteurs d'utopies. Ces diverses instances font intervenir des éléments idéels, que Mariátegui caractérise comme des fictions, ce qui lui permet de lier une appréciation historique à ses considérations de critique littéraire :

C'est cette exaspération de l'individu et du subjectivisme qui constitue l'un des symptômes de la crise de la civilisation occidentale. La racine de son mal n'est pas à chercher dans son excès de fictions, mais dans le manque d'une grande fiction qui puisse être son mythe et son étoile.<sup>486</sup>

L'absence de mythe, d'absolu, est associée à la décadence des formes classiques – pour l'époque de Mariátegui ce sont celles du capitalisme et de la démocratie bourgeoise – et le cycle romantique qui naît ouvre des perspectives nouvelles en imposant de nouveaux mythes au travers des luttes de masses qui le font surgir. Ce ne sont pas là des considérations abstraites et détachées des écrits politiques ou programmatiques de Mariátegui. Au contraire, la dimension du mythe est centrale dans son appréciation de la cause indienne, de l'indigénisme et du rapport de la théorie socialiste au cas particulier du Pérou. Ainsi, à propos de *Tempestad en los Andes*, de Valcárcel, il écrit :

L'œuvre qu'il a écrite n'est pas une œuvre théorique et critique. Elle a quelque chose d'un évangile et même quelque chose d'une apocalypse. C'est l'œuvre d'un croyant. On n'y trouve pas précisément les principes de la révolution qui restituera à la race indigène sa place dans l'histoire nationale ; mais on y trouve ses mythes.<sup>487</sup>

<sup>485</sup> « El pasadista tiene siempre el paradójico destino de entender el pasado muy inferiormente al futurista. La facultad de pensar la historia y la facultad de hacerla o crearla, se identifican. El revolucionario, tiene del pasado una imagen un poco subjetiva acaso, pero animada y viviente, mientras que el pasadista es incapaz de representárselo en su inquietud y su fluencia. Quien no puede imaginar el futuro, tampoco puede, por lo general, imaginar el pasado ». « Heterodoxia de la tradición » (25/11/1927), *Mundial*, José Carlos MARIÁTEGUI, *PP*, *op. cit.*, page 164.

<sup>486</sup> « Es esa exasperación del individuo y del subjetivismo que constituye uno de los síntomas de la crisis de la civilización occidental. La raíz de su mal no hay que buscarla en su exceso de ficciones, sino en la falta de una gran ficción que pueda ser su mito y su estrella ». « La realidad y la ficción » (25/03/1926), *Perricholi*, José Carlos MARIÁTEGUI, *AE*, *op. cit.*, page 25.

<sup>487</sup> José Carlos MARIÁTEGUI, « Prólogo a *Tempestad en los Andes* de Luis E. Valcárcel », *op. cit.*

En cohérence avec le diagnostic de la perte de sens des mythes de la civilisation occidentale, Mariátegui esquisse une connexion entre le mouvement d'émancipation révolutionnaire, issu de 1917 et du communisme, et la masse de la classe laborieuse péruvienne, en majorité indigène :

Ce n'est pas la civilisation, l'alphabet du Blanc qui soulève l'âme de l'Indien. C'est le mythe, c'est l'idée de la révolution socialiste. L'espérance indigène est absolument révolutionnaire. Le même mythe, la même idée sont des agents décisifs du réveil d'autres vieux peuples, d'autres vieilles races en collapse : Hindous, Chinois, etc.<sup>488</sup>

On voit qu'au travers du mythe se joue une proposition d'articulation théorique entre subjectivité et action révolutionnaire des masses. L'insurrection contre les structures perpétuant l'ordre inégal et capitaliste n'émerge pas d'un spontanéisme abstrait, mais d'une histoire longue de luttes qui ont forgé les classes sociales et les éléments combattifs en leur sein. La théorie révolutionnaire, également fruit de cette histoire, vient apporter des formulations, des objectifs, un cadre interprétatif qui participe à orienter ces masses vers un objectif utopique et réaliste à la fois : « (...) il est nécessaire de donner au prolétariat d'avant-garde, en même temps qu'un sens réaliste de l'histoire, une volonté héroïque de création et de réalisation »<sup>489</sup>. Dans un passage éloquent, Mariátegui résume les enjeux qui motivent son emprunt de la théorie des mythes à Sorel :

La théorie des mythes révolutionnaires, qui applique au mouvement socialiste l'expérience des mouvements religieux, établit les bases d'une philosophie de la révolution, profondément imprégnée de réalisme psychologique et sociologique.<sup>490</sup>

Le mythe apparaît comme la pierre angulaire d'une réflexion qui articule subjectivité et action, théorie sociale et art, utopie et histoire. Le socialisme et le mythe de la Révolution sociale sont alors bien plus que des solutions arbitraires sorties du chapeau d'un réformateur social, ils représentent le communisme comme mouvement réel d'abolition du capitalisme<sup>491</sup>.

---

<sup>488</sup> « No es la civilización, no es el alfabeto del blanco, lo que levanta el alma del indio. Es el mito, es la idea de la revolución socialista. La esperanza indígena es absolutamente revolucionaria. El mismo mito, la misma idea, son agentes decisivos del despertar de otros viejos pueblos, de otras viejas razas en colapso: hindúes, chinos, etc. ». José Carlos MARIÁTEGUI, *7E*, *op. cit.*, page 26.

<sup>489</sup> « es necesario dar al proletariado de vanguardia, al mismo tiempo que un sentido realista de la historia, una voluntad heroica de creación y de realización ». José Carlos MARIÁTEGUI, « Mensaje al congreso obrero », *Amauta*, janvier 1927, n° 5, pp. 35-36, page 36.

<sup>490</sup> « La teoría de los mitos revolucionarios, que aplica al movimiento socialista la experiencia de los movimientos religiosos, establece las bases de una filosofía de la revolución, profundamente impregnada de realismo psicológico y sociológico ». « Henri de Man y la "crisis" del marxismo », José Carlos MARIÁTEGUI, *DM*, *op. cit.*, page 21.

<sup>491</sup> « Le communisme n'est pour nous ni un état qui doit être créé, ni un idéal sur lequel la réalité devra se régler. Nous appelons communisme le mouvement réel qui abolit l'état actuel. Les conditions de ce mouvement résultent des prémisses actuellement existantes ». Karl MARX et Friedrich ENGELS, *L'idéologie allemande*, *op. cit.*, page 64.

En ce sens ils impliquent la prise en compte conséquente du monde idéal, de sa matérialité et de son rôle crucial dans toute transformation du monde : « Marcher sans foi, c'est "patiner sur place" »<sup>492</sup>.

---

<sup>492</sup> « Marchar sin fé es "patiner sur place" ». « Arte, revolución y decadencia » (11/1926), *Amauta*, n°3, José Carlos MARIÁTEGUI, *AE*, *op. cit.*, page 19.

## Éthique et lutte des classes : la sacralité immanente du socialisme

Dans les textes de Mariátegui, la foi et la religion, décorrélées de leur élément divin, conservent la sacralité transcendante de tout phénomène mobilisateur de masse. La dimension épique et l'idée d'un grand combat collectif à mener contre un ennemi agissent alors comme les aiguillons et les boussoles idéologiques permettant de formaliser un mouvement né exclusivement des conditions immanentes (matérielles comme idéelles). Or l'insurrection contre l'état des choses ne peut se valoir des règles éthiques propres à l'ordre qu'elle prétend abolir. Elle est révolution précisément en cela qu'elle se propose de transformer les fondements mêmes de la société : abolir la logique immanente de la marchandise et de la valorisation de la valeur, c'est aborder de façon nouvelle le travail, la place des activités non marchandes, le temps, etc. La critique du présent est ainsi intimement liée à un imaginaire du futur, voire aux promesses d'une utopie salvatrice. Il serait cependant inexact de prétendre trouver un tableau peignant une société future parfaite chez José Carlos Mariátegui. S'il développe, en effet, une critique exigeante de la société capitaliste, ce n'est pas au nom d'un monde irénique, mais bien en vertu d'un déjà-là qu'il s'agit d'élargir en le réinventant. Le vecteur de cette créativité réside dans la capacité humaine à résister à l'apathie et à l'apparente fatalité des rapports sociaux institués. Mariátegui se fait l'apôtre d'une conflictualité fertile, riche du terreau humain que sont les foules, les *muchedumbres*. Un double patronage préside à cette perspective :

Georges Sorel, l'un des auteurs les plus subtils de la France *ante-bellum*, dénonçait [...] les illusions du progrès. Don Miguel de Unamuno prêchait le quichotisme. Mais la majorité des Européens avait perdu le goût des aventures et des mythes héroïques.<sup>493</sup>

Toute épopée doit avoir un héros, et c'est par sa lutte, la traversée d'une trajectoire initiatique faite d'épreuves, où se révèlent son esprit d'aventure, de sacrifice, sa générosité et sa confiance absolue dans un succès final que sa valeur est éprouvée. Au XX<sup>e</sup> siècle, le héros n'est plus un demi-dieu, une figure individuelle incarnant le Tout. C'est désormais un héroïsme multitudinaire dont la lutte et l'aventure mettent en jeu les piliers mêmes de

---

<sup>493</sup> « Jorge Sorel uno de los escritores más agudos de la Francia pre-bélica, denunciaba [...] las ilusiones del progreso. Don Miguel de Unamuno predicaba quijotismo. Pero la mayoría de los europeos había perdido el gusto de las aventuras y de los mitos heroicos ». « Dos concepciones de la vida » (09/01/1925), *Mundial*, José Carlos MARIÁTEGUI, *AM*, *op. cit.*, page 14.

l'organisation sociale. Le guide n'est plus Héraclès ou Ulysse, c'est une figure engagée dans la lutte pour la révolution sociale et qui fait vivre – dans le paradoxe de l'anonymat des grands agrégats et l'incarnation simultanée de l'échelle locale – l'espérance de jours plus radieux. C'est une poétesse qui chante la classe laborieuse, un dirigeant syndical, un bolchevik de la vieille garde, une figure du mouvement indigène... Leur héroïsme individuel peut sembler dérisoire au vu de l'ambition totalisante du projet révolutionnaire, mais c'est à cette valorisation que s'attache Mariátegui. Dans les mots de l'anthropologue équatorienne María Ángela Cifuentes Guerra :

[Chez Mariátegui] cette qualité héroïque peut être entendue à la fois dans la capacité du travailleur à émerger dans une société hiérarchisée et colonisée, et à revendiquer sa condition de travailleur ayant une conscience de classe et comme forgeron d'un temps nouveau dans la mesure où il participe des luttes indépendantistes.<sup>494</sup>

L'échelle individuelle de l'héroïsme est fondamentale à l'âge des grands agrégats de populations et de la singularisation des subjectivités. La cause révolutionnaire est le principe de l'héroïsme, la forme de l'épique aux échelles de la classe sociale comme des biographies, des trajectoires à « hauteur d'homme ».

Notre exposition part donc de la critique du rapport à l'éthique dans la société bourgeoise, pour explorer ensuite la « morale des producteurs » qui se façonne dans la lutte. Enfin, il s'agit d'élucider les rapports entre vitalisme et lutte pour distinguer l'agonistique mariatéguienne du darwinisme social.

Tout comme les formes de l'expression artistique, les formes de la morale et de l'éthique doivent être rapportées à leur racines matérielles, c'est-à-dire aux structures d'organisation du travail, sans jamais leur retirer leur dimension active et dialectique au sein du processus historique. L'historicité des formes est, là encore, le maître mot de l'analyse mariatéguienne. Ainsi, il rappelle que

de même que le socialisme n'est pas la même chose que le prolétariat, le capitalisme n'est pas exactement la même chose que la bourgeoisie. La bourgeoisie est la classe, le capitalisme est l'ordre, la civilisation, l'esprit qui est né de cette classe. La bourgeoisie est

---

<sup>494</sup> « Esta cualidad heroica se la puede entender a la vez en la capacidad del trabajador de emerger de una sociedad jerarquizada y colonizada, y de reivindicar su condición de trabajador con conciencia de clase y como forjador de un nuevo tiempo en tanto participa de las luchas independentistas ». María Ángela Cifuentes Guerra, « José Carlos Mariátegui: El mensaje de Oriente. Aproximaciones al caso de India », *op. cit.*, page 60. Nous élargissons ici le sens que l'autrice attribue aux luttes indépendantistes, extrapolant leur limites géographiques pour englober l'indépendance de la classe laborieuse vis-à-vis de toutes les facettes de la société bourgeoise.

antérieure au capitalisme. Elle a existé bien avant lui, mais elle n'a donné son nom à tout un âge historique qu'après lui.<sup>495</sup>

L'effort matérialiste de Mariátegui consiste à rapporter à l'histoire les notions abstraites qui, souvent, semblent planer au-dessus des éléments concrets qui leur donnent leur sens. Historiciser les classes sociales et leur hégémonie permet de mettre en lumière les différences entre les modes de production successifs (aristocratie et féodalisme, bourgeoisie et capitalisme, prolétariat et socialisme), mais aussi les systèmes moraux qui soutiennent les diverses formations sociales qui les composent. Or, de même que la révolution bourgeoise a été précédée par l'effondrement des valeurs centrales de l'Ancien Régime (catholicisme, absolutisme, corporatisme, etc.), la crise de la civilisation capitaliste voit s'effriter la puissance de l'idéologie de la classe dominante dans les diverses formations sociales capitalistes du monde. En d'autres termes, « le capitalisme a cessé de coïncider avec le progrès »<sup>496</sup>, mais encore faut-il déceler les symptômes de cette perte de régime, à la fois dans les structures économiques et dans les formes de conscience auxquelles elles sont associées.

Reprenant la critique de l'impérialisme de Lénine, Mariátegui associe le déclin capitaliste à une phase monopoliste tendant à la « stagnation et à la putréfaction »<sup>497</sup>, à laquelle s'ajoute la pénétration de l'idéologie impérialiste dans le prolétariat par la constitution d'aristocraties ouvrières<sup>498</sup>. Dans les mots de Mariátegui :

La production étant gouvernée par une organisation financière, qui fonctionne comme intermédiaire entre le rentier et l'industrie, nous avons, à la place de la démocratisation du capital que certains croyaient découvrir dans les sociétés par action, un phénomène de parasitisme complet : une rupture du processus capitaliste de la production s'accompagne d'un relâchement des facteurs auxquels l'industrie moderne doit sa croissance colossale.<sup>499</sup>

La critique économique n'est pas coupée de la critique idéologique, et le diagnostic de faillite s'étend du capitalisme comme mode de production à l'édifice des valeurs bourgeoises, qui

---

<sup>495</sup> « así como socialismo no es la misma cosa que proletariado, capitalismo no es exactamente la misma cosa que burguesía. La burguesía es la clase, el capitalismo es el orden, la civilización, el espíritu que de esta clase ha nacido. La burguesía es anterior al capitalismo. Existió mucho antes que él, pero sólo después ha dado su nombre a toda una edad histórica ». José Carlos MARIÁTEGUI, *7E*, *op. cit.*, page 150.

<sup>496</sup> « El capitalismo ha dejado de coincidir con el progreso ». « La economía liberal y la economía socialista », José Carlos MARIÁTEGUI, *DM*, *op. cit.*, page 37.

<sup>497</sup> Vladimir Illich LÉNINE, *L'impérialisme, stade suprême du capitalisme*, *op. cit.*, page 117.

<sup>498</sup> *Ibid.*, p. 122.

<sup>499</sup> « Gobernada la producción por una organización financiera, que funciona como intermediaria entre el rentista y la industria, en vez de la democratización del capital, que algunos creían descubrir en las sociedades por acciones, tenemos un completo fenómeno de parasitismo: una ruptura del proceso capitalista de la producción se acompaña de un relajamiento de los factores a los que la industria moderna debe su colosal crecimiento ». « La economía liberal y la economía socialista », José Carlos MARIÁTEGUI, *DM*, *op. cit.*, page 38.



sont autant de facteurs indirects de production. La notion de parasitisme exprime bien la perspective de Mariátegui : la bourgeoisie n'étant plus la classe pleine d'élan vital qu'elle a été, elle vit aux dépens d'autres classes – et en particulier de la classe laborieuse – et les formes idéologiques qu'elle se donne ne peuvent que masquer cette réalité sans l'abolir. Exprimer ce rapport parasitaire, c'est donc mettre en branle une critique de l'idéologie bourgeoise dans ses fondements, et de la perte de sens que sa crise produit. Ainsi, les idées de perte de sens du travail pour le travailleur, de la séparation entre le producteur et le fruit de sa production, de déqualification des procès de travail débordent du registre économique vers une dimension éthique que Mariátegui attribue à Sorel :

Elles sont exprimées non seulement dans la critique du taylorisme et des autres conséquences de la civilisation industrielle, mais, avant tout, dans l'œuvre richissime de Sorel, qui a accordé la plus grande attention aux éléments spirituels du travail. Sorel a senti, peut être mieux que tout autre théoricien du socialisme, nonobstant sa filiation nettement matérialiste – dans l'acception de ce terme comme antagonique à celui d'idéalisme – le déséquilibre spirituel auquel l'ordre capitaliste condamnait le travailleur.<sup>500</sup>

Parmi les facteurs non économiques ayant directement participé à l'instauration, au renforcement et au développement du capitalisme, Mariátegui insiste beaucoup sur le protestantisme. En effet, le Péruvien associe étroitement le développement du capitalisme et le protestantisme<sup>501</sup>, en particulier dans les *Sept Essais*, reprenant une conception largement diffusée sur la période<sup>502</sup>. S'inspirant de la lecture de Friedrich Engels<sup>503</sup> (« la première étape de l'émancipation de la bourgeoisie est, selon Engels, la réforme protestante »<sup>504</sup>), cette

---

<sup>500</sup> « Están expresados no sólo en la crítica del taylorismo y demás consecuencias de la civilización industrial, sino, ante todo, en la nutridísima obra de Sorel, que acordó la atención más cuidadosa a los elementos espirituales del trabajo. Sorel sintió, mejor acaso que ningún otro teórico del socialismo, no obstante su filiación netamente materialista -en la acepción que tiene este término como antagónico del de idealista- el desequilibrio espiritual a que condenaba al trabajador el orden capitalista ». « La tentativa revisionista de *Más allá del marxismo* », *Ibid.*, p. 28.

<sup>501</sup> Notons que Mariátegui semble faire une confusion entre luthéranisme, calvinisme et puritanisme. Beaucoup de ses textes se rapportent au protestantisme en général, et un certain nombre au puritanisme en particulier.

<sup>502</sup> L'ouvrage de Max Weber sur l'éthique protestante et l'esprit du capitalisme, publiée en 1920, est aujourd'hui la référence la plus connue. Il convient cependant de rappeler que le texte de Weber s'inscrit dans un contexte plus large de controverse sur cette question, et que ses conclusions sont loin de faire l'unanimité. Pour une présentation des débats autour du texte de Weber, voir Raymond BOUDON, « Protestantisme et capitalisme. Bilan d'une controverse », *Commentaire*, 1999, Numéro 88, n° 4, pp. 807-818. Pour une approche plus globale du débat sur les rapports entre protestantisme et essor du capitalisme, voir Jean DELUMEAU, Thierry WANEGFFELEN et Bernard COTTRET, *Naissance et affirmation de la Réforme*, Paris, Presses Universitaires de France, Nouvelle Clio, 2012, pages 325-340.

<sup>503</sup> Mariátegui cite l'ouvrage suivant : Friedrich ENGELS, *Socialisme utopique et socialisme scientifique*, Paris, Librairie de l'Humanité, 1924. Voir Harry E. VANDEN, *Mariátegui. Influencias en su formación ideológica*, *op. cit.*, page 114.

<sup>504</sup> « La primera etapa de la emancipación de la burguesía es, según Engels, la reforma protestante ». José Carlos MARIÁTEGUI, *7E*, *op. cit.*, page 148.

perception traverse toute l'œuvre de Mariátegui<sup>505</sup> et semble appuyer un discours évolutionniste singulier et schématique sur les religions et leur rapport à l'économie. En effet, il note un dynamisme supérieur des nations protestantes sur les nations catholiques (les seules ayant atteint un degré de « plénitude » du capitalisme sont l'Angleterre, les États-Unis et l'Allemagne, quand la France, l'Italie et l'Espagne restent majoritairement rurales), ces dernières ayant exporté ce retard dans leurs entreprises coloniales<sup>506</sup>. Il ne s'agit pas, dans le texte de Mariátegui, de condamner moralement certains pays pour leur moindre capacité au développement capitaliste, mais au contraire de tenter d'en circonscrire les facteurs explicatifs. L'élan vital capitaliste semble – à ses yeux – être manifestement sur-représenté dans les nations majoritairement protestantes. Cela conduit à une nouvelle mouture de la vision cyclique de l'histoire, dans laquelle, au long cycle catholique initié à la fin de l'Empire Romain, aurait progressivement succédé le cycle protestant / capitaliste comme impulsion la plus forte à partir du XVI<sup>e</sup> siècle. Il s'appuie notamment sur une citation étonnante du troisième volume du *Capital* pour élaborer cette continuité qui est aussi une mutation radicale :

Le système monétaire est essentiellement catholique. Le système de crédit essentiellement protestant. *The Scotch hate gold* [les Écossais haïssent l'or]. En tant que papier-monnaie, le mode d'existence monétaire des marchandises n'a qu'une existence sociale. C'est la foi qui sauve. La foi dans la valeur monétaire en tant qu'esprit immanent des marchandises, la foi dans le mode de production et son ordre tenu pour prédestiné, la foi dans les agents industriels de la production en tant que simples personnifications du capital qui se met lui-même en valeur. Mais le système de crédit ne s'est pas plus émancipé de la base du système monétaire que le protestantisme des fondements du catholicisme.<sup>507</sup>

Sans entrer plus loin dans le commentaire, Mariátegui conclut à une forme d'évolution historique, ou de succession chronologique, allant de l'Empire Romain au catholicisme, puis

<sup>505</sup> Robert Paris prétend que l'idée du « retard » économique des nations catholiques sur les nations protestantes serait reprise de la lecture de l'Italien Piero Gobetti (Mariátegui cite l'ouvrage suivant : Piero GOBETTI, *Risorgimento senza éroi*, Turin, Edizioni del Baretto, 1926.) : voir Robert PARIS, « El marxismo de Mariátegui », in José ARICÓ (dir.), *Mariátegui y los orígenes del marxismo latinoamericano*, Mexico, Pasado y Presente, 1978, pp. 119-148, page 135.. Comme nous le montrons, cependant, Mariátegui s'appuie sur des sources très diverses, et notamment Marx et Engels eux-mêmes.

<sup>506</sup> « Le catholicisme espagnol, comme conception de la vie et discipline de l'esprit, manquait d'aptitude pour créer dans ses colonies des éléments de travail et de richesse » (« el catolicismo español, como concepción de la vida y disciplina del espíritu, carecía de aptitud para crear en sus colonias elementos de trabajo y de riqueza »). José Carlos MARIÁTEGUI, *7E, op. cit.*, page 147.

<sup>507</sup> Nous donnons ici la traduction française (Karl MARX, *Le Capital Vol.III : critique de l'économie politique, op. cit.*, page 547.). Pour le passage des *Sept Essais* : « El sistema de la moneda es esencialmente católico, el del crédito eminentemente protestante. Lo que salva es la fe: la fe en el valor monetario considerado como el alma de la mercadería, la fe en el sistema de producción y su ordenamiento predestinado, la fe en los agentes de la producción que personifican el capital, el cual tiene el poder de aumentar por sí mismo el valor. Pero así como el protestantismo no se emancipa casi de los fundamentos del catolicismo, así el sistema del crédito no se eleva sobre la base del sistema de la moneda ». José Carlos MARIÁTEGUI, *7E, op. cit.*, page 148.

au protestantisme, « ferment » du capitalisme<sup>508</sup>. Ce schéma, très eurocentré et sujet à caution aujourd'hui, permet à l'auteur de caractériser politiquement certaines critiques du marxisme et du capitalisme, comme le courant néo-thomiste, qu'il classe comme une pensée « bourgeoise ; mais pas capitaliste »<sup>509</sup>. Par ailleurs, le diagnostic de crise du capitalisme étant acté, Mariátegui semble esquisser les conditions d'un nouveau dépassement historique, celui du capitalisme et de son « ferment » protestant, appelé à être remplacé par une autre structure idéologique et métaphysique issue de la révolution : « la religion de l'avenir, comme le pense Waldo Frank, reposera sur la science, si une croyance quelconque doit s'élever à la catégorie d'une véritable religion »<sup>510</sup>.

Ce schéma évolutif par les religions s'inscrit dans la démarche compréhensive qui est celle de Mariátegui, dont l'analyse se propose d'aborder chaque élément d'une société ou d'une période en rapport avec le Tout dont elle est une partie. Or, le capitalisme en crise se caractérise, entre autres, par l'évidement de ses valeurs éthiques, de ses idéaux, de ses *mythes*. Le protestantisme apparaît sous la plume du Péruvien comme l'un des principes explicatifs permettant de distinguer des types parmi les pays capitalistes, mais il disparaît lorsqu'il s'agit de définir la civilisation capitaliste comme civilisation en crise, en manque d'absolu et de foi. Ces traits sont alors rapportés à des processus économiques et politiques, bien plus que religieux, et leur dimension de déchéance éthique est mise sur le compte du capitalisme, et non du protestantisme :

L'idéal de notre époque est le profit et l'épargne. L'accumulation de richesse apparaît comme la finalité suprême de la vie humaine. Qu'à cela ne tienne. L'ordre nouveau, l'ordre révolutionnaire, rationalisera et humanisera les mœurs. Il résoudra les problèmes auxquels, du fait de sa structure et de sa fonction, l'ordre bourgeois est incapable de trouver une solution. Il octroiera la libération de la femme de la servitude domestique, il assurera l'éducation sociale des enfants, il libérera le mariage des préoccupations économiques. Le socialisme, traité et accusé de matérialiste, s'avère, en somme, de ce point de vue, être une revendication, une renaissance de valeurs spirituelles et morales opprimées par l'organisation et les méthodes capitalistes. Si pendant l'époque capitaliste ont prévalu les ambitions et les intérêts matériels, l'époque prolétarienne s'inspirera, dans ses modalités et ses institutions, d'intérêts et d'idéaux éthiques.<sup>511</sup>

<sup>508</sup> Notons que Mariátegui n'en fait pas le seul principe causal de l'apparition du capitalisme.

<sup>509</sup> José Carlos MARIÁTEGUI, *7E*, *op. cit.*, page 150.

<sup>510</sup> « La religión del porvenir, como piensa Waldo Frank, descansará en la ciencia, si alguna creencia ha de ascender a la categoría de verdadera religión ». « La filosofía moderna y el marxismo », José Carlos MARIÁTEGUI, *DM*, *op. cit.*, page 47.

<sup>511</sup> « El ideal de nuestra época es la ganancia y el ahorro. La acumulación de riquezas aparece como la mayor finalidad de la vida humana. Y bien. El orden nuevo, el orden revolucionario, racionalizará y humanizará las costumbres. Resolverá los problemas que, a causa de su estructura y de su función, el orden burgués es impotente para solucionar. Consentirá la liberación de la mujer de la servidumbre doméstica, asegurará la educación social de los niños, libertará al matrimonio de las preocupaciones económicas. El socialismo, tan motejado y acusado de materialista, resulta, en suma, desde este punto de vista, una reivindicación, un

La liste des revendications du mouvement révolutionnaire est projetée comme une suite de réalisations postérieures à la révolution, et dessine la silhouette de ce que combattent les communistes. La posture adoptée par Mariátegui est ici ouvertement polémique et propagandiste, mais elle permet de saisir sur quels fondements il appuie son rejet de l'attaque en immoralisme qu'adressent un certain nombre de critiques au marxisme et au communisme. Bien plus, comme le montre le passage ci-dessous, c'est dans le combat et la construction d'un objectif de transformation commun *dans le capitalisme* que la vie des membres de la classe laborieuse ou des populations opprimées se trouve en prise avec le monde, et que la qualité de sujet est réappropriée pleinement :

Dans la lutte des classes, où se trouvent tous les éléments du sublime et de l'héroïque de son ascension, le prolétariat doit s'élever vers une « morale de producteurs », très distante et distincte de la « morale d'esclaves » dont ses professeurs de morale gratuite cherchent à la pourvoir, horrifiés par son matérialisme. Une nouvelle civilisation ne peut surgir d'un monde triste et humilié d'ilotes<sup>512</sup> et de miséreux, sans plus de titre ni d'aptitude que leur ilotisme et leur misère. Le prolétariat n'entre politiquement dans l'histoire que comme classe sociale ; à l'instant où il découvre sa mission d'édification, avec les éléments hérités de l'effort humain, moral ou immoral, juste ou injuste, un ordre social supérieur. Et il n'est pas arrivé à cette capacité par miracle. Il l'a acquise en se situant solidement sur le terrain de l'économie, de la production. Sa morale de classe dépend de l'énergie et de l'héroïsme avec lequel il opère sur ce terrain et de l'amplitude de sa connaissance et de sa maîtrise de l'économie bourgeoise.<sup>513</sup>

L'héroïsme suppose alors une action doublée d'une conscience collective qui s'établit dans la lutte – qu'elle soit économique ou politique. Mariátegui s'affranchit de toute critique moralisatrice du capitalisme en fondant la subjectivité transformatrice sur une approche sociale, économique et politique mettant en cause le mode de production capitaliste, et non des formes idéologiques dérivées. C'est en tant qu'ils sont porteurs d'un monde où le profit n'est pas le principe directeur, et où l'action collective et l'organisation commune du travail et

---

renacimiento de valores espirituales y morales, oprimidos por la organización y los métodos capitalistas. Si en la época capitalista prevalecieron ambiciones e intereses materiales, la época proletaria, sus modalidades y sus instituciones se inspirarán en intereses e ideales éticos ». « Trotsky » (19/04/1924), *Variedades*, José Carlos MARIÁTEGUI, *EC, op. cit.*, page 94.

<sup>512</sup> Il s'agit d'un peuple réduit en esclavage par les Spartiates dans la Grèce antique.

<sup>513</sup> « En la lucha de clases, donde residen todos los elementos de lo sublime y heroico de su ascensión, el proletariado debe elevarse a una "moral de productores", muy distante y distinta de la "moral de esclavos", de que oficiosamente se empeñan en proveerlo sus gratuitos profesores de moral, horrorizados de su materialismo. Una nueva civilización no puede surgir de un triste y humillado mundo de ilotas y de miserables, sin más título ni más aptitud que los de su ilotismo y su miseria. El proletariado no ingresa en la historia políticamente sino como clase social; en el instante en que descubre su misión de edificar, con los elementos allegados por el esfuerzo humano, moral o amoral, justo o injusto, un orden social superior. Y a esta capacidad no ha arribado por milagro. La adquiere situándose sólidamente en el terreno de la economía, de la producción. Su moral de clase depende de la energía y heroísmo con que opere en este terreno y de la amplitud con que conozca y domine la economía burguesa ». « Sentido heroico y creador del socialismo », José Carlos MARIÁTEGUI, *DM, op. cit.*, page 73.

de ses fruits préside à la production que les membres de la classe laborieuse annoncent une éthique supérieure aux formes de la morale capitaliste. À l'inverse, les postures morales enferment le prolétariat dans un statut de victime quémandant quelques subsides pour survivre. Le passage d'une « morale d'esclaves » à une « morale de producteurs » repose sur une pratique d'appropriation d'un récit commun forgé dans la lutte des classes et brandi face aux discours lénifiants de la bourgeoisie et de ses moralistes.

Mariátegui défend la valeur éthique du marxisme en recourant à Sorel, Kautsky, Piero Gobetti, Luc Durtain et même Emmanuel Berl, mais c'est surtout en rapportant les mots du philosophe italien Benedetto Croce qu'il pose un fondement éthique à toute l'entreprise de connaissance et d'action politique marxiste :

Il est évident que l'idéalité et l'absolu de la morale, au sens philosophique de ces mots, sont un présupposé nécessaire au socialisme. N'est-ce pas un intérêt moral ou social, comme on voudra, l'intérêt qui nous mène à construire un concept de survaleur ? En économie pure, peut-on parler de survaleur<sup>514</sup> ? Le prolétariat ne vend-il pas sa force de travail pour ce qu'elle vaut, étant donnée sa situation dans la société présente ? Et, sans ce présupposé moral, comment s'expliquerait, en plus de l'action politique de Marx, le ton de violente indignation ou de satire amère qui l'on retrouve à chaque page du *Capital* ?<sup>515</sup>

De fait, sans le concept de plus-value, le jugement éthique sur le capitalisme comme vol (appropriation du travail d'autrui) ne peut avoir lieu, car la valeur appropriée est alors dissimulée dans le prix comme travail non payé du producteur, objectivé dans la marchandise. Sans plus-value, il n'y a plus de moyen d'interpréter le rapport négatif « entre la subjectivité du travailleur et le prix du marché »<sup>516</sup>, selon le philosophe Enrique Dussel. La dimension éthique du marxisme trouve une de ses racines dans cette relation négative, que Mariátegui souligne dans son article « Etica y socialismo » :

On ne doit pas chercher la fonction éthique du socialisme [...] dans de grandiloquents décalogues, ni dans des spéculations philosophiques qui ne constituaient en rien une

<sup>514</sup> Ces questions montrent que Croce a une interprétation superficielle de la notion de plus-value/survalueur chez Marx, à laquelle Mariátegui ne semble pas s'opposer néanmoins.

<sup>515</sup> « Es evidente que la idealidad y lo absoluto de la moral, en el sentido filosófico de tales palabras, son presupuesto necesario del socialismo. ¿No es, acaso, un interés moral o social, como se quiera decir el interés que nos mueve a construir un concepto del sobrevalor? ¿En economía pura, se puede hablar de plusvalía? ¿No vende el proletariado su fuerza de trabajo por lo que vale, dada su situación en la presente sociedad? Y, sin ese presupuesto moral ¿cómo se explicaría, junto con la acción política de Marx, el tono de violenta indignación o de sátira amarga que se advierte en cada página de *El Capital*? » « Etica y socialismo », José Carlos MARIÁTEGUI, *DM, op. cit.*, page 56. Mariátegui cite à partir de l'édition suivante : Benedetto CROCE, *Materialismo Storico ed Economia Marxista*, Bari, Giuseppe Laterza, 1921. (voir Harry E. VANDEN, *Mariátegui. Influencias en su formación ideológica, op. cit.*, page 111.).

<sup>516</sup> Enrique D. DUSSEL, « El marxismo de José Carlos Mariátegui como filosofía de la revolución. Hacia una política de la liberación. », *op. cit.*, page 46.

nécessité de la théorie marxiste, mais bien dans la création d'une morale de producteurs dans le processus de lutte anti-capitaliste lui-même.<sup>517</sup>

L'éthique du socialisme se forme dans la lutte des classes. Pour que le prolétariat accomplisse sa mission historique dans le progrès moral, il faut auparavant qu'il acquière une conscience de son intérêt de classe [...]. La lutte pour le socialisme élève les ouvriers, qui s'y engagent avec une énergie extrême et une conviction absolue, à un ascétisme face auquel il est ridicule de lui jeter à la figure son *credo* matérialiste au nom d'une morale de théoriciens et de philosophes [...]. Le matérialiste, s'il professe et sert sa foi religieusement, ne peut être distingué de l'idéaliste que par une convention de langage.<sup>518</sup>

Si la citation de Croce exprime une confusion certaine autour du concept de survaleur, sans que Mariátegui ne s'en dissocie, l'enjeu est ici la question de la possibilité d'un fondement moral au rejet du capitalisme qui soit plus profond que la critique des effets du capitalisme. C'est en son principe moteur lui-même que se situe le vice, le péché originel en quelque sorte. La morale bourgeoise apparaît alors comme une vaste entreprise de mystification destinée à voiler ce parasitisme sur lequel s'établit l'appropriation privée du travail (et donc du travail d'autrui) sous la forme de la plus-value. La connaissance du mécanisme intime du capitalisme et l'indignation morale cheminent de concert, et servent à démontrer la supériorité éthique et morale des travailleurs en lutte :

Le travailleur indifférent à la lutte des classes, content de son niveau de vie, satisfait de son bien-être matériel, pourra atteindre une morale bourgeoise médiocre, mais il ne parviendra jamais à s'élever à une éthique socialiste.<sup>519</sup>

Le cynisme foncier du mode de production capitaliste constitue ainsi, aux yeux de Mariátegui, une limite intrinsèque au développement d'une morale. Au contraire, briser cette entrave est un *requisit* pour toute volonté de transformation et d'émancipation. La critique du réformisme prend précisément appui sur la conscience de la nécessité de dépassement de la logique essentielle du capitalisme, et non d'une distribution alternative des fruits de la production. En d'autres termes, l'éthique socialiste repose sur un rejet de la logique de valorisation de la

<sup>517</sup> « La función ética del socialismo [...] debe ser buscada, no en grandilocuentes decálogos, ni en especulaciones filosóficas, que en ningún modo constituían una necesidad de la teorización marxista, sino en la creación de una moral de productores por el propio proceso de la lucha anticapitalista ». « Ética y socialismo », José Carlos MARIÁTEGUI, *DM, op. cit.*, page 57.

<sup>518</sup> « La ética del socialismo se forma en la lucha de clases. Para que el proletariado cumpla, en el progreso moral, su misión histórica, es necesario que adquiera conciencia previa de su interés de clase [...]. La lucha por el socialismo eleva a los obreros, que con extrema energía y absoluta convicción toman parte en ella, a un ascetismo, al cual es totalmente ridículo echar en cara su credo materialista, en el nombre de una moral de teorizantes y filósofos. [...] El materialista, si profesa y sirve su fe religiosamente, sólo por una convención del lenguaje puede ser opuesto o distinguido del idealista ». « Ética y socialismo », *Ibid.*, p. 60.

<sup>519</sup> « El trabajador, indiferente a la lucha de clases, contento con su tenor de vida, satisfecho de su bienestar material, podrá llegar a una mediocre moral burguesa, pero no alcanzará jamás a elevarse a una ética socialista », « Ética y socialismo », *Ibid.*

valeur, qui n'apparaît qu'à condition d'effectuer – ou de reprendre – une analyse scientifique, concrète du fonctionnement du capitalisme, c'est-à-dire en dévoilant le caractère central de la production de survaleur par le travail humain socialisé et de son appropriation.

La lutte pour le socialisme trouve donc ses racines dans la lutte économique immédiate pour une amélioration des conditions de vie et de travail, mais aussi dans la lutte politique visant à renverser le mode de production capitaliste. En ce sens, elle prend en charge une lutte dont le contenu éthique est très prégnant, tant pour les individus qui s'y engagent que pour le sujet collectif qui est mis en mouvement. Pour Mariátegui, que cela soit au travers de la croyance collective en un avenir meilleur (l'illusion de la « lutte finale ») ou dans l'engagement personnel en faveur d'un monde qu'ils estiment plus juste, les syndicalistes, les militants socialistes ou communistes, les révolutionnaires en général travaillent à une immense entreprise d'élévation spirituelle du monde. Et il n'est pas question ici d'une « spiritualisation du marxisme », mais de la valorisation de la dimension éthique de l'engagement révolutionnaire :

Ceux qui aspirent à une spiritualisation du marxisme croient que l'esprit créateur est moins présent dans l'action de ceux qui luttent dans le monde pour un ordre nouveau que chez les prêteurs à gage ou les industriels qui, à New York, trahissant un instant de fatigue capitaliste, renient la forte éthique nietzschéenne – la morale sublimée du capitalisme – pour flirter avec des fakirs et des occultistes ? De même que la métaphysique chrétienne n'a pas empêché l'Occident d'effectuer de grandes réalisations matérielles, le matérialisme marxiste comprend [...] toutes les possibilités d'ascension morale, spirituelle et philosophique de notre époque.<sup>520</sup>

La dimension éthique n'est pas en contradiction avec le matérialisme, dont les contempteurs propagent une compréhension vulgaire. Qui plus est, Mariátegui met en regard la lutte socialiste comme une lutte pour la justice et les explorations spirituelles individuelles et orientalistes d'agents sociaux qui, par leur pratique effective, participent de la perpétuation de l'injustice. Le registre comparatif est ici mobilisé de manière à dévoiler l'hypocrisie d'une moralisation possible des conduites individuelles sans altération de la logique du mode de production capitaliste : il s'agit là d'une mystification au sens le plus littéral. On trouve pourtant, chez des spécialistes de Mariátegui, l'idée que le Péruvien conduirait une

---

<sup>520</sup> « Creen, los que aspiran a una espiritualización del marxismo, que el espíritu creador está menos presente y activo en la acción de los que luchan en el mundo por un orden nuevo que en el de los prestamistas o industriales que en Nueva York, señalando un instante de cansancio capitalista, reniegan de una fuerte ética nietzschiana -la moral sublimada del capitalismo- para flirtear con fakires y ocultistas? Tal como la metafísica cristiana no ha impedido a Occidente grandes realizaciones materiales, el materialismo marxista compendia, como ya he afirmado en otra ocasión, todas las posibilidades de ascensión moral, espiritual y filosófica de nuestra época ». « El idealismo materialista », *Ibid.*, p. 103/104.

« spiritualisation »<sup>521</sup> du marxisme au sens où il quitterait le matérialisme pour tomber dans un idéalisme mystique. C'est méconnaître le sens de la dialectique mariatéguienne, pourtant énoncée explicitement dans l'un des textes les plus emblématiques qu'il ait publiés :

Nous confessons, sans scrupule, que nous nous sentons dans les domaines du temporel, de l'historique, et que nous n'avons aucune intention de les abandonner. Laissons les esprits incapables d'accepter leur époque et de la comprendre à leurs soucis stériles et à leurs métaphysiques larmoyantes. Le matérialisme socialiste comporte toutes les possibilités d'ascension spirituelle, éthique et philosophique. Et nous ne nous sommes jamais sentis aussi rageusement, efficacement et religieusement idéalistes que les pieds bien ancrés dans la matière.<sup>522</sup>

L'une des preuves les plus évidentes de ce lien entre éthique et matérialité chez Mariátegui est son appréciation de la communauté indigène, dont la dimension préfigurative est économique et politique, mais aussi éthique :

Les travaux d'Hildebrando Castro Pozo sur la « communauté indigène » rapportent, à ce propos, des données extraordinairement intéressantes [...]. Ces données correspondent absolument à la substance des assertions de Valcárcel dans *Tempestad en los Andes*, qui, si elles n'étaient confirmées par les recherches objectives, pourraient être considérées trop optimistes et apologétiques. De plus, n'importe qui peut vérifier l'unité, le style, le caractère de la vie indigène. Et, sociologiquement, la persistance dans la communauté de ce que Sorel appelle les « éléments spirituels du travail », est d'une valeur capitale.<sup>523</sup>

L'organisation du travail n'est pas neutre, elle est le fruit d'une conception du travail, de ce qu'il faut produire et de comment le produire qui détermine le processus de production. Similairement, le sens que les travailleurs et travailleuses trouvent dans le travail participe à façonner les mentalités et les préférences éthiques. La morale des producteurs, que Mariátegui emprunte à Georges Sorel, s'oppose à celle de la classe dirigeante parasitaire et permet d'envisager sous un autre jour le travail collectif et le travail individuel, à la lumière d'une appropriation collective orientée par l'intérêt des producteurs eux-mêmes.

---

<sup>521</sup> Voir en particulier Robert PARIS, « El marxismo de Mariátegui », *op. cit.*

<sup>522</sup> « Confesamos, sin escúpulo, que nos sentimos en los dominios de lo temporal, de lo histórico, y que no tenemos ninguna intención de abandonarlos. Dejemos con sus cuitas estériles y sus lacrimosas metafísicas, a los espíritus incapaces de aceptar y comprender su época. El materialismo socialista encierra todas las posibilidades de ascensión espiritual, ética y filosófica. Y nunca nos sentimos más rabiosa y eficaz y religiosamente idealistas que al asentar bien la idea y los pies en la materia ». José Carlos MARIÁTEGUI, « Aniversario y balance », *op. cit.* in José Carlos MARIÁTEGUI, *IP*, *op. cit.*, page 250.

<sup>523</sup> « Los estudios de Hildebrando Castro Pozo, sobre la "comunidad indígena", consignan a este respecto datos de extraordinario interés [...]. Estos datos coinciden absolutamente con la sustancia de las aserciones de Valcárcel en *Tempestad en los Andes*, a las cuales, si no estuviesen confirmadas por investigaciones objetivas, se podría suponer excesivamente optimistas y apologéticas. Además, cualquiera puede comprobar la unidad, el estilo, el carácter de la vida indígena. Y sociológicamente la persistencia en la comunidad de lo que Sorel llama "elementos espirituales del trabajo", es de un valor capital » José Carlos MARIÁTEGUI, *7E*, *op. cit.*, page 291.



Bien évidemment, une telle conception ne peut qu'être étroitement associée à une éthique en partie guerrière, qui valorise les vertus de l'affrontement. En ce sens, tant le pacifisme de Gandhi que la guerre d'indépendance d'Abd El Krim adoptent une attitude de combat dans la mesure où ils assument la conflictualité contre l'oppression, bien qu'en adoptant des tactiques différentes. Il n'est pas de sortie de la lutte des classes, ni d'ignorance du racisme, du colonialisme ou de l'oppression des femmes. Autrement dit, la politique constitue un vaste champ de bataille qu'il n'est loisible d'ignorer que lorsque l'on est soi-même à l'abri de ses aspects les plus cruels, à savoir lorsque l'on est soi-même membre de la classe dirigeante. Chez Mariátegui, la politique n'est donc pas une option pour les masses exploitées et opprimées, elle est un impératif. Mais elle est également la voie vers une forme de rédemption et d'ascension morale, comme nous l'avons vu. Paraphrasant Henri Barbusse, le Péruvien fait de la politique la seule grande activité créatrice :

La politique est aujourd'hui l'unique grande activité créatrice. C'est la réalisation d'un immense idéal humain. La politique s'anoblit, elle se dignifie, elle s'élève lorsqu'elle est révolutionnaire. Et la vérité de notre époque est la Révolution. La révolution qui était pour les pauvres non seulement la conquête du pain, mais aussi la conquête de la beauté, de la pensée et de tous les plaisirs de l'esprit.<sup>524</sup>

À la période positiviste de calme rationnel a succédé une période de bouleversements propre aux cycles romantiques, et l'heure n'est plus aux abstractions scientifiques, mais à l'exaltation de la vie, de l'énergie vitale. Dans ce sens, en reprenant une phrase de l'écrivain espagnol Luis Bello (1872-1935), « il convient de corriger Descartes : je combats, donc j'existe »<sup>525</sup>, Mariátegui écrit : « La vie, plus que pensée, veut aujourd'hui être action, c'est-à-dire combat. L'homme contemporain a besoin d'une foi. Et la seule foi qui puisse occuper son moi profond est une foi combative »<sup>526</sup>. Une esthétique du combat, une éthique de vie centrée sur la combativité, l'insurrection vitale contre la mort que représente la subsomption de tout rapport social en relation marchande traverse les textes de Mariátegui. On retrouve les accents de la formulation du fétichisme de la marchandise telle que Marx l'énonce dans le *Capital* :

<sup>524</sup> « La política es hoy la única gran actividad creadora. Es la realización de un inmenso ideal humano. La política se ennoblece, se dignifica, se eleva cuando es revolucionaria. Y la verdad de nuestra época es la Revolución. La revolución que era para los pobres no sólo la conquista del pan, sino también la conquista de la belleza, del arte, del pensamiento y de todas las complacencias del espíritu ». « Henri Barbusse », José Carlos MARIÁTEGUI, *EC, op. cit.*, page 158.

<sup>525</sup> « Conviene corregir a Descartes: combato, luego existo ». « Dos concepciones de la vida » (09/01/1925), *Mundial*, José Carlos MARIÁTEGUI, *AM, op. cit.*, page 17.

<sup>526</sup> « La vida, más que pensamiento, quiere ser hoy acción, esto es combate. El hombre contemporáneo tiene necesidad de fe. Y la única fe, que puede ocupar su yo profundo, es una fe combativa ». « Dos concepciones de la vida » (09/01/1925), *Mundial, Ibid.*

C'est seulement le rapport social déterminé des hommes eux-mêmes qui prend ici pour eux la forme phantasmagorique d'un rapport entre choses. Si bien que pour trouver une analogie, nous devons nous échapper vers les zones nébuleuses du monde religieux. Dans ce monde-là, les produits du cerveau humain semblent être des figures autonomes, douées d'une vie propre, entretenant des rapports les unes avec les autres et avec les humains. Ainsi en va-t-il dans le monde marchand des produits de la main humaine.<sup>527</sup>

Contre ce fétichisme, la dissimulation des rapports sociaux trans-individuels sous des rapports marchands, et bien que Mariátegui n'emploie pas le terme, contre la marchandisation du vivant, la vie est combat, enchantement contre désenchantement de l'âme ( Romain Rolland contre Ortega y Gasset). Il s'agit, là encore, d'une insurrection, d'un soulèvement, mais aussi d'une guerre au long cours, d'une lutte constante.

Pour cette belligérance, la figure tutélaire de Miguel de Unamuno sert de guide. Mariátegui évoque la réhabilitation du « chevalier à la triste figure »<sup>528</sup> que produit l'Espagnol à l'apogée de l'hégémonie positiviste, et il compose un éloge de l'*Agonie du christianisme* dans un article publié dans *Varietades*, puis dans *Amauta*<sup>529</sup>. Il reprend en particulier l'idée d'agonie au sens où la définit Unamuno :

Le mot agonie, dans le langage ardent et vivant d'Unamuno, retrouve son acception originale. L'agonie n'est pas le prélude de la mort, elle n'est pas la conclusion de la vie. L'agonie – comme Unamuno écrit dans l'introduction de son livre – signifie la lutte. Celui qui vit en luttant agonise ; luttant contre la vie. Et contre la mort.<sup>530</sup>

L'agonie est l'expérience d'une existence tragique, faite de lutte constante<sup>531</sup>, où mort et vie se nouent dans la résurrection. Chez Unamuno, cette dimension est étroitement liée à la figure du Christ et à sa passion, et au combat constant que représente sa foi, mourant et renaissant perpétuellement. Mariátegui se définit lui-même comme un « agoniste » :

Il n'y a en moi aucun dogmatisme. Mais il y a bien de la conviction, de la passion, de la ferveur. [...] Mon esprit n'est pas dogmatique ; en revanche il est affirmatif. Je crois que les esprits constructifs sont ceux qui s'appuient sur une affirmation, sans crainte exagérée quant à leur responsabilité et à leurs conséquences. [...] Je suis un combattant, un agoniste.<sup>532</sup>

<sup>527</sup> Karl MARX, *Le Capital*, op. cit., page 83.

<sup>528</sup> Miguel de UNAMUNO, « El caballero de la triste figura », *La España Moderna*, 1 novembre 1896, pp. 22-40.

<sup>529</sup> José Carlos MARIÁTEGUI, « La agonía del cristianismo, de Don Miguel de Unamuno », *Amauta*, septembre 1926, n° 1, pp. 35-36.

<sup>530</sup> « La palabra agonía, en el ardiente y viviente lenguaje de Unamuno, recobra su acepción original. Agonía no es preludio de la muerte, no es conclusión de la vida. Agonía -como Unamuno escribe en la introducción de su libro- quiere decir lucha. Agoniza aquel que vive luchando; luchando contra la vida misma. Y contra la muerte ». *Ibid.*, p. 35.

<sup>531</sup> L'étymologie indique une origine latine (*agonisticus*, qui lutte) et grecque (*agonistikos* ou encore ἀγωνίαω « agoniao » : lutter, rivaliser ; s'agiter, s'inquiéter, craindre : A. BAILLY, E. EGGER, L. SÉCHAN et P. CHANTRAINE, *Dictionnaire grec-français*, 16<sup>e</sup> éd., Paris, Hachette, 1950.).

<sup>532</sup> « No hay en mi dogmatismo alguno. Lo que sí hay es convicción, pasión, fervor. [...] Mi espíritu no es dogmático; pero sí afirmativo. Creo que espíritus constructivos son los que se apoyan en una afirmación, sin

Le Péruvien identifie d'autres « âmes agoniques », comme la poétesse Magda Portal, dont l'œuvre est déchirée par l'opposition entre le « principe de la vie » et le « principe de la mort »<sup>533</sup>, mais aussi Rosa Luxemburg<sup>534</sup>, ou encore « Marx, Sorel, Lénine et mille autres agonistes du socialisme »<sup>535</sup>. Malgré la filiation catholique et libérale d'Unamuno, Mariátegui trouve dans sa conception agonistique de la vie une perspective proche de celle des grands révolutionnaires :

Unamuno conçoit la vie comme une lutte, comme un combat, comme une agonie. Cette conception de la vie, qui contient plus d'esprit révolutionnaire que des tonnes de littérature socialiste, nous fera toujours aimer le maître de Salamanque. « Je sens – écrit Unamuno – à la fois la politique élevée à la hauteur de la religion et la religion élevée à la hauteur de la politique ». Les marxistes, les révolutionnaires parlent et ressentent avec la même passion. Ceux chez qui le marxisme est esprit, est verbe. Ceux chez qui le marxisme est lutte, est agonie.<sup>536</sup>

Or, cette dimension de belligérance immanente à la vie apparaît comme un point commun entre Sorel et Unamuno. Ainsi, écrit Mariátegui, dans les *Réflexions sur la violence*, Sorel « sentait la nécessité pour les deux classes [bourgeoisie et prolétariat] de revenir à leur combativité et à leur belligérance », dans la mesure où « autrement, elles n'accomplissaient pas réellement et intensément leur mission historique »<sup>537</sup>.

L'agonistique dont parle Mariátegui est-elle similaire à l'idée de lutte constante et de victoire du meilleur telle que la véhicule le darwinisme social ? En réalité, les deux formes de lutte sont tout à fait antagoniques. En effet, il n'y a aucune fatalité historique chez Mariátegui, et l'agonie tient beaucoup plus d'une ascèse, d'une démarche politique et éthique que d'une supposée « loi » naturelle. De plus, le darwinisme social suppose un effacement ou une neutralisation des parties d'une population plus « faibles », moins « adaptées », etc. Autrement dit, les facteurs économiques et historiques disparaissent face à une biologie

---

temor exagerado a su responsabilidad y a sus consecuencias. Mi posición ideológica está esclarecida. [...] Yo soy un combatiente, un agonista. », José Carlos MARIÁTEGUI, « Indigenismo y Socialismo - Intermezzo Polémico », *op. cit.* Reproduit dans José Carlos MARIÁTEGUI, *IP, op. cit.*, page 218.

<sup>533</sup> José Carlos MARIÁTEGUI, *7E, op. cit.*, page 274.

<sup>534</sup> « La filosofía moderna y el marxismo », José Carlos MARIÁTEGUI, *DM, op. cit.*, page 45.

<sup>535</sup> « El idealismo materialista », *Ibid.*, p. 103.

<sup>536</sup> « Unamuno concibe la vida como lucha, como combate, como agonía. Esta concepción de la vida que contiene más espíritu revolucionario que muchas toneladas de literatura socialista nos hará siempre amar al maestro de Salamanca. «Yo siento -escribe Unamuno- a la vez la política elevada a la altura de la religión y a la religión elevada a la altura de la política». Con la misma pasión hablan y sienten los marxistas, los revolucionarios. Aquellos en quienes el marxismo es espíritu, es verbo. Aquellos en quienes el marxismo es lucha, es agonía ». José Carlos MARIÁTEGUI, « La agonía del cristianismo, de Don Miguel de Unamuno », *op. cit.*, page 36.

<sup>537</sup> « sentía la necesidad de que ambas clases [bourgeoisie et prolétariat] volviesen a su combatividad y a su beligerancia » (...) « de otro modo no cumplían real y intensamente su misión histórica ». « René Viviani » (12/09/1925), *Varietades*, José Carlos MARIÁTEGUI, *FAVM I, op. cit.*, page 251.

qui vient recouvrir et légitimer les hiérarchies existantes dans le corps social. À l'inverse, l'idée de belligérance, de combat, d'agonie recouvre une propension à s'insurger contre l'état des choses, à faire valoir d'autres possibles. Il s'agit de mener une lutte qui soit à la fois l'annonce d'une société future, et sa première réalisation. Dans les mots de Roland Forgues :

L'entreprise était exaltante et titanique à la fois. Mariátegui l'affronta comme un défi, convoquant les argonautes oubliés du peuple, les ouvriers et les paysans les Indiens, les Blancs et les gens de couleur [...], les intellectuels et les artistes, à entreprendre la nouvelle Odyssée des temps modernes.<sup>538</sup>

---

<sup>538</sup> « La empresa era exaltante y titanica a la vez. Mariátegui la enfrentó como un reto convocando a los olvidados argonautas del pueblo, obreros y campesinos, indios, blancos y gentes de color (...), intelectuales y artistas, para que emprendieran la nueva Odisea de los tiempos modernos ». Roland FORGUES, « Antecedentes franceses y trascendencia de la utopía mariateguiana », *Cátedra Mariátegui*, janvier 2016, n° 27, page 8, URL complète en biblio.

## Péruvianiser le Pérou : La nationalité comme entité non-essentialiste

« À l'aube du XIX<sup>e</sup> siècle, les nations n'ont pas encore d'histoire. [...] À la fin du siècle, elles sont en possession d'un récit continu. »<sup>539</sup>

L'histoire de la formation des nations et des nationalités s'est peu à peu dégagée des modèles téléologiques du XIX<sup>e</sup> siècle, où dominaient les grands « récits nationaux ». La « France éternelle »<sup>540</sup> du Général de Gaulle, la *Volksgemeinschaft* du mouvement *Völkisch*<sup>541</sup> et tant d'autres traditions nationalistes sont les héritières, parmi beaucoup d'autres, de ces constructions nationales mythiques se perdant dans les temps immémoriaux. Le propre de ces mythes fondateurs réside dans leur intemporalité, comme l'a souligné le Britannique Benedict Anderson<sup>542</sup>, et dans leur unicité. Si de tels récits ont pu s'établir – souvent au prix d'une grande violence à l'encontre des groupes minoritaires – dans les pays centraux du capitalisme, peut-on en dire autant des « nations » latino-américaines ? Est-ce, en particulier, un phénomène vérifiable au Pérou ? Les textes mariatéguiens apportent une contradiction nette à cette perspective historiographique en partant de la prémisse d'une dualité fondatrice de ce qu'est le Pérou, dualité ancrée dans l'histoire par l'invasion catastrophique des Espagnols :

La race et la langue indigène, expulsées de la côte par les populations et la langue espagnoles se sont réfugiées farouchement dans la *sierra*. Par conséquent, dans la *sierra* se concentrent tous les éléments d'un régionalisme, si ce n'est d'une nationalité. Le Pérou littoral, héritier de l'Espagne et de la Conquête, domine le Pérou andin depuis Lima ; mais il n'est pas assez fort démographiquement et spirituellement pour l'absorber. L'unité péruvienne reste encore à faire ; et elle ne se présente pas comme un problème d'articulation et de vivre-ensemble, dans les limites d'un État unique, de plusieurs petits États anciens ou de villes libres. Au Pérou, le problème de l'unité est beaucoup plus profond, parce qu'il n'y a pas ici à résoudre une pluralité de traditions locales ou régionales, mais bien une *dualité de race, de langue et de sentiment*, née de l'invasion et de la conquête du Pérou autochtone par une race étrangère qui n'est pas parvenu à fusionner avec la race indigène ni à l'éliminer, ni à l'absorber.<sup>543</sup>

<sup>539</sup> Anne-Marie THIESSE, *La création des identités nationales. Europe XVIIIe - XXe siècles*, Paris, Seuil, 1999, page 131.

<sup>540</sup> Expression tirée du discours prononcé le 25 août 1944 après la libération de Paris.

<sup>541</sup> Christian INGRAO, *La promesse de l'Est. Espérance nazie et génocide (1939-1943)*, op. cit., page 22.

<sup>542</sup> Benedict R. ANDERSON, *Imagined communities*, op. cit.

<sup>543</sup> « La raza y la lengua indígenas, desalojadas de la costa por la gente y la lengua españolas, aparecen hurañamente refugiadas en la sierra. Y por consiguiente en la sierra se conciertan todos los factores de una regionalidad si no de una nacionalidad. El Perú costeño, heredero de España y de la conquista, domina desde Lima al Perú serrano; pero no es demográfica y espiritualmente asaz fuerte para absorberlo. La unidad peruana está por hacer; y no se presenta como un problema de articulación y convivencia, dentro de los confines de un Estado único, de varios antiguos pequeños estados o ciudades libres. En el Perú el problema

De sorte que, pour Mariátegui, la fragmentation du tissu social, géographique, démographique et économique péruvien interdit de parler de nationalité<sup>544</sup>. Inspiré par la lecture de l'écrivain étasunien Waldo Frank, l'auteur écrit que le Pérou est encore un « concept à créer »<sup>545</sup>. Dans cette perspective, la création du Parti socialiste du Pérou (PSP) en 1928, ainsi que les publications de Mariátegui ou ses entreprises éditoriales peuvent être lues comme autant d'initiatives visant à dépasser les obstacles au surgissement d'une identité culturelle péruvienne qui ne repose pas sur l'exploitation ou l'oppression. À ce titre, la méthodologie marxiste qui guide sa lecture de la « réalité » nationale doit être analysée en termes processuels, comme une construction qui n'adopte pas un système complet et fermé, mais qui cherche, au contraire, à appréhender le réel de manière à le transformer. Ainsi, dès ses premières interventions publiques ouvertement marxistes, dans le cadre des conférences données à l'UPGP (1923-1924), l'appareil conceptuel qu'il met en œuvre est organisé autour d'un point nodal qui est la praxis des acteurs, elle-même captée au travers du prisme de la classe sociale. C'est dans cette mesure qu'il peut affirmer que la lutte des classes est mondiale car coextensive au capitalisme, et que toutes les autres luttes se trouvent recodées dans ces coordonnées globales, sans pour autant perdre leur sens local. Pour autant, les acteurs historiques présents dans ces conférences sont essentiellement les groupes qu'il a pu observer lors de son séjour en Europe : la bourgeoisie et les secteurs de l'ancienne aristocratie, d'un côté, et le prolétariat et la paysannerie de l'autre. Il faut ajouter à ce tableau les peuples coloniaux qui se soulèvent à la suite de l'appel d'air que représente la Révolution russe. Ainsi, les invitations qu'il adresse à l'avant-garde ouvrière d'El Callao et Lima, les exhortant à diffuser la conscience de classe et la politisation, ne mentionnent ni les dirigeants indigènes, ni les luttes paysannes.

C'est seulement à mesure que s'approfondissent ses études sur les questions de l'économie et de la politique nationale, sur l'histoire et les relations de production au sein de la formation sociale péruvienne que les catégories d'analyse qu'il mobilise deviennent plus fines et conduisent à la formulation d'options stratégiques pour le pays. Les outils politiques

---

de la unidad es mucho más hondo, porque no hay aquí que resolver una pluralidad de tradiciones locales o regionales sino una dualidad de raza, de lengua y de sentimiento, nacida de la invasión y conquista del Perú autóctono por una raza extranjera que no ha conseguido fusionarse con la raza indígena ni eliminarla ni absorberla ». José Carlos MARIÁTEGUI, *7E*, *op. cit.*, pages 171-172.

<sup>544</sup> Cet aspect a fait l'objet d'une publication : Jean Ganesh LEBLANC, « José Carlos Mariátegui: La nación como horizonte estratégico », in Sara Beatriz GUARDIA (dir.), *El pensamiento de Mariátegui en la escena contemporánea siglo XXI*, 1<sup>re</sup> éd., Lima, Universidad Nacional de Moquegua, 2021, pp. 141-158.

<sup>545</sup> « todavía un concepto por crear ». « La tradición nacional » (02/12/1927), *Mundial*, José Carlos MARIÁTEGUI, *PP*, *op. cit.*, page 168.

et culturels avec lesquels il se propose d'intervenir sur la scène nationale connaissent alors une inflexion nette.

La publication de *La Escena Contemporánea*, en 1925, permet de mettre au jour les connexions dialectiques que Mariátegui opère entre 1924 et 1925, lorsque sa méthode qu'il qualifie d'« un peu cinématographique »<sup>546</sup> apparaît pleinement, à savoir l'identification de modalités particulières par lesquelles des événements locaux participent à des dynamiques globales, permettant ainsi d'exprimer une tonalité de l'époque. Dans le texte mariatéguien, les individus, les groupes sociaux, les formations sociales se connectent dialectiquement à la forme surdéterminante de la conflictualité sociale dans l'ère impérialiste : l'opposition entre la civilisation individualiste et la civilisation collectiviste, entre le capitalisme et le communisme. Cette dualité caractérise l'opposition entre les deux « conceptions de la vie » qui marque le monde intellectuel et politique, ainsi que le couple décadence / émergence qui structure la polarité crépuscule / aube. On peut parler ici d'une grammaire marxiste<sup>547</sup>, dans laquelle les éléments épars du monde sont interprétés dans un processus global, fait d'une infinité de processus locaux agencés. Ni exceptionnalisme ni reproduction mécanique ne sauraient être satisfaisants pour agir adéquatement sur un théâtre donné. Or, si elle prétend transformer le réel, toute ambition révolutionnaire doit pouvoir marcher sur ces deux pieds : la connaissance de la situation concrète et de ses liens avec la dimension globale dans laquelle elle s'insère, et un mode d'action articulé pour chacune des deux échelles. C'est précisément ici que le projet de péruvianisation se détache comme l'un des axes fondamentaux de l'œuvre de Mariátegui : il s'agit de l'instance où la volonté créatrice et utopique (l'horizon socialiste) doit s'articuler à l'effort en vue de sa réalisation.

Les articles qu'il publie dans la revue *Mundial* à partir de 1924, et en particulier à partir de septembre 1925, lorsque le directeur de la revue, Andrés Avelino Aramburú (1883-

---

<sup>546</sup> « Je pense qu'il n'est pas possible d'appréhender en une théorie tout le panorama du monde contemporain. Qu'il n'est pas possible, surtout, de fixer en une théorie son mouvement. Nous devons l'explorer et le connaître, épisode par épisode, facette par facette. Notre jugement et notre imagination se sentiront toujours en retard par rapport à la totalité du phénomène. Par conséquent, la meilleure méthode pour expliquer et traduire notre temps est, peut-être, une méthode un peu journalistique et un peu cinématographique » (« Pienso que no es posible aprehender en una teoría el entero panorama del mundo contemporáneo. Que no es posible, sobre todo, fijar en una teoría su movimiento. Tenemos que explorarlo y conocerlo, episodio por episodio, faceta por faceta. Nuestro juicio y nuestra imaginación se sentirán siempre en retardo respecto de la totalidad del fenómeno. Por consiguiente, el mejor método para explicar y traducir nuestro tiempo es, tal vez, un método un poco periodístico y un poco cinematográfico »). José Carlos MARIÁTEGUI, *EC*, op. cit., page 11.

<sup>547</sup> Nous reprenons l'idée de « grammaire » de la sociologue Irène Pereira. Voir Irène PEREIRA, *Les grammaires de la contestation : un guide de la gauche radicale*, Paris, La Découverte, 2010.

1933), lui demande de diriger la section intitulée « Peruanicemos al Perú »<sup>548</sup>, sont le signe de cette inflexion vers la « réalité » nationale. En effet, de 1924 à la publication des *Sept Essais d'interprétation de la réalité péruvienne* en 1928, Mariátegui publiera environ un article par semaine traitant d'un aspect de la culture nationale, de l'économie, de la politique, etc. Cette activité intellectuelle et journalistique ne se substitue pas à sa couverture de l'actualité internationale, qu'il mène simultanément pour la revue *Varietades*. Dans *Mundial*, et surtout à partir de 1925, les thèmes touchant à la question indigène et à sa centralité dans la question nationale prennent toute leur importance. Les thèses qu'il y développe seront reprises et approfondies dans les *Sept Essais*, de même que certains textes parus dans *Amauta*. Ainsi, si *La Escena Contemporánea* marque un tournant dans la trajectoire de Mariátegui et pour sa réception en Amérique latine et plus particulièrement au Pérou, et présente un cadre d'analyse internationale original, les articles consacrés à la réalité nationale forment le prodrome des *Sept Essais*. L'idée de péruvianisation devient un axe central de la réflexion mariatéguienne, en parallèle et en connexion avec ses articles internationaux. Ces deux dimensions trouveront dans les pages d'*Amauta* (et, dans une moindre mesure, de *Labor*) une forme de synthèse où indigénisme et pensée révolutionnaire iront de pair.

Revenir sur le parcours de Mariátegui et l'évolution chronologique de la thématique nationale dans son œuvre permet de mettre l'accent sur des moments, mais surtout d'accompagner le développement de son traitement. Or, si l'on constate une affirmation de plus en plus marquée du marxisme de l'auteur, les thèses principales sont les mêmes de 1924 à sa mort. En effet, le matérialisme et le souci de poser la question indigène en termes économiques et sociaux orientent toute l'analyse<sup>549</sup> de la question indigène telle qu'elle est déclinée par la suite. Pourtant, à la lecture des articles, il est manifeste que c'est la question de la nature de la nationalité péruvienne qui est chronologiquement première, et non celle de l'indigénisme ou des peuples autochtones. Qu'il traite de poésie, d'art ou de politique, l'interrogation qui traverse la réflexion de Mariátegui pourrait alors être résumé en ces termes : Qui sommes-nous, nous qui nous disons Péruviens ?

---

<sup>548</sup> Lettre d'Andrés Avelino Aramburú à José Carlos Mariátegui, (07/09/1925).

<sup>549</sup> Une des premières occurrences de la thèse paraît en février 1925. Voir « El problema primario del Perú » (06/02/1925), *Mundial*, José Carlos MARIÁTEGUI, *PP*, *op. cit.*, page 45.



À l'image du Brésilien Oswaldo de Andrade<sup>550</sup>, dont le mouvement anthropophage se pose des questions similaires, Mariátegui refuse de réduire la nationalité à une vulgaire reproduction d'un Occident fantasmé : « Bien qu'une convention littéraire et ridicule nous annexe à la race latine – Latins, nous ! – notre âme jaune ou cuivrée ne fraternisera jamais avec l'âme blonde des Occidentaux »<sup>551</sup>. Cette différence foncière tient à l'histoire même des nations latino-américaines, où tous les efforts des classes dirigeantes de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle pour reproduire les conditions de sociétés européennes ont été vains. Or, la question nationale, pour être posée dans un terrain concret, doit en passer par un examen de la population effective du Pérou. Mariátegui s'inscrit ici dans les pas augustes de González Prada, dont le « Discurso en el Politeama » (1888) dénonçait, à la suite de la débâcle de la Guerre du Pacifique, l'illusion que représentait une nationalité péruvienne pensée depuis l'espace social oligarchique :

Les groupements de *criollos* et d'étrangers qui habitent la bande de terre située entre le Pacifique et les Andes ne forment pas le véritable Pérou ; la nation est formée par les masses d'Indiens disséminées sur la face orientale de la cordillère.<sup>552</sup>

La péruvianité s'est composée, dans le discours de la classe dominante péruvienne « sans l'Indien et contre l'Indien »<sup>553</sup>, niant toute citoyenneté effective à la vaste majorité de la population. Le récit d'une origine espagnole à la nationalité péruvienne ne tient que par l'oblitération de la composante indigène, originaire, qui n'a pourtant jamais réellement disparue, cette culture qui représente aux yeux de Mariátegui « l'unique péruvianité qui ait existé »<sup>554</sup>. Les passésistes qu'attaque l'auteur sont, selon lui, aveugles à l'absurdité que représente la filiation espagnole exclusive de tout autre héritage, et leur nationalisme ne peut qu'être fondamentalement artificiel :

La dense couche indigène est encore presque totalement étrangère au processus de formation de cette péruvianité qu'ont coutume d'exalter et d'enfler nos soi-disant nationalistes, prédicateurs d'un nationalisme sans racines dans le sol péruvien, appris

---

<sup>550</sup> On pense notamment au *Manifiesto antropófago* (Oswaldo de ANDRADE, « O manifesto antropófago », in *Vanguarda européia e modernismo brasileiro: apresentação e crítica dos principais manifestos vanguardistas*, 3<sup>e</sup> éd., Petrópolis, Vozes, 1976.) et à la *Revista de Antropofagia*, publiée entre 1928 et 1929.

<sup>551</sup> « Aunque una convención literaria y ridícula nos anexe a la raza latina -¡latinos, nosotros!- nuestra alma, amarilla o cetrina no fraternizará jamás con el alma blanca de los occidentales ». « Poetas nuevos y poesía vieja » (31/10/1924), *Mundial*, José Carlos MARIÁTEGUI, *PP, op. cit.*, page 24.

<sup>552</sup> « No forman el verdadero Perú las agrupaciones de criollos y extranjeros que habitan la faja de tierra situada entre el Pacífico y los Andes ; la nación está formada por las muchedumbres de indios diseminadas en la banda oriental de la cordillera ». « Discurso en el Politeama », Manuel GONZÁLEZ PRADA, *Paginas libres. Horas de Lucha, op. cit.*, pages 45-46.

<sup>553</sup> « sin el Indio y contra el Indio », « El hecho económico en la historia peruana » (14/08/1925), *Mundial*, José Carlos MARIÁTEGUI, *PP, op. cit.*, page 83.

<sup>554</sup> « la única peruanidad que ha existido », « Lo nacional y lo exótico » (09/12/1924), *Mundial, Ibid.*, p. 36.

dans les évangiles impérialistes de l'Europe et qui est [...] le sentiment le plus étranger et le plus postiche qui existe au Pérou.<sup>555</sup>

Le passé fonctionne bien plus comme une pomme de discorde que comme ingrédient mythologique à un sentiment d'appartenance commun : « le passé [...] disperse, isole, sépare, différencie beaucoup trop les éléments de la nationalité, encore si mal combinés, si mal arrangés »<sup>556</sup>. Pourtant, tout présent qui n'accepte pas de voir la composante des peuples originaires ne peut prétendre à l'érection d'une nationalité. C'est dans cette mesure que le « problème de l'Indien », qui englobe la majorité de la population, est aussi le « problème de la nationalité ». Les enjeux qui mettent en tension la dimension raciale / ethnique de la péruvianité croisent alors sa dimension sociale :

L'Indien est le ciment de notre nationalité en formation, L'oppression transforme l'Indien en ennemi de la citoyenneté. Elle l'annule, pratiquement, comme élément de progrès. Ceux qui appauvrissent et dépriment l'Indien appauvrissent et dépriment la nation. Exploité, bafoué, abruti, l'Indien ne peut être un créateur de richesse. Le dévaloriser, le déprécier comme homme équivaut à le dévaloriser et le déprécier comme producteur. Ce ne sera que quand l'Indien obtiendra les fruits de son travail, qu'il acquerra la qualité de consommateur et de producteur que l'économie d'une nation moderne requiert dans chaque individu. Lorsque l'on parle de péruvianité, il faudrait commencer par regarder si cette péruvianité comprend l'Indien. Sans l'Indien, il n'est pas de péruvianité possible.<sup>557</sup>

Comme nous l'avons vu dans le chapitre 3, le « problème indien » est lui-même rapporté à la question de la terre, de la propriété foncière et des rapports de production dans les zones rurales (ce qui inclut le travail des ouvriers agricoles et des mineurs). C'est ainsi une conception nouvelle que Mariátegui amène dans la discussion sur la nationalité.

La constellation péruvianité / racisme / exploitation est ainsi mise en place dès 1924/1925 chez Mariátegui. La péruvianisation apparaît alors comme le vecteur d'une inflexion de sa réflexion sur la nationalité, la dévoilant comme nationalité incomplète,

<sup>555</sup> « La densa capa indígena se mantiene casi totalmente extraña al proceso de formación de esa peruanidad que suelen exaltar e inflar nuestros sedicentes nacionalistas, predicadores de un nacionalismo sin raíces en el suelo peruano, aprendido en los evangelios imperialistas de Europa, y que [...] es el sentimiento más extranjero y postizo que en el Perú existe ». « Existe un pensamiento hispano-americano ? » (19/05/1925), *Mundial*, José Carlos MARIÁTEGUI, *TNA*, *op. cit.*, page 25.

<sup>556</sup> « El pasado [...] dispersa, aísla, separa, diferencia demasiado los elementos de la nacionalidad, tan mal combinados, tal mal concertados todavía ». « Pasadismo y futurismo » (28/11/1924), *Mundial*, José Carlos MARIÁTEGUI, *PP*, *op. cit.*, page 34.

<sup>557</sup> « El indio es el cimiento de nuestra nacionalidad en formación. La opresión enemista al indio con la civilidad. Lo anula, prácticamente, como elemento de progreso. Los que empobrecen y deprimen al indio, empobrecen y deprimen a la nación. Explotado, bafado, embrutecido, no puede el indio ser un creador de riqueza. Desvalorizarlo, depreciarlo como hombre equivale a desvalorizarlo, a depreciarlo como productor. Solo cuando el indio obtenga para sí el rendimiento de su trabajo, adquirirá la calidad de consumidor y productor que la economía de una nación moderna necesita en todos los individuos. Cuando se habla de la peruanidad, habría que empezar por investigar si esta peruanidad comprende al indio. Sin el indio no hay peruanidad posible ». « El problema primario del Perú » (06/02/1925), *Mundial*, *Ibid.*, p. 44.

obstruée et excluante dans son acception dominante. Les *Sept Essais d'interprétation de la réalité péruvienne* correspondent ainsi à l'impératif de connaissance indispensable à la formulation d'un projet révolutionnaire. Un double mouvement de péruvianisation y opère : la péruvianisation du *marxisme* comme appareil théorique, amené à rénover la lecture critique de la formation sociale péruvienne ; et la péruvianisation du *Pérou* lui-même, ou de la représentation d'une nationalité redéfinie.

L'un des éléments de cette péruvianité renouvelée est constituée par une lecture sous forme de bilan de la littérature nationale. Le dernier des *Sept essais*, dont il a été beaucoup question dans ce chapitre, s'attelle à une contre-histoire littéraire du Pérou, dont la clé de lecture est précisément l'artificialité. Du fait de son histoire, la « littérature nationale au Pérou est, comme la nationalité elle-même, d'une irrémédiable filiation espagnole »<sup>558</sup>. Le gouffre séparant les peuples originaires des colonisateurs ibériques, puis les secteurs sociaux dirigeants de la grande masse des couches populaires trouve un prolongement logique dans les lettres péruviennes. Le travail de critique littéraire de Mariátegui prend alors les allures d'une recherche généalogique. Passant en revue les principaux noms de la tradition littéraire nationale, il les étrille sans ménagement, leur niant toute capacité de création propre. Il qualifie la production littéraire de la période coloniale de « répertoire de plagiats »<sup>559</sup>, et les grands auteurs de la génération de 1900 (les frères García Calderón, José de la Riva-Agüero, et leur cadet Belaúnde) sont vertement rejetés comme représentants d'un positivisme conservateur dépassé et réactionnaire<sup>560</sup>. En revanche, une galerie d'auteurs sont mis en lumière : l'Inca Garcilaso de la Vega (1539-1616), Ricardo Palma (1833-1919), Mariano Melgar (1790-1815), Manuel González Prada (1844-1918), Abelardo Gamarra (1852-1924), José Santos Chocano (1875-1934) ou José María Eguren (1874-1942). Une sorte de lignée se dessine, faite d'auteurs souvent politiquement conservateurs, mais sachant donner une voix à des personnages populaires, à des formes non académiques ou encore à une créativité que Mariátegui associe à l'activité des masses anonymes, par opposition aux cercles littéraires dont l'esprit est plus espagnol que péruvien. Il a d'ailleurs ce mot sur le poète Felipe Pardo (1806-1868) : son « accent » est « celui d'un homme qui se sent espagnol dans un pays conquis par l'Espagne pour les descendants de ses capitaines et de ses bacheliers », et non

---

<sup>558</sup> « La literatura nacional es en el Perú, como la nacionalidad misma, de irrenunciable filiación española ». José Carlos MARIÁTEGUI, *7E*, *op. cit.*, page 196.

<sup>559</sup> *Ibid.*, p. 199.

<sup>560</sup> *Ibid.*, p. 231.

celui d'un Péruvien<sup>561</sup>. Balayant toute l'histoire littéraire, Mariátegui ne perçoit de littérature réellement nationale que dans le mouvement indigéniste, précisément dans la mesure où il prétend donner voix à ceux dont l'existence a été tue. La généalogie de la littérature nationale vient rendre visible un courant des lettres péruviennes qui échappe, selon l'auteur, au tropisme de la copie et de la médiocrité oligarchique. Elle est l'incarnation d'une continuité, d'une possibilité reconduite et toujours bafouée d'un Pérou dépassant sa dualité et sa fragmentation.

Nous l'avons vu, il n'est pas de progrès national, ni de nationalité à proprement parler qui prospère sur le dualisme instauré depuis la Conquête et reconduit sous la République. Or, à l'ère de l'impérialisme et du crépuscule de la civilisation capitaliste, le souffle de libération des peuples opprimés épouse les contours du socialisme. Mariátegui énonce les termes de ce mariage entre indigénisme et socialisme à l'occasion d'une polémique qui secoue les milieux avant-gardistes péruviens à l'été austral 1927<sup>562</sup> :

Ce que j'affirme, quant à moi, c'est que la confluence ou l'alliage de l'« indigénisme » et du socialisme ne peut surprendre personne qui observe le contenu et l'essence des choses. Le socialisme ordonne et définit les revendications des masses, de la classe laborieuse. Et au Pérou, les masses – la classe laborieuse – sont, aux quatre cinquièmes, indigènes. Notre socialisme ne serait donc pas péruvien – il ne serait même pas socialiste – s'il ne se solidariserait pas, d'abord, avec les revendications indigènes. Rien d'opportuniste ne se cache dans cette attitude. On n'y découvre rien d'artificiel, si l'on réfléchit deux minutes à ce qu'est le socialisme. Cette attitude n'est pas postiche, ni feinte, ni rusée. Elle n'est rien d'autre que socialiste.<sup>563</sup>

Il n'est pas question de critères biologiques, raciaux ou culturels. Le seul fondement sur lequel s'appuie Mariátegui est socio-économique et politique. Dans l'incipit du chapitre consacré au « problème de l'Indien » dans les *Sept Essais*, l'auteur propose une formulation ramassée de ce qu'apporte le socialisme à l'analyse de cette question centrale :

La critique socialiste le découvre et l'éclaire parce qu'elle en cherche les causes dans l'économie du pays et pas dans sa mécanique administrative, juridique ou ecclésiastique,

<sup>561</sup> « El acento de Pardo y Aliaga no es el de un hombre que se siente peruano sino el de un hombre que se siente español en un país conquistado por España para los descendientes de sus capitanes y de sus bachilleres ». *Ibid.*, p. 200.

<sup>562</sup> Pour une compilation des textes de la polémique, voir Manuel AZQUÉZOLO CASTRO (dir.), *La polémica del indigenismo*, Lima, Mosca Azul, 1975. Pour une approche du contexte plus large, voir Yasmín LÓPEZ LENCI, *El laboratorio de la vanguardia literaria en el Perú. Trayectoria de una génesis a través de las revistas culturales de los años veinte*, Lima, Horizonte, 1999.

<sup>563</sup> « Lo que afirmo, por mi cuenta, es que de la confluencia o aleación de "indigenismo" y socialismo, nadie que mire al contenido y a la esencia de las cosas puede sorprenderse. El socialismo ordena y define las reivindicaciones de las masas, de la clase trabajadora. Y en el Perú las masas, -la clase trabajadora- son en sus cuatro quintas partes indígenas. Nuestro socialismo no sería, pues, peruano, -ni sería siquiera socialismo- si no se solidarizase, primeramente, con las reivindicaciones indígenas. En esta actitud no se esconde nada de oportunismo. Ni se descubre nada de artificio, si se reflexiona dos minutos en lo que es socialismo. Esta actitud no es postiza, ni fingida, ni astuta. No es más que socialista ». « Intermezzo Político » (03/1927), *Amauta*, n°7, p. 37-38 in José Carlos MARIÁTEGUI, *IP, op. cit.*, page 217.

ni dans la dualité ou la pluralité des races, ni dans ses conditions culturelles et morales. La question indigène surgit de notre économie. Elle a ses racines dans le régime de propriété de la terre.<sup>564</sup>

En tant que travailleurs, que producteurs, tous les membres de la classe laborieuse sont ramenés à un intérêt fondamental commun, et n'ont pas d'autre choix pour réaliser leur émancipation collective que de forger une conception radicalement égalitaire de la nationalité. La nationalité héritée de la période coloniale a failli, la bourgeoisie péruvienne dépendante est incapable de mettre sur pied une véritable politique de développement économique nationale fondée sur les concepts de souveraineté et d'indépendance. À l'heure du mythe de la révolution sociale, il revient au socialisme d'intégrer une dimension de libération nationale et ethnique pour être l'authentique voix de la classe laborieuse péruvienne. En cela, les masses travailleuses péruviennes se péruvianisent, et les outils d'analyse marxistes également.

Toute la valorisation du passé indigène, et en particulier des « éléments de socialisme pratique » et du « communisme inca » trouvent à s'exprimer dans une perspective longue (et non téléologique) de la construction de la nationalité péruvienne. Le socialisme apparaît comme la forme moderne d'une tradition millénaire, seul capable de formuler une stratégie nationale à même de dépasser les obstacles historiques et les contradictions existants depuis la Conquête. L'approche de Mariátegui tient alors du pari, celui de la possibilité d'une communauté nationale qui soit une communauté de lutte pour chacun des divers segments qui la composent, en alliance avec une partie de la petite-bourgeoisie et en opposition frontale avec la classe dominante. Surtout, ce pari repose sur l'abandon de l'idée d'une nationalité entendue comme *ethnos*. À une nationalité reposant sur une homogénéité essentialiste, il oppose un *demos* dont la définition est politique et économique<sup>565</sup>. Le mythe de la révolution sociale est alors la passerelle possible vers la constitution d'une identité dont les éléments constitutifs surgiraient de la praxis des producteurs eux-mêmes, dans leur diversité. Le critère discriminant est alors l'appartenance à une classe laborieuse largement définie, et non à une « race ». Pour ce que ce critère soit opérant, cependant, la théorie socialiste doit pouvoir répondre aux défis concrets et réels de la « réalité » péruvienne. Elle doit donc se transformer

<sup>564</sup> « La crítica socialista lo descubre y esclarece, porque busca sus causas en la economía del país y no en su mecanismo administrativo, jurídico o eclesiástico, ni en su dualidad o pluralidad de razas, ni en sus condiciones culturales y morales. La cuestión indígena arranca de nuestra economía. Tiene sus raíces en el régimen de propiedad de la tierra ». José Carlos MARIÁTEGUI, *7E*, *op. cit.*, page 26.

<sup>565</sup> Nous reprenons ici la définition de ces termes que donne le linguiste franco-suisse Patrick Sériot, pour qui *ethnos* recouvre une conception romantique du peuple fondée sur le sang ou une essence commune, et *demos* une conception politique de la communauté et de la nation. Patrick SÉRIOT, « Ethnos et demos : la construction discursive de l'identité collective », *Langage & société*, 1997, n° 79, pp. 39-51, page 43.

sans perdre son exigence. Par ailleurs, une politique socialiste n'a de sens qu'en tant qu'expression des masses, c'est-à-dire en tant que projet collectif et conscient, politiquement fondé et s'appuyant sur une production de connaissances qui donne son élan à la formulation d'un peuple.

Quant à la dimension volontariste ou imaginaire du pari mariatéguien, il convient de s'y pencher rapidement pour tenter d'élucider le sens que l'auteur attache lui-même à ces termes. Dans un article intitulé « La imaginación y el progreso », Mariátegui associe le conservatisme au manque d'imagination, ajoutant : « progresser c'est réaliser des utopies »<sup>566</sup>. Les *libertadores* (San Martín et Bolívar) sont campés sous les traits de grands imaginatifs s'étant insurgés contre la « réalité limitée, contre la réalité imparfaite de leur temps »<sup>567</sup>. La bataille d'Ayacucho (1824) est alors repeinte en victoire de l'imagination, mais sans que jamais ne soient rompues les amarres avec le concret de l'histoire :

La réalité sensible, la réalité évidente des temps de la révolution de l'indépendance n'était certainement pas républicaine ni nationaliste. Le mérite des *libertadores* réside dans le fait d'avoir vu une réalité potentielle, une réalité supérieure, une réalité imaginaire.<sup>568</sup>

Il ne s'agit pas de nier les limites réelles, concrètes que rencontre l'imagination, mais de montrer comment la création se love précisément dans le jeu unissant le réel et l'imagination de ce qui peut advenir :

L'esprit humain réagit contre la réalité contingente. Mais précisément, c'est au moment où il réagit qu'il est, peut-être, le plus dépendant d'elle. Il lutte pour modifier ce qu'il voit et ce qu'il sent ; il ne l'ignore pas. Par conséquent, ne peuvent être valides que les utopies que l'on pourrait qualifier de réalistes. Ces utopies qui naissent des entrailles mêmes de la réalité.<sup>569</sup>

L'utopie ne se pose pas en adversaire de la réalité, en fuite ou en « fausse conscience ». Elle est une condition du progrès en tant que bras armé (car mobilisateur) de l'imagination, de la projection vers le futur. La réalisation de l'idéal passe ainsi nécessairement par un acte de foi, de volonté, que ne peut cependant être efficace et agissant que s'il est lui-même mû par un

<sup>566</sup> « progresar es realizar utopías ». « La imaginación y el progreso » (12/12/1924), *Mundial*, José Carlos MARIÁTEGUI, *AM, op. cit.*, page 36.

<sup>567</sup> « contra la realidad limitada, contra la realidad imperfecta de su tiempo ». « La imaginación y el progreso » (12/12/1924), *Mundial, Ibid.*, p. 37.

<sup>568</sup> « La realidad sensible, la realidad evidente, en los tiempos de la revolución de la independencia, no era, por cierto, republicana ni nacionalista. La benemerencia de los libertadores consiste en haber visto una realidad potencial, una realidad superior, una realidad imaginaria ». « La imaginación y el progreso » (12/12/1924), *Mundial, Ibid.*

<sup>569</sup> « El espíritu humano reacciona contra la realidad contingente. Pero precisamente cuando reacciona contra la realidad es cuando tal vez depende más de ella. Pugna por modificar lo que ve y lo que siente; no lo que ignora. Luego, sólo son válidas aquellas utopías que se podrían llamar realistas. Aquellas utopías que nacen de la entraña misma de la realidad ». « La imaginación y el progreso » (12/12/1924), *Mundial, Ibid.*, p. 38.

sujet collectif, lorsqu'une « classe sociale se convertit en instrument de sa réalisation »<sup>570</sup>. La dimension du mythe est ici évidente, ainsi que celle de la foi combattante, de l'agonie. C'est d'ailleurs par Miguel de Unamuno que Mariátegui rapporte une anecdote édifiante à cet égard, citant *L'Agonie du christianisme* : « Lénine était beaucoup plus proche de la réalité historique quand, alors qu'on lui objectait qu'il s'éloignait de la réalité, il répliqua : "Tant pis pour la réalité !" »<sup>571</sup>.

Ce jeu des limites et de la création n'est pas l'apanage de la politique, et l'imagination trouve aussi à s'exprimer et à s'insurger contre le réel, au nom de l'utopie, dans l'art. C'est pourquoi Mariátegui rejette l'école réaliste en littérature, car elle « nous éloignait de la réalité » quand ce n'est que par les voies de la fantaisie et de l'imagination que la réalité peut être trouvée<sup>572</sup>. En ce sens, le surréalisme apparaît comme un mouvement de fond de la culture mondiale, en syntonie avec le mouvement révolutionnaire, incarnation de l'aube et rénovation de l'approche du réel<sup>573</sup>.

Mais, écrit Mariátegui, la fiction n'est pas libre. Plutôt qu'à nous faire découvrir le merveilleux, elle semble destinée à nous révéler le réel. L'imagination, quand elle ne nous rapproche pas de la réalité, nous sert bien peu. Les philosophes font usage de concepts faux pour arriver à la vérité. Les hommes de lettres passent par la fiction avec le même objectif. L'imagination n'a de valeur que quand elle crée quelque chose de réel. C'est sa limite. C'est son drame.<sup>574</sup>

Tant en politique que dans la littérature, la création est fonction de l'imagination, qui elle-même se trouve perpétuellement en butte aux limites fructueuses qu'elle trouve devant elle. L'imagination comme condition et détermination d'une politique utopique réaliste prend son sens plein lorsqu'elle est au service d'une vision du monde, que le philosophe franco-roumain Lucien Goldmann (1913-1970) résumait ainsi : « Celle-ci [la vision du monde] est un phénomène de conscience collective qui atteint son maximum de clarté conceptuelle ou

---

<sup>570</sup> « una clase social se convierte en instrumento de su realización ». « La imaginación y el progreso » (12/12/1924), *Mundial*, *Ibid.*

<sup>571</sup> « Lenin estaba mucho más cerca de la realidad histórica cuando, al observársele que se alejaba de la realidad replicó: "¡Tanto peor para la realidad!" ». « *La Agonía del cristianismo*, de Don Miguel de Unamuno » (09/1926), *Amauta*, n°1, p. 35 in José Carlos MARIÁTEGUI, *SO*, *op. cit.*, page 118.

<sup>572</sup> « El realismo nos alejaba en la literatura de la realidad. La experiencia realista no nos ha servido sino para demostrarnos que sólo podemos encontrar la realidad por los caminos de la fantasía ». « La realidad y la ficción » (25/03/1926), *Perricholi*, José Carlos MARIÁTEGUI, *AE*, *op. cit.*, page 23.

<sup>573</sup> « el suprarrealismo que no es sólo una escuela o un movimiento de la literatura francesa sino una tendencia, una vía de la literatura mundial ». « La realidad y la ficción » (25/03/1926), *Perricholi*, *Ibid.*

<sup>574</sup> « Pero la ficción no es libre. Más que descubrirnos lo maravilloso, parece destinada a revelarnos lo real. La fantasía, cuando no nos acerca a la realidad, nos sirve bien poco. Los filósofos se valen de conceptos falsos para arribar a la verdad. Los literatos usan la ficción con el mismo objeto. La fantasía no tiene valor sino cuando crea algo real. Esta es su limitación. Este es su drama ». « La realidad y la ficción » (25/03/1926), *Perricholi*, *Ibid.*

sensible dans la conscience du penseur ou du poète »<sup>575</sup>. L'intuition politique rejoint ainsi l'intuition artistique par le biais de l'imagination, chacune pouvant exprimer, à sa façon, un rapport créatif au réel ; ou alors accepter les limites qui lui sont opposées comme autant de frontières infranchissables. Dans ce cas, la politique comme l'art se font les instruments d'une conservation, voire d'une réaction. La dimension tragique et agonique de l'histoire interdit toute voie médiane chez Mariátegui.

On retrouve ici les diverses dimensions que nous avons esquissées dans les sections précédentes. Il s'agit bien, dans le texte mariatéguien, d'incarner une transformation épique du monde, mettant en branle les éléments d'une croyance collective et d'une éthique qui soit une « morale des producteurs ». La péruvianisation s'avère être la condition de possibilité de la déclinaison d'un tel pari, d'une telle utopie réaliste :

Nous ne voulons certainement pas que le socialisme soit en Amérique calque et copie. Il doit être création héroïque. Nous devons donner vie, avec notre propre réalité, dans notre propre langage, au socialisme indo-américain. Voilà une mission digne de la nouvelle génération.<sup>576</sup>

\*\*\*\*\*

Se plonger dans la question de l'historicité chez Mariátegui nous a conduit à montrer à nouveau l'importance de l'articulation entre connaissance et transformation du monde, capacité à faire l'histoire et foi en un Absolu. L'approche du Péruvien se caractérise par un historicisme radical qui l'amène à retravailler les catégories du marxisme comme de l'historiographie nationale péruvienne à partir de concepts comme ceux d'« idéaliste pratique », prônant une forme d'utopie concrète qui soit à la fois profondément pragmatique et habitée par une sacralité sous les auspices d'un souffle épique multitudinaire. En particulier, nous avons vu comment les formes artistiques sont traversées par les dynamiques sociales, économiques et politiques, et comment elles nous renseignent sur la nature des processus sociaux à l'œuvre dans le monde et dans chaque formation sociale. Tous les

---

<sup>575</sup> Lucien GOLDMANN, *Le dieu caché*, Paris, Gallimard, 1959, page 35. Cité dans Jaime MASSARDO, « En torno a la concepción de la historia de José Carlos Mariátegui », *op. cit.*, page 9.

<sup>576</sup> « No queremos, ciertamente, que el socialismo sea en América calco y copia. Debe ser creación heroica. Tenemos que dar vida, con nuestra propia realidad, en nuestro propio lenguaje, al socialismo indo-americano. He aquí una misión digna de una generación nueva ». José Carlos MARIÁTEGUI, « Aniversario y balance », *op. cit.*, page 3.



éléments d'une pensée de la praxis historique des sujets – individuels ou collectifs – sont ici rassemblés. Reste à analyser la dimension stratégique de l'œuvre mariatéguienne.





## Chapitre 7. Mariátegui et les reconfigurations du champ politique latino-américain

L'utopie réaliste n'a de prise sur le réel qu'à condition d'en proposer une transformation effective, et dont les effets sont déjà perceptibles. Rendre justice à cet impératif mariáteguien, c'est aller débusquer les innombrables points d'ancrage qui unissent l'œuvre dont il est l'auteur à l'Œuvre qu'il participe à façonner. En effet, comme il l'affirme à de multiples reprises, transformer le monde ne saurait être que le fait d'une classe sociale, et non d'individus isolés. C'est donc au travers du crible de ses attaches collectives que nous passons ici les textes et les actions du personnage historique « Mariátegui », épousant les va-et-vient de cette décennie de définition que sont les années 1920 pour le monde et pour le Pérou.

Si l'ensemble des actions qu'entreprend Mariátegui ne peut être interprété comme la manifestation d'une grande stratégie surplombante menant inéluctablement à la révolution, il serait absurde de nier sa volonté explicite de participer à une transformation socialiste du Pérou et du monde. Comment Mariátegui s'articule-t-il aux mondes militants et politiques auxquels il est confronté ? Comment s'insère-t-il dans les rapports complexes entre culture et politique dans le contexte de l'avant-gardisme latino-américain de la décennie ? Quelle place donne-t-il à sa profession de journaliste, de directeur de rédaction puis d'éditeur dans sa trajectoire au long des années 1920 ? Ces interrogations seront nos boussoles tout au long du chapitre. Dans ce sens, nous faisons nôtre et nous généralisons cette affirmation de l'historienne argentine Fernanda Beigel à propos de l'indigénisme de Mariátegui :

Penser la problématique [de l'Indien] en Amérique latine à partir de l'évaluation du projet socialiste de José Carlos Mariátegui entraîne autant de potentialités que de risques, dans la mesure où il s'agit d'une pensée intimement enracinée dans le champ intellectuel des premières décennies du XX<sup>e</sup> siècle qui, pourtant, s'est transformée en une source pour réfléchir sur tout un ensemble de questions qui frappent à la porte des sciences sociales à l'aube du XXI<sup>e</sup> siècle.<sup>577</sup>

<sup>577</sup> « Penser la problemática del indio en América Latina desde la evaluación del proyecto socialista de José Carlos Mariátegui tiene tanto de potencialidad como de riesgo, en la medida que se trata de un pensamiento íntimamente arraigado en el campo intelectual de las primeras décadas del siglo XX que se ha convertido, sin embargo, en una fuente para reflexionar acerca de un conglomerado de cuestiones que golpean las puertas de las ciencias sociales en el umbral del siglo XXI ». Fernanda BEIGEL, « Mariátegui y las antinomias del indigenismo », *op. cit.*, page 37.

## **A. Anti-impérialisme, nationalisme, communisme : les courants de la décennie 1920**

Dans un entretien récent pour le podcast « Paroles d'histoire »<sup>578</sup>, le médiéviste français Jacques Dalarun met le doigt sur un point de méthode intéressant en histoire. Soulignant la disproportion entre les sources et les commentaires en faveur de ces derniers dans les publications de documents, il met en garde contre l'illusion selon laquelle l'historien, par la seule vertu du temps passé et de l'accumulation de connaissances, serait plus intelligent que ses sources. Cette remarque nous semble être frappée au coin du bon sens, et l'humilité face aux sources n'est pas la moindre des qualités de l'historien. Pour le cas qui nous occupe, il est singulier de constater à quel point la source principale – les textes écrits par et sur Mariátegui – s'éclairent d'un jour nouveau lorsque l'on n'escamote pas le contexte dans lequel le Péruvien vit et agit. Nous en avons fait la démonstration à propos de la notion de « stabilisation » en économie, et sur le rapport à la biologie. Il reste à établir les rapports entre le texte mariáteguien et son environnement politique immédiat, de manière à le faire parler, le « mettre à la question » en quelque sorte, avec de nouvelles cartes dans notre manche, c'est-à-dire sans nous en remettre uniquement à l'auteur lui-même pour établir notre évaluation du moment historique. Marx parle des rapports de production comme d'un éther, une substance qui conserve ce qui y est plongé, mais qu'il faut révéler pour ce qu'elle est si l'on prétend rendre compte de ce qu'elle contient :

C'est comme un éclairage général où sont plongées toutes les couleurs et qui en modifie les tonalités particulières. C'est comme un éther particulier qui détermine le poids spécifique de toutes les formes d'existence qui y font saillie.<sup>579</sup>

Il s'agit pour nous de dissiper deux illusions. La première est celle d'une supériorité épistémique putative, celle de l'intelligence de l'historien dont parle Dalarun, uniquement fondée sur le passage du temps. Nous nous proposons donc de prendre les textes politiques de Mariátegui au sérieux, à savoir de les traiter comme des interventions délimitées par leur contexte, et non comme une itération abstraite. La seconde, corollaire de la première, est celle qui suppose que l'intelligibilité de ce qu'écrit, dit et fait Mariátegui pourrait avoir un sens

---

<sup>578</sup> André LOEZ, « Questions franciscaines, avec Jacques Dalarun (11/02/2022) », Paroles d'histoire, URL complète en biblio.

<sup>579</sup> Karl MARX, « Critique de l'économie politique », *op. cit.*, pages 153-154.

compréhensible et immédiatement accessible pour nous<sup>580</sup> en dehors des circonstances et de la conjoncture dans lesquelles il vit, sans que cela ne pose de problème de méthode. Il faut, au contraire, pouvoir rendre visible l'« éther », voir même l'exposer à des illuminations nouvelles pour l'historien, de manière à révéler quelles sont les formes d'existence qui y font alors saillie, et comment se manifestent ces anfractuosités. En ce sens, il est impératif de faire retour sur le contexte de modernisation autoritaire qui caractérise l'*Oncenio* d'Augusto Leguía, ainsi que sur l'ascension de la figure d'Haya de la Torre et la formation politique nouvelle qu'il dirige : l'APRA, ainsi que sur la structuration du Komintern et du mouvement communiste en Amérique latine.

Nous allons ici nous pencher sur les interactions et l'ensemble des connexions qui ont concouru à l'élaboration des options stratégiques et tactiques de Mariátegui et du groupe de militants avec lequel il collabore étroitement. Nous verrons notamment qu'ils sont fruits d'une histoire, d'un processus de transformation profond de la société péruvienne, et l'œuvre d'un collectif plus que d'un homme. Nous interroger sur l'action politique de Mariátegui, c'est aussi jeter un peu plus de lumière sur les rapports qu'entretient alors le Komintern avec l'Amérique latine, examen sans lequel il est facile de tomber dans une lecture erronée des positionnements politiques et stratégiques de l'époque. Enfin, il n'est pas de politique révolutionnaire qui ne se pose la question de son organisation : parti, syndicat et alliances sont également au cœur de notre attention dans cette section.

---

<sup>580</sup> Nous nous situons ici dans le registre scientifique de l'histoire, étant entendu que l'appréhension de l'œuvre de Mariátegui dans un registre militant et directement politique, si elle n'est jamais complètement absente, n'est pas première dans ce travail.

## Leguía, l'APRA et le mouvement ouvrier : la reconfiguration politique des années 1920

Les années 1920 sont une période charnière où se modèlent ce que le sociologue péruvien Aníbal Quijano a appelé le « Pérou moderne »<sup>581</sup>, qui n'apparaît qu'après la crise de 1929. En effet, on trouve, condensés dans la décennie, un ensemble de facteurs internationaux et nationaux qui concourent à la liquidation (partielle, mais fondamentale) de certaines structures héritées de l'Indépendance (1821) et de la République (1827)<sup>582</sup>. Cette transformation est directement influencée par les changements de l'économie mondiale, et en particulier par la fin de la Grande Guerre, qui plonge le Pérou dans la crise et accélère la déliquescence du régime civiliste de Javier Pardo (1915-1919). Les débuts de l'industrialisation, l'entrée croissante de capitaux étrangers à partir de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, l'exaspération des contradictions socio-économiques internes, ainsi que l'arrivée de « certains courants idéologiques qui avaient inondé l'Europe au sortir de la guerre »<sup>583</sup>, donnent naissance à un ensemble de mouvements sociaux qui ébranlent la « République aristocratique », en place entre 1895 et 1919<sup>584</sup>. La chute de Pardo et l'arrivée au pouvoir d'Augusto B. Leguía, en juillet 1919, sonnent le glas du civilisme, sur fond de grève générale à Lima, et sont autant de symptômes d'une société en pleine transformation :

Modernité doctrinaire et culturelle, reconfiguration des forces politiques et sociales dans un contexte de crise matérielle héritée de la Première Guerre mondiale – qui fait naître de nouvelles attentes vis-à-vis de l'État –, mais aussi crise du politique, constituent ce « moment 1919 », d'où émerge la figure politique d'A. B. Leguía.<sup>585</sup>

L'irruption du mouvement ouvrier, ainsi que la recrudescence des soulèvements indigènes<sup>586</sup> marquent par ailleurs définitivement l'entrée d'un nouvel acteur dans les jeux de pouvoir des cénacles liméniens : les masses populaires. C'est d'autant plus vrai que l'anarcho-syndicalisme – que son inspiration kropotkinienne cantonne à des revendications

<sup>581</sup> Aníbal QUIJANO, *Introducción a Mariátegui*, op. cit., pages 11-25.

<sup>582</sup> Leila ESCORSIM, *Mariátegui*, op. cit., page 16.

<sup>583</sup> Peter KLARÉN, *Formación de las haciendas azucareras y orígenes del APRA*, op. cit., page 94. Il s'agit bien entendu des idées communistes, qui profitent du souffle mondial que provoquent les événements en Russie et en Europe.

<sup>584</sup> Bernard LAVALLÉE, « Apogée et crise de la République Aristocratique (chronique péruvienne, 1890-1930) », *Bulletin Hispanique*, 1982, vol. 84, n° 1-2, pp. 197-202, page 197.

<sup>585</sup> Ombelyne DAGICOUR, « Le « mythe » Leguía », op. cit., page 17.

<sup>586</sup> Notons que Gerardo Leibner voit plutôt la continuation d'un cycle de conflits agraires, dont la première rébellion indigène est celle de Juan Bustamante en 1867, qui est un précurseur de celle de Rumi Maqui en 1914-1917. Gerardo LEIBNER, *El mito del socialismo indígena*, op. cit., page 136.

essentiellement économiques<sup>587</sup> – cède peu à peu le pas à l’aprisme et au communisme « comme alternatives possibles au monde et aux valeurs de la République Aristocratique »<sup>588</sup>.

### 1) L’« *Oncenio* » dans son contexte

Lorsqu’Augusto B. Leguía remporte les élections présidentielles (12 octobre 1919) face au candidat civiliste, le grand *hacendado* sucrier Antero Aspíllaga (1849-1927), il rassemble sur son nom des attentes et des espoirs très divers. Pourtant, à sa chute en août 1930, l’*Oncenio* représente un échec aux proportions dantesques, résumées par le nouveau ministre de l’économie en 1932, trouvant lors de sa prise de fonction

la monnaie dévalorisée, le service de la dette publique suspendu, les avoirs et les pensions largement impayées, les travaux publics paralysés, le chômage croissant, le Trésor éreinté, la confiance entamée et le crédit presque complètement épuisé.<sup>589</sup>

Si le modèle de développement mis en place au cours de sa présidence est bien en cause, il faut souligner les effets dévastateurs que l’assèchement des fonds étasuniens (conséquence de l’effondrement économique et financier d’octobre 1929) représente pour les finances publiques péruviennes, et pour toute son économie d’exportation.

Les bornes du *Oncenio* (1919-1930) marquent une coïncidence historique frappante avec celles de notre étude. Tout travail sur la pensée de Mariátegui est, en quelque sorte, condamné à se pencher sur la manière de traiter les rapports entre l’œuvre de l’auteur et les conditions politiques et socio-économiques qui façonnent la présidence de Leguía. Or, si cette étude ne veut pas tomber dans une présentation sommaire uniquement destinée à dresser un décor à partir des écrits de Mariátegui, il est impératif qu’elle analyse plus subtilement l’inscription du Péruvien dans ce moment de l’histoire. De son exil en 1919<sup>590</sup> à sa mort en

<sup>587</sup> Les revendications d’ordre politiques sont vues comme des facteurs de division des travailleurs, au contraire des revendications économiques. Sur ce point, voir Robert PARIS, *La formation idéologique de José Carlos Mariátegui*, *op. cit.*, page 49.

<sup>588</sup> Bernard LAVALLÉE, « Apogée et crise de la République Aristocratique (chronique péruvienne, 1890-1930) », *op. cit.*, page 199.

<sup>589</sup> « desvalorizada la moneda, suspendido el servicio de la deuda pública, impagados en gran parte los haberes y pensiones, paralizadas las obras públicas, creciente la desocupación, exhausto el Tesoro, disminuida la confianza y casi totalmente agotado el crédito ». Cité par Aníbal QUIJANO, *Imperialismo, clases sociales y estado en el Perú, 1890-1930*, Lima, Mosca Azul Editores, 1978, page 108. *apud* Peter KLARÉN, « Los orígenes del Perú moderno, 1880-1930 », in Leslie BETHELL (dir.), *Historia de América Latina. América del Sur, 1870-1930*, Barcelona, Editorial Crítica, 1992, pp. 233-279, page 278.

<sup>590</sup> Le biographe Guillermo Rouillon revient en détail sur l’exil de Mariátegui et César Falcón, interprété par certains militants comme une trahison, ce qui se traduira par une lecture selon laquelle les deux amis se seraient entendus avec Leguía. Il est aujourd’hui établi que le voyage européen et la pension que touche Mariátegui sont absolument compatibles avec la stratégie d’éloignement mise en place par Leguía. On pense notamment à Victor Andrés Belaúnde, nommé diplomate en Europe pour l’éloigner de la scène politique nationale. On trouve cependant, encore aujourd’hui, des traces de cette interprétation mettant en avant un



1930, les méandres de la vie de Mariátegui sont liés à une phase singulière de la vie politique péruvienne dont il convient d'établir les principaux traits.

Comme l'indique la latino-américaniste française Ombeline Dagicour, dans les interprétations longtemps dominantes du *Oncenio* opérant une lecture marxiste ou structuraliste qui favorisait les éléments socio-économiques de la période<sup>591</sup>. En cela, cette approche pointait la modernisation économique et politique menée tambour battant par Leguía, sans en cacher les limites, et présentait le régime comme un moment de transition entre le civilisme de la « République aristocratique » et une ère d'instabilité marquée par une participation plus forte des couches populaires et par le populisme. On peut cependant souligner l'importance du développement de certains processus de long terme qui participent directement à la détermination de ce qu'est l'*Oncenio*. En premier lieu, il faut rappeler que le régime de Leguía est marqué par une contradiction centrale, qu'a bien explicitée l'anthropologue péruvien Julio Cotler :

Le triomphe de la coalition dirigée par le président Augusto B. Leguía (1919-1930) a consolidé la domination des agents capitalistes et a marqué, en même temps, le début de l'incorporation politique des couches populaires dans l'État. Cependant, cette possibilité fut rapidement contrariée, dans la mesure où sa mise en œuvre aurait signifié prendre des mesures qui auraient altéré le caractère de la société péruvienne. Leguía cherchait à favoriser l'expansion du capitalisme mais sans affecter les bases sociales de la domination seigneuriale sur laquelle se fondait le patron exportateur.<sup>592</sup>

Cette contradiction est notable dans la politique économique générale d'ouverture aux capitaux étrangers et à l'importation de marchandises qui participent directement au net ralentissement de la croissance de l'industrie dans l'économie nationale. Peter Klarén date le début de ce déclin relatif en 1908<sup>593</sup>, insistant également sur le large mouvement de dénationalisation du secteur industriel, à l'image des autres segments de l'économie nationale<sup>594</sup>. Cette logique est donc en parfaite continuité avec les politiques d'ouverture économique et de financement de l'État par l'emprunt extérieur menées par les

---

traitement de faveur de Mariátegui par Leguía : voir notamment Ricardo CUBAS RAMACCIOTTI, *The politics of religion and the rise of social Catholicism in Peru (1884-1935)*, Leiden; Boston, Brill, 2018, page 76.

<sup>591</sup> Ombeline DAGICOUR, « An Essay on President Augusto B. Leguía's Strategies and Practices of Power during the *Oncenio*, 1919–1930 », *Jahrbuch für Geschichte Lateinamerikas*, 2014, n° 51, pp. 59-86, page 60.

<sup>592</sup> « El triunfo de la coalición dirigida por el presidente Augusto B. Leguía (1919-1930) consolidó el dominio político de los agentes capitalistas y marcó, a la vez, el comienzo de la incorporación política de las capas populares en el Estado. Sin embargo, esta posibilidad se frustró rápidamente, pues su concreción habría significado implantar medidas que alterarían el carácter de la sociedad peruana. Leguía buscaba favorecer la expansión del capitalismo pero sin afectar las bases sociales de dominación señorial sobre las que se fundaba el patrón exportador ». Julio COTLER, *Política y sociedad en el Perú*, *op. cit.*, pages 63-64.

<sup>593</sup> Peter KLARÉN, « Los orígenes del Perú moderno, 1880-1930 », *op. cit.*, page 274.

<sup>594</sup> Voir les développements du chapitre 1.

gouvernements précédents. En revanche, les conditions d'accès au pouvoir de Leguía trouvent leur source dans l'effritement de la base sociale du pouvoir civiliste et la perte de légitimité d'une incarnation du pouvoir profondément élitaire et élitiste. Leguía représente ainsi deux logiques apparemment antagoniques – la reconduction d'une politique économique favorable à l'oligarchie et la modernisation des formes institutionnelles et de l'économie – qui donnent leur tonalité particulière au *Oncenio*.

La crise du civilisme s'inscrit dans un contexte continental de crise des pouvoirs oligarchiques<sup>595</sup>, rongés par l'émergence de nouvelles demandes sociales qui reflètent des évolutions sociologiques et économiques importantes. La première vague d'industrialisation péruvienne des années 1890 a conduit au développement d'une population ouvrière<sup>596</sup> essentiellement rassemblée autour des pôles urbains, du littoral et de zones d'extraction minière puis pétrolière. Le développement des grandes *haciendas* sucrières fait également apparaître une population d'ouvriers agricoles, surtout dans le nord du pays, comme dans la vallée de Chicama et la région de Trujillo. Des formes nouvelles de socialités ouvrières se développent dès les premières années du XX<sup>e</sup> siècle, rapidement influencées par l'anarcho-syndicalisme, dont l'une des multiples expressions sont les revues, comme *Los Parias* (1904) mais surtout *La Protesta* (1911-1927)<sup>597</sup>. Ces sociabilités se manifestent également par une volonté d'auto-formation, la création d'associations sportives<sup>598</sup>, de clubs de lecture, etc. L'anarcho-syndicalisme prend rapidement des formes organisées, bien que minoritaires. Les boulangers de Lima créent en 1904 le premier syndicat ouvrier du pays, la FOPEP (*Federación de obreros panaderos - Estrella del Perú*)<sup>599</sup>, rompant ainsi avec le mutuellisme<sup>600</sup>. Les années 1911-1919 sont d'une grande conflictualité sociale au Pérou, avec

<sup>595</sup> Sebastián HERNÁNDEZ TOLEDO, *La persistencia en el exilio: redes político-intelectuales de los apristas en Chile (1922-1945)*, Santiago de Chile, Biblioteca Nacional de Chile, 2021, page 41.

<sup>596</sup> Voir les principaux ouvrages sur la question : Denis SULMONT, *El movimiento obrero en el Perú, 1890-1980*, Lima, Tarea, 1980. Et Steve STEIN, *Lima Obrera: 1900-1930, T.I*, Lima, Ediciones el Virrey, 1986. Et enfin Peter BLANCHARD, *The Origins of the Peruvian Labor Movement, 1883-1919*, Pittsburgh, University of Pittsburgh Press, 1982.

<sup>597</sup> Voir l'excellent article de Gerardo Leibner sur les débuts du journal et l'« andinisation » de l'anarchisme : Gerardo LEIBNER, « La Protesta y la andinización del anarquismo en el Perú, 1912-1915 », *Estudios Interdisciplinarios De América Latina Y El Caribe*, 1994, vol. 5, n° 1, pp. 83-102.

<sup>598</sup> Steve Stein insiste notamment sur l'importance du football dans les quartier ouvriers de Lima : « Le football a constitué, à ce moment, un véritable baromètre de la société liménienne, qui se trouvait en plein processus de massification sous toutes ses facettes » (« el fútbol constituyó, entonces, un verdadero barómetro de la sociedad limeña, que en todas sus facetas se encontraba en pleno proceso de masificación »). Steve STEIN, *Lima Obrera: 1900-1930, T.I, op. cit.*, page 141.

<sup>599</sup> Carlos CONTRERAS et Marcos CUETO, *Historia del Perú contemporáneo, op. cit.*, page 232.

<sup>600</sup> Il s'agit de la forme d'organisation dominante dans la première Internationale puis dans l'anarcho-syndicalisme, issue en partie des travaux de Pierre-Joseph Proudhon : « La coopération et le crédit, l'assurance, l'assistance et l'enseignement mutuel doivent, [selon Proudhon], permettre aux petits producteurs de gérer par eux-mêmes leur production et leur destinée et de sauvegarder leur existence ». Danielle TARTAKOWSKY, « Mutuellisme », in *Dictionnaire Critique du Marxisme*, Paris, PUF, 1998, page 782.

pas moins de quatre grèves générales dans les centres ouvriers urbains<sup>601</sup>, et de forts mouvements dans les *latifundia* sucrières du nord, en particulier la grande grève de 1912 et ses résurgences en 1921 et 1922<sup>602</sup>, toutes durement réprimées. Les diverses tentatives de fédération des organisations ouvrières<sup>603</sup> témoignent également du dynamisme et de la combativité des secteurs ouvriers de la population péruvienne. Au-delà des seules luttes, ces derniers constituent une couche nouvelle dans le corps social péruvien, qui vient s'ajouter aux catégories populaires urbaines traditionnelles, formées d'artisans, de fonctionnaires et de petits employés.

La structuration du mouvement ouvrier est également contemporaine d'une forte agitation parmi les populations rurales indigènes. En effet, le processus de développement des filières du coton et de la laine s'accompagne d'un vaste mouvement de privatisation des terres communautaires dans le sud du pays<sup>604</sup>. Les soulèvements connaissent alors une phase particulièrement aiguë au début des années 1920, avec des révoltes matées dans le sang en 1923 (Huancané et La Mar) et 1924 (Parcona)<sup>605</sup>.

Dans ce contexte de transformation sociale, de montée en puissance du mouvement ouvrier et de structuration de la représentation politique des communautés indiennes, une génération de jeunes gens naît à la politique. Elle a notamment en partage une approche nouvelle de la question sociale, qui sera au cœur de la formation militante de ceux de ses membres qui seront amenés à former les cadres des partis apristes et communistes dans les décennies suivantes. Elle tire ses effectifs des classes moyennes urbaines en pleine ascension. En effet, au même titre que dans le reste du monde, le « ton général » au Pérou est à l'incorporation de nouvelles strates sociales, en particulier issues du développement de la bureaucratie d'État, du secteur des services ou de l'encadrement des usines, et ces nouvelles données se manifestent par l'apparition de courants et de positions politiques nouvelles<sup>606</sup>. Les secousses sans précédent que sont les Révolutions chinoise (1911), mexicaine (1911) et russe (1917), et l'écho que chacune d'elle produit dans l'esprit de jeunes gens qui veulent secouer la

---

<sup>601</sup> Ivanna MARGARUCCI, « Apuntes sobre el movimiento anarquista en Perú y Bolivia, 1880-1930 », *Nuevo mundo mundos nuevos*, 8 octobre 2019, URL complète en biblio.

<sup>602</sup> Peter KLARÉN, *Formación de las haciendas azucareras y orígenes del APRA*, *op. cit.*, page 86.

<sup>603</sup> Pour un bon résumé de ces diverses organisations, voir Joël DELHOM, « El movimiento obrero anarquista en el Perú (1890-1930) », *Revista LABOREM*, 2021, n° 24, pp. 367-386.

<sup>604</sup> Voir notamment Wilfredo KAPSOLI ESCUDERO, Wilson REATEGUI CHÁVEZ et W.R. CHÁVEZ, *El Campesinado peruano: 1919-1930*, Lima, Universidad Nacional Mayor de San Marcos, 1987, URL complète en biblio.

<sup>605</sup> Carlos CONTRERAS et Marcos CUETO, *Historia del Perú contemporáneo*, *op. cit.*, page 252.

<sup>606</sup> Martín BERGEL, « La desmesura revolucionaria. Prácticas intelectuales y cultura del heroísmo en los orígenes del aprismo peruano (1923-1931) », *op. cit.*

gangue de la politique nationale<sup>607</sup> et affirmer une nouvelle perspective sur ce qu'est la nation<sup>608</sup> entrent en résonance avec des revendications plus spécifiques au monde étudiantin autour de l'université San Marcos de Lima. Parti du fameux « cri de Córdoba » en Argentine, le 21 juin 1918<sup>609</sup>, un mouvement traverse les campus latino-américains, exigeant une démocratisation de l'enseignement, un droit de représentation et de vote des étudiants, la sortie de la production de connaissance des seuls espaces académiques, l'ouverture des universités à la société et la rénovation des méthodologies d'enseignement et de recherche<sup>610</sup>. Ce mouvement de la *Reforma Universitaria* est un moment de définition idéologique, ou en tout cas d'inflexion, pour nombre de jeunes étudiants, parmi lesquels des personnalités comme Luis Alberto Sánchez ou Víctor Raúl Haya de la Torre. Une figure emblématique du mouvement argentin, le socialiste Alfredo L. Palacios, réalise d'ailleurs une visite au Pérou du 2 au 25 mai 1919<sup>611</sup>, à l'invitation du gouvernement Pardo, au cours de laquelle il tient des réunions publiques tant à l'université qu'aux travailleurs de Lima, symbolisant leur convergence<sup>612</sup>.

Par-delà les figures emblématiques de Mariátegui et Haya de la Torre, toute une génération d'étudiants et de militants baigne ainsi dans l'effervescence du début des années 1920<sup>613</sup>. Cela est particulièrement flagrant pour le noyau qui structurera plus tard le PAP (*Partido Aprista Peruano*) d'Haya, fondé début 1931<sup>614</sup>, et qui rassemble une vingtaine de jeunes militants que l'on retrouve parmi les contributeurs réguliers d'*Amauta*<sup>615</sup>. L'entourage

<sup>607</sup> Voir notamment l'étude de l'historien David Parker sur les *empleados* à Lima : David PARKER, « White-collar Lima, 1910-1929: Commercial Employees and the Rise of the Peruvian Middle Class », *op. cit.*

<sup>608</sup> Estelle AMILIEN, *L'intégration de l'espace amazonien à l'État-nation péruvien : représentations réciproques Iquitos- Lima (1883-1934)*, Nanterre, Université Paris Nanterre, 2020, page 357.

<sup>609</sup> FEDERACIÓN UNIVERSITARIA DE CÓRDOBA, « Manifiesto Liminar de la Reforma Universitaria. La juventud argentina de Córdoba a los hombres libres de Sud América », in *Cuadernos del Pensamiento Crítico Latinoamericano no 5.*, Buenos Aires, CLACSO, 2008, URL complète en biblio.

<sup>610</sup> Carlos TUNNERMANN BERNHEIM, *Noventa años de la reforma universitaria de Córdoba (1918-2008)*, 1. ed., Ciudad de Buenos Aires, Argentina, CLACSO, Colección Grupos de trabajo, 2008.

<sup>611</sup> Leandro SESSA, « "Semillas en tierras estériles". La recepción del APRA en la Argentina de mediados de la década de los treinta », *Sociohistórica. Cuadernos del CISH*, 2011, n° 28, pp. 131-161, page 135.

<sup>612</sup> On trouve la trace de ce passage dans un télégramme diplomatique français, où l'Argentin est présenté comme « très favorable aux revendications nationales péruviennes » (Ribot, 5 VI 1919, 1, MAE p. 4, f° 31 v°). Notons que les diplomates français y voient la main d'agents de Berlin, manipulant les ouvriers par le biais d'infiltrés Espagnols ou Chiliens. Voir Alvar de La LLOSA, « De l'Éden amazonien au jardin du diable, regards des diplomates français en poste à Lima face à la crise de l'Orient péruvien et à la montée des revendications indigènes et ouvrières (1912-1923) », *Crisol*, 2023, n° 27, page 9.

<sup>613</sup> Soulignons au passage que l'opposition des civilistes à Leguía amène le nouveau président de la République à exiler les figures intellectuelles conservatrices, qui dominent alors la pensée et l'université, laissant ainsi la place à la génération issue des secousses de 1919. Sur ce point, voir Alberto FLORES GALINDO, *La agonía de Mariátegui*, *op. cit.*, page 19.

<sup>614</sup> Victor VILLANUEVA, « The Petty-Bourgeois Ideology of the Peruvian Aprista Party », *Latin American Perspectives*, Summer 1977, vol. 4, n° 3, pp. 57-76, page 60.

<sup>615</sup> C'est le cas d'Eudocio Ravines, Luis Alberto Sánchez, Antenor Orrego, Carlos Manuel Cox et d'autres, tous de jeunes intellectuels. Sur ce point Martín BERGEL, « La desmesura revolucionaria. Prácticas intelectuales y cultura del heroísmo en los orígenes del aprismo peruano (1923-1931) », *op. cit.*

de Mariátegui rassemble quant à lui, dans sa revue et chez lui, des syndicalistes, des intellectuels et des militants indigènes qui participent par leurs échanges à l'élaboration de la pensée qu'il expose dans ses articles. Cet ensemble de contacts se fait progressivement, et se trouve propulsé lors des moments forts de la lutte de classes nationale. C'est le cas en 1918/1919 au cours des grèves à Lima et El Callao contre le coût de la vie. Mariátegui participe ainsi au « *Comité Pro-Abaratamiento de las Subsistencias* », qui rassemble les dirigeants spontanés de la grève de janvier 1919, et où certaines figures naissent à la politique, comme le syndicaliste Julio Portocarrero<sup>616</sup> (1903-1991), et d'autres se rapprochent des milieux ouvriers, comme Haya<sup>617</sup>. C'est également dans ce contexte qu'émerge Eudocio Ravines, jeune comptable aux idées radicales qui parvient à être élu à la direction de la *Sociedad de Empleados de Comercio* (SEC)<sup>618</sup> et qui participe activement aux manifestations. Le manifeste du Comité reprend la vieille idée anarchiste de « révolution des pauvres »<sup>619</sup>, et compte des ouvriers de différents secteurs, certains déjà proches de Mariátegui, comme Carlos Del Barzo, décrit par Mariátegui comme un « agitateur ouvrier »<sup>620</sup>. Le Comité sera central dans les journées de grève de mai/juin 1919, qui aboutissent à l'obtention de la loi sur la journée de 8 heures et à la chute de Pardo, en agissant comme cheville ouvrière pour près de 30 000 grévistes. Il inaugure ainsi une proximité entre étudiants et ouvriers, et une relative cohabitation qui sera le facteur fondamental de l'instauration des Universités Populaires González Prada (UPGP)<sup>621</sup> par la Fédération des Étudiants du Pérou (FEP), soutenue par les

<sup>616</sup> Lazar JEIFETS et VÍCTOR JEIFETS, *América Latina en la Internacional Comunista, 1919-1943 - Diccionario Biográfico*, op. cit., page 499.

<sup>617</sup> Ce dernier incarne symboliquement le rapprochement des étudiants et des ouvriers, en tant que président de la FEP.

<sup>618</sup> Il sera évincé de la direction après une grève infructueuse en 1921. Voir David PARKER, « White-collar Lima, 1910-1929: Commercial Employees and the Rise of the Peruvian Middle Class », op. cit., page 64.

<sup>619</sup> Robert PARIS, *La formation idéologique de José Carlos Mariátegui*, op. cit., page 82.

<sup>620</sup> José Carlos MARIÁTEGUI, *Sept essais d'interprétation de la réalité péruvienne*, op. cit., page 227. Dans un télégramme de l'attaché militaire à la délégation de France au Pérou, on retrouve une mention à Carlos del Barzo, dans une longue liste des « maximalistes » et « syndicalistes » impliqués dans le mouvement de 1919. Il y apparaît comme « Secrétaire général du comité exécutif socialiste » (Gudin du Pavillon, 25 VII 1919, MAE).

<sup>621</sup> Les Universités Populaires apparaissent avant le mouvement de la Réforme Universitaire, mais en syntonie avec l'élargissement du nombre d'étudiants et le développement de classes moyennes (petite bourgeoisie, employés de commerce, fonctionnaires, militaires, etc.) dans toute l'Amérique latine. On trouve ainsi l'*Universidad Popular Mexicana* (1912), une *Universidad Popular* à Puerto Rico (1917), l'*Universidad Popular* « Victorino Lastarria » au Chili (1918), l'*Universidad Popular* « González Prada » au Pérou (1921) et l'*Universidad Popular* du Guatemala (1923). Voir Ricardo MELGAR BAO, « Las universidades populares en América Latina 1910-1925 », *Pacarina del Sur. Revista de Pensamiento Crítico Latinoamericano*, 2016, URL complète en biblio. Apud Pablo SARAVIA RAMOS et Nidia ABATEDAGA, « A cien años del "Grito de Córdoba" », *Revista Faro*, 2018, vol. 2, n° 28, pp. 1-6, page 2.

syndicats de la capitale. Haya pèse de tout son poids pour leur lancement en 1921, avec le but avoué de populariser les savoirs et de conscientiser la classe ouvrière<sup>622</sup>.

Ces Universités Populaires seront l'espace de formation d'une génération de militants. Si les professeurs sont bien des étudiants de l'Université San Marcos de Lima, les « élèves » sont eux des ouvriers volontaires, et ils participent activement aux débats internes. De fait, cette initiative de la FEP s'inscrit dans un mouvement général où l'impulsion d'éducation populaire des milieux anarcho-syndicalistes bat son plein. Un réseau de presses militantes diffuse des textes depuis les années 1910, des groupes produisent des chansons, des festivités sont organisées qui sont autant de moments de naissance d'une culture ouvrière<sup>623</sup>. Dans le sillage du mouvement de 1919 est créée la *Federación Obrera Local* (FOL), qui place la vieille tradition anarchiste d'auto-éducation de la classe ouvrière au centre de ses activités. C'est aussi dans ce cadre que se tient par exemple la première *Fiesta de la Planta* (la « fête de l'usine ») en 1921, qui rassemble bien au-delà des noyaux anarchistes<sup>624</sup>. La convergence du mouvement étudiant – que l'on peut lire avec la sociologue brésilienne Leila Escorsim comme la seule forme disponible d'expression du mécontentement d'une classe moyenne urbaine en expansion, dépourvue de projection politique<sup>625</sup> – avec le mouvement ouvrier, donne aux jeunes intellectuels péruviens une projection continentale<sup>626</sup>. Le laboratoire politique et social que sont les UPGP voient alors passer tous les cadres des futurs partis apriste et communiste, ainsi que toutes les figures anarcho-syndicalistes d'envergure.

Le tournant autoritaire opéré par Leguía à partir de 1921, et son éloignement de la base sociale originelle de son gouvernement vers les classes d'affaires, vont provoquer une relative unanimité dans l'opposition ouvrière et étudiante, et même amener des civilistes déçus à rejoindre certaines manifestations. C'est notamment le cas le 23 mai 1923, lors d'une manifestation contre la consécration du Pérou au Sacré Cœur de Jésus<sup>627</sup>, qui menace de

<sup>622</sup> Martín BERGEL, « La desmesura revolucionaria. Prácticas intelectuales y cultura del heroísmo en los orígenes del aprismo peruano (1923-1931) », *op. cit.*

<sup>623</sup> Steven J. HIRSCH, « Peruvian Anarcho-syndicalism: adapting transnational influences and forging counterhegemonic practices, 1905-1930 », in Steven J. HIRSCH et Lucien VAN DER WALT (dir.), *Anarchism and Syndicalism in the Colonial and Postcolonial World, 1870-1940*, Leiden; Boston, Brill, 2010, pp. 227-271, page 237/238.

<sup>624</sup> *Ibid.*, p. 241.

<sup>625</sup> Leila ESCORSIM, *Mariátegui*, *op. cit.*, page 239.

<sup>626</sup> Martín BERGEL, « La desmesura revolucionaria. Prácticas intelectuales y cultura del heroísmo en los orígenes del aprismo peruano (1923-1931) », *op. cit.*

<sup>627</sup> Comme le note l'historien Ricardo Cubas Ramacciotti, malgré l'allégeance de Leguía à la franc-maçonnerie, le régime repose en partie sur le soutien actif de l'Église péruvienne, et notamment sur celui de Mgr. Lissón (1872-1961), archevêque de Lima. La volonté de consacrer le Pérou au Sacré Cœur de Jésus s'inscrit dans cette politique de soutien, mais aussi dans une préoccupation du clergé local face aux avancées des missions protestantes et à l'importance de l'opinion anti-cléricale, dont certains représentants sont membres du

mettre un terme à la liberté de culte<sup>628</sup>. Haya s'impose alors comme le premier représentant politique de l'opposition au gouvernement, mais c'est toute une génération qui se trouve marquée, comme l'écrit Mariátegui cinq ans plus tard :

Le 23 mai a révélé l'influence sociale et idéologique du rapprochement des avant-gardes étudiantes avec le mouvement ouvrier. C'est à cette date que la nouvelle génération a eu son baptême historique, qu'en bénéficiant de conditions exceptionnellement favorables, elle a pu commencer à jouer un rôle dans le développement même de notre histoire, élevant son action du plan des inquiétudes estudiantines aux revendications collectives ou sociales.<sup>629</sup>

On retrouvera longtemps des échos de cette conjonction dans les écrits politiques d'Haya, et en particulier dans son *¿Qué es el Apra?*, de 1926, où il en appelle à un front commun des « travailleurs manuels et intellectuels »<sup>630</sup>. Cette convergence prend des accents uniques sur le continent, et les réseaux intellectuels apparus dans le courant de la *Reforma universitaria* reçoivent avec enthousiasme les nouvelles de Lima. Le rayonnement continental des jeunes intellectuels péruviens est encore accentué par la vague d'exils politiques qui suit 1923. Haya de la Torre, Carlos Manuel Cox, Manuel Seoane, Eudocio Ravines, et bien d'autres, sont disséminés en Amérique latine et en Europe, et leurs contacts épistolaires incessants leur permettent de mener une intense propagande anti-impérialiste dont Haya est l'inspirateur direct<sup>631</sup>. C'est donc au travers ce « moment » 1921/1923 que ce dernier plonge à corps perdu dans le militantisme : d'abord dans le mouvement étudiant<sup>632</sup>, puis comme figure principale de l'opposition à Leguía après 1923. On retrouve dans sa prose et ses prises de position le

---

gouvernement, comme Clemente Palma. Voir Ricardo Cubas Ramacciotti, *The politics of religion and the rise of social Catholicism in Peru (1884-1935)*, *op. cit.* Il faut cependant ajouter qu'une préoccupation politique est également à l'œuvre dans le rapprochement entre Leguía et le clergé péruvien. En effet, comme le rapporte Ricardo Martínez de la Torre dans un article consacré à la *Reforma Universitaria* paru dans *Amauta* en 1930, la rupture entre Leguía et son cousin par alliance, Germán Leguía y Martínez, personnage important par ses connexions avec les élites des provinces pousse Leguía à élargir ses alliances au sein des cercles oligarchiques liméniens (Ricardo MARTÍNEZ DE LA TORRE, *Apuntes para una interpretación marxista de Historia Social del Perú, vol. II, op. cit.*, page 264.). Cet élément d'analyse est également mobilisé par l'historien Daniel Iglesias, qui insiste sur l'importance du mouvement *germancista* dans l'opposition à Leguía (Daniel IGLESIAS, *Du pain et de la liberté: socio-histoire des partis populaires apristes (Pérou, Venezuela, 1920-1962)*, Villeneuve d'Ascq, France, Presses universitaires du Septentrion, Espaces politiques, 2015, page 44.). Notons qu'une notice nécrologique est publiée dans *Amauta* lors du décès de Germán Leguía (« Necrología. D. Germán Leguía Martínez », *Amauta*, décembre 1928, n° 19, p. 100.).

<sup>628</sup> Martín BERGEL, « La desmesura revolucionaria. Prácticas intelectuales y cultura del heroísmo en los orígenes del aprismo peruano (1923-1931) », *op. cit.*

<sup>629</sup> « El 23 de mayo 1923 reveló el alcance social e ideológico del acercamiento de las vanguardias estudiantiles a las clases trabajadoras. En esa fecha tuvo su bautizo histórico la nueva generación que, con la colaboración de circunstancias excepcionalmente favorables, entró a jugar un rol en el desarrollo mismo de nuestra historia, elevando su acción del plano de las inquietudes estudiantiles al de las reivindicaciones colectivas o sociales ». José Carlos MARIÁTEGUI, *7E, op. cit.*, pages 116-117.

<sup>630</sup> Martín BERGEL, « La desmesura revolucionaria. Prácticas intelectuales y cultura del heroísmo en los orígenes del aprismo peruano (1923-1931) », *op. cit.*

<sup>631</sup> Peter KLARÉN, *Formación de las haciendas azucareras y orígenes del APRA, op. cit.*, page 195.

<sup>632</sup> Notamment comme président de la Fédération des Étudiants du Pérou en 1919 et comme un des fondateurs des Universités Populaires González Prada. *Ibid.*, p. 186.

volontarisme propre aux révolutionnaires de la période<sup>633</sup>. Son exil<sup>634</sup>, en 1924, marque cependant un tournant dans sa capacité à représenter l'opposition radicale qu'il prétend incarner dans le cadre national<sup>635</sup>.

Ainsi, lorsque Mariátegui revient de son séjour en Europe, en 1923, il entre de plain-pied dans un mouvement d'opposition large, allant des anarchistes à la petite-bourgeoisie urbaine, qui ne se retrouve pas dans les politiques menées par Leguía. Reprenant dès son arrivée son activité journalistique, il donne une série de conférences à l'UPGP portant sur les mouvements révolutionnaires dans le monde, qui seront rassemblés sous le titre *Historia de la Crisis Mundial*<sup>636</sup>. C'est son premier pas de propagande ouvertement marxiste auprès des ouvriers et des intellectuels. Il n'est pas, pour autant, le seul à prétendre « adapter » le marxisme à la réalité latino-américaine : Haya lui-même se rapproche dans un premier temps de la *Liga Anti-imperialista de las Américas* (LADLA) liée au Komintern, puis de la III<sup>e</sup> Internationale avant de rompre en 1927. Ses textes antérieurs – et même jusqu'en 1930/1931 – se réclament d'une inspiration marxiste<sup>637</sup>, mais dont il précise qu'elle doit être revue à l'aune de la spécificité péruvienne et latino-américaine<sup>638</sup>.

Si la répression des oppositions est une constante sous le *Oncenio* de Leguía – les exilés se comptent par dizaines et les expulsions commencent dès 1919, les répressions des grèves et soulèvements sont matés dans le sang, la police harcèle les journaux d'opposition et les réunions politiques, beaucoup de militants sont envoyés en prison – on peut observer un raidissement du pouvoir au long de la décennie 1920. La vague d'arrestations et d'exils de 1924 (au cours de laquelle Mariátegui est brièvement emprisonné<sup>639</sup>) marque ainsi un premier

<sup>633</sup> On comprend ainsi l'aura héroïque de la figure de Lénine, symbole vivant d'une révolution volontariste dans un pays encore majoritairement agraire. La posture politique de Mariátegui ou Haya peut être traduite par ces mots de Lénine en 1920 : « La politique est l'expression concentrée de l'économie. [...] La politique ne peut pas ne pas avoir la priorité sur l'économie. En juger autrement, ce serait oublier l'ABC du marxisme ». Lénine, *Œuvres Complètes*, tome 42, p.278, in Hélène CARRÈRE D'ENCAUSSE et Stuart SCHRAM, *Le marxisme et l'Asie, 1853-1964*, Paris, Armand Colin, 1965, page 32.

<sup>634</sup> Mariano VALDERRAMA, « Haya de la Torre y la APRA de los años veinte », *Revista de la Universidad Católica*, agosto de 1979, n° 5, pp. 121-145, page 122.

<sup>635</sup> « [...] Haya de la Torre fut exilé [...] et José Carlos Mariátegui occupa la direction de ses partisans et d'autres [militants] qui n'avaient pas appartenu au groupe originel » (« [...] Haya de la Torre fue exilado [...] y José Carlos Mariátegui cogió la dirección de sus seguidores y de otros que no habían pertenecido al grupo original »). Eudocio RAVINES, *The Yenan Way*, Lima, Scribner, 1951, page 15. Cité dans Peter KLARÉN, *Formación de las haciendas azucareras y orígenes del APRA*, *op. cit.*, page 199.

<sup>636</sup> José Carlos MARIÁTEGUI, *HCM*, *op. cit.*

<sup>637</sup> L'historien Peter Klarén fait même d'Haya un marxiste plus conséquent que Mariátegui, qu'il qualifie d'orthodoxe. Peter KLARÉN, « Los orígenes del Perú moderno, 1880-1930 », *op. cit.*, page 276.

<sup>638</sup> L'historien Daniel Iglesias offre un panorama intéressant des rapports de dialogue et de critique qu'entretient Haya avec le marxisme (Daniel IGLESIAS, *Du pain et de la liberté*, *op. cit.*, page 76.). Il est cependant regrettable qu'il oblitère toute capacité d'initiative et de pensée du mouvement communiste et de ses acteurs pour ne plus voir que les productions des jeunes apristes.

<sup>639</sup> Leila ESCORSIM, *Mariátegui*, *op. cit.*, page 238.



coup d'arrêt au développement et à la structuration des mouvements ouvrier et étudiant. Cette pause est suivie d'un renouveau de la propagande contestataire entre 1926 et 1928 : l'APRA, alliance créée en 1924 au Mexique par Haya, semble alors en pleine expansion, et *Amauta* et la maison d'édition Minerva sont lancées par Mariátegui. La vague de répression de juin 1927 porte alors un nouveau coup à la renaissance du mouvement, en particulier dans les milieux anarchistes<sup>640</sup>, et va cristalliser la division entre Mariátegui et son groupe, d'un côté, et Haya de la Torre et les apristes, de l'autre. Elle laissera par ailleurs des souvenirs qui pèseront sur les choix stratégiques du futur Parti Socialiste Péruvien (PSP), notamment dans son débat avec l'IC<sup>641</sup>. En effet, c'est la première fois qu'un « complot » communiste<sup>642</sup> est invoqué pour justifier un coup de filet très large dans les milieux de gauche. La revue *Amauta* est d'ailleurs interdite et ne reprendra qu'en décembre 1927. La pression de la censure et de la police reste constante jusqu'à la chute du régime : le journal *Labor* ne fera ainsi paraître que 10 numéros avant d'être interdit. La maison et les activités de Mariátegui sont constamment harcelées par la police, comme il le décrit lui-même dans sa correspondance<sup>643</sup>.

Cependant, comprendre les options tactiques et la vision stratégique de Mariátegui au long de la décennie suppose de prendre en compte la d'autres pans de la formation sociale au-delà des milieux d'opposition de gauche à Leguía. L'inverse condamne à rendre incompréhensible la longévité même du *Oncenio*, la force de sa base sociale ou encore le déplacement des forces politiques sur lesquelles il s'appuie.

## 2) *La modernisation depuis l'État*

Nous trouvons dans un télégramme du ministre de France au Pérou, André Ribot, une lecture de la situation qui éclaire certaines perceptions quant à l'élection de 1919 :

M. Aspíllaga représente le parti actuellement au pouvoir, celui des propriétaires fonciers et de l'ensemble de la classe possédante péruvienne dont l'hostilité hypocrite aux entreprises étrangères (chemins de fer, pétrole, mines) n'est plus à démontrer. Ce parti aspire, par simple envie et avec une assez folle ambition, à nationaliser les quelques industries péruviennes, projet qui semble irréalisable dans un pays n'ayant ni ressources financières suffisantes, ni Trésorerie, ni épargne et dont le personnel technique, à part quelques exceptions, manque, sinon d'instruction, du moins de caractère.

---

<sup>640</sup> Steven J. HIRSCH, « Peruvian Anarcho-sindicalism », *op. cit.*, page 248.

<sup>641</sup> Voir la Coda.

<sup>642</sup> Alberto FLORES GALINDO, *La agonía de Mariátegui*, *op. cit.*, page 17.

<sup>643</sup> Parmi de très nombreux exemples, voir la lettre de José Carlos Mariátegui à Samuel Glusberg (21/11/1929). Nous reviendrons largement sur ces aspects dans les sections postérieures.

Au simple point de vue des intérêts étrangers on pourrait donc considérer comme plus avantageux le succès de M. Leguía. Cet homme politique est une personnalité. Son passé a prouvé son énergie et son courage. Mais transfuge du parti civiliste il n'est pas comme son concurrent soutenu par une caste assez fortement constituée, capable de la soutenir au pouvoir après l'avoir fait élire. Il est donc très possible qu'après avoir triomphé avec l'appui de tous les mécontents, de tous les groupes ou clans hostiles au parti au pouvoir et qui aspirent à s'en emparer, il ne puisse s'y maintenir sans difficultés ni sans troubles.<sup>644</sup>

L'arrivée au pouvoir d'une personnalité d'opposition à l'état-major civiliste<sup>645</sup> bouleverse les équilibres internes de la classe dirigeante péruvienne. Si Leguía a été président auparavant (1908-1912) comme membre du parti civiliste, il revient en 1919 comme figure d'un changement souhaité par les classes populaires, les étudiants, des secteurs de la finance et de la banque ainsi que certains secteurs des oligarchies régionales. Il s'agit bien d'un aréopage composite, comme le décrit Ribot, dont rien ne laisse présager la permanence au pouvoir. Le premier pas décisif, la victoire par les urnes, est presque immédiatement suivi d'un coup d'État, le 4 juillet 1919<sup>646</sup>, qui permet à Leguía d'affirmer son assise politique, confirmée lors des élections législatives suivantes. Le maintien au pouvoir de Leguía est, dans un premier temps, garanti par deux facteurs : le fort mouvement social de 1919 qui voit dans l'ex-président à nouveau au pouvoir un espoir de changement, et un calme relatif des casernes. Le second élément s'explique en partie par le choix d'un vice-président<sup>647</sup>, le général César Canevaro<sup>648</sup>, chef du *Partido Constitucional*, organisation fondée par le vieux général Andrés Avelino Cáceres – héros de la résistance péruvienne lors de la défaite face au Chili. Par ailleurs, Leguía profite d'une crise de légitimité du parti civiliste dans le contexte de la crise économique et politique, et d'une perte générale de force des autres partis : le *Partido Constitucinal* lui donne son appui, le *Partido Democrata*, lié à Nicolás de Piérola (1839-1913), est très affaibli depuis la mort de son *caudillo*, et le *Partido Liberal* d'Augusto Durand est trop petit pour opposer de résistance<sup>649</sup>. Pour autant, la répression s'affirme dès les

<sup>644</sup> Ribot, 16 V 1919, MAE.

<sup>645</sup> La division entre civilistes traditionnels et léguiistes est déjà ancienne en 1919. Voir Pablo F. LUNA, « El Estado de la « Patria Nueva » o la victoria de las estructuras », in Paulo DRINOT (dir.), *La Patria Nueva: Economía, sociedad y cultura en el Perú, 1919-1930*, Pittsburgh, The University of North Carolina Press, 2018, pp. 35-81, page 5.

<sup>646</sup> Comme l'indique Guillermo Rouillon (Guillermo ROUILLON, *La creación heroica de José Carlos Mariátegui, T. I La Edad de Piedra, op. cit.*, page 282.), Leguía est longtemps apparu comme l'homme de la proximité avec l'impérialisme étasunien, par opposition aux vieux civilistes traditionnellement plus proches de l'impérialisme britannique. Ces interprétations sont aujourd'hui abandonnées, du fait de leur schématisme et parce qu'elle ne permettent pas de rendre compte des dynamiques internes à la société péruvienne, qui disparaissent sous une lutte cachée entre puissances occultes.

<sup>647</sup> Le second vice-président, Agustín de la Torre González, est un oncle maternel d'Haya de la Torre. *Ibid.*, p. 271.

<sup>648</sup> Carlos CAMACHO ARANGO, « Relaciones entre civiles y militares durante el Oncenio de Augusto Leguía (Perú, 1919-1930) », *Historia Crítica*, avril 2016, n° 60, pp. 103-122, page 108.

<sup>649</sup> Carlos CONTRERAS et Marcos CUETO, *Historia del Perú contemporáneo, op. cit.*, page 242.

premières semaines comme l'un des outils de gouvernement : Augusto Durand et l'écrivain conservateur José de la Riva-Agüero doivent quitter rapidement le pays, et, suite à l'attaque des deux grands journaux liméniens liés aux civilisme (*La Prensa* et *El Comercio*) le 10 septembre 1919, c'est au tour d'Antonio Miró Quesada (1875-1935), président du Sénat cassé par Leguía, de prendre le chemin de l'exil. Ces grandes figures installées de la politique nationale sont ainsi écartées, de même que beaucoup de personnages secondaires, comme le journaliste socialiste Luis Ulloa, ami de Mariátegui, à qui l'on propose un poste officiel en Espagne<sup>650</sup>. Mariátegui et Falcón sont eux-mêmes placés sous surveillance.

Pour autant, les premières années du *Oncenio* sont marquées par la continuation d'une pratique d'insurrections militaires, souvent incapables de se dépasser des limites régionales, mais qui agissent comme un signal continu d'instabilité. Si le soulèvement de la région de d'Iquitos à la fin de l'année 1921 est sans doute la menace la plus sérieuse, on compte plusieurs autres événements militaires, comme la tentative d'incursion autour de Tumbes de troupes venues de la frontière nord<sup>651</sup>, ou encore le soulèvement de Cajamarca défait en 1924. Cependant, les cinq années suivantes voient une disparition de ces pratiques militaro-politiques (elles reviendront à la fin du *Oncenio*), du fait de la politique d'affaiblissement de l'Armée que mène Leguía<sup>652</sup>. C'est d'ailleurs dans le cadre de cette politique qu'il faut situer les différents traités signés pendant le régime et résolvant les problèmes de frontière avec les pays voisins<sup>653</sup>.

La présidence Leguía est marquée par une pratique populiste du pouvoir<sup>654</sup> qui met en scène une volonté de transformation du pays sans en modifier profondément les structures fondamentales. Il s'agit, au sens propre, d'une modernisation depuis l'État dans la mesure où c'est par l'État que s'articule le financement et la canalisation de millions de dollars investis par des structures financières britanniques, mais surtout étasuniennes. Il est également

---

<sup>650</sup> Guillermo ROUILLON, *La creación heroica de José Carlos Mariátegui, T. I La Edad de Piedra*, *op. cit.*, page 300.

<sup>651</sup> Alvar de La LLOSA, « De l'Éden amazonien au jardin du diable, regards des diplomates français en poste à Lima face à la crise de l'Orient péruvien et à la montée des revendications indigènes et ouvrières (1912-1923) », *op. cit.*, pages 11-14.

<sup>652</sup> Carlos CAMACHO ARANGO, « Relaciones entre civiles y militares durante el Oncenio de Augusto Leguía (Perú, 1919-1930) », *op. cit.*, page 108.

<sup>653</sup> Le traité de Polo-Sánchez est signé avec la Bolivie en 1919 (première présidence Leguía), le Traité Salomón-Lozano est signé avec la Colombie en 1922 et le Traité de Lima, signé en 1929 avec le Chili sous arbitrage étasunien, résout la question des territoires de Tacna et Arica. Carlos CONTRERAS et Marcos CUETO, *Historia del Perú contemporáneo*, *op. cit.*, page 249.

<sup>654</sup> Ombeline Dagicour note que ces pratiques ne sont pas entièrement neuves, des pratiques similaires ayant été mises en place sous les présidences de Nicolás de Piérola et Guillermo Billinghurst (Ombeline DAGICOUR, « An Essay on President Augusto B. Leguía's Strategies and Practices of Power during the Oncenio, 1919–1930 », *op. cit.*, page 71.).

question d'un État populiste au sens où les grands corps de l'État (administration<sup>655</sup> et Armée<sup>656</sup>) sont désarticulés par un clientélisme effréné<sup>657</sup>. Comment comprendre l'accès aux fonds nécessaires à un effort de modernisation sans transformation de la matrice économique ? Si, d'un côté, la hausse du prix de certaines matières premières (coton, cuivre, sucre) permettent d'en expliquer une partie, c'est essentiellement au travers de capitaux étrangers que se finance le projet de développement national sous Leguía, les emprunts extérieurs étant mobilisés comme ressources fiscales<sup>658</sup>. Ainsi, de nombreux emprunts sont contractés, faisant passer la dette publique de 12 millions de dollars en 1919 à 124 millions en 1931<sup>659</sup>. Cette manne, qui correspond à une masse de capitaux étasuniens cherchant à s'appliquer au long des années 1920<sup>660</sup>, trouvera une fin très brutale en 1929.

Ces capitaux disponibles se traduisent par un investissement accru de l'État (le budget double en dix ans, passant de 70 à 140 millions de soles<sup>661</sup>), une forte augmentation du nombre de fonctionnaires<sup>662</sup> et d'importants projets d'infrastructures visant à unir le pays par les voies de communication. Près de 18 000 km de route sont ainsi réalisés entre 1919 et 1930<sup>663</sup>, de nouvelles lignes de chemin de fer sont inaugurées et l'aviation fait son apparition<sup>664</sup>. De vastes projets d'irrigation sont également lancés pour améliorer les rendements de l'agriculture sur la côte, ainsi qu'une politique de rénovation urbaine importante à Lima. Ce programme est résumé par Leguía par une formule : « Sur la côte, j'irrigue ; dans la *sierra*, je communique ; dans la jungle je colonise »<sup>665</sup>.

Cette modernisation trouve des points d'appuis dans certains éléments marquants de la dynamique que Leguía prétend donner à sa présidence. Comme le souligne Ombeline

<sup>655</sup> Peter KLARÉN, « Los orígenes del Perú moderno, 1880-1930 », *op. cit.*, page 275.

<sup>656</sup> Carlos CAMACHO ARANGO, « Relaciones entre civiles y militares durante el Oncenio de Augusto Leguía (Perú, 1919-1930) », *op. cit.*

<sup>657</sup> Pour une étude détaillée de la corruption au Pérou, et notamment sous le *Oncenio*, voir Alfonso W. QUIROZ, *Historia de la corrupción en el Perú*, Javier FLORES ESPINOZA (trad.), 1<sup>re</sup> éd., Lima, Instituto de Estudios Peruanos, 2013, pages 296-305.

<sup>658</sup> Alejandro SALINAS, « Las finanzas públicas entre 1824 y 1930 », *op. cit.*, page 385.

<sup>659</sup> *Ibid.*, p. 387.

<sup>660</sup> Peter F. KLARÉN, *Nación y sociedad en la historia del Perú*, Javier FLORES (trad.), 1<sup>re</sup> éd., Lima, IEP, 2005, page 318.

<sup>661</sup> Peter KLARÉN, *Formación de las haciendas azucareras y orígenes del APRA*, *op. cit.*, page 101.

<sup>662</sup> Ils passent de 898 en 1920 à 5313 en 1931. Peter F. KLARÉN, *Nación y sociedad en la historia del Perú*, *op. cit.*, page 300.

<sup>663</sup> Fernando ARMAS ASÍN, « Autos, caminos y clases medias en los años veinte. Entre el ícono cuzqueño y el desarrollo del turismo nacional », *Turismo y Patrimonio*, 24 juillet 2017, n° 11, pp. 113-137, page 117.

<sup>664</sup> Willie HIATT, « Cielo azul, nubes oscuras: la seducción de la aviación y la desorientación de la modernidad durante el « Oncenio » de Leguía », in Paulo DRINOT (dir.), *La Patria Nueva: Economía, sociedad y cultura en el Perú, 1919-1930*, Pittsburgh, The University of North Carolina Press, 2018, pp. 83-113.

<sup>665</sup> « El costa, irriego ; en la sierra, comunico ; en la selva, colonizo ». Cité dans Carlos CONTRERAS et Marcos CUETO, *Historia del Perú contemporáneo*, *op. cit.*, page 248.

Dagicour, le projet léguiiste passe notamment par une communication moderne autour de sa personne (il se déplace en voiture décapotable, une mise en scène de la corporéité est très présente)<sup>666</sup> et, dans un premier temps, des avancées sociales qu'il met en avant pour coopter les classes populaires dans sa « *Patria Nueva* ». Sous cette étiquette est proclamée, le 18 janvier 1920, une nouvelle Constitution instaurant les premières « garanties sociales »<sup>667</sup> et qui instaure une forme d'indigénisme officiel (un département des « *asuntos indígenas* » est créé dans le ministère de l'Économie, les communautés indigènes sont reconnues par la loi<sup>668</sup>, un *Patronato de la Raza* est mis en place<sup>669</sup>). Le projet modernisateur conserve cependant son caractère autoritaire, comme le démontre le cas de la loi de *Conscripción vial*, promulguée en 1920, organisant la réquisition de travail gratuit pour mener à bien les chantiers de voirie et qui touche essentiellement les populations indigènes rurales.

Le dernier aspect sur lequel il faut insister pour en percevoir l'impact sur le contexte socio-politique est la centralité donnée au nationalisme. Le régime de Leguía fait appel au patriotisme des Péruviens pour rassembler autour du projet de la *Patria Nueva*, et l'approche des commémorations du centenaire de l'Indépendance est l'occasion d'une mise en scène mémorielle à la gloire du régime. Ainsi, de somptueuses festivités sont organisées pour la célébration du Centenaire (28/07/1921) et de la bataille d'Ayacucho (1924) : ces dates de l'histoire nationale formant, comme dans les autres pays du continent, une « étape clé de la construction des imaginaires nationaux et le moment où les élites peuvent enfin construire une autre image de leur pays et d'elles-mêmes »<sup>670</sup>. Ces commémorations vont de pair avec la modernisation urbaine de Lima, que Leguía encourage et que son gouvernement finance largement, voulant faire de la capitale une vitrine de sa politique. Le nationalisme mis en avant depuis la personne de Leguía<sup>671</sup> apparaît largement comme une manœuvre politicienne et démagogique, mais elle rencontre une réelle interrogation sur le sens à donner à la Nation et à la nationalité, question qui traverse tous les pays du continent dans la décennie et à laquelle le Pérou n'échappe pas. De manière symptomatique, c'est sur la question de la nationalité (et

---

<sup>666</sup> Ombelyne DAGICOUR, « Le « mythe » Leguía », *op. cit.*, page 18.

<sup>667</sup> *Ibid.*, p. 19.

<sup>668</sup> Les terres communautaires ne peuvent plus faire l'objet de transactions commerciales. Henri FAVRE, *Le mouvement indigéniste en Amérique latine*, *op. cit.*, page 78.

<sup>669</sup> Carlos CONTRERAS et Marcos CUETO, *Historia del Perú contemporáneo*, *op. cit.*, page 245.

<sup>670</sup> Françoise MARTINEZ, *Fêter la nation: Mexique et Bolivie pendant leur premier siècle de vie indépendante, 1810-1925*, Nanterre, Presses universitaires de Paris Nanterre, 2017, page 189. *apud* Estelle AMILIEN, *L'intégration de l'espace amazonien à l'État-nation péruvien : représentations réciproques Iquitos- Lima (1883-1934)*, *op. cit.*, page 364.

<sup>671</sup> Voir en particulier les développements d'Ombeline Dagicour sur cet aspect dans les deux articles cités.

de son corollaire, l'anti-impérialisme) que vont fonder leur discours les opposants à Leguía issus du mouvement de 1919.

Le gouvernement de Leguía, surnommé le *Oncenio*, d'abord partiellement favorable aux classes populaires (il encourage l'indigénisme, une de ses premières mesures est la libération des dirigeants du grand mouvement de 1919<sup>672</sup> et la Constitution de 1920 introduit les premières « garanties sociales »<sup>673</sup>), se tourne ensuite plus résolument vers la classe des entrepreneurs privés, enrichis pendant la Grande Guerre, et vers les classes moyennes urbaines, sans remettre en cause le pouvoir des grands propriétaires terriens<sup>674</sup>.

### 3) *Le surgissement de l'APRA*

Comme le remarque l'historien péruvien Pedro Planas, l'APRA connaît entre 1924 et 1931 une « étape littéraire »<sup>675</sup>, où son existence tient surtout à un travail de propagande, de publications et de polémiques peu ancré dans la réalité péruvienne. En 1931, avec la formation du *Partido Aprista Peruano* et la campagne présidentielle menée par Haya sur le terrain, l'APRA change d'échelle pour devenir un véritable parti de masse. Selon Peter Klarén, son apparition change les règles du jeu politique : « jusqu'à la formation de l'APRA, c'est-à-dire jusqu'à 1931, aucun parti politique organisé et de masses n'avait osé défier la structure de pouvoir traditionnelle »<sup>676</sup>.

Observée à l'échelle de l'Amérique du Sud, la croissance de l'APRA coïncide avec l'émergence de grands partis de masses largement appuyés sur la petite-bourgeoisie et des secteurs de la classe ouvrière, comme on les retrouvera dans l'Argentine de Perón, le Brésil de Getúlio Vargas, le Mexique de Lázaro Cárdenas, le Chili de Pedro Aguirre Cerda, ou même dans le *Movimiento Nacional Revolucionario* (MNR) en Bolivie<sup>677</sup>. Il n'est pas ici question de dresser un tableau, même sommaire, des points de convergence entre ces différents phénomènes politiques et sociaux, mais de mettre en lumière des dynamiques générales qui traversent également le Pérou et son système politique et social. En ce sens, revenir sur les

---

<sup>672</sup> Robert PARIS, *La formation idéologique de José Carlos Mariátegui*, op. cit., page 89.

<sup>673</sup> Ombelyne DAGICOUR, « Le « mythe » Leguía », op. cit., page 19.

<sup>674</sup> Peter KLARÉN, *Formación de las haciendas azucareras y orígenes del APRA*, op. cit., page 107.

<sup>675</sup> Pedro PLANAS, *Haya de la Torre en su espacio y en su tiempo*, Lima, No Venal Ediciones, 2010, page 12.

<sup>676</sup> « hasta la formación del APRA, es decir hasta antes de 1931, ningún partido político organizado y de masas se había atrevido a desafiar la tradicional estructura de poder ». Peter KLARÉN, *Formación de las haciendas azucareras y orígenes del APRA*, op. cit., page 32.

<sup>677</sup> Nelson MANRIQUE, *¡Usted fue aprista!: bases para una historia crítica del APRA*, 1. ed., Lima, Pontificia Universidad Católica del Perú, Fondo Editorial, 2009, page 37.

origines de l'APRA revient à se pencher sur les conditions d'apparition d'un discours de transformation sociale articulé à une dénonciation de l'impérialisme – essentiellement étasunien – et à une conception de la nationalité beaucoup plus large que celle des partis oligarchiques<sup>678</sup>.

Le développement de couches sociales nouvelles (prolétariat et petite-bourgeoisie composée d'employés, de fonctionnaires, de professions libérales, de petits commerçants, etc.) s'accompagne de nouvelles demandes vis-à-vis de l'État, comme les figures émergentes du mouvement de 1918-1919 l'expriment : Haya de la Torre l'étudiant, Mariátegui le journaliste, Eudocio Ravines l'employé et Julio Portocarrero l'ouvrier. Il faudrait ajouter une figure indigène pour compléter ce panorama métonymique. Ensemble, ces personnages représentent les nouvelles *dramatis personae* de la scène politique, nouvelles dans leurs formes d'organisation comme d'expression (individuelles et collectives). Ils sont aussi les visages d'une évolution socio-politique où la Nation est travaillée par les contradictions de la formation sociale péruvienne, et où ses fondements sont remis en question. L'apparition de l'APRA est une manifestation de ce phénomène d'émergence de discours et de pratiques nouvelles sur ce que signifie être péruvien, sur ce qu'est le Pérou, questions qui sont également au centre des textes mariatéguiens.

Le parcours personnel d'Haya de la Torre est significatif à cet égard. Fils d'une famille bourgeoise en voie de déclin de la ville de Trujillo, il est représentatif d'une couche sociale en appauvrissement à l'aube des années 1920. En effet, le contexte conservateur de la Province et des cénacles intellectuels nationaux s'avèrent rapidement insupportables pour lui, et il s'engage dans la recherche d'une nouvelle définition de ce qui fait la nationalité par-delà les vieilles formules oligarchiques. Les jeunes gens de la petite bourgeoisie sont alors sensibles à une ambiance anti-impérialiste qui secoue toute l'Amérique latine et met en pleine lumière la relative collusion des classes dirigeantes nationales avec les puissances occidentales. Le discours nationaliste tenu depuis les espaces du pouvoir entrent alors en collision avec l'alignement économique et diplomatique vis-à-vis des États-Unis, et cette jeunesse contestataire s'appuie sur la production d'éléments d'identité nationale nouveaux, remettant notamment en cause la fragmentation nationale. La latino-américaniste

---

<sup>678</sup> Voir notamment le travail de l'historien canadien David Parker sur le mythe de l'échec des bourgeoisies nationales en Amérique latine (David PARKER, « Asymmetric Globality and South American Narratives of Bourgeois Failure », in Christof DEJUNG, David MOTADEL et Jürgen OSTERHAMMEL (dir.), *The Global Bourgeoisie. The Rise of the Middle Classes in the Age of Empire*, Princeton & Oxford, Princeton University Press, 2019, page 289.).

Estelle Amilien souligne, à ce titre, l'importance de la production d'un ouvrage riche de photographies, de cartes et de textes censé dresser un portrait de la Nation pour son centenaire : *El Perú en el primer centenario de su Independencia* (1922). La mise en scène de la diversité nationale est ainsi mobilisée pour contester la définition étroite de la Nation dominante jusqu'alors. Le développement du tourisme (interne comme externe) traduit également un souci croissant de connaissance du passé que laisse également entrevoir la constitution des vestiges indigènes comme patrimoine national<sup>679</sup>. Des guides de voyage sont publiés à un rythme croissant, en particulier autour de Cuzco et du Machu Picchu (redécouvert en 1911), avec des ouvrages riches en reproductions photographiques, et dont les auteurs sont des figures centrales de l'indigénisme, comme José Uriel García et Luis Emilio Valcárcel<sup>680</sup>.

Par ailleurs, le contexte de crise des partis politiques favorise l'émergence de discours critiques promouvant une vision alternative de la Nation qui desserre l'étau rigide de l'ordre ancien. Mariátegui et Haya de la Torre incarnent ainsi des tendances lourdes de revendications qui secouent la formation sociale péruvienne, sans pour cela déboucher sur une définition nette des attentes ou des débouchés politiques. Il est donc symptomatique que ce soit sous la forme d'une « alliance » que le premier projet fédérateur de ces énergies voit le jour, et sous le coup de l'exil de son principal représentant à projection nationale : Haya de la Torre. Le journaliste Luis Alberto Sánchez affirme que l'idée de l'APRA aurait surgi le 7 mai 1924<sup>681</sup>, à Mexico, et que ses cinq points emblématiques auraient été énoncés en décembre de la même année<sup>682</sup>. Cette ébauche de programme circule alors largement parmi les jeunes associés à la *Reforma Universitaria*, et plus généralement à la génération née entre 1890 et 1900, dont l'agitation politique est l'un des ferments du mouvement à l'échelle du continent :

<sup>679</sup> Voir notamment Emanuela CANGIARI, *La dialectique des restes. Circulation, trafic et appropriation des vestiges archéologiques au Pérou*, Paris, École des Hautes Études en Sciences Sociales, 2018, pages 182-183.

<sup>680</sup> José Uriel García publie ainsi *La ciudad de los Incas* en 1922, et *Guía histórica-artística del Perú*, en 1925, co-écrit avec Luis Emilio Valcárcel. Voir Fernando ARMAS ASÍN, « Autos, caminos y clases medias en los años veinte. Entre el ícono cuzqueño y el desarrollo del turismo nacional », *op. cit.*, page 120. Ils suivent en cela des exemples illustres, tel celui du *Paris Guide* de Victor Hugo en 1867 (Victor HUGO, *Paris-Guide. Par les principaux écrivains et artistes de la France ; introduction par Victor Hugo*, Paris, Librairie Internationale, 1867.).

<sup>681</sup> Pedro Planas démontre cependant que cette date est largement fictive, puisqu'au cours de l'événement ayant eu lieu à cette date aucune mention n'aurait été faite à un projet semblable à l'APRA. Planas explique le choix de cette date, qui apparaît dans un texte d'Haya (Victor Raúl HAYA DE LA TORRE, « What is the APRA? », *op. cit.*) et chez Sánchez, par la volonté du dirigeant apriste d'affirmer sa paternité sur le mouvement, et de faire valoir l'idée du mûrissement d'un projet présent très tôt à son esprit, avant même son voyage en URSS. Voir Pedro PLANAS, *Haya de la Torre en su espacio y en su tiempo*, *op. cit.*, page 14.

<sup>682</sup> Luis Alberto SÁNCHEZ, *Haya de la Torre o el Político. Crónica de una vida sin tregua*, 2<sup>e</sup> éd., Santiago de Chile, Ediciones Ercilla, 1936, page 110.



- 1) Action contre l'impérialisme yankee,
- 2) Unité politique de l'Amérique latine,
- 3) Nationalisation des terres et des industries,
- 4) Internationalisation du Canal de Panama,
- 5) Solidarité avec tous les peuples opprimés et les classes opprimées du monde.<sup>683</sup>

L'idée d'une alliance anti-impérialiste continentale<sup>684</sup> est alors très populaire dans les milieux militants, et Mariátegui ne fait pas exception de ce point de vue. Rapidement, des « cellules » de l'APRA se forment en Amérique latine (Mexico, Lima, Buenos Aires et La Paz), mais aussi à Paris<sup>685</sup>, où de nombreux exilés se sont réfugiés<sup>686</sup>, ainsi qu'à Berlin et Londres. Principalement articulée autour de la figure d'Haya de la Torre, l'essentiel de l'activité de ces différents groupes tient à leurs publications dans des revues, et à leur activité de propagande. L'énergie déployée par l'exilé péruvien pour faire connaître son mouvement et mener la critique contre l'impérialisme étasunien est tout à fait significative.

Haya parcourt l'Amérique centrale et l'Europe à un rythme effréné, rencontrant partout des étudiants et des figures de la gauche locale, auprès de qui il défend son message et sa propagande de l'APRA. On le retrouve ainsi au Panama en octobre 1923, immédiatement après son expulsion du Pérou, puis à Cuba<sup>687</sup> et au Mexique, où il travaille pour le ministère de l'éducation sous l'autorité de José Vasconcelos. Au cours du premier semestre 1924<sup>688</sup>, il

<sup>683</sup> Cité dans Peter KLARÉN, *Formación de las haciendas azucareras y orígenes del APRA*, op. cit., page 202.

<sup>684</sup> L'APRA est d'ailleurs lancée comme une alliance continentale avant de se restreindre progressivement au Venezuela et au Pérou, les deux branches nationales menant des politiques rapidement très indépendantes au travers des partis politiques qu'elles constituent : le *Partido Aprista Peruano* (PAP) et l'*Alianza Democrática* (AD) au Venezuela. Voir Daniel IGLESIAS, *Du pain et de la liberté*, op. cit.

<sup>685</sup> La cellule aurait été formée à l'occasion de l'anniversaire de la fondation de l'UPGP, le 22 janvier 1927, en présence de Felipe Cossio del Pomar, César Vallejo, Rafael e Alfredo González Wills, Gonzalo Gamarra, José Tori Buo Ochoa, Edgardo e Wilfredo Porras et quelques autres péruviens. Eugenio CHANG-RODRÍGUEZ, *Una Vida Agónica: Víctor Raúl Haya de la Torre*, Lima, Fondo Editorial del Congreso del Perú, 2007, page 97. apud Felipe DEVEZA, *A Comunidade Indígena e a Indo-américa – Mariátegui, APRA e Haya de La Torre em busca de uma identidade nacional*, Rio de Janeiro, Universidade Federal do Rio de Janeiro, 2008, page 51.

<sup>686</sup> Arturo Taracena ARRIOLA, « Descubrir América en Europa: la asociación general de estudiantes latinoamericanos de París (1925-1933) », in Thomas CALVO et Alain MUSSET (dir.), *Des Indes occidentales à l'Amérique Latine. Volume 2*, Mexico, Centro de estudios mexicanos y centroamericanos, 1997, pp. 569-586.

<sup>687</sup> Il y est accueilli chaleureusement par son futur adversaire, le dirigeant étudiant Julio Antonio Mella, qui écrit dans le journal *La Juventud* (novembre-décembre 1923, p.11), « que ses idéaux se réalisent dans un futur proche est un fervent désir de la jeunesse libre de Cuba » (« que sus ideales se realicen en un futuro cercano, es un ferviente deseo de la juventud libre de Cuba »). Cité dans Manuel MARÍA MUÑIZ, « Julio Antonio Mella y la revista *Juventud*: la construcción de un nosotros político y cultural en el espacio intelectual latinoamericano de la década de 1920 », in *X Jornadas de Sociología. Facultad de Ciencias Sociales*, Universidad de Buenos Aires, 2013, page 9, URL complète en biblio.

<sup>688</sup> L'invitation semble découler d'un courrier adressé par Manuel Díaz Ramirez, secrétaire général du PCM, à Edgar Woog, datée du 12 janvier 1924. Il y recommande chaudement Haya de la Torre, qui ferait un bon propagandiste. C'est dans ce courrier que nous trouvons la première mention de José Carlos Mariátegui dans les documents de l'IC : « Il y a un autre professeur au Pérou, José Carlos Mariátegui, qui, selon Víctor Raúl Haya de la Torre, [...] y a fait un travail ouvertement communiste » (« En el Perú hay otro profesor, José Carlos Mariátegui, que según Víctor Raúl Haya de la Torre [...] ha hecho un labor abiertamente comunista allá »). Víctor JEIFETS et Andrey SCHELCHKOV (dir.), *La Internacional Comunista en América Latina en*

entre dans une délégation d'étudiants mexicains et étasuniens invités à visiter l'Union soviétique<sup>689</sup>, inaugurant un séjour de trois ans en Europe. Il passe ainsi en Allemagne, en Suisse<sup>690</sup>, en Italie, en Angleterre. On peut suivre son activité lors de passages à Paris, notamment en juin 1925 et en janvier 1927, où il déclare avoir tenu la première réunion « purement apriste »<sup>691</sup>. Haya est également présent lors du premier congrès de la Ligue Anti-impérialiste, tenu à Bruxelles en février 1927. Son périple le mène alors dans une tournée en Amérique centrale, d'abord au Mexique, puis – au gré des expulsions décidées par les divers gouvernements nationaux – au Guatemala (où il fonde une section de l'APRA), au Salvador (une autre section est créée) et au Costa Rica. En décembre 1928, les autorités panaméennes lui refusent l'entrée sur leur territoire alors qu'il est à bord du bateau allemand *Phoenicia*. Il semble qu'Haya ait été en chemin vers le Pérou pour défendre son projet de candidature contre Leguía aux élections de 1929<sup>692</sup>. Interdit de débarquer lors de son escale, il doit rester sur le navire à destination de Brême. Ébranlé par la crise en cours au sein de l'APRA, Haya demeure alors à Berlin, où il travaille pour le *Wirtschaft Institut Latein Amerika*<sup>693</sup>. Il quitte l'Allemagne pour le Pérou après la chute de Leguía (1930) et l'échec du gouvernement éphémère de Sánchez Cerro.

L'APRA jouit ainsi d'un relatif succès auprès des milieux anti-impérialistes entre 1924 et 1930, notamment dans le cadre des campagnes de conférences et d'articles que mènent Haya et ses lieutenants (citons les principaux : Manuel A. Seoane, Carlos Manuel Cox, Luis Heysen, Serafín del Mar, Manuel Herrera). C'est notamment le cas lors de la campagne contre l'intervention étasunienne au Nicaragua<sup>694</sup>. Les messages de soutien à Sandino et la dénonciation de l'ingérence militaire agissent comme un puissant ciment de l'indignation en Amérique latine. En dépit de la notoriété croissante d'Haya et de l'APRA,

---

*documentos del archivo de Moscú*, Santiago de Chile - Moscou, Ariadna Ediciones - Aquilo Press, 2018, page 1178.

<sup>689</sup> Lazar et Víctor JEIFETS rapportent qu'Haya est alors momentanément membre du Parti communiste mexicain, sans pouvoir affirmer s'il s'agit d'une manœuvre permettant de financer son voyage vers l'URSS et l'Europe, ou d'une adhésion idéologique. Haya aurait été chargé de la formation de partis communistes au Pérou et au Panama par le PCM. À Moscou, le Péruvien assiste au V<sup>e</sup> congrès de l'IC et au III<sup>e</sup> congrès de l'ISR. Voir l'excellent article des deux chercheurs russes : Lazar JEIFETS et Víctor JEIFETS, « Haya de la Torre, la Comintern y el Perú: Acercamientos y desencuentros », *Pacarina del Sur. Revista de Pensamiento Crítico Latinoamericano*, 20 mai 2013, URL complète en biblio.

<sup>690</sup> Il y aurait connu Romain Rolland, selon Luis Alberto Sánchez (Luis Alberto SÁNCHEZ, *Haya de la Torre o el Político. Crónica de una vida sin tregua*, op. cit., page 122.).

<sup>691</sup> Víctor Raúl HAYA DE LA TORRE, *Por la emancipación de América Latina*, op. cit., page 205.

<sup>692</sup> Pour une synthèse du séjour d'Haya en Amérique centrale et ses expulsions successives, voir Richard V. SALISBURY, « The Middle American Exile of Víctor Raúl Haya de la Torre », *The Americas*, 1983, vol. 40, n° 1, pp. 1-15.

<sup>693</sup> Luis Alberto SÁNCHEZ, *Haya de la Torre o el Político. Crónica de una vida sin tregua*, op. cit., page 168.

<sup>694</sup> Tulio HALPERIN DONGHI, *Historia contemporánea de América latina*, op. cit., page 346.

l'échec retentissant de l'annonce (le 5 février 1928) au représentant de Sandino au Mexique, Froylán Turcios<sup>695</sup>, de l'envoi d'une « brigade apriste »<sup>696</sup> qui ne sera jamais suivi d'effet<sup>697</sup>, porte un coup sérieux au prestige du dirigeant apriste<sup>698</sup>. Il sera alors durement critiqué par les communistes, au travers des interventions du Cubain Julio Antonio Mella, qui répond à Haya dans l'édition du 31 mars 1928 du journal mexicain *El Excelsior*, dans lequel l'annonce avait été formulée<sup>699</sup>. Ainsi, la notoriété d'Haya de la Torre ne va pas sans ses zones d'ombres et ses controverses violentes.

Les jeunes gens engagés dans l'alliance menée par Haya partagent alors une idée de rupture avec l'ordre oligarchique. Ils s'autoproclament volontiers « avant-garde »<sup>700</sup>, par opposition à la génération précédente et dans la tonalité générale de la période. L'APRA apparaît notamment pour les militants péruviens comme une vaste alliance de front unique visant à renverser la table. Le positionnement ouvertement anti-impérialiste et anti-latifundiaire, ainsi que l'appel à une alliance entre « travailleurs manuels et intellectuels »<sup>701</sup> et les rapprochements assumés avec le mouvement communiste permettent de rassembler largement autour de l'idée de l'APRA. Dans le relatif flou des points programmatiques cités plus hauts, on peut déceler cette volonté de rassemblement, qui est assumée, et dont la nécessité se fait sentir pour s'opposer tant à Leguía qu'au capitalisme et à l'impérialisme.

Nous reviendrons sur les effets de division et d'éclaircissement politique qui déboucheront sur la division entre communistes et apristes à partir de 1927-1928. Qu'il nous

<sup>695</sup> Rodolfo CERDAS CRUZ, *The Communist International in Central America, 1920-36, op. cit.*, page 49.

<sup>696</sup> « Nous avons décidé d'offrir au général Sandino, par votre digne intermédiaire, notre contribution de sang, offrant inconditionnellement nos services et nous mettant aux ordres du libérateur nicaraguayen pour lutter dans ses rangs » (« Hemos resuelto ofrecer al general Sandino por el digno intermedio de Ud., nuestra contribución de sangre, ofreciendo nuestros servicios incondicionalmente y poniéndonos a las órdenes del libertador nicaraguense para luchar en sus filas »). *Repertorio Americano*, avril 1928, XVI.

<sup>697</sup> Le seul apriste à avoir effectivement combattu au Nicaragua est Esteban Pavletich, qui rompra avec Haya en 1929 et gardera une correspondance avec Mariátegui. Sur le parcours de Pavletich et son passage dans les troupes révolutionnaires et comme secrétaire de Sandino, voir Lazar JEIFETS et Víctor JEIFETS, *América Latina en la Internacional Comunista, 1919-1943 - Diccionario Biográfico, op. cit.*, page 470.

<sup>698</sup> Voir Michelle Dospital, *Siempre más allá... El movimiento sandinista 1927-1934*, Verónica Kugel (trad.), Mexico, Centro de estudios mexicanos y centroamericanos, 2014, pages 45-90.

<sup>699</sup> « Quiconque lit cette nouvelle dans *El Excelsior* s'imaginera des centaines d'apristes en marche vers le Nicaragua. Mais la légion n'ira au Nicaragua pas même armée de l'inoffensif et harmonieux instrument qui lui donne son nom » (« Cualquiera que lea esa noticia en *El Excelsior* se imaginará a varios centenares de apristas en marcha hacia Nicaragua. Pero la legión no irá a Nicaragua ni siquiera armada con el inofensivo y armonioso instrumento que le da nombre »). Raquel Tibol, Julio Antonio Mella en *El Machete* : antología parcial de un luchador y su momento histórico, Mexico, Fondo de Cultura Popular, 1968, page 105. Mella fait une allusion ironique à la déformation d'APRA en ARPA, comme il l'avait déjà faite dans son pamphlet d'avril 1928 intitulé *¿Qué es el ARPA?* (Julia Antonio MELLA, « ¿Qué es el ARPA? », in Julio César GUANCHE (dir.), *Mella. Textos Escogidos. Tomo I*, La Habana, Ediciones La Memoria, 2017, pp. 279-313.).

<sup>700</sup> Adam ANDERLE, « La vanguardia peruana y Amauta », *op. cit.*

<sup>701</sup> Haya est ovationné à Lima à l'occasion de la manifestation du 23 mai 1923, où il prononce ces mots. Sur ce point, voir Aníbal QUIJANO, *Introducción a Mariátegui, op. cit.*, page 47.

suffise ici de pointer le fait que l'apparition de l'APRA correspond à un premier pas où s'esquisse un horizon de projection idéologique, politique et stratégique en connexion avec les dynamiques nationales péruviennes et les grands événements mondiaux qui marquent toute la « génération du Centenaire » (révolutions mexicaine et russe, développement de l'Union soviétique, critique de l'interventionnisme étasunien, etc.).

## Le Komintern et l'Amérique latine

À la suite de la vague révolutionnaire déclenchée en octobre 1917, le mouvement communiste se structure à l'échelle mondiale. Les entités qui se créent alors – partis communistes, Internationale communiste (IC), Internationale syndicale rouge (ISR), Secours ouvrier international (SOI), etc.<sup>702</sup> – vont peser amplement sur les stratégies de prise de pouvoir des forces révolutionnaires nationales au cours des décennies suivantes. Le manifeste du I<sup>er</sup> congrès de l'IC (mars 1919) annonce explicitement la rupture opérée avec la stratégie sociale-démocrate de la II<sup>e</sup> Internationale : la III<sup>e</sup> Internationale sera celle de l'organisation « de l'action des masses, l'Internationale de la réalisation révolutionnaire »<sup>703</sup>. Il s'agit de renverser l'ordre bourgeois capitaliste pour le remplacer par le socialisme, et cela ne peut passer que par une stratégie mondiale, qui ne soit plus exclusivement celle des masses prolétaires européennes : « L'Internationale Communiste rompt pour tout jamais avec la tradition de la II<sup>e</sup> Internationale pour laquelle n'existaient en fait que les peuples de race blanche. L'Internationale Communiste fraternise avec les hommes de race blanche, jaune, noire, les travailleurs de toute la terre »<sup>704</sup>.

On retrouve explicitement cette vocation mondiale dans les fameuses « 21 conditions »<sup>705</sup> d'admission à l'IC rédigées par Lénine : les partis communistes doivent dénoncer l'impérialisme et soutenir activement tout mouvement d'émancipation, ce qui est confirmé dans les *Thèses sur la question coloniale*<sup>706</sup> présentées au II<sup>e</sup> Congrès (juillet 1920). C'est Lénine qui incarne ce changement de ligne dans le mouvement révolutionnaire mondial : « L'originalité de Lénine consiste dans sa capacité à insérer, à l'occasion de la Première Guerre mondiale, le principe de la libération nationale des peuples opprimés dans les objectifs de sa stratégie révolutionnaire de lutte contre l'impérialisme »<sup>707</sup>. Ou comme

<sup>702</sup> Pour une vision d'ensemble des multiples organisations auxiliaires du Komintern, voir John RIDDELL, « Comintern Outreach: The Auxiliary Organizations », *John Riddell*, 5 avril 2021, URL complète en biblio. Voir également Silvio PONS, *The Global Revolution, op. cit.*, page 30. Et Serge WOLIKOW, « Le projet mondial du Komintern à l'épreuve des réalités nationales. Histoire globale et analyses transnationales », *Territoires contemporains - nouvelle série [en ligne]*, 17 décembre 2020, n° 13, URL complète en biblio.

<sup>703</sup> « Manifeste de l'Internationale communiste. Aux prolétaires du monde entier ! » (mars 1919), INTERNATIONALE COMMUNISTE, *Manifestes, thèses et résolutions des quatre premiers congrès de l'Internationale communiste, 1919-1923. Textes complets*, Paris, Librairie du travail, 1934, page 114.

<sup>704</sup> « Statuts de l'Internationale communiste » (07/1920), *Ibid.*, p. 119.

<sup>705</sup> « Conditions d'admission dans l'Internationale communiste » (07/1920), *Ibid.*, pp. 123-129.

<sup>706</sup> « Thèses et additions sur les questions nationale et coloniale » (07/1920), *Ibid.*, pp. 170-181.

<sup>707</sup> « A originalidade de Lenin consiste precisamente na capacidade de inserir, por ocasião da guerra, o princípio da libertação nacional dos povos oprimidos entre os objetivos de sua estratégia revolucionária de luta contra o imperialismo ». René GALLISSOT, « O imperialismo e a questão colonial e nacional dos povos oprimidos »,

l'écrit José Aricó : « la possibilité d'analyser selon une perspective socialiste la révolution coloniale ne surgit que comme résultat de la fracture provoquée par le léninisme »<sup>708</sup>. Les nombreux documents publiés par les presses du Komintern<sup>709</sup>, à partir du premier congrès forment une démonstration claire de l'attention portée aux espaces coloniaux et semi-coloniaux<sup>710</sup>.

Entre alors dans la grammaire du mouvement communiste, avec la théorie léniniste de l'impérialisme, la prise en compte de ce que l'on appellera plus tard les luttes de libération nationale, engendrant un nouveau regard sur la révolution mondiale elle-même. En effet, l'échec de la révolution prolétarienne en Europe occidentale – actée entre 1919 et 1923 avec l'écrasement des révolutionnaires allemands, hongrois et roumains, l'échec des grandes grèves en Italie et en France, de la République des Conseils en Hongrie, etc. – est contourné théoriquement par deux éléments centraux : le développement du capitalisme d'État en Russie après 1921<sup>711</sup>, et la contribution possible des mouvements révolutionnaires dans les pays soumis par l'impérialisme. Ainsi, si le schéma d'une révolution prolétarienne n'est pas abandonné, une place est faite aux luttes intervenant hors des pays industrialisés dont le prolétariat est déjà largement organisé. La naissance de la III<sup>e</sup> Internationale, en mars 1919, est la manifestation directe de cette inflexion stratégique.

Ce qui est en jeu au long de la décennie 1920, c'est la stratégie du mouvement révolutionnaire mondial, avec désormais un impératif qui devient, peu à peu, central : la défense de la patrie du socialisme, la Russie soviétique<sup>712</sup>. Auparavant, face à l'échec de la propagation révolutionnaire en Europe de l'ouest, les attentions des bolcheviks et de

---

in Eric John HOBBSAWM (dir.), *História do Marxismo, Vol. VIII*, Carlos Nelson COUTINHO, Luiz Sérgio N. HENRIQUES et Amélia Rosa COUTINHO (trad.), Rio de Janeiro, Paz e Terra, 1987, pp. 199-277, page 203.

<sup>708</sup> « a possibilidade de analisar segundo uma perspectiva socialista a revolução colonial só surgiu como resultado da fratura provocada pelo leninismo ». José ARICÓ, « O marxismo latinoamericano nos anos da Terceira Internacional », *op. cit.*, page 437.

<sup>709</sup> Les publications de l'IC fournissent un vaste ensemble de textes qui s'inscrivent dans la stratégie de l'organisation au titre de l'*agit-prop*. Voir Marie-Cécile BOUJU, « Les éditions du Komintern, 1919-1943 : Une Babel éditoriale », in *Archives et communisme(s) : l'avant-guerre (1919-1943) : Nouveaux outils, nouvelles archives [en ligne]*, Pierrefitte-sur-Seine, Publications des Archives Nationales, 2016, URL complète en biblio.

<sup>710</sup> Pour une approche synthétique, voir Habib KAZDAGHLI, « De Bakou à Bruxelles. L'Internationale communiste face au monde colonial (1920-1940) », *op. cit.* On pourra également se reporter avec profit à l'excellente anthologie tirée des travaux de l'historien canadien John Riddell : John RIDDELL, Vijay PRASHAD et Nazeef MOLLAH (dir.), *Liberate the colonies! Communism and colonial freedom, 1917-1924*, New Delhi, LeftWord Books, 2019.

<sup>711</sup> Romain DUCOULOMBIER, *Histoire du communisme au XX<sup>e</sup> siècle*, 2<sup>e</sup> éd., Paris, Presses Universitaires de France, 2022, page 20.

<sup>712</sup> Dès la fin de la décennie 1920, des critiques émanant de figures communistes non-occidentales apparaissent, mettant en cause la centralité de la politique extérieure de l'URSS dans la stratégie de l'IC. C'est notamment le cas de l'Indonésien Tan Malaka (1897-1949), comme le rapporte Vijay Prashad (Vijay PRASHAD, *Red star over the Third World*, *op. cit.*, page 81.).

l'Internationale se portent d'abord sur l'Orient<sup>713</sup>. Ce nouvel alignement conduit à considérer les peuples coloniaux comme des appuis dans les luttes du prolétariat occidental. C'est tout le sens des *Thèses sur la question coloniale* : les « peuples coloniaux » y trouvent une place centrale dans la révolution mondiale. Lénine introduit ainsi brièvement une conception de l'autonomie de la révolution coloniale<sup>714</sup>. Il écrit :

le Parti communiste, interprète conscient du prolétariat en lutte contre le joug de la bourgeoisie, doit considérer comme formant la clef de voûte de la question nationale, non des principes abstraits et formels, mais : 1° une notion claire des circonstances historiques et économiques ; 2° la dissociation précise des intérêts des classes opprimées, des travailleurs, des exploités, par rapport à la conception générale des soi-disant intérêts nationaux, qui signifient en réalité ceux des classes dominantes ; 3° la division tout aussi nette et précise des nations opprimées, dépendantes, protégées — et oppressives et exploiteuses, jouissant de tous les droits, contrairement à l'hypocrisie bourgeoise et démocratique qui dissimule, avec soin, l'asservissement (propre à l'époque du capital financier de l'impérialisme) par la puissance financière et colonisatrice, de l'immense majorité des populations du globe à une minorité de riches pays capitalistes.<sup>715</sup>

Le parti prolétarien [dans les pays coloniaux] doit [...] développer une propagande puissante et systématique en faveur des Soviets, et organiser des Soviets de paysans et d'ouvriers. Ces Soviets devront travailler en étroite collaboration avec les républiques soviétiques des pays capitalistes avancés pour atteindre à la victoire finale sur le capitalisme dans le monde entier. [...] Ainsi les masses des pays arriérés, conduites par le prolétariat conscient des pays capitalistes développés, arriveront au communisme *sans passer par les différents stades du développement capitaliste*.<sup>716</sup>

Quid alors de l'Amérique latine ? Elle est vue comme ayant un statut tout à fait particulier : chasse gardée des impérialismes étasunien et britannique, son salut viendra de la lutte conjointe des travailleurs aux États-Unis et en Amérique latine. Dans l'un des très rares documents portant précisément sur l'Amérique latine, on peut lire que le slogan du prolétariat révolutionnaire et de la paysannerie pauvre du continent doit être : « La révolution dans notre pays, combinée avec la révolution prolétaire aux États-Unis »<sup>717</sup>. L'IC en appelle à l'union des paysans, des ouvriers et des soldats pour lutter contre l'impérialisme. Cet appel est réitéré en 1922, dans un texte destiné spécifiquement aux travailleurs d'Amérique latine<sup>718</sup>. Ce seront les

<sup>713</sup> Hélène CARRÈRE D'ENCAUSSE et Stuart SCHRAM, *Le marxisme et l'Asie, 1853-1964*, *op. cit.*, page 40.

<sup>714</sup> José ARICÓ, « O marxismo latinoamericano nos anos da Terceira Internacional », *op. cit.*, page 438.

<sup>715</sup> « Thèses et additions sur les questions nationale et coloniale » (07/1920), INTERNATIONALE COMMUNISTE, *Quatre premiers congrès de l'IC*, *op. cit.*, pages 170-171.

<sup>716</sup> « Thèses et additions sur les questions nationale et coloniale » (07/1920), *Ibid.*, pp. 180-181. (Nous soulignons)

<sup>717</sup> « "La revolución en nuestro país, combinada con la revolución proletaria en Estados Unidos", tal es la consigna del proletariado revolucionario y del campesinado pobre de América del Sur ». COMITÉ EJECUTIVO DE LA INTERNACIONAL COMUNISTA, « Sobre la revolución en América (1921) », in *El marxismo en América Latina*, 1<sup>re</sup> éd., Santiago de Chile, LOM Ediciones, 2007, pp. 81-87, page 87.

<sup>718</sup> COMITÉ EJECUTIVO DE LA INTERNACIONAL COMUNISTA, « A los obreros y campesinos de América del Sur (1923) », in *El marxismo en América Latina*, 1<sup>re</sup> éd., Santiago de Chile, LOM Ediciones, 2007, pp. 88-91, page 88. Il faut cependant souligner que ces deux documents en appellent à une lutte ininterrompue des paysans et des

deux seuls textes de l'IC dans la période léniniste qui aborderont spécifiquement la question<sup>719</sup>. On trouve quelques remarques quant à la nécessité d'une deuxième indépendance – économique, par opposition à l'indépendance politique – et à l'union des travailleurs ruraux et urbains. L'emphase est clairement mise sur la conjonction nécessaire des luttes avec celles des révolutionnaires étasuniens. Ce positionnement fait apparaître, en creux, une réalité : l'industrialisation du continent n'est qu'entamée, et même les centres urbains ne comptent, au maximum, que quelques centaines de milliers d'ouvriers. Il s'explique aussi par la grande ignorance qui règne sur la région au sein des instances communistes, ignorance dont témoigne le futur leader de l'APRA, Haya de la Torre, lors de son passage à Moscou<sup>720</sup>, mais également le parcours complexe du secrétariat chargé de l'Amérique latine au sein de l'IC<sup>721</sup>.

Ainsi, dans les deux seuls textes publiés jusqu'en 1922 où il est explicitement question de l'Amérique latine, on observe un appel à une union large de tous les travailleurs en lutte contre les bourgeoisies nationales et impérialistes les exploitant de concert. Mais au-delà de la généralité de la ligne stratégique, il faut surtout souligner l'absence de textes de l'IC portant sur une analyse précise du continent latino-américain, de même que la relative ignorance des Latino-américains sur le mouvement communiste, le marxisme et la Révolution en Russie<sup>722</sup>.

Les III<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> Congrès de l'IC, respectivement en juillet 1921 et décembre 1922, voient la mise en place de directives appelant à la formation de fronts uniques<sup>723</sup>. Deux lignes

---

ouvriers contre l'impérialisme et les bourgeoisies nationales complices, pour permettre l'accession au pouvoir du prolétariat.

<sup>719</sup> La question de la circulation de ces textes doit être posée. Mariátegui n'y fait pas allusion, et ne semble pas en avoir eu connaissance, bien qu'une publication ait bien eu lieu dans un journal mexicain (« Manifiesto del Bureau Latinoamericano de la Tercera Internacional a los Trabajadores de America Latin », *El Soviet*, 16 décembre 1919.), comme le rapporte l'historien étasunien Barry Carr : Barry Carr, « Marxism and Anarchism in the Formation of the Mexican Communist Party, 1910-19 », *The Hispanic American Historical Review*, 1983, vol. 63, n° 2, pp. 277-305, page 302.

<sup>720</sup> José ARICÓ, « O marxismo latinoamericano nos anos da Terceira Internacional », *op. cit.*, page 440. Dans une lettre adressée à Salomon Losowsky, Haya souligne que lorsqu'il assiste au IV Congrès de l'ISR en 1925, il ne rencontre qu'un seul hispanophone – l'espagnol Andreu Nin –, par ailleurs complètement ignorant de la réalité latino-américaine. Lettre d'Haya de la Torre à Losowsky (14/04/1927), RGASPI, fonds 495, opis 118, delo 2, f. 49. Cité par Lazar JEIFETS et Víctor JEIFETS, « Haya de la Torre, la Comintern y el Perú: Acercamientos y desencuentros », *op. cit.*

<sup>721</sup> On peut notamment en suivre les méandres dans l'ouvrage de Manuel Caballero : Manuel CABALLERO, *Latin America and the Comintern, 1919-1943*, Cambridge, Cambridge University Press, 2002.

<sup>722</sup> L'événement 1917 a une répercussion importante, mais n'implique pas une connaissance du marxisme et du communisme. Les enjeux politiques, et parfois les contradictions, sont ainsi méconnues. En février 1918, dans une lettre à son ami Genaro Amézcuca, Emiliano Zapata écrit : « Nous gagnerions beaucoup, et la justice humaine gagnerait beaucoup, si tous les peuples de notre Amérique et toutes les nations de la vieille Europe comprenait que la cause du Mexique révolutionnaire et la cause de la Russie sont la cause de l'humanité, l'intérêt suprême de tous les peuples opprimés » (« We would gain much, and human justice would gain much, if all the peoples of our America and all the nations of old Europe understood that the cause of revolutionary Mexico and the cause of Russia are the cause of humanity, the supreme interest of all oppressed peoples »). Rapporté dans Daniela SPENSER et Richard STOLLER, « Radical Mexico: Limits to the Impact of Soviet Communism », *Latin American Perspectives*, 2008, vol. 35, n° 2, pp. 57-70, page 57.

<sup>723</sup> José ARICÓ, « O marxismo latinoamericano nos anos da Terceira Internacional », *op. cit.*, page 438.



tactiques se dessinent alors en vue du renversement de l'ordre bourgeois : le front unique prolétarien (FUP) et le front unique anti-impérialiste (FUA). Ces tactiques, qui émanent des échecs de la période immédiatement antérieure, sont pensées comme une réponse à l'offensive patronale contre les salaires et les représentations ouvrières en Europe<sup>724</sup>, et comme une articulation nécessaire pour faire avancer à la fois le pan minimaliste et le pan maximaliste de l'agenda révolutionnaire. Dans les *Thèses générales sur la question d'Orient*<sup>725</sup>, comme dans la *Résolution sur la tactique de l'Internationale communiste*<sup>726</sup> (IV<sup>e</sup> congrès), diagnostiquant l'aggravation de la crise politique et économique de l'impérialisme, l'IC constate le développement de contestations dans les pays coloniaux et périphériques par les mouvements nationalistes, en particulier en Inde, en Égypte, en Turquie et en Irlande (où l'indépendance vient d'être arrachée à la Grande-Bretagne). Ces derniers cas démontrent, selon la résolution,

que les pays coloniaux et semi-coloniaux constituent les foyers d'un mouvement révolutionnaire grandissant contre les puissances impérialistes et des réservoirs inépuisables de forces révolutionnaires qui, dans la situation actuelle, se tournent objectivement contre toute l'existence de l'ordre bourgeois mondial.<sup>727</sup>

Deux modèles en particulier influencent cette position : le kémalisme en Turquie, et le Guomindang en Chine<sup>728</sup>.

En ce qui concerne les pays industrialisés, les partis communistes sont ainsi appelés à se ranger aux côtés des autres forces ouvrières pour faire bloc contre les attaques du patronat, tout en conservant la liberté de propagande et de critique vis-à-vis des autres composantes du front prolétarien<sup>729</sup>. Il s'agit de rester fidèle au mot d'ordre explicite du III<sup>e</sup> Congrès : « Aux masses! ». Pour les pays coloniaux ou semi-coloniaux, c'est le front unique anti-impérialiste qui remplit cette tâche : « Les partis communistes des pays coloniaux et semi-coloniaux d'Orient, qui sont encore dans un état plus ou moins embryonnaire, doivent participer à tout mouvement apte à leur ouvrir un accès aux masses »<sup>730</sup>.

Et plus explicitement encore :

---

<sup>724</sup> « le mot d'ordre du Front Unique est l'expression sincère du désir d'opposer à l'offensive patronale toutes les forces de la classe ouvrière », « Thèses sur l'unité du front prolétarien » (11/1922), INTERNATIONALE COMMUNISTE, *Quatre premiers congrès de l'IC*, op. cit., page 449.

<sup>725</sup> « Thèses générales sur la question d'Orient » (11/1922), *Ibid.*, pp. 482-495.

<sup>726</sup> « Résolution sur la tactique de l'IC » (11/1922), *Ibid.*, pp. 430-445.

<sup>727</sup> « Résolution sur la tactique de l'IC » (11/1922), *Ibid.*, p. 433.

<sup>728</sup> René GALLISSOT, « O imperialismo e a questão colonial e nacional dos povos oprimidos », op. cit., page 246.

<sup>729</sup> « Thèses sur l'unité du front prolétarien » (11/1922), INTERNATIONALE COMMUNISTE, *Quatre premiers congrès de l'IC*, op. cit., page 450.

<sup>730</sup> « Thèses générales sur la question d'Orient » (11/1922), *Ibid.*, p. 490.

Dans les pays occidentaux qui traversent une période transitoire caractérisée par une accumulation organisée des forces, a été lancé le mot d'ordre du front prolétarien unique ; dans les colonies orientales, il est indispensable, à l'heure présente, de lancer le mot d'ordre du front anti-impérialiste unique. L'opportunité de ce mot d'ordre est conditionnée par la perspective d'une lutte à longue échéance contre l'impérialisme mondial, lutte exigeant la mobilisation de toutes les forces révolutionnaires. Cette lutte est d'autant plus nécessaire que les classes dirigeantes indigènes sont enclines à des compromis avec le capital étranger et que ces compromis portent atteinte aux intérêts primordiaux des masses populaires. De même que le mot d'ordre du front prolétarien unique a contribué et contribue encore en Occident à démasquer la trahison, par les social-démocrates, des intérêts du prolétariat, de même le mot d'ordre du front anti-impérialiste unique contribuera à démasquer les hésitations et les incertitudes des divers groupes du nationalisme bourgeois. D'autre part, ce mot d'ordre aidera au développement de la volonté révolutionnaire et à la clarification de la conscience de classe des travailleurs en les incitant à lutter au premier rang, non seulement contre l'impérialisme, mais encore contre toute espèce de survivance du féodalisme.<sup>731</sup>

Les tactiques de front unique sont censées répondre aux conditions de la lutte tant sur le plan national que mondial, élargissant les bases militantes et articulant les prolétariats en lutte dans une offensive tous azimuts contre les États impérialistes, qui traversent une période de stabilisation de leur économie. Dans cette stratégie mondiale, les fronts uniques se complètent, et confèrent aux masses organisées des pays non-européens une égalité avec les organisations des pays industrialisés. Ceci ne doit cependant pas cacher que si l'anti-impérialisme est reconnu dans sa potentialité révolutionnaire, il s'en faut de beaucoup que l'Internationale démontre une connaissance ample des situations nationales non-européennes, en dehors des quelques modèles déjà cités. La question orientale a pratiquement disparu en 1921, lors du III<sup>e</sup> congrès<sup>732</sup>, et elle ne réapparaît qu'au moment de la croissance des mouvements nationalistes dans les pays coloniaux et semi-coloniaux (au-delà de la Chine et de la Turquie, on peut penser au mouvement pan-islamique en Indonésie<sup>733</sup>, au mouvement noir aux États-Unis<sup>734</sup> ou au panafricanisme<sup>735</sup>, sans oublier l'Inde et l'Irlande). Pour autant, la position de l'IC reste claire sur le soutien actif que les PC des métropoles doivent développer à l'égard des mouvements anti-impérialistes nationaux. Le PCF essuie ainsi de vives critiques pour son manque d'énergie sur la question algérienne, et sur la question coloniale dans son

---

<sup>731</sup> « Thèses générales sur la question d'Orient » (11/1922), *Ibid.*, pp. 490-491.

<sup>732</sup> Serge WOLIKOW, *L'internationale communiste, 1919-1943*, *op. cit.*, page 64.

<sup>733</sup> Voir à ce titre le discours du Secrétaire Général du Parti indonésien au IV<sup>e</sup> Congrès, Tan Malaka : Tan MALAKA, « Communism and Pan-Islamism », *Marxist Internet Archives*, 12 novembre 1922, URL complète en biblio.

<sup>734</sup> Voir le rapport de Claude McKay devant le Congrès : Claude MCKAY, « Report on the Negro Question », *Marxist Internet Archives*, décembre 1922, URL complète en biblio.

<sup>735</sup> Voir Hakim ADI, *Pan-Africanism and Communism*, *op. cit.*

ensemble<sup>736</sup>, en novembre 1922. Et ces critiques sont réitérées lors du V<sup>e</sup> congrès, en juin 1924, notamment par le militant vietnamien Nguyen Ai Quoc (le futur Ho Chi Minh)<sup>737</sup>, qui pointe le rôle central que jouent les colonies dans la révolution mondiale en fournissant les bases de la contre-révolution<sup>738</sup>.

Si la tactique de front unique s'impose lors des III<sup>e</sup> (juin-juillet 1921) et IV<sup>e</sup> (novembre-décembre 1922) congrès, l'effort de massification des partis n'est pas synonyme d'une ouverture à tous les vents. L'objectif premier est de gagner les masses prolétariennes en accentuant, au sein d'alliances avec les forces socialistes et syndicales, la portée de la propagande communiste. Le front unique anti-impérialiste vise, de même, à radicaliser, autour de la position des PC, les forces nationalistes et les mouvements d'opposition aux puissances impérialistes. La liberté de critique et de propagande des communistes est donc une condition *sine qua non* de la participation des PC aux alliances larges. En effet, si le IV<sup>e</sup> congrès appelle les Partis à incarner les intérêts généraux du prolétariat, et à « appuyer de toute leurs forces le mouvement révolutionnaire nationaliste contre l'impérialisme », c'est bien pour en devenir « l'avant-garde » et « faire émerger et renforcer le mouvement social au sein du mouvement national »<sup>739</sup>. Ainsi, comme l'écrit Serge Wolikow, la « critique du sectarisme et de l'extrémisme de gauche », qui ont marqué la phase révolutionnaire entre 1917 et 1921, « fortement exposée par Lénine, débouche sur l'affirmation que la tâche principale du Komintern est d'étendre l'influence des idées révolutionnaires dans la classe ouvrière »<sup>740</sup>.

Le V<sup>e</sup> congrès (juin 1924) voit se préciser cette ligne, qui combine des alliances larges et un recentrage de la base sociologique du parti sur les ouvriers autour du mot d'ordre de

---

<sup>736</sup> Voir la « Résolution sur la question française » (11/1922), INTERNATIONALE COMMUNISTE, *Quatre premiers congrès de l'IC*, *op. cit.*, page 544.

<sup>737</sup> Voir Alain RUSCIO, « Communistes français et question coloniale : la première décennie », *Histoire documentaire du communisme*, 3 mars 2017, n°7, Territoires Contemporains - nouvelle série, URL complète en biblio.

<sup>738</sup> René GALLISSOT, « O imperialismo e a questão colonial e nacional dos povos oprimidos », *op. cit.*, page 250.

<sup>739</sup> *Ibid.*, p. 245.

<sup>740</sup> Serge WOLIKOW, *L'internationale communiste, 1919-1943*, *op. cit.*, pages 64-65.

« bolchevisation » des PC<sup>741</sup>. C'est dans ce contexte que l'Amérique latine fait son entrée dans les textes du « parti mondial de la Révolution ».

### *Une « découverte » de l'Amérique latine ?*

Comme nous venons de la voir, si l'on en croit les textes officiels, l'Amérique latine ne représente absolument pas un objectif stratégique central pour l'IC, du moins pas avant 1926 et l'instauration, en mars, du secrétariat sud-américain de l'IC<sup>742</sup>. L'apparition de cette instance officielle de l'IC sur le continent va s'accompagner d'une recrudescence des publications et de la diffusion de documents et de textes. Le bi-mensuel *La Correspondencia Sudamericana* joue alors un rôle central en participant à une meilleure formation à la fois des dirigeants et des militants<sup>743</sup>. Pour autant, cela ne revient pas à affirmer que les directives de l'IC trouvent enfin une application sur le continent, mais plutôt que, peu à peu, les PC latino-américains entrent dans une communication plus étroite avec les instances de l'IC à Moscou<sup>744</sup>. Par ailleurs, la position de l'IC sur la stratégie à suivre en Amérique latine n'est absolument pas fixée en 1926-1928. Comme nous allons le voir, il faut aussi, en permanence, garder à l'esprit les oppositions et les luttes de tendances qui traversent le Parti Communiste

---

<sup>741</sup> « À la suite du modèle russe, les sections nationales devaient être centralisées et sujettes à la discipline prolétarienne ; les tendances n'étaient plus permises. Au-delà de cette réorganisation, la bolchevisation comprenait d'autres objectifs. L'un d'entre eux était la création de partis communistes ayant une base de masses. Dans les sociétés de colons cela signifiait nécessairement que les partis communistes locaux devaient chercher à être démographiquement représentatifs de la population toute entière » (« Following the Russian model, national sections were to be centralized and subjected to proletarian discipline; factions were no longer permitted. In addition to this reorganization, Bolshevization included other aims. One of these was the creation of mass-based communist parties. In settler societies this necessarily meant that the local communist party should aim to be demographically representative of the entire population »). Allison DREW, « Bolshevizing Communist Parties: The Algerian and South African Experiences », *International Review of Social History*, août 2003, vol. 48, n° 2, pp. 167-202, page 168.

<sup>742</sup> Jane DEGRAS (dir.), *The Communist International, 1923-1928*, Oxford, Oxford University Press, 1956, page 283.

<sup>743</sup> La revue commence à paraître en avril 1926, « avec l'objectif de renforcer et d'améliorer la formation politique des cadres et des militants communistes ; et de coordonner et d'homogénéiser le travail des partis communistes » (« con el objetivo de fortalecer y mejorar la formación política de los cuadros y militantes comunistas; y de coordinar y homogenizar el trabajo de los partidos comunistas »). Víctor Augusto PIEMONTE, « La Internacional Comunista y los comienzos del Secretariado Sudamericano a través de la sistematización regional del proceso de bolchevización », *Historia Crítica*, 2017, n° 64, pp. 101-118, pages 105-107. *apud* Mariana MASSÓ, « El Secretariado Sudamericano de la Internacional Comunista: organización y directivas para los Partidos Comunistas de Sudamérica, 1926-1932 », in Velia LUPARELLO, Manuel QUIROGA et Daniel GAIDO (dir.), *Historia del Socialismo Internacional*, Buenos Aires, Ariadna Ediciones, 2020, pp. 713-768, page 716.

<sup>744</sup> Le développement des PC latino-américains et les communications écrites, ainsi que les premiers envoyés de l'IC sur le continent témoignent de cet accroissement des rapports, de même que la présence d'envoyés latino-américains aux V<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> congrès de l'IC.

(bolchévik) Russe (PC(b)R), tout comme l'IC, pour trouver un fil conducteur dans les zigzags des mots d'ordres.

José Aricó pointe une difficulté d'application des décisions de l'IC qui tient à la faiblesse du tissu industriel des pays latino-américains. En effet, au moment même où les PC sont invités à aller « Aux masses ! », on leur enjoint de se « prolétarianiser » pour permettre l'émergence d'une hégémonie prolétarienne, incarnée par le PC, au sein des alliances de front unique avec les forces anti-impérialistes et nationalistes<sup>745</sup>. Or, les premiers partis sont nés de petits groupes d'étudiants, leurs dirigeants sont souvent des universitaires ou des intellectuels, et ils ne comptent que quelques noyaux ouvriers – ce qui vaut pour de très nombreux partis dans les pays coloniaux<sup>746</sup>. Pour lutter contre les tendances « droitières » ou « centristes », contre l'éclectisme, ou encore le scissionnisme, l'IC souligne l'importance de la pureté doctrinaire prolétarienne. Ainsi, au moment même où il leur est demandé d'amplifier les actions communes avec les forces non communistes, les PC se voient sommés de se garder plus encore des contacts impurs que ces alliances pourraient provoquer. Sans compter que cela revient à isoler les jeunes partis de toute une frange de militants (étudiants, employés, fonctionnaires, petits artisans, etc.) au profit (maigre) de la propagande vers les ouvriers.

Cette dynamique contradictoire est encore accentuée par le lancement de la « bolchevisation » à partir de 1924<sup>747</sup>. Faisant directement suite à la défaite du mouvement communiste allemand en 1923, la bolchevisation est pensée comme une réorganisation du Parti comme outil révolutionnaire. Les cellules – groupes de base des PC – devront désormais se former sur les lieux de travail, et non plus sur les lieux de résidence<sup>748</sup>. On perçoit immédiatement la difficulté qu'une telle approche pose en Amérique latine : le tissu industriel naissant, la prédominance écrasante de l'agriculture, la faible densité du tissu urbain sont autant de facteurs qui font obstacle à la massification à partir des usines. Du point de vue du Komintern, il s'agit d'« épurer afin de forger l'instrument de la révolution à venir »<sup>749</sup>, mais cela ne paye pas en termes d'adhésion<sup>750</sup>, et exalte au contraire un avant-gardisme teinté d'ouvriérisme.

---

<sup>745</sup> José ARICÓ, « O marxismo latinoamericano nos anos da Terceira Internacional », *op. cit.*, page 438.

<sup>746</sup> Sur ce point voir René GALLISSOT, « O imperialismo e a questão colonial e nacional dos povos oprimidos », *op. cit.*, page 258.

<sup>747</sup> Serge WOLIKOW, *L'internationale communiste, 1919-1943*, *op. cit.*, page 79.

<sup>748</sup> « Statutes of the Communist International adopted at its Fifth Congress » (07/1924), Jane DEGRAS (dir.), *The Communist International, 1923-1928*, *op. cit.*, page 118.

<sup>749</sup> Serge WOLIKOW, *L'internationale communiste, 1919-1943*, *op. cit.*, page 77.

<sup>750</sup> Michael LÖWY, *El Marxismo en América Latina*, *op. cit.*, page 15. Notons que le PC chilien ne compte, en 1929, qu'environ 5000 militants, alors que c'est le principal parti du continent.

C'est d'ailleurs dans le cadre – très contesté en interne – de la bolchevisation qu'est défini le fameux « bloc des quatre classes », socle théorique de la tactique de front unique anti-impérialiste pour les pays coloniaux et semi-coloniaux. Suite au décès de Lénine, en janvier 1924, on observe un déplacement graduel de la question nationale, qui est, progressivement, entièrement ramenée à une détermination de classe. C'est ce qui sous-tend la définition du bloc, en mars 1926, composé des ouvriers, des paysans, des intellectuels et de la bourgeoisie urbaine<sup>751</sup>. L'impérialisme est alors l'ennemi commun aux communistes et aux nationalistes, et le Guomindang chinois est même intégré comme parti sympathisant aux assemblées de l'IC<sup>752</sup>. À l'analyse des réalités nationales est substituée une stratégie générale insurrectionniste au sein des fronts uniques, pensée sur un modèle général classiste.

Il faut garder à l'esprit les dissensions dans le PC(b)R, et les luttes entre l'opposition de gauche de Trotsky, et la ligne tenue par Boukharine et Staline, où la défense de l'URSS, « expression concrète de la révolution mondiale »<sup>753</sup>, prend une importance de plus en plus prépondérante. L'évaluation de la situation chinoise est alors au cœur des attentions, car c'est là que les espoirs révolutionnaires semblent pouvoir se concrétiser. En effet, le Parti communiste chinois a été invité à se fondre dans le parti nationaliste-révolutionnaire entre janvier et mai 1923<sup>754</sup>, poussant au maximum la logique du front unique. Or, dès 1927, avec la répression du mouvement syndical de Shanghai en février, puis le massacre de la commune de Canton en décembre, c'est toute la tactique de front unique qui se trouve remise en cause. L'échec du PC chinois, qui l'amène à gagner les campagnes et à déclarer que la guerre est « la forme la plus haute de la lutte des classes »<sup>755</sup>, renforce encore le parti pris ouvriériste et referme la parenthèse enchantée de l'entente avec les mouvements nationalistes. Les partisans de la ligne du socialisme dans un seul pays semblent donc prendre le dessus contre les tenants de la révolution permanente.

Le VI<sup>e</sup> congrès (juillet-août 1928) tire les conséquences de l'expérience chinoise et souligne la nécessité d'un parti prolétarien, entérinant la méfiance vis-à-vis des mouvements nationalistes et petit-bourgeois. La ligne « classe contre classe », formulée par le boukharinien

---

<sup>751</sup> René GALLISSOT, « O imperialismo e a questão colonial e nacional dos povos oprimidos », *op. cit.*, page 260.

<sup>752</sup> *Ibid.*

<sup>753</sup> Serge WOLIKOW, *L'internationale communiste, 1919-1943*, *op. cit.*, page 73.

<sup>754</sup> Jon JACOBSON, *When the Soviet Union Entered World Politics*, Berkeley, University of California Press, 1994, page 123.

<sup>755</sup> Citation de Mao Tse-Tung in René GALLISSOT, « O imperialismo e a questão colonial e nacional dos povos oprimidos », *op. cit.*, page 260.

Jules Humbert-Droz à l'automne 1927<sup>756</sup>, sonne le glas des tactiques de front unique, faisant de la différenciation entre révolutionnaires et réformistes la clé de l'activité communiste. Désormais, il s'agit de fonder une stratégie révolutionnaire mondiale sur « l'unité du prolétariat industriel avec les masses laborieuses des colonies »<sup>757</sup>. Ainsi : « Les masses laborieuses des colonies, qui luttent contre l'esclavage impérial, représentent une force auxiliaire extrêmement puissante de la révolution socialiste mondiale. Les pays coloniaux sont le secteur le plus dangereux du front impérialiste »<sup>758</sup>.

Abandonnant l'option de voies nationales autonomes un temps ouverte par Lénine<sup>759</sup>, en adoptant la ligne défendue par Staline (avec l'alliance de Boukharine jusqu'en juillet 1929), l'IC impose une conception de la construction du socialisme dans un seul pays où la défense de l'URSS prend le pas sur les positions prônant la révolution mondiale. Le VI<sup>e</sup> congrès n'a d'ailleurs lieu qu'une fois l'Opposition Unifiée de Trotsky et Zinoviev écrasée (et Trotsky exclu du Parti), lors du XV<sup>e</sup> congrès du PC(b)R de mai 1927. Le VI<sup>e</sup> congrès incarne alors un tournant « à gauche » de l'IC<sup>760</sup>, et la formulation de l'hypothèse de la « troisième période »<sup>761</sup>, dans laquelle le capitalisme verra s'exacerber ses contradictions, est la contrepartie théorique de la stratégie « classe contre classe ». Dans cette optique, à la stratégie de front unique est substitué un « front unique par la base » qui ne passe pas par un accord avec la direction des partis sociaux-démocrates ou nationalistes, la propagande devant uniquement viser les militants socialistes de la base. La théorisation des « trois périodes » marque la défaite de l'opposition à la ligne Staline - Boukharine en établissant de nouveaux dogmes qui s'éloignent de la thèse de la révolution permanente<sup>762</sup>. En effet, les pays coloniaux

---

<sup>756</sup> Serge WOLIKOW, *L'internationale communiste, 1919-1943*, *op. cit.*, page 79.

<sup>757</sup> René GALLISSOT, « O imperialismo e a questão colonial e nacional dos povos oprimidos », *op. cit.*, page 264.

<sup>758</sup> « Extracts from the Theses on the Revolutionary Movement in Colonial and Semi-Colonial Countries Adopted by the Sixth Comintern Congress » (01/09/1928), Jane DEGRAS (dir.), *The Communist International, 1923-1928*, *op. cit.*, page 532.

<sup>759</sup> José ARICÓ, « O marxismo latinoamericano nos anos da Terceira Internacional », *op. cit.*, page 439.

<sup>760</sup> Caio PRADO, « A Internacional Comunista e a interpretação da América Latina: crítica às teses do VI congresso », in *Anais do XII Encontro Internacional da ANPHLAC*, Campo Grande - MS, 2016, page 1. On pourrait tout autant parler de tournant volontariste : face à la stabilisation capitaliste, les contradictions du système ne peuvent que s'exacerber, et les partis prolétariens doivent participer à cette cristallisation par leur massification et leur action révolutionnaire.

<sup>761</sup> Nicolai BOUKHARINE, « Discours de clôture du débat sur la situation internationale et les tâches de l'I.C. », *op. cit.*, page 1000. La première période correspond à l'immédiat après-guerre, et se termine avec l'échec de la révolution en Allemagne en 1923. S'ouvre alors la seconde période, dite de stabilisation du capitalisme à laquelle correspond la tactique de fronts uniques pour lutter contre l'offensive patronale et impérialiste. Enfin, la troisième période voit le retour de l'imminence de la crise du capitalisme, et la montée en puissance des organisations ouvrières révolutionnaires.

<sup>762</sup> Maurice Andreu donne cependant force détails montrant à quel point Boukharine maintient l'hypothèse d'une évolution vers le socialisme dans les pays non-industrialisés sans en passer par le capitalisme. Voir Maurice ANDREU, « Boukharine dirige l'Internationale communiste, 1926-1928 (où l'on voit notamment comment est apparue l'expression « crise générale du capitalisme ») », *op. cit.*

et semi-coloniaux, dans la mesure où ils ne sont pas indépendants économiquement, ne peuvent prétendre mettre en place une révolution au caractère autonome. Leur dépendance économique et leur retard de développement, c'est-à-dire la faiblesse du développement de leurs forces productives, en plus de la prépondérance de l'agriculture et de la pénétration impérialiste dans leur économie, fait que les pays latino-américains ne sont pas « prêts » pour une révolution socialiste. Il leur faut passer, d'abord, par une révolution démocratique-bourgeoise de libération nationale. C'est seulement dans une seconde phase, sans que le temps nécessaire de développement des forces productives soit précisé, que la révolution peut prendre un caractère socialiste et prolétarien<sup>763</sup>.

On voit donc comment, au moment même où est reconnue l'importance des pays coloniaux et semi-coloniaux dans la révolution mondiale, et en leur sein de l'Amérique latine, la détermination très large de leur situation obère toute possibilité révolutionnaire immédiate. Les *Thèses sur le mouvement révolutionnaire dans les pays coloniaux et semi-coloniaux* adoptées lors du VI<sup>e</sup> congrès<sup>764</sup> sont la première formalisation de la thèse de la révolution « par étapes », qui sera largement répandue, et même dominante, dans le mouvement marxiste latino-américain jusqu'en 1959 et la Révolution cubaine<sup>765</sup>. Le point de vue très abstrait adopté dans les *Thèses* se fonde par ailleurs constamment sur l'exemple des pays orientaux, et ne traite à aucun moment de cas particuliers en Amérique latine. Les pays du continent sont tous analysés selon les mêmes termes, et c'est cette vision très éloignée des réalités nationales, aveugle même à la question de la Nation, qui donne le ton en matière de stratégie<sup>766</sup>.

Paradoxalement, les *Thèses* sont aussi le premier texte d'analyse et de définition stratégique abordant le cas de l'Amérique latine. En ce sens précis, l'expression « découverte »<sup>767</sup> s'applique, et marque l'entrée du continent dans les considérations théoriques de l'IC, pour ce qui concerne les textes officiels. Par ailleurs, le VI<sup>e</sup> congrès fait suite à la création (au printemps 1926) puis à la tenue du I<sup>er</sup> congrès de la Ligue contre

---

<sup>763</sup> Caio PRADO, « A Internacional Comunista e a interpretação da América Latina: crítica às teses do VI congresso », *op. cit.*, page 7.

<sup>764</sup> « Extracts from the Theses on the Revolutionary Movement in Colonial and Semi-Colonial Countries Adopted by the Sixth Comintern Congress » (01/09/1928), Jane DEGRAS (dir.), *The Communist International, 1923-1928*, *op. cit.*, page 526.

<sup>765</sup> Michael LÖWY, *El Marxismo en América Latina*, *op. cit.*, page 9.

<sup>766</sup> Il suffit pour s'en convaincre de noter le flou qui entoure le concept de « masse laborieuse » lorsque l'on traite des situations du monde non-occidental.

<sup>767</sup> Cette expression se retrouve autant chez Aricó que chez Caballero, et bien d'autres, formant l'interprétation majoritaire sur cette question.



l'Impérialisme et le pouvoir colonial, en février 1927<sup>768</sup>. On trouve là, pour la première fois, des délégués latino-américains en nombre relativement important<sup>769</sup>, juste avant les massacres des communistes en Chine (avril 1927), et la Ligue incarne la persistance d'un lien, dans les organes communistes internationaux, entre les déterminations de classe et les déterminations nationales.

Les événements en Chine, où le PC est fondu dans le Guomindang, sont vécus comme un échec retentissant de la stratégie du front unique, et la définition de la troisième période vient clore théoriquement cette phase de souplesse tactique. Les PC sont amenés à reproduire le modèle des soviets d'une révolution armée, dans les pays où les conditions subjectives (la constitution d'un parti de masse) et objectives (le développement des forces productives) sont rassemblées<sup>770</sup>. Le VI<sup>e</sup> congrès établit par ailleurs la hiérarchie des forces qui définit la stratégie soviétique : devant, le prolétariat d'URSS, puis le mouvement ouvrier des pays capitalistes dirigé par l'IC, et enfin les « masses laborieuses luttant contre l'esclavage impérialiste », constituant une armée auxiliaire (bien que puissante) de la révolution mondiale<sup>771</sup>.

Le paradoxe se trouve donc dans l'appréciation de l'Amérique latine. Au moment même où elle est « découverte », où elle fait l'objet d'une analyse de l'IC, elle est ramenée à des cadres qui ne lui correspondent pas. On assiste à l'apparition de nouveaux mots d'ordre (la révolution par étapes, la révolution démocratique-bourgeoise, etc.), et à la disparition de la possibilité d'une voie directe vers le socialisme. La ligne « classe contre classe » supprime ainsi toute analyse nationale qualitative, et recouvre, sous une conception étroitement classiste (les « masses laborieuses »), toute considération fondée sur une étude plus précise d'une situation donnée. Aricó écrit :

Privilégier une stratégie générale amenait inévitablement à réduire et même à disqualifier les réalités nationales. Tant que cette stratégie générale se déplaçait vers les centres supposés de la révolution mondiale, le sectarisme était en partie atténué par l'autonomie relative dont jouissaient les sections nationales du Komintern, spécialement celles du monde colonial, et latino-américain en particulier. Mais, quand elle s'est enracinée définitivement dans la réalité soviétique, le champ théorique de la reconnaissance nationale et de l'analyse différenciée comme instance privilégiée pour une traduction

---

<sup>768</sup> Vijay PRASHAD, *The darker nations*, *op. cit.*, page 16.

<sup>769</sup> René GALLISSOT, « O imperialismo e a questão colonial e nacional dos povos oprimidos », *op. cit.*, page 261.

<sup>770</sup> Caio PRADO, « A Internacional Comunista e a interpretação da América Latina: crítica às teses do VI congresso », *op. cit.*, page 7.

<sup>771</sup> René GALLISSOT, « O imperialismo e a questão colonial e nacional dos povos oprimidos », *op. cit.*, page 264.

latino-américaine du marxisme, virtuellement ouverte par la pensée de Lénine, est restée fermée à jamais.<sup>772</sup>

S'il ne faut pas calquer les décisions et thèses des congrès sur la réalité de la présence et des prises de position de l'IC en Amérique latine, ni imaginer que ces dernières les reflètent mécaniquement, il convient cependant de souligner, dans cette première décennie d'existence de l'IC, les va-et-vient qui vont conditionner les actions des jeunes PC et des organisations satellites de l'IC sur le continent.

### *Organisation du Komintern en Amérique latine*

Les prises de position stratégiques et théoriques du Komintern posent un cadre général, dans lequel le VI<sup>e</sup> congrès est bien la première apparition d'une analyse spécialement consacrée au cas latino-américain. Ces textes, et le manque relatif de recherches portant sur les liens entre le Komintern et l'Amérique latine, ont conduit à reproduire une grille de lecture en termes de « découverte ». Pourtant, et c'est ce que nous allons tenter de montrer, les thèses du VI<sup>e</sup> congrès n'épuisent pas la relation que l'IC a pu avoir avec les partis communistes de la région. Loin de là pourrait-on dire, au vu de la déclassification des archives à Moscou, qui entraîne un profond renouveau du regard des historiens<sup>773</sup>.

En premier lieu, il convient de souligner l'importance d'une théorisation destinée à faire florès bien au-delà du marxisme : le lien entre capitalisme et impérialisme<sup>774</sup>, en particulier dans la formulation de Lénine en 1917, dans *L'impérialisme, stade suprême du*

---

<sup>772</sup> « Privilegiar uma estratégia geral levava inevitavelmente a reduzir e até a desqualificar as realidades nacionais. Enquanto esta estratégia geral se deslocava para os supostos centros da revolução mundial, o sectarismo era em parte atenuado pela relativa autonomia de que gozavam as seções nacionais do Comintern, especialmente aquelas do mundo colonial e do latino-americano em particular. Mas, quando ela se enraizou definitivamente na realidade soviética, o campo teórico do reconhecimento nacional e da análise diferenciada como instância privilegiada para uma tradução latino-americana do marxismo, virtualmente aberto pelo pensamento de Lenin, permaneceu para sempre fechado ». José ARICÓ, « O marxismo latinoamericano nos anos da Terceira Internacional », *op. cit.*, page 439.

<sup>773</sup> Voir notamment : Erik CHING et Jussi PAKKASVIRTA, « Latin American Material in the Comintern Archive », *Latin American Research Review*, 2000, vol. 35, n° 1, pp. 138-149. ; Bernhard H. BAYERLEIN, Georges MOURADIAN, Brigitte STUDER et Serge WOLIKOW, « Les archives du Komintern à Moscou », *Vingtième Siècle, revue d'histoire*, mars 1999, n° 61, pp. 126-132. Et Víctor JÉIFETS et Lázár JÉIFETS, « Los archivos rusos revelan secretos : El movimiento de la izquierda latinoamericana a la luz de los documentos de la Internacional Comunista », *Anuario Americanista Europeo*, Luis ARDIACA (trad.), 2010, n° 8, Sección Documentación, pp. 35-64.

<sup>774</sup> Ce lien est extrêmement fort en termes symboliques : les mouvements nationalistes ou indépendantistes du monde entier se réfèrent à la Révolution et aux appels de Lénine. On peut en trouver trace dans le monde arabe, voir *Mouvement ouvrier, communisme et nationalismes dans le monde arabe*, Paris, Les Éditions Ouvrières, Cahiers du « mouvement social », n° 3, 1978. Pour l'Asie, voir Hélène CARRÈRE D'ENCAUSSE et Stuart SCHRAM, *Le marxisme et l'Asie, 1853-1964*, *op. cit.* Pour l'impact de la Révolution en Inde et sur le mouvement nationaliste, voir notamment Vijay PRASHAD, *Red star over the Third World*, *op. cit.*

*capitalisme*<sup>775</sup>. Dès avant la Première Guerre mondiale, l'impérialisme est au cœur des efforts pour penser la période du mode de production capitaliste, et l'équation « l'impérialisme c'est la guerre », à la suite de l'affirmation jaurésienne que « le capitalisme porte la guerre en lui », fait l'unanimité dans le camp socialiste. La déflagration du conflit mondial et de la Révolution d'octobre vont permettre une formidable diffusion des analyses marxistes de l'impérialisme, qui sont les seules « à parler du système mondial des relations économiques et politiques alors instaurées, c'est-à-dire, de la structure internationale créée par les connexions toujours plus étroites entre la concentration de groupes économiques et les relations de dépendance interétatiques »<sup>776</sup>. René Gallissot écrit : « c'est précisément aux théories sur l'impérialisme que le marxisme doit sa primauté intellectuelle au XX<sup>e</sup> siècle, notamment hors d'Europe »<sup>777</sup>.

En ce sens, l'événement « 1917 » doit être lu comme une bannière, une cause à laquelle adhérer offre un puissant sentiment d'appartenance collective, mais aussi comme le point de départ d'une nouvelle problématisation du monde et des luttes<sup>778</sup> :

Partout où se trouvaient des acteurs engagés dans l'anarchisme, le socialisme ou le syndicalisme, un lien immédiat s'est créé entre l'action politique locale et les promesses « transcendantes » de libération politique et sociale qui accompagnèrent « 1917 ».<sup>779</sup>

Cette affiliation prend d'autant plus de sens que les textes de l'IC, les prises de position fédéralistes de l'Union Soviétique naissante, et la liaison forte entre impérialisme et colonialisme pointent tous vers l'affirmation du droit à l'auto-détermination des peuples. On peut d'ailleurs retrouver cette orientation dès les textes de la gauche de Zimmerwald et Kienthal, dont certains échos parviennent en Amérique latine<sup>780</sup>, et elle se pose en grande alternative à l'internationalisme libéral du président américain Woodrow Wilson<sup>781</sup>, lui

<sup>775</sup> Vladimir Illich LÉNINE, *L'impérialisme, stade suprême du capitalisme*, *op. cit.*

<sup>776</sup> René GALLISSOT, « O imperialismo e a questão colonial e nacional dos povos oprimidos », *op. cit.*, page 200.

<sup>777</sup> *Ibid.*, p. 201.

<sup>778</sup> Nous pouvons faire nôtre, et élargir, cette phrase de l'historien Maxime Rodinson sur le marxisme dans l'Orient musulman : « La révolution russe fut encore plus importante en donnant le modèle du mouvement d'un peuple sous-développé contre les puissances capitalistes et impérialistes de l'Occident et en proclamant que la fin de l'impérialisme était proche », « Le développement du socialisme et du marxisme au Moyen-Orient », Maxime RODINSON, *Marxisme et monde musulman*, Paris, Éditions du Seuil, 1972, page 348.

<sup>779</sup> David MAYER, « À la fois influente et marginale : l'Internationale communiste et l'Amérique latine », *Monde(s)*, 2016, n° 10, pp. 109-128, page 115.

<sup>780</sup> C'est notamment le cas pour le Parti Socialiste Internationaliste argentin. Sur ce point voir la notice biographique de Vittorio Codovilla in Lazar JEIFETS et Víctor JEIFETS, *América Latina en la Internacional Comunista, 1919-1943 - Diccionario Biográfico*, *op. cit.*, page 146.

<sup>781</sup> L'internationalisme libéral de Wilson connaît après la guerre une brève apogée, il sera ensuite concurrencé par l'éclat de l'anti-impérialisme issu du Komintern. De nombreux intellectuels passent ainsi de l'un à l'autre, à l'image des animateurs de la revue *Clarté* en France : Raymond Lefebvre, Henri Barbusse, Paul Vaillant-Couturier. Sur ce point voir Nicole RACINE-FURLAUD, « Une revue d'intellectuels communistes dans les années vingt : « Clarté » (1921-1928) », *Revue française de science politique*, 1967, 17<sup>e</sup> année, n° 3, pp. 484-519.

opposant une contre-narration<sup>782</sup>. L'historien Vijay Prashad met l'accent sur la Déclaration des droits des peuples de Russie, de décembre 1917 :

La Déclaration de décembre 1917 fut extrêmement puissante. Elle en appelait non seulement à « l'égalité et à la souveraineté des peuples de Russie », mais aussi au « droit des peuples de Russie à l'auto-détermination, et même au droit de séparation et à la formation d'un État indépendant ». Tout cela était inimaginable aux colonies. Quand le président Woodrow Wilson tenta de s'approprier les idées de paix sans annexion et d'auto-détermination, le journaliste et nationaliste Indien K. P. Khandilkar écrivit dans le *Chimatraya-Jagat*, « Lénine l'a fait il y a plus de deux ans ».<sup>783</sup>

L'anti-impérialisme, à savoir la traduction politique non-occidentale de la révolution, va devenir au cours des années 1920 un des fers de lance de l'IC, et l'un des principaux thèmes de la gauche latino-américaine.

L'écho de la Révolution russe en Amérique latine doit être compris au-delà des implications organisationnelles ou partisans que les rapports à l'IC vont conditionner. C'est une vague d'enthousiasme qui saisit les militants du continent, et d'ailleurs nombre de membres des tout jeunes partis communistes sont des militants anarchistes de longue date (au Brésil et au Mexique, le PC est une création des anarcho-syndicalistes<sup>784</sup> !) <sup>785</sup>. Les liens avec l'IC doivent donc être vus et étudiés également à une échelle plus modeste que celle des grandes réunions internationales. Il faut pouvoir mettre en évidence les liens parfois individuels, fortuits, ténus, qui relient la réalité latino-américaine au Komintern, ou à certains de ses représentants. Ces liens sont apparus dans l'historiographie récente<sup>786</sup>, et ils révèlent un ensemble de contacts et de connexions dont les historiens des années 1960 ou 1970 n'avaient pas connaissance.

---

<sup>782</sup> Fredrik PETERSSON, « La Ligue anti-impérialiste : un espace transnational restreint, 1927-1937 », *Monde(s)*, 2016, n° 10, pp. 129-150, page 132.

<sup>783</sup> « The declaration of December 1917 was most powerful. It called not only for 'the equality and sovereignty of the peoples of Russia' but also 'the right of the peoples of Russia to free self-determination, even to the point of separation and the formation of an independent state'. This was unimaginable in the colonies. When US President Woodrow Wilson tried to take credit for the ideas of peace without annexation and for self-determination, the Indian journalist and nationalist K.P. Khandilkar wrote in *Chitramaya-Jagat*, 'Lenin did it more than two years ago'. » Vijay PRASHAD, *Red star over the Third World*, *op. cit.*, page 67.

<sup>784</sup> Le Brésilien Octavio Brandão passe ainsi de l'anarchismo-syndicalisme à un rôle prépondérant dans l'établissement du PC brésilien. Voir l'ouvrage de référence sur la formation du PCB : Dario CANALE, *O surgimento da Seção Brasileira da Internacional Comunista (1917-1928)*, São Paulo, Fundação Maurício Grabois : Anita Garibaldi, 2013, page 122. Voir également Marcos DEL ROJO, « Octávio Brandão nas origens do marxismo no Brasil », *Crítica Marxista*, 2004, vol. 1, n° 18, pp. 115-132.

<sup>785</sup> On peut observer des effets similaires dans des pays où le mouvement ouvrier est bien plus développé, comme en France, où des syndicalistes révolutionnaires comme Alfred Mignon (1872-1949) ou Pierre Monatte (1881-1960) entrent au PCF, avant d'en être exclus (en 1923 et 1924, respectivement). Christian GRAS, *Alfred Rosmer et le mouvement révolutionnaire international*, Paris, F. Maspero, 1971, page 141.

<sup>786</sup> C'est notamment le cas des ouvrages et articles dont nous faisons un large usage dans cette section.

Si l'Amérique est bien « découverte » – au sens où une analyse lui est spécifiquement consacrée – en 1928, on trouve trace d'un premier envoyé de l'IC dès 1919. Mandaté par la République des soviets pour vendre les bijoux des Romanov aux États-Unis (mission qui est un échec<sup>787</sup>), Mikhaïl Borodin (1884-1951) passe ensuite par le Mexique. Il y rencontre un jeune intellectuel nationaliste indien, Manabendra Nath Roy (1887-1954), avec qui il fonde le Parti communiste mexicain (PCM)<sup>788</sup>, et dont le rôle sera prépondérant pendant toutes les années 1920 dans la galaxie communiste. Le cercle dirigeant du PCM est d'ailleurs composé de nombreux émigrés qui jouent un rôle important dans les premières années d'existence du Komintern. On y retrouve ainsi Charles Francis Phillips (1895-1889), José (James) Allen (1885-?), et rapidement Edgar Woog (1898-1973) et Luis Fraina (1892-1953)<sup>789</sup>. Tous ces personnages vont faire partie de ceux que Robert Paris et Claudie Weill appellent des « militants itinérants »<sup>790</sup>, des militants voyageurs qui assureront les liens entre les instances du Komintern et les partis nationaux, ou les représentations régionales des organes de l'IC. Les premières années de l'IC sont marquées par l'instabilité des organes internes et les changements fréquents de noms, et/ou de représentants, parfois associés à des virages tactiques. Un aperçu non-exhaustif et rapide de ces activités et des contacts existants, sans entrer dans les détails des trajectoires personnelles, s'impose.

Dès 1919, un Bureau Latino-américain (BLA) de la III<sup>e</sup> Internationale est créé au Mexique sous l'impulsion de Borodin. Une partie de l'argent qu'il transporte, soit « un demi-million en bijoux et 50 000 en devises étrangères »<sup>791</sup>, a peut-être été mis à la disposition du Bureau. Le Bureau d'Amsterdam, installé en septembre 1919<sup>792</sup> et qui supervise le BLA, permet la tenue de la première conférence communiste en février 1920<sup>793</sup>, au cours de laquelle une résolution est approuvée appelant le Parti communiste des États-Unis à « faire le nécessaire pour établir un bureau secondaire pour les deux Amériques et organiser une

<sup>787</sup> David MAYER, « À la fois influente et marginale : l'Internationale communiste et l'Amérique latine », *op. cit.*, page 117.

<sup>788</sup> Lázár JEIFETS et Víctor JEIFETS, « Michael Borodin. The first Comintern-emissary to Latin America », *The International Newsletter of Communist Studies*, 1995, n° 5-6, pp. 145-149.

<sup>789</sup> Pour chacun des personnages cités, voir les notices biographiques dans Lazar JEIFETS et Víctor JEIFETS, *América Latina en la Internacional Comunista, 1919-1943 - Diccionario Biográfico*, *op. cit.*

<sup>790</sup> Robert PARIS et Claudie WEILL, « Pèlerins et missionnaires : les militants itinérants », *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, avril 2006, n° 84, pp. 12-17.

<sup>791</sup> Lazar JEIFETS et Víctor JEIFETS, *América Latina en la Internacional Comunista, 1919-1943 - Diccionario Biográfico*, *op. cit.*, page 105.

<sup>792</sup> Manuel CABALLERO, *Latin America and the Comintern, 1919-1943*, *op. cit.*, page 25.

<sup>793</sup> Ricardo MELGAR BAO, « The Anti-Imperialist League of the Americas between the East and Latin America », *Latin American Perspectives*, mars 2008, vol. 35, n° 2, pp. 9-24, page 12.

conférence panaméricaine en tirant avantage des préparatifs pour la conférence à Mexico »<sup>794</sup>. L'idée d'un bureau panaméricain est adoptée sous la pression des délégués étasuniens (Luis Fraina et Charles Yanson), et ne semble pas être un objectif de seconde catégorie, puisque Yanson (1882-1938) dispose de 100 000 dollars pour aider à la formation de PC nationaux et à la structuration de l'organe régional de l'IC<sup>795</sup>. Cela s'inscrit dans la volonté de renforcer un certain nombre de bases dans le monde colonial et semi-colonial par l'envoi de cadres, attitude officialisée en août 1920 par une décision du Petit Bureau du Komintern<sup>796</sup>. Le représentant choisi pour les Amériques est le japonais Sen Katayama (1859-1933), reconnu comme membre du BLA à Mexico<sup>797</sup>, et comme président du tout récent Bureau Panaméricain (agence américaine) de la III<sup>e</sup> Internationale (BPA), dont les activités commencent en février 1921.

Les envoyés des divers organes de l'IC et leurs concurrences internes sont révélateurs d'une certaine cacophonie, ou de la désorganisation qui règne au sein de l'Internationale communiste au cours des premières années de présence en Amérique latine. Ainsi, le premier envoyé de l'IC en Amérique du Sud, selon l'historienne russo-chilienne Olga Ulianova, s'appelle Félix Weil. Il débarque à Buenos Aires en octobre 1920, avec la bénédiction de Grigori Zinoviev, et voyage en Argentine et en Uruguay, tant pour aider à l'organisation de partis communistes que pour obtenir des informations sur les luttes locales<sup>798</sup>. Parallèlement, des émigrés d'Europe de l'Est et des Russes, habitant en Amérique latine et actifs dans les mouvements politiques, se manifestent spontanément auprès des instances de l'IC et mettent en avant leur rôle de liaison entre la Russie soviétique et les mouvements des pays où ils vivent. C'est le cas de Mikhaïl Komin-Alexandrovski, vétéran de la Révolution de 1905 émigré à Buenos Aires, qui apparaît comme délégué de la FORSA (*Federación Obrera Rusa de Sudamérica*) au II<sup>e</sup> congrès du Komintern. Il est renvoyé en Argentine avec la somme de 5000 livres sterling à la fin de 1921 pour y mener des activités politiques<sup>799</sup>. Mayor

---

<sup>794</sup> Daniela SPENSER et Rina ORTIZ PERALTA, *La Internacional Comunista en México, los primeros tropiezos : Documentos, 1919-1922*, Mexico, DF, Instituto Nacional de Estudios Históricos de las Revoluciones de México, 2006, page 15.

<sup>795</sup> Víctor JÉIFETS et Lázár JÉIFETS, « Los archivos rusos revelan secretos : El movimiento de la izquierda latinoamericana a la luz de los documentos de la Internacional Comunista », *op. cit.*, page 44.

<sup>796</sup> Ricardo MELGAR BAO, « The Anti-Imperialist League of the Americas between the East and Latin America », *op. cit.*, page 12.

<sup>797</sup> Lázár JÉIFETS et Víctor JÉIFETS, *América Latina en la Internacional Comunista, 1919-1943 - Diccionario Biográfico*, *op. cit.*, page 321.

<sup>798</sup> Olga ULIANOVA, « Develando un mito : emisarios de la Internacional Comunista en Chile », *HISTORIA*, juin 2008, n° 41, pp. 99-164, pages 103-104.

<sup>799</sup> *Ibid.*, p. 105.

Mashevich, rapporteur au III<sup>e</sup> congrès sur le mouvement ouvrier en Argentine, au Chili, en Uruguay et au Brésil, participe lui aussi au congrès de 1920. Comme l'écrit Olga Ulianova :

Il semble qu'à cette étape de son existence, l'Internationale était relativement généreuse lorsqu'il s'agissait d'octroyer sa représentation aux volontaires disposés à porter sa parole en terres lointaines. Elle octroie aussi des moyens financiers pour l'organisation. De fait, tous ces premiers « émissaires » arrivent dans la région avec des montants considérables.<sup>800</sup>

Premier représentant du BPA en Amérique du Sud, Henry Allen (alias de Maximilian Cohen) n'arrive qu'en mai 1921 à Buenos Aires, porteur également de fonds (il sera accusé par Felix Weil de les avoir donnés à un groupe anarchiste de Montevideo). Ces envoyés sont essentiellement présents dans le Cône Sud, et dans les villes plus industrialisées que sont São Paulo, Montevideo et Buenos Aires. L'un d'entre eux fait peut-être exception : Edgar Woog, citoyen suisse présent au Mexique en tant que représentant de l'organe international de la Jeunesse Communiste (KIM, dans son acronyme russe). Il va entretenir des relations épistolaires avec les jeunes communistes d'Argentine, d'Uruguay, mais aussi du Pérou et du Chili (où il est en contact avec L. E. Recabarren)<sup>801</sup>.

D'un point de vue organisationnel, on a donc deux organes présents essentiellement au Mexique ou aux États-Unis : le BLA (1919-1921) et le BPA fondé en 1921 (Luis Fraina avait même envisagé une fédération panaméricaine des PC<sup>802</sup>). Cette structure change avec l'adoption de bureaux régionaux, et l'organisation du Secrétariat sud-américain – SSA (aussi connu sous le nom de Bureau sud-américain – BSA), qui remplace également le Bureau de propagande communiste pour l'Amérique du Sud (1921-1925)<sup>803</sup>. Comme le remarque Olga Ulianova, la fondation du SSA est en elle-même un signe de l'intérêt de l'IC, mais aussi de

---

<sup>800</sup> « Al parecer, en esta primera etapa de su existencia, la Internacional era bastante generosa en otorgar su representación a los voluntarios dispuestos a llevar su palabra a tierras lejanas. También en otorgar recursos financieros para la organización. De hecho, todos estos primeros “emisarios” llegan a la región con montos considerables ». *Ibid.*, p. 107. Ce n'est pas toujours le cas cependant. Ainsi, le PC colombien voit son adhésion à l'IC retardée de plusieurs années du fait de l'influence d'un ancien officier russe, suspect aux yeux de l'Internationale, dans ses rapports avec Moscou. Sur ce point voir Lázar JEIFETS et Víctor JEIFETS, « El partido comunista colombiano, desde su fundación y orientación hacia la « transformación bolchevique » », *Anuario Colombiano de Historia Social y de la Cultura*, 2001, n° 28, pp. 7-37. Un autre exemple est sans doute le cas d'Haya de la Torre lui-même, qui est très proche d'un certain nombre de personnages importants de l'IC et de l'ISR lors de son séjour en URSS en 1924-1925. Le Comité Exécutif de l'IC (CEIC) recommande même le Péruvien auprès des PC français et allemands comme dirigeant du mouvement étudiant révolutionnaire et progressiste d'Amérique latine. Voir Lázar JEIFETS et Víctor JEIFETS, « Haya de la Torre, la Comintern y el Perú: Acercamientos y desencuentros », *op. cit.*

<sup>801</sup> Lázar JEIFETS et Víctor JEIFETS, *América Latina en la Internacional Comunista, 1919-1943 - Diccionario Biográfico, op. cit.*, page 655.

<sup>802</sup> David MAYER, « À la fois influente et marginale : l'Internationale communiste et l'Amérique latine », *op. cit.*, page 121.

<sup>803</sup> Lázar JEIFETS et Víctor JEIFETS, *América Latina en la Internacional Comunista, 1919-1943 - Diccionario Biográfico, op. cit.*, page 27.

son manque d'initiative propre dans la région, dans la mesure où c'est une des très rares instances à fonctionner hors de Moscou sous la direction de militants locaux. Le passage de Mexico à Buenos Aires ne se fait pas sans tensions internes, et notamment du fait de l'édition de *La Correspondencia Sudamericana*, organe de presse officiel de l'IC dans la région. Le SSA est dirigé par l'argentin José Penelón dès sa fondation en 1925/1926<sup>804</sup>. La période est à la bolchevisation des partis, et c'est par le biais d'une lettre d'un autre envoyé (Boris Mikhailov [1895-1953]) que nous pouvons avoir une idée de l'état des relations entre les PC nationaux et l'IC :

Les liens entre le Secrétariat sud-américain et les partis, et les directives qui leurs sont adressés, se font d'une manière absolument inefficace. Les rapports des partis d'Amérique du sud sont très peu nombreux : il est très difficile, à partir des lettres informatives qui nous parviennent, d'avoir une idée plus ou moins claire sur la situation dans les partis. Il est impossible d'envoyer des camarades, ou de faire que les camarades viennent, du fait du manque de moyens, car les voyages se font toujours plus chers.<sup>805</sup>

Deux éléments doivent être soulignés : la relative précarité des liens avec Moscou, et même entre le SSA et les PC nationaux, et le modèle des relations qui s'impose. Il s'agit de faire du SSA la courroie de transmission du modèle soviétique, exprimé par les thèses et décisions des Congrès et des Plenums de l'IC. Les envoyés deviennent ainsi rapidement des dirigeants : au nom de leur lien avec l'IC, ils guident les jeunes formations dans l'application de la ligne politique. On a donc un jeu de balises, où le SSA est « orienté » par les envoyés de Moscou, et lui-même « oriente » les partis du continent. Du moins, il prétend le faire, et ce processus n'est pas complet avant le milieu des années 1930. Les recherches d'Olga Ulianova sur le PC chilien mettent en évidence cette structure. Nous allons cependant voir par la suite que cela n'est pas valable pour tous les pays sud-américains.

La bolchevisation et l'attention croissante de l'IC pour la région culminent, on l'a vu, lors du VI<sup>e</sup> congrès, et on en trouve une conséquence dans les changements de direction au sein du SSA. José Penelón (1890-1954) est exclus du Parti argentin en 1928, et c'est son grand rival, Vittorio Codovilla (1894-1970), qui reprend la direction du secrétariat. Dès 1928, de nouveaux envoyés de l'IC participent directement des orientations prises. On trouve

---

<sup>804</sup> Olga ULIANOVA, « Develando un mito », *op. cit.*, page 108.

<sup>805</sup> « Vínculos del Secretario Sudamericano con los partidos y la dirección a los últimos se realizan de una manera absolutamente insuficiente. Los informes de los partidos de América del Sur son extremadamente pocos: de aquellas cartas informativas que logran llegar aquí, resulta muy difícil tener una idea más o menos clara sobre la situación que existe en los partidos. Resulta imposible enviar los camaradas o lograr que los camaradas lleguen debido a falta de recursos, pues los viajes se hacen cada vez más caros ». RGASPI, 495.106.6, rapporté par *Ibid.*, p. 110.



notamment l'Italien « Rossi » (Edigio Gennari, 1876-1942) et le Russe « Pierre » (Zinovi Rabinovitch,[1903-1941])<sup>806</sup>. En 1929, le suisse Jules Humbert-Droz (1891-1971) est envoyé à son tour en Amérique latine pour présider la Première Conférence Communiste latino-américaine, tenue en juin 1929 à Buenos Aires<sup>807</sup>. Cette conférence a un statut unique dans la mesure où c'est la seule conférence continentale à s'être tenue hors de Moscou. Elle marque à cet égard la fin d'une période : le SSA sera ensuite directement dirigé par les émissaires du Komintern, et non plus par des dirigeants communistes locaux.

La présence d'émissaires de l'IC, et leur influence relative dans le contexte de la naissance des PC, doit être reliée à un autre pan de l'activité internationaliste des communistes. Comme nous l'avons montré, l'anti-impérialisme fait partie, dès ses origines, des piliers idéologiques du Komintern. La reconnaissance des luttes nationales des pays coloniaux et semi-coloniaux comme facteur de la révolution mondiale conduit, par conséquent, à un effort de structuration qui dépasse le cadre des partis communistes *stricto sensu*. En Amérique latine, le contexte se prête particulièrement à cette prise de conscience et à la contestation de l'ordre international sous des mots d'ordre anti-impérialistes. Sur le plan politique, la fin du XIX<sup>e</sup> siècle a vu l'indépendance de Cuba, en 1898, et son héros José Martí a marqué les esprits<sup>808</sup>. L'intervention américaine au Panama en 1903 soulève une vague d'indignation. Mais surtout, la Révolution mexicaine commencée en février 1911 bouleverse le continent. À cela il convient d'ajouter l'occupation par la Marine des États-Unis de la région pétrolifère de Veracruz (Mexique) en 1914-1915. Le terreau culturel et intellectuel apparaît particulièrement propice à l'organisation et à la propagande anti-impérialiste telle que l'IC la formule.

Si une analyse économique et politique de l'impérialisme manque avant la Grande Guerre, dès 1921 Luis Fraina publie *El Imperialismo Americano*<sup>809</sup>, et la traduction en

---

<sup>806</sup> *Ibid.*, p. 115.

<sup>807</sup> Dans ses mémoires, Jules Humbert-Droz évoque même une demande expresse de Codovilla, souhaitant sa venue en Amérique latine « où nous avons des partis aux prises avec les problèmes particuliers au continent latino-américain qui demandaient une étude approfondie ». Jules HUMBERT-DROZ, *De Lénine à Staline 1921-1931. Dix ans au service de l'Internationale Communiste*, Neuchâtel, Éditions de la Baconnière, 1971, page 310. Parmi les difficultés qu'il cite, Humbert-Droz en mentionne une en particulier, qui éclaire les quiproquos et équivoques qui pouvaient surgir entre l'organisation et de jeunes partis nationaux : « plusieurs partis socialistes, ceux de Cuba, du Paraguay, de Colombie et de l'Équateur demandaient leur adhésion à l'internationale communiste, sans rien avoir de communiste, sinon une bonne volonté évidente de le devenir ». *Ibid.*, p. 311.

<sup>808</sup> Notamment parce qu'à la domination coloniale de la monarchie espagnole succède l'impérialisme des États-Unis, montrant ainsi les limites de l'indépendance, le pouvoir de domination de Washington, et à quel point le déclin d'une puissance coloniale européenne en Amérique facilite l'expansion étasunienne.

<sup>809</sup> Luis C. FRAINA, *El imperialismo americano*, México, Biblioteca Internacional, 1921.

espagnol du manuel économique sur l'impérialisme nord-américain de Scott Nearing et Joseph Freeman en 1926 (*Dollar Diplomacy: a study in American Imperialism*<sup>810</sup>) en fait rapidement un classique<sup>811</sup>. La décennie 1920 se caractérise par une explosion de la portée de l'anti-impérialisme, que ce soit par le contact avec de jeunes intellectuels engagés dans la lutte anti-coloniale, notamment à Paris<sup>812</sup>, ou par l'influence des publications communistes. En effet, le Komintern impulse la création d'organes spécifiquement orientés vers la propagande et l'action anti-impérialiste. Dans la lignée de la vieille Ligue anti-impérialiste panaméricaine créée en 1898, le parti communiste des États-Unis influence largement les débuts de l'anti-impérialisme au Mexique<sup>813</sup>. En 1924, Víctor Raúl Haya de la Torre fonde son *Alianza Popular Revolucionaria Americana*. Il se réclame encore du marxisme et se situe dans l'orbite de la III<sup>e</sup> Internationale, avant de rompre en 1927 et de se rapprocher du Guomindang<sup>814</sup>. C'est avec la Ligue anti-impérialiste des Amériques (LADLA) que les efforts d'agitation anti-impérialistes du Komintern trouvent leur première expression de grande envergure dans le « Nouveau Monde » :

La création de la *Liga Antiimperialista de las Américas* (LADLA) dans la ville de Mexico, entre fin 1924 et début 1925, représente une des tentatives les plus ambitieuses du communisme international pour impulser la révolution dans le Nouveau Continent, puisque ses effets se trouvaient épuisés en Europe et que la Chine bouillait d'une ferveur nationaliste et anti-coloniale renouvelée.<sup>815</sup>

Ainsi, l'historien suédois Fredrik Petersson écrit : « Elle [la Ligue] répondait en premier lieu au désir du Komintern d'établir des liens avec les mouvements nationaux des colonies comme une étape pour développer des mouvements communistes puissants »<sup>816</sup>.

La LADLA représente une « petite internationale » à l'échelle du continent, et elle rassemble rapidement des intellectuels de premier plan, dont Haya de la Torre, Diego Rivera, Tina Modotti (1896-1942), José Vasconcelos, ou encore José Carlos Mariátegui et Julio

<sup>810</sup> Scott NEARING et Joseph FREEMAN, *Dollar Diplomacy. A Study in American Imperialism*, *op. cit.*

<sup>811</sup> Ricardo MELGAR BAO, « The Anti-Imperialist League of the Americas between the East and Latin America », *op. cit.*, page 10.

<sup>812</sup> Voir Michael GOEBEL, *Paris, capitale du tiers monde: comment est née la révolution anticoloniale, 1919-1939*, Pauline STOCKMAN (trad.), Paris, la Découverte, 2017. Pour une étude des milieux intellectuels anti-impérialistes latino-américains, voir Arturo Taracena ARRIOLA, « Descubrir América en Europa », *op. cit.*

<sup>813</sup> Ricardo MELGAR BAO, « The Anti-Imperialist League of the Americas between the East and Latin America », *op. cit.*, page 15.

<sup>814</sup> Víctor JÉIFETS et Lázar JÉIFETS, « Los archivos rusos revelan secretos: El movimiento de la izquierda latinoamericana a la luz de los documentos de la Internacional Comunista », *op. cit.*, page 47.

<sup>815</sup> Daniel KERSFFELD, « Tensiones y conflictos en los orígenes del comunismo latinoamericano: las secciones de la Liga Antiimperialista de las Américas », *Estudios Interdisciplinarios de América Latina y el Caribe*, 2007, vol. 18, n° 2, pp. 7-29, page 7.

<sup>816</sup> Fredrik PETERSSON, « La Ligue anti-impérialiste: un espace transnational restreint, 1927-1937 », *op. cit.*, page 131.

Antonio Mella<sup>817</sup>. Le projet est alors en syntonie avec la tactique de front unique initiée par le Komintern, et son organe de presse, le journal *El Libertador*, lancé en 1925, s'adresse tant aux prolétaires et aux paysans qu'aux intellectuels ou à la classe moyenne. La ligue participe la même année au premier congrès anti-impérialiste continental à Buenos Aires, et elle fait par ailleurs pression sur l'IC pour l'ouverture d'un bureau sud-américain<sup>818</sup>. C'est chose faite en 1926, et la direction de la LADLA est transférée en Argentine. On retrouve des sections de la ligue dans 11 pays, et le communisme en Amérique latine est profondément influencé par l'anti-impérialisme :

Le travail anti-impérialiste du SSA et du Komintern a été modelé par sa confiance dans le réveil révolutionnaire des nations latino-américaines coloniales et des semi-coloniales. La lutte anti-impérialiste semblait être un trait distinctif de la révolution latino-américaine, et cela explique pourquoi la LADLA était si décidée à s'établir fermement et à étendre son influence.<sup>819</sup>

Cet effort en Amérique latine est corroboré à l'échelle internationale par la création, en 1927, de la Ligue anti-impérialiste et contre le pouvoir colonial, dont le premier congrès à Bruxelles, en février, rassemble des figures centrales des luttes de libération nationale au cours du XX<sup>e</sup> siècle (Nehru, Ho Chi Minh ou Soekarno notamment). L'organisateur principal de l'événement, l'Allemand Willi Münzenberg (1889-1940), s'en remet au Cubain Julio Antonio Mella pour coordonner les réseaux anti-impérialistes latino-américains<sup>820</sup>. On retrouve l'ouverture caractéristique de la politique de front unique : « Avant même la première conférence, l'organisation était largement vue comme un organe de classe pluraliste dont le front était uniquement idéologique et politique, et qui cherchait une expansion internationale massive »<sup>821</sup>.

On observe ainsi des manifestations de solidarité anti-impérialiste dans les publications qui émergent des milieux militants latino-américains dans les années 1920. *Amauta* et *El Libertador* vont publier des articles sur les luttes des Marocains contre les forces

---

<sup>817</sup> David MAYER, « À la fois influente et marginale : l'Internationale communiste et l'Amérique latine », *op. cit.*, page 120.

<sup>818</sup> Ricardo MELGAR BAO, « The Anti-Imperialist League of the Americas between the East and Latin America », *op. cit.*, page 17.

<sup>819</sup> « The anti-imperialist work of the Latin American Secretariat of the Comintern was shaped by its confidence in the revolutionary awakening of the colonial and semicolonial Latin American nations. The anti-imperialist struggle seemed to be a feature of the Latin American revolution, and this explains why the LADLA was so intent on firmly establishing itself and extending its influence ». *Ibid.*, p. 20.

<sup>820</sup> Fredrik PETERSSON, « La Ligue anti-impérialiste : un espace transnational restreint, 1927-1937 », *op. cit.*, page 139.

<sup>821</sup> Ricardo MELGAR BAO, « The Anti-Imperialist League of the Americas between the East and Latin America », *op. cit.*, page 15.

coloniales françaises<sup>822</sup>, et ils se mobilisent particulièrement autour de la campagne *Manos Fuera de Nicaragua* qui fait suite à l'intervention étasunienne en 1927. La campagne de solidarité avec Sandino laisse une empreinte à l'échelle du continent, et participe à consolider un imaginaire anti-impérialiste<sup>823</sup>.

Ce rapide parcours au travers des organes et de certains parcours militants nous permet de mettre en évidence la présence de l'IC en Amérique latine, et son intérêt paradoxal pour la région. On a vu que des émissaires et des fonds sont envoyés très tôt dans la région, et pourtant les PC nationaux et les organes de l'IC vont connaître une relative autonomie qui sera le principal ferment de développements théoriques propres. Mariátegui apparaît alors à la fois comme une exception et le fruit d'un contexte singulier. Les années 1920 sont le cadre d'une pénétration accrue du marxisme en Amérique latine, sans pour autant que les effectifs des partis atteignent une part significative des « masses laborieuses » nationales. C'est donc dans le cadre d'un marxisme fortement teinté d'internationalisme et d'anti-impérialisme<sup>824</sup> que des pensées comme celles de Mariátegui, Mella ou Recabarren vont émerger, et ce cadre est aussi celui de la III<sup>e</sup> Internationale, tant il est encore inconcevable de se désolidariser de la Russie soviétique lorsqu'on est marxiste, et même socialiste.

Comment alors expliquer le relatif silence sur l'Amérique latine ? D'une part, les catégories de l'IC ne permettent pas de penser les particularités nationales latino-américaines. En effet, les catégories de « colonie » et de « semi-colonie » sont avant tout pensées pour le cas asiatique, dont l'effervescence révolutionnaire attire l'attention. D'autre part, rappelons que les effectifs des partis sont faibles, et que la situation politique ne semble pas offrir de débouché à court terme<sup>825</sup>. La présence précoce d'envoyés n'est donc pas synonyme d'une réflexion d'envergure sur l'Amérique latine dans les instances de l'IC. Par ailleurs, la bolchevisation et la prolétarianisation, ainsi que certaines décisions (comme celle de former les cellules des PC sur les lieux de travail et non les lieux de vie) vont provoquer un relatif

---

<sup>822</sup> *Ibid.*, p. 13.

<sup>823</sup> Alejandra G. GALICIA MARTÍNEZ, « Sandino en Ariel: representaciones del héroe en una revista antiimperialista », in Andrés KOZEL, Florencia GROSSI et MORONI (dir.), *El imaginario antiimperialista en América Latina*, Buenos Aires, CLACSO, 2015, page 144.

<sup>824</sup> « C'est certainement vers la fin des années 1920 que le mouvement anti-impérialiste latino-américain a connu son apogée », Roberto DERAS, « Una mirada al antiimperialismo latinoamericano desde la invasión norteamericana en Nicaragua y la fundación de la Liga Anti-imperialista de San Salvador (1926-1927) », *Revista Realidad*, 2013, n° 136, pp. 281-323, page 281.

<sup>825</sup> Ainsi les deux seules insurrections armées ont lieu au Salvador et au Brésil, en 1932 et 1935, et seule la première est véritablement un soulèvement de masse dirigé par le PC, sans aucune intervention du Komintern. Le soulèvement de 1935 est discuté dans l'IC, mais il s'apparente plus à une rébellion qu'à un soulèvement des masses. Les deux mouvements sont durement réprimés. Voir : Michael LOWY, *El Marxismo en América Latina*, *op. cit.*, pages 22-25.

isolement des effectifs communistes, au profit des grands mouvements polyclassistes nationalistes des années 1930 au Brésil, en Argentine, etc. La séparation avec les milieux nationalistes amorcée avec la ligne « classe contre classe », et la focale mise sur les déviations de droite conduisent par ailleurs à des changements de direction qui installent des militants très loyaux envers Moscou (on pense à Eudocio Ravines au Pérou, à Vittorio Codovilla en Argentine), et qui font de la dénonciation du « social-fascisme » une ligne politique dans le début des années 1930. Ces différents éléments brisent la dynamique de croissance de la première vague des années 1920, et installent les PC, à quelques exceptions près, dans un isolement durable. Pour un certain nombre d'entre eux, la répression sans merci des divers régimes forme également un élément central de leur faiblesse, notamment au Brésil et au Pérou. Enfin, la théorisation étapistes, qui permet un nouveau rapprochement avec les milieux nationalistes dans la deuxième moitié des années 1930, gomme en partie la spécificité des PC, dans la mesure où ils s'engagent dans des alliances larges avec des forces politiques désormais bien plus implantées.

Pour conclure, le contexte dans lequel se tient la fameuse première conférence communiste latino-américaine de juin 1929 à Buenos Aires, que nous traitons dans la coda, n'est pas celui d'une soudaine rencontre entre des partis communistes exotiques et la grande organisation mère. C'est plutôt un épisode dans l'évolution des organisations communistes sur le continent, qui commence dix ans plus tôt. Il convient de reconsidérer aujourd'hui la « découverte » opérée lors du VI<sup>e</sup> congrès à la lumière des contacts, parfois ténus, rares ou discontinus, mais bel et bien existants qui relient les diverses organisations latino-américaines et le Komintern pour comprendre comment se tissent les liens entre des militants péruviens et l'IC. Une relation où la relative marginalité est aussi la garante paradoxale d'une production théorique originale, comme chez Mariátegui, ou le Cubain Julio Antonio Mella. Revenir sur ces aspects est indispensable à la compréhension des positionnements de Mariátegui, et surtout pour éviter les pièges que recèle un siècle de littérature secondaire essentiellement fondé sur les textes officiels de l'IC et les œuvres publiées de Mariátegui. Remettre le Péruvien dans le contexte plus complexe des relations entre l'IC et l'Amérique latine permet alors d'esquisser une compréhension dégagée des lectures souvent manichéennes qui ont longtemps dominé le champ.

## Le parti et le syndicat

Lorsque s'ouvre la décennie 1930, la vie politique péruvienne présente un tout autre aspect que celui que Mariátegui avait connu lors de son retour d'Europe en 1923. Le régime de Leguía n'est plus, renversé en août 1930 par un coup d'État mené par le lieutenant-colonel Luis Sánchez Cerro. Le mouvement ouvrier, naguère dominé par les tendances anarchiste et anarcho-syndicaliste, s'est renforcé et s'organise par branche et par secteur dans des confédérations nationales. La gauche de l'échiquier politique est désormais divisée entre trois partis modernes<sup>826</sup> : le *Partido Aprista Peruano* (PAP), fondé en 1931, le Parti communiste du Pérou (PCP) et le Parti socialiste (PS), fondés en 1930. Enfin, le Parti civiliste est réduit à l'ombre de lui-même, et ce sont les forces armées qui semblent revenir au centre de la vie politique après la parenthèse Pardo-Leguía.

Autant du point de vue de l'organisation syndicale que de celui de l'organisation politique de la gauche, Mariátegui est au cœur des mouvements tactiques et stratégiques qui aboutissent à cette structuration. En tant que figure saillante parmi les intellectuels et les militants péruviens, il prend part de manière singulière à ce processus complexe de formation en en étant une cheville ouvrière, un théoricien et une des principales figures polémiques. En ce sens, il semble assez logique que sa mémoire postérieure ait été fortement marquée par cette dimension organisationnelle et partidaire. Si des militants nationalistes ont pu, par la suite, défendre l'idée d'un Mariátegui avant tout apriste<sup>827</sup>, c'est cependant au prix d'une invisibilisation des éléments les plus décisifs de la polémique qui a abouti à la formation du Parti Socialiste du Pérou, matrice des futurs PCP et PS. Revenir sur ce moment de conflit et de construction d'organisations nouvelles est l'occasion de mettre en lumière la nature des liens qui unit les militants péruviens, puis celle des affrontements qui les sépare. C'est aussi l'occasion d'analyser les modes de communication et de structuration à l'œuvre, ainsi que les enjeux des positionnements stratégiques et tactiques de chacun. Pour cela, il nous faut comparer le contenu de différents types de textes : des lettres, des articles, des ouvrages d'intervention politiques contemporains des faits, des ouvrages de souvenirs et des analyses

---

<sup>826</sup> Par opposition aux partis traditionnels (comme les partis démocrate, constitutionnaliste ou civiliste), organisés autour d'un *caudillo* et reposant sur des réseaux d'influence sans proposer de programme et sans adosser leur action à une théorie et une stratégie. Voir notamment Umberto CERRONI, Lucio MAGRI et Monty JOHNSTONE, *Teoría marxista del partido político*, Mexico, Ediciones Pasado y Presente, 1977.

<sup>827</sup> C'est notamment le cas Carlos Manuel Cox, dans le son texte compilé dans l'ouvrage de 1978 édité par José Aricó : José ARICÓ (dir.), *Mariátegui y los orígenes del marxismo latinoamericano*, *op. cit.*

postérieures. Le point nodal de notre investigation est José Carlos Mariátegui. C'est donc autour de ses actions et des options qu'il défend que nous concentrons notre regard. Il s'agit d'explorer, à travers lui, les processus de séparation / définition et de regroupement qui cristallisent la modernisation de la politique péruvienne.

## 1) Rupture avec l'APRA

En 1927, Haya de la Torre publie à Buenos Aires un recueil de discours, d'articles et d'interventions intitulé *Por la emancipación de América*. On y trouve une prose lyrique où se mêlent les références aux grands personnages latino-américains – comme Emiliano Zapata – et à des figures mondiales solidaires de la cause anti-impérialiste, comme Romain Rolland ou Rabindranath Tagore. Ce livre est emblématique d'un moment de relative indéfinition de ce qu'est exactement l'APRA. Comme nous l'avons vu, sa principale figure est sans doute Haya de la Torre lui-même, mais, dès 1925-1926, Mariátegui apparaît comme un personnage saillant tant auprès des militants basés au Pérou qu'auprès de ses nombreux correspondants dans le monde des lettres latino-américaines et européennes – notamment Henri Barbusse. Un passage des mémoires d'Eudocio Ravines est significatif à cet égard. Il se situe en 1926, quelques jours avant que Ravines – en exil en Argentine – ne quitte Buenos Aires pour la France. Il y évoque une réunion de la cellule apriste de Buenos Aires :

L'accord était unanime pour que Víctor Raúl dirigeasse notre mouvement politique, avec le rang de chef ; pour que l'on considérassse José Carlos Mariátegui et le groupe qu'il commandait comme la pierre angulaire de toute action ultérieure et pour que l'on procédasse immédiatement à donner une forme organique, une structure de parti, au mouvement dont nous faisons partie.<sup>828</sup>

Ce passage permet de dessiner une forme de cartographie grossière de ce qu'est alors l'APRA. Comme nous l'avons rappelé, des cellules regroupent des exilés Péruviens et quelques autres Latino-américains à La Paz, Buenos Aires, Mexico et Paris<sup>829</sup>. Ce sont de jeunes hommes (pour la plupart) issus des rangs étudiants des mobilisations du début des

---

<sup>828</sup> « El acuerdo era unánime para que Víctor Raúl dirigiese nuestro movimiento político, con jerarquía de jefe ; para que se considerase a José Carlos Mariátegui y al grupo político que comandaba, como la piedra angular de toda actitud ulterior y para que se procediese de inmediato a dar forma orgánica, estructura de partido, al movimiento del que formábamos parte ». Eudocio RAVINES, *La Gran Estafa*, *op. cit.*, page 98.

<sup>829</sup> La cellule de Paris est sans doute la plus importante. Haya y inaugure ainsi un *Centro de Estudios del Imperialismo* en 1927. Comme le fait remarquer l'historien Jussi Pakkasvirta, ces cellules ont un rôle de réunion et de discussion, mais aussi de vie culturelle, avec des soirées de musique inca et de cuisine latino-américaine organisée à Paris. Voir Jussi PAKKASVIRTA, « Víctor Raul Haya de la Torre en Centroamerica ¿la primera y última fase del aprismo internacional? », *Revista de Historia*, 1 juillet 2001, n° 44, pp. 9-33, page 15.

années 1920, exilés sous le coup de la répression du régime léguiste. Ils communient alors autour des cinq points énoncés par Haya en 1924 (largement diffusés à partir de 1926), et se rassemblent sur des objectifs larges et peu définis. Le nom même – l'*alliance* populaire révolutionnaire américaine – comporte peu de précision quant à la forme que doit prendre l'APRA. On note cependant que l'alternative parti / alliance est déjà opérante, l'objectif d'une action au Pérou semblant être synonyme de la formation d'un parti pour Ravines.

Si Haya et Mariátegui utilisent un vocabulaire empreint de marxisme, la majorité des membres dont il sera question ici ne connaissent que très peu le marxisme au mitan des années 1920. L'exil est d'ailleurs leur première sortie du Pérou, et pour beaucoup leur premier contact avec d'autres formes de l'impérialisme. Ils sont alors portés par des références très diverses, allant d'un idéalisme issu du modernisme à l'invocation d'expériences concrètes (la révolution mexicaine, l'Union soviétique, etc.), de mouvements politiques à des inspirations poétiques et artistiques. En ce sens, Haya s'impose par son rôle de précurseur et de dirigeant, quand Mariátegui apparaît plutôt comme une référence idéologique et culturelle.

Le prestige de Mariátegui tient alors à plusieurs éléments. Le premier d'entre eux est sans aucun doute son rôle de directeur de la rédaction de l'éphémère journal *La Razón*, dans les pages duquel lui, César Falcón et Humberto del Águila ont soutenu activement les grèves de 1919, ainsi que la *Reforma Universitaria*<sup>830</sup>. Sa participation à l'Université populaire, en 1923 et 1924, marque les esprits – en particulier Ravines et le journaliste Luis Alberto Sánchez – de même que ses articles dans *Mundial* et *Variedades*<sup>831</sup>. Son rôle de directeur de la rédaction de la revue *Claridad*<sup>832</sup>, où il remplace Haya de la Torre lorsque ce dernier est exilé, est également remarqué. Ses contacts continus avec des ouvriers, des militants indigènes ou des étudiants contribuent à faire de lui et de sa maison un lieu de rencontre et de débats, dans le fameux *rincón rojo*<sup>833</sup> (un coin de la maison de Mariátegui dont les murs étaient rouges). Enfin, il a publié son premier ouvrage – *La Escena Contemporánea* – en 1925, et il dirige, en

<sup>830</sup> La rédaction du journal est d'ailleurs acclamée lors des manifestations ayant lieu le jour de la chute de Pardo (04/07/1919), et Mariátegui prononce un discours depuis le balcon du journal. Ricardo Martínez de la Torre, « El movimiento obrero en 1919 » in Ricardo MARTÍNEZ DE LA TORRE, *Apuntes para una interpretación marxista de Historia Social del Perú, vol. I, op. cit.*, page 44.

<sup>831</sup> Mariátegui commence à y publier ses articles hebdomadaires en septembre 1924. Voir la lettre de Mariátegui à Ricardo Vegas García (chef de la rédaction de *Variedades*) du 09/09/1924.

<sup>832</sup> Dans un document préparé par Mariátegui pour la Conférence de Montevideo, le Péruvien revient sur cet épisode, écrivant que lors de son passage par la direction, *Claridad* – revue issue du travail des UPGP – passe d'un ton étudiant à une proximité politique avec les ouvriers, devenant de fait l'« organe de la Fédération Ouvrière Locale » (FOL). « Antecedentes y desarrollo de la acción clasista » (1929), José Carlos MARIÁTEGUI, *IP, op. cit.*, page 101.

<sup>833</sup> Cette appellation a d'ailleurs été reprise par l'historien Mike González dans un ouvrage éponyme récent : Mike GONZÁLEZ, *Mariátegui en el rincón rojo*, Barcelona, Bellaterra, 2021.



plus de la maison d'édition *Minerva*, la revue *Amauta*, qui commence à paraître en septembre 1926, et devient rapidement un succès national et international<sup>834</sup>.

Haya et Mariátegui sont alors les deux hommes les plus importants de la jeune alliance, mais sous la direction incontestée d'Haya. Les initiatives prises depuis Lima sont ainsi applaudies par ce dernier, comme il l'écrit lui-même dans une missive adressée à Mariátegui à propos du premier numéro d'*Amauta* :

La revue est le meilleur message que j'aurais pu désirer de la section des travailleurs intellectuels du Pérou, militants de notre grand front d'action qui, comme les travailleurs manuels, vont conquérir pour le pays les chemins de la justice. [...] Vous, camarade Mariátegui, vous avez initié cette tâche qu'il faut intensifier et agrandir [...] par de fortes et admirables valeurs littéraires et artistiques [...] que le civilisme méprise, parce qu'il y sent le véritable Pérou, le Pérou authentique, le Pérou de ceux qui souffrent et travaillent, le Pérou qui aujourd'hui fait irruption dans la conscience des producteurs et dont les aspirations profondes sont exprimées par notre Front des Travailleurs Manuels et Intellectuels.<sup>835</sup>

On retrouve en 1929, sous la plume de Mariátegui, le lien explicite entre *Amauta* et le groupe de militants qui gravitent autour de lui et Haya : « En septembre 1926, comme organe de ce mouvement [il se réfère à l'APRA], comme tribune de "définition idéologique", apparaît *Amauta* »<sup>836</sup>. Il semble alors évident aux divers membres de la constellation d'exilés et aux militants de Lima qu'ils s'inscrivent dans un mouvement commun se reconnaissant dans l'anti-impérialisme et la volonté de réaliser une rupture égalitaire dans les sociétés latino-américaines. Si certains membres sont ouvertement marxistes – comme Mariátegui – et d'autres moins – Haya utilise des concepts marxistes sans se réclamer du communisme<sup>837</sup> –,

<sup>834</sup> Ainsi, Luis Emilio Valcárcel écrit à Mariátegui en octobre 1926 pour le féliciter : « Le magnifique succès d'*Amauta* doit vous reconforter. Votre oeuvre commence à être dûment reconnue » (« El magnífico éxito de *Amauta* debe reconfortar a usted. Comienza a ser debidamente apreciada su obra »). Lettre de Luis Emilio Valcárcel à Mariátegui (28/10/1926).

<sup>835</sup> « [A revista] é a melhor mensagem que eu poderia desejar da seção dos trabalhadores intelectuais do Peru, militantes da nossa grande frente de ação, que, como os trabalhadores manuais, vão conquistar para o país os caminhos da justiça. [...] Você, companheiro Mariátegui, iniciou esta tarefa que há que intensificar e engrandecer [...] com muitos fortes e admiráveis valores literários e artísticos [...] que o civilismo despreza, porque sente que aí está o Peru verdadeiro, o Peru autêntico, o Peru dos que sofrem e trabalham, o Peru que hoje está irrompendo na consciência dos produtores e cujas aspirações profundas a nossa Frente de Trabalhadores Manuais e Intelectuais expressa ». Lettre de Haya de la Torre à Mariátegui (02/11/1926). Nous citons ici la traduction en portugais disponible dans Leila ESCORSIM MACHADO, *J. C. Mariátegui: marxismo, cultura e revolução*, op. cit., page 380. Escorsim cite l'original, auquel nous n'avons pas eu accès, reproduit dans Diego Messeguer ILLÁN, *José Carlos Mariátegui y su pensamiento revolucionario*, op. cit., pages 159-160.

<sup>836</sup> « En setiembre de 1926, como órgano de este movimiento, como tribuna de "definición ideológica", aparece *Amauta* ». « Antecedentes y desarrollo de la acción clasista » (1929), in José Carlos MARIÁTEGUI, *IP*, op. cit., page 102.

<sup>837</sup> Haya utilisera un double discours jusqu'en 1930. Ainsi, dans une lettre à Wilfredo Rojas (militant communiste péruvien) du 22 septembre 1929, il avance un argument stratégique de leurre face à la répression : « Dans le but d'éviter que le gouvernement n'agite l'opinion publique et nous mette face à la réaction avec le mot communisme ! Qui éveille tant de terreur, nous suggérons une propagande de masse neutralisante et d'aspect démocratique. Voilà la raison de la fameuse candidature à laquelle j'ai prêté mon

ces différences paraissent accessoires face à l'ampleur de la tâche de formulation politique et stratégique à laquelle ces militants sont confrontés<sup>838</sup>. L'Alliance semble alors former le cadre susceptible de faire cohabiter des tendances variées dans une logique de front unique<sup>839</sup>, comme le laisse suggérer le premier paragraphe de l'article emblématique de 1926 d'Haya, « ¿Qué es el APRA ? » :

La lutte organisée en Amérique latine contre l'impérialisme yankee, par le moyen d'un front unique international de travailleurs manuels et intellectuels avec un programme d'action commun, voilà ce qu'est l'APRA.<sup>840</sup>

La position de Mariátegui est alors claire en termes politiques : son travail s'inscrit dans un objectif de développement de la conscience de classe au Pérou et dans l'étude de la « réalité nationale », tout en situant son militantisme dans le cadre global de l'alliance anti-impérialiste. L'APRA rassemble alors les éléments les plus dynamiques de la génération du Centenaire, ainsi que les sympathies des étudiants et militants latino-américains avec lesquels Haya entre en contact. On retrouve des manifestations de soutien enthousiaste dans les lettres du fonds Mariátegui. Ainsi, deux Cubains lui écrivent :

Nous sommes des soldats de l'APRA [...]. Nous sommes convaincus que la vision d'Haya sur la lutte est la plus juste et nous consacrons toute notre énergie à la propagande de ses idéaux que nous espérons faire triompher à Cuba.<sup>841</sup>

---

nom par discipline » (« Con el propósito de evitar que el gobierno agitara a la opinión pública y nos enfrentara a la reacción con la palabra ¡comunismo! que tanto terror despierta, sugerimos una propaganda de masa neutralizante y de aspecto democrático. Esto fue la causa de la famosa candidatura a la cual presté disciplinariamente mi nombre », cité in Daniel PARODI REVOREDO, « Lima no respondía. El fracaso del plan insurreccional planteado en México explicado en carta de Víctor Raúl Haya de la Torre a Wilfredo Rozas, fechada el 22 de septiembre de 1929 », *Investigaciones Históricas. Época Moderna y Contemporánea*, 1 décembre 2022, n° 42, pp. 1019-1048, page 1032.). En revanche, ses attaques contre Mariátegui mettent en cause son « européisme », son caractère de « théoricien et de « poète » en décalage par rapport à la réalité. Dans une lettre à Ravines datée du 18 février 1929, il attaque le groupe de Lima, les qualifiant de théoriciens « intellectualisés et éloignés de l'action », ou encore – dans une autre lettre – vitupérant contre les « byzantinismes théorétiques et le mariáteguismes sans jambe » [!] (Ramón GARCÍA RODRÍGUEZ (dir.), *Mariátegui - Haya. Materiales de un debate*, Lima, 2002, Editorial Perú Integral, pages 50-53.). La préoccupation stratégique semble alors secondaire face à un enjeu de contrôle de l'APRA, et un culte de l'action par opposition à la théorie, dans laquelle se complairaient les marxistes et le groupe de Mariátegui.

<sup>838</sup> Un exégète avisé comme José Aricó en arrive à déplorer l'incapacité de l'IC à voir que les formulations apristes d'Haya étaient compatibles avec la ligne de l'Internationale en 1927 (José ARICÓ, « Introducción », *op. cit.*, page 32.). L'auteur omet cependant de prendre en compte le fait qu'Haya n'a lui-même jamais désiré intégrer les rangs du Komintern. La rupture entre l'APRA et l'IC peut être lue comme l'effet d'une rigidité communiste, mais seulement à condition de refuser de noter la volonté d'indépendance farouche d'Haya de la Torre.

<sup>839</sup> Rappelons que la tactique de front unique n'est abandonnée par l'IC qu'en 1928, lors du VI<sup>e</sup> Congrès de l'organisation. La pratique de Mariátegui et de ses amis politiques proches s'inscrit donc dans la logique des trois congrès précédents, qui prônent l'union dans des fronts uniques au sein desquels doivent se développer les organisations proprement communistes (le parti et les syndicats).

<sup>840</sup> « La lucha organizada en América Latina contra el imperialismo yanqui, por medio de un frente unido internacional de trabajadores manuales e intelectuales con un programa de acción común, eso es el APRA ». « ¿Qué es el APRA ? » (1926), in Víctor Raúl HAYA DE LA TORRE, *Por la emancipación de América Latina*, *op. cit.*, page 187.

Dans une lettre datée de février 1928, la poétesse uruguayenne Blanca Luz Brum (1906-1985) mentionne la formation d'une section de l'APRA au Chili par un certain Humberto Mendoza, militant chilien qui doit s'exiler à cause de son engagement anti-impérialiste<sup>842</sup>. Cette même correspondance laisse cependant aussi entrevoir un écart entre l'enthousiasme, manifesté par certains devant la diffusion du mouvement, et le doute face à des débuts parfois difficiles à identifier. Ainsi, le péruvien Enrique Cornejo Koster, pourtant bien intégré dans les réseaux épistolaires des exilés péruviens depuis son exil à Buenos Aires, semble peu au courant, en mai 1926, des activités concrètes de l'alliance parmi les initiatives d'autres groupes politiques :

Que fait l'APRA ? Quelque chose s'est organisé ou est-ce que les gars en sont encore à leur période romantique ? Ici s'est organisée la ligue anti-impérialiste et bientôt sera fondée l'UP [Université populaire] José Ingenieros.<sup>843</sup>

La croissance de l'APRA est avant tout liée à ces réseaux épistolaires et aux activités de propagande de ses différents membres. Mariátegui et le groupe de Lima sont ainsi engagés dans des actions au Pérou, tout en les articulant à une stratégie de propagande et de conscientisation beaucoup plus large incarnée par l'APRA.

La proximité du programme de l'APRA avec le marxisme apparaît clairement dans les écrits d'Haya de la Torre, mais certaines différences fondamentales doivent être relevées. Ainsi, dans un ouvrage qu'il rédige pour l'essentiel au Mexique en 1928<sup>844</sup> (mais qui ne paraîtra qu'en 1936 au Chili), Haya reprend les grands axes de la théorie de l'impérialisme léniniste, tout en la tordant considérablement car elle ne serait pas adaptée pour « l'espace temps-historique indo-américain »<sup>845</sup> :

En effet, [l'impérialisme] est le « stade ultime », mais seulement pour les pays industrialisés qui ont accompli tout le processus de la négation et de la succession des étapes antérieures. Mais pour les pays dont l'économie est primitive ou retardataire où le capitalisme arrive sous sa forme impérialiste, c'est bien sa « première étape ».<sup>846</sup>

<sup>841</sup> « Somos soldados del Apra [...]. Estamos convencido de que la visión de Haya sobre la lucha es la más acertada y consagramos todas nuestras energías a la propaganda de sus ideales que esperamos hacer triunfar en Cuba ». Lettre d'Enrique Delahoz et Nicolás Gamolín à Mariátegui (10/12/1927).

<sup>842</sup> Lettre de Blanca Luz Brum à Mariátegui (01/02/1928).

<sup>843</sup> « Qué dice la A.P.R.A. Se ha organizado algo o siguen aún los muchachos en el período romántico. Aquí se ha organizado la liga anti imperialista y se fundará pronto la U.P. José Ingenieros ». Lettre d'Enrique Cornejo Koster à Mariátegui (28/05/1926).

<sup>844</sup> Nelson MANRIQUE, *¡Usted fue aprista!*, op. cit., page 31.

<sup>845</sup> Jussi PAKKASVIRTA, « Victor Raul Haya de la Torre en Centroamerica ¿la primera y última fase del aprismo internacional? », op. cit., page 12.

<sup>846</sup> « En efecto, [el imperialismo] es “la última etapa”, pero solo para los países industrializados que han cumplido todo el proceso de la negación y sucesión de las etapas anteriores. Mas para los países de economía primitiva o retrasada a los que el capitalismo llega bajo la forma imperialista, esta es “su primera etapa” ». Víctor Raúl HAYA DE LA TORRE, *El antiimperialismo y el APRA*, op. cit., page 34.

Cette distinction centrale pose des questions stratégiques profondes qui seront au cœur des affrontements théoriques opposant apristes et communistes dans les années 1930, mais aussi dès 1927. Elle est d'ailleurs liée à l'autre écueil crucial de la théorie d'Haya du point de vue communiste : l'hégémonie stratégique de la petite-bourgeoisie sur le mouvement révolutionnaire et anti-impérialiste. En effet, pour Haya, le point nodal de l'action politique en Amérique latine doit être dirigé contre l'impérialisme et les oligarchies qui lui sont alliées. Les pays latino-américains n'étant pas encore capitalistes, ils ne peuvent espérer voir se développer de prolétariat puissant, capable de porter un projet socialiste associé à l'industrie. L'anti-impérialisme doit donc découler de l'action des « classes moyennes »<sup>847</sup>, premières victimes de l'oppression impérialiste<sup>848</sup> et à qui il incombe la mission de mener le combat pour l'émancipation économique et politique du continent<sup>849</sup>. Les ferments théoriques de l'opposition entre l'APRA et les communistes sont ainsi présents dès 1927.

Ces divergences sont connues des divers acteurs. Ainsi, à la sortie de *Por la emancipación de América Latina* (1927), une critique acerbe paraît dans *La Correspondencia Sudamericana*, le journal du Bureau sud-américain de l'Internationale Communiste. Intitulé « ¿Contra el partido comunista ? », l'article est explicite quant à la nature de ce qui oppose l'APRA au mouvement communiste :

l'APRA donne une forme organique à la déviation de droite, qui comporte une conception petite-bourgeoise et qui constitue une concession faite aux éléments anti-impérialistes non révolutionnaires.<sup>850</sup>

Il est peu probable que Mariátegui n'ait eu aucune connaissance des critiques exprimées par des marxistes à l'encontre de l'APRA et des écrits d'Haya de la Torre. Car on peut remarquer qu'une lettre de lui est publiée dans le même numéro de la revue<sup>851</sup>. En 1928, le Cubain Julio

<sup>847</sup> Haya reprend ainsi un *topos* de la bourgeoisie et de la petite-bourgeoisie latino-américaines sur lequel insiste David Parker : l'idée selon laquelle les classes qui souffriraient *le plus* des fluctuations économiques – ou de l'impérialisme – seraient les classes moyennes. Voir David PARKER, « Asymmetric Globality and South American Narratives of Bourgeois Failure », *op. cit.*, page 289.

<sup>848</sup> « Les classes moyennes qui souffrent l'agression impérialiste au prix de leur propre existence » (« las clases medias que sufren la agresión imperialista a costa de su propia existencia »). VÍCTOR RAÚL HAYA DE LA TORRE, *El antiimperialismo y el APRA*, *op. cit.*, page 131.

<sup>849</sup> « Les classes moyennes, à qui incombe historiquement l'initiative dans la lutte anti-impérialiste » (« las clases medias, a las que corresponde históricamente la iniciativa en la lucha antiimperialista »). *Ibid.*, p. 130.

<sup>850</sup> « el A.P.R.A. da forma orgánica a una desviación de derecha, que comporta una concepción pequeño burguesa y que constituye una concesión que se hace a los elementos anti-imperialistas no revolucionarios ». « ¿Contra el partido comunista ? », *La Correspondencia Sudamericana*, 15 août 1927, Año II, n° 29, page 5.

<sup>851</sup> La lettre est publiée sous le titre « Una carta de Mariátegui » (José Carlos MARIÁTEGUI, « Una carta de Mariátegui », *La Correspondencia Sudamericana*, 15 août 1927, Año II, n° 29, pp. 23-24.). Enfin, notons que la page immédiatement antérieure comporte un extrait d'une thèse adoptée par le Plenum du Komintern sur le rôle du Parti communiste chinois dans le Guomindang qui contredit la lecture opérée par Haya, pour qui l'alliance doit être structurée comme un parti (« El Partido Comunista y el Kuomintang », *La Correspondencia Sudamericana*, 15 août 1927, Año II, n° 29, pp. 22-23.).

Antonio Mella publie son pamphlet anti-apriste *¿Qué es el ARPA?*<sup>852</sup>, où il reprend les grandes lignes de la critique marxiste (l'anti-impérialisme ne résout pas le conflit de classe, la ligne d'Haya est petite-bourgeoise). Cependant, dans la perspective d'un front unique, ces questions n'aboutissent pas à des tensions ouvertes parmi les Péruviens. On trouve donc des publications d'Haya dans *Amauta* défendant explicitement l'hégémonie petite-bourgeoise au sein du mouvement anti-impérialiste<sup>853</sup>, ou encore l'idée que l'APRA « aspire à être ce qu'est le Guomindang en Chine »<sup>854</sup>. Haya est d'ailleurs le cinquième auteur le plus publié dans la revue, après Antenor Orrego, Dora Mayer de Zulen, Mariátegui et Ricardo Martínez de la Torre<sup>855</sup>. Haya de la Torre est même cité de manière favorable dans les *Sept Essais*, laissant peu de doute sur la volonté de Mariátegui de travailler dans un cadre de front unique idéologiquement large :

Une fois ce travail rédigé, je trouve dans le livre d'Haya de la Torre *Por la emancipación de América* des conceptions qui coïncident absolument avec les miennes sur la question agraire en général et sur la communauté indigène en particulier. Nous partons des mêmes points de vue, il est donc forcé que nos conclusions soient également les mêmes.<sup>856</sup>

Néanmoins, quelque mois auparavant, en février 1927, à l'occasion du premier Congrès de la Ligue contre l'Impérialisme qui se tient à Bruxelles<sup>857</sup>, les premières manifestations des tensions existantes entre les Latino-américains marxistes et les non-marxistes apparaissent. Haya de la Torre est invité<sup>858</sup>, auréolé de sa notoriété dans les milieux anti-impérialistes et anti-coloniaux européens<sup>859</sup>. Il y représente son mouvement, et doit côtoyer d'autres représentants du continent, comme Eudocio Ravines (qui vient avec lui de

<sup>852</sup> Julia Antonio MELLA, « ¿Qué es el ARPA? », *op. cit.*

<sup>853</sup> Víctor Raúl HAYA DE LA TORRE, « Sobre el papel de las clases medias en la lucha por la independencia económica de América Latina », *op. cit.*

<sup>854</sup> « La APRA aspira a ser lo que el Kuo Min Tang en China ». Víctor Raúl HAYA DE LA TORRE, « Sentido de la lucha anti-imperialista », *op. cit.*, page 39.

<sup>855</sup> Ce décompte a été fait par des chercheurs brésiliens en sciences de l'éducation dans une publication récente : Kildo Adevaír Dos SANTOS, Dalila Andrade OLIVEIRA et Danilo Romeu STRECK, « A revista *Amauta* (1926-1930): estudo de uma tribuna educativa latino-americana », *Revista Brasileira de História da Educação*, 11 janvier 2021, vol. 21, n° 1, page 10, URL complète en biblio.

<sup>856</sup> « Escrito este trabajo, encuentro en el libro de Haya de la Torre *Por la emancipación de la América Latina*, conceptos que coinciden absolutamente con los míos sobre la cuestión agraria en general y sobre la comunidad indígena en particular. Partimos de los mismos puntos de vista, de manera que es forzoso que nuestras conclusiones sean también las mismas ». José Carlos MARIÁTEGUI, *7E*, *op. cit.*, page 68.

<sup>857</sup> Pour une excellente analyse du congrès, voir Fredrik PETERSSON, « *We Are Neither Visionaries Nor Utopian Dreamers* ». *Willi Münzenberg, the League against Imperialism, and the Comintern, 1925-1933*, Turku, Åbo Akademi University, 2013.

<sup>858</sup> Haya précise que l'invitation est individuelle, et non pour l'APRA en tant que mouvement. Víctor Raúl HAYA DE LA TORRE, *El antiimperialismo y el APRA*, *op. cit.*, page 110.

<sup>859</sup> Pour l'historien indien Vijay Prashad, Haya aurait alors été la figure principale de l'anti-impérialisme latino-américain, alors même qu'il mentionne également la venue de José Vasconcelos, qu'il fait provenir par erreur du Costa Rica bien qu'il s'agisse de l'ancien ministre de l'éducation mexicain. Vijay PRASHAD, *The darker nations*, *op. cit.*, page 22.

Paris, mandaté par la Ligue anti-impérialiste d'Argentine<sup>860</sup>), le Cubain Julio Antonio Mella, les Uruguayens Carlos Quijano et Carlos Deambrosi Martins, l'économiste allemand Alfons Goldschmidt (représentant du *Partido Revolucionario Venezolano*<sup>861</sup>) et l'Argentin Vittorio Codovilla, du PCA<sup>862</sup>. L'opposition entre les communistes et Haya tient à une appréciation inverse du rôle révolutionnaire de l'anti-impérialisme. Si Haya critique la *Liga Anti-imperialista de las Américas* (LADLA), directement liée à l'IC, pour son programme de résistance à l'impérialisme non couplé à un programme politique, les communistes accusent le Péruvien de subsumer la question politique à une survalorisation de l'anti-impérialisme, où la petite-bourgeoisie aurait une hégémonie politique. Ce sont donc des perspectives de stratégie qui sont l'objet de la divergence, comme Haya l'écrit ensuite dans son analyse du Congrès (probablement en 1928) :

L'influence et le contrôle du Parti communiste s'avèrent indéniables dans cette assemblée, qui réunit les plus illustres figures de la gauche mondiale. Malgré la forte pression communiste et l'ambiance d'optimisme facile, fréquent dans ce type d'assemblées, nous maintenîmes notre position idéologique et le caractère de l'APRA comme organisme politique autonome, tendant à se constituer en parti. [...] Dans les débats, nous nous refusâmes à nous intégrer sous le commandement de la Ligue Anti-impérialiste Mondiale, qui, nous le savions, était une organisation complètement contrôlée par la III<sup>e</sup> Internationale, au service du communisme et non de l'intérêt de la lutte anti-impérialiste.<sup>863</sup>

L'enjeu de l'alliance avec les bourgeoisies nationales est également au cœur du débat : ces dernières sont accusées d'être les relais nationaux de l'impérialisme par Haya, quand les communistes défendent l'idée d'une alliance nationale large incluant les secteurs combattifs de cette classe<sup>864</sup>. Enfin, les communistes prônent une division entre la propagande et l'action

<sup>860</sup> Eudocio RAVINES, *La Gran Estafa*, op. cit., page 103.

<sup>861</sup> Lazar JEIFETS et Víctor JEIFETS, *América Latina en la Internacional Comunista, 1919-1943 - Diccionario Biográfico*, op. cit., page 257.

<sup>862</sup> De manière attendue, les pages consacrées à la conférence de Bruxelles dans l'ouvrage de l'apriste Luis Alberto Sánchez (de 1934) et dans les mémoires de Ravines (de 1952, fortement marquées par son rejet du communisme et de l'apriste) présentent les faits de façon opposée. Si les communistes sont dans une opposition forcée et assez stupide pour Sánchez, pour Ravines c'est plutôt Haya qui ne verrait dans le congrès qu'une forme utile de propagande pour l'APRA.

<sup>863</sup> « La influencia y contralor del Partido Comunista resultaron inocultables en aquella asamblea, que reunió a las más ilustres figuras del izquierdismo mundial. A pesar de la fuerte presión comunista y del ambiente de fácil optimismo, frecuente en tales asambleas, mantuvimos nuestra posición ideológica y el carácter del APRA como organismo político autónomo tendente a constituirse en partido. [...] En los debates nos opusimos a quedar incluidos bajo el comando de la Liga Antiimperialista Mundial, que, sabemos, era una organización completamente controlada por la III Internacional, no para el interés de la lucha antiimperialista, sino para servicio del comunismo ». Víctor Raúl HAYA DE LA TORRE, *El antiimperialismo y el APRA*, op. cit., page 110.

<sup>864</sup> André KAYSSEL VELASCO Y CRUZ, *Entre a nação e a revolução: o marxismo de matriz comunista e o nacionalismo popular no Peru e no Brasil (1928-1964)*, São Paulo, USP, 2014, page 216.

anti-impérialiste et le travail explicitement politique, confié aux partis communistes nationaux, ce qu'Haya rejette explicitement :

Le Congrès de Bruxelles, qui fut effectivement un pas en avant pour l'organisation de la lutte contre l'impérialisme en Asie et en Afrique, aboutit à un échec en ce qui concerne l'Indo-Amérique. [...] Nous n'étions pas d'accord sur le front inconditionnel avec les bourgeoisies et quant au fait de limiter notre action à une simple résistance anti-impérialiste, laissant la belligérance politique au Parti Communiste, sous la direction duquel l'APRA serait soumise, à travers les « ligues » faillies.<sup>865</sup>

À partir du Congrès de Bruxelles (février 1927), les relations entre Haya et l'IC se tendent<sup>866</sup>. Les dernières communications directes se font par le biais d'une longue lettre d'Haya à Alexandre Losowsky, datée du 14 avril 1927 (soit après le Congrès)<sup>867</sup>. Lors du voyage des Péruviens Julio Portocarrero et Armando Bazán à Moscou pour participer au VI<sup>e</sup> congrès de l'ISR (15-24 mars 1928)<sup>868</sup> sur invitation soviétique, ils sont identifiés, respectivement, comme représentant des syndicats péruviens et membre du « *Grupo Amauta* », désormais clairement distingué de l'APRA. La rupture n'est cependant pas encore définitive, puisque Jules Humbert-Droz, le président du bureau latino-américain de l'IC, autorise Portocarrero à rencontrer Eudocio Ravines (à ce moment identifié comme membre éminent de l'APRA) à Paris pour aplanir les différends<sup>869</sup>, sans pour autant considérer ces discussions comme l'ouverture de négociations officielles<sup>870</sup>. L'échec de ces rencontres est matérialisé, au long de l'année 1928, par l'opposition des représentants mexicains et argentins au rapprochement lors du VI<sup>e</sup> congrès de l'IC, par les polémiques entre communistes et

<sup>865</sup> « El Congreso de Bruselas, que fue un efectivo paso adelante para la organización de la lucha en Asia y África contra el imperialismo, resultó un fracaso en cuanto a Indoamérica se refiere. [...] Discrepamos en cuanto al frente incondicional con las burguesías y en cuanto a limitar nuestra acción a una mera resistencia antiimperialista, dejando la beligerancia política al Partido Comunista, bajo cuya dirección debería quedar sometido el APRA a través de las fallidas "ligas" ». Víctor Raúl HAYA DE LA TORRE, *El antiimperialismo y el APRA*, op. cit., pages 111-112.

<sup>866</sup> La littérature date la rupture entre l'IC et l'APRA immédiatement après le congrès de Bruxelles, moment à partir duquel les attaques de part et d'autre sont publiées dans divers organes de presse. Voir, par exemple, Daniel KERSFFELD, *La recepción del marxismo en América Latina y su influencia en las ideas de integración continental: el caso de la Liga Antiimperialista de las Américas*, Mexico, Universidad Nacional Autónoma de México, 2008, page 175.

<sup>867</sup> Selon un bulletin de l'ISR cité par Martínez de la Torre, Losowsky mentionne cette correspondance, ainsi qu'une lettre de mai 1927, dans son discours aux délégués latino-américains lors du VI<sup>e</sup> congrès de l'ISR à Moscou, soit en présence de Julio Portocarrero et Armando Bazán, le 7 avril 1928. Il y aurait appelé les délégués à se méfier d'Haya et de l'APRA, leur proposant de leur distribuer la lettre du chef de l'APRA. Voir *Bulletin de l'ISR*, II<sup>e</sup> année, N<sup>o</sup> 79, 17/08/1928, Paris apud Ricardo MARTÍNEZ DE LA TORRE, *Apuntes para una interpretación marxista de Historia Social del Perú*, vol. II, op. cit., pages 279-281.

<sup>868</sup> Alberto FLORES GALINDO, *La agonía de Mariátegui*, op. cit., page 22.

<sup>869</sup> Notons que Guillermo Rouillon offre une version alternative fondée sur le témoignage de Portocarrero, mais sans offrir d'éléments de preuve. Selon cette version, c'est Losowsky qui aurait chargé Portocarrero de sonder Haya de la Torre, qui était déjà parti pour le Mexique à cette date. Guillermo ROUILLON, *La creación heroica de José Carlos Mariátegui, T. II La Edad Revolucionaria*, op. cit., page 319.

<sup>870</sup> Pour un rapport détaillé de la correspondance entre Portocarrero et Humbert-Droz, puis des contacts avec Ravines, voir Lazar JEJFETS et Víctor JEJFETS, « Haya de la Torre, la Comintern y el Perú: Acercamientos y desencuentros », op. cit.

apristes, et finalement par la scission de l'APRA elle-même, qui débouche sur la formation du Parti Socialiste du Pérou par Mariátegui, son groupe et une proportion importante des exilés péruviens.

Les hostilités entre communistes latino-américains proches de l'IC et apristes débutent entre Cuba et (surtout) Mexico. Les communautés d'exilés latino-américains s'y sont rassemblées<sup>871</sup> et tant l'APRA que les sections mexicaines et cubaines de la LADLA y sont bien implantées. Immédiatement après le congrès de Bruxelles, au cours d'une tournée de conférences en Allemagne organisée par Willi Münzenberg<sup>872</sup>, Eudocio Ravines prend la parole lors d'une réunion publique à Cologne et altère le contenu des résolutions votées lors du Congrès. Sa prise de parole est rapportée par un autre apriste péruvien exilé à Cuba, Luis Bustamante, dans un article de la revue *América Libre* (La Havane) de juillet 1927, intitulé « *Dos congresos antiimperialistas* ». On y trouve l'idée de la tenue de deux congrès parallèles, et l'appel des apristes à tous les travailleurs d'Amérique latine à se rassembler derrière leur bannière, niant ainsi l'importance de la LADLA et des Partis communistes. Cette provocation cristallise les tensions, et les apristes péruviens (Luis Bustamante, Esteban Pavletich et Jacobo Hurwitz) sont expulsés de la rédaction d'*América Libre*<sup>873</sup>, puis le journal de la LADLA, *El Libertador*, publie un démenti dans son numéro du 13 d'août 1927. La rupture entre apristes et communistes est opérée d'abord à Cuba, avec l'aval du secrétariat sud-américain de l'IC, communiqué par une lettre de Vittorio Codovilla du 25 juillet 1927 :

Notre mot d'ordre pour tous les pays d'Amérique latine [...] est le suivant : une seule Ligue Anti-impérialiste. Et par conséquent celle qui a été fondée au Mexique en 1925 doit être reconnue comme telle. Selon les nouvelles qui nous parviennent de là-bas, j'apprends qu'il pousse des ligues comme des champignons. Il faut combattre absolument ces tendances, démontrer qu'il y a beaucoup de ces anti-impérialistes qui se proposent de servir ... l'impérialisme !<sup>874</sup>

<sup>871</sup> Barry CARR, « Radicals, revolutionaries and Exiles: Mexico City in the 1920s », *Berkeley Review of Latin American Studies*, fall 2010, pp. 26-30.

<sup>872</sup> Organisateur du Congrès de Bruxelles, puis du Congrès de Francfort, c'est une figure centrale de la Ligue contre l'Impérialisme. Voir sa notice biographique : Michel DREYFUS, « MUNZENBERG Willy. Pseudonymes : HERFURT, A. SONNENBURG, STUDZINSKY », in *Le Maitron. Dictionnaire biographique [en ligne]*, 2010, URL complète en biblio.

<sup>873</sup> Alexia MASSHOLDER, « Las luchas de Julio Antonio Mella », *e-l@tina*, décembre 2016, vol. 15, n° 57, pp. 18-34, page 28.

<sup>874</sup> « Nuestra palabra de orden para todos los países de la América Latina [...] es la de: una sola Liga Antiimperialista. Y por consiguiente la que se ha fundado en México en 1925 debe ser reconocida como tal. Por las noticias que nos llegan de allá, me entero que surgen las Ligas como los hongos. Hay que combatir absolutamente esas tendencias, demostrar que hay muchos antiimperialistas que se proponen servir al... imperialismo! » Lettre de Vittorio Codovilla à Julio Antonio Mella et Leonardo Fernández Sánchez (25/07/1927), Relación de documentos sobre México en el Centro Ruso (Biblioteca Manuel Orozco y Berra-Instituto Nacional de Antropología, México) Rollo 10/542-1-18 *apud* Daniel KERSFFELD, *La recepción del marxismo en América Latina y su influencia en las ideas de integración continental: el caso de la Liga Antiimperialista de las Américas*, op. cit., page 226.



Julio Antonio Mella, figure principale des communistes cubains, se lance alors dans une offensive de presse et au sein d'organisations diverses contre l'APRA. Deux Péruviens, Jacobo Hurwitz (1901-1973) et Nicolás Terreros (anciens professeurs de la UPGP<sup>875</sup>) rompent alors publiquement avec Haya, entre février et avril 1928. La revue apriste cubaine *Atuei* s'en fait l'écho en lançant une attaque virulente aux tons antisémites contre Hurwitz<sup>876</sup> dans son numéro 6 d'août 1928<sup>877</sup>, à laquelle répondent Mella dans *El Machete* (le journal du PCM) et Hurwitz dans *El Libertador*, avec un article intitulé « ¿Por qué no estoy con el APRA ? » (18/07/1928)<sup>878</sup>.

Les manœuvres d'Haya et de ses partisans pour apparaître comme la principale force anti-impérialiste en Amérique latine, et les attaques violentes des communistes à l'encontre des apristes, composent une toile de fond qui permet d'appréhender le comportement des militants péruviens, et notamment celui du « groupe de Lima » où Mariátegui est actif. Les confusions entre l'APRA comme parti ou comme alliance dans un front unique motivent ainsi l'envoi de lettres de Mariátegui à Haya<sup>879</sup>, exigeant une explication de sa position. Une réponse « très longue, de seize pages »<sup>880</sup> aurait été envoyée pour éclaircir la ligne apriste, lettre qui semble n'être jamais arrivée<sup>881</sup>. Le contexte de dure polémique entre Haya et les communistes, et la montée en puissance des sections nationales de la LADLA poussent Haya, selon Martínez de la Torre<sup>882</sup>, à lancer une action se voulant spectaculaire : l'insurrection armée contre Leguía au Pérou à partir du port pétrolier de Talara.

L'idée d'un retour d'Haya au Pérou est liée à l'approche des élections présidentielles d'août 1929. Il s'agit alors de profiter d'un renouveau de l'agitation sociale au Pérou pour faire avancer la propagande et la contestation politique directement, au besoin par les armes. Un « Plan de Mexico » est ainsi rédigé et présenté par Haya à la cellule apriste mexicaine le

---

<sup>875</sup> Jeffrey L. KLAIBER, « The Popular Universities and the Origins of Aprismo, 1921-1924 », *Hispanic American Historical Review*, 1 novembre 1975, vol. 55, n° 4, pp. 693-715, page 710.

<sup>876</sup> Hurwitz est le fils du chef de la communauté juive de Lima. Voir Moshe Nes-el, « Jewish input to the ideological formation of the socialist and the communist movements in Peru », *Proceedings of the World Congress of Jewish Studies*, 1993, pp. 340-344, page 341.

<sup>877</sup> Ricardo MARTÍNEZ DE LA TORRE, *Apuntes para una interpretación marxista de Historia Social del Perú*, vol. II, *op. cit.*, page 281.

<sup>878</sup> Voir la reproduction de l'article in *Ibid.*, pp. 281-285.

<sup>879</sup> Sánchez mentionne des lettres (Luis Alberto SÁNCHEZ, *Haya de la Torre o el Político. Crónica de una vida sin tregua*, *op. cit.*, page 152.), et Mariátegui y fait allusion dans un courrier postérieur daté du 16 avril 1928 (Lettre de Mariátegui à la cellule apriste de Mexico [16/04/1928]).

<sup>880</sup> *Ibid.*, p. 153.

<sup>881</sup> Mariátegui écrit qu'il attend encore la réponse d'Haya en avril 1928. Lettre de Mariátegui à la cellule apriste de Mexico (16/04/1928).

<sup>882</sup> Ricardo MARTÍNEZ DE LA TORRE, *Apuntes para una interpretación marxista de Historia Social del Perú*, vol. II, *op. cit.*, page 289.

22 janvier 1928 (date anniversaire de la fondation de l'UPGP)<sup>883</sup>. Signé par les tous les membres présents<sup>884</sup>, ce plan prévoit une prise du pouvoir sur le slogan « Tierra y libertad », repris de la Révolution mexicaine, ainsi qu'une nouvelle organisation des cellules de l'APRA selon un organigramme partidaire et vertical commandé par Haya. Le titre 3 du document est explicite à cet égard :

Pour la réalisation et l'efficacité de la révolution libératrice du Pérou, il est décidé que l'organe unique qui devra la réaliser, strictement limité par les postulats que contient le présent plan, sera le Parti Nationaliste Libérateur du Pérou, organisme politique militaire révolutionnaire, qui reconnaît Víctor Raúl Haya de la Torre comme fondateur et chef suprême, et qui sera dirigé par un Comité Central ayant son siège temporaire à Mexico, intégré par des Comités locaux, subordonnés au Comité Central, avec des sièges publics ou secrets dans d'autres villes du Pérou ou d'Amérique.<sup>885</sup>

Le plan est accompagné de deux *Manifiestos del Partido Nacionalista Peruano*, signés à « Abancay<sup>886</sup>, [le] 5 de février de 1928 » par le « Comité Directivo Nacional del PNP » et à Juliaca<sup>887</sup> par un « Comité d'officiers et de soldats »<sup>888</sup>, bien que les documents aient été imprimés au Mexique. Si, comme le rappelle l'historien péruvien Pedro Planas, le manifeste est un texte de propagande destiné à être largement diffusé, le plan est supposé rester secret. Ainsi, il prévoit une action armée, alors que le manifeste appelle les Péruviens à se mobiliser de manière légale en faveur de la campagne d'Haya de la Torre en 1929. Dans une lettre postérieure, datée du 22 septembre 1929, Haya affirme le caractère de *bluff* de la manœuvre, destinée à jeter le trouble dans l'appareil de renseignement du régime léguiiste, tout en offrant le temps à un envoyé du chef apriste – Felipe Iparraguirre – d'organiser des forces armées insurrectionnelles dans le nord du pays, à partir du port pétrolier de Talara<sup>889</sup>. Iparraguirre est

<sup>883</sup> La déclaration est reproduite in *Ibid.*, pp. 290-293.

<sup>884</sup> Pedro Planas énumère les noms suivants : Esteban Pavletich, Magda Portal, Serafín del Mar, Nicolás Terreros, Jacobo Hurwitz, Carlos Manuel Cox et Manuel Vásquez Díaz. Pedro PLANAS, *Haya de la Torre en su espacio y en su tiempo*, op. cit., page 34.

<sup>885</sup> « Para la realización y eficacia de la revolución libertadora del Perú, queda establecido que el órgano único que habrá de realizarla, sujeto estrictamente a los postulados que contiene el presente plan, será el Partido Nacionalista Libertador del Perú, organismo político militar revolucionario, que reconoce como fundador y jefe supremo en ambos órdenes Víctor Raúl Haya de la Torre y que estará dirigido por un Comité Central con sede temporal en México, integrado por Comités locales, subordinados al Comité Central, con sede pública o secreta en otras ciudades del Perú y de América ». « Plan de México » in Ricardo MARTÍNEZ DE LA TORRE, *Apuntes para una interpretación marxista de Historia Social del Perú*, vol. II, op. cit., page 290.

<sup>886</sup> Abancay est une ville de la province péruvienne d'Apurímac, proche de la ville de Cuzco.

<sup>887</sup> Ville de la province de San Román, dans le sud du Pérou.

<sup>888</sup> Jorge BASADRE, *Historia de la República del Perú, 1822-1933 (T. XIV)*, 8<sup>e</sup> éd., Lima, La República - Universidad Ricardo Palma, 1998, page 3060.

<sup>889</sup> Haya de la Torre donne le récit suivant de l'échec de la mission d'Iparraguirre et du « Plan de Mexico » : « Iparraguirre partit du Mexique et je fus expulsé au Costa Rica. Nos communications se maintinrent et au Mexique, Iparraguirre trouva l'argent nécessaire pour se rendre dans le nord du Pérou où, selon ce que nous avions décidé, il devait réaliser la propagande auprès des ouvriers et des soldats de l'Armée pour former une première armée révolutionnaire. Je partis vers Panama pour retrouver Iparraguirre au Mexique mais je fus expulsé de Panama vers l'Europe. Iparraguirre vint à Cuba et reçut une nouvelle aide économique des camarades apristes. Il se rendit au Pérou et y travailla six mois avec une prudence merveilleuse. Il

rapidement arrêté et torturé par les services de Leguía<sup>890</sup>, et Haya est interdit de débarquer du navire qui l'amène à Panama sur le chemin du Pérou, en décembre 1928. Il doit donc rester sur le bâtiment à destination de Brême, en Allemagne. Au-delà de l'échec effectif de la mission, cet épisode précipite les positions des uns et des autres dans le microcosme apriste. Les documents imprimés en janvier au Mexique sont envoyés aux diverses cellules apristes hors du Pérou<sup>891</sup>, et aux camarades de Lima par valise diplomatique<sup>892</sup> grâce aux contacts mexicains de l'APRA. La réaction est immédiatement négative de la part de Mariátegui et ses camarades<sup>893</sup>. Se met alors en marche un ensemble de correspondances entre les multiples militants impliqués dans la polémique, chacun des deux camps exposant ses principes, se comptant et tentant de convaincre les indécis de les rejoindre. Commencée en janvier 1928, la rupture entre communistes et apristes péruviens est un processus qui n'est effectivement consommé qu'en 1930.

Dans une lettre à la cellule apriste de Mexico datée du 16 avril 1928, Mariátegui – répondant manifestement à un courrier précédant – nie toute influence extérieure dans son rejet du plan de Mexico (des communistes argentins de *La Correspondencia Sudamericana*,

---

communiquait constamment avec moi et sa dernière lettre m'informait de la formation d'une armée sur la base de 2500 ouvriers de Talara. Je devais recevoir le télégramme convenu pour me rendre au Pérou immédiatement » (« Iparraguirre salió para México y yo expulsado a Costa Rica. Nuestras comunicaciones se mantuvieron y en México Iparraguirre consiguió el dinero para trasladarse al Norte del Perú donde, según habíamos acordado, debía realizar la propaganda entre los obreros y licenciados del Ejército para formar el primer ejército revolucionario. Yo salí a Panamá para encontrarme con Iparraguirre en México pero en Panamá fui expulsado a Europa. Iparraguirre vino a Cuba y recibió nueva ayuda económica de los compañeros apristas. Fue al Perú y trabajó seis meses con una cautela maravillosa. Se comunicó constantemente conmigo y su última carta me avisaba de la formación de un ejército sobre la base de 2.500 obreros de Talara. Yo debería recibir el telegrama acordado para trasladarme al Perú inmediatamente »). Lettre de Haya de la Torre a César Mendoza (Berlin, 22/09/1929) *apud* Nelson MANRIQUE, *¡Usted fue aprista!*, *op. cit.*, page 79.

<sup>890</sup> Jorge BASADRE, *Historia de la República del Perú, 1822-1933 (T. XIV)*, *op. cit.*, page 3060.

<sup>891</sup> Ravines atteste avoir reçu un paquet contenant les tracts à Paris (Eudocio RAVINES, *La Gran Estafa*, *op. cit.*, page 123.), de même que la cellule de Buenos Aires (Lettre de Juan D. Morel à Mariátegui [7/09/1928], *in* Ricardo MARTÍNEZ DE LA TORRE, *Apuntes para una interpretación marxista de Historia Social del Perú*, vol. II, *op. cit.*, page 307.).

<sup>892</sup> Cette information n'est pas sourcée explicitement, mais elle est avancée par l'historien Daniel Parodi Revoredo dans une publication récente (Daniel PARODI REVOREDO, « Lima no respondía », *op. cit.*, page 1028.). Elle apparaît également sous la plume de Ricardo Melgar Bao, qui raconte les coulisses de la rupture des relations diplomatiques entre le Pérou et le Mexique sur la base d'une supposée protection offerte par la chancellerie mexicaine à Haya de la Torre. La pièce à conviction avancée par les autorités péruviennes est une lettre adressée par Haya à Mariátegui et datée du 22 septembre 1929, ainsi que le fait que la maison dans laquelle Haya est arrêté en 1932 communique avec l'ambassade du Mexique à Lima. Ricardo MELGAR BAO, *Redes e imaginario del exilio en México y América Latina: 1934-1940*, 1a ed., Ciudad de México, Universidad Nacional Autónoma de México Centro de Investigaciones sobre América Latina y el Caribe, Colección América Latina, n° 3, 2018, pages 38-39.

<sup>893</sup> Sans pouvoir avancer de date précise de la réception des manifestes et du plan de Mexico par le groupe de Lima, il est cependant possible d'affirmer que ces documents leur parviennent après la sortie du numéro 12 d'*Amauta*, de février 1928. En effet, on y trouve le dernier texte signé par Haya pour la revue (Víctor Raúl HAYA DE LA TORRE, « El problema histórico de Nuestra América », *op. cit.*).

de l'UCSAYA<sup>894</sup>, des communistes mexicains d'*El Libertador*). Il critique surtout l'absence de consultation des autres cellules antérieurement à la mise en marche du plan de Mexico, et surtout la dimension de *bluff* que supposent les manifestes : personne ne parle du Parti Nationaliste Péruvien au Pérou, il n'y a aucune organisation à Abancay ou Juliaca, il s'agit d'un pur mensonge démagogique autour d'une candidature encore inexistante.

J'ai lu un « second manifeste du comité central d'un parti nationaliste péruvien, résidant à Abancay ». Et sa lecture m'a profondément attristé, 1<sup>o</sup> parce que, comme pièce politique, il appartient à la plus détestable littérature électoraliste du vieux régime ; et 2<sup>o</sup> parce qu'il dévoile la tendance à cimenter un mouvement – dont la plus grande force jusqu'à présent était sa vérité – sur le *bluff* et le mensonge. Si ce papier était attribué à un groupe irresponsable, sa démagogie ne m'importerait pas, car je sais qu'en toute campagne un peu ou beaucoup de démagogie sont inévitables et même nécessaires. Mais au pied de ce document se trouve la signature d'un comité central qui n'existe pas, mais dont le peuple ingénu va croire qu'il existe et qu'il est réel. Et c'est en ces termes de démagogie grossière et vulgaire que nous devons diriger le pays ? Il n'y a pas une seule fois le mot socialisme. C'est une déclaration lamentable et vide de libéraloïdes de style ancien. Comme prose et comme idée cette pièce est en-dessous de la littérature politique postérieure à Billinghurst [Président du Pérou de 1912 à 1914].<sup>895</sup>

Le détail de la polémique n'entre pas dans les limites de notre travail<sup>896</sup>, mais elle permet de préciser les conditions dans lesquelles se formulent les oppositions entre apristes et communistes parmi les militants péruviens. En particulier, c'est l'occasion pour Mariátegui de

<sup>894</sup> Il s'agit de l'*Unión Centro Sud Americana y de las Antillas*, une organisation anti-impérialiste surgie au Mexique au mitan des années 1920, par conséquent en concurrence avec l'APRA. Voir Ricardo MELGAR BAO, « Un neobolivarismo antiimperialista: La Unión Centro Sud Americana y de las Antillas (UCSAYA) », *Políticas de la Memoria*, 2007 2006, n° 6/7, pp. 149-164.

<sup>895</sup> « He leído un “segundo manifiesto del comité central del partido nacionalista peruano, residente en Abancay”. Y su lectura me ha contristado profundamente; 1<sup>o</sup> porque, como pieza política, pertenece a la más detestable literatura eleccionaria del viejo régimen; y 2<sup>o</sup> porque acusa la tendencia a cimentar un movimiento –cuya mayor fuerza era hasta ahora su verdad– en el bluff y la mentira. Si ese papel fuese atribuido a un grupo irresponsable, no me importaría su demagogia, porque sé que en toda campaña o un poco o un mucho de demagogia son inevitables y aún necesarios. Pero al pie de ese documento está la firma de un comité central que no existe, pero que el pueblo ingenuo creará existente y verdadero. ¿Y es en esos términos de grosera y ramplona demagogia criolla, como debemos dirigirnos al país? No hay ahí una sola vez la palabra socialismo. Toda es declamación estrepitosa y hueca de liberaloides de antiguo estilo. Como prosa y como idea está esa pieza por debajo de la literatura política posterior a Billinghurst ». Lettre de Mariátegui à la cellule apriste de Mexico (Lima, 16/04/1928).

<sup>896</sup> On trouvera une bibliographie abondante revenant en détail sur les échanges épistolaires et les positionnements des différents acteurs. Pour une version ouvertement apriste de la polémique, voir José A. BARBA CABALLERO, *Haya de la Torre y Mariátegui frente a la historia*, Lima, Editorial Imprenta Amauta, 1978. Du même auteur, mais en débat avec César Lévano (1926-2019), membre du cercle de Mariátegui t du PC, voir José A. BARBA CABALLERO et César LÉVANO, *La polémica: Haya de la Torre - Mariátegui*, 1<sup>re</sup> éd., Lima, s/e, 1979. Notons que des productions récentes ont repris une lecture faisant de Mariátegui le principal responsable de la rupture au sein de l'APRA, c'est en particulier le cas de Pedro Planas (Pedro PLANAS, *Haya de la Torre en su espacio y en su tiempo*, op. cit.), et plus récemment de Daniel Parodi Revoredo (Daniel PARODI REVOREDO, « Lima no respondía », op. cit.). Pour une compilation des lettres des différents acteurs, on se référera aux ouvrages de Ramón García Rodríguez (Ramón GARCÍA RODRÍGUEZ (dir.), *Mariátegui - Haya. Materiales de un debate*, op. cit.) et à l'incontournable Martínez de la Torre (Ricardo MARTÍNEZ DE LA TORRE, *Apuntes para una interpretación marxista de Historia Social del Perú*, vol. II, op. cit.). Une majorité d'auteurs identifie dans le Plan de Mexico la raison de la rupture au sein de l'APRA, et la formation consécutive du PSP.

se situer par rapport à une proposition politique qui s'affirme et à laquelle il s'oppose ouvertement. Dans une lettre adressée au militant Miguel Ángel Urquieta, Mariátegui résume les enjeux du débat :

En deux mots, je vous dirais que, étant comme je le suis, et les camarades de Mexico le savent, absolument étranger à l'attitude et aux mobiles d'Hurwitz et Terreros, je n'approuve pas, pour ma part, l'orientation qu'imprime Haya à l'APRA depuis quelques temps, conçue au départ comme un front unique et une alliance, – son nom [le *Partido Nacional Libertador*] le déclare et le définit comme un parti, ce qui suppose une homogénéité d'opinion et une filiation qu'il n'y a pas lieu d'attendre ni d'espérer. Dans plusieurs lettres aux camarades de Mexico, et à Haya lui-même, j'ai exposé mes observations, sans parvenir à ce qu'ils entendent mon point de vue. Je ne prétends pas que mon opinion prévale, mais, dans tous les cas, j'exige une décision qui soit effectivement le fait de la majorité des éléments, encore très peu nombreux, réellement affiliés à l'APRA. Je soutiens qu'il existe des éléments, des embryons d'organisation de l'APRA, mais pas l'APRA elle-même, comme ce que désigne son nom. Je m'oppose à une campagne de *bluff*. J'exige plus de sérieux.

Après avoir analysé la situation, Mariátegui exprime clairement sa position. L'opposition du Péruvien est à la fois procédurale et politique : les militants n'ont pas été consultés sur la stratégie, et les formes que propose le plan de Mexico sont inacceptables pour les membres de l'APRA alignés sur des positions socialistes et communistes :

Et si la définition comme parti est maintenue, je revendique absolument mon indépendance et celle d'*Amauta*. Dans cette situation, le débat s'est engagé sur une campagne illusoire en faveur de la candidature d'Haya à la présidence, au nom d'un certain parti nationaliste. Si cela surgissait spontanément de sympathisants non tenus de respecter notre idéologie et sa praxis adéquate, je ne dirais rien. Mais un tel mouvement n'existe pas ; les efforts – destinés à tomber dans le vide – de ceux qui cherchent à le provoquer partent du noyau des exilés de l'APRA lui-même. Et, bien que jusqu'à présent, dans le but d'éviter toute mauvaise communication sur ce désaccord, et son écho parmi nos rangs, j'aie maintenu la controverse dans une réserve stricte, je ne peux m'abstenir d'informer les camarades comme vous de mes points de vue. Pour compléter cette information, je vous enverrai des copies des lettres<sup>897</sup> envoyées à Mexico.<sup>898</sup>

<sup>897</sup> C'est par ces envois évoqués dans la correspondance que nous pouvons suivre la diffusion des arguments de Mariátegui et ses camarades à leurs contacts. Des copies sont ainsi envoyées à Luis Emilio Valcárcel (Lettre de Mariátegui à Luis Emilio Valcárcel [19/10/1928]), Nicanor de la Fuente (Lettre de Mariátegui à Nicanor de la Fuente [20/06/1929]), Luis Bustamante (Lettre de Mariátegui à Luis Bustamante [22/04/1928] in Ricardo MELGAR BAO et Manuel PÁSARA PÁSARA (dir.), *José Carlos Mariátegui : Originales e inéditos, 1928, op. cit.*, pages 172-173.), Mário Nerval (Lettre de Mariátegui à Mário Nerval [28/06/1929]) et Carlos Arbulú Miranda (Lettre de Mariátegui à Carlos Arbulú Miranda [29/09/1928]).

<sup>898</sup> « En dos palabras, le diré que, siendo como soy, y los compañeros de México lo saben, absolutamente extraño a la actitud y los móviles de Hurwitz y Terreros, no apruebo, por mi parte, la orientación que desde hace algún tiempo imprime Haya al Apra, concebida al principio como frente único y alianza, -su nombre lo declara y definida luego como partido, lo que supone una homogeneidad de opinión y filiación que no cabe esperar ni pretender. En varias cartas a los compañeros de México, y al propio Haya, he expuesto mis observaciones, sin conseguir que entiendan mi punto de vista. Yo no pretendo que mi opinión prevalezca; pero en todo caso, reclamo una decisión que sea efectivamente el parecer de la mayoría de los elementos, muy pocos todavía, realmente afiliados al Apra. Sostengo que existen elementos, gérmenes, de organización del Apra; pero no el Apra mismo como aquello que su nombre designa. Me opongo a una campaña de bluff. Reclamo más seriedad. Y si es mantenida la definición de partido, reivindico absolutamente mi independencia y la de "Amauta". - En este estado, el debate ha empezado una ilusa campaña a favor de la

Les termes politiques sont plus explicites dans la lettre collective adressée par le groupe de Lima à la cellule de Mexico, datée du 10 juillet 1928, que l'on peut résumer en quelques points clés : 1° la décision de la cellule mexicaine s'arroge la représentation de l'APRA tout entière, sans en consulter les membres ; 2° elle rappelle le principe d'une alliance de front unique large, au sein de laquelle différentes positions politiques peuvent coexister ; 3° elle conteste l'applicabilité du modèle chinois tiré du Guomindang. C'est en particulier sur le dernier point que la rupture amène une lecture novatrice, à l'intersection de l'analyse du racisme en Amérique latine et de celle du rôle des classes moyennes. Un passage de la lettre sera ainsi repris mot pour mot dans le document envoyé à la conférence de Buenos Aires en juin 1929, intitulé *Punto de vista antiimperialista* :

La collaboration avec la bourgeoisie, et même avec de nombreux éléments féodaux, dans la lutte anti-impérialiste chinoise, s'explique par des raisons de race, de civilisation nationale qui n'existent pas entre nous. Le Chinois noble ou bourgeois se sent profondément chinois. Au mépris du Blanc pour sa culture stratifiée et décrépite, il répond par le mépris et l'orgueil de sa tradition millénaire. En Chine, l'anti-impérialisme peut reposer sur le sentiment et le facteur nationaliste. En Indo-Amérique les circonstances ne sont pas les mêmes. L'aristocratie et la bourgeoisie *criollas* ne se sentent pas solidaires du peuple par le lien d'une histoire et d'une culture communes. Au Pérou, l'aristocrate et le bourgeois blanc méprisent ce qui est populaire, ce qui est national. Ils se sentent, avant tout, blancs. Le petit-bourgeois métis imite cet exemple. La bourgeoisie liménienne fraternise avec les capitalistes *yankees*, et mêmes avec leurs simples employés, au *Country Club* et au Tennis et dans les rues. Le *yankee* épouse la demoiselle *criolla* sans inconvénient de race ni de religion, et celle-ci ne ressent pas de scrupule de nationalité ni de culture à préférer le mariage avec un individu de la race de l'envahisseur. La jeune fille de la classe moyenne n'a pas non plus ce scrupule. La *huachafita*<sup>899</sup> qui peut attraper un *yankee* employé de la Grace ou de la Foundation le fait avec la satisfaction de celle qui sent que sa condition sociale s'élève. Le facteur nationaliste, du fait de ces raisons objectives qui n'échappent certainement à aucun d'entre vous, n'est ni décisif ni fondamental dans la lutte anti-impérialiste dans notre environnement. Il n'y a que dans les pays comme l'Argentine, où il existe une bourgeoisie nombreuse et riche, fière du niveau de richesse et de pouvoir de sa patrie, et où la personnalité nationale a, de ce fait, des traits plus clairs et nets que dans ces pays retardataires, que l'anti-impérialisme peut (peut-être) pénétrer facilement parmi les éléments bourgeois ; mais il ne le peut que pour

---

candidatura de Haya a la presidencia, en el nombre de un llamado partido nacionalista. Si esto surgiese espontáneamente de simpatizantes no obligados a respetar nuestra ideología y su congrua praxis, no diría nada. Pero un movimiento de esta clase no existe; que los esfuerzos, -destinados a caer en el vacío-, de los que intentan provocarlo, parten del propio núcleo de los deportados del Apra. Y, aunque hasta ahora, con el objeto de evitar toda mala inteligencia de este desacuerdo, y su resonancia fuera de nuestras filas, he mantenido en estricta reserva la controversia, no puedo abstenerme de informar a compañeros como Ud. de mis puntos de vista. Para completar esta información, le enviaré copias de unas cartas dirigidas a México ». Lettre de Mariátegui à Miguel Ángel Urquieta (30/06/1928).

<sup>899</sup> Le terme désigne « une femme de classe sociale basse qui présume ou tente d'appartenir à une classe supérieure et cherche à monter par tous les moyens » (« Mujer de clase social baja que presume o aparenta pertenecer a otra superior e intenta ascender por cualquier medio »). ASOCIACIÓN DE ACADEMIAS DE LA LENGUA ESPAÑOLA, « Huachafita », in *Diccionario de americanismos*, URL complète en biblio.

des raisons d'expansion et de croissance capitalistes et non pour des raisons de justice sociale et de doctrine socialiste comme c'est notre cas.<sup>900</sup>

L'absence de textes aussi clairs de la part de Mariátegui et ses camarades les plus proches avant l'épisode du plan de Mexico suggère que s'il s'agissait probablement d'un thème de discussion entre eux, il n'était pas temps d'explicitier les différences ou de pousser les uns et les autres à une clarification pouvant aboutir à une rupture de l'alliance. Une fois ces militants mis au pied du mur par les annonces de la cellule de Mexico, ces analyses apparaissent et font l'objet de textes – d'abord à destination de cellules ou d'individus au travers de la correspondance, bientôt en tant que parti et à destination de l'IC ou encore publié dans *Amauta*. Ici, la lettre prend au sérieux l'ambition d'émuler le Guomindang formulée par Haya, de manière à en montrer l'artificialité et le caractère singulier de l'expérience chinoise. Il s'agit également de rappeler qu'en Chine la rupture entre les communistes et les nationalistes s'est faite au prix d'un massacre et d'une grande répression à l'encontre des marxistes<sup>901</sup>.

Dans une lettre adressée à Eudocio Ravines, datée du 12 décembre 1928, Mariátegui livre une analyse plus spécifique de la position d'Haya de la Torre et de la nouvelle orientation qu'il donne à l'APRA. Il qualifie cette orientation de *caudillismo* et de personnalisme qu'il assimile à l'« *irigoyenismo* » et à l'« *alessadrismo* », à savoir les mouvements ayant porté au pouvoir Hipólito Irigoyen en Argentine et Jorge Alessandri au

---

<sup>900</sup> « La colaboración con la burguesía, y aun de muchos elementos feudales, en la lucha anti-imperialista china, se explica por razones de raza, de civilización nacional que entre nosotros no existen. El chino noble o burgués se siente entrañablemente chino. Al desprecio del blanco por su cultura estratificada y decrepita, corresponde con el desprecio y el orgullo de su tradición milenaria. El anti-imperialismo en la China puede, por tanto, descansar en el sentimiento y en el factor nacionalista. En Indo-América las circunstancias no son las mismas. La aristocracia y la burguesía criollas no se sienten solidarizadas con el pueblo por el lazo de una historia y de una cultura comunes. En el Perú, el aristócrata y el burgués blancos, desprecian lo popular, lo nacional. Se sienten, ante todo, blancos. El pequeño burgués mestizo imita este ejemplo. La burguesía limeña fraterniza con los capitalistas yanquis, y aún con sus simples empleados, en el Country Club, en el Tennis y en las calles. El yanqui desposa sin inconveniente de raza ni de religión a la señorita criolla, y ésta no siente escrúpulo de nacionalidad ni de cultura en preferir el matrimonio con un individuo de la raza invasora. Tampoco tiene este escrúpulo la muchacha de la clase media. La "huachafita" que puede atrapar un yanqui empleado de Grace o de la Foundation lo hace con la satisfacción de quien siente elevarse su condición social. El factor nacionalista, por estas razones objetivas que a ninguno de ustedes escapa seguramente, no es decisivo ni fundamental en la lucha anti-imperialista en nuestro medio. Sólo en los países como la Argentina, donde existe una burguesía numerosa y rica, orgullosa del grado de riqueza y poder en su patria, y donde la personalidad nacional tiene por estas razones contornos más claros y netos que en estos países retardados, el anti-imperialismo puede (tal vez) penetrar fácilmente en los elementos burgueses; pero por razones de expansión y crecimiento capitalistas y no por razones de justicia social y doctrina socialista como es nuestro caso ». On peut retrouver le passage dans les *OC* (José Carlos MARIÁTEGUI, *IP*, *op. cit.*, pages 88-89.), dans le document édité par le SSA (SECRETARIADO SUDAMERICANO DE LA INTERNACIONAL COMUNISTA, *El movimiento revolucionario*, *op. cit.*, page 150.), ou encore dans la lettre collective envoyée au groupe de Mexico (Ramón GARCÍA RODRÍGUEZ (dir.), *Mariátegui - Haya. Materiales de un debate*, *op. cit.*, pages 27-28.).

<sup>901</sup> Lettre collective du Groupe de Lima (Lima, 10/07/1928), in Ramón GARCÍA RODRÍGUEZ (dir.), *Mariátegui - Haya. Materiales de un debate*, *op. cit.*, page 26.

Chili. Ces deux figures du radicalisme<sup>902</sup> se sont largement appuyées sur les secteurs de la petite-bourgeoisie urbaine comme base sociale de leurs gouvernements. Mariátegui nie toute capacité révolutionnaire à une telle orientation, et voit dans l'attitude des apristes une survalorisation de la petite-bourgeoise comme facteur de transformation de la société. Plus précisément, il y voit la base sociale du leguisme « qui lui parle bien son langage, s'approprie ses mythes, connaît et exploite ses ressorts sentimentaux et mentaux »<sup>903</sup>. Mariátegui dresse une continuité entre l'accession au pouvoir de Leguía par le mouvement du 4 juillet 1919, dont il ne resterait que l'appui de la petite-bourgeoisie, et les formes chiliennes et argentines de réformisme :

De dix individus de la classe moyenne que vous interrogez, cinq sont des leguistes latents ou manifestes, non par adhésion aux personnes du gouvernement, mais à leurs conceptions et méthodes. Notre phénomène alessandriste ou irigoyeniste s'est déjà produit : c'est le leguisme. Il a, comme cela convient à son milieu, les limites et les fausses pudeurs d'un critère clérical, conservateur ; il n'a pas touché au capital, ni même à la vieille aristocratie ; il a maintenu tous les préjugés ; mais il est, en partie, notre mutinerie petite-bourgeoise, dont le grand capital, et surtout la finance étrangère, ont rapidement tiré profit.<sup>904</sup>

Cette lecture fait écho au parallèle que dresse la lettre collective du 10 juillet entre l'alignement sur la petite-bourgeoisie et la naissance du fascisme en Italie. Plus exactement, la critique porte sur l'impératif de la prise du pouvoir sur cette base sociale en acceptant de recourir à tous les moyens par pragmatisme et cynisme :

La tactique, la praxis sont en elles-mêmes plus que simple forme et système. Les moyens, même quand il est question de mouvement ayant une forte doctrine, finissent par se substituer aux fins. J'ai vu se former le fascisme. Qui étaient les fascistes au départ ? Presque tous étaient des éléments d'imprégnation et d'histoire révolutionnaire plus ancienne que n'importe lequel d'entre nous. Socialistes d'extrême-gauche, comme Mussolini, acteur de la semaine rouge de Bologne ; syndicalistes révolutionnaires, de trempe héroïque, comme Corridoni, formidable organisateur ouvrier ; anarchistes de haut vol intellectuel et philosophique, comme Massimo Rocca ; futuristes, à l'ultraisme strident, comme Marinetti, Settimelli, Bottai, etc. Tous ces gens étaient ou se sentaient révolutionnaires, anticléricaux, républicains « au-delà du communisme » selon la phrase de Marinetti. Et vous savez comment le cours même de leurs actions les convertit en une

<sup>902</sup> Pour une étude du radicalisme en Argentine, voir David ROCK, *El radicalismo argentino, 1890-1930*, Buenos Aires, Amorrortu, 2001.

<sup>903</sup> « que le habla bien su idioma, se apropia de sus mitos, conoce y explota sus resortes sentimentales y mentales ». Lettre de Mariátegui à Eudocio Ravines (Lima, 31/12/1928).

<sup>904</sup> « De diez individuos de la clase media que usted interroga, cinco son leguistas latentes, si no manifiestos, no por adhesión a las personas del gobierno, sino a sus conceptos y métodos. Nuestro fenómeno alessandrista o irigoyenista se ha producido ya: es el leguismo. Tiene, como corresponde al medio, las limitaciones y las gazmoñerías de un criterio clerical, conservador; no ha tocado al capital, ni siquiera a la vieja aristocracia; ha mantenido todos los prejuicios; pero es, en parte, nuestro motín pequeñoburgués rápidamente usufructuado por el gran capital y, sobre todo, por la finanza extranjera ». Lettre de Mariátegui à Eudocio Ravines (Lima, 31/12/1928) in Ricardo MELGAR BAO et Manuel PÁSARA PÁSARA (dir.), *José Carlos Mariátegui : Originales e inéditos, 1928, op. cit.*, page 197.



force différente de ce qu'ils supposaient eux-mêmes. La tactique exigeait qu'ils attaquent la bureaucratie révolutionnaire, qu'ils brisent le parti socialiste, qu'ils détruisent l'organisation ouvrière. Pour réaliser cette entreprise, la bourgeoisie leur fournit des hommes, des camions, des armes et de l'argent. Le socialisme, le prolétariat était, malgré de toutes ses entraves bureaucratiques, la révolution. Le fascisme avait, nécessairement, une fonction réactionnaire.<sup>905</sup>

Il s'agit pour Mariátegui de clarifier les bases d'un possible travail commun, tout en en posant également les limites, comme il l'exprime clairement dans la lettre de décembre 1928 à Ravines :

Si nous voulons édifier quelque chose de solide, il nous faut travailler [...] sur des bases nettement socialistes. Si d'autres veulent une méthode originale, petite-bourgeoise, caudilliste, qu'à cela ne tienne. Qu'ils partent de leur côté. Je ne les accompagne pas ni ne les approuve. Et je crois que je suis plus proche de la réalité et plus proche du Pérou qu'eux, malgré mon européisme présumé et mon supposé côté doctrinaire excessif.<sup>906</sup>

De cette polémique interne sortent deux documents décisifs dans la formulation de la ligne stratégique explicitement socialiste du groupe de Mariátegui : *Punto de vista antiimperialista*, dont nous avons vu qu'un des points de départ est la controverse avec la cellule apriste de Mexico, et l'éditorial du numéro 17 d'*Amauta* (septembre 1928), intitulé « *Aniversario y balance* ». Ce dernier document est sans aucun doute le texte le plus cité de toute l'œuvre mariatéguienne, en raison de la définition originale du socialisme indo-américain qu'il y propose. Replonger ce texte dans son contexte permet d'y voir également un solde de compte avec les apristes et Haya de la Torre. En effet, court en filigrane de l'article un positionnement affirmatif qui constitue également une réponse aux principales propositions théoriques et stratégiques de l'APRA. Ainsi, dès la première page, on trouve un rejet explicite de toute association au plan de Mexico :

---

<sup>905</sup> « La táctica, la praxis, en sí mismas son algo más que forma y sistema. Los medios, aun cuando se trata de movimientos bien adoctrinados, acaban por substituir a los fines. He visto formarse al fascismo. ¿Quiénes eran, al principio, los fascistas? Casi todos elementos de más vieja impregnación e historia revolucionaria que cualquiera de nosotros. Socialista de extrema izquierda, como Mussolini, actor de la semana roja de Boloña; sindicalistas revolucionarios, de temple heroico, como Corridoni, formidable organizador obrero; anarquista de gran vuelo intelectual y filosófico como Massimo Rocca; futurista, de estridente ultraísmo, como Marinetti, Settimelli, Bottai, etc. Toda esa gente era o se sentía revolucionaria, anticlerical, republicana «más allá del comunismo» según la frase de Marinetti. Y ustedes saben cómo el curso mismo de su acción los convirtió en una fuerza diversa de lo que a sí mismos se suponían. La táctica les exigía atacar la burocracia revolucionaria, romper al partido socialista, destrozando la organización obrera. Para esta empresa la burguesía los abasteció de hombres, camiones, armas y dinero. El socialismo, el proletariado, era, a pesar de todos sus lastres burocráticos, la revolución. El fascismo por fuerza tenía una función reaccionaria ». Lettre de Mariátegui à la cellule apriste de México (16/04/1928) in *Ibid.*, p. 171.

<sup>906</sup> « Tenemos que trabajar, por consiguiente, si queremos edificar algo sólido, sobre bases netamente socialistas. Si hay otros que quieren un método original, pequeñoburgués, caudillista, perfectamente. Que vayan por su cuenta. Yo no los acompaño ni los apruebo. Y creo que estoy más cerca de la realidad y más cerca del Perú que ellos, a pesar de mi presunto europeísmo y de mi supuesto excesivo doctrinarismo ». Lettre de Mariátegui à Eudocio Ravines (Lima, 31/12/1928) in *Ibid.*, p. 197.

*Amauta* n'est pas une diversion ni un jeu d'intellectuels purs : elle professe une idée historique, elle confesse une foi active et multitudinaire, elle obéit à un mouvement social contemporain. Dans la lutte entre deux systèmes, entre deux idées, il ne nous vient pas à l'esprit de nous sentir spectateurs ni d'inventer un troisième terme. L'originalité à outrance est une préoccupation littéraire et anarchique. Sur notre bannière nous écrivons ce seul mot simple et grand : Socialisme. (Par cette devise nous affirmons notre absolue indépendance vis-à-vis de l'idée d'un Parti Nationaliste, petit-bourgeois et démagogique).<sup>907</sup>

La parution du numéro 17 ouvre une nouvelle période pour la revue, fermée pendant plusieurs mois sur ordre du régime (juillet – décembre 1927). L'éditorial est l'occasion d'un retour sur l'expérience vécue depuis septembre 1926, date du premier numéro. Cela est net dans le passage ci-dessus et c'est également un moment de distanciation avec des formulations ne correspondant pas à la ligne désormais adoptée. En ce sens, « *Aniversario y balance* » est aussi (en partie) le fruit de la rupture avec l'APRA, qui n'occupera plus le même espace dans les pages de la revue. Il est donc difficile de ne voir aucun rapport entre l'annonce d'un nouveau cours et la répudiation de termes qui, auparavant, avaient permis de nommer l'ensemble disparate des militants ou des sympathisants qui s'identifiaient dans la revue et dans l'APRA :

« Nouvelle génération », « nouvel esprit », « nouvelle sensibilité », tous ces termes ont vieilli. Il faut dire la même chose de ces autres étiquettes : « avant-garde », « gauche », « rénovation ». Ils furent neufs et bons en leur temps. Nous nous en sommes servi pour établir des démarcations provisoires, pour des raisons contingentes de topographie et d'orientation. Ils sont aujourd'hui trop génériques et amphibologiques. Sous ces étiquettes commencent à passer de grossières contrefaçons.<sup>908</sup>

L'article constitue une forme de conclusion à une période de définition et de débats, mais c'est aussi un appel à dépasser une compréhension trop étriquée du socialisme. Cela prend notamment la forme d'une appropriation de la révolution en tant que « révolution socialiste », dont Mariátegui déclare, à la manière d'une recette de cuisine : « À ce mot ajoutez tous les adjectifs que vous voulez : "anti-impérialiste", "agrarienne", "nationaliste-révolutionnaire". Le

<sup>907</sup> « "Amauta" no es una diversión ni un juego de intelectuales puros: profesa una idea histórica, confiesa una fe activa y multitudinaria, obedece a un movimiento social contemporáneo. En la lucha entre dos sistemas, entre dos ideas, no se nos ocurre sentirnos espectadores ni inventar un tercer término. La originalidad a ultranza, es una preocupación literaria y anárquica. En nuestra bandera, inscribimos esta sola, sencilla y grande palabra: Socialismo. (Con este lema afirmamos nuestra absoluta independencia frente a la idea de un Partido Nacionalista, pequeño burgués y demagógico) ». José Carlos MARIÁTEGUI, « Aniversario y balance », *op. cit.*, page 1.

<sup>908</sup> « "Nueva generación", "nuevo espíritu", "nueva sensibilidad", todos estos términos han envejecido. Lo mismo hay que decir de estos otros rótulos: "vanguardia", "izquierda", "renovación". Fueron nuevos y buenos en su hora. Nos hemos servido de ellos para establecer demarcaciones provisionales, por razones contingentes de topografía y orientación. Hoy resultan ya demasiado genéricos y anfibiológicos. Bajo estos rótulos, empiezan a pasar gruesos contrabandos ». *Ibid.*, p. 2.

socialisme les suppose, les précède, les embrasse tous »<sup>909</sup>. On trouve également une allusion à l'accusation d'européisme portée par Haya<sup>910</sup> et ses partisans :

Certainement, le socialisme n'est pas une doctrine indo-américaine. Mais aucune doctrine, aucun système contemporain ne l'est ni ne peut l'être. Et le socialisme, bien qu'il soit né en Europe, comme le capitalisme, n'est pas pour autant spécifiquement ni particulièrement européen. C'est un mouvement mondial, auquel ne se soustrait aucun des pays qui se meuvent dans l'orbite de la civilisation occidentale.<sup>911</sup>

L'article reprend de manière condensée la vision dialectique de l'histoire et du jeu entre global et particulier, dont nous avons vu la centralité dans la pensée de Mariátegui, pour l'opposer à tout exceptionnalisme, mais aussi à toute velléité d'effacer la singularité de l'histoire et de la culture de l'Indo-Amérique. La rupture avec l'APRA est nette par le rejet des tactiques (le parti nationaliste, le *bluff*), mais aussi du point de vue de la stratégie, c'est-à-dire au niveau d'abstraction supérieur, dans les termes mêmes de l'analyse, comme *Punto de vista antiimperialista* le démontrera.

Dans ce document, destiné à être lu aux conférences de Montevideo (ISR, mai 1929) et Buenos Aires (IC, juin 1929), Mariátegui répond aux thèses de l'APRA, ces dernières constituant un sous-texte par rapport auquel le document se positionne. Ainsi, l'idée d'une assimilation de la situation des pays latino-américains à l'Asie est battue en brèche, de même que l'idée qu'il existe une bourgeoisie nationale disposée à s'opposer à l'impérialisme (nous avons vu notamment comment Mariátegui fait intervenir la question de la « race » dans ce débat). Le cœur de l'argumentaire est cependant ailleurs : il porte sur l'ordre logique régissant les catégories de gauche et d'anti-impérialisme, et sur les conséquences concrètes de leur ordonnancement. Ainsi, il constitue un commentaire de la déclaration d'Haya de la Torre qui écrivait : « Nous ne sommes pas anti-impérialistes parce que nous sommes de gauche, mais plutôt nous sommes de gauche parce que nous sommes anti-impérialistes »<sup>912</sup>.

<sup>909</sup> « A esta palabra, agregad, según los casos, todos los adjetivos que queráis: "anti-imperialista", "agrarista", "nacionalista-revolucionaria". El socialismo los supone, los antecede, los abarca a todos ». *Ibid.*

<sup>910</sup> On trouve ces accusation de manière virulente au cours de la polémique de 1928/1929. Voir notamment la lettre de Haya à Mariátegui du 20 mai 1928, ou encore la lettre d'Haya à Eudocio Ravines du 19 février 1929. Ces deux lettres figurent dans Ramón GARCÍA RODRÍGUEZ (dir.), *Mariátegui - Haya. Materiales de un debate*, *op. cit.*

<sup>911</sup> « El socialismo no es, ciertamente, una doctrina indo-americana. Pero ninguna doctrina, ningún sistema contemporáneo lo es ni puede serlo. Y el socialismo, aunque haya nacido en Europa, como el capitalismo, no es tampoco específico ni particularmente europeo. Es un movimiento mundial, al cual no se sustrae ninguno de los países que se mueven dentro de la órbita de la civilización occidental ». José Carlos MARIÁTEGUI, « Aniversario y balance », *op. cit.*, page 2. On retrouve une autre réponse à l'accusation d'européisme dans la préface aux *Sept Essais*, voir José Carlos MARIÁTEGUI, *7E*, *op. cit.*, page 6.

<sup>912</sup> Le passage dans son intégralité est le suivant : « Nous ne sommes pas anti-impérialistes parce que nous sommes de gauche, nous sommes de gauche parce que nous sommes anti-impérialistes. Être anti-impérialiste signifie être un soldat de la cause de la Liberté en Amérique latine. Être un soldat d'une cause

L'anti-impérialisme est ainsi élevé à la catégorie d'un programme, d'une attitude politique, d'un mouvement qui se suffit à lui-même et qui conduit, spontanément, sans que nous sachions en vertu de quel processus, au socialisme, à la révolution sociale. Cette conception entraîne une surestimation du mouvement anti-impérialiste, une exagération du mythe de la lutte pour la « seconde indépendance », au romantisme selon lequel nous vivons déjà les jours d'une nouvelle émancipation. De là la tendance à remplacer les ligues anti-impérialistes par un organisme politique. De l'APRA conçue initialement comme un front unique, comme alliance populaire, comme bloc des classes opprimées, on passe à l'APRA définie comme Guomindang latino-américain.<sup>913</sup>

Dans la lecture marxiste de Mariátegui, l'impérialisme est une étape du capitalisme, il s'agit donc d'opérer une lecture en termes de classes sociales, à la fois dans les espaces centraux et dans les périphéries du capitalisme – les espaces coloniaux et semi-coloniaux – qui pour ne pas être centraux n'en sont pas pour autant secondaires. L'anti-impérialisme ne peut constituer en soi un programme politique parce qu'il suppose d'invisibiliser les conflits de classe internes aux espaces périphériques, où ces antagonismes sont singuliers justement du fait de l'impérialisme. Les déterminations économiques qui régissent la formation sociale péruvienne dépassent la seule bonne volonté, ou les déclarations intempestives. Rapportant le développement économique du Pérou (le développement des voies de communication, les projets miniers, etc.) à sa dépendance vis-à-vis des capitaux étrangers, Mariátegui pose une question simple : « Que peut opposer à la pénétration capitaliste la petite-bourgeoisie la plus démagogique ? » À laquelle il répond : « Rien sinon des mots. Rien sinon une ivresse nationaliste temporaire »<sup>914</sup>. Ce sont bien à des enjeux socio-économiques, tenants au cœur de l'analyse de la formation sociale péruvienne, et à son insertion dépendante dans l'économie

---

de Liberté signifie l'être de la Justice. Il n'y a pas de liberté s'il y a oppression économique ; c'est pourquoi, tant que la justice n'est pas intégralement obtenue il est vain de parler de Liberté. Les chaînes de nos peuples esclavagisés par l'impérialisme yankee sont des chaînes économiques. Devoir de l'argent c'est dépendre du créancier, en particulier lorsqu'on lui a donné des gages » (« Nosotros no somos anti-imperialistas porque somos de izquierda sino que somos de izquierda porque somos antiimperialistas. Ser anti-imperialista es ser soldado de la causa de la Libertad en América Latina. Ser soldado de una causa de Libertad es serlo de la Justicia. No hay libertad si hay opresión económica; por eso, mientras no se obtenga integralmente la justicia es vano hablar de Libertad. Las cadenas de nuestros pueblos esclavizados al imperialismo yanqui son cadenas económicas. Deber dinero es depender del acreedor, especialmente cuando se le ha entregado la prenda »). Cité dans Pedro PLANAS et M. RIVAROLA (dir.), *Haya de la Torre*, Madrid, Ediciones de Cultura Hispánica, 1988, page 124.

<sup>913</sup> « El anti-imperialismo resulta así elevado a la categoría de un programa, de una actitud política, de un movimiento que se basta a sí mismo y que conduce, espontáneamente, no sabemos en virtud de qué proceso, al socialismo, a la revolución social. Este concepto lleva a una desorbitada superestimación del movimiento anti-imperialista, a la exageración del mito de la lucha por la "segunda independencia", al romanticismo de que estamos viviendo ya las jornadas de una nueva emancipación. De aquí la tendencia a reemplazar las ligas anti-imperialistas con un organismo político. Del Apra, concebida inicialmente como frente único, como alianza popular, como bloque de las clases oprimidas, se pasa al Apra definida como el Kuo Min Tang latinoamericano ». « Punto de vista antiimperialista », José Carlos MARIÁTEGUI, *IP*, *op. cit.*, page 90.

<sup>914</sup> « ¿Qué cosa puede oponer a la penetración capitalista la más demagógica pequeña-burguesía? Nada, sino palabras. Nada, sino una temporal borrachera nacionalista ». *Ibid.*, p. 91.

mondiale qu'il s'agit de répondre. C'est pourquoi la conclusion du texte prend la forme d'une réponse directe à la déclaration d'Haya de la Torre :

En conclusion, nous sommes anti-impérialistes parce que nous sommes marxistes, parce que nous sommes révolutionnaires, parce que nous opposons le socialisme au capitalisme comme système antagonique, appelé à lui succéder, parce que dans la lutte contre les impérialismes étrangers nous accomplissons notre devoir de solidarité avec les masses révolutionnaires d'Europe.<sup>915</sup>

En conclusion, il est intéressant de noter que pour les protagonistes engagés dans la polémique, le camp rattaché à Haya de la Torre est vu comme le grand perdant. Ainsi, Mariátegui considère la question comme terminée et l'APRA « liquidée ». Dans une lettre à un camarade marxiste péruvien, datée du 10 septembre 1929, il écrit que l'APRA est désormais de trop, que les résolutions adoptées lors du II<sup>e</sup> congrès de la Ligue contre l'impérialisme (tenu à Francfort du 27 au 29 juillet 1929) ont clairement balisé le terrain de l'action politique en divisant les tâches : le travail politique aux partis communistes, le travail syndical aux unions ouvrières et la lutte anti-impérialiste aux sections de la Ligue (en Amérique latine, la LADLA)<sup>916</sup>. Si l'on en juge par sa correspondance, Mariátegui estime que la question est résolue, la polémique marquant le lancement définitif de l'organisation de la gauche péruvienne<sup>917</sup>. Qui plus est, les ralliements de figures proches d'Haya semblent conforter cette analyse. Eudocio Ravines annonce sa rupture avec Haya au début de 1929, avec les principales figures de la cellule de Paris. En juin 1929, Mariátegui peut annoncer à Moisés Arroyo Posadas, un militant marxiste péruvien, que les cellules de Paris, La Paz, Buenos Aires et Mexico<sup>918</sup> ont suivi le mouvement de rupture<sup>919</sup>. La cellule de Buenos Aires envoie d'ailleurs, en septembre 1928, une enquête aux diverses cellules apristes (dont celles de La Paz, Cuzco, Lima, Paris et Santiago) pour consulter les militants – en l'absence d'un congrès – sur la voie à suivre. Ce document dresse le constat d'un bilan « désolant » de l'action de l'APRA : aucune organisation étudiante ou ouvrière, aucun syndicat, aucun parti

<sup>915</sup> « En conclusión, somos anti-imperialistas porque somos marxistas, porque somos revolucionarios, porque oponemos al capitalismo el socialismo como sistema antagónico, llamado a sucederlo, porque en la lucha contra los imperialismos extranjeros cumplimos nuestros deberes de solidaridad con las masas revolucionarias de Europa ». *Ibid.*, p. 95.

<sup>916</sup> Lettre de Mariátegui à Nicanor de la Fuente (Lima, 10/09/1929).

<sup>917</sup> « antecedentes y desarrollo de la acción clasista », in Ramón GARCÍA RODRÍGUEZ (dir.), *Mariátegui - Haya. Materiales de un debate*, op. cit., page 82.

<sup>918</sup> Esteban Pavletich, membre de la cellule de Mexico, aurait rompu un peu plus tard, en septembre, si l'on en croit la lettre que lui adresse Mariátegui le 25. Voir la Lettre de Mariátegui à Esteban Pavletich (Lima, 25/09/1929).

<sup>919</sup> Lettre de Mariátegui à Moisés Arroyo Posadas (Lima, 30/06/1929).

communiste ou socialiste n'a proclamé son adhésion à l'alliance, cette dernière se résumant, après quatre ans de propagande, aux exilés péruviens, et même pas à la totalité d'entre eux<sup>920</sup>.

Le ton est volontiers triomphant parmi les partisans de Mariátegui, comme le montre un passage d'une lettre du peintre argentin José Malanca (qui avait, par ailleurs, offert le dessin du drapeau de l'APRA en 1926<sup>921</sup>), écrivant depuis Mexico : « Ici il n'y a que quelques Péruviens qui connaissent l'APRA et Víctor Raúl, pas plus »<sup>922</sup>. De plus, une fois le Parti Socialiste du Pérou formé, l'argument du divisionnisme peut être retourné contre les apristes, comme Mariátegui le rapporte dans une lettre au poète César Vallejo (lui-même membre du PCF) :

Je sais qu'Haya, dans plus d'une lettre, attribue à des rivalités personnelles toute la désapprobation à l'encontre de son orientation opportuniste et *caudillesca* dans laquelle ont coïncidé les éléments les plus responsables et autorisés de notre mouvement. Il a écrit à un ouvrier, Manuel Zerpa, en nous accusant de « divisionnisme ». Je sais que l'ouvrier, avec un instinct de classe sûr, malgré sa sympathie personnelle pour Haya, lui a répondu qu'il n'y avait aucun divisionnisme à avoir s'il dissolvait définitivement l'APRA et qu'il adhérerait de manière disciplinée à notre PS.<sup>923</sup>

Notre parcours au travers des éléments déterminants ayant abouti à la rupture entre le groupe de Mariátegui et le groupe d'apristes fidèles à Haya de la Torre permet de décentrer les termes du débat, souvent restreints à ses deux personnages principaux. Nous avons pu montrer que les tensions entre communistes et apristes ne commencent pas entre les militants péruviens, et qu'au contraire, la rupture se joue d'abord avec les organisations liées à l'IC. Les débats entre les militants péruviens ne sont pas imperméables à ces données importantes du contexte, et les arguments avancés par les uns et les autres sont directement liés à ce contexte compliqué, fait de niveaux entremêlés, de réseaux multiples et superposés où se croisent des individus, des organisations, des revues et des journaux. Mariátegui et Haya de la Torre sont, sans aucun doute, des personnages saillants. Mais escamoter le protagonisme de personnages non péruviens, comme Julio Antonio Mella ou Vittorio Codovilla, revient à ne pas voir la dimension continentale (et même mondiale) du débat entre nationalistes et communistes qui

<sup>920</sup> Voir Ferdinand CUADROS, *La Vertiente Cusqueña del comunismo peruano*, s.l., Editorial Horizonte, 1990, pages 126-127.

<sup>921</sup> Lettre de Gamaliel Churata (Arturo Peralta Miranda) à Mariátegui (30/07/1928).

<sup>922</sup> « Aquí el A.P.R.A. y Víctor Raúl le conocen algunos Peruanos nomás ». Lettre de José Malanca à Mariátegui (23/04/1929).

<sup>923</sup> « Sé que Haya, en más de una carta, atribuye a rivalidades personales, toda la desaprobación de su rumbo oportunista y caudillesco en que hemos coincidido los elementos más responsables y autorizados de nuestro movimiento. A un obrero, Manuel Zerpa, le escribí acusándonos de "divisionismo". Sé que el obrero, con seguro instinto clasista, a pesar de su simpatía personal por Haya, le respondió que no había que tener ningún divisionismo si el disolvía definitivamente el Apra y se adhería disciplinadamente a nuestro P.S. ». Lettre de Mariátegui à César Vallejo (14/10/1929).

se joue également ici. De même, faire valoir l'importance de militants comme Jacobo Hurwitz et Eudocio Ravines permet de montrer comment ces réseaux militants et épistolaires se composent et configurent un espace de luttes politiques parfois acerbes, mais aussi une ressource et un moyen de diffusion d'informations où jouent également des registres affectifs. Enfin, ne pas réduire la polémique à un conflit de personnalités nous amène à percevoir le processus comme un moment de formulation d'options stratégique directement conditionnées par les événements. Sans entrer dans l'histoire contrefactuelle (le PSP aurait-il été formé sans le plan de Mexico?), il s'agit d'être sensible aux enchaînements et aux concomitances qui configurent l'agencement duquel surgit le Parti Socialiste du Pérou. Comme tout agencement, il ne saurait se réduire à l'action ou à la volonté d'un homme seul.

## 2) *Formation du PSP*

Au même titre que la rupture entre le groupe de Mariátegui et les apistes rassemblés autour d'Haya de la Torre, la fondation du Parti socialiste du Pérou en octobre 1928 et son changement de nom en Parti communiste du Pérou, en 1930, est sans doute l'un des thèmes ayant fait couler le plus d'encre dans la littérature secondaire mariáteguienne. Si les documents sont aujourd'hui largement connus, ils laissent cependant certaines zones d'ombre où les historiens et les commentateurs doivent s'en remettre aux témoignages, aux souvenirs des acteurs, et tenter d'y déceler les éléments de vérité. Il s'agit ici de proposer une lecture des faits qui ne soit pas focalisée sur la seule figure de Mariátegui, évitant ainsi de reproduire une forme d'illusion d'optique dans laquelle le personnage principal de notre enquête deviendrait, par transsubstantiation, l'axe primordial de toute analyse, c'est-à-dire une sorte de « fait social total »<sup>924</sup> oblitérant les autres déterminations à l'œuvre. C'est pourquoi il est impératif de replacer le rapport de Mariátegui au socialisme dans le contexte de la période, de manière à en appréhender les évolutions, idéologiques et tactiques. Ensuite, il convient d'analyser les documents disponibles pour établir la nature du Parti Socialiste à sa naissance, et les objectifs qu'il se donne. Enfin, la question du changement de nom doit être lue sans parti pris, et à la lueur des documents et des témoignages disponibles.

---

<sup>924</sup> La notion a été créée par Marcel Mauss dans son fameux « Essai sur le don ». Voir Marie-Odile GÉRAUD, Olivier LESERVOISIER et Richard POTTIER, « Fait social total », in *Les notions clés de l'ethnologie*, Paris, Armand Colin, 2016, pp. 187-199, URL complète en biblio.

Dans un passage très connu des *Sept Essais*, Mariátegui se réfère à l'oreille attentive que prêtait, juste avant sa mort, Abraham Valdelomar à ses « premières divagations socialistes »<sup>925</sup>. Valdelomar étant décédé le 1<sup>er</sup> novembre 1919<sup>926</sup>, on peut faire remonter à l'éclatement de la Révolution russe et à la fin de la Grande Guerre les premiers rapprochements de Mariátegui au socialisme. En effet, comme il le note lui-même dans un document biographique rédigé pour la Conférence de Buenos Aires de juin 1929, si son adhésion au marxisme date de son voyage en Europe, son intérêt pour les « questions nationales » est bien antérieur<sup>927</sup>. De l'attention qu'il porte au jeune mouvement ouvrier, aux insurrections indigènes et à la politique internationale surgit peu à peu une connaissance des textes socialistes, mais aussi un appétit pour la pratique et la théorie révolutionnaire. Grâce au travail biographique effectué par Guillermo Rouillon, il est possible de trouver la trace de plusieurs intermédiaires essentiels au travers desquels l'exposition à des textes ou à des événements viennent infléchir la trajectoire de Mariátegui.

Le premier personnage est l'ouvrier Juan Manuel Campos, linotypiste à *La Prensa*<sup>928</sup>, qui le fait participer, encore très jeune, à des réunions de groupes anarchistes comme « *La Protesta* » ou « *Amor y Luz* », où il assiste à un discours de González Prada<sup>929</sup>. Mariátegui y entend parler de Reclus, Malatesta, Bakounine et Kropotkine. À la même période, il se rend chez le grand auteur péruvien où il sympathise avec son fils, Alfredo González Prada, qui lui ouvre les portes de la bibliothèque paternelle, l'initiant à la littérature française et italienne<sup>930</sup>. Ses rapports avec les ouvriers de *La Prensa*, puis d'autres cercles d'ouvriers, le mettent ainsi en contact avec les milieux anarcho-syndicalistes, sans que Mariátegui ne semble y avoir adhéré. Il est en revanche plus proche idéologiquement de figures comme Luis Ulloa, qui est nommé directeur de la Bibliothèque nationale en 1915, ou l'avocat Víctor Maúrtua, qui lui font lire les socialistes espagnols (Pablo Iglesias, Luis Araquistáin). Maúrtua et les anarchistes sont importants par les positions opposées qu'ils adoptent, mais aussi par les références qu'ils mobilisent : Mariátegui lit Bergson et Sorel à leur contact<sup>931</sup>, mis aussi Jaurès, Proudhon et bien d'autres. L'amitié avec un travailleur italien immigré, Remo Polastri Bianchi, avec qui il échange des livres, permet au jeune Péruvien de lire Ingenieros, Prezzolini, Labriola, Jack

<sup>925</sup> « mis primeras divagaciones socialistas », José Carlos MARIÁTEGUI, *7E*, op. cit., page 238.

<sup>926</sup> Robert PARIS, *La formación ideológica de José Carlos Mariátegui*, op. cit., page 33.

<sup>927</sup> « Del autor », José Carlos MARIÁTEGUI, *IP*, op. cit., page 16.

<sup>928</sup> Guillermo ROUILLON, *La creación heroica de José Carlos Mariátegui*, T. I *La Edad de Piedra*, op. cit., page 66.

<sup>929</sup> *Ibid.*, p. 77.

<sup>930</sup> *Ibid.*, p. 82.

<sup>931</sup> *Ibid.*, p. 208.



London et certains textes de Marx<sup>932</sup>. La diversité de ces contacts est ainsi révélatrice de l'ampleur du champ que représente le socialisme aux lendemains de la Première Guerre mondiale, et de la fluidité de la circulation de l'anarchisme à la social-démocratie pour un jeune homme issu de la classe ouvrière mais bien intégré parmi les journalistes et les gens de lettres.

La forte agitation ouvrière en 1918-1919 apporte cependant des éléments de définition. C'est dans ce cadre que se forme, en novembre 1918, un Comité de propagande socialiste<sup>933</sup>, émanation de la convergence entre diverses personnalités de gauche. On y trouve ainsi des ouvriers, comme Fausto Posadas et Carlos Del Barzo, mais aussi de jeunes journalistes comme Mariátegui et César Falcón, et des étudiants. Les premières réunions ont lieu chez Remo Polastri<sup>934</sup>, et une direction est élue, composée notamment de Luis Ulloa, Carlos Del Barzo, Mariátegui et César Falcón<sup>935</sup>. En 1929, Mariátegui écrit à propos du Comité :

Le groupe tend à incorporer tous les éléments capables de se réclamer du socialisme, y compris ceux qui proviennent du radicalisme gonzález-pradiste et qui restent en dehors des partis politiques.<sup>936</sup>

Luis Ulloa, lui-même ancien radical, fait cependant rapidement campagne en faveur de l'élection d'Augusto Leguía, et prétend transformer le Comité en parti, contre une large fraction de la direction et des fondateurs qui défendent l'idée d'un Comité de propagande tant que le socialisme n'a pas de pénétration dans les masses<sup>937</sup>. Le groupe proche d'Ulloa porte cependant le nouveau parti sur les fonts baptismaux le 1<sup>er</sup> mai 1919<sup>938</sup>. Ce parti n'est cependant pas le premier à vouloir coopter le mouvement syndical en ascension malgré une absence quasi totale d'implantation populaire. Mariátegui mentionne notamment un *Partido Obrero* fondé un an auparavant (le 1<sup>er</sup> mai 1918), qui échoue devant l'hostilité de certains responsables syndicaux comme Nicolás Gutarra<sup>939</sup>. Ces deux éphémères partis disparaissent

---

<sup>932</sup> *Ibid.*, p. 211.

<sup>933</sup> José Carlos Mariátegui, « Antecedentes y desarrollo de la acción clasista », in Ricardo MARTÍNEZ DE LA TORRE, *Apuntes para una interpretación marxista de Historia Social del Perú, vol. II, op. cit.*, page 406.

<sup>934</sup> Ce dernier sera par la suite un fervent apriste (Robert PARIS, *La formación ideológica de José Carlos Mariátegui, op. cit.*, page 37.).

<sup>935</sup> Guillermo ROUILLON, *La creación heroica de José Carlos Mariátegui, T. I La Edad de Piedra, op. cit.*, page 230.

<sup>936</sup> « El grupo tiende a asimilarse todos los elementos capaces de reclamarse del socialismo sin exceptuar aquellos que provienen del radicalismo gonzález-pradista y se conservan fuera de los partidos políticos ». « Antecedentes y desarrollo de la acción clasista », José Carlos MARIÁTEGUI, *IP, op. cit.*, page 99.

<sup>937</sup> *Ibid.*

<sup>938</sup> « El movimiento obrero en 1919 » in Ricardo MARTÍNEZ DE LA TORRE, *Apuntes para una interpretación marxista de Historia Social del Perú, vol. I, op. cit.*, page 25.

<sup>939</sup> « Antecedentes y desarrollo de la acción clasista », José Carlos MARIÁTEGUI, *IP, op. cit.*, page 99.

très rapidement. Le premier parti socialiste n'en est pas moins créé en 1919. En 1928, c'est un parti fondé sur des bases bien différentes qui voit le jour.

Lors de son voyage en Europe, Mariátegui approfondit ses lectures marxistes, mais il fait surtout l'expérience de la vie partidaria dans un grand parti socialiste – le PSI – puis dans le PCI<sup>940</sup> après le Congrès de Livourne (15 au 21 janvier 1921), auquel il assiste comme journaliste<sup>941</sup>. C'est à Gênes, en 1922, qu'il exprime, avec ses amis César Falcón, Palmiro Machiavello (consul péruvien dans la ville) et un médecin péruvien<sup>942</sup>, l'ambition de créer un parti de lutte de classe au Pérou<sup>943</sup>. Dans une lettre de janvier 1928, Mariátegui revient brièvement sur cet épisode : « Depuis l'Europe, je me suis concerté avec quelques Péruviens pour l'action socialiste »<sup>944</sup>. On trouve donc très tôt la volonté de revenir au Pérou et d'y organiser l'action révolutionnaire sur la base du marxisme, et certains indices indiquent un mûrissement de cette idée, comme le suggère une lettre de César Falcón du 15 septembre 1923 (Mariátegui est de retour au Pérou depuis le 18 mars) :

Chers amis, Mariátegui m'a entretenu de votre projet de constitution d'un Comité d'action communiste – dès la première ligne je veux écrire ces deux mots : action communiste – distinct en substance et dans la manière de celui organisé à Gênes en avril 1922.<sup>945</sup>

<sup>940</sup> Pour un relevé détaillé des activités de Mariátegui dans le PCI, voir Guillermo ROUILLON, *La creación heroica de José Carlos Mariátegui, T. II La Edad Revolucionaria*, op. cit.

<sup>941</sup> Selon le biographe Diego Messeguer Illán, « Mariátegui trouvera [en Italie] le matérialisme historique, comme méthode d'interprétation de la réalité et comme méthode d'action révolutionnaire » (« Mariátegui encontrará el materialismo histórico, como método de interpretación de la realidad y como método de acción revolucionaria »). Diego Messeguer ILLÁN, *José Carlos Mariátegui y su pensamiento revolucionario*, op. cit., page 80.

<sup>942</sup> Il s'agirait de Carlos Roe, selon Armando Bazán (Armando BAZÁN, *Biografía de José Carlos Mariátegui*, op. cit., page 65.).

<sup>943</sup> Armando Bazán parle de la « première cellule communiste péruvienne » (« primera célula comunista peruana », apud Robert PARIS, *La formación ideológica de José Carlos Mariátegui*, op. cit., page 74.), mais sans préciser qu'en l'absence de parti communiste péruvien, il s'agit d'une volonté plus que d'une création effective. Les principaux commentateurs proposent d'ailleurs des versions sensiblement différentes. On trouve ainsi l'idée de la planification d'un parti de gauche (Estuardo NUÑEZ, *La experiencia europea de José Carlos Mariátegui*, op. cit., page 20.), la volonté d'« initier l'action socialiste au Pérou » (Aníbal QUIJANO, « Prólogo. José Carlos Mariátegui: Reencuentro y debate », op. cit., page 44.), ou encore l'affirmation suivante : « il est certain qu'un groupe de Péruviens, animés par l'exemple soviétique, se réunissent à Gênes, échangent des idées et expriment un objectif » (« Es cierto que un grupo de peruanos, animados por el ejemplo soviético se reúnen en Génova, intercambian ideas y confiesan un propósito », Alberto FLORES GALINDO, *La agonía de Mariátegui*, op. cit., page 74.). L'historien Alberto Flores Galindo semble proposer la lecture la plus prudente, évitant d'accorder à cet épisode une signification téléologique qui, en 1922, aurait relevé de la divination.

<sup>944</sup> « Desde Europa me concerté con algunos peruanos para la acción socialista ». Lettre de Mariátegui à Samuel Glusberg (10/01/1928).

<sup>945</sup> « Queridos Amigos: Mariátegui me ha referido vuestros propósitos de constituir un Comité de acción comunista – desde la primera línea quiero escribir estas dos palabras: acción comunista – distinto en sustancia y en modo al organizado en Génova en abril de 1922 ». Lettre de César Falcón (15/09/1923) José Carlos MARIÁTEGUI, *Mariátegui Total*, op. cit., page 1711. apud Felipe DEVEZA, *A Comunidade Indígena e a Indo-américa – Mariátegui, APRA e Haya de La Torre em busca de uma identidade nacional*, op. cit., page 67.

Par-delà la volonté affichée de participer à une transformation sociale profonde au Pérou, on trouve chez Mariátegui une activité politique clairement balisée par l'idée d'un front unique. Cette formulation stratégique nous est principalement connue par les diverses définitions que lui donne la III<sup>e</sup> Internationale, et en particulier les III<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> congrès avec les fronts uniques prolétarien et anti-impérialiste. Pourtant, elle doit avant tout être comprise au travers de la vision stratégique de Mariátegui, de son analyse de la conjoncture et des forces politiques en présence au long des années 1920. En effet, lors de son retour d'Europe, l'organisation et la structuration des forces de la gauche est encore embryonnaire. Comme l'écrit Martínez de la Torre, le prolétariat est encore « extrêmement jeune »<sup>946</sup> et ses formes d'organisation balbutiantes. Les mouvements indigènes ont bien entamé un mouvement de fédération, mais qui est encore faible et très lié au régime. Parmi les secteurs mobilisés de la petite-bourgeoisie (étudiants, employés), la contestation du régime est décroissante et ce mouvement s'accroîtra après l'exil des principaux dirigeants étudiants au cours du deuxième semestre 1923. Enfin, l'opposition bourgeoise et latifundiaire (civilistes anti-leguistes, germanistes) ne peut être comptée comme un potentiel soutien à une proposition révolutionnaire. Le front unique apparaît ainsi comme un emprunt à la stratégie communiste, mais aussi comme un recours à une formule déjà populaire en Amérique latine<sup>947</sup>. C'est surtout, comme l'écrit Leila Escorsim, un emprunt justifié parce qu'il apparaissait comme « la stratégie adéquate à l'action communiste au Pérou »<sup>948</sup>.

La première déclaration en faveur d'un front unique des travailleurs apparaît dès 1923, lors d'une conférence à la UPGP, où la présence et les propos de Mariátegui rencontrent une protestation de la part de militants libertaires<sup>949</sup>. Face à leur opposition à sa défense du

<sup>946</sup> « extremadamente joven », Ricardo MARTÍNEZ DE LA TORRE, « Ubicación histórica del proletariado peruano », *op. cit.*

<sup>947</sup> L'idée de l'union latino-américaine émerge dans le contexte de la lutte contre l'impérialisme étasunien, et peut être rapportée à plusieurs sources. On peut citer la mobilisation d'un imaginaire de la barbarie mettant en scène les barbares impérialistes puissants pillant les nations plus faibles d'Amérique, représentation qui suscite l'idée d'une union des faibles pour faire face au fort (voir le chapitre « Perspectivas intelectuales emergentes: el peligro yanqui » in Sandra Guadalupe INACUA GÓMEZ, *Imperialismo y antiimperialismo en América Latina: de los orígenes*, Mexico, Universidad Nacional Autónoma de México, 2018.). Par ailleurs, comme le montre l'Argentin Óscar Terán, la diffusion continentale du slogan *Nuestra América*, en particulier grâce à l'œuvre du Cubain José Martí, s'inscrit dans un double mouvement qui caractérise le premier anti-impérialisme latino-américain moderne : d'un côté la dénonciation de l'ingérence des États-Unis (territoriale, commerciale ou culturelle) et, de l'autre, le drapeau de l'unité latino-américaine, qui reprend la geste bolivarienne. Sur ce point voir Alexandra PITA GONZÁLEZ et Carlos MARICHAL, « Pensar el antiimperialismo », in Alexandra PITA GONZÁLEZ et Carlos MARICHAL (dir.), *Pensar el antiimperialismo. Ensayos de historia intelectual latinoamericana, 1900-1930*, Mexico, El Colegio de México - Universidad de Colima, 2012, pp. 9-42, page 11.

<sup>948</sup> « Ihe parecia a estratégia adequada a ação comunista no Peru ». Leila ESCORSIM MACHADO, *J. C. Mariátegui: marxismo, cultura e revolução*, *op. cit.*, page 366.

<sup>949</sup> Guillermo Rouillon rapporte que sa première conférence est sifflée par un groupe de militants libertaires (Guillermo ROULLON, *La creación heroica de José Carlos Mariátegui, T. II La Edad Revolucionaria*,

marxisme et de l'Union soviétique, Mariátegui déclare : « Nous sommes encore trop peu pour nous diviser. Ne faisons pas trop question des étiquettes et des titres »<sup>950</sup>. Lors de sa conférence du 30 juin 1923, il précise sa pensée :

Certains camarades craignent que je sois très peu impartial et très peu objectif dans mon cours. Mais je suis partisan, avant tout, du front unique prolétarien. Nous devons entreprendre ensemble de nombreuses et longues luttes. Cause commune contre le syndicalisme jaune. Plutôt que de regrouper les travailleurs en sectes ou en partis, regroupons-les en une seule fédération. Que chacun ait sa propre filiation, mais que tous aient le lien commun du *credo* classiste.<sup>951</sup>

Dans un texte publié le 1<sup>er</sup> mai 1924 dans un journal ouvrier de tendance anarcho-syndicaliste – *El obrero textil* –, Mariátegui détaille sa conception du front unique. Rappelant que le 1<sup>er</sup> mai est un jour de lutte pour tous les travailleurs, indépendamment de l'affiliation partisane ou syndicale et en application de l'appel de Marx à tous les prolétaires du monde (« Unissez-vous »), le Péruvien y voit

une affirmation et une constatation du fait que le front unique prolétarien est possible et praticable, et qu'aucun intérêt, ni aucune exigence du présent ne s'oppose à sa réalisation.<sup>952</sup>

Le texte est un vibrant appel à l'unité des travailleurs, et à la constitution d'un camp capable de se mobiliser contre la collaboration de classe, les offensives réactionnaires et les attaques du régime. Ce camp doit également être porteur d'une dimension positive fondée sur la conscience de classe, sans exiger de chacun qu'il adhère à tel ou tel courant idéologique :

Le front unique n'annule pas la personnalité, il n'annule pas l'affiliation de chacun de ceux qui le composent. Il ne signifie ni la confusion ni l'amalgame de toutes les doctrines en une doctrine unique. Il est une action contingente, concrète, pratique. Le programme du front unique considère exclusivement la réalité immédiate, hors de toute abstraction et de toute utopie. Préconiser le front unique n'est donc pas préconiser le confusionnisme idéologique. Au sein du front unique, chacun doit conserver sa propre affiliation et sa propre idéologie. Chacun doit travailler pour son propre *credo*. Mais tous doivent se

---

*op. cit.*, page 147.). Cette hostilité est également mentionnée par Mariátegui dans « Antecedentes y desarrollo de la acción clasista », José Carlos MARIÁTEGUI, *IP*, *op. cit.*, page 101.

<sup>950</sup> « Somos todavía pocos para dividirnos. No hagamos cuestión de etiquetas ni de títulos ». Propos rapportés par Mariátegui. Voir « El 1<sup>er</sup> de mayo y el Frente Único » (01/05/1924), *El obrero textil*, 5<sup>e</sup> année, n° 59 in José Carlos MARIÁTEGUI, *IP*, *op. cit.*, page 108.

<sup>951</sup> « Algunos compañeros temen que yo sea muy poco imparcial y muy poco objetivo en mi curso. Pero soy partidario antes que nada del frente único proletario. Tenemos que emprender juntos muchas largas jornadas. Causa común contra el amarillismo. Antes que agrupar a los trabajadores en sectas o partidos agruparlos en una sola federación. Cada cual tenga su filiación, pero todos el lazo común del credo clasista ». « El fracaso de la Segunda Internacional » (Conférence prononcée le 30/06/1923), in José Carlos MARIÁTEGUI, *HCM*, *op. cit.*, page 33.

<sup>952</sup> « una afirmación y una constatación de que el frente único proletario es posible y es practicable y de que a su realización no se opone ningún interés, ninguna exigencia del presente ». « El 1<sup>er</sup> de mayo y el Frente Único » (01/05/1924), *El obrero textil*, 5<sup>e</sup> année, n° 59 in José Carlos MARIÁTEGUI, *IP*, *op. cit.*, page 107.

sentir unis par la solidarité de classe, reliés par la lutte contre l'adversaire commun, réunis par la même volonté révolutionnaire, et par la même passion rénovatrice.<sup>953</sup>

Le temps n'est donc pas aux querelles de chapelles, mais à l'action unitaire capable de soulever la foi des travailleurs. De manière surprenante, Mariátegui cite comme exemple d'action de front unique l'assassinat du camelot du roi Marius Plateau par la jeune anarchiste Germaine Berton en janvier 1923, pour venger Jean Jaurès et protester contre l'occupation de la Ruhr<sup>954</sup>. Ainsi, est une action du front unique prolétarien tout ce qui met en scène un protagonisme unitaire, de classe, au nom d'un camp et contre la bourgeoisie. Néanmoins, Mariátegui n'escamote pas les divergences internes, il les loue au contraire :

L'existence de tendances et de groupes définis et précis n'est pas un mal ; c'est au contraire le signe d'une période avancée du processus révolutionnaire. Ce qui importe est que ces groupes et ces tendances sachent s'entendre face à la réalité concrète du jour.<sup>955</sup>

Comme nous le verrons dans la section suivante, la question de l'unité des travailleurs dans un front de lutte contre la bourgeoisie est une constante dans la stratégie mariáteguienne, en particulier sur le front syndical.

Au sein de l'APRA, les premières années sont ainsi marquées par une activité de propagande qui mêle des thèmes très divers. La première période d'*Amauta* est symptomatique de ce point de vue : on peut y lire, juxtaposés, des textes marxistes, nationalistes, indigénistes, etc., sans qu'une synthèse ne soit réellement proposée. Haya y défend une direction petite-bourgeoise de la gauche politique, et Martínez de la Torre propose une lecture marxiste du mouvement de 1919, sans que cela n'aboutisse à des frictions ou des divisions ouvertes. Le seul moment de polémique ouverte, qui engage essentiellement Luis Alberto Sánchez et Mariátegui, se donne en partie en dehors de la revue, mais se conclut sans que Sánchez n'en soit exclu. Il reste un collaborateur régulier, et un ami de Mariátegui

---

<sup>953</sup> « El frente único no anula la personalidad, no anula la filiación de ninguno de los que lo componen. No significa la confusión ni la amalgama de todas las doctrinas en una doctrina única. Es una acción contingente, concreta, práctica. El programa del frente único considera exclusivamente la realidad inmediata, fuera de toda abstracción y de toda utopía. Preconizar el frente único no es, pues, preconizar el confucionismo ideológico. Dentro del frente único cada cual debe conservar su propia filiación y su propio ideario. Cada cual debe trabajar por su propio credo. Pero todos deben sentirse unidos por la solidaridad de clase, vinculados por la lucha contra el adversario común, ligados por la misma voluntad revolucionaria, y la misma pasión renovadora ». « El 1<sup>er</sup> de mayo y el Frente Único » (01/05/1924), *El obrero textil*, 5<sup>e</sup> année, n<sup>o</sup> 59 in *Ibid.*, p. 109.

<sup>954</sup> Fanny BUGNON, « Germaine Berton : une criminelle politique éclipse », *Nouvelles Questions Féministes*, 2005, vol. 24, n<sup>o</sup> 3, pp. 68-85.

<sup>955</sup> « La existencia de tendencias y grupos definidos y precisos no es un mal; es por el contrario la señal de un período avanzado del proceso revolucionario. Lo que importa es que esos grupos y esas tendencias sepan entenderse ante la realidad concreta del día ». « El 1<sup>er</sup> de mayo y el Frente Único » (01/05/1924), *El obrero textil*, 5<sup>e</sup> année, n<sup>o</sup> 59 in José Carlos MARIÁTEGUI, *IP, op. cit.*, page 109.

jusqu'à sa mort<sup>956</sup>. Toutefois, la politique de front unique n'implique pas, comme le Péruvien l'explique dans son texte de 1924, une tolérance absolue, mais elle établit un spectre relativement ample, où peuvent cohabiter des opinions parfois fortement divergentes. Ainsi, le premier éditorial d'*Amauta*, en septembre 1926, commence par ces mots :

Cette revue, dans le champ intellectuel, ne représente pas un groupe. Elle représente, plutôt, un mouvement, un esprit. On sent depuis quelques temps au Pérou un courant, chaque jour plus vigoureux et défini, de rénovation. On qualifie les artisans de cette rénovation d'avant-gardistes, de socialistes, de révolutionnaires, etc. L'histoire ne les a pas encore baptisés définitivement. Il existe entre eux quelques désaccords formels, quelques différences psychologiques. Mais par-delà ce qui les différencie, tous ces esprits mettent ce qui les rapproche et les relie : leur volonté de créer un Pérou nouveau dans un monde nouveau.<sup>957</sup>

Cette politique de « préparation spirituelle »<sup>958</sup>, ce travail de conscientisation et de « définition idéologique » est confronté à une limite concrète lors du lancement du plan de Mexico. Lorsqu'une partie du mouvement prend une attitude plus offensive, ce sont toutes les composantes du front unique qui sont sommées de se positionner.

Le plan de Mexico vient donc obliger le groupe de Mariátegui à formuler une nouvelle stratégie, indépendante de l'APRA-parti<sup>959</sup>. Cependant, il serait trompeur de faire de cet élément le seul déterminant ayant conduit à la formation du PSP. En effet, l'année 1927, commencée sous de bons auspices (agitations ouvrières, succès croissant d'*Amauta*) connaît un moment de crise violente au mois de juin. Le 5 au soir, la police de Leguía interrompt une réunion de la rédaction de la revue *Claridad* dans le local de la *Federación Gráfica*, arrête les militants présents et saisit un ensemble de lettre d'exilés et de tracts qu'elle manipule pour prouver l'existence d'un complot manigancé par des « communistes *criollos* »<sup>960</sup>. Dans la nuit,

<sup>956</sup> Dans son ouvrage sur Haya de la Torre de 1934, Sánchez précise qu'il est chargé par Mariátegui de préparer des contacts devant permettre à ce dernier de donner un cycle de conférences au Chili pour aider à financer le déménagement de la famille Mariátegui à Buenos Aires courant 1930. Luis Alberto SÁNCHEZ, *Haya de la Torre o el Político. Crónica de una vida sin tregua*, op. cit., page 170.

<sup>957</sup> « Esta revista, en el campo intelectual, no representa un grupo. Representa, más bien, un movimiento, un espíritu. En el Perú se siente desde hace algún tiempo una corriente, cada día más vigorosa y definida, de renovación. A los fautores de esta renovación se les llama vanguardistas, socialistas, revolucionarios, etc. La historia no los ha bautizado definitivamente todavía. Existen entre ellos algunas discrepancias formales, algunas diferencias psicológicas. Pero por encima de lo que los diferencia, todos estos espíritus ponen lo que los aproxima y mancomuna: su voluntad de crear un Perú nuevo dentro del mundo nuevo ». José Carlos MARIÁTEGUI, « Presentación de Amauta », op. cit., page 1.

<sup>958</sup> Mariátegui utilise cette expression pour qualifier le travail de Gramsci et son groupe (rassemblé autour du journal *L'Ordine Nuovo*) lors de la scission entre communistes et socialistes italiens en 1921. Voir « El cisma del socialismo » (Rome, 03/1921 – publié dans *El Tiempo* de Lima le 12/06/1921), José Carlos MARIÁTEGUI, *CI*, op. cit., page 99.

<sup>959</sup> Nous retrouvons sur ce point l'analyse formulée par José Aricó dans son article de référence sur la question : José María ARICÓ, « Mariátegui y la formación del Partido Socialista Peruano », *Revista Pléyade*, 2015, n° 15, pp. 243-285.

<sup>960</sup> Cette expression sera plus tard amplement diffusée, de manière péjorative, par les apristes. Son utilisation en juin 1927 est, selon Martínez de la Torre, sa première apparition. Ricardo MARTÍNEZ DE LA TORRE, *Apuntes*

la police opère un coup de filet, arrêtant une quarantaine de figures militantes proches (ou supposées telles) de Mariátegui et d'*Amauta*, ainsi que dans les principales organisations ouvrières<sup>961</sup>. Sont ainsi acheminés à la prison de San Lorenzo Arturo Sabroso, Jorge Basadre, Nicolás Terreros, Julio Portocarrero, Armando Bazán et beaucoup d'autres<sup>962</sup>. Des figures du groupe des collaborateurs d'*Amauta* sont poussés à l'exil, comme Serafín del Mar, Magda Portal, Blanca Luz Brum ou Carlos Manuel Cox. Mariátegui lui-même est conduit à l'hôpital militaire San Bartolomé, en raison de son état de santé, où il est interné de force pendant six jours. *Amauta* est interdite, les ateliers de la maison d'édition Minerva sont fermés pendant une semaine<sup>963</sup>. La Fédération Ouvrière locale et la Fédération textile sont dissoutes d'autorité<sup>964</sup>.

Mariátegui répond à cette répression violente par une lettre ouverte dans *La Prensa* parue le 10 juin, réfutant absolument les termes de l'accusation, affirmant son marxisme et sa foi révolutionnaire, mais niant tout lien avec l'IC<sup>965</sup>. Dans le numéro d'août 1927 de *La Correspondencia Sudamericana*, il publie un second récit des événements où il attribue l'offensive du régime à une opération en réaction à la croissance des organisations ouvrières, aux campagnes anti-impérialistes d'*Amauta*<sup>966</sup> et à l'encontre de l'APRA. La vague d'arrestations et d'exils qui survient freine la propagande socialiste, le développement des organisations ouvrières et l'activité de ces réseaux en décapitant le mouvement. *Amauta* ne reparaitra qu'en décembre 1927. À partir de juin, la correspondance de Mariátegui est surveillée, ses déplacements espionnés et ses amis également. Selon Martínez de la Torre,

*para una interpretación marxista de Historia Social del Perú, vol. II, op. cit., page 273.*

<sup>961</sup> Dans un entretien accordé en 1972, Julio Portocarrero évoque plus de 80 ouvriers arrêtés. César LÉVANO, « De los que sobreviven », diálogo con Julio Portocarrero », *Caretas*, avril 1972, n° 455, URL complète en biblio.

<sup>962</sup> Alberto FLORES GALINDO, *La agonía de Mariátegui, op. cit.*, page 20. Pour une liste exhaustive, voir Guillermo ROUILLON, *La creación heroica de José Carlos Mariátegui, T. II La Edad Revolucionaria, op. cit.*, page 276.

<sup>963</sup> José Carlos MARIÁTEGUI, « Una carta de Mariátegui », *op. cit.*

<sup>964</sup> Guillermo ROUILLON, *La creación heroica de José Carlos Mariátegui, T. II La Edad Revolucionaria, op. cit.*, page 272.

<sup>965</sup> Ce qui ne revient pas à dire qu'aucun lien n'existait entre le groupe de Mariátegui et des figures importantes de la galaxie communiste, ou encore de simples militants. Au-delà d'Henri Barbusse, Mariátegui publie des textes de Mella, il est en contact avec Vallejo qui est membre du PCF, il communique avec Ravines, qui est alors secrétaire de Barbusse et proche de Léon Vernochet. Cependant, il est intéressant de noter que Mariátegui fait allusion au raid de la police britannique dans les locaux de la délégation soviétique à Londres, le 12 mai 1927, où un grand nombre de documents sont saisis, dans lesquels figurent notamment un grand nombre de contacts de l'IC en Amérique latine (sur cet événement, voir Harriette FLORY, « The Arcos Raid and the Rupture of Anglo-Soviet Relations, 1927 », *Journal of Contemporary History*, 1977, vol. 12, n° 4, pp. 707-723. Or, écrit Mariátegui, aucun de ces documents ne mentionne le Pérou. Ricardo MARTÍNEZ DE LA TORRE, *Apuntes para una interpretación marxista de Historia Social del Perú, vol. II, op. cit.*, page 274.

<sup>966</sup> Martínez de la Torre y voit une pression de l'ambassade étasunienne après le numéro 9 d'*Amauta*, consacré à l'impérialisme yankee (Ricardo MARTÍNEZ DE LA TORRE, *Apuntes para una interpretación marxista de Historia Social del Perú, vol. II, op. cit.*, page 273.).

cette action de police a cependant un mérite, celui de propager les mots de communisme et de socialisme associés à Mariátegui dans tout le Pérou, et plus largement dans toute l'Amérique latine<sup>967</sup>. Cette hypothèse est cohérente avec la première apparition d'un texte de Mariátegui dans *La Correspondencia Sudamericana*.

Le troisième élément déterminant dans la formation du Parti Socialiste du Pérou est précisément l'accroissement des rapports entre le groupe de Mariátegui et l'Internationale communiste. La première manifestation de ce rapprochement est l'envoi d'Armando Bazán et Julio Portocarrero à Moscou pour participer du IV<sup>e</sup> congrès de l'ISR<sup>968</sup>, qui se tient à Bakou du 15 au 24 mars 1928. Alberto Flores Galindo affirme que l'invitation a été envoyée par l'organe communiste, suggérant que l'affaire du « complot » a pu faire connaître Mariátegui et son groupe<sup>969</sup>. Selon Guillermo Rouillon, qui cite les témoignages de Bazán et Portocarrero, c'est Mariátegui qui aurait contacté les représentants du Profintern suite à l'installation d'un secrétariat de l'ISR à Buenos Aires<sup>970</sup>. Un délégué de l'organisation, Miguel Contreras, se rend alors en secret à Lima, en décembre 1927, pour signifier l'acceptation de la demande de Mariátegui et organiser le voyage des deux Péruviens vers l'URSS<sup>971</sup>. Les deux représentants se rendent alors à Bakou, puis à la Seconde conférence syndicale latino-américaine (avril 1928)<sup>972</sup> à Moscou, où Portocarrero rencontre Losowsky et où les positions récentes d'Haya de la Torre sont vivement critiquées. Au retour de Portocarrero au Pérou, à la mi-août 1928<sup>973</sup>, il est porteur d'un document de l'IC invitant les militants péruviens à s'organiser sur le modèle des autres sections du Komintern :

Les ouvriers du Pérou doivent créer leur PC adhérent à l'IC. Ils doivent continuer le travail de l'organisation syndicale, organiser une centrale syndicale nationale, la faire adhérer au secrétariat syndical latino-américain et au Profintern. Ils doivent s'efforcer de faire fusionner l'APRA dans la Ligue Anti-impérialiste de manière à lier leur mouvement anti-impérialiste au mouvement de masse de l'Amérique latine et à la Ligue Internationale contre l'oppression coloniale.<sup>974</sup>

---

<sup>967</sup> *Ibid.*, p. 276.

<sup>968</sup> Notons que dans une lettre qu'il adresse à Eudocio Ravines, Haya critique la décision de Mariátegui d'envoyer des délégués à la réunion du Profintern, qu'il voit comme une erreur politique. « Lettre d'Haya de la Torre à Eudocio Ravines (Mexico, 04/04/1928) in Ramón GARCÍA RODRÍGUEZ (dir.), *Mariátegui - Haya. Materiales de un debate*, op. cit., page 13.

<sup>969</sup> Alberto FLORES GALINDO, *La agonía de Mariátegui*, op. cit., page 22.

<sup>970</sup> Guillermo ROUILLON, *La creación heroica de José Carlos Mariátegui, T. II La Edad Revolucionaria*, op. cit., page 315.

<sup>971</sup> Le voyage de Contreras est bien mentionné dans la notice biographique qui lui est consacrée dans le dictionnaire du Komintern en Amérique latine : Lazar JEIFETS et Víctor JEIFETS, *América Latina en la Internacional Comunista, 1919-1943 - Diccionario Biográfico*, op. cit., page 152.

<sup>972</sup> *Ibid.*, pp. 80 et 499.

<sup>973</sup> Guillermo ROUILLON, *La creación heroica de José Carlos Mariátegui, T. II La Edad Revolucionaria*, op. cit., page 325.



Le document invite également le groupe de Mariátegui à se mettre en contact avec les autres militants péruviens alignés sur les positions du Komintern :

Il existe au Pérou des communistes isolés qui sont d'accord avec le programme et la tactique de l'IC. Ces éléments doivent prendre l'initiative de constituer un PC péruvien. Le Secrétariat de l'IC est prêt à les aider dans ce travail.<sup>975</sup>

Cette recommandation fait allusion à l'existence, souvent ignorée dans la littérature secondaire mariatéguienne, d'une cellule communiste à Cuzco, sur laquelle nous reviendrons.

Le Parti Socialiste du Pérou naît au cours de deux réunions du printemps austral 1928, rassemblant une partie du noyau du groupe de Lima. Le domicile de Mariátegui étant trop fréquenté, c'est sur le chemin de la plage de La Herradura, au sud de Lima, que se retrouvent sept militants le dimanche 16 septembre : les ouvriers Julio Portocarrero, César Hinojosa, Fernando Borja<sup>976</sup> et Avelino Navarro, le vendeur ambulancier Bernardo Regman<sup>977</sup> et l'employé de commerce Ricardo Martínez de la Torre. Mariátegui ne peut assister à la rencontre du fait de son état de santé. Les points arrêtés au cours de cette réunion se placent nettement dans le cadre dessiné par les recommandations de l'IC :

1° Constituer la cellule initiale du Parti, affilié à la III<sup>e</sup> Internationale, et dont le nom serait Parti Socialiste du Pérou, sous la direction des éléments consciemment marxistes.

2° Aider la cellule d'opposition syndicale que Julio Portocarrero avait organisée pour réaliser les tâches et les directives établies lors du V<sup>e</sup> congrès de l'ISR.

3° Le comité Exécutif du Parti Socialiste sera formé par la « cellule secrète des sept ».

4° Convoquer une nouvelle réunion au cours de laquelle d'autres éléments seront intégrés.<sup>978</sup>

<sup>974</sup> « Los obreros del Perú deben crear su P.C. adherente a la I.C. Deben proseguir el trabajo de la organización sindical, organizar una central sindical nacional, hacerla adherir al secretariado sindical latinoamericano y al Profintern. Deben esforzarse por hacer fusionar el APRA con la Liga Anti-imperialista a fin de ligar su movimiento anti-imperialista con el movimiento de masas de la América Latina contra el imperialismo y a la Liga Internacional contra la opresión colonial ». Ricardo MARTÍNEZ DE LA TORRE, *Apuntes para una interpretación marxista de Historia Social del Perú, vol. II, op. cit.*, page 396.

<sup>975</sup> « Existen en el Perú comunistas aislados que están de acuerdo con el programa y la táctica de la I.C. Estos elementos deben tomar la iniciativa de constituir un P.C. peruano. El Secretariado de la I.C. está pronto a ayudarlos en este trabajo ». *Ibid.*

<sup>976</sup> Les prénoms de Borja et Hinojosa ne sont pas connus avec certitude, Rouillon les mentionne entre parenthèse. Guillermo ROUILLON, *La creación heroica de José Carlos Mariátegui, T. II La Edad Revolucionaria, op. cit.*, page 329.

<sup>977</sup> Ricardo Melgar Bao rapporte une conversation personnelle avec l'historien péruvien Juan Gutiérrez selon qui il s'agirait de Bernardo Rejtman, un commerçant juif lié à l'IC. Il serait revenu au Pérou peu avant la réunion en tant qu'émissaire de l'Internationale, en provenance de La Paz après un séjour à Buenos Aires. Ricardo MELGAR BAO, « José Carlos Mariátegui y el periódico Labor (1928-1929): la identidad socialista », in Ricardo MELGAR BAO et Rossana CASSIGOLI SALAMÓN (dir.), *Pueblos, diásporas y voces de América Latina*, México, Universidad Nacional Autónoma de México, Colección estudios latinoamericanos en la UNAM, n° 1, 2010, pp. 191-216, page 193.

<sup>978</sup> « 1° Constituir la célula inicial del Partido, afiliado a la III Internacional, y cuyo nombre sería el Partido Socialista del Perú, bajo dirección de elementos conscientemente marxistas.

2° Ayudar a la célula de oposición sindical que Julio Portocarrero había organizado para realizar la tareas y directivas fijadas en el V congreso de la ISR.

3° El Comité Ejecutivo del Partido Socialista estará formado por la « célula secreta de los siete ».

Le dimanche 7 octobre, trois semaines après la première rencontre, le PSP est officiellement créé lors d'une réunion dans le quartier de Barranco, chez Avelino Navarro<sup>979</sup>. En plus de l'hôte, Mariátegui, Borja, Hinojosa, Portocarrero, Martínez de la Torre, Luciano Castillo, Regman et Chavez León sont présents. Mariátegui y est désigné secrétaire général, Portocarrero secrétaire syndical, Martínez de la Torre secrétaire à la propagande, Regman trésorier et Navarro et Hinojosa intègrent le secrétariat syndical<sup>980</sup>. Martínez de la Torre rapporte que les thèses approuvées par la réunion avaient été élaborées et proposées par Mariátegui<sup>981</sup>. Y sont exposés les principes fondamentaux du parti : l'organisation des ouvriers et paysans sur une base de classe, la lutte contre l'impérialisme étranger et la bourgeoisie nationale, la formation de syndicats et d'une centrale syndicale unie, le travail légal des syndicats, l'organisation de cellules dans tout le territoire. Le document établit également le rapport au front unique et aux alliances que doit avoir le parti :

L'organisation syndicale et le parti socialiste, à la formation desquels nous travaillerons, accepteront de manière contingente une tactique de front unique ou d'alliance avec des organisations ou des groupes de la petit-bourgeoisie à chaque fois que ces derniers représentent effectivement un mouvement de masse avec des objectifs et des revendications concrètement déterminés.<sup>982</sup>

Le document précise également que le choix du nom est dû aux circonstances conjoncturelles de la lutte des classes, ce qui fait référence à la répression policière, très présente autour de Mariátegui et ses camarades, et à l'offensive d'intimidation portant sur le mot « communisme ».

L'ébauche de programme, également rédigée par Mariátegui, est envoyées aux divers militants en contact avec le groupe de Lima, donnant le ton de l'orientation marxiste du Parti (voir annexe 2). Le caractère international de l'économie capitaliste y est affirmé, ainsi que son corollaire : la nature internationale du mouvement révolutionnaire. Le caractère semi-

---

4° Convocar a una nueva reunión en la cual se incorporará a otros elementos ». Ricardo MARTÍNEZ DE LA TORRE, *Apuntes para una interpretación marxista de Historia Social del Perú*, vol. II, op. cit., page 397.

<sup>979</sup> Melgar Bao affirme qu'il s'agit de la maison de Regmann (ou Rejtmann), où Navarro serait momentanément logé. Ricardo MELGAR BAO, « José Carlos Mariátegui y el periódico Labor (1928-1929): la identidad socialista », op. cit., page 194.

<sup>980</sup> Guillermo ROULLON, *La creación heroica de José Carlos Mariátegui*, T. II *La Edad Revolucionaria*, op. cit., page 330.

<sup>981</sup> Notons qu'Eudocio Ravines suggère que le document a été rédigé par lui et Mariátegui, sans que cette information puisse être vérifiée. Eudocio RAVINES, *La Gran Estafa*, op. cit., page 158.

<sup>982</sup> « La organización sindical y el partido socialista, por cuya formación trabajaremos, aceptarán contingentemente una táctica de frente único o alianza con organizaciones o grupos de la pequeña burguesía siempre que éstos representen efectivamente un movimiento de masas y con objetivos y reivindicaciones concretamente determinados ». Ricardo MARTÍNEZ DE LA TORRE, *Apuntes para una interpretación marxista de Historia Social del Perú*, vol. II, op. cit., page 398.

colonial de l'économie péruvienne n'est donc pas le fruit d'une absence de capitalisme (théorie de l'APRA), mais bien la forme que prend le capitalisme monopolistique et impérialiste au Pérou. Face à cette phase du capitalisme mondial, le mouvement révolutionnaire mondial adopte le « marxisme-léninisme », que le PSP reprend comme praxis et stratégie. Les masses prolétaires (industrielles et agraires) sont les seules à pouvoir mettre fin à la dépendance de l'économie nationale, au détriment de la bourgeoisie et dans des alliances ponctuelles possibles avec des secteurs de la petite-bourgeoisie. La question agraire doit tirer parti de la socialisation du travail dans les grandes entreprises agricoles et dans les communautés indigènes<sup>983</sup>, ou encore de la petite propriété individuelle dans les secteurs où elle est prédominante. L'école unique est proclamée comme objectif éducatif. Le prolétariat y apparaît comme l'agent de la révolution démocratique-bourgeoise et de la révolution socialiste, ces deux phases formant un même processus de transformation mené à bien par une classe, la classe laborieuse. Enfin, le parti est organisé en cellules disciplinées appliquant la ligne adoptée par les instances dirigeantes. Une liste de revendications immédiates vient compléter ces principes généraux.

Une analyse, même sommaire, du programme et des thèses adoptées lors des deux réunions de 1928 permet de s'inscrire en faux par rapport à l'interprétation, longtemps dominante, d'une contradiction fondamentale entre les instructions du Komintern et la stratégie mise en place par Mariátegui. La volonté d'adhésion à la III<sup>e</sup> Internationale est clairement établie, de même que le marxisme, l'affirmation de la nécessité de l'autonomie politique du prolétariat et du parti. Ainsi, l'idée d'une collision inévitable entre Mariátegui et le Komintern fondée sur une appréciation essentiellement antagonique du rôle du parti, de sa stratégie et de sa tactique ne repose sur aucune base documentaire en 1928/1929. Cette lecture est cependant la plus répandue aujourd'hui, en particulier au travers des textes des grands commentateurs que sont José Aricó, Alberto Flores Galindo et Aníbal Quijano. Plus récemment, on peut en retrouver la trace dans les textes de Fernanda Beigel, ou même dans ceux de Michaël Löwy, qui oppose le marxisme « hérétique » de Mariátegui à l'orthodoxie incarnée par l'IC<sup>984</sup>. Nous reviendrons sur ces questions dans la Coda, consacrée spécifiquement aux débats ayant eu lieu lors de la conférence de Buenos Aires, en juin 1929. Il nous suffit ici d'affirmer, à partir des documents adoptés par le PSP lui-même, que la

---

<sup>983</sup> À ce propos, Mariátegui prend soin de se démarquer de toute volonté de restauration du « socialisme inca », inscrivant le programme dans une démarche scientifique et matérialiste.

<sup>984</sup> Voir, parmi beaucoup d'autres exemples, Michael Löwy, *El Marxismo en América Latina*, *op. cit.*, page 14.

dénomination « socialiste » ne correspond en rien à un antagonisme vis-à-vis de l'IC, le parti correspondant au contraire dans son organisation et dans ses objectifs aux recommandations de l'Internationale.

Néanmoins, le choix du terme « socialiste » pose des difficultés immédiates. Si l'impératif de sécurité face à la répression est invoqué par Mariátegui et ses camarades, leur appréciation est immédiatement contestée. C'est en particulier le cas dans leurs rapports avec la cellule communiste qui se met en place à Cuzco dès le 22 octobre 1928<sup>985</sup>, officialisée le 28 janvier 1929<sup>986</sup>. D'abord née comme cellule de l'APRA, mais de tendance nettement socialiste, elle rejette le plan de Mexico et organise – sans contact direct avec Lima – la première cellule ouvertement communiste du Pérou. Si les contacts sont peu nombreux avec le groupe de Mariátegui, ils sont traditionnellement beaucoup plus fréquents avec La Paz, et surtout Buenos Aires<sup>987</sup>, où ils sont en communication avec le SSA. L'historien Ferdinand Cuadros insiste notamment sur le fait que ces militants ont connaissance des thèses adoptées par l'IC lors de son VI<sup>e</sup> congrès et de leur rejet sans ambages de toute forme de collaboration de classe, et donc des partis socialistes. En mai 1929, la cellule décide donc de refuser tout contact avec le PSP de Mariátegui<sup>988</sup>, avant de changer d'attitude lors de la réception de l'ébauche de programme qui en affirme le caractère révolutionnaire, marxiste et l'adhésion au programme de l'IC.

La question du passage d'un Parti *socialiste* à un Parti *communiste* est avancée par les auteurs cités plus haut comme un enjeu de formulation stratégique et de ligne politique. Les documents que nous avons cités contredisent cependant cette thèse. De plus, le débat qui a lieu entre les délégués péruviens et les responsables de l'IC à Buenos Aires en 1929 ne débouchent sur aucun conflit, comme nous le démontrons dans la Coda. Surtout, les différents témoignages des protagonistes sont concordants sur deux points : la décision de nommer le parti « socialiste » découle de la pression policière et la ligne politique de Mariátegui n'aurait pas changé après le retour des représentants à la conférence de Buenos Aires, restant

---

<sup>985</sup> Ferdinand CUADROS, *La Vertiente Cusqueña del comunismo peruano*, op. cit., page 126.

<sup>986</sup> *Ibid.*, p. 134.

<sup>987</sup> Elizabeth KUON ARCE, Rodrigo GUTIÉRREZ VIÑUALES, Ramón GUTIÉRREZ et Graciela María VIÑUALES, *Cuzco - Buenos Aires. Ruta de Intelectualidad Americana (1900-1950)*, Lima, Universidad de San Martín de Porres, 2008.

<sup>988</sup> Dans une déclaration de 1977, le communiste cuzqueño Román Saavedra déclare que les principes sur lesquels s'accorde la cellule sont alors les suivants : « 1) Lutte contre le socialisme réformiste de José Carlos Mariátegui et Eudocio Ravines. 2) Lutte contre l'APRA. 3) Former le Parti Communiste Péruvien ». Cité in Ferdinand CUADROS, *La Vertiente Cusqueña del comunismo peruano*, op. cit., page 143.

fortement liée au marxisme et à l'IC<sup>989</sup>. José Aricó suggère que la cellule de Cuzco fait alors pression sur Mariátegui pour passer au PCP<sup>990</sup>, ce qui est confirmé par une lettre du secrétaire du Comité Central de Cuzco, Oscar E. Rozas, le 11 mai 1930<sup>991</sup>. Il est certain que l'idée d'une cellule communiste dirigeant en secret le PSP rencontre une opposition nette des divers responsables de l'IC qui l'expriment depuis Moscou<sup>992</sup>, puis de nouveau à Buenos Aires (cf. Coda), où ils acceptent néanmoins la décision des Péruviens de former un parti socialiste, bien qu'avec des réserves<sup>993</sup>. Les divers témoignages font état de discussions relativement longues, mais sans acrimonie, aboutissant à une décision prise d'un commun accord<sup>994</sup>. Jorge Del Prado cite une discussion en présence d'Arroyo Posadas et Pompeyo Herrera, où les trois militants opinent en faveur du changement de nom après la lecture des actes de la Conférence de Buenos Aires lors d'un après-midi chez Mariátegui<sup>995</sup>. Dans un texte de 1987, Del Prado revient sur la dernière réunion à laquelle assiste Mariátegui, le 4 mars 1930, au cours de laquelle un débat l'oppose, en tant que secrétaire général, à Luciano Castillo précisément sur le changement de nom, idée à laquelle Mariátegui se serait rallié sans avoir le temps de la mettre en pratique avant de mourir<sup>996</sup>. De son côté, Martínez de la Torre affirme, au contraire, que Mariátegui aurait continué à s'opposer à un tel changement, comme il l'aurait déjà fait dans une réunion précédente, le 7 septembre 1929, après la proposition du passage au nom « parti communiste » émise par même Luciano Castillo<sup>997</sup>. Martínez de la Torre insiste cependant sur le fait que l'opposition de Mariátegui n'est en rien déterminée par une opposition politique :

<sup>989</sup> Chronologiquement, le premier texte est celui de Ricardo Martínez de la Torre : « Mariátegui, los comunistas y los socialistas » (décembre 1931), *Frente*, N°3 in Ricardo MARTÍNEZ DE LA TORRE, *Apuntes para una interpretación marxista de Historia Social del Perú*, vol. I, *op. cit.*, pages 207-210. On trouve un récit similaire dans un article historique de Jorge del Prado (1943) : Jorge DEL PRADO, « Mariátegui - Marxista-Leninista », in José M. ARICÓ (dir.), *Mariátegui y los orígenes del marxismo latinoamericano*, Mexico, Pasado y Presente, 1972, pages 84-87. Pour le témoignage d'Eudocio Ravines (1952), voir Eudocio RAVINES, *La Gran Estafa*, *op. cit.*, pages 157-158.

<sup>990</sup> José ARICÓ, « Introducción », *op. cit.*, page 53.

<sup>991</sup> Lettre d'Oscar E. Rozas à Eudocio Ravines (Cuzco, 11/05/1930) in Ricardo MARTÍNEZ DE LA TORRE, *Apuntes para una interpretación marxista de Historia Social del Perú*, vol. II, *op. cit.*, pages 510-511.

<sup>992</sup> Ravines le rapporte dans ses mémoires, tout en insistant sur la haute opinion que se fait Jules Humbert-Droz de Mariátegui : Eudocio RAVINES, *La Gran Estafa*, *op. cit.*, page 140.

<sup>993</sup> Voir la lettre d'Hugo Pesce à la cellule du PSP de Paris (Buenos Aires, 25/06/1929) in Ricardo MARTÍNEZ DE LA TORRE, *Apuntes para una interpretación marxista de Historia Social del Perú*, vol. II, *op. cit.*, page 484.

<sup>994</sup> On peut se référer à l'ouvrage de l'historien Adam Anderle pour une vue d'ensemble : Adam ANDERLE, *Los movimientos políticos en el Perú entre las dos guerras mundiales*, *op. cit.*, pages 212-213. On trouve une bonne synthèse de ce processus dans la thèse de la brésilienne Leila Escorsim : Leila ESCORSIM MACHADO, *J. C. Mariátegui: marxismo, cultura e revolução*, *op. cit.*, page 398.

<sup>995</sup> Jorge DEL PRADO, « Mariátegui - Marxista-Leninista », *op. cit.*, page 86.

<sup>996</sup> Jorge DEL PRADO, *Cuatro facetas de la historia del PCP*, *op. cit.*

<sup>997</sup> Ricardo MARTÍNEZ DE LA TORRE, *Apuntes para una interpretación marxista de Historia Social del Perú*, vol. II, *op. cit.*, page 509.

Le fait qu'il ait été en faveur d'un Parti Socialiste ou d'un Parti Communiste n'enlève ni n'ajoute rien à la figure de José Carlos : ce qui vaut est le contenu révolutionnaire de sa doctrine. Pour le reste, je considère Mariátegui comme le fondateur du Parti Communiste, puisque quand le changement de nom s'est opéré non seulement l'orientation politique qu'il avait tracée a été conservée – avec les ajustements que le mouvement lui-même impose –, mais l'appareil organisationnel, la composition sociale des militants et des cadres de direction n'a souffert aucune altération.<sup>998</sup>

Dans les documents disponibles, nous ne trouvons pas de trace d'une délibération actant le changement de nom du Parti du vivant de Mariátegui, ce qui ne permet pas de trancher définitivement la question. En revanche, l'adhésion à la III<sup>e</sup> Internationale et à la Ligue contre l'anti-impérialisme sont bien décidées lors de deux réunions, le 1<sup>er</sup> et le 4 mars 1930<sup>999</sup>, de même que l'élection d'Eudocio Ravines au poste de secrétaire général en remplacement de Mariátegui, très affaibli. Et c'est bien à cette période que la première scission intervient, avec le départ des partisans du maintien du Parti socialiste (Luciano Castillo, F. Chávez León, Teodomiro Sánchez), qui fondront effectivement un Parti Socialiste en mai 1930<sup>1000</sup>, sur la base de l'opposition au passage au Parti Communiste, comme l'atteste la lettre qu'ils adressent à Mariátegui le 16 mars<sup>1001</sup>. Le changement de nom est définitivement adopté lors d'une réunion le 20 mai 1930, et annoncé par une circulaire envoyée par Eudocio Ravines aux diverses cellules datée du 9 mai 1930 et se terminant par les mots d'ordres suivants :

Vive le Parti Communiste !  
Vive la III<sup>e</sup> Internationale !  
Pour le Parti Communiste du Pérou !<sup>1002</sup>

Ajoutons que l'on trouve trace d'un nouveau voyage de Miguel Contreras (l'envoyé de l'ISR qui visite Mariátegui en secret en 1927) à Lima au début de 1930 pour aider les militants

<sup>998</sup> « No resta ni agrega a la figura de José Carlos el que su posición fuera en favor de un Partido Socialista o un Partido Comunista: lo que vale aquí es el contenido revolucionario de su doctrina. Por lo demás considero a Mariátegui como al fundador del Partido Comunista, ya que cuando se realizó el cambio de nombre, no sólo se conservó íntegramente la orientación política por él trazada -con los reajustes que el movimiento mismo va imponiendo-, sino que el aparato organizativo, la composición social de los militantes y los cuadros de dirección no sufrieron alteración alguna ». *Ibid.*

<sup>999</sup> On trouve les minutes de ces réunions in *Ibid.*, pp. 486-488.

<sup>1000</sup> Peu de mention existent à ce parti qui se réduit rapidement à une influence régionale faible (Alberto M. ADRIANZÉN, « La izquierda derrotada », *op. cit.*, page 42.). Voir également les références à ce parti et à la participation d'Hildebrando Castro Pozo : Carlos FRANCO, « Hildebrando Castro Pozo: El socialismo cooperativo », in Alberto M. ADRIANZÉN (dir.), *Pensamiento Político peruano 1930-1968*, Lima, DESCO, 1990, pp. 155-229. On ne retrouve aucune mention du PSP dans le classique de Ricardo Letts, qui couvre les années 1960 et 1970 (Ricardo LETTS, *La Izquierda Peruana. Organizaciones y tendencias*, Lima, Mosca Azul Editores, 1981.), bien que Luciano Castillo continue à se présenter à des élections.

<sup>1001</sup> Lettre de F. L. Chávez León, L. Castillo, Alcides Spelucín et Teodomiro Sánchez à José Carlos Mariátegui (Lima, 16/03/1930) in Ricardo MARTÍNEZ DE LA TORRE, *Apuntes para una interpretación marxista de Historia Social del Perú, vol. II, op. cit.*, pages 488-490.

<sup>1002</sup> « Viva el Partido Comunista ! Viva la III Internacional ! p. el Partido Comunista del Perú ! » « Mociones del CC del PS », 9/05/1930 in *Ibid.*, p. 513.

péruviens dans l'adoption du nouveau nom, sans que la date précise ne soit connue<sup>1003</sup>. Le dernier élément à verser à ce dossier, contredisant l'idée d'une forte opposition entre Mariátegui et l'IC, est la communication, faite par Willi Münzenberg et Virendranath Chattopadhyaya au nom de la Ligue contre l'Impérialisme, à Mariátegui de son élection au Conseil général de la ligue avant le Congrès de Francfort (qui se déroule en juillet 1929)<sup>1004</sup>.

En conclusion, la formation d'un parti ouvertement marxiste est une question qui traverse les années 1920, depuis les premiers mouvements de 1918-1919 jusqu'à la formation officielle du Parti communiste en 1930. Les diverses phases que traversent Mariátegui et ses camarades forment un point d'entrée à partir duquel éclairer la décennie, exposant l'évolution idéologique et stratégique du groupe en fonction de la conjoncture et des conflits qui structurent le champ politique de la gauche péruvienne. Il résulte de notre analyse que c'est dans un rapport dialectique et actif à son contexte que le groupe de Mariátegui en arrive à la création d'une formation en dynamique et ayant une proposition politique nette et autonome. Nous verrons plus en détail comment s'agencent les efforts de ces militants pour faire croître le parti. L'historien hongrois Adam Anderle estime à environ 3000 le nombre de militants début 1930, avec une implantation dans plusieurs régions du Pérou au mitan de 1929 :

Dans la première moitié de 1929, des organisations importantes existaient à Arequipa, Puno et Cuzco – sans compter Lima ; simultanément, des cellules du parti se créèrent dans la région minière centrale (Morococha, Jauja, Huánuco, Cerro de Pasco) et dans trois autres capitales de départements (Chiclayo, Trujillo, Cajamarca). Il y avait aussi une organisation à Catabambas (département d'Apurímac). Dans le département de Lima, en plus de Lima et Callao, une autre organisation importante surgit à Huacho. Cette énumération montre clairement les trois centres du parti : les mines, la zone indigène du Pérou méridional et le département de Lima. En même temps, il convient de noter le fait qu'un travail d'organisation débute dans la zone des plantations du nord.<sup>1005</sup>

---

<sup>1003</sup> Lazar JEIFETS et Víctor JEIFETS, *América Latina en la Internacional Comunista, 1919-1943 - Diccionario Biográfico*, op. cit., page 152.

<sup>1004</sup> La lettre, datée du 3 octobre 1929, est reproduite dans Jorge FALCÓN, *Amauta : polémica y acción de Mariátegui*, Lima, Amauta, 1979, pages 69-70.

<sup>1005</sup> « Na primeira metade de 1929, existiam já organizações importantes – sem contar Lima – em Arequipa, Puno e Cuzco; ao mesmo tempo, criaram-se também núcleos do partido na região mineira do centro (Morococha, Jauja, Huánuco, Cerro de Pasco) e em outras três capitais de departamento (Chiclayo, Trujillo, Cajamarca). Havia também uma organização em Catabambas (departamento de Apurímac). No departamento de Lima, além de Lima e Callao, surgiu outra organização importante em Huacho. Esta enumeração mostra claramente os três centros do partido: as minas, a zona indígena do Peru meridional e o departamento de Lima. Ao mesmo tempo, é digno de atenção o fato de iniciar-se um trabalho de organização na zona de plantações do Norte ». Adam ANDERLE, *Los movimientos políticos en el Perú entre las dos guerras mundiales*, op. cit., pages 170-171. apud Leila ESCORSIM MACHADO, *J. C. Mariátegui: marxismo, cultura e revolução*, op. cit., pages 394-395.

### 3) Formation de la CGTP

La stratégie révolutionnaire marxiste donne un rôle central au parti en tant qu'expression politique du sujet révolutionnaire qu'est le prolétariat. Pour autant, le travail syndical, c'est-à-dire le niveau le plus fondamental de la conscientisation et de la politisation des travailleurs, n'est pas laissé de côté, comme l'illustre le rôle des syndicats dans les principaux partis sociaux-démocrates européens. En revanche, le syndicat change d'orientation dans une disposition nouvelle qui place la ligne politique dans une position prépondérante par rapport aux revendications émanant des syndicats. Cette partition entre représentation « spontanée » de la classe ouvrière et formulation « scientifique » d'une stratégie fondée sur le marxisme traverse les écrits des grands auteurs de ce courant<sup>1006</sup>. Elle marque également une forte opposition tactique et stratégique avec d'autres courants du socialisme et du mouvement ouvrier, en particulier l'anarchisme, l'anarcho-syndicalisme et le syndicalisme révolutionnaire, mais aussi le mutuellisme et le syndicalisme « jaune »<sup>1007</sup>, ou toutes les organisation « réformistes » au sortir de la Première Guerre mondiale. La formation de la *Confederación General de los Trabajadores del Perú* (CGTP) en 1929 semble s'inscrire dans une logique historique inaugurée par la révolution de 1917, et suivre un itinéraire historique pré-déterminé. La figure de Mariátegui est invoquée comme fondatrice de la Confédération<sup>1008</sup> encore aujourd'hui, et son rôle dans l'organisation de la classe ouvrière péruvienne s'appuie sur sa centralité dans la naissance du parti comme de la centrale syndicale. Pourtant, si l'on se propose de faire une histoire non téléologique de la création de la CGTP et du rôle de Mariátegui dans ce processus, il est indispensable de retracer les principales étapes de l'histoire du mouvement ouvrier. De cette manière, Mariátegui n'apparaît pas comme le demiurge du marxisme péruvien, mais comme un militant et un

<sup>1006</sup> On pense à Rosa Luxemburg (notamment Rosa LUXEMBURG, *Réforme ou révolution ? Grève de masse, parti et syndicats*, Paris, Maspero, 1969.), et bien sûr à Lénine (Vladimir Illich LÉNINE, *Que faire ?*, *op. cit.*).

<sup>1007</sup> Les syndicats « jaunes » se distinguent des organisations « rouges » par leur opposition à l'affrontement avec le patronat et à des moyens de lutte comme la grève. Le premier syndicat qualifié de jaune serait né en 1892, sous la direction du français Paul Lanoir : l'Union syndicale des ouvriers et employés des chemins de fer français. Voir Georges RIBEIL, « Généalogie des organisations syndicales », in *Le Maitron. Dictionnaire biographique [en ligne]*, 2018, URL complète en biblio. Le lexicologue Maurice Tournier fait cependant remonter aux années 1860 l'association de la couleur jaune au patronat, toujours par opposition au rouge des socialistes, des communeux et des révolutionnaires (Maurice TOURNIER, « Les jaunes : un mot-fantôme à la fin du XIXe siècle », *Mots. Les langages du politique*, 1984, n° 8, pp. 125-146.). Il cite notamment la thèse de l'historienne Michelle Perrot qui « nous apprend que les guesdistes, dès 1887 [...], usaient de l'adjectif jaune en stigmatisant les "sodomistes" importés par les patrons pour faire pièce aux demandes d'augmentation de salaire et briser dans l'œuf les mouvements de grève ». Michelle PERROT, *Les ouvriers en grève. France, 1871-1890. Vol. I*, Paris - La Haye, Mouton, 1974, page 178.

<sup>1008</sup> CONFEDERACIÓN GENERAL DE TRABAJADORES DEL PERÚ, « Antecedentes Históricos », CGTP, URL complète en biblio.



dirigeant bien intégré dans les débats politiques et organisationnels de la classe laborieuse et de la gauche, dont l'importance va croissant au long de la décennie 1920, et qui participe à donner sa forme à une inflexion majeure de l'histoire du mouvement ouvrier national.

Dans un manuel de formation à l'histoire du syndicalisme de la CGTP de 2006, on trouve le passage suivant :

L'anarcho-syndicalisme : introduit au Pérou par Manuel González Prada, il considérait comme non nécessaires les partis politiques, il donnait au syndicat le poids de la lutte pour la destruction de l'État, et avec lui de celle de l'exploitation de l'homme par l'homme.

Le syndicalisme de classe : Introduit par José Carlos Mariátegui, il développe le syndicalisme à partir de la base qu'est le prolétariat, l'agent principal de la transformation et de la révolution. Les 4 principes du syndicalisme de classe sont posés. Sont introduites les notions de stratégie et de tactique syndicale. [...] Les principes du syndicalisme de classe étaient les suivants :

- Défense conséquente des intérêts des travailleurs
- Démocratie syndicale
- Unité syndicale
- Indépendance politique de classe.<sup>1009</sup>

Cette présentation sommaire a l'avantage de poser les enjeux principaux de la formation de la CGTP. On a bien un passage d'une hégémonie anarcho-syndicaliste à une autre forme d'organisation ne se revendiquant plus de la pensée libertaire, et l'avènement d'un discours également centré sur la classe laborieuse, mais en liaison avec une organisation politique. Or ce passage est loin d'aller de soi. Il se fait à l'aboutissement d'une trentaine d'années d'évolution du mouvement ouvrier, et s'accompagne de débats souvent féroces.

Les premières formes d'organisations ouvrières apparaissent dans les deux dernières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle. Elles naissent de la lente métamorphose économique induite par la fin du boom du guano et du salpêtre, qui entraîne une prolétarianisation progressive de secteurs de l'artisanat urbain, ainsi que de certaines franges des travailleurs ruraux<sup>1010</sup>. La forme

---

<sup>1009</sup> « El Anarco-Sindicalismo: Introducido en el Perú por Manuel González Prada, consideraba innecesario el papel de los partidos, daba a los sindicatos el peso de la lucha por destruir el estado y con él la explotación del hombre por el hombre.

El Sindicalismo Clasista: Introducido por José Carlos Mariátegui, Desarrolla el sindicalismo, sobre la base, que el proletariado, es el agente principal de la transformación y la revolución. Se plantean los 4 principios del sindicalismo clasista. Se introducen las nociones de estrategia y táctica sindical. Los principios del Sindicalismo Clasista eran los siguientes:

- Defensa consecuente de los intereses de los trabajadores.
- Democracia Sindical.
- Unidad Sindical.

- Independencia política de clase. ». CONFEDERACIÓN GENERAL DE TRABAJADORES DEL PERÚ, *Manual sindical. Historia del movimiento sindical*, Lima, Instituto de Estudios Sindicales, 2006, page 11.

<sup>1010</sup> Denis SULMONT, *El movimiento obrero en el Perú, 1890-1980, op. cit.*, page 14.

dominante d'organisation de ces travailleurs est l'association d'aide mutuelle organisée par corporation, que l'historien péruvien Agustín Barcelli contextualise ainsi :

Le mutuellisme, inspiré des caisses de secours mutuel françaises, est la réplique mondiale des travailleurs à la politique d'indifférence de l'État et des entreprises face aux risques professionnels, qu'implique le travail avec des moyens hautement mécanisés.<sup>1011</sup>

Dès 1886<sup>1012</sup> apparaît la première organisation rassemblant plusieurs professions en une association : la *Confederación de Artesanos « Unión Universal »* (CAUU), sous l'égide de laquelle sont formulées, lors du premier Congrès provincial ouvrier le 9 août 1896, les revendications pionnières du mouvement ouvrier péruvien : le droit à la journée de huit heures pour les travailleurs et l'exigence d'une législation les protégeant contre les accidents du travail<sup>1013</sup>. L'organisation pose comme principes fondamentaux la philanthropie et la solidarité, et non la lutte de classe<sup>1014</sup>, malgré l'apparition des premières grèves : en décembre 1883 chez les typographes, en janvier 1887 chez les boulangers, etc<sup>1015</sup>. La revendication de la journée de huit heures fonctionne alors comme la colonne vertébrale permettant de rassembler les divers secteurs professionnels, comme le montre le I<sup>er</sup> Congrès national ouvrier, assemblé à Lima en 1901. Les contours de la classe laborieuse et de son autonomie ne sont cependant pas encore fixés, dans la mesure où des patrons, des députés, des membres de l'élite économique y participent, communiant dans l'idée d'une conciliation possible des intérêts des travailleurs et des ouvriers avec les leurs<sup>1016</sup>. L'idée que la modernisation du pays passe par une évolution vers plus de protection de ses travailleurs comme agents de progrès est présente dans certaines franges de l'élite péruvienne, comme le montre l'historien Paulo Drinot<sup>1017</sup>.

Avec les débuts de l'industrialisation dans les années 1890, la classe laborieuse péruvienne voit apparaître et se multiplier les ouvriers, et se prolétarianiser les artisans. Le développement du commerce favorise également l'essor des secteurs bancaire, financier et

---

<sup>1011</sup> « El mutualismo, imitado de las cajas de socorro mutuos franceses, es la réplica mundial de los trabajadores a la política estatal y empresarial de indiferencia frente a los riesgos profesionales, que significa el trabajo con medios altamente mecanizados ». Agustín BARCELLI, *Historia del sindicalismo peruano*, Vol. I, Lima, Editorial Hatunruna, 1971, page 31. Apud Ricardo MELGAR BAO, « La clase obrera, el anarcosindicalismo y el primer mayo en el Perú », in *El primer 1° de Mayo en el mundo*, vol. II, Mexico, Asociación Mundial de Centro de Estudios Históricos del Movimiento Obrero, 1982, pp. 172-200, page 178.

<sup>1012</sup> Denis SULMONT, *El movimiento obrero en el Perú, 1890-1980*, op. cit., page 15.

<sup>1013</sup> Ricardo MELGAR BAO, « La clase obrera y el 1° de Mayo », op. cit., page 182.

<sup>1014</sup> Joël DELHOM, « El movimiento obrero anarquista en el Perú (1890-1930) », op. cit., pages 367-368.

<sup>1015</sup> Ricardo MELGAR BAO, « La clase obrera y el 1° de Mayo », op. cit., page 182.

<sup>1016</sup> Joël DELHOM, « El movimiento obrero anarquista en el Perú (1890-1930) », op. cit., page 368.

<sup>1017</sup> Paulo DRINOT, « Labor Conflict, Arbitration, and the Labor State in Highland Peru », in Ben FALLAW et David NUGENT (dir.), *State Formation in the Liberal Era: Capitalisms and Claims of Citizenship in Mexico and Peru*, Tucson, The University of Arizona Press, 2020.

d'assurances, ainsi que d'autres branches du secteur tertiaire. Les évolutions démographiques et sociologiques, ainsi que la fin de l'ère de croissance des années 1890, provoquent ainsi une première mutation du mouvement ouvrier péruvien, marqué par la pensée de Manuel González Prada, mais surtout par de nouvelles pratiques de lutte qui voient se radicaliser certaines revendications ouvrières<sup>1018</sup>. Ainsi, en 1901, une grève dure des boulangers arrache une nouvelle tarification qui prend en compte le temps de travail, posant une première conquête vers une limitation du maximum d'heures ouvrées. Ce secteur d'avant-garde est notamment dirigé par l'ouvrier Manuel Caracciolo Lévano (1863-1936) et son fils, Delfín Lévano<sup>1019</sup> (1885-1941), qui s'affirment comme figures de proue des revendications des ouvriers liméniens, ainsi que ses premières personnalités ouvertement libertaires<sup>1020</sup>. Ils sont à l'origine de la formation du premier syndicat moderne, lorsque leur syndicat, la *Federación de Obreros Panaderos* « *Estrella del Perú* » (FOPEP), créée en 1887<sup>1021</sup>, rompt avec la CAUU et inaugure l'anarcho-syndicalisme au Pérou<sup>1022</sup>. Ricardo Melgar Bao condense les fondements de l'anarcho-syndicalisme<sup>1023</sup> péruvien ainsi :

Au cours de ces années apparaissent au sein du mouvement des travailleurs péruviens et en particulier celui de Lima et Callao, les traits dominants du courant principal du mouvement ouvrier latino-américain : la lutte pour la syndicalisation, celle pour la journée de 8 heures, l'action gréviste et la lutte contre l'intromission étatique et partidaire dans la vie syndicale et dans la formulation de ses intérêts. Ces quatre aspects sont ceux qui définissent dans les faits l'anarcho-syndicalisme comme le projet politique hégémonique et consensuel dans la classe laborieuse au Pérou.<sup>1024</sup>

<sup>1018</sup> Comme dans le reste du monde, l'affirmation syndicale s'accompagne de formes d'expression culturelles et littéraires. Pour une présentation détaillée de ces phénomènes au Pérou, voir Ricardo MELGAR BAO, « El anarquismo y la cultura de las clases y minorías subalternas en el Perú », in Clara E. LIDA et Pablo YANKELEVICH (dir.), *Cultura y política del anarquismo en España e Iberoamérica*, Primera edición., México, D.F, El Colegio de México, 2012, pp. 175-217.

<sup>1019</sup> Guillermo Rouillon affirme que Mariátegui fréquentait les réunions tenues chez Delfín Lévano avant son départ pour l'Europe. Guillermo ROUILLON, *La creación heroica de José Carlos Mariátegui, T. I La Edad de Piedra*, op. cit., page 188.

<sup>1020</sup> Pour une anthologie de leurs écrits, voir Manuel LÉVANO, Delfín LÉVANO, César LÉVANO et Luis TEJADA, *La utopía libertaria en el Perú: obra completa*, Lima, Fondo Editorial del Congreso del Perú, 2006.

<sup>1021</sup> L'acte de fondation est disponible sur le site des archives de la FOPEP (FEDERACIÓN DE OBREROS PANADEROS « ESTRELLA DEL PERÚ », « Acta de fundación de la FOPEP », *Archivos de la Fopep*, 10 avril 1887, URL complète en biblio.).

<sup>1022</sup> Les anarchistes seront cependant évincés de la direction du syndicat entre 1906 et 1914 par les mutuellistes, ce qui démontre l'intensité des oppositions internes (Luis TEJADA, *La cuestión del pan. El anarcosindicalismo en el Perú 1880- 1919*, Lima, BIP-INC, 1988, page 155.).

<sup>1023</sup> Il convient de noter le grand silence sur l'histoire de l'anarchisme latino-américain dans les principales histoires de l'anarchisme. Pour une critique de cet aspect de l'historiographie et une approche moins eurocentrée, voir Felipe CORRÊA, *Bandeira Negra. Rediscutindo o Anarquismo*, Curitiba, Editora Prismas, 2015.

<sup>1024</sup> « Con estos años se presentan en el seno del movimiento laboral peruano y en particular el de Lima y Callao, los rasgos dominantes de la corriente principal del movimiento obrero latinoamericano: la lucha por la sindicalización, la jornada por las ochos horas, la acción huelguística y la lucha contra la intromisión estatal y partidaria en la vida gremial y en el aboradamineto de sus intereses. Estos cuatros aspectos son los que definen en los hechos al anarcosindicalismo como el proyecto político hegemónico y consensual, al interior de la clase trabajadora del Perú ». Ricardo MELGAR BAO, « La clase obrera y el 1° de Mayo », op. cit., pages 186-187.

Par ailleurs, il convient de rappeler que la multiplication des grèves s'inscrit dans un double mouvement. D'un côté, on a une généralisation de l'anarcho-syndicalisme<sup>1025</sup> dans les principales fédérations ouvrières de Lima, Callao, Trujillo, Arequipa et Cuzco<sup>1026</sup>, ainsi qu'une nette croissance de la fréquence des conflits. De l'autre, comme le rappelle l'historien étasunien Daniel Rodgers à propos de l'Atlantique Nord, la période de la fin du XIX<sup>e</sup> et du début du XX<sup>e</sup> siècle est riche de grèves<sup>1027</sup>, provoquant une tendance transnationale au développement des politiques sociales<sup>1028</sup>. Paulo Drinot cite ainsi le rapport de 1913 du Ministre de l'Intérieur de Guillermo Billinghurst, qui se raccroche à l'idée d'une possible conciliation entre ouvriers et patrons, tout en se félicitant de la limitation légale à la portée des grèves que vient d'introduire une nouvelle mesure législative :

La fréquence inhabituelle, dernièrement, des conflits entre le capital et le travail, et l'urgence d'adopter des mesures qui rendront leurs conséquences moins désastreuses, a forcé le gouvernement à introduire le décret suprême du 24 janvier régulant les grèves, qui a eu, une fois appliqué, d'excellents résultats, permettant de résoudre les désaccords entre patrons et ouvriers par une sortie positive pour tous, établissant ainsi l'harmonie qui avait disparue. Tous les pays ont une législation du travail, et le temps est venu pour ce pays d'en avoir une également.<sup>1029</sup>

On observe donc une convergence entre la pression croissante exercée par les travailleurs, et la tendance à l'apparition de législations sociales et du travail dans les pays non-coloniaux. On peut ainsi suivre ces évolutions depuis les modifications législatives à partir de l'État, ou depuis les organisations ouvrières et leur structuration. L'historien français Joël Delhom nous offre un résumé concis de la première perspective, rappelant que la journée de huit heures est accordée en 1913 après une grève générale. La majorité conservatrice du Parlement forme cependant une opposition résolue à toute volonté de réforme sous les gouvernements

<sup>1025</sup> L'historien étasunien Joshua Savala mentionne également le développement de sections du syndicat anarchiste *International Workers of the World* (IWW) le long du littoral pacifique, dans certains ports du Chili et du Pérou. Joshua SAVALA, « Ports of Transnational Labor Organizing: Anarchism along the Peruvian-Chilean Littoral, 1916–1928 », *Hispanic American Historical Review*, 1 août 2019, vol. 99, n° 3, pp. 501-531.

<sup>1026</sup> Denis SULMONT, *El movimiento obrero en el Perú, 1890-1980, op. cit.*, page 17.

<sup>1027</sup> Que l'on pense, à titre d'exemple, au thème du « grand soir » qui émerge à cette période, notamment en France en mai 1906. Sur cet épisode, voir l'excellent ouvrage d'Aurélie Carrier (Aurélie CARRIER, *Le Grand Soir : voyage dans l'imaginaire révolutionnaire et libertaire de la Belle Époque*, Paris, Libertalia, 2017.).

<sup>1028</sup> Daniel T. RODGERS, *Atlantic Crossings: Social Politics in a Progressive Age*, Cambridge, Harvard University Press, 1998, page 51.

<sup>1029</sup> « The unusual frequency, lately, of conflicts between capital and labor, and the urgency to adopt measures that will make their consequences less disastrous, forced the government to introduce the supreme decree of 24 January regulating strikes, which has had, once applied, excellent results, making it possible to resolve disagreements between bosses and workers with a positive outcome for both, establishing in this way the harmony that had disappeared. All countries have labor legislation, and the time has come for this country to have it too ». Rapport annuel du Ministre du gouvernement au Président Guillermo Billinghurst (1913). Cité dans Paulo DRINOT, *The Allure of Labor. Workers, Race, and the Making of the Peruvian State*, Durham and London, Duke University Press, 2011, page 16.

successifs de José Pardo (1904-1908), Augusto Leguía<sup>1030</sup> (1908-1912) et Guillermo Billinghurst (1912-1914). Après le coup d'État du général Benavides, Pardo est réélu (1915-1919) et il applique une dure répression au mouvement après quelques concessions. Il est renversé par la conjonction d'une grève générale à Lima, qui arrache la journée de 8 heures, et du coup d'État de Leguía. Ce dernier adopte certaines mesures sociales, mais son régime prend un tournant autoritaire à partir de 1923, parvenant à déstructurer les organisations ouvrières en 1927<sup>1031</sup>.

Côté syndical et ouvrier, la période comprise entre 1905 et 1920 peut être considérée comme l'apogée de l'anarcho-syndicalisme au Pérou<sup>1032</sup>, avec un net déclin des organisations mutuellistes au profit de syndicats modernes. Ces organisations gardent bien la forme de syndicats de métier, conformément à la pratique ouvrière dominante depuis le XIX<sup>e</sup> siècle et jusqu'en 1920<sup>1033</sup>, mais leur développement accompagne le cycle des luttes de la décennie 1910. Des grèves générales éclatent en 1911, 1913, 1916, 1917, puis 1918/1919, de nombreuses fédérations se créent, et les premières tentatives de rassemblement s'opèrent. La *Federación Obrera Regional del Perú* (FORP) est ainsi fondée en 1913, sur le modèle de la FORA argentine<sup>1034</sup>, puis remplacée en 1918 par la *Federación Obrera Local de Lima* (FOLL), toutes ces organisations plaçant au centre de leurs revendications le rejet de l'activité politique ou partidaire et la journée de 8 heures. L'acmé du mouvement est sans doute atteint en 1918/1919<sup>1035</sup>, lorsque sa revendication principale est accordée par le gouvernement Pardo, puis dans le cadre du *Comité Pro-Abaratamineto de las Subsistencias* (dirigé par des anarchistes) en 1919. La FORP y est alors recréée, sous l'impulsion du Comité, le 8 juillet 1919<sup>1036</sup>. Les activités anarcho-syndicalistes ne se limitent pas aux syndicats urbains, puisque se forment, en 1921, une *Federación de Yanaconas* et une *Federación de Campesinos del Valle de Ica*. De même, c'est au sein des organisations libertaires que les premières interconnexions entre le monde syndical et les revendications indigènes ont lieu, avec la formation en 1920 du *Comité Pro-Derecho Indígena Tahuantinsuyu* (CPDIT), dirigé par des

<sup>1030</sup> Ce dernier fait notamment passer la loi reconnaissant les accidents du travail en janvier 1911. Piedad PAREJA PFLUCKER, *Anarquismo y sindicalismo en el Perú (1904-1929)*, Lima, Rikchay, 1978, page 41.

<sup>1031</sup> Joël DELHOM, « ¡Gloria a los vencidos! La construcción del Martirologio anarquista peruano (1904- 1925) », in Michèle GUIRAUD (dir.), *Mélanges en l'honneur de Nicole Fourtané. Fêtes et traditions dans le monde lusohispanophone*, Nancy, Presses Universitaires de Nancy, 2010.

<sup>1032</sup> Steven J. HIRSCH, « Peruvian Anarcho-syndicalism », *op. cit.*, page 228.

<sup>1033</sup> C'est notamment la forme prônée par la I<sup>ère</sup> et la II<sup>e</sup> Internationale. Voir Ricardo MELGAR BAO, *El movimiento obrero latinoamericano: historia de una clase subalterna. Vol. II*, México, Alianza, 1989, page 263.

<sup>1034</sup> Steven J. HIRSCH, « Peruvian Anarcho-syndicalism », *op. cit.*, page 231.

<sup>1035</sup> Joël DELHOM, « El movimiento obrero anarquista en el Perú (1890-1930) », *op. cit.*, page 379.

<sup>1036</sup> Ricardo Martínez de la Torre, *El movimiento obrero en 1919* (1928), in Ricardo MARTÍNEZ DE LA TORRE, *Apuntes para una interpretación marxista de Historia Social del Perú, vol. I*, *op. cit.*, page 48.

militants anarcho-syndicalistes qui participent à la fondation de la *Federación Obrera Regional* en 1921, puis à la *Federación Indígena Obrera Regional* (FIORP) en 1923<sup>1037</sup>. Ces organisations sont particulièrement engagées dans la contestation des lois de *conscripción vial* (1920) et contre la *Ley de Vagancia* (1924), dont souffrent particulièrement les populations rurales et indigènes.

L'anarcho-syndicalisme péruvien marque fortement le contexte de formation de Mariátegui en contribuant à l'essor d'une culture ouvrière dans l'horizon littéraire et la presse, multipliant les journaux ouvriers, les groupes d'étude, mettant l'accent sur l'auto-formation (leur participation aux universités populaires est très importante) et l'autonomie intellectuelle et culturelle de la classe laborieuse<sup>1038</sup>. La publication phare des milieux libertaires est sans doute *La Protesta*, qui paraît de 1911 à 1926<sup>1039</sup>, marquant ainsi les limites chronologiques de l'hégémonie anarchiste sur le mouvement ouvrier péruvien. Par les pratiques mises en place, et par la rupture marquée avec le mutuellisme<sup>1040</sup>, l'anarcho-syndicalisme installe une culture et une forme de légitimité ouvrière dont Mariátegui sera en partie héritier, tout en s'en démarquant. Les liens avec les militants indigènes comme Ezequiel Urviola<sup>1041</sup>, les relations avec les ouvriers des différentes fédérations, mais aussi l'importance donnée à la question de l'émancipation des femmes ainsi que l'instauration de rites comme la manifestation du 1<sup>er</sup> mai<sup>1042</sup> ou la référence à Georges Sorel sont liés à cette histoire en commun.

Comme le souligne l'historienne péruvienne Piedad Pareja, à partir de 1919 le mouvement ouvrier voit s'affronter les anarcho-syndicalistes et les socialistes<sup>1043</sup>. Cette tendance traverse toute les années 1920, au cours desquelles les positions libertaires perdent

---

<sup>1037</sup> Pour les diverses dates de formation des organismes, voir Denis SULMONT, *El movimiento obrero en el Perú, 1890-1980*, *op. cit.*, pages 21-31.

<sup>1038</sup> Sur ces différents aspects, on se reportera à l'excellent chapitre de Stephen Hirsch, qui porte notamment sur les pratiques contre-hégémoniques de l'anarchisme et l'anarcho-syndicalisme péruviens : Steven J. HIRSCH, « Peruvian Anarcho-syndicalism », *op. cit.*

<sup>1039</sup> Voir notamment Gerardo LEIBNER, « La Protesta y la andinización del anarquismo en el Perú, 1912-1915 », *op. cit.*

<sup>1040</sup> La manifestation du 1<sup>er</sup> mai 1905, où Manuel Lévano prononce un discours important, est ainsi considéré par certains auteurs comme la date de naissance du mouvement ouvrier organisé. Voir notamment César LÉVANO, *Las ocho horas. La historia real de una conquista exclusivamente obrera*, 2<sup>e</sup> éd., Lima, Sinco Editores, 2019, page 27.

<sup>1041</sup> Sur les rapports entre l'anarchisme péruvien et l'indigénisme, voir Steven J. HIRSCH, « Anarchists and « the Indian Problem » in Peru, 1898-1927 », *Anarchist Studies*, 1 septembre 2020, vol. 28, n° 2, pp. 54-75. Pour une présentation de la figure d'Ezequiel Urviola, voir le chapitre qui lui est consacré par Wilfredo Kapsoli in Wilfredo KAPSOLI, *Ayllus del sol. Anarquismo y utopía andina*, *op. cit.*, pages 137-159.

<sup>1042</sup> Ricardo Melgar Bao date de 1890 les premières manifestations du 1<sup>er</sup> mai en Amérique latine, dans le cadre de la FORA à Buenos Aires, c'est-à-dire sous la direction de militants anarchistes. Ricardo MELGAR BAO, *El movimiento obrero latinoamericano: historia de una clase subalterna. Vol. I*, México, Alianza, 1989, page 195.

<sup>1043</sup> Piedad PAREJA PFLUCKER, *Anarquismo y sindicalismo en el Perú (1904-1929)*, *op. cit.*, page 13.

leur hégémonie, et aboutit à la formation de la CGTP, première centrale syndicale nationale effective. À partir de 1930, l'anarcho-syndicalisme disparaît comme courant significatif du syndicalisme péruvien. Plusieurs raisons peuvent être invoquées pour expliquer le phénomène<sup>1044</sup>, parmi elles : la dure répression qui s'abat sur les militants, condamnant leurs organisations à une durée de vie très courte, mais aussi à la recherche de nouvelles sorties possibles pouvant mener à la révolution, dans le sillage de la Révolution bolchevique et de la diffusion internationale du communisme. Enfin, on peut évoquer l'hypothèse d'une pénétration relativement superficielle de l'anarcho-syndicalisme dans la masse des ouvriers, permettant leur passage rapide vers une autre forme idéologique et organisationnelle en ascension. Pour ce qui nous concerne, il est impératif de comprendre les bornes chronologiques de ce basculement car elles sont centrales pour analyser l'action de Mariátegui et de son groupe dans les milieux ouvriers péruviens, et dans la formation de la CGTP.

Les premiers débats opposants anarchistes et socialistes ont lieu lors du Congrès Local Ouvrier de Lima, tenu en avril 1921 à l'initiative de la FORP. Les oppositions se cristallisent autour d'un enjeu : l'action politique des travailleurs. Certaines fédérations, comme celle des boulangers emmenée par Delfín Lévano, défend le communisme anarchiste, opposé à toute participation politique. À l'inverse, la fédération des ouvriers du textile est la première à avancer l'idée d'une « politique ouvrière », qui défende le prolétariat et mène la bataille sur le plan politique, à l'image des organisations socialistes dans le monde<sup>1045</sup>. Cependant, les débats n'aboutissent pas à la formulation d'une position idéologique claire, comme l'écrit Wilfredo Kapsoli, malgré l'accord unanime sur « l'organisation syndicaliste révolutionnaire et ses méthodes d'action directe comme formes de lutte du prolétariat »<sup>1046</sup>. Ainsi, Piedad Pareja rapporte un témoignage publié dans un journal libertaire le mois suivant :

La discussion sur le fait que le syndicalisme, dans le champ idéologique, devait avoir comme devise le communisme anarchiste s'est terminée avec un accord pour repousser la décision à un prochain congrès, « dans l'assurance que le prolétariat, mieux organisé et orienté, mieux informé par l'expérience et avec une plus grande capacité et connaissance des idéologies que défendent les ouvriers dans tous les pays, votera en pleine connaissance de cause et par profonde conviction pour le communisme anarchiste ».<sup>1047</sup>

<sup>1044</sup> Pour une discussion riche de l'historiographie sur ce point, voir Joël DELHOM, « ¡Gloria a los vencidos! La construcción del Martirologio anarquista peruano (1904- 1925) », *op. cit.*

<sup>1045</sup> Joël DELHOM, « El movimiento obrero anarquista en el Perú (1890-1930) », *op. cit.*, page 380.

<sup>1046</sup> « la organización sindicalista revolucionaria y sus métodos de acción directa como formas de lucha del proletariado ». Wilfredo KAPSOLI, *Mariátegui y los Congresos obreros*, Lima, Amauta, 1980, pages 19-20.

<sup>1047</sup> « La discusión de que el sindicalismo, en el campo ideológico, debía tener como divisa el comunismo anárquico, terminó con el acuerdo de postergar la decisión para un próximo congreso, "en la seguridad de

Quelques années plus tard, un article de la revue libertaire *La Protesta* est nettement moins optimiste. Revenant sur les débats du Congrès, il identifie une cause à cette évolution contraire aux espoirs des anarchistes :

la [fédération] textile décida, malgré l'opposition de celui qui écrit ces lignes [...] que les travailleurs ne devaient pas entrer dans la politique partidaria mais bien [...] dans la [politique] ouvrière. Ce confusionnisme est [...] l'effet déplorable d'une triste [...] cause : le communisme souterrain qui a initié son infiltration fallacieuse dans nos institutions de lutte.<sup>1048</sup>

La question de l'action politique est au cœur des divisions, et le report de la décision sur l'orientation idéologique du mouvement ouvrier est significatif d'une perte de terrain des dirigeants anarchistes. Ces divisions sont visibles lors de la recréation de la FOLL en 1922, qui édite la revue *Claridad* à partir de 1923 – dirigée d'abord par Haya de la Torre puis par Mariátegui avant de changer de direction et de nom (*Solidaridad*) en 1925<sup>1049</sup>, à savoir par des personnalités ne se revendiquant pas de l'anarchisme. Par ailleurs, l'article dans lequel Mariátegui défend le front unique, intitulé « *El 1<sup>er</sup> de mayo y el frente único* » date précisément de 1924, et critique – depuis *El Obrero textil*, en débat constant avec *La Protesta* – les attaques qui divisent le mouvement syndical, polarisé entre les socialistes et les anarchistes regroupés dans la *Federación de Grupos Libertarios* depuis 1921<sup>1050</sup>.

Si l'unité d'action est encore préservée en 1923, lors des grandes manifestations contre la consécration du Pérou au Sacré Cœur de Jésus<sup>1051</sup>, elle n'est plus à l'ordre du jour en 1925. La FOLL, désormais contrôlée par les tenants du socialisme, n'invite pas les groupes libertaires à la manifestation du 1<sup>er</sup> mai<sup>1052</sup> et les syndicats anarchistes quittent l'organisation. Un passage d'une brochure éditée par la Fédération anarchiste du Pérou en 1961 revient sur les divisions de la période et le rôle de Mariátegui dans les affrontements – parfois physiques – qui opposent les syndicalistes :

---

que el proletariado, mejor organizado y orientado, mejor aleccionado por la experiencia y con mayor capacidad y conocimiento de las ideologías que sustentan los obreros en todas partes, votará con pleno conocimiento de causa y profunda convicción por el comunismo anárquico" ». *El Proletariado*, n°1, Lima, mai 1921 in Piedad PAREJA PFLUCKER, *Anarquismo y sindicalismo en el Perú (1904-1929)*, op. cit., page 62.

<sup>1048</sup> « la [Federación] Textil acordó, a despecho de quien esto escribe, (...) que los trabajadores no debían actuar en la política partidista pero sí (...) en la obrera. Este confusionismo es (...) el deplorable efecto de una triste (...) causa: el comunismo subterráneo que inició su falaz infiltración en nuestras instituciones de lucha » *La Protesta* (Lima), juillet 1925, p. 4 in Ivanna MARGARUCCI, « Apuntes sobre el movimiento anarquista en Perú y Bolivia, 1880-1930 », op. cit., page 12.

<sup>1049</sup> Piedad PAREJA PFLUCKER, *Anarquismo y sindicalismo en el Perú (1904-1929)*, op. cit., page 64.

<sup>1050</sup> *Ibid.*, p. 62.

<sup>1051</sup> FEDERACIÓN ANARQUITA DEL PERÚ, *El anarcosindicalismo en el Perú*, Mexico, Tierra y Libertad, 1961, pages 27-28.

<sup>1052</sup> Piedad PAREJA PFLUCKER, *Anarquismo y sindicalismo en el Perú (1904-1929)*, op. cit., page 63.



En 1925 fut publié un tract invitant les ouvriers à une réunion en hommage à Manuel González Prada dans le local de la Fédération des Chauffeurs et Conducteurs, mais l'hommage était en réalité au père du bolchevisme, Lénine. Le discours du jour fut confié à José Carlos Mariátegui qui, avec une sagesse marxiste sournoise, dit que Lénine avait été l'un des martyrs du Tsar de Russie, et qu'il avait été emprisonné deux ans en Sibérie. Un camarade interrompit Mariátegui en lui disant : « Les camarades réunis ici sont venus parce que les tracts invitaient à un hommage à González Prada, et ce qui est en train de se passer est tout le contraire. Pourquoi ne dis-tu pas que c'est Lénine qui a envoyé cinq mille anarchistes ukrainiens dans les steppes gelées de Sibérie, malgré le fait qu'ils aient aidé à combattre les réactionnaires tsaristes ? » Mariátegui perdit son calme et, les esprits s'échauffant, [ses] disciples prirent sa défense et une formidable dispute s'engagea.<sup>1053</sup>

Les motifs d'opposition dépassent ainsi les seules questions d'organisation et de stratégie syndicale, et cela à l'échelle continentale, puisqu'à partir de 1923, la FORA (argentine) adopte une position de conflit ouvert vis-à-vis des communistes liés à la III<sup>e</sup> Internationale<sup>1054</sup>. Or, si la tendance socialiste n'a pas attendu le retour de Mariátegui d'Europe pour s'exprimer, la présence de ce dernier participe de manière décisive à la formulation des positions des groupes socialistes et à créer des espaces de concentration idéologique. La simultanéité de la disparition de *La Protesta* et de l'apparition d'*Amauta*, en 1926, est significative à cet égard<sup>1055</sup>.

La propagande en faveur du front unique chez Mariátegui est ainsi directement corrélée à une stratégie d'union au sein de laquelle les courants favorables au socialisme sont en ascension. Sur le terrain syndical, on trouve cependant une formulation hybride, dans laquelle la référence à Sorel et au syndicalisme révolutionnaire est très présente, en particulier dans les débats préparatoires au II<sup>e</sup> Congrès ouvrier, réalisé en janvier 1927. Ainsi, dans l'invitation au congrès parue dans *Solidaridad*<sup>1056</sup> en décembre 1926, les trois premiers points de discussion portent clairement sur l'orientation idéologique du mouvement syndical :

#### 1. Orientation idéologique de la Centrale Consultative.

<sup>1053</sup> « En el año 1925 apareció un volante invitando a los obreros a una actuación en homenaje a Manuel González Prada en el local de la Federación de Motoristas y Conductores, pero dicho homenaje era al padre del bolcheviquismo, Lenin. El discurso de orden corrió a cargo de José Carlos Mariátegui, quien, con ladina sapiencia marxista, dijo que Lenin había sido uno de los mártires del Zar de Rusia, y que estuvo preso en Siberia dos años. Un compañero interrumpió a Mariátegui diciéndole: "Los compañeros aquí reunidos hemos venido porque en los volantes se invitaba a un homenaje a González Prada, y lo que se está haciendo es todo lo contrario. ¿ Por qué no dice usted que fue Lenin quien mandó a cinco mil anarquistas ucranianos a las heladas estepas de Siberia, no obstante que ayudaron a combatir a los reaccionarios zaristas?". Mariátegui, perdió los estribos y, al exaltarse los ánimos, los discípulos salieron en su defensa y se armó una formidable bronca ». FEDERACIÓN ANARQUITA DEL PERÚ, *El anarcosindicalismo en el Perú*, op. cit., page 28.

<sup>1054</sup> Piedad PAREJA PELUCKER, *Anarquismo y sindicalismo en el Perú (1904-1929)*, op. cit., page 50.

<sup>1055</sup> Piedad Pareja fait le lien entre la plus faible adhésion des principaux syndicats liméniens à l'anarchisme et la perte de vitesse rapide de *La Protesta*. *Ibid.*, p. 83.

<sup>1056</sup> Le journal *Solidaridad* (1925-1927) joue un rôle important dans la lutte idéologique au sein des milieux syndicaux. Voir Guillermo SÁNCHEZ ORTIZ, *La prensa obrera 1900-1930 (análisis de El Obrero Textil)*, Lima, Ediciones Barricada, 1987, page 28.

2. Moyens de lutte du prolétariat organisé.
3. Incorporation à une Centrale Internationale.<sup>1057</sup>

Certaines fédérations ouvertement anarcho-syndicalistes comme la FOPEP ne sont pas invitées<sup>1058</sup>, affaiblissant le courant anarcho-syndicaliste, et le débat est polarisé par deux motions. L'une ouvertement marxiste défendant un front unique prolétarien adossé à un programme politique, économique et social ; l'autre défendant l'unité prolétarienne à partir d'un rejet de toute affiliation politique et idéologique, attestant par là de la perte de pouvoir des anarcho-syndicalistes. Si les deux motions se réclament du syndicalisme révolutionnaire, c'est la seconde – défendue par Arturo Sabroso (1894-1974) – qui l'emporte<sup>1059</sup>, rejetant à la fois l'anarchisme et le marxisme<sup>1060</sup>. La décision de former une première centrale syndicale – la *Confederación Sindical Peruana*<sup>1061</sup> – est prise, sans être suivie d'effets<sup>1062</sup>. Les réunions du congrès se poursuivent en mars, mais elles sont brutalement interrompues – et la FOLL décapitée – par la vague de répression de juin 1927.

Ce II<sup>e</sup> congrès est un moment central pour comprendre l'évolution de la position stratégique de Mariátegui quant à l'organisation des travailleurs. Sa position est exprimée dans un article de janvier 1927 intitulé « *Mensaje al congreso obrero* », paru dans *Amauta*, et elle ne peut s'entendre qu'à partir du contexte des luttes internes entre anarchistes, marxistes et apolitiques (le courant d'Arturo Sabroso<sup>1063</sup>). Mariátegui y défend le marxisme, « dont tout le monde parle mais que très peu connaissent, et surtout comprennent »<sup>1064</sup>. Il y détaille la nature dialectique du marxisme, et sa propre interprétation qui met l'accent sur la prise en

---

<sup>1057</sup> « 1. Orientación ideológica de la Central Consultiva  
2. Medios de lucha del proletariado organizado.  
3. Incorporación a una Central Internacional ». *Solidaridad*, Año II, n°13, Lima, première quinzaine de décembre 1926, p.1 in Piedad PAREJA PFLUCKER, *Anarquismo y sindicalismo en el Perú (1904-1929)*, op. cit., page 65.

<sup>1058</sup> Joël DELHOM, « El movimiento obrero anarquista en el Perú (1890-1930) », op. cit., page 381.

<sup>1059</sup> Pour le texte des deux motions, voir Piedad PAREJA PFLUCKER, *Anarquismo y sindicalismo en el Perú (1904-1929)*, op. cit., pages 68-69.

<sup>1060</sup> Denis SULMONT, *El movimiento obrero en el Perú, 1890-1980*, op. cit., page 34.

<sup>1061</sup> « Informe sobre el Perú » Ricardo Martínez de la Torre et Julio Portocarrero (rapport destiné à la première Conférence Syndicale Latino-américaine convoquée par l'ISR à Montevideo en mai 1929) in Ricardo MARTÍNEZ DE LA TORRE, *Apuntes para una interpretación marxista de Historia Social del Perú*, vol. III, op. cit., page 38.

<sup>1062</sup> Les textes produits en 1929 par Mariátegui et ses camarades proches insisteront sur le temps perdu en discussions de caractère idéologique, égarant selon eux les délégués et rallongeant les débats. Voir notamment « Informe sobre el Perú », Ricardo Martínez de la Torre et Julio Portocarrero in *Ibid.* Voir également CONFEDERACIÓN GENERAL DE TRABAJADORES DEL PERÚ, « Manifiesto de la Confederación General de Trabajadores del Perú a los trabajadores del país », *Labor*, 1929, page 1.

<sup>1063</sup> Sabroso sera un dirigeant syndical important rallié au parti apriste dans les années 1930. Denis SULMONT, *El movimiento obrero en el Perú, 1890-1980*, op. cit., page 34.

<sup>1064</sup> « del cual todos hablan pero que muy pocos conocen y, sobre todo, comprenden », « Mensaje al congreso obrero » (01/1927), *Amauta*, n°5 in José Carlos MARIÁTEGUI, *IP*, op. cit., page 111.

compte des singularités de chaque espace dans la formulation de la stratégie politique. Surtout, Mariátegui insiste sur le fait que Sorel s'est rallié au marxisme, et que le syndicalisme révolutionnaire se voulait une rénovation de ce courant par opposition à l'attentisme et au parlementarisme : « Georges Sorel se sentait également éloigné des socialistes domestiqués du Parlement que des anarchistes incandescents de l'insurrection et de la violence sporadique »<sup>1065</sup>. De plus, Mariátegui renvoie à des formes vieilles – *ante bellum* – le parlementarisme et le syndicalisme révolutionnaire, dont des franges entières ont trahi la cause révolutionnaire en France, argumentant que la situation de l'après-guerre implique de nouvelles divisions qui opposent réformistes et révolutionnaires, et non plus syndicalistes et socialistes. Ainsi, Mariátegui se pose dans une position relativement modérée si on la compare aux débats du congrès :

Le débat programmatique entre nous n'a, de plus, aucune raison de se perdre en divagations théorétiques. L'organisation syndicale n'a pas besoin d'étiquettes, mais d'esprit. J'ai déjà dit dans *Amauta* que ce pays est un pays d'étiquettes. Et je veux le répéter ici. Se perdre en débats de principes stériles, dans un prolétariat où les principes ont encore un enracinement si faible, ne servirait qu'à désorganiser les ouvriers quand il s'agit, justement, de les organiser.<sup>1066</sup>

L'appel à l'union des travailleurs en un front unique de lutte ne revient pas à rejoindre l'apolitisme de Sabroso, bien au contraire. Le syndicat est, dans la vision de Mariátegui, un instrument politique et économique de lutte de la classe laborieuse pour ses intérêts :

Le syndicat ne doit exiger de ses adhérents que l'acceptation du principe de la classe [sociale]. Dans le syndicat ont leur place les socialistes réformistes comme les syndicalistes, les communistes comme les libertaires. Le syndicat constitue, fondamentalement et exclusivement, un organe de classe. La praxis, la tactique dépendent du courant qui prédomine en son sein. Et il n'y a pas de raison de se méfier de la majorité.<sup>1067</sup>

---

<sup>1065</sup> « Jorge Sorel se sentía idénticamente lejano de los domesticados socialistas del parlamento que de los incandescentes anarquistas del motín y la violencia esporádicos ». « Mensaje al congreso obrero » (01/1927), *Amauta*, n°5 in *Ibid.*, p. 112.

<sup>1066</sup> « El debate programático, entre nosotros, no tiene, además, por qué perderse en divagaciones teoréticas. La organización sindical no necesita de etiquetas, sino de espíritu. Ya he dicho en "Amauta" que este es un país de rótulos. Y aquí quiero repetirlo. Extraviarse en estériles debates principistas, en un proletariado donde tan débil arraigo tienen todavía los principios, no serviría sino para desorganizar a los obreros cuando de lo que se trata es, justamente, de organizarlos ». « Mensaje al congreso obrero » (01/1927), *Amauta*, n°5 in *Ibid.*, p. 113.

<sup>1067</sup> « El Sindicato no debe exigir de sus afiliados sino la aceptación del principio clasista. Dentro del Sindicato caben así los socialistas reformistas como los sindicalistas, así los comunistas como los libertarios. El Sindicato constituye, fundamental y exclusivamente, un órgano de clase. La praxis, la táctica, dependen de la corriente que predomine en su seno. Y no hay por qué desconfiar del instinto de las mayorías ». « Mensaje al congreso obrero » (01/1927), *Amauta*, n°5 in *Ibid.*, p. 114.

Précisément, Mariátegui se fait le héraut d'une forme rénovée d'organisation syndicale : le syndicat d'usine ou d'entreprise, par opposition aux syndicats de métiers encore dominants à cette période. Il est en cela une des voix qui introduisent une organisation qui met en pratique l'idée de classe sociale comme unité subjective et objective, en rupture avec l'esprit des corporations héritées de l'artisanat et que les anarchistes n'auraient pas dépassé :

Il faut former une conscience de classe. Les organisateurs savent bien que dans leur majorité, les ouvriers n'ont qu'un esprit de corporation et de guildes. Cet esprit doit être élargi et éduqué jusqu'à ce qu'il se change en esprit de classe. La première chose qu'il faut vaincre, c'est l'esprit anarchoïde, individualiste, égotique, qui en plus d'être profondément anti-social, ne constitue que l'exaspération et la dégénérescence du vieil esprit libéral ; la seconde chose à dépasser est l'esprit de corporation, de métier, de catégorie.<sup>1068</sup>

L'historien Ricardo Melgar Bao insiste dans ses recherches sur l'importance de l'apport du courant communiste au syndicalisme latino-américain, dont l'un des principaux effets est la généralisation des syndicats d'entreprise ou d'usine<sup>1069</sup>, permettant d'unifier les revendications de différents corps de métier. Or, chez Mariátegui, la conscience de classe est l'ingrédient qui permet d'extrapoler le cadre des revendications immédiates ou économiques pour arriver sur le terrain politique et social :

il est nécessaire de donner au prolétariat, simultanément à un sentiment réaliste de l'histoire, une volonté héroïque de création et de réalisation. Le désir d'amélioration, l'appétit de bien-être ne suffit pas. [...] Un prolétariat n'ayant pas d'autre idéal que la réduction des heures de travail et l'augmentation de quelques centimes du salaire ne sera jamais capable d'une grande entreprise historique.<sup>1070</sup>

C'est encore la conscience de classe qui est mobilisée comme garde-fou praxéologique et idéologique du prolétariat, que Mariátegui n'idéalise pas :

L'esprit révolutionnaire est un esprit constructif. Et le prolétariat comme la bourgeoisie ont leurs éléments dissolvants, corrosifs, qui travaillent inconsciemment à la dissolution de leur propre classe.<sup>1071</sup>

<sup>1068</sup> « Hay que formar conciencia de clase. Los organizadores saben bien que en su mayor parte los obreros no tienen sino un espíritu de corporación o de gremio. Este espíritu debe ser ensanchado y educado hasta que se convierta en espíritu de clase. Lo primero que hay que superar y vencer es el espíritu anarcoide, individualista, egotista, que además de ser profundamente antisocial, no constituye sino la exasperación y la degeneración del viejo liberalismo burgués; lo segundo que hay que superar es el espíritu de corporación, de oficio, de categoría ». « Mensaje al congreso obrero » (01/1927), *Amauta*, n° 5 in *Ibid.*, p. 115.

<sup>1069</sup> Ricardo MELGAR BAO, *El movimiento obrero latinoamericano*, op. cit., page 263.

<sup>1070</sup> « es necesario dar al proletariado de vanguardia, al mismo tiempo que un sentido realista de la historia, una voluntad heroica de creación y de realización. No basta el deseo de mejoramiento, el apetito de bienestar. [...] Un proletariado sin más ideal que la reducción de las horas de trabajo y el aumento de los centavos del salario, no será nunca capaz de una gran empresa histórica ». « Mensaje al congreso obrero » (01/1927), *Amauta*, n°5 in José Carlos MARIÁTEGUI, *IP*, op. cit., pages 115-116.

<sup>1071</sup> « El espíritu revolucionario es espíritu constructivo. Y el proletariado, lo mismo que la burguesía, tienen sus elementos disolventes, corrosivos, que inconscientemente trabajan por la disolución de su propia clase ». « Mensaje al congreso obrero » (01/1927), *Amauta*, n° 5 in *Ibid.*, p. 116.

Ainsi, avant la formation de la CGTP, et avant même toute velléité de formation à court terme d'un parti de classe, on trouve chez Mariátegui les éléments centraux d'une stratégie de l'union, d'un front unique prolétarien fondé sur une pratique de classe. Le Congrès n'adoptera qu'une seule des recommandations dont Mariátegui se fait l'écho : l'adhésion de tout ouvrier indépendamment de son idéologie et sur le seul critère de l'appartenance à la classe laborieuse, composée de « l'ouvrier, de l'employé, du paysan et de l'indigène »<sup>1072</sup>.

Si la littérature aprise a longtemps peint Mariátegui en intellectuel de chambre, il convient de rappeler que ses rapports avec les ouvriers sont anciens et constants au cours de sa carrière de journaliste, à la fois comme militant et comme figure du champ culturel. Son biographe Guillermo Rouillon mentionne sa fréquentation des cercles ouvriers typographes du journal *La Prensa*, par le biais de Juan Manuel Campos, mais aussi de cercles comme « *Amor y Luz* ». L'engagement des périodiques *Nuestra Época* (1918) et *La Razón* (1919) en faveur des luttes ouvrières de Lima établissent également sa renommée et sa popularité. Comme nous l'avons mentionné dans les sections précédentes, dès son retour d'Europe Mariátegui entre en contact avec les ouvriers des UPGP, de la revue *Claridad*, organe de la FOLL. Plus tard, c'est chez lui que se retrouvent régulièrement des ouvriers, des artistes, etc. dans des réunions informelles. On trouve notamment des traces de la reconnaissance de son importance dans certaines lettres qui lui sont adressées lors de sa maladie en 1924. Le militant indigène et anarchiste Hipólito Salazar, secrétaire général de la FIORP, lui fait parvenir un mot où il se réfère à Mariátegui comme à un « *maestro* ». Le titre de la note permet également de voir comment il est alors perçu : « note d'attention au distingué dirigeant journaliste et ami du Peuple, au camarade José Carlos Mariátegui »<sup>1073</sup>. Nous étudierons plus précisément les rapports entre Mariátegui et les groupes ouvriers sur la période 1927/1930 dans une section postérieure<sup>1074</sup>.

Le tournant décisif menant à la formation de la CGTP est la vague de répression féroce qui s'abat sur le mouvement en juin 1927. Leguía balaie alors littéralement les organisations syndicales, exile ou emprisonne un grand nombre de militants, fait fermer

---

<sup>1072</sup> « el obrero, el empleado, el campesino y el indígena ». *Solidaridad* (Lima, deuxième quinzaine de mars 1927), II<sup>e</sup> année, n<sup>o</sup> 16, p.4 in Piedad PAREJA PFLUCKER, *Anarquismo y sindicalismo en el Perú (1904-1929)*, *op. cit.*, page 69.

<sup>1073</sup> « nota de atención al distinguido leader periodista, y amigo del Pueblo, al compañero José Carlos Mariátegui », Lettre d'Hipólito Salazar à José Carlos Mariátegui (10/08/1924).

<sup>1074</sup> Pour une critique intéressante de l'idée que Mariátegui n'aurait entretenu des rapports que « pragmatiques » ou instrumentaux avec les mineurs de la *sierra* centrale, voir Lourdes Eddy FLORES BORDAIS, *Mariátegui, los comunistas y el movimiento sindical minero en el Perú (1928-1931)*, Foz do Iguazu, Universidade Federal de Integração Latino-Americana, 2015, pages 59-60.

*Amauta*, *Solidaridad* et beaucoup d'autres publications. L'activité syndicale est fortement réduite, ainsi que le militantisme politique général. Pour le groupe de Lima, c'est également le moment où se resserrent les liens avec l'Internationale Communiste, l'envoi de Bazán et Portocarrero à Moscou, et où se consomme la rupture avec l'APRA. Du point de vue de l'organisation syndicale, le retour des militants d'URSS et le champ libre laissé par la répression s'ajoute à la convocation, par l'ISR, d'une conférence à Montevideo pour mai 1929, qui pousse les Péruviens à accélérer les préparatifs en vue de la création de la Confédération Syndicale Latino-Américaine (CSLA). Les efforts pour restructurer le champ militant après juin 1927 bénéficient ainsi – paradoxalement – de l'affaiblissement général des milieux anarchistes et de la rupture avec les apristes pour imprimer une ligne beaucoup plus proche de celle de l'IC et de l'ISR que les débats du congrès de 1927 ne le laissaient espérer. Enfin, les documents conduisant à la formation de la centrale marxiste insistent sur un autre élément central de la conjoncture : la crise économique continentale qui tend les rapports au sein des entreprises, avec des licenciements, des fermetures d'usine et des conflits qui se multiplient<sup>1075</sup>. Plus précisément, les militants marxistes insistent sur la suite d'échecs et de revers que connaissent les diverses grèves et mobilisations entre 1927 et 1929. Tous les arguments sont alors réunis pour mener à bien la formation d'une centrale nationale qui permette de coordonner les différents syndicats, volonté héritée du congrès ouvrier de 1927. L'autre ambition affichée est d'adhérer à l'ISR, dont l'organe continental sera la CSLA, s'inscrivant ainsi dans un mouvement mondial et continental de concentration des organisations de travailleurs. Les anarchistes latino-américains ne sont pas en reste puisqu'ils fondent l'*Asociación Continental Americana de los Trabajadores*<sup>1076</sup> (ACAT) en mai 1929 à Buenos Aires, sans que les anarchistes péruviens ne parviennent à y envoyer de représentants. On trouve également des organisations syndicales péruviennes dans la *Confederación Obrera Panamericana* (COPA), dirigée par l'AFL étasunienne, clairement réformiste<sup>1077</sup>.

La restructuration du champ syndical au Pérou passe notamment par la publication d'un journal ouvrier dont Mariátegui est le directeur : *Labor*. Le premier numéro paraît en

---

<sup>1075</sup> « Informe sobre el Perú » Ricardo Martínez de la Torre et Julio Portocarrero (rapport destiné à la première Conférence Syndicale Latino-américaine convoquée par l'ISR à Montevideo en mai 1929) in Ricardo MARTÍNEZ DE LA TORRE, *Apuntes para una interpretación marxista de Historia Social del Perú*, vol. III, *op. cit.*, page 42.

<sup>1076</sup> Sur la formation de l'ACAT à Buenos Aires en mai 1929, voir Juan SURIANO, *Anarquistas: cultura y política libertaria en Buenos Aires, 1890-1910*, Buenos Aires, Manantial, 2001.

<sup>1077</sup> On y retrouve notamment la CAUU et l'*Asamblea de Sociedades Unidas*, deux formations nées dans les années 1880, rassemblant essentiellement des artisans et prônant la conciliation de classe. Ricardo MELGAR BAO, *El movimiento obrero latinoamericano*, *op. cit.*, page 255.

novembre 1928. À partir du deuxième numéro (24/10/1928), il intègre une section intitulée « *Vida sindical* ». Les colonnes du journal font alors une propagande socialiste ouverte, à l'image de la nouvelle formule d'*Amauta*, et proposent des articles discutant des questions d'organisation du syndicat, des conditions de travail dans les mines, de la catastrophe de Morococha, de la liberté d'association, etc. C'est également dans *Labor* que Mariátegui lance son « *Admonición del 1<sup>er</sup> de Mayo* » le 1<sup>er</sup> mai 1929, dans laquelle il revient sur l'histoire du mouvement ouvrier péruvien et déclare sa volonté de participer à l'amplification du mouvement socialiste commencée dix ans auparavant :

L'expérimentation, l'action du socialisme a commencé dès 1918. Les plus grandes batailles et les plus difficiles à gagner sont encore devant nous. Mais, dans la lutte, la classe ouvrière accroît incessamment sa capacité à créer un ordre nouveau : l'ordre socialiste.<sup>1078</sup>

Il insiste notamment sur la dimension de proposition que doit endosser le mouvement syndical et ouvrier :

Revendiquons intégralement, absolument, le droit d'association des travailleurs, leur liberté d'organisation légale dans les villes, les mines et les *haciendas*. Et assumons la mission que la revendication de ce droit soit l'affirmation d'une capacité.<sup>1079</sup>

Son article suit d'ailleurs immédiatement la reproduction d'un texte classique de Manuel González Prada, « *El intelectual y el obrero* », insinuant une continuité avec la figure tutélaire des militants libertaires. Ricardo Martínez de la Torre signe dans le même numéro une critique acerbe de la direction du mouvement syndical au cours des 12 mois précédents, établissant la liste des grèves ayant échoué et appelant à sortir d'un certain folklore anarchiste pour entrer dans une phase de construction d'une centrale marxiste :

À l'occasion du 1<sup>er</sup> mai – abandonnant toute cette littérature sur les échafauds de Chicago, la Révolution Sociale, l'Anarchie, sauveuse magique des opprimés et autres gaz vénéneux qui ont maintenu, avec la bienveillance des capitalistes, le prolétariat dans une torpeur d'opium – posons des revendications d'ordre immédiat. Et parmi celles-ci, le droit du salariat à créer sa Centrale unique sous la forme d'une Confédération des Travailleurs du Pérou et à formuler son programme de classe occupent la première place.<sup>1080</sup>

<sup>1078</sup> « La experimentación, la actuación del socialismo ha empezado desde 1918. Quedan aún por ganar las más difíciles y largas batallas. Pero, en la lucha, la clase obrera acrecenta incesantemente su capacidad para crear un nuevo orden: el orden socialista ». José Carlos MARIÁTEGUI, « Admonición del 1er de Mayo », *Labor*, 1 mai 1929, p. 2.

<sup>1079</sup> « Reivindiquemos íntegra, absolutamente, el derecho de asociación de los trabajadores, su libertad de organización legal, en las ciudades, las minas y las haciendas. Y asumamos la tarea de que la reclamación de este derecho, sea la afirmación de una capacidad ». *Ibid.*

<sup>1080</sup> « Con motivo del 1º de Mayo – saliendo ya de toda esa literatura sobre las horcas de Chicago, la Revolución Social, la Anarquía, salvadora mágica de los oprimidos, y demás gases venenosos, que han mantenido, con beneplácito de los capitalistas, en un sopor de opio al proletariado – planteamos reivindicaciones de orden

Enfin, la dernière page de l'édition est consacrée à un manifeste aux travailleurs de la République lancé par un « *Comité pro-1<sup>o</sup> de Mayo* » dont Martínez de la Torre nous dit qu'il a été rédigé par l'ouvrier Avelino Navarro, puis relu par Mariátegui, Martínez de la Torre et Julio Portocarrero<sup>1081</sup> – à savoir le noyau du PSP. On y retrouve les critiques à la direction du mouvement syndical, tout en signalant une nouvelle forme d'organisation possible pour répondre adéquatement à l'offensive mondiale du patronat dans le cadre de la rationalisation du capitalisme. Le document insiste sur l'organisation par entreprise ou par usine, sur la légalité nécessaire de la centrale, sur l'importance d'une presse ouvrière pour chaque syndicat, et établit une liste de revendications immédiates : liberté de réunion, liberté d'organisation, liberté de presse ouvrière<sup>1082</sup>.

Martínez de la Torre rapporte la tenue d'une réunion dans le local de la *Federación de Choferes* le 1<sup>er</sup> mai, suivi d'un appel aux délégués des diverses fédérations amies aboutissant à une nouvelle réunion, le 17 mai<sup>1083</sup>, avec le lancement d'un *Comité Provisional de la CGTP*<sup>1084</sup>. L'évènement est immédiatement commenté dans un court article de Mariátegui dans *Amauta* au titre explicite : « *Hacia la Confederación General de Trabajadores del Perú* » (« Vers la CGTP »), où il commente la bonne réception de l'appel du 1<sup>er</sup> mai dans les milieux ouvriers, et le début des travaux du Comité provisionnel pour établir les statuts de la future centrale<sup>1085</sup>. En particulier, Mariátegui place ces évolutions dans la continuité du mouvement syndical péruvien, dans la mesure où la formation d'une centrale nationale parachève le programme du II<sup>e</sup> congrès ouvrier (1927), dont c'était l'un des points centraux. Dans un autre article de juin 1929 paru dans *Amauta*, Mariátegui explicite les grandes orientations de la nouvelle confédération, à laquelle participent les « principales organisations » de travailleurs, à l'exception des « jaunes » et « regroupements fluctuants d'artisans sans principes »<sup>1086</sup>. De plus, il y annonce la sortie de l'étape anarcho-syndicaliste du mouvement syndical par l'adoption du principe de classe en remplacement du principe des

---

inmediato. Y dentro de éstas, ocupan el primer puesto el derecho que asiste al salariado para crear su Central única bajo la forma de Confederación de Trabajadores del Perú y a formular su programa de clase ». Ricardo MARTÍNEZ DE LA TORRE, « 1<sup>o</sup> de Mayo », *Labor*, 1 mai 1929, pp. 6-7, page 6.

<sup>1081</sup> Ricardo MARTÍNEZ DE LA TORRE, *Apuntes para una interpretación marxista de Historia Social del Perú*, vol. III, *op. cit.*, page 10.

<sup>1082</sup> COMITÉ PRO-1<sup>o</sup> DE MAYO, « Manifiesto a los Trabajadores de la República », *Labor*, 1 mai 1929, p. 8.

<sup>1083</sup> Cette date est souvent considérée comme celle de la naissance effective de la CGTP.

<sup>1084</sup> Ricardo MARTÍNEZ DE LA TORRE, *Apuntes para una interpretación marxista de Historia Social del Perú*, vol. III, *op. cit.*, pages 13-14.

<sup>1085</sup> José Carlos MARIÁTEGUI, « Hacia la Confederación General de Trabajadores del Perú », *Amauta*, mai 1929, n<sup>o</sup> 23, pp. 91-92.

<sup>1086</sup> José Carlos MARIÁTEGUI, « La Central Sindical del Proletariado Peruano », *Amauta*, juin 1929, n<sup>o</sup> 24, pp. 89-90, page 89.



métiers et corporations, et énonce la fonction principale de la Centrale : aider tous les ouvriers à se syndiquer<sup>1087</sup>. L'adhésion à l'ISR et la participation à la Conférence de Montevideo a fait l'objet, lors de l'édition de mai 1929, d'un entrefilet de Mariátegui dans la revue, annonçant la future formation de la CSLA, son opposition à la COPA et au Bureau International du Travail (BIT) et l'adhésion de syndicats importants dans toute l'Amérique latine<sup>1088</sup>. Le 18 août 1929, dans le n° 9 de *Labor*, une ébauche des statuts de la Confédération est publiée, permettant de faire circuler le résultat des travaux du comité provisionnel, pour être ensuite voté dans le cadre des fédérations<sup>1089</sup>. Enfin, dans le n° 10 de *Labor*, du 7 septembre 1929, Mariátegui réitère l'impératif d'organisation qui s'impose aux militants :

Aucune distinction idéologique ne peut être le motif pour qu'une association professionnelle, située sur le terrain classiste, se refuse à l'adhésion et au concours à la nouvelle centrale, qui répond à une nécessité évidente de la situation ouvrière.<sup>1090</sup>

Par ailleurs, plusieurs documents sont produits pour être envoyés avec Julio Portocarrero, l'ouvrier du secteur portuaire Bracamonte et deux autres camarades à la conférence de Montevideo<sup>1091</sup>. On y trouve « *El problema de las razas en América Latina* », une présentation de l'histoire des luttes de classes au Pérou (« *Antecedentes y desarrollo de la acción clasista* »), mais aussi un rapport élaboré par Martínez de la Torre et Portocarrero (« *Informe sobre el Perú* ») et d'autres documents divers. Parmi ces derniers, on trouve également un document de la *Federación de Campesinos del valle de Ica*, une des premières organisations syndicales de paysans, communiquée au groupe de Lima pour le faire passer à Montevideo<sup>1092</sup>. Tous ces événements s'enchaînent donc en l'espace de trois ou quatre mois, constituant une accélération du processus de gestation d'une centrale syndicale marxiste, mais aussi la marginalisation des anarchistes, qu'elle matérialise par leur absence.

---

<sup>1087</sup> *Ibid.*, p. 90.

<sup>1088</sup> José Carlos MARIÁTEGUI, « El Congreso Sindical Latino-Americano de Montevideo », *Amauta*, mai 1929, n° 23, p. 91.

<sup>1089</sup> COMITÉ PROVISIONAL DE LA CGTP, « Proyecto de Estatutos de la « Confederación General de Trabajadores del Perú » », *Labor*, 18 août 1929, pp. 5-8.

<sup>1090</sup> « Ninguna distinción ideológica, puede ser motivo para que una asociación gremial, situada en el terreno clasista, rehúse su adhesión y su concurso a la nueva central, que responde a una necesidad evidente de la situación obrera ». José Carlos MARIÁTEGUI, « La Confederación de Trabajadores del Perú », *Labor*, 7 septembre 1929, p. 8.

<sup>1091</sup> Ricardo MARTÍNEZ DE LA TORRE, *Apuntes para una interpretación marxista de Historia Social del Perú*, vol. III, *op. cit.*, page 15.

<sup>1092</sup> SECRETARIADO DE LA FEDERACIÓN DE CAMPESINO DEL VALLE DE ICA et ANTONIO FRANCO (SECRETARIO), « La "Federación de Campesinos del Valle de Ica" y la represión burguesa. 18 de Febrero de 1924 ». in Ricardo MARTÍNEZ DE LA TORRE, *Apuntes para una interpretación marxista de Historia Social del Perú*, vol. IV, Lima, Empresa Editora Peruana, 1949, pages 434-440.

La structuration de la CGTP adopte une forme classique, mêlant des instances locales (les fédérations ouvrières locales) et régionales (fédérations ouvrières régionales) aux instances d'industrie (à l'échelle nationale par secteur d'industrie), toutes représentées dans le Conseil Confédéral National<sup>1093</sup>. Au-delà des aspects immédiatement organisationnels, c'est dans un manifeste imprimé sur feuilles volantes par les presses de Minerva (les mêmes que pour les divers projets éditoriaux de Mariátegui) que sont détaillées les propositions et les thèses défendues par la nouvelle organisation. Le manifeste est un document singulier, qui mêle histoire du mouvement ouvrier, dimension didactique à l'attention des travailleurs appelés à s'organiser en syndicats et mise à l'agenda de grands thèmes de mobilisation. La centrale affirme son caractère ouvert à tous les travailleurs et travailleuses, sans distinction de race, d'âge, de sexe ou de croyance, mettant l'accent sur l'intérêt de classe comme principe fondamental, et sur l'autonomie ouvrière quelle que soit la forme de l'organisation : la confédération doit rassembler des « organisations créées, soutenues et dirigées par des ouvriers, sans l'intervention d'hommes politiques ou de patrons, pas même au titre de présidents ou de membres honoraires »<sup>1094</sup>. Parmi les axes principaux devant guider l'action des syndicats, le manifeste s'attache particulièrement à une liste de « problèmes » : celui du prolétariat comme classe subissant l'offensive patronale de la rationalisation capitaliste, celui de la jeunesse ouvrière (notamment le cas de la sur-exploitation des apprentis), celui de « la » femme ouvrière (en particulier l'inégalité salariale vis-à-vis des hommes), ceux des travailleurs agricoles, des paysans, des indigènes et des immigrés (le document rejette explicitement la xénophobie).

La dimension didactique du manifeste apparaît dans les exemples que le document apporte pour illustrer chacun des arguments, trahissant la volonté de conscientiser, mais aussi de diffuser de la connaissance et des arguments parmi les militants syndicaux. Ainsi, plusieurs grandes entreprises étrangères sont citées à l'appui de la dénonciation de la rationalisation capitaliste, et leurs politiques salariale ou de temps de travail sont exposées. Les différences de salaires entre travailleurs et travailleuses sont détaillées, ainsi que les méthodes de surexploitation des apprentis. De même, une section est consacrée à l'examen des « lois sociales », permettant aux militants de connaître l'appareil législatif en vigueur. Soulignons

<sup>1093</sup> « Estatutos de la CGTP », in José Carlos MARIÁTEGUI, *IP, op. cit.*, pages 132-136.

<sup>1094</sup> « organizaciones creadas, sostenidas, y dirigidas por obreros, sin la intervención de políticos o patrones, ni aún a título de presidentes o socios honorarios ». CONFEDERACIÓN GENERAL DE TRABAJADORES DEL PERÚ, « Manifiesto de la Confederación General de Trabajadores del Perú a los trabajadores del país », *op. cit.*, page 1.

notamment le rappel, dans les conclusions, du fait que le Pérou est signataire du Traité de Versailles, qui comprend à son chapitre VI, partie XIII les dispositions afférentes au Bureau International du Travail (BIT) et à la liberté d'organisation des ouvriers<sup>1095</sup>. Enfin, les organisations considérées comme « jaunes » sont ouvertement attaquées (CAUU, *Asamblea de Sociedades Unidas*), de même que le grand industriel péruvien Ricardo Tizón y Bueno (dont le rapport de Martínez de la Torre et Portocarrero nous informe qu'il dirige l'*Asociación para el fomento de la mutualidad en el Perú*, une organisation qui se prétend ouverte aux travailleurs, mais aussi la *Sociedad Nacional de Industrias*<sup>1096</sup>).

Le dernier élément complétant ce panorama est publié dans *Amauta*, en juin 1929. Il s'agit d'un projet d'auto-éducation ouvrière, dont Mariátegui propose les statuts et le règlement<sup>1097</sup>. On retrouve ici l'héritage anarcho-syndicaliste<sup>1098</sup>, dans lequel la culture ouvrière, l'alphabétisation, l'autonomie intellectuelle, etc. sont des valeurs cardinales. Il est intéressant de s'arrêter un instant sur les matières que propose ce « Bureau d'auto-éducation ouvrière » décrit par Mariátegui. Le cursus, destiné à former des militants politiques et syndicaux, se divise en deux niveaux :

Le premier sera constitué par les cours suivants : histoire du Pérou, géographie du Pérou, histoire universelle, géographie universelle, castillan et syndicalisme.

Le second sera constitué par les cours suivants : sociologie, histoire des idées sociales, économie, biologie et syndicalisme.<sup>1099</sup>

Soulignons, au passage, la présence de la biologie, dont nous avons montré l'importance dans le contexte de la période et dans la pensée de Mariátegui. La question de la capacitation culturelle et politique est donc centrale dans la stratégie que développe Mariátegui, mais surtout le groupe qu'il anime et auquel il participe. L'historien hongrois Adam Anderle signale que, si aucune trace d'école n'est observable du vivant de l'auteur, on voit bien

<sup>1095</sup> Voir BUREAU INTERNATIONAL DU TRAVAIL, *Bulletin Officiel. Vol. I. Avril 1919 - Août 1920*, Genève, s/e, 1923.

<sup>1096</sup> « Informe sobre el Perú », Ricardo Martínez de la Torre et Julio Portocarrero in Ricardo MARTÍNEZ DE LA TORRE, *Apuntes para una interpretación marxista de Historia Social del Perú, vol. III, op. cit.*, pages 41-42.

<sup>1097</sup> José Carlos MARIÁTEGUI, « Estatutos y reglamentos de la « Oficina de Auto-Educación Obrera » », *Amauta*, juin 1926, n° 24, pp. 85-88.

<sup>1098</sup> Dans sa thèse, la Brésilienne Leila Escorsim compte parmi les rares auteurs soulignant la publication de ce document. En revanche elle fait disparaître toute l'histoire longue de l'auto-éducation ouvrière antérieure à la proposition de Mariátegui, escamotant ainsi l'apport des anarchistes. Voir Leila ESCORSIM MACHADO, *J. C. Mariátegui: marxismo, cultura e revolução, op. cit.*, pages 433-434.

<sup>1099</sup> « La primera estará formada por los cursos siguientes: Historia del Perú, Geografía del Perú, Historia Universal, Geografía Universal, Castellano y Sindicalismo.

La segunda estará formada por los cursos siguientes: Sociología, Historia de las Ideas Sociales, Economía, Biología y Sindicalismo ». José Carlos MARIÁTEGUI, « Estatutos y reglamentos de la « Oficina de Auto-Educación Obrera » », *op. cit.*, page 85.

apparaître des « *Escuelas Obreras y Campesinas – José Carlos Mariátegui* » à partir du second semestre 1930<sup>1100</sup>.

\*\*\*\*\*

Il ressort de notre étude une forme d'évidence qui, pourtant, échappe souvent aux commentaires sur Mariátegui et son insertion active dans le champ politique et social de son temps : la centralité du collectif et des dynamiques profondes de transformation sociale à l'œuvre. Il ne s'agit pas de rejouer ici, à peu de frais, la question de l'agentivité individuelle contre les déterminations historiques. La question est plutôt de tenter de produire une lecture de l'œuvre mariatéguienne à l'aune de ses interventions politiques, et donc de son rapport créatif et dialectique au collectif. En effet, quel que soit le moment où nous nous penchons sur sa trajectoire au long des années 1920, jamais il n'occupe le rôle de l'intellectuel isolé, jamais il ne se retranche dans une « tour d'ivoire » dont nous avons vu qu'il la rejette pratiquement et théoriquement. C'est au contraire par la *praxis* qu'il tente de produire des effets sur le réel. C'est la raison pour laquelle il est si important de revenir sur des composantes tactiques et stratégiques centrales dans la conjoncture de la période, et qui permettent de saisir les dynamiques en présence dans la constitution de mouvements politiques et idéologiques de fond tels que le nationalisme, l'anti-impérialisme et le communisme. Et, comme les idées ne déambulent pas d'elles-mêmes, il faut s'interroger sur la constitution de formes d'organisation, de circulation et de pratiques qui sont, à la fois, leur source et leur véhicule.

Une question se pose cependant. S'il apparaît clairement que c'est par ses interactions qu'il faut saisir l'objet Mariátegui et que c'est par les collectifs qu'il intègre que l'on peut comprendre sa production, que dire de la postérité immédiate de sa pensée ? Nous avons vu dans l'introduction que son œuvre attend longtemps avant d'être réinvestie et réappropriée par-delà les instrumentalisation les plus brouillonnes des années 1930 et 1940. L'historien Luis Veres a ainsi avancé l'idée d'une défaite en rase campagne de Mariátegui comme acteur

---

<sup>1100</sup> Adam ANDERLE, *Los movimientos políticos en el Perú entre las dos guerras mundiales*, op. cit., page 243.

politique<sup>1101</sup>, balayé par la « stalinisation »<sup>1102</sup> et par la vague apriste. Un peu à l'image de l'anarcho-syndicalisme, Mariátegui serait ainsi un vaincu de l'histoire, poussé à la marge des événements avant même sa mort, et la meilleure preuve de cela serait l'abandon rapide des éléments centraux de sa tactique et de sa stratégie. S'il est incontestable que le PCP abandonne rapidement la référence à Mariátegui autrement que comme une icône, voire qu'il mobilise certaines de ses ressources pour lutte contre le « mariatégisme »<sup>1103</sup>, c'est beaucoup moins évident pour les syndicalistes de la CGTP. Qui plus est, cela implique de limiter la postérité de l'auteur à un intervalle relativement court d'une quinzaine d'année. Mais surtout, cela implique de séparer la dimension strictement politique et organisationnelle des activités éditoriales et culturelles, quand précisément elles vont de pair. Percer à jour les articulations qui lient ces deux dimensions du vivant de Mariátegui est l'objet des sections suivantes.

---

<sup>1101</sup> Luis VERES, « El problema de la identidad nacional en la obra de José Carlos Mariátegui », *Amnis*, 30 juin 2002, n° 2, URL complète en biblio.

<sup>1102</sup> De fait, on observe un rejet de la ligne de front unique et de certains aspects théoriques centraux de la pensée de Mariátegui dans le PCP et dans les instances internationales du communisme au moins jusqu'en 1938. Voir Oswaldo FERNÁNDEZ-DÍAZ, « Mariateguisme », in *Dictionnaire Critique du Marxisme*, Paris, PUF, 1998.

<sup>1103</sup> *Ibid.*

## B. Un monde de toiles, de câbles et de papier

Au cours de notre parcours dans la pensée et l'activité de Mariátegui durant les années 1920, nous nous sommes penchés sur sa production intellectuelle, militante, journalistique, etc., sans nous arrêter spécifiquement sur le sens et le rôle qu'y occupe la création d'une entreprise éditoriale. Si *Amauta* et *Labor* sont apparus à plusieurs moments de notre exposition, cela a été en tant que support pour des thèses, des articles, des contributions mobilisés en fonction des axes et des besoins de l'analyse. Il s'agit ici d'inverser la focale, de mettre en valeur la revue, le journal, la maison d'édition, l'imprimerie comme autant de facettes d'un projet éditorial complexe. L'individu Mariátegui est ici saisi non plus seulement à partir des dialogues que ses textes participent à tisser, mais à partir des réseaux de circulation, de diffusion et de production de textes et des collectifs dans lesquels il s'inscrit.

Il y a d'abord l'idée même d'une revue, qui prend forme par rapport à des références, sur des possibilités techniques et humaines, à partir de modèles et avec des ambitions qui évoluent sans se limiter aux *desiderata* d'un seul homme. Autrement dit, l'enjeu est de replacer *Amauta* dans l'enchevêtrement complexe d'une profusion d'autres revues, d'autres expressions d'une période avant-gardiste qui couvre une grande partie du monde, du Japon à Lima en passant par Prague et Moscou. Cependant, comprendre la signification d'une entreprise collective telle qu'*Amauta* oblige à mettre en lumière son caractère de point culminant d'une dynamique profonde de formulations, de débats, de rencontres dont elle est l'une des plateformes, simultanément condition de possibilité et effet dans un espace donné. En effet, c'est dans la mesure où elle est investie par des participations et des projets multiples qu'elle s'inscrit dans le temps et qu'elle fonctionne comme la locomotive des autres branches de l'activité éditoriale que dirige Mariátegui. Enfin, à travers le complexe *Amauta / Labor*, c'est une certaine représentation de l'action politique, du militantisme et de la propagande qui s'organise. C'est donc en conjonction étroite avec les engagements révolutionnaires de leur direction que ces périodiques apparaissent.

Ces trois perspectives permettent de proposer une analyse qui échappe à une série d'antinomie trompeuses : national / international, revue artistique / revue politique, revue théorique / revue de propagande, etc. Notre proposition repose sur une démarche qui part de l'analyse de l'œuvre de Mariátegui dans sa dimension stratégique, mais aussi – voire surtout –

collective. C'est donc par un terme anachronique, et presque vulgaire, que nous nous proposons de qualifier l'ensemble *Amauta / Labor* : celui de plateforme multimodale, sorte de *hub* par où transitent des intrants de provenances très diverses, qu'ils peuvent traverser, où ils peuvent stationner, sur et dans laquelle leur présence ou leur passage conditionne les formes qu'ils adoptent à leur sortie comme extrants. C'est donc à la fois un terrain de rencontres, de transformations, de mélanges ou de séparations qui articule la longue distance du commerce de long cours avec la profondeur territoriale d'un *hinterland*.

## Autonomisation du champ culturel et avant-gardisme : Mariátegui dans les lettres latino-américaines

À partir de la moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, les évolutions économiques continentales viennent éroder les systèmes hiérarchiques et rigides hérités de la période coloniale en Amérique latine. Les éléments d'élaboration de la modernité se succèdent, se combinent et s'agencent selon les contextes nationaux et aboutissent à l'apparition progressive d'un champ singulier, en autonomie relative par rapport aux champs politique et économique : le champ culturel. Le concept de champ, tiré de l'œuvre du sociologue Pierre Bourdieu<sup>1104</sup>, a l'avantage de mettre en évidence, à la fois, les spécificités d'un type d'activité et de pratique qui le distinguent d'autres champs, et les rapports de force internes qui le structurent, régissant également ses rapports aux autres champs. Considéré d'un point de vue historique, ce champ culturel connaît un long processus d'autonomisation progressive largement mis en évidence par l'historiographie occidentale<sup>1105</sup>. Or, cette autonomisation est concomitante de l'essor du capitalisme et des sociétés industrielles, avec toutes les transformations sociales que cela implique tant dans les espaces centraux que dans les périphéries du système-monde en voie de configuration. C'est ce qu'exprime l'historien uruguayen Ángel Rama lorsqu'il énonce une liste d'éléments marquant l'évolution conjointe de l'économie et de l'histoire littéraire et artistique en Amérique latine : « romantisme, libéralisme politique, individualisme, libre-échange, économies d'exportation et très rapidement réalisme, positivisme, ordre bourgeois et technification »<sup>1106</sup>.

### 1) *Avant-garde et identité culturelle*

La période que nous étudions, les années 1920, est sans doute une des périodes les plus riches de propositions d'un type particulier qui se situent précisément à l'intersection des

---

<sup>1104</sup> Voir en particulier *Les règles de l'art*, où il s'attache à la délimitation et l'analyse du champ littéraire : Pierre BOURDIEU, *Les règles de l'art: genèse et structure du champ littéraire*, Éd. revue et Corrigée., Paris, Éditions du Seuil, 2015.

<sup>1105</sup> Que l'on pense aux œuvres classiques de Max Weber ou de Norbert Elias, aux ouvrages de l'historien Roger Chartier sur l'évolution des pratiques de lecture, à la conception habermasienne de la sphère publique, etc.

<sup>1106</sup> « romanticismo, liberalismo político, individualismo, librecambismo, economías de exportación y muy pronto realismo, positivismo, orden burgués y tecnificación ». Ángel RAMA, *Transculturación narrativa en América Latina*, 2. ed., Buenos Aires, Ed. El Andariego, 2008, page 154.



champs politique et culturel : l'avant-gardisme. Comme l'écrit l'historienne française Béatrice Joyeux-Prunel dans un ouvrage récent, un des critères permettant de mesurer cette effervescence est la multiplication de revues. En effet, si un groupe d'avant-garde ne saurait être réduit à la sortie éventuelle d'une revue, une telle publication signale bien la volonté de se faire connaître, ainsi que l'existence de réseaux d'avant-garde, de débats, de renouvellements esthétiques et théoriques parmi lesquels chaque groupe se démarque<sup>1107</sup>. Ainsi, des 350 revues d'avant-garde qu'elle répertorie dans le monde entre 1914 et 1945, 190 sont fondées entre 1920 et 1929, signalant une intensité particulière sur la période. Leur distribution géographique permet par ailleurs de décentrer le regard pour cesser de ne voir que Paris ou New York et faire apparaître Prague, Moscou, mais aussi Mexico, São Paulo, Buenos Aires ou Lima dans les villes participant de ce *boom*. De fait, que l'on pense au *Harlem Renaissance* ou à l'avant-gardisme japonais de la période, il est impératif d'élargir la perspective sur le mouvement avant-gardiste pour le percevoir comme un mouvement international et très divers dans ses formes. *Amauta*, qui paraît entre 1926 et 1930, s'inscrit précisément dans cette chronologie globale, où l'historien argentino-brésilien Jorge Schwartz situe également l'apogée de l'avant-gardisme latino-américain, qu'il borne des premiers échos du *Manifeste futuriste* de l'italien Marinetti à la publication du *Manifiesto para un arte independiente* en 1938, signé par Diego Rivera, André Breton et Léon Trotsky<sup>1108</sup>.

Si la démarche de Joyeux-Prunel est salutaire, elle pêche cependant – pour ce qui concerne l'Amérique latine – par l'absence de prise en compte des conditions socio-économiques particulières des pays de la région, ainsi que des formes historiques parfois anciennes qui sont mobilisées par les avant-gardes. Ángel Rama identifie ainsi clairement des tropes récurrents dans les lettres et les arts du continent : l'idée de la décadence européenne, celle de la recherche de l'indépendance au travers de l'originalité, cette-dernière se couplant à un impératif de représentativité<sup>1109</sup>. Dès les textes du pédagogue Simón Rodríguez (précepteur de Bolívar), Rama relève un axiome sans équivoque qui permet de saisir la nature singulière du rapport à l'art (et particulièrement à la littérature) de pays naissant dans un rapport de démarcation / identification avec leur ancienne métropole : « soit nous créons, soit nous nous fourvoyons »<sup>1110</sup>. Par ailleurs, Fernanda Beigel rappelle que certaines caractéristiques de

<sup>1107</sup> Béatrice JOYEUX-PRUNEL, *Les avant-gardes artistiques 1918-1945. Une histoire transnationale*, Paris, Gallimard, 2017, page 108.

<sup>1108</sup> Jorge SCHWARTZ, *Las vanguardias latinoamericanas. Textos programáticos y críticos*, op. cit.

<sup>1109</sup> Ángel RAMA, *Transculturación narrativa en América Latina*, op. cit., page 18.

<sup>1110</sup> « o creamos o erramos ». *Ibid.*

l'autonomie du champ culturel sont en place avant les années 1920 (la professionnalisation des lettrés, un marché éditorial – bien que modeste –, une presse consolidée), participant ainsi à la délimitation du politique, en particulier du rôle de l'État<sup>1111</sup>. L'idée d'une simple importation de l'avant-gardisme ne présente donc pas de fondement solide.

Les discours de rupture, porteurs d'une conception indéfinie du « nouveau » qui caractérise le début des années 1920, peuvent ainsi être rapporté à – au moins – deux dimensions plus anciennes du champ culturel latino-américain. D'un côté, du point de vue culturel et intellectuel, la critique de l'ingérence occidentale se double d'une conscience de la décadence européenne – effective au vu de l'importance croissante des capitaux étasuniens par opposition aux capitaux du Vieux Monde. On la retrouve déjà dans les écrits du Cubain José Martí, mais aussi dans l'essai *Ariel* de José Enrique Rodó, œuvre centrale du modernisme hispano-américain. Publié en 1900 et destiné à la jeunesse hispano-américaine, le texte s'insurge contre l'utilitarisme étasunien et participe à la formation de toute une génération artistique, intellectuelle et politique. Au Pérou, ce discours sera repris par la génération de « 1900 », qui comprend les grands noms de la littérature nationale de l'époque : José de la Riva-Agüero, Víctor Andrés Belaúnde, Francisco et Ventura García Calderón, José Gálvez<sup>1112</sup>, préparée par la pensée sans compromis de Manuel González Prada. Les textes anti-impérialistes de l'Argentin José Ingenieros seront aussi largement diffusés dans le cadre de la *Reforma Universitaria*, mouvement qui agite les étudiants des universités du continent entier. Plus généralement, dans les années 1920, une véritable « demande de souveraineté »<sup>1113</sup> s'exprime qui permet de faire le bilan de l'état dans lequel se trouve la nation (et ses arts) après un siècle d'indépendance politique, et la figure de Simon Bolívar est exhumée et mise en exergue. On a donc une forme déjà ancienne d'articulation entre identité collective et exigence de représentation. D'autre part, la littérature joue depuis longtemps un rôle central dans la formation des identités nationales latino-américaines, faisant circuler dans les cercles lettrés des représentations nationalistes revendiquant une identité nationale en opposition aux « modèles » européens, et en particulier à l'Espagne. Ces identités nationales s'articulent également à l'émergence d'une identité commune qui est encore en débat : ibéro, hispano, latino ou indo-américaine<sup>1114</sup>.

<sup>1111</sup> Fernanda BEIGEL, *El itinerario y la brújula*, op. cit., page 28.

<sup>1112</sup> José Carlos MARIÁTEGUI, *7E*, op. cit., page 308.

<sup>1113</sup> Ricardo MELGAR BAO, « The Anti-Imperialist League of the Americas between the East and Latin America », op. cit., page 9.

<sup>1114</sup> Ce gentilé singulier apparaît justement dans la deuxième moitié des années 1920, sous la plume d'Haya de la Torre et de Mariátegui. Il émerge parmi de nombreuses autres propositions alors en circulation (*América*

L'ambition d'indépendance des lettres du Nouveau Monde par rapport aux normes et à la production espagnoles est déjà ancienne dans les années 1920, puisque Ángel Rama note sa présence dès la période des Indépendances<sup>1115</sup>. Dans le contexte de la commémoration du premier centenaire des indépendances l'exigence d'originalité, l'émergence de nouvelles couches sociales aux demandes culturelles et politiques plus larges qu'auparavant, le développement d'espaces de production artistique en dehors des académies, la circulation accrue de textes et d'œuvres d'art, et enfin la formulation de demandes politiques nouvelles se combinent pour mettre la question nationale au cœur de la vie culturelle et politique du continent. Or, comme l'indique le titre de l'ouvrage classique de l'historienne argentine Beatriz Sarlo<sup>1116</sup>, il s'agit de l'expression d'une modernité *périphérique*, qui ne peut faire l'économie d'une confrontation aux anciennes métropoles, mais aussi aux espaces centraux du système-monde qui restent hégémoniques (culturellement et économiquement). En ce sens, l'espace latino-américain produit une hybridation singulière où l'avant-gardisme est indissociable d'une réflexion sur ce qui fait l'identité culturelle de chacun des pays de la région, mais aussi de la dimension politique d'une telle recherche<sup>1117</sup>. Ainsi, la publication du poème *Non Serviam* (1914) par le Chilien Vicente Huidobro, qui clame la volonté de rompre avec le naturalisme au nom de la liberté de création et de l'ambition d'inaugurer une nouvelle relation éthique et esthétique avec la Nature et les sens qui s'affranchisse de la tyrannie du réel<sup>1118</sup>, doit être lue à partir de cette double focale. Il s'agit également de proposer une esthétique qui intègre des motifs singuliers aux espaces latino-américains, des éléments populaires que l'on retrouve dans les *Bachianas brasileiras* d'Heitor Villa-Lobos, ou dans les pages de *Trilce* (1922) du Péruvien César Vallejo. Ce mouvement traverse tout le continent, incarné par le stridentisme mexicain, l'ultraïsme argentin, le créationnisme chilien ou le modernisme<sup>1119</sup> brésilien. Ainsi, l'ambition de rénovation culturelle est intrinsèquement liée à

---

*indolatina, Indoamérica, Negrindia, América Indohispana, América Indoibera...*) et met l'accent sur la dimension indigène de l'identité continentale, et donc sur l'origine mais aussi sur l'autonomie, en opposition aux conceptions panaméricanistes ou européistes. Ricardo MELGAR BAO, « Indoamérica », in Horacio CERUTTI GLUSBERG (dir.), *Diccionario de Filosofía Latinoamericana*, México, Universidad Autónoma del Estado de México, 2000.

<sup>1115</sup> Ángel RAMA, *La ciudad letrada*, op. cit., page 55.

<sup>1116</sup> Beatriz SARLO, *Una modernidad periférica: Buenos Aires, 1920 y 1930*, Buenos Aires, Ediciones Nueva Visión, 1988.

<sup>1117</sup> Pour une présentation synthétique, voir HORA AMERICANA - PODCAST DE HISTÓRIA DAS AMÉRICAS, « Vanguardas artísticas na América Latina com Júlio Pimentel Pinto ».

<sup>1118</sup> Vicente HUIDOBRO, « Non Serviam », in Jorge SCHWARTZ (dir.), *Vanguardias Latino-americanas, polemicas, manifiestos y textos críticos*, Mexico, Fondo de Cultura Económica, 2002, pp. 1294-1295.

<sup>1119</sup> Le modernisme brésilien naît après la « semaine d'art moderne » de São Paulo, en 1922, et s'inscrit pleinement dans le cadre des avant-gardes latino-américaines et mondiales. Ce mouvement est entièrement distinct du modernisme hispano-américain, initié au tournant du XX<sup>e</sup> siècle, avec lequel les mouvements d'avant-garde des pays hispanophones entretiennent un rapport complexe de prolongement et d'opposition.

la dimension politique par la remise en cause des hiérarchies rigides qui organisent les diverses scènes politiques et artistiques nationales. Les années 1920 latino-américaines sont donc marquées par une brusque ouverture du champ des possibles politiques, économiques et artistiques que caractérisent la crise de l'hégémonie européenne à la sortie de la Grande Guerre, l'avènement de formes sociales et subjectives nouvelles issues de la mondialisation capitaliste et le coup de tonnerre des révolutions au Mexique, en Chine et en Russie.

Telle que la décrit Beatriz Sarlo, c'est bien à l'expérience singulière d'une modernité limitée, périphérique, que réagissent les groupes d'avant-garde latino-américains, au sein desquels la redéfinition de ce qu'est la Nation<sup>1120</sup> et la pratique artistique et de leur articulation occupe une place centrale. La conjonction de demandes politiques et culturelles ne constitue pas pour autant un espace uniforme et consensuel. C'est, au contraire, la reconduction en termes rénovés d'oppositions et de débats au sein des cénacles militants, artistiques et bohèmes des centres urbains latino-américains. L'esprit du « nouveau » n'est donc pas univoque, comme le montre Beatriz Sarlo, puisqu'il oppose notamment une acception plus marquée politiquement à une conception plus strictement artistique :

« Le nouveau », pour les avant-gardistes, s'impose sur la scène esthétique contemporaine. « Le nouveau », pour les fractions de la gauche, est la promesse qui est contenue dans le futur. C'est pourquoi leurs fondements de valeur sont différents : alors que la gauche tient à la transformation sociale ou à la révolution comme ferment de sa pratique artistique, l'avant-garde se considère porteuse d'une nouveauté qu'elle définit et réalise elle-même. La gauche pédagogique travaille sur le long terme ; la gauche radicalisée se place dans le cycle de la révolution ; l'avant-garde est une utopie formatrice des relations esthétiques présentes : l'imposition instantanée et fulgurante du nouveau.<sup>1121</sup>

Ces débats (rapport périphérique à la modernité, singularité de l'expérience moderne latino-américaine et expression d'une originalité, rapports entre nouvelles pratiques artistiques et politiques) traversent la décennie 1920 et trouvent dans *Amauta* une caisse de résonance à l'écho continental.

Comme le souligne Fernanda Beigel, la trajectoire personnelle de Mariátegui l'inscrit très tôt dans un espace à l'intersection entre la politique et l'expression culturelle : la pratique

<sup>1120</sup> On pense aux travaux de Patricia Funes : Patricia FUNES, *Salvar la nación*, *op. cit.*

<sup>1121</sup> « 'Lo nuevo', para los vanguardistas, se impone en la escena estética contemporánea. 'Lo nuevo', para las fracciones de la izquierda es la promesa que está contenida en el futuro. Por eso, sus fundamentos de valor son diferentes: mientras la izquierda tiene a la transformación social o a la revolución como sustento de su práctica artística, la vanguardia se considera portadora de una novedad que ella misma define y realiza. La izquierda pedagógica trabaja a largo plazo; la izquierda radicalizada se ubica en el ciclo de la revolución; la vanguardia es una utopía transformadora de las relaciones estéticas presentes: la imposición instantánea y fulgurante de lo nuevo ». Beatriz SARLO, *Una modernidad periférica*, *op. cit.*, pages 100-101.

journalistique. Dans les pages de *Nuestra Época*, puis de *La Razón*, il impulse un discours critique qui mêle appui à la *Reforma Universitaria* et au mouvement pour la journée de 8 heures, deux combats distincts que l'on retrouve dans les principales villes du continent et qui constituent les signes indéniables d'une « modernisation » des vies culturelles et politiques. En effet, le journalisme fait partie intégrante de cette modernité, et son investissement sous les augures de l'engagement politique répond à l'émergence de sujets sociaux nouveaux (ouvriers, étudiants, petite-bourgeoisie et fonctionnaires). Beigel définit ce processus comme un mouvement de massification de la société péruvienne, qui induit et produit de nouveaux agencements entre presse, art et politique<sup>1122</sup>.

Pour la génération de Mariátegui, la pratique journalistique, comme la pratique artistique et le militantisme, sont également marqués par l'expérience d'un voyage en Europe. Jorge Luis Borges, César Vallejo, Felix del Valle, Nicolás Guillén, Oswaldo de Andrade, Tarcila do Amaral, Diego Rivera (la liste n'est pas exhaustive) passent tous par l'Europe, à la faveur d'un voyage de formation ou d'un exil<sup>1123</sup>. Le passage par le cœur battant des canons artistiques et politiques du moment s'avère être fondamental tant pour l'enrichissement de l'expression personnelle de chacune de ces figures que pour la découverte paradoxale de leurs racines, de leur appartenance à des cultures nationales, régionales ou continentale aux traits individuels forts. Mariátegui affirme ainsi, à propos de son voyage en Europe, dans un article consacré à l'écrivain étasunien Waldo Frank :

Comme lui, je ne me suis senti américain qu'en Europe. Sur les chemins de l'Europe, j'ai trouvé le pays d'Amérique que j'avais laissé et dans lequel j'avais vécu presque étranger et absent. L'Europe m'a révélé jusqu'à quel point j'appartenais à un monde primitif et chaotique ; et en même temps, elle m'a imposé, elle a éclairé le devoir d'une mission américaine (*una tarea americana*). De cela, quelques temps après mon retour, j'avais une conscience claire, une idée nette. Je savais que l'Europe m'avait restitué au Pérou et à l'Amérique quand elle semblait m'avoir entièrement conquis ; mais je ne m'étais pas attardé à analyser le processus de cette réintégration.<sup>1124</sup>

<sup>1122</sup> Fernanda BEIGEL, *El itinerario y la brújula*, op. cit., page 20.

<sup>1123</sup> Pour des caractérisations différentes de ces séjours européens, voir l'ouvrage de Joyeux-Prunel, où l'historienne fait de Paris et de l'Europe le vecteur principal de l'expression avant-gardiste – que ce soit sous la forme de l'adoption ou du rejet anti-européen (Béatrice JOYEUX-PRUNEL, *Les avant-gardes artistiques 1918-1945. Une histoire transnationale*, op. cit., page 300.). Voir également les travaux de l'historien argentin Carlos Altamirano, qui perçoit plus nettement la question et l'importance de la découverte de l'Amérique latine lors de ces séjours (Carlos ALTAMIRANO, « Elites culturales en el siglo XX latinoamericano », in Carlos ALTAMIRANO (dir.), *Historia de los intelectuales en América Latina. II. Los avatares de la « ciudad letrada » en el siglo XX*, 1<sup>re</sup> éd., Buenos Aires, Katz, 2010.). L'historienne française de la littérature Pascale Casanova se fait également l'écho de cet attrait pour Paris qui est aussi une découverte de l'Amérique pour les latino-américains César Vallejo, Oswaldo de Andrade ou Paulo Prado (Pascale CASANOVA, *The world republic of letters*, Cambridge, Mass, Harvard University Press, 2004, page 32.).

<sup>1124</sup> « Como él, yo no me sentí americano sino en Europa. Por los caminos de Europa, encontré el país de América que yo había dejado y en el que había vivido casi extraño y ausente. Europa me reveló hasta qué

La relation qui est ici décrite ne se limite pas à une alternative rejet / imitation. C'est au contraire une démarche dialectique d'incorporation à partir des différences et des points communs qui structure la relation complexe à l'Europe. Cette dimension est évidente si l'on pense à des contemporains de Mariátegui comme Diego Rivera ou Emilio Pettorutti<sup>1125</sup>.

On retrouve ici l'interrogation lancinante et les débats sur ce qui fonde l'identité des habitants de ce que nous appelons aujourd'hui l'Amérique latine. Au long des articles de Mariátegui publiés avant la sortie d'*Amauta*, plusieurs textes sont consacrés à cet aspect subjectif et culturel fondamental au moment où s'ébauchent les traits d'une identité commune que les avant-gardes véhiculent. Ainsi, en 1925, Mariátegui énonce clairement un rejet de l'idée de « latinité » au nom de plusieurs critères dont il fait la liste : la non-appartenance à l'identité culturelle d'héritage romain (*Latium*), la dimension réactionnaire et fasciste de la revendication de cet héritage, le caractère conservateur de la défense des études classiques et du latin dans les programmes éducatifs, la contradiction entre le nationalisme réactionnaire et le capitalisme internationaliste, et enfin la vitalité du capitalisme et de la technique des Anglo-saxons<sup>1126</sup>. Si ces questions peuvent sembler lointaines aujourd'hui, leur actualité est bien posée sur la période, comme le démontre l'article cité, mais aussi la polémique qui oppose Mariátegui à l'écrivain péruvien Edwin Elmore, qui défend l'idée d'un sursaut de l'esprit face à la décadence générale de la culture en Occident. Dans une lettre à Mariátegui, Elmore parle d'« urgence [...] d'organiser les forces spirituelles, non plus seulement celles de notre continent hispano, ibéro ou latino-américain ballotté, mais du monde entier »<sup>1127</sup>. L'opposition

---

punto pertenecía yo a un mundo primitivo y caótico; y al mismo tiempo me impuso, me esclareció el deber de una tarea americana. Pero de esto, algún tiempo después de mi regreso, yo tenía una conciencia clara, una noción nítida. Sabía que Europa me había restituido, cuando parecía haberme conquistado enteramente, al Perú y a América; mas no me había detenido a analizar el proceso de esta reintegración ». « Itinerario de Waldo Frank » (04/12/1929), *Variedades*, José Carlos MARIÁTEGUI, *AM, op. cit.*, page 162.

<sup>1125</sup> Dans ses mémoires, le poète Pablo Neruda offre une image parlante de l'attraction qu'exerce alors Paris sur les jeunes intellectuels et artistes latino-américains : « La vie culturelle de nos pays dans les années 1920 dépendait exclusivement de l'Europe, à part quelques exceptions héroïques. Dans chacune de nos républiques agissait une "élite" cosmopolite, et quant aux auteurs de l'oligarchie, ils vivaient à Paris. Notre grand poète Vicente Huidobro non seulement écrivait en français, mais il avait également changé son nom et se nommait Vincent au lieu de Vicente. En tout cas, à peine eu-je conquis un rudiment de succès juvénile, tout le monde me demandait dans la rue : - Mais qu'est-ce que tu fais ici ? Tu dois aller à Paris » (« La vida cultural de nuestros países en los años 20 dependía exclusivamente de Europa, salvo contadas y heroicas excepciones. En cada una de nuestras repúblicas actuaba una "elite" cosmopolita y, en cuanto a los escritores de la oligarquía, ellos vivían en París. Nuestro gran poeta Vicente Huidobro no sólo escribía en francés sino que alteró su nombre y en vez de Vicente se transformó en Vincent. Lo cierto es que, apenas tuve un rudimento de fama juvenil, todo el mundo me preguntaba en la calle: -Pero, qué hace usted aquí? Usted debe irse a París »). Pablo NERUDA, *Confieso que he vivido*, Barcelona, Seix Barral, 1984, pages 81-82. *apud* Matías BARCHINO PÉREZ, « La polémica del meridiano intelectual », *Tema y variaciones de literatura*, 1993, n° 2, pp. 93-115, page 97.

<sup>1126</sup> « Divagaciones sobre el tema de la latinidad » (20/02/1925), *Mundial*, José Carlos MARIÁTEGUI, *AM, op. cit.*, pages 121-126.

<sup>1127</sup> « urgence [...] de organizar las fuerzas espirituales, no ya sólo de nuestro zarandeado continente hispano, ibero o latino-americano, sino del mundo entero ». Lettre d'Edwin Elmore à Mariátegui (09/01/1925).

de Mariátegui au projet d'Elmore d'un congrès des écrivains panaméricains découle d'une appréciation plus complexe de la dimension nécessairement politique d'une telle entreprise.

La période est à la « belligérance idéologique », écrit-il, avant d'ajouter :

Les hommes qui représentent une force de rénovation ne peuvent se concerter ni se confondre, pas même de manière éventuelle et fortuite, avec ceux qui représentent une force de conservation ou de régression. Un abîme historique les sépare. Ils ne parlent pas la même langue et n'ont pas d'intuition commune de l'histoire. Le lien intellectuel est trop fragile et même un peu abstrait. Le lien spirituel est, dans tous les cas, beaucoup plus puissant et valide.<sup>1128</sup>

Enfin, Mariátegui évoque comme seule possibilité d'une effective unité latino-américaine l'« émotion révolutionnaire » de la jeunesse, et non un quelconque phénomène intellectuel. Autrement dit, les questions d'identité, de subjectivité communes et de participation originale à la modernité sont traversées par les contradictions de la période. C'est donc en tant qu'effet historique que Mariátegui conçoit l'unité latino-américaine, et plus tard indo-américaine, et pas comme une création d'intellectuels. Quel peut être, alors, le rôle d'une avant-garde ? Elle exprime une volonté de rupture qui sourd de l'histoire même, de la crise d'une phase historique qui se manifeste sous les traits d'une crise du capitalisme. Mais surtout, elle se doit d'être affirmative et pas seulement corrosive et négative<sup>1129</sup>. Dans le cas péruvien, Mariátegui propose les premières formulations d'une conception de la nation qui passe par la reconnaissance de l'élément indigène en conjonction avec une vision avant-gardiste et révolutionnaire :

Les éléments de la nationalité en élaboration n'ont pas encore pu se fondre ou être soldés. La dense couche indigène se maintient presque totalement à l'écart du processus de formation de cette péruvianité qu'ont coutume d'exalter et d'enfler nos soi-disant nationalistes, prédicateurs d'un nationalisme sans racines dans le sol péruvien, appris dans les évangiles impérialistes d'Europe, et qui [...] est le sentiment le plus étranger et artificiel qui existe au Pérou.<sup>1130</sup>

---

<sup>1128</sup> « Los hombres que representan una fuerza de renovación no pueden concertarse ni confundirse, ni aun eventual o fortuitamente, con los que representan una fuerza de conservación o de regresión. Los separa un abismo histórico. Hablan un lenguaje diverso y no tienen una intuición común de la historia. El vínculo intelectual es demasiado frágil y hasta un tanto abstracto. El vínculo espiritual es, en todo caso, mucho más potente y válido ». « Un congreso de escritores hispano-americanos » (19/09/1925), *Mundial*, José Carlos MARIÁTEGUI, *TNA, op. cit.*, page 20.

<sup>1129</sup> « ¿Existe un pensamiento hispano-americano ? » (19/05/1925), *Mundial, Ibid.*, pp. 23-25.

<sup>1130</sup> « Los elementos de la nacionalidad en elaboración no han podido aún fundirse o soldarse. La densa capa indígena se mantiene casi totalmente extraña al proceso de formación de esa peruanidad que suelen exaltar e inflar nuestros sedicentes nacionalistas, predicadores de un nacionalismo sin raíces en el suelo peruano, aprendido en los evangelios imperialistas de Europa, y que [...] es el sentimiento más extranjero y postizo que en el Perú existe ». « ¿Existe un pensamiento hispano-americano ? » (19/05/1925), *Mundial, Ibid.*, p. 26.

Pour Mariátegui, ce sont les enjeux de la Nation, des rapports internes des classes, des liens intellectuels et émotionnels entre jeunes gens, traversés par des mouvements de fond de la réalité sociale et économique du moment, qui produisent l'avant-garde comme vocalisation d'une rupture nécessaire. Il produit ainsi une conception matérialiste de l'avant-garde par opposition aux postures idéalistes avancées par Elmore ou d'autres intervenants. Dans une formule lapidaire, il ramasse sa pensée : l'*hacendado*, le banquier et le rentier suivent le cours du dollar, pas la pensée d'Unamuno<sup>1131</sup>.

Il ressort de tout cela que les questionnements portant sur les fondements de l'identité – artistique, philosophique, culturelle, etc. – ne se posent pas dans un monde abstrait. Mariátegui intègre dans un même mouvement l'avant-garde (comme rupture vis-à-vis de formes dépassées de la subjectivité et des formes d'expression artistique), la Nation, la nationalité, et le rapport complexe de dépendance qui s'instaure avec les espaces centraux que sont l'Europe de l'Ouest et les États-Unis. Or cette conception n'est en rien unique ou même dominante dans les divers espaces où s'expriment des artistes d'avant-garde et/ou des tenants de la « nouvelle génération ». Par ailleurs, c'est bien sur des questions éminemment matérielles et idéologiques à la fois que s'organisent certains des principaux débats qui participent à la formation d'une tonalité avant-gardiste. En effet, les groupes avant-gardistes sont également intéressés à des problématiques de diffusion, de formation de marchés artistiques et littéraires, c'est-à-dire aux conditions de possibilité d'une vie intellectuelle à proprement parler et structurée sans lien immédiat de subordination vis-à-vis des champs politiques et économiques. Une polémique fameuse est très significative à cet égard : celle dite du « méridien culturel »<sup>1132</sup>.

La polémique met en scène un débat vif entre l'Espagnol Guillermo de Torre (1900-1971) et une constellation d'auteurs partie prenante des (ou en débat avec) diverses avant-gardes nationales latino-américaines : Leopoldo Lugones (Argentine), José Santos Chocano (Pérou), José Vasconcelos (Mexique), Alberto Hidalgo (Pérou), Jorge Luis Borges (Argentine), Joaquín García Monge (Costa Rica) et bien sûr José Carlos Mariátegui. Le détour par cette dispute continentale nous permet de mettre en lumière l'importance des

---

<sup>1131</sup> « El ibero-americanismo y pan-americanismo » (08/05/1925), *Mundial, Ibid.*, p. 28.

<sup>1132</sup> Notre étude se limite ici aux interactions incluant Mariátegui. La polémique a fait l'objet de nombreux ouvrages, on pourra se rapporter notamment à Carmen ALEMANY BAY, *La polémica del meridiano intelectual de Hispanoamérica (1927): estudio y textos*, Alicante, Publicaciones de la Universidad de Alicante, 1998. Et Celina MANZONI, « La polémica del meridiano intelectual », *Estudios. Revista de Investigaciones Literarias*, juin 1996, n° 7, pp. 121-132.



correspondances dans les rapports structurant un jeune « champ intellectuel continental »<sup>1133</sup>, mais aussi la centralité des rapports des revues entre elles. Ces dernières, par leurs prises de position, sont révélatrices d'oppositions de collectifs, et donc de l'existence de tendances différentes dans les cercles avant-gardistes, mais elles sont également les vectrices et les facilitatrices des débats. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que les principaux acteurs ici considérés (Torre, Borges, Monge et Mariátegui) soient tous directeurs ou membres éminents d'une revue.

Guillermo de Torre, jeune auteur basé à Madrid, est l'auteur d'un ouvrage remarqué en 1925, *Literaturas europeas de vanguardia*<sup>1134</sup>, qui le place parmi la galaxie des critiques d'avant-garde ayant un lectorat tant en Espagne qu'en Amérique latine. Mariátegui évoque un projet de compte-rendu dans sa correspondance avec Ricardo Vegas García, son interlocuteur dans la rédaction de *Varietades*<sup>1135</sup>, texte qu'il publie en novembre 1925<sup>1136</sup>, et il cite Torre dans plusieurs articles postérieurs<sup>1137</sup>. Par ailleurs, on sait que Torre a obtenu un exemplaire de *La Escena Contemporánea* (1925) par l'intermédiaire de l'écrivain péruvien Félix del Valle, qui réside alors à Madrid. Del Valle le relate dans sa correspondance avec Mariátegui :

Ici on vous apprécie beaucoup. Guillermo de Torre m'a demandé votre livre, *La Escena Contemporánea*, pour faire un texte dessus. Je ne le connais pas personnellement, mais je le lui ai envoyé par un ami commun.<sup>1138</sup>

C'est d'ailleurs en rapport à l'article dans *Varietades* que Torre écrit à Mariátegui, le remerciant pour les commentaires et les critiques, indiquant avoir eu connaissance du texte par l'intermédiaire du poète argentin Oliverio Girondo<sup>1139</sup>. On voit ici l'importance des intermédiaires épistolaires, les envois servant également de vecteurs de diffusion des revues d'avant-garde parmi les multiples agents et acteurs réticulaires de la nébuleuse politico-culturelle.

---

<sup>1133</sup> Ricardo MELGAR BAO, « El epistolario como vehículo de comunicación y cultura: México en las cartas de José Carlos Mariátegui », *Pacarina del Sur [en línea]*, 26 décembre 2013, URL complète en biblio.

<sup>1134</sup> Guillermo DE TORRE, *Literaturas europeas de vanguardia*, Madrid, R. Caro Raggio, 1925.

<sup>1135</sup> Lettre de Mariátegui à Ricardo Vegas García (30/09/1925).

<sup>1136</sup> « Literaturas europeas de vanguardia » (28/11/1925), *Varietades*, José Carlos MARIÁTEGUI, *AE, op. cit.*, pages 114-117.

<sup>1137</sup> Notamment « Vanguardismo y nacionalismo en la literatura y el arte » (04/12/1925), *Mundial*, José Carlos MARIÁTEGUI, *PP, op. cit.*, page 105. Et « La nueva generación española y la política » (20/12/1929), *Mundial*, José Carlos MARIÁTEGUI, *FAVM III, op. cit.*, page 138.

<sup>1138</sup> « Aquí le consideran mucho. Guillermo de Torre me ha pedido su libro, *La Escena Contemporánea*, para escribir sobre él. Yo no le conozco personalmente, pero se lo he enviado con un amigo de ambos ». Lettre de Félix del Valle à José Carlos Mariátegui (30/01/1927).

<sup>1139</sup> Lettre de Guillermo de Torre à José Carlos Mariátegui (Madrid, 16/02/1926).

La critique qu'adresse Mariátegui à Torre dans son article de 1925 est l'occasion de préciser ce qu'entend le Péruvien par le terme d'avant-garde. En effet, il reproche à son interlocuteur espagnol de ne voir que la surface du phénomène littéraire en se bornant à sa manifestation formelle :

Il arrive à Torre la même chose qu'à d'autres avant-gardistes. Plutôt que la nouveauté de l'esprit, il observe la nouveauté du procédé. Le procédé l'obsède. [...] La valeur d'une tendance littéraire n'est jamais une simple question de technique. [...] La principale insuffisance du livre de Torre me semble résider dans son effort pour considérer et examiner les phénomènes littéraires en eux-mêmes, ignorant absolument leurs relations avec les autres phénomènes historiques. On peut éventuellement juger ainsi une individualité. Mais certainement pas une époque.<sup>1140</sup>

Au contraire, c'est dans l'interaction continue entre art et histoire (comprise au sens de l'histoire en train de se faire) que doit être analysé le phénomène avant-gardiste selon le Péruvien. Si l'« esprit nouveau » trouve à s'exprimer de diverses manières de par le monde, c'est bien qu'il s'agit d'un courant qui dépasse les seules déterminations locales – au sens géographique – ou limitées au champ littéraire ou artistique. La transformation des formes de l'art doit être lue en concomitance avec la transformation générale – idéelle et matérielle – que traverse le monde. Cette perception matérialiste et historiciste est manifeste dans un texte iconique publié en 1926 dans *Amauta*, intitulé « Arte, revolución y decadencia ». L'article marque une inflexion de l'exaltation du « nouveau », comme le notait Beatriz Sarlo, vers une évaluation plus profonde de ce qui est réellement nouveau dans la nouveauté de l'avant-garde. Il pose, dès le premier paragraphe, les fondements d'une approche dialectique de la question :

Tout art nouveau n'est pas révolutionnaire, et il n'est pas non plus véritablement nouveau. Dans le monde contemporain coexistent deux âmes, celles de la révolution et de la décadence. Seule la présence de la première confère à un poème ou à une toile la valeur d'un art nouveau.<sup>1141</sup>

Il ne s'agit pas tant d'opposer les deux âmes que de percevoir qu'elles travaillent l'époque à l'image d'une polarité, ou de l'éther de Marx, au sein duquel les éléments se distribuent selon leur poids particulier. Ces deux âmes cohabitent dans le monde et dans chaque artiste : « la

<sup>1140</sup> « Le pasa también a Torre lo que a otros literatos vanguardistas. Más que la novedad de espíritu mira la novedad de procedimiento. El procedimiento lo obsesiona. [...] El valor de una tendencia literaria no es nunca una mera cuestión de técnica. [...] [L]a principal insuficiencia del libro de Torre [m]e parece encontrarla en el esfuerzo por considerar y examinar los fenómenos literarios en sí mismos, prescindiendo absolutamente de sus relaciones con los demás fenómenos históricos. Acaso se puede juzgar así una individualidad. Pero, de ningún modo, una época ». « Literaturas europeas de vanguardia » (28/11/1925), *Variedades*, José Carlos MARIÁTEGUI, *AE, op. cit.*, pages 116-117.

<sup>1141</sup> « [N]o todo el arte nuevo es revolucionario, ni es tampoco verdaderamente nuevo. En el mundo contemporáneo coexisten dos almas, las de la revolución y la decadencia. Sólo la presencia de la primera confiere a un poema o un cuadro valor de arte nuevo ». « Arte, revolución y decadencia » (11/1926), *Amauta*, n°3, in *Ibid.*, p. 18.

conscience de l'artiste est le cercle agonique d'une lutte entre les deux esprits »<sup>1142</sup>. Or, si la lutte peut échapper à l'artiste – si elle se donne inconsciemment –, nous dit Mariátegui, l'un des deux principes prévaut néanmoins. L'explication de cette prévalence ne doit donc pas être cherchée uniquement dans les penchants subjectifs de tel ou tel artiste individuel, mais dans le rapport qu'il ou elle entretient avec le monde qui l'entoure (appartenance de classe, localisation dans un espace du système-monde capitaliste, « race », genre, etc.) – que cela soit, là encore, de manière consciente ou inconsciente. Ainsi, la succession rapide d'écoles nouvelles et la décadence de formes esthétiques établies ne peut s'expliquer par le prisme de la subjectivité individuelle précisément du fait de son caractère massif et généralisé. C'est donc dans une approche plus globale qu'il convient de poser la question de la nouveauté en art, et du précipité (au sens chimique du terme) avant-gardiste. Ici vient se glisser à nouveau l'idée des cycles historiques que nous avons déjà étudiée : c'est l'absence d'un absolu qui grève l'expression artistique de la société bourgeoise. Et cette crise trouve sa manifestation dans le champ artistique par l'opposition entre la décadence – la défense d'un régime esthétique en déclin – et la révolution – la revendication d'une volonté transformatrice qui traverse aussi les arts. La politique du cycle romantique ne se limite pas aux cénacles de la représentation traditionnelle (parlements, gouvernements). Elle déborde dans tous les champs de la vie sociale, et vient donc inonder les lieux et les formes de la culture, conférant une dimension proprement existentielle à chacune des expressions qui y prennent forme :

la politique, pour ceux qui la sentent élevée à la catégorie d'une religion [...] est la trame même de l'Histoire. Dans les époques classiques, ou de plénitude d'un ordre, la politique peut n'être qu'administration et parlement ; dans les époques romantiques ou de crise d'un ordre, la politique occupe le premier plan de la vie.<sup>1143</sup>

Est avant-gardiste l'art qui se donne pour programme de reprendre la quête d'un absolu, et donc de rejeter l'absolu bourgeois en déshérence, sans jamais s'en délivrer tout-à-fait. En effet, ce n'est pas dans la conscience de l'artiste que se joue une « sortie » putative de la polarité, mais dans l'histoire du monde. Les formes d'art qui se succèdent rapidement incarnent bien l'essoufflement de l'un des termes de cette polarité, mais aussi sa persistance, sa présence opiniâtre qui est indépassable en tant que telle tant que l'organisation matérielle

<sup>1142</sup> « La conciencia del artista es el circo agonal de una lucha entre los dos espíritus ». « Arte, revolución y decadencia » (11/1926), *Amauta*, n°3, in *Ibid.*

<sup>1143</sup> « la política, para los que la sentimos elevada a la categoría de una religión [...] es la trama misma de la Historia. En las épocas clásicas, o de plenitud de un orden, la política puede ser sólo administración y parlamento; en las épocas románticas o de crisis de un orden, la política ocupa el primer plano de la vida ». « Arte, revolución y decadencia » (11/1926), *Amauta*, n°3, in *Ibid.*, p. 20.

du monde n'esquise pas un dépassement général et révolutionnaire du mode de production capitaliste et de la subjectivité bourgeoise. Précisément, pour Mariátegui, l'ouvrage de Guillermo de Torre offre une bonne introduction aux différents mouvements artistiques qu'il étudie, mais sans s'approfondir dans l'étude de leurs rapports complexe à leur histoire immédiate. En cela, il restreint la nouveauté à une question formelle, quand elle est pour Mariátegui affaire de cycle historique, de révolution, de passage d'un mode de production à un autre avec toutes les innovations subjectives que cela induit.

Cet ensemble de considérations est produit dans un microcosme d'interactions et d'échanges qui mettent en relation auteurs, journalistes, artistes, commentateurs et critiques – les casquettes étant souvent interchangeables – s'exprimant dans des cadres bien définis (livres et revues<sup>1144</sup>) et qui circulent suivant des canaux déterminés. Or, en avril 1927, un éditorial anonyme de *La Gaceta Literaria* de Madrid vient jeter une petite bombe dont l'onde de choc peut être senti du Costa Rica à Buenos Aires. Le court texte y défend l'idée que l'identité « latino »-américaine n'a pas lieu d'être, sur les plans « raciaux », culturels ou spirituels, quand l'essentiel de ce qui fait l'unité des Américains de langue castillane est précisément linguistique. Fondé sur ce principe, l'éditorial propose une réorientation des attentions des auteurs et des artistes de langue espagnole :

Face aux excès et aux erreurs du « latinisme », face au monopole gaulois, face à la grande attraction magnétique qu'exerce Paris auprès des intellectuels de langue hispanique, tentons de polariser leur attention, réaffirmant la valeur de l'Espagne et le nouvel état d'esprit qui commence à se cristalliser ici dans un hispano-américanisme extra-officiel et efficace. Face à l'attraction magnétique déviée de Paris, signalons dans notre géographie spirituelle Madrid comme le point méridien le plus sûr, comme la ligne d'intersection la plus authentique entre l'Amérique et l'Espagne. Madrid : point convergent de l'hispano-américanisme équilibré, sans limitation, sans contrainte, généreuse et européenne, face à Paris : réduit du « latinisme » étroit, partial, dédaigneux de tout ce qui ne tourne pas autour de son axe.<sup>1145</sup>

---

<sup>1144</sup> Sur l'importance des revues dans l'espace culturel latino-américain, voir Fernanda BEIGEL, « Las revistas culturales como documentos de la historia latinoamericana », *Utopía y Praxis Latinoamericana*, mars 2003, vol. 8, n° 20, pp. 105-115.

<sup>1145</sup> « Frente a los excesos y errores del latinismo, frente al monopolio galo, frente a la gran imantación que ejerce París cerca de los intelectuales hispanoparlantes tratemos de polarizar su atención, reafirmando la valía de España y el nuevo estado de espíritu que aquí empieza a cristalizar en un hispanoamericanismo extraoficial y eficaz. Frente a la imantación desviada de París, señalemos en nuestra geografía espiritual a Madrid como el más certero punto meridiano, como la más auténtica línea de intersección entre América y España. Madrid: punto convergente del hispanoamericanismo equilibrado, no limitador, no coactivo, generoso y europeo, frente a París: reducto del «latinismo» estrecho, parcial, desdeñoso de todo lo que no gire en torno a su eje ». Guillermo DE TORRE, « Madrid, meridiano intelectual de Hispanoamérica », *La Gaceta Literaria*, 15 avril 1927, I, n° 8, URL complète en biblio.

L'éditorial provoque une réaction immédiate en Amérique latine, où il paraît en septembre dans les pages de la revue costaricaine *Repertorio Americano*, que dirige Joaquín García Monge<sup>1146</sup>, à la demande de son auteur : Guillermo de Torre<sup>1147</sup>. Le texte est lu sur le continent comme une injonction à subordonner l'expression artistique latino-américaine à une hégémonie hispanique. Les réponses des revues *Martín Fierro* (Buenos Aires) et *La Pluma* (Montevideo) rejettent alors sans ambages l'idée d'un « méridien »<sup>1148</sup> madrilène. Mariátegui entre alors dans l'arène dans la revue *Variedades*, avec un article intitulé « La batalla de *Martín Fierro* », où il identifie une forme d'embourgeoisement de la revue argentine de Borges, créée en 1924, tout en applaudissant sa sortie vigoureuse contre les prétentions de *La Gaceta Literaria* :

La réponse ferme des auteurs de *Martín Fierro* contre la prétention anachronique de *La Gaceta Literaria* que soit reconnue Madrid comme « méridien intellectuel de l'Hispano-amérique » me plaît au plus haut point. Cette attitude nous trouve vigilants, éveillés et combatifs face à toute tentative de restauration conservatrice. Contre la tardive revendication espagnole, tous les auteurs et les artistes de la nouvelle génération hispano-américaine doivent s'insurger.<sup>1149</sup>

Or, au-delà de la question strictement idéologique ou d'identification, la question qui se joue dans ce débat est également extrêmement concrète. Comme le soulignent les historiennes Alejandrina Falcón<sup>1150</sup> et Verónica Delgado<sup>1151</sup>, l'éditorial de Torre s'inscrit dans un projet éditorial plus général de promotion de la production éditoriale espagnole en Amérique latine. À l'affichage de grands principes correspondent ainsi des motivations plus prosaïques d'extension du marché du livre pour les ouvrages édités dans l'ancienne métropole.

Précisément, le rejet de toute hégémonie européenne – et particulièrement de l'Espagne, associée à la dictature de Primo de Rivera et à une forme malade de capitalisme

<sup>1146</sup> César DOMÍNGUEZ, « Guillermo de Torre junto a Jorge Luis Borges: mediadores transatlánticos del meridiano intelectual 1927-1945 (o sobre los gatekeepers de William Marling: addenda et corrigenda) », *Letras: Revista de la Facultad de Filosofía y Letras de la Pontificia Universidad Católica Argentina Santa María de los Buenos Aires*, juin 2020, n° 81, pp. 56-75, page 64.

<sup>1147</sup> Ricardo MELGAR BAO, « El epistolario como vehículo de comunicación y cultura: México en las cartas de José Carlos Mariátegui », *op. cit.*

<sup>1148</sup> Sur la représentation d'un temps de la littérature dont le présent serait donné sur le modèle du méridien de Greenwich, voir Pascale CASANOVA, *The world republic of letters*, *op. cit.*, page 87.

<sup>1149</sup> « me complace, en grado máximo, la cerrada protesta de los escritores de *Martín Fierro* contra la anacrónica pretensión de *La Gaceta Literaria* de que se reconozca a Madrid como "meridiano intelectual de Hispanoamérica". Esta actitud nos presenta vigilantes, despiertos y combativos frente a cualquiera tentativa de restauración conservadora. Contra la tardía reivindicación española, debemos insurgir todos los escritores y artistas de la nueva generación hispanoamericana ». « La Batalla de *Martín Fierro* » (24/09/1927), *Variedades*, José Carlos MARIÁTEGUI, *TNA*, *op. cit.*, page 116.

<sup>1150</sup> Alejandrina FALCÓN, « El idioma de los libros: antecedentes y proyecciones de la polémica "Madrid, meridiano 'editorial' de Hispanoamérica" », *Iberoamericana*, 2010, vol. 10, n° 37, pp. 39-58.

<sup>1151</sup> Verónica DELGADO, « Algo más sobre el Meridiano editorial hispanoamericano (1927-1928) », *Catedral Tomada. Revista de crítica literaria latinoamericana*, 3 janvier 2019, vol. 6, n° 11, pp. 102-128.

larvaire – prend aussi une dimension matérielle dans les textes de Mariátegui. En particulier, la question du marché éditorial et de la production de livres occupe une place importante dans son entreprise de publication et de promotion d'autres maisons d'éditions. Le lien avec la polémique lancée par Guillermo de Torre est d'ailleurs évident :

Les maisons d'édition et les librairies espagnoles maintiennent, malgré l'effort éditorial naissant de certains pays, une hégémonie absolue sur le marché hispano-américain. La circulation du livre américain sur le continent est très limitée et émergente. D'un point de vue de libraire, les auteurs de *La Gaceta Literaria* avaient raison quand ils déclaraient Madrid comme le méridien littéraire de l'Hispano-Amérique. Pour ce qui concerne leur approvisionnement de livres, les pays d'Amérique du sud sont encore des colonies espagnoles.<sup>1152</sup>

Dans ce même article, Mariátegui fait une mention élogieuse de l'initiative de son ami *porteño* Samuel Glusberg (de son vrai nom Enrique Espinoza), qui a organisé à Buenos Aires une Exposition nationale du livre. Dans la correspondance entre les deux auteurs<sup>1153</sup>, la question de la promotion et de la production du livre est également présente, donnant à voir un souci de sortie de la situation de dépendance vis-à-vis du marché éditorial espagnol, principal fournisseur des pays hispanophones d'Amérique<sup>1154</sup>. Ainsi, Glusberg évoque la volonté de faire circuler l'exposition sur tout le continent<sup>1155</sup>, et les deux hommes échangent des références, mais surtout des textes et des projets éditoriaux – comme la traduction d'*Our America* de Waldo Frank, ainsi que l'organisation d'une tournée de conférences de l'étasunien. C'est autour de la politique culturelle et surtout éditoriale que se nouent les liens entre Glusberg et Mariátegui, tous deux engagés dans des entreprises éditoriales combinant

---

<sup>1152</sup> « Las editoriales y librerías españolas mantienen, a pesar del naciente esfuerzo editorial de algunos países, una hegemonía absoluta en el mercado hispanoamericano. La circulación del libro americano en el Continente, es muy limitada e incipiente. Desde un punto de vista de libreros, los escritores de *La Gaceta Literaria* estaban en lo cierto cuando declaraban a Madrid meridiano literario de Hispanoamérica. En lo que concierne a su abastecimiento de libros, los países de Sudamérica continúan siendo colonias españolas ». « La batalla del libro » (30/03/1928), *Mundial*, José Carlos MARIÁTEGUI, *TNA, op. cit.*, page 118.

<sup>1153</sup> Pour une étude spécifique de cette correspondance, voir les travaux de l'historien argentin Horacio Tarcus : Horacio TARCUS, *Mariátegui en la Argentina. Las políticas culturales de Samuel Glusberg, op. cit.* Et Horacio TARCUS, « Correspondencias mariateguianas entre Buenos Aires, Santiago, Lima y La Habana », *Políticas de la Memoria*, 2016, n° 16, pp. 124-164.

<sup>1154</sup> Notons que cette préoccupation s'élargit à la question de la circulation d'informations par les grandes agences occidentales (Havas, Reuters et United Press) qui monopolisent les informations « du câble » qui parviennent en Amérique latine. Mariátegui inaugure ainsi une section nouvelle dans *Mundial*, à partir du 15 août 1929, intitulée « ce que nous dit le câble » (« lo que el cable nos dice ») qui vise à commenter les informations pour leur donner plus de profondeur et de perspective (ces chroniques sont rassemblées dans *Figuras y Aspectos de la Vida Mundial*, III). Sur la pénétration des agences internationales en Amérique latine, voir Rhoda DESBORDES-VELA, « L'information internationale en Amérique du Sud : les agences et les réseaux, circa 1874-1919 », *Le Temps des médias*, 2013, vol. 20, n° 1, pp. 125-138. Pour le cas spécifique du Pérou, voir Rhoda DESBORDES VELA, « Havas-Lima o la inclusión del Perú en la red internacional de información del siglo XIX », *Desde el Sur*, 30 novembre 2018, vol. 10, n° 2, pp. 411-448.

<sup>1155</sup> Lettre de Samuel Glusberg à Mariátegui (07/08/1928).

une revue et une maison d'édition<sup>1156</sup>. Autrement dit, ce n'est pas qu'une question philosophique qui se joue dans la polémique enclenchée par Guillermo de Torre : il s'agit bien de questions profondes d'identification et d'indépendance idéologique et artistique, mais aussi des moyens de cette indépendance et de la production de vecteurs d'influence, comme les revues et les livres.

L'exemple de la polémique sur le « méridien intellectuel » permet ainsi de mettre en lumière des dynamiques multiples qui se croisent et s'entremêlent lorsque l'on se penche sur la question de l'avant-garde en Amérique latine. On observe ainsi tout un écosystème où des espaces d'expression surgissent, des échanges se mettent en place avec des pairs (des collectifs basés dans d'autres villes, d'autres auteurs ou éditeurs), constituant une maille avant-gardiste où les débats trouvent à s'exprimer par-delà les frontières nationales. S'y ébauchent des formulations diverses sur l'identité du continent, la spécificité des Américains hispanophones, le rôle des artistes dans l'énonciation de cette originalité et dans sa représentativité – à savoir leur capacité à produire des superpositions entre les champs culturel et socio-politique, voire géopolitique. Dans cette constellation, *Amauta* incarne une voix péruvienne et latino-américaine par laquelle les débats internationaux les plus brûlants côtoient les problématiques directement nationales, indiquant ainsi un chemin de crête possible. En ce sens, la revue et son directeur s'inscrivent dans deux dimensions : la culture et la politique ; mais il faut, pour être plus précis, observer que dans chacun des deux champs, ils sont à l'avant-garde.

---

<sup>1156</sup> Fernanda Beigel souligne à ce titre l'effort de publication d'auteurs nationaux dans des éditions à un prix abordable, à portée d'une population au pouvoir d'achat faible. Fernanda BEIGEL, *La epopeya de una generación y una revista*, op. cit., page 166.

## 2) Art révolutionnaire, avant-garde, littérature prolétarienne : les articulations de l'art et de la politique dans *Amauta*

*L'unanimité est toujours stérile.*<sup>1157</sup>

S'il est aujourd'hui facile de ramener la question de l'esthétique marxiste de l'entre-deux-guerres à la paralysie stalinienne des années 1930 et à un réalisme socialiste peu avenant, il faudrait prendre garde à ne pas faire trop vite l'impasse sur les très nombreux liens que des marxistes de premier plan tissent avec les questions artistiques et culturelles dans les années 1920, et inversement sur l'investissement du marxisme par nombre d'artistes. C'est ce que rappelle l'historien étasunien Eugene Lunn dans les premières pages d'un livre de 1984 :

Une question majeure, une des origines d'une confrontation sérieuse des marxistes avec le modernisme qui commence dans les années 1920, vaut la peine d'être citée dès le départ. La défaite de la révolution prolétarienne en Europe centrale (dans les années 1918-1923), et les victoires du fascisme par la suite, toutes les deux dans des conditions économiques et politiques *a priori* « avancées » et « objectives », provoquèrent une crise dans le marxisme orthodoxe traditionnel. Ces développements influencèrent le tournant sans précédent de plusieurs penseurs marxistes indépendants vers des questions de « conscience » et de culture en tant que partie vitale mais négligée de la dialectique de la société, et comme un moyen de mieux comprendre les caractéristiques stabilisatrices du capitalisme moderne.<sup>1158</sup>

Lunn s'attarde particulièrement sur les œuvres de Theodor Adorno, Gyorgy Lukács, Bertold Brecht et Walter Benjamin, tout en citant Antonio Gramsci, Karl Korsch, Ernst Bloch, Wilhelm Reich, Max Horkheimer ou encore Herbert Marcuse<sup>1159</sup>. On pourrait cependant ajouter à cette liste – en ne se limitant qu'à notre champ d'études, l'Amérique latine – José Carlos Mariátegui, César Vallejo, Pablo Neruda<sup>1160</sup>, Diego Rivera et bien d'autres. De fait, le panthéon que présente Lunn reste concentré sur l'Europe, ce qui l'empêche de percevoir des

<sup>1157</sup> « La unanimidad es siempre infecunda ». « Un congreso de escritores hispano-americanos » (19/09/1925), *Mundial*, José Carlos MARIÁTEGUI, *TNA*, *op. cit.*, page 19.

<sup>1158</sup> « A major historical situation, one of the origins of a serious Marxist confrontation with modernism beginning in the 1920s, is worth citing at the outset. The defeat of proletarian revolution in Central Europe (in the years 1918-1923), and the victories of Fascism thereafter, both under presumably "advanced" "objective" economic and political conditions, brought a crisis upon traditional Marxian orthodoxy. These developments influenced the unprecedented turn of several independent Marxist thinkers toward questions of "consciousness" and culture as a vital but neglected part of an historical dialectic of society, and as a means of better understanding the stabilizing features of modern capitalism ». Eugene LUNN, *Marxism and modernism: an historic study of Lukács, Brecht, Benjamin and Adorno*, Berkeley u.a, University of California Press, 1984, page 5.

<sup>1159</sup> On retrouve ici une bonne partie du panthéon de ce que l'historien britannique Perry Anderson a appelé le « marxisme occidental ». Perry ANDERSON, *Sur le marxisme occidental*, Paris, Maspero, 1977.

<sup>1160</sup> Ce dernier est d'ailleurs présent dans *Amauta*, avec des poèmes publiés dans les numéros 9, 20, 21 et 28.



évolutions similaires dans d'autres espaces géographiques et culturels également marqués par un développement simultané d'un mouvement d'avant-garde artistique et du développement de la pensée révolutionnaire, en particulier marxiste. Comme l'a montré David Cottington, c'est dans l'essor de la culture de masse que doivent être cherchées les conditions de possibilité des avant-gardes esthétiques et culturelles<sup>1161</sup>, et il est évident que cette évolution sociologique majeure modifie substantiellement l'ancrage de l'intellectuel révolutionnaire, son rapport à la politique et à l'art. Comme l'écrit Enzo Traverso, ce dernier passe ainsi des marges à un rôle central dans ce qu'il appelle la « nouvelle guerre de Trente Ans » qui ne s'achève qu'en 1945<sup>1162</sup>. Le rôle et l'importance des intellectuels révolutionnaires latino-américains sera bien moindre du fait de la vague autoritaire qui balaie le continent à partir des années 1930, mais la décennie 1920 n'en voit pas moins fleurir et se développer une multitude de propositions avant-gardistes et novatrices, et certaines propositions d'alliance explicite entre avant-garde politique et avant-garde artistique, notamment chez Mariátegui. Comme nous l'avons rapporté dans les sections précédentes, le Péruvien est également fortement conscient des convergences ou des consonances entre le marxisme et les tendances avant-gardistes qui se manifestent dans la politique publique du ministre soviétique Lunatcharsky, ou dans *Littérature et révolution*<sup>1163</sup> (1924) de Trotsky (qu'il cite à plusieurs reprises). La question qui nous occupe ici est de voir comment cette sensibilité, attestée chez Mariátegui, se manifeste dans *Amauta*. En effet, Fernanda Beigel fait d'*Amauta* l'axe par lequel transite la formation du projet esthétique-politique mariatéguien. Mais, précise-t-elle,

nous ne nous approchons réellement d'une connaissance de ses dimensions que lorsque nous évaluons cette entreprise comme le résultat d'un projet et d'une praxis, comme les produits du réseau éditorialiste, des réunions, des polémiques, du parti.<sup>1164</sup>

À ce titre, la chercheuse argentine met en avant la dimension processuelle, graduelle qui aboutit à des définitions plus nettes, à la fin de la décennie, sur l'art, la politique et les interactions entre champs culturel et politique. L'enjeu est ici de mettre en lumière la succession de formes que prend la question de l'articulation art / politique et les débats théoriques qu'elle suscite, entre 1926 et 1930, dans la revue que dirige Mariátegui.

<sup>1161</sup> David COTTINGTON, *The Avant-Garde. A Very Short Introduction*, op. cit.

<sup>1162</sup> Enzo TRAVERSO, *Révolution*, op. cit., page 232.

<sup>1163</sup> Leon TROTSKY, *Literatura e revolução*, Luiz Alberto MONIZ BANDEIRA (trad.), Rio de Janeiro, Zahar Editores, 2007.

<sup>1164</sup> « sólo nos aproximamos verdaderamente a reconocer sus dimensiones cuando evaluamos este emprendimiento periodístico como el resultado de un proyecto y una praxis colectivos, como productos de la red editorialista, de las tertulias, de las polémicas, del partido ». Fernanda BEIGEL, *El itinerario y la brújula*, op. cit., page 51.

Avant tout examen qualitatif des diverses interprétations théoriques sur les rapports réciproques entre l'art et la politique, il convient de donner une idée sommaire de la composition d'*Amauta*. Dès le premier numéro, elle est sous-titrée « revue de doctrine, art, littérature, polémique », et la présentation qu'en donne Mariátegui dans l'éditorial du numéro 1 pose des jalons nets sur ce que doit être cette nouvelle revue au Pérou. Le Péruvien part du constat de la recrudescence d'un mouvement de rénovation indéfini mais vigoureux, qui donne sa sève à la proposition éditoriale. *Amauta* doit jouer le rôle d'un agent de polarisation et de concentration, ouvert et pluriel mais profondément ancré dans les limites de la revendication d'une transformation du Pérou. Sans mettre de mots clairs sur ce qu'est ce mouvement, Mariátegui balise les objectifs de la revue de manière à la présenter comme un projet collectif dont le programme reste à définir, et non comme le résultat abouti d'une réflexion importée de l'étranger, ou d'un petit groupe :

L'objet de la revue est de poser, éclairer et connaître les problèmes péruviens à partir de points de vue doctrinaux et scientifiques. Mais nous considérerons toujours le Pérou dans le panorama mondial. Nous étudierons tous les grands mouvements de rénovation politiques, philosophiques, artistiques, littéraires, scientifiques. Tout ce qui est humain est nôtre. Cette revue reliera les hommes nouveaux du Pérou, d'abord avec ceux des autres peuples d'Amérique, puis avec ceux des autres peuples du monde.<sup>1165</sup>

Observée sous l'angle de l'interpénétration entre art et politique, cette ambition se décline en plusieurs aspects notables quantitativement<sup>1166</sup>. Un premier indice réside dans la quantité d'œuvres d'art et de reproductions qui figurent dans les pages de la revue. Ainsi, à côté des articles économiques, politiques, idéologiques ou historiques que nous avons pu citer jusqu'à présent, ce ne sont pas moins de 384 illustrations<sup>1167</sup>, 266 poèmes<sup>1168</sup>, 36 contes<sup>1169</sup>, 13

<sup>1165</sup> « El objeto de esta revista es el de plantear, esclarecer y conocer los problemas peruanos desde puntos de vista doctrinarios y científicos. Pero consideraremos siempre al Perú dentro del panorama del mundo. Estudiaremos todos los grandes movimientos de renovación políticos, filosóficos, artísticos, literarios, científicos. Todo lo humano es nuestro. Esta revista vinculará a los hombres nuevos del Perú, primero con los de los otros pueblos de América, en seguida con los de los otros pueblos del mundo ». José Carlos MARIÁTEGUI, « Presentación de Amauta », *op. cit.*, page 1.

<sup>1166</sup> Toute les données quantitatives utilisées sont tirées de la revue elle-même, et de deux bases de données ouvertes. La première correspond à la digitalisation du 19<sup>e</sup> volume des *Ediciones Populares* (Alberto TAURO, *Amauta y su influencia*, Lima, Empresa Editora Amauta, 1960.), disponible sur la plateforme Marxist.org (Alberto TAURO, « Amauta y su influencia », *Marxist Internet Archives*, 1960, URL complète en biblio.). La seconde est gérée par l'*archivo mariátegui* et propose certaines analyses graphiques et statistiques d'*Amauta* et de l'œuvre de Mariátegui (disponible sur <https://www.mariategui.org/>).

<sup>1167</sup> Celles-ci sont composées de 17 aquarelles, 12 croquis au fusain sur papier, 7 céramiques, 95 dessins, 32 sculptures, 5 lithographies, 66 photographies, 13 fresques, 7 frises, 1 gravure, 2 mosaïques, 10 peintures sur papier, 32 xylographies et 85 huiles sur toile.

<sup>1168</sup> Dont 199 d'auteurs ou autrices originaires du Pérou, 58 originaires d'Amérique et 9 originaires d'autres espaces géographiques.

<sup>1169</sup> Dont 27 contes péruviens, 3 d'auteurs américains et 6 d'autres espaces géographiques.

chapitres de romans<sup>1170</sup>, un extrait de pièce de théâtre<sup>1171</sup>, un lied<sup>1172</sup> et 9 récits de voyage qui sont publiés. Si l'on additionne toutes ces entrées, on trouve là 29,42 % du total des éléments publiés dans *Amauta*<sup>1173</sup>, qui comprend, outre les œuvres citées, des articles politiques, des reportages, des articles économiques, des éditoriaux, des annonces diverses et autres publicités, de la critique littéraire, des actualités culturelles, des entretiens, des correspondances et des entrefilets consacrés à des revues partenaires. Cette seule comptabilité atteste de la forte présence de la dimension artistique au sein de la revue. De plus, la politiste brésilienne Mónica Bruckman comptabilise 254 articles consacrés à la littérature, 71 à la peinture, 41 au cinéma et 281 à la poésie<sup>1174</sup>.

Matériellement, on trouve des sections entières faisant apparaître des assemblages de reproductions, comme dans les rubriques « arte peruano »<sup>1175</sup>, « arte americano »<sup>1176</sup>, « arte americano y occidental »<sup>1177</sup> et « arte ruso »<sup>1178</sup>. Une attention est également portée à l'architecture<sup>1179</sup>, voire à la danse<sup>1180</sup>, et des chroniques sur le cinéma sont publiées<sup>1181</sup>. Par ailleurs, certains numéros consacrent davantage d'espace à la présentation de l'œuvre ou de la trajectoire d'un.e artiste en particulier, comme c'est le cas pour Diego Rivera<sup>1182</sup>, José Sabogal<sup>1183</sup> ou Julia Codesido<sup>1184</sup>. Enfin, chaque numéro comporte des chroniques sur des

<sup>1170</sup> Dont 5 de romans d'auteurs péruviens, 3 d'auteurs américains et 3 d'auteurs d'autres espaces géographiques.

<sup>1171</sup> Il s'agit d'un extrait d'une pièce écrite par le directeur de la fameuse revue d'avant-garde berlinoise *Der Sturm*, dont on sait que Mariátegui avait fréquenté la galerie d'art lors de son séjour en Allemagne : Herwarth WALDEN, « El último amor », *Amauta*, janvier 1928, n° 11, pp. 17-18. Sur la rapport de Mariátegui à l'expressionnisme allemand notamment, voir Jorge SCHWARTZ, « O expressionismo pela crítica de M. de Andrade, Mariátegui e Borges », in Ana Maria de M. BELLUZO (dir.), *Modernidade: Vanguardas artísticas na América Latina*, São Paulo, Unesp, 1990.

<sup>1172</sup> Alfonso de SILVA, « La Carretera », *Amauta*, octobre 1926, n° 2, pp. 14-15. Ricardo Melgar Bao fait remarquer qu'Haya de la Torre commande à Alfonso de Silva et à son épouse un hymne pour l'APRA lors de son séjour à Paris en 1926, hymne rejeté car la proposition manque d'épique (Ricardo MELGAR BAO, « Apristas en París, 1926-1930: arte, identidad y política », in Mónica CÁRDENAS MORENO et Isabelle TAUZIN-CASTELLANOS (dir.), *Miradas recíprocas entre Perú y Francia Viajeros, escritores y analistas (siglos XVIII-XX)*, 1<sup>re</sup> éd., Lima, Universidad Ricardo Palma - Université Bordeaux Montaigne, 2015, pp. 287-328, page 319.).

<sup>1173</sup> Nous ne prenons en compte que les numéros 1-30. L'exclusion des numéros 31 et 32 se justifie par l'inflexion nette de la ligne éditoriale après la mort de Mariátegui.

<sup>1174</sup> Mónica BRUCKMAN, « José Carlos Mariátegui, la revista *Amauta* y el pensamiento marxista latino-americano », *Comunicação Política*, 2012, vol. 30, n° 3, pp. 54-73. Apud Carmen Susana TORNQUIST, « El periodismo programático de vanguardia de Mariátegui », *Intervención y coyuntura [en línea]*, 1 avril 2021, URL complète en biblio.

<sup>1175</sup> Dans les numéros 9, 10, 11, 13, 15, 17, 26, 28

<sup>1176</sup> Dans les numéros 18, 19, 20, 21, 23, 25, 27, 29.

<sup>1177</sup> Dans le numéro 22.

<sup>1178</sup> Dans le numéro 24.

<sup>1179</sup> Dans les numéros 12 et 14.

<sup>1180</sup> Martín ADÁN, « Nota contra Josefina Baker », *Amauta*, mars 1928, n° 13, p. 21.

<sup>1181</sup> Voir notamment les chroniques de Maria Wiesse qui portent sur les dernières productions cinématographiques. Voir également ses articles d'analyse théorique : Maria WIESSE, « Los problemas del cinema », *Amauta*, février 1928, n° 12, pp. 24-25.

<sup>1182</sup> Notamment dans le numéro 5.

<sup>1183</sup> Dans le numéro 16.

<sup>1184</sup> Dans le numéro 11.

livres rassemblés dans un livret intitulé « *Libros y Revistas* », rapidement transformé en rubrique. La maquette de la revue est donc parsemée d'éléments produits par des artistes ou présentant des œuvres, ce qui fait d'*Amauta* une revue d'art à part entière. C'est, par ailleurs, une revue qui mêle la promotion des artistes nationaux, continentaux ou internationaux, mettant sur un pied d'égalité des artistes péruvien.ne.s parfois encore peu connu.e.s et des personnalités déjà très reconnues nationalement et internationalement.

Si la politique éditoriale fixée par Mariátegui est en partie restrictive, *Amauta* se veut un espace d'inclusion politique et artistique, de manière à servir de creuset pour des formulations nouvelles qui émergeront de la juxtaposition, des débats et des polémiques.

Nous qui fondons cette revue, nous ne concevons pas une culture et un art agnostiques. Nous nous sentons une force belligérante, polémique. Nous ne faisons aucune concession au critère généralement fallacieux de la tolérance des idées. Pour nous, il y a des bonnes et des mauvaises idées. Dans le prologue de mon livre *La Escena Contemporánea*, j'ai écrit que je suis l'homme d'une filiation et d'une foi. Je peux dire la même chose de cette revue, qui rejette tout ce qui est contraire à son idéologie ainsi que tout ce qui ne traduit aucune idéologie.<sup>1185</sup>

On trouve clairement l'idée d'un projet qui soit novateur et sans concession avec ce contre quoi il s'insurge, ce qui constitue une caractéristique typique des projets avant-gardistes. Dans le même temps, le projet s'inscrit dès son premier numéro dans une volonté de front unique<sup>1186</sup>, et donc de confrontation constructive des multiples apports permettant de cerner les enjeux et les positions dans le débat ouvert des rapports entre esthétique et politique. *Amauta* fait ainsi figure de proposition foncièrement originale par la publication de contributions extrêmement variées et émanant autant de la scène intellectuelle nationale ou continentale qu'européenne. Autrement dit, il n'y est pas question de hiérarchiser les apports, mais bien de mettre à la disposition des lecteurs un corpus divers dont les divergences mêmes forment la richesse. La juxtaposition, le collage ainsi produit permettent à l'historien du XXI<sup>e</sup> siècle d'identifier des thématiques communes avec des cénacles avant-gardistes bien connus (le groupe surréaliste, les revues *Clarté* puis *Monde* autour d'Henri Barbusse) et des motifs

---

<sup>1185</sup> « Los que fundamos esta revista no concebimos una cultura y un arte agnósticos. Nos sentimos una fuerza beligerante, polémica. No le hacemos ninguna concesión al criterio generalmente falaz de la tolerancia de las ideas. Para nosotros hay ideas buenas e ideas malas. En el prólogo de mi libro *La Escena Contemporánea*, escribí que soy un hombre con una filiación y una fe. Lo mismo puedo decir de esta revista, que rechaza todo lo que es contrario a su ideología así como todo lo que no traduce ideología alguna ». José Carlos MARIÁTEGUI, « Presentación de Amauta », *op. cit.*, page 1.

<sup>1186</sup> C'est notamment ainsi que la qualifie Jorge del Prado dans un article de 1943, publié dans l'anthologie classique de José Aricó : Jorge DEL PRADO, « Mariátegui - Marxista-Leninista », *op. cit.*

plus spécifiquement propres au contexte latino-américain, comme l'importance du thème de la nation et son articulation avec l'internationalisme, et bien entendu l'indigénisme.

Dans une certaine mesure, le numéro 1 donne le ton. On y trouve un article du caricaturiste allemand George Grosz où il adresse une critique acerbe à la société bourgeoise, qu'il considère comme la forme sociale la plus hostile à l'art<sup>1187</sup>. La critique anti-bourgeoise rejoint ainsi un motif avant-gardiste classique, mais en y ajoutant une dimension politique et anti-capitaliste correspondant à l'engagement communiste de Grosz. Ce n'est donc pas seulement l'état d'une forme de sociabilité, mais plus largement un mode de production qui est la cible de la critique. C'est justement dans ce va-et-vient entre l'existence de l'art dans la société du moment et la critique de son organisation socio-économique que vient s'immiscer la question de l'art et de la place ou du rôle de l'artiste. Or, ce même numéro publie également une traduction de la « Résistance à la psychanalyse » de Sigmund Freud, amenant ainsi la thématique de la psyché et de l'inconscient qui complexifie le rapport au réel, et celui de la réalité à la fiction<sup>1188</sup>. Sous la plume de l'Argentin Carlos Sánchez Viamonte (1892-1972), un texte propose une critique de l'université pour son rôle réactionnaire dans le champ culturel, ce qui vient initier une longue réflexion sur la pédagogie dans la revue<sup>1189</sup>, mais aussi interroger les institutions vectrices et productrices de culture, leurs limites et les initiatives de dépassement qui naissent en parallèle<sup>1190</sup>. Enfin, dans un article au ton philosophique, Antenor Orrego propose une distanciation vis-à-vis de l'art européen, où l'idée de destin serait devenue anecdotique, pour dépasser tout naturalisme au profit d'un art véritablement dramatique, où le destin dominerait les personnages<sup>1191</sup>. On retrouve ici le thème de l'épique et du réenchâtement romantique et avant-gardiste, qui travaille à la fois à transformer la société et les formes artistiques.

La question qui semble organiser les divers axes de débat est sans doute celle de la liberté artistique. Comme nous l'avons montré, Mariátegui rejette fermement toute coupure drastique entre l'artiste et la société, et donc entre l'art et les autres champs de la pratique humaine. Précisément, *Amauta* surgit à un moment d'alliance entre la révolution et l'avant-

---

<sup>1187</sup> George GROSZ, « El arte y la sociedad burguesa », *Amauta*, septembre 1926, n° 1, pp. 25-28.

<sup>1188</sup> Sigmund FREUD, « Resistencia al psicoanálisis », *Amauta*, septembre 1926, n° 1, pp. 9-11.

<sup>1189</sup> Sur cet aspect, voir l'excellent article synthétique : Kildo Adevaír Dos SANTOS, Dalila Andrade OLIVEIRA et Danilo Romeu STRECK, « A revista Amauta (1926-1930): estudo de uma tribuna educativa latino-americana », *op. cit.*

<sup>1190</sup> Carlos SÁNCHEZ VIAMONTE, « La cultura frente a la universidad », *Amauta*, septembre 1926, n° 1, pp. 5-6.

<sup>1191</sup> Antenor ORREGO, « El personaje y el conflicto dramático en el teatro, la novela y el cuento », *Amauta*, septembre 1926, n° 1, pp. 9-10.

garde artistique, comme l'indiquent la présence de textes de Lunatcharsky, d'Ilya Ehrenburg<sup>1192</sup> ou d'André Breton<sup>1193</sup>, et les références récurrentes au mouvement surréaliste, à Henri Barbusse<sup>1194</sup> ou à Romain Rolland<sup>1195</sup>. Dans un texte publié en décembre 1926, le peintre hongrois Béla Uitz (1887-1972) propose ainsi l'existence de deux lignes opposées dans l'art : l'art bourgeois et l'art prolétaire<sup>1196</sup>. Calquant une périodisation de l'art sur la composition de la société industrielle en classes distinctes, le texte propose une lecture réductionniste où l'art n'est que l'expression d'une position de classe. On est alors bien distant de l'interprétation mariatéguienne développée dans « Arte, revolución y decadencia », paru le mois précédent (11/1926), où les rapports entre esthétique et politique sont dialectiques et non vecteurs d'une détermination univoque.

Cette première formulation mariatéguienne présente ainsi une interprétation subtile de l'enchevêtrement de l'art et de la politique, tout en soulignant le caractère dynamique de l'opposition entre révolution et décadence. En effet, si la ligne de fracture entre le mode de production « en crise » et le nouveau qui apparaît traverse aussi bien la société que la conscience de l'artiste, voire les œuvres elles-mêmes, la critique se mue en un exercice d'appréciation qui doit nécessairement faire intervenir les déterminations sociales de la création sans obérer la dimension singulière et presque transcendante de l'œuvre. Autrement dit, la position mariatéguienne mêle sociologie de l'art et approche matérialiste de la production culturelle sans pour autant nier que le champ esthétique est également régi par des codes et des normes qui lui sont propres – en relation avec, et non subordonnés aux normes et codes des autres champs. Il développera sa conception d'une esthétique « pure » dans un article consacré à la poésie de Martín Adán intitulé « Defensa del disparate puro »<sup>1197</sup>, que l'on peut traduire par « défense de l'absurdité pure ». Sans renier son approche historiciste, Mariátegui y défend une dimension strictement esthétique de l'œuvre, irréductible à son environnement et à ses déterminations sociales<sup>1198</sup>. Cela ne revient pas à contredire ses

<sup>1192</sup> Ilya EHRENBURG, « La literatura rusa de la revolución », *Amauta*, 11/01926, n° 3, pp. 18-20.

<sup>1193</sup> André BRETON, « Texto surrealista », *Amauta*, septembre 1928, n° 17, p. 96.

<sup>1194</sup> Voir, parmi d'autres, ce texte extrait et traduit de la revue que dirige alors Barbusse, *Clarté* : Henri BARBUSSE, « El presente y el porvenir », *Amauta*, avril 1927, n° 8, pp. 9-11.

<sup>1195</sup> On retrouve des références fréquentes à Rolland, notamment dans les deux premières années de la revue (par exemple : Víctor Raúl HAYA DE LA TORRE, « Romain Rolland y la América Latina », *Amauta*, octobre 1926, n° 2, pp. 12-13.). On trouve quelques textes traduits, comme une lettre où il se livre à une défense de l'URSS contre ses critiques : Romain ROLLAND, « Carta de Romain Rolland a Constantino Balmont e Iván Bunin », *Amauta*, mars 1928, n° 13.

<sup>1196</sup> Béla UITZ, « Arte burgués y arte proletario », *Amauta*, décembre 1926, n° 4, pp. 21-24.

<sup>1197</sup> José Carlos MARIÁTEGUI, « Defensa del disparate puro », *Amauta*, mars 1928, n° 13, p. 11.

<sup>1198</sup> On retrouve ici le mélange singulier d'immanence et de transcendance que nous avons pu observer à propos de l'épique et de la sacralité du mythe et de l'absolu.

analyses sur l'absence d'absolu de l'art bourgeois, bien au contraire : « L'absurdité pure certifie le décès de l'absolu bourgeois [...]. Il a une fonction révolutionnaire parce qu'il clôt et pousse à l'extrême un processus de dissolution »<sup>1199</sup>. On comprend ici à quel point la critique mariatéguienne et son axe critique polarisé par les principes de décadence et de révolution est distante de toute visée normative quant au contenu de l'œuvre d'art. Loin de vouer aux gémonies les poèmes de Martín Adán, il en propose une analyse très élogieuse et la rattache à l'art révolutionnaire quand bien même Adán n'est en rien un militant ou une figure proche des thèses marxistes<sup>1200</sup>.

Il est intéressant de mettre la position de Mariátegui en regard du débat indirect qui se noue dans la revue entre les interventions du Mexicain Diego Rivera et celles du poète César Vallejo. Dans un entretien publié en janvier 1927<sup>1201</sup>, le muraliste énonce une approche similaire à celle de Mariátegui en considérant que l'art de chaque époque charrie des tendances contradictoires où il est bien difficile de percevoir quels sont les éléments qui sont porteurs d'une forme nouvelle, précurseurs de l'art futur. Si l'art prolétarien ne peut naître que d'une pratique populaire effective, Rivera souligne la centralité de l'artiste dans ce processus, l'associant à un soldat de la révolution porteur d'une passion qui est aussi son guide lorsqu'elle lui permet d'effectuer son choix entre les deux tendances possibles de l'expression artistique : prolétaire et anti-prolétaire. À l'inverse, César Vallejo identifie, dans l'usage par la poésie d'avant-garde d'un vocabulaire industriel et technologique, un emprunt qui confine au plagiat, vide de sens réel. La véritable poésie se doit d'« aviver le souffle de la vie »<sup>1202</sup>, et non d'embrasser les sirènes de la modernisation. L'opposition avec Rivera se fait notamment sur l'enrôlement de l'art dans la cause prolétarienne, que Vallejo associe à une prostitution de l'art et à une réduction de son statut à une œuvre de propagande<sup>1203</sup>.

On a là deux positions divergentes, mais qui trouvent à s'exprimer dans les pages d'une même revue, justement au nom de la volonté de clarification et de définition de son directeur. Bien d'autres positions s'y expriment d'ailleurs, au long de ses 30 numéros. Sans entrer dans l'examen qualitatif des positions individuelles, soulignons la présence continue de

---

<sup>1199</sup> « El disparate puro certifica la defunción del absoluto burgués [...], tiene una función revolucionaria por-que cierra y extrema un proceso de disolución ». José Carlos MARIÁTEGUI, « Defensa del disparate puro », *op. cit.*

<sup>1200</sup> Voir à ce titre les autres articles que Mariátegui consacre au poète : José Carlos MARIÁTEGUI, « La casa de cartón », *Amauta*, juin 1928, n° 15, p. 41. Et José Carlos MARIÁTEGUI, « El anti-soneto », *Amauta*, septembre 1928, n° 17, p. 76.

<sup>1201</sup> Esteban PAVLETICH, « Diego Rivera: el artista de una clase », *Amauta*, janvier 1927, n° 5, pp. 5-9.

<sup>1202</sup> « avivar el soplo de la vida », César VALLEJO, « Poesía nueva », *Amauta*, novembre 1926, n° 3, p. 17.

<sup>1203</sup> Fernanda BEIGEL, *El itinerario y la brújula*, *op. cit.*, page 64.

débats portant sur la liberté de l'artiste, son statut d'artiste d'avant-garde et l'engagement révolutionnaire ayant pour but de faire advenir un art émancipé, voire un art prolétarien. On trouve ainsi un article du journaliste Miguel Ángel Urquieta (« Gauchisme et pseudo-gauchisme artistiques »)<sup>1204</sup> dénonçant le snobisme de certains avant-gardistes, auquel répond dans le même numéro la poétesse Magda Portal, opposant à Urquieta une critique de l'attaque des journalistes péruviens à l'encontre des « ismes » issus des mouvements artistiques européens<sup>1205</sup>.

Un autre débat opposant le poète bolivien Franz Tamayo au critique catalan Martí Casanovas permet de voir la vivacité du débat sur la question du rejet ou de l'adoption de la culture occidentale. Mais surtout, pour ce qui nous intéresse ici, les deux auteurs s'en remettent à Mariátegui pour accueillir leur polémique. Ainsi, Tamayo envoie une lettre à Casanovas en réponse à un article paru dans l'édition d'*Amauta* de février 1928<sup>1206</sup>, lettre que Casanovas envoie à Mariátegui en sollicitant sa publication<sup>1207</sup>, qui a lieu dans le numéro 17<sup>1208</sup>, en septembre. Enfin, le numéro suivant voit une réponse du Catalan au Bolivien<sup>1209</sup> qui clôt la polémique. Ces échanges donnent à voir une forme d'investissement de la revue péruvienne par des figures du champ culturel et intellectuel, la polémique étant acceptée par chacun des participants et publiée comme une participation à un débat en cours. De plus, on observe le rôle que les correspondances peuvent jouer : tantôt strictement privées, elles peuvent également être publiées ou largement diffusées auprès de tiers – comme nous l'avons vu dans le cas de la rupture entre le groupe de Lima et l'APRA<sup>1210</sup>.

*Amauta* est ainsi un espace de diffusion, de débat et de polémique qui participe à propager des positions et des arguments sur une question brûlante du moment, sans adopter de position subalterne vis-à-vis des mouvements avant-gardistes européens. Nous avons vu que les auteurs nationaux ou latino-américains sont largement présents dans les pages de la revue, dans une proportion d'ailleurs supérieure à celle d'auteurs occidentaux. Mais les apports des

<sup>1204</sup> Miguel Ángel URQUIETA, « Izquierdismo y pseudoizquierdismo artísticos », *Amauta*, mars 1927, n° 7, pp. 25-27.

<sup>1205</sup> Magda PORTAL, « Réplica », *Amauta*, n° 7, p. 28. L'autrice avait déjà développé ses arguments dans un texte précédent : Magda PORTAL, « Andamios de vida », *Amauta*, janvier 1927, n° 5, p. 12.

<sup>1206</sup> Martí CASANOVAS, « Arte de decadencia y arte revolucionario », *Amauta*, février 1928, n° 12, p. 31.

<sup>1207</sup> Martí CASANOVAS, « Carta », *Amauta*, octobre 1928, n° 18, p. 91.

<sup>1208</sup> Franz TAMAYO, « Autoctonismo y europeísmo », *Amauta*, septembre 1928, n° 17, pp. 86-91.

<sup>1209</sup> Martí CASANOVAS, « Autoctonismo y europeísmo », *Amauta*, octobre 1928, n° 18, pp. 77-83.

<sup>1210</sup> Sur les diverses possibilités de communication qu'offre la correspondance aux réseaux épistolaires latino-américains sur la période, voir Ricardo MELGAR BAO, « El epistolario como vehículo de comunicación y cultura: México en las cartas de José Carlos Mariátegui », *op. cit.* Et Javier ZAMORA BONILLA, « Posibles lecturas de los epistolarios », *Revista de Estudios Ortegaianos*, novembre 2008, n° 16-17, URL complète en biblio.



Européens ou de certains Étatsuniens ne sont en rien minorés ou rejetés : ils se trouvent simplement mis sur un plan d'égalité avec les textes des autres participants du débat. Certains auteurs exercent ainsi un rôle de passerelle et de présentation de diverses thèses, comme Esteban Pavletich et Martí Casanovas<sup>1211</sup>. Enfin, Mariátegui impulse une ligne éditoriale qui est constamment actualisée des publications européennes, ce qui lui permet de verser certains éléments qui lui semblent pertinents dans le débat latino-américain. C'est notamment le cas en octobre 1928, quand il fait traduire le résultat d'une enquête, lancée en février par la revue *Monde* (dirigée par Henri Barbusse) et publiée tout au long de l'année, dont le titre est « Existe-t-il une littérature prolétarienne ? ». On y retrouve les réponses de figures intellectuelles et artistiques françaises ou internationales comme André Breton, Jean Cocteau, Luc Durtain, Léon Werth, Francis André, Émile Vandervelde, Waldo Frank et Miguel de Unamuno.

### 3) Nouvelle génération, indigénisme et révolution

Le thème du « nouveau », de la rupture avec l'ancien n'a pas attendu Mariátegui pour s'exprimer en Amérique latine, ni au Pérou. Au contraire, comme nous l'avons montré dans la section précédente, l'entreprise politique et éditoriale du Péruvien se coule dans un mouvement qui la précède pour lui imprimer une inflexion nouvelle. Il s'agit ici d'entrer – même sommairement – dans le pas-à-pas chronologique qui conduit Mariátegui du journalisme juvénile à la direction conjointe d'une revue d'avant-garde, un journal ouvrier et le premier parti à vocation prolétarienne de l'histoire péruvienne.

Au cours de son ascension sur la scène journalistique nationale, Mariátegui est en contact permanent avec le modernisme, qui règne entre 1875 et 1915, hérité de la rupture avec le naturalisme opérée dans le champ esthétique latino-américain<sup>1212</sup>. L'idée de l'art pour l'art défendue par Ruben Darío<sup>1213</sup> exclut la politique du champ artistique tout en défendant un appel à la jeunesse et à une réinvention de l'art latino-américain qui recoupe l'optimisme de

---

<sup>1211</sup> Voir notamment Esteban PAVLETICH, « ¿Oportunismo, desorientación o reaccionarismo estéticos? », *Amauta*, mars 1927, n° 7, pp. 29-30. Et un article de *Labor* où Pavletich mentionne Langston Hughes : Esteban PAVLETICH, « Un mensaje y un anuncio », *Labor*, 8 décembre 1928, n° 3, pp. 7-8. En ce qui concerne Casanovas, en plus des articles déjà cités, on peut se rapporter à Martí CASANOVAS, « Vanguardismo y arte revolucionario: confusiones », *Amauta*, avril 1929, n° 22, pp. 73-77. Et Martí CASANOVAS, « La inmoralidad de la inteligencia pura », *Amauta*, mars 1928, n° 13, pp. 25-26.

<sup>1212</sup> Gerald MARTIN, « A literatura, a arte e a música da América Latina, 1870-1930 », *op. cit.*, page 492.

<sup>1213</sup> *Ibid.*, p. 503.

l'ariélisme de José Enrique Rodó<sup>1214</sup>. Le juvénilisme (l'exaltation de la jeunesse par opposition à la vieillesse) correspond ainsi, pour la génération de Mariátegui, à l'appropriation de cet héritage, mais aussi à son dépassement face aux défis sociaux, politiques et économiques que doivent affronter les régimes oligarchiques à partir de la Première Guerre mondiale. Le passage de la poésie décadentiste et de la chronique mondaine ou hippique vers un ton plus ouvertement politique marque cette évolution chez Mariátegui. Là encore, cette orientation découle d'une polémique intellectuelle et journalistique.

Dans un article publié dans *La Prensa*, Abraham Valdelomar – figure principale de *Colónida* et de la réaction au modernisme – publie une déclaration de Manuel González Prada en soutien à la jeune génération, par opposition à la génération précédente des frères García Calderón, de José de la Riva-Agüero, etc<sup>1215</sup>. Aussitôt, un débat s'engage dans lequel Mariátegui prend fait et cause pour Valdelomar et González Prada dans les pages d'*El Tiempo* avec un article intitulé « La generación de hoy ». Rejetant toute réduction de la jeunesse à une simple question d'âge biologique, il y défend la position de Prada, selon laquelle :

la génération, plus que les années, doit couvrir la tendance, le style et les idées. Les générations doivent être définies par l'orientation. Un écrivain vieux peut écrire comme un écrivain jeune. Il est alors un écrivain progressiste et contemporain. Un écrivain jeune peut écrire comme un vieux. Il y a des vieux et il y a des vieillots. Et les vieillots sont plus dangereux que les vieux.<sup>1216</sup>

Du juvénilisme ariéliste, Mariátegui reprend l'idée d'un progrès possible et d'une rénovation par la jeunesse, mais sans adhérer au rejet de la politique. Tant dans ses polémiques avec les anarchistes que dans les débats littéraires et intellectuels de la deuxième moitié des années 1910, c'est une position à l'intersection entre les champs culturel et politique que définit petit à petit Mariátegui. Il serait cependant illusoire d'imaginer notre auteur déjà pleinement fixé sur ces questions, comme le rappelle Guillermo Rouillon : « Il est évident que la cause que défendait José Carlos était vague. Il avait embrassé un état d'esprit plus qu'une idée »<sup>1217</sup>.

<sup>1214</sup> Carlos REAL DE AZÚA, « Prólogo », in *Ariel. Motivos de Proteo*, 2<sup>e</sup> éd., Caracas, Fundación Biblioteca Ayacucho, 1985, page 12.

<sup>1215</sup> Abraham VALDELOMAR, « Los obreros del pensamiento », *La Prensa*, 23 septembre 1916, page 5.

<sup>1216</sup> « la generación más que años debe abarcar tendencia, estilo e ideas. Las generaciones deben ser definidas por la orientación. Un escritor viejo puede escribir como un escritor joven. Entonces es un escritor progresista y contemporáneo. Un escritor joven puede escribir como un viejo. Hay viejos y hay avejentados. Y los avejentados son más peligrosos que los viejos ». José Carlos MARIÁTEGUI, « La generación de hoy », *El Tiempo*, 2 octobre 1916.

<sup>1217</sup> « Es evidente que la causa que defendía José Carlos era vaga. Había abrazado un estado de ánimo más que una idea ». Guillermo ROUILLON, *La creación heroica de José Carlos Mariátegui, T. I La Edad de Piedra*, op. cit., page 187.

Nous avons vu comment l'engagement auprès des étudiants et des ouvriers lors des mouvements de 1918 et 1919 font basculer Mariátegui vers le socialisme. Or, ces deux vecteurs du mouvement de rénovation contestataire ne sont pas identiques en 1923 – lors du retour du séjour européen – à ce qu'ils étaient en 1919. Comme nous l'avons vu, le mouvement ouvrier s'est peu à peu structuré, et le mouvement étudiant s'est rapproché des luttes des travailleurs. De cette convergence sont nées les UPGP, mais aussi des alliances dans des luttes concrètes, et en particulier la grande manifestation du 23 mai 1923 contre la consécration du Pérou au Sacré Cœur de Jésus. Comme Mariátegui l'écrit en 1928 :

Le 23 mai a révélé l'influence sociale et idéologique du rapprochement des avant-gardes étudiantes avec le mouvement ouvrier. C'est à cette date que la *nouvelle génération* a eu son baptême historique, qu'en bénéficiant de conditions exceptionnellement favorables, elle a pu commencer à jouer un rôle dans le développement même de notre histoire, élevant son action du plan des inquiétudes estudiantines aux revendications collectives ou sociales.<sup>1218</sup>

La « nouvelle génération » apparaît ainsi comme porteuse du « nouveau », mais bien dans l'interpénétration des milieux de travailleurs et des étudiants, et non seulement en termes esthétiques. Le développement de l'anti-impérialisme – qui marque si fortement cette génération où est créée l'APRA – à partir de la fin des années 1910 est incontestablement le trait distinctif d'une politisation qui vient percuter de front à la fois l'anarcho-syndicalisme et le modernisme dans leur rejet de la participation au jeu politique.

Lors de son passage par la direction de la revue *Claridad* après l'exil d'Haya de la Torre, Mariátegui vient confirmer cette ligne d'intersection, qu'il a largement esquissée dans ses conférences de 1923<sup>1219</sup>. Ainsi, dans un éditorial de janvier 1924, il inscrit le travail culturel et intellectuel des universités populaires dans un horizon révolutionnaire et stratégique clair :

Les universités populaires ne sont pas des instituts agnostiques et incolores prolongeant l'université. Elles ne sont pas des écoles du soir pour ouvriers. Ce sont des écoles de culture révolutionnaire. Ce sont des écoles de classe. Ce sont des écoles de rénovation. Elles ne vivent pas adossées aux académies officielles ni des subsides de l'État. Elles vivent de la chaleur et de la sève populaires. Elles n'existent pas pour la simple digestion

---

<sup>1218</sup> « El 23 de mayo 1923 reveló el alcance social e ideológico del acercamiento de las vanguardias estudiantiles a las clases trabajadoras. En esa fecha tuvo su bautizo histórico la nueva generación que, con la colaboración de circunstancias excepcionalmente favorables, entró a jugar un rol en el desarrollo mismo de nuestra historia, elevando su acción del plano de las inquietudes estudiantiles al de las reivindicaciones colectivas o sociales ». José Carlos MARIÁTEGUI, *7E*, op. cit., pages 116-117. (Nous soulignons)

<sup>1219</sup> Sur les débats que provoque le choix de Mariátegui d'assumer une ligne prosélyte en termes idéologiques au sein de la UPGP, voir Ricardo PORTOCARRERO, « José Carlos Mariátegui y la Universidades Populares González Prada », in *La aventura de Mariátegui: nuevas perspectivas*, Lima, Pontificia Universidad Católica del Perú Fondo Editorial, 1995, pp. 389-420.

rudimentaire de la culture bourgeoise. Elles existent pour l'élaboration et la création de la culture prolétarienne. [...]

La bourgeoisie est forte et oppressive non seulement parce qu'elle détient le capital, mais aussi parce qu'elle détient la culture. La culture est l'un de ses instruments de domination principaux, l'un des plus substantifs. Le capital peut être exproprié par la violence. La culture, non. Et, aux mains de la bourgeoisie, la culture est une arme éminemment politique, une arme contre-révolutionnaire. La culture est le meilleur gendarme du vieux régime.<sup>1220</sup>

Fernanda Beigel note l'importance de l'expérience italienne, et en particulier la lecture assidue de *L'Ordine Nuovo*, le journal que dirige un jeune sarde nommé Antonio Gramsci. On peut cependant déceler également tout le poids d'une contre-culture anarchiste qui a fondé sa force dans la production d'une culture populaire.

Ces diverses expériences se font donc dans une trajectoire de développement politique et intellectuel personnels, mais aussi dans un espace public péruvien où Mariátegui est une figure en ascension. Dès les années 1916/1917, il est lu et reconnu par les jeunes auteurs et étudiants comme un personnage important. Ainsi, dans les mots du président de la FEP (*Federación de Estudiantes del Perú*) de l'époque :

La vérité est que nous lisons tous la section *Voces* et d'autres informations qu'écrivait Mariátegui. Il était si accueillant et fraternel que nous nous réunissions toujours près de lui à la recherche de conseils et d'aide journalistique.<sup>1221</sup>

Fernanda Beigel souligne que le retour au Pérou est rapidement synonyme d'une reconnaissance croissante nationalement et internationalement pour Mariátegui<sup>1222</sup>. Les conférences qu'il donne sont rapportées dans les deux principales revues que sont *Variedades* et *Mundial*, qui font circuler son nom nationalement. Ce statut ne fait que se confirmer tout au long de la décennie, avec sa participation à ces deux titres, mais aussi son passage à *Claridad*

---

<sup>1220</sup> « Las universidades populares no son institutos de agnóstica e incolora extensión universitaria. No son escuelas nocturnas para obreros. Son escuelas de cultura revolucionaria. Son escuelas de clase. Son escuelas de renovación. No viven adosadas a las academias oficiales ni alimentadas de limosnas del Estado. Viven del calor y de la salvia populares. No existen para la simple digestión rudimentaria de la cultura burguesa. Existen para la elaboración y creación de la cultura proletaria. [...]

La burguesía es fuerte y opresora no sólo porque detenta el capital sino también porque detenta la cultura. La cultura es uno de sus principales, uno de sus sustantivos instrumentos de dominio. El capital es expropiable violentamente. La cultura, no. Y, en manos de la burguesía, la cultura es un arma eminentemente política, un arma contrarrevolucionaria. La cultura es el mejor gendarme del viejo régimen ». José Carlos MARIÁTEGUI, « Editorial », *Claridad*, janvier 1924, año I, n° 4, p. 1. *apud* Fernanda BEIGEL, *La epopeya de una generación y una revista*, *op. cit.*, page 138.

<sup>1221</sup> « La verdad es que todos leíamos la sección "Voces" y otras informaciones que escribía Mariátegui. Era tan acogedor y fraternal que siempre acudíamos a donde él en busca de consejos y ayuda periodística ». Fausto Quesada, rapporté dans Guillermo ROUILLON, *La creación heroica de José Carlos Mariátegui, T. I La Edad de Piedra*, *op. cit.*, page 169.

<sup>1222</sup> Fernanda BEIGEL, *La epopeya de una generación y una revista*, *op. cit.*, page 133.

(1924), la fondation de Minerva (sa maison d'édition) en octobre 1925, et bien sûr *Amauta* puis *Labor*.

Cependant, l'historienne argentine rappelle que si l'ambition politique et culturelle que porte Mariátegui est travaillée par l'idée de l'alliance large des intellectuels et des travailleurs, la « nouvelle génération » est beaucoup plus circonscrite socialement. Il s'agit essentiellement d'étudiants ou de jeunes intellectuels attirés par les appels barbussiens à la formation d'une « nouvelle sensibilité » au sein d'une internationale de la pensée<sup>1223</sup>, également enthousiasmés par les figures qui émergent dans le sillage de la *Reforma Universitaria* : Gabriel del Mazo, Alfredo Palacios, Gregorio Bermann<sup>1224</sup>, José Vasconcelos, José Ingenieros ou Gabriela Mistral. Le « nous » qu'empruntent alors ces jeunes Péruviens correspond bien plus à l'ensemble des étudiants engagés qu'à l'ensemble de l'alliance entre travailleurs et étudiants<sup>1225</sup>. Mariátegui mène donc une action politique dans le champ intellectuel et culturel, participant des volontés rénovatrices peu définies de cette « nouvelle génération », tout en portant le dialogue avec les ouvriers rassemblés dans la FOL et d'autres organisations syndicales. Dans un article de 1927, il dresse une forme de bilan de cette ambition de formation d'une culture révolutionnaire qui soit un dépassement des formulations cloisonnées sociologiquement que sont les appels au « nouveau » artistique ou intellectuel, d'une part, et les revendications des travailleurs et des organisations indigènes, de l'autre :

Je sais que j'ai donné à cette œuvre, intégralement, mon énergie et ma capacité au cours de ces deux ans et demi. Quelques centaines d'articles, où j'ai tenté dans chacun d'entre eux d'observer et de définir les faits et les choses avec un point de vue socialiste, représentent ma contribution de cette période, au cours de laquelle je n'ai pas parlé, mais où j'ai écrit, et dans laquelle j'ai la satisfaction d'avoir écrit comme j'aurais parlé.<sup>1226</sup>

De fait, un regard rétrospectif permet de mesurer l'étendue du travail accompli entre 1923 et 1927. Lors de son retour, Mariátegui a le projet de monter le premier journal

---

<sup>1223</sup> Sur cet aspect, voir Anne OLLIVIER-MELLIOS, « L'art, la Pensée, la Politique : un débat entre intellectuels français et américains, 1919-1922 », *Revue Française d'Études Américaines*, 1998, pp. 104-119. Pour une étude des relations complexes entre Barbusse et le Komintern, voir Bernard FREDERICK, « Confrontation entre Henri Barbusse et le Komintern », *Nouvelles Fondations*, 2006, vol. 2, n° 2, pp. 159-163.

<sup>1224</sup> Ce dernier sera d'ailleurs un mariatéguien enthousiaste, comme le rapporte l'historienne argentine Laura Padro Acosta (voir Laura PADRO ACOSTA, « Juvenilismo y revolución en América, debates entre Gregorio Bermann y Héctor Agosti », *Estudios digital*, 18 août 2018, n° 40, pp. 13-31.).

<sup>1225</sup> Fernanda BEIGEL, *La epopeya de una generación y una revista*, op. cit., page 138.

<sup>1226</sup> « se que he dado a esa obra, íntegramente, mi energía y mi capacidad en estos dos años y medio. Algunos centenares de artículos, en todos los cuales he tratado de contemplar y definir los hechos y las cosas con criterio socialista, representan mi aporte de este tiempo, en que no he hablado, pero he escrito, y en que tengo la satisfacción de haber escrito como habría hablado ». José Carlos MARIÁTEGUI, *Boletín de las UPGP*, , n° 1. in Ricardo MARTÍNEZ DE LA TORRE, *Apuntes para una interpretación marxista de Historia Social del Perú*, vol. II, op. cit., page 271.

socialiste du Pérou. Il fait alors à son ancien patron, le directeur de la rédaction d'*El Tiempo* Pedro Ruiz Bravo, à ce moment en exil à Antofagasta (Chili), une proposition pour racheter le journal, qui ne sera suivie d'aucun effet<sup>1227</sup>. Il fait ensuite le projet d'une revue intitulée *Vanguardia*, en co-direction avec Felix del Valle. Une annonce de la sortie prochaine de la revue est d'ailleurs publiée dans les pages de *Variedades* le 27 novembre 1923. Là encore, le projet n'aboutit pas, et c'est au travers de ses rapports avec Haya de la Torre que Mariátegui accède à la direction d'un périodique. Ce sera la revue *Claridad*<sup>1228</sup>, issue des Universités Populaires, qu'il dirige de mars 1924 à la fin de l'année. À partir du mois de mai, il souffre d'une amputation de la jambe et doit ralentir son travail. Il débute cependant sa collaboration à la revue *Mundial* en septembre, tout en participant à la consolidation d'une maison d'édition ouvrière : la *Editorial Obrera Claridad*. En mars 1925, l'achat d'une presse italienne<sup>1229</sup> permet de lancer une nouvelle maison d'édition en partenariat avec son frère Julio César Mariátegui : Minerva, effectivement créée en octobre. C'est dans cette maison d'édition que paraît *La Escena Contemporánea* fin 1925. Le 11 septembre 1925, il débute sa chronique « *Peruanicemos al Perú* »<sup>1230</sup> dans *Mundial* à l'invitation de son directeur. En février 1926, Mariátegui impulse le lancement d'une revue de promotion des actualités du secteur éditorial intitulée *Libros y Revistas*, puis, en septembre 1926, il fait paraître *Amauta*. La période voit donc une activité frénétique de Mariátegui. Ces projets se structurent et se développent d'ailleurs jusqu'à sa mort, puisque la *Sociedad Editora Amauta*, chargée de l'organisation éditoriale et administrative d'*Amauta* est constituée en mars 1928, qu'en novembre de la même sort le premier numéro de *Labor*, et que, le même mois, sont publiés les *Sept Essais*. L'activité éditoriale de Mariátegui est ainsi particulièrement prolifique, et s'il ne parle pas, comme il l'écrit en 1927, pas une semaine ne passe sans que l'un de ses textes ne soit publié dans une revue péruvienne ou étrangère.

L'évolution de la figure publique évolue en parallèle de cette effervescence éditoriale et politique. Ainsi, lors de son retour d'Europe, Mariátegui donne une interview à la revue *Variedades* où c'est en tant que poète et homme de lettres qu'il est interrogé. Il évoque, pêle-

<sup>1227</sup> Lettre de José Carlos Mariátegui à Pedro Ruiz Bravo (09/06/1923).

<sup>1228</sup> On retrouve sous le même nom des revues liées à l'idée d'internationale de la pensée et à Barbusse à Buenos Aires (1926-1941) et à Santiago du Chili (1920-1932). Leur nom est une référence directe à la revue *Clarté* que dirige Barbusse dans la première moitié des années 1920. Voir Nicole RACINE-FURLAUD, « Une revue d'intellectuels communistes dans les années vingt : « Clarté » (1921-1928) », *op. cit.*

<sup>1229</sup> La facture est disponible dans les archives. Voir le document PE PEAJCM EEM-F-02-02-01-01-003 du 12 mars 1925.

<sup>1230</sup> Lettre d'Andrés Avelino Aramburú à José Carlos Mariátegui (07/09/1925).

mêle, ses auteurs favoris, ses musiciens de prédilection, etc<sup>1231</sup>. En 1926, il répond pour la même revue à une enquête intitulée « Comment écrivez-vous ? » qui lui permet de revenir sur son style, et qui le pose, de manière moins frivole que trois ans auparavant, en écrivain reconnu, figure littéraire et journalistique installée<sup>1232</sup>. Déjà, en juin 1925, il avait répondu publiquement à une question posée par Ricardo Vegas García, le directeur de *Variedades* : « Que préparez-vous ? », où il expliquait son activité ainsi :

[...] ma vie est une vie préparatoire. Et [...], jusqu'à présent, elle apparaît comme une série nerveuse de préparatifs inquiets. Cela ne vous surprendra donc pas que ma réponse, à la différence des autres écrivains, vous dise que je prépare, comme toujours, beaucoup de choses. (Je ne suis pas un cas de volonté. Je ne prétends qu'à accomplir mon destin. Et si je veux faire quelque chose c'est parce que je me sens un peu « prédestiné » pour le faire).<sup>1233</sup>

Enfin, dans un entretien accordé à Ángela Ramos pour *Mundial*, Mariátegui approfondit la description de son travail critique, mais il livre également des éléments de légitimation forts dans le monde intellectuel du moment, comme ses correspondances internationales. Il cite ainsi ses échanges avec Waldo Frank, Henri Barbusse ou Manuel Ugarte<sup>1234</sup>. Tous ces éléments permettent de situer Mariátegui comme une personnalité qui gagne en importance dans le monde littéraire péruvien et latino-américain, mais aussi comme figure du monde journalistique – comme journaliste, mais surtout comme essayiste et comme directeur de revue.

Le statut de sa parole connaît ainsi une évolution notable, qui va de pair avec une exploration de thèmes plus variés autour de 1924/1925. Le nationalisme et l'indigénisme, très présents dans le contexte péruvien, sont repris et travaillés à partir d'une perspective largement enrichie par le marxisme. Nous avons amplement couvert l'entrée du nationalisme dans ses analyses, en particulier avec les deux articles qui composent l'ensemble « Nacionalismo y vanguardismo », parus en novembre et décembre 1925. Cette évolution est contemporaine des premiers écrits traitant directement de l'indigénisme, puisque la « question de l'Indien » vient s'imposer comme thème central de ses articles de la section

<sup>1231</sup> « Instantaneas » (26/05/1923), *Variedades*, José Carlos MARIÁTEGUI, NV, op. cit., pages 138-142.

<sup>1232</sup> « ¿Cómo escribe usted ? » (09/01/1926), *Variedades*, *Ibid.*, pp. 143-144.

<sup>1233</sup> « [...] mi vida es una vida preparatoria. Y [...], hasta ahora, aparece como una nerviosa serie de inquietos preparativos. No le sorprenderá, por ende, que mi respuesta, diferenciándome en esto de los otros escritores, le diga que preparo, como siempre, muchas cosas. (No soy un caso de voluntad. No pretendo sino cumplir mi destino. Y si deseo hacer algo es porque me siento un poco "predestinado" para hacerlo) ». « ¿Qué prepara usted ? » (06/06/1925), *Variedades*, *Ibid.*, pp. 145-146.

<sup>1234</sup> « Una encuesta a José Carlos Mariátegui » (23/07/1926), *Mundial*, *Ibid.*, p. 157.

« Peruanicemos al Perú ». Dans « Pasadismo y futurismo »<sup>1235</sup>, de novembre 1924, il proposait déjà une approche du passé national qui boive aussi aux sources profondes du Pérou, à savoir le passé indigène, pour pouvoir se projeter dans un futur qui ne soit pas une reproduction des contradictions de la Conquête. Il faut également souligner que Mariátegui se reconnaît des prédécesseurs, comme l'indigéniste Pedro Zulen – fondateur de l'*Asociación Pro-Derecho Indígena* – et le militant Ezequiel Urviola, qu'il rencontre lors du troisième congrès indigène, organisé à Lima en 1924<sup>1236</sup>. Le projet intellectuel et militant de Mariátegui est ainsi indissociable de son parcours éditorial, les deux se confondant dans une entreprise de production d'une culture révolutionnaire par laquelle les thèmes de la Nation, de l'art, de l'expression ouvrière sont confrontés à la question indigène, et vice-versa.

En ce sens précis, *Amauta* fonctionne comme une plateforme dans la mesure où la revue accueille des approches très diverses de l'indigénisme, qu'elle fait cohabiter et dialoguer dans une visée de propagande, mais aussi de définition et de production de savoir. En effet, l'indigénisme est pluriel et dépasse les limites d'*Amauta*, et même les frontières du Pérou<sup>1237</sup>. Ainsi, Diego Rivera fait exister par ses œuvres le courant indigéniste mexicain au Pérou. Pour autant, l'indigénisme péruvien ne se limite pas à *Amauta*, et c'est tout un écosystème de revues qui permettent de composer le paysage de ce mouvement dans les années 1920. Parmi les principales, on peut notamment citer *Boletín Titikaka* (1926-1930), *Ande*, *Tea*, *Kosko* (1924/1925-1934), *Chirapu* (1927-1928), *Kuntur* (1927-1930), *La Sierra* (1927-1930), *Chasqui*, *Wikuña*, *La Puna* ou encore *El Indio*<sup>1238</sup>. Dans un ouvrage récent, l'historien chilien Claudio Berríos Cavieres a recensé les multiples tendances de l'indigénisme qui s'expriment dans *Amauta*, rappelant que l'indigénisme est un mouvement *criollo* et métis, et non une émanation directe des communautés indigènes ou des populations indiennes<sup>1239</sup>. Cette attention aux divergences permet de mettre en évidence la pluralité des voix qui composent *Amauta*, sans l'invisibiliser à partir de la lecture des textes du seul Mariátegui.

<sup>1235</sup> « Pasadismo y futurismo » (28/11/1924), *Mundial*, José Carlos MARIÁTEGUI, *PP*, *op. cit.*, page 29.

<sup>1236</sup> « Vidas Paralelas : E. D. Morel – Pedro S. Zulen » (06/02/1925), *Mundial*, *Ibid.*, p. 52.

<sup>1237</sup> La littérature portant sur l'indigénisme en Amérique latine est pléthorique. Pour un ouvrage synthétique en français, voir : Henri FAVRE, *Le mouvement indigéniste en Amérique latine*, *op. cit.* Parmi les nombreux ouvrages péruviens disponibles, on peut se rapporter à Mirko LAUER, *Andes imaginarios*, *op. cit.* Et Pour une étude plus spécifique du contexte dans lequel étudie Mariátegui, voir Fernanda BEIGEL, « Mariátegui y las antinomias del indigenismo », *op. cit.*

<sup>1238</sup> Oscar GONZALES, « Indigenismo, nación y política en el Perú », in Carlos ALTAMIRANO (dir.), *Historia de los intelectuales en América Latina V.II, Los avatares de la « ciudad letrada » en el siglo XX*, Buenos Aires, Katz Editores, 2010, pp. 433-453, page 448.

<sup>1239</sup> Claudio BERRÍOS CAVIERES, *Hacia una modernidad arcaica: Amauta, Mariátegui y la querrela en torno al indigenismo*, Santiago, Ediciones Inubicalistas, 2020, page 20.



La figure de proue de l'indigénisme littéraire est sans doute Luis Emilio Valcárcel. Sa première contribution<sup>1240</sup>, qui suit immédiatement l'éditorial de Mariátegui lors du numéro initial, donne à lire un extrait de son ouvrage *Tempestad en los Andes*, publié par la suite chez Minerva. Valcárcel développe un indigénisme puriste et culturaliste mettant en avant l'*ayllu* comme unité fondamentale et intacte de la culture indigène pré-hispanique<sup>1241</sup> et une ligne de réflexion messianique qu'il décline dans ses nombreuses participations<sup>1242</sup>. Il est l'un des auteurs les plus publiés de la revue. Autre figure importante de l'indigénisme péruvien, Dora Mayer est également présente dès le premier numéro<sup>1243</sup>. Elle représente une tendance plus libérale et apporte la légitimité de son engagement passé – aux côtés de son époux Pedro Zulen – dans l'*Asociación Pro-Indígena*, mouvement philanthropique d'appui juridique aux communautés indigènes. Sans s'inscrire dans une logique de rupture formelle avec l'État, Dora Mayer représente un engagement indigéniste qui a déjà près de vingt ans dans les années 1920. Les textes de José Uriel García viennent proposer une perspective différente, fondée sur une définition syncrétique de l'indigénisme : Indiens comme Espagnols ont été transformés par la Conquête<sup>1244</sup>. En cela, sa démarche est à l'opposé du purisme d'un Valcárcel, ou d'un Gamaliel Churata<sup>1245</sup>, directeur du *Boletín Titikaka*. Abelardo Solís propose un indigénisme sans « ismes » qui met en avant le caractère socio-politique de la domination blanche, et s'oppose également à l'idée d'une « race » indigène pure<sup>1246</sup>. Enfin, on peut citer la contribution d'Ernesto Reynaga, dont des extraits de l'ouvrage *El Amauta Atusparia* (publié chez Minerva) sont publiés dans les numéros 26, 27 et 28. Reynaga s'attache, à partir de sources journalistiques, à faire l'histoire d'une révolte indigène de 1885<sup>1247</sup>. Ces contributions n'épuisent pas la diversité des points de vue, et l'on retrouve des tonalités singulières aussi chez Enrique López Albújar<sup>1248</sup>, Francisco Pastor<sup>1249</sup>, María Isabella Concha de Pinilla<sup>1250</sup>,

<sup>1240</sup> Luis E. VALCÁRCCEL, « Tempestad en los Andes », *op. cit.*

<sup>1241</sup> Voir Luis E. VALCÁRCCEL, « Detrás de las montañas », *Amauta*, octobre 1926, n° 2, pp. 8-9.

<sup>1242</sup> On retrouve des textes de lui dans les numéros 9, 11, 13, 20, 21 et 26.

<sup>1243</sup> MAYER DE ZULEN, « Lo que ha significado la Pro-Indígena », *Amauta*, septembre 1926, n° 1, pp. 20-22.

<sup>1244</sup> Voir en particulier José Uriel GARCÍA, « El nuevo indio », *Amauta*, avril 1927, n° 8, pp. 19-20.

<sup>1245</sup> Voir la publication du conte « El Gamonal » : Gamaliel CHURATA, « El gamonal », *Amauta*, janvier 1927, n° 5, pp. 30-33. Et Gamaliel CHURATA, « El gamonal (II) », *Amauta*, février 1927, n° 6, pp. 18-20.

<sup>1246</sup> Abelardo SOLÍS, « Contra algunos « ismos » », *Amauta*, octobre 1929, n° 26, pp. 23-26.

<sup>1247</sup> Ernesto REYNAGA, « El Amauta Atusparia », *Amauta*, octobre 1929, n° 26, pp. 38-49. Et Ernesto REYNAGA, « El Amauta Atusparia (II) », *Amauta*, décembre 1929, n° 27, pp. 30-42. Et Ernesto REYNAGA, « El Amauta Atusparia (III) », *Amauta*, janvier 1930, n° 28, pp. 37-47.

<sup>1248</sup> Enrique LÓPEZ ALBÚJAR, « Sobre la psicología del indio », *Amauta*, décembre 1926, n° 4, pp. 1-2.

<sup>1249</sup> Francisco PASTOR, « El rabulismo y el indígena », *Amauta*, avril 1927, n° 8, pp. 32-33.

<sup>1250</sup> María Isabel SÁNCHEZ CONCHA DE PINILLA, « La Pascua del Sol: Intip Raymi », *Amauta*, novembre 1926, n° 3, pp. 30-31.

Emilio Romero<sup>1251</sup>, Luis Carranza<sup>1252</sup> ou Antero Peralta<sup>1253</sup>. Le point commun à toutes ces figures est l'identification d'un « problème indigène » et l'appartenance à ce mouvement gazeux qu'est la « nouvelle génération »<sup>1254</sup>, c'est-à-dire à une idée de rupture avec l'ordre oligarchique. La diversité des points de vue permet d'extrapoler celle des options stratégiques et politiques et prête ainsi le flan au procès en éclectisme d'*Amauta*. C'est d'ailleurs sur cet aspect que se jouent deux polémiques qui permettent à Mariátegui de préciser les critères de la ligne éditoriale de la revue.

Le quatrième numéro d'*Amauta*, dans les pages de la rubrique « Libros y revistas », comporte un texte en trois parties signé par trois poètes d'avant-garde : le péruvien Alberto Hidalgo<sup>1255</sup>, le chilien Vicente Huidobro<sup>1256</sup> et l'argentin Jorge Luis Borges<sup>1257</sup>. Il s'agit du prologue à un ouvrage d'anthologie poétique : *Índice de la nueva poesía americana*<sup>1258</sup>, paru en 1926. Un passage en particulier va provoquer une réaction passionnée :

La politique de pleurnicheries et d'adulation que le Mexique développe dans le sud ne garantira en rien que nous le défendions contre le nord. Il suffit de farces ! Il est impossible de corriger un brouillon de la Nature. Notre continent, en vertu d'on ne sait quel dessein secret est formé de manière à ce que toute une partie doive être saxonne ; et toute l'autre latine.<sup>1259</sup>

Dans les pages de la revue mexicaine *Revista de Revistas*, l'écrivain mexicain Jaime Torres Bodet s'insurge contre les multiples « trahisons » au devoir de solidarité ibéro-américaine à l'égard du Mexique que recèle le texte d'Hidalgo. Associant les auteurs du prologue à des positions plus conservatrices telles que celles du poète péruvien José Santos Chocano ou de l'argentin Leopoldo Lugones, tous deux très critiques de l'œuvre de José Vasconcelos<sup>1260</sup>, Torres Bodet inclut *Amauta* dans ce qu'il nomme un « ibéro-americanisme utilitaire » teinté

<sup>1251</sup> Emilio ROMERO, « La costumbre indígena y el Derecho », *Amauta*, avril 1928, n° 14, pp. 27-28.

<sup>1252</sup> Luis CARRANZA, « El problema indígena », *Amauta*, décembre 1927, n° 10, p. 55.

<sup>1253</sup> Antero PERALTA, « Amor de Indio », *Amauta*, janvier 1928, n° 11, p. 29. Et Antero PERALTA, « El indio no es panteísta », *Amauta*, juin 1928, n° 15, pp. 24-25.

<sup>1254</sup> Claudio BERRÍOS CAVIERES, *Hacia una modernidad arcaica*, *op. cit.*, page 122.

<sup>1255</sup> Alberto HIDALGO, « Índice de la nueva poesía hispanoamericana », *Amauta*, décembre 1926, n° 4, pp. 41-42.

<sup>1256</sup> Vicente HUIDOBRO, « Índice de la nueva poesía hispanoamericana », *Amauta*, décembre 1926, n° 4, pp. 42-43.

<sup>1257</sup> Jorge Luis BORGES, « Índice de la nueva poesía hispanoamericana », *Amauta*, décembre 1926, n° 4, p. 43.

<sup>1258</sup> Notons que si le titre de l'ouvrage parle de poésie américaine, les extraits de l'introduction font bien référence à la poésie hispano-américaine, excluant ainsi les productions brésiliennes : Alberto HIDALGO, Vicente HUIDOBRO et Jorge Luis BORGES (dir.), *Índice de la nueva poesía americana*, s/l, Sociedad de Publicaciones el Inca, 1926.

<sup>1259</sup> « Nada podrá para evitarlo la política de lloriqueo y adulación que México desarrolla en el sur para que lo defendamos contra el norte. ¡Basta ya de farsas! No es posible enmendarle la plana a la naturaleza. Nuestro continente, en cumplimiento de quién sabe qué secreto designio, está formado del modo, que toda una parte debe ser sajona; toda la otra latina ». Alberto HIDALGO, « Índice de la nueva poesía hispanoamericana », *op. cit.*, page 41.

<sup>1260</sup> Paul HERSCH MARTÍNEZ, « Mariátegui y Torres Bodet: Hitos de un desencuentro intelectual », *El Volcán Insurgente*, juin 2021, URL complète en biblio.

d’hypocrisie, coupable de manquer au nationalisme continental auquel devrait se tenir les membres des avant-gardes<sup>1261</sup>. Au-delà d’Hidalgo, la critique porte donc sur la ligne éditoriale d’*Amauta*, et vient poser trois thèmes transversaux : la licence littéraire des avant-gardes, la politique de sélection et de censure des revues quant aux contributions qu’elles publient, et la solidarité avec le Mexique dans sa phase révolutionnaire<sup>1262</sup>. La réponse de Mariátegui se fait par le biais d’une lettre ouverte adressée à Torres Bodet et dont le Péruvien sollicite la publication à Rafael Heliodoro Valle – directeur de la *Revista de Revistas* – au titre du droit de réponse<sup>1263</sup>. Mariátegui y défend la ligne éditoriale de la revue en affirmant que les propos d’Hidalgo ne peuvent en rien être imputés à la ligne générale de la revue. Précisant que la publication du prologue répond à une actualité de la poésie d’avant-garde, il ajoute que le texte a été publié dans la section bibliographique, et qu’il ne peut invisibiliser les multiples articles de solidarité consacrés au Mexique. Enfin, Mariátegui va plus loin dans la qualification de la ligne éditoriale :

Dites ce que vous pensez d’*Amauta*, bien ou mal – nous ne vous en garderons aucune rancœur –, mais ne mettez pas dans notre programme politique, ouvertement et sérieusement révolutionnaire, les phrases arbitraires et personnelles de l’extravagant poète de *Simplismo*<sup>1264</sup> <sup>1265</sup>.

Sans détailler plus avant l’évolution de la polémique<sup>1266</sup>, notons qu’elle est l’occasion pour Mariátegui de défendre une ligne éditoriale qu’il veut révolutionnaire. Mieux même, il explicite certains critères de choix – cohérents avec la politique suivie depuis le numéro 1 – qui guide la sélection des collaborations. Il ne s’agit pas de produire un corps de connaissance univoque, mais bien de faire cohabiter les tendances de manière à expliciter les positions en présence et à organiser le débat entre elles. Le prologue d’Hidalgo n’est donc pas assimilable

<sup>1261</sup> Jaime TORRES BODET, « Iberoamericanismo utilitario », *Revista de Revistas*, 1927, n° 880.

<sup>1262</sup> Ricardo MELGAR BAO, « El epistolario como vehículo de comunicación y cultura: México en las cartas de José Carlos Mariátegui », *op. cit.*

<sup>1263</sup> Voir la réponse : Lettre de Rafael Heliodoro Valle à José Carlos Mariátegui (México, 24/05/1927).

<sup>1264</sup> Alberto HIDALGO, *Simplismo: poemas inventados*, Buenos Aires, El Inca, 1925.

<sup>1265</sup> « Diga lo que piense de *Amauta*, bueno o malo, —no le guardaremos por eso ningún rencor, — pero no coloque en nuestro programa político, abierta y seriamente revolucionario; las arbitrarias y personales frases del bizarro poeta de *Simplismo* ». Lettre de José Carlos Mariátegui à Jaime Torres Bodet (Lima, 27/04/1927) in José Carlos MARIÁTEGUI, *Correspondencia (1918-1930)*, Lima, Biblioteca Amauta, 1984, page 29.

<sup>1266</sup> Torres Bodet répondra à Mariátegui (Lettre de Jaime Torres Bodet à José Carlos Mariátegui du 21 mai 1927) refusant de se rétracter. L’échange sera publié dans deux numéros de la revue costaricaine *Repertorio Americano*, dirigée par Joaquín García Monge, dans les numéros d’août et septembre 1927. L’impossibilité physique de répondre de Mariátegui – sous le coup de la répression du soi-disant « complot communiste » – met fin à la polémique. Pour une présentation synthétique de cet épisode, voir Ricardo MELGAR BAO, « El epistolario como vehículo de comunicación y cultura: México en las cartas de José Carlos Mariátegui », *op. cit.*

à la ligne éditoriale par son contenu positif<sup>1267</sup>, mais l'est bien par sa présence en tant qu'expression significative dans le champ des avant-gardes latino-américaines.

L'épisode polémique suivant est sans doute beaucoup plus marquant dans la trajectoire de définition de la pensée de Mariátegui, ainsi que dans celui d'*Amauta*. Connue comme la « polémique de l'indigénisme », elle oppose Mariátegui à deux critiques : le journaliste Luis Alberto Sánchez, membre de la nouvelle génération et collaborateur d'*Amauta*<sup>1268</sup>, et (secondairement) José Ángel Escalante, député léguiiste de Cuzco et propriétaire du journal *El Comercio*<sup>1269</sup>. Marquée par des antécédents et des évolutions postérieures<sup>1270</sup>, la polémique nous intéresse ici pour son point d'orgue : l'opposition entre Mariátegui et Sánchez. Dans un article du 18 février 1927<sup>1271</sup>, Sánchez dresse un portrait à charge de l'indigénisme des « *criollos costeños* » collaborant à *Amauta*, poussant ainsi Mariátegui à une réponse en défense de la revue :

Sánchez exige une cohérence absolue et une unité rigoureuse – peut-être même l'unanimité – sur quelque chose qui n'est qu'un débat et pas encore un programme, dans lequel des voix et des idées diverses ont leur place, tant qu'elles se reconnaissent comme animées du même esprit de rénovation. [...] Les indigénistes ou pseudo-indigénistes, selon son avis, adoptent simultanément les points de vue de Valcárcel et de López Albújar. Mais il s'agit d'une erreur de sa propre vision. Que l'on compare, que l'on confronte deux points de vue n'implique pas qu'on les adopte. La critique, l'examen d'une idée ou d'un fait requièrent précisément cette confrontation, sans laquelle aucun jugement solide ne peut s'élaborer. Les tendances ou les groupes rénovateurs n'ont pas encore de programme clairement formulé ni uniformément accepté.<sup>1272</sup>

On retrouve la même approche constructiviste, incrémentale, qui définit la politique éditoriale de Mariátegui, et que Sánchez taxe de confusionnisme. La polémique, qui provoque une vague de publications dans les divers journaux et revues au Pérou, a essentiellement lieu dans

---

<sup>1267</sup> Les désaccords politiques de Mariátegui et Hidalgo sont évidents à la lecture de leur correspondance, mais aussi si l'on se rapporte aux pages consacrées à Hidalgo dans les *Sept Essais*.

<sup>1268</sup> Voir notamment Luis Alberto SÁNCHEZ, « Si eres vida ¿por qué me das la muerte? », *Amauta*, mars 1930, n° 29, pp. 24-30.

<sup>1269</sup> Eugenio CHANG-RODRÍGUEZ, « José Carlos Mariátegui y la polémica del indigenismo », *América sin nombre*, 2009, n° 13-14, pp. 103-112, page 105.

<sup>1270</sup> Pour une chronologie complète ainsi que l'accès à tous les documents disponibles, voir : Manuel AZQUÉZOLO CASTRO (dir.), *La polémica del indigenismo*, op. cit.

<sup>1271</sup> Luis Alberto SÁNCHEZ, « Batiburrillo indigenista », *Mundial*, 18 février 1927, n° 349.

<sup>1272</sup> « Sánchez reclama absoluta coherencia y rigurosa unidad -tal vez si hasta unanimidad- en algo que no es todavía un programa sino apenas un debate, en el cual caben voces e ideas diversas, que se reconozca animadas del mismo espíritu de renovación. [...] Los indigenistas o pseudo-indigenistas, a su juicio, adoptan simultáneamente los puntos de vista de Valcárcel y López Albújar. Pero éste es un error de su visión. Que se contraste, que se confronte dos puntos de vista, no quiere decir que se les adopte. La crítica, el examen de una idea o un hecho, requieren precisamente esa confrontación, sin la cual ningún seguro criterio puede elaborarse. Las tendencias o los grupos renovadores no tienen todavía un programa cabalmente formulado ni uniformemente aceptado ». José Carlos MARIÁTEGUI, « Intermezzo polémico », *Mundial*, 25 février 1927, n° 350. in José Carlos MARIÁTEGUI, *IP*, op. cit., page 215.

les pages de *Mundial*, une revue à large tirage<sup>1273</sup>, permet de mettre en évidence la méthode de Mariátegui. De plus, elle permet à l'historien de disposer de documents où s'affirment avec force des thèses souvent ébauchées de manière plus diffuse dans d'autres articles. C'est notamment le cas de l'« alliage » (*aleación*) entre socialisme et indigénisme, que Mariátegui résume à cette occasion :

Ce que j'affirme, pour ma part, c'est que la confluence ou l'alliage de l'« indigénisme » et du socialisme ne peut surprendre personne qui observe le contenu et l'essence des choses. Le socialisme ordonne et définit les revendications des masses, de la classe laborieuse. Et au Pérou, les masses – la classe laborieuse – sont, aux quatre cinquièmes, indigènes. Notre socialisme ne serait donc pas péruvien – il ne serait même pas socialiste – s'il ne se solidariserait pas, d'abord, avec les revendications indigènes. Il n'y a rien d'opportuniste qui se cache dans cette attitude. On n'y découvre rien d'artificiel, si l'on réfléchit deux minutes à ce qu'est le socialisme. Cette attitude n'est pas postiche, ni feinte, ni rusée. Elle n'est rien d'autre que socialiste.<sup>1274</sup>

À la nouvelle réponse de Sánchez<sup>1275</sup>, qui oppose son propre nationalisme à l'europhisme supposé de Mariátegui, le directeur d'*Amauta* répond en détaillant plus encore son approche du débat intellectuel et politique. Précisant qu'il rejette le recours aux anecdotes privées, il ajoute que s'il pense de manière polémique, c'est « peu avec les individus, et beaucoup avec les idées »<sup>1276</sup>. Là encore, la polémique est l'occasion de poser dans le débat une proposition nouvelle, qui unifie le nationalisme au socialisme, pour répondre à la critique selon laquelle le nationalisme ne serait que très récent chez lui :

Le nationalisme des nations européennes – où le nationalisme et le conservatisme s'identifient et sont consubstantiels – se donne des fins impérialistes. Il est réactionnaire et anti-socialiste. Mais le nationalisme des peuples coloniaux – oui, coloniaux économiquement, bien qu'ils s'enorgueillissent de leur autonomie politique – a une origine et une énergie totalement différentes. Dans ces peuples, le nationalisme est

---

<sup>1273</sup> Notons que l'historien Ricardo Cubas Ramacciotti affirme que tant *Mundial* que *Variedades* sont des revues alignées sur les positions du gouvernement Leguía, ce qu'il avance pour appuyer l'idée que Mariátegui n'aurait que très peu (ou pas du tout) souffert de la répression policière (Ricardo CUBAS RAMACCIOTTI, *The politics of religion and the rise of social Catholicism in Peru (1884-1935)*, *op. cit.*, page 76.). L'examen de la correspondance, les témoignages des contemporains suffisent à contredire cette affirmation. Quant à *Mundial* et *Variedades*, si Mariátegui continue à y publier, la lecture de ses textes laisse très clairement apparaître sa position politique, même s'il ne traite pas directement des questions d'actualité de la politique gouvernementale.

<sup>1274</sup> « Lo que afirmo, por mi cuenta, es que de la confluencia o aleación de "indigenismo" y socialismo, nadie que mire al contenido y a la esencia de las cosas puede sorprenderse. El socialismo ordena y define las reivindicaciones de las masas, de la clase trabajadora. Y en el Perú las masas, -la clase trabajadora- son en sus cuatro quintas partes indígenas. Nuestro socialismo no sería, pues, peruano, -ni sería siquiera socialismo- si no se solidarizase, primeramente, con las reivindicaciones indígenas. En esta actitud no se esconde nada de oportunismo. Ni se descubre nada de artificio, si se reflexiona dos minutos en lo que es socialismo. Esta actitud no es postiza, ni fingida, ni astuta. No es más que socialista ». « Intermezzo Político » (03/1927), *Amauta*, n°7, p. 37-38 in José Carlos MARIÁTEGUI, *IP*, *op. cit.*, page 217.

<sup>1275</sup> Luis Alberto SÁNCHEZ, « Respuesta a José Carlos Mariátegui », *Mundial*, 4 mars 1927, n° 351.

<sup>1276</sup> « poco con los individuos y mucho con las ideas », José Carlos MARIÁTEGUI, « Réplica a Luis Alberto Sánchez », *Mundial*, 11 mars 1927, n° 352. in José Carlos MARIÁTEGUI, *IP*, *op. cit.*, page 219.

révolutionnaire et, par conséquent, il retrouve le socialisme. Dans ces peuples l'idée de nation n'a pas encore complété sa trajectoire ni complété sa mission historique.<sup>1277</sup>

En ce sens, la partition entre socialisme « européen » et l'indigénisme « national » ne tient pas, et Mariátegui peut affirmer la cohérence de sa ligne théorique, et simultanément de sa ligne éditoriale, dont l'objectif est de travailler la réalité nationale à partir des contributions effectives à la pensée. Autrement dit, il ne s'agit pas de compartimenter l'histoire péruvienne pour y choisir une période privilégiée, mais bien de se donner les moyens théoriques et pratiques de la concevoir dans ses contradictions, condition nécessaire de sa transformation :

J'ai constaté la dualité née de la Conquête pour affirmer la nécessité historique de sa résolution. Mon idéal n'est pas le Pérou colonial ni le Pérou inca, mais le Pérou intégral.<sup>1278</sup>

Le dernier épisode de cette polémique est publié dans *Amauta*. Après avoir rassemblé ses deux réponses à Sánchez sous le titre « Indigenismo y socialismo »<sup>1279</sup>, il publie un dernier article intitulé « Polémica finita »<sup>1280</sup>, où il s'attarde à défendre *Amauta*, que Sánchez accuse de s'être transformée en tribune académique confuse. Mariátegui oppose le succès de diffusion de la revue tant au Pérou qu'en Espagne et en Amérique latine, mais surtout il donne quelques indications sur les critères de publications différentiels selon le champ dans lequel s'inscrit le contenu d'une contribution :

La filiation ou la position doctrinale ne nous préoccupent, fondamentalement, que sur le terrain de la doctrine [ici au sens de théorie]. Sur le terrain purement artistique, littéraire et scientifique, nous acceptons la collaboration d'artistes, de gens de lettres et de techniciens en ne considérant que leurs mérites respectifs, dans la mesure où ils n'ont pas de position militante dans l'autre camp idéologique. Mais nous préférons et nous distinguons, évidemment, celle des artistes et écrivains qui sont intégralement sur la même direction que nous.<sup>1281</sup>

<sup>1277</sup> « El nacionalismo de las naciones europeas -donde nacionalismo y conservantismo se identifican y consustancian- se propone fines imperialistas. Es reaccionario y anti-socialista. Pero el nacionalismo de los pueblos coloniales -si, coloniales económicamente, aunque se vanaglorien de su autonomía política- tiene un origen y un impulso totalmente diversos. En estos pueblos, el nacionalismo es revolucionario y, por ende, concluye con el socialismo. En estos pueblos la idea de la nación no ha cumplido aún su trayectoria ni ha agotado su misión histórica ». José Carlos MARIÁTEGUI, « Réplica a Luis Alberto Sánchez », *op. cit. in* José Carlos MARIÁTEGUI, *IP*, *op. cit.*, page 221.

<sup>1278</sup> « He constatado la dualidad nacida de la conquista para afirmar la necesidad histórica de resolverla. No es mi ideal el Perú colonial ni el Perú incaico sino un Perú integral ». José Carlos MARIÁTEGUI, « Réplica a Luis Alberto Sánchez », *op. cit. in* José Carlos MARIÁTEGUI, *IP*, *op. cit.*, page 222.

<sup>1279</sup> José Carlos MARIÁTEGUI, « Indigenismo y socialismo », *Amauta*, mars 1927, n° 7, pp. 37-39.

<sup>1280</sup> José Carlos MARIÁTEGUI, « Polémica finita », *op. cit.*

<sup>1281</sup> « La filiación o la posición doctrinal no nos preocupan, fundamentalmente, sino en el terreno doctrinal. En el terreno puramente artístico, literario y científico, aceptamos la colaboración de artistas, literatos, técnicos, considerando sólo su mérito respectivo, si no tienen una posición militante en otro campo ideológico. Pero preferimos y distinguimos, por supuesto, la de los artistas y escritores que están integralmente en nuestra misma dirección ». *Ibid.*, p. 6.

On retrouve ici clairement, sous l'angle éditorial, l'attention portée à la spécificité des divers champs (esthétique, scientifique, politique, etc.) tout en mettant la focale sur les interactions qui les mettent en rapport les uns avec les autres dans une totalité, une « réalité » nationale.

Il ressort de ce parcours parmi quelques-unes des polémiques qui impliquent Mariátegui et la revue qu'il dirige que la ligne éditoriale n'est pas à analyser dans une coupure nette par rapport à la ligne politique et stratégique qui aboutit à la scission de l'APRA, la formation du PSP et de la CGTP. Les polémiques, de même que les évolutions de la scène militante et les vagues de répression participent à la formation d'un ensemble composite de textes et de prises de position qui – ensemble – constituent l'« œuvre » mariáteguienne telle qu'elle se laisse saisir sous l'angle de la stratégie. En cela, le Péruvien doit être étudié dans la diversité de ses appartenances, dans le processus de définition qu'il engage dès 1923, et en connexion avec les collaborateurs ou contradicteurs multiples qui l'entourent, appartenant tantôt à la « nouvelle génération », à l'indigénisme, au socialisme naissant, au monde militant (indien, ouvrier ou étudiant), aux diverses avant-gardes artistiques, etc.

Mariátegui se distingue dans cette constellation à plusieurs égards. En tant que partie prenante du mouvement mondial des avant-gardes, il y incarne un pôle résolument politico-culturel, armé d'une théorie originale, matérialiste et historique, de la culture. Sur le plan du marché culturel latino-américain, il parvient à s'imposer à la fois comme un auteur à la voix singulière et le directeur d'une revue qui connaît un succès immédiat et à la durée de vie relativement longue. Enfin, Mariátegui est à la fois le directeur d'une revue d'avant-garde ouvertement révolutionnaire, et le chef d'entreprise d'un complexe éditorial dont la finalité est de participer à remodeler le marché du livre à l'échelle nationale et continentale. La section suivante combine la dimension organisationnelle de cette aventure avec l'analyse de sa composition qualitative.

## Monde des lettres et monde militant : *Amauta*, *Labor*, le PSP et la CGTP dans le projet mariatéguien

Ligne éditoriale et ligne politique ne peuvent être considérées comme strictement indissociables, en revanche nous avons montré qu'elles partent des mêmes fondamentaux : l'impératif d'un front unique à même de faire mûrir idées et organisations. Au cœur de cette démarche, on retrouve l'idée de « préparation spirituelle »<sup>1282</sup> déjà esquissée en 1919 dans un article consacré au schisme entre socialistes et communistes en Italie. Moins qu'une constance à l'épreuve de toutes les difficultés, l'analyse des multiples facettes de la production théorique de Mariátegui nous conduit à l'idée d'un processus de construction. Le passage progressif d'une position marginale dans le champ littéraire et éditorial vers une légitimité installée s'accompagne d'un renforcement de l'organisation militante, mais au prix de harcèlement des forces de répression et de vives tensions entre les membres des différents courants qui composent la gauche péruvienne. Dans cette mesure, le franc succès d'*Amauta* permet de mettre en place des dispositifs qui transforment une revue d'avant-garde et de définition idéologique en point de coagulation et de débat. La revue n'étant pas neutre, les conditions du débat connaissent logiquement une évolution, qui suit strictement le changement politique et organisationnel : lors de la réapparition, en décembre 1927, le coup de scalpel de la répression a laissé des marques profondes qui donnent un cours nouveau à la revue. De même, la création du PSP et de la CGTP sont concomitants d'une inflexion plus marquée vers le socialisme, annonçant le début d'une nouvelle étape. Nous nous proposons ici d'observer ces différents tournants.

---

<sup>1282</sup> « El cisma del socialismo » (Rome, 03/1921 – publié dans *El Tiempo* de Lima le 12/06/1921), José Carlos MARIÁTEGUI, *CI*, *op. cit.*, page 99.



## 1) Les étapes d'Amauta : l'éditorialisme programmatique

L'examen du parcours politique de Mariátegui fait apparaître ce qui semble être une entrée par les bords. Si la revendication du marxisme comme socle idéologique est la colonne vertébrale qui participe à structurer toute son interprétation du monde et son action, ce n'est pas la formation d'un parti qui lui donne sa matérialité première. Le parti ne naît qu'en 1928, bien après que Mariátegui ait conquis un espace et une légitimité tant auprès des syndicalistes que des intellectuels et des artistes. On est donc bien loin de l'idée d'une avant-garde avançant envers et contre tous, forçant la conscience par sa clarté idéologique et sa discipline. Ici, le programme comme le parti se trouvent conditionnés – sous l'impulsion de sa figure principale – à un effort de formulation théorico-culturelle et de structuration militante antérieur. Or, le vecteur par excellence de cette pratique n'est pas la réunion publique ou même la conférence : c'est le texte écrit. Plus précisément, c'est le texte publié, démultiplié sur des centaines de pages, abordant des centaines de sujets dans des dizaines de formats et de revues.

L'historienne Fernanda Beigel a forgé, pour qualifier ce que *fait* Mariátegui, le concept d'éditorialisme programmatique. La chercheuse part de sa *praxis éditorialiste*, c'est-à-dire de son action en tant que créateur de revue, comme principale figure d'orientation quant aux sélections, sollicitations et publication, et comme auteur des principaux textes de cadrage idéologique de ces projets. Cette praxis sert ainsi de véhicule pour la définition et la construction d'un *projet esthétique-politique*<sup>1283</sup>. Nous avons choisi le mot de stratégie pour qualifier cette orientation en perpétuel développement. La praxis mariatéguienne s'inscrit dans un contexte plus large que celui d'*Amauta* ou même du Pérou, et la complémentarité entre revue et action politique se retrouve comme une tendance forte de la période dans toute l'Amérique latine :

Les revues ont joué un rôle déterminant dans la constitution du champ culturel latino-américain et elles ont été partie intégrante de ce que nous appelons l'éditorialisme programmatique, qui a matérialisé de nouvelles formes de diffusion culturelle liées à une aspiration d'une certaine manière révolutionnaire. Les publications et les liens intellectuels que ce type d'éditorialisme militant promouvait agissaient souvent comme terrain exploratoire et, en certaines occasions, comme activité préparatoire d'une action politique concertée ou pour la création d'un parti politique. En général, les produits de cet éditorialisme servaient de terrain pour l'articulation entre la politique et la littérature.<sup>1284</sup>

<sup>1283</sup> Fernanda BEIGEL, *La epopeya de una generación y una revista, op. cit.*, page 32.

<sup>1284</sup> « Las revistas cumplieron un papel determinante en la conformación del campo cultural latinoamericano y formaron parte de lo que nosotros denominamos editorialismo programático, que materializó nuevas formas

À ce stade, il convient de suivre Mariátegui dans les tournants de son éditorialisme programmatique, au travers de ce qu'il nomme lui-même les « *jornadas* » d'*Amauta*. Ces étapes rythment et caractérisent l'évolution de la revue, permettant de saisir sa cohérence et ses inflexions au cours de ses 30 numéros. Nous nous penchons ici particulièrement sur les trois textes clé de ce parcours<sup>1285</sup> : « *Presentación de Amauta* »<sup>1286</sup>, « *Segundo Acto* »<sup>1287</sup> et « *Aniversario y Balance* »<sup>1288</sup>.

L'éditorial de lancement de la revue est – par définition – l'annonce d'un avenir. Il pose une ligne à partir de laquelle va se développer un contenu que l'on présente aux lecteurs, orientant ainsi sa lecture et éveillant sa curiosité. De ce point de vue, le texte de Mariátegui reprend des *topoi* de la littérature avant-gardiste, comme la rupture avec un certain passé et la projection volontariste vers un futur que la revue est censée inaugurer. Cependant, comme nous l'avons montré, ce premier pas n'est pas le fait d'une coterie ou d'un groupe – comme ce sera le cas pour les surréalistes, pour *Martín Fierro* et tant d'autres – mais d'un « mouvement » plus large, fait de tendances diverses. Immédiatement, c'est à une action sur le réel que se propose de participer la revue au travers de sa ligne éditoriale et, par son truchement, son directeur. Les divergences sont ainsi les bienvenues, tant qu'elles s'inscrivent dans un espace idéologique déterminé. Ce point est crucial pour établir une des singularités d'*Amauta*, qui s'affiche comme revue d'avant-garde sans s'accrocher à l'idée d'une école, d'une expression, d'un style ou même d'un maître à penser. Des contre-modèles sont présents à notre esprit de manière archétypale si l'on pense à la trajectoire d'André Breton, aux multiples manifestes du surréalisme<sup>1289</sup>, aux excommunications et scissions diverses qui agitent ce groupe.

La revue ne vient donc pas cliver autour d'une identité ou d'un ensemble de principes définis, mais elle prétend au contraire agréger, « précipiter un phénomène de polarisation et de concentration ». Elle fait le pari d'innover par la confrontation, la discussion, c'est-à-dire par la production collective d'un contenu disparate, et non par l'annonce d'une forme

---

de difusión cultural ligadas a una aspiración de alguna manera revolucionaria. Las publicaciones y los vínculos intelectuales que promovía este tipo de editorialismo militante actuaban muchas veces como terreno exploratorio y en otras oportunidades, como actividad preparatoria de una acción política concertada o para la creación de un partido político. Por lo general, los productos de este editorialismo servían como terreno de la articulación entre política y literatura ». Fernanda BEIGEL, « Las revistas culturales como documentos de la historia latinoamericana », *op. cit.*, page 108.

<sup>1285</sup> Ces trois textes sont disponibles dans l'annexe 3.

<sup>1286</sup> José Carlos MARIÁTEGUI, « Presentación de Amauta », *op. cit.*

<sup>1287</sup> José Carlos MARIÁTEGUI, « Segundo Acto », *Amauta*, décembre 1927, n° 10, p. 1.

<sup>1288</sup> José Carlos MARIÁTEGUI, « Aniversario y balance », *op. cit.*

<sup>1289</sup> André BRETON, *Manifestes du surréalisme*, Paris, Gallimard, 1969.

nouvelle ou d'un canon esthétique et politique inédit. L'exemple le plus parlant de cette démarche est le nom même de la revue, sur lequel Mariátegui s'explique :

Le titre en préoccupera certainement quelques-uns. Cela sera dû à l'importance excessive, fondamentale, que les étiquettes ont parmi nous. Ne regardons pas, dans ce cas, l'acception stricte du mot. Le titre ne traduit que notre adhésion à la Race, il ne reflète que notre hommage à l'incaïsme. Spécifiquement, le mot « amauta » acquiert avec cette revue une nouvelle acception. Nous allons le créer à nouveau.<sup>1290</sup>

Loin d'une simple rupture avec le passé, il s'agit donc de poser dans le champ culturel péruvien un acte. Cet acte est à la fois symbolique et performatif. Si, d'un côté, la revue fait résonner un mot quechua agrémenté de la représentation indigéniste du peintre José Sabogal ; de l'autre, le contenu de la revue ne peut être résumé à un emprunt ou à une référence : il se propose de le déborder, d'en faire un signifiant plurivoque et ouvert à sa propre réinvention. Le passé est bien une racine, mais la présentation de la revue ne lui assigne pas de futur prédéterminé. Il ne s'agit pas pour Mariátegui de déclarer par avance les définitions auxquelles il pourrait prétendre arriver, mais de fixer un cadre de travail où peuvent s'exprimer des propositions et des positions, sans organiser de débat immédiat où les uns et les autres se répondraient. Chacun vient contribuer, par une approche, un concept, une œuvre, à l'élaboration d'un discours collectif qui refuse toute réduction à l'unanimité. En ce sens, *Amauta* avance par organicité, produisant et suscitant des participations qui n'ont pas pour vocation de se conformer à une règle liminaire.

Cette dimension est exprimée dans le passage suivant :

Le premier résultat que nous, les écrivains d'*Amauta*, nous proposons d'obtenir est celui de nous accorder et de nous connaître mieux nous-mêmes. Le travail de la revue nous solidariserait davantage.<sup>1291</sup>

Mariátegui vocalise une volonté de connaissance de soi d'un collectif, dont le travail est un objectif en lui-même. Il s'agit, au sens musical du terme, de s'accorder, de juxtaposer des notes et des vibrations de manière à dessiner les correspondances et les points d'accord d'où surgira l'harmonie. À l'image de l'orchestre trouvant le la avant d'attaquer les premières notes d'une symphonie, *Amauta* est tendue vers la possibilité d'un discours commun, où les

<sup>1290</sup> « El título preocupará probablemente a algunos. Esto se deberá a la importancia excesiva, fundamental, que tiene entre nosotros el rótulo. No se mire en este caso a la acepción estricta de la palabra. El título no traduce sino nuestra adhesión a la Raza, no refleja sino nuestro homenaje al Incaismo. Pero específicamente la palabra "Amauta" adquiere con esta revista una nueva acepción. La vamos a crear otra vez ». José Carlos MARIÁTEGUI, « Presentación de Amauta », *op. cit.*, page 1.

<sup>1291</sup> « El primer resultado que los escritores de Amauta nos proponemos obtener es el de acordarnos y conocernos mejor nosotros mismos. El trabajo de la revista nos solidarizará más ». José Carlos MARIÁTEGUI, « Presentación de Amauta », *Amauta*, Setembro 1926, n° 1, p. 1.

lignes harmoniques et mélodiques multiples jouent une partition commune. Au sens propre, il ne s'agit pas d'un unisson, mais bien d'une composition. Or, ce « travail » de la revue ne se donne pas uniquement sur le plan de la théorie, de la rationalité, du concept. La multiplicité des formes d'expression présentes dans les pages de l'objet physique donne à penser, à voir et à ressentir, mêlant affects, percepts et concepts<sup>1292</sup>. L'agencement ainsi proposé n'est jamais neutre, il produit des effets tant sur les lecteurs que sur les collaborateurs. Par la nouveauté même du dispositif, des connexions ont lieu qui n'auraient pas vu le jour, des impressions surgissent qui n'étaient pas apparues. Ce « travail » met en branle une dimension consciente, une volonté clairement énoncée, mais ses effets la dépassent et lui échappent pour « travailler » les esprits par-delà les filtres de la conscience. On touche ici à une conception éminemment psychanalytique, qui évoque le « travail » du deuil chez Freud<sup>1293</sup>, et tous ces processus invisibles à la conscience qui participent néanmoins de son usinage, de son façonnement. Il n'est pas anodin que la « Résistance à la psychanalyse » figure en bonne place dès le numéro 1 de cette « revue historique », telle que Mariátegui la baptise lui-même dans son éditorial.

Le second texte clé est intitulé « second acte ». Plus court que les deux autres, il a recours à un type plus ramassé d'expression. Le premier élément à noter est que cet éditorial ouvre le numéro 10, qui paraît en décembre 1927 après plusieurs mois d'interruption de la revue suite à la vague de répression de juin. Mariátegui donne une interprétation de l'évènement en ne revenant pas sur les faits en eux-mêmes, mais sur la manière dont ils ont pu influencer sur le déroulé de la revue : en particulier l'enjeu de l'urgence de la réparation. Le Péruvien mentionne les réseaux internationaux de correspondants qui ont mené campagne ou démontré leur soutien à cet égard. Au-delà de ces éléments indispensables, deux aspects nous paraissent centraux dans le court texte. D'abord, il atteste d'un effet sur le réel qui dépasse le seul débat intellectuel et dont la répression est une manifestation paroxysmique : « Le travail intellectuel, lorsqu'il n'est pas métaphysique mais dialectique, c'est-à-dire historique, a ses risques »<sup>1294</sup>. La prison, la fermeture et les tentatives de censure sont autant de preuves, en

<sup>1292</sup> Nous nous inspirons ici librement du vocabulaire mobilisé par Gilles Deleuze et Félix Guattari. Voir en particulier Gilles DELEUZE et Félix GUATTARI, « Qu'est-ce qu'une littérature mineure? », in *Kafka: pour une littérature mineure*, Paris, Les Éditions de Minuit, Collection Critique, 2013. Et Gilles DELEUZE et Félix GUATTARI, *L'anti-Œdipe*, Paris, Éd. de Minuit, 2012.

<sup>1293</sup> Rappelons que le *Trauer und Melancholie* est paru en 1917. Nous sommes redevable de cette idée au cours de Patrick Boucheron au collège de France consacré à la peste noire (Patrick BOUCHERON, « La peste noire. 1) In medias res (introduction générale) », *Le Collège de France*, 5 janvier 2021.), où il cite les travaux de Laurie Lauffer : Laurie LAUFER, *L'énigme du deuil*, 1<sup>re</sup> éd., Paris, Presses Univ. de France, 2006.

<sup>1294</sup> « El trabajo intelectual, cuando no es metafísico sino dialéctico, vale decir histórico, tiene sus riesgos ». José Carlos MARIÁTEGUI, « Secundo Acto », *op. cit.*, page 1.

creux, d'une certaine effectivité. Le paradoxe est ici qu'être cible c'est aussi être reconnu – ce que dit en substance Ricardo Martínez de la Torre lorsqu'il affirme que c'est l'accusation de « complot communiste » qui diffuse largement le nom de Mariátegui et le mot même de communisme<sup>1295</sup>. Le second aspect tient à une volonté d'épuration, de simplification de l'expression afin de gagner en efficacité. Mariátegui termine le texte par ces mots « Supprimons, je le répète, les paroles inutiles »<sup>1296</sup>. Qu'entend-t-il par là ? Il nomme les enflures et les effets de style, les mauvais effets de théâtre qui cachent mal la piètre qualité d'une pièce. Rien de plus. On peut cependant extrapoler des mots mêmes du texte un sens plus profond et une signification de méthode d'intervention politique et culturelle. Se référant à la fermeture de la revue, Mariátegui affirme qu'elle « appartient plus à sa biographie qu'à sa vie »<sup>1297</sup>. Les mots inutiles sont ainsi ceux qui pourraient empêcher que n'occupe tout l'espace possible une fonction de conscientisation, une partie de ce « travail » conscient et inconscient à l'œuvre grâce à *Amauta*. Ainsi, il est question de remplacer les « déclamations » par de la « pensée », de planter des « idées-germes » et des « idées-valeurs », de mettre en branle une performativité qu'il ne définit pas mais dont il décrit l'importance : « Le mot se contentait d'un service anecdotique : il requiert aujourd'hui une qualité historique »<sup>1298</sup>. Agir en paraissant, voilà la mission qu'assigne Mariátegui à sa revue. Il ajoute :

Ceci n'est pas une résurrection. *Amauta* ne pouvait mourir. Elle aurait toujours ressuscité au troisième jour. Elle n'a jamais tant vécu, dans et en dehors du Pérou, que pendant ces mois de silence. Nous l'avons sentie défendue par les meilleurs esprits d'Hispano-Amérique.<sup>1299</sup>

Le discours collectif se trouve ainsi démultiplié dans ses effets, de telle sorte que même éteint, son écho le fait encore exister. Cette dimension du travail éditorial, à savoir l'ordonnancement, ou la mise en ordre de bataille d'un collectif disparate mais volontaire, est sans aucun doute l'apport indispensable de Mariátegui. Entre les lignes, on peut deviner le projet d'un exil à Buenos Aires – évoqué à plusieurs reprises dans la correspondance<sup>1300</sup> –

<sup>1295</sup> Ricardo MARTÍNEZ DE LA TORRE, *Apuntes para una interpretación marxista de Historia Social del Perú*, vol. II, *op. cit.*, page 273.

<sup>1296</sup> « Suprimamos, repito, las palabras inutiles ». José Carlos MARIÁTEGUI, « Secundo Acto », *op. cit.*

<sup>1297</sup> « pertenece a su biografía más propiamente que a su vida ». *Ibid.*

<sup>1298</sup> « La palabra se contentaba con un servicio anecdótico: requiere ahora calidad histórica ». *Ibid.*

<sup>1299</sup> « No es ésta una resurrección. "Amauta" no podía morir. Habría siempre resucitado al tercer día. No ha vivido nunca tanto, dentro y fuera del Perú, como en estos meses de silencio. La hemos sentido defendida por los mejores espíritus de Hispano-América ». *Ibid.*

<sup>1300</sup> Voir notamment la lettre de José Carlos Mariátegui à Samuel Glusberg (Lima, 30/09/1927). Voir également la Lettre d'Albert Hidalgo à José Carlos Mariátegui (Buenos Aires, 1927).

destiné à continuer l'effort de publication d'*Amauta* dans le cas où l'interdiction n'eût pas été levée.

Le dernier texte, intitulé « Anniversaire et bilan », est le plus connu de Mariátegui. C'est à la fois un regard sur le passé de la revue et une profession de foi personnelle. Ce double statut est immédiatement présent à la lecture, mais aussi dans la littérature secondaire, où le texte est fréquemment cité sans même que l'on dise dans quel contexte il a paru. Daté de septembre 1928, il ne s'inscrit pas moins dans une chronologie importante : celle de la rupture avec l'APRA et de la formation imminente du PSP. En cela, l'éditorial assume l'interconnexion entre les dimensions politiques et culturelles de la démarche de Mariátegui et ses amis. *Amauta* est ainsi resignifiée sous une appellation surplombante, qui englobe toutes les dénominations antérieures : celle de socialiste. En ce sens, Mariátegui prend acte de la fin d'une étape (*jornada*) et déclare la recherche d'une définition terminée. La bannière socialiste a donc vocation à se substituer à toutes les autres :

Dans cette seconde étape, la revue n'a désormais plus besoin de se réclamer de la « nouvelle génération », de l'« avant-garde », des « gauches ». Pour être fidèle à la révolution, il lui suffit d'être une revue socialiste.<sup>1301</sup>

Cette inflexion programmatique prend la forme d'une réflexion sur les mots. Ceux de la jeunesse exaltée du mouvement de 1919, ou du 5 mai 1923, ont vieilli, nous dit-il. Eux qui clamaient leur amour pour « le nouveau » – pour reprendre le terme de Beatriz Sarlo – ont été dépassés par l'histoire<sup>1302</sup>. Pourtant, Mariátegui n'est pas nominaliste, et c'est le sens social des mots qui l'intéresse, leur sacralité immanente, leur capacité à dire ce qui peut advenir en nommant ce qui est. Par opposition aux vieux « mythes idéalistes » hérités du Modernisme<sup>1303</sup> que sont la « race », la langue ou l'esprit, il postule la valeur idéale et matérielle de la révolution. Là encore, il ne s'agit pas de reprendre une étiquette, mais de recréer le mot, de le re-définir à partir de son ancrage historique dans un moment d'opposition entre deux principes fondamentaux : le capitalisme et le communisme. *Amauta*, au même titre que tout le réel, est emportée par le mouvement dialectique de l'histoire ; et revendiquer la nation, l'émancipation, la lutte contre l'impérialisme, l'accroissement du pouvoir populaire, une

---

<sup>1301</sup> « En la segunda jornada, no necesita ya llamarse revista de la "nueva generación", de la "vanguardia", de las "izquierdas". Para ser fiel a la Revolución, le basta ser una revista socialista ». José Carlos MARIÁTEGUI, « Aniversario y balance », *op. cit.*

<sup>1302</sup> On retrouve cette analyse dans un article paru dans *Defensa del Marxismo* : « El mito de la nueva generación », José Carlos MARIÁTEGUI, *DM, op. cit.*, pages 111-116.

<sup>1303</sup> Mariátegui cite nommément José Enrique Rodó.

organisation émancipatrice de la société, la fin de l'oppression des femmes, etc. revient à choisir un camp.

La réflexion sur les mots assume son histoire : tant la révolution que le socialisme ne sont pas nés en Amérique latine. Ils ne peuvent prétendre à un certificat de nationalité. Cependant, l'Amérique *latine* elle-même n'est-elle pas née de la Conquête ? N'a-t-elle pas partie liée à l'émergence du capitalisme ? Nous sommes à l'heure de l'impérialisme et des monopoles, nous dit Mariátegui, et tant le capitalisme que le socialisme ne sont pas plus européens qu'ils ne sont américains : ce sont des mouvements mondiaux qui traversent chaque espace géographique. Lutter contre le capitalisme et ses manifestations ne peut alors se limiter à en déceler les méfaits dans l'espace national. L'idée même d'impérialisme est le signe d'une compréhension du caractère global du phénomène. Autrement dit, revendiquer le socialisme et s'inscrire dans le mouvement révolutionnaire mondial n'est pas synonyme d'une importation artificielle de concepts impropres à décrire la « réalité » nationale, c'est au contraire enrichir l'analyse par l'incorporation de la Totalité à la lecture de la singularité nationale. *Amauta* a ainsi une place et un rôle dans un tableau mondial de luttes de classes où chaque théâtre national conserve ses particularités. Point de modèle, mais une analyse dialectique du monde ; pas de décalque, mais une participation active dans l'histoire mondiale. Matérialisme, socialisme, révolution : c'est sous l'auspice de ces mots que Mariátegui lance la seconde étape de sa revue. Il nomme également une forme de trinité inattendue : Marx, Sorel, Lénine.

Ces trois textes sont autant de tournants majeurs par lesquels nous pouvons schématiser l'évolution éditoriale d'*Amauta*, qui suit sa trajectoire conjointement à l'évolution politique et militante de Mariátegui. Le rôle du directeur de la revue ne saurait être exagéré, il est en tout point indispensable, comme sa disparition le prouvera en 1931 et 1932. Pour autant, *Amauta* est irréductible à la personnalité de Mariátegui, et c'est en tant qu'espace d'expression collectif qu'elle traverse les barrières qui séparent le monde militant du monde intellectuel, les limites entre différentes générations et différents pays. Cette œuvre collective repose *in fine* sur des énonciations qui s'accordent, et dont le tempo comme le volume s'adaptent à un auditoire tout en le modelant.

## 2) La constitution de réseaux : le cas de Morococha

À la description de l'éditorialisme programmatique mariáteguien, il faut ajouter l'examen de la constitution de réseaux multiples qui se tissent à partir de Mariátegui, de ses projets éditoriaux et militants. En tant qu'intellectuel, que journaliste, puis comme directeur de revue, chef d'entreprise et dirigeant de parti, Mariátegui vit dans une nébuleuse de papier. Sa maison est certes un espace de réunion fréquenté (les fameuses *tertulias*), mais ce sont par des correspondances que s'organisent un grand nombre de pans indispensables à son activité professionnelle ou militante. Décrire ces réseaux et leurs éventuelles interactions permet de replacer Mariátegui dans un ensemble de connexions dont la fonction est capitale pour le développement de son militantisme comme de ses projets éditoriaux.

Objet de recherche singulier, les correspondances mettent l'historien en présence d'une écriture et d'un type d'échange qui mêlent des registres très nombreux. On peut ainsi passer du registre de l'intime à des considérations littéraires, du récit de voyage à la polémique, de la communication de nouvelles d'une tierce personne à l'envoi d'images ou de documentation. S'organise ainsi, sous les yeux des chercheurs, une forme de quotidienneté où apparaissent les obstacles matériels (lettres perdues, changements d'adresse, éventuelles saisies de courrier par la police), les asymétries d'information, de statut, etc. Tous ces éléments font des correspondances échangées des entrées largement sollicitées pour analyser des œuvres et des tensions entre auteurs<sup>1304</sup>, ou encore les interactions entre militants participants d'une même organisation. En ce qui concerne l'Amérique latine, on trouve des études sur les correspondances des kominterniens<sup>1305</sup>, mais aussi des apristes<sup>1306</sup>. Les réseaux dans lesquels Mariátegui joue un rôle prépondérant ont été admirablement mis en lumière par Fernanda Beigel dans son étude de ses réseaux éditoriaux<sup>1307</sup>.

Dans le cas de Mariátegui, l'un des aspects centraux de sa correspondance est l'échange d'informations ou d'illustrations en lien avec son activité professionnelle. Le meilleur exemple est incontestablement la correspondance soutenue qu'il entretient avec

<sup>1304</sup> On pense notamment à la correspondance entre Romain Rolland et Panaït Istrati. Voir Panaït ISTRATI et Romain ROLLAND, *Correspondance, 1919-1935*, *op. cit.*

<sup>1305</sup> Ricardo MELGAR BAO, « La Hemerografía cominternista y América Latina, 1919-1935. Señas, giros y presencias », *Revista Izquierdas*, avril 2011, n° 9, pp. 79-137.

<sup>1306</sup> Voir notamment Daniel IGLESIAS, *Du pain et de la liberté*, *op. cit.* Iglesias propose notamment des représentations graphiques des réseaux apristes où Mariátegui joue un rôle secondaire. Voir également Martín BERGEL, « Un partido hecho de cartas. Exilio, redes diaspóricas, y el rol de la correspondencia en la formación del aprismo peruano (1921-1930) », *Políticas de la Memoria*, 2015, n° 15, pp. 71-85. Et Sebastián HERNÁNDEZ TOLEDO, *La persistencia en el exilio*, *op. cit.*

<sup>1307</sup> Fernanda BEIGEL, *La epopeya de una generación y una revista*, *op. cit.*



Ricardo Vegas García, directeur de la rédaction de *Variedades*, avec qui les échanges sont très cordiaux mais essentiellement organisés autour des articles que Mariátegui envoie à la rédaction. Les questions qui se posent montrent une grande latitude dans le choix des articles, portant tous sur l'actualité internationale, tout en faisant apparaître des questions concrètes comme l'obtention d'illustration (photographies d'hommes politiques ou d'auteurs étrangers<sup>1308</sup>, reproduction de peintures), les retards pour certains articles, les paiements, etc. Cette dimension technique de la correspondance prend une place démesurée à partir de la parution d'*Amauta*. En effet, c'est d'abord par Mariátegui ou son frère, Julio César, que passent les commandes, les abonnements, les contacts, etc. Le détail de l'organisation du réseau afférent à la revue ne doit pas nous occuper ici au-delà du fait de noter son importance cruciale dans sa diffusion et la richesse des contacts avec les revues et librairies partenaires en Amérique latine et en Europe.

Ces correspondances techniques permettent de faire exister concrètement la production textuelle de Mariátegui (elle en est une condition nécessaire), mais également de le faire connaître. La trajectoire du Péruvien est ainsi rythmée par des moments d'intensification de ces réseaux, qui sont aussi des moments de croissance des contacts épistolaires. Ainsi, la sortie de *La Escena Contemporánea* (novembre 1925) s'accompagne d'une très vaste campagne d'envoi d'exemplaires dédicacés, parfois accompagnés de lettres ou de quelques mots, adressés à toutes les figures importantes de l'*intelligentsia* péruvienne (Edwin Elmore<sup>1309</sup>, Miguel Ángel Urquieta<sup>1310</sup>, Alejandro Peralta<sup>1311</sup>, ...) et latino-américaine (Joaquín García Monge<sup>1312</sup>, Eduardo Barrios<sup>1313</sup>, Enrique José Varona<sup>1314</sup>, Juana de Ibarbourou<sup>1315</sup>, ...). On sait par ailleurs que de grandes figures littéraires comme Leopoldo Lugones, Henri Barbusse ou Romain Rolland ont reçu l'ouvrage. Ces envois seront parfois répétés lors de la sortie des *Sept Essais* en 1928. Par ce biais, Mariátegui établit un contact qui souvent s'avère très fructueux – comme dans le cas de Monge, directeur de *Repertorio Americano*, ou de Lugones, qui le fait lire à Samuel Glusberg – mais il permet également de faire connaître ses

<sup>1308</sup> Ainsi, dans une lettre datée du 22 décembre 1924, Mariátegui se charge de trouver une iconographie pour illustrer un article sur le romancier français Raymond Radiguet (Lettre de Mariátegui à Ricardo Vegas García [Lima, 24/12/1924]).

<sup>1309</sup> Lettre d'Edwin Elmore à Mariátegui (09/01/1925).

<sup>1310</sup> Lettre de Miguel Ángel Urquieta à José Carlos Mariátegui (La Paz, 31/12/1925).

<sup>1311</sup> Lettre d'Alejandro Peralta à Mariátegui (Puno, 07/08/1926).

<sup>1312</sup> Lettre de Mariátegui à Joaquín García Monge (Lima, 24/12/1925).

<sup>1313</sup> Lettre d'Eduardo Barrios à Mariátegui (San José de Maipó, 17/01/1926).

<sup>1314</sup> Lettre d'Enrique José Varona à Mariátegui (La Havane, 12/02/1926).

<sup>1315</sup> Lettre de Juana de Ibarbourou à Mariátegui (Montevideo, 14/03/1926).

divers projets, de demander des adresses de libraires, voire de solliciter un engagement personnel de son correspondant (vente de livre, gestion locale d'*Amauta*, envoi d'article, etc.).

Cette trame s'avère particulièrement intéressante pour faire exister *Amauta* en obtenant des reproductions de la part d'artistes (comme César Vallejo, Emilio Pettorutti, Julia Codesido et bien d'autres), et d'articles ou de traductions d'articles de la part des correspondants journalistes, critiques ou essayistes ; enfin, pour solliciter des œuvres ou des extraits auprès de romanciers et de poètes. Ce lien se révèle également utile lors de moments de crise, comme l'incarcération de Mariátegui et la fermeture temporaire de la revue en 1927. Des messages adressés au Président péruvien ou publiés dans la presse nationale et latino-américaine dénoncent alors amplement le sort réservé à la revue et à son directeur et demandent la fin de la répression.

Enfin, à partir de 1928 et du développement des organisations militantes auxquelles participe directement Mariátegui, les correspondances avec des ouvriers se mettent en place, doublées par l'envoi d'exemplaires d'*Amauta* et *Labor*. Ce dernier aspect requiert une attention particulière. En effet, nous avons montré comment l'effort éditorial et la stratégie politique de Mariátegui évoluent de manière concomitante, alimentés par les contacts constants que permet la correspondance et la formation de réseaux d'échanges et d'information. Or, un point d'application singulier permet de mettre en évidence l'articulation de toutes ces dimensions : il s'agit des rapports entre Mariátegui et son groupe et les mineurs de la *Sierra central*, en particulier ceux du campement autour des mines de Morococha. La publication de *Labor* est ici un élément central du tableau, et la compréhension générale de l'architecture des connexions implique autant *Amauta* que ses collaborateurs, certains vendeurs et correspondants, certains mineurs et Mariátegui lui-même.

*Labor* apparaît le 10 novembre 1928, fruit d'une volonté d'élargir le lectorat auquel a accès le groupe de Mariátegui par le biais d'*Amauta* et des ouvrages publiés par Minerva. Le journal s'inscrit dans une pluralité de temporalités complémentaires. C'est d'abord, à la suite du tournant « socialiste » d'*Amauta* en septembre, puis de la fondation du PSP en octobre, un pas supplémentaire dans la volonté d'organisation du mouvement révolutionnaire impulsée depuis Lima. Par ailleurs, la sortie du journal vient combler un vide relatif créé par la dure répression de 1927, qui provoque la disparition du journal ouvrier *Solidaridad*. *Labor* incarne

une nouvelle mouture du journalisme ouvrier ou à destination des ouvriers<sup>1316</sup>. Enfin, le journal paraît dans un moment de reprise des luttes de classes, en particulier dans le secteur minier qui connaît des difficultés économiques qui pèsent à la baisse sur les salaires. Ces trois temporalités se trouvent imbriquées dans les événements de 1928/1929 où publications, réseaux et organisations entrent en confluence à la faveur d'une catastrophe minière et d'une grève victorieuse.

Le réseau épistolaire de Mariátegui comporte, dès avant 1927, une antenne importante dans la ville de Jauja, où des collaborateurs réguliers lui communiquent des textes et distribuent la revue localement. Parmi ces militants, on retrouve notamment Moisés Arroyo Posadas, Nicolás Terreros, Abelardo Solís, Pedro Monge, Teófilo Aguilar Peralta, Alberto Espinoza Bravo et le *comunero* Delgado<sup>1317</sup>. Ce groupe développe une activité de propagande socialiste très proche des positions de Mariátegui, et peut notamment toucher les populations ouvrières des mines de la *Cerro de Pasco* situées à Morococha, une part importante de la main-d'œuvre provenant de la vallée de Mantaro. Ces populations – massivement indigènes – sont par ailleurs à cheval entre les mondes paysan et ouvrier, le campement de Morococha se trouvant en zone rurale et faisant appel à des travailleurs issus des communautés paysannes des alentours. Pour les fondateurs du PSP, la formation d'organisations syndicales parmi les travailleurs des mines recèle une importance singulière du fait de la concentration de plusieurs aspects directement politiques. Il s'agit d'une grande entreprise étasunienne, ce qui confère à la revendication des travailleurs un aspect nationaliste et anti-impérialiste, et donne à voir, par extension, la collusion du gouvernement avec les détenteurs de capitaux étrangers. Mais c'est aussi une forte concentration de travailleurs en contact avec les zones rurales, permettant de poser conjointement la question sociale et la question de la terre, la question des revendications de classes et des populations indigènes. Enfin, les centres miniers sont en contact avec la côte par les chemins-de-fer, dont les cheminots, en partie syndiqués, sont rassemblés dans une fédération d'orientation socialiste qui sera l'une des premières à rejoindre la future CGTP<sup>1318</sup>. Enfin, il s'agit de l'une des rares concentrations ouvrières du pays. Ainsi, on trouve une concentration de raisons objectives pour focaliser l'attention du

---

<sup>1316</sup> Pour un panorama large de la presse ouvrière sur la période, voir Guillermo SÁNCHEZ ORTIZ, *La prensa obrera 1900-1930 (análisis de El Obrero Textil)*, op. cit.

<sup>1317</sup> Ricardo MELGAR BAO, *El movimiento obrero latinoamericano*, op. cit., page 292.

<sup>1318</sup> *Ibid.*, p. 290.

groupe de Lima sur les mines et sur Morococha, qui s'ajoutent à des facilités d'accès au travers du groupe de Jauja<sup>1319</sup> et des cheminots.

La catastrophe minière du 5 décembre 1928, au cours de laquelle une galerie de la mine de Morococha perce le fond d'un réservoir souterrain, provoquant l'inondation d'une partie du puits et la mort de nombreux mineurs, précipite la circulation d'*Amauta* comme de *Labor* parmi les mineurs par la couverture large que les deux titres font de l'évènement. Dans le numéro 19 de la revue, une note intitulée « Les responsabilités de la catastrophe de Morococha »<sup>1320</sup> pose directement la question de la responsabilisation de l'entreprise étasunienne pour les impérities ayant conduit à l'inondation de galeries et la mort de 32 mineurs. De même, dans le numéro 4 de *Labor*, la « une » est consacrée à la publication d'un article reprenant ce thème, et d'une lettre d'un « informateur » donnant un récit détaillé des faits antérieurs à la catastrophe, puis du refus d'indemnisation qu'oppose l'entreprise aux mineurs<sup>1321</sup>. La « note » d'*Amauta* y est également reproduite. Ces textes attestent d'une attention particulière à cette question, mais aussi des contacts que les réseaux de correspondants permettent, la lettre émanant vraisemblablement d'un mineur de Morococha. La campagne de dénonciation menée par *Labor* et *Amauta* connaît un succès auprès des mineurs, en partie parce que ce sont les seuls titres de la presse nationale qui se proposent de relayer les demandes des ouvriers et d'exiger une responsabilisation de la *Cerro de Pasco Copper Corporation*.

Ces contacts, mis en évidence au moment de la catastrophe, se trouvent renforcés au long de l'année 1929. Ainsi, parmi les mineurs qui correspondent avec Mariátegui et Ricardo Martínez de la Torre se trouvent deux figures importantes qui agissent comme diffuseurs des titres que dirige Mariátegui, mais aussi comme organisateurs d'une association d'auto-éducation populaire : Adrián Sovero et Gamaliel Blanco. La fondation de la *Sociedad Pro-Cultura Popular*, qui donne lieu à une expérience unique de pédagogie ouvrière<sup>1322</sup>, est l'occasion du renforcement des liens entre les mineurs et le groupe de Lima, comme l'atteste

<sup>1319</sup> L'historien péruvien Víctor Mazzi Huaycucho ajoute que les contacts personnels de Mariátegui dans la communauté italienne de Jauja – et notamment par le libraire Carlo Pezzutti – permet de faire parvenir et circuler *Amauta* et d'autres textes politiques et théoriques parmi les travailleurs de Morococha. VÍCTOR MAZZI HUAYCUCHO, « Impacto de *Amauta* en la prensa minera de Morococha (1926-1930) », *Utopía y Praxis Latinoamericana*, 2017, année 22, n° 77, pp. 89-100, page 92.

<sup>1320</sup> REDACCIÓN, « Las responsabilidades por la catástrofe de Morococha », *Amauta*, décembre 1928, n° 19, pp. 94-95.

<sup>1321</sup> REDACCIÓN et INFORMANTE, « Cómo se produjo la catástrofe de Morococha », *Labor*, 29 décembre 1928, pp. 1-2.

<sup>1322</sup> Voir VÍCTOR MAZZI HUAYCUCHO, *La Educación proletaria en los Centros Escolares Obreros de Morococha: 1924-1930*, Chosica, Universidad Nacional de Educación Guzmán y Valle, 2003.

la lettre qu'adressent ses secrétaires, Adrián Sovero et J. Castillo Matos, à Ricardo Martínez de la Torre, du 9 février 1929, pour l'informer qu'il a été désigné comme leur délégué à Lima<sup>1323</sup>. Jorge Del Prado rapporte que Sovero, Blanco et Hector Herrera sont en contact direct avec Mariátegui et assurent la distribution de *Labor* auprès des ouvriers qui fréquentent l'école locale que dirige Blanco<sup>1324</sup>. Ces contacts épistolaires se doublent d'une rencontre physique à l'occasion de la venue d'un groupe de mineurs représentant les demandes ouvrières dans une négociation organisée par l'État dans le cadre d'un mouvement de grève en octobre 1929<sup>1325</sup>. Une photographie montre Mariátegui en compagnie de la délégation composée de Gamaliel Blanco, Santiago Loli, Manuel Vento et Ramón Azcurra. Un témoignage de Jorge Del Prado évoque ce moment :

Pendant le trajet à pied, poussant José Carlos dans sa chaise roulante, les conversations portaient sur les thèmes du jour et traitaient des inquiétudes idéologiques, culturelles et politiques. Mariátegui assimilait avec avidité les informations sur les faits récents et qu'il ne connaissait pas sur la vie et les problèmes qui affectaient les campements des mineurs et les communautés paysannes et d'élevage de la vallée de Mantaro et de Cerro de Pasco.

Il était particulièrement intéressé par l'organisation communautaire et les traditions et coutumes de notre région andine centrale. Il cherchait à comprendre minutieusement le système de contrats dans les mines et les liens ethniques et économiques entre les mineurs et les paysans. Il interrogeait également sur certains aspects de la liste de demandes [que portent les mineurs à la réunion avec la direction de la mine] qu'il connaissait déjà. Dans cette ambiance de conversation franche, simple et agréable, aucun d'entre nous ne pouvait supposer que très vite s'interromprait la vie de Mariátegui, et que ces connaissances seraient les dernières acquises de vive voix sur les conditions d'existence et de travail dans la région andine centrale.<sup>1326</sup>

---

<sup>1323</sup> Ricardo MARTÍNEZ DE LA TORRE, *Apuntes para una interpretación marxista de Historia Social del Perú*, vol. IV, *op. cit.*, pages 5-6.

<sup>1324</sup> Jorge DEL PRADO, *Los mineros de la sierra central y la masacre de Malpaso*, MIA [Marxist Internet Archive], 1992, URL complète en biblio.

<sup>1325</sup> Lourdes Eddy FLORES BORDAIS, *Mariátegui, los comunistas y el movimiento sindical minero en el Perú (1928-1931)*, *op. cit.*, page 74.

<sup>1326</sup> « Durante el trayecto a pie, conduciendo nosotros a José Carlos en su silla, las conversaciones versaban sobre temas del día y se absolvían inquietudes de carácter ideológico, cultural y político. Mariátegui asimilaba con avidez las informaciones sobre hechos recientes o no conocidos por él sobre la vida y los problemas que afectaban a los campamentos mineros y a las comunidades campesinas y ganaderas del valle del Mantaro y de Cerro de Pasco.

Le interesaba sobremanera la organización comunitaria y las tradiciones y costumbres de nuestra región andina central. Trataba de enterarse minuciosamente del sistema de contratos en las minas y sobre los nexos étnicos y económicos entre mineros y campesinos. Indagaba, igualmente, sobre algunos aspectos del pliego de reclamos que él ya conocía. En ese ambiente de franca, sencilla y agradable conversación, ninguno de nosotros podría suponer que muy pronto se cortarían la vida de Mariátegui, y que estos serían sus últimos conocimientos, adquiridos a viva voz, sobre las condiciones de existencia y de trabajo en la región centroandina ». Jorge DEL PRADO, *Jorge del Prado y los mineros de la sierra central*, Lima, Fondo Editorial del Congreso del Perú, 2010, pages 38-39.

On trouve une trace de cette rencontre dans la correspondance de Mariátegui avec le militant de Jauja, Moisés Arroyo Posadas. Commentant la position des militants de la ville, Mariátegui écrit :

Ta position claire et précise est très bien en tous points. Le tract sollicitant la solidarité des mineurs de la Cerro de Pasco, Oroya, etc. pour leurs camarades de Morococha est excellent et opportun. Le comité de Morococha a été présent à Lima, mais il n'a pas obtenu le succès qu'il espérait dans ses demandes. L'entreprise se refuse à concéder l'augmentation. Et le gouvernement, évidemment, l'appuie. – Ce qui importe, avant tout, est que les ouvriers profitent de l'expérience de leur mouvement, qu'ils consolident et développent leur organisation, qu'ils obtiennent la formation de sections du syndicat à La Oroya, Cerro de Pasco et dans les autres centres miniers du département. Ils ne doivent pas tomber, pour aucun motif, dans le piège d'une provocation. Toute réaction imprudente sera suivie d'une répression violente. C'est probablement ce que veut l'entreprise. – La lutte pour l'augmentation serait ainsi seulement reportée, pour y revenir à un moment plus favorable avec plus de forces.<sup>1327</sup>

Le ton n'est pas seulement informatif, il est également tactique : grâce à l'examen de sa correspondance et des réseaux qu'il met en branle, Mariátegui apparaît ici comme un dirigeant politique et syndical. C'est également en tant que dirigeant qu'il prend la décision d'envoyer des militants de Lima à Morococha pour aider à l'organisation d'un syndicat, et d'une centrale nationale des travailleurs du secteur minier. Seront ainsi envoyés Jorge Del Prado<sup>1328</sup>, son frère Julio Del Prado, Julio Portocarrero et Antonio Navarro Madrid<sup>1329</sup>. Il s'agit bien ici d'une politique de syndicalisation et conscientisation qui s'articule à partir des réseaux éditoriaux puis militants qu'impulse Mariátegui.

Ricardo Melgar Bao insiste sur l'importance de l'idée de construction d'un front unique de lutte et sa cohérence avec la ligne éditoriale adoptée par Mariátegui, autant dans *Labor* que dans *Amauta*. Il n'y est pas question d'asséner des mots d'ordre ou des formes d'organisation, mais d'exposer et de faire connaître des positions diverses appartenant au même champ idéologique. C'est dans ce cadre qu'en 1927 Mariátegui se livre à un débat avec

---

<sup>1327</sup> « Muy bien, en todo, su posición clara y precisa. Excelente y oportuno el volante solicitando la solidaridad de los mineros de la Cerro de Pasco, Oroya, etc., para sus compañeros de Morococha. Ha estado en Lima el comité de Morococha, pero no ha conseguido el éxito que esperaba en sus gestiones. La empresa se niega a conceder el aumento. Y el gobierno, por supuesto, la ampara. –Lo que interesa, ante todo, es que los obreros aprovechen la experiencia de su movimiento, consoliden y desarrollen su organización, obtengan la formación en la Oroya, Cerro de Pasco y demás centros mineros del departamento de secciones del Sindicato, etc. No deben caer, por ningún motivo, en la trampa de una provocación. A cualquier reacción desatinada, seguirá una represión violenta. Eso es probablemente lo que desea la empresa. - La lucha por el aumento quedaría así sólo aplazada para volver a ella en momento más favorable y con acrecentadas fuerzas ». Lettre de Mariátegui à Moisés Arroyo Posadas (Lima, 16/11/1929).

<sup>1328</sup> Antonio Zapata VELASCO, « Jorge del Prado, parlamentario y político comunista », in *El legado parlamentario de Jorge del Prado*, Lima, Congreso de la República del Perú, 2010, pages 17-18.

<sup>1329</sup> Víctor MAZZI HUAYCUCHO, « Impacto de Amauta en la prensa minera de Morococha (1926-1930) », *op. cit.*, page 92.

César Falcón sur la question de la nationalisation du secteur minier britannique après la grande grève générale de 1926<sup>1330</sup>. De manière similaire, Melgar Bao refuse de voir une simple coïncidence dans la publication d'un long article du bolivien Tristán Marof sur la nationalisation des mines en Bolivie, rédigé en 1928, en mars 1929 – soit très peu de temps après la catastrophe de Morococha<sup>1331</sup>. Il précise que les conclusions de Marof ne sont pas exactement en accord avec les positions de Mariátegui, mais que l'article n'en est pas moins versé au dossier et lancé dans la circulation pour servir le débat<sup>1332</sup>. La ligne éditoriale est donc en interaction avec les engagements et les événements du moment, servant sur plusieurs fronts : culturel, esthétique, politique et syndical.

Le lien entre Mariátegui et les ouvriers marque fortement la fin de l'année 1929. La grève ouvrière d'octobre est victorieuse début novembre, et l'État réagit à cette montée en puissance du mouvement socialiste et syndical par une nouvelle vague de répression. Le 11 novembre, la maison du Péruvien est envahie par la police et il y est séquestré pendant deux jours. Ses documents sont saisis, ses visiteurs emmenés en prison, sa bibliothèque en partie confisquée<sup>1333</sup>. L'accusation du « complot communiste » est alors ressuscitée dans les déclarations du gouvernement, comme il l'écrit dans une lettre à César Miró Quesada :

Ma maison est désignée comme le centre de la conspiration. On m'attribue une participation spéciale dans l'agitation des mineurs de Morococha, dont une grève récente qui a beaucoup affolé l'entreprise nord-américaine, a obtenu le triomphe de plusieurs revendications, entre autres celle du droit de se syndicaliser. Le gouvernement vient d'obliger les ouvriers à renoncer aux augmentations qui étaient discutées. Et on craint que nous ne défendions ou n'incitions les ouvriers à la résistance.<sup>1334</sup>

C'est encore par le réseau, par la circulation entre communication privée, échange d'informations diverses, teneurs politiques et syndicales, organisation de la diffusion des supports éditoriaux et organisation des structures de lutte politique et syndicales que la praxis mariáteguienne nous apparaît dans sa multiplicité – et à la police également...

<sup>1330</sup> José Carlos MARIÁTEGUI, « Nota Polémica », *op. cit.*

<sup>1331</sup> Tristán MAROFF, « Bolivia y la nacionalización de las minas », *op. cit.*

<sup>1332</sup> Ricardo MELGAR BAO, *El movimiento obrero latinoamericano*, *op. cit.*, page 295.

<sup>1333</sup> Mariátegui donne lui-même un récit de ces deux journées dans une lettre à Samuel Glusberg datée du 21/11/1929.

<sup>1334</sup> « Mi casa es designada como el centro de la conspiración. Se me atribuye especial participación en la agitación de los mineros de Morococha, que en reciente huelga, que ha alarmado mucho a la empresa norteamericana, han obtenido el triunfo de varias de sus reivindicaciones, entre otras la de su derecho a sindicalizarse. El gobierno acaba de obligar a los obreros a renunciar al aumento que gestionaban. Y se teme que nosotros defendamos o incitemos a los obreros a la resistencia ». Lettre de Mariátegui à César A. Miró Quesada (Lima, 22/11/1929).

\*\*\*\*\*

Les études mariatéguiennes pèchent souvent par le peu de cas accordé aux déterminations politiques et culturelles du contexte immédiat dans lequel vit et agit Mariátegui. Il nous a semblé indispensable, au contraire, de mettre en lumière les évolutions que connaît le Pérou des années 1920, non pour faire disparaître la singularité de notre auteur dans l'épaisseur infinie de l'histoire sociale, mais pour en situer avec davantage de précision l'originalité et l'engagement. Il ressort de notre analyse que les enjeux que recouvrent les axes stratégiques de front unique, d'action collective, d'expression d'avant-garde et de construction d'organisations militantes se recourent dans une orientation praxéologique tendue vers la transformation du Pérou, étape qui participe de la transformation du monde. Les formulations tactiques qui se mettent en place au long de la période sont directement liées à des situations – des agencements, pour parler comme Gilles Deleuze – où se confrontent des visions différentes, des rapports de force, des objets d'analyse. Faire abstraction de cette dimension concrète de l'œuvre mariatéguienne revient à l'amputer d'une partie fondamentale de ce qui concourt à sa formulation. En ce sens, le concept d'éditorialisme programmatique forgé par Fernanda Beigel se justifie à la fois pour caractériser un moment dans la vie éditoriale latino-américaine et pour mettre en lumière le rôle de Mariátegui comme directeur de revue et de journal, comme éditeur et comme figure simultanément politique, culturelle et idéologique.





# Conclusion

La transformation du monde n'est pas affaire d'idées abstraites. Cette courte phrase pourrait résumer, sous la forme d'un aphorisme, ce que nous avons démontré dans cette troisième partie. La concrétion, l'incarnation comme antithèse de l'abstraction fait intervenir l'histoire comme instance indépassable de détermination des actions humaines, et comme cadre d'analyse et de pensée fondamental à toute la démarche de Mariátegui. Que cela soit dans les niveaux de généralité les plus « abstraits », comme la caractérisation des rythmes de l'Histoire ou des liens entre formes littéraires et évolution socio-économique, ou dans les itérations les plus immédiates, comme les polémiques intellectuelles ou les relations avec les mineurs en grève, l'historicisation apparaît bien comme condition heuristique première pour la praxis de Mariátegui. C'est à partir de cet ancrage qu'il pense la transformation du monde, et surtout qu'il s'y attelle pratiquement. Penser l'histoire pour peser sur son déroulé recoupe, au sens strict, ce que nous entendons par une approche stratégique qui traverse l'œuvre mariatégorienne.

Cette dimension est fondamentale pour comprendre comment elle se décline dans les divers espaces militants que Mariátegui fréquente ou qu'il participe à fonder. Elle permet de montrer la conjonction qui établit la cohérence entre des analyses très diverses et un ancrage politique effectif. Nous avons démontré que, dans ces deux pans de l'œuvre de Mariátegui, c'est bien la praxis en tant que création et tentative d'imposition d'un nouveau cours au mouvement du monde qui permet d'identifier la colonne vertébrale d'une activité multiforme. Cependant, cette activité n'est créative qu'en fonction d'une « réalité » donnée, dont il est impératif de saisir les dynamiques à l'œuvre pour ne pas tomber dans des spéculations quant aux prises de position de Mariátegui. C'est pourquoi il nous a paru indispensable de revenir sur les multiples aspects d'une modernisation et d'une massification de la société péruvienne dans les années 1920, mettant en évidence l'évolution des secteurs militants et culturels ou intellectuels, toujours en fonction des contacts, des possibilités théoriques et pratiques du moment. Il nous reste désormais à nous pencher en détail sur un événement auquel Mariátegui n'a pu participer directement mais dont l'étude jusqu'à aujourd'hui est largement due à son apport : la Première conférence communiste latino-américaine.



# Coda



# Le Pérou dans la Révolution mondiale : la première Conférence Communiste latino-américaine

La Conférence de Buenos Aires, qui se tient du 1<sup>er</sup> au 12 juin 1929, est unique en son genre. C'est en effet la seule conférence ayant réuni les divers partis communistes du continent<sup>1</sup> en dehors de Moscou et sous la direction des partis de la région<sup>2</sup>. En tant qu'événement politique, il faut souligner son caractère inédit, tout en gardant à l'esprit les limites de l'action des PC nationaux<sup>3</sup>. Notre objectif dans cette section est d'analyser les échanges entre la délégation péruvienne, composée de l'ouvrier Julio Portocarrerro – sous le pseudonyme de Zamora – et du jeune médecin Hugo Pesce – alias Saco<sup>4</sup> –, et les autres participants de la Conférence.

Quelques remarques méthodologiques doivent cependant être formulées. D'abord, il s'agit de contextualiser les propos des uns et des autres de manière à s'écarter autant que possible des biais politiques qui ont largement dominé l'historiographie sur cet objet. Pour ce faire, nous devons nous plonger dans les analyses proposées par les différents acteurs sans condamnation *a priori*, bien entendu, mais aussi en prenant en compte leurs conditions d'énonciations (littératures théoriques et de ligne au sein de l'IC, liens avec d'autres organisations, rivalités de pouvoir et de prestige diverses). Cela nous amène également à étudier les discours des Péruviens dans leur interaction avec les autres représentants, et non pas isolément, ou en opposition systématique avec un supposé « stalinisme ». Pour ne pas tomber dans une reconstruction manichéenne, il nous faut, par conséquent, entrer dans le détail des positions de

---

<sup>1</sup> À l'exception du Canada, dont on ne trouve pas trace dans les documents de la conférence.

<sup>2</sup> La direction de l'IC refusera ensuite la tenue de telles conférences hors de Moscou. David MAYER, « À la fois influente et marginale : l'Internationale communiste et l'Amérique latine », *op. cit.*, page 123. Deux autres réunions continentales se tiendront d'ailleurs en Russie, en 1930 et 1934. Lazar JEIFETS et Víctor JEIFETS, *América Latina en la Internacional Comunista, 1919-1943 - Diccionario Biográfico*, *op. cit.*, page 26.

<sup>3</sup> Les liens entre les communistes latino-américains et le Komintern ont fait l'objet d'une étude antérieure. Voir Jean-Ganesh LEBLANC, « Quel espace théorique pour l'Amérique latine dans la révolution mondiale ? Le Komintern et l'Amérique latine 1917-1929 », *Actuel Marx*, 2020, n°67, n° 1, p. 144.

<sup>4</sup> Ils sont tous deux membres du noyau du PSP, fondé en octobre 1928. Alberto FLORES GALINDO, *La agonía de Mariátegui*, *op. cit.*, page 24.

chacun, de manière à s'approcher au plus près de la teneur des débats, et ne pas s'arrêter à la perception qu'ils génèrent à la lecture près d'un siècle plus tard. Enfin, il faut tenir compte de la période charnière dans laquelle se trouve le Komintern : après plusieurs années de lutte de ligne féroce au sein du PC(b)R<sup>5</sup>, l'opposition de gauche emmenée par Trotsky et Zinoviev a été laminée par l'alliance paradoxale que Staline et Boukharine imposent. Sans tomber dans une relecture téléologique, il faut considérer cet état de fait, et se souvenir que Boukharine sera à son tour écarté lors du 10<sup>e</sup> plenum de juillet 1929<sup>6</sup>, c'est-à-dire quelques jours seulement après la tenue de la Conférence de Buenos Aires<sup>7</sup>. Les débats sont donc aussi un espace où cohabitent des thèses qui peuvent être contradictoires, divisées notamment entre le diagnostic catastrophiste d'une guerre impérialiste contre l'URSS, et l'évocation permanente d'une situation révolutionnaire sur le point d'éclater. Ces différences d'appréciations se retrouvent en particulier dans les analyses de la situation économique et politique mondiale, et par conséquent dans la formulation de propositions stratégiques pour les PC.

Nous nous appuyons, pour cette section, sur les textes publiés par le Komintern, donnant accès aux débats, thèses et résolutions dans le cadre des congrès de l'IC. La teneur des débats lors de la Conférence de Buenos Aires, ainsi que les thèses adoptées ont été publiées par *La Correspondencia Sudamericana*.

---

<sup>5</sup> Essentiellement entre 1926 et 1928. Voir Fernando CLAUDÍN, *La Crisis del movimiento comunista*, *op. cit.*, page 109.

<sup>6</sup> Serge WOLIKOW, *L'internationale communiste, 1919-1943*, *op. cit.*, page 73.

<sup>7</sup> Pour un témoignage sur les tensions régnant dans l'organisation internationale, on peut se rapporter au premier volume des mémoires de Jules Humbert-Droz, proche collaborateur de Boukharine : Jules HUMBERT-DROZ, *De Lénine à Staline 1921-1931. Dix ans au service de l'Internationale Communiste*, *op. cit.*

## A. La lecture catastrophiste : stabilisation, guerre, confrontation

Lorsque l'on se réfère au « tournant à gauche »<sup>8</sup> opéré lors du VI<sup>e</sup> congrès de l'IC, tenu à Moscou en 1928, la ligne « classe contre classe » constitue l'élément central. Pourtant, ce slogan ne forme est que la manifestation la plus visible du « tournant ». Suite à l'éviction de l'opposition unie, l'analyse de la conjoncture et de ses tendances lourdes change d'orientation sous la direction de Nicolaï Boukharine<sup>9</sup>, qui a remplacé Grigori Zinoviev à la tête du Komintern en 1926. Or, ce changement dans l'appréciation de la situation préside à la formulation d'une nouvelle ligne pour le parti mondial de la révolution. Nous allons ici nous pencher brièvement sur la ligne énoncée par Boukharine lui-même (les ruptures et continuités qui s'ensuivent dans la ligne et les analyse du Komintern), pour ensuite nous concentrer sur les discours de Vittorio Codovilla et Jules Humbert-Droz lors de la Conférence latino-américaine de Buenos Aires en 1929.

Le discours de clôture des débats sur la situation internationale, tenu à Moscou par Boukharine lors du VI<sup>e</sup> congrès, fait figure de justification finale du tournant. À de nombreux égards, il s'inscrit dans la continuité des analyses portées par l'IC, tant sur l'impérialisme que sur la question centrale de la guerre. Or cette dernière question est d'une importance toute singulière : ancrée dans les thèses zimmerwaldiennes<sup>10</sup> de Lénine, elles déterminent la position du Komintern sur toute la période. Schématiquement, il s'agit de penser la guerre impérialiste comme une passerelle vers la guerre révolutionnaire, ce que la formule « transformation de la guerre impérialiste en guerre civile »<sup>11</sup> résume bien. La guerre est un

<sup>8</sup> Caio PRADO, « A Internacional Comunista e a interpretação da América Latina: crítica às teses do VI congresso », *op. cit.*, page 1.

<sup>9</sup> On peut à ce titre citer et reprendre à notre compte cette analyse d'Olga Ulianova : « L'histoire du Komintern est pleine de cas similaires, où les débats scolastiques sur le dogme croisent à chaque instant les luttes personnelles pour le pouvoir au sein de l'organisation » (« La historia del Komintern está llena de casos similares, donde los debates escolásticos en torno al dogma se cruzan a cada momento con las luchas personales en torno al poder dentro de la organización »). Olga ULIANOVA, « Develando un mito », *op. cit.*, page 117.

<sup>10</sup> Se référant à la fraction de la II<sup>e</sup> internationale ne se joignant pas aux politiques de participation ou d'appui aux gouvernements (Union Sacrée) pendant la Première guerre mondiale, et ayant organisé les Conférences de Kienthal et de Zimmerwald en 1915. Jean-Jacques BECKER, « La gauche et la Grande Guerre », in *Histoire des gauches en France*, Paris, La Découverte, 2005, pp. 311-329, page 325. Pour un recueil des textes, voir Julien CHUZEVILLE et Jean-Numa DUCANGE (dir.), *Zimmerwald: L'internationalisme contre la première guerre mondiale*, Paris, Demopolis, 2015.

<sup>11</sup> Lilly MARCOU, « La III<sup>e</sup> Internationale et le problème de la guerre (bilan historiographique) », in *Actes du colloque de Rome*, Rome, Publications de l'École Française de Rome, 1984, page 28. Cette formule date justement des articles de Lénine contre la guerre, avant 1914.



élément central de la doctrine communiste de l'immédiat après-guerre, et si le thème est moins systématiquement mis en avant par la suite, le VI<sup>e</sup> congrès le remet au centre des considérations, tant stratégiques que théoriques.

Il ne s'agit pas de s'opposer à la guerre en tant que telle, mais de mener la propagande dans l'Armée et au sein du prolétariat pour la muer en révolution prolétarienne. Les « 21 conditions » d'adhésion à l'IC le rappellent d'ailleurs explicitement aux titres 4 (sur la propagande dans l'Armée), 6 (sur « l'hypocrisie » des accords de désarmement et du pacifisme) et 14 (sur le devoir des travailleurs de s'opposer à l'acheminement d'armes et de troupes contre les pays socialistes)<sup>12</sup>. Ce qui change avec le VI<sup>e</sup> congrès n'est donc pas l'appréciation de la guerre en tant que telle, ni de son rôle dans la destruction du capitalisme. Ce point est en réalité largement partagé : la période est celle des guerres impérialistes, et les accalmies observées ne sont que des épisodes caractéristiques de la « ligne brisée de l'histoire »<sup>13</sup>. Zinoviev écrit ainsi en 1925 : « L'ère démocratique-pacifiste de 1924 n'est qu'un épisode de la période des guerres impérialistes et de la préparation de la Révolution prolétarienne »<sup>14</sup>. Le cadre très large de caractérisation de la période reste donc le même (celle des guerres impérialistes). C'est la périodisation à plus courte échelle – et donc l'articulation concrète entre guerre impérialiste et révolution – qui entraîne des modifications profondes des options tactiques et stratégiques. Voilà ce qui se joue entre le V<sup>e</sup> et le VI<sup>e</sup> congrès, entre 1924 et 1928.

Les analyses qui dominent le congrès de 1928 sont beaucoup plus marquées par la « stabilisation » du capitalisme, et se posent les questions du rapport à cet état de fait, mais aussi des significations quant aux dynamiques profondes de la période impérialiste, donc de la révolution. L'ère « démocratique-pacifiste » théorisée par Zinoviev est baptisée « deuxième période » dans les termes de Boukharine, qui elle-même donne naissance à la troisième, ainsi décrite :

Pour le monde capitaliste, cette période est une période de progrès extrêmement rapides de la technique, de l'accroissement renforcé des cartels, des trusts, des tendances au capitalisme d'État et, en même temps, de puissant développement des contradictions de l'économie mondiale se mouvant dans des formes déterminées par tout le cours précédent de la crise générale du capitalisme (marchés rétrécis, URSS, mouvements coloniaux,

<sup>12</sup> « Condiciones de admisión de los partidos en la Internacional Comunista », INTERNACIONAL COMUNISTA, *Los cuatro primeros congresos de la Internacional Comunista*, op. cit., pages 130-132.

<sup>13</sup> Notons cependant que la direction de l'IC et Zinoviev hésitent à reconnaître une reprise du capitalisme avant 1925. Serge WOLIKOW, *L'internationale communiste, 1919-1943*, op. cit., page 80.

<sup>14</sup> Grigori ZINOVIEV, *Les perspectives internationales et la bolchevisation. La stabilisation du capitalisme et la révolution mondiale*, op. cit., page 23.

accroissement des contradictions internes de l'impérialisme). Cette troisième période qui a particulièrement aggravé les contradictions entre l'accroissement des forces productives et le rétrécissement des marchés, rend inévitable une nouvelle vague de guerres impérialistes entre les États impérialistes, une guerre contre l'URSS, des guerres nationales d'affranchissement contre l'impérialisme et l'intervention des impérialismes ; des luttes de classe gigantesques. En aggravant tous les conflits internationaux (conflits entre les États capitalistes et l'URSS, occupation militaire de la Chine du Nord, comme début du partage de la Chine et de la lutte entre impérialismes, etc.), en aggravant les conflits intérieurs dans les pays capitalistes (processus de radicalisation des masses de la classe ouvrière, aggravation de la lutte des classes), en déchaînant les mouvements coloniaux (Chine, Inde, Égypte), cette période évolue inévitablement à travers de nouveaux développements des contradictions de la stabilisation capitaliste vers un nouvel ébranlement de la stabilisation capitaliste et vers une aggravation violente de la *crise générale du capitalisme*.<sup>15</sup>

La « stabilisation » n'est donc pas synonyme d'accalmie réelle, elle est au contraire une apparence trompeuse qui voile, derrière une accélération du développement et des techniques, une exacerbation des contradictions profondes du système, le menant inévitablement à la guerre. On retrouve d'ailleurs l'inspiration léniniste d'une partie de la gauche zimmerwaldienne, pour qui la guerre est consubstantielle au capitalisme. Les *Thèses sur la lutte contre la guerre impérialiste et la tâche des communistes*, adoptées au VI<sup>e</sup> congrès, insistent clairement sur ce point : « La cause originelle de la guerre [...] réside dans la division de la société en classes, les unes composées d'exploiteurs et les autres d'exploités. Le capitalisme est la cause des guerres modernes »<sup>16</sup>. De plus, la guerre ne remet pas en cause le système lui-même (l'exploitation, la propriété privée des moyens de production, les impératifs de productivité), et la paix ne semble être qu'un intermède entre deux phases d'affrontement, à l'ère de la domination capitaliste / impérialiste mondiale. Ainsi, « le léninisme rejette toute la théorie pacifiste de la "suppression de la guerre" en régime capitaliste, et indique aux masses ouvrières, à tous les opprimés, l'unique voie menant à cet objectif : renverser le capitalisme »<sup>17</sup>.

---

<sup>15</sup> Nicolai BOUKHARINE, « Discours de clôture du débat sur la situation internationale et les tâches de l'I.C. », *op. cit.*, page 1002.

<sup>16</sup> « La causa original de la guerra [...] hay que buscarla en la división de la sociedad en clases, de las que unas se componen de explotadores y las otras de explotados ». « Tesis sobre la lucha contra el imperialismo y la tarea de los comunistas », INTERNACIONAL COMUNISTA, *VI Congreso de la Internacional Comunista - primera parte: tesis, manifiestos y resoluciones*, María Teresa POYRAZIÁN et NOFA RESENFELD DE PASTERNAK (trad.), Mexico, Pasado y Presente, 1977, page 136.

<sup>17</sup> « El leninismo rechaza todas la teorías pacifistas sobre "la supresión de la guerra" en el régimen capitalista, e indica a las masas obreras, a todos los oprimidos, la única vía que conduce al objetivo: derrocar el capitalismo ». « Tesis sobre la lucha contra el imperialismo y la tarea de los comunistas », *Ibid.*, p. 137. On retrouve ici le thème de la dénonciation du Pacte Briand-Kellog, sur l'« interdiction de la guerre », présent également chez Vittorio Codovilla au long de la conférence de Buenos Aires.

La troisième période est par conséquent proposée comme une période charnière où les tensions internes (les luttes de classes nationales, les luttes pour l'indépendance) et externes (les tensions inter-impérialistes, la menace soviétique) deviennent plus aiguës, au moment même où le capitalisme semble s'affirmer avec plus de stabilité. C'est cette lecture en termes d'opposition apparence / essence qui amène l'IC à parler d'une stabilisation « pourrie »<sup>18</sup> ou « instable », terreau d'une guerre à venir dont les PC devront tirer parti : la révolution ne peut faire l'économie d'une guerre civile contre la bourgeoisie, d'opposition entre la dictature du prolétariat et le capitalisme<sup>19</sup>. Ce n'est donc pas par opposition à toute guerre que le mouvement communiste doit se mobiliser, mais contre la *guerre impérialiste* :

La lutte des communistes contre la guerre impérialiste diffère radicalement de la politique des pacifistes en tous genres. Les communistes ne séparent pas la lutte contre la guerre et la lutte des classes ; leur combat pour la paix fait partie de l'action générale entreprise par le prolétariat pour renverser la bourgeoisie.<sup>20</sup>

La perspective d'une révolution découlant d'un conflit mondial ne revient cependant pas à appeler la guerre de leurs vœux :

Bien que les communistes soient convaincus que la guerre impérialiste est inévitable, ils s'efforcent – inquiets pour les masses ouvrières et tous les travailleurs à qui ces guerres imposent de lourds sacrifices – de lutter par tous les moyens, obstinément, contre la guerre impérialiste, et de la prévenir par la révolution prolétarienne.<sup>21</sup>

Pour résumer la formulation donnée par l'IC, nous pouvons reprendre l'analyse de Maurice Andreu, selon laquelle la « crise générale du capitalisme » est une formule trouvée par Boukharine pour exprimer complètement l'époque. La production capitaliste s'est bien

<sup>18</sup> Cité par Vittorio Codovilla, « La situación internacional de América Latina y los peligros de la guerra », SECRETARIADO SUDAMERICANO DE LA INTERNACIONAL COMUNISTA, *El movimiento revolucionario*, op. cit., page 8.

<sup>19</sup> « Des situations directement révolutionnaires sont possibles, voire probables, sans guerre, également en Europe. Mais lors d'une guerre, elles sont absolument inévitables... Elles nous sont historiquement données en liaison avec la guerre. Les guerres seront fatalement accompagnées de révolutions », Nicolai BOUKHARINE, « Discours de clôture du débat sur la situation internationale et les tâches de l'I.C. », op. cit., page 1005.

<sup>20</sup> « La lucha de los comunistas contra la guerra imperialista difiere radicalmente de la política de los pacifistas de todos los matices. Los comunistas no consideran separadamente la lucha contra la guerra y la lucha de clases ; su combate por la paz es parte de la acción general emprendida por el proletariado para derribar la burguesía ». « Tesis sobre la lucha contra el imperialismo y la tarea de los comunistas », INTERNACIONAL COMUNISTA, *VI Congreso de la Internacional Comunista - primera parte : tesis, manifiestos y resoluciones*, op. cit., page 139.

<sup>21</sup> « Aunque los comunistas estén convencidos de que la guerra imperialista es inevitable se esfuerzan – preocupados por las masas obreras y todos los trabajadores a los cuales estas guerras imponen los más pesados sacrificios– en luchar por todos los medios, obstinadamente, contra la guerra imperialista, y de prevenirla por medio de la revolución proletaria. » « Tesis sobre la lucha contra el imperialismo y la tarea de los comunistas », *Ibid.*, p. 140.

rétablie, la « crise » est donc latente, mais *le capitalisme* reste en crise « en général » puisque les contradictions qui le structurent sont reconduites<sup>22</sup>.

Dans ce contexte de guerre à venir, et donc de crise majeure, de « lutte de classe gigantesques » comme le dit Boukharine, la logique d'une guerre pour les débouchés commerciaux est le moteur des tensions militaires et économiques. C'est pourquoi, dans les termes de Vittorio Codovilla, la disproportion entre l'appareil de production et les marchés disponibles forme la contradiction la plus grave<sup>23</sup> de la période. L'urgence d'organiser les travailleurs est donc d'autant plus grande qu'elle s'inscrit dans une stratégie d'évitement de la guerre impérialiste, pour passer directement à la révolution. Dans cette optique, tant du fait du péril de la guerre que de l'aggravation des tensions inter-capitalistes, la période est à l'affrontement toujours plus direct entre la bourgeoisie et les travailleurs organisés. Les forces communistes doivent, par conséquent, impérativement rompre avec la social-démocratie, dont « le rôle principal consiste à voiler ce fait essentiel du développement actuel [le péril de la guerre], à l'estomper idéologiquement, à le faire disparaître »<sup>24</sup>. Dans les *Thèses sur la situation et les tâches de l'IC*, l'opposition déclarée à la social-démocratie est rappelée sans ambiguïté : « La social-démocratie a joué le rôle de dernière réserve de la bourgeoisie, de parti "ouvrier" bourgeois. Grâce à elle, la bourgeoisie a débarrassé le terrain pour la stabilisation du capitalisme »<sup>25</sup>. Les organisations réformistes, en tant qu'elles refusent de rompre avec la logique de reproduction du capitalisme, se rendent ainsi coupable de collusion avec la bourgeoisie aux yeux des kominterniens.

Cette opposition aux organisations « réformistes » ne date pas du VI<sup>e</sup> congrès, bien sûr. Zinoviev soulignait déjà, en 1924 (et donc en pleine période de front unique), que « le fascisme et la social-démocratie sont, *de la même façon*, les instruments de la classe dirigeante contre le prolétariat révolutionnaire »<sup>26</sup>. Les analyses de Boukharine en 1928, si elles refusent de faire un amalgame complet entre fascisme et social-démocratie, identifient

<sup>22</sup> Maurice ANDREU, « Boukharine et la question de l'impérialisme », *Contretemps*, 16 mars 2017, URL complète en biblio.

<sup>23</sup> « La situación internacional de América Latina y los peligros de la guerra », SECRETARIADO SUDAMERICANO DE LA INTERNACIONAL COMUNISTA, *El movimiento revolucionario*, *op. cit.*, page 10.

<sup>24</sup> Nicolaï BOUKHARINE, « Discours de clôture du débat sur la situation internationale et les tâches de l'I.C. », *op. cit.*, page 1004.

<sup>25</sup> « La socialdemocracia a jugado, durante todo el periodo transcurrido, el papel de última reserva de la burguesía, de partido "obrero" burgués. Gracias a ella, la burguesía ha desembarazado el camino para la estabilización del capitalismo ». « Tesis sobre la situación y las tareas de la Internacional Comunista », INTERNACIONAL COMUNISTA, *VI Congreso de la Internacional Comunista - primera parte : tesis, manifiestos y resoluciones*, *op. cit.*, page 107.

<sup>26</sup> « Notes sur la situation économique mondiale », INTERNATIONALE COMMUNISTE, *Ve congrès de l'Internationale Communiste. Compte-rendu analytique*, Paris, Librairie de l'Humanité, 1924, page 386. Nous soulignons.

cependant des « tendances social-fascistes », qui sont propres à la période de « péremption » des formes démocratiques<sup>27</sup>, et coïncident avec une tendance lourde au développement du capitalisme d'État, forme correspondant à « l'époque des monopoles ». La transformation réactionnaire de l'État est ainsi le corollaire de la phase monopoliste, de « stabilisation », et à la violence de la bourgeoisie (dans ses formes fascistes, bourgeoises ou social-démocrates) doit répondre celle du prolétariat, classe contre classe<sup>28</sup>.

On comprend, à la lumière des éléments de doctrine ainsi exposés, que la guerre soit « l'axe de la situation »<sup>29</sup> pour Boukharine. Cela se reflète fortement dans les interventions introductives à la conférence latino-américaine de Vittorio Codovilla<sup>30</sup> et Jules Humbert-Droz (respectivement le 1<sup>er</sup> et le 2 juin 1929). Si les deux hommes utilisent des formulations parfois différentes<sup>31</sup>, leurs discours indiquent clairement les balises théoriques et stratégiques du débat. La « stabilisation » capitaliste est l'apparence d'une aggravation générale des contradictions, et par conséquent du risque de guerre : la logique globale mise en forme par Boukharine au VI<sup>e</sup> congrès se trouve ici déclinée en relation avec l'Amérique latine. Se pose alors, tout comme dans les thèses du congrès, la question de la situation des pays coloniaux et semi-coloniaux, de leur insertion dans le monde capitaliste, et de l'impérialisme.

Vittorio Codovilla, chargé de la première intervention, présente une introduction générale à la conférence, et c'est donc à lui que revient la tâche de l'explicitation des tendances lourdes de la période et de leurs conséquences pour le continent. La disproportion entre les capacités productives et les débouchés disponibles dans les pays centraux (facteur encore aggravé, selon lui, par le passage d'un sixième de la population mondiale au communisme sous l'égide soviétique<sup>32</sup>) est le moteur de ces contradictions, et de la course aux débouchés qui en découle. Son pendant est la « rationalisation » de l'activité et de l'appareil de production. Elle est la face nationale de la disproportion postulée par l'IC, et se décline dans chaque unité de production par des coupes dans toutes les dépenses intermédiaires et la compression des salaires, parallèlement à la course à la mécanisation et la modernisation,

---

<sup>27</sup> Serge WOLIKOW, *L'internationale communiste, 1919-1943*, op. cit., pages 184-185.

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 180.

<sup>29</sup> INTERNACIONAL COMUNISTA, *VI congreso de la Internacional Comunista - segunda parte : informes y discusiones*, op. cit., page 99.

<sup>30</sup> Italo-argentin, dirigeant du Parti Communiste après la crise interne de 1926/1927, réuté proche des positions de Staline.

<sup>31</sup> Par exemple, Humbert-Droz parle de « crise générale du capitalisme », dans le sillage de Boukharine, quand Codovilla s'en tient à la catégorie de « troisième période ».

<sup>32</sup> « La situación internacional de América Latina y los peligros de la guerra », SECRETARIADO SUDAMERICANO DE LA INTERNACIONAL COMUNISTA, *El movimiento revolucionario*, op. cit., page 10.

c'est-à-dire aux gains de productivité<sup>33</sup>. On retrouve ici la racine du diagnostic d'augmentation et d'aggravation des luttes de classe : le nombre de chômeurs augmentant, la consommation se réduit, accentuant la crise de débouchés contre laquelle se débat le capitalisme des pays centraux. De plus, Codovilla pointe l'effet de concentration du capital, et la paupérisation qui en découle :

Si [l'on considère] que la « rationalisation » de la production a induit comme conséquence une plus grande concentration des moyens de production, la création de « trusts » gigantesques, la disparition du petit commerçant, de la petite industrie, une plus grande paupérisation des masses, etc., ce qui augmente l'armée du prolétariat. Si l'on considère que la « rationalisation » se réalise non seulement par l'amélioration des moyens techniques de production, mais aussi grâce à une exploitation plus intensive et plus brutale des masses laborieuses, on comprendra comment les luttes internes de chaque pays tendent à s'aggraver, les luttes de classe à s'intensifier, comment de grandes masses de travailleurs, pour lutter avec succès contre les « trusts » gigantesques, doivent mettre en œuvre des actions telles qu'elles bouleversent la société capitaliste dans son ensemble.<sup>34</sup>

À la concentration du capital répond spéculairement la prolétarianisation, et donc la concentration des masses. Ici s'explique le diagnostic de radicalisation des masses<sup>35</sup>.

Le phénomène de « polarisation » des classes<sup>36</sup> ainsi décrit entraîne, quant à lui, la formulation de catégories destinées à faire florès en Amérique latine, et dont Vittorio Codovilla est le premier promoteur. En effet, en cohérence avec la ligne du VI<sup>e</sup> congrès, chez Codovilla la radicalisation agit comme un révélateur de la « trahison » des sociaux-démocrates, et de leur alignement avec la bourgeoisie. Or, dans une période de radicalisation, la bourgeoisie elle-même durcit ses moyens de lutte contre le prolétariat, et le fascisme est ainsi vu comme l'avant-garde de cette offensive capitaliste. Désormais, c'est donc à l'aune de cet étalon que se comparent la majorité des gouvernements latino-américains :

La bourgeoisie internationale dispose de nombreuses méthodes de lutte contre le prolétariat ; la social-démocratie, qui du point de vue du pouvoir représente une période

<sup>33</sup> « La situación internacional de América Latina y los peligros de la guerra », *Ibid.*, p. 11.

<sup>34</sup> « Si [consideramos] que la "racionalización" de la producción ha traído como consecuencia, una mayor concentración de los medios de producción, la creación de "trusts" gigantescos, la desaparición del pequeño comercio, de la pequeña industria, una mayor pauperización de las masas, etc., lo que aumenta el ejército del proletariado. Si se considera que la "racionalización" se realiza no sólo mediante el mejoramiento de los medios técnicos de producción, sino también gracias a una explotación más intensa y más brutal de las masas trabajadoras, se comprenderá cómo las luchas internas de cada país, tienden a agravarse, cómo la lucha de clases tiende a agudizarse, cómo grandes masas trabajadoras, para luchar con éxito contra los gigantescos "trusts", deben realizar acciones tales que conmuevan a la sociedad capitalista en su conjunto ». « La situación internacional de América Latina y los peligros de la guerra ». « La situación internacional de América Latina y los peligros de la guerra », *Ibid.*

<sup>35</sup> Voir notamment l'intervention d'Humbert-Droz, alias *Luís* : *Ibid.*, p. 40.

<sup>36</sup> « La situación internacional de América Latina y los peligros de la guerra », *Ibid.*, p. 15.

de préparation – quand elle ne recourt pas au « social-fascisme », comme pour Zoergiebel<sup>37</sup> en Allemagne – à la transition du régime « démocratique » vers la dictature, dans la mesure où sa mission est de désarmer continuellement les masses et de freiner ses actions révolutionnaires ; les gouvernements fascistes qui, grâce à la terreur, empêchent toute manifestation de mécontentement et d'actions revendicatives des masses ; et les gouvernements « *national-fascistes* » – typiques de l'Amérique latine – qui servent à faciliter la pénétration impérialiste, réprimant les mouvements de masse, ce qui permet d'augmenter l'exploitation impérialiste, et, en un mot, d'assurer, comme agents de l'impérialisme, la colonisation rapide de ces pays.<sup>38</sup>

On trouve donc un continuum entre le *topos* de la trahison social-démocrate, le fascisme comme forme de gouvernement, et l'impérialisme, tous symptômes de la période de « stabilisation » du capitalisme (le concept de « national-fascisme » reprenant à la fois les traits du caudillisme et l'analyse du fascisme). La course pour les débouchés est, en effet, analysée comme la nouvelle force motrice de la compétition inter-impérialiste, c'est-à-dire, en Amérique latine, de l'accroissement de la domination étasunienne au détriment des britanniques<sup>39</sup>. Dans cette mesure, l'Amérique latine joue le rôle d'un champ de bataille d'influences, et plus encore, de « foyer transcendantal »<sup>40</sup> des tensions du système colonial impérialiste par l'accès qu'elle donne à l'océan Pacifique, où Codovilla prévoit la prochaine guerre<sup>41</sup>.

L'Italo-Argentin met ici en évidence un autre phénomène découlant de la crise de débouchés : le recours (classique) aux colonies pour absorber la production. Les pays comme les États-Unis ou la Grande-Bretagne se protègent contre les importations tout en tentant de favoriser leurs exportations<sup>42</sup>. Ce phénomène se traduit par des hausses de tarifs douaniers aux États-Unis, et par l'accroissement des tensions entre ces derniers et la Grande-Bretagne, donc

---

<sup>37</sup> Il s'agit de Karl Zörgibel, chef social-démocrate de la police de Berlin pendant les affrontements entre les communistes et les forces de l'ordre lors du « Mai sanglant » de 1928, faisant suite à l'interdiction de la manifestation du jour des travailleurs. Molly Jean LOBERG, *The Struggle for the Streets of Berlin: Politics, Consumption, and Urban Space, 1914-1945*, Cambridge, Cambridge University Press, 2018, page 147.

<sup>38</sup> « La burguesía internacional dispone de varios métodos de lucha contra el proletariado ; la social-democracia, que desde el poder representa un período de preparación – cuando no acciona como "socialfascismo", caso Zoergiebel en Alemania – para la transición del régimen "democrático" al dictatorial, ya su misión es la de desarmar continuamente a las masas u frenar sus acciones revolucionarias ; los gobiernos fascistas que, el terror mediante, impiden toda manifestación de descontento y acciones reivindicatorias de las masas ; y los gobiernos "nacional-fascistas" – típicos de América Latina – que sirven para facilitar la penetración imperialista, reprimiendo los movimientos de masas, lo que permite aumentar la explotación imperialista y, en una palabra, de asegurar, como agentes del imperialismo, la colonización rápida de estos países ». « La situación internacional de América Latina y los peligros de la guerra », SECRETARIADO SUDAMERICANO DE LA INTERNACIONAL COMUNISTA, *El movimiento revolucionario, op. cit.*, page 15. Nous soulignons.

<sup>39</sup> Le Japon et la France sont brièvement cités, mais leurs visées concernent pour l'essentiel d'autres espaces géographiques. « La situación internacional de América Latina y los peligros de la guerra », *Ibid.*, p. 19.

<sup>40</sup> *Ibid.*

<sup>41</sup> *Ibid.*, p. 20.

<sup>42</sup> *Ibid.*, p. 11.

par un « risque de guerre » plus grand. Les impérialismes anglo-saxons se partagent le continent, et dans leur lutte à intensité variable, les « trêves » sont synonymes de « guerres régionales »<sup>43</sup>, comme la guerre qui se dessine entre la Bolivie et le Paraguay, ou encore les arbitrages sur le cas de Tacna et Arica entre le Pérou et le Chili. Ces prises de position économiques impérialistes forment les appuis les plus solides de l'oligarchie au pouvoir, comme les « gouvernements *nationaux-fascistes* (Ibáñez<sup>44</sup>, Leguía, Siles, Machado<sup>45</sup>, etc.) »<sup>46</sup>. Ces-derniers sont alors désignés comme les *factotums* de l'impérialisme, et à ce titre Codovilla récuse toute amélioration de l'appareil productif sous leur férule :

En Amérique latine, la pénétration impérialiste, tant anglaise que yankee, n'a pas joué de rôle progressiste, elle a au contraire servi à déformer la vie économique de ces pays. [...] Elle n'a pas développé les relations capitalistes, maintenant l'exploitation semi-féodale et semi-esclavagiste des masses laborieuses.<sup>47</sup>

Il y a là, à l'évidence, un point particulièrement controversé, et qui va à l'encontre des observations de Mariátegui exposées auparavant. Jules Humbert-Droz lui-même se trouve dans une position moins manichéenne :

Ce serait une erreur grave de nier que l'impérialisme développe les formes de production rationalisées et qu'il fait davantage entrer la production latino-américaine dans le système de production capitaliste. [...] [Mais] l'impérialisme adapte aux entreprises de type capitaliste rationalisées les méthodes d'exploitation féodale et semi-esclavagiste qu'elle rencontre.<sup>48</sup>

Pour autant, et c'est là que s'articule la ligne commune tirée des thèses du VI<sup>e</sup> congrès, le caractère semi-colonial des pays d'Amérique latine, leur dépendance, leur inclusion dans le système des échanges internationaux, les enferment nécessairement dans la gangue impérialiste, dont les gouvernements nationaux sont les pions. Humbert-Droz parle ainsi de « satellites impérialistes »<sup>49</sup>. La seule sortie de cette situation est alors l'insurrection, la

---

<sup>43</sup> *Ibid.*, p. 18.

<sup>44</sup> Carlos Ibáñez del Campo (1877-1960), président du Chili de 1927 à 1931.

<sup>45</sup> Gerardo Machado y Morales (1869-1929), président de Cuba de 1925 à 1933.

<sup>46</sup> SECRETARIADO SUDAMERICANO DE LA INTERNACIONAL COMUNISTA, *El movimiento revolucionario*, *op. cit.*, page 22. Nous soulignons.

<sup>47</sup> « En América Latina, la penetración imperialista, tanto inglesa como yanqui, no ha jugado un rol progresista, sino que ha servido para deformar la vida económica de estos países ; no ha desarrollado las relaciones capitalistas, manteniendo la explotación semi-feudal y semi-esclavista de las masas trabajadoras ». « La situación internacional de América Latina y los peligros de la guerra », *Ibid.*, p. 21.

<sup>48</sup> « Sería un error negar que el imperialismo capitalista desarrolla las formas de producción racionalizadas y que hace entrar más la producción latino-americana en el sistema de producción capitalista. [...] [Pero] el imperialismo adapta a las empresas de tipo capitalista racionalizadas los métodos de explotación feudal y semiesclavistas que encuentra ». « La situación internacional de América Latina y los peligros de la guerra », *Ibid.*, p. 45.

<sup>49</sup> « La situación internacional de América Latina y los peligros de la guerra », *Ibid.*, p. 42.



« formation de républiques ouvrières et paysannes sur la base des soviets »<sup>50</sup>. L'Amérique latine, comme foyer des tensions inter-impérialistes, a donc une tâche révolutionnaire, et elle trouve là son inscription dans la stratégie globale de l'IC.

Une fois établie la complicité des élites gouvernantes avec les puissances impérialistes, il s'agit de dresser une stratégie, propre à la « troisième période », pour les jeunes partis communistes nationaux. Quel doit être la marche à suivre pour atteindre le communisme dans la situation particulière du continent américain ?

Comme le souligne Humbert-Droz, la qualification de « semi-colonie » recouvre « une échelle très variée de combinaisons de régimes de production et d'exploitation de la main d'œuvre divers », où cependant dominant « le régime semi-féodal et semi-esclavagiste »<sup>51</sup>. Dans ce contexte, où le risque de guerre et la radicalisation / polarisation se renforcent, se pose avec acuité la question de la relation du prolétariat et des forces révolutionnaires avec la petite-bourgeoisie<sup>52</sup>. Une alliance large n'est plus possible quand pointe la guerre à l'horizon. Menacée dans sa survie<sup>53</sup>, cette fraction petite-bourgeoise peut être amenée à lutter contre l'impérialisme, et contre la grande bourgeoisie, qui n'accomplit pas sa tâche « démocratique-bourgeoise »<sup>54</sup> (à savoir la liquidation du féodalisme), faute de vigueur politique. Autrement dit, il échoit au prolétariat, aux « ouvriers et aux paysans », de mener la révolution contre l'impérialisme et la grande bourgeoisie terrienne de front, c'est-à-dire de compléter l'étape démocratique-bourgeoise devant précéder toute étape socialiste, que Jules Humbert-Droz définit ainsi :

La révolution démocratique-bourgeoise a une mission économique : briser la domination du féodalisme, de l'impérialisme, de l'Église, des grands propriétaires terriens ; libérer l'Amérique latine des entreprises impérialistes, résoudre la question agraire, en donnant la terre à ceux qui la travaillent, que ce soit sous la forme de la répartition individuelle aux paysans, ou en la rendant aux communautés agricoles ou collectivement aux ouvriers agricoles, sous la forme de coopératives de production, de communautés rurales ou d'entreprises collectives. Sa finalité est donc la nationalisation des terres, du sous-sol, du transport et des grandes entreprises impérialistes ; l'annulation des dettes de l'État, la

<sup>50</sup> « la formación de repúblicas obreras y campesinas sobre la base de los soviets ». « La situación internacional de América Latina y los peligros de la guerra », *Ibid.*, p. 46.

<sup>51</sup> « Es en general una superposición, una combinación incesantemente variable de formas de producción y de explotación más diversas, pero en las cuales domina, a pesar de engañosa apariencias, el régimen semifeudal y semiesclavista ». « La lucha antiimperialista y los problemas de la táctica en los partidos comunistas de América Latina », *Ibid.*, p. 80.

<sup>52</sup> « La petite-bourgeoisie n'est pas une classe, car elle ne peut avoir un programme pour le futur de la société humaine », « La lucha antiimperialista y los problemas de la táctica en los partidos comunistas de América Latina », *Ibid.*, p. 86.

<sup>53</sup> On retrouve ici la fameuse thèse de la « prolétarisation » des classes moyennes.

<sup>54</sup> « La situación internacional de América Latina y los peligros de la guerra », SECRETARIADO SUDAMERICANO DE LA INTERNACIONAL COMUNISTA, *El movimiento revolucionario*, op. cit., page 26.

création du gouvernement ouvrier et paysan, sur la base des soviets ouvriers, paysans et de soldats, la suppression de l'armée et sa substitution par la milice ouvrière et paysanne, l'amélioration des conditions de vie des ouvriers, la journée de 8 heures pour les travailleurs en général, de 6 heures dans les mines et les travaux insalubres, les sécurités sociales, etc., etc.<sup>55</sup>

Il s'agit d'instaurer les bases objectives d'une révolution prolétarienne à venir, en organisant la « dictature démocratique »<sup>56</sup> des ouvriers et des paysans. La condition impérative est de ne pas laisser la direction des mouvements insurrectionnels ou révolutionnaires à la petite-bourgeoisie, et donc d'imposer une « hégémonie » communiste / prolétarienne en dirigeant les organes de masse. Pour cela, les partis communistes doivent saisir à bras-le-corps les revendications populaires et les incorporer dans leur lutte de longue haleine contre la bourgeoisie, qu'elle soit nationale ou internationale :

La préoccupation de nos partis doit être de toujours arracher cette hégémonie des mains de la petite-bourgeoisie, gagnant la confiance des masses ouvrières et paysannes pour une action politique plus large, les organisant et les menant à la lutte pour leurs revendications fondamentales, leur lançant dans le combat les consignes qui correspondent aux aspirations révolutionnaires des masses, etc.<sup>57</sup>

Pour cela, les partis doivent investir tous les espaces leur permettant une massification de la contestation, et de leur base. Et ce en particulier en Amérique latine, où Humbert-Droz considère que seuls les partis brésilien, uruguayen et argentin sont de vrais partis<sup>58</sup>, les autres restant encore à créer ou consolider. Ainsi, le Pérou et la Bolivie ne comptent à ses yeux qu'avec des « groupes »<sup>59</sup> communistes. La tâche principale qui est donnée aux partis

---

<sup>55</sup> « La revolución democrático-burguesa tiene una misión económica : quebrar la dominación del feudalismo, del imperialismo, de la Iglesia, de los grandes terratenientes ; liberar a la América Latina de las empresas imperialistas, solucionar la cuestión agraria, entregando la tierra a los que la trabajan, sea bajo la forma de la repartición individual a los campesinos, sea devolviéndola a las comunidades agrícolas o coletivamente a los obreros agrícolas, bajo la forma de cooperativas de producción, de comunidades rurales o de empresas colectivas. Su finalidad es, pues, la nacionalización de las tierras, del subsuelo, del transporte y de las grandes empresas imperialistas ; la anulación de las deudas del Estado, la creación del gobierno obrero y campesino, sobre la base de soviets de obreros, campesinos y soldados, la supresión del ejército y su sustitución por la milicia obrera y campesina, el mejoramiento de las condiciones de vida de los obreros, jornada de 8 horas para la generalidad de los trabajadores, de seis horas en las minas y trabajos insalubres, seguros sociales, etc., etc. ». « La lucha antiimperialista y los problemas de la táctica en los partidos comunistas de América Latina », *Ibid.*, p. 89.

<sup>56</sup> « La lucha antiimperialista y los problemas de la táctica en los partidos comunistas de América Latina », *Ibid.*, p. 90.

<sup>57</sup> « La preocupación de nuestros partidos debe ser siempre la de arrancar esa hegemonia de las manos de la pequeña burguesía, ganándose la confianza de las masas obreras y campesinas para la acción política más amplia, organizándolas y llevándolas a la lucha por sus reivindicaciones fundamentales, lanzándoles en el combate las consignas que corresponden a las aspiraciones revolucionarias de las masas, etc. ». « La lucha antiimperialista y los problemas de la táctica en los partidos comunistas de América Latina », *Ibid.*, p. 97.

<sup>58</sup> « La lucha antiimperialista y los problemas de la táctica en los partidos comunistas de América Latina », *Ibid.*, p. 99.

<sup>59</sup> « La lucha antiimperialista y los problemas de la táctica en los partidos comunistas de América Latina », *Ibid.*

communistes est donc de se renforcer, de croître, de se développer, de mobiliser toujours plus largement dans les secteurs populaires de la population, de manière à ouvrir un front de lutte contre le capitalisme, et contre l'ordre oligarchique.

Le dernier élément structurant, qui traverse les interventions tant de Codovilla que d'Humbert-Droz, est le danger de la « droite ». C'est le cas plus largement au sein de l'état-major de l'IC lui-même<sup>60</sup>, et le risque de guerre joue un rôle central dans cette identification. Le danger de « droite » peut prendre la forme du « provincialisme », c'est-à-dire de la sous-estimation du péril de la guerre par ignorance de la situation internationale, entraînant une mauvaise lecture des contradictions de la période<sup>61</sup>, ou encore du « manque de foi »<sup>62</sup> dans les capacités révolutionnaires du prolétariat. L'axe de la théorisation du Komintern est tout entier tourné vers la question de la guerre impérialiste et la stratégie « classe contre classe », la conjoncture provoquant par elle-même la polarisation dont les PC ont besoin pour massifier leur action et leurs organisations. C'est dans cet esprit que le représentant uruguayen *Sala*<sup>63</sup> déclare :

Il faut [...] faire avancer rapidement les facteurs subjectifs de la révolution, créer les PC là où ils manquent, les bolcheviser et les renforcer partout, leur donner une idéologie claire, les prolétarianiser dans leur base et leur direction et qu'ils se muent en partis de masse capables de mener le mouvement révolutionnaire à la victoire.<sup>64</sup>

Les éléments qui ne prennent pas en compte le danger de la guerre, qui renâclent à dénoncer les réformistes au sein même des partis communistes, doivent être écartés de l'avant-garde qu'est le Parti, de manière à tordre le cou à toute visée révisionniste. L'exemple de l'expulsion du dirigeant José Fernando Penelón du PC argentin en décembre 1927<sup>65</sup>, accusé d'être « social-démocrate, scissionniste et renégat »<sup>66</sup>, justement sur une opposition entre

<sup>60</sup> « Désormais, le principal danger est à droite. Il est représenté jusque dans les partis communistes par ceux qui sont désignés comme les "conciliateurs" parce qu'ils ne s'en s'inquiètent pas assez ! », Serge WOLIKOW, *L'internationale communiste, 1919-1943*, op. cit., page 80.

<sup>61</sup> Intervention de V. Codovilla, SECRETARIADO SUDAMERICANO DE LA INTERNACIONAL COMUNISTA, *El movimiento revolucionario*, op. cit., page 68.

<sup>62</sup> Intervention d'Hayman Levin (« Simons »), *Ibid.*, p. 62.

<sup>63</sup> Nous citons les pseudonymes entre parenthèses lorsque les noms des intervenants nous sont connus, et seulement les pseudonymes en italique lorsque ce n'est pas le cas.

<sup>64</sup> « Es preciso [...] hacer avanzar rapidamente los factores subjetivos de la revolución, crear los Partidos Comunistas donde faltan, bolchevizarlos y reforzarlos en todas partes, darles una ideología clara, proletarianizarlos en su base y en su dirección y que ellos se conviertan, realmente, en partidos de masas capaces de llevar el movimiento revolucionario a la victoria ». Intervention de *Sala*, SECRETARIADO SUDAMERICANO DE LA INTERNACIONAL COMUNISTA, *El movimiento revolucionario*, op. cit., page 171.

<sup>65</sup> Víctor Augusto PIEMONTE, « La compleja relación entre la dirección del Partido Comunista de Argentina y la representación de la Comintern ante la ruptura de 1928 », *Políticas de la Memoria*, 2016, n° 16, pp. 236-244, page 239.

<sup>66</sup> Lazar JEIFETS et Víctor JEIFETS, *América Latina en la Internacional Comunista, 1919-1943 - Diccionario Biográfico*, op. cit., page 476.

travail de massification sur des questions locales et mobilisation à teneur plus internationale<sup>67</sup>, est une illustration de cette politique.

Le péril de la guerre est par ailleurs systématiquement rattaché à la défense de l'URSS. Lutter contre la guerre impérialiste, c'est œuvrer pour le communisme et la révolution mondiale, dont la réalisation en Russie doit être le modèle. Serge Wolikow souligne d'ailleurs que dès la fin 1928 (soit quelques mois seulement après la tenue de la conférence), une vaste offensive contre la « droite » a lieu dans le PC(b)R et au sein de l'IC, portant essentiellement sur « l'appréciation sur la situation du capitalisme et les perspectives révolutionnaires »<sup>68</sup>. C'est pourquoi Jules Humbert-Droz insiste sur les campagnes contre le « réformisme au sein du prolétariat » dans son rapport<sup>69</sup>, et appelle à une vigilance continue contre les faiblesses du prolétariat urbain, facilement gagné, par sa position et sa composition sociale, au réformisme syndical<sup>70</sup> (dans le contexte latino-américain, c'est l'anarcho-syndicalisme qui est visé). Face au confusionnisme des socialistes et des anarchistes, le prolétariat est selon lui vulnérable par manque de formation politique :

Parce que le prolétariat est jeune, désorganisé, et qu'il n'a pas encore une idéologie, ni une conscience, ni une organisation de classe qui lui soit propre, et parce que la bourgeoisie nationale est relativement faible, parasitaire, sans un programme osé de développement capitaliste, la petite-bourgeoisie joue un rôle politique et idéologique disproportionné par rapport à son importance économique et sociale.<sup>71</sup>

Le danger réformiste est ainsi directement fonction de la prise en compte (ou non) de l'analyse de la conjoncture de l'IC, et tout vacillement est attribué à la composition sociale des partis. Les ouvriers urbains sont ainsi suspects car ils forment une sorte d'aristocratie ouvrière syndiquée, par opposition aux ouvriers agricoles ou aux mineurs<sup>72</sup>. Les étudiants et les intellectuels sont sujets au « confusionnisme » car ils ne forment pas une classe et se

<sup>67</sup> Víctor Augusto PIEMONTE, « La compleja relación entre la dirección del Partido Comunista de Argentina y la representación de la Comintern ante la ruptura de 1928 », *op. cit.*, page 236.

<sup>68</sup> Serge WOLIKOW, *L'internationale communiste, 1919-1943*, *op. cit.*, page 82.

<sup>69</sup> « La lucha antiimperialista y los problemas de la táctica en los partidos comunistas de América Latina », SECRETARIADO SUDAMERICANO DE LA INTERNACIONAL COMUNISTA, *El movimiento revolucionario*, *op. cit.*, page 100.

<sup>70</sup> « La lucha antiimperialista y los problemas de la táctica en los partidos comunistas de América Latina », *Ibid.*, p. 85.

<sup>71</sup> « Porque el proletariado es joven, desorganizado, y no tiene todavía una ideología, ni una conciencia ni una organización de clase propia, y porque la burguesía nacional es relativamente débil, parasitaria, sin un programa atrevido de desarrollo capitalista independiente, la pequeña burguesía desempeña un papel político e ideológico, desproporcionado con su importancia económica y social ». « La lucha antiimperialista y los problemas de la táctica en los partidos comunistas de América Latina », *Ibid.*, p. 84.

<sup>72</sup> « La lucha antiimperialista y los problemas de la táctica en los partidos comunistas de América Latina », *Ibid.*, p. 83.

trouvent pris entre les deux classes antagoniques que sont le prolétariat et la bourgeoisie<sup>73</sup>. Les PC doivent donc tenir une position de massification sans compromis avec les organisations petite-bourgeoises, et sans céder un pouce de terrain sur l'hégémonie prolétarienne.

On voit ici comment se dessine un ensemble cohérent où l'analyse de conjoncture et les options aux différents niveaux (nationaux, continentaux et internationaux) se recourent en fonction de deux grands axes : le risque de guerre et la défense de l'URSS. La meilleure garante de la radicalité révolutionnaire est la cohérence de classe de l'organisation, porteuse d'un projet de société fondé sur des intérêts objectifs que seule l'insertion sociale prolétarienne révèle : « Le Parti doit être l'organisation de direction du mouvement révolutionnaire, et formé par une seule classe », déclare Humbert-Droz<sup>74</sup>.

Ayant présenté l'orientation et les éléments argumentatifs de l'IC et de ses représentants à la conférence, il s'agit désormais d'étudier le détail des échanges entre les représentants péruviens et leurs interlocuteurs, pour tenter d'évaluer le degré (et les modalités) de contrôle auquel l'IC peut prétendre, ainsi que le degré d'autonomie dont jouissent les PC.

---

<sup>73</sup> « La lucha antiimperialista y los problemas de la táctica en los partidos comunistas de América Latina », *Ibid.*, p. 84.

<sup>74</sup> « El partido debe ser la organización de dirección del movimiento revolucionario, y formado por una sola clase ». « Acta estenográfica de la conversación con los delegados peruanos a la Primera Conferencia Comunista latinoamericana » (30/05/1929), Víctor JEIFETS et Andrey SCHELCHKOV (dir.), *La Internacional Comunista en América Latina en documentos del archivo de Moscú*, op. cit., page 1199.

## B. Quel instrument pour la révolution en Amérique latine ?

Comme nous l'avons montré, si la pénétration de l'IC en Amérique latine est incomplète en 1928, elle n'est pas inexistante, loin de là. Tant par la ligue anti-impérialiste que par les publications du SSA, les Partis ont des interlocuteurs continentaux et un canal pour s'adresser au Komintern à Moscou<sup>75</sup>. La tenue même de la conférence est le signe d'un effort des latino-américains pour s'organiser et se former politiquement, sous l'égide du parti mondial de la révolution qu'est l'IC. Autrement dit, l'enjeu de la conférence est – au moins – double : il s'agit de coordonner les PC entre eux, mais aussi de les homogénéiser, de les former pour être de « vrais »<sup>76</sup> partis communistes, et donc de les former à l'image du modèle que prône l'IC. Cette question est le *leitmotiv* des interventions, tant de Codovilla que des autres représentants argentins, d'Humbert-Droz et des représentants de la JC (KIM dans son acronyme russe).

Les Péruviens arrivent à Buenos Aires avec une histoire partidaire, un passé de positionnements et de confrontations entre des groupes militants (l'APRA, les anarcho-syndicalistes) qui ont permis de définir certaines frontières entre le nationalisme, l'anti-impérialisme et le communisme. Sans tomber dans l'exceptionnalisme (les partis des autres pays ont eux aussi une histoire singulière), on peut cependant souligner la centralité de José Carlos Mariátegui et de ses écrits dans ce processus (il est le dirigeant du Parti Socialiste du Pérou, la figure de référence du marxisme au Pérou et de sa rupture avec l'APRA). Leur présence est d'ailleurs ardemment souhaitée par les organisateurs de la conférence, en particulier dans deux lettres envoyées par Codovilla au nom du SSA à Ricardo Martínez de la Torre et à Mariátegui lui-même (toutes deux datées du 29/03/29)<sup>77</sup>. Le texte de ces missives fait allusion à de précédents échanges et à l'envoi de matériel documentaire, en particulier *La*

---

<sup>75</sup> Les télégrammes envoyés à Moscou peuvent ainsi jouer un rôle central dans les crises internes, comme ce fut le cas lors de la crise du PC argentin sur la « question Penelón », en 1927-1928. Víctor Augusto PIEMONTE, « Lucha de facciones al interior del partido comunista de la Argentina hacia fines de los años veinte : la « cuestión Penelón » y el rol de la Tercera Internacional », *Cuadernos de Historia*, décembre 2015, n° 43, pp. 31-58, page 43.

<sup>76</sup> « La situación internacional de América Latina y los peligros de la guerra », SECRETARIADO SUDAMERICANO DE LA INTERNACIONAL COMUNISTA, *El movimiento revolucionario*, *op. cit.*, page 33.

<sup>77</sup> Víctor JEIFETS et Andrey SCHELCHKOV (dir.), *La Internacional Comunista en América Latina en documentos del archivo de Moscú*, *op. cit.*, pages 1180 et 1185.

*Correspondencia Sudamericana*, ainsi qu'à un volume non négligeable d'information sur les conflits avec l'APRA. Codovilla souligne notamment les efforts de démarcation idéologiques du PSP, tout en posant les bases des discussions futures avec les Péruviens. Les deux lettres insistent sur l'importance de leur présence à la conférence de Buenos Aires, et notamment en raison de leur connaissance de questions centrales pour la discussion :

Comme vous l'aurez vu par l'ordre du jour, nous avons assigné, à vous ou Mariátegui, le rapport sur le problème des races en Amérique latine, problème directement relié à celui de l'Indien et de ses luttes d'émancipation de l'état de servitude où il se trouve actuellement. Du fait de la profonde connaissance du camarade Mariátegui de ce problème, de l'étude sérieuse qu'il en a fait, il est le seul qui se trouve en condition de nous faire un bon rapport qui puisse nous donner une base solide pour l'application de notre tactique.

Ce qui touche à la question anti-impérialiste est un autre point fondamental sur lequel votre concours est absolument nécessaire. Sur quel programme révolutionnaire peut-on réaliser le front unique des forces anti-impérialistes ? Quelle doit être l'attitude des communistes face à certaines couches sociales non prolétaires, mais qui pendant une période déterminée peuvent cependant jouer un rôle révolutionnaire dans des pays semi-coloniaux comme les nôtres ? Comment organiser un grand mouvement anti-impérialiste de masses ? Ces questions, et d'autres, se posent à nous et il est nécessaire de leur donner une solution si nous voulons consolider et développer le mouvement révolutionnaire.<sup>78</sup>

Les deux envoyés du PSP, Julio Portocarrero et Hugo Pesce, apportent donc à la conférence deux textes, écrits par Mariátegui avec leur collaboration et celle de Ricardo Martínez de la Torre<sup>79</sup> : *Punto de vista antiimperialista* et la proposition de thèse sur *El problema de las razas en América Latina*. Ce dernier texte reflète l'importance de l'apport théorique de Mariátegui, aux yeux du Komintern, sur une question peu étudiée et peu débattue au sein de l'organisation.

Les interventions de Jules Humbert-Droz et Vittorio Codovilla, auxquelles nous avons fait allusion longuement plus haut, marquent le départ de la conférence, et lui donnent sa

---

<sup>78</sup> « Como usted ya habrá visto por la orden del día, asignamos a usted o a Mariátegui la relación sobre el problema de las razas en América Latina, problema que está relacionado directamente con el del indio y sus luchas de emancipación del estado de esclavitud en que se encuentra actualmente. Por los conocimientos profundos que tiene el compañero Mariátegui de este problema, por los estudios serios que ha hecho, es el único que está en condiciones de hacernos una buena relación que nos puede dar una base segura para la aplicación de nuestra táctica.

Otro de los problemas fundamentales sobre el cual el concurso de ustedes es absolutamente necesario es el que se refiere a la cuestión antiimperialista. ¿Sobre qué programa revolucionario se puede realizar el frente único de las fuerzas antiimperialistas? ¿cual debe ser la actitud de los comunistas frente a ciertas capas sociales no proletarias, pero que por un período determinado pueden todavía jugar un rol revolucionario en países semi-coloniales como los nuestros? ¿como organizar un gran movimiento antiimperialista de masas? Esa y otras cuestiones se plantean ante nosotros y es necesario darle solución si queremos consolidar y desarrollar el movimiento revolucionario ». « Carta del SSAIC a R. M. de la Torre » (29/03/1929), *Ibid.*, p. 1182.

<sup>79</sup> Alberto FLORES GALINDO, *La agonía de Mariátegui*, op. cit., page 24.

tonalité. Les thèses générales présentées par le rapporteur de la question du jour sont suivies d'une revue des différents pays latino-américains, de manière à pointer les améliorations, les changements à opérer dans chaque pays en fonction de telle ou telle question. C'est dans cette mesure que les Péruviens sont interpellés, comme de nombreux autres, par le dirigeant argentin dès la première prise de parole. Codovilla souligne le manque d'engagement du PSP sur le règlement du contentieux territorial, hérité de la guerre du Pacifique (1879-1883), entre le Chili et le Pérou pour la possession de Tacna et Arica<sup>80</sup>. Il évoque le travail possible de politisation de la question, contre l'arrangement orchestré par Leguía, mais « imposé par les yankees »<sup>81</sup>, à laquelle les communistes auraient dû opposer le droit à l'autodétermination des peuples. Il s'agit, à ce moment de l'intervention de Codovilla, de prendre des exemples pour illustrer devant les représentants des partis du continent les dangers du « provincialisme », d'une prise en compte insuffisante du risque de guerre, aboutissant à une déviation opportuniste et sociale-démocrate comme celle de José Penelón.

Selon Codovilla, cette déviation commence toujours par un accord « en général » avec les consignes révolutionnaires, avant de les contester au nom des « conditions particulières du pays »<sup>82</sup>. En ce qui concerne le Pérou, les communistes se doivent de mettre en avant l'idée de l'autodétermination, et, dans ce cas précis, d'un plébiscite « sous contrôle ouvrier » doublé d'une propagande contre l'intervention diplomatique impérialiste<sup>83</sup>. Il ne s'agit nullement d'une attaque à l'encontre des Péruviens, au sens où le ton est le même que pour les critiques adressées aux autres participants (en particulier aux communistes boliviens et paraguayens pour leur faible mobilisation contre la menace de conflit découlant des accrochages entre les deux pays en 1928<sup>84</sup>). Cependant, cette question territoriale pose en réalité la question du rapport des communistes à la Nation et à la nationalité. Sur ce point, l'intervention de

<sup>80</sup> Les territoires de Tacna et Arica sont cédés pour dix ans au Chili par le Pérou lors du Traité d'Ancón d'octobre 1883. Objets de litige entre les deux anciens belligérants, les territoires de Tacna et Arica sont au cœur d'une forte tension diplomatique, et les deux parties s'en remettent à l'arbitrage du Président des États-Unis Warren Gamaliel Harding (1865-1923) en 1922, puis de son successeur Calvin Coolidge (1872-1933). Si la proposition originale portait sur un plébiscite dans les zones contestées, l'accord final atteint en 1929 rend Tacna au Pérou, le Chili gardant Arica. Harold BLAKEMORE, « Chile, desde la guerra del Pacífico hasta la depresión mundial, 1880-1930 », in Leslie BETHELL (dir.), *Historia de América Latina. América del Sur, 1879-1930*, Jordi BELTRAN et Neus ESCANDELL (trad.), Barcelona, Editorial Crítica, 1992, pp. 157-203, page 201.

<sup>81</sup> « La situación internacional de América Latina y los peligros de la guerra », SECRETARIADO SUDAMERICANO DE LA INTERNACIONAL COMUNISTA, *El movimiento revolucionario*, op. cit., page 30.

<sup>82</sup> « La situación internacional de América Latina y los peligros de la guerra », *Ibid.*

<sup>83</sup> « La situación internacional de América Latina y los peligros de la guerra », *Ibid.*

<sup>84</sup> Paul H. LEWIS, « Paraguay, de la guerra de la Triple Alianza a la guerra del Chaco, 1870-1932 », in Leslie BETHELL (dir.), *Historia de América Latina. América del Sur, c.1870-1930*, Jordi BELTRAN et Neus ESCANDELL (trad.), Barcelona, Editorial Crítica, 1992, pp. 135-155, page 151.



Codovilla n'a rien de surprenant, au contraire de la réponse d'Hugo Pesce (alias « Saco »), qui marque la singularité des Péruviens par rapport aux autres participants.

En effet, contrairement aux interventions immédiatement précédentes des représentants Cubain, Mexicain et Paraguayen, Pesce commence en affirmant son désaccord clair avec Codovilla sur la question du plébiscite. Il en appelle à l'étude de la position de chaque classe sociale sur la question, soulignant que l'autodétermination est un mot d'ordre valide, mais pas dans le cadre d'un « gouvernement bourgeois »<sup>85</sup>. Il conclut : « [...] je ne rejoins pas la suggestion du camarade Codovilla, qui a estimé que le prolétariat péruvien aurait dû participer à la protestation des chauvins et étendre l'agitation »<sup>86</sup>. La fermeté de ton des Péruviens est identique à celle de la réunion préliminaire qu'ils ont avec sept autres délégués la veille de la Conférence. Comme nous allons le démontrer au cours de cette section, cette fermeté n'est pourtant pas le signe d'une animosité, loin de là, c'est plutôt celui d'une confiance en leurs propres positions, fondées sur les études de Mariátegui et la dynamique interne du groupe communiste péruvien :

Elles [les discussions] ont été nombreuses et longues, mais finalement il n'y a pas eu de divergences, nous sommes arrivés à un point d'accord. Cela est dû au fait que le camarade le plus capable – Mariátegui – a admis toutes les critiques des camarades, mais ces derniers restent convaincus de ses raisons.<sup>87</sup>

On retrouve aussi mention de cette propension au débat dans les références aux discussions qui ont eu lieu entre Portocarrero, Armando Bazán et Humbert-Droz<sup>88</sup> lors de la présence des Péruviens à Moscou en 1927/1928. Alberto Flores Galindo y fait également allusion, notamment au sujet d'une controverse avec Codovilla sur une déclaration dénonçant

<sup>85</sup> Intervention d'Hugo Pesce « Saco », SECRETARIADO SUDAMERICANO DE LA INTERNACIONAL COMUNISTA, *El movimiento revolucionario*, op. cit., page 52.

<sup>86</sup> « no me adhiero a la sugestión del compañero Codovilla, que opinó que el proletariado peruano hubiera debido participar en la protesta de los patrioteros y extender la agitación ». Intervention d'Hugo Pesce « Saco », *Ibid.*

<sup>87</sup> « Las hubo extensas y numerosas, pero al final no existieron divergencias, sino que se llegó a un acuerdo. – Esto es debido a que el compañero de mayor capacidad, – Mariátegui, – admitió toda la crítica de los compañeros, pero éstos quedan convencidos de su criterio ». « Acta estenográfica de la conversación con los delegados peruanos a la Primera Conferencia Comunista latinoamericana » (30/05/1929), Víctor JEIFETS et Andrey SCHELCHKOV (dir.), *La Internacional Comunista en América Latina en documentos del archivo de Moscú*, op. cit., page 1192.

<sup>88</sup> « Je connais un peu l'insistance des camarades Péruviens. Nous avons déjà bataillé à Moscou avec le camarade Zamora (Julio Portocarrero), sur le rôle de l'APRA, mais une fois qu'il a été convaincu, il a défendu le point de vue de l'Internationale Communiste, face aux autres camarades. Je suis certain que suite à cette conférence, la même chose va se passer » (« Yo conozco un poco la insistencia de los compañeros peruanos. Ya hemos batallado en Moscú con el compañero Zamora, acerca del rol del APRA, pero una vez que se hubo convencido, defendió el punto de vista de la Internacional Comunista, frente a los demás compañeros. Estoy seguro que después de esta Conferencia, ha de pasar lo mismo »). Intervention de Jules Humbert-Droz « Luis », SECRETARIADO SUDAMERICANO DE LA INTERNACIONAL COMUNISTA, *El movimiento revolucionario*, op. cit., page 199.

l'Espagnol Andreu Nin pour trotskisme, que les délégués péruviens refusent de signer en l'absence de plus d'informations et de mandat explicite<sup>89</sup>.

La particularité des Péruviens tient donc au caractère largement autonome de la formation du Parti Socialiste, et au développement de thèses ancrées dans un marxisme mâtiné de lectures et d'influences qui sont absolument étrangères aux références de l'IC. Ce trait est la pierre d'achoppement autour de laquelle s'organisent les trois points de controverse : la question du Parti, la question de la Nation et sa relation avec la question de la « race », la question du rôle de l'impérialisme dans le développement économique des pays latino-américains.

Dès la réunion préparatoire à la Conférence (du 30 mai 1929), la question du nom du Parti est abordée. Codovilla et Humbert-Droz insistent pour un passage urgent à la dénomination « Parti Communiste », et les Péruviens avancent des contre-arguments. Dans la première intervention de Codovilla, ouvrant la Conférence, le PSP est visé, au même titre que les partis travaillistes (*laboristas*) au Panama ou en Bolivie<sup>90</sup>. Cela s'insère dans la présentation plus générale des périls de la déviation « de droite », du « provincialisme » qui guette des partis encore jeunes, qui ne sont pas encore de « vrais » PC. Les interventions des autres participants sont essentiellement des variations du même thème. Il s'agit de mettre en avant le rôle d'« avant-garde » du prolétariat<sup>91</sup>, et de la nature polyclassiste (ou « ample »<sup>92</sup>) d'un parti socialiste, vecteur par conséquent de « confusionnisme »<sup>93</sup>, mais aussi révélateur d'un « manque de foi dans la classe ouvrière »<sup>94</sup>. Codovilla met en avant le risque de l'entrée massive d'éléments non prolétaires, voire libéraux, en l'absence d'autre parti d'opposition à Leguía<sup>95</sup>, ce qu'Humbert-Droz associe à la création du pire ennemi de demain, d'un parti qui par définition trahira la classe ouvrière<sup>96</sup>. Plus encore, si les communistes péruviens sont célébrés pour leur lutte idéologique contre l'APRA<sup>97</sup>, la création d'un parti socialiste plus

<sup>89</sup> Alberto FLORES GALINDO, *La agonía de Mariátegui*, *op. cit.*, page 23.

<sup>90</sup> « La situación internacional de América Latina y los peligros de la guerra », SECRETARIADO SUDAMERICANO DE LA INTERNACIONAL COMUNISTA, *El movimiento revolucionario*, *op. cit.*, page 29.

<sup>91</sup> *Ibid.*, p. 172.

<sup>92</sup> *Ibid.*, p. 335.

<sup>93</sup> *Ibid.*, p. 162.

<sup>94</sup> *Ibid.*, p. 61.

<sup>95</sup> *Ibid.*, p. 188.

<sup>96</sup> *Ibid.*, p. 101.

<sup>97</sup> « Carta del SSAIC a J. C. Mariátegui » (29/03/1929), Víctor JEIFETS et Andrey SCHELCHKOV (dir.), *La Internacional Comunista en América Latina en documentos del archivo de Moscú*, *op. cit.*, page 1185. Ou encore « La lucha antiimperialista y los problemas de la táctica en los partidos comunistas de América Latina », SECRETARIADO SUDAMERICANO DE LA INTERNACIONAL COMUNISTA, *El movimiento revolucionario*, *op. cit.*, page 106.

large dans sa composition de classe leur fait courir un grand risque. Ainsi, Humbert-Droz déclare : « J'ai peur que sous une forme nouvelle et sous une nouvelle étiquette, nous ayons au Pérou la résurgence de l'APRA »<sup>98</sup>. Enfin, la proposition de deux programmes, l'un dit « minimum » (réformiste), et l'autre « maximum » (révolutionnaire) fait l'objet de dures critiques au nom de la clarté du message communiste, qui ne doit à aucun moment perdre de vue l'objectif révolutionnaire final : « On éduque le prolétariat en lui disant clairement ce que nous proposons, en lui démontrant que toute notre action, aussi petite soit-elle, tend toujours à une seule fin : à la révolution »<sup>99</sup>. La séparation entre maximum et minimum est associée à la pratique politique sociale-démocrate, et donc réactionnaire car nécessairement contre-révolutionnaire.

Les représentants péruviens mettent deux éléments en avant. Le premier est la répression qui s'est abattue sur les cercles militants péruviens en juin 1927, sous le prétexte d'un « complot communiste »<sup>100</sup>. Mariátegui est alors été emprisonné brièvement, *Amauta* interdite, et de nombreux dirigeants syndicaux ont croupi en prison pendant plusieurs mois. Ce thème est central dans l'insistance des Péruviens, et il est explicitement cité :

Le mouvement ouvrier au Pérou, suite à la répression de 1927, s'est trouvé sans dirigeants, il a souffert une attaque des plus rudes, camarades. Les progrès réalisés pour que les délégués envoyés au Congrès soient vraiment des délégués de la classe ouvrière ont requis un travail ardu, mais il s'est matérialisé. Dans les mains de qui se trouve le mouvement ouvrier ? Il est nécessaire de l'orienter, et de bien l'orienter. Pendant la dernière période, nous n'avons pas pu effectuer ce travail, comme l'expérience internationale a pu le montrer. Cela se doit, d'abord, à la carence de dirigeants ; nous nous sommes limités par-dessus tout à relever les organisations mises à bas lors de la répression [...]. Nous n'avons pu nous limiter qu'à cela ; il nous manque des liens avec les masses, mais nous avons des possibilités pour les obtenir. La carence absolue de dirigeants [...] ne signifie pas que nous n'ayons rien fait pour orienter le mouvement ouvrier péruvien sur le terrain que nous indique l'apprentissage international ; la preuve en est que lors du dernier mouvement des cheminots, notre tactique a été appliquée, celle de la lutte des classes.<sup>101</sup>

<sup>98</sup> « Temo que bajo una forma nueva y con una nueva etiqueta, tengamos en el Perú el resurgimiento del A.P.R.A. ». « La lucha antiimperialista y los problemas de la táctica en los partidos comunistas de América Latina », SECRETARIADO SUDAMERICANO DE LA INTERNACIONAL COMUNISTA, *El movimiento revolucionario, op. cit.*, page 102.

<sup>99</sup> « Al proletariado se le educa diciéndole claramente lo que proponemos, demostrándole que toda nuestra acción, por pequeña que sea, tiende siempre a un solo fin : a la revolución ». « La lucha antiimperialista y los problemas de la táctica en los partidos comunistas de América Latina », *Ibid.*, p. 189.

<sup>100</sup> Leila ESCORSIM, *Mariátegui, op. cit.*, page 206.

<sup>101</sup> « El movimiento obrero del Perú, a consecuencia del golpe de 1927, quedó sin líderes, sufrió el más rudo golpe, compañeros. Los progresos alcanzados para que los delegados enviados al Congreso fueran delegados efectivamente de la clase obrera, requirió una labor ardua, pero se realizó. ¿ En qué manos se encuentra este movimiento obrero ? Es necesario encauzarlo y encauzarlo bien. Durante este último tiempo, este trabajo no lo hemos podido efectuar, como lo señala la experiencia internacional. Eso se debe, en primer término, a la carencia de dirigentes, nos limitamos más que todo a levantar las organizaciones caídas por aquel golpe citado. Sólo a eso nos hemos podido limitar ; nos falta ligazón con las masas, pero tenemos posibilidad de

Lors la discussion du 30 mai (la veille de la conférence), Julio Portocarrero souligne l'importance de la légalité de l'activité militante : « Il faut prendre en compte, camarades, la question de la légalité. Si un parti communiste se formait, il serait immédiatement rendu illégal »<sup>102</sup>. La légalité est ainsi, du point de vue des Péruviens, la condition d'accès aux travailleurs, que ce soit par la presse, par la propagande ou par le militantisme sur les lieux de travail. Hugo Pesce argumente dans ce sens pour expliquer l'absence d'une antenne de la ligue anti-impérialiste au Pérou :

Je me suis déjà exprimé sur la possibilité – aujourd'hui inexistante – de création d'un organe de lutte anti-impérialiste. En ce qui concerne la formation d'une Ligue anti-impérialiste illégale, je crois qu'elle ne pourrait attirer, du fait même de son caractère illégal, au-delà des membres du Parti, et je pense qu'en ce moment, cela reviendrait à gaspiller des forces dont l'attention est requise pour d'autres tâches urgentes. Nous ne manquerons pas, cependant, d'encourager sa formation quand nous en aurons l'opportunité.<sup>103</sup>

Par ailleurs, et c'est le second point avancé par les Péruviens pour défendre l'appellation « socialiste », le contexte national est invoqué à plusieurs reprises : la répression, mais aussi la faible politisation. La « conscience de classe »<sup>104</sup> n'est pas assez développée pour organiser un bloc ouvrier et paysan, et le mot même de communisme semble être problématique : « Le climat n'est pas favorable à la formation d'un Parti communiste parce que la masse a une idée fautive du communiste, du bolchevique, qu'elle associe à un bandit ou à un terroriste »<sup>105</sup>. Pour grandir et se développer, les Péruviens insistent sur la nécessité d'un « masque légal » en quelque sorte : une étiquette qui évite l'interdit gouvernemental, et leur ouvre des espaces politiques. Il s'agit d'un parti « qui englobe la grande masse des artisans, de

---

conseguirla. La carencia absoluta de dirigentes a que me he referido no quiere decir que nada hemos hecho prácticamente para encauzar el movimiento obrero peruano en el terreno que nos marca la experiencia internacional ; la prueba la tenemos en que el último movimiento de los ferroviarios, aplicó nuestra táctica, la de la lucha de clases ». « Punto de vista antiimperialista », SECRETARIADO SUDAMERICANO DE LA INTERNACIONAL COMUNISTA, *El movimiento revolucionario*, op. cit., pages 154-155.

<sup>102</sup> « Hay que tener en cuenta, compañeros, la cuestión de legalidad. En el caso de formarse un Partido Comunista se lo colocaría de inmediato en la ilegalidad ». « Acta estenográfica de la conversación con los delegados peruanos a la Primera Conferencia Comunista latinoamericana » (30/05/1929), Víctor JEIFETS et Andrey SCHELCHKOV (dir.), *La Internacional Comunista en América Latina en documentos del archivo de Moscú*, op. cit., page 1192.

<sup>103</sup> « Hablé ya sobre la posibilidad –hoy inexistente–, de la creación de un organismo legal de lucha antiimperialista. Sobre la formación de una Liga Antiimperialista ilegal, creo que podría atraer, por ese mismo carácter, a más elementos que los que integran al Partido, y opino que, en el momento actual, sería desperdiciar fuerzas que requieren la atención de otras tareas más urgentes. No dejaremos, sin embargo, de propiciar su formación, cuando se nos presente la oportunidad para ello ». Intervention de H. Pesce « Saco », SECRETARIADO SUDAMERICANO DE LA INTERNACIONAL COMUNISTA, *El movimiento revolucionario*, op. cit., page 333.

<sup>104</sup> « Punto de vista antiimperialista », *Ibid.*, p. 156.

<sup>105</sup> « El ambiente es desfavorable para la formación del Partido Comunista, porque la masa tiene un concepto equivocado de comunista, de bolchevique, al cual cree un bandido o un terrorista ». Víctor JEIFETS et Andrey SCHELCHKOV (dir.), *La Internacional Comunista en América Latina en documentos del archivo de Moscú*, op. cit., page 1194.

la paysannerie pauvre, des ouvriers agricoles, du prolétariat et de quelques intellectuels honnêtes [...] sur la base du prolétariat »<sup>106</sup>. Pourtant, il s'agit bien d'une étiquette, d'une « tactique »<sup>107</sup> visant à pallier la faiblesse de la base du Parti, c'est-à-dire un pari risqué – de l'aveu des Péruviens eux-mêmes – qui répète l'effet de polarisation de la revue *Amauta* : « constituer le parti socialiste pour polariser une série d'éléments qui peuvent agir au sein des masses »<sup>108</sup>. Plus précisément, la tactique choisie par Mariátegui et ses compagnons prend le contre-pied du cadre global dessiné par les représentants de l'IC (Codovilla et Humbert-Droz) : ils affirment une particularité nationale, une spécificité du contexte, qui implique une certaine torsion des consignes ou des mots d'ordre. Après une brève présentation du contexte historique de l'émergence du mouvement ouvrier au Pérou, Portocarrero annonce posément que « de cela nous déduisons que les directives qui sont données par le Bureau Sud-américain de l'IC pour nos pays doivent être différentes, car les conditions de chaque région sont différentes »<sup>109</sup>. Les communistes péruviens conviennent donc de la nécessité de la formation d'un Parti communiste sous hégémonie prolétarienne, ils ne réfutent pas la fonction révolutionnaire du prolétariat, ni ne plaident pour un aménagement théorique. Ils avancent la nécessité d'une maturation politique dans les classes populaires qui leur donne les moyens de constituer un parti de classe à même de remplir sa fonction d'avant-garde révolutionnaire. La garantie qu'ils présentent à l'IC est celle d'un contrôle du groupe dirigeant du PSP<sup>110</sup>, qui lui est bien communiste. L'effort d'organisation apparaît ainsi comme un facteur positif quelle que soit la trajectoire du Parti :

Pour constituer ce parti [socialiste], nous avons considéré : d'abord, qu'il se développe sur la base du prolétariat. Quand nous avons discuté ce point, nous sommes arrivés à la conclusion que si nous sommes capables de maintenir notre contrôle, nous ferons du parti socialiste un parti révolutionnaire de classe ; si nous ne sommes pas capables d'exercer ce contrôle, nous aurons fait faire un pas au prolétariat vers son évolution et son éducation politique. Les moyens pour maintenir ce contrôle sont le travail pour l'organisation syndicale, et le fait de nous rapprocher des masses.<sup>111</sup>

<sup>106</sup> « que abarque la gran masa del artesanado, campesinado pobre, obreros agrícolas, proletariado y algunos intelectuales honestos [...] sobre la base del proletariado ». « Punto de vista antiimperialista », SECRETARIADO SUDAMERICANO DE LA INTERNACIONAL COMUNISTA, *El movimiento revolucionario*, op. cit., page 154.

<sup>107</sup> « Punto de vista antiimperialista », *Ibid.*, p. 155.

<sup>108</sup> « constituir el partido socialista para polarizar una serie de elementos que pueden actuar entre las masas ». « Punto de vista antiimperialista », *Ibid.*

<sup>109</sup> « De ahí deducimos que las directivas que para nuestros países imparta el Secretariado Suramericano de la Internacional Comunista, tienen que ser diferentes, porque diferentes son las condiciones de cada región ». « Punto de vista antiimperialista », *Ibid.*, p. 153.

<sup>110</sup> « Punto de vista antiimperialista », *Ibid.*, p. 155.

<sup>111</sup> « Para constituir ese Partido, hemos considerado : primero, que es necesario que éste se desarrolle sobre la base del proletariado. Cuando discutíamos este punto, llegábamos a la conclusión de que, si somos capaces de mantener el contralor, haremos del Partido socialista, un partido revolucionario de clase ; si somos incapaces de ejercer ese contralor, haremos hecho que el proletariado haya dado un paso en su evolución y educación política. Los medios para mantener este contralor son laborar por la organización sindical ;

L'analyse du « problème des races », dont les Péruviens sont rapporteurs, s'inscrit également dans une vision qui fait la part belle aux singularités au sein de l'ensemble latino-américain, mais aussi de l'Amérique latine dans le monde. Sans nous attarder sur le contenu du texte (voir le chapitre 4), relevons que Mariátegui décrit la discrimination raciale comme une fonction de l'ordre social propre au continent. Les hiérarchies raciales se trouvent au cœur de sa reproduction : « Les éléments féodaux et bourgeois, dans nos pays, ressentent pour les Indiens comme pour les Noirs et les mulâtres, le même mépris que les impérialistes blancs. Le sentiment racial agit dans cette classe dominante dans un sens absolument favorable à la pénétration impérialiste »<sup>112</sup>. La caractérisation de cette classe dominante issue du passé colonial, plus proche, selon lui, des élites impérialistes que de leurs concitoyens, marque une différence forte des formations sociales latino-américaines par rapport aux pays d'Asie ou d'Afrique, du fait de l'importance démographique de la population indigène par opposition à la classe dominante<sup>113</sup>. C'est une première singularité. La seconde est interne à l'Amérique latine elle-même : les populations noires, les immigrés Chinois, et par-dessus tout les différents peuples indigènes ne peuvent être compris comme relevant d'une seule et même catégorie. D'ailleurs, ce sont les co-rapporteurs Leôncio Basbaum (« Leôncio »)<sup>114</sup> du PC brésilien, et Sandalio Junco Jovellanos Camellón (« Juárez »)<sup>115</sup> du PC cubain qui se chargent de préciser le « problème Noir », dans la mesure où leurs pays sont plus concernés par cet aspect de la question raciale. Ces différenciations nationales sont la raison pour laquelle Mariátegui et ses camarades proposent une lecture qui ne les analyse pas en termes nationaux (et donc en termes d'auto-détermination), mais en termes économique-politiques : « Il est indispensable de donner au mouvement du prolétariat indigène ou noir, agricole et industriel, un net caractère de lutte des classes »<sup>116</sup>. La question des « races » est ainsi une variable à part entière de l'ordre mondial capitaliste, qui prend une signification particulière en Amérique

---

acercarnos a las masas ». « Punto de vista antiimperialista », *Ibid.*, p. 154.

<sup>112</sup> « Los elementos feudales u burgueses, en nuestros países, sienten por los indios, como por los negros y mulatos, el mismo desprecio que los imperialistas blancos. El sentimiento racial actúa en esta clase dominante en un sentido absolutamente favorable a la penetración imperialista ». « El problema de las razas en América Latina », *Ibid.*, p. 265.

<sup>113</sup> « Punto de vista antiimperialista » commence d'ailleurs par cette phrase : « Jusqu'à quel point peut-on assimiler la situation des républiques latino-américaines à celle des pays semi-coloniaux ? » Le point de divergence se situe précisément dans l'idée de ralliement des bourgeoisies nationales à l'impérialisme. *Ibid.*, p. 149.

<sup>114</sup> *Ibid.*, p. 79.

<sup>115</sup> Lazar JEIFETS et Víctor JEIFETS, *América Latina en la Internacional Comunista, 1919-1943 - Diccionario Biográfico*, op. cit., page 317.

<sup>116</sup> « Es imprescindible dar al movimiento del proletariado indígena o negro, agrícola e industrial, un carácter neto de lucha de clases ». « El problema de las razas en América Latina », SECRETARIADO SUDAMERICANO DE LA INTERNACIONAL COMUNISTA, *El movimiento revolucionario*, op. cit., page 267.

latine et dans chaque pays en son sein. C'est en tant que telle qu'il s'agit de l'analyser, c'est-à-dire à l'intersection de plusieurs échelles territoriales et sociales.

L'idée d'une « réalité » péruvienne, pour parler comme Mariátegui, est donc ancrée au cœur de l'approche politique et stratégique des Péruviens, tout en s'inscrivant simultanément dans un ordre et une dynamique mondiale. Codovilla ne s'y trompe d'ailleurs pas lorsqu'il réaffirme la validité du cadre stratégique proposé aux pays semi-coloniaux :

Pour "justifier" la création de ce parti [socialiste], les camarades en appellent à une réflexion du Secrétariat sur les conditions actuelles et même – pour utiliser une expression qui fait déjà référence (*ya clásica*) – sur la "réalité péruvienne". Indiscutablement, toute tactique doit être adaptée aux conditions particulières de chaque pays. Mais est-ce que les conditions du Pérou se différencient fondamentalement de celles des autres pays d'Amérique latine ? Absolument pas ! Il s'agit d'un pays semi-colonial, comme les autres. Et si l'Internationale communiste établit que dans tous les pays doivent être créés des Partis communistes, pourquoi le Pérou devrait-il constituer une exception ? On nous dit que "l'économie péruvienne est peu développée", et que, par conséquent, la conscience de classe du prolétariat est limitée. Mais n'est-ce pas là, justement, la caractéristique de tous les pays coloniaux ?<sup>117</sup>

Codovilla fonde son propos sur une citation de Lénine pour démontrer le contenu « réactionnaire » de la position des Péruviens : le retard économique ne peut servir, à ses yeux, de justification pour la non-constitution du Parti communiste<sup>118</sup>. Au contraire même, seul un PC prolétarien, dans sa base comme dans sa direction, est en mesure de mener efficacement la lutte révolutionnaire. Les autres intervenants sont unanimes et rappellent à tour de rôle le schéma kominternien. Le représentant étasunien, Hayman Levin, « Simons »<sup>119</sup>, en est un bon exemple :

Cette idée [les masses ne sont pas prêtes pour un PC] surgit de la fausse conception de ne pas constituer un PC jusqu'à ce que les masses soient prêtes. Un PC se constitue sur la base du programme de l'IC et avec les éléments qui sont en accord avec ce programme, même s'il ne regroupe qu'une partie du prolétariat. C'est une erreur de considérer qu'on ne peut former le Parti car tout le prolétariat n'y adhèrera pas. Il faut, camarades, avoir foi

---

<sup>117</sup> « Para "justificar" la creación de ese partido, los compañeros llaman a la reflexión al Secretariado sobre las condiciones ambientales y diríamos –para utilizar una expresión ya clásica–, sobre la "realidad peruana". Indiscutablemente, toda táctica debe ser adaptada a las condiciones peculiares de cada país. ¿Pero es que las condiciones del Perú se diferencian fundamentalmente de las del resto de los países de América Latina ? ¡Absolutamente, no ! Se trata de un país semicolonial, como los otros. Y si la Internacional Comunista establece que *en todos los países* deben crearse Partidos Comunistas, ¿por qué el Perú puede constituir una excepción ? Se dice que "la economía peruana está poco desarrollada", y que, por consiguiente, la conciencia de clase del proletariado es limitada. Pero, ¿no es esa, acaso, la característica de todos los países coloniales ? » Intervention de V. Codovilla, *Ibid.*, p. 187.

<sup>118</sup> Intervention de V. Codovilla, *Ibid.*

<sup>119</sup> Lazar JEIFETS et Víctor JEIFETS, *América Latina en la Internacional Comunista, 1919-1943 - Diccionario Biográfico*, op. cit., page 579.

en la classe ouvrière, évaluer exactement sa capacité de combativité, ne pas sous-estimer les forces avec lesquelles nous ferons la révolution.<sup>120</sup>

On comprend ici ce qui sépare les deux positions sur la question du parti : les Péruviens prétendent se joindre au mouvement communiste international en y apportant une organisation qui soit ajustée à la situation dans laquelle ils s'insèrent, quand leurs contempteurs défendent un modèle unique fondé sur une caractérisation économique large de vastes régions du monde. Cette opposition tourne, au fond, autour de l'insertion dans le monde des différents théâtres nationaux, et sur la manière de faire sens des orientations de l'IC pour chacun d'eux. C'est ce qu'Olga Ulianova a mis en évidence dans son article « Develando un mito » : les dirigeants du Komintern voient leur propre expérience (la Révolution russe) comme un modèle à suivre par tous, et les dirigeants argentins reprennent cette idée d'orientation des autres PC au nom de leur connaissance de l'expérience russe<sup>121</sup>.

C'est justement sous les auspices du modèle soviétique que se déroule le débat sur la question de l'autodétermination des peuples indigènes. Dans « El problema de las razas en América Latina », Mariátegui et ses co-auteurs décrivent un continent de plus de 100 millions d'habitants dont la majorité est indienne ou noire, appartenant à la classe des ouvriers et des paysans exploités, dont ils forment la quasi-totalité<sup>122</sup>. L'exploitation de classe se double d'un facteur de race transfrontalier, ce qui en fait un facteur éminemment révolutionnaire. Plus encore, ils affirment qu'il y aura révolution lorsque les masses indiennes et noires feront leur jonction avec les prolétaires blancs et métisses<sup>123</sup> ! Prenant l'exemple du Pérou, où l'on trouve dans le prolétariat tant des Noirs que des Indiens ou des immigrants chinois, ils mettent en avant le facteur économique et social commun à toute ces catégories, celui de l'exploitation<sup>124</sup>. En d'autres termes, les revendications des peuples ou des groupes souffrant du racisme doivent être posées à partir d'une compréhension démontrant la nature matérielle, économique et sociale de leur insertion dans chacune des sociétés latino-américaines. Ainsi, Mariátegui et ses

---

<sup>120</sup> « Esa idea surge de la falsa concepción de no constituir un Partido Comunista hasta que las masas obreras estén preparadas. Un Partido Comunista se constituye sobre la base del programa de la Internacional Comunista y con los elementos que están de acuerdo con este programa, aunque agrupe solamente una parte del proletariado. Es un error considerar que no se puede formar el Partido porque no todo el proletariado adherirá al mismo. Es necesario, compañeros, tener fe en la clase obrera, valorar exactamente su capacidad de combatividad, no subestimar las fuerzas con las cuales haremos la revolución ». Intervention d'Hayman Leven « Simons », SECRETARIADO SUDAMERICANO DE LA INTERNACIONAL COMUNISTA, *El movimiento revolucionario*, op. cit., page 61.

<sup>121</sup> Olga ULIANOVA, « Develando un mito », op. cit., page 102.

<sup>122</sup> « El problema de las razas en América Latina », SECRETARIADO SUDAMERICANO DE LA INTERNACIONAL COMUNISTA, *El movimiento revolucionario*, op. cit., page 271.

<sup>123</sup> « El problema de las razas en América Latina », *Ibid.*, p. 272.

<sup>124</sup> « El problema de las razas en América Latina », *Ibid.*, p. 287.



camarades démontrent que les revendications indigènes découlent directement de la lutte pour la terre – que cela soit en termes historiques (contre les spoliations liées à la Conquête) ou actuels (l'exploitation des paysans et l'accaparement des terres des indigènes par les propriétaires terriens). Les syndicats et la propagande politique doivent donc s'emparer de ces thèmes, et ne pas se concentrer uniquement sur les facteurs liés aux origines particulières de chaque groupe:

Seul le mouvement révolutionnaire classiste des masses indigènes exploitées pourra leur permettre de donner un sens réel à la libération de leur race, de l'exploitation, favorisant les conditions de leur auto-détermination politique.<sup>125</sup>

L'accent est mis sur le dénominateur commun qu'est l'exploitation plutôt que sur la diversité des peuples en tant que nations, tout en enrichissant l'analyse à partir des relations de discrimination patentées :

La lutte des classes, réalité primordiale que reconnaissent nos Partis, revêt indubitablement des caractères spéciaux quand l'immense majorité des exploités est constituée par une race, et que les exploités appartiennent quasiment exclusivement à une autre.<sup>126</sup>

Si les autres intervenants reconnaissent volontiers la centralité de la question de la terre dans la propagande à destination des peuples indigènes, le débat est vif pour ce qui touche à l'auto-détermination. Ainsi, le représentant de la Jeunesse communiste (JC), Zakhary Mikhailovich Rabinovich « Peters »<sup>127</sup>, s'oppose frontalement à la position des Péruviens qu'il assimile à un chauvinisme refusant d'abandonner le fétiche des frontières existantes entre les différents pays du continent<sup>128</sup>. L'argument se fonde sur une compréhension de la Nation comme fruit de la pénétration capitaliste, qui est encore incomplète en Amérique latine. L'autodétermination comme mot d'ordre est donc synonyme d'une reconnaissance effective de la nature agraire de la lutte des Indiens, et donc de son fondement national, car « chaque question nationale est, à 90 %, une question agraire », dit-il en citant Lénine<sup>129</sup>. La solution doit par conséquent en passer par un soulèvement qui lie le droit des peuples à disposer d'eux-

<sup>125</sup> « Sólo el movimiento revolucionario clasista de las masas indígenas explotadas podrá permitirles dar un sentido real a la liberación de su raza, de la explotación, favoreciendo las posibilidades de su auto-determinación política ». « El problema de las razas en América Latina », *Ibid.*, p. 288.

<sup>126</sup> « La lucha de clases, realidad primordial que reconocen nuestros Partidos, reviste indudablemente caracteres específicos cuando la inmensa mayoría de los explotados está constituida por una raza, y los explotadores pertenecen casi exclusivamente a otra ». « El problema de las razas en América Latina », *Ibid.*, p. 275.

<sup>127</sup> Lazar JEIFETS et Víctor JEIFETS, *América Latina en la Internacional Comunista, 1919-1943 - Diccionario Biográfico, op. cit.*, page 511.

<sup>128</sup> Intervention de Zakhary Mikhailovich Rabinovich « Peters », SECRETARIADO SUDAMERICANO DE LA INTERNACIONAL COMUNISTA, *El movimiento revolucionario, op. cit.*, page 299.

<sup>129</sup> « Cada cuestión nacional es, en el 90 %, cuestión agraria ». Intervention de Zakhary Mikhailovich Rabinovich « Peters », *Ibid.*, p. 298.

mêmes avec les revendications agraires. Une solution de type fédération d'une République Indienne, sur le modèle soviétique, n'est donc pas à exclure<sup>130</sup>. Le délégué vénézuélien *Martínez* critique durement les Péruviens en leur attribuant un « sémitisme », et il invoque les thèses du VI<sup>e</sup> congrès portant sur l'Afrique du Sud pour appuyer l'idée de la formation d'une république indigène<sup>131</sup>.

Les propositions des Péruviens sont clairement opposées à l'idée d'une république séparée<sup>132</sup>. Rappelant l'opposition de l'IC elle-même à un « sionisme noir » en Amérique latine, ils insistent sur le facteur économique et social :

[...] la constitution de la race indigène en un État ne conduira pas, dans le moment actuel, à la dictature du prolétariat indien et encore moins à la formation d'un État indien sans classes [...] mais à la constitution d'un État indien avec toutes les contradictions internes et externes des États bourgeois.<sup>133</sup>

Renversant la proposition de Rabinovich, Pesce pose que si 90 % du problème national est agraire, alors le problème agraire est par conséquent un problème à 90 % racial ! Ainsi :

Nous croyons que le mot d'ordre qui fera de l'Indien un allié du prolétariat non-Indien dans la lutte pour ses revendications ne doit pas être le mot d'ordre de l'auto-détermination indienne, mais bien le mot d'ordre qui pose pour les Indiens leurs revendications de classe opprimé et exploitée : cela pourra les transformer en alliés du prolétariat allogène, cela pourra permettre de leur donner un esprit de classe, tâche fondamentale de la propagande marxiste.<sup>134</sup>

En termes plus généraux, ce qui oppose Rabinovich et les Péruviens est la caractérisation exacte des revendications indiennes. Si le droit des peuples à l'auto-détermination reconnaît bien l'oppression particulière dont souffrent les Indiens, elle escamote en revanche la nature de classe de leur insertion dans la société péruvienne. De ce fait elle obère la possibilité d'une convergence révolutionnaire fondée sur l'exploitation plutôt que sur l'oppression. C'est de ce

<sup>130</sup> Intervention de Zakhary Mikhailovich Rabinovich « Peters », *Ibid.*, p. 299.

<sup>131</sup> Intervention de *Martínez*, *Ibid.*, p. 301.

<sup>132</sup> Notons au passage que cette opposition à l'idée de l'auto-détermination suffit à Marc Becker pour définir Mariátegui comme « orthodoxe », au nom de la prépondérance du critère de classe sur le critère de race et/ou national. Marc BECKER, « Mariátegui, the Comintern and the Indigenous Question in Latin America », *Science & Society*, octobre 2006, vol. 70, n° 4, pp. 450-479, page 452.

<sup>133</sup> « la constitución de la raza india en un Estado autónomo no conduciría en el momento actual, a la dictadura del proletariado indio ni mucho menos a la formación de un Estado indio sin clases [...] sino a la constitución de un Estado burgués con todas las contradicciones internas y externas de los Estados burgueses ». « El problema de las razas en América Latina », SECRETARIADO SUDAMERICANO DE LA INTERNACIONAL COMUNISTA, *El movimiento revolucionario*, *op. cit.*, page 288.

<sup>134</sup> « Nosotros creemos que la palabra de orden que hará del Indio un aliado del proletariado no indio en la lucha por sus reivindicaciones, no debe ser la palabra de orden de la autodeterminación india, sino la palabra de orden que plantea a los Indios sus reivindicaciones de clase oprimida y explotada : eso podrá transformarlos en aliados del proletariado alógeno, eso podrá llegar a darles un espíritu de clase, tarea fundamental de la propaganda marxista ». Intervention d'Hugo Pesce « Saco », *Ibid.*, p. 314.

point de vue que Mariátegui et ses camarades prennent le contre-pied de l'IC, non pas pour évacuer le problème de la race, mais en l'intégrant à une analyse stratégique révolutionnaire tirée de leur contexte national.

Le troisième aspect au centre des débats est la question de l'impact de la pénétration impérialiste. La lutte anti-impérialiste est, comme nous l'avons vu, un des piliers de l'action de l'IC dans le monde colonial et semi-colonial, qui représente alors l'essentiel du monde extra-occidental (hors URSS). Le débat va se cristalliser sur un point particulier, mais néanmoins très important car situé à la clé de voûte de la pensée stratégique des jeunes PC : l'impérialisme est-il un facteur de progrès pour les pays latino-américains ? Comme nous l'avons vu, pour les délégués argentins il n'y a pas l'ombre d'un doute : la pénétration impérialiste n'est en rien garante de progrès. Pis même, elle « déforme » les économies du continent. Comme le déclare Paulino González Alberdi :

Il y a des camarades qui ne comprennent pas qu'il [l'impérialisme] ne joue pas un rôle progressiste, mais de déformation du développement économique des peuples latino-américains.<sup>135</sup>

Il est en complet accord avec Codovilla ou Rabinovich (« Peters ») sur ce point. De même, Humbert-Droz parle de « développement unilatéral et monstrueux »<sup>136</sup>, débouchant sur la formation d'une bourgeoisie parasitaire (c'est-à-dire qui n'investit pas dans l'industrie, mais préfère la banque, les services de la dette, la bureaucratie)<sup>137</sup>. L'impérialisme est par ailleurs, selon lui, un acteur organique de l'instabilité politique de la région, achetant les parlementaires et provoquant les crises politiques et les conflits<sup>138</sup>. On retrouve cette même naturalisation du développement capitaliste dans l'exposé des Péruviens lorsqu'ils prétendent démontrer que l'impérialisme n'est pas nécessairement l'allié naturel des grands propriétaires terriens, et vice versa<sup>139</sup>. La pénétration impérialiste apparaît donc comme un facteur de disruption, de désordre dans le cours « naturel » du progrès des forces productives. Mais n'est-ce vraiment que cela ?

---

<sup>135</sup> « Hay compañeros que no comprenden que ese papel no es de progreso, sino de deformación del desarrollo económico de los pueblos latinoamericanos ». Intervention de González Alberdi, *Ibid.*, p. 36.

<sup>136</sup> Intervention d'Humbert-Droz « Luís », *Ibid.*, p. 43.

<sup>137</sup> Intervention d'Humbert-Droz « Luís », *Ibid.*, p. 44.

<sup>138</sup> « La lucha antiimperialista y los problemas de la táctica en los partidos comunistas de América Latina », *Ibid.*, p. 88.

<sup>139</sup> « [...] le mouvement naturel du développement capitaliste – ouvrages d'irrigation, exploitation de nouvelles mines, etc. – va à l'encontre des intérêts et des privilèges de la féodalité » (« el movimiento natural del desarrollo capitalista -obras de irrigación, explotación de nuevas minas, etc.- va contra los intereses y privilegios de la feudalidad »). « Punto de vista antiimperialista », *Ibid.*, p. 151.

Les Péruviens soulignent l'incurie de la classe des grands propriétaires terriens, leur incapacité à moderniser les moyens de production et même leur opposition aux projets d'irrigation comme celui de l'ingénieur américain Sutton<sup>140</sup>. S'ils soulignent l'adhésion des *terratenientes*, les grands propriétaires terriens, à la pénétration impérialiste, favorisée par le « sentiment racial », et qu'ils insistent sur l'incapacité du capitalisme « comme système politique et économique » à mettre en place une « économie émancipée des tares féodales »<sup>141</sup>, leur réflexion met en évidence les points de contradiction de l'économie dépendante qu'est celle du Pérou. Ils rappellent comment l'incompétence des grands propriétaires d'*haciendas* sucrières du *Valle de Chicama* a provoqué l'intervention directe de grandes firmes impérialistes étrangères<sup>142</sup>. L'impérialisme est donc à la fois responsable du maintien d'une classe féodale et de sa supplantation lorsque son manque de compétence gêne les performances de la production. Est-ce à dire alors que la pénétration impérialiste pourrait jouer un rôle dans la liquidation du féodalisme, et donc un rôle progressiste ? Le texte de Mariátegui laisse planer un doute lorsqu'il démontre que les intérêts de l'impérialisme ne coïncident pas nécessairement avec ceux des grands propriétaires terriens. Si les capitalistes étrangers exploitent en tirant parti des conditions de semi-esclavage des ouvriers agricoles, rien ne permet cependant d'affirmer qu'ils sont indéfectiblement liés à la classe féodale :

Certainement, le capitalisme impérialiste utilise le pouvoir de la classe féodale, *tant qu'il la considère comme la classe politiquement dominante. Mais ses intérêts économiques ne sont pas les mêmes. La petite bourgeoisie*, même la plus démagogique, si elle atténue dans la pratique ses impulsions les plus nationalistes, peut aboutir à la même alliance étroite avec le capitalisme impérialiste. Le capital financier se sentira plus sûr si le pouvoir est entre les mains d'une classe plus nombreuse qui, satisfaisant certaines revendications urgentes et troublant l'orientation classiste des masses, est en meilleures conditions pour défendre les intérêts du capitalisme que la vieille classe féodale honnie [...]. La création de la petite propriété, l'expropriation des *latifundia*, la liquidation des privilèges féodaux, ne sont pas immédiatement contraires aux intérêts de l'impérialisme. Au contraire, dans la mesure où les vestiges féodaux entravent le développement d'une économie capitaliste, ce mouvement de liquidation de la féodalité coïncide avec les exigences de la croissance capitaliste, promue par les investissements et les techniciens de l'impérialisme. Que disparaissent les *latifundia*, qu'à leur place se constitue une économie agraire fondée sur ce que la démagogie bourgeoise nomme la "démocratisation" de la propriété du sol, que les vieilles aristocraties se voient remplacées par une bourgeoisie et une petite-bourgeoisie plus puissante et influente – et par conséquent plus apte à garantir la paix sociale – rien de tout cela n'est contraire aux intérêts de l'impérialisme.<sup>143</sup>

<sup>140</sup> « Punto de vista antiimperialista », *Ibid.*, p. 151-152.

<sup>141</sup> « El problema de las razas en América Latina », *Ibid.*, p. 265.

<sup>142</sup> « El problema de las razas en América Latina », *Ibid.*, p. 272.

<sup>143</sup> « Ciertamente, el capitalismo imperialista utiliza el poder de la clase feudal, en tanto que la considera la clase políticamente dominante. Pero, sus intereses económicos no son los mismos. La pequeña burguesía, sin exceptuar a la más demagógica, si atenúa en la práctica sus impulsos más marcadamente nacionalistas,

Il ne s'agit pas tant de voir dans l'impérialisme un facteur de progrès, mais bien de comprendre sa dynamique opportuniste, sa logique interne. En ce sens, s'il est de son « intérêt » d'appuyer telle fraction des élites contre telle autre, Mariátegui nous dit que l'impérialisme choisira sans état d'âme. Cela ne revient pas à dire que les enclaves impérialistes appliquent des méthodes et techniques importées des pays industrialisés. Au contraire, l'attractivité même du Pérou réside dans sa main-d'œuvre corvéable<sup>144</sup> ! Il s'agit plutôt de proposer une grille d'analyse qui ne fasse pas de corrélation immédiate entre capitalisme et progrès à l'échelle nationale. La logique capitaliste dans sa forme impérialiste ne peut pas être comprise comme une simple forme d'importation d'un capitalisme « pur », ou au contraire d'une déformation d'une trajectoire capitaliste nationale idéal-typique. Elle est un agent contradictoire, dont la pénétration doit être analysée en fonction des intérêts qu'elle poursuit et des appuis qu'elle suscite au sein de la formation sociale péruvienne<sup>145</sup>. C'est pourquoi Mariátegui en appelle à un examen serré des tenants et des aboutissants de la question. Ainsi, dans les enclaves de production impérialiste comme les mines, des méthodes et techniques modernes côtoient des formes de contrainte des travailleurs dignes des *latifundia*. Doit-on en conclure qu'aucune amélioration technique ni aucun gain de productivité n'en résulte ? Ou que cette même production ne pourrait se satisfaire d'un autre ordre politique ? Mariátegui avance que le régime de Leguía<sup>146</sup> est précisément l'incarnation

---

puede llegar a la misma estrecha alianza con el capitalismo imperialista. El capital financiero se sentirá más seguro, si el poder está en manos de una clase social más numerosa, que, satisfaciendo ciertas reivindicaciones apremiosas y estorbando la orientación clasista de las masas, está en mejores condiciones que la vieja y odiada clase feudal de defender los intereses del capitalismo [...]. La creación de la pequeña propiedad, la expropiación de los latifundios, la liquidación de los privilegios feudales, no son contrarios a los intereses del imperialismo, de un modo inmediato. Por el contrario, en la medida en que los rezagos de feudalidad entran el desenvolvimiento de una economía capitalista, ese movimiento de liquidación de la feudalidad, coincide con las exigencias del crecimiento capitalista, promovido por las inversiones y los técnicos del imperialismo; que desaparezcan los grandes latifundios, que en su lugar se constituya una economía agraria basada en lo que la demagogia burguesa llama la "democratización" de la propiedad del suelo, que las viejas aristocracias se vean desplazadas por una burguesía y una pequeña burguesía más poderosa e influyente -y por lo mismo más apta para garantizar la paz social-, nada de esto es contrario a los intereses del imperialismo. « Punto de vista antiimperialista », José Carlos MARIÁTEGUI, *IP*, *op. cit.*, pages 92-93. Nous citons le texte à partir d'une autre source car il est apparu que le segment que nous mettons en italique ne figure pas dans le compte-rendu de la conférence. Il nous est impossible, à ce stade de la recherche, d'attribuer cette modification à une quelconque censure. Il nous est également impossible d'éliminer complètement cette hypothèse.

<sup>144</sup> « La condition retardataire des races indigènes et noire qui vivent sur la terre exploitée par le capital est précisément un des facteurs les plus puissants qui maintiennent l'exploitation de l'homme par l'homme dans ces pays semi-coloniaux » (« La condición atrasada de las razas indígenas y negra que habitan la tierra explotada por el capital, es precisamente uno de los factores más poderosos que mantienen la explotación del hombre por el hombre en estos países semicoloniales »). « El problema de las razas en América Latina », SECRETARIADO SUDAMERICANO DE LA INTERNACIONAL COMUNISTA, *El movimiento revolucionario*, *op. cit.*, page 265.

<sup>145</sup> L'exploitation du caoutchouc amazonien constitue un bon exemple des effets contradictoires et complexes de la cohabitation de formes capitalistes et esclavagistes dans une entreprise impérialiste. Voir Guido PENNANO, *La Economía del Caucho*, *op. cit.*

<sup>146</sup> « Punto de vista antiimperialista », *Ibid.*, p. 151.

d'une modernisation, que l'*Oncenio* est aussi la manifestation d'un accommodement des puissances impérialistes à l'exercice du pouvoir par une autre classe que les grands propriétaires terriens<sup>147</sup>. Dans les mots d'Hugo Pesce, le capitalisme joue par conséquent un rôle d'accélérateur « chaque fois que cela lui convient »<sup>148</sup>. L'analyse des Péruviens se démarque donc de toute lecture univoque de l'impérialisme, que ce soit comme « déformateur » d'un cours « naturel » du développement du capitalisme national, ou comme facteur de progrès des forces productives. C'est dans une vision dialectique d'insertion de la formation sociale péruvienne dans l'économie mondiale que Mariátegui et ses camarades s'inscrivent.

L'argument de fond porté par les Péruviens, qui transparait dans leurs deux interventions majeures, provoque une levée de boucliers dans l'auditoire. Ainsi, Rabinovich déclare :

Il est nécessaire de détruire complètement la légende bourgeoise et contre-révolutionnaire selon laquelle, dans la période actuelle, la pénétration impérialiste développe les forces productives des pays d'Amérique latine.<sup>149</sup>

De même, Paulino González Alberdi, du PC argentin, retourne la proposition des Péruviens : l'impérialisme n'est pas un facteur de liquidation du féodalisme, mais bien la garantie de sa persistance<sup>150</sup>. Codovilla appuie sur la « contradiction » des Péruviens :

Le développement capitaliste signifie le développement normal de l'économie nationale et non l'adaptation de cette économie aux nécessités du marché international – ou aux intérêts impérialistes – qui augmente la dépendance économique et politique de nos pays vis-à-vis de l'impérialisme.<sup>151</sup>

<sup>147</sup> Hugo Pesce donne un résumé tout à fait clair de la position des Péruviens : « [...] en aucune manière nous ne croyons que la pénétration impérialiste soit un facteur progressiste. Nous soutenons seulement que l'impérialisme n'immobilise pas toujours les structures économiques – en particulier féodales – qu'il rencontre dans le pays qu'il envahit. Souvent l'impérialisme, s'il déforme effectivement le procès capitaliste normal, ne donne pas moins à son développement un rythme plus accéléré, dans une vision plus concrète des intérêts de sa fonction hégémonique et exploiteuse ». (« bajo ningún concepto creemos que la penetración imperialista sea un factor progresista. Solamente sostenemos que no siempre el imperialismo inmoviliza las estructuras económicas –especialmente feudales–, que encuentran en el país que invade. Muchas veces el imperialismo, si bien es cierto que deforma el proceso capitalista normal, no deja de imprimir a su desarrollo un ritmo más acelerado, dentro de una visión más concreta de los intereses de su función hegemónica y explotadora ».) Intervention d'Hugo Pesce « Saco », SECRETARIADO SUDAMERICANO DE LA INTERNACIONAL COMUNISTA, *El movimiento revolucionario*, op. cit., page 332.

<sup>148</sup> *Ibid.*

<sup>149</sup> « Es necesario destruir completamente la leyenda burguesa y contrarrevolucionaria, que en el período actual, la penetración imperialista desarrolla las fuerzas productivas de los países de América Latina ». Intervention de Zakhary Mikhailovich Rabinovich « Peters », SECRETARIADO SUDAMERICANO DE LA INTERNACIONAL COMUNISTA, *El movimiento revolucionario*, op. cit., page 159.

<sup>150</sup> Intervention de Paulino González Alberdi, *Ibid.*, p. 328.

<sup>151</sup> « Desarrollo capitalista significa el desarrollko normal de la economía nacional y no la adaptación de esa economía a las necesidades del mercado internacional –o a los intereses imperialistas– que aumenta la dependencia económica y política de nuestros países hacia el imperialismo ». Intervention d'Hugo Pesce « Saco », *Ibid.*, p. 334.

Pire encore, si l'impérialisme a un rôle progressiste, il faut alors en toute logique le laisser faire, c'est-à-dire adopter la position passive des socialistes<sup>152</sup> ! Pour González Alberdi, les Péruviens ne parviennent pas à comprendre l'économie nationale dans son ensemble, ils restent limités à telle ou telle branche où l'impérialisme peut avoir un effet modernisateur, sans voir le décalage par rapport au reste de l'activité productive<sup>153</sup>. On a donc une opposition frontale sur le concept même de pénétration impérialiste, au sens où les Péruviens et leurs contradicteurs semblent ne pas faire porter l'argument sur le même point<sup>154</sup>.

Trois enjeux majeurs opposent donc les représentants péruviens et les représentants de l'IC : la question nationale (et donc de l'auto-détermination), la question du Parti, et, au fond, la question qui rassemble les autres : celle de l'adéquation de la catégorie de « semi-colonie », qui entraîne la discussion sur la question de l'impérialisme et sa pénétration. Une fois rassemblés, les arguments du débat doivent cependant être analysés en fonction également des autres prises de parole, et du ton général qui domine la conférence. Est-on en présence d'une mise en demeure des Péruviens de s'aligner sur les préconisations de l'IC ? Les représentants de l'IC et les Péruviens envisagent-ils une rupture à un quelconque moment ?

---

<sup>152</sup> *Ibid.*

<sup>153</sup> *Ibid.*, p. 338.

<sup>154</sup> Notons cependant qu'Humbert-Droz se pose en conciliateur : « Ce serait une erreur que de nier que l'impérialisme capitaliste développe les formes de production rationalisées et qu'il fait davantage entrer la production latino-américaine dans le système de production capitaliste. Dans ces pays, il développe une économie unilatérale, monstrueuse, mais il développe la production sous les formes capitalistes les plus modernes. Cependant, il serait faux de penser que les modes d'exploitation de la main-d'œuvre, des ouvriers, en passe de ce fait par une transformation radicale ». (« Sería un error negar que el imperialismo capitalista desarrolla las formas de producción racionalizadas y que hace entrar más las formas de producción latinoamericana en el sistema de producción capitalista. En estos países desarrolla una economía unilateral, monstruosa pero desenvuelve la producción bajo las formas capitalistas más modernas. Sin embargo, sería erróneo pensar que los modos de explotación de la mano de obra, de los obreros, sufre por este hecho, una transformación radical ».) Intervention d'Humbert-Droz « Luís », SECRETARIADO SUDAMERICANO DE LA INTERNACIONAL COMUNISTA, *El movimiento revolucionario*, op. cit., page 45.

## C. La voix solitaire des Péruviens : vers une rupture avec l'IC ?

L'analyse des débats entre Mariátegui et l'IC est un marqueur historiographique qui, souvent, en dit plus sur l'historien qui la produit que sur la réalité des échanges ayant eu lieu à Buenos Aires. Comme nous l'avons démontré ailleurs<sup>155</sup>, la lecture faite de ces événements dépend, évidemment, de la période (notamment en termes d'outils, de sources disponibles et de concepts), mais aussi des orientations politiques de l'historien lui-même. Ainsi, si un débat existe dans les années 1960 entre apristes<sup>156</sup> et communistes<sup>157</sup> pour la revendication de l'icône Mariátegui, les auteurs de la gauche non-soviétique mettent en avant un ancrage hétérodoxe à partir de la fin des années 1970, par opposition évidente au stalinisme des organes communistes des années 1930. Au-delà de l'étude des textes de Mariátegui sur la stratégie révolutionnaire, l'anti-impérialisme ou le Parti, les relations supposément tendues – voire ouvertement conflictuelles – avec le Komintern jouent dans ce cas un rôle prépondérant dans la qualification du projet mariatéguien<sup>158</sup>. *A contrario*, les travaux plus récents tendent plutôt à pondérer les affirmations de « rupture » en s'appuyant sur une histoire plus documentée et en croisant davantage les sources – en s'appuyant, par exemple, sur l'histoire d'autres PC, comme Luiz Bernardo Pericás pour le PC brésilien<sup>159</sup>, ou sur les archives du Komintern pour toute l'Amérique latine<sup>160</sup>. Il faut cependant souligner l'importance de la diffusion de la thèse de la rupture, qui devient dans un certain nombre d'articles et de publications un fait acquis que l'on ne remet plus en question<sup>161</sup>. Quelle conclusion tirer des échanges décrits plus haut ?

---

<sup>155</sup> Jean-Ganesh LEBLANC, *Mythe et communisme inca chez José Carlos Mariátegui*, ENS de Lyon/IEP de Lyon, Mémoire de recherche, 2015, page 12.

<sup>156</sup> Voir Eugenio CHANG-RODRÍGUEZ, *La literatura política de González Prada, Mariátegui y Haya de la Torre*, *op. cit.*

<sup>157</sup> Voir notamment Jorge DEL PRADO, « Mariátegui - Marxista-Leninista », *op. cit.*

<sup>158</sup> C'est le cas de certains des principaux commentateurs de Mariátegui, comme José Aricó (voir José María ARICÓ, « Mariátegui y la formación del Partido Socialista Peruano », *op. cit.*) et Alberto Flores Galindo (Alberto FLORES GALINDO, *La agonía de Mariátegui*, *op. cit.*).

<sup>159</sup> Voir Luiz Bernardo PERICÁS, « José Carlos Mariátegui e o Brasil », *Estudos Avançados*, 2010, vol. 24, n° 68, pp. 335-361. Et Luiz Bernardo PERICÁS, « José Carlos Mariátegui e o Comintern », *Lutas Sociais*, 2011, n° 25/26, pp. 176-190.

<sup>160</sup> Il faut ici citer les travaux de Jürgen Mothes : Jürgen MOTHES, « 'Luis' gegen Mariátegui? Zur Rolle von Jules Humbert-Droz bei der Entwicklung der Lateinamerikapolitik der Kommunistischen Internationale », in *Centenaire Jules Humbert-Droz : Actes*, La Chaux de Fonds, Fondation Jules Humbert-Droz, 1992, pp. 139-167.

<sup>161</sup> Leila Escorsim cite par exemple Héctor ALIMONDA, *José Carlos Mariátegui*, São Paulo, Brasiliense, 1983, pages 67 et sq.



Doit-on y voir une ingérence, ou une animosité des représentants de l'IC ? Quel crédit accorder à la thèse d'une potentielle rupture entre les représentants péruviens et le Komintern ?

Dans un premier temps, il est impératif de rappeler qu'aucun élément matériel ne vient appuyer la thèse d'une rupture de fait entre les Péruviens et l'IC. Les échanges avec l'Internationale ne s'interrompent pas, et aucune sanction n'est prise contre les dirigeants du PSP. Les « directives provisoires pour le travail du PC péruvien » envoyées le 20 septembre 1930<sup>162</sup> (soit quelques mois après le passage du PSP à l'appellation communiste), bien qu'elles applaudissent le changement de ligne, ne mentionnent en rien une quelconque interruption – ou reprise – des échanges. Par ailleurs, si les débats ont pu être vifs à Buenos Aires, Hugo Pesce lui-même ne semble pas en être particulièrement affecté, comme il l'écrit à Mariátegui après la Conférence :

[...] notre action pendant cette conférence a été de donner une impression la plus exacte possible de la situation économique et politique réelle du Pérou, d'exposer les possibilités d'action politique que nous avons en ce moment, ainsi que d'exposer notre projet de constitution du Parti Socialiste dans la forme que tu connais. Évidemment, le désir sincère et fondé des représentants de l'IC, comme du SSA, a été que nous constituions au Pérou un Parti Communiste. Nous avons exposé toutes les raisons qui nous ont amenés, après un long débat, à la décision de fonder un Parti Socialiste... La discussion pendant le Congrès, ainsi que dans les sessions de Comité, se sont déroulées, inutile de le dire, dans une ambiance non seulement de franche camaraderie, mais aussi, contrairement aux suppositions faites par les camarades péruviens exilés, de la plus grande compréhension de nos problèmes et d'un véritable esprit de coopération de la part des dirigeants.<sup>163</sup>

Pourtant, les confrontations de Pesce, Portocarrero et Codovilla pendant la conférence font bien apparaître une certaine aspérité. Une question qui se pose alors est celle de savoir si le ton tranchant qui est, notamment, celui des délégués argentins, est réservé aux Péruviens. Or, à la lecture, il apparaît que les représentants colombiens, paraguayens et boliviens sont critiqué tout aussi durement. Ainsi, si la question de Tacna et Arica retient l'attention des

<sup>162</sup> « Directivas Provisorias para el trabajo del PC de Perú », VÍCTOR JEIFETS et Andrey SCHELCHKOV (dir.), *La Internacional Comunista en América Latina en documentos del archivo de Moscú*, op. cit., page 1202.

<sup>163</sup> « nossa ação durante esta Conferência foi a de dar uma impressão mais exata possível da real situação econômica e política do Peru, de expor as possibilidades de ação política que temos nestes momentos, assim como de expor nosso projeto de constituição do Partido Socialista na forma que você conhece. Evidentemente, o desejo sincero e fundado dos representantes da IC, assim como do SSA, foi que constituíssemos no Peru um Partido Comunista. Expusemos todas as razões que nos levaram, depois de longo debate, à decisão de fundar o Partido Socialista... A discussão durante o Congresso, assim como em sessões de Comitê, se desenvolveram, inútil dizê-lo, dentro de um ambiente não só da mais franca camaradagem, mas também, contrariamente a suposições feitas por companheiros peruanos desterrados, da maior compreensão de nossos problemas e de um verdadeiro espírito de cooperação por parte dos dirigentes » Ricardo LUNA VEGAS, *José Carlos Mariátegui, ensayo biográfico*, Lima, Editorial Horizontes, 1989, pages 67-68. Apud Luiz Bernardo PERICÁS, « José Carlos Mariátegui e o Comintern », op. cit., page 180.

historiens comme exemple de critique contre les Péruviens<sup>164</sup>, Codovilla ne manque pas de mots durs pour le manque d'action révolutionnaire des PC du Paraguay et de Bolivie pendant les escarmouches entre ces deux pays<sup>165</sup>. De même, les Colombiens sont attaqués pour leur incapacité à armer les grévistes de la grande grève bananière de 1928<sup>166</sup>. Le ton général utilisé est suffisamment incisif pour provoquer une réaction de la part du délégué vénézuélien *Martínez* :

L'autre point que je voulais aborder dans cette conférence, est la manière avec laquelle sont critiquées les erreurs des camarades. Je me souviens que dans *La Correspondance Sud-américaine* est paru un article au ton rude ou, en tout cas, pas du tout serein, contre une position du camarade de la Plaza, du Mexique. Cette manière de corriger les erreurs me paraît déplacée, car elle démoralise beaucoup de camarades et crée chez eux une série de rancœurs (*asperezas*) quand ils se voient si durement critiqués.<sup>167</sup>

Ce qui singularise le cas des Péruviens n'est donc pas la critique en tant que telle. C'est plutôt le fait qu'ils sont eux-mêmes porteur d'une vision stratégique, théorique et politique qui ne reprend pas complètement celle de l'IC. La question qui se pose est donc de savoir dans quelle mesure elle peut être lue comme ouvertement antagonique.

On observe deux tendances (à l'exclusion des récupérations ouvertement partisans, que nous laissons de côté) dans les exégèses de la Conférence de Buenos Aires. D'un côté, se trouvent trois figures très importantes des études sur Mariátegui : Aníbal Quijano, José Aricó et Alberto Flores Galindo. Ces trois auteurs insistent fortement sur l'*incompatibilité* du projet porté par le PSP avec celui du Komintern. Ils mettent en avant les axes critiques de l'IC relevés plus haut, tout en soulignant l'impossibilité même du projet mariáteguien. Aricó nous présente Mariátegui comme le héros d'un socialisme « populaire » et démocratique<sup>168</sup>, lié aux mouvements sociaux divers, et par conséquent contradictoire avec un PC qui se veut uniquement ouvrier<sup>169</sup>. Pour lui, il y a une opposition frontale entre les deux projets, qui voue le PSP et sa proposition de parti comme résultat du mouvement de masse (et non comme

<sup>164</sup> Voir par exemple Alberto FLORES GALINDO, *La agonía de Mariátegui*, *op. cit.*, page 25.

<sup>165</sup> « La situación internacional de América Latina y los peligros de la guerra », SECRETARIADO SUDAMERICANO DE LA INTERNACIONAL COMUNISTA, *El movimiento revolucionario*, *op. cit.*, page 29.

<sup>166</sup> *Ibid.*, p. 93.

<sup>167</sup> « Otro punto que quería tocar en esta conferencia, es el referente a la forma cómo se critica los errores de los compañeros. Recuerdo que en *La Correspondencia Sudamericana* apareció un artículo de tono áspero o por lo menos, nada sereno, contra una concepción del compañero de la Plaza, de México. Esta manera de corregir errores, me parece desafortunada, puesto que desmoraliza a muchos camaradas y crea una serie de asperezas en esos compañeros que se ven tan duramente criticados ». Intervention de *Martínez*, *Ibid.*, p. 174.

<sup>168</sup> Ce point est particulièrement développé dans José María ARICÓ, « Mariátegui y la formación del Partido Socialista Peruano », *op. cit.*

<sup>169</sup> José ARICÓ, « Introducción », *op. cit.*, page 54.

préalable<sup>170</sup>) à l'échec dans les conditions de l'époque. L'idée mariáteguienne d'un parti qui soit l'expression d'un mouvement populaire, et qui se démarque à la fois de l'hégémonie petite-bourgeoise prônée par l'APRA, et de l'ouvriérisme du Komintern, est chez Aricó le signe du caractère visionnaire de sa pensée, et simultanément de son impossibilité historique<sup>171</sup>. On retrouve le même diagnostic chez Flores Galindo<sup>172</sup>, qui insiste en particulier sur l'isolement des Péruviens à Buenos Aires<sup>173</sup> et sur le mépris affiché de Codovilla pour Mariátegui, qui serait à ses yeux un « intellectuel »<sup>174</sup> et par conséquent inadéquat pour diriger un parti communiste. Aníbal Quijano rappelle les différends qui éclatent à Buenos Aires, et insiste sur l'opposition de Mariátegui à l'étapisme du Komintern :

[...] [Dans le projet mariáteguien] en même temps que sont réalisées les « tâches » démocrates-bourgeoises, les tâches spécifiquement socialistes sont déjà en marche, au sein d'un même et unique processus, pendant lequel il se déleste de son contenu de classe, il « devient » prolétaire à mesure que mûrit la transition. Ainsi, les « tâches démocratiques-bourgeoises » endossent, dès le départ, dans le processus, une direction tendancielle non-bourgeoise, puisqu'elles sont marquées et conditionnées par le caractère socialiste du processus global.

De ce fait, et à cause de cela, la direction prolétarienne de la révolution [en] est la pierre angulaire. Et cela ne peut être garanti que par un Parti dont la direction est prolétarienne. Mais, dans les conditions concrètes du Pérou, comme le signale Mariátegui, cela ne suppose pas un parti ouvrier, mais une base sociale plus large, et dans le cas péruvien, ouvrière et paysanne, fondamentalement. C'est, par conséquent, le caractère de classe de sa ligne politique stratégique, de sa direction (pas seulement de ses dirigeants), qui définit le caractère de classe du Parti.<sup>175</sup>

Fondé sur l'étude de la stratégie, mais plus fondamentalement sur le marxisme de Mariátegui et la dynamique de sa pensée, Quijano propose la démonstration d'une incompatibilité logique entre le projet mariáteguien et les directives kominterniennes.

Les trois auteurs concluent ainsi à une opposition frontale entre Mariátegui et l'IC, et à une tension qui semble loin de la « franche camaraderie » à laquelle Pesce fait allusion dans

<sup>170</sup> José ARICÓ, « O marxismo latinoamericano nos anos da Terceira Internacional », *op. cit.*, page 458.

<sup>171</sup> José ARICÓ, « Introducción », *op. cit.*, page 54.

<sup>172</sup> Alberto FLORES GALINDO, *La agonía de Mariátegui*, *op. cit.*, page 33.

<sup>173</sup> *Ibid.*, p. 22.

<sup>174</sup> *Ibid.*, p. 28.

<sup>175</sup> « al mismo tiempo en que están llevándose a cabo las “tareas” democrático-burguesas, están ya en curso las tareas específicamente socialistas, dentro de un mismo y único proceso, durante el cual ese proceso va depurándose en su contenido de clase, “deviene” proletaria conforme madura la transición. Así, las “tareas democrático-burguesas” asumen, desde la partida, en el proceso un sentido tendencial no burgués, pues están enmarcadas y condicionadas por el carácter socialista del proceso global.

Por eso y para eso, la dirección proletaria de la revolución es la piedra de toque. Y ello sólo puede ser asegurado por un partido cuya dirección sea proletaria. Pero, en las condiciones concretas del Perú, señala Mariátegui, eso no supone un partido obrero, sino uno de base social más amplia, y en el caso peruano, obrera y campesina fundamentalmente. Es, por lo tanto, el carácter de clase de su línea política estratégica, de su dirección (no sólo de sus dirigentes), lo que define el carácter de clase del partido ». Aníbal QUIJANO, « Prólogo. José Carlos Mariátegui: Reencuentro y debate », *op. cit.*, page 104.

sa lettre. Luiz Bernardo Pericás précise que les Péruviens se trouvent isolés même au moment des repas et des pauses entre les séances, sans cependant citer de source pour appuyer ses affirmations. Par ailleurs, s'ils mettent l'accent sur le conflit entre Mariátegui et le Komintern, tous concluent à l'absence de rupture effective. Ainsi, Flores Galindo note :

Malgré les diverses divergences [...], la I<sup>e</sup> Conférence communiste de Buenos Aires ne s'est pas terminée sur une rupture ouverte entre les dirigeants de l'Internationale et les socialistes péruviens. Personne ne fut excommunié. Au contraire, Humbert-Droz exprima son espérance d'une rectification graduelle des Péruviens.<sup>176</sup>

On retrouve les mêmes éléments chez Aníbal Quijano : « Cependant, le Parti Socialiste du Pérou parvint à se maintenir, bien que dans une position spéciale, au sein de la III<sup>e</sup> Internationale »<sup>177</sup>.

De l'autre côté, l'historienne brésilienne Leila Escorsim s'inscrit résolument en faux contre l'idée d'une impossible convergence des projets. Sans nier la rudesse des débats qui se déroulent à Buenos Aires, elle montre que le projet partidaire de Mariátegui est largement compatible avec les exigences de la III<sup>e</sup> Internationale, en se fondant sur les mêmes textes programmatiques que les auteurs précédemment cités. En rappelant que Mariátegui est un communiste issu du III<sup>e</sup> Congrès<sup>178</sup>, elle souligne la nature communiste et de classe du Parti socialiste tel qu'il est proposé dans l'ensemble des documents présentés à la Conférence (dont, en plus des textes lus pendant les débats, les « *Principios programáticos del Partido Socialista del Perú* ») : « le parti de Mariátegui, indépendamment de sa désignation comme socialiste, a été conçu et créé comme un parti communiste »<sup>179</sup>. En ce sens, Escorsim réfute l'idée d'une possible exclusion, sans pour autant nier la divergence patente des conceptions stratégiques :

Une évaluation sereine et dépassionnée des débats réalisés à Buenos Aires montre qu'il s'y est déroulé ce qu'on pouvait attendre (je me risque à dire : ce qu'il était naturel d'attendre) d'une réunion ayant le caractère de cette conférence : la confrontation d'idées et de propositions, une confrontation intense et engagée. Il n'y a pas eu de ruptures, et encore moins d'excommunication – à ce moment, le mouvement communiste latino-américain ne connaissait pas encore ces pratiques. Des positionnements et des différences

---

<sup>176</sup> « A pesar de las múltiples discrepancias [...], la I Conferencia Comunista de Buenos Aires no terminó en una ruptura abierta entre los dirigentes de la Internacional y los socialistas peruanos. Nadie fue excomulgado. Por el contrario, Humbert-Droz expresó su esperanza en una paulatina rectificación de los peruanos ». Alberto FLORES GALINDO, *La agonía de Mariátegui*, *op. cit.*, page 93.

<sup>177</sup> « Sin embargo, el Partido Socialista del Perú logró mantenerse, aunque en una posición especial, dentro de la III Internacional ». Aníbal QUIJANO, « Prólogo. José Carlos Mariátegui: Reencuentro y debate », *op. cit.*, page 107.

<sup>178</sup> Leila ESCORSIM, *Mariátegui*, *op. cit.*, page 273.

<sup>179</sup> *Ibid.*, p. 267.

furent marqués, des divergences [...] surgirent – et il n'existe pas d'indice montrant que Mariátegui ait eu d'autre expectative quant à cet événement.<sup>180</sup>

Bien qu'il soit difficile de se prononcer sur l'animosité existante à leur égard pendant la conférence (nous n'avons pas de source primaire qui la confirme), nous pouvons dire que la différence de vues est assumée, et que seuls les Péruviens adoptent ce genre de prise de position dès le début des débats. Cela est visible par l'effet produit sur les autres participants, et nous révèle, par extension, la hiérarchie informelle qui structure les interventions de la conférence. Par exemple, les quelques débats n'impliquant pas les Péruviens se jouent entre les mêmes intervenants. Ainsi, la position de Codovilla sur l'auto-détermination provoque un débat avec le représentant de la Jeunesse communiste (JC), Zakhary Mikhailovich Rabinovich « Peters », et la médiation ultérieure de Jules Humbert-Droz, dont c'est précisément le rôle. Comme nous l'avons déjà mentionné, seul le Vénézuélien *Martínez*, émet une critique directe de l'IC<sup>181</sup>. Les participants argentins (Paulino González Alberdi et *Peluffo* en particulier), le représentant du Parti étasunien (Hayman Levin, « Simons »), Rabinovich et Tomás Ghioldi « Ghitor »<sup>182</sup> de la JC, sont les participants les plus formés, et sont donc parmi les plus diserts. Par ailleurs, les membres du PC argentin sont manifestement auréolés de la fin de la crise interne du PCA (la « *cuestión Penelón* » longuement présentée lors de leurs interventions), et leurs liens étroits et anciens avec les organes de l'IC leurs offrent une légitimité supérieure à celle des autres intervenants<sup>183</sup>. Les prises de parole des autres intervenants ont majoritairement un caractère explicatif ou informatif, ne se prononçant à aucun moment explicitement contre une intervention de Codovilla ou d'Humbert-Droz.

Les interventions très affirmatives des Péruviens vont ainsi donner lieu à une certaine concentration des critiques – souvent répétitives – de la part de nombreux participants, justement dans la mesure où leur discours se démarque. Du fait précisément qu'ils avancent une vision alternative argumentée, ils se trouvent au cœur d'une controverse théorique avec des militants plus à l'aise qu'eux avec les arcanes des congrès et conférences. Les débats ouverts ne trouvent d'ailleurs pas de conclusion pendant la réunion. En effet, *El problema de las razas* (la thèse envoyée par Mariátegui) n'est pas rejeté, et Jules Humbert-Droz propose la

---

<sup>180</sup> *Ibid.*, pp. 280-281.

<sup>181</sup> Intervention de *Martínez*, SECRETARIADO SUDAMERICANO DE LA INTERNACIONAL COMUNISTA, *El movimiento revolucionario*, *op. cit.*, page 174.

<sup>182</sup> Víctor JEIFETS et Andrey SCHELCHKOV (dir.), *La Internacional Comunista en América Latina en documentos del archivo de Moscú*, *op. cit.*, page 1192.

<sup>183</sup> Olga ULIANOVA, « Develando un mito », *op. cit.*, page 108.

publication du texte des Péruviens et du texte alternatif proposé par Codovilla, sans trancher entre les deux<sup>184</sup>. Quant à la question de l'impérialisme, l'Argentin Paulino González Alberdi, bien qu'il critique la position des Péruviens, ne les voue pas aux gémonies : « Il me semble qu'il sera nécessaire, par la presse, etc. d'avoir une plus grande discussion sur ce problème avec les camarades péruviens »<sup>185</sup>. Enfin, les actes de la conversation entre les représentants de l'IC et les Péruviens le 13 juin (à la fin de la conférence) donnent à voir un échange beaucoup plus serein que ne le laissent supposer les chantres de la rupture. Ainsi, Humbert-Droz déclare : « Nous considérons le groupe de *Amauta* comme la base du futur Parti communiste du Pérou »<sup>186</sup>. Plus tard dans la même réunion, après avoir rappelé la vision du Parti qui est celle du Komintern, il précise :

Mais la discussion a démontré que les camarades du Pérou ne sont pas convaincus sur l'application de la tactique que nous avons établie pendant la Conférence [...], qui considère comme erronée la formation d'un Parti Socialiste. Nous devons accepter cette situation de fait et nous devons faire en sorte de favoriser au maximum les expériences et les conseils pour éviter les déviations dangereuses qui ont eu lieu dans les Partis socialistes d'Équateur, de Colombie, etc.

Nous ne voulons pas vous imposer des normes mais seulement vous transmettre nos expériences internationales. Le travail réalisé pour l'étude de la situation du Pérou de votre côté, est peut-être *l'un des plus sérieux en Amérique latine*, ce qui évitera un développement chaotique du mouvement ouvrier, comme dans d'autres pays où manque la préparation idéologique. Mais il faut éviter qu'il n'y ait qu'un petit cercle marxiste, sans que son activité ne se reflète dans les masses. En Colombie et au Mexique nous avons un grand parti, sans direction solide. Évitions d'avoir au Pérou une direction compétente, mais sans parti de masse.<sup>187</sup>

---

<sup>184</sup> Intervention d'Humbert-Droz « Luís », SECRETARIADO SUDAMERICANO DE LA INTERNACIONAL COMUNISTA, *El movimiento revolucionario*, op. cit., page 312.

<sup>185</sup> « Me parece que será necesaria desde la prensa, etc., una mayor discusión sobre este problema, con los camaradas del Perú ». « Resumen de la discusión » par González Alberdi, *Ibid.*, p. 338.

<sup>186</sup> « Consideramos al grupo Amauta como base del futuro Partido Comunista del Perú ». « Acta estenográfica de la conversación con los delegados peruanos a la la Primeira Conferencia Comunista Latinoamericana » (16/06/1929), Víctor JEIFETS et Andrey SCHELCHKOV (dir.), *La Internacional Comunista en América Latina en documentos del archivo de Moscú*, op. cit., page 1198.

<sup>187</sup> « Pero la discusión ha demostrado que los compañeros del Perú no están convencidos sobre la aplicación de la táctica que hemos establecido en la Conferencia [...], que considera errónea la formación del Partido Socialista. Debemos conformarnos con esa situación de hecho y debemos tratar de facilitarles el máximo de experiencias y consejos para evitar las desviaciones peligrosas que tuvieron lugar en los Partidos Socialistas de Ecuador, Colombia, etc.

No nos guía el propósito de imponerles normas sino solamente de transmitirles nuestras experiencias internacionales. El trabajo realizado para el estudio de la situación del Perú por parte de ustedes, es tal vez uno de los más serios de la América latina, lo que evitará un desarrollo caótico del movimiento obrero, como sucede en otros países donde se carece de preparación ideológica. Pero debe evitarse que haya solamente un circuitito marxista, sin que se refleje su actividad en las masas proletarias. En Colombia y México tenemos un gran partido, sin una dirección consolidada. Evitemos, entonces, que en Perú tengamos una dirección capaz, pero sin un partido de masas ». « Acta estenográfica de la conversación con los delegados peruanos a la Primeira Conferencia Comunista Latinoamericana » (16/06/1929), *Ibid.*, pp. 1199-1200. Nous soulignons.

Il est ici explicitement dit que les socialistes péruviens sont considérés comme le noyau du futur PC<sup>188</sup>, et le PSP est accepté, même si c'est comme solution transitoire. De plus, le jugement porté sur Mariátegui est élogieux, et non pas négatif<sup>189</sup>. La prise en compte de ce document complémentaire aux débats de la conférence elle-même nous permet de sortir d'une lecture trop orientée et manichéenne où s'affronteraient des figures archétypales : le marxiste « hérétique » ou « hétérodoxe » Mariátegui contre un Codovilla « stalinien » et « orthodoxe » et ses séides du SSA.

Un dernier ensemble d'arguments doit être versé au dossier. Si l'on en croit Alberto Flores Galindo, le risque de rupture avec l'IC hante constamment les prises de parole des Péruviens à Buenos Aires<sup>190</sup>. Pourtant, les deux envoyés – Portocarrero et Pesce – reviennent convaincus par les arguments de la III<sup>e</sup> Internationale et du SSA<sup>191</sup>, et les exilés de Paris appuient le passage à l'appellation « Parti Communiste » – en particulier Eudocio Ravines<sup>192</sup>, qui sera le dirigeant qui présidera au changement effectif. Si certains ont pu y voir une simple défaite en rase campagne de la ligne de Mariátegui<sup>193</sup>, l'examen du passage de l'appellation PSP à PCP a permis de montrer qu'il s'agit d'un débat interne qui se résout du vivant de Mariátegui et avec son assentiment. Cela nous amène alors à nous interroger sur le rôle de l'IC dans l'évolution des débats internes du PSP. Nous avons montré dans une section précédente que les leviers d'action de l'IC sont relativement limités pour imposer sa ligne aux PC nationaux. Pour autant, il convient de ne pas sous-estimer les effets de légitimation que l'affiliation à l'IC confère aux partis qui se réclament du communisme. Un élément cité par plusieurs auteurs peut avoir eu une influence notable : la prise de contact avec l'IC du groupe

---

<sup>188</sup> Alberto Flores Galindo écrit ainsi que l'idée d'un noyau communiste dirigeant le PSP est une invention de Portocarrero dans la chaleur des débats (Alberto FLORES GALINDO, *La agonía de Mariátegui*, *op. cit.*, page 33.). Pourtant, la mention d'une direction communiste dans un parti socialiste à base sociale large est explicite dès les réunions de formation du PSP en 1928 (voir *supra*, la section consacrée à la formation du PSP dans le chapitre 7).

<sup>189</sup> La seule mention du nom de Mariátegui pendant les débats est également élogieuse, dans la bouche de Rabinovich. Intervention de Zakhary Mikhailovich Rabinovich « Peters », SECRETARIADO SUDAMERICANO DE LA INTERNACIONAL COMUNISTA, *El movimiento revolucionario*, *op. cit.*, page 300.

<sup>190</sup> Alberto FLORES GALINDO, *La agonía de Mariátegui*, *op. cit.*, page 35.

<sup>191</sup> Luiz Bernardo PERICÁS, « José Carlos Mariátegui e o Comintern », *op. cit.*, page 180. Voir également Alberto FLORES GALINDO, *La agonía de Mariátegui*, *op. cit.*, page 97. Les témoignages de plusieurs membres du Parti Socialiste corroborent cette affirmation, en particulier Jorge del Prado (Jorge DEL PRADO, *Cuatro facetas de la historia del PCP*, *op. cit.*) et Martínez de la Torre (Ricardo MARTÍNEZ DE LA TORRE, « Mariátegui, los comunistas y los socialistas », *Frente*, décembre 1931. in Ricardo MARTÍNEZ DE LA TORRE, *Apuntes para una interpretación marxista de Historia Social del Perú*, vol. I, *op. cit.*, page 208.).

<sup>192</sup> Alberto FLORES GALINDO, *La agonía de Mariátegui*, *op. cit.*, page 98.

<sup>193</sup> Voir en particulier les travaux de l'historien polonais Henryk Szlajfer (Henryk SZLAJFER, « Sobre el pensamiento y praxis política de José Carlos Mariátegui, de manera polémica (en relación al libro de A. Flores Galindó) », *Estudios Latinoamericanos*, 1988, n° 10, pp. 187-204.).

communiste de Cuzco<sup>194</sup>, avec lequel le groupe de Lima ne communique pas encore<sup>195</sup>. Autrement dit, une compétition larvée entre groupes militants aurait été à l'œuvre dans le passage de *socialiste* à *communiste*. Cependant, comme nous l'avons montré également, les méfiances des communistes de Cuzco, qui portent justement sur l'appellation de parti *socialiste*, s'apaisent lorsqu'ils reçoivent les documents relatifs au programme du PSP. L'idée d'un antagonisme entre ces groupes ne tient donc plus à partir de la fin 1929. Tous ces indices constituent une trame qui réfute l'hypothèse de la hantise d'une rupture.

Le débat sur l'interventionnisme de l'IC contre la « ligne » de Mariátegui s'appuie également sur deux autres ressorts : le rôle des exilés péruviens de Paris et le retour à Lima d'Eudocio Ravines, dépeint en agent stalinien autoritaire<sup>196</sup>. Les exilés latino-américains à Paris sont, en effet, en contact avec les organisations politiques françaises, ils fréquentent leurs meetings<sup>197</sup> contre l'impérialisme, ou encore ils voyagent à Moscou, comme c'est le cas pour Ravines<sup>198</sup>. Les contacts avec des cadres de l'IC et la formation politique de ces militants s'en ressentent. Si les moyens logistiques, la présence sur le terrain de l'IC n'est pas complètement déterminante dans les choix stratégiques du PSP, elle ne peut donc être entièrement écartée du fait de cette voie de transmission. De plus, la période 1927-1929 voit les premières interventions politiques directes de la III<sup>e</sup> Internationale dans les directions des partis latino-américains. Nous avons mentionné le cas argentin, mais on retrouve une telle intervention dans le PC brésilien, où les fondateurs du Parti Astrojildo Pereira (1890-1965) et Octávio Brandão (1896-1980) sont écartés à la suite de l'une d'entre elles<sup>199</sup>. Olga Ulianova mentionne également la présence de Vittorio Codovilla au Chili au début de 1929 où la bolchevisation du PC rencontre des résistances<sup>200</sup>. Dans ces deux derniers cas, les directions récalcitrantes sont remplacées par des militants plus alignés sur les directives du SSA, et donc de la III<sup>e</sup> Internationale. Ulianova affirme même qu'Eudocio Ravines, installé à la tête du PSP par Mariátegui lui-même, est revenu au Pérou chargé par le Komintern<sup>201</sup> de la mission de

<sup>194</sup> Sur cet aspect voir Ferdinand CUADROS, *La Vertiente Cusqueña del comunismo peruano*, *op. cit.*

<sup>195</sup> Codovilla y fait lui-même allusion dès le mois de mars : « Carta del SSAIC a R. M. de la Torre » (29/03/1929), Víctor JEIFETS et Andrey SCHELCHKOV (dir.), *La Internacional Comunista en América Latina en documentos del archivo de Moscú*, *op. cit.*, page 1182.

<sup>196</sup> Pour une appréciation de la « mainmise » de Ravines sur le Parti après la mort de Mariátegui, voir César GUADALUPE MENDIZÁBAL, « El partido comunista peruano de 1930 a 1942 ¿el periodo de Ravines? », *Debates en Sociología*, 1988, n° 12-14, pp. 101-128.

<sup>197</sup> Ricardo MELGAR BAO, « The Anti-Imperialist League of the Americas between the East and Latin America », *op. cit.*, page 13.

<sup>198</sup> Olga ULIANOVA, « Develando un mito », *op. cit.*, page 127.

<sup>199</sup> Marcos DEL ROIO, « Octávio Brandão nas origens do marxismo no Brasil », *op. cit.*, page 132.

<sup>200</sup> Olga ULIANOVA, « Develando un mito », *op. cit.*, page 116.

<sup>201</sup> *Ibid.*, p. 128.



remettre le Parti sur le droit chemin. Le rôle de l'IC n'est donc pas à sous-estimer, et Flores Galindo insiste sur le relatif isolement de Mariátegui dans son propre parti lors du changement de nom, qui sera acté le 20 mai 1930, après sa mort, et qui sonnera le glas de la ligne de front unique défendue jusque-là<sup>202</sup>. Toutes ces interventions s'opèrent sous le signe de la bolchevisation et de la stratégie de troisième période, synonyme de dénonciation des autres forces de gauche et de la théorisation de l'étapisme (du passage nécessaire par la révolution démocrate-bourgeoises *avant* toute possibilité de révolution prolétarienne). Au Brésil comme au Pérou, cela se traduit par une concentration des efforts sur les centres urbains et industriels qui laisse de côté les masses paysannes. Au Pérou, spécifiquement, l'APRA devient la cible privilégiée du PCP<sup>203</sup>.

Ce dernier aspect, fondamental, nous amène à relativiser le crédit de Mariátegui auprès de l'IC. Leila Escorsim avance ainsi que sa nomination au Conseil Général de la Ligue Anti-impérialiste lors de son Congrès de Francfort de juillet 1929 est le signe de son prestige dans l'organisation<sup>204</sup>. Il semble pourtant que cette nomination n'est en rien contradictoire avec les orientations de l'IC sur le Parti, et qu'elle n'implique en rien une quelconque validation de la ligne de Mariátegui par le Komintern. Le rôle des intellectuels, des « sympathisants » non prolétaires est justement d'entrer dans les organes périphériques du Parti : le bloc ouvrier et paysan, les ligues anti-impérialistes, les fronts uniques, etc. Cette nomination n'est donc évidemment pas le signe d'un crédit de Mariátegui auprès de l'IC, quand les débats de Buenos Aires ont montré comment l'orientation issue du VI<sup>e</sup> Congrès prend à rebrousse-poil la tactique du PSP.

Nous pouvons ainsi terminer notre argumentation en soulignant que ni les Péruviens, ni les représentants de l'IC n'ont en tête une quelconque rupture lors de la Conférence de Buenos Aires. Et d'ailleurs, rien n'indique que Mariátegui ait supposé une telle chose possible. En revanche, on ne peut nier que les débats sont vifs entre les deux bords, et que cela est spécifique au cas des Péruviens. Devons-nous conclure de ces échanges que le projet du PSP est antagonique au projet du Komintern ? Notre hypothèse est que Mariátegui, qui se situe à la fois dans et dehors de la sphère communiste (l'essentiel de ses correspondants ne sont pas communistes, et une bonne part de ses références intellectuelles auraient paru très

---

<sup>202</sup> Alberto FLORES GALINDO, *La agonía de Mariátegui*, *op. cit.*, page 108.

<sup>203</sup> José ARICÓ, « Introducción », *op. cit.*, page 55.

<sup>204</sup> Leila ESCORSIM, *Mariátegui*, *op. cit.*, page 264.

suspectes à nombre de kominterniens<sup>205</sup>) est profondément convaincu de la nécessité d'une organisation révolutionnaire mondiale, et du fait qu'il est indispensable d'y adhérer. En ce sens, les déclarations de foi des documents programmatiques du PSP laissent peu de doutes. Mais cela ne revient pas à abandonner en rase campagne ses analyses stratégiques, qu'il fonde sur l'étude empirique qu'il conduit. Autrement dit, à l'issue de l'examen des débats à Buenos Aires, puis du processus de changement de nom du parti, il nous apparaît clairement que les deux grandes interprétations des relations entre Mariátegui et le Komintern sont erronées. L'hypothèse de la rupture ne tient pas plus que celle d'une relation paisible et consensuelle. Les débats que nous avons présentés dans cette section ne se limitent pas à la seule dimension du nom du parti<sup>206</sup>, et les divergences avec les positions adoptées lors du VI<sup>e</sup> congrès de l'IC sont évidentes. Pour autant, la Conférence a lieu dans un moment de la structuration du mouvement communiste latino-américain qui n'est pas encore aussi rigide qu'il le sera dans les années 1930, et toute prétention de savoir ce qu'aurait été le comportement de Mariátegui dans cette période relève de l'uchronie ou de la fiction. Il nous revient de pondérer les postures historiographiques en mettant en avant les éléments tangibles à notre disposition, ce qui nous amène à tenter de présenter arguments et débats à la lumière de ce qu'ils ont représenté pour les acteurs eux-mêmes. À cette aune, la rupture comme l'accord plein ne sont pas corroborés par la documentation.

---

<sup>205</sup> Luiz Bernardo PERICÁS, « José Carlos Mariátegui e o Comintern », *op. cit.*, page 186.

<sup>206</sup> Notons que cette question n'est pas propre à l'Amérique latine, puisque les débats sur les noms de parti peuvent être retrouvés dans toutes les zones géographiques où se créent des partis affiliés à l'IC. Ainsi, le dirigeant communiste libanais Karim Mroué évoque les débats autour des appellations « Parti du Peuple » et « Parti Communiste de Syrie ». Voir Karim MROUÉ et Samir AMIN, *Communistes dans le monde arabe*, Paris, Le Temps des cerises, 2006, page 145.



**Conclusion :**  
**La nation comme**  
**horizon stratégique**



Toute lecture recèle son lot de surprises. Notre rencontre avec Mariátegui obéit à cet axiome. Elle a eu pour cadre une note de bas de page d'à peine plus de trois lignes dans un ouvrage de plusieurs centaines de pages consacré au romantisme révolutionnaire<sup>1</sup>. Pourquoi Mariátegui plutôt que Goldmann, Korsch, Gramsci, Bloch ou Benjamin ? Les hasards de la naissance nous ont poussés vers les rivages latino-américains, accentués par la curiosité pour une figure dont aucun des textes lus jusque-là ne portait la trace. Puis vint la lecture des *Sept Essais*. Lecture décevante, presque pénible dans ses passages sur la littérature péruvienne ou les réformes du découpage territorial national. Où était le penseur marxiste le plus original de sa génération tant vanté dans les quelques articles disponibles en français ? Comment ce texte si manifestement tourné vers la « réalité » péruvienne des années 1920 pouvait-il représenter un effort de rénovation intellectuelle et d'élaboration conceptuelle à prétention universelle ? Cependant, l'adage populaire veut que le diable se cache dans les détails, et il s'est confirmé à mesure que nous découvrons de nouveaux textes, de nouvelles analyses de Mariátegui sur une palette de plus en plus large d'objets. Chaque élément de contexte nouveau venait agréger un filtre permettant une appréhension plus riche des textes de Mariátegui, mais aussi sa singularité dans un paysage que les recherches révélaient de manière plus complexe. La surprise a ainsi constitué le fil rouge de notre découverte de l'œuvre mariatéguienne, tant dans les thèmes traités que dans les mots et les axes d'analyse mobilisés. Lorsque la volonté de prolonger les recherches du master en thèse s'est affirmée, c'est donc la praxis de Mariátegui qui a fourni la colonne vertébrale permettant de relier les pans parfois très distants qui composent ce qu'il convient d'appeler une œuvre.

La spécificité de la « réalité » nationale péruvienne au cœur des *Sept Essais*, si déconcertante au premier abord, s'est peu à peu muée en clé d'interprétation évidente. En tant que marxiste et en tant que Péruvien, Mariátegui s'efforce d'appliquer la même exigence analytique à ces deux dimensions de son effort intellectuel. Refuser de reprendre à son compte des évidences historiographiques pour traiter de l'histoire et de la situation péruvienne à nouveaux frais implique de refuser d'importer des concepts ou des représentations sans les passer d'abord au crible d'un examen et d'une reformulation. L'espace national est ainsi configuré comme point de contact entre la pensée du marxisme et celle de la nation péruvienne. Ce terrain de rencontre est hautement significatif dans la mesure où il balise tout l'effort d'intervention mariatéguien pour penser et transformer le monde, depuis les textes les

---

<sup>1</sup> Michael LÖWY et Robert SAYRE, *Révolution et mélancolie*, op. cit.

plus théoriques (comme son traitement du racisme, ou sa critique de l'accusation de déterminisme à l'encontre du marxisme) jusqu'à ses actes les plus immédiatement concrets (la fondation d'*Amauta*, son travail éditorial, etc.). Penser et agir depuis l'espace de la Nation pour transformer le monde en vue d'une révolution socialiste semble bien être le principe moteur d'une praxis d'écriture, d'édition et d'action politique.

L'échelon national forme par conséquent un espace de rencontre où s'agent une méthodologie critique et une volonté d'intervention radicale. La singularité de Mariátegui se trouve précisément dans l'élaboration progressive et organique d'un corpus riche et non systématique. Celui-ci aborde des points singuliers pour faire la lumière sur les articulations qui lient toute itération à des échelles plus larges, composant un ensemble intégré et contradictoire. En ce sens, notre démarche a consisté à proposer une approche de l'œuvre qui ne disjoigne pas texte et contexte, création et limites objectives. Au contraire, il s'est agi d'articuler des échelles pour faire sens de l'œuvre mariáteguienne. D'abord, du point de vue de l'analyse interne, nous avons montré comment l'économie forme une infrastructure prévalente dans le discours de Mariátegui, dont l'ensemble constitue une « structure à dominante » faite d'assemblages et d'agencements plutôt que de chaînes mono-causales déterministes. À cette prévalence ambiguë de l'économie s'est ajoutée une analyse d'éléments structurants de la parole et de la pensée mariáteguienne, qui s'édifie sur le couple paradoxal biologie / histoire. L'historicisme radical de Mariátegui se lie ainsi à un vitalisme non-essentialiste. Enfin, ces caractéristiques sous-jacentes trouvent à s'exprimer dans une dimension plus directement volitive : l'organisation d'outils collectifs de lutte et l'édition de supports de conscientisation et de création (journal, revue, livres).

Du point de vue du contenu positif de l'œuvre de Mariátegui, nous avons pu démontrer que le sous-bassement économique de ses analyses vient soutenir l'ensemble de sa production en établissant une périodisation, mais surtout une logique interne qui traverse toute l'œuvre : la conflictualité sociale est internationalisée, elle correspond à la forme surdéterminante qu'elle adopte dans le capitalisme, à savoir la lutte des classes. Les enjeux nationaux sont donc lus en fonction de coordonnées qui sont radicalement différentes de celles de l'historiographie traditionnelle par l'ampleur de l'analyse « par le haut » – le Pérou est un théâtre national parmi d'autres, inséré dans une dynamique globale – mais aussi « par le bas » – Mariátegui prend en compte des éléments d'histoire sociale et économique, ainsi que des éléments d'anthropologie qui élargissent la focale au-delà des seuls objets de l'histoire

politique ou institutionnelle. Des objets comme la communauté paysanne indigène et la fragmentation du tissu national péruvien sont ainsi éclairés sous un jour considérablement neuf et inédit à cette période.

L'objet de notre thèse, la praxis mariáteguienne, ne peut être étudié uniquement dans l'abstrait. Son sens n'apparaît que lorsque se croisent les objets de l'analyse de Mariátegui, sa méthodologie et son inscription dans un temps et dans un espace donnés. Sans chercher à identifier le principe explicatif définitif de son œuvre, nous en avons proposé une forme d'archéologie associée à une historicisation. C'est pourquoi l'échelle de la Nation, ou de la formation économique et sociale, s'impose comme niveau pertinent d'analyse : il s'agit du point d'équilibre d'une pensée en mouvement dont l'effort est tendu vers une transformation révolutionnaire. Le nationalisme comme contestation de l'impérialisme est ainsi le pendant de l'insertion dépendante du Pérou dans l'économie mondiale, l'indigénisme révolutionnaire le pendant d'une identité nationale artificielle fondée sur la continuité avec la Conquête et la période coloniale, la promotion d'une conscience de classe le pendant d'un nationalisme lié à la formation d'États nationaux bourgeois semi-coloniaux et racistes. Si la révolution apparaît comme la promesse d'un dépassement du capitalisme et de ses formes de structuration socio-économique (État-Nation, économie de marché, impérialisme, propriété privée des moyens de production, etc.) et subjectives (diverses formes du fétichisme : réification du monde, nationalisme réactionnaire et excluant, subsumption des rapports sociaux aux rapports marchands, etc.), la lutte des classes se donne comme instance d'intervention tant au niveau le plus local qu'à l'échelon mondial.

C'est à l'échelle de la Nation que Mariátegui pense la vitalité des peuples, mais aussi le sens de l'engagement épique en fonction d'un Absolu, la transcendance qui surgit de l'immanence de la vie matérielle. Formes politiques, économiques et artistiques sont ainsi traversées par cette échelle nationale, qui ne peut cependant être adéquatement comprise que dans ses relations et agencements avec les échelles inférieures (régionales, culturelles) et supérieures (continentales, internationales, globales). En cela, la Nation apparaît comme un horizon de réalisation d'une transformation révolutionnaire et socialiste du monde, la réalisation d'une œuvre universelle et nationale à la fois, celle « d'un Pérou neuf dans un monde neuf »<sup>2</sup>. Le socialisme est à la fois un principe abstrait (une « illusion » à l'image de

---

<sup>2</sup> « un Perú nuevo dentro del mundo nuevo », José Carlos MARIÁTEGUI, « Presentación de Amauta », *op. cit.*, page 1.



celle de la lutte finale) et une pratique concrète d'affirmation d'un ordre nouveau. C'est au sens strict une utopie concrète, fruit d'un « idéalisme pratique » se souciant autant des luttes économiques immédiates que des combats idéologiques et théoriques. Notre choix d'une attention privilégiée accordée à l'échelle nationale découle logiquement des textes de Mariátegui lui-même, où cette dimension est absolument centrale, mais également de la mise au jour du jeu d'interactions qu'est le monde pour le Péruvien. Sa pensée repose sur le postulat d'un monisme matérialiste : le monde de la modernité forme une seule et vaste « réalité » éclatée en espaces à l'individualité irréductible. Il n'est pas de compréhension de la « stabilisation » économique des pays industrialisés sans prise en compte de l'impérialisme, et pas plus de l'avant-gardisme sans embrasser les innovations formelles internationales et les attaches singulières à chaque contexte artistique, etc.

C'est à partir de ces jalons que l'idée de « socialisme indo-américain » prend chair et forme. La qualification du socialisme illustre l'ancrage à la fois local et universel dont joue Mariátegui, revendiquant les racines anciennes des traditions communautaires comme des éléments préfiguratifs d'un socialisme moderne et nécessairement original. Ce sont précisément ces aspects qui sont aujourd'hui largement mobilisés lorsque la figure de Mariátegui est évoquée. La capacité à penser le monde et le local dans un même mouvement dialectique fait de lui, sans aucun doute, l'un des grands noms de la pensée politique latino-américaine et mondiale, et de la pensée révolutionnaire.

L'investissement de l'échelon national est d'ailleurs un trait caractéristique de la pensée révolutionnaire non occidentale. Pour des figures aussi diverses qu'Ho Chi Minh, Patrice Lumumba, Che Guevara, Amilcar Cabral, José Martí, James Connolly, Frantz Fanon et bien d'autres, le combat de libération se donne d'abord dans des limites nationales. Si la lutte est toujours internationale et globale, l'espace tactique de la lutte immédiate se situe dans un territoire national, que l'on pense à l'Algérie, à Cuba, à l'Angola ou au Vietnam. La dimension révolutionnaire réside précisément dans l'articulation d'une lutte à ses causes globales, au branchement du colonialisme et de l'impérialisme avec le capitalisme, de l'oppression raciste et sexiste à des structures de pouvoir qui ont toujours partie liée avec des fondements socio-économiques qui déterminent les formes historiques que prennent ces oppressions. L'originalité de leur pensée découle de leur matérialisme et de leur approche historique et politique de la Nation. Il n'est pas question de l'ériger en principe transcendant, en essence échappant à l'histoire, mais bien, au contraire, de la rapporter à l'histoire pour en

tirer un axe de mobilisation autour d'un projet de libération. En ce sens, Mariátegui intègre une tradition qui le précède et il participe à lui donner une formulation qui part d'une appréciation dialectique, à la fois mondiale et nationale.

C'est pourquoi l'actualité de la pensée de Mariátegui est rappelée dans des formes contemporaines de contestation de l'ordre établi. On retrouve aujourd'hui des références explicites à ses travaux dans le mouvement décolonial, à savoir dans la critique des conditions de production du savoir, mais également dans des mouvements militants comme le Mouvement des sans-terres brésilien (MST) ou le *Movimiento hacia el socialismo* (MAS) en Bolivie. C'est donc encore dans des formes multiples de praxis que la figure du Péruvien est invoquée. La Nation, comme la Révolution, est une instance de la lutte pour l'émancipation humaine.



# **Annexes**



# 1 : Principes programmatiques du Parti Socialiste

*C'est sans doute dans la proposition partidaire et programmatique du Parti Socialiste du Pérou que se trouvent formalisés le plus clairement certaines des positions de Mariátegui. Énonciation de thèses personnelles, mais aussi document collectif, ces « principes programmatiques » constituent un élément clé de la connaissance du contenu stratégique de l'œuvre mariatéguienne.*

## PRINCIPIOS PROGRAMÁTICOS DEL PARTIDO SOCIALISTA<sup>1</sup>

El programa debe ser una declaración doctrinal que afirme:

1. El carácter internacional de la economía contemporánea, que no consiente a ningún país evadirse a las corrientes de transformación surgida de las actuales condiciones de producción.
2. El carácter internacional del movimiento revolucionario del proletariado. El Partido Socialista adapta su praxis a las circunstancias concretas del país; pero obedece a una amplia visión de clase y las mismas circunstancias nacionales están subordinadas al ritmo de la historia mundial. La revolución de la independencia hace más de un siglo fue un movimiento solidario de todos los pueblos subyugados por España; la revolución socialista es un movimiento mancomunado de todos los pueblos oprimidos por el capitalismo. Si la revolución liberal, nacionalista por sus principios, no pudo ser actuada sin una estrecha unión entre los países sudamericanos, fácil es comprender la ley histórica que, en una época de más acentuada interdependencia y vinculación de las naciones, impone que la revolución social, internacionalista en sus principios, se opere con una coordinación mucho más disciplinada e intensa de los partidos proletarios. El manifiesto de Marx y Engels condensó el primer

---

<sup>1</sup> « Principios programáticos del Partido Socialista Peruano », in José Carlos MARIÁTEGUI, *IP*, *op. cit.*, pages 159-164.

principio de la revolución proletaria en la frase histórica: "¡Proletarios de todos los países, uníos!".

3. El agudizamiento de las contradicciones de la economía capitalista. El capitalismo se desarrolla en un pueblo semi-feudal como el nuestro; en instantes en que, llegado a la etapa de los monopolios y del imperialismo, toda la ideología liberal, correspondiente a la etapa de la libre concurrencia, ha cesado de ser válida. El imperialismo no consiente a ninguno de estos pueblos semi-coloniales, que explota como mercados de su capital y sus mercancías y como depósitos de materias primas, un programa económico de nacionalización e industrialismo; los obliga a la especialización, a la monocultura (petróleo, cobre, azúcar, algodón, en el Perú), sufriendo una permanente crisis de artículos manufacturados, crisis que se deriva de esta rígida determinación de la producción nacional, por factores del mercado mundial capitalista.

4. El capitalismo se encuentra en su estadio imperialista. Es el capitalismo de los monopolios, del capital financiero, de las guerras imperialistas por el acaparamiento de los mercados y de las fuentes de materias brutas. La praxis del socialismo marxista en este período es la del marxismo-leninismo. El marxismo-leninismo es el método revolucionario de la etapa del imperialismo, y de los monopolios. El Partido socialista del Perú lo adopta como método de lucha.

5. La economía pre-capitalista del Perú republicano que, por la ausencia de una clase burguesa vigorosa y por las condiciones nacionales e internacionales que han determinado el lento avance del país por la vía capitalista no puede liberarse bajo el régimen burgués, enfeudado a los intereses capitalistas, coludido con la feudalidad gamonalista y clerical, de las taras y rezagos de la feudalidad colonial.

El destino colonial del país reanuda su proceso. La emancipación de la economía del país es posible únicamente por la acción de las masas proletarias, solidarias con la lucha antiimperialista mundial. Sólo la acción proletaria puede estimular primero y realizar después las tareas de la revolución democrático-burguesa que el régimen burgués es incompetente para desarrollar y cumplir.

6. El socialismo encuentra, lo mismo en la, subsistencia de las comunidades que en las grandes empresas agrícolas, los elementos de una solución socialista de la cuestión agraria, solución que tolerará en parte la explotación de la tierra por los pequeños agricultores, ahí donde el yanaconazgo o la pequeña propiedad recomienden dejar a la gestión individual, en

tanto que se avanza en la gestión colectiva de la agricultura, las zonas donde ese género de explotación prevalece. Pero esto, lo mismo que el estímulo que se presta al libre resurgimiento del pueblo indígena, a la manifestación creadora de sus fuerzas y espíritu nativo, no significa en lo absoluto una romántica y antihistórica tendencia de construcción o resurrección del socialismo incaico, que correspondió a condiciones históricas completamente superadas y del cual sólo quedan como factor aprovechable dentro de una técnica de producción perfectamente científica, los hábitos de cooperación y socialismo de los campesinos indígenas. El socialismo presupone la técnica, la ciencia, la etapa capitalista, y no puede importar el menor retroceso en la adquisición de las conquistas de la civilización moderna, sino, por el contrario, la máxima y metódica aceleración de la incorporación de estas conquistas en la vida nacional.

7. Sólo el socialismo puede resolver el problema de una educación efectivamente democrática e igualitaria, en virtud de la cual cada miembro de la sociedad reciba toda la instrucción a que su capacidad le dé derecho. El régimen educacional socialista es el único que puede aplicar plena y sistemáticamente los principios de la escuela única, de la escuela del trabajo, de las comunidades escolares y, en general, de todos los ideales de la pedagogía revolucionaria contemporánea, incompatible con los privilegios de la escuela capitalista, que condena a las clases pobres a la inferioridad cultural y hace de la instrucción superior el monopolio de la riqueza.

8. Cumplida su etapa democrático-burguesa, la revolución deviene, en sus objetivos y su doctrina, revolución proletaria. El partido del proletariado, capacitado por la lucha para el ejercicio del poder y el desarrollo de su propio programa, realiza en esta etapa las tareas de la organización y defensa del orden socialista.

9o.- El Partido socialista del Perú es la vanguardia del proletariado, la fuerza política que asume la tarea de su orientación y dirección en la lucha por la realización de sus ideales de clase.

#### REIVINDICACIONES INMEDIATAS

Reconocimiento amplio de la libertad de asociación, reunión y prensa obreras.

Reconocimiento del derecho de huelga para todos los trabajadores.

Abolición de la conscripción vial.



Sustitución de la ley de la vagancia por los artículos que consideraban específicamente la cuestión de la vagancia en el anteproyecto del Código Penal puesto en vigor por el Estado, con la sola excepción de esos artículos incompatibles con el espíritu y el criterio penal de la ley especial.

Establecimiento de los Seguros Sociales y de la Asistencia Social del Estado.

Cumplimiento de las leyes de accidentes de trabajo, de protección del trabajo de las mujeres y menores, de las jornadas de ocho horas en las faenas de la agricultura.

Asimilación del paludismo en los valles de la costa a la condición de enfermedad profesional con las consiguientes responsabilidades de asistencia para el hacendado. Establecimiento de la jornada de siete horas en las minas y en los trabajos insalubres, peligrosos y nocivos para la salud de los trabajadores.

Obligación de las empresas mineras y petroleras de reconocer a sus trabajadores de modo permanente y efectivo, todos los derechos que le garantizan las leyes del país.

Aumento de los salarios en la industria, la agricultura, las minas, los transportes marítimos y terrestres y las islas guaneras, en proporción con el costo de vida y con el derecho de los trabajadores a un tenor de vida más elevado.

Abolición efectiva de todo trabajo forzado o gratuito, y abolición o punición del régimen semi-esclavista en la montaña. Dotación a las comunidades de tierras de latifundios para la distribución entre sus miembros en proporción suficiente a sus necesidades.

Expropiación, sin indemnización, a favor de las comunidades, de todos los fundos de los conventos y congregaciones religiosas.

Derecho de los yanacunas, arrendatarios, etc., que trabajen un terreno más de tres años consecutivos, a obtener la adjudicación definitiva del uso de sus parcelas, mediante anualidades no superiores al 60% del canon actual de arrendamiento. Rebaja al menos en un 50% de este canon, para todos los que continúen en su condición de aparceros o arrendatarios.

Adjudicación a las cooperativas y a los campesinos pobres, de las tierras ganadas al cultivo por las obras agrícolas de irrigación.

Mantenimiento, en todas partes, de los derechos reconocidos a los empleados por la ley respectiva. Reglamentación, por una comisión partidaria, de los derechos de jubilación en forma que no implique el menor menoscabo de los establecidos por la ley.

Implantación del salario y del sueldo mínimo.

Ratificación de la libertad de cultos y enseñanza religiosa al menos en los términos del artículo constitucional y consiguiente derogatoria del último decreto contra las iglesias no católicas. Gratuidad de la enseñanza en todos sus grados.

Estas son las principales reivindicaciones por las cuales el Partido socialista luchará de inmediato. Todas ellas responden a perentorias exigencias de la emancipación material e intelectual de las masas. Todas ellas tienen que ser activamente sostenidas por el proletariado y por los elementos conscientes de la clase media\*.

Los grupos estrechamente ligados que se dirigen hoy al pueblo por medio de este manifiesto, asumen resueltamente, con la conciencia de un deber y una responsabilidad históricas, la misión de defender y propagar sus principios y mantener y acrecentar su Organización, a costa de cualquier sacrificio. Y las masas trabajadoras de la ciudad, el campo y las minas y el campesinado indígena, cuyos intereses y aspiraciones representamos en la lucha política, sabrán apropiarse de estas reivindicaciones y de esta doctrina, combatir perseverante y esforzadamente por ellas y encontrar, a través de esta lucha, la vía que conduce a la victoria final del socialismo.

¡Viva la clase obrera y campesina del Perú!

¡Viva el proletariado mundial!

¡Viva la revolución social!



## 2 : Éditoriaux programmatiques

*Les trois éditoriaux publiés dans Amauta donnent le ton de l'« éditorialisme programmatique » mariatéguien. Ils fixent le cadre de la revue et permettent de situer tant la singularité de la proposition que ses ambitions. Ce sont précisément ces principes d'organisation qui font d'Amauta une revue dont la mémoire a traversé près d'un siècle d'histoire.*

### PRESENTACIÓN DE AMAUTA<sup>2</sup>

Esta revista, en el campo intelectual, no representa un grupo. Representa, más bien, un movimiento, un espíritu. En el Perú se siente desde hace algún tiempo una corriente, cada día más vigorosa y definida, de renovación. A los fautores de esta renovación se les llama vanguardistas, socialistas, revolucionarios, etc. La historia no los ha bautizado definitivamente todavía. Existen entre ellos algunas discrepancias formales, algunas diferencias psicológicas.

Pero por encima de lo que los diferencia, todos estos espíritus ponen lo que los aproxima y mancomuna: su voluntad de crear un Perú nuevo dentro del mundo nuevo. La inteligencia, la coordinación de los más volitivos de estos elementos, progresan gradualmente. El movimiento -intelectual y espiritual adquiere poco a poco organicidad. Con la aparición de *Amauta* entra en una fase de definición.

*Amauta* ha tenido un proceso normal de gestación. No nace de súbito por determinación exclusivamente mía. Yo vine de Europa con el propósito de fundar una revista. Dolorosas vicisitudes personales no me permitieron cumplirlo. Pero este tiempo no ha trascendido en balde. Mi esfuerzo se ha articulado con el de otros intelectuales y artistas que piensan y sienten parecidamente a mí. Hace dos años, esta revista habría sido una voz un tanto personal. Ahora es la voz de un movimiento y de una generación.

---

<sup>2</sup> José Carlos MARIÁTEGUI, « Presentación de Amauta », *op. cit.*

El primer resultado que los escritores de *Amauta* nos proponemos obtener es el de acordarnos y conocernos mejor nosotros mismos. El trabajo de la revista nos solidarizará más. Al mismo tiempo que atraerá a otros buenos elementos, alejará a algunos fluctuantes y desganados que por ahora coquetean con el vanguardismo, pero que apenas éste les demande un sacrificio, se apresurarán a dejarlo. *Amauta* cribará a los hombres de la vanguardia -militantes y simpatizantes- hasta separar la paja del grano. Producirá o precipitará un fenómeno de polarización y concentración.

No hace falta declarar expresamente que *Amauta* no es una tribuna libre, abierta a todos los vientos del espíritu. Los que fundamos esta revista no concebimos una cultura y un arte agnósticos. Nos sentimos una fuerza beligerante, polémica. No le hacemos ninguna concesión al criterio generalmente falaz de la tolerancia de las ideas. Para nosotros hay ideas buenas e ideas malas. En el prólogo de mi libro *La Escena Contemporánea*, escribí que soy un hombre con una filiación y una fe. Lo mismo puedo decir de esta revista, que rechaza todo lo que es contrario a su ideología así como todo lo que no traduce ideología alguna.

Para presentar *Amauta*, están demás las palabras solemnes. Quiero proscribir de esta revista la retórica. Me parecen absolutamente inútiles los programas. El Perú es un país de rótulos y de etiquetas. Hagamos al fin alguna cosa con contenido, vale decir con espíritu. *Amauta* por otra parte no tiene necesidad de un programa; tiene necesidad tan sólo de un destino, de un objeto.

El título preocupará probablemente a algunos. Esto se deberá a la importancia excesiva, fundamental, que tiene entre nosotros el rótulo. No se mire en este caso a la acepción estricta de la palabra. El título no traduce sino nuestra adhesión a la Raza, no refleja sino nuestro homenaje al Incaísmo. Pero específicamente la palabra *Amauta* adquiere con esta revista una nueva acepción. La vamos a crear otra vez.

El objeto de esta revista es el de plantear, esclarecer y conocer los problemas peruanos desde puntos de vista doctrinarios y científicos. Pero consideraremos siempre al Perú dentro del panorama del mundo. Estudiaremos todos los grandes movimientos de renovación políticos, filosóficos, artísticos, literarios, científicos. Todo lo humano es nuestro. Esta revista vinculará a los hombres nuevos del Perú, primero con los de los otros pueblos de América, en seguida con los de los otros pueblos del mundo.

Nada más agregaré. Habrá que ser muy poco perspicaz para no darse cuenta de que al Perú le nace en este momento una revista histórica.

## SEGUNDO ACTO<sup>3</sup>

Todos los lectores de *Amauta* están enterados de las razones por las cuales nuestra revista ha dejado de publicarse desde junio hasta hoy. No nos detendremos en la consideración de un incidente que, en pocos meses, se ha quedado ya atrás en nuestra ruta. Un hecho nuevo nos reclama íntegramente: la reaparición de *Amauta*. Nos interesa la meta más que el camino. Y queremos suprimir las palabras inútiles. La temporal clausura de *Amauta* pertenece a su biografía más propiamente que a su vida. El trabajo intelectual, cuando no es metafísico sino dialéctico, vale decir histórico, tiene sus riesgos. ¿Para quién no es evidente, en el mundo contemporáneo, un nuevo género de accidente del trabajo?

La vida de las clásicas "oposiciones" criollas era sólo una serie de dramáticas protestas. La protesta, primero por abuso, enseguida por desuso, está hoy en el Perú desacreditada. Escondía, en el fondo, cierta insolvencia ideológica que necesitaba, como la insolvencia artística del teatro malo, disimularse con la bravata, la intriga y el "latiguillo". Donde antes se ponía declamación, hay que poner ahora pensamiento. Después de todo, es una ganancia. La palabra se contentaba con un servicio anecdótico: requiere ahora calidad histórica. Ganaremos en ideas-gérmenes, en ideas-valores, lo que perdamos en artículos de fondo y en frases lapidarias. Si esto, en nuestro caso, pudiese ser pérdida.

No es ésta una resurrección. *Amauta* no podía morir. Habría siempre resucitado al tercer día. No ha vivido nunca tanto, dentro y fuera del Perú, como en estos meses de silencio. La hemos sentido defendida por los mejores espíritus de Hispano-América.

Desde las páginas del periódico que Eugenio D'Ors ha llamado "una institución del Espíritu", he agradecido los magníficos testimonios de solidaridad de los intelectuales argentinos y uruguayos, del grupo minoritario cubano, de García Monje y su "Repertorio Americano", etc. Y, en su oportunidad, desmentí, en una carta a la prensa de Lima y otra a la prensa latinoamericana, las acusaciones lanzadas contra "Amauta" y sus redactores.

No tengo casi otra cosa que decir en esta nota de reaparición o continuación, sino que reitero mi reconocimiento a los que, en el Perú y en América, han alentado mi fe y sostenido mi esperanza. Lo demás, lo saben los lectores. Suprimamos, repito, las palabras inútiles.

<sup>3</sup> José Carlos MARIÁTEGUI, « Segundo Acto », *op. cit.*

## ANIVERSARIO Y BALANCE<sup>4</sup>

*Amauta* llega con este número a su segundo cumpleaños. Estuvo a punto de naufragar al noveno número, antes del primer aniversario. La admonición de Unamuno -"revista que envejece, degenera"- habría sido el epitafio de una obra resonante pero efímera. Pero *Amauta* no había nacido para quedarse en episodio, sino para ser historia y para hacerla. Si la historia es creación de los hombres y las ideas, podemos encarar con esperanza el porvenir. De hombres y de ideas, es nuestra fuerza.

La primera obligación de toda obra, del género de la que *Amauta* se ha impuesto, es esta: durar. La historia es duración. No vale el grito aislado, por muy largo que sea su eco; vale la prédica constante, continúa, persistente. No vale la idea perfecta, absoluta, abstracta, indiferente a los hechos, a la realidad cambiante y móvil; vale la idea germinal, concreta, dialéctica, operante, rica en potencia y capaz de movimiento. *Amauta* no es una diversión ni un juego de intelectuales puros: profesa una idea histórica, confiesa una fe activa y multitudinaria, obedece a un movimiento social contemporáneo. En la lucha entre dos sistemas, entre dos ideas, no se nos ocurre sentirnos espectadores ni inventar un tercer término. La originalidad a ultranza, es una preocupación literaria y anárquica. En nuestra bandera, inscribimos esta sola, sencilla y grande palabra: Socialismo. (Con este lema afirmamos nuestra absoluta independencia frente a la idea de un Partido Nacionalista, pequeño burgués y demagógico).

Hemos querido que *Amauta* tuviese un desarrollo orgánico, autónomo, individual, nacional. Por esto, empezamos por buscar su título en la tradición peruana. *Amauta* no debía ser un plagio, ni una traducción. Tomábamos una palabra inkaica, para crearla de nuevo. Para que el Perú indio, la América indígena, sintieran que esta revista era suya. Y presentamos a *Amauta* como la voz de un movimiento y de una generación. "Amauta" ha sido, en estos dos años, una revista de definición ideológica, que ha recogido en sus páginas las proposiciones de cuantos, con título de sinceridad y competencia, han querido hablar a nombre de esta generación y de este movimiento.

---

<sup>4</sup> José Carlos MARIÁTEGUI, « Aniversario y balance », *op. cit.*

El trabajo de definición ideológica nos parece cumplido. En todo caso, hemos oído ya las opiniones categóricas y solícitas en expresarse. Todo debate se abre para los que opinan, no para los que callan. La primera jornada de *Amauta* ha concluido. En la segunda jornada, no necesita ya llamarse revista de la "nueva generación", de la "vanguardia", de las "izquierdas". Para ser fiel a la Revolución, le basta ser una revista socialista.

"Nueva generación", "nuevo espíritu", "nueva sensibilidad", todos estos términos han envejecido. Lo mismo hay que decir de estos otros rótulos: "vanguardia", "izquierda", "renovación". Fueron nuevos y buenos en su hora. Nos hemos servido de ellos para establecer demarcaciones provisionales, por razones contingentes de topografía y orientación. Hoy resultan ya demasiado genéricos y anfibológicos. Bajo estos rótulos, empiezan a pasar gruesos contrabandos. La nueva generación no será efectivamente nueva sino en la medida en que sepa ser, en fin, adulta, creadora.

La misma palabra Revolución, en esta América de las pequeñas revoluciones, se presta bastante al equívoco. Tenemos que reivindicarla rigurosa e intransigentemente. Tenemos que restituirle su sentido estricto y cabal. La revolución latino-americana, será nada más y nada menos que una etapa, una fase de la revolución mundial. Será simple y puramente, la revolución socialista. A esta palabra, agregad, según los casos, todos los adjetivos que queráis: "anti-imperialista", "agrarista", "nacionalista-revolucionaria". El socialismo los supone, los antecede, los abarca a todos.

A Norte América capitalista, plutocrática, imperialista, sólo es posible oponer eficazmente una América, latina o ibera, socialista. La época de la libre concurrencia en la economía capitalista, ha terminado en todos los campos y todos los aspectos. Estamos en la época de los monopolios, vale decir de los imperios. Los países latino-americanos llegan con retardo a la competencia capitalista. Los primeros puestos, están ya definitivamente asignados. El destino de estos países, dentro del orden capitalista, es de simples colonias. La oposición de idiomas, de razas, de espíritus, no tiene ningún sentido decisivo.

Es ridículo hablar todavía del contraste entre una América sajona materialista y una América latina idealista, entre una Roma rubia y una Grecia pálida. Todos estos son tópicos irremisiblemente desacreditados. El mito de Rodó no obra ya -no ha obrado nunca- útil y fecundamente sobre las almas. Descartemos, inexorablemente, todas estas caricaturas y simulacros de ideologías y hagamos las cuentas, seria y francamente, con la realidad.



El socialismo no es, ciertamente, una doctrina indo-americana. Pero ninguna doctrina, ningún sistema contemporáneo lo es ni puede serlo. Y el socialismo, aunque haya nacido en Europa, como el capitalismo, no es tampoco específico ni particularmente europeo. Es un movimiento mundial, al cual no se sustrae ninguno de los países que se mueven dentro de la órbita de la civilización occidental. Esta civilización conduce, con una fuerza y unos medios de que ninguna civilización dispuso, a la universalidad. Indo América, en este orden mundial, puede y debe tener individualidad y estilo; pero no una cultura ni un sino particulares. Hace cien años, debimos nuestra independencia como naciones al ritmo de la historia de Occidente, que desde la colonización nos impuso ineluctablemente su compás.

Libertad, Democracia, Parlamento, Soberanía del Pueblo, todas las grandes palabras que pronunciaron nuestros hombres de entonces, procedían del repertorio europeo. La historia, sin embargo, no mide la grandeza de esos hombres por la originalidad de estas ideas, sino por la eficacia y genio con que las sirvieron. Y los pueblos que más adelante marchan en el continente son aquellos donde arraigaron mejor y más pronto. La interdependencia, la solidaridad de los pueblos y de los continentes, eran sin embargo, en aquel tiempo, mucho menores que en éste. El socialismo, en fin, está en la tradición americana. La más avanzada organización comunista, primitiva, que registra la historia, es la inkaica.

No queremos, ciertamente, que el socialismo sea en América calco y copia. Debe ser creación heroica. Tenemos que dar vida, con nuestra propia realidad, en nuestro propio lenguaje, al socialismo indo-americano. He aquí una misión digna de una generación nueva.

En Europa, la degeneración parlamentaria y reformista del socialismo ha impuesto, después de la guerra, designaciones específicas. En los pueblos donde ese fenómeno no se ha producido, porque el socialismo aparece recién en su proceso histórico, la vieja y grande palabra conserva intacta su grandeza. La guardará también en la historia, mañana, cuando las necesidades contingentes y convencionales de demarcación que hoy distinguen prácticas y métodos, hayan desaparecido.

Capitalismo o Socialismo. Este es el problema de nuestra época. No nos anticipamos a las síntesis, a las transacciones, que sólo pueden operarse en la historia. Pensamos y sentimos como Gobetti que la historia es un reformismo mas a condición de que los revolucionarios operen como tales. Marx, Sorel, Lenin, he ahí los hombres que hacen la historia.

Es posible que muchos artistas e intelectuales apunten que acatamos absolutamente la autoridad de maestros irremisiblemente comprendidos en el proceso por "la trahison des clerics". Confesamos, sin escrúpulo, que nos sentimos en los dominios de lo temporal, de lo histórico, y que no tenemos ninguna intención de abandonarlos. Dejemos con sus cuitas estériles y sus lacrimosas metafísicas, a los espíritus incapaces de aceptar y comprender su época. El materialismo socialista encierra todas las posibilidades de ascensión espiritual, ética y filosófica. Y nunca nos sentimos más rabiosa y eficaz y religiosamente idealistas que al asentar bien la idea y los pies en la materia.



# 3 : « Punto de vista anti-imperialista »

*Texte symbole d'un moment politique, ce « point de vue anti-impérialiste » pose les bases d'une opposition simultanée au nationalisme petit-bourgeois de l'APRA et à la formulation de l'étapisme.*

## PUNTO DE VISTA ANTI-IMPERIALISTA<sup>5</sup>

1. ¿Hasta qué punto puede asimilarse la situación de las repúblicas latinoamericanas a la de los países semi-coloniales? La condición económica de estas repúblicas, es, sin duda, semi-colonial, y, a medida que crezca su capitalismo y, en consecuencia, la penetración imperialista, tiene que acentuarse este carácter de su economía. Pero las burguesías nacionales, que ven en la cooperación con el imperialismo la mejor fuente de provechos, se sienten lo bastante dueñas del poder político para no preocuparse seriamente de la soberanía nacional. Estas burguesías, en Sud América, que no conoce todavía, salvo Panamá, la ocupación militar yanqui, no tienen ninguna predisposición a admitir la necesidad de luchar por la segunda independencia, como suponía ingenuamente la propaganda aprista. El Estado, o mejor la clase dominante no echa de menos un grado más amplio y cierto de autonomía nacional. La revolución de la Independencia está relativamente demasiado próxima, sus mitos y símbolos demasiado vivos, en la conciencia de la burguesía y la pequeña burguesía. La ilusión de la soberanía nacional se conserva en sus principales efectos. Pretender que en esta capa social prenda un sentimiento de nacionalismo revolucionario, parecido al que en condiciones distintas representa un factor de la lucha anti-imperialista en los países semi-coloniales avasallados por el imperialismo en los últimos decenios en Asia, sería un grave error.

Ya en nuestra discusión con los dirigentes del aprismo, reprobando su tendencia a proponer a la América Latina un Kuo Min Tang, como modo de evitar la imitación europeísta y

---

<sup>5</sup> « Punto de vista anti-imperialista », José Carlos MARIÁTEGUI, *IP*, *op. cit.*, pages 87-95.

acomodar la acción revolucionaria a una apreciación exacta de nuestra propia realidad, sosteníamos hace más de un año la siguiente tesis:

"La colaboración con la burguesía, y aun de muchos elementos feudales, en la lucha anti-imperialista china, se explica por razones de raza, de civilización nacional que entre nosotros no existen. El chino noble o burgués se siente entrañablemente chino. Al desprecio del blanco por su cultura estratificada y decrepita, corresponde con el desprecio y el orgullo de su tradición milenaria. El anti-imperialismo en la China puede, por tanto, descansar en el sentimiento y en el factor nacionalista. En Indo-América las circunstancias no son las mismas. La aristocracia y la burguesía criollas no se sienten solidarizadas con el pueblo por el lazo de una historia y de una cultura comunes. En el Perú, el aristócrata y el burgués blancos, desprecian lo popular, lo nacional. Se sienten, ante todo, blancos. El pequeño burgués mestizo imita este ejemplo. La burguesía limeña fraterniza con los capitalistas yanquis, y aún con sus simples empleados, en el Country Club, en el Tennis y en las calles. El yanqui desposa sin inconveniente de raza ni de religión a la señorita criolla, y ésta no siente escrúpulo de nacionalidad ni de cultura en preferir el matrimonio con un individuo de la raza invasora. Tampoco tiene este escrúpulo la muchacha de la clase media. La "huachafita" que puede atrapar un yanqui empleado de Grace o de la Foundation lo hace con la satisfacción de quien siente elevarse su condición social. El factor nacionalista, por estas razones objetivas que a ninguno de ustedes escapa seguramente, no es decisivo ni fundamental en la lucha anti-imperialista en nuestro medio. Sólo en los países como la Argentina, donde existe una burguesía numerosa y rica, orgullosa del grado de riqueza y poder en su patria, y donde la personalidad nacional tiene por estas razones contornos más claros y netos que en estos países retardados, el anti-imperialismo puede (tal vez) penetrar fácilmente en los elementos burgueses; pero por razones de expansión y crecimiento capitalistas y no por razones de justicia social y doctrina socialista como es nuestro caso".

La traición de la burguesía china, la quiebra del Kuo Min Tang, no eran todavía conocidas en toda su magnitud. Un conocimiento capitalista, y no por razones de justicia social y doctrinaria, demostró cuan poco se podía confiar, aún en países como la China, en el sentimiento nacionalista revolucionario de la burguesía.

Mientras la política imperialista logre "ménager" los sentimientos y formalidades de la soberanía nacional de estos Estados, mientras no se vea obligada a recurrir a la intervención

armada y a la ocupación militar, contará absolutamente con la colaboración de las burguesías. Aunque enfeudados a la economía imperialista, estos países, o más bien sus burguesías, se considerarán tan dueños de sus destinos como Rumania, Bulgaria, Polonia y demás países "dependientes" de Europa.

Este factor de la psicología política no debe ser descuidado en la estimación precisa de las posibilidades de la acción anti-imperialista en la América Latina. Su relegamiento, su olvido, ha sido una de las características de la teorización aprista.

2. La divergencia fundamental entre los elementos que en el Perú aceptaron en principio el Apra -como un plan de frente único, nunca como partido y ni siquiera como organización en marcha efectiva- y los que fuera del Perú la definieron luego como un Kuo Min Tang latinoamericano, consiste en que los primeros permanecen fieles a la concepción económico-social revolucionaria del anti-imperialismo, mientras que los segundos explican así su posición "Somos de izquierda (o socialistas) porque somos anti-imperialistas". El anti-imperialismo resulta así elevado a la categoría de un programa, de una actitud política, de un movimiento que se basta a sí mismo y que conduce, espontáneamente, no sabemos en virtud de qué proceso, al socialismo, a la revolución social. Este concepto lleva a una desorbitada superestimación del movimiento anti-imperialista, a la exageración del mito de la lucha por la "segunda independencia", al romanticismo de que estamos viviendo ya las jornadas de una nueva emancipación. De aquí la tendencia a reemplazar las ligas anti-imperialistas con un organismo político. Del Apra, concebida inicialmente como frente único, como alianza popular, como bloque de las clases oprimidas, se pasa al Apra definida como el Kuo Min Tang latinoamericano.

El anti-imperialismo, para nosotros, no constituye ni puede constituir, por sí solo, un programa político, un movimiento de masas apto para la conquista del poder. El anti-imperialismo, admitido que pudiese movilizar al lado de las masas obreras y campesinas, a la burguesía y pequeña burguesía nacionalistas (ya hemos negado terminantemente esta posibilidad) no anula el antagonismo entre las clases, no suprime su diferencia de intereses.

Ni la burguesía, ni la pequeña burguesía en el poder pueden hacer una política antiimperialista. Tenemos la experiencia de México, donde la pequeña burguesía ha acabado por pactar con el imperialismo yanqui. Un gobierno "nacionalista" puede usar, en sus relaciones con los Estados Unidos, un lenguaje distinto que el gobierno de Leguía en el Perú.

Este gobierno es francamente, desenfadadamente pan-americanista, monroista; pero cualquier otro gobierno burgués haría, prácticamente, lo mismo que él, en materia de empréstitos y concesiones. Las inversiones del capital extranjero en el Perú crecen en estrecha y directa relación con el desarrollo económico del país, con la explotación de sus riquezas naturales, con la población de su territorio, con el aumento de las vías de comunicación. ¿Qué cosa puede oponer a la penetración capitalista la más demagógica pequeña-burguesía? Nada, sino palabras. Nada, sino una temporal borrachera nacionalista. El asalto del poder por el anti-imperialismo, como movimiento demagógico populista, si fuese posible, no representaría nunca la conquista del poder, por las masas proletarias, por el socialismo. La revolución socialista encontraría su más encarnizado y peligroso enemigo, -peligroso por su confucionismo, por la demagogia-, en la pequeña burguesía afirmada en el poder, ganado mediante sus voces de orden.

Sin prescindir del empleo de ningún elemento de agitación antiimperialista, ni de ningún medio de movilización de los sectores sociales que eventualmente pueden concurrir a esta lucha, nuestra misión es explicar y demostrar a las masas que sólo la revolución socialista opondrá al avance del imperialismo una valla definitiva y verdadera.

3. Estos hechos diferencian la situación de los países Sud Americanos de la situación de los países Centro Americanos, donde el imperialismo yanqui, recurriendo a la intervención armada sin ningún reparo, provoca una reacción patriótica que puede fácilmente ganar al anti-imperialismo a una parte de la burguesía y la pequeña burguesía. La propaganda aprista, conducida personalmente por Haya de la Torre, no parece haber obtenido en ninguna otra parte de América mayores resultados. Sus prédicas confucionistas y mesiánicas, que aunque pretenden situarse en el plano de la lucha económica, apelan en realidad particularmente a los factores raciales y sentimentales, reúnen las condiciones necesarias para impresionar a la pequeña burguesía intelectual. La formación de partidos de clase y poderosas organizaciones sindicales, con clara consciencia clasista, no se presenta destinada en esos países al mismo desenvolvimiento inmediato que en Sud América. En nuestros países el factor clasista es más decisivo, está más desarrollado. No hay razón para recurrir a vagas fórmulas populistas tras de las cuales no pueden dejar de prosperar tendencias reaccionarias. Actualmente el aprismo, como propaganda, está circunscrito a Centro América; en Sud América, a consecuencia de la desviación populista, caudillista, pequeño-burguesa, que lo definía como el Kuo Min Tang latinoamericano, está en una etapa de liquidación total. Lo que resuelva al respecto el próximo

Congreso Anti-imperialista de París, cuyo voto tiene que decidir la unificación de los organismos anti-imperialistas y establecer la distinción entre las plataformas y agitaciones anti-imperialistas y las tareas de la competencia de los partidos de clase y las organizaciones sindicales, pondrá término absolutamente a la cuestión.

4. ¿Los intereses del capitalismo imperialista coinciden necesaria y fatalmente en nuestros países con los intereses feudales y semif feudales de la clase terrateniente? ¿La lucha contra la feudalidad se identifica forzosa y completamente con la lucha anti-imperialista? Ciertamente, el capitalismo imperialista utiliza el poder de la clase feudal, en tanto que la considera la clase políticamente dominante. Pero, sus intereses económicos no son los mismos. La pequeña burguesía, sin exceptuar a la más demagógica, si atenúa en la práctica sus impulsos más marcadamente nacionalistas, puede llegar a la misma estrecha alianza con el capitalismo imperialista. El capital financiero se sentirá más seguro, si el poder está en manos de una clase social más numerosa, que, satisfaciendo ciertas reivindicaciones apremiosas y estorbando la orientación clasista de las masas, está en mejores condiciones que la vieja y odiada clase feudal de defender los intereses del capitalismo, de ser su custodio y su ujier. La creación de la pequeña propiedad, la expropiación de los latifundios, la liquidación de los privilegios feudales, no son contrarios a los intereses del imperialismo, de un modo inmediato. Por el contrario, en la medida en que los rezagos de feudalidad entraban el desenvolvimiento de una economía capitalista, ese movimiento de liquidación de la feudalidad, coincide con las exigencias del crecimiento capitalista, promovido por las inversiones y los técnicos del imperialismo; que desaparezcan los grandes latifundios, que en su lugar se constituya una economía agraria basada en lo que la demagogia burguesa llama la "democratización" de la propiedad del suelo, que las viejas aristocracias se vean desplazadas por una burguesía y una pequeña burguesía más poderosa e influyente -y por lo mismo más apta para garantizar la paz social-, nada de esto es contrario a los intereses del imperialismo. En el Perú, el régimen leguista, aunque tímido en la práctica ante los intereses de los latifundistas y gamonales, que en gran parte le prestan su apoyo, no tiene ningún inconveniente en recurrir a la demagogia, en reclamar contra la feudalidad y sus privilegios, en tronar contra las antiguas oligarquías, en promover una distribución del suelo que hará de cada peón agrícola un pequeño propietario. De esta demagogia saca el leguismo, precisamente, sus mayores fuerzas. El leguismo no se atreve a tocar la gran propiedad. Pero el movimiento natural del desarrollo capitalista -obras de irrigación, explotación de nuevas minas, etc.- va contra los intereses y privilegios de la



feudalidad. Los latifundistas, a medida que crecen las áreas cultivables, que surgen nuevos focos de trabajo, pierden su principal fuerza: la disposición absoluta e incondicional de la mano de obra. En Lambayeque, donde se efectúan actualmente obras de regadío, la actividad capitalista de la comisión técnica que las dirige, y que preside un experto norteamericano, el ingeniero Sutton, ha entrado prontamente en conflicto con las conveniencias de los grandes terratenientes feudales. Estos grandes terratenientes son; principalmente, azucareros. La amenaza de que se les arrebatase el monopolio de la tierra y el agua, y con él el medio de disponer a su antojo de la población de trabajadores saca de quicio a esta gente y la empuja a una actitud que el gobierno, aunque muy vinculado a muchos de sus elementos, califica de subversiva o anti-gobiernista. Sutton tiene las características del hombre de empresa capitalista norteamericano. Su mentalidad, su trabajo, chocan al espíritu feudal de los latifundistas, Sutton ha establecido, por ejemplo, un sistema de distribución de las aguas, que reposa en el principio de que el dominio de ellas pertenece al Estado; los latifundistas consideraban el derecho sobre las aguas anexo a su derecho sobre la tierra. Según su tesis, las aguas eran suyas; eran y son propiedad absoluta de sus fundos.

5. ¿Y la pequeña burguesía, cuyo rol en la lucha contra el imperialismo se superestima tanto, es como se dice, por razones de explotación económica, necesariamente opuesta a la penetración imperialista? La pequeña burguesía es, sin duda, la clase social más sensible al prestigio de los mitos nacionalistas. Pero el hecho económico que domina la cuestión, es el siguiente: en países de pauperismo español, donde la pequeña burguesía, por sus arraigados prejuicios de decencia, se resiste a la proletarización; donde ésta misma, por la miseria de los salarios no tiene fuerza económica para transformarla en parte en clase obrera; donde imperan la empleomanía, el recurso al pequeño puesto del Estado, la caza del sueldo y del puesto "decente"; el establecimiento de grandes empresas que, aunque explotan enormemente a sus empleados nacionales, representan siempre para esta clase un trabajo mejor remunerado, es recibido y considerado favorablemente por la gente de clase media. La empresa yanqui representa mejor sueldo, posibilidad de ascensión, emancipación de la empleomanía del Estado, donde no hay porvenir sino para los especuladores. Este hecho actúa, con una fuerza decisiva, sobre la conciencia del pequeño burgués, en busca o en goce de un puesto. En estos países, de pauperismo español, repetimos, la situación de las clases medias no es la constatada en los países donde estas clases han pasado un período de libre competencia, de crecimiento

capitalista propicio a la iniciativa y al éxito individuales, a la opresión de los grandes monopolios.

\* \* \*

En conclusión, somos anti-imperialistas porque somos marxistas, porque somos revolucionarios, porque oponemos al capitalismo el socialismo como sistema antagónico, llamado a sucederlo, porque en la lucha contra los imperialismos extranjeros cumplimos nuestros deberes de solidaridad con las masas revolucionarias de Europa.

Lima, 21 de mayo de 1929.



## 4 : Avant-gardes, histoire et art

*Parmi les nombreux textes représentatifs des liens entre subjectivité, vérité, mythe et art, « La lucha final » et « Arte, revolución y decadencia » sont sans doute les plus saillants. On y retrouve en particulier un axe de lecture similaire et transversal sur la notion d'avant-garde et son rapport à l'histoire.*

### LA LUCHA FINAL<sup>6</sup>

Madeleine Marx, una de las mujeres de letras más inquietas y más modernas de la Francia contemporánea, ha reunido sus impresiones de Rusia en un libro que lleva este título: C'est la lutte finale... La frase del canto de Eugenio Pottier adquiere un relieve histórico. "¡Es la lucha final!"

El proletario ruso saluda la revolución con este grito que es el grito ecuménico del proletario mundial. Grito multitudinario de combate y de esperanza que Madeleine Marx ha oído en las calles de Moscú y que yo he oído en las calles de Roma, de Milán, de Berlín, de París, de Viena y de Lima. Toda la emoción de una época está en él. Las muchedumbres revolucionarias creen librar la lucha final.

¿La libran verdaderamente? Para las escépticas criaturas del orden viejo esta lucha final es sólo una ilusión. Para los fervorosos combatientes del orden nuevo es una realidad. Au dessus de la Melée, una nueva y sagaz filosofía de la historia nos propone otro concepto: ilusión y realidad. La lucha final de la estrofa de Eugenio Pottier es, al mismo tiempo, una realidad y una ilusión.

Se trata, efectivamente, de la lucha final de una época y de una clase. El progreso -o el proceso humano- se cumple por etapas. Por consiguiente, la humanidad tiene perennemente la necesidad de sentirse próxima a una meta. La meta de hoy no será seguramente la meta de mañana; pero, para la teoría humana en marcha, es la meta final. El mesiánico milenio no vendrá nunca. El hombre llega para partir de nuevo. No puede, sin embargo, prescindir de la creencia de que la nueva jornada es la jornada definitiva. Ninguna revolución prevé la

<sup>6</sup> « La lucha final » (20/03/1925), *Mundial*, José Carlos MARIÁTEGUI, *AM*, *op. cit.*, pages 23-27.

revolución que vendrá después, aunque en la entraña porte su germen. Para el hombre, como sujeto de la historia, no existe sino su propia y personal realidad. No le interesa la lucha abstractamente sino su lucha concretamente. El proletariado revolucionario, por ende, vive la realidad de una lucha final. La humanidad, en tanto, desde un punto de vista abstracto, vive la ilusión de una lucha final.

## II

La revolución francesa tuvo la misma idea de su magnitud. Sus hombres creyeron también inaugurar una era nueva. La Convención quiso grabar para siempre en el tiempo, el comienzo del milenio republicano. Pensó que la era cristiana y el calendario gregoriano no podían contener a la República. El himno de la revolución saludó el alba de un nuevo día: "le jour de gloire est arrivé". La república individualista y jacobina aparecía como el supremo desiderátum de la humanidad. La revolución se sentía definitiva e insuperable. Era la lucha final. La lucha final por la Libertad, la Igualdad y la Fraternidad.

Menos de un siglo y medio ha bastado para que este mito envejezca. La Marsellesa ha dejado de ser un canto revolucionario. El "día de gloria" ha perdido su prestigio sobrenatural. Los propios fautores de la democracia se muestran desencantados de la prestancia del parlamento y del sufragio universal. Fermenta en el mundo otra revolución. Un régimen colectivista pugna por reemplazar al régimen individualista. Los revolucionarios del siglo veinte se aprestan a juzgar sumariamente la obra de los revolucionarios del siglo dieciocho.

La revolución proletaria es, sin embargo, una consecuencia de la revolución burguesa. La burguesía ha creado, en más de una centuria de vertiginosa acumulación capitalista, las condiciones espirituales y materiales de un orden nuevo. Dentro de la revolución francesa se anidaron las primeras ideas socialistas. Luego, el industrialismo organizó gradualmente en sus usinas los ejércitos de la revolución. El proletariado, confundida antes con la burguesía en el estado llano, formuló entonces sus reivindicaciones de clase. El seno pingüe del bienestar capitalista alimentó el socialismo. El destino de la burguesía quiso que ésta abasteciese de ideas y de hombres a la revolución dirigida contra su poder.

## III

La ilusión de la lucha final resulta, pues, una ilusión muy antigua y muy moderna. Cada dos, tres o más siglos, esta ilusión reaparece con distinto nombre. Y, como ahora, es siempre la realidad de una innumerable falange humana. Posee a los hombres para renovarlos. Es el motor de todos los progresos. Es la estrella de todos los renacimientos. Cuando la gran ilusión tramonta es porque se ha creado ya una nueva realidad humana. Los hombres reposan entonces de su eterna inquietud. Se cierra un ciclo romántico y se abre el ciclo clásico. En el ciclo clásico se desarrolla, estiliza y degenera una forma que, realizada plenamente, no podrá contener en si las nuevas fuerzas de la vida. Sólo en los casos en que su potencia creadora se enerva, la vida dormita, estancada, dentro de una forma rígida, decrepita, caduca. Pero, estos éxtasis de los pueblos o de las sociedades no son ilimitados. La somnolienta laguna, la quieta palude, acaba por agitarse y desbordarse. La vida recupera entonces su energía y su impulso. La India, la China, la Turquía contemporáneas son un ejemplo vivo y actual de estos renacimientos. El mito revolucionario ha sacudido y ha reanimado, potentemente, a esos pueblos en colapso.

El Oriente se despierta para la acción. La ilusión ha renacido en su alma milenaria.

#### IV

El escepticismo se contentaba con (contrastar la irrealidad de las grandes ilusiones humanas. El relativismo no se conforma con el mismo negativo e infecundo resultado. Empieza por enseñar que la realidad es una ilusión; pero concluye por reconocer que la ilusión, es, a su vez, una realidad. Niega que existan verdades absolutas; pero se da cuenta de que los hombres tienen que creer en sus verdades relativas como si fueran absolutas. Los hombres han menester de certidumbre. ¿Qué importa que la certidumbre de los hombres de hoy no sea la certidumbre de los hombres de mañana? Sin un mito los hombres no pueden vivir fecundamente. La filosofía relativista nos propone, por consiguiente, obedecer a la ley del mito.

Pirandello, relativista, ofrece el ejemplo adhiriéndose al fascismo. El fascismo seduce a Pirandello porque mientras la democracia se ha vuelto escéptica y nihilista, el fascismo representa una fe religiosa, fanática, en la jerarquía y la Nación. (Pirandello que es un pequeño-burgués siciliano, carece de aptitud psicológica para comprender y seguir el mito revolucionario). El literato de exasperado escepticismo no ama en política la duda. Prefiere la afirmación violenta, categórica, apasionada, brutal. La muchedumbre, más aún que el filósofo

escéptico, más aún que el filósofo relativista, no puede prescindir de un mito, no puede prescindir de una fe. No le es posible distinguir sutilmente su verdad de la verdad pretérita o futura. Para ella no existe sino la verdad. Verdad absoluta, única, eterna. Y, conforme a esta verdad, su lucha es, realmente, una lucha final.

El impulso vital del hombre responde a todas las interrogaciones de la vida antes que la investigación filosófica. El hombre iletrado no se preocupa de la relatividad de su mito. No le sería dable siquiera comprenderla. Pero generalmente encuentra, mejor que el literato y que el filósofo, su propio camino. Puesto que debe actuar, actúa. Puesto que debe creer, cree. Puesto que debe combatir, combate. Nada sabe de la relativa insignificancia de su esfuerzo en el tiempo y en el espacio. Su instinto lo desvía de la duda estéril. No ambiciona más que lo que puede y debe ambicionar todo hombre: cumplir bien su jornada.

## ARTE, REVOLUCION Y DECADENCIA<sup>7</sup>

Conviene apresurar la liquidación de un equívoco que desorienta a algunos artistas jóvenes. Hace falta establecer, rectificando ciertas definiciones presurosas, que no todo el arte nuevo es revolucionario, ni es tampoco verdaderamente nuevo. En el mundo contemporáneo coexisten dos almas, las de la revolución y la decadencia. Sólo la presencia de la primera confiere a un poema o un cuadro valor de arte nuevo.

No podemos aceptar como nuevo un arte que no nos trae sino una nueva técnica. Eso sería recrearse en el más falaz de los espejismos actuales. Ninguna estética puede rebajar el trabajo artístico a una cuestión de técnica. La técnica nueva debe corresponder a un espíritu nuevo también. Si no, lo único que cambia es el paramento, el decorado. Y una revolución artística no se contenta de conquistas formales.

La distinción entre las dos categorías coetáneas de artistas no es fácil. La decadencia y la revolución, así como coexisten en el mismo mundo, coexisten también en los mismos individuos. La conciencia del artista es el circo agonal de una lucha entre los dos espíritus. La comprensión de esta lucha, a veces, casi siempre, escapa al propio artista. Pero finalmente uno de los dos espíritus prevalece. El otro queda estrangulado en la arena.

---

<sup>7</sup> José Carlos MARIÁTEGUI, « Arte, revolución y decadencia », *Amauta*, noviembre 1926, nº 3, pp. 3-4.

La decadencia de la civilización capitalista se refleja en la atomización, en la disolución de su arte. El arte, en esta crisis, ha perdido ante todo su unidad esencial. Cada uno de sus principios, cada uno de sus elementos ha reivindicado su autonomía. Secesión es su término más característico. Las escuelas se multiplican hasta lo infinito porque no operan sino fuerzas centrífugas.

Pero esta anarquía, en la cual muere, irreparablemente escindido y disgregado el espíritu del arte burgués, preludia y prepara un orden nuevo. Es la transición del tramonto al alba. En esta crisis se elaboran dispersamente los elementos del arte del porvenir. El cubismo, el dadaísmo, el expresionismo, etc., al mismo tiempo que acusan una crisis, anuncian una reconstrucción. Aisladamente cada movimiento no trae una fórmula; pero todos concurren -aportando un elemento, un valor, un principio-, a su elaboración.

El sentido revolucionario de las escuelas o tendencias contemporáneas no está en la creación de una técnica nueva. No está tampoco en la destrucción de la técnica vieja. Está en el repudio, en el desahucio, en la befa del absoluto burgués. El arte se nutre siempre, conscientemente o no, -esto es lo de menos- del absoluto de su época. El artista contemporáneo, en la mayoría de los casos, lleva vacía el alma. La literatura de la decadencia es una literatura sin absoluto. Pero así, sólo se puede hacer unos cuantos pasos. El hombre no puede marchar sin una fe, porque no tener una fe es no tener una meta. Marchar sin una fe es *pâtiner sur place*<sup>8</sup>. El artista que más exasperadamente escéptico y nihilista se confiesa es, generalmente, el que tiene más desesperada necesidad de un mito.

Los futuristas rusos se han adherido al comunismo: los futuristas italianos se han adherido al fascismo. ¿Se quiere mejor demostración histórica de que los artistas no pueden sustraerse a la gravitación política? Massimo Bontempelli dice que en 1920 se sintió casi comunista y en 1923, el año de la marcha a Roma, se sintió casi fascista. Ahora parece fascista del todo. Muchos se han burlado de Bontempelli por esta confesión. Yo lo defiendo: lo encuentro sincero. El alma vacía del pobre Bontempelli tenía que adoptar y aceptar el Mito que colocó en su ara Mussolini. (Los vanguardistas italianos están convencidos de que el fascismo es la Revolución).

Vicente Huidobro pretende que el arte es independiente de la política. Esta aserción es tan antigua y caduca en sus razones y motivos que yo no la concebiría en un poeta ultraísta, si

---

<sup>8</sup> En français dans le texte.



creyese a los poetas ultraístas en grado de discurrir sobre política, economía y religión. Si política es para Huidobro, exclusivamente, la del *Palais Bourbon*, claro está que podemos reconocerle a su arte toda la autonomía que quiera. Pero el caso es que la política, para los que la sentimos elevada a la categoría de una religión, como dice Unamuno, es la trama misma de la Historia. En las épocas clásicas, o de plenitud de un orden, la política puede ser sólo administración y parlamento; en las épocas románticas o de crisis de un orden, la política ocupa el primer plano de la vida.

Así lo proclaman, con su conducta, Louis Aragón, André Bretón y sus compañeros de la Revolución suprarrealista -los mejores espíritus de la vanguardia francesa- marchando hacia el comunismo. Drieu La Rochelle que cuando escribió *Mesure de la France y Plainte contre inconnu*, estaba tan cerca de ese estado de ánimo, no ha podido seguirlos; pero, como tampoco ha podido escapar a la política, se ha declarado vagamente fascista y claramente reaccionario.

Ortega y Gasset es responsable, en el mundo hispano, de una parte de este equívoco sobre el arte nuevo. Su mirada así como no distinguió escuelas ni tendencias, no distinguió, al menos en el arte moderno, los elementos de revolución de los elementos de decadencia. El autor de la *Deshumanización del Arte* no nos dio una definición del arte nuevo. Pero tomó como rasgos de una revolución los que corresponden típicamente a una decadencia. Esto lo condujo a pretender, entre otras cosas, que «la nueva inspiración es siempre, indefectiblemente, cósmica». Su cuadro sintomatológico, en general, es justo; pero su diagnóstico es incompleto y equivocado.

No basta el procedimiento. No basta la técnica. Paul Morand, a pesar de sus imágenes y de su modernidad, es un producto de decadencia. Se respira en su literatura una atmósfera de disolución. Jean Cocteau, después de haber coqueteado un tiempo con el dadaísmo, nos sale ahora con su *Rappel a l'ordre*.

Conviene esclarecer la cuestión, hasta desvanecer el último equívoco. La empresa es difícil. Cuesta trabajo entenderse sobre muchos puntos. Es frecuente la presencia de reflejos de la decadencia en el arte de vanguardia, hasta cuando, superando el subjetivismo, que a veces lo enferma, se propone metas realmente revolucionarias. Hidalgo, ubicando a Lenin, en un poema de varias dimensiones, dice que los "senos salomé" y la "peluca a la garçonne" son los

primeros pasos hacia la socialización de la mujer. Y de esto no hay que sorprenderse. Existen poetas que creen que el jazz-band es un heraldo de la revolución.

Por fortuna quedan en el mundo artistas como Bernard Shaw, capaces de comprender que el «arte no ha sido nunca grande, cuando no ha facilitado una iconografía para una religión viva; y nunca ha sido completamente despreciable, sino cuando ha imitado la iconografía, después de que la religión se había vuelto una superstición». Este último camino parece ser el que varios artistas nuevos han tomado en la literatura francesa y en otras. El porvenir se reirá de la bienaventurada estupidez con que algunos críticos de su tiempo los llamaron "nuevos" y hasta "revolucionarios".



# Indice onomastique

L'essentiel des informations biographiques sont tirées des dictionnaires biographiques de militants que sont le *Maitron* et l'ouvrage dirigé par Lazar et Victor Jéfets : *América Latina en la Internacional Comunista, 1919-1943. Diccionario Biográfico*<sup>1</sup>. Enfin, de nombreuses informations sur les militants ou acteurs péruviens sont extraits des ouvrages biographiques de Guillermo Rouillon<sup>2</sup>.

**Alessandri, Arturo (1868-1950)** : Président du Chili entre 1920 et 1925, puis de 1932 à 1938, membre du parti libéral.

**Allen, José (James) (1885-?)** : Militant socialiste puis communiste mexicain d'origine étasunienne. Membre fondateur du PCM et fondateur du BLA de la III<sup>e</sup> Internationale.

**Andrade, Juan (1897-1981)** : Militant communiste espagnol et fondateur du PCE, il en est exclu en 1927 pour trotskysme. Deux de ses textes sont publiés dans *Amauta*.

**Araquistáin, Luis (1886-1959)** : Directeur de la revue *España* de 1914 à 1922, journaliste et écrivain. Membre de l'aile gauche du *Partido Socialista Obrero Español* (PSOE).

**Arbulú Miranda, Carlos (1901-?)** : Journaliste et dirigeant communiste péruvien. Collaborateur d'*Amauta* et correspondant de Mariátegui.

**Arroyo Posadas, Moisés (1906-2005)** : Avocat et dirigeant communiste péruvien. Membre du groupe de Jauja et correspondant de Mariátegui.

**Aspillaga, Antero (1849-1927)** : Candidat civiliste officiel du gouvernement Leguía (1908-1911), malheureux aux élections présidentielles péruviennes de 1912.

---

<sup>1</sup> Lazar JEIFETS et VÍCTOR JEIFETS, *América Latina en la Internacional Comunista, 1919-1943 - Diccionario Biográfico*, op. cit.

<sup>2</sup> Guillermo ROUILLON, *La creación heroica de José Carlos Mariátegui, T. I La Edad de Piedra*, op. cit. Et Guillermo ROUILLON, *La creación heroica de José Carlos Mariátegui, T. II La Edad Revolucionaria*, op. cit.

**Bach, Fritz (Federico) (1897-1979)** : Militant communiste suisse, membre de la IIIe Internationale et de la Jeunesse Communiste. Actif au sein du PCM et dans la campagne « *Manos Fuera de Nicaragua* ». Il signe un article dans *Amauta*.

**Barba, Carlos** : Dirigeant syndical anarcho-syndicaliste péruvien.

**Basadre, Jorge (1903-1980)** : Historien péruvien. Il participé au mouvement de la *Reforma Universitaria* et collabore à *Amauta*.

**Basbaum, Leôncio (1907-1969)** : Militant du parti communiste brésilien, il participe de la Conférence Communiste de 1929 à Buenos Aires et est co-rapporteur sur la question raciale au Brésil.

**Belaúnde, Víctor Andrés (1883-1966)** : Intellectuel et diplomate péruvien. Catholique et conservateur, il intègre la « génération de 1900 ».

**Benavides, Óscar R. (1876-1945)** : Militaire et chef d'État péruvien.

**Beteta, Francisco** : Sculpteur péruvien, ami de Mariátegui. Résidant aux États-Unis, il loge Mariátegui et César Falcón lors de leur séjour à New York.

**Beteta, Toribio** : étudiant en économie péruvien que Mariátegui et César Falcón rencontrent sur le bateau en direction des États-Unis – escale avant l'Europe – et avec qui ils visitent New York. Neveu de Francisco Beteta.

**Berl, Emmanuel (1892-1976)** : Journaliste et écrivain français, d'abord classé à gauche.

**Bermann, Gregorio (1894-1972)** : Intellectuel et psychiatre argentin, il participe au mouvement de la *Reforma Universitaria* en Argentine.

**Billinghurst, Guillermo (1851-1915)** : Président de la République du Pérou (1912-1914), anti-civiliste.

**Blanco, Gamaliel** : Mineur péruvien, instituteur et fondateur d'une organisation d'auto-éducation ouvrière. Correspondant de Mariátegui et figure locale de l'organisation du mouvement des mineurs après la catastrophe de Morococha.

**Blume, Federico** : Journaliste à *La Prensa*.

**Borja, Fernando** : Membre fondateur du PSP.

**Borodin, Mikhail (1884-1951)** : Militant communiste biélorusse. Il est l'un des premiers envoyés du Komintern en Amérique latine. Figure importante du Komintern.

**Brandão, Octávio (1896-1980)** : Militant et homme politique brésilien. D'abord engagé dans les rangs anarcho-syndicalistes, il participe à la fondation du PCB, dont il est l'un des principaux dirigeants dans les années 1920.

**Buo Ocha, José Tori** : Militant péruvien, membre de la cellule parisienne de l'APRA.

**Bustamante, Luis** : militant apriste péruvien en exil à Cuba. Il joue un petit rôle dans la controverse qui aboutit à la scission entre apristes et socialistes en 1928.

**Bustamante y Ballivián, Enrique (1883-1937)** : Diplomate et homme de lettres péruvien. Correspondant de Mariátegui.

**Cáceres, Andrés Avelino (1836-1923)** : Militaire et homme politique péruvien, deux fois président du Pérou (1886-1890 puis 1894-1895). Fondateur du *Partido Constitucional*.

**Campos, Juan Manuel** : Ouvrier typographe à *La Prensa*. Ami de Mariátegui, il l'introduit dans les cercles anarcho-syndicalistes liméniens et à Alfredo González Prada.

**Canevaro, César (1846-1922)** : Militaire et homme politique péruvien. Chef du *Partido Constitucional* en 1919.

**Castillo, Luciano (1899-1981)** : Militant péruvien, membre du noyau du PSP. Il fonde en 1930 le Parti Socialiste après avoir rompu avec ses camarades sur la question du passage à l'appellation « communiste ».

**Castra Oyanguren, Enrique** : Journaliste à *La Prensa*.

**Chattopadhyaya, Virendranath (1880-1937)** : Militant communiste indien, dirigeant de la Ligue Anti-impérialiste.

**Chávez León, Fernando** : Militant péruvien du PSP, il rompt avec Mariátegui et son groupe entre février et mars 1930 sur la question du passage à l'appellation « communiste ». Il participe à la fondation du Parti Socialiste avec Luciano Castillo.

**Churata, Gamaliel (Peralta, Alejandro) (1899-1973)** : Poète et homme de lettres indigéniste péruvien. Correspondant de Mariátegui et collaborateur d'*Amauta*, membre du groupe indigéniste d'avant-garde *Orkopata*, directeur de la revue *Boletín Titikaka*.

**Cisneros, Luis Fernán** : Journaliste à *La Prensa*.

**Codesido, Julia (1883-1979)** : Peintre péruvienne proche de Mariátegui, collaboratrice d'*Amauta* dans laquelle plusieurs de ses œuvres sont reproduites. Figure de l'indigénisme en peinture.

**Codovilla, Vittorio (1894-1970)** : Militant et dirigeant communiste italo-argentin. Il occupe une fonction de direction lors de la conférence de Buenos Aires en 1929. Figure centrale du PCA et du Komintern en Amérique latine.

**Contreras, Miguel (1898-1987)** : Militant communiste argentin, il participe de la direction régionale de l'ISR. Il est envoyé au Pérou pour aider à la formation du PSP, puis du passage au PCP.

**Corjeno, Mariano H.** : Avocat, homme politique et diplomate péruvien. Il prend la défense de Mariátegui lors du premier mois du gouvernement Leguía.

**Cossio del Pomar, Felipe (1888-1981)** : Peintre et militant péruvien affilié à la gauche. Il est membre de la cellule de Paris de l'APRA.

**Costilla Larrea, Emilio** : Dirigeant syndical anarcho-syndicaliste.

**Cox, Carlos Manuel (1902-1986)** : Avocat, économiste et homme politique péruvien. Il est très actif dans le milieu des exilés apristes dans les années 1920. Correspondant de Mariátegui et collaborateur d'*Amauta*.

**D'Annunzio, Gabriele (1863-1938)** : Poète, dramaturge et romancier italien. Il se distingue sur la scène politique par l'occupation de Fiume, puis son rattachement au fascisme.

**De la Fuente, Nicanor (1902-2009)** : Homme de lettres et militant communiste péruvien. Correspondant de Mariátegui.

**Del Águila, Humberto (1893-1970)** : Journaliste péruvien, il participe de la fondation de *La Razón* avec César Falcón et Mariátegui.

**Del Barzo, Carlos** : Dirigeant syndical anarcho-syndicaliste.

**Delgado, Honorio (1892-1969)** : Introduceur de la psychanalyse et de Freud au Pérou, commentateur de Bergson.

**Del Mar, Seraffín (1901-1980)** : Poète, écrivain et journaliste péruvien lié à l'APRA. Collaborateur d'*Amauta* et correspondant de Mariátegui. Mari de Magda Portal.

**Del Mazo, Gabriel (1893-1969)** : Homme politique argentin issu du mouvement de la *Reforma Universitaria*, dirigeant du parti radical.

**Del Prado, Blanca** : Poétesse péruvienne, collaboratrice d'*Amauta*. Sœur de Jorge Del Prado.

**Del Prado, Jorge (1910-1999)** : Peintre et militant communiste péruvien. Proche de Mariátegui en 1928/1930, il est envoyé successivement au port d'El Callao puis à Morococha pour aider à la structuration des fédérations de la CGTP. Dirigeant du PCP, secrétaire général de 1966 à la fin des années 1980, il est l'un des principaux commentateurs communistes de l'œuvre de Mariátegui.

**Del Prado, Julio** : Poète péruvien, collaborateur d'*Amauta*. Frère de Jorge del Prado.

**Díaz Ramirez, Manuel (1888-1962)** : Historien et homme politique mexicain, dirigeant du PCM.

**Durand, Augusto (1870-1923)** : Homme politique péruvien, dirigeant du *Partido Liberal*.

**Durtain, Luc (1881-1959)** : Poète, romancier et essayiste français, proche du groupe de l'Abbaye.

**Eguren, José María (1873-1942)** : Poète et journaliste péruvien. Correspondant de Mariátegui, collaborateur d'*Amauta*.

**Encinas, José Antonio (1888-1958)** : Pédagogue et homme politique péruvien.

**Falcón, César (1892-1970)** : Écrivain, journaliste et homme politique péruvien. Ami proche de Mariátegui, collaborateur d'*Amauta*. Correspondant de Mariátegui.

**Fonkén, Adalberto** : Dirigeant syndical anarcho-syndicaliste péruvien.

**Fourrier, Marcel (1895-1966)** : Membre du groupe *Clarté*, il en dirige la revue avec Henri Barbusse. Membre du Parti Communiste Français, il en est exclu pour trotskysme en 1928. Un de ses textes est publié dans le n°8 d'*Amauta*.

**Fraina, Luis (1892-1953)** : Militant communiste étasunien, dirigeant du PCM et figure du Komintern.



**Frank, Waldo (1889-1967)** : Journaliste, romancier et militant politique étasunien. Ami de Mariátegui auquel il rend visite à Lima. Correspondant et collaborateur d'*Amauta*.

**Gálvez, José (1885-1957)** : Collaborateur d'*Amauta*.

**Gamarra, Abelardo (1852-1924)** : Écrivain, compositeur et journaliste péruvien.

**Gamarra, Gonzalo** : Militant de l'APRA dans la cellule de Paris.

**García Calderón, Francisco (1883-1953)** : Écrivain, diplomate et critique littéraire péruvien. Membre de la « génération de 1900 », positiviste. Frère de Ventura García Calderón.

**García Calderón, Ventura (1886-1959)** : Écrivain, diplomate et critique littéraire péruvien. Membre de la « génération de 1900 », positiviste. Frère de Francisco García Calderón.

**García Monge, Joaquín (1881-1958)** : Homme de lettres et éditeur costaricain. Directeur de la revue à diffusion continentale *Repertorio Americano*. Correspondant de Mariátegui, dont il publie plusieurs textes importants.

**Garland, Antonio (1891-1958)** : Écrivain, diplomate et poète péruvien, membre de *Colónida*. Correspondant de Mariátegui.

**Ghioldi, Tomás (1901-1982)** : Dirigeant du PCA. Il participe à la conférence de Buenos Aires (1929).

**Gibson, Percy (1885-1960)** : Poète et écrivain péruvien, proche de Valdelomar et de Mariátegui.

**Glusberg, Samuel (1898-1987)** : Homme de lettres, éditeur et intellectuel argentin. Grand ami et correspondant de Mariátegui. Il est très actif dans la publication de textes de Mariátegui et dans la préparation du voyage à Buenos Aires qui est annulé par la mort du Péruvien.

**Gompers, Samuel (1850-1924)** : Membre fondateur de l'AFL, figure du syndicalisme réformiste et de sa centrale panaméricaine, la COPA.

**González Alberdi, Paulino (1903-1989)** : Dirigeant du PCA.

**González Prada, Alfredo (1891-1943)** : Écrivain, diplomate et journaliste péruvien. Il se lie d'amitié avec Mariátegui dans les années 1910. Fils de Manuel González Prada.

**González Prada, Manuel (1944-1918)** : Homme de lettres et figure anarchiste péruvienne. Son œuvre inspire toute la génération de Mariátegui par sa radicalité et son indigénisme matérialiste.

**Gutarra, Nicolás** : Dirigeant syndical anarcho-syndicaliste.

**Guzmán y Vera, Carlos** : Collègue de Mariátegui à *La Prensa*, puis chef de la rédaction d'*El Tiempo*, où Mariátegui publie ses « cartas de Italia ».

**Haya de la Torre, Víctor Raúl (1895-1979)** : Fondateur de l'APRA, principale figure de l'anti-impérialisme et de la « nueva generación » péruvienne.

**Herrera, Hector** : Mineur péruvien, correspondant de Mariátegui et distributeur de *Labor* à Morococha.

**Herrera, Óscar** : Étudiant liménien. Professeur à la UPGP.

**Herrera, Manuel** : Militant de l'APRA.

**Herrera, Pompeyo** : Étudiant liménien proche de Mariátegui et du PCP.

**Herzog, Jesús Silva (1893-1985)** : Économiste et historien mexicain, spécialiste de l'histoire de la Révolution mexicaine. Il publie plusieurs textes dans *Amauta* et *Labor*.

**Heysen, Luis (1903-1980)** : Sociologue et homme politique péruvien. Professeur de la UPGP. Membre de l'APRA en exil dès les années 1920, il s'oppose à la tendance socialiste de Mariátegui en 1928.

**Hidalgo, Alberto (1897-1967)** : Poète péruvien, collaborateur d'*Amauta* et ami de Mariátegui.

**Hinojosa, César** : Membre fondateur du PSP, puis du PCP.

**Humbert-Droz, Jules (1891-1971)** : Militant communiste suisse, dirigeant du Komintern. Représentant de l'IC lors de la conférence de Buenos Aires (1929).

**Ibarbourou, Juana de (1892-1979)** : Poète uruguayenne et correspondante de Mariátegui.

**Ibérico Rodríguez, Mariano (1892-1974)** : Philosophe et journaliste péruvien. Auteur de *La filosofía de Enrique Bergson* et *El nuevo Absoluto* (ce dernier publié aux éditions Minerva), collaborateur d'*Amauta*.

**Iglesias, Pablo (1850-1925)** : Homme politique et militant socialiste espagnol, membre fondateur du PSOE.

**Iparraguirre, Felipe** : Colonel de l'armée péruvienne à la retraite. Militant apriste, il est chargé par Haya de la Torre de provoquer un soulèvement armé dans le port de Talara en 1928, mais il est arrêté par la police de Leguía.

**Irigoyen, Hipólito (1852-1933)** : Homme politique argentin, deux fois président (1916-1922 – 1928-1930). Figure du radicalisme.

**Jara y Ureta, José María de la** : Journaliste à *La Prensa*.

**Katayama, Sen (1859-1933)** : Militant et figure importante du Komintern d'origine japonaise. Il participe à la fondation du PCM.

**Larrañaga, Federico** : Journaliste à *La Prensa*.

**Leguía y Martínez, Germán (1861-1928)** : Cousin d'Augusto Leguía et premier ministre de 1919 à 1921. Il est ensuite exilé jusqu'en 1927. Figure importante de la vie politique péruvienne, il symbolise une opposition des provinces au pouvoir de Leguía.

**Lévano, César (1926-2019)** : Journaliste et militant communiste péruvien. Fils de Delfín Lévano.

**Lévano, Delfín (1885-1941)** : Dirigeant syndical anarcho-syndicaliste péruvien, journaliste et poète. Fils de Manuel Caracciolo Lévano, père de César Lévano.

**Lévano, Manuel Caracciolo (1863-1936)** : Dirigeant syndical anarcho-syndicaliste péruvien. Fondateur de la FOPEP.

**Lissón, Emilio (1872-1961)** : Archevêque de Lima et Primat du Pérou dans les années 1920. Figure réactionnaire alliée de Leguía.

**López Albújar, Enrique (1872-1966)** : poète, collaborateur de *La Prensa* et *Amauta*.

**López Aliaga, Pedro** : Premier secrétaire de la légation du Pérou à Rome. Ami et hôte de Mariátegui, il l'introduit auprès des autres péruviens présents à Rome (Palmiro Machiavello, José de la Riva Agüero, Luis Varela y Orbegoso, Artemio Ocaña).

**Losowsky, Salomon Alexandre (1878-1952)** : Dirigeant de l'ISR, figure centrale du Komintern.

**Machiavello, Palmiro** : Consul du Pérou à Gênes en 1922, il se lie d'amitié avec Mariátegui et reste un correspondant au long de la décennie.

**Malaka, Tan (1897-1949)** : Instituteur indonésien. Fondateur du Parti Communiste d'Indonésie et figure importante du Komintern dans les années 1920.

**Malanca, José (1897-1967)** : Peintre argentin, correspondant de Mariátegui. Certaines de ses œuvres sont reproduites dans *Amauta*. Correspondant de Mariátegui.

**Martínez de la Torre, Ricardo (1904-?)** : Militant communiste péruvien très proche de Mariátegui, co-directeur d'*Amauta* à partir de 1929. Principal collaborateur de Mariátegui dans les activités éditoriales et politiques. Auteur de nombreux articles politiques et économiques dans *Amauta*, compilateur de la monumentale oeuvre *Apuntes para una interpretación marxista de la historia social del Perú*.

**Martínez Vélez, Pedro** : Religieux augustinien proche de Mariátegui dans sa jeunesse, professeur de latin à l'Université Catholique de Lima.

**Massis, Henri (1886-1970)** : Journaliste et critique littéraire français, militant de l'*Action Française*.

**Maúrtua, Víctor M. (1867-1937)** : Universitaire, ministre du gouvernement Pardo (1918), député du département d'Ica, directeur des journaux *El Perú* et *Excelsior*. Auto-déclaré socialiste, il influence la génération de Mariátegui. Comme diplomate péruvien, il accueille Mariátegui et sa famille lors de leur passage par le port de Guayaquil en Équateur, en 1923.

**Mella, Julio Antonio (1903-1929)** : Militant et dirigeant communiste cubain. Figure importante de la Ligue contre l'anti-impérialisme et auteur d'un pamphlet contre l'APRA en 1928 (*¿Qué es el ARPA?*).

**Meza, Ladislao F.** : Journaliste à *El Comercio*, fondateur et vice-président du *Círculo de Cronistas* (1915).

**Mignon, Alfred (1872-1849)** : Militant anarchiste français, brièvement membre du PCF.

**Mikhailov, Boris (1895-1953)** : Militant communiste russe et membre du Komintern. Envoyé en Amérique latine il intervient dans le règlement de la « question Penelón » au sein du PCA.

**Miró Quesada, Óscar (1884-1981)** : Journaliste scientifique péruvien, correspondant de Mariátegui.

**Modotti, Tina (1896-1942)** : Actrice, modèle et photographe italienne, militante du Komintern, militante du PCM.

**Monatte, Pierre (1881-1960)** : Ouvrier et syndicaliste français se réclamant du syndicalisme révolutionnaire. Il rejoint brièvement le PCF à sa formation avant d'en être exclu.

**More, Federico (1889-1955)** : Poète, écrivain et journaliste politique péruvien. Correspondant de Mariátegui.

**Münzenberg, Willi (1889-1940)** : Militant communiste allemand, membre de l'IC et principal organisateur de la Ligue contre l'Anti-impérialisme et l'oppression coloniale.

**Nava, Víctor** : Odontologue péruvien. Fait la connaissance de Mariátegui en Italie et partage le même hôtel à Gênes.

**Navarro, Avelino** : Ouvrier et syndicaliste péruvien. Il participe au comité provisionnel de la CGTP.

**Nerval, Mario** : Militant socialiste péruvien exilé à La Paz. Correspondant de Mariátegui.

**Nuñez, Jorge E.** : Collaborateur d'*Amauta*. Il publie un article consacré au nationalisme révolutionnaire dans le numéro 9 (05/1927).

**Ocaña, Artemio** : Sculpteur, ami proche de Mariátegui et compagnon de quelques visites en Italie.

**Orrego, Antenor (1892-1960)** : Écrivain et philosophe péruvien. Figure de la *bohemia trujillana*, directeur de nombreux journaux, correspondant de Mariátegui et collaborateur régulier d'*Amauta*.

**Ortiz de Zevallos** : Consul du Pérou à Gênes.

**Palacios, Alfredo (1878-1965)** : Avocat, homme politique et homme de lettres argentin membre du PSA. Figure de la *Reforma Universitaria* et de l'anti-impérialisme.

**Palma, Clemente** : Directeur de la revue *Varietades* et du journal *La Cronica*.

**Palma, Ricardo (?-1919)** : Homme de presse civiliste, directeur de la Biblioteca Nacional del Perú.

**Pardo, José (1864-1947)** : Homme politique civiliste, Président du Pérou à deux reprises (1904/1908 et 1915/1919).

**Pavletich, Esteban (1906-1981)** : Militant et écrivain péruvien. Collaborateur d'*Amauta* et correspondant régulier de Mariátegui.

**Peralta, Alejandro (1899-1973)** : Voir **Gamaliel Churata**.

**Peralta, Antero (1900-1980)** : Homme de lettres, universitaire et intellectuel d'Arequipa. Correspondant de Mariátegui.

**Pereira, Astrojildo (1890-1965)** : Militant anarcho-syndicaliste brésilien, membre fondateur du PCB.

**Pesce, Hugo (1900-1969)** : Médecin péruvien, militant communiste proche de Mariátegui. Représentant du PSP à la Conférence de Buenos Aires (1929).

**Pettoruti, Emilio (1892-1971)** : Peintre argentin, ami de Mariátegui et correspondant.

**Phillips, Charles Francis (1895-1989)** : Militant communiste, membre fondateur du PCM, représentant de l'IC à Cuba et à Mexico.

**Piérola, Isaías de (1866-1935)** : Fils de Nicolás de Piérola, homme politique et commerçant péruvien. Il est à la tête de l'opposition au civilisme dans les années 1910.

**Piérola, Nicolás de (1839-1913)** : Homme politique et deux fois président du Pérou (1879-1881 puis 1895-1899). Figure de la guerre du Pacifique.

**Polari Bianchi, Remo (1878-1940)** : Peintre florentin résidant à Lima. Socialiste, lecteur de Georges Sorel et Antonio Labriola. Ami de Mariátegui.

**Portocarrero, Julio (1903-1991)** : Ouvrier, syndicaliste et militant péruvien. Il est envoyé à Moscou en 1927, puis à la Première conférence communiste latino-américaine de 1929 à Buenos Aires.

**Porras, Edgardo** : Militant de l'APRA dans la cellule de Paris.

**Porras, Wilfredo** : Militant de l'APRA dans la cellule de Paris.

**Portal, Magda (1900-1989)** : Poétesse et militante péruvienne, membre de l'APRA et collaboratrice d'*Amauta*. Correspondante de Mariátegui. Épouse de Serafín del Mar.

**Posada, Fausto** : Dirigeant syndical anarcho-syndicaliste.

**Prado, Javier (1871-1921)** : Historien, philosophe et avocat péruvien. Recteur de l'université San Marcos de 1915 à 1920. Figure du positivisme.

**Quesada, Fausto** : Étudiant liménien, dirigeant de la FEP à la fin des années 1910.

**Ramos, Ángela (1896-1988)** : Journaliste, poétesse et dramaturge péruvienne. Figure importante de la campagne contre la « Ley de vagancia ». Affiliée à gauche et féministe. Proche de Mariátegui, avec qui elle fait un entretien publié dans *Mundial* en 1926.

**Regman, Bernardo** : Militant communiste péruvien. Membre fondateur du PSP.

**Ribot, André** : Ambassadeur de France au Pérou dans les années 1920.

**Riva-Agüero, José de la (1885-1944)** : Homme de lettres péruvien, positiviste et conservateur. Figure importante de l'opposition à Leguía et personnage central de la vie intellectuelle péruvienne dans les premières décennies du XX<sup>e</sup> siècle.

**Roe, Carlos** : Péruvien, membre de la « cellule » socialiste formée à Gênes en 1921 avec Palmiro Machiavello, César Falcón et J. C. Mariátegui.

**Roy, Manabendra Nath (1887-1954)** : Militant marxiste indien, il participe à la fondation du PCM. Personnage important des premières années de l'IC.

**Rozas, Oscar E.** : Militant communiste de la cellule de Cuzco.

**Ruiz Bravo, Pedro (1894-1960)** : Correspondant de Mariátegui et directeur de la rédaction d'*El Tiempo*.

**Saavedra Piñon, Reynaldo** : Opposant péruvien à Leguía, exilé à Guayaquil. Mariátegui le rencontre lors de son voyage de retour vers le Pérou en 1923.

**Saavedra, Román** : Étudiant de Cuzco, militant du PCP.

**Sabroso, Arturo (1895-1968)** : syndicaliste péruvien, partisan d'une ligne apolitique opposée aux socialistes comme aux anarcho-syndicalistes en 1927. Plus tard dirigeant d'une centrale syndicale apriste.

**Salazar, Hipólito** : Secrétaire général de la *Federación Indígena Obrera Regional Peruana* (FIORP). Il envoie une lettre de solidarité à Mariátegui lors de sa maladie en 1924.

**Sánchez, Teodomiro** : Étudiant puis militant péruvien. Il participe au mouvement de la *Reforma Universitaria*, il rejoint le PSP lors de la scission avec l'APRA.

**Sandino, Augusto César (1895-1934)** : Militaire et homme politique nicaraguayen. Il dirige l'insurrection anti-impérialiste opposée à la présence des troupes étasuniennes entre 1927 et 1933.

**Seoane, Manuel (1900-1963)** : Journaliste et homme politique péruvien. Membre de l'APRA dès les origines, il participe du réseau des exilés depuis l'Argentine.

**Solari, Pietro** : Italien résidant à Lima, ami de Mariátegui qu'il a rencontré chez Manuel González Prada.

**Sovero, Adrián** : Ouvrier et syndicaliste dans les mines de la *Cerro de Pasco Copper Corp.*, il rencontre Mariátegui lors d'un voyage à Lima avec une délégation syndicale. Distributeur d'*Amauta* et *Labor* parmi les mineurs.

**Stubbs, Ricardo Walter** : Journaliste à *La Crónica*, président du *Círculo de Cronistas* (fondé en 1915).

**Tamayo, Franz (1879-1956)** : Intellectuel bolivien, collaborateur d'*Amauta*.

**Terreros, Nicolás (1901-1982)** : Ouvrier péruvien originaire de Jauja. Exilé au Mexique pendant dans les années 1920, il représente le PCM au VI<sup>e</sup> Congrès de l'IC. D'abord proche du groupe de Mariátegui, il participe à la campagne contre l'« amautisme » à partir de 1930.

**Torre González, Agustín de la (1844-1929)** : Second vice-président d'Augusto Leguía lors de sa prise de pouvoir en 1919, oncle de Víctor Raúl Haya de la Torre.

**Torre, Guillermo de (1900-1971)** : Journaliste, essayiste et critique littéraire espagnol. Il est l'un des principaux protagonistes de la polémique du « méridien culturel ».

**Tizón y Bueno, Ricardo (1880-1940)** : industriel péruvien et homme politique. Il finance et préside une organisation syndicaliste « jaune » dénoncée par les fondateurs de la CGTP.

**Turcios, Froylán (1845-1943)** : Journaliste, homme politique et écrivain hondurien. Représentant de Sandino au Mexique.

**Ugarte, César A. (1895-1933)** : Historien et poète péruvien, collaborateur régulier d'*Amauta*. Il est notamment l'auteur de l'ouvrage *Bosquejo de historia económica del Perú*, auquel Mariátegui consacre un article.



**Ugarte, Manuel Baldomero (1875-1951)** : écrivain, homme de lettres et journaliste argentin. Membre un temps du Parti Socialiste, il est notamment connu pour ses prises de position anti-impérialiste au sein de l'*Unión Latinoamericana* (ULA).

**Ulloa Cisneros, Alberto ( ?-1919)** : Journaliste et directeur de *La Prensa*.

**Ulloa, Luis** : intellectuel et homme de lettres péruvien, anticiviliste. Directeur de la Biblioteca Nacional de Lima (1915).

**Ureta, Alberto (1885-1966)** : Poète moderniste et diplomate péruvien. Directeur de la revue *Mercurio Peruano* entre 1925 et 1927.

**Ureta, Alejandro** : Journaliste au quotidien *La Prensa*.

**Urquieta, Miguel Ángel** : Poète et militant péruvien, collaborateur d'*Amauta* et correspondant de Mariátegui.

**Urviola, Ezequiel** : Militant indigéniste actif dans les congrès indigènes entre 1920 et 1923. Il rencontre Mariátegui en 1923/1924.

**Sánchez, Luis Alberto (1900-1994)** : Journaliste péruvien, collaborateur d'*Amauta* et protagoniste de la « poémique de l'indigénisme ».

**Secada, Alberto** : journaliste à *El Tiempo*, secrétaire général du Comité de Propagande Socialiste (1919).

**Valdelomar, Abraham (1888-1919)** : Poète, dramaturge et romancier péruvien. Il est le chef du groupe de *Colónida*. Figure proéminente de l'avant-gardisme péruvien à la fin des années 1910.

**Valle, Félix del (1892-1950)** : Écrivain et journaliste péruvien. Membre du groupe *Colónida*, ami de Valdelomar et de Mariátegui, correspondant de ce dernier.

**Vallejo, César (1892-1938)** : Poète péruvien et militant communiste. Figure centrale de l'avant-gardisme péruvien avec la publication de *Trilce* (1922), il s'en distancie ensuite dans les pages d'*Amauta*. Ami et correspondant de Mariátegui.

**Varela y Orbegoso, Luis (Clóvis) (1878-1930)** : Journaliste péruvien du journal *El Comercio*, il voyage un temps avec Mariátegui en Italie. Directeur du cercle des journalistes, il offre une somme aux époux Mariátegui lors de la maladie de José Carlos en 1924.

**Vasconcelos, José (1882-1959)** : Homme de lettres et homme politique mexicain. Figure intellectuelle à la projection continentale, il marque les années 1920 en tant que ministre de l'Éducation dans le Mexique révolutionnaire.

**Vegas García, Ricardo** : Chef de la rédaction de la revue *Variedades*.

**Vernochet, Léon (1871-1958)** : Militant communiste français, dirigeant de l'Internationale des Travailleurs de l'Enseignement (ITE), liée à l'IC et qui embauche Eudocio Ravines pendant quelques mois en 1928/1929.

**Viamonte, Carlos Sánchez (1892-1972)** : Avocat et juriste argentin, directeur de la revue *Sagitario*, dans laquelle publie Mariátegui. Viamonte est également militant du Parti socialiste argentin.

**Weil, Felix (1898-1975)** : Militant communiste argentin, il est l'un des premiers envoyés du Komintern en Amérique latine.

**Wills, Alfredo González** : Membre de la cellule apriste de Paris.

**Wills, Rafael** : Membre de la cellule apriste de Paris.

**Woog, Edgar (1898-1973)** : Militant communiste suisse. Il est l'un des premiers représentants de l'IC en Amérique Latine.

**Yanson, Charles (1882-1938)** : Militant communiste letton, figure importante du Komintern.

**Yerovi, Leonidas ( ? - 1917)** : Journaliste à *La Prensa*.

**Zerpa, Manuel** : Ouvrier péruvien membre de la cellule apriste de La Paz, il rejoint le PSP après la scission de 1928. Correspondant de Mariátegui.



# Index des noms

Abelardo Ramos, Jorge.....	398
Abensour, Miguel.....	486
Abril, Xavier.....	37
Acha, Omar.....	43
Adán, Martín.....	487, 498, 741, 742
Adorno, Theodor.....	395, 735
Adriánzen, Catalina.....	303, 311
Aglietta, Michel.....	95, 97, 98
Aguilar Peralta, Teófilo.....	770
Aguirre Cerda, Pedro.....	621
Ai Quoc, Nguyen (Ho Chi Minh).....	634, 650
Alain (Émile Chartier).....	483
Alessandri, Jorge.....	670
Alfaro Rubbo, Deni.....	27, 29, 31, 42
Allen, Henry.....	646
Allen, James.....	644
Allen, Nicolas.....	41
Altamirano, Carlos.....	724
Althusser, Louis.....	78, 442
Alvarado, Juan Velasco.....	29
Álvarez Peláez, Raquel.....	245
Amaral, Tarcíla do.....	724
Amendola, Giovanni.....	534
Amézcuca, Genaro.....	631
Amilien, Éstelle.....	623
Amin, Samir.....	151
Anderle, Adam.....	283, 694, 714
Anderson, Benedict.....	588
Anderson, Perry.....	735
Andrade, Juan.....	196, 204
Andrade, Oswaldo de.....	592, 724
André, Francis.....	744
Andreu, Maurice.....	156, 186, 786
Angvik, Birger.....	51, 275, 276, 277, 487, 488, 489, 490, 491, 492, 498, 505
Aragon, Louis.....	529
Aramburú, Andrés Avelino.....	590
Aranha Corrêa do Lago, Luiz.....	93
Araquistáin, Luis.....	61, 199, 679, 867
Arcos, René.....	517

Arguedas, José María.....	244, 487
Aricó, José.....	36, 37, 376, 449
Arroyo Posadas, Moisés.....	676
Aspíllaga, Antenor.....	607, 616, 867
Assis, Machado de.....	498
Assoun, Paul-Laurent.....	320
Astorga, Pablo.....	91
Aurell, Jaume.....	451
Avila, Sainte Thérèse d'.....	550
Axelrod, P. B.....	363
Azcurra, Ramón.....	772
Bach, Fritz.....	205
Bakhtin, Mikhail.....	236
Bakounine, Mikhail.....	454, 679
Baldwin, Stanley.....	180
Balibar, Étienne.....	136, 277
Bambirra, Vânia.....	36, 106, 149
Barbusse, Henri. 65, 459, 477, 509, 524, 529, 543, 544, 584, 654, 739, 741, 744, 750, 768, 871	
Barcelli, Agustín.....	697
Barrès, Maurice.....	527
Barrios, Eduardo.....	768
Basadre, Jorge.....	105, 117, 118, 193, 194, 686, 868
Basbaum, Leôncio.....	301, 805, 868
Batlle Ordóñez, José.....	532, 541, 542
Bauer, Otto.....	178
Bazán, Armando.....	60, 487, 662, 681, 686, 687, 709, 800
Becker, Marc.....	281, 282, 296
Beigel, Fernanda.....	41, 50, 283, 447, 486, 603, 690, 720, 723, 724, 736, 747, 760, 767
Belaúnde, Víctor Andrés.....	277, 387
Bello, Luis.....	584
Benavides, Óscar.....	33, 61, 100, 111, 126, 700, 868
Benavides, Oscar R.....	111
Benjamin, Walter.....	234, 349, 395, 569, 735, 829
Bensaïd, Daniel.....	431, 446
Bergel, Martín.....	43, 98
Bergson, Henri.....	33, 252, 319, 323, 453, 565, 679, 870, 873
Berl, Emmanuel.....	473, 474, 580, 868
Bermann, Gregorio.....	748
Bernier, Jean.....	521
Bernstein, Eduard.....	416, 535
Berríos Cavieres, <i>Claudio</i> .....	262, 751
Bértola, Luis.....	90, 91, 96
Berton, Germaine.....	684
Bertram, Geoffrey.....	103
Billinghurst, Guillermo.....	61, 618, 667, 699, 700, 868
Birsdall, Nancy.....	86
Blanco, Gamaliel.....	771, 772
Bloch, Ernst.....	395, 735, 829

Blum, Léon.....	183, 351
Bolívar, Simón.....	597, 720, 721
Bonfim, Manoel.....	245
Bonilla, Heraclio.....	34, 37, 102
Bontempelli, Massimo.....	534
Borges, Jorge Luis.....	724, 727, 728, 732, 753
Borja, Fernando.....	688, 689
Borodin, Mikhail.....	644
Bottai, Giuseppe.....	671
Boucheron, Patrick.....	763
Boukharine, Nicolai.....	149, 157, 186, 187, 205, 213, 215, 217, 297, 298, 550, 558, 637, 638, 782, 783, 784, 786, 787, 788
Bourdieu, Pierre.....	49, 719
Bourget, Paul.....	527
Brandão, Octávio.....	109, 643, 823
Brandes, Georg.....	522
Brecht, Bertold.....	435, 735
Breton, André.....	71, 395, 720, 741, 744, 761
Briand, Aristide.....	183, 351
Broca, Paul.....	239
Bruckman, Mónica.....	738
Brum, Blanca Luz.....	658, 686
Bulmer-Thomas, Victor.....	90
Bunge, Carlos Octavio.....	244, 245, 495
Buo Ochoa, José Tori.....	624
Burawoy, Michael.....	213, 214
Bustamante, Juan.....	606
Bustamante, Luis.....	663
Byron, George Gordon (Lord).....	505
Caballero, Manuel.....	631
Cabral, Amílcar.....	832
Cáceres, Andrés Avelino.....	617
Cadena, Marisol de la.....	277, 393
Caire, Guy.....	151
Calles, Plutarco Elías.....	546
Campos, Juan Manuel.....	679, 708
Canevaro, César.....	617
Caracciolo Lévano, Manuel.....	698
Cárdenas, Lázaro.....	621
Cardoso, Fernando Henrique.....	36, 106
Carr, Barry.....	631
Carranza, Luis.....	753
Casanova, Pascale.....	724
Casanovas, Martí.....	743, 744
Castilla, Ramón.....	540, 541
Castillo Matos, J.....	772
Castro Pozo, Hildebrando.....	372, 373, 374, 379, 381, 390, 400, 408, 583
Castro-Gómez, Santiago.....	42

Castro, Juan de.....	264, 274, 289, 302
Chamson, André.....	529
Chang-Rodríguez, Eugenio.....	34
Chaplin, Charlie (Charlot).....	257, 500
Chapoutot, Johann.....	170, 234
Chartier, Roger.....	719
Chasteen, John.....	92
Chattopadhyaya, Virendranath (Chatto).....	694
Chavarría, Jesús.....	106
Chiappe, Ana.....	28, 67, 68, 111
Chiappe, Anna.....	28, 111
Churata, Gamaliel (Arturo Peralta Miranda).....	752
Cifuentes Guerra, María Ángela.....	347, 574
Cocteau, Jean.....	744
Codesido, Julia.....	738, 769
Codovilla, Vittorio.....	647, 652, 661, 663, 677, 783, 787, 788, 789, 790, 791, 794, 797, 798, 799, 800, 801, 804, 806, 810, 813, 816, 817, 818, 820, 821, 822, 823
Cohen, Maximilian.....	646
Cohn, Norman.....	554
Cole, George Douglas Howard.....	569
Comte, Auguste.....	240, 443
Concha de Pinilla, María Isabel.....	752
Connolly, James.....	832
Contreras, Carlos.....	105, 687, 693
Corallo, Jean-François.....	430
Cornejo Koster, Enrique.....	658
Cornejo Polar, Antonio.....	394, 487
Corridoni, Filippo.....	671
Cortés, Martín.....	43
Cosamalón Aguilar, Jesús.....	105, 275
Cossio del Pomar, Felipe.....	624
Cotler, Julio.....	608
Cottington, David.....	736
Cox, Carlos Manuel.....	32, 614, 625, 686
Croce, Benedetto.....	441, 457, 510, 545, 580, 581
Cubas Ramacciotti, Ricardo.....	756
Cubas Ramacciotti, Ricardo.....	613
Cueva, Augusto Matheu.....	195
D'Annunzio, Gabriele.....	67, 521, 522
D'Allemand, Patricia.....	460
D'Annunzio, Gabriele.....	262, 497, 534, 870
Dagicour, Ombeline.....	608, 620
Dalarun, Jacques.....	604
Dante Alighieri.....	472, 474
Darío, Ruben.....	744
Darwin, Charles.....	238, 239, 241
Daudet, Léon.....	353, 529, 531, 535, 537, 538
Davis, Angela.....	299

Dawes, Charles G.....	176
De la Fuente, Nicanor.....	668, 676
De la Torre González, Agustín.....	617
De León, Daniel.....	358, 379, 382, 383
De Sanctis, Francesco.....	441, 510, 513
De Valera, Eamon.....	532
Deambrosi Martins, Carlos.....	661
Debs, Eugene.....	358
Del Águila, Humberto.....	57, 655
Del Barzo, Carlos.....	61, 63, 612, 680, 870
Del Mar, Serafín.....	625, 686
Del Mazo, Gabriel.....	748
Del Prado, Jorge.....	33, 739
Del Valle, Felix.....	60, 700, 724, 728, 749
Delage, Yves.....	238
Delahozza, Enrique.....	658
Deleuze, Gilles.....	763
Delgado, Honorio.....	117
Delgado, Verónica.....	732
Delhom, Joël.....	465, 699
Demaldent, Jean-Marie.....	444
Depetris-Chauvin, Irene.....	283
Descartes, René.....	584
Dewey, John.....	544
Díaz Ramirez, Manuel.....	624
Díaz-Alejandro, Carlos.....	83, 965
Dilthey, Wilhelm.....	441
Doron, Claude-Olivier.....	234, 247
Dos Passos, John.....	351, 517
Dos Santos, Theotônio.....	36, 106
Dostoïevski, Fyodor.....	504, 505
Dostoievsky, Fyodor.....	472
Drieu La Rochelle, Pierre.....	529
Drinot, Paulo.....	697, 699
Duby, Georges.....	280
Duncan, Isadora.....	505
Durand, Augusto.....	617, 618
Durkheim, Émile.....	240
Durtain, Luc.....	580, 744, 871
Dussel, Enrique.....	36, 41, 42, 282, 580
Duthurburu, José Antonio.....	400
Dzerjinski, Felix.....	535
Ebert, Friedrich.....	534, 535, 536
Eguren, José Maria.....	461
Ehrenburg, Ilya.....	741
Einstein, Albert.....	113, 248
Elias, Norbert.....	719
Elmore, Edwin.....	480, 725, 726, 727, 768



Engels, Friedrich.....	81, 205, 320, 321, 322, 333, 387, 389, 454, 466, 474, 508, 576, 837
Escalante, José Ángel.....	755
Escorsim, Leila.....	613, 682, 819, 824
Espinas, Alfred.....	240
Espinoza Bravo, Alberto.....	770
Espinoza Soriano, Waldemar.....	399
Fadeiev, Alexandre.....	543
Falcón, Alejandrina.....	732
Falcón, César.....	57, 60, 64, 68, 117, 198, 618, 655, 680, 681, 774, 868, 871, 878
Falsetto, Enzo.....	106
Fanon, Frantz.....	151
Farinacci, Roberto.....	531, 537
Favre, Henri.....	246
Ferrer, Glória María.....	68
Ferrer, Victoria.....	68
Ferri, Enrico.....	444
Fiori, José Luís.....	91
Flores Duarte, Joana das.....	304
Flores Galindo, Alberto.....	34, 35, 37, 100, 385, 422
Foglia, Aurélie.....	508
Fonkén, Adalberto.....	63
Ford, Henry.....	212, 214, 215, 216, 220, 358, 359
Forel, Auguste.....	242
Forgues; Roland.....	274, 587
Foucault, Michel.....	244
Fourrier, Charles.....	199, 204
Fourrier, Marcel.....	195
Fraina, Luis.....	644, 645, 646, 648
França Paiva, Eduardo.....	234
France, Anatole.....	497, 522
Franco, Gustavo.....	93
Frank, Waldo.....	27, 545, 578, 589, 724, 733, 744, 750
Frazer, James George.....	379
Freeman, Joseph.....	194, 649
Freud, Sigmund.....	71, 119, 241, 248, 257, 740, 763, 870
Friedmann, Georges.....	211
Fromm, Erich.....	212
Fujimori, Alberto.....	30
Funes, Patricia.....	247, 278
Furetière, Antoine.....	245
Furtado, Celso.....	87, 106
Gallissot, René.....	642
Galton, Francis.....	240
Gálvez, José.....	51, 52, 354, 721
Gamarra, Abelardo.....	594
Gamarra, Gonzalo.....	624
Gamolín, Nicolás.....	658
Gandhi, Mohandas.....	359, 532, 535, 537, 538, 543, 544, 551, 564, 567, 584

García Calderón, Francisco.....	277, 721, 745
García Calderón, Ventura.....	721, 745
García Monge, Joaquín.....	727, 728, 732, 768
Garcilaso de la Vega, Inca (Gómez Suárez de Figueroa).....	382, 383, 384
Gaulle, Charles de.....	588
Gennari, Edigio.....	648
Gentile, Emilio.....	170
Gentile, Giovanni.....	529
George, Lloyd.....	179, 306, 500, 532
Ghioldi, Tomás.....	820
Gide, <i>André</i> .....	535
Giraudoux, Jean.....	243
Girondo, Oliverio.....	728
Glade, William.....	88
Gladkov, Fiodor.....	517
Glusberg, Samuel.....	36, 57, 480, 733, 768
Gobetti, Piero.....	67, 119, 465, 580
Gobineau, Arthur de.....	244, 248
Godelier, Maurice.....	398, 399
Goethe, Johann Wolfgang von.....	472
Goldmann, Lucien.....	598, 829
Goldschmidt, Alfons.....	661
Gómez de la Serna, Ramón.....	525, 526, 531
Gómez, Laureano.....	96
Gompers, Samuel.....	64
González Alberdi, Paulino.....	810, 813, 814, 820, 821
González Casanova, Pablo.....	281, 282
González Prada, Alfredo.....	679
González Prada, Manuel. 34, 60, 61, 69, 70, 113, 158, 244, 246, 252, 384, 450, 459, 465, 466, 471, 514, 535, 566, 567, 592, 594, 612, 679, 696, 698, 704, 710, 721, 745, 879	
González Wills, Alfredo.....	624
González Wills, Rafael.....	624
González, Mike.....	655
Gorki, Maxime.....	71, 357, 517, 518
Gorter, Hermann.....	445
Gramsci, Antonio.....	38, 67, 212, 218, 261, 395, 396, 404, 405, 439, 444, 446, 483, 523, 569, 735, 747, 829
Grosfoguel, Ramón.....	42
Grosz, George.....	740
Guardia Mayorga, César Augusto.....	28
Guardia, Sara Beatriz.....	51, 68, 303, 305, 308
Guattari, Félix.....	763
Guevara, Ernesto "Che".....	440
Guha, Ranajit.....	404
Guillén, Nicolás.....	724
Guillo, Dominique.....	238, 239
Gumplowicz, Ludwig.....	244
Gutarra, Nicolás.....	63, 680, 873

Gutiérrez, Juan.....	688
Haddad, Élie.....	247
Haddon, Alfred.....	278
Haeckel, Ernst.....	244
Halperín Donghi, Túlio.....	92
Haya de la Torre, Víctor Raúl...34, 62, 69, 70, 71, 72, 118, 127, 192, 193, 194, 196, 198, 204, 381, 388, 398, 466	
Hegel, <i>Georg Wilhelm Friedrich</i> .....	118, 431, 507
Heliodoro Valle, Rafael.....	754
Henriquez Ureña, Pedro.....	468
Herder, Johann Gottfried von.....	441
Herranz-Loncán, Alfonso.....	91
Herrera, Hector.....	772
Herrera, Manuel.....	625
Herrera, Pompeyo.....	692
Herriot, Édouard.....	173, 176, 178
Heysen, Luis.....	32, 200, 625
Hidalgo, Alberto.....	727, 753, 754, 873
Hilferding, Rudolf.....	149, 178, 535
Hindenburg, Paul von.....	535
Hirsch, Stephen.....	701
Hobsbawm, Eric.....	86, 348, 355, 404, 526
Hobsbawm, Eric J.....	348, 355, 404
Hobson, John A.....	149
Hoover, Herbert.....	185
Horkheimer, Max.....	395, 735
Hugo, Victor.....	302
Huidobro, Vicente.....	722, 753
Humbert-Droz, Jules....638, 648, 662, 783, 788, 791, 792, 793, 794, 795, 796, 797, 798, 800, 801, 802, 804, 810, 819, 820, 821	
Hurwitz, Jacobo.....	663, 664, 668, 678
Hutchins, Grace.....	201
Huxley, Julian.....	278
Ibáñez del Campo, Carlos.....	791
Ibarbourou, Juana de.....	768
Iglesias, Daniel.....	615
Iglesias, Pablo.....	679
Ingenieros, José.....	192, 658, 679, 721, 748
Ingrao, Christian.....	234
Ingres, <i>Jean-Auguste-Dominique</i> .....	504
Iparraguirre, Felipe.....	665
Irigoyen, Hipólito.....	541, 670
Ismodes Cairo, Aníbal.....	28
Istrati, Panait.....	529
Jaurès, Jean.....	260, 545, 679, 684
Jovellanos Camellón, Sandalio Junco.....	805
Joyeux-Prunel, Béatrice.....	720, 724
Jünger, Ernst.....	212

Kai-shek, Chiang.....	538
Kapsoli, Wilfredo.....	702
Katayama, Sen.....	645
Kaustky, Karl.....	535
Kautsky, Karl.....	416, 447, 535, 536, 580
Kautsky, Luisa.....	550
Kemal, <i>Mustafa</i> .....	535
Kemmerer, Edwin Walter.....	96
Kerenski, Alexandre.....	535
Keynes, John Maynard.....	161
Khandilkar, K. P.....	643
Klarén, Peter.....	34, 608, 621
Kohan, Néstor.....	444
Kollontai, Alexandra.....	179
Koltchak, Alexandre.....	543
Komin-Alexandrovski, Mikhail.....	645
Kornilov, Lavr.....	211
Korsch, Karl.....	439, 444, 569, 735, 829
Kossok, Manfred.....	36
Krim, Abd el.....	535, 537, 584
Kropotkine, Pyotr.....	365, 454, 679
Kun, Bela.....	527
La Chira, María Amalia.....	59
Labriola, Antonio.....	441, 448, 679, 877
Lacan, Jacques.....	241
Lacépède, Bernard de.....	239
Lamarck, Jean-Baptiste de.....	239, 240, 241, 246, 249
Lanoir, Paul.....	695
Larsen, Neil.....	275
Le Bon, Gustave.....	244, 245, 252
Le Bon, Thomas.....	212
Le Goff, Jacques.....	51, 941
Lecourt, Dominique.....	506
Lefebvre, Henri.....	395
Lefebvre, Raymond.....	642
Leguía y Martínez, Germán.....	614
Leguía, Augusto....	61, 62, 64, 70, 100, 102, 103, 111, 112, 117, 126, 606, 607, 608, 609, 613, 614, 615, 616, 617, 618, 619, 620, 621, 625, 626, 653, 664, 666, 671, 680, 685, 700, 708, 791, 799, 801, 812, 867, 870
Leibner, Gerardo.....	283, 393
Leminski, Paulo.....	429
Lénine, Vladimir Illitch...	71, 106, 109, 119, 135, 140, 150, 179, 205, 209, 210, 211, 213, 216, 217, 218, 261, 391, 395, 405, 411, 431, 444, 445, 447, 467, 470, 474, 527, 532, 534, 536, 537, 542, 544, 550, 551, 552, 569, 575, 586, 598, 628, 630, 634, 637, 638, 641, 643, 704, 766, 783, 806, 808
Lévano, Delfín.....	698, 702
Levi-Strauss, Claude.....	233
Levin, Hayman.....	806

Leviné, Eugen.....	527
Lewontin, Richard C.....	233
Liebknecht, Karl.....	67, 527
Liebknecht, Wilhelm.....	478
Linhart, Danièle.....	211, 212
Lissón, Emilio.....	613
Llosa, Alvar de la.....	101, 487
Lloyd George, David.....	179
Lloyd George, Margaret.....	306, 307
Lofthouse, Richard.....	319
Loli, Santiago.....	772
Lombroso, Cesare.....	239
London, Jack.....	680
López Albújar, Enrique.....	117, 752, 755, 874
López Pumarejo, Alfonso.....	96
Losowsky, Alexandre.....	662, 687
Losurdo, Domenico.....	170, 213
Loucheur, Louis.....	166
Löwy, Michaël.....	37, 394, 395, 396, 443
Ludendorf, Erich.....	534
Lugones, Leopoldo.....	438, 480, 481, 727, 753, 768
Lukács, György.....	212, 395, 439, 444, 447, 448, 456, 507, 569, 735
Lumumba, Patrice.....	832
Luna Vegas, Ricardo.....	27
Lunatcharsky, Anatoli.....	217, 499, 531, 550, 736, 741
Lunn, Eugene.....	735
Luther, Hans.....	535
Luxemburg, Rosa.....	67, 71, 119, 128, 149, 389, 395, 527, 550, 586
MacDonald, Ramsay.....	173, 176, 178, 185, 311, 500
Macara, Pablo.....	101
Machado Gouvêa, Marina.....	149
Macherey, Pierre.....	357
Machiavello, Palmiro.....	68, 681, 874, 875, 878
Madero, Francisco.....	538
Maeztu, Ramiro de.....	61, 529
Maitron, Jean.....	429
Malaka, Tan.....	629, 633
Malanca, José.....	677
Malaparte, Curzio.....	534
Malatesta, Errico.....	679
Malthus, Thomas.....	236, 325
Man, Henri de.....	214, 219, 220, 229, 230, 550
Mannheim, Karl.....	470, 471
Manrique, Nelson.....	278, 280, 281, 282
Marañón, Gregorio.....	254
Marcuse, Herbert.....	212, 395, 735
Mariátegui Chiappe, Javier.....	28, 68
Mariátegui Chiappe, José Carlos.....	28, 68

Mariátegui Chiappe, Sandro.....	28, 68
Mariátegui Chiappe, Sigfrido.....	28, 68
Mariátegui, Francisco Javier.....	59
Mariátegui, Julio César.....	27, 749, 768
Marinetti, Filippo Tommaso.....	671, 720
Marini, Ruy Mauro.....	81, 106, 149
Marker, Chris.....	256
Marof, Tristan.....	191, 192, 259, 261
Martí, José.....	648, 682, 721
Martínez Andrade, Luís.....	41
Martínez de la Torre, Ricardo.....	27, 32, 104, 119, 199, 202, 206, 207, 296
Marx, Karl.....	47, 48, 71, 77, 81, 82, 109, 118, 119, 131, 135, 138, 151, 173, 180, 193, 231, 260, 312, 320, 321, 322, 333, 336, 341, 343, 363, 368, 387, 388, 389, 396, 403, 405, 438, 439, 440, 447, 448, 449, 453, 454, 457, 466, 474, 500, 501, 508, 549, 550, 554, 556, 558, 564, 567, 580, 584, 586, 604, 680, 683, 729, 766, 837
Marx, Madeleine.....	556
Masaryk, Tomáš.....	448
Mashevich, Mayor.....	646
Massis, Henri.....	475, 875
Matteotti, Giacomo.....	534
Maurras, Charles.....	353, 529, 531, 535
Maúrtua, Víctor.....	679, 875
Mayer de Zulen, Dora.....	191, 546, 551, 660, 752
Mazzeo, Miguel.....	27, 28, 41, 396
McEwan, Gordon.....	400
McKay, Claude.....	633
Meiksins Wood, Ellen.....	150
Meinecke, Friedrich.....	441
Melgar Bao, Ricardo.....	29, 293, 666, 698, 707, 773, 774
Melis, Antonio.....	28, 36, 37, 69, 569
Mella, Julio Antonio.....	37, 39, 62, 624, 626, 650, 651, 652, 660, 661, 664, 677
Mellon, Andrew.....	358
Mendel, Gregor.....	240, 241
Mendoza, Humberto.....	658
Mercier-Josa, Solange.....	48
Meseguer Illán, Diego.....	37
Messeguer Illán, Diego.....	681
Mészáros, István.....	230, 234
Métraux, Alfred.....	399
Mignolo, Walter.....	42
Mignon, Alfred.....	643
Mikhailov, Boris.....	647
Millerand, Alexandre.....	533, 546
Miró Quesada, Antonio.....	618
Miroshevski, V. M.....	391, 392, 410
Mistral, Gabriela.....	748
Modotti, Tina.....	649
Monatte, Pierre.....	643

Monge, Pedro.....	770
Monsalve, Martín.....	144
Moraña, Mabel.....	42
Morand, Paul.....	522
Moro, César.....	72, 487
Morris, William.....	365
Moseley, Michael.....	400
Mossé, Claude.....	110
Mosse, George.....	170
Munson, Gorham.....	511, 512
Münzenberg, Willi.....	202, 650, 663, 694
Murra, John Victor.....	397, 398
Musil, Robert.....	157
Mussolini, Benito. .173, 179, 262, 263, 531, 532, 533, 534, 536, 537, 539, 540, 541, 542, 546, 671	
Nahmad, Salomón.....	399
Nansen, <i>Fridtjof</i> .....	535
Navarro, Avelino.....	688
Nearing, Scott.....	194, 649
Nehru, Jawaharlal.....	650
Neruda, Pablo.....	328, 529, 725, 735
Nietzsche, Friedrich.....	536
Nin, Andreu.....	801
Nitti, Francesco Saverio.....	536
Noske, Gustav.....	526
Nuñez, Estuardo.....	28, 195, 487, 876
Obregón, Alvaro.....	414, 541
Ocampo, José Antonio.....	96
Olivera, Mercedes.....	399
Oqendo de Amat, Carlos.....	487
Orrego, Antenor.....	611, 660, 740, 876
Ortega y Gasset, José.....	61, 483, 518, 523, 524, 585
Ortiz, Fernando.....	244
Pacheco, Victor Hugo.....	282, 302
Padmore, George.....	181
Pakkasvirta, Jussi.....	654
Palacios, Alfredo.....	192, 611, 748
Palacios, Nicolás.....	246
Palma, Clemente.....	614
Pannekoek, Anton.....	443
Pardo, Manuel.....	61, 62, 63, 64, 126, 606, 612, 653, 700, 875, 876
Pareja Pflucker, Piedad.....	701, 702, 704
Pareto, Vilfredo.....	43, 297, 298, 387
Paris, Robert.....	36, 37, 60, 65, 67, 283, 392, 420, 644
Parker, David.....	142, 659
Parodi Revoredo, Daniel.....	666
Parsons, Talcott.....	348
Pásara Pásara, Manuel.....	29

Pastor, Francisco.....	752
Patnaik, Prabhat.....	444
Pavletich, Esteban.....	626, 663, 676, 744, 877
Paz Soldán, Enrique.....	248, 249
Pease, Franklin.....	400
Peireti-Courtis, Delphine.....	233
Peiretti-Courtis, Delphine.....	233
Peller, Mariela.....	304, 306, 307
Penelón, José.....	647, 794, 799, 820
Peralta, Antero.....	753
Pereira, Astrojildo.....	823
Pereira, Irène.....	590
Pericás, Luiz Bernardo.....	815, 819
Pérignon, Sylvain.....	443
Perón, Juan Domingo.....	542, 621
Perrot, Michelle.....	695
Pesce, Hugo.....	28, 296, 301, 781, 798, 800, 803, 809, 813, 816, 818, 822
Peschanski, Denis.....	243
Pétain, Philippe.....	473
Petersson, Fredrik.....	649
Pettorutti, Emilio.....	725, 769, 877
Phillips, Charles Francis.....	644
Picabia, <i>Francis</i> .....	503
Picasso, <i>Pablo</i> .....	504
Piérola, Nicolás de.....	617
Pilsudski, Józef.....	533
Pirandello, Luigi.....	523
Planas, Pedro.....	621, 665
Plateau, Marius.....	684
Plekhanov, Georg.....	467
Plekhanov, Georgi.....	205, 479
Poincaré, Raymond.....	164, 180
Polastri Bianchi, Remo.....	679, 680
Ponce, Aníbal.....	26, 379
Pons, Silvio.....	173
Popper, Karl.....	441
Porras, Edgardo.....	624
Porras, Wilfredo.....	624
Portal, Magda.....	496, 586, 686, 743
Portocarrero, Julio.....	296, 612, 622, 781
Portugal, Ana.....	400
Posada, Fausto A.....	69, 877
Posadas, Fausto.....	680
Pottier, Eugène.....	556, 562
Poulantzas, Nicos.....	439, 444
Prado, Javier.....	266, 267, 268, 379
Prado, Paulo.....	724
Prashad, Vijay.....	629, 643



Prebisch, Raúl.....	106
Prévost, Jean.....	305, 529
Prezzolini, Giuseppe.....	679
Primo de Rivera, Miguel.....	173, 539, 540, 541, 546, 732
Proudhon, Pierre-Joseph.....	390, 609, 679
Proust, Marcel.....	522, 525, 526
Quesada, Fausto.....	747
Quijano, Aníbal.....	16, 35, 37, 106, 145, 274, 279, 396, 486
Quincey, Thomas de.....	60
Rabinovich, Zakhary Mikhailovich.....	808, 809, 810, 813, 820
Rabinovitch, Zinovi (Pierre).....	648
Radek, Karl.....	179
Rama, Ángel.....	719, 720, 722
Ramos Mejía, José María.....	245
Ramos, Ángela.....	750
Ranger, Terence.....	348, 355
Ranke, Leopold von.....	441
Raphaël ( <i>Raffaello Sanzio</i> ).....	504
Rappin, Baptiste.....	212
Ravines, Eudocio... 16, 119, 199, 202, 204, 205, 206, 207, 612, 614, 622, 652, 654, 655, 660, 662, 663, 670, 672, 676, 678, 693, 822, 823	
Recabarren, Luis Emilio.....	37, 646, 651
Reclus, Élysée.....	679
Reed, John.....	358
Reich, Wilhelm.....	735
Renan, Ernest.....	557, 565
Reynaga, Ernesto.....	539, 752
Reynaud, Paul.....	162
Ribot, André.....	616, 617
Ricardo, David.....	348
Riddell, John.....	629
Riva-Agüero, José de la.....	51, 52, 276, 383, 487, 594, 618, 721, 745
Rivera, Diego.....	469, 539, 540, 541, 546, 649, 720, 724, 725, 732, 735, 738, 742, 751
Rocca, Massimo.....	671
Rockefeller, John D.....	358
Rodgers, Daniel.....	699
Rodinson, Maxime.....	642
Rodó, José Enrique.....	489, 721, 745
Rodríguez, Simón.....	720
Roe, Carlos.....	681
Roger, Jacques.....	241
Rolland, Romain.....	65, 71, 472, 523, 524, 529, 544, 566, 585, 625, 654, 741, 768
Romano, Ruggiero.....	37
Romero, Emilio.....	192, 200, 753
Romualdo, Alejandro.....	28
Rose, Adam.....	414, 416
Ross, Kristin.....	365
Rostow, Walt Whitman.....	348

Rostworowski, María.....	398
Rouillon, Guillermo.....	34, 66, 111, 679, 687, 708, 745
Rouskaya, Norka.....	60
Roy, Manabendra Nath.....	644
Rudé, George.....	404
Ruiz Bravo, Pedro.....	749, 878
Rumi Maqui (Gutiérrez, Teodomiro)i.....	606
Ruskin, John.....	216
Saavedra Piñón, Reynaldo.....	111
Saavedra, Román.....	691
Sabogal, José.....	258, 469, 738, 762
Sabroso, Arturo.....	686, 705, 706
Sacco, Nicola.....	184
Saïd, Edward.....	337
Saint-Simon, Charles-Henri de.....	240
Salamini, Leonardo.....	444
Salazar, Hipólito.....	40, 708
San Martín, José de.....	597
Sánchez, Luis Alberto...37, 51, 52, 71, 117, 126, 485, 487, 611, 623, 625, 653, 655, 684, 693, 740, 755, 756, 757, 881	
Sandino, Augusto.....	192, 625, 626, 651
Sarlo, Beatriz.....	722, 723, 729, 765
Savala, Joshua.....	699
Sayre, Robert.....	394
Schkaf, Eugènef.....	364, 379
Schwarcz, Jorge.....	487
Schwartz, Jorge.....	720
Schwarz, Roberto.....	498, 499
Schweyer, Alfredo Lamar.....	229, 230
Semard, Pierre.....	537, 538
Seoane, Manuel.....	32
Seoane, Manuel A.....	32, 614, 625
Settimelli, Emilio.....	671
Sfez, Gérald.....	350
Shakespeare, William.....	472
Shanin, Theodor.....	405
Shaw, Bernard.....	192, 193, 319
Silva Herzog, Jesús.....	199
Silva, Alfonso de.....	738
Silverblatt, Irene.....	400
Simmel, Georg.....	260
Sismondi, Jean Charles Léonard de.....	395
Smith, Adam.....	348, 535, 536
Smith, Al.....	535
Soekarno (Koesno Sosrodihardjo).....	650
Solís, Abelardo.....	120, 414, 416, 752, 770
Sorel, Georges...33, 43, 207, 368, 369, 379, 395, 453, 527, 536, 557, 558, 565, 566, 567, 569, 571, 573, 576, 580, 583, 586, 679, 701, 704, 706, 766, 877	

Sovero, Adrián.....	771, 772
Spencer, Herbert.....	240, 244, 248
Spengler, Oswald.....	157, 545
Spivak, Gayatri Chakravorty.....	404
Staline, Joseph.....	119, 176, 206, 391, 417, 430, 445, 637, 638, 782
Stambolijski, Alexandre.....	538
Stammler, Rudolf.....	457
Stavenhagen, Rodolfo.....	405
Stepan, Nancy.....	246
Sternhell, Zeev.....	170
Stinnes, Hugo.....	163, 166
Stolcke, Verena.....	278
Sturzo, Luigi (Don).....	534
Sun Yat Sen.....	532, 533, 534
Sury, Jules.....	569
Tagore, Rabindranath.....	65, 216, 545, 654
Taine, Hippolyte.....	244
Tamayo, Franz.....	743
Tarcus, Horacio.....	43
Tarde, Gabriel.....	244
Tardieu, André.....	182, 183, 185, 535
Tauro, Alberto.....	28
Taylor, Alan.....	81
Taylor, Frederick W.....	210, 211, 214
Tejera, Humberto.....	199
Terán, Óscar.....	36, 37
Terreros, Nicolás.....	664, 668, 686, 770
Therborn, Göran.....	43
Thorp, Rosemary.....	103
Thyssen, August.....	166
Tible, Jean.....	396
Tizón y Bueno, Ricardo.....	714
Toller, Ernst.....	71
Tolstoï, Léon.....	260, 472, 545
Torre, Guillermo de.....	727, 728, 729, 731, 732, 733, 734
Torres Bodet, Jaime.....	753, 754
Tosel, André.....	446
Tournier, Maurice.....	695
Traverso, Enzo.....	43, 170, 410, 736
Trotsky, Léon.....	71, 158, 182, 186, 213, 311, 343, 533, 534, 550, 637, 638, 720, 736, 782
Tse-Toung, Mao.....	438
Tupac Amaru.....	539
Turcios, Froylán.....	626
Uexküll, Jakob Johann von.....	248, 262, 263
Ugarte, César.....	117, 120, 129, 192, 198, 201, 367, 372, 379, 390, 750, 879, 880
Uitz, Béla.....	741
Ulianova, Olga.....	645, 646, 647, 807, 823
Ulloa, Alberto.....	192, 618, 679, 680, 880

Unamuno, Miguel de.....	555, 573, 585, 586, 598, 727, 744
Unruh, Vicky.....	487
Uriel García, José.....	623, 752
Urquieta, Miguel Ángel.....	668, 743, 768
Urviola, Ezequiel.....	701, 751
Vacher de Lapouge, Georges.....	239
Vaillant-Couturier, Paul.....	642
Valcárcel, Luis Emilio.....	117, 191, 248, 277, 367, 379, 514, 570, 583, 623, 752, 755
Valdelomar, Abraham.....	60, 61, 117, 521, 679, 745, 880
Valla, Natacha.....	97
Vallejo, César.....	487, 490, 491, 496, 516, 529, 624, 677, 722, 724, 735, 742, 769, 880
Valois, Georges.....	569
Vanden, Harry E.....	179, 201
Vandermonde, Alexandre-Théophile.....	242, 243
Vandervelde, Émile.....	744
Vanzetti, Bartolomeo.....	184
Varga, Eugène.....	177, 178, 179
Vargas Llosa, Mario.....	487
Vargas, Getúlio.....	542, 621
Varona, Enrique José.....	768
Vasconcelos, José.....	192, 483, 525, 547, 624, 649, 727, 748, 753
Vautel, Clément.....	519
Vegas García, Ricardo.....	655, 728, 750, 768, 881
Vento, Manuel.....	772
Verani, Hugo.....	487
Veres, Luis.....	715
Vernochet, Léon.....	686
Vico, Giambattista.....	438, 441
Villa-Lobos, Heitor.....	722
Villa, Pancho.....	538
Vinhas de Queiroz, Maurício.....	89
Virey, Julien-Joseph.....	239
Vries, Hugo de.....	240, 248
Webber, Jeffery.....	41
Weber, Max.....	470, 559, 719
Weil, Félix.....	645, 646
Weil, Simone.....	212
Weill, Claudie.....	644
Weismann, August.....	241
Werth, Léon.....	744
Wiese, María.....	28
Wilde, Oscar.....	60, 465, 521
Williams, Gareth.....	91, 275
Williamson, Jeffrey G.....	90, 91
Wilson, Woodrow.....	98, 546, 642, 643
Wolikow, Serge.....	634, 795
Woog, Edgar.....	624, 644, 646
Worringer, Wilhelm Robert.....	248

Yanson, Charles.....	645
Zaghloul, Saad.....	344
Zapata, Emiliano.....	538, 631, 654
Zassoulitch, Vera.....	363
Zerpa, Manuel.....	677
Zinn, Howard.....	299
Zinoviev, Grigori.....	175, 178, 187, 336, 638, 645, 782, 783, 784, 787
Zuidema, Tom.....	399
Zulen, Pedro.....	545, 751, 752
Zweig, Stefan.....	258, 504

## **Index des tableaux**

Tableau1.....	17
Tableau2.....	163
Tableau3.....	372
Tableau4.....	454

## **Table des illustrations**

Figure 1. Carte géographique du Pérou.....	9
Figure 2. Carte administrative du Pérou en 1916.....	10



# **Bibliographie**





# A. Sources primaires

## 1. Ouvrages publiés de Mariátegui

MARIÁTEGUI José Carlos, *Défense du marxisme*, Vladimir CALLER (trad.), Paris, Éditions Delga, 2014.

MARIÁTEGUI José Carlos, *7 Ensayos de Interpretación de la Realidad Peruana*, Caracas, Fundación Biblioteca Ayacucho, 2007.

MARIÁTEGUI José Carlos, *Mariátegui Total*, Lima, Amauta, 1994.

MARIÁTEGUI José Carlos, *Escritos Juveniles. Tomo 2*, Lima, Amauta, 1991.

MARIÁTEGUI José Carlos, *Escritos Juveniles. Tomo 3*, Lima, Amauta, 1991.

MARIÁTEGUI José Carlos, *Figuras y Aspectos de la Vida Mundial T. I (1923-1925)*, 9<sup>e</sup> éd., Lima, Biblioteca Amauta, 1988.

MARIÁTEGUI José Carlos, *Historia de la Crisis Mundial*, 11<sup>e</sup> éd., Lima, Biblioteca Amauta, 1986.

MARIÁTEGUI José Carlos, *Ideología y Política*, 6<sup>e</sup> éd., Lima, Biblioteca Amauta, 1986.

MARIÁTEGUI José Carlos, *Peruanicemos al Perú*, 11<sup>e</sup> éd., Lima, Biblioteca Amauta, 1986.

MARIÁTEGUI José Carlos, *Temas de Educación*, 10<sup>e</sup> éd., Lima, Biblioteca Amauta, 1986.

MARIÁTEGUI José Carlos, *Figuras y Aspectos de la Vida Mundial T. III (1929-1930)*, 5<sup>e</sup> éd., Lima, Biblioteca Amauta, 1986.

MARIÁTEGUI José Carlos, *Correspondencia (1918-1930)*, Lima, Biblioteca Amauta, 1984.

MARIÁTEGUI José Carlos, *Figuras y Aspectos de la Vida Mundial T. II (1926-1928)*, 2<sup>e</sup> éd., Lima, Biblioteca Amauta, 1977.

MARIÁTEGUI José Carlos, *Signos y Obras*, 5<sup>e</sup> éd., Lima, Biblioteca Amauta, 1977.

MARIÁTEGUI José Carlos, *El Artista y la Época*, 6<sup>e</sup> éd., Lima, Pérou, Biblioteca Amauta, 1977.

MARIÁTEGUI José Carlos, *Defensa del Marxismo*, 7<sup>e</sup> éd., Lima, Biblioteca Amauta, 1976.

- MARIÁTEGUI José Carlos, *La Novela y la Vida*, 6<sup>e</sup> éd., Lima, Biblioteca Amauta, 1976.
- MARIÁTEGUI José Carlos, *La Escena Contemporánea*, 6<sup>e</sup> éd., Lima, Biblioteca Amauta, 1975.
- MARIÁTEGUI José Carlos, *Cartas de Italia*, 3<sup>e</sup> éd., Lima, Biblioteca Amauta, 1975.
- MARIÁTEGUI José Carlos, *Temas de Nuestra America*, 4<sup>e</sup> éd., Lima, Biblioteca Amauta, 1975.
- MARIÁTEGUI José Carlos, *El Alma Matinal*, 4<sup>e</sup> éd., Lima, Biblioteca Amauta, 1970.
- MARIÁTEGUI José Carlos, *Escritos Juveniles. La Edad de Piedra. Tomo V. Voces II*, Lima, Archivo José Carlos Mariátegui, 1970.
- MARIÁTEGUI José Carlos, *Sept essais d'interprétation de la réalité péruvienne*, ROLAND MIGNOT (trad.), Paris, Maspero, 1969.
- MARIÁTEGUI José Carlos, GARCÍA LINERA Álvaro, BECKER Marc, VANDEN Harry E. et BEAUDET Pierre, *Indianisme et paysannerie en Amérique latine: socialisme et libération nationale*, Paris, Syllepse, Mille marxismes, 2013.
- MARIÁTEGUI José Carlos et LÖWY Michael, *Ni calque ni copie: le marxisme hétérodoxe de José Carlos Mariátegui*, Luis DAPELO (trad.), Paris, Éditions Delga, Amériques, 2020.
- MARIÁTEGUI José-Carlos et BERGEL Martín, *Antología*, 1<sup>re</sup> éd., Buenos Aires, Siglo Veintiuno Editores, 2021.

## 2. Autres textes de Mariátegui

- MARIÁTEGUI José Carlos, « Apuntes autobiograficos », *Marxist Internet Archives*, 1 octobre 1927, consulté le 21 juillet 2015, URL : <https://www.marxists.org/espanol/mariateg/1927/ene/10.htm>.
- MARIÁTEGUI José Carlos, « Prólogo a Tempestad en los Andes de Luis E. Valcárcel », *La Sierra*, octobre 1927, vol. 1, n° 10.
- MARIÁTEGUI José Carlos, « Una carta de Mariátegui », *La Correspondencia Sudamericana*, 15 août 1927, Año II, n° 29, pp. 23-24.
- MARIÁTEGUI José Carlos, « Réplica a Luis Alberto Sánchez », *Mundial*, 11 mars 1927, n° 352.
- MARIÁTEGUI José Carlos, « Waldo Frank », *Boletín Bibliográfico*, septembre 1925, II, n° 3.
- MARIÁTEGUI José Carlos, « Las mujeres pacifistas », *La Prensa*, 2 mai 1925.
- MARIÁTEGUI José Carlos, « Editorial », *Claridad*, janvier 1924, año I, n° 4, p. 1.

MARIÁTEGUI José Carlos, « Carta a Victoria Ferrer (24/01/1920) », URL : <https://archivo.mariategui.org/index.php/carta-a-victoria-ferrer-24-1-1920>.

MARIÁTEGUI José Carlos, « Mariátegui explica su artículo de Nuestra Época », *El Tiempo*, 27 juin 1918.

MARIÁTEGUI José Carlos, « Exposición », *Nuestra Época*, 22 juin 1918, n° 1.

MARIÁTEGUI José Carlos, « El destino, las gitanas y la clarividencia de la mujer », *El Tiempo*, 23 février 1917.

MARIÁTEGUI José Carlos, « La generación de hoy », *El Tiempo*, 2 octobre 1916.

MARIÁTEGUI José Carlos, « El premio de pintura. Al margen de un retrato », *La Prensa*, 1 janvier 1915.

MARIÁTEGUI José Carlos, « Contigo lectora », *Mundo Limeño*, 21 juin 1914.

MARIÁTEGUI José Carlos, « La semana de Dios », *La Prensa*, 8 avril 1912.

MARIÁTEGUI José Carlos, *Boletín de las UPGP*, n° 1.

### 3. Articles d'*Amauta* et *Labor*

ADÁN Martín, « Nota contra Josefina Baker », *Amauta*, mars 1928, n° 13, p. 21.

ANDRADE Juan, « El imperialismo y la lucha de los pueblos coloniales », *Amauta*, mai 1928, n° 15.

ARAQUISTÁIN Luis, « El Aspecto agrario de la Revolución Mexicana », *Amauta*, janvier 1929, n° 20.

ARAQUISTÁIN Luis, « La Revolución Mejjicana », *Labor*, 29 décembre 1928, n° 4.

BACH Fritz, « El Imperialismo: un fenómeno económico », *Amauta*, novembre 1928, n° 19.

BARBUSSE Henri, « El presente y el porvenir », *Amauta*, avril 1927, n° 8, pp. 9-11.

BASADRE Jorge, « Mientras ellos se extienden », *Amauta*, mai 1927, n° 9.

BORGES Jorge Luis, « Índice de la nueva poesía hispanoamericana », *Amauta*, décembre 1926, n° 4, p. 43.

BOUKHARIN Nikolai, « Breves notas sobre el problema de la teoría del materialismo histórico », *Amauta*, juillet 1929, n° 25.

- BRETÓN André, « Texto surrealista », *Amauta*, septembre 1928, n° 17, p. 96.
- CARRANZA Luis, « El problema indígena », *Amauta*, décembre 1927, n° 10, p. 55.
- CASANOVAS Martí, « Vanguardismo y arte revolucionario: confusiones », *Amauta*, avril 1929, n° 22, pp. 73-77.
- CASANOVAS Martí, « Carta », *Amauta*, octobre 1928, n° 18, p. 91.
- CASANOVAS Martí, « Autoctonismo y europeísmo », *Amauta*, octobre 1928, n° 18, pp. 77-83.
- CASANOVAS Martí, « La inmoralidad de la inteligencia pura », *Amauta*, mars 1928, n° 13, pp. 25-26.
- CASANOVAS Martí, « Arte de decadencia y arte revolucionario », *Amauta*, février 1928, n° 12, p. 31.
- CHURATA Gamaliel, « El gamonal (II) », *Amauta*, février 1927, n° 6, pp. 18-20.
- CHURATA Gamaliel, « El gamonal », *Amauta*, janvier 1927, n° 5, pp. 30-33.
- COMITÉ PRO-1º DE MAYO, « Manifiesto a los Trabajadores de la República », *Labor*, 1 mai 1929, p. 8.
- COMITÉ PROVISIONAL DE LA CGTP, « Proyecto de Estatutos de la « Confederación General de Trabajadores del Perú » », *Labor*, 18 août 1929, pp. 5-8.
- CONFEDERACIÓN GENERAL DE TRABAJADORES DEL PERÚ, « Manifiesto de la Confederación General de Trabajadores del Perú a los trabajadores del país », *Labor*, 1929.
- CSLA, « El Proletariado contra la guerra », *Labor*, 18 août 1929, n° 9.
- CSLA, « Contra la guerra », *Labor*, 1 mai 1929, n° 8.
- CSLA, « Resolución sobre los peligros de la guerra en América Latina y particularmente entre Paraguay y Bolivia », *Amauta*, mai 1929, n° 23.
- CUEVA Augusto Matheu, « El factor económico de la delincuencia », *Amauta*, mai 1929, n° 23.
- EHRENBURG Ilya, « La literatura rusa de la revolución », *Amauta*, 11/01/1926, n° 3, pp. 18-20.
- FALCÓN César, « El conflicto minero (II) », *Amauta*, février 1927, n° 6.
- FALCÓN César, « El conflicto minero (I) », *Amauta*, janvier 1927, n° 5.
- FOURRIER Marcel, « Panorama de la Revolución China », *Amauta*, avril 1927, n° 8.
- FREUD Sigmund, « Resistencia al psicoanálisis », *Amauta*, septembre 1926, n° 1, pp. 9-11.
- GARCÍA José Úriel, « El nuevo indio », *Amauta*, avril 1927, n° 8, pp. 19-20.

- GROSZ George, « El arte y la sociedad burguesa », *Amauta*, septembre 1926, n° 1, pp. 25-28.
- HAYA DE LA TORRE Víctor Raúl, « El problema histórico de Nuestra América », *Amauta*, février 1928, n° 12.
- HAYA DE LA TORRE Víctor Raúl, « Sobre el papel de las clases medias en la lucha por la independencia económica de América Latina », *Amauta*, mai 1927, n° 9.
- HAYA DE LA TORRE Víctor Raúl, « Sentido de la lucha anti-imperialista », *Amauta*, avril 1927, n° 8.
- HAYA DE LA TORRE Víctor Raúl, « Nuestra frente intelectual (mensaje de Haya de la Torre para « Amauta ») », *Amauta*, décembre 1926, n° 4.
- HAYA DE LA TORRE Víctor Raúl, « Romain Rolland y la América Latina », *Amauta*, octobre 1926, n° 2, pp. 12-13.
- HEYSEN Luis, « La Argentina y la política económica de los EE.UU. », *Amauta*, avril 1928, n° 14.
- HIDALGO Alberto, « Índice de la nueva poesía hispanoamericana », *Amauta*, décembre 1926, n° 4, pp. 41-42.
- HUIDOBRO Vicente, « Índice de la nueva poesía hispanoamericana », *Amauta*, décembre 1926, n° 4, pp. 42-43.
- HUTCHINS Grace, « Las Factorías textiles en Norte América », *Amauta*, juin 1930, n° 31.
- INGENIEROS José, « Terruño, nación, humanidad », *Amauta*, octubre 1926, n° 2.
- LIGA ANTIIMPERIALISTA, « Proyecto de resolución sobre la cuestión de la raza negra », *Amauta*, février 1930, n° 29.
- LIGA ANTIIMPERIALISTA, « Resolución sobre la cuestión china », *Amauta*, février 1930, n° 29.
- LIGA ANTIIMPERIALISTA, « Manifiesto del II congreso mundial de la Liga Antiimperialista », *Amauta*, novembre 1929, n° 27.
- LIGA ANTIIMPERIALISTA, « Carta de la Liga Antiimperialista a Mariátegui », *Amauta*, septembre 1929, n° 26, p. 96.
- LÓPEZ ALBÚJAR Enrique, « Sobre la psicología del indio », *Amauta*, décembre 1926, n° 4, pp. 1-2.
- LUNATCHARSKY Anatólio, « La Educación pública en Rusia », *Amauta*, novembre 1929, n° 27, p. 15.
- LUNATCHARSKY Anatólio, « El Desarrollo de la literatura soviética », *Amauta*, janvier 1929, n° 20, p. 20.

- MARIÁTEGUI José Carlos, « Populismo literario y estabilización capitalista », *Amauta*, janvier 1930, n° 28.
- MARIÁTEGUI José Carlos, « La Confederación de Trabajadores del Perú », *Labor*, 7 septembre 1929, p. 8.
- MARIÁTEGUI José Carlos, « Esquema del problema indígena », *Amauta*, juillet 1929, n° 25.
- MARIÁTEGUI José Carlos, « Defensa del Marxismo (VIII) », *Amauta*, juin 1929, n° 24.
- MARIÁTEGUI José Carlos, « La Central Sindical del Proletariado Peruano », *Amauta*, juin 1929, n° 24, pp. 89-90.
- MARIÁTEGUI José Carlos, « Admonición del 1er de Mayo », *Labor*, 1 mai 1929, p. 2.
- MARIÁTEGUI José Carlos, « Defensa del Marxismo (VII) », *Amauta*, mai 1929, n° 23.
- MARIÁTEGUI José Carlos, « Hacia la Confederación General de Trabajadores del Perú », *Amauta*, mai 1929, n° 23, pp. 91-92.
- MARIÁTEGUI José Carlos, « El Congreso Sindical Latino-Americano de Montevideo », *Amauta*, mai 1929, n° 23, p. 91.
- MARIÁTEGUI José Carlos, « Defensa del Marxismo (VI) », *Amauta*, avril 1929, n° 22.
- MARIÁTEGUI José Carlos, « Defensa del Marxismo (V) », *Amauta*, février 1929, n° 21.
- MARIÁTEGUI José Carlos, « Defensa del Marxismo (IV) », *Amauta*, janvier 1929, n° 20.
- MARIÁTEGUI José Carlos, « Defensa del Marxismo (III) », *Amauta*, novembre 1928, n° 19.
- MARIÁTEGUI José Carlos, « Defensa del Marxismo (II) », *Amauta*, octubre 1928, n° 18.
- MARIÁTEGUI José Carlos, « Aniversario y balance », *Amauta*, septiembre 1928, n° 17.
- MARIÁTEGUI José Carlos, « Defensa del Marxismo (I) », *Amauta*, septiembre 1928, n° 17.
- MARIÁTEGUI José Carlos, « El anti-soneto », *Amauta*, septiembre 1928, n° 17, p. 76.
- MARIÁTEGUI José Carlos, « La casa de cartón », *Amauta*, juin 1928, n° 15, p. 41.
- MARIÁTEGUI José Carlos, « El porvenir de las cooperativas », *Amauta*, mars 1928, n° 13.
- MARIÁTEGUI José Carlos, « Defensa del disparate puro », *Amauta*, mars 1928, n° 13, p. 11.
- MARIÁTEGUI José Carlos, « El Problema de la tierra en el Perú (II) », *Amauta*, janvier 1928, n° 11, pp. 5-15.
- MARIÁTEGUI José Carlos, « El Problema de la tierra en el Perú (I) », *Amauta*, décembre 1927, n° 10.

- MARIÁTEGUI José Carlos, « Secundo Acto », *Amauta*, décembre 1927, n° 10, p. 1.
- MARIÁTEGUI José Carlos, « Indigenismo y Socialismo - Intermezzo Polémico », *Amauta*, mars 1927, n° 7.
- MARIÁTEGUI José Carlos, « Réplica a Luis Alberto Sánchez », *Amauta*, mars 1927, n° 7.
- MARIÁTEGUI José Carlos, « Polémica finita », *Amauta*, mars 1927, n° 7, p. 6.
- MARIÁTEGUI José Carlos, « Indigenismo y socialismo », *Amauta*, mars 1927, n° 7, pp. 37-39.
- MARIÁTEGUI José Carlos, « Intermezzo polémico », *Mundial*, 25 février 1927, n° 350.
- MARIÁTEGUI José Carlos, « Nota Polémica », *Amauta*, février 1927, n° 6.
- MARIÁTEGUI José Carlos, « Mensaje al Congreso Obrero », *Amauta*, janvier 1927, n° 5.
- MARIÁTEGUI José Carlos, « Mensaje al congreso obrero », *Amauta*, janvier 1927, n° 5, pp. 35-36.
- MARIÁTEGUI José Carlos, « Regionalismo y centralismo », *Amauta*, décembre 1926, n° 4.
- MARIÁTEGUI José Carlos, « Arte, revolución y decadencia », *Amauta*, novembre 1926, n° 3, pp. 3-4.
- MARIÁTEGUI José Carlos, « La Evolución de la economía peruana », *Amauta*, octubre 1926, n° 2.
- MARIÁTEGUI José Carlos, « Presentación de Amauta », *Amauta*, septembre 1926, n° 1.
- MARIÁTEGUI José Carlos, « La agonía del cristianismo, de Don Miguel de Unamuno », *Amauta*, septembre 1926, n° 1, pp. 35-36.
- MARIÁTEGUI José Carlos, « Estatutos y reglamentos de la « Oficina de Auto-Educación Obrera » », *Amauta*, juin 1926, n° 24, pp. 85-88.
- MARIÁTEGUI José Carlos, « Presentación de Amauta », *Amauta*, Setembro 1926, n° 1, p. 1.
- MAROFF Tristán, « Bolivia y la nacionalización de las minas », *Amauta*, mars 1929, n° 21, pp. 84-93.
- MAROFF Tristán, « Política y economía bolivianas », *Amauta*, mai 1927, n° 9.
- MARTÍNEZ DE LA TORRE Ricardo, « Ubicación histórica del proletariado peruano », *Amauta*, février 1930, n° 29.
- MARTÍNEZ DE LA TORRE Ricardo, « La Teoría del crecimiento de la miseria aplicada a nuestra realidad (V) », *Amauta*, novembre 1929, n° 27.



MARTÍNEZ DE LA TORRE Ricardo, « La Teoría del crecimiento de la miseria aplicada a nuestra realidad (IV) », *Amauta*, septembre 1929, n° 26.

MARTÍNEZ DE LA TORRE Ricardo, « La Teoría del crecimiento de la miseria aplicada a nuestra realidad (III) », *Amauta*, juillet 1929, n° 25.

MARTÍNEZ DE LA TORRE Ricardo, « La Teoría del crecimiento de la miseria aplicada a nuestra realidad (II) », *Amauta*, juin 1929, n° 24.

MARTÍNEZ DE LA TORRE Ricardo, « 1° de Mayo », *Labor*, 1 mai 1929, pp. 6-7.

MARTÍNEZ DE LA TORRE Ricardo, « La Teoría del crecimiento de la miseria aplicada a nuestra realidad (I) », *Amauta*, mai 1929, n° 23.

MARTÍNEZ DE LA TORRE Ricardo, « Política patronal y política obrera », *Amauta*, avril 1929, n° 22.

MARTÍNEZ DE LA TORRE Ricardo, « Aspectos de la estabilización capitalista », *Amauta*, février 1929, n° 21.

MARTÍNEZ DE LA TORRE Ricardo, « Contra la demagogia burguesa », *Amauta*, janvier 1929, n° 20.

MARTÍNEZ DE LA TORRE Ricardo, « El Movimiento obrero en 1919 (III) », *Amauta*, novembre 1928, n° 19.

MARTÍNEZ DE LA TORRE Ricardo, « El Movimiento obrero en 1919 (II) », *Amauta*, octobre 1928, n° 18.

MARTÍNEZ DE LA TORRE Ricardo, « El Movimiento obrero en 1919 (I) », *Amauta*, septembre 1928, n° 17.

MAYER DE ZULEN, « Lo que ha significado la Pro-Indígena », *Amauta*, septembre 1926, n° 1, pp. 20-22.

MAYER DE ZULEN Dora, « Frente al imperialismo yanqui », *Amauta*, février 1927, n° 6.

MIRANDA Carlos Arbulú, « El Problema de los desocupados », *Amauta*, juin 1930, n° 31, p. 66.

NUÑEZ Jorge E., « Nuestro nacionalismo », *Amauta*, mai 1927, n° 9.

ORREGO Antenor, « El personaje y el conflicto dramático en el teatro, la novela y el cuento », *Amauta*, septembre 1926, n° 1, pp. 9-10.

PACHECO CHÁVEZ Víctor Hugo, « José Carlos Mariátegui: el problema de las razas y la comunidad », *Escrituras Americanas*, 2017, vol. 2, n° 2, pp. 81-100.

PALACIOS Alfredo, « Mensaje de Alfredo Palacios a la juventud universitaria y obrera de EE.UU. », *Amauta*, avril 1927, n° 8.

- PALACIOS Alfredo et SEOANE Manuel, « Documentos de la Unión Latino-Americana », *Amauta*, juillet 1928, n° 16.
- PASTOR Francisco, « El rabulismo y el indígena », *Amauta*, avril 1927, n° 8, pp. 32-33.
- PAVLETICH Esteban, « Un mensaje y un anuncio », *Labor*, 8 décembre 1928, n° 3, pp. 7-8.
- PAVLETICH Esteban, « ¿Oportunismo, desorientación o reaccionarismo estéticos? », *Amauta*, mars 1927, n° 7, pp. 29-30.
- PAVLETICH Esteban, « Diego Rivera: el artista de una clase », *Amauta*, janvier 1927, n° 5, pp. 5-9.
- PERALTA Antero, « El indio no es panteísta », *Amauta*, juin 1928, n° 15, pp. 24-25.
- PERALTA Antero, « Amor de Indio », *Amauta*, janvier 1928, n° 11, p. 29.
- PLEJANOV Jorge, « Socialismo utópico y socialismo científico », *Labor*, 7 septembre 1929, n° 10.
- PORTAL Magda, « Andamios de vida », *Amauta*, janvier 1927, n° 5, p. 12.
- PORTAL Magda, « Réplica », *Amauta*, , n° 7, p. 28.
- RABINES Eudocio, « La Realidad social de América Latina », *Amauta*, février 1930, n° 29.
- RABINES Eudocio, « El Termidor Mejicano », *Labor*, 1 mai 1929, n° 8.
- RABINES Eudocio, « Los Instrumentos del capital financiero (II) », *Amauta*, avril 1929, n° 22.
- RABINES Eudocio, « Los Instrumentos del capital financiero », *Amauta*, février 1929, n° 21.
- RABINES Eudocio, « El Capital financiero », *Amauta*, novembre 1928, n° 19.
- RABINES Eudocio, « La Etapa del monopolio en la economía capitalista », *Amauta*, juillet 1928, n° 16.
- RABINES Eudocio, « La actual etapa del capitalismo », *Amauta*, décembre 1927, n° 10.
- REDACCIÓN, « Las responsabilidades por la catastrophe de Morococha », *Amauta*, décembre 1928, n° 19, pp. 94-95.
- REDACCIÓN, « Labor », *Labor*, 10 novembre 1928, p. 1.
- REDACCIÓN et INFORMANTE, « Cómo se produjo la catástrofe de Morococha », *Labor*, 29 diciembre 1928, pp. 1-2.
- REPRESENTACIÓN COMERCIAL DE LA URSS EN URUGUAY, « Aspectos básicos del plan quinquenal de la URSS », *Amauta*, février 1930, n° 29.

- REPRESENTACIÓN COMERCIAL DE LA URSS EN URUGUAY, « La transformación de la agricultura soviética », *Amauta*, février 1929, n° 29.
- REYNA Ernesto, *El Amauta Atusparia*, Lima, Ediciones Amauta, 1930.
- REYNAGA Ernesto, « El Amauta Atusparia (III) », *Amauta*, janvier 1930, n° 28, pp. 37-47.
- REYNAGA Ernesto, « El Amauta Atusparia (II) », *Amauta*, décembre 1929, n° 27, pp. 30-42.
- REYNAGA Ernesto, « El Amauta Atusparia », *Amauta*, octobre 1929, n° 26, pp. 38-49.
- ROLLAND Romain, « Carta de Romain Rolland a Constantino Balmont e Iván Bunin », *Amauta*, mars 1928, n° 13.
- ROMERO Emílio, « La Minería en el departamento de Puno (II) », *Amauta*, juillet 1928, n° 16.
- ROMERO Emílio, « La Minería en el departamento de Puno (I) », *Amauta*, mai 1928, n° 15.
- ROMERO Emílio, « La costumbre indígena y el Derecho », *Amauta*, avril 1928, n° 14, pp. 27-28.
- ROMERO Emílio, « Economía de Sud-Perú », *Amauta*, avril 1927, n° 8.
- SÁNCHEZ CONCHA DE PINILLA María Isabel, « La Pascua del Sol: Intip Raymi », *Amauta*, novembre 1926, n° 3, pp. 30-31.
- SÁNCHEZ Luis Alberto, « Si eres vida ¿por qué me das la muerte? », *Amauta*, mars 1930, n° 29, pp. 24-30.
- SÁNCHEZ VIAMONTE Carlos, « La cultura frente a la universidad », *Amauta*, septembre 1926, n° 1, pp. 5-6.
- SANDINO Augusto César, « Carta de Sandino a Luis Araquistáin », *Amauta*, janvier 1929, n° 20.
- SANDINO Augusto César, « Mensaje de Sandino », *Amauta*, juillet 1928, n° 16.
- SHAW Bernard, « Definición del socialismo », *Amauta*, novembre 1926, n° 3.
- SILVA Alfonso de, « La Carretera », *Amauta*, octobre 1926, n° 2, pp. 14-15.
- SILVA HERZOG Jesús, « El Problema agrário de Mexico y la Revolución », *Labor*, 2 février 1929, n° 6.
- SILVA HERZOG Jesús, « El Problema agrário de Mexico y la Revolución », *Amauta*, janvier 1929, n° 20.
- SOCORRO ROJO INTERNACIONAL, « A los intelectuales antiimperialistas », *Amauta*, février 1930, n° 29.
- SOLÍS Abelardo, « Contra algunos « ismos » », *Amauta*, octobre 1929, n° 26, pp. 23-26.

- STALIN Josef, « Hacia la socialización de la agricultura », *Amauta*, juin 1930, n° 31.
- SU, « La Lucha revolucionaria en la China », *Labor*, 24 novembre 1928, n° 2.
- TAMAYO Franz, « Autoctonismo y europeísmo », *Amauta*, septembre 1928, n° 17, pp. 86-91.
- TEJERA Humberto, « La situación económica de Venezuela », *Amauta*, avril 1929, n° 22.
- UGARTE César, « El gobierno socialista de Rusia (II) », *Amauta*, février 1929, n° 21.
- UGARTE César, « El gobierno socialista de Rusia (I) », *Amauta*, janvier 1929, n° 20.
- UGARTE Manuel, « Manifiesto de Manuel Ugarte y los estudiantes latino-americanos de Europa », *Amauta*, juillet 1928, n° 16.
- UGARTE Manuel, « Mensaje de Manuel Ugarte a la juventud latino-americana », *Amauta*, avril 1927, n° 8.
- UITZ Béla, « Arte burgués y arte proletario », *Amauta*, décembre 1926, n° 4, pp. 21-24.
- ULLOA Alberto, « Mensaje de Alberto Ulloa a la juventud de Panamá », *Amauta*, octobre 1926, n° 2.
- URQUIETA Miguel Ángel, « Izquierdismo y pseudoizquierdismo artísticos », *Amauta*, mars 1927, n° 7, pp. 25-27.
- VALCÁRCEL Luis E., « Detrás de las montañas », *Amauta*, octubre 1926, n° 2, pp. 8-9.
- VALCÁRCEL Luis E., « Tempestad en los Andes », *Amauta*, septembre 1926, n° 1, pp. 2-4.
- VALLEJO César, « Poesía nueva », *Amauta*, novembre 1926, n° 3, p. 17.
- VASCONCELOS José, « El nacionalismo en la América Latina », *Amauta*, décembre 1926, n° 4.
- WALDEN Herwarth, « El último amor », *Amauta*, janvier 1928, n° 11, pp. 17-18.
- WIESSE Maria, « Los problemas del cinema », *Amauta*, février 1928, n° 12, pp. 24-25.
- « La Vida económica (V) », *Amauta*, juin 1958, n° 15.
- « ¿Qué es el plan quinquenal? », *Amauta*, juin 1930, n° 31.
- « La edificación del socialismo ¿Qué es el plan quinquenal? », *Amauta*, avril 1930, n° 30.
- « El Plan quinquenal para la industria del Estado », *Amauta*, novembre 1929, n° 27.
- « Explotaciones agrícolas colectivas y del Estado », *Amauta*, novembre 1929, n° 27.
- « Sobre los comités de fábrica », *Labor*, 21 février 1929, n° 7.

- « Los seguros sociales », *Labor*, 2 février 1929, n° 6.
- « Necrologia. D. Germán Leguía Martínez », *Amauta*, décembre 1928, n° 19, p. 100.
- « La Racionalización capitalista del trabajo », *Amauta*, septembre 1928, n° 17.
- « La Vida económica (VI) », *Amauta*, juillet 1928, n° 16.
- « La Vida económica (IV) », *Amauta*, avril 1928, n° 14.
- Repertorio Americano*, avril 1928, XVI.
- « La Vida económica (III) », *Amauta*, mars 1928, n° 13.
- « La Vida económica (II) », *Amauta*, janvier 1928, n° 11.
- « La Vida económica (I) », *Amauta*, décembre 1927, n° 10.

## 4. Documents de l'Internationale Communiste

INTERNACIONAL COMUNISTA, *Los cuatro primeros congresos de la Internacional Comunista*, Ediciones digitales Izquierda Revolucionaria, 2008.

INTERNACIONAL COMUNISTA, *VI congreso de la Internacional Comunista - segunda parte : informes y discusiones*, María Teresa POYRAZIÁN et Nora RESENFELD DE PASTERNAK (trad.), Mexico, Pasado y Presente, 1978.

INTERNACIONAL COMUNISTA, *VI Congreso de la Internacional Comunista - primera parte : tesis, manifiestos y resoluciones*, María Teresa POYRAZIÁN et Nora RESENFELD DE PASTERNAK (trad.), Mexico, Pasado y Presente, 1977.

INTERNACIONAL COMUNISTA, *V Congreso de la Internacional Comunista. Informes, Segunda Parte*, Córdoba, Pasado y Presente, 1975.

INTERNATIONALE COMMUNISTE, *Manifestes, thèses et résolutions des quatre premiers congrès de l'Internationale communiste, 1919-1923. Textes complets*, Paris, Librairie du travail, 1934.

INTERNATIONALE COMMUNISTE, *Ve Congrès de l'Internationale Communiste (17 juin - 8 juillet 1924). Compte-rendu analytique*, Paris, Librairie de l'Humanité, 1924.

INTERNATIONALE COMMUNISTE, *Ve congrès de l'Internationale Communiste. Compte-rendu analytique*, Paris, Librairie de l'Humanité, 1924.

BOUKHARINE Nicolaï, « Discours de clôture du débat sur la situation internationale et les tâches de l'I.C. », *La Correspondance Internationale*, 1928, n° 94, pp. 1000-1010.

BOUKHARINE Nicolaï, « Discours de clôture du VIIe Plenum du CEIC (22 novembre - 16 décembre 1926) », *La Correspondance Internationale*, 1926, n° 141, pp. 1821-1827.

BOUKHARINE Nicolaï, « Projet de programme de l'Internationale Communiste », *La Correspondance Internationale*, 1924, n° 65, pp. 694-707.

COMITÉ EJECUTIVO DE LA INTERNACIONAL COMUNISTA, « Sobre la revolución en América (1921) », in *El marxismo en América Latina*, 1<sup>re</sup> éd., Santiago de Chile, LOM Ediciones, 2007, pp. 81-87.

COMITÉ EJECUTIVO DE LA INTERNACIONAL COMUNISTA, « A los obreros y campesinos de América del Sur (1923) », in *El marxismo en América Latina*, 1<sup>re</sup> éd., Santiago de Chile, LOM Ediciones, 2007, pp. 88-91.

MALAKA Tan, « Communism and Pan-Islamism », *Marxist Internet Archives*, 12 novembre 1922, consulté le 4 juillet 2023, URL : <https://www.marxists.org/archive/malaka/1922-Panislamism.htm>.

## 5. Documents d'organisations militantes

CONFEDERACIÓN GENERAL DE TRABAJADORES DEL PERÚ, *Manual sindical. Historia del movimiento sindical*, Lima, Instituto de Estudios Sindicales, 2006.

CONFEDERACIÓN GENERAL DE TRABAJADORES DEL PERÚ, « Manifiesto de la CGTP a la clase trabajadora del país », in *Ideología y Política*, 6<sup>e</sup> éd., Lima, Biblioteca Amauta, 1986.

CONFEDERACIÓN GENERAL DE TRABAJADORES DEL PERÚ, « Antecedentes Históricos », *CGTP*, consulté le 7 août 2023, URL : <http://www.cgtp.org.pe/2018/03/16/historia/>.

SECRETARIADO DE LA FEDERACIÓN DE CAMPESINO DEL VALLE DE ICA et FRANCO (SECRETARIO) Antonio, « La "Federación de Campesinos del Valle de Ica" y la represión burguesa. 18 de Febrero de 1924 ».

SECRETARIADO SUDAMERICANO DE LA INTERNACIONAL COMUNISTA, *El movimiento revolucionario latinoamericano. Versiones de la Primera Conferencia Comunista Latinoamericana*, Buenos Aires, La Correspondencia Sudamericana, 1929.

## 6. Compilations de documents originaux publiés

ALEMANY BAY Carmen, *La polémica del meridiano intelectual de Hispanoamérica (1927): estudio y textos*, Alicante, Publicaciones de la Universidad de Alicante, 1998.

ARICÓ José (dir.), *Mariátegui y los orígenes del marxismo latinoamericano*, 1<sup>re</sup> éd., Mexico, Ediciones Pasado y Presente, 1978.

AZQUÉZOLO CASTRO Manuel (dir.), *La polémica del indigenismo*, Lima, Mosca Azul, 1975.

BUREAU INTERNATIONAL DU TRAVAIL, *Bulletin Officiel. Vol. I. Avril 1919 - Août 1920*, Genève, s/e, 1923.

FEDERACIÓN ANARQUITA DEL PERÚ, *El anarcosindicalismo en el Perú*, Mexico, Tierra y Libertad, 1961.

FEDERACIÓN DE OBREROS PANADEROS « ESTRELLA DEL PERÚ, « Acta de fundación de la FOPEP », *Archivos de la Fopep*, 10 avril 1887, consulté le 8 août 2023, URL : <http://www.archivofopep.org/acta-de-fundaci%c3%b3n.html>.

FEDERACIÓN UNIVERSITARIA DE CÓRDOBA, « Manifiesto Liminar de la Reforma Universitaria. La juventud argentina de Córdoba a los hombres libres de Sud América », in *Cuadernos del Pensamiento Crítico Latinoamericano no 5.*, Buenos Aires, CLACSO, 2008, URL : <http://bibliotecavirtual.clacso.org.ar/ar/libros/secret/cuadernos/mariategui/mariategui.pdf>.

GARCÍA RODRÍGUEZ Ramón (dir.), *Mariátegui - Haya. Materiales de un debate*, Lima, 2002, Editorial Perú Integral.

ISTRATI Panaït et ROLLAND Romain, *Correspondance, 1919-1935*, Paris, Gallimard, 2019.

LÉVANO Manuel, LÉVANO Delfín, LÉVANO César et TEJADA Luis, *La utopía libertaria en el Perú: obra completa*, Lima, Fondo Editorial del Congreso del Perú, 2006.

MARTÍNEZ DE LA TORRE Ricardo, *El movimiento obrero peruano 1918-1919*, Lima, Ediciones Cronos, 1978.

MARTÍNEZ DE LA TORRE Ricardo, *Apuntes para una interpretación marxista de Historia Social del Perú, vol. III*, Lima, Empresa Editora Peruana, 1949.

MARTÍNEZ DE LA TORRE Ricardo, *Apuntes para una interpretación marxista de Historia Social del Perú, vol. IV*, Lima, Empresa Editora Peruana, 1949.

MARTÍNEZ DE LA TORRE Ricardo, *Apuntes para una interpretación marxista de Historia Social del Perú, vol. II*, Lima, Empresa Editora Peruana, 1948.

MARTÍNEZ DE LA TORRE Ricardo, *Apuntes para una interpretación marxista de Historia Social del Perú*, vol. I, Lima, Empresa Editora Peruana, 1947.

## 7. Autres documents

MARTÍNEZ DE LA TORRE Ricardo, « Mariátegui, los comunistas y los socialistas », *Frente*, décembre 1931.

MARTÍNEZ DE LA TORRE Ricardo, « Respuesta al señor Seoane », *La Noche*, 26 juin 1931.

McKAY Claude, « Report on the Negro Question », *Marxist Internet Archives*, décembre 1922, consulté le 4 juillet 2023, URL : <https://www.marxists.org/archive/mckay/1923/01/negroq.htm>.

MUNSON Gorham B., « Chronique américaine », *Europe*, août 1928, n° 31, p. 368.

PADMORE George, *The Life and Struggle of Negro Toilers (1931)*, Londres, MIA [Marxist Internet Archive], 2007, consulté le 26 septembre 2022, URL : <https://www.marxists.org/archive/padmore/1931/negro-toilers/index.htm>.

PANNEKOEK Anton, « Action de masse et révolution », *Marxist Internet Archives*, 1912, consulté le 25 juin 2022, URL : [https://www.marxists.org/francais/pannekoek/works/1912/00/pannek\\_19120001.htm](https://www.marxists.org/francais/pannekoek/works/1912/00/pannek_19120001.htm).

RAMOS Ángela et MARIÁTEGUI José Carlos, « Una encuesta a José Carlos Mariátegui », *Mundial*, 23 juillet 1926.

ROY Evelyn, « Mahatma Gandhi, revolutionary or counter-revolutionary? A reply to Romain Rolland and Henri Barbusse », *Labour Monthly*, septembre 1923, V, n° 3, consulté le 18 juin 2023, URL : [https://www.marxists.org/archive/roy-evelyn/articles/1923/gandhi\\_rev\\_counter.htm](https://www.marxists.org/archive/roy-evelyn/articles/1923/gandhi_rev_counter.htm).

SÁNCHEZ Luis Alberto, « Respuesta a José Carlos Mariátegui », *Mundial*, 4 mars 1927, n° 351.

SÁNCHEZ Luis Alberto, « Batiburrillo indigenista », *Mundial*, 18 février 1927, n° 349.

TORRE Guillermo DE, « Madrid, meridiano intelectual de Hispanoamérica », *La Gaceta Literaria*, 15 avril 1927, I, n° 8, consulté le 16 août 2023, URL : <https://www.filosofia.org/hem/dep/gac/gt00801a.htm>.

TORRES BODET Jaime, « Iberoamericanismo utilitario », *Revista de Revistas*, 1927, n° 880.

TORTOLA VALENCIA Carmen, « Carta de Carmen Tórtola Valencia (19/05/1917) », URL : <https://archivo.mariategui.org/index.php/carta-de-carmen-tortola-valencia-19-5-1917>.

VALDELOMAR Abraham, « Los obreros del pensamiento », *La Prensa*, 23 septembre 1916.



YVETOT Georges, « Chacun chez soi », *la Révolution*, 3 février 1909.

« ¿Contra el partido comunista ? », *La Correspondencia Sudamericana*, 15 août 1927, Año II, n° 29.

« El Partido Comunista y el Kuomintang », *La Correspondencia Sudamericana*, 15 août 1927, Año II, n° 29, pp. 22-23.

« Manifiesto del Bureau Latinoamericano de la Tercera Internacional a los Trabajadores de America Latin », *El Soviet*, 16 décembre 1919.

« Harvard Square », *The Cambridge Tribune*, 15 juin 1907, p. 5.

## B. Sources secondaires

### 1. Littérature secondaire consacrée à Mariátegui

ACHA Omar, « El Mariátegui de Martín Bergel », *Jacobin (Latin America, online)*, 9 juin 2021, URL : <https://jacobinlat.com/2021/06/09/el-mariategui-de-martin-bergel/>

ADRIÁNZEN Catalina et MOVIMIENTO FEMENINO POPULAR, *El Marxismo, Mariátegui y el movimiento femenino*, 2<sup>e</sup> éd., Lima, Asencios, 1975.

ALIMONDA Héctor, *José Carlos Mariátegui*, São Paulo, Brasiliense, 1983.

ALLEN Nicolas, « José Carlos Mariátegui's Indo-American Socialism », *Jacobin (USA online)*, 24 août 2020, URL : <https://jacobin.com/2020/08/jose-carlos-mariateguis-indo-american-socialism-peru>.

ANDERLE Adam, « La vanguardia peruana y Amauta », *Cátedra Mariátegui*, novembre 2016, VI, n° 32.

ANGVIK Birger, *La ausencia de la forma da forma a la crítica que forma el canon literario peruano*, 1<sup>re</sup> éd., Lima, Pontificia Universidad Católica del Perú, Fondo Editorial, 1999.

ARICÓ José, « Introducción », in *Mariátegui y los orígenes del marxismo latinoamericano*, México, Cuadernos Pasado y Presente, 1978.

ARICÓ José María, « Mariátegui y la formación del Partido Socialista Peruano », *Revista Pléyade*, 2015, n° 15, pp. 243-285.

BAPTISTA Selma, « A construção cultural e política da etnicidade no Peru: José Carlos Mariátegui, José Maria Arguedas e Rodrigo Montoya », in *Estudios y otras prácticas intelectuales latinoamericanas en cultura y poder*, Buenos Aires, CLACSO, 2002, pp. 64-76, URL : <http://bibliotecavirtual.clacso.org.ar/clacso/gt/20100916020446/5baptista.pdf>.

BARBA CABALLERO José A., *Haya de la Torre y Mariátegui frente a la historia*, Lima, Editorial Imprenta Amauta, 1978.

BAZÁN Armando, *Biografía de José Carlos Mariátegui*, Santiago de Chile, Zig-Zag, 1939.

BECKER Marc, « Mariátegui, the Comintern and the Indigenous Question in Latin America », *Science & Society*, octubre 2006, vol. 70, n° 4, pp. 450-479.

BECKER Marc, « Mariátegui y el problema de las razas en América Latina », *Revista Andina*, 2002, n° 35, pp. 191-220.

BECKER Marc, *Mariátegui and Latin American marxist theory*, Athens, Ohio, University Centre for International Studies, 1993.

BEIGEL Fernanda, *La epopeya de una generación y una revista: las redes editoriales de José Carlos Mariátegui en América Latina*, 1. ed., Buenos Aires, Editorial Biblos, Sociedad, 2006.

BEIGEL Fernanda, « Las revistas culturales como documentos de la historia latinoamericana », *Utopía y Praxis Latinoamericana*, mars 2003, vol. 8, n° 20, pp. 105-115.

BEIGEL Fernanda, *El itinerario y la brújula: el vanguardismo estético-político de José Carlos Mariátegui*, Buenos Aires, Biblos, 2003.

BEIGEL Fernanda, « Mariátegui y las antinomias del indigenismo », *Utopía y Praxis Latinoamericana*, juin 2001, n° 13, pp. 36-57.

BERGEL Martín, « Hacia un reencuentro con Mariátegui », *Jacobin (Latin America, online)*, 25 septembre 2020, URL : <https://jacobinlat.com/2020/09/25/un-programa-para-reencontrar-a-mariategui/>.

BERRÍOS CAVIERES Claudio, « El fascismo en La Escena Contemporánea de Mariátegui: acercamiento a su biología », in Sara Beatriz GUARDIA (dir.), *El pensamiento de Mariátegui en la Escena Contemporánea Siglo XXI*, Moquegua, Universidad Nacional de Moquegua, 2021.

BERRÍOS CAVIERES Claudio, *Hacia una modernidad arcaica: Amauta, Mariátegui y la querella en torno al indigenismo*, Santiago, Ediciones Inubicalistas, 2020.

BRUCKMAN Mónica, « José Carlos Mariátegui, la revista Amauta y el pensamiento marxista latino-americano », *Comunicação Política*, 2012, vol. 30, n° 3, pp. 54-73.

CAMARGO PELLEGRINI Fabiana, *O artista e sua época: Estudo comparado entre Mário de Andrade e José Carlos Mariátegui*, São Paulo, USP, 2007.

CARVALHO João Rafael Chió Serra, « O espectro de Mariátegui: história, presente e horizonte », *Germinal: marxismo e educação em debate*, 27 décembre 2021, vol. 13, n° 3, pp. 54-65.

CHANG-RODRÍGUEZ Eugenio, « José Carlos Mariátegui y la polémica del indigenismo », *América sin nombre*, 2009, n° 13-14, pp. 103-112.

CHANG-RODRÍGUEZ Eugenio, *Una Vida Agónica: Víctor Raúl Haya de la Torre*, Lima, Fondo Editorial del Congreso del Perú, 2007.

CHANG-RODRÍGUEZ Eugenio, *Poética e ideología en José Carlos Mariátegui*, Madrid, Porrúa Turanzas, Ensayos, 1983.

CHANG-RODRÍGUEZ Eugenio, *La literatura política de González Prada, Mariátegui y Haya de la Torre*, Mexico, De Andrea, 1957.

CHIAPPE Anna et CAMPOS Mario, « Mariátegui y Yo », *Caretas*, 1989, URL : <https://cortinasdehumo.wordpress.com/2016/11/27/anna-chiappe-rememora-su-vida-junto-a-jose-carlos-mariategui/>.

CIFUENTES GUERRA María Ángela, « José Carlos Mariátegui: El mensaje de Oriente. Aproximaciones al caso de India », *Procesos: revista ecuatoriana de historia*, juin 2014, n° 39, pp. 37-66.

CORTÉS Martín, « ¿Universal o nacional-popular? ¡Sí, por favor! A propósito del Mariátegui de Martín Bergel (y de Omar Acha) », *Jacobin (Latin America, online)*, 24 juin 2021.

D'ALLEMAND Patricia, « « Todo lo humano es nuestro »: una nueva mirada al legado de José Carlos Mariátegui », *Cuadernos de Literatura*, 2016, XX, n° 40, pp. 537-559.

DE CASTRO Juan E., *Bread and beauty: the cultural politics of José Carlos Mariátegui*, Leiden ; Boston, Brill, 2021.

DE CASTRO Juan E., « ¿Fue Mariátegui racista? », *A contra-corriente*, 2010, vol. 7, n° 2.

DEL PRADO Jorge, « Mariátegui - Marxista-Leninista », in José M. ARICÓ (dir.), *Mariátegui y los orígenes del marxismo latinoamericano*, Mexico, Pasado y Presente, 1972.

DEPETRIS CHAUVIN Irene, « La historia, el mito y la tradición : Pasado y presente en los 7 Ensayos de José Carlos Mariátegui », *Latin American literary review*, juin 2010, vol. 38, n° 75, pp. 91-120.

DEVEZA Felipe, « Mariátegui, González Prada e o indigenismo radical no Peru da década de 1920 », *Tempo*, mai 2022, vol. 28, n° 2, pp. 1-20.

DEVEZA Felipe, *A Comunidade Indígena e a Indo-américa – Mariátegui, APRA e Haya de La Torre em busca de uma identidade nacional*, Rio de Janeiro, Universidade Federal do Rio de Janeiro, 2008.

DÍAZ CABALLERO Jesús, « La concepción del realismo en Mariátegui », *Revista de Critica Literaria Latinoamericana*, 1984, 10e année, n° 20, pp. 113-128.

DUARTE Joana das Flores, « Mariátegui and Latin American Marxist Feminism: A Necessary Revisit », *Latin American Perspectives*, juillet 2022, vol. 49, n° 4, pp. 31-44.

DUSSEL Enrique D., « El marxismo de José Carlos Mariátegui como filosofía de la revolución. Hacia una política de la liberación. », in *Materiales para una política de la liberación*, Madrid, Plaza y Valdés Ediciones, 2007, pp. 45-55.

ESCAJADILLO Tomás G., « Sobre la obra « Mariátegui Total » : una aproximación », in *Ponencias del Simposio Internacional 7 Ensayos: 80 años*, Lima, Minerva, 2009.

ESCORSIM Leila, *Mariátegui: vida e obra*, São Paulo, Expressão Popular, 2006.

ESCORSIM MACHADO Leila, *J. C. Mariátegui: marxismo, cultura e revolução*, Rio de Janeiro, Universidade Federal do Rio de Janeiro, 2004.

FALCÓN Jorge, *Amauta : polémica y acción de Mariátegui*, Lima, Amauta, 1979.

FERREYRA Silvana, « Mariátegui : marxista ortodoxo. Una conceptualización del proyecto mariateguiano a la luz de sus vínculos con la IIIa Internacional », in Micaela CUESTA, Silvana FERREYRA, María Florencia GRECO, Miguel MAZZEO, Mariela PELLER et Esteban RODRÍGUEZ (dir.), *Vigencia de José Carlos Mariátegui. Ensayos sobre su pensamiento*, Buenos Aires, Dialektik, 2009, pp. 11-28.

FLORES BORDAIS Lourdes Eddy, *Mariátegui, los comunistas y el movimiento sindical minero en el Perú (1928-1931)*, Foz do Iguaçu, Universidade Federal de Integração Latino-Americana, 2015.

FLORES GALINDO Alberto, *La agonía de Mariátegui. La Polémica con la Comintern*, Lima, DESCO, 1980.

FORGUES Roland, « Mariátegui e a questão negra », in Deni Alfaro RUBBO et Silvia ADOUE (dir.), *Espectros de Mariátegui na América Latina*, 1<sup>re</sup> éd., Marília/SP, Lutas Anticapital, 2020, pp. 199-218.

FORGUES Roland, « Antecedentes franceses y trascendencia de la utopía mariateguiana », *Cátedra Mariátegui*, janvier 2016, n° 27, URL : [file:///home/user/T%C3%A9l%C3%A9chargements/1\\_Roland\\_Forgues.pdf](file:///home/user/T%C3%A9l%C3%A9chargements/1_Roland_Forgues.pdf).

FORGUES Roland, « Mariátegui y lo negro: antecedentes de un malentendido », in Mabel MORANA et Guido PODESTÁ (dir.), *José Carlos Mariátegui y los estudios latinoamericanos*, Pittsburgh, Instituto Internacional de Literatura Latinoamericana, 2009.

FORGUES Roland, « Mariátegui y la cuestión negra », *Anuario Mariateguiano, Mariátegui 1894-1994. Centenario*, 1994, VI, n° 6, pp. 135-144.

GALASTRI Leandro, « Mariátegui e a tradução latino-americana do leninismo », in Anderson DEO, Antonio Carlos MAZZEO et Marcos DEL ROIO (dir.), *Lenin, Teoria e pratica revolucionaria*, São Paulo, Cultura Acadêmica, 2015, pp. 281-298.

GERMANÁ César, *El « socialismo indoamericano » de José Carlos Mariátegui. Proyecto de reconstitución del sentido histórico de la sociedad peruana*, Lima, Empresa Editora Amauta, 1995.

GONZÁLEZ Mike, *Mariátegui en el rincón rojo*, Barcelona, Bellaterra, 2021.

GUARDIA Sara Beatriz, « El amor como acto cotidiano. Anna Chiappe y José Carlos Mariátegui », *Cátedra Mariátegui [en línea]*, décembre 2022, XII, n° 77, URL : <file:///home/user/T%C3%A9l%C3%A9chargements/772Amoractocotidiano.pdf>.

GUARDIA Sara Beatriz, « Mariátegui, uma visão de gênero », in Deni Alfaro RUBBO et Silvia ADOUE (dir.), *Espectros de Mariátegui na América Latina*, 1<sup>re</sup> éd., Marília/SP, Lutas Anticapital, 2020, pp. 169-198.

GUARDIA Sara Beatriz, *José Carlos Mariátegui. Una visión de genero*, 2<sup>e</sup> éd., Lima, s/e, 2016.

HERSCH MARTÍNEZ Paul, « Mariátegui y Torres Bodet: Hitos de un desencuentro intelectual », *El Volcán Insurgente*, juin 2021, consulté le 28 août 2023, URL : [http://www.enelvolcan.com/64-ediciones/042-marzo-abril-2016/453-mariategui-y-torres-bodet-hitos-de-un-desencuentro-intelectual#\\_ftnref3](http://www.enelvolcan.com/64-ediciones/042-marzo-abril-2016/453-mariategui-y-torres-bodet-hitos-de-un-desencuentro-intelectual#_ftnref3).

HUNEFELDT Christine, « Los negros y la esclavitud en las reflexiones de Mariategui », *Anuario Mariateguiano*, 1993, V, n° 5, pp. 82-88.

ILLÁN Diego Messeguer, *José Carlos Mariátegui y su pensamiento revolucionario*, Lima, Instituto de Estudios Peruanos, 1974.

KAPSOLI Wilfredo, « Biología del fascismo de José Carlos Mariátegui », in Sara Beatriz GUARDIA (dir.), *El pensamiento de Mariátegui en la Escena Contemporánea Siglo XXI*, Moquegua, Universidad Nacional de Moquegua, 2021.

KAPSOLI Wilfredo, *Mariátegui y los Congressos obreros*, Lima, Amauta, 1980.

LEBLANC Jean Ganesh, « José Carlos Mariátegui: La nación como horizonte estratégico », in Sara Beatriz GUARDIA (dir.), *El pensamiento de Mariátegui en la escena contemporánea siglo XXI*, 1<sup>re</sup> éd., Lima, Universidad Nacional de Moquegua, 2021, pp. 141-158.

LEBLANC Jean Ganesh, « A Nação como horizonte estratégico em José Carlos Mariátegui », *Intelligere*, 23 août 2020, n° 9, pp. 177-211.

LEBLANC Jean-Ganesh, « Historicisme et lutte de classes chez José Carlos Mariátegui », *Astérion*, 31 décembre 2020, n° 23.

LEBLANC Jean-Ganesh, « Le Pérou de Mariátegui et Haya de la Torre : une décennie de définition idéologique », *Nuevo mundo mundos nuevos*, 8 octobre 2019.

LEBLANC Jean-Ganesh, « Le Parti Socialiste du Pérou : la révolution, mais par qui ? », *Caravelle*, 2019, n° 113, pp. 159-172.

LEBLANC Jean-Ganesh, *Mythe et communisme inca chez José Carlos Mariátegui*, ENS de Lyon/IEP de Lyon, Mémoire de recherche, 2015.

LEIBNER Gerardo, *El mito del socialismo indígena: fuentes y contextos peruanos de Mariátegui*, 1<sup>re</sup> éd., Lima, Pontificia Univ. Católica del Perú, Fondo Editorial, 1999.

LEMA SILVA Laura, « José Carlos Mariátegui's Artistic Criticism: For a Broader Approach to Aesthetics' Emancipatory Potential », in Peter S. BAKER, Irina FELDMAN, Mike GEDDES, Felipe LAGOS ROJAS et Roberto PAREJA (dir.), *Latin American Marxisms in context: past and present*, Newcastle upon Tyne, Cambridge Scholars Publishing, 2019, pp. 179-204.

LÖWY Michaël, « L'indigénisme marxiste de José Carlos Mariátegui », *Actuel Marx*, 2014, n° 56, pp. 12-22.

LÖWY Michael, « Introdução: nem decalque, nem cópia: o marxismo romântico de José Carlos Mariátegui », in *Por un socialismo indo-americano (ensaios escolhidos)*, Rio de Janeiro, UFRJ, 2006, pp. 7-24.

LÖWY Michael, « Mística revolucionária: José Carlos Mariátegui e a religião », *Estudos Avançados*, 2005, vol. 55, n° 19, pp. 105-116.

LÖWY Michaël, « Mística revolucionaria : José Carlos Mariátegui y la religión », *Utopía y Praxis Latinoamericana*, 2005, vol. 10, n° 28, pp. 49-59.

LÖWY Michael, « Marxisme et romantisme chez José Carlos Mariátegui », *Actuel Marx*, 1999, vol. 25, n° 1, pp. 187-201.

LÖWY Michaël, « Marxism and romanticism in the works of José Carlos Mariátegui. », *Latin American Perspectives*, Pénélope DUGGAN (trad.), 1998, vol. 25, n° 4, pp. 76-88.

LUNA VEGAS Ricardo, *José Carlos Mariátegui, ensayo biográfico*, Lima, Editorial Horizontes, 1989.

LUNA VEGAS Ricardo, *Historia y transcendencia de las cartas de Mariátegui*, Lima, s.n., 1985.

MARTINS FONTES Yuri, *Marx na América: a práxis de Caio Prado e Mariátegui*, São Paulo, Alameda, 2018, 376 p.

MARTINS FONTES Yuri, « Le marxisme créatif de Mariátegui : formation et praxis », *La Pensée*, Nathalie MANAUT (trad.), 2018, vol. 395, n° 3, pp. 99-109.

MASILELA Ntongela, « Theory, Praxis and History: Frantz Fanon and José Carlos Mariátegui », *Ufahamu: A Journal of African Studies*, 1978, vol. 2, n° 8, pp. 66-86.

MASSARDO Jaime, « En torno a la concepción de la historia de José Carlos Mariátegui », in *Sobre la singularidad histórica de América latina. Encuentro internacional a 80 años de la muerte de José Carlos Mariátegui*, Universidad de Valparaíso, Centro de Estudios del Pensamiento Iberoamericano de la Facultad de Humanidades de la Universidad de Valparaíso, 2010, pp. 1-32.

MAZZEO Miguel, *El socialismo enraizado: José Carlos Mariátegui, vigencia de su concepto de « socialismo práctico »*, 1<sup>re</sup> éd., Lima, Fondo de Cultura Económica, Política y derecho, 2013.

MAZZEO Miguel, « Los « elementos de socialismo práctico »: un concepto necesario para pensar el socialismo del siglo XXI », in Micaela CUESTA, Silvana FERREYRA, María Florencia GRECO, Miguel MAZZEO, Mariela PELLER et Esteban RODRÍGUEZ (dir.), *Vigencia de José Carlos Mariátegui. Ensayos sobre su pensamiento*, Buenos Aires, Dialektik, 2009.

MELGAR BAO Ricardo, « Oriente y Occidente en el pensamiento de José Carlos Mariátegui », in Liliana I. WEINBERG et Ricardo MELGAR BAO (dir.), *Mariátegui entre la memoria y el futuro de América Latina*, Mexico, UNAM, 2010.

MELGAR BAO Ricardo, « José Carlos Mariátegui y el periódico Labor (1928-1929): la identidad socialista », in Ricardo MELGAR BAO et Rossana CASSIGOLI SALAMÓN (dir.), *Pueblos, diásporas y voces de América Latina*, México, Universidad Nacional Autónoma de México, Colección estudios latinoamericanos en la UNAM, n° 1, 2010, pp. 191-216.

MELGAR BAO Ricardo et PÁSARA PÁSARA Manuel (dir.), *José Carlos Mariátegui : Originales e inéditos, 1928*, Santiago de Chile, Ariadna Ediciones, 2018.

MELIS Antonio, « Mariátegui y la crítica de la vida cotidiana », in *Simposio de Nueva York*, Lima, s/e, 1997.

MELIS Antonio, « Mariátegui, primer marxista de América », in José ARICÓ (dir.), *Mariátegui y los orígenes del marxismo latinoamericano*, Mexico, Cuadernos Pasado y Presente, 1978, pp. 201-225.

MIROSHEVSKI V. M., « El « populismo » en el Perú. Papel de Mariátegui en la historia del pensamiento social latinoamericano », in José ARICÓ (dir.), *Mariátegui y los orígenes del marxismo latinoamericano*, México, Pasado y Presente, 1978, pp. 55-70.

MONTOYA HUAMANÍ Segundo, *Conflictos de interpretación en torno al marxismo de Mariátegui*, 1<sup>re</sup> éd., Lima, Heraldo Editores, 2018.

MORAÑA Mabel, « Mariátegui en los nuevos debates. Emancipación, independencia y «colonialismo supérstite» en América Latina », in *La escritura del límite*, Francfort sur le Main, Vervuert Verlagsgesellschaft, 2019.

MOTHES Jürgen, « ‘Luis’ gegen Mariátegui? Zur rolle von Jules Humbert-Droz bei der entwicklung der Lateinamerikapolitik der Kommunistischen Internationale », in *Centenaire Jules Humbert-Droz : Actes*, La Chaux de Fonds, Fondation Jules Humbert-Droz, 1992, pp. 139-167.

NUGENT José Guillermo, « Tipos humanos, mito e identidad individual en el alma matinal de José Carlos Mariátegui », *Debates en Sociología*, 1988, n° 12-14, pp. 147-184.

NUÑEZ Estuardo, *La experiencia europea de José Carlos Mariátegui*, Lima, Empresa Editora Amauta, 1978.

PARIS Robert, « Indigénisme et socialisme, ou le désir et le refoulé », *L’Homme et la société*, 1996, n° 121-122, pp. 91-100.

PARIS Robert, *La formación ideológica de José Carlos Mariátegui*, Mexico, Ediciones Pasado y Presente, 1981.

PARIS Robert, « El marxismo de Mariátegui », in José ARICÓ (dir.), *Mariátegui y los orígenes del marxismo latinoamericano*, Mexico, Pasado y Presente, 1978, pp. 119-148.

PARIS Robert, *La formation idéologique de José Carlos Mariátegui*, Paris, École Pratique des Hautes Études, 1969.

PARIS Robert, « Préface », in *Sept essais d’interprétation de la réalité péruvienne*, Paris, François Maspero, 1969.

PARIS Robert, « José Carlos Mariátegui et le modèle du « communisme inca » », *Annales*, 1966, n° 5, pp. 1065-1072.

PELLER Mariela, « Mujeres, política y emancipación en el pensamiento de José Carlos Mariátegui », in Silvana FERREYRA, Micaela CUESTA, Silvana FERREYRA, Maria Florencia GRECO, Miguel MAZZEO et Esteban RODRÍGUEZ (dir.), *Vigencia de José Carlos Mariátegui. Ensayos sobre su pensamiento*, Buenos Aires, Dialektik, 2009, pp. 101-119.

PORTOCARRERO Ricardo, « José Carlos Mariátegui y la Universidades Populares González Prada », in *La aventura de Mariátegui: nuevas perspectivas*, Lima, Pontificia Universidad Católica del Perú Fondo Editorial, 1995, pp. 389-420.

PURCELL Sebastian, « Existence and Liberation : On José Carlos Mariátegui’s Postcolonial Marxism », *Inter-American Journal of Philosophy*, juin 2012, vol. 3, n° 1, pp. 95-110.

QUIJANO Aníbal, « Prólogo. José Carlos Mariátegui: Reencuentro y debate », in *7 Ensayos de interpretación de la realidad peruana*, Caracas, Fundación Biblioteca Ayacucho, 2007.



- QUIJANO Aníbal, « Treinta años después : otro reencuentro. », in *7 ensayos de interpretación de la realidad peruana*, Caracas, Fundación Biblioteca Ayacucho, 2007.
- QUIJANO Aníbal, « « Raza », « etnia » y « nación » en Mariátegui : cuestiones abiertas », in Roland FORGUES (dir.), *José Carlos Mariátegui y Europa : La otra cara del Descubrimiento*, Amauta., Lima, Pérou, 1993, pp. 167-187.
- QUIJANO Aníbal, *Introducción a Mariátegui*, Lima, Mosca Azul Editores, 1981.
- RAVINES Eudocio, *La Gran Estafa. La penetración del Kremlin en América Latina*, Mexico, Libros y Revistas S.A., 1952.
- RAVINES Eudocio, *The Yenan Way*, Lima, Scribner, 1951.
- RENAULT Matthieu et GUILLIBERT Paul, « De la commune à l'ayllu... et retour. Sur José Carlos Mariátegui », *Contretemps [en ligne]*, 10 juin 2019, URL : [https://www.contretemps.eu/commune-ayllu-mariategui/#\\_ftnref10](https://www.contretemps.eu/commune-ayllu-mariategui/#_ftnref10).
- ROUILLON Guillermo, *La creación heroica de José Carlos Mariátegui, T. II La Edad Revolucionaria*, Lima, Alfa, 1984.
- ROUILLON Guillermo, *La creación heroica de José Carlos Mariátegui, T. I La Edad de Piedra*, Lima, Arica, 1975.
- ROUILLON Guillermo, *Bio-bibliografía de José Carlos Mariátegui*, Lima, Universidad Nacional Mayor de San Marcos, 1963.
- RUBBO Deni Alfaro, *O labirinto periférico: aventuras de Mariátegui na América Latina*, São Paulo, Autonomia Literaria, 2021.
- RUBBO Deni Alfaro, « Mariátegui, marxiste décolonial », *Actuel Marx*, Marcos CAMOLEZI (trad.), 2021, vol. 69, n° 1, pp. 169-184.
- SCHWARTZ Jorge, « O expressionismo pela crítica de M. de Andrade, Mariátegui e Borges », in Ana Maria de M. BELLUZO (dir.), *Modernidade: Vanguardas artísticas na América Latina*, São Paulo, Unesp, 1990.
- SEIBERT Iridiani Graciele et RODRIGUES Sandra Marli da Rocha, « Aproximação teórica entre o feminismo camponês e popular e o marxismo latino-americano », in *VIII Simpósio de Geografia agrária*, Curitiba, 2017, consulté le 18 janvier 2023, URL : [file:///home/user/T%20C3%A9%20C3%A9chargements/gt04\\_aproximac3a7c3a3o-tec3b3rica-entre-o-feminismo-camponc3aas-e-popular-e-o-marxismo-latino-americano-1.pdf](file:///home/user/T%20C3%A9%20C3%A9chargements/gt04_aproximac3a7c3a3o-tec3b3rica-entre-o-feminismo-camponc3aas-e-popular-e-o-marxismo-latino-americano-1.pdf).
- SZLAJFER Henryk, « Sobre el pensamiento y praxis política de José Carlos Mariátegui, de manera polémica (en relación al libro de A. Flores Galindó) », *Estudios Latinoamericanos*, 1988, n° 10, pp. 187-204.
- TARCUS Horacio, « Correspondencias mariateguianas entre Buenos Aires, Santiago, Lima y La Habana », *Políticas de la Memoria*, 2016, n° 16, pp. 124-164.

TARCUS Horacio, *Mariátegui en la Argentina. Las políticas culturales de Samuel Glusberg*, Buenos Aires, El Cielo por Asalto, 2001.

TAURO Alberto, *Amauta y su influencia*, Lima, Empresa Editora Amauta, 1960.

TAURO Alberto, « Amauta y su influencia », *Marxist Internet Archives*, 1960, consulté le 1 août 2023, URL : <https://www.marxists.org/espanol/mariateg/oc/amauta/index.htm>.

TORNQUIST Carmen Susana, « El periodismo programático de vanguardia de Mariátegui », *Intervención y coyuntura [en línea]*, 1 avril 2021, consulté le 30 août 2023, URL : <https://intervencionycoyuntura.org/el-periodismo-programatico-de-vanguardia-de-mariategui/>.

TORNQUIST Carmen Susana, « Mariátegui, assinante de Clarté », *História (São Paulo)*, 2019, vol. 38.

TORNQUIST Carmen Susana, « Las relaciones entre Clarté y Amauta : anotaciones de pesquisa », *Utopía y Praxis Latinoamericana*, juin 2017, n° 77, pp. 101-110.

UNRUH Vicky, « Mariátegui's Aesthetic Thought: A Critical Reading of the Avant-Gardes », *Latin American Research Review*, 1989, vol. 3, n° 24, pp. 45-69.

VANDEN Harry E., *Mariátegui. Influencias en su formación ideológica*, 1<sup>re</sup> éd., Lima, Amauta, 1975.

VERES Luis, « El problema de la identidad nacional en la obra de José Carlos Mariátegui », *Amnis*, 30 juin 2002, n° 2, consulté le 10 août 2023, URL : <http://journals.openedition.org/amnis/172>.

WEBBER Jeffery R., « The indigenous community as « living organism »: José Carlos Mariátegui, Romantic Marxism, and extractive capitalism in the Andes », *Theory and Society*, 2015, vol. 44, n° 6, pp. 575-598.

WIESSE Maria, *José Carlos Mariátegui. Etapas de su vida*, Lima, Pérou, Amauta, 1959.

## 2. Ouvrages et articles marxistes

ABENSOUR MIGUEL, « MARX : QUELLE CRITIQUE DE L'UTOPIE ? », *LIGNES*, 1992, n° 17, pp. 43-65.

ALTHUSSER Louis, *Pour Marx*, Paris, La Découverte, 2005.

ALTHUSSER Louis, *Positions, 1964-1975*, Paris, Éditions sociales, 1976.

ALTHUSSER Louis, BALIBAR Étienne, ESTABLET Roger, MACHEREY Pierre et RANCIÈRE Jacques, *Lire* « *Le capital* », Paris, PUF, 2014.

BAKHTIN Mikhaïl, « Discourse in the Novel [1934] », in Vincent B. LEITCH (dir.), *The Norton Anthology of Theory and Criticism*, 3<sup>e</sup> éd., New York - London, W.W. Norton & Company, 2018, pp. 999-1029.

BALIBAR Étienne, « De la lutte des classes à la lutte sans classes ? », in *Race, nation classe. Les identités ambiguës*, Paris, La Découverte, 1997.

BALIBAR Étienne, « Racisme et nationalisme », in *Race, nation classe. Les identités ambiguës*, Paris, La Découverte, 1997.

BALIBAR Étienne, *La crainte des masses*, Paris, Galilée, 1997.

BALIBAR Étienne et MACHEREY Pierre, « Sur la littérature comme forme idéologique. Quelques hypothèses marxistes », *Littérature*, février 1974, n° 13, pp. 29-48.

BENJAMIN Walter, *Paris, capitale du XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Éditions du Cerf, 1989.

BENJAMIN Walter, *Thèses « Sur le concept d'histoire »*, Michael LÖWY et Maurice de GANDILLAC (trad.), Bibliothèque anarchiste, 1940, consulté le 29 novembre 2022, URL : <file:///home/user/T%C3%A9l%C3%A9chargements/walter-benjamin-theses-sur-le-concept-d-histoire.a4-1.pdf>.

BERNSTEIN Edouard, *Socialisme théorique et social-démocratie pratique*, Paris, P. V. Stock, 1912.

BERNSTEIN Edouard, *Die Voraussetzungen des Sozialismus und die Aufgaben der Sozialdemokratie*, Stuttgart, J. H. W. Dietz, 1899.

BOUKHARINE Nicolaï, *La théorie du matérialisme historique. Manuel populaire de sociologie marxiste*, Moscou, s/e, 1921.

BRANDÃO Octávio, *Agrarismo e industrialismo. Ensaio marxista-leninista sobre a revolta de São Paulo e a guerra das classes no Brasil - 1924*, 2<sup>e</sup> éd., São Paulo, Anita Garibaldi, 2006.

CASANOVA Pablo González, « Colonialismo interno (uma redefinição) », in Atilio BORÓN, Javier AMADEO, Sabrina GONZÁLEZ et Elmar ALTVATER (dir.), *A teoria marxista hoje: problemas e perspectivas*, 1<sup>re</sup> éd., Buenos Aires - São Paulo, CLACSO - Expressão Popular, 2006.

DIAS CARCANHOLO Marcelo, « Algumas implicações da exasperação historicista da teoria do valor de Marx por Moïse Postone », *Marx e o Marxismo*, décembre 2016, vol. 4, n° 7, pp. 303-317.

ENGELS Friedrich, *L'Origine de la famille, de la propriété privée et de l'État*, Moscou, Éditions du Progrès, 1976.

ENGELS Friedrich, *La situation de la classe laborieuse en Angleterre*, Gilbert BADIA et Jean FRÉDÉRIC (trad.), Paris, Éditions Sociales, 1960.

ENGELS Friedrich, *Anti-Dühring (M.E Dühring bouleverse la science)*, Paris, Éditions Sociales, 1950.

ENGELS Friedrich, *Socialisme utopique et socialisme scientifique*, Paris, Librairie de l'Humanité, 1924.

ENGELS Friedrich, MARX Karl et HERRERA Rémy, *Le colonialisme*, Paris, Éditions critiques, 2018.

FANON Frantz, *Les damnés de la terre*, Paris, La Découverte, 2010.

FERRI Enrico, *Socialisme et science positive (Darwin-Spencer-Marx)*, Paris, Giard & Brière, 1896.

FRAINA Luis C., *El imperialismo americano*, México, Biblioteca Internacional, 1921.

GABEL Joseph, « La fausse conscience », *L'Homme et la société*, 1967, n° 3, pp. 157-168.

GOLDMANN Lucien, *Le dieu caché*, Paris, Gallimard, 1959.

GORTER Hermann, « Lettre ouverte au camarade Lénine », *Marxist Internet Archives*, 1920, consulté le 2 décembre 2020, URL : [https://www.marxists.org/francais/gorter/works/1920/00/gorter\\_19200000\\_1.html](https://www.marxists.org/francais/gorter/works/1920/00/gorter_19200000_1.html).

GOUVÊA Marina Machado de Magalhães, *Imperialismo e método. Apontamentos críticos visando a problemas de tática e estratégia*, Rio de Janeiro, Universidade Federal do Rio de Janeiro, 2016.

GRAMSCI Antonio, *Guerre de mouvement et guerre de position*, Paris, La Fabrique, 2012.

GRAMSCI Antonio, *O leitor de Gramsci: escritos escolhidos 1916-1935*, Rio de Janeiro, Civilização Brasileira, 2011.

GRAMSCI Antonio, *Textes*, Paris, Éditions Sociales, 1983.

GRAMSCI Antonio, *Cahiers de Prison, tome III. Cahiers 10, 11, 12 et 13*, Monique AYMARD, Paolo FULCHIGNONI, Gérard GRANEL et Nino NEGRI (trad.), Paris, Gallimard, 1978.

GRAMSCI Antonio, *Quaderni del carcere*, Torino, Einaudi, 1975.

- GRAMSCI Antonio, *Quaderni del carcere*, vol. 3, Torino, Einaudi, 1975.
- GRAMSCI Antonio, *Lettres de prison (1926-1934)*, Hélène ALBANI, Christian DEPUYPER et Georges SARO (trad.), Paris, Gallimard, 1971.
- GRAMSCI Antonio, « Discorso agli anarchici », *L'Ordine Nuovo*, 10 avril 1920.
- GUEVARA Ernesto, « À propos du système budgétaire de financement », in *Œuvres révolutionnaires. 1959-1967*, Paris, Maspero, 1968.
- KAUSTKY Karl, *La question agraire. Études sur les tendances de l'agriculture moderne [1899]*, Paris, Giard & Brière, 1900.
- KOHAN Néstor, *Marx en su (tercer) mundo. Hacia un socialismo no colonizado*, Buenos Aires, Biblos, 1998.
- KOLLONTAI Alexandra, *Conférences sur la libération des femmes*, Paris, La Brèche, 1978.
- LABRIOLA Antonio, *Saggi sul materialismo storico*, Roma, 1968.
- LACLAU Ernesto et MOUFFE Chantal, *Hegemonía y estrategia socialista hacia una radicalización de la democracia*, Mexico; Argentine; Brésil, Fondo de Cultura Económica, 2011.
- LEFEBVRE Henri, *Le marxisme*, Paris, PUF, 1948.
- LÉNINE Vladimir Illich, *Ce que sont les « Amis du peuple » et comment ils luttent contre les social-démocrates. Le contenu économique du populisme*, Montreuil-sous-Bois, Éd. Science marxiste, 2010.
- LÉNINE Vladimir Illich, *Que faire ?*, Paris, Éditions Science marxiste, 2009.
- LÉNINE Vladimir Illich, *L'impérialisme, stade suprême du capitalisme*, Paris, Éditions Science marxiste, 1998.
- LÉNINE Vladimir Illich, « Programme agraire de la social-démocratie dans la première révolution de 1905-1907 [1908] », in *Œuvres, tome 13*, Paris-Moscou, Éditions du Progrès - Éditions sociales, 1976.
- LÉNINE Vladimir Illich, *Sur les questions de programme*, Montréal, Librairie progressiste, 1975.
- LÉNINE Vladimir Illich, « Les tâches immédiates du pouvoir des soviets », in *Œuvres choisies, t. 2*, Moscou, Éditions du Progrès, 1968, pp. 661-695.
- LÉNINE Vladimir Illich, « Rapport sur l'activité du conseil des commissaires du peuple - 22 décembre 1920 », in *Œuvres choisies, t. 3*, Moscou, Éditions du Progrès, 1968.
- LÉNINE Vladimir Illich, *Œuvres, Vol. I*, Paris, Éditions Sociales, 1958.

LÉNINE Vladimir Illich, *Œuvres, Vol. IV*, Paris-Moscou, Éditions Sociales - Éditions du Progrès, 1958.

LÉNINE Vladimir Illich, *Matérialisme et empiriocriticisme*, Paris, Éditions Sociales, 1948.

LÉNINE Vladimir Illich, « Le Communisme », *Marxist Internet Archives*, 12 juin 1920, consulté le 13 juin 2022, URL : <https://www.marxists.org/francais/lenin/works/1920/06/vil19200612.htm>.

LÉNINE Vladimir Illich, « La maladie infantile du communisme (le gauchisme) », *Marxist Internet Archives*, mai 1920, consulté le 10 avril 2019, URL : <https://www.marxists.org/francais/lenin/works/1920/04/gauchisme.htm>.

LÉNINE Vladimir Illich, « Un pas en avant, deux pas en arrière », *Marxist Internet Archives*, 1904, URL : <https://www.marxists.org/francais/lenin/works/1904/05/vil19040500q.htm>.

LÉNINE Vladimir Illich, « Le développement du capitalisme en Russie », *Marxist Internet Archives*, 1899, consulté le 3 août 2022, URL : <https://www.marxists.org/francais/lenin/works/1899/dcr/index.htm>.

LOSURDO Domenico, *Colonialismo e luta anticolonial*, São Paulo, Boitempo, 2020.

LOSURDO Domenico, *O marxismo ocidental: como nasceu, como morreu, como pode renascer*, São Paulo, Boitempo, 2018.

LÖWY Michaël, *La théorie de la révolution chez le jeune Marx*, Paris, Éditions Sociales, 1970.

LÖWY Michael, « L'humanisme historiciste de Marx ou Relire Le Capital », *L'Homme et la société*, 1970, vol. 17, n° 1, pp. 111-125.

LUKÁCS György, *Histoire et conscience de classe*, Kostas AXELOS et Jacqueline BOIS (trad.), Paris, Éditions de Minuit, 1960.

LUNN Eugene, *Marxism and modernism: an hist. study of Lukács, Brecht, Benjamin and Adorno*, Berkeley u.a, Univ. of Calif.Pr, 1984, 330 p.

LUXEMBURG Rosa, *Introduction à l'économie politique*, Marseille, Agone, 2009.

LUXEMBURG ROSA, *Réforme ou révolution ? Grève de masse, parti et syndicats*, Paris, Maspéro, 1969.

MACHEREY Pierre, « Deux figures de l'interpellation : « Hé, vous, là-bas ! » (Althusser) - « Tiens, un nègre ! » (Fanon) », consulté le 20 mars 2023, URL : [https://philolarge.hypotheses.org/1201#footnote\\_3\\_1201](https://philolarge.hypotheses.org/1201#footnote_3_1201).

MACHEREY Pierre, « Les paradoxes de la nouvelle tradition », *Revue de Synthèse, nouvelle série*, janvier 1987, n° 1, pp. 3-30.

MACLELLAN David, *Karl Marx. His life and thought*, Londres, MacMillan, 1973.

MAO Tse-tung, « A study of physical education (1917) », in Stuart SCHRAM (dir.), *The political thought of Mao Tse-tung*, Stuart SCHRAM (trad.), 3<sup>e</sup> éd., New York, Praeger, 1971, pp. 152-162.

MAO Tse-tung, *Selected Works of Mao Tse-Tung, Vol. I*, Beijing, Foreign Languages Press, 1965.

MARX Karl, « Thèses sur Feuerbach », *Marxist Internet Archives*, 6 mai 2020, URL : <https://www.marxists.org/francais/marx/works/1845/00/kmfe18450001.htm>.

MARX Karl, *Le 18 brumaire de Louis Bonaparte*, 2<sup>e</sup> éd., Montreuil-sous-Bois, Éditions Science marxiste, Bibliothèque jeunes, 2020.

MARX Karl, *Les luttes de classes en France, 1848-1850*, 2<sup>e</sup> éd., Montreuil-sous-Bois, Éditions Science marxiste, Bibliothèque jeunes, 2020.

MARX Karl, *Sur la Question juive. Présentation et commentaires de Daniel Bensaid*, Paris, La Fabrique Éditions, 2006.

MARX Karl, *L'Introduction à la Critique de la philosophie du droit de Hegel*, Stathis KOUVÉLAKIS (trad.), Paris, Ellipses, 2000.

MARX Karl, *Le Capital Vol. I : critique de l'économie politique*, Jean-Pierre LEFEBVRE (trad.), Paris, PUF, 1993.

MARX Karl, *Le Capital Vol.III : critique de l'économie politique*, Catherine COHEN-SOLAL et Gilbert BADIA (trad.), Paris, Éditions Sociales, 1976.

MARX Karl, « Critique de l'économie politique », in *Contribution à la critique de l'économie politique*, Maurice HUSSON et Gilbert BADIA (trad.), Paris, Éditions Sociales, 1972.

MARX Karl, « Introduction à la critique de l'économie politique », in *Contribution à la critique de l'économie politique*, Michel HUSSON et Gilbert BADIA (trad.), Paris, Éditions Sociales, 1972.

MARX Karl, *Manuscrits de 1844*, Emile BOTTIGELLI (trad.), Paris, Éditions Sociales, 1972.

MARX Karl, « Projet de réponse à Vera Zassoulitch », *Marxist Internet Archives*, 1881, consulté le 10 février 2023, URL : <https://www.marxists.org/francais/marx/works/1881/03/km18810300.htm>.

MARX Karl et ENGELS Friedrich, « Préface à l'édition russe de 1882 », in Lucien SÈVE (dir.), *Manifeste du Parti communiste*, Raymond HUARD et Gérard CORNILLET (trad.), Paris, Messidor / Ed. Sociales, 1986.

MARX Karl et ENGELS Friedrich, *Manifeste du Parti communiste*, Raymond HUARD, Gérard CORNILLET et Lucien SÈVE (trad.), Paris, Messidor / Ed. Sociales, 1986.

MARX Karl et ENGELS Friedrich, *L'idéologie allemande*, Henri AUGER, Gilbert BADIA, Jean BAUDRILLARD et Renée CARTELLE (trad.), Paris, Éditions Sociales, 1968.

MARX Karl et ENGELS Friedrich, « Le Manifeste du Parti Communiste », in *Philosophie*, Maximilien RUBEL (trad.), Gallimard, 1965, pp. 393-440.

MARX Karl et ENGELS Friedrich, *Ausgewählte Briefe*, Berlin, Dietz Verlag, 1953.

MEIKSINS WOOD Ellen, *The Origins of Capitalism*, Londres, Verso, 2017.

MÉSZÁROS István, *Social structure and forms of consciousness*, New York, Monthly Review Press, 2010.

MÉSZÁROS István, *The power of ideology*, Rev. and Enlarged ed., London, New York, Zed ; Palgrave Macmillan, 2005.

NEARING Scott et FREEMAN Joseph, *Dollar Diplomacy. A Study in American Imperialism*, New York, B. W. Huebsch and the Viking Press, 1925.

PATNAIK Utsa (dir.), *The agrarian question in Marx and his successors*, New Delhi, LeftWord Books, LeftWord classics, 2007.

PLEKHANOV Georgi, *Selected Political Works, Vol. 1*, Moscou, Progress Publishers, 1974.

PLEKHANOV Georgi, « Socialism and the political struggle », *Marxist Internet Archives*, 1883.

POULANTZAS NICOS, « Karl Marx et Friedrich Engels », in François CHÂTELET (dir.), *Histoire de la Philosophie, vol.V. La Philosophie et l'histoire (1780-1880)*, Paris, Hachette, 1973.

POULANTZAS NICOS, *Pouvoir politique et classes sociales, I*, Paris, Maspero, 1972.

PRASHAD Vijay, *Red star over the Third World*, New Delhi, Leftword Books, 2017.

PRASHAD Vijay, *The darker nations: a people's history of the third world*, New York, New Press, 2007.

PREOBRAZHENSKY Evgeny Alekseevich, *The decline of capitalism [1931]*, Richard B. DAY (trad.), Armonk, N.Y, M.E. Sharpe, 1985.

PREOBRAZHENSKY Evgeny Alekseevich, *The New Economics [1926]*, Oxford, Oxford University Press, 1965.

RENAULT Matthieu, « Traduire le marxisme dans le monde non-occidental. Lénine contre les populistes », *Période*, 13 avril 2017, URL : <http://revueperiode.net/traduire-le-marxisme-dans-le-monde-non-occidental-lenine-contre-les-populistes/>.

RENAULT Matthieu, « Des colonies russes à l'Amérique Noire... et retour. Lénine et Langston Hughes », *Actuel Marx*, 2017, n° 62, pp. 65-80.

RENAULT Matthieu, *C. L. R. James: la vie révolutionnaire d'un « Platon noir »*, Paris, la Découverte, 2016.



- RIAZANOV David, « A descoberta dos rascunhos (1924) », in Theodor SHANIN (dir.), *Marx tardio e a via russa. Marx e as periferias do capitalismo*, 1<sup>re</sup> éd., São Paulo, Expressão Popular, 2017, pp. 181-189.
- RODINSON Maxime, *Marxisme et monde musulman*, Paris, Éditions du Seuil, 1972.
- RUBEL Maximilien, « Karl Marx et le socialisme populiste russe », *La revue socialiste*, 1947, n° 11.
- SAITO Kohei, *O ecosocialismo de Karl Marx. Capitalismo, natureza e a crítica inacabada à economia política*, Pedro DAVOGLIO (trad.), 1<sup>re</sup> éd., São Paulo, Boitempo, 2021.
- SÁNCHEZ VÁZQUEZ Adolfo, « El marxismo en América Latina », *Dialéctica (La Habana)*, juillet 1988, n° 19, pp. 11-28.
- SÁNCHEZ VÁZQUEZ Adolfo et MOYA Maria Encarnación, *Filosofia da práxis*, São Paulo; Buenos Aires, Expressão Popular ; CLACSO, 2007.
- SÈVE Lucien, *Aliénation et émancipation précédé de Urgence de communisme et suivi de Karl Marx, 82 textes du « Capital » sur l'aliénation*, Paris, la Dispute, 2012.
- SHANIN Theodor (dir.), *Peasants and Peasant Societies*, Baltimore, Penguin, 1971.
- SIBERTIN-BLANC Guillaume, « Révolution et contre-révolution : la temporalité dans l'analyse sous conjoncture: Burke, Comte, Marx », *Cahiers du GRM*, 28 mars 2011, n° 1.
- SODRÉ Nelson Werneck, *Formação histórica do Brasil*, 9<sup>e</sup> éd., Rio de Janeiro, Civilização Brasileira, 1976.
- STALIN Josef, *Obras, t. 6*, Moscú, Lenguas extranjerias, 1954.
- STALINE Joseph, « Les principes du léninisme », *Marxist Internet Archives*, 1924, URL : [https://www.marxists.org/francais/general/staline/works/1924/staline\\_principes.htm](https://www.marxists.org/francais/general/staline/works/1924/staline_principes.htm).
- STAVENHAGEN Rodolfo, *Peasants, culture and indigenous peoples: critical issues*, Heidelberg ; New York, Springer, 2013.
- THERBORN Göran, *Do marxismo ao pós-marxismo?*, São Paulo, Boitempo, 2012.
- TIBLE Jean, *Marx selvagem*, São Paulo, Autonomia Literaria, 2018.
- TIBLE Jean François Germain, *Marx e América indígena: Diálogo a partir dos conceitos de abolição e recusa do Estado*, Campinas, Universidade Estadual de Campinas, 2012.
- TOSEL André, *Le marxisme du XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Syllepse, 2009.
- TOSEL André, *L'Esprit de scission. Études sur Marx, Gramsci, Lukács*, Besançon, Université de Besançon, 1991.
- TRAVERSO Enzo, *Révolution: une histoire culturelle*, Paris, La Découverte, 2022.

TRAVERSO ENZO, *Left-wing melancholia: Marxism, history, and memory*, New York, Columbia University Press, New directions in critical theory, 2016.

TRAVERSO ENZO, *L'histoire comme champ de bataille. Interpréter les violences du XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, La Découverte, 2012.

TRAVERSO ENZO, « Le totalitarisme. Histoire et apories d'un concept », *L'Homme et la société*, 1998, n° 129, pp. 97-111.

TROTSKY LÉON, « Terrorisme et communisme. IX Les questions d'organisation du travail », *Marxist Internet Archives*, 11 octobre 2022, URL : [https://www.marxists.org/francais/trotsky/livres/t\\_c/t\\_c\\_10.htm](https://www.marxists.org/francais/trotsky/livres/t_c/t_c_10.htm).

TROTSKY LEON, *Literatura e revolução*, Luiz Alberto MONIZ BANDEIRA (trad.), Rio de Janeiro, Zahar Editores, 2007.

TROTSKY LÉON, *Histoire de la révolution russe*, Paris, Éditions du Seuil, 1950.

TUDOR H. et TUDOR J. M. (dir.), *Marxism and social democracy: the Revisionist Debate 1896-1898*, Cambridge [Cambridgeshire] ; New York, Cambridge University Press, 1988.

VARGA Eugène, *L'économie de la période de déclin du capitalisme après la stabilisation*, Paris, Bureau d'Éditions, 1928.

VARGA Eugène, « La situation économique mondiale au 1er trimestre 1926 », *La Correspondance Internationale*, 28 mai 1926, n° 66, pp. 741-767.

VARGA Eugène, « La situation économique mondiale au 1er semestre 1925 », *La Correspondance Internationale*, 20 mai 1925, n° 53, pp. 434-435.

VARGA Eugène, « La situation économique au 4e trimestre de 1924 », *La Correspondance Internationale*, 25 février 1925, n° 14, pp. 122-124.

VARGA Eugène, « Rapport sur la situation économique du monde », in *Ve Congrès de l'Internationale Communiste (17 juin - 8 juillet 1924). Compte-rendu analytique*, Paris, Librairie de l'Humanité, 1924.

VILLANUEVA Victor, « The Petty-Bourgeois Ideology of the Peruvian Aprista Party », *Latin American Perspectives*, Summer 1977, vol. 4, n° 3, pp. 57-76.

ZINOVIEV Grigori, « Discurso del camarada Zinoviev (Sesión del Comité Ejecutivo Ampliado de la IC - 20/02/1926) », *La Correspondencia Sudamericana*, 30 mai 1926, n° 4.

ZINOVIEV Grigori, *Les perspectives internationales et la bolchevisation. La stabilisation du capitalisme et la révolution mondiale*, Paris, Librairie de l'Humanité, 1925.

## 3. Histoire

### Histoire générale

ALCHON Suzanne Austin, *A pest in the land: new world epidemics in a global perspective*, 1<sup>re</sup> éd., Albuquerque, University of New Mexico Press, 2003.

AL-MATARY Sarah, *La haine des clercs: l'anti-intellectualisme en France*, Paris, Éditions du Seuil, 2019.

ANDERSON Benedict R., *Imagined communities: reflections on the origin and spread of nationalism*, London; New York, Verso, 1991.

AUDIER Serge, *Néo-libéralisme(s): Une archéologie intellectuelle*, 1<sup>re</sup> éd., Paris, Grasset, 2012.

AUDOIN-ROUZEAU Stéphane et BECKER Annette, « Vers une histoire culturelle de la Première Guerre mondiale », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 1994, n° 41, pp. 5-8.

AURELL Jaume, *Tendencias historiográficas del siglo xx*, Santiago de Chile, Globo, 2008.

BOUCHERON Patrick, « La peste noire. 1) In medias res (introduction générale) », *Le Collège de France*, 5 janvier 2021.

BRIOIST Pascal, « New Historicism », in Christian DELACROIX, François DOSSE, P. GARCIA et Nicolas OFFENSTADT (dir.), *Historiographies: concepts et débats*, Paris, Gallimard, 2010.

BUGNON Fanny, « Germaine Berton : une criminelle politique éclipsée », *Nouvelles Questions Féministes*, 2005, vol. 24, n° 3, pp. 68-85.

CARVALHO FRANCO Maria Sylvia de, « As idéias estão no lugar », *Cadernos de Debate (São Paulo)*, 1976, vol. 1, pp. 61-64.

CASANOVA A., SERENI E., GARLAN Y., MOSSÉ C. et WELSKOPF E., « Discussions sur les formations économiques et sociales de l'Antiquité », in *Actes du colloque 1973 sur l'esclavage*, Besançon, 1973, pp. 49-98.

CHAPOUTOT Johann, *La loi du sang. Penser et agir en nazi*, Paris, Gallimard, Tel, 2020.

CHAPOUTOT Johann, *Fascisme, nazisme et régimes autoritaires en Europe, 1918-1945*, Paris, PUF, 2013.

CHEVALIER Louis, *Classes laborieuses et classes dangereuses à Paris pendant la première moitié du XIXe siècle*, Reprod. en fac-sim., Paris, Perrin, 2002.

- COHN Norman, *The Pursuit of the Millenium: Revolutionnary Millenarians and Mystical Anarchists of the Middle Ages*, Revised and Enlarged ed., Oxford, Oxford University Press, 1970.
- COOK Noble David, *Demographic collapse, Indian Peru, 1520-1620*, Cambridge ; New York, Cambridge University Press, Cambridge Latin American studies, n° 41, 1981.
- COTTINGTON David, *The Avant-Garde. A Very Short Introduction*, Oxford, Oxford University Press, 2013.
- DAVIS Angela, *Femmes, race et classe*, Paris, Des Femmes, 1983.
- DELGADO Verónica, « Algo más sobre el Meridiano editorial hispanoamericano (1927-1928) », *Catedral Tomada. Revista de crítica literaria latinoamericana*, 3 janvier 2019, vol. 6, n° 11, pp. 102-128.
- DELISSEN Alain, « Chapitre III. Le premier XX<sup>e</sup> siècle : les ambivalences de la colonisation japonaise », in *L'Asie orientale et méridionale aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles*, Paris, Presses Universitaires de France, 1999, pp. 177-195.
- DELISSEN Alain, « Ense et Abaco. La formation de l'empire colonial japonais 1895-1910 », *Historiens et géographes*, 1994, n° 344, pp. 201-214.
- DELUMEAU Jean, WANEGFFELEN Thierry et COTTRET Bernard, *Naissance et affirmation de la Réforme*, Paris, Presses Universitaires de France, Nouvelle Clio, 2012.
- DESBORDES VELA Rhoda, « Havas-Lima o la inclusión del Perú en la red internacional de información del siglo XIX », *Desde el Sur*, 30 novembre 2018, vol. 10, n° 2, pp. 411-448.
- DESBORDES-VELA Rhoda, « L'information internationale en Amérique du Sud : les agences et les réseaux, circa 1874-1919 », *Le Temps des médias*, 2013, vol. 20, n° 1, pp. 125-138.
- DORLIN Elsa, *La matrice de la race. Généalogie sexuelle et coloniale de la nation française*, Paris, La Découverte, 2009.
- DORON Claude-Olivier, « Histoire épistémologique et histoire politique de la race », *Archives de Philosophie*, 2018, vol. 81, n° 3, pp. 477-499.
- DORON Claude-Olivier, *Races et dégénérescence. L'émergence des savoirs sur l'homme anormal*, Paris, Paris-Diderot - Paris VII, 2011.
- DORON Claude-Olivier et HADDAD Élie, « Race et histoire à l'époque moderne », *Revue d'histoire moderne & contemporaine*, 2021, vol. 68-2, n° 2, pp. 7-34.
- DORON Claude-Olivier et HADDAD Élie, « Race et histoire à l'époque moderne (suite) », *Revue d'histoire moderne & contemporaine*, 2021, vol. 68-3, n° 3, pp. 7-36.

DORON Claude-Olivier et LALLEMAND-STEMPAK Jean-Paul, « Un nouveau paradigme de la race ? », *La Vie des Idées*, 31 mars 2014, URL : <https://laviedesidees.fr/Un-nouveau-paradigme-de-la-race.html>.

FAIRBANK John King et GOLDMAN Merle, *Histoire de la Chine: des origines à nos jours*, Simon DURAN (trad.), Paris, Tallandier, 2013.

FALCÓN Alejandrina, « El idioma de los libros: antecedentes y proyecciones de la polémica “Madrid, meridiano ‘editorial’ de Hispanoamérica” », *Iberoamericana*, 2010, vol. 10, n° 37, pp. 39-58.

FAVRE Henri, *Le mouvement indigéniste en Amérique latine*, Paris, L’Harmattan, 2009.

FEBVRE Lucien, *Combats pour l’histoire*, Malakoff, Dunod, 2021.

FISCHER David James, *Romain Rolland and the Politics of Intellectual Engagement*, Berkeley, University of California Press, 1988.

FREDRICKSON George, « Mulâtres et autres métis. Les attitudes à l’égard du métissage aux États-Unis et en France depuis le XVIIIe siècle », *Érès. Revue internationale des sciences sociales*, 2005, n° 183.

FRÉMEAUX Jacques, « Les empires coloniaux : la question territoriale », *Cités*, 2004, vol. 20, n° 4, pp. 79-90.

FUKUMOTO Mary, *Hacia un nuevo sol. Japoneses y sus descendientes en el Perú. Historia, cultura, identidad*, Lima, Asociación Peruano Japonesa, 1997.

GENTILE Emilio, *The sacralization of politics in fascist Italy*, Cambridge, Mass, Harvard University Press, 1996.

GINZBURG Carlo, *Le Fromage et les vers: l’univers d’un meunier du XVIe siècle*, Monique AYMARD (trad.), Paris, Flammarion, Nouvelle Bibliothèque scientifique, 1980.

GOEBEL Michael, *Paris, capitale du tiers monde: comment est née la révolution anticoloniale, 1919-1939*, Pauline STOCKMAN (trad.), Paris, la Découverte, 2017.

GUHA Ranajit, *Elementary aspects of peasant insurgency in colonial India*, Durham, Duke University Press, 1999.

HALE Charles A., « Ideas políticas y sociales en América Latina, 1870-1930 », in Leslie BETHELL (dir.), *América Latina: cultura y sociedad: 1830 - 1930*, Barcelona, Ed. Crítica, 1991, pp. 1-64.

HALPERIN DONGHI Tulio, *Historia contemporánea de América latina*, 1<sup>re</sup> éd., Madrid, Alianza ediciones, 2001.

HARMAN Chris, *Une histoire populaire de l’humanité : de l’âge de pierre au nouveau millénaire*, Jean-Marie GUERLIN (trad.), Paris, la Découverte, 2011.

HOBBSAWM Eric John, *The Age of Extremes. The Short Twentieth Century, 1914-1991*, London, Abacus, 1995.

HOBBSAWM Eric John, « Inventing Traditions », in Eric John HOBBSAWM et Terence RANGER (dir.), *The Invention of Tradition*, Cambridge, Cambridge University Press, 1983.

IMMERWAHR Daniel, *How to hide an empire: a history of the greater United States*, 1<sup>re</sup> éd., New York, Farrar, Straus and Giroux, 2019.

INGRAO Christian, *La promesse de l'Est. Espérance nazie et génocide (1939-1943)*, Paris, Le Seuil, 2016.

JOYEUX-PRUNEL Béatrice, *Les avant-gardes artistiques 1918-1945. Une histoire transnationale*, Paris, Gallimard, 2017, 1188 p.

KOSELLECK Reinhart et PRESNER Todd Samuel, *The practice of conceptual history: timing history, spacing concepts*, Stanford, Stanford University Press, 2002.

LE GOFF Jacques, *Faut-il vraiment découper l'histoire en tranches?*, Paris, Seuil, 2014.

LOBERG Molly Jean, *The Struggle for the Streets of Berlin: Politics, Consumption, and Urban Space, 1914-1945*, Cambridge, Cambridge University Press, 2018.

LOEZ André, « Questions franciscaines, avec Jacques Dalarun (11/02/2022) », Paroles d'histoire, consulté le 6 juillet 2023, URL : <https://parolesdhistoire.fr/index.php/2022/02/11/235-questions-franciscaines-avec-jacques-dalarun/>.

MARKOVITS Claude, *Gandhi*, Paris, Presses de Sciences Po, 2000.

MAUROIS André, *Lyautey*, Paris, Plon, 1938.

MOSSE George L., *The fascist revolution: toward a general theory of fascism*, 2. print., New York, Fertig, History, 2000.

MÜHSAM Erich, *Ascona*, Elke ALBRECHT et Suzanne FAISAN (trad.), Quimperlé, la Digitale, 2002.

OLLIVIER-MELLIOS Anne, « L'art, la Pensée, la Politique : un débat entre intellectuels français et américains, 1919-1922 », *Revue Française d'Études Américaines*, 1998, pp. 104-119.

ORY Pascal, *L'histoire culturelle*, 5<sup>e</sup> éd., Paris, Presses Universitaires de France, 2019.

PAXTON Robert O., *The anatomy of fascism*, 1<sup>re</sup> éd., New York, Alfred A. Knopf, 2004.

PAYNE Stanley G., *A History of Fascism, 1914-1945*, Reprint., London New York, Routledge, 2004.

PERROT Michelle, *Les ouvriers en grève. France, 1871-1890. Vol. I*, Paris - La Haye, Mouton, 1974.

PESCHANSKI Denis, *Les camps français d'internement (1938-1946) - Doctorat d'État*, Paris, Université Panthéon-Sorbonne - Paris I, 2000.

PETTENI Oriane, « Les intellectuels dans la Grande Guerre ou le « désenchantement du monde ». M. Weber et R. Musil à l'épreuve de 14-18 », *Cahiers du GRM*, 11 décembre 2014, n° 6, consulté le 29 avril 2019, URL : <http://journals.openedition.org/grm/480>.

RACINE-FURLAUD Nicole, « Une revue d'intellectuels communistes dans les années vingt : « Clarté » (1921-1928) », *Revue française de science politique*, 1967, 17e année, n° 3, pp. 484-519.

RIOT-SARCEY Michèle, *Histoire du féminisme*, Paris, La Découverte, Repères, 2008.

RODGERS Daniel T., *Atlantic Crossings: Social Politics in a Progressive Age*, Cambridge, Harvard University Press, 1998.

SPIVAK Gayatri Chakravorty, *The Spivak reader: selected works of Gayatri Chakravorty Spivak*, New York, Routledge, 1996.

STERNHELL Zeev, « Le concept de fascisme », in *Naissance de l'idéologie fasciste*, Paris, Gallimard, 1994.

SUMPF Alexandre, « Les révolutions du paysan russe », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 2017, vol. 135, n° 3, pp. 102-116.

TAKAYANAGI Mari, *Parliament and Women, c.1900-1945*, Londres, King's College, 2012.

THIESSE Anne-Marie, *La création des identités nationales. Europe XVIII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles*, Paris, Seuil, 1999.

TYRRELL Ian, « Writing the History of American Empire », *Australasian Journal of American Studies*, 2020, vol. 39, n° 1, pp. 129-138.

VAN DAMME Stéphane, « Cultural Studies », in Christian DELACROIX, François DOSSE, P. GARCIA et Nicolas OFFENSTADT (dir.), *Historiographies: concepts et débats*, Paris, Gallimard, Folio, n° 179, 2010, vol.I.

VEESER H. Aram (dir.), *The New historicism*, New York, Routledge, 1989.

WALLERSTEIN Immanuel, *Comprendre le monde: introduction à l'analyse des systèmes-monde*, Camille HORSEY (trad.), Paris, La Découverte, 2009.

WALLERSTEIN Immanuel, « La construction des peuples : racisme, nationalisme, ethnicité », in *Race, nation, classe. Les identités ambiguës*, Paris, La Découverte, 1997, pp. 95-116.

WALLERSTEIN Immanuel, *The Modern World System*, New York, Academic Press, 1974.

ZINN Howard, *Une histoire populaire des États-Unis*, F. COTTON (trad.), Marseille, Agone, 2002.

## Historiographie péruvienne et latino-américaine

ADRIANZÉN Alberto M., « La izquierda derrotada », in Alberto M. ADRIANZÉN (dir.), *Apogeo y crisis de la izquierda peruana. Hablan sus protagonistas*, Lima, IDEA Internacional, Universidad Antonio Ruiz de Montoya, 2011, pp. 45-60.

AGUIRRE Carlos, « Introducción », in *Lo africano en la cultura criolla: ponencias*, Lima, Fondo Editorial del Congreso del Perú, 2000.

AGUIRRE Carlos et WALKER Charles F., « Alberto Flores Galindo: entre la utopía andina y la utopía socialista », *A contra-corriente*, 2019, vol. 16, n° 2, pp. 176-192.

AGUIRRE Carlos, WALKER Charles F. et HIATT Willie, « Editor's Introduction », in *In search of an Inca: identity and utopia in the Andes*, New York, Cambridge University Press, 2010.

ALTAMIRANO Carlos (dir.), *Historia de los intelectuales en América Latina. II. Los avatares de la « ciudad letrada » en el siglo XX*, 1<sup>re</sup> éd., Buenos Aires, Katz, 2010.

ALTAMIRANO Carlos, « Elites culturales en el siglo XX latinoamericano », in Carlos ALTAMIRANO (dir.), *Historia de los intelectuales en América Latina. II. Los avatares de la « ciudad letrada » en el siglo XX*, 1<sup>re</sup> éd., Buenos Aires, Katz, 2010.

ALTAMIRANO Carlos et MYERS Jorge (dir.), *Historia de los intelectuales en América Latina. I. La « ciudad letrada », de la Conquista al Modernismo*, 1<sup>re</sup> éd., Buenos Aires, Katz, 2008.

AMILIEN Estelle, *L'intégration de l'espace amazonien à l'État-nation péruvien : représentations réciproques Iquitos- Lima (1883-1934)*, Nanterre, Université Paris Nanterre, 2020.

ANDERLE Adam, *Los movimientos políticos en el Perú entre las dos guerras mundiales*, La Habana, Casa de las Américas, 1985.

ANNA Timothy Eagan, *La caída del gobierno español en el Perú: el dilema de la independencia*, 1<sup>re</sup> éd., Lima, IEP, 2003.

ARMAS ASÍN Fernando, « Autos, caminos y clases medias en los años veinte. Entre el ícono cuzqueño y el desarrollo del turismo nacional », *Turismo y Patrimonio*, 24 juillet 2017, n° 11, pp. 113-137.

ARRELUCEA BARRANTES Maribel et COSAMALÓN AGUILAR Jesús Antonio, *La presencia afrodescendiente en el Perú: siglos XVI-XX*, 1<sup>re</sup> éd., Lima, Ministerio de Cultura, 2015.

ARRIOLA Arturo Taracena, « Descubrir América en Europa: la asociación general de estudiantes latinoamericanos de París (1925-1933) », in Thomas CALVO et Alain MUSSET (dir.), *Des Indes occidentales à l'Amérique Latine. Volume 2*, Mexico, Centro de estudios mexicanos y centroamericanos, 1997, pp. 569-586.

BARCELLI Agustín, *Historia del sindicalismo peruano, Vol. I*, Lima, Editorial Hatunruna, 1971.



BARCHINO PÉREZ Matías, « La polémica del meridiano intelectual », *Tema y variaciones de literatura*, 1993, n° 2, pp. 93-115.

BASADRE Jorge, *Historia de la República del Perú (1822-1933)*, Lima, Editora El Comercio, 2005.

BASADRE Jorge, *Memoria y Destino del Perú. Textos Esenciales*, Lima, Fondo Editorial del Congreso del Perú, 2003.

BASADRE Jorge, *Historia de la República del Perú, 1822-1933 (T. XIV)*, 8° éd., Lima, La República - Universidad Ricardo Palma, 1998.

BERGEL Martín, « Un partido hecho de cartas. Exilio, redes diaspóricas, y el rol de la correspondencia en la formación del aprismo peruano (1921-1930) », *Políticas de la Memoria*, 2015, n° 15, pp. 71-85.

BERGEL Martín, « La desmesura revolucionaria. Prácticas intelectuales y cultura del heroísmo en los orígenes del aprismo peruano (1923-1931) », *Nuevo mundo mundos nuevos*, 18 mai 2007, consulté le 8 mars 2018, URL : <http://journals.openedition.org/nuevomundo/5448>.

BLAKEMORE Harold, « Chile, desde la guerra del Pacífico hasta la depresión mundial, 1880-1930 », in Leslie BETHELL (dir.), *Historia de América Latina. América del Sur, 1879-1930*, Jordi BELTRAN et Neus ESCANDELL (trad.), Barcelona, Editorial Crítica, 1992, pp. 157-203.

BLANCHARD Peter, *The Origins of the Peruvian Labor Movement, 1883-1919*, Pittsburgh, University of Pittsburgh Press, 1982.

BONFIGLIO Giovanni, « Introducción al estudio de la inmigración europea en el Perú », *Apuntes*, 1986, n° 18.

BONILLA Heraclio, *Un siglo a la deriva. Ensayos sobre el Perú, Bolivia y la Guerra*, Lima, IEP, 1980.

BONILLA Heraclio et SPALDING Karen, « La Independencia en el Perú : las palabras y los hechos », in *La Independencia en el Perú*, Lima, IEP, 1972, pp. 15-65.

BURGA Manuel, *Nacimiento de una utopía: muerte y resurrección de los incas*, Guadalajara, Universidad de Guadalajara, 2005.

BURGA Manuel et FLORES GALINDO Alberto, *Apogeo y Crisis de la República aristocrática*, Lima, Ediciones Rikchay, 1979.

BUSTO DUTHURBURU José Antonio del, *Los hijos del sol*, 1. ed., Lima, Pontificia Universidad Católica del Perú Fondo Editorial, 2005.

CADENA Marisol de la, *Indígenas mestizos: raza y cultura en el Cusco*, 1<sup>re</sup> éd., Lima, Instituto de Estudios Peruanos, 2004.

CAMACHO ARANGO Carlos, « Relaciones entre civiles y militares durante el Oncenio de Augusto Leguía (Perú, 1919-1930) », *Historia Crítica*, avril 2016, n° 60, pp. 103-122.

CANGHIARI Emanuela, *La dialectique des restes. Circulation, trafic et appropriation des vestiges archéologiques au Pérou*, Paris, École des Hautes Études en Sciences Sociales, 2018.

CARR Barry, « Radicals, revolutionaries and Exiles: Mexico City in the 1920s », *Berkeley Review of Latin American Studies*, fall 2010, pp. 26-30.

CASTRO-GÓMEZ Santiago, *La hybris del punto cero: ciencia, raza e ilustración en la Nueva Granada (1750-1816)*, 2° éd., Bogotá, Editorial Pontificia Universidad Javeriana, 2005.

CHASTEEN John Charles, *Born in blood and fire: a concise history of Latin America*, 4° éd., New York, W.W. Norton & Company, 2016.

CHAVARRÍA Jesús, « La desaparición del Perú colonial », *Aportes*, janvier 1972, n° 3, pp. 120-155.

CIEZA DE LEÓN Pedro de, *Crónica del Perú: el señorío de los Incas*, Caracas, Fundación Biblioteca Ayacucho, Biblioteca Ayacucho, 2005.

COELLO DE LA ROSA Alexandre, « Los jesuitas y las misiones de frontera del alto Perú: Santa Cruz de la Sierra (1587-1603) », *Revista Complutense de Historia de América*, 2007, vol. 33, pp. 151-175.

COLUMBUS Christopher et ESCALANTE Pablo, *Cronistas de las culturas precolombinas*, Primera edición electrónica., México, D. F., Fondo de Cultura Económica, 2012.

CONTRERAS Carlos, *Sobre los orígenes de la explosión demográfica en el Perú: 1876-1940* [Rapport], Lima, IEP / Consorcio de Investigación Económica, Serie Economía 21, 1994.

CONTRERAS Carlos et CUETO Marcos, *Historia del Perú contemporáneo: desde las luchas por la independencia hasta el presente*, 4° éd., Lima, IEP, 2007.

CORNEJO POLAR Antonio, *Escribir en el aire*, Lima, CELACP, 2003.

COTLER Julio, *Política y sociedad en el Perú: cambios y continuidades*, 1<sup>re</sup> éd., Lima, IEP, 1994.

CUBAS RAMACCIOTTI Ricardo, *The politics of religion and the rise of social Catholicism in Peru (1884-1935)*, Leiden; Boston, Brill, 2018.

DAGICOUR Ombeline, « Construir el Estado, forjar una nación. La «nueva geografía» », *Caravelle*, 1 mai 2016, n° 106, pp. 79-96.

DAGICOUR Ombeline, « An Essay on President Augusto B. Leguía's Strategies and Practices of Power during the Oncenio, 1919–1930 », *Jahrbuch für Geschichte Lateinamerikas*, 2014, n° 51, pp. 59-86.

DAGICOUR Ombelyne, « Le « mythe » Leguía: Images et pouvoir sous le « Oncenio » au Pérou, 1919-1930 », *Bulletin de l'Institut Pierre Renouvin*, 2011, vol. 33, n° 1, p. 13.

DOMÍNGUEZ César, « Guillermo de Torre junto a Jorge Luis Borges: mediadores transatlánticos del meridiano intelectual 1927-1945 (o sobre los gatekeepers de William Marling: addenda et corrigenda) », *Letras: Revista de la Facultad de Filosofía y Letras de la Pontificia Universidad Católica Argentina Santa María de los Buenos Aires*, juin 2020, n° 81, pp. 56-75.

DOSPITAL Michelle, *Siempre más allá ... El movimiento sandinista 1927-1934*, Verónica KUGEL (trad.), Mexico, Centro de estudios mexicanos y centroamericanos, 2014.

DRINOT Paulo, « Labor Conflict, Arbitration, and the Labor State in Highland Peru », in Ben FALLAW et David NUGENT (dir.), *State Formation in the Liberal Era: Capitalisms and Claims of Citizenship in Mexico and Peru*, Tucson, The University of Arizona Press, 2020.

DRINOT Paulo, « La Patria Nueva de Leguía a través del siglo XX », in Paulo DRINOT (dir.), *La Patria Nueva: Economía, sociedad y cultura en el Perú, 1919-1930*, Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 2018.

DRINOT Paulo, *The Allure of Labor. Workers, Race, and the Making of the Peruvian State*, Durham and London, Duke University Press, 2011.

ESPIÑOZA SORIANO Waldemar, *Los modos de producción en el imperio de los Incas*, 2<sup>e</sup> éd., Lima, Amaru Editores, 1981.

FLORES GALINDO Alberto, *Buscando un Inca: Identidad y utopía en los Andes*, 4<sup>e</sup> éd., Lima, Editorial Horizonte, 1994.

FLORES GALINDO Alberto, « La nación como utopía: Túpac Amaru 1780 », *Denates en Sociología*, 1977, vol. 1, n° 1, pp. 139-157.

FLORES GALINDO Alberto Flores et BURGA Manuel, « La utopía andina: Ideología y lucha campesina en los Andes: Siglos XVI-XX », *Allpanchis*, 1983, n° 20, pp. 85-101.

FRANCO Carlos, « Hildebrando Castro Pozo: El socialismo cooperativo », in Alberto M. ADRIANZÉN (dir.), *Pensamiento Político peruano 1930-1968*, Lima, DESCO, 1990, pp. 155-229.

FRANCO Gustavo H. B. et CORRÊA DO LAGO Luiz Aranha, « O processo econômico / A economia da Primeira República, 1889-1930 », in Lilia Moritz SCHWARCZ (dir.), *História do Brasil Nação: 1808-1930, Vol.III, A Abertura para o mundo: 1889-1930*, Madrid / Rio de Janeiro, Fundación MAPFRE / Editora Objectiva, 2012.

FUNES Patricia, « Entre microscopios y crisoles. Raza y nación en el Sur », in Tomás PEREZ VEJO et Pablo YANKELEVICH (dir.), *Raza y política en Hispanoamérica*, Mexico, Bonilla Artigas Ediciones, 2017.

FUNES Patricia, *Salvar la nación: intelectuales, cultura y política en los años veinte latinoamericanos*, Buenos Aires, Prometeo Libros, 2006.

GALANTE Mirian et GIRAUDO Laura, « Historiar las categorías, entre imágenes fijas, actores y “especialistas” », *Nuevo mundo mundos nuevos*, 14 juin 2018, consulté le 22 décembre 2022, URL : <http://journals.openedition.org/nuevomundo/72079>.

GALICIA MARTÍNEZ Alejandra G., « Sandino en Ariel : representaciones del héroe en una revista antiimperialista », in Andrés KOZEL, Florencia GROSSI et MORONI (dir.), *El imaginario antiimperialista en América Latina*, Buenos Aires, CLACSO, 2015.

GARCÍA-BRYCE Iñigo L., *Haya de la Torre and the pursuit of power in twentieth-century Peru and Latin America*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2018.

GILLY Adolfo, *La Revolución interrumpida. México, 1910 - 1920, una guerra campesina por la tierra y el poder*, 8<sup>e</sup> éd., Mexico, Ediciones « El Caballito », 1977.

GIRAUDO Laura, « Casta(s), “sociedad de castas” e indigenismo: la interpretación del pasado colonial en el siglo XX », *Nuevo mundo mundos nuevos*, 14 juin 2018, consulté le 22 décembre 2022, URL : <http://journals.openedition.org/nuevomundo/72080>.

GÓMEZ SOLANO Cristhian Manuel, « Fuentes de la demografía histórica del Perú: siglos XVI - XX », *FENIX*, 6 décembre 2021, n° 49, pp. 103-123.

GÓMEZ-MULLER Alfredo, *La memoria utópica del Inca Garcilaso: comunalismo andino y buen gobierno*, Buenos Aires, Argentina, Tinta Limón Ediciones, 2021.

GONZALES Oscar, « Indigenismo, nación y política en el Perú », in Carlos ALTAMIRANO (dir.), *Historia de los intelectuales en América Latina V.II, Los avatares de la « ciudad letrada » en el siglo XX*, Buenos Aires, Katz Editores, 2010, pp. 433-453.

HERMANN Jacqueline, « Religião e política no alvorecer da República: os movimentos de Juazeiro, Canudos e Contestado », in Jorge FERREIRA et Lucilia de Almeida Neves DELGADO (dir.), *O Brasil Republicano, vol.I, O Tempo do Liberalismo Oligárquico (1889-1930)*, 10<sup>e</sup> éd., Rio de Janeiro, Civilização Brasileira, 2018, pp. 111-152.

HERNÁNDEZ TOLEDO Sebastián, *La persistencia en el exilio: redes político-intelectuales de los apristas en Chile (1922-1945)*, Santiago de Chile, Biblioteca Nacional de Chile, 2021.

HIATT Willie, « Cielo azul, nubes oscuras: la seducción de la aviación y la desorientación de la modernidad durante en « Oncenio » de Leguía », in Paulo DRINOT (dir.), *La Patria Nueva: Economía, sociedad y cultura en el Perú, 1919-1930*, Pittsburgh, The University of North Carolina Press, 2018, pp. 83-113.

HORA AMERICANA - PODCAST DE HISTÓRIA DAS AMÉRICAS, « Vanguardas artísticas na América Latina com Júlio Pimentel Pinto ».

IGLESIAS Daniel, *Du pain et de la liberté: socio-histoire des partis populaires apristes (Pérou, Venezuela, 1920-1962)*, Villeneuve d'Ascq, France, Presses universitaires du Septentrion, Espaces politiques, 2015.

INACUA GÓMEZ Sandra Guadalupe, *Imperialismo y antiimperialismo en América Latina: de los orígenes*, Mexico, Universidad Nacional Autónoma de México, 2018.

JURADO Carolina, « Las reducciones toledanas a pueblos de indios: aproximación a un conflicto », *Cahiers des Amériques latines [En ligne]*, 2004, n° 47, consulté le 2 avril 2017, URL : <http://journals.openedition.org/cal/7814>.

KAPSOLI ESCUDERO Wilfredo, REATEGUI CHÁVEZ Wilson et CHÁVEZ W.R., *El Campesinado peruano: 1919-1930*, Lima, Universidad Nacional Mayor de San Marcos, 1987, URL : <https://books.google.com.br/books?id=EDmyzQEACAAJ>.

KLAIBER Jeffrey L., « The Popular Universities and the Origins of Aprismo, 1921-1924 », *Hispanic American Historical Review*, 1 novembre 1975, vol. 55, n° 4, pp. 693-715.

KLARÉN Peter, « Los orígenes del Perú moderno, 1880-1930 », in Leslie BETHELL (dir.), *Historia de América Latina. América del Sur, 1870-1930*, Barcelona, Editorial Crítica, 1992, pp. 233-279.

KLARÉN Peter, *Formación de las haciendas azucareras y orígenes del APRA*, Lima, IEP, 1976.

KLARÉN Peter F., *Nación y sociedad en la historia del Perú*, Javier FLORES (trad.), 1<sup>e</sup> ed., Lima, IEP, 2005.

KUON ARCE Elizabeth, GUTIÉRREZ VIÑUALES Rodrigo, GUTIÉRREZ Ramón et VIÑUALES Graciela María, *Cuzco - Buenos Aires. Ruta de Intelectualidad Americana (1900-1950)*, Lima, Universidad de San Martín de Porres, 2008.

LARSEN Neil, *Reading north by south: on Latin American literature, culture, and politics*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1995.

LAUER Mirko, *Andes imaginarios: discursos del indigenismo 2*, Cusco - Lima, Centro de Estudios Rurales Andinos Bartolomé de las Casas - Sur Casa de Estudios del Socialismo, Temas de actualidad, n° 4, 1997.

LAVALLÉE Bernard, « Apogée et crise de la République Aristocratique (chronique péruvienne, 1890-1930) », *Bulletin Hispanique*, 1982, vol. 84, n° 1-2, pp. 197-202.

LE GOUILL Claude, « Je ne suis pas ton compagnon mon frère ». *Ayllus, syndicats et métis : construction de l'altérité et changement social dans le Nord Potosi, Bolivie*, Paris, Sorbonne Nouvelle - Paris III, 2013.

LETTES Ricardo, *La Izquierda Peruana. Organizaciones y tendencias*, Lima, Mosca Azul Editores, 1981.

LEWIS Paul H., « Paraguay, de la guerra de la Triple Alianza a la guerra del Chaco, 1870-1932 », in Leslie BETHELL (dir.), *Historia de América Latina. América del Sur, c.1870-1930*, Jordi BELTRAN et Neus ESCANDELL (trad.), Barcelona, Editorial Crítica, 1992, vol.10, pp. 135-155.

LLOSA Alvar de La, « De l'Éden amazonien au jardin du diable, regards des diplomates français en poste à Lima face à la crise de l'Orient péruvien et à la montée des revendications indigènes et ouvrières (1912-1923) », *Crisol*, 2023, n° 27.

LLOSA Alvar de La, *Orients péruvien et bolivien: 1821-1939*, Paris, Atlante, 2017.

LUNA Pablo F., « El Estado de la « Patria Nueva » o la victoria de las estructuras », in Paulo DRINOT (dir.), *La Patria Nueva: Economía, sociedad y cultura en el Perú, 1919-1930*, Pittsburgh, The University of North Carolina Press, 2018, pp. 35-81.

MANRIQUE Nelson, *¿Usted fue aprista? : bases para una historia crítica del APRA*, 1. ed., Lima, Pontificia Universidad Católica del Perú, Fondo Editorial, 2009.

MANZONI Celina, « La polémica del meridiano intelectual », *Estudios. Revista de Investigaciones Literarias*, juin 1996, n° 7, pp. 121-132.

MARÍA MUÑIZ Manuel, « Julio Antonio Mella y la revista Juventud: la construcción de un nosotros político y cultural en el espacio intelectual latinoamericano de la década de 1920 », in *X Jornadas de Sociología. Facultad de Ciencias Sociales*, Universidad de Buenos Aires, 2013, URL : [file:///home/user/T%C3%A9l%C3%A9chargements/Manuel%20Mar%C3%ADa%20Mu%C3%B1iz%20\(2013\).%20Julio%20Antonio%20Mella%20y%20la%20revista%20Juventud%20la%20construcci%C3%B3n%20de%20un%20nosotros%20pol%C3%ADtico%20y%20cultural%20en%20el%20espaci%20\(...\)pdf](file:///home/user/T%C3%A9l%C3%A9chargements/Manuel%20Mar%C3%ADa%20Mu%C3%B1iz%20(2013).%20Julio%20Antonio%20Mella%20y%20la%20revista%20Juventud%20la%20construcci%C3%B3n%20de%20un%20nosotros%20pol%C3%ADtico%20y%20cultural%20en%20el%20espaci%20(...)pdf).

MARTINEZ Françoise, *Fêter la nation: Mexique et Bolivie pendant leur premier siècle de vie indépendante, 1810-1925*, Nanterre, Presses universitaires de Paris Nanterre, 2017.

MAZZI HUAYCUCHO Victor, « Impacto de Amauta en la prensa minera de Morococha (1926-1930) », *Utopía y Praxis Latinoamericana*, 2017, année 22, n° 77, pp. 89-100.

MAZZI HUAYCUCHO Victor, *La Educación proletaria en los Centros Escolares Obreros de Morococha: 1924-1930*, Chosica, Universidad Nacional de Educación Guzmán y Valle, 2003.

McEWAN Gordon Francis, *The Incas: new perspectives*, Santa Barbara, ABC-CLIO, 2006.

MELGAR BAO Ricardo, *Redes e imaginario del exilio en México y América Latina: 1934-1940*, 1a ed., Ciudad de México, Universidad Nacional Autónoma de México Centro de Investigaciones sobre América Latina y el Caribe, Colección America Latina, n° 3, 2018.

MELGAR BAO Ricardo, « Las universidades populares en América Latina 1910-1925 », *Pacarina del Sur. Revista de Pensamiento Crítico Latinoamericano*, 2016, URL :

<http://pacarinadelsur.com/home/amautas-y-horizontes/149-las-universidades-populares-en-america-latina-1910-1925>.

MELGAR BAO Ricardo, « Apristas en París, 1926-1930: arte, identidad y política », in Mónica CÁRDENAS MORENO et Isabelle TAUZIN-CASTELLANOS (dir.), *Miradas recíprocas entre Perú y Francia Viajeros, escritores y analistas (siglos XVIII-XX)*, 1<sup>re</sup> éd., Lima, Universidad Ricardo Palma - Université Bordeaux Montaigne, 2015, pp. 287-328.

MELGAR BAO Ricardo, « El epistolario como vehículo de comunicación y cultura: México en las cartas de José Carlos Mariátegui », *Pacarina del Sur [en línea]*, 26 décembre 2013, consulté le 27 octobre 2016, URL : <http://pacarinadelsur.com/dossier-10/914-el-epistolario-como-vehiculo-de-comunicacion-y-cultura-mexico-en-las-cartas-de-jose-carlos-mariategui>.

MELGAR BAO Ricardo, « Un neobolivarismo antiimperialista: La Unión Centro Sud Americana y de las Antillas (UCSAYA) », *Políticas de la Memoria*, 2007 2006, n° 6/7, pp. 149-164.

MÉTRAUX Alfred, *Les Incas*, Paris, Seuil, 1962.

MOSELEY Michael Edward, *The Incas and their ancestors: the archaeology of Peru*, Rev. ed., Reprint., London, Thames & Hudson, 2004.

MURRA John V., *La organización económica del Estado inca*, Daniel R. WAGNER (trad.), 6<sup>e</sup> éd., Mexico, Siglo Veintiuno, 1999.

MURRA John V., *Formaciones económicas y políticas del mundo andino*, Lima, IEP, 1975.

MURRA John V., WACHTEL Nathan et REVEL Jacques (dir.), *Anthropological history of Andean polities*, Cambridge, Cambridge University Press, 2009.

OLIVERA Mercedes et NAHMAD Salomón, « El modo de producción asiático en las culturas Mexica e Inca (1970) », in *Los modos de producción en el Imperio de los Incas*, 2<sup>e</sup> éd., Lima, Amaru Editores, 1981.

PADRO ACOSTA Laura, « Juvenilismo y revolución en América, debates entre Gregorio Bermann y Héctor Agosti », *Estudios digital*, 18 août 2018, n° 40, pp. 13-31.

PAIVA Eduardo França, « Escravo e mestiços: de que estamos efetivamente falando? », in Eduardo França PAIVA, Manuel F. FERNÁNDEZ CHAVES et Rafael M. PÉREZ GARCÍA (dir.), *De que estamos falando? Antigos conceitos e modernos anacronismos - escravidão e mestiçagem*, Rio de Janeiro, Garamond, 2015.

PAKKASVIRTA Jussi, « Victor Raul Haya de la Torre en Centroamerica ¿la primera y última fase del aprismo internacional? », *Revista de Historia*, 1 juillet 2001, n° 44, pp. 9-33.

PARKER David, « Asymmetric Globality and South American Narratives of Bourgeois Failure », in Christof DEJUNG, David MOTADEL et Jürgen OSTERHAMMEL (dir.), *The Global Bourgeoisie. The Rise of the Middle Classes in the Age of Empire*, Princeton & Oxford, Princeton University Press, 2019.

PARKER David, « White-collar Lima, 1910-1929: Commercial Employees and the Rise of the Peruvian Middle Class », *The Hispanic American Historical Review*, février 1992, vol. 72, n° 1, pp. 47-72.

PARODI REVOREDO Daniel, « Lima no respondía. El fracaso del plan insurreccional planteado en México explicado en carta de Víctor Raúl Haya de la Torre a Wilfredo Rozas, fechada el 22 de septiembre de 1929 », *Investigaciones Históricas. Época Moderna y Contemporánea*, 1 décembre 2022, n° 42, pp. 1019-1048.

PEASE Franklin, « Ayllu y parcialidad, reflexiones sobre el caso de Collaguas », in *Etnohistoria y antropología andina*, Lima, Centro de Proyección cristiana, 1981.

PITA GONZÁLEZ Alexandra et MARICHAL Carlos, « Pensar el antiimperialismo », in Alexandra PITA GONZÁLEZ et Carlos MARICHAL (dir.), *Pensar el antiimperialismo. Ensayos de historia intelectual latinoamericana, 1900-1930*, Mexico, El Colegio de México - Universidad de Colima, 2012, pp. 9-42.

PLANAS Pedro, *Haya de la Torre en su espacio y en su tiempo*, Lima, No Venal Ediciones, 2010.

PLANAS Pedro et RIVAROLA M. (dir.), *Haya de la Torre*, Madrid, Ediciones de Cultura Hispánica, 1988.

PLASENCIA SOTO Rommel, « Utopía andina. Ideología y movimientos sociales », *Investigaciones Sociales*, 18 août 2020, vol. 23, n° 43, pp. 25-36.

PONCE DE LEÓN Francisco, *Sistemas de arrendamiento de terrenos del cultivo en el departamento del Cuzco y el problema de la tierra*, Cuzco, s/e, 1927.

PORTUGAL Ana Raquel, « História e historiografia do ayllu andino », *Revista Historia y Sociedad*, juin 2008, n° 14, pp. 69-93.

QUIROZ Alfonso W., *Historia de la corrupción en el Perú*, Javier FLORES ESPINOZA (trad.), 1<sup>re</sup> éd., Lima, Instituto de Estudios Peruanos, 2013.

QUISPE Felipe, « Organización y proyecto político de la rebelión indígena aymara-quechua », in Alvaro GARCIA-LINERA, Raquel GUTIERREZ, Raúl PRADA, Felipe QUISPE et Luís TAPIA (dir.), *Tiempos de rebelión*, La Paz, Muela Del Diablo, 2001, pp. 163-189.

RAMOS Jorge Abelardo, *Historia de la nación latinoamericana*, Buenos Aires, s/e, 2008, URL : <file:///home/user/T%C3%A9m%C3%A1ticas/Investigaciones/Hist%C3%B3ria%20da%20na%C3%A7%C3%A3o%20latino-americana-1.pdf>.

RÉNIQUE José Luis, *A revolução peruana*, Magda LOPES (trad.), São Paulo, Editora Unesp, 2009.

ROBLES MENDOZA Román, *Legislación peruana sobre comunidades campesinas*, 1<sup>re</sup> éd., Lima, Fondo Editorial de la Facultad de Ciencias Sociales, Universidad Nacional Mayor de San Marcos, 2002.



- ROCK David, *El radicalismo argentino, 1890-1930*, Buenos Aires, Amorrortu, 2001.
- ROMANO Ruggiero, *Os mecanismos da Conquista Colonial: os Conquistadores*, 3<sup>e</sup> éd., São Paulo, Editora Perspectiva, 1995.
- ROSTWOROWSKI DE DIEZ CANSECO María, *Historia del Tahuantinsuyu*, 2<sup>e</sup> éd., Lima, IEP, Serie Historia andina, n° 13, 1999.
- SALAZAR BONDY Augusto, *Historia de las ideas en el Perú contemporáneo*, Lima, Fondo Editorial del Congreso del Perú, 2013.
- SALISBURY Richard V., « The Middle American Exile of Víctor Raúl Haya de la Torre », *The Americas*, 1983, vol. 40, n° 1, pp. 1-15.
- SAMPAIO BARBOSA Carlos Alberto, *A revolução mexicana*, São Paulo, Editora Unesp, 2010.
- SÁNCHEZ Luis Alberto, *Haya de la Torre o el Político. Crónica de una vida sin tregua*, 2<sup>e</sup> éd., Santiago de Chile, Ediciones Ercilla, 1936.
- SANTOS Kildo Adevair Dos, OLIVEIRA Dalila Andrade et STRECK Danilo Romeu, « A revista Amauta (1926-1930): estudo de uma tribuna educativa latino-americana », *Revista Brasileira de História da Educação*, 11 janvier 2021, vol. 21, n° 1, consulté le 24 juillet 2023, URL : <https://periodicos.uem.br/ojs/index.php/rbhe/article/view/54253>.
- SARAVIA RAMOS Pablo et ABATEDAGA Nidia, « A cien años del “Grito de Córdoba” », *Revista Faro*, 2018, vol. 2, n° 28, pp. 1-6.
- SESSA Leandro, « “Semillas en tierras estériles”. La recepción del APRA en la Argentina de mediados de la década de los treinta », *Sociohistórica. Cuadernos del CISH*, 2011, n° 28, pp. 131-161.
- SILVERBLATT Irene, *Moon, sun, and witches: gender ideologies and class in Inca and colonial Peru*, Princeton, N.J, Princeton University Press, 1987.
- SOMEDA Hidefuji, *El imperio de los Incas: imagen del Tahuantinsuyu creada por los cronistas*, 1<sup>re</sup> éd., Lima, Perú, Pontificia Universidad Católica del Perú, Fondo Editorial, 1999.
- SORRILHA PINHEIRO Marcos, *Utopia andina e socialismo na historiografia de Alberto Flores Galindo (1970-1990)*, Franca, Universidade Estadual Paulista, 2009.
- STEPAN Nancy, *The Hour of Eugenics: Race, Gender, and Nation in Latin America*, Ithaca, Cornell University Press, 1991.
- TERRONES Félix, « Les Incas du Pérou de Louis Baudin, sus influencias y repercusiones en el Debate nacional peruano », in Alfredo GOMEZ-MULLER (dir.), *Constructions de l'imaginaire national Amérique latine*, Tours, Presses Universitaires François Rabelais, 2012, pp. 135-151.
- TORD Luis Enrique, *El Indio en los ensayistas peruanos, 1848-1948*, 2<sup>e</sup> éd., Puno, Universidad Nacional del Altiplano, 2015.

TÜNNERMANN BERNHEIM Carlos, *Noventa años de la reforma universitaria de Córdoba (1918-2008)*, 1. ed., Ciudad de Buenos Aires, Argentina, CLACSO, Colección Grupos de trabajo, 2008.

VALDERRAMA Mariano, « Haya de la Torre y la APRA de los años veinte », *Revista de la Universidad Católica*, agosto de 1979, n° 5, pp. 121-145.

VAYSSIÈRE Pierre, *Les révolutions d'Amérique latine*, Paris, Seuil, 1991.

VEGA Mauro, « La « utopía andina » y la historiografía peruana », *Procesos: revista ecuatoriana de historia*, 1996, n° 9, pp. 93-109.

VELASCO Antonio Zapata, « Jorge del Prado, parlamentario y político comunista », in *El legado parlamentario de Jorge del Prado*, Lima, Congreso de la República del Perú, 2010.

VIDART Daniel, « Negros bozales y negros criollos », *Bitacora [en ligne]*, consulté le 30 novembre 2022, URL : <http://www.bitacora.com.uy/auc.aspx?4137,7>.

ZUIDEMA R. T., *The ceque system of Cuzco. The social organization of the capital of the Inca*, Leiden, Brill, 1964.

## **Histoire du marxisme – Historiographie du mouvement ouvrier**

### **Textes généraux**

ADI Hakim, *Pan-Africanism and Communism: the Communist International, Africa and the diaspora, 1919-1939*, Trenton, NJ, Africa World Press, 2013.

ANDERSON Kevin, *Marx at the margins: On nationalism, ethnicity, and non-western societies*, Chicago, The University of Chicago Press, 2010.

ANDERSON Perry, *Sur le marxisme occidental*, Paris, Maspero, 1977.

ARAUJO Maria Paula Nascimento, « A questão camponesa na teoria marxista clássica », in André Leonardo CHEVITARESE (dir.), *O campesinato na história*, Rio de Janeiro, Relume Dumará / FAPERJ, 2002.

ARICÓ José M., *Marx y América Latina*, Buenos Aires, Fondo de Cultura Económica, 2010.

ARICÓ José María, *Nueve lecciones sobre economía y política en el marxismo: curso de El Colegio de México*, Buenos Aires, Fondo de Cultura Económica [u.a.], Política y derecho, 2012.

ARVON Henri, *Marxist esthetics*, Helen R. LANE (trad.), 1<sup>re</sup> éd., Ithaca, Cornell Univ. Press, 1973.

ASTARIAN Bruno et FERRO Robert, *Le ménage à trois de la lutte des classes: classe moyenne salariée, prolétariat et capital*, Toulouse, l'Asymétrie, 2019.

BADALONI Nicola, « Gramsci historicista frente al marxismo contemporaneo », in Francisco FERNÁNDEZ BUEY (dir.), *Actualidad del pensamiento político de Gramsci*, Mexico, Grijalbo, 1977, pp. 280-306.

BANAJI Jairus, *Theory as history: essays on modes of production and exploitation*, Leiden; Boston, Brill, Historical materialism book series, n° 25, 2010.

BECKER Jean-Jacques, « La gauche et la Grande Guerre », in *Histoire des gauches en France*, Paris, La Découverte, 2005, pp. 311-329.

BENSAÏD Daniel, *La politique comme art stratégique*, Paris, Syllepse, Mille marxismes, 2011.

BOURDIN Jean-Claude, « Marx et le lumpenprolétariat », *Actuel Marx*, 2013, n° 54, pp. 39-55.

BRAGA Ruy, « IV Curso Livre Marx-Engels - Democracia, trabalho e socialismo em Marx e Engels », consulté le 6 septembre 2022, URL : [https://www.youtube.com/watch?v=Yofxeg-iSjk&ab\\_channel=TVBoitempo](https://www.youtube.com/watch?v=Yofxeg-iSjk&ab_channel=TVBoitempo).

CARR Barry, « Marxism and Anarchism in the Formation of the Mexican Communist Party, 1910-19 », *The Hispanic American Historical Review*, 1983, vol. 63, n° 2, pp. 277-305.

CARR Edward Hallett, *The Bolshevik Revolution, 1917-1923*, New York, W.W. Norton, A History of Soviet Russia, 1985, n° 1-3.

CARRÈRE D'ENCAUSSE Hélène et SCHRAM Stuart, *Le marxisme et l'Asie, 1853-1964*, Paris, Armand Colin, 1965.

CARRIER Aurélie, *Le Grand Soir : voyage dans l'imaginaire révolutionnaire et libertaire de la Belle Époque*, Paris, Libertalia, 2017.

CENTRE D'ÉTUDES ET DE RECHERCHES MARXISTES, *Sur les sociétés précapitalistes. Textes choisis de Marx, Engels, Lénine*, Paris, Éditions Sociales, 1970.

CERRONI Umberto, MAGRI Lucio et JOHNSTONE Monty, *Teoría marxista del partido político*, Mexico, Ediciones Pasado y Presente, 1977.

CHUZEVILLE Julien et DUCANGE Jean-Numa (dir.), *Zimmerwald: L'internationalisme contre la première guerre mondiale*, Paris, Demopolis, 2015.

COLAS Dominique, « Du Parti ouvrier social-démocrate russe au Parti communiste d'Union soviétique : une série de noms programmatiques », *Mots. Les langages du politique [en ligne]*, 2019, n° 120, consulté le 4 juillet 2023, URL : <http://journals.openedition.org.bibelec.univ-lyon2.fr/mots/25174>.

COLE G. D. H., *A History of Socialist Thought: Vol III, Part I. The Second International, 1889-1914*, Londres, MacMillan, 1956.

COMITÉ CENTRAL DEL PARTIDO COMUNISTA (SENDERO LUMINOSO), *¡Retomemos a Mariátegui y reconstituamos su partido!*, 1975.

CORRÊA Felipe, *Bandeira Negra. Rediscutindo o Anarquismo*, Curitiba, Editora Prismas, 2015.

COUTINHO Carlos Nelson, « Gramsci e o Sul do mundo: entre Oriente e Ocidente », *Margem Esquerda*, 2005, n° 5.

CUADROS Ferdinand, *La Vertiente Cusqueña del comunismo peruano*, s.l., Editorial Horizonte, 1990.

DEL PRADO Jorge, *Jorge del Prado y los mineros de la sierra central*, Lima, Fondo Editorial del Congreso del Perú, 2010.

DEL PRADO Jorge, *Los mineros de la sierra central y la masacre de Malpaso*, MIA [Marxist Internet Archive], 1992, consulté le 15 mars 2022, URL : <https://www.marxists.org/espanol/delprado/mineros/index.htm>.

DEL PRADO Jorge, *Cuatro facetas de la historia del PCP*, MIA [Marxist Internet Archive], 1987, consulté le 21 février 2022, URL : <https://www.marxists.org/espanol/delprado/1987/4facetas/index.htm>.

DEL ROIO Marcos, « Octávio Brandão nas origens do marxismo no Brasil », *Crítica Marxista*, 2004, vol. 1, n° 18, pp. 115-132.

DELHOM Joël, « El movimiento obrero anarquista en el Perú (1890-1930) », *Revista LABOREM*, 2021, n° 24, pp. 367-386.

DELHOM Joël, « ¡Gloria a los vencidos! La construcción del Martirologio anarquista peruano (1904- 1925) », in Michèle GUIRAUD (dir.), *Mélanges en l'honneur de Nicole Fourtané. Fêtes et traditions dans le monde lusohispanophone*, Nancy, Presses Universitaires de Nancy, 2010.

DUCOULOMBIER Romain, *Histoire du communisme au XX<sup>e</sup> siècle*, 2<sup>e</sup> éd., Paris, Presses Universitaires de France, 2022.

FABIO MASCARO QUERIDO, *Michael Löwy: Marxismo e crítica da modernidade*, Unspecified.

FORNET-BETANCOURT Raúl, *O marxismo na América Latina*, São Leopoldo, Unisinos, 1995.

FOSTER John Bellamy, *Marx's ecology: materialism and nature*, New York, Monthly Review Press, 2000.

GRANJON Fabien, « Vladimir Ilitch Lénine : parti, presse, culture & révolution », *Contretemps [en ligne]*, 16 mars 2015, consulté le 22 mai 2023, URL : <https://www.contretemps.eu/vladimir-ilitch-lenine-parti-presse-culture-revolution/>.

GRAS Christian, *Alfred Rosmer et le mouvement révolutionnaire international*, Paris, F. Maspero, 1971.

HIRSCH Steven J., « Anarchists and « the Indian Problem » in Peru, 1898-1927 », *Anarchist Studies*, 1 septembre 2020, vol. 28, n° 2, pp. 54-75.

HIRSCH Steven J., « Peruvian Anarcho-syndicalism: adapting transnational influences and forging counterhegemonic practices, 1905-1930 », in Steven J. HIRSCH et Lucien VAN DER WALT (dir.), *Anarchism and Syndicalism in the Colonial and Postcolonial World, 1870-1940*, Leiden; Boston, Brill, 2010, pp. 227-271.

HOBBSAWM E. J., *Bandits (1959)*, Rev. ed., 1st American paperback ed., New York, Pantheon Books, 1981.

HOBBSAWM E. J., *Primitive rebels: studies in archaic forms of social movement in the 19th and 20th centuries*, New York, W.W. Norton, The Norton library, 1965.

HOBBSAWM E. J. et RUDÉ George F. E., *Captain Swing*, London, Verso, 2014.

HUSSAIN Athar et TRIBE Keith, *Marxism and the Agrarian Question: German Social Democracy and the Peasantry, 1890-1907*, London, Palgrave Macmillan Limited, 1981.

JANNEAU Rémy, « États-Unis 1918-1920. Lutte des classes et « peur des rouges » », *Les Cahiers du Mouvement Ouvrier*, mai 2018, n° 78, pp. 73-87.

KAPSOLI Wilfredo, *Ayllus del sol. Anarquismo y utopía andina*, Tarea, 1984.

LEIBNER Gerardo, « La Protesta y la andinización del anarquismo en el Perú, 1912-1915 », *Estudios Interdisciplinarios De América Latina Y El Caribe*, 1994, vol. 5, n° 1, pp. 83-102.

LÉVANO César, *Las ocho horas. La historia real de una conquista exclusivamente obrera*, 2<sup>e</sup> éd., Lima, Sinco Editores, 2019.

LÉVANO César, « « De los que sobreviven », diálogo con Julio Portocarrero », *Caretas*, avril 1972, n° 455, consulté le 26 juillet 2023, URL : <http://fundacionlevano.org/2016/11/28/de-los-que-sobreviven-dialogo-con-julio-portocarrero/>.

LINDNER Kolja, *Marx, Marxism and the Question of Eurocentrism*, Cham, Palgrave Macmillan, Marx, Engels, and Marxisms, 2022.

LISSAGARAY Prosper-Olivier, *Histoire de la Commune de 1871*, Paris, La Découverte, 2005.

LÖWY Michael, *El Marxismo en América Latina: antología, desde 1909 hasta nuestros días*, Santiago, LOM Ediciones, 2007.

MAITRON Jean, « Préface (1967) », in *Histoire de la Commune de 1871*, Paris, La Découverte, 2005.

MARGARUCCI Ivanna, « Apuntes sobre el movimiento anarquista en Perú y Bolivia, 1880-1930 », *Nuevo mundo mundos nuevos*, 8 octobre 2019, consulté le 11 juillet 2023, URL : <http://journals.openedition.org/nuevomundo/77382>.

MATTOS Marcelo Badaró, *A classe trabalhadora de Marx ao nosso tempo*, São Paulo, Boitempo, 2019.

MELGAR BAO Ricardo, « Izquierdas y cultura militante en el frente minero: Perú, 1928-1930 », *Avances del Cesor [en línea]*, juin 2020, vol. 17, n° 22.

MELGAR BAO Ricardo, « El anarquismo y la cultura de las clases y minorías subalternas en el Perú », in Clara E. LIDA et Pablo YANKELEVICH (dir.), *Cultura y política del anarquismo en España e Iberoamérica*, Primera edición., México, D.F, El Colegio de México, 2012, pp. 175-217.

MELGAR BAO Ricardo, *El movimiento obrero latinoamericano: historia de una clase subalterna. Vol. II*, México, Alianza, 1989.

MELGAR BAO Ricardo, *El movimiento obrero latinoamericano: historia de una clase subalterna. Vol. I*, México, Alianza, 1989.

MELGAR BAO Ricardo, « La clase obrera, el anarcosindicalismo y el primer primero de mayo en el Perú », in *El primer 1° de Mayo en el mundo, vol. II*, Mexico, Asociación Mundial de Centro de Estudios Históricos del Movimiento Obrero, 1982, pp. 172-200.

MONTOYA ROJAS Rodrigo, *Lucha por la tierra, reformas agrarias y capitalismo en el Perú del siglo XX*, 1<sup>re</sup> éd., Lima, Mosca Azul Editores, 1989.

NES-EL Moshe « Jewish input to the ideological formation of the socialist and the comunist movements in Peru », *Proceedings of the World Congress of Jewish Studies*, 1993, pp. 340-344.

PAREJA PFLUCKER Piedad, *Anarquismo y sindicalismo en el Perú (1904-1929)*, Lima, Rikchay, 1978.

POMAR Wladimir, *A Revolução Chinesa*, São Paulo, Ed. UNESP, Coleção Revoluções do século XX, 2003.

QUINTILI Paolo, « Antonio Gramsci : Le problème de la traductibilité des cultures », *La Pensée*, 2017, vol. 390, n° 2, pp. 63-74.

RIOT-SARCEY Michèle, *L'émancipation entravée. L'idéal au risque des idéologies du XXe siècle*, Paris, La Découverte, 2023.

RIOT-SARCEY Michèle, « Le Livre des Passages, un XIXe siècle à découvrir. Un siècle de révolutions sans révolution », *Cahiers d'anthropologie sociale*, 2008, vol. 4, n° 1, pp. 73-86.

ROBINSON Cedric James, *Marxisme noir: la genèse de la tradition radicale noire*, Lausanne, Entremonde, 2023.

ROSS Kristin, *L'imaginaire de la Commune*, Paris, La Fabrique Éditions, 2015.

SALAMINI Leonardo, « Gramsci and Marxist Sociology of Knowledge: an Analysis of Hegemony - Ideology - Knowledge », *The Sociological Quarterly*, 1974, n° 15, pp. 359-380.

SALVADORI Massimo, « A crítica marxista ao stalinismo », in Eric J. HOBBSBAWM (dir.), *História do Marxismo, vol. VII : o Marxismo na época da Terceira Internacional. A URSS, da construção do socialismo ao Stalinismo*, Rio de Janeiro, Paz e Terra, 1986, pp. 285-338.

SÁNCHEZ ORTIZ Guillermo, *La prensa obrera 1900-1930 (análisis de El Obrero Textil)*, Lima, Ediciones Barricada, 1987.

SAVALA Joshua, « Ports of Transnational Labor Organizing: Anarchism along the Peruvian-Chilean Littoral, 1916–1928 », *Hispanic American Historical Review*, 1 août 2019, vol. 99, n° 3, pp. 501-531.

SORLIN Pierre, « Lénine et le problème paysan en 1917 », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, avril 1964, vol. 19, n° 2, pp. 250-280.

STEIN Steve, *Lima Obrera: 1900-1930, T.I*, Lima, Ediciones el Virrey, 1986.

SULMONT Denis, *El movimiento obrero en el Perú, 1890-1980*, Lima, Tarea, 1980.

SURIANO Juan, *Anarquistas: cultura y política libertaria en Buenos Aires, 1890-1910*, Buenos Aires, Manantial, 2001.

TARCUS Horacio, « Para un programa de estudios sobre los marxismos latinoamericanos », *Memoria. Revista de crítica militante*, 12 octobre 2016, revue en ligne.

TEJADA Luis, *La cuestión del pan. El anarcosindicalismo en el Perú 1880- 1919*, Lima, BIP-INC, 1988.

THOMPSON Edward Palmer, *La formation de la classe ouvrière anglaise*, Gilles DAUVÉ, Mireille GOLASZEWSKI et Marie-Noëlle THIBAUT (trad.), Paris, Points, 2017.

TOURNIER Maurice, « Les jaunes : un mot-fantôme à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle », *Mots. Les langages du politique*, 1984, n° 8, pp. 125-146.

VERGNON Gilles, « Le « poing levé », du rite soldatique au rite de masse. Jalons pour l'histoire d'un rite politique », *Le Mouvement Social*, 2005, vol. 212, n° 3, pp. 77-91.

WERTH Nicolas, « Alphabétisation et idéologie en Russie soviétique », *Vingtième Siècle, revue d'histoire*, 1986, vol. 10, n° 1, pp. 19-36.

« Révolutionnaires et paysans. Le cas chinois et l'héritage du marxisme classique », *L'Homme & la Société*, 2009, vol. 172-173, n° 2-3, pp. 195-220.

*Mouvement ouvrier, communisme et nationalismes dans le monde arabe*, Paris, Les Éditions Ouvrières, Cahiers du « mouvement social », n° 3, 1978.

## Textes consacrés à l'Internationale Communiste

ANDREU Maurice, *Sur la théorie de la « crise générale du capitalisme », la genèse du concept de « CGC » : contribution à une histoire des idées économiques dans l'Internationale Communiste de 1919 à 1929*, Villetaneuse, Sorbonne Paris Nord, 2000.

ANDREU Maurice, « Boukharine et la question de l'impérialisme », *Contretemps*, 16 mars 2017, consulté le 28 août 2018, URL : <https://www.contretemps.eu/boukharine-imperialisme/>.

ANDREU Maurice, « Boukharine dirige l'Internationale communiste, 1926-1928 (où l'on voit notamment comment est apparue l'expression « crise générale du capitalisme ») », *Territoires Contemporains - nouvelle série [en ligne]*, 17 décembre 2020, n° 13, consulté le 9 septembre 2022, URL : <http://tristan.u-bourgogne.fr/CGC/prodscientifique/TC.html>.

ANDREU Maurice, « Connaissez-vous Eugène Varga, l'économiste de l'Internationale Communiste? », *Contretemps [en ligne]*, 29 juillet 2022, consulté le 24 août 2022, URL : [https://www.contretemps.eu/connaissez-vous-eugene-varga/#\\_ednref6](https://www.contretemps.eu/connaissez-vous-eugene-varga/#_ednref6).

ARICÓ José, « O marxismo latinoamericano nos anos da Terceira Internacional », in Eric John HOBBSAWM (dir.), *História do Marxismo, Vol. VIII*, Carlos Nelson COUTINHO, Luiz Sérgio N. HENRIQUES et Amélia Rosa COUTINHO (trad.), São Paulo, Paz e Terra, 1989, pp. 419-459.

BAYERLEIN Bernhard H., MOURADIAN Georges, STUDER Brigitte et WOLIKOW Serge, « Les archives du Komintern à Moscou », *Vingtième Siècle, revue d'histoire*, mars 1999, n° 61, pp. 126-132.

BOUJU Marie-Cécile, « Les éditions du Komintern, 1919-1943 : Une Babel éditoriale », in *Archives et communisme(s) : l'avant-guerre (1919-1943) : Nouveaux outils, nouvelles archives [en ligne]*, Pierrefitte-sur-Seine, Publications des Archives Nationales, 2016, URL : <http://books.openedition.org/pan/672>.

CABALLERO Manuel, *Latin America and the Comintern, 1919-1943*, Cambridge, Cambridge University Press, 2002.

CANALE Dario, *O surgimento da Seção Brasileira da Internacional Comunista (1917-1928)*, São Paulo, Fundação Maurício Grabois : Anita Garibaldi, 2013.

CERDAS CRUZ Rodolfo, *The Communist International in Central America, 1920-36*, 1<sup>re</sup> éd., Basingstoke, Macmillan Press, 1993.

CHING Erik et PAKKASVIRTA Jussi, « Latin American Material in the Comintern Archive », *Latin American Research Review*, 2000, vol. 35, n° 1, pp. 138-149.

CLAUDÍN Fernando, *La Crisis del movimiento comunista*, Barcelona, Ibérica de ediciones y publicaciones ; Ruedo Ibérico, 1978.



DEGRAS Jane (dir.), *The Communist International, 1923-1928*, Oxford, Oxford University Press, 1956.

DERAS Roberto, « Una mirada al antiimperialismo latinoamericano desde la invasión norteamericana en Nicaragua y la fundación de la Liga Anti-imperialista de San Salvador (1926-1927) », *Revista Realidad*, 2013, n° 136, pp. 281-323.

DEVEZA Felipe, *O movimento comunista e as particularidades da América Latina: Um estudo comparado do México, do Brasil e do Peru (1919-1930)*, Rio de Janeiro, Universidade Federal do Rio de Janeiro, 2014.

DREW Allison, « Bolshevizing Communist Parties: The Algerian and South African Experiences », *International Review of Social History*, août 2003, vol. 48, n° 2, pp. 167-202.

FLORY Harriette, « The Arcos Raid and the Rupture of Anglo-Soviet Relations, 1927 », *Journal of Contemporary History*, 1977, vol. 12, n° 4, pp. 707-723.

FREDERICK Bernard, « Confrontation entre Henri Barbusse et le Komintern », *Nouvelles FondationS*, 2006, vol. 2, n° 2, pp. 159-163.

GALLISSOT René, « O imperialismo e a questão colonial e nacional dos povos oprimidos », in Eric John HOBBSAWM (dir.), *História do Marxismo, Vol. VIII*, Carlos Nelson COUTINHO, Luiz Sérgio N. HENRIQUES et Amélia Rosa COUTINHO (trad.), Rio de Janeiro, Paz e Terra, 1987, pp. 199-277.

GUADALUPE MENDIZÁBAL César, « El partido comunista peruano de 1930 a 1942 ¿el periodo de Ravines? », *Debates en Sociología*, 1988, n° 12-14, pp. 101-128.

HUMBERT-DROZ Jules, *De Lénine à Staline 1921-1931. Dix ans au service de l'Internationale Communiste*, Neuchatel, Éditions de la Baconnière, 1971.

JACOBSON Jon, *When the Soviet Union Entered World Politics*, Berkeley, University of California Press, 1994.

JEIFETS Lazar et JEIFETS Víctor, *América Latina en la Internacional Comunista, 1919-1943 - Diccionario Biográfico*, Santiago de Chile, Ariadna Ediciones, 2015.

JEIFETS Lazar et JEIFETS Víctor, « Haya de la Torre, la Comintern y el Perú: Acercamientos y desencuentros », *Pacarina del Sur. Revista de Pensamiento Crítico Latinoamericano*, 20 mai 2013, URL : [http://pacarinadelsur.com/home/huellas-y-voces/764-haya-de-la-torre-la-comintern-y-el-peru-acercamientos-y-desencuentros#\\_edn2](http://pacarinadelsur.com/home/huellas-y-voces/764-haya-de-la-torre-la-comintern-y-el-peru-acercamientos-y-desencuentros#_edn2).

JÉIFETS Lázar et JÉIFETS Víctor, « El partido comunista colombiano, desde su fundación y orientación hacia la « transformación bolchevique » », *Anuario Colombiano de Historia Social y de la Cultura*, 2001, n° 28, pp. 7-37.

JÉIFETS Lázar et JÉIFETS Víctor, « Michael Borodin. The first Comintern-emissary to Latin America », *The International Newsletter of Communist Studies*, 1995, n° 5-6, pp. 145-149.

JÉIFETS Víctor et JÉIFETS Lázár, « Los archivos rusos revelan secretos : El movimiento de la izquierda latinoamericana a la luz de los documentos de la Internacional Comunista », *Anuario Americanista Europeo*, Luis ARDIACA (trad.), 2010, n° 8, Sección Documentación, pp. 35-64.

JEIFETS Víctor et SCHELCHKOV Andrey (dir.), *La Internacional Comunista en América Latina en documentos del archivo de Moscú*, Santiago de Chile - Moscou, Ariadna Ediciones - Aquilo Press, 2018.

KAYSEL VELASCO Y CRUZ André, *Entre a nação e a revolução: o marxismo de matriz comunista e o nacionalismo popular no Peru e no Brasil (1928-1964)*, São Paulo, USP, 2014.

KAZDAGHLI Habib, « De Bakou à Bruxelles. L'Internationale communiste face au monde colonial (1920-1940) », *Territoires Contemporains - nouvelle série [en ligne]*, 17 décembre 2020, n° 13, consulté le 1 septembre 2022, URL : <http://tristan.u-bourgogne.fr/CGC/prodscientifique/TC.html>.

KERSFFELD Daniel, *La recepción del marxismo en América Latina y su influencia en las ideas de integración continental: el caso de la Liga Antiimperialista de las Américas*, Mexico, Universidad Nacional Autónoma de México, 2008.

KERSFFELD Daniel, « Tensiones y conflictos en los orígenes del comunismo latinoamericano : las secciones de la Liga Antiimperialista de las Américas », *Estudios Interdisciplinarios de América Latina y el Caribe*, 2007, vol. 18, n° 2, pp. 7-29.

LEBLANC Jean-Ganesh, « Quel espace théorique pour l'Amérique latine dans la révolution mondiale ? Le Komintern et l'Amérique latine 1917-1929 », *Actuel Marx*, 2020, n°67, n° 1, p. 144.

LÖWY Michael, « L'Internationale, l'État et la commune russe », in Gérard DUMÉNIL, Michael LÖWY et Emmanuel RENAULT (dir.), *Lire Marx*, Paris, Presses Universitaires de France, 2014, pp. 61-91.

MARCOU Lilly, « La III<sup>e</sup> Internationale et le problème de la guerre (bilan historiographique) », in *Actes du colloque de Rome*, Rome, Publications de l'École Française de Rome, 1984, pp. 27-50.

MASSHOLDER Alexia, « Las luchas de Julio Antonio Mella », *e-l@tina*, décembre 2016, vol. 15, n° 57, pp. 18-34.

MASSÓ Mariana, « El Secretariado Sudamericano de la Internacional Comunista: organización y directivas para los Partidos Comunistas de Sudamérica, 1926-1932 », in Velia LUPARELLO, Manuel QUIROGA et Daniel GAIDO (dir.), *Historia del Socialismo Internacional*, Buenos Aires, Ariadna Ediciones, 2020, pp. 713-768.

MAYER David, « À la fois influente et marginale : l'Internationale communiste et l'Amérique latine », *Monde(s)*, 2016, n° 10, pp. 109-128.

MELGAR BAO Ricardo, « La Hemerografía cominternista y América Latina, 1919-1935. Señas, giros y presencias », *Revista Izquierdas*, avril 2011, n° 9, pp. 79-137.

MELGAR BAO Ricardo, « The Anti-Imperialist League of the Americas between the East and Latin America », *Latin American Perspectives*, mars 2008, vol. 35, n° 2, pp. 9-24.

MROUÉ Karim et AMIN Samir, *Communistes dans le monde arabe*, Paris, Le Temps des cerises, 2006.

PARIS Robert et WEILL Claudie, « Pèlerins et missionnaires : les militants itinérants », *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, avril 2006, n° 84, pp. 12-17.

PERICÁS Luiz Bernardo, « José Carlos Mariátegui e o Comintern », *Lutas Sociais*, 2011, n° 25/26, pp. 176-190.

PERICÁS Luiz Bernardo, « José Carlos Mariátegui e o Brasil », *Estudos Avançados*, 2010, vol. 24, n° 68, pp. 335-361.

PETERSSON Fredrik, « La Ligue anti-impérialiste : un espace transnational restreint, 1927-1937 », *Monde(s)*, 2016, n° 10, pp. 129-150.

PETERSSON Fredrik, « *We Are Neither Visionaries Nor Utopian Dreamers* ». *Willi Münzenberg, the League against Imperialism, and the Comintern, 1925 – 1933*, Turku, Åbo Akademi University, 2013.

PIEMONTE Víctor Augusto, « La Internacional Comunista y los comienzos del Secretariado Sudamericano a través de la sistematización regional del proceso de bolchevización », *Historia Crítica*, 2017, n° 64, pp. 101-118.

PIEMONTE Víctor Augusto, « La compleja relación entre la dirección del Partido Comunista de Argentina y la representación de la Comintern ante la ruptura de 1928 », *Políticas de la Memoria*, 2016, n° 16, pp. 236-244.

PIEMONTE Víctor Augusto, « Lucha de facciones al interior del partido comunista de la Argentina hacia fines de los años veinte : la « cuestión Penelón » y el rol de la Tercera Internacional », *Cuadernos de Historia*, décembre 2015, n° 43, pp. 31-58.

PONS Silvio, *The Global Revolution: a History of International Communism, 1917-1991*, Allan CAMERON (trad.), 1<sup>re</sup> éd., Oxford, Oxford University Press, 2014.

PRADO Caio, « A Internacional Comunista e a interpretação da América Latina : crítica às teses do VI congresso », in *Anais do XII Encontro Internacional da ANPHLAC*, Campo Grande - MS, 2016.

RIDDELL John, « Comintern Outreach: The Auxiliary Organizations », *John Riddell*, 5 avril 2021, consulté le 4 juillet 2023, URL : <https://johnriddell.com/2021/04/05/comintern-outreach/>.

RIDDELL John, PRASHAD Vijay et MOLLAH Nazeef (dir.), *Liberate the colonies! Communism and colonial freedom, 1917-1924*, New Delhi, LeftWord Books, 2019.

RUSCIO Alain, « Communistes français et question coloniale : la première décennie », *Histoire documentaire du communisme*, 3 mars 2017, n° 7, Territoires Contemporains - nouvelle série, URL : <http://tristan.u-bourgogne.fr/CGC/prodscientifique/TC.html>.

SPENSER Daniela et ORTIZ PERALTA Rina, *La Internacional Comunista en México, los primeros tropiezos : Documentos, 1919-1922*, Mexico, DF, Instituto Nacional de Estudios Históricos de las Revoluciones de México, 2006.

SPENSER Daniela et STOLLER Richard, « Radical Mexico: Limits to the Impact of Soviet Communism », *Latin American Perspectives*, 2008, vol. 35, n° 2, pp. 57-70.

STUDER Brigitte, « Susan Zimmermann, Frauenpolitik und Männergewerkschaft. Internationale Geschlechterpolitik, IGB-Gewerkschafterinnen und die Arbeiter- und Frauenbewegungen der Zwischenkriegszeit: Wien, Löcker Verlag, 2021. 717 p. », *Clio*, 12 août 2022, n° 55.

TIBOL Raquel, *Julio Antonio Mella en el Machete : antología parcial de un luchador y su momento histórico*, Mexico, Fondo de Cultura Popular, 1968.

ULIANOVA Olga, « Develando un mito : emisarios de la Internacional Comunista en Chile », *HISTORIA*, juin 2008, n° 41, pp. 99-164.

WOLIKOW Serge, « Le projet mondial du Komintern à l'épreuve des réalités nationales. Histoire globale et analyses transnationales », *Territoires contemporains - nouvelle série [en ligne]*, 17 décembre 2020, n° 13, consulté le 26 octobre 2021, URL : <http://tristan.u-bourgogne.fr/CGC/publications/internationale-communiste-1919-1943-approches-transnationales/Serge-Wolikow-2.html>.

WOLIKOW Serge, *L'internationale communiste, 1919-1943: le Komintern ou le rêve déchu du parti mondial de la révolution*, Paris, Atelier, 2010.

WOLIKOW Serge, « Aux origines de la galaxie communiste : l'Internationale », in Michel DREYFUS, Bruno GROPPA, Claudio Sergio INGERFLOM, Roland LEW, Claude PENNETIER, Bernard PUDAL et Serge WOLIKOW (dir.), *Le siècle des communismes*, Paris, Seuil, 2004, pp. 293-320.

## 4. Économie

AGLIETTA Michel et COUDERT Virginie, *Le dollar et le système monétaire international*, Paris, la Découverte, 2014.

AGLIETTA Michel et VALLA Natacha, *Macroéconomie financière*, 6<sup>e</sup> éd., Paris, la Découverte, 2017.

ALIBER Robert Z. et KINDLEBERGER Charles P., *Manias, panics and crashes: a history of financial crises*, 7<sup>e</sup> éd., New York, Palgrave Macmillan, 2015.

AMIN Samir, *Unequal development: an essay on the social formations of peripheral capitalism*, Hassocks, Harvester Press, 1976.

ASTORGA Pablo et HERRANZ-LONCÁN Alfonso, « Latin America: stalled catching up », in Stephen BROADBERRY et Kyoji FUKOKA (dir.), *The Cambridge Economic History of the Modern World, vol II: 1870 to the Present*, Cambridge, Cambridge University Press, 2021, pp. 251-275.

BAMBIRRA Vânia, *O capitalismo dependente latino-americano*, 2<sup>e</sup> éd., Florianópolis, Insular, 2013.

BARAN Paul et SWEEZY Paul, *Capitalismo monopolista. Ensaio sobre a ordem economica e social americana*, Rio de Janeiro, Zahar Editores, 1978.

BERNSTEIN Henry, *Class dynamics of agrarian change*, Halifax, N.S. : Sterling, VA, Fernwood Pub. ; Kumarian Press, 2010.

BÉRTOLA Luis et OCAMPO José Antonio, *The economic development of Latin America since independence*, 1<sup>re</sup> éd., Oxford, Oxford University Press, 2012, 312 p.

BÉRTOLA Luis et WILLIAMSON Jeffrey G., « Globalization in Latin America before 1940 », in VICTOR BULMER-THOMAS, JOHN H. COATSWORTH et ROBERTO CORTÉS CONDE (dir.), *The Cambridge Economic History of Latin America, Vol. II. The Long Twentieth Century*, Cambridge, Cambridge University Press, 2006.

BROADBERRY Stephen N. et HARRISON Mark (dir.), *The economics of World War I*, Cambridge, Cambridge University Press, 2005, 345 p.

BULMER-THOMAS V., *The economic history of Latin America since independence*, 2<sup>e</sup> éd., Cambridge, Cambridge University Press, 2003.

BULMER-THOMAS V., COATSWORTH John H. et CORTÉS CONDE Roberto (dir.), *The Cambridge economic history of Latin America*, Cambridge ; New York, NY, Cambridge University Press, 2006.

BYRES Terence J., *Capitalism from above and capitalism from below: an essay in comparative political economy*, Houndmills, Basingstoke, Hampshire : New York, Macmillan Press ; St. Martin's Press, 1996.

COSAMALÓN AGUILAR Jesús Antonio, « Población y mercado laboral, 1827-1940 », in Carlos CONTRERAS CARRANZA (dir.), *Compendio de historia económica del Perú, Economía de la primera centuria independiente*, Lima, IEP - BCRP, 2011, vol.4.

CUEVA Agustín, *El desarrollo del capitalismo en América latina: ensayo de interpretación histórica*, 13<sup>e</sup> éd., México, Siglo Veintiuno, 1990.

DEUSTUA C. José R., « Guano, salitre y petróleo en la economía peruana, 1820-1930 », in *Compendio de historia económica del Perú, Economía de la primera centuria independiente*, Lima, IEP - BCRP, 2011, vol.4.

DÍAZ-ALEJANDRO Carlos F., « Latin America in the 1930s: the role of the periphery in world crisis », in Rosemary THORPE (dir.), *Latin America in the 1930s*, New York, St Martin's Press, 1984.

DUMONT Louis, *Homo aequalis I: Genèse et épanouissement de l'idéologie économique*, Nouvelle éd., Paris, Gallimard, 2008.

FIORI José Luís, « Estados, moedas e desenvolvimento », in José Luís FIORI (dir.), *Estados e moedas no desenvolvimento das nações*, 3<sup>e</sup> éd., Petrópolis, Editora Vozes, 2000.

FIORI José Luís, « De volta à questão da riqueza de algumas nações », in José Luís FIORI (dir.), *Estados e moedas no desenvolvimento das nações*, 3<sup>e</sup> éd., Petrópolis, Editora Vozes, 1999.

FURTADO Celso, *Formação econômica do Brasil*, 32<sup>e</sup> éd., São Paulo, Companhia economica nacional, 2005.

FURTADO Celso, *Desenvolvimento e subdesenvolvimento*, Rio de Janeiro, Fondo de Cultura, 1961.

GLADE William, « A América Latina e a economia internacional, 1870-1914 », in Leslie BETHELL (dir.), *História da América Latina, c.1870-1930*, Geraldo GERSON DE SOUZA (trad.), São Paulo, Edusp, 2001, vol.IV.

GODELIER Maurice, « Qu'est-ce que définir une « formation économique et sociale » : l'exemple des Incas », *La Pensée*, octobre 1971, n° 159, pp. 99-106.

HAUTCŒUR Pierre-Cyrille, *La Crise de 1929*, Paris, La Découverte, 2009.

LEWIS Colin M., « A indústria na América Latina antes de 1930 », in Leslie BETHELL (dir.), *História da América Latina: c.1870-1930*, Geraldo GERSON DE SOUZA (trad.), São Paulo, Edusp, 2001, vol.IV.

MAMIGONIAN Armen, « A América Latina e a economia mundial: notas sobre os casos chileno, mexicano e brasileiro », *Geosul*, 1999, vol. 14, n° 28, pp. 139-151.

MARINI Ruy Mauro, *América Latina, dependencia y globalización*, 1<sup>re</sup> éd., México, D.F., Siglo Veintiuno Editores, 2015.

MONSALVE Martín, « Industria y mercado interno, 1821-1930 », in *Compendio de historia económica del Perú, Economía de la primera centuria independiente*, Lima, IEP - BCRP, 2011, vol.4.

MORENA Édouard, « Une question agraire pour le XXIème siècle ? Henry Bernstein et les « études agraires critiques » », *Contretemps [en ligne]*, 20 juin 2019, consulté le 28 mars 2023, URL : [https://www.contretemps.eu/henry-bernstein-agriculture-capitalisme/#\\_ftnref8](https://www.contretemps.eu/henry-bernstein-agriculture-capitalisme/#_ftnref8).

PENNANO Guido, *La Economía del Caucho*, Iquitos, CETA, 1988.

POLANYI Karl, ARENSBERG Conrad M. et PEARSON Harry W. (dir.), *Trade and Markets in the Early Empires. Economies in History and Theory*, Glencoe, The Free Press, 1957.

ROSE Adam, « Les ouvriers agricoles et la réforme agraire en Europe centrale », *Revue Internationale du Travail*, septembre 1928, XVIII, n° 3, pp. 321-352.

ROSTOW W. W., *The stages of economic growth: a non-communist manifesto*, 3<sup>e</sup> éd., Cambridge [England]; New York, Cambridge University Press, 1990.

SALINAS Alejandro, « Las finanzas públicas entre 1824 y 1930 », in *Compendio de historia económica del Perú, Economía de la primera centuria independiente*, Lima, IEP, 2011, vol.4.

TAYLOR Alan, « Foreign Capital Flows », in Victor BULMER-THOMAS, John H. COATSWORTH et Roberto CORTÉS CONDE (dir.), *The Cambridge Economic History of Latin America, Vol. II. The Long Twentieth Century*, Cambridge, Cambridge University Press, 2006.

THORP Rosemary, « A América Latina e a economia internacional, da Primeira Guerra Mundial à Grande Depressão », in Leslie BETHELL (dir.), *História da América Latina, c. 1870-1930*, Geraldo GERSON DE SOUZA (trad.), São Paulo, Edusp, 2001, vol.IV.

THORP Rosemary et BERTRAM Geoffrey, *Peru 1890-1977: Growth and Policy in an Open Economy*, Londres, Macmillan Press, 1978.

## 5. Biologie

ÁLVAREZ PELÁEZ Raquel, « Eugenesia y control social », *Asclepio: Revista de historia de la medicina y de la ciencia*, 1988, vol. 40, n° 2, pp. 29-80.

BUICAN Denis, *Darwin et l'épopée de l'évolutionnisme*, Paris, Perrin, Synthèses Historiques, 2012.

DUPOUEY Patrick, *Épistémologie de la biologie. La connaissance du vivant*, Paris, Armand Colin, 128, 2005.

FISCHER Jean-Louis, « L'essor de la biologie au XIXe siècle », in Thomas LEPÉLTIER (dir.), *Histoire et philosophie des sciences*, Paris, Éditions Sciences Humaines, 2013, pp. 52-67.

FUNES Patricia et ANSALDI Waldo, « Patologías y rechazos. El racismo como factor constitutivo de la legitimidad política del orden oligárquico y la cultura política latinoamericana », *Cuicuilco. Revista de la Escuela Nacional de Antropología e Historia*, 1994, vol. 1, n° 2, pp. 193-229.

GUILLO Dominique, « Les usages de la biologie en sciences sociales: Comparaison entre le naturalisme socio-anthropologique du dix-neuvième siècle et celui d'aujourd'hui », *Revue européenne des sciences sociales*, 15 juin 2012, n° 50-1, pp. 191-226.

GUILLO Dominique, *Les figures de l'organisation*, Paris, PUF, 2003.

GUMFLOWICZ Ludwig, *La lutte des races : études sociologiques*, Charles BAYE (trad.), Paris, Librairie Guillaumin et Compagnie, 1893.

HUXLEY Julian et HADDON Alfred Cort, *We Europeans: A Survey of « racial » Problems*, New York, Harper & Bros., 1936.

KOCH Alexander, BRIERLEY Chris, MASLIN Mark M. et LEWIS Simon L., « Earth system impacts of the European arrival and Great Dying in the Americas after 1492 », *Quaternary Science Reviews*, mars 2019, vol. 207, pp. 13-36.

LECOURT Dominique, *Lyssenko. Histoire réelle d'une « science prolétarienne »*, Paris, La Découverte, Théorie, 1976.

LEWIS Simon L. et MASLIN Mark A., « L'an 1610 de notre ère. Une date géologiquement et historiquement cohérente pour le début de l'Anthropocène », in *Penser l'Anthropocène*, Paris, Presses de Sciences Po, 2018, pp. 77-95.

NORMANDIN Sebastian et WOLFE Charles T. (dir.), *Vitalism and the scientific image in post-enlightenment life science, 1800-2010*, New York, Springer, 2013.

PEIRETTI-COURTIS Delphine, *Corps noirs et médecins blancs. La fabrique du préjugé racial, XIXe-XXe siècles*, Paris, La Découverte, 2021.

ROGER Jacques, « Présentation », *Revue de Synthèse*, décembre 1979, n° 95-96.

## 6. Philosophie et Littérature

ALAIN (Émile Chartier), *Propos sur le bonheur*, Paris, Gallimard, 1928.



- ARENDRT Hannah, *La crise de la culture : Huit exercices de pensée politique*, Patrick LÉVY (trad.), Paris, Gallimard, Coll. folio/essais, n° 113, 2013.
- BOIDIN Capucine, « Etudes décoloniales et postcoloniales dans le débat français », *Cahier des Amériques Latines*, 2009, n° 63, pp. 129-141.
- BOIDIN Capucine et HURTADO LÓPEZ Fátima, « La philosophie de la libération et le courant décolonial », *Cahier des Amériques Latines*, 2009, n° 62, pp. 17-22.
- BRETON André, *Manifestes du surréalisme*, Paris, Gallimard, 1969.
- CASANOVA Pascale, *The world republic of letters*, Cambridge, Mass, Harvard University Press, 2004.
- CASTRO-GÓMEZ Santiago et GROSFOGUEL Ramón (dir.), *El giro decolonial: reflexiones para una diversidad epistémica más allá del capitalismo global*, Bogotá, D.C, Siglo del Hombre Editores : Universidad Central, 2007.
- CASTRO-KLAREN Sara, « Posting letters : writing in the Andes and the paradoxes of the postcolonial debate », in M. MORAÑA, Enrique D. DUSSEL et C. A. JÁUREGUI (dir.), *Coloniality at large*, Duke University Press., Londres, 2008, pp. 130-157.
- CORTES Martin, *Un nuevo marxismo para América Latina: José Aricó: traductor, editor, intelectual*, Buenos Aires, Siglo XXI Editores, 2015.
- DELEUZE Gilles et GUATTARI Félix, « Qu'est-ce qu'une littérature mineure? », in *Kafka: pour une littérature mineure*, Paris, Les Éditions de Minuit, Collection Critique, 2013.
- DELEUZE Gilles et GUATTARI Félix, *L'anti-Œdipe*, Paris, Éd. de Minuit, 2012.
- DELHOM Joël, « Aproximación a las fuentes del pensamiento filosófico y político de Manuel González Prada: un bosquejo de biografía intelectual », *Iberoamericana (2001-)*, 2011, vol. 11, n° 42, pp. 21-42.
- DELHOM Joël, « Ambigüités de la question raciale dans les essais de Manuel González Prada », in Victorien LAVOU (dir.), *Les Noirs et le discours identitaire latino-américain*, Perpignan, CRILAUP / Presses Universitaires de Perpignan, 1997, pp. 13-39.
- DEMALDENT Jean-Marie, « Positivism et marxisme », *Raison présente*, 1978, vol. 45, n° 1, pp. 53-81.
- DEWEY John, « The Need for a Recovery of Philosophy », in *Creative Intelligence. Essays in the pragmatic attitude*, New York, Henry Holt and Company, 1917, pp. 3-69.
- D'HONDT Jacques et LI VIGNI Fiorinda, *Présences du matérialisme*, Paris, L'Harmattan, 1999.
- DICKINSON Edward Ross, « Reflections on Feminism and Monism in the Kaiserreich, 1900-1913 », *Central European History*, 2001, vol. 34, n° 2, pp. 191-230.

DUCHARME Daniel et EID Paul, *La notion de race dans les sciences et l'imaginaire raciste : la rupture est-elle consommée ?*, Québec, Commission des droits de la personne et des droits de la jeunesse, 2005, URL :

[file:///home/user/T%C3%A9%C3%A9chargements/race\\_science\\_imaginaire\\_raciste.pdf](file:///home/user/T%C3%A9%C3%A9chargements/race_science_imaginaire_raciste.pdf).

DUSSEL Enrique D., *Siete ensayos de filosofía de la liberación: hacia una fundamentación del giro decolonial*, Madrid, Editorial Trotta, S.A., 2020.

EAGLETON Terry, *Marxism and Literary Criticism*, 2<sup>e</sup> éd., Abingdon, Oxon, Taylor and Francis, 2003.

FOGLIA Aurélie, « Préambule », *Romantisme*, 2016, vol. 172, n° 2, pp. 4-12.

FOUCAULT Michel, *Naissance de la biopolitique : Cours au collège de France*, Paris, Seuil, 2004.

FOUCAULT Michel, *La Volonté de savoir*, 1<sup>re</sup> éd., Paris, Gallimard, 1976.

GENEVOIS Danièle et LE GODINEC Bernard, *Aspects de la pensée hispano-américaine : 1898-1930*, Rennes, Publications de l'université de Haute-Bretagne, 1974.

GILMAN Claudia, « Bio-Policies Undergoing Transformation: Bodies and Ideas of American Identities », in Mario J. VALDÉS et Djelal KADIR (dir.), *Literary Cultures of Latin America: A Comparative History, Vol.3*, Oxford, Oxford University Press, 2004.

GIRAUDOUX Jean, *Pleins pouvoirs*, Paris, Gallimard, 1939.

GOUVEIA Regiane Cristina, *América Latina enferma: racismo e positivismo no pensamento político latino-americano em fins do século XIX e início do século XX*, Rio de Janeiro, Casa Oswaldo Cruz - FIOCRUZ, 2016.

GROSGOUEL Ramón, « Developmentalism, Modernity, and Dependency Theory in Latin America », in Mabel MORAÑA, Enrique DUSSEL et Carlos A. JÁUREGUI (dir.), *Coloniality at Large*, Durham, Duke University Press, 2008, pp. 307-332, doi:10.1515/9780822388883-013.

HARDT Michael et NEGRI Antonio, *Commonwealth*, Cambridge, Mass, Belknap Press of Harvard University Press, 2009.

HARTSOCK Nancy, « The Feminist Standpoint: developing the ground for a specifically feminist historical materialism », in Sandra HARDING et Merrill B. HINTIKKA (dir.), *Discovering Reality. Feminist Perspectives on Epistemology, Metaphysics, Methodology, and Philosophy of Science*, Dordrecht, Reidel, 1983.

HEGEL Georg Wilhelm Friedrich, *Esthétique, t.2*, Charles BÉNARD (trad.), Paris, Le livre de poche, 1997.

HUGO Victor, *Paris-Guide. Par les principaux écrivains et artistes de la France ; introduction par Victor Hugo*, Paris, Librairie Internationale, 1867.

- HUIDOBRO Vicente, « Non Serviam », in Jorge SCHWARTZ (dir.), *Vanguardias Latino-americanas, polemicas, manifiestos y textos críticos*, Mexico, Fondo de Cultura Económica, 2002, pp. 1294-1295.
- LACAN Jacques, *Séminaire, t.I. Écrits techniques de Freud (1953-1954)*, Paris, Seuil, 1975.
- LADRIÈRE Jean, « Karl Popper, Misère de l'historicisme », *Revue Philosophique de Louvain*, 1960, vol. 58, n° 60, pp. 632-636.
- LAUFER Laurie, *L'énigme du deuil*, 1<sup>re</sup> éd., Paris, Presses Univ. de France, 2006.
- LE BON Thomas, « Le travailleur taylorien : une « figure » dépassée ? », *L'Homme & la Société*, 2015, vol. 195-196, n° 1-2, pp. 87-102.
- LEBLANC Jean-Ganesh, *L'intersectionnalité comme opportunité ? Analyse de la domination au travers des études féministes radicales aux États-Unis*, Lyon, Institut d'Études Politiques - Sciences Po Lyon, 2014.
- LEBLOND Aude, *Poétique du roman-fleuve de Jean-Christophe à Maumort*, Paris, Université Sorbonne Nouvelle - Paris III, 2010.
- LEBLOND Aude, « La tentation de l'épique dans le roman-fleuve de Romain Rolland à Martin du Gard », consulté le 6 juin 2023, URL : <file:///home/user/T%C3%A9l%C3%A9chargements/roman-fleuve%20et%20e%CC%81pope%CC%81e.pdf>.
- LECOURT Dominique, *Ensayo sobre la posición de Lenin en filosofía*, 2<sup>e</sup> éd., México, Siglo Veintiuno, 1979.
- LEMINSKI Paulo, *Paulo Leminski - Melhores poemas*, São Paulo, Global Editora, 2002.
- LOFTHOUSE Richard A., *Vitalism in modern art, c. 1900-1950: Otto Dix, Stanley Spencer, Max Beckmann and Jacob Epstein*, Lewiston, NY, E. Mellen Press, 2005.
- LÓPEZ LENCI Yazmín, *El laboratorio de la vanguardia literaria en el Perú. Trayectoria de una génesis a través de las revistas culturales de los años veinte*, Lima, Horizonte, 1999.
- LÖWY Michael, « Rosa Luxemburg et le communisme », *Actuel Marx*, 2010, vol. 48, n° 2, pp. 22-32.
- LÖWY Michael, « Mannheim et le marxisme : idéologie et utopie », *Actuel Marx*, 2008, vol. 43, n° 1, pp. 42-49.
- LÖWY Michael, *As aventuras de Karl Marx contra o barão de Münchhausen*, São Paulo, Cortez, 2000.
- LÖWY Michaël, « Lukács : un marxisme de la subjectivité révolutionnaire », *Nouvelles Fondations*, mars 2006, n° 3/4, pp. 150-154.
- LÖWY Michaël, « Georg Lukács e Georges Sorel », *Crítica Marxista*, 1997, n° 4, pp. 113-122.

LÖWY Michael et SAYRE Robert, *Révolte et mélancolie: le romantisme à contre-courant de la modernité*, Paris, Payot, Critique de la politique Payot, 1992.

LUKÁCS Georg, *A teoria do romance: um ensaio histórico-filosófico sobre as formas da grande épica*, José Marcos MACEDO (trad.), 1<sup>re</sup> éd., São Paulo, Livraria Duas Cidades, 2003.

MANRIQUE Nelson, *La piel y la pluma: escritos sobre literatura, etnicidad y racismo*, Lima, CiDiAG, 1999.

MARTIN Gerald, « A literatura, a arte e a música da América Latina, 1870-1930 », in Leslie BETHELL (dir.), *História da América Latina de 1870 a 1930*, Geraldo GERSON DE SOUZA (trad.), São Paulo, Brasília, EDUSP Imprensa Oficial Fundação Alexandre de Gusmão, 2002, pp. 489-578.

MIGNOLO Walter D., *Local histories/global designs: coloniality, subaltern knowledges, and border thinking*, Nachdr., Princeton, NJ, Princeton Univ. Press, Princeton studies in culture, power, history, 2000, 371 p.

MORETTI Franco, *The Modern Epic: the world-system from Goethe to García Márquez*, London ; New York, Verso, 1996.

MÜNSTER ARNO et MASCARO QUERIDO Fabio, *Le marxisme ouvert et écologique de Michael Löwy : hommage à un intellectuel nomade*, Paris, l'Harmattan, 2019.

MUSIL Robert, *Essais*, Philippe JACOTTET (trad.), Paris, Seuil, 1978.

NERUDA Pablo, *Confieso que he vivido*, Barcelona, Seix Barral, 1984.

NUÑEZ Estuardo, *La literatura peruana en el siglo XX*, Mexico, Editorial Pormaca, 1965.

PACHÓN SOTO Damián, « Modernité et colonialité du savoir, du pouvoir, des êtres », *Cahier des Amériques Latines*, 2009, n° 62, pp. 47-57.

PATNAIK Prabhat, « Historicism and Revolution », *Social Scientist*, février 2004, vol. 32, n° 1/2, pp. 30-41.

PÉRIGNON Sylvain, « Marxisme et positivisme », *L'Homme et la société*, 1968, vol. 7, n° 1, pp. 161-169.

POPPER Karl, *Misère de l'historicisme*, Hervé ROUSSEAU (trad.), Paris, Plon, 1956.

PORRAS BARRENECHEA Raúl, *Los cronistas del Perú*, Lima, Banco de Crédito del Perú, 1986.

QUESADA Ernesto, « El Desarrollo social hispanoamericano », *Revista de Filosofía [Buenos Aires]*, novembre 1917, Año III, IV.

REAL DE AZÚA Carlos, « Prólogo », in *Ariel. Motivos de Proteo*, 2<sup>e</sup> éd., Caracas, Fundación Biblioteca Ayacucho, 1985.

REYNOLDS Andrew, « What is historicism? », *International Studies in the Philosophy of Science*, 1999, vol. 13, n° 3, pp. 275-287.

RIGOULOT Pierre, « Le fou d'amour et le prix Nobel », *Commentaire*, 2020, Numéro 170, n° 2, pp. 437-444.

ROUANET S. P., « Irrationalism and Myth in Georges Sorel », *The review of politics*, janvier 1964, vol. 26, n° 1, pp. 45-69.

SAID Edward W., *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, Catherine MALAMOUD (trad.), Paris, Éditions du Seuil, 2005.

SARLO Beatriz, *Una modernidad periférica: Buenos Aires, 1920 y 1930*, Buenos Aires, Ediciones Nueva Visión, 1988.

SAYRE Robert et LÖWY Michael, « Marx, Engels et les écrivains romantiques », *Revista Em Pauta*, 15 août 2018, vol. 16, n° 41.

SCHWARTZ Jorge, *Las vanguardias latinoamericanas. Textos programáticos y críticos*, México, Fondo de Cultura Económica, 2002.

SCOTT Joan, « Genre : Une catégorie utile d'analyse historique », *Les Cahiers du GRIF*, Éléni VARIKAS (trad.), 1988, vol. 37, n° 1, pp. 125-153.

SÉRIOT Patrick, « Ethnos et demos : la construction discursive de l'identité collective », *Langage & société*, 1997, n° 79, pp. 39-51.

TERTULIAN Nicolas, « Jacques D'Hondt interprète de Marx », *Revue de métaphysique et de morale*, 2015, vol. 88, n° 4, pp. 521-530.

VARGAS LLOSA Mario, *La utopía arcaica: José María Arguedas y las ficciones del indigenismo*, 1<sup>re</sup> éd., Madrid, Santillana, 2011.

VERANI Hugo (dir.), *Las vanguardias literarias en Hispano-América (Manifiestos, proclamas y otros escritos)*, 3<sup>e</sup> éd., Mexico, Fondo de Cultura Económica, 1995.

WILLIAMS Gareth, *The Other Side of the Popular: Neoliberalism and Subalternity in Latin America*, Durham, Duke University Press, 2002.

## 7. Sociologie – Anthropologie

BAGLA Lusin, *Sociologie des organisations*, Paris, La Découverte, 2003.

BALANDIER Georges, *Sens et puissance. Les Dynamiques sociales*, 1<sup>re</sup> éd., Paris, PUF, 1971.

- BAUDELLOT Christian, ESTABLET Roger et MALEMORT Jacques, *La petite bourgeoisie en France*, Paris, Maspero, 1974.
- BOUDON Raymond, « Protestantisme et capitalisme. Bilan d'une controverse », *Commentaire*, 1999, Numéro 88, n° 4, pp. 807-818.
- BOURDIEU Pierre, *Les règles de l'art: genèse et structure du champ littéraire*, Éd. revue et Corrigée., Paris, Éditions du Seuil, 2015.
- BOURDIEU Pierre, « L'illusion biographique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1986, vol. 62, n° 1, pp. 69-72.
- BURAWOY Michael, *The Politics of Production: Factory Regimes under Capitalism and Socialism*, London, Verso, 1985.
- BUSINO Giovanni, « Le passage des sociétés traditionnelles aux sociétés industrielles quelques réflexions pour un débat », in *La permanence du passé*, Genève, Librairie Droz, 1986, pp. 49-65.
- CAILLÉ Alain et DUFOIX Stéphane (dir.), *Le tournant global des sciences sociales*, Paris, La Découverte, Collection Bibliothèque du MAUSS, 2013.
- DARMANGEAT Christophe, *Le communisme primitif n'est plus ce qu'il était*, 2<sup>e</sup> éd., Toulouse, Smolny, 2012.
- DUCROS Albert, « La notion de race en anthropologie physique : évolution et conservatisme », *Mots*, 1992, n° 33.
- DURKHEIM Émile, *De la division du travail social*, Paris, Presses Universitaires de France, 2013.
- DURKHEIM Émile, *Les règles de la méthode sociologique [1894]*, 16<sup>e</sup> éd., Paris, PUF, 1967.
- FRAZER James George, *Le rameau d'or*, Paris, Librairie Orientaliste, Paul Geulhuer, 1923.
- FRIEDMANN Georges, *Le Travail en miettes : Spécialisation et loisirs*, Paris, Gallimard, 1956.
- GODELIER Maurice, *Horizon, trajets marxistes en anthropologie*, Paris, Maspero, 1973.
- LÉVI-STRAUSS Claude, *Race et histoire*, Paris, Denoël, 2011.
- LÉVI-STRAUSS Claude, « A. Metraux, Les Incas », *L'Homme*, 1962, vol. 2, n° 2, pp. 139-140.
- LINHART Danièle, « Idéologies et pratiques managériales : du taylorisme à la précarisation subjective des salariés », *Revista Sociedade e Estado*, décembre 2013, vol. 28, n° 3, pp. 519-539.
- LINHART Danièle, *La modernisation des entreprises*, 3<sup>e</sup> éd., Paris, La Découverte, 2010.

LÖWY Michaël et SAYRE Robert, « Figures du romantisme anti-capitaliste : une tentative de typologie », *L'Homme et la société*, 1984, n° 73-74, pp. 147-172.

MANNHEIM Karl, *Ideology and utopia: an introduction to the sociology of knowledge*, Louis WIRTH et Edward SHILS (trad.), London, Routledge & Kegan Paul, 1979.

MICELI Sérgio, *Intelectuais e classe dirigente no Brasil (1920-1945)*, Rio de Janeiro, Difel, 1979.

MONTAGUE Ashley, « The Concept of Race », *American Anthropologist*, octobre 1962, vol. 64, n° 5, pp. 919-928.

PARSONS Talcott, *The social system*, Glencoe, The Free Press of Glencoe, 1951.

PEREIRA Irène, *Les grammaires de la contestation : un guide de la gauche radicale*, Paris, La Découverte, 2010.

PESTRE Dominique, *Introduction aux Science Studies*, Paris, La Découverte, 2006.

QUIJANO Aníbal, « Colonialidad del poder, eurocentrismo y América Latina », in Lander EDGARDO (dir.), *La colonialidad del saber. Eurocentrismo y ciencias sociales. Perspectivas latinoamericanas*, CLACSO (Consejo Latinoamericano de Ciencias Sociales), Buenos Aires, 2000, pp. 201-246.

QUIJANO Aníbal, *Imperialismo, clases sociales y estado en el Perú, 1890-1930*, Lima, Mosca Azul Editores, 1978.

RAMA Angel, *Transculturación narrativa en América Latina*, 2. ed., Buenos Aires, Ed. El Andariego, 2008, 346 p.

RAMA Ángel, *La ciudad letrada*, Montevideo, Arca, 1998.

RAPPIN Baptiste, « De la flânerie. Un improbable dialogue entre F.W. Taylor et W. Benjamin », *Actuel Marx*, 2021, vol. 69, n° 1, pp. 149-168.

RIBEIRO Darcy, *O Povo Brasileiro*, 2<sup>e</sup> éd., São Paulo, Companhia das Letras, 1995.

RIBEIRO Júlio César, *A geografia das formas espaciais de reprodução da existência humana ao longo do tempo à luz do materialismo histórico-geográfico*, Niterói, UFF, 2006.

SCHWARZ Roberto, « Acumulação literária e nação periférica », in *Um mestre na periferia do capitalismo: Machado de Assis*, 4<sup>e</sup> éd., São Paulo, Livr. Duas Cidades/Ed. 34, 2006.

SCHWARZ Roberto, « As ideias fora do lugar », in *Ao vencedor as batatas: forma literária e processo social nos inícios do romance brasileiro*, 5<sup>e</sup> éd., São Paulo, Duas Cidades/Editora 34, Coleção espírito crítico, 2000, pp. 11-31.

SEGATO Rita Laura, « Aníbal Quijano y la perspectiva de la colonialidad del poder », in Aníbal QUIJANO (dir.), *Des/colonialidad y bien vivir. Un nuevo debate en América Latina*, Lima, Universidad Ricardo Palma, 2014, pp. 35-72.

SIMAY Philippe, « Reconstruire la tradition. L'anthropologie philosophique de Walter Benjamin », *Cahiers d'anthropologie sociale*, 2008, vol. 4, n° 1, pp. 87-98.

SKINNER Quentin, « Meaning and Understanding in the History of Ideas », in *Visions of Politics : Regarding Method*, Cambridge ; New York, Cambridge University Press, 2002, pp. 57-89.

SKINNER Quentin, « Meaning and Understanding in the History of Ideas », *History and Theory*, 1969, vol. 8, n° 1.

SOBOUL Albert, *La Révolution française*, Nouvelle éd., Paris, PUF, 2014.

STOLCKE Verena, « Talking Culture. New Boundaries, New Rhetorics of Exclusion in Europe », *Current Anthropology*, 1995, vol. 1, n° 36, pp. 1-24.

TESTART Alain, *Le communisme primitif*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1985.

WEBER Max, « Les trois types purs de la domination légitime (Traduction d'Elisabeth Kauffmann) », *Sociologie*, 2014, vol. 5, n° 3, pp. 291-302.

ZAMORA BONILLA Javier, « Posibles lecturas de los epistolarios », *Revista de Estudios Orteguianos*, novembre 2008, n° 16-17, URL : <https://www.revistasculturales.com/articulos/82/revista-de-estudios-orteguianos/992/1/posibles-lecturas-de-los-epistolarios.html#txt1>.

« La notion de race. Déclaration adoptée à l'issue de la Conférence organisée par l'Unesco à Moscou en août 1964 », *Annales de Géographie*, 1965, vol. 74, n° 404.

## 8. Ouvrages et articles contemporains de Mariátegui

AGUIRRE MORALES Augusto, *El pueblo del Sol*, Garcilaso, 1924.

ANDRADE Oswaldo de, « O manifesto antropófago », in *Vanguarda européia e modernismo brasileiro: apresentação e crítica dos principais manifestos vanguardistas*, 3<sup>e</sup> éd., Petrópolis, Vozes, 1976.



- BARBA CABALLERO José A. et LÉVANO César, *La polémica: Haya de la Torre - Mariátegui*, 1<sup>re</sup> éd., Lima, s/e, 1979.
- BAUDIN Louis, *L'Empire socialiste des Inkas*, Paris, Université de Paris, 1928.
- BELAÚNDE Víctor Andrés, *El Perú antiguo y los modernos sociólogos*, Lima, Imprenta y Librería de San Pedro, 1908.
- BEUCHAT Henri, *Manuel d'archéologie américaine*, Paris, Picard, 1912.
- CASTRO POZO Hildebrando, *Nuestra comunidad indígena*, Lima, Editorial El Lucero, 1924.
- CROCE Benedetto, *Materialismo Storico ed Economia Marxista*, Bari, Giuseppe Laterza, 1921.
- CUNOW Heinrich, *La organización social del imperio de los incas [1895]*, Lima, Biblioteca de Antropología Peruana, 1933, n° 3.
- CUNOW Heinrich, *El sistema de parentesco peruano y las comunidades gentilicias de los incas [1890]*, Paris, Biblioteca de Antropología Peruana, 1929, n° 1.
- CUNOW Heinrich, *Las comunidades de aldea y de marca del Perú antiguo [1891]*, Paris, Biblioteca de Antropología Peruana, 1929, n° 2.
- DE MAN Henri, *Au-delà du marxisme*, Paris, Seuil, 1974.
- DE TORRE Guillermo, *Literaturas europeas de vanguardia*, Madrid, R. Caro Raggio, 1925.
- EASTMAN Max, *Marx, Lenin and the Science of Revolution*, 1<sup>re</sup> éd., s/l, G. Allen & Unwin, 1926.
- EASTMAN Max, *Depuis la mort de Lénine*, Paris, Gallimard, 1925.
- ECHEVERRÍA Esteban, « Antecedentes y primeros pasos de la revolución de Mayo », in *Obras Completas*, Buenos Aires, Imprentas y Librerías de Mayo, 1874, vol.V, pp. 243-266.
- FORD Henry, *Ma vie et mon œuvre*, Paris, Payot, 1925.
- GANDHI Mohandas Karamchand, *La Jeune Inde*, 1<sup>re</sup> éd., Paris, Stock, 1924.
- GANDHI Mohandas Karamchand, « The Doctrine of the Sword », *Young India*, 11 août 1920, consulté le 19 juin 2023, URL : <https://www.mkgandhi.org/mynonviolence/chap01.htm>.
- GOBETTI Piero, *Risorgimento senza eroi*, Turin, Edizioni del Baretto, 1926.
- GOBINEAU Arthur de, *Les religions et les philosophies dans l'Asie centrale, t.I*, 6<sup>e</sup> éd., Paris, Les Éditions CRES, 1923.
- GÓMEZ DE LA SERNA Ramón, *El Alba y otras cosas*, 1<sup>re</sup> éd., Madrid, Editor Calleja, 1923.

- GONZÁLEZ PRADA Manuel, *Paginas libres. Horas de Lucha*, Venezuela, Biblioteca Ayacucho, 1976.
- HANSTEIN Otfried Von, *The World if the Incas*, Anna BARWELL (trad.), Londres, Allen & Unwin, 1924.
- HAYA DE LA TORRE Víctor Raúl, *El antiimperialismo y el APRA*, 1<sup>re</sup> éd., Lima, Fondo Editorial del Congreso del Perú, 2010.
- HAYA DE LA TORRE Víctor Raúl, *Obras Completas, T.5*, Lima, Librería-Editorial J. Mejía Baca, 1976.
- HAYA DE LA TORRE Víctor Raúl, *Por la emancipación de América Latina*, Buenos Aires, M. Gleizer Editor, 1927.
- HAYA DE LA TORRE Víctor Raúl, « What is the APRA? », *The Labour Monthly*, décembre 1926, vol. 8, n° 12, pp. 756-759.
- HIDALGO Alberto, *Simplismo: poemas inventados*, Buenos Aires, El Inca, 1925.
- HIDALGO Alberto, HUIDOBRO Vicente et BORGES Jorge Luis (dir.), *Índice de la nueva poesia americana*, s/l, Sociedad de Publicaciones el Inca, 1926.
- JOYCE Thomas A., *Mexican Archaeologie*, Londres, Philip Lee Warner, 1914.
- JOYCE Thomas A., *South American Archaeology*, Londres, Macmillian, 1912.
- LAMAR SCHWEYER Alberto, *Biología de la democracia (ensayo de sociología americana)*, Miami, Ediciones Exodus, 2017.
- LUGONES Leopoldo, *La Grande Argentina*, Buenos Aires, Librería La Facultad, 1924.
- MEAD Charles William, *Old Civilization of Inca Land*, New York, American Museum Press, 1924.
- MELLA Julia Antonio, « ¿Qué es el ARPA? », in Julio César GUANCHE (dir.), *Mella. Textos Escogidos. Tomo I*, La Habana, Ediciones La Memoria, 2017, pp. 279-313.
- PARETO Vilfredo, *Les systèmes socialistes*, Paris, V. Giard & E. Brière, 1902.
- PRADO Y UGARTECHE Javier, *Estado Social del Perú durante la dominación española. Estudio histórico-sociológico*, Lima, Imp. Gil, 1941.
- RIVA-AGÜERO José de la, *Carácter de la literatura del Perú independiente*, Lima, Librería Francesa Científica, 1905.
- ROLLAND Romain, *Mahatma Gandhi*, Paris, Stock, 1926.
- ROLLAND Romain, *Au-dessus de la mêlée*, 39<sup>e</sup> éd., Paris, Librairie Paul Ollendorff, 1915.

- ROMAINS Jules, « Les sentiments unanimes et la poésie », *Le Penseur*, avril 1905.
- SCHKAFF Eugène, *La question agraire en Russie*, Paris, Rousseau & Cie, 1922.
- SOREL Georges, *Réflexions sur la violence*, Paris, Seuil, 1990.
- SOREL Georges, *Réflexions sur la violence*, Paris, Slatkine, 1981.
- SOREL Georges, « Defensa de Lenin », *Amauta*, mai 1927, n° 9, pp. 25-28.
- SOREL Georges, *Introduction à l'économie moderne*, 2<sup>e</sup> éd., Paris, Marcel Rivière, 1922.
- SOREL Georges, *De l'utilité du pragmatisme*, Paris, Marcel Rivière, 1921.
- SOREL Georges, *Les illusions du progrès*, 3<sup>e</sup> éd., Paris, Marcel Rivière, 1921.
- SOREL Georges, *Réflexions sur la violence*, 5<sup>e</sup> éd., Paris, Marcel Rivière, 1921.
- SOREL Georges et PRAT Michel, « Les intellectuels contre les ouvriers (1910) », *Mil neuf cent*, 2006, n° 24, n° 1, p. 153.
- SPENCE Lewis, *The Civilization of ancient Méjico*, Cambridge, Cambridge University Press, 1912.
- SPINDEN Herbert, *Ancient Civilization of Mexico and Central America*, New York, American Museum Press, 1917.
- TAYLOR Frederick Winslow, *The Principles of Scientific Management*, New York, Harpers and Brothers Publishers, 1911.
- TELLO Júlio C., *Introducción a la historia antigua del Perú*, Lima, San Martín, 1921.
- UEXKÜLL Jakob Von, *Ideas para una concepción biológica del mundo*, Ramón María TENREIRO (trad.), Madrid, Calpe, 1922.
- UGARTE César, *Bosquejo de la Historia Económica del Perú*, Lima, Banco Central de Reserva del Perú, 1926.
- UNAMUNO Miguel de, « El caballero de la triste figura », *La España Moderna*, 1 novembre 1896, pp. 22-40.
- VALCÁRCEL Luís E., *Del ayllu al imperio*, Lima, Editorial Garcilaso, 1925.
- VANDERMONDE Charles Augustin, *Essai sur la manière de perfectionner l'espèce humaine*, Paris, Vincent, 1756.
- VILLARÁN Manuel Vicente, *Estudios sobre la educación nacional*, Lima, s/e, 1922.

## 9. Entrées de dictionnaire et d'encyclopédie

AMSELLE Jean-Loup, « Ethnie », in *Encyclopædia Universalis [en ligne]*, consulté le 9 janvier 2023, URL : <http://www.universalis-edu.com/encyclopedie/ethnie/>.

ASOCIACIÓN DE ACADEMIAS DE LA LENGUA ESPAÑOLA, « Huachafita », in *Diccionario de americanismos*, consulté le 25 juillet 2023, URL : <https://www.asale.org/damer/huachafita>.

ASSOUN Paul-Laurent, « Vie / Vitalisme », in *Dictionnaire Critique du Marxisme*, Paris, PUF, 1998, pp. 1201-1203.

BAILLY A., EGGER E., SÉCHAN L. et CHANTRAINE P., *Dictionnaire grec-français*, 16<sup>e</sup> éd., Paris, Hachette, 1950.

BALARD Michel, « Condottiere », in *Encyclopædia Universalis [en ligne]*, consulté le 15 juin 2023, URL : <http://www.universalis-edu.com/encyclopedie/condottieri/>.

BALIBAR Étienne, « Division du travail manuel et intellectuel », in Gérard BENSUSSAN et Georges LABICA (dir.), *Dictionnaire Critique du Marxisme*, Paris, PUF, 1998, pp. 343-348.

BENSUSSAN Gérard, « Volontarisme », in *Dictionnaire Critique du Marxisme*, Paris, PUF, 1998, pp. 1210-1211.

BENSUSSAN Gérard, « Crises du marxisme », in *Dictionnaire Critique du Marxisme*, Paris, PUF, 1998, pp. 259-270.

BÉRENGER Jean, « STAMBOLIJSKI Alexandre (1879-1923) », in *Encyclopædia Universalis [en ligne]*, consulté le 16 juin 2023, URL : <http://www.universalis-edu.com/encyclopedie/alexandre-stambolijski/>.

BOUSSEDRA Saliha, « Féminisme », in Jean-Numa DUCANGE, Razmig KEUCHEYAN et Stéphanie ROZA (dir.), *Histoire globale des socialismes, XIX<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècle*, Paris, Presses Universitaires de France, 2021, pp. 252-263.

CABOT Bastien, « Racisme », in Jean-Numa DUCANGE, Razmig KEUCHEYAN et Stéphanie ROZA (dir.), *Histoire Globale des Socialismes XIX<sup>e</sup> - XXI<sup>e</sup> siècle*, Paris, PUF, 2021, pp. 498-510.

CAIRE Guy, « Capitalisme », in Gérard BENSUSSAN et Georges LABICA (dir.), *Dictionnaire Critique du Marxisme*, Paris, PUF, 1998, pp. 145-150.

CAIRE Guy, « Taylorisme », in Gérard BENSUSSAN et Georges LABICA (dir.), *Dictionnaire Critique du Marxisme*, Paris, PUF, 1998, pp. 1127-1128.

CORALLO Jean-François, « Stratégie/tactique », in *Dictionnaire Critique du Marxisme*, Paris, PUF, 1998, pp. 1094-1096.

DARMANGEAT Christophe, « Communisme primitif », in Patrick SAVIDAN (dir.), *Dictionnaire des inégalités et de la justice sociale*, Paris, PUF, 2018.

DREYFUS Michel, « MUNZENBERG Willy. Pseudonymes : HERFURT, A. SONNENBURG, STUDZINSKY », in *Le Maitron. Dictionnaire biographique [en ligne]*, 2010, consulté le 18 juillet 2023, URL : <https://maitron.fr/spip.php?article74000>.

FERNÁNDEZ-DÍAZ Oswaldo, « Mariateguisme », in *Dictionnaire Critique du Marxisme*, Paris, PUF, 1998, pp. 710-713.

FIRST BLACKS IN THE AMERICAS, « Ladinos and Bozales », *Dominican Studies Institute*, 30 novembre 2022, URL : <http://www.firstblacks.org/en/summaries/arrival-02-ladinos-and-bozales/#page-1>.

GALLISSOT René, « Impérialisme », in *Dictionnaire Critique du Marxisme*, Paris, PUF, 1998, pp. 574-593.

GÉRAUD Marie-Odile, LESERVOISIER Olivier et POTTIER Richard, « Ethnie », in *Les notions clés de l'ethnologie*, 4<sup>e</sup> éd., Paris, Armand Colin, 2016, pp. 67-79.

GÉRAUD Marie-Odile, LESERVOISIER Olivier et POTTIER Richard, « Sociétés traditionnelles », in *Les notions clés de l'ethnologie*, 4<sup>e</sup> éd., Paris, Armand Colin, 2016, pp. 53-65.

GÉRAUD Marie-Odile, LESERVOISIER Olivier et POTTIER Richard, « Fait social total », in *Les notions clés de l'ethnologie*, Paris, Armand Colin, 2016, vol.4, pp. 187-199, URL : <https://www.cairn.info/les-notions-cles-de-l-ethnologie--9782200615550-p-187.htm>.

KLAUBER Véronique, « UNANIMISME, littérature », in *Encyclopædia Universalis [en ligne]*, consulté le 13 juin 2023, URL : <http://www.universalis-edu.com/encyclopedie/unanimisme-litterature/>.

LABICA Georges, « Fusion », in *Dictionnaire Critique du Marxisme*, Paris, PUF, 1998, pp. 496-499.

LABICA Georges, « Division du travail », in Gérard BENSUSSAN et Georges LABICA (dir.), *Dictionnaire Critique du Marxisme*, Paris, PUF, 1998, pp. 340-343.

LABICA Georges, « Petite bourgeoisie / Classe(s) moyenne(s) », in *Dictionnaire Critique du Marxisme*, Paris, PUF, 1998, pp. 864-870.

LALANDE André, « Mythe », in *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, Paris, PUF, 1926, p. 665.

LAMBERT Jacques, « Caudillisme », in *Encyclopædia Universalis [en ligne]*, consulté le 19 octobre 2023, URL : <https://www-universalis-edu-com.bibelec.univ-lyon2.fr/encyclopedie/caudillisme/>.

LARA Philippe DE, « Historicisme », in *Dictionnaire Critique du Marxisme*, Paris, PUF, 1998, pp. 542-545.

LÖWY Michaël, « Romantisme », in Georges LABICA et Gérard BENSUSSAN (dir.), *Dictionnaire Critique du Marxisme*, Paris, PUF, 1998, pp. 1020-1021.

- MAGDOFF Harry, « Colonialism (1763-c. 1970) », in *Encyclopaedia Britannica*, 1974, pp. 893-894.
- MARTÍNEZ ANDRADE Luis, « Mariátegui, José Carlos (1894-1930) », in *Histoire globale des socialismes*, Élisabeth LAGASSE (trad.), Paris, Presses Universitaires de France, 2021, pp. 973-981.
- MATHIEU Anne, PRUGNOT Jean et RACINE Nicole, « PAZ Magdeleine [MARX Magdeleine, née LEGENDRE] », in *Le Maitron. Dictionnaire biographique [en ligne]*, 2010, consulté le 21 juin 2023, URL : <https://maitron.fr/spip.php?article125240>.
- McEWAN Gordon Francis, « Ayllu », in Jay KINSBRUNER et Erick D. LANGER (dir.), *Encyclopedia of Latin American History and Culture*, Detroit, Charles Scribner's Sons, 2008, vol.1, pp. 417-418.
- McEWAN Gordon Francis, « Tahuantinsuyu », in *Encyclopedia of Latin American History and Culture*, Detroit, Charles Scribner's Sons, 2008, vol.6, p. 5.
- MELGAR BAO Ricardo, « Indoamérica », in Horacio CERUTTI GLUSBERG (dir.), *Diccionario de Filosofía Latinoamericana*, México, Universidad Autónoma del Estado de México, 2000, pp. 212-213.
- MERCIER-JOSA Solange, « Praxis », in *Dictionnaire Critique du Marxisme*, Paris, PUF, 1998, pp. 908-912.
- PATY Michel, « Positivismisme », in *Dictionnaire Critique du Marxisme*, Paris, 1998, PUF, pp. 896-898.
- RACINE Nicole, « Fréville Jean. Pseudonyme d'Eugène Schkaff », in *Le Maitron. Dictionnaire biographique [en ligne]*, 2009, consulté le 28 mars 2023, URL : <https://maitron.fr/spip.php?article50776>.
- REAL ACADEMIA ESPAÑOLA, « Bozal », in *Diccionario de la lengua española [versión 23.5 en línea]*, consulté le 30 novembre 2022, URL : <https://dle.rae.es/bozal>.
- REAL ACADEMIA ESPAÑOLA, « Curaca », in *Diccionario de la lengua española [versión 23.5 en línea]*.
- RIBEIL Georges, « Généalogie des organisations syndicales », in *Le Maitron. Dictionnaire biographique [en ligne]*, 2018, URL : <https://maitron.fr/spip.php?article201454>.
- ROBELIN Jean, « Orthodoxie », in *Dictionnaire Critique du Marxisme*, Paris, PUF, 1998, pp. 827-832.
- SFEZ Gérard, « Traditions », in Gérard BENSUSSAN et Georges LABICA (dir.), *Dictionnaire Critique du Marxisme*, Paris, PUF, 1998, pp. 1159-1160.
- TARTAKOWSKY Danielle, « Mutuellisme », in *Dictionnaire Critique du Marxisme*, Paris, PUF, 1998, pp. 781-782.

TOSEL André, « Dia-Mat », in *Dictionnaire Critique du Marxisme*, Paris, PUF, 1998, pp. 322-323.

TOSEL André, « Reflet », in *Dictionnaire Critique du Marxisme*, Paris, PUF, 1998, pp. 974-976.

WOLIKOW Serge, « Semard, Pierre », in *Le Maitron. Dictionnaire biographique [en ligne]*, 2008, consulté le 15 juin 2023, URL : <https://maitron.fr/spip.php?article8625>.

« Prétorianisme », in *Centre National des Ressources Textuelles et Lexicales [en ligne]*, URL : <https://www.cnrtl.fr/definition/pr%C3%A9torianisme>.





# Table des matières

Remerciements.....	3
<b>Sommaire.....</b>	<b>7</b>
Liste des abréviations.....	12
Note préliminaire.....	15
<b>Introduction.....</b>	<b>19</b>
<b>La circulation de l'œuvre de José Carlos Mariátegui.....</b>	<b>25</b>
Publications de Mariátegui.....	26
Lectures péruviennes.....	32
Lectures latino-américaines.....	35
<b>Une lecture iconique : Mariátegui d'image en image.....</b>	<b>40</b>
<b>Problématique et définition des termes du sujet.....</b>	<b>47</b>
Méthodologie.....	50
<b>Prolégomènes.....</b>	<b>55</b>
<b>José Carlos Mariátegui : Nation et Révolution à la périphérie du</b>	
<b>capitalisme.....</b>	<b>57</b>
L'« âge de pierre ».....	58
Le voyage européen.....	64
Mariátegui : figure du mouvement ouvrier.....	69
<b>1<sup>ère</sup> Partie. Économie.....</b>	<b>75</b>
<b>Chapitre 1. Le Pérou et l'Amérique latine dans l'économie mondiale.....</b>	<b>81</b>
A. L'Amérique latine et le monde en transition : de 1870 à 1914.....	84
B. Transformations liées à la Première Guerre mondiale et transition	
hégémonique.....	93
C. L'économie péruvienne (1900-1930).....	100
<b>Chapitre 2. La « réalité péruvienne » comme formation économique-</b>	
<b>sociale.....</b>	<b>109</b>
A. Le fait économique comme base d'un programme national d'études.....	111
Diagnostic d'un manque de connaissances et production de données.....	113
Le « problème primaire du Pérou » : définition économique-sociale.....	121
B. Le modèle économique comme matrice des conflits sociaux.....	126
La superposition de « trois économies ».....	128

La formation économique-sociale péruvienne comme structure à dominante capitaliste.....	135
Impérialisme et bourgeoisie nationale.....	140
<b>Chapitre 3. Lutte des classes et analyse de conjoncture dans l'œuvre de José Carlos Mariátegui.....</b>	<b>155</b>
A. Le monde comme toile de fond.....	157
Nationalisme et internationalisme.....	160
La stabilisation du capitalisme.....	172
Rationalisation et exacerbation des contradictions capitalistes.....	182
B. <i>Amauta</i> et <i>Labor</i> : les différents registres de l'économie.....	189
Politique.....	191
Documentation.....	198
Théorie.....	203
C. Organisation du travail et classes sociales.....	209
<b>Conclusion.....</b>	<b>223</b>
<b>2<sup>ème</sup> Partie. Biologie et histoire.....</b>	<b>227</b>
<b>Chapitre 4. Biologie et « race(s) ».....</b>	<b>233</b>
A. La biologie comme science maîtresse.....	236
Biologie et sciences sociales au tournant du XX <sup>e</sup> siècle.....	238
La biologie chez Mariátegui.....	248
B. Racisme .....	264
Passages incriminés.....	264
Revue de littérature.....	274
C. ... et théorie matérialiste de la « race ».....	287
Un sous-bassement matérialiste.....	288
« El Problema de las Razas en América Latina ».....	296
Excursus : Mariátegui et le féminisme.....	303
« Âge de pierre » et conservatisme.....	304
Féminisme et révolution.....	308
<b>Chapitre 5. Vitalisme et historicisme.....</b>	<b>317</b>
A. Artificialité et organicité.....	319
Spontanéité et violence.....	324
Le réveil des « peuples en collapse ».....	335
Vitalité de la Tradition.....	347
B. Les « éléments de socialisme pratiques » et les racines du socialisme.....	363
Survivance et actualité.....	366
1) Caractère communiste de l'organisation communautaire indigène.....	367
2) Survivance et vitalité : l'actualité préfiguratrice du « communisme inca ».....	371
Mariátegui au croisement des généalogies du « communisme inca ».....	381
Quelle postérité pour le « communisme inca » ?.....	391
1) Critiques.....	391
2) Usages.....	394
3) Historiographie.....	397
Communisme moderne et question agraire dans le marxisme de Mariátegui.....	402
<b>Conclusion.....</b>	<b>425</b>

<b>3<sup>ème</sup> Partie. Stratégie et organisation.....</b>	<b>427</b>
<b>Chapitre 6. Mythes et lutte des classes dans l'histoire.....</b>	<b>435</b>
A. Marxisme et historicisme : les idées dans l'histoire.....	439
Définitions : historicisme et orthodoxie.....	441
« Historicisme » chez Mariátegui.....	450
Intellectuels, Vérité et Révolution.....	460
B. « Pessimisme de la réalité et optimisme de l'idéal ».....	483
Formes littéraires, formes historiques.....	487
Épique révolutionnaire et décadence dans l'art : Aube et Crépuscule.....	507
« Jefe », « líder », « condottiere », « caudillo » et « idéaliste pratique » : la question de l'incarnation.....	531
C. Mythe, Éthique, Nation.....	553
Le Mythe comme vecteur stratégique de mobilisation : les limites de l'abstraction rationnelle.....	556
Éthique et lutte des classes : la sacralité immanente du socialisme.....	573
Péruvianiser le Pérou : La nationalité comme entité non-essentialiste.....	588
<b>Chapitre 7. Mariátegui et les reconfigurations du champ politique latino-américain.....</b>	<b>603</b>
A. Anti-impérialisme, nationalisme, communisme : les courants de la décennie 1920.....	604
Leguía, l'APRA et le mouvement ouvrier : la reconfiguration politique des années 1920.....	606
1) L'« Oncenio » dans son contexte.....	607
2) La modernisation depuis l'État.....	616
3) Le surgissement de l'APRA.....	621
Le Komintern et l'Amérique latine.....	628
Une « découverte » de l'Amérique latine ?.....	635
Organisation du Komintern en Amérique latine.....	641
Le parti et le syndicat.....	653
1) Rupture avec l'APRA.....	654
2) Formation du PSP.....	678
3) Formation de la CGTP.....	695
B. Un monde de toiles, de câbles et de papier.....	717
Autonomisation du champ culturel et avant-gardisme : Mariátegui dans les lettres latino-américaines.....	719
1) Avant-garde et identité culturelle.....	719
2) Art révolutionnaire, avant-garde, littérature prolétarienne : les articulations de l'art et de la politique dans <i>Amauta</i> .....	735
3) Nouvelle génération, indigénisme et révolution.....	744
Monde des lettres et monde militant : <i>Amauta</i> , <i>Labor</i> , le PSP et la CGTP dans le projet mariatéguien.....	759
1) Les étapes d' <i>Amauta</i> : l'éditorialisme programmatique.....	760
2) La constitution de réseaux : le cas de Morococha.....	767
<b>Conclusion.....</b>	<b>777</b>
<b>Coda.....</b>	<b>779</b>

<b>Le Pérou dans la Révolution mondiale : la première Conférence Communiste latino-américaine.....</b>	<b>781</b>
A. La lecture catastrophiste : stabilisation, guerre, confrontation.....	783
B. Quel instrument pour la révolution en Amérique latine ?.....	797
C. La voix solitaire des Péruviens : vers une rupture avec l'IC ?.....	815
<b>Conclusion : La nation comme horizon stratégique.....</b>	<b>827</b>
<b>Annexes.....</b>	<b>835</b>
<b>1 : Principes programmatiques du Parti Socialiste.....</b>	<b>837</b>
PRINCIPIOS PROGRAMÁTICOS DEL PARTIDO SOCIALISTA.....	837
<b>2 : Éditoriaux programmatiques.....</b>	<b>843</b>
PRESENTACIÓN DE AMAUTA.....	843
SEGUNDO ACTO.....	845
ANIVERSARIO Y BALANCE.....	846
<b>3 : « Punto de vista anti-imperialista ».....</b>	<b>851</b>
PUNTO DE VISTA ANTI-IMPERIALISTA.....	851
<b>4 : Avant-gardes, histoire et art.....</b>	<b>859</b>
LA LUCHA FINAL.....	859
ARTE, REVOLUCION Y DECADENCIA.....	862
<b>Indice onomastique.....</b>	<b>867</b>
<b>Index des noms.....</b>	<b>883</b>
<b>Index des tableaux.....</b>	<b>901</b>
<b>Table des illustrations.....</b>	<b>901</b>
<b>Bibliographie.....</b>	<b>903</b>
<b>A. Sources primaires.....</b>	<b>905</b>
1. Ouvrages publiés de Mariátegui.....	905
2. Autres textes de Mariátegui.....	906
3. Articles d' <i>Amauta</i> et <i>Labor</i> .....	907
4. Documents de l'Internationale Communiste.....	916
5. Documents d'organisations militantes.....	917
6. Compilations de documents originaux publiés.....	918
7. Autres documents.....	919
<b>B. Sources secondaires.....</b>	<b>920</b>
1. Littérature secondaire consacrée à Mariátegui.....	920
2. Ouvrages et articles marxistes.....	930
3. Histoire.....	938

Histoire générale.....	938
Historiographie péruvienne et latino-américaine.....	943
Histoire du marxisme – Historiographie du mouvement ouvrier.....	953
Textes généraux.....	953
Textes consacrés à l’Internationale Communiste.....	959
<b>4. Économie.....</b>	<b>964</b>
<b>5. Biologie.....</b>	<b>967</b>
<b>6. Philosophie et Littérature.....</b>	<b>968</b>
<b>7. Sociologie – Anthropologie.....</b>	<b>973</b>
<b>8. Ouvrages et articles contemporains de Mariátegui.....</b>	<b>976</b>
<b>9. Entrées de dictionnaire et d’encyclopédie.....</b>	<b>979</b>
<b>Table des matières.....</b>	<b>985</b>



## RÉSUMÉ DE LA THÈSE

*Le socialisme indo-américain comme « création héroïque » : la question de la praxis chez José Carlos Mariátegui*

José Carlos Mariátegui (1894-1930) est une figure singulière dans le paysage intellectuel latino-américain et dans l'histoire du marxisme. Né dans une période charnière de transformation de la vie politique et économique mondiale et par conséquent du Pérou, il est aujourd'hui reconnu pour son œuvre profondément originale et révolutionnaire, conçue à partir de l'étude de la réalité nationale. Militant engagé dans le monde littéraire autant que politique par ses activités de dirigeant de parti et de syndicat, directeur de revue et critique d'art, journaliste et théoricien, sa production foisonnante est riche d'une capacité d'écriture et d'intervention peu communes. Distribués de manière non systématique en une grande variété de supports et pour des lectorats très divers, les textes de Mariátegui s'offrent à l'analyse contemporaine comme un ensemble bigarré. L'approche développée dans la thèse repose sur le postulat que l'œuvre d'un auteur ne se limite pas à ses textes publiés et inédits. Considérant que chaque texte est également une intervention dans un vaste dialogue, l'effort analytique consiste à tenter de replacer les éléments de ce dialogue dans leur contexte d'énonciation pour en situer l'originalité et l'efficace. Par ailleurs, il s'agit de confronter les textes et les autres types d'interventions qui caractérisent l'action de Mariátegui : ses actes politiques (fondation de parti et de syndicat, prises de position) et éditoriaux (direction de la revue *Amauta*, du journal *Labor*). À partir du corpus ainsi constitué, nous pouvons établir trois types de praxis définissant l'œuvre du Péruvien : une praxis d'écriture, une praxis politique et une praxis éditoriale. La thèse vise à mettre en lumière des grandes lignes de force qui unissent ces trois praxis autour d'axes centraux : l'économie, le lien biologie / histoire et la stratégie.

Mariátegui (José Carlos) ; Socialisme ; Praxis ; Marxisme ; Pérou ; Amérique latine ; Internationale Communiste

## ABSTRACT

*Indo-American socialism as « heroic creation » : the question of praxis in the work of José Carlos Mariátegui*

José Carlos Mariátegui (1894-1930) is a peculiar figure in both the Latin American intellectual landscape and the history of Marxism. Born in a period of transformation of political and economic realities globally as well as nationally, he is widely recognised today for his deeply original and revolutionary works stemming from his studies of Peruvian reality. Mariátegui's activities as a political leader, a union activist, a journalist, a writer, an editor, a critic and a theoretician shape an abundant production that reveals an uncommon capacity of intervention and thought. His texts are scattered unsystematically in a wide range of mediums and for very different readerships, forming a very diverse body. This study starts from the assumption that an author's work cannot be limited to published and unpublished texts. Rather, each piece is simultaneously considered as an intervention in a vast dialogue. Hence, the analytic effort purports to situate the elements of this dialogue in their historical context so as to grasp their originality and efficacy. It also entails a confrontation of Mariátegui's texts with other forms of intervention that characterise his action: his political acts (the founding of a party and a union, multiple political demonstrations and positions) as well as his role as an editor (the iconic monthly *Amauta* and the newspaper *Labor*). Based on this corpus, three types of praxis can be said to define the work of Mariátegui: a writing praxis, a political praxis and an editorial praxis. The study aims at shedding light on the lines of force that bind together those three praxis around central axes: economy, the biology / history combination and strategy.

Mariátegui (José Carlos); Socialism; Praxis; Marxism; Peru; Latin America; Communist International